



HAL
open science

Vivre, revivre et survivre sur la ligne du front : Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre

Chantal Lalart Dhennin-Lalart

► **To cite this version:**

Chantal Lalart Dhennin-Lalart. Vivre, revivre et survivre sur la ligne du front : Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre. Histoire. Université du Littoral Côte d'Opale, 2015. Français. NNT : 2015DUNK0365 . tel-03442737

HAL Id: tel-03442737

<https://theses.hal.science/tel-03442737>

Submitted on 23 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DU LITTORAL CÔTE D'OPALE
Département d'histoire
École doctorale Sciences de l'Homme et de la Société
Université Lille Nord de France

Thèse pour l'obtention du grade de docteur en histoire
de l'université du Littoral Côte d'Opale

Discipline : Histoire

présentée et soutenue publiquement par

Chantal Dhennin-Lalart

le 14 janvier 2015

Vivre, revivre, survivre sur la ligne du front
Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre

Directeur : Xavier BONIFACE, professeur d'histoire contemporaine
(Université de Picardie Jules Verne)

Jury :

Bruno BETHOUART, professeur à l'université du Littoral Côte d'Opale
François COCHET, professeur à l'université de Metz-Lorraine
Philippe NIVET, professeur à l'université de Picardie Jules Verne
Arndt WEINRICH, chargé de recherche à l'Institut historique allemand

Il arrive que la raison vacille.
Alors la mort aiguise sa faucille
Et s'en va boire le sang frais
Que l'on déverse sans compter.

Remerciements à tous ceux qui m'ont aidée.

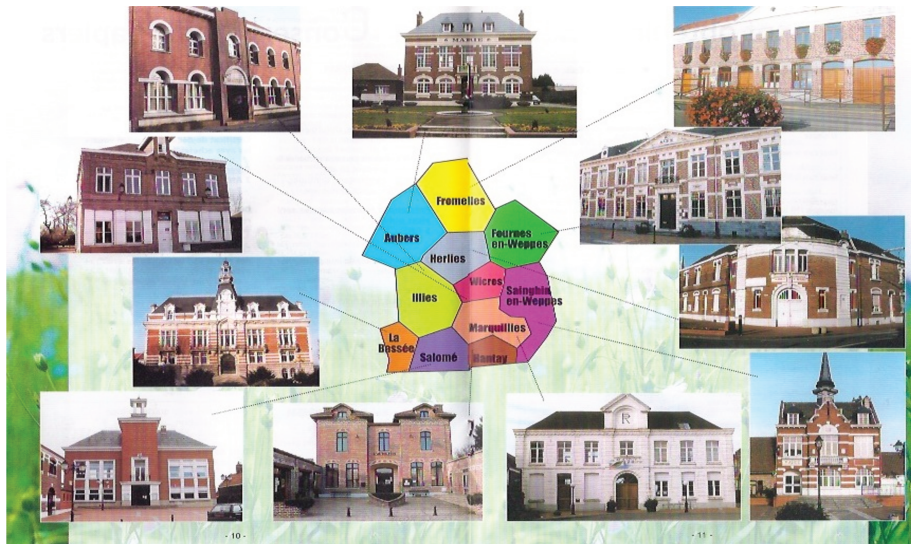
Depuis l'enseignement d'un Marc Bloch
ou d'un Lucien Febvre,
nous savons que l'histoire est l'histoire des hommes
et non l'histoire des grands,
et que,
lorsqu'il est possible d'atteindre jusqu'à la réalité quotidienne,
mieux se déchiffre le passé.

Carlo Ginzburg¹

Introduction



¹ Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Bologne, première édition, Paris, Flammarion, 1980, 178 p.



Document 1 : Le canton de La Bassée

Le canton de La Bassée : 1) en France, 2) dans le département du Nord et 3) le chef-lieu et les dix communes, au début du XXI^e siècle.

- Le chef-lieu : La Bassée, un bourgade excentrée par rapport au canton
- Côté Lys : Illies, Herlies, Aubers, Fromelles, Fournes
- Côté Deûle : Salomé, Hantay, Marquillies, Wicres, Sainghin

Source : Conseil Général Département du Nord, Canton de La Bassée, Edition 2000, Saleux, Editions Norsud S.A., 2000, 22 p., p 10-11.

On pénètre dans le canton de La Bassée, en venant de Lille, par la Route nationale 41. Le point de vue vers la ville chef-lieu est la ligne des collines d'Artois qui souligne l'horizon. Les deux côtés de la Grand-Route s'abaissent vers les dix communes, cinq de chaque côté, qui forment l'espace cantonal. Le territoire est constitué d'un talus argileux qui en forme l'ossature, fruit d'une longue histoire sédimentaire permettant à la terre de porter des cultures et des jardins potagers fertiles. L'habitat dense est caractérisé par des maisons de briques et de tuiles installées dans onze bourgades-centres et également dans de très nombreux hameaux qui dispersent une population dense. Mais, défiant cet horizon vert et presque plat, se dressent encore au début du XXI^e siècle quelques hautes cheminées d'usines, rondes et en briques, derniers témoins d'une ère industrielle qui a eu ici son histoire ouvrière. Le canton ne se comprend qu'en référence avec l'agglomération lilloise et la Belgique, au nord, et avec la région minière de Lens et Béthune, au sud, dont il est à la fois prolongement et rencontre. Ces onze communes, de 1900 à aujourd'hui, sont donc pénétrées de ce contexte si singulier de jonction entre les mentalités minières et urbaines et le territoire peut se définir comme à la fois rural, industriel et commerçant, et surtout ouvert aux routes comme aux courants d'idées internationaux.

Talus, richesse agricole, industries et échanges, voilà qui explique que le canton ait été âprement disputé durant les quatre années de la Grande Guerre. Les armées françaises et britanniques ont tenté de reprendre, et les troupes allemandes de garder, ce qui est vu maintenant comme une zone propice au vivre à la campagne pour les milliers de rurbains qui y habitent mais qui était un lieu stratégique recherché pour les militaires durant l'automne 1914 et les années qui ont suivi. Le souvenir de cette guerre meurtrière est manifeste dans le paysage par les alignements des masses grises des blockhaus, par l'inscription de ces communes dans les Chemins de la Mémoire, par les nombreux cimetières, britanniques d'un côté, allemands de l'autre, qui jalonnent encore les routes.

C'est sur ce territoire en guerre, difficilement étudiable du fait de la destruction

complète des édifices et des archives locales, dépeuplé durant les quatre années du conflit amenant un vide de souvenirs personnels à mobiliser, que la focalisation s'opérera. L'étude présente se donne pour objectif de voir en quoi une histoire singulière de la Grande Guerre s'apparente à toutes les autres du front occidental et des dix départements occupés. Illies est un village de ce canton. Il en est quasiment le centre géographique. C'est ce canton et cette localité, intermédiaires entre ville et campagne, qui vont ici « vivre, survivre et revivre » au début du XX^e siècle, puis durant la Grande Guerre et enfin lors de la longue sortie de guerre durant laquelle il est avéré que le territoire est affaibli et les hommes appauvris.

Le problème des sources est à présenter.

Beaucoup, parmi les documents municipaux du canton, ont été détruits lors des grands incendies de l'automne 1914 et des événements militaires de l'année 1918 ; d'autres ont été déménagés par les occupants en 1915 et non retrouvés à ce jour ; enfin une grande partie des archives municipales a été dispersée par les maires qui pensaient les préserver en les emmenant dans leur exode.

Les Archives départementales du Nord qui, d'autre part, ont recensé les traces de la grande conflagration, particulièrement à l'échelle de l'arrondissement de Lille, n'évoquent pas dans l'*Inventaire des sources de la Grande Guerre dans le Nord*² de documents spécifiques aux onze communes du canton. Les localités ciblées par cette recherche n'ont pas versé les archives en leur possession pour la raison qu'elles n'existaient plus durant la sortie de guerre.

Les Archives nationales relatives au Nord durant la Grande Guerre, consultées à Pierrefitte-sur-Seine, ne contiennent que peu de documents sur le canton de La Bassée, sur les évacués qui ont essaimé en France, et sur les problèmes quotidiens qui ont été ceux des territoires occupés.

Les Archives départementales du Pas-de-Calais, interrogées à propos des réfugiés de la Grande Guerre qui y ont été hébergés en nombre, sont peu prolixes. Il faut questionner les dossiers des communes, celles dont on sait qu'elles ont hébergé des personnes originaires du canton de La Bassée, pour voir parfois apparaître des parcours singuliers. Quant aux statistiques départementales du Pas-de-Calais, elles ne distinguent pas, en général, les évacués belges et les évacués français.

Les Archives de Paris et du département de la Seine n'offrent pas de classement localisant de façon spécifique les évacués durant la Grande Guerre. Il faut connaître des arrondissements, des rues, des adresses pour découvrir quelques locataires venant des communes du canton. Il n'y a pas de dossiers spécifiques aux réfugiés venant des départements occupés.

Les Archives départementales des autres départements français n'ont pas de trace détaillée et fournie, non plus, de l'exode des habitants du Nord. Il faut porter une attention particulière, pourtant, aux Archives de Savoie : à regarder les villes d'arrivée des trains de la Croix Rouge qui ont amené par centaines les femmes et les enfants du Nord, on voit que les interrogatoires des arrivants sont une piste de travail.

Les Archives militaires de Vincennes présentent peu de documents relatifs aux combats sur la portion du front compris entre Armentières et Lens puisque, à moins de ne considérer que les premiers mois de la guerre, aucun régiment français n'y était stationné.

Les Archives militaires des alliés sont donc le réservoir où puiser pour comprendre les batailles qui ont opposé l'armée britannique à ses adversaires. Il convient donc de s'intéresser aux histoires régimentaires des Anglais, des Ecossais, des Irlandais,

² ADN, *Inventaire des sources de la Grande Guerre dans le Nord*, 2010.

des Canadiens, des Océaniens, des Indiens et des Portugais. Les troupes britanniques ne sont pas parvenues à reprendre le canton qui était pourtant l'objectif stratégique de chaque tentative de percée des lignes ennemies. Le point de vue allié servira de contrepoint documentaire pour comprendre ce qui fait que le dispositif allemand a tenu. Les archives d'Ypres et du *Shrine of Remembrance* de Melbourne, par exemple, sont des compléments intéressants à prendre en compte.

Les Archives militaires allemandes sont, par conséquent, une donnée essentielle dans le cadre de l'histoire militaire et de l'histoire quotidienne du canton. Les troupes qui ont investi le territoire entre Ypres et l'Artois ont d'abord été prussiennes puis bavaroises avec des éléments venant de Bade ou des autres *Länder* allemands. C'est dans ces documentations qu'il faut puiser afin de comprendre l'invasion, l'occupation et la façon dont le retrait s'est opéré durant l'été et l'automne 1918. Or les archives militaires prussiennes, surtout celles relatives à cette portion du front, ont été détruites en 1945 ; les autres archives militaires allemandes ont également eu beaucoup de destructions ; restent les archives de Munich qui sont une source irremplaçable.

Les Archives diocésaines de Lille offrent d'intéressantes perspectives quant aux monographies paroissiales réalisées par les prêtres du secteur de La Bassée au tout début du XX^e siècle. Pour le reste, les églises et les sacristies ayant été détruites pas des obus incendiaires, les documents paroissiaux relatifs à la Grande Guerre sont inexistantes. Les Archives de la communauté protestante de Lille et des environs ne sont pas non plus fournies en documents sur la Grande Guerre dans le canton de La Bassée.

Les Archives communales des onze localités du canton de La Bassée ne présentent que peu de sources utilisables sur la période concernée par la recherche. Avant et pendant la Grande Guerre, nombreux sont les documents à avoir été détruits. Par contre, tout ce qui concerne la reconstitution et la reconstruction est bien présent ; les plans des architectes, les relevés des travaux de la sortie de guerre ainsi que les documents des mairies sur les bâtiments administratifs, religieux et scolaires à réédifier, tout cela est conservé en bon état et les renseignements y sont abondants.

De nombreuses sources sont donc indisponibles pour décrire le début du XX^e siècle dans le canton de La Bassée. La Grande Guerre elle-même, également, c'est-à-dire les événements militaires, l'occupation et l'exode des civils, est difficile à présenter étant donné l'absence de données du côté français ; les archives venant des armées alliées et allemandes permettront de comprendre les tentatives de percées et leur résultat sur la vie dans le canton, mais le quotidien des civils en guerre est difficilement analysable par ces biais. La sortie de guerre dans le canton est appréhendée selon les documents communaux sur la reconstitution et la reconstruction, mais les problèmes sanitaires et psychologiques liés à un retour éprouvant dans les ruines est un aspect qui manque dans le détail de ces sources.

Il faut donc se confronter avec d'autres écrits afin d'affiner la lecture du « vivre, survivre et revivre » dans le canton de La Bassée de 1900 à 1920. Les manques étant liés aux archives gardées et présentées dans les administrations publiques et les centres religieux, il convient de s'orienter vers d'autres sources.

Les zones militaires voisines, occupées par les mêmes armées alliées et allemandes, ayant des configurations territoriales proches et étant de façon identique soumises à réquisition, exode et occupation, seront des espaces intéressants de confrontation pour l'analyse du conflit et de ses retombées humaines. On s'attardera donc sur les documents issus de ces espaces français, voisins au canton de La Bassée, en particulier du pays de l'Alloeu et de la Gohelle.

Les correspondances provenant des soldats des lignes britanniques depuis Aubers jusqu'à La Bassée, et également du secteur occupé par l'Allemagne depuis le front jusqu'à l'arrière-front, sont un autre réservoir documentaire opportun pour montrer les conditions quotidiennes de la vie militaire et civile dans le canton. Les lettres et les cartes postales des soldats allemands, en dépit de la censure, offrent aussi des points de vue intéressants. Les lettres des soldats originaires des onze localités du canton, et répartis dans les régiments des différents fronts, présentent, de leur côté, une consonance personnalisée sur des vies souvent désarçonnées par la longueur et la tournure de la guerre. Les femmes du canton ont aussi correspondu ; souvent leurs lettres ont été perdues ; quand il en reste quelques unes, c'est la possibilité d'y lire ce que fut la guerre du point de vue du genre.

Toute une littérature d'interprétation - des poèmes, des romans, des récits - s'est développée parallèlement à ces écrits documentaires que l'on vient d'évoquer. Ces textes littéraires concernent la période de l'avant-guerre, de la guerre et de la sortie de guerre. Par la souffrance qu'ils exhalent, par le pessimisme qui s'en dégage, par le bonheur simplement exprimé de vivre quand même qui y transparaît, ils donnent à voir la guerre selon la sensibilité des écrivains.

L'objectif de recomposer des parcours et des chemins³ à l'échelle de l'objet Grande Guerre dans le canton de La Bassée se heurte, dès le début, à deux écueils : l'envie de recréer quand même de l'exceptionnel pour valoriser la recherche, d'une part, et la volonté de rester dans le commun des dix départements occupés, d'autre part, pour éviter de trop singulariser le propos. L'exceptionnel, malgré la taille réduite du territoire, on le trouvera dans les nations évoquées : Français, Belges, Allemands, Russes, Britanniques, Turcs, Australiens, Néo-Zélandais, Indiens, Annamites, Africains du Nord, Portugais, Sénégalais, Américains et Chinois. Le commun, une guerre semblable sur toute la ligne depuis Ypres jusqu'à l'Alsace, voire jusqu'en Orient, sera l'autre versant de ces propos : lorsqu'il faudra écrire sur les populations et les batailles du canton de La Bassée, on verra qu'elles s'apparentent à toutes les autres de la Grande Guerre.

En fait, l'entreprise s'approche, en raison de l'étroitesse du champ de vision, de ce que Michel Foucault a écrit sur Pierre Rivière, parricide⁴ ; également de l'univers d'un meunier du XVI^e recomposé par Carlo Ginzburg⁵ ; aussi du « Montailou, village occitan, de 1294 à 1324 » d'Emmanuel Leroy-Ladurie⁶ ; ou encore du sayetteur Jean-Ignace Chavatte, tisserand de laine sous Louis XIV, décrit par Alain Lottin⁷. C'est à dire que cette réflexion sur le canton de La Bassée durant la Grande Guerre s'apparente à « une coupe géologique révélatrice des profondeurs », à laquelle invitait Lucien Febvre⁸.

A cette fin, il a été tenté de mêler des éléments populaires et des élites intellectuelles et de créer entre eux une circulation culturelle qui permet d'évoquer un aspect problématique important à l'époque, à savoir l'imprégnation des idées nouvelles sur la culture locale.

Cette étude des comportements aura aussi comme base la presse : les 617 numéros du *Journal des Réfugiés*, du 31 octobre 1914 jusqu'au 16 avril 1921 ; les articles du *Grand*

³ Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, Collection Champs, 1998, 289 p, p. 7.

⁴ Michel Foucault, *Moi Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur, mon frère, un cas de parricide au XIX^e*, Paris, Gallimard, Julliard, 1973.

⁵ Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Bologne première édition, Paris, Flammarion, 1980, 178 p.

⁶ Emmanuel Leroy-Ladurie, *Montailou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, Folio Histoire, 625 p.

⁷ Alain Lottin, *Vie et mentalités d'un Lillois sous Louis XIV*, Lille, Emile Raoust, 1968, 443 p.

⁸ Lucien Febvre, *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN, 1962, 860 p.

Echo de Lille ; les journaux paroissiaux qui ont été lancés pour la plupart en 1901 et la *Semaine religieuse du diocèse de Lille* qui donne un angle d'appréciation catholique, la religion dominante dans le canton.

On s'appuiera enfin sur des travaux universitaires, particulièrement sur des mémoires de maîtrise soutenus pour la plupart à Lille III⁹ sous la direction de Marcel Gillet ou d'Annette Becker.

La démarche est complétée enfin par l'étude de l'inscription de la Grande Guerre durant tout le XX^e siècle dans le canton de La Bassée et jusqu'à aujourd'hui : qu'en reste-t-il, vingt ans après, soixante ans après, cent ans après ? La Grande Guerre est visible dans les paysages et l'environnement géographique autant que dans les souvenirs familiaux réactivés.

Il sera important de confronter ces divers types de sources à de grandes synthèses transnationales telles celles menées par Gerd Krumeich¹⁰, John Horne et Alan Kramer¹¹ ou encore Jay Winter¹². Les ouvrages présentant des analyses nationales et régionales ont retenu notre attention comme les travaux de Jean-Jacques Becker¹³, de Jean-Baptiste Duroselle¹⁴, de Xavier Boniface¹⁵, de Stéphane Audoin-Rouzeau¹⁶, de Christophe Prochasson¹⁷, ou encore de Bruno Cabanes¹⁸, d'Antoine Prost¹⁹, de Romain

⁹ Benoît Varez, *Les monuments aux morts et cimetières militaires commémoratifs de la Première Guerre mondiale du canton de La Bassée*, Mémoire de Maîtrise, Lille Université, 2003 ; Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités, 1919-1939*, Mémoire de maîtrise, Lille Université, 1979 ; Christophe Deguffroy, *La Bassée, 1919-1933, Histoire d'une Reconstruction*, Mémoire de Maîtrise, Lille Université, 1995 ; Florence Payelleville, *La question des réfugiés du Nord de la Première Guerre Mondiale vue par le presse et la population, 1914-1921*, Mémoire de Maîtrise, Lille Université, 1999.

¹⁰ Gerd Krumeich, Jean-Jacques Becker, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008, 379 p.

¹¹ Alan Kramer, John Horne, *1914 Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2001, 640 p.

¹² Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, un essai d'historiographie*. Paris, Le Seuil, collection Points Histoire, 2004, 286 p.

¹³ Jean-Jacques Becker, *La France en guerre, 1914-1918, la grande mutation*. Bruxelles, Complexe, 1988, 221 p.

¹⁴ Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français 1914-1918, l'incompréhensible*, Paris, Perrin-Tempus, 1994, 517 p.

¹⁵ Xavier Boniface, *L'aumônerie militaire française, 1914-1962*, Paris, Ed. du Cerf, coll. Histoire religieuse de la France, 2001. « Travailleurs chinois et camps militaires britanniques » in Li Ma (dir.), *Les travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Ed du CNRS, p. 155-176. [actes du colloque de Boulogne et Ypres, 26-30 mai 2010].

¹⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Aubier, coll. Historique, 1995. *14-18 : retrouver la guerre*, avec Annette Becker, Paris, Gallimard, 2000. Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (direction), *Sortir de la guerre, le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008. Stéphane Audoin-Rouzeau, *Quelle histoire : un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, Seuil, 2013.

¹⁷ Christophe Prochasson, Anne Rasmussen, *Vrai et faux de la Grande Guerre*, Paris, La découverte, l'espace de l'histoire, 2004, 360 p.

¹⁸ Bruno Cabanes, *La victoire endeillée ou la sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Paris, Le Seuil, Univers Historique, 2004.

¹⁹ Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française, 1914-1939*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977, 3 volumes.

Ducoulombier²⁰, de Michel Winock²¹, ou bien enfin d'André Siegfried²², d'Annette Becker²³, de Philippe Nivet²⁴ ou d'Yves-Marie Hilaire²⁵.

Les limites chronologiques strictes de cette recherche sont celles des trois dizaines d'années du début du vingtième siècle, encadrement nécessaire au temps de la Grande Guerre, avec bien sûr une focalisation plus particulière sur les cinq ans du conflit. Le temps d'« avant » pourrait commencer arbitrairement en 1900 ; en réalité il varie selon que l'on s'intéresse au contexte politique - ce seront les élections de 1906 qui seront les éléments signifiants - , au contexte religieux – on retiendra les premiers bulletins paroissiaux de 1901 - , ou au contexte sociologique - les correspondances et autres matériaux documentaires s'échelonnent sur tout le début du siècle - . « Après », il conviendra de prolonger les travaux jusqu'en 1922, date des derniers retours d'évacués dans le canton, et même durant les décennies 1920 et 1930 de l'Entre-deux-guerres où, enfin, les clochers détruits ont été réédifiés. On prolongera l'étude sur la Grande Guerre dans le canton en recherchant, en dernier ressort, si et comment cette Première guerre mondiale a marqué les esprits jusqu'à aujourd'hui dans un canton si âprement disputé il y a un siècle.

Le canton de La Bassée, par ces références documentaires, ces études scientifiques et ces limites chronologiques, s'intègre dans l'histoire internationale de son temps.

Histoire internationale que celle des civils, dont beaucoup ont été obligés, malgré eux, de quitter leurs maisons, de s'installer au-delà de la zone occupée et d'y trouver à survivre. Ayant côtoyé tant de nationalités, ils verront avec étonnement, lorsqu'ils reviendront au village fin 1919, 1920, voire 1921 et 1922, que la surveillance des trains est assurée par les Britanniques, que le déblaiement est fait par des Chinois et le ravitaillement par les « petites miss américaines ».

Histoire internationale des hommes du canton aussi : il convient de voir si des modifications culturelles ont présidé à l'évolution de leurs comportements, confrontés comme ils l'ont été à la foule des idées nouvelles rencontrées sur les champs de bataille et sur les fronts d'occident et d'orient qu'ils ont parcourus. Un tel bouleversement a perturbé les paysans comme les mineurs, les notables comme les artisans. Il faudra donc décrire les évolutions de cette société, rurale, ouvrière et commerçante, confrontée à la guerre.

Histoire internationale, enfin, du canton lui-même, disputé durant quatre ans entre Britanniques et Allemands qui y ont laissé de nombreuses vies, comme en témoigne la multitude des cimetières militaires du canton. Comment – avec quel outillage mental, dirait Lucien Febvre – ces populations et ce territoire ont-ils vécu cette internationalisation des rythmes de leur vie et les nouveautés culturelles qui se sont imposées à eux ?

Comprendre le contexte historique, c'est dégager une « logique des logiques »²⁶,

²⁰ Romain Ducoulombier, *Camarades ! ou la naissance du Parti Communiste en France*, Paris, Perrin, 2010, 368 p.

²¹ Michel Winock, *La Belle Epoque, la France de 1900 à 1914*, Paris, Perrin, 2002, 430 p.

²² André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Armand Colin, 1913, présenté par Pierre Milza, Imprimerie nationale, 1995, 636 p.

²³ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, 373 p.

²⁴ Philippe Nivet, *Les réfugiés français de la Grande Guerre, les boches du Nord, 1914-1920*, Paris, Economica, 2004. *La France occupée, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011.

²⁵ Yves-Marie Hilaire, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras 1840-1914*, trois tomes, Lille, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1976.

²⁶ Jean-Claude Schmitt, « Anthropologie historique », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / Hors série n° 2/ 2008*.

en voyant l'évolution anthropologique du canton ainsi que les axes de pénétration des idées. A l'intérieur du quadrilatère cantonal, il convient en effet de voir si l'économie, la politique et la sociologie ont créé des gagnants dans un territoire qui n'a pas exprimé de sentiments anti-allemands ni durant la guerre ni après le conflit. Pourtant, on est bien en présence d'une société cantonale confrontée dès octobre 1914 à la violence, aux incendies, aux destructions, à l'occupation, à la séparation, aux combats, aux deuils, à la solitude, à l'exil, aux ruines.

Pour conclure cette présentation du canton de La Bassée durant la Grande Guerre, le cadre géographique, historique, sociologique, documentaire et anthropologique étant posé, les événements militaires étant évoqués et la sortie de guerre avec ses difficultés matérielles et culturelles étant annoncée, il convient de remercier ceux qui ont été mis à contribution.

Les témoins oraux, nés pour quelques-uns au XIX^e siècle, tous disparus, qui sont une des composantes de la matière de ce travail, m'ont beaucoup appris.

Pour la recherche archivistique, bien des remerciements sont adressés aux archivistes départementaux de Lille, de Michel Vangueluwe à Frédéric Faucon en passant par Hervé Passot. A Munich, le docteur Johann Pörnbacher, directeur des Archives Militaires, et Markus Klauer, capitaine dans l'armée allemande, ont eu l'amabilité de me servir de guide parmi les papiers militaires des régiments bavarois ; Pierre Coester, Robert Herman et Huguette Roussel ont contribué à la traduction des documents : qu'ils voient ici l'expression de ma gratitude. A Vincennes, c'est Madame Bernard qui m'a ouvert des portes. Aux Archives Nationales, je dois beaucoup à l'obligeance d'Olivier Rodilla. J'ai eu également, tout au long de ce travail, et je les en remercie vivement, l'appui inconditionnel du maire de la commune d'Illies, Daniel Hayart, et des conseillers municipaux qui m'ont apporté les soutiens nécessaires. Je suis enfin très reconnaissante envers Xavier Boniface, mon directeur de thèse, dont les suggestions, la compréhension et les encouragements ont stimulé ma réflexion tout au long de cette entreprise.

Abréviations

ACICR Archives du Comité international de la Croix-Rouge, Genève
ADA Archives du diocèse d'Arras
ADN Archives départementales du Nord, Lille
ADL Archives du diocèse de Lille
ADPdC Archives départementales du Pas de Calais
AWM *Australian War Memorial*
BDIC Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Paris X Nanterre
BHStA/Abt. I *Bayerisches Hauptstaatsarchiv, Abteilung I*
BHStA/Abt. IV *Bayerisches Hauptstaatsarchiv, Abteilung IV, Kriegsarchiv*
BML Bibliothèque municipale de Lille
CICR Comité international de la Croix-Rouge
IFZ *Institut für Zeitgeschichte*
LAELKB *Landerkirchliches Archiv der Evangelischen Landeskirche von Bayern*
NSDAP *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter*
PBK *Provinzarchiv des Bayerischen Kapuziner*
SAMHA Services des archives médicales hospitalières des armées
SHAT Service historique de l'Armée de Terre, Archives Militaires de Vincennes

CA Corps d'Armée
DA Division d'Artillerie
DI Division d'Infanterie
EM Etat-Major
GAN Groupe des Armées du Nord
GAR Groupe des Armées de Réserve
RA Régiment d'Artillerie
RI Régiment d'Infanterie
RIR Régiment d'Infanterie de réserve
RIT Régiment d'Infanterie Territoriale

Seules les preuves sont techniques, tout le reste n'est qu'accessoire.

Aristote²⁷

Première partie

L'espace d'un canton du Nord à la Belle Epoque :

Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

La Nationale 41, installée sur une ligne de crête des 40 mètres, ancienne route romaine, ancienne chaussée royale, est la clé de compréhension du canton de La Bassée. De part et d'autre de cet axe surélevé de vingt mètres, s'alignent dix communes côté Deûle et côté Lys. Depuis Lille, il y a Sainghin, Marquillies, Wicres, Hantay et Salomé sur le versant est du talus, et Fournes, Herlies, Illies, Fromelles et Aubers sur l'autre revers. La Bassée, campé sur la Nationale au débouché de la zone minière de Lens et Béthune, est un chef-lieu dynamique et attractif pour les villages qui en dépendent. Illies, au centre géographique de ce canton, présente des traits qui permettent de l'identifier comme un espace spécifique mais bien des éléments l'apparentent également au reste de ce secteur.

En effet la ville de La Bassée, en 1900, et son pendant dans la campagne Illies, sont en symbiose avec un premier cercle mi-agricole mi-industriel, celui des communes du pays de Weppes, ainsi qu'avec un second cercle, nettement urbain et tertiaire celui-là, qui s'étend de l'Artois et des mines jusqu'à la Belgique voisine en couvrant toute l'agglomération lilloise. Cet emboîtement constitue un ensemble d'unités administratives, les cantons de l'arrondissement de Lille, qui sont dans le cœur de l'Europe du Nord tant aux plans humains qu'économiques : richesse financière, inventivité, société de patrons-proprétaires qui dirigent des catégories laborieuses cherchant à mieux vivre à la faveur de valeurs éthiques souvent teintées de chrétienté et d'envies de mobilisation politique.

Lille n'est qu'à 20 kilomètres, Lens et Béthune tout autant ; malgré cela, ces villes sont lointaines pour qui ne dispose pas d'automobile. Et seules quelques familles en possèdent avant la Grande Guerre. « La première dénivellation sur le chemin de la vraie

²⁷ Aristote, *Rhétorique*, 1354 A, traduction M. Dufour, Paris, Gallimard.

ville », disait Fernand Braudel²⁸, est donc le chef-lieu de canton, ici La Bassée. Au début du XX^e siècle, le chef-lieu est un espace de services, c'est pourquoi l'on y va. « Services administratifs d'abord, localisés au chef-lieu : le juge de paix et les premiers agents du fisc, percepteur et autre, ainsi qu'une brigade de gendarmerie. Telle est la triade classique »²⁹. Evoquons aussi le marché que tous fréquentent. Citons également le collège, le médecin et le notaire, qui posent bien la question de la centralité du canton. Mentionnons les auberges, les pâtisseries, les charcutiers, les imprimeurs, qui ne sont installés que là. Etudier le canton de La Bassée comme ressource du vivre à la Belle Epoque est donc bien un échelon pertinent.

C'est que le canton de La Bassée est un territoire du quotidien³⁰ pour les dix autres communes qui en dépendent, un espace sociétal d'interconnaissance, l'unité la plus instructive à observer. Il prend l'air de son temps grâce à un cumul d'avantages appréciables, c'est ce qui explique son attractivité : position à la croisée des communications avec voie ferrée et chemin de fer d'intérêt local Michon, Grand-Route allant du secteur minier jusqu'à Lille, canal menant vers la côte ou vers la Belgique ; diversité géographique avec campagne découverte, bocage, bosquets, marécages et terres alluviales ; grandes exploitations agricoles issues des domaines d'avant la révolution, désormais transformés en fabriques et en industries, et petits planteurs de tabac enrichis par leur culture d'un bon rapport ; essor économique et humain aussi bien chez nombre de petits tenanciers que chez les rentiers ; facilité des contacts vers l'Angleterre de même que vers l'Allemagne et les Pays-Bas via l'Armentiérais tout proche.

Le canton de La Bassée est en 1900 un élément vivace dans l'esprit des habitants. C'est une plaque tournante en dépit du fait que son aire d'influence ne se calque pas tout à fait sur ses limites administratives : les habitants de Fournes et de Sainghin vont plus vite à Lille, ceux d'Illies ou de Salomé sont attirés aussi par Lens, mais les riverains du Pays de l'Alloeu, par exemple, y viennent pour trouver le lieu intermédiaire, l'interface entre le rural et l'urbain qui leur manque. L'augmentation de la richesse produite et du numéraire, qui est importante pour une majorité des habitants en ce début de siècle, incite les résidents des plus petites communes à se rendre au lieu voisin le mieux achalandé pour effectuer des achats diversifiés. On a besoin de pièces de théâtre pour les troupes d'amateurs qui se créent, de teinture pour changer la couleur de son chapeau, de sellerie pour les chevaux de sa calèche, de colle vulcanisée pour réparer le pneu de son vélo, d'un produit pharmaceutique pour une plaie qui suppure : ces fonctionnalités se rencontrent à La Bassée et font donc un appel d'air propice au développement du chef-lieu.³¹

Mais l'arrière-pensée n'est pas un espace vide. L'établissement scolaire primaire supérieur le plus performant se trouve à Fournes ; le temple protestant qui accueille les réformés du secteur se situe à Illies ; le chef-lieu ne compte qu'un tiers – et non la moitié – de la population totale, la commune de Sainghin faisant figure de second pôle dynamique au nord du canton ; des photographes, des sages-femmes, des éditeurs sont installés aussi dans les autres communes ; on rencontre des membres de la libre pensée en dehors du chef-lieu ; des églises néogothiques, imposantes, et des bâtiments école-mairie avec les nouveaux marqueurs architecturaux que sont les frontons et les façades symétriques se voient également à Fromelles, Marquillies et Salomé ; les rues des bourgs d'Herlies et

²⁸ Fernand Braudel, *L'identité de la France*, tome 1 : Espace et histoire, Paris, Arthaud-Flammarion, 1986, p 141.

²⁹ Maurice Agulhon, « La Révolution et l'Empire », dans *Histoire de la France rurale*, sous la direction de Duby Georges et Wallon Armand, tome 3 : « De 1789 à 1914 », Paris, Seuil, 1976, p 45.

³⁰ Yann Lagadec, Jean Le Bihan et Jean-François Tanguy (sous la direction de), *Le canton, un territoire du quotidien ?*, Rennes, PU de Rennes collection Histoire, 2006, p.7.

³¹ *Ravet et Anceau*, 1900, La Bassée, liste des métiers exercés dans le chef-lieu.

d'Aubers, par exemple, sont pavées, alignées et dotées de trottoirs ; il reste des poules qui becquètent des détritiques dans les rues des onze communes, mais même les petites bourgades, comme Hantay et Wicres, n'ont plus, depuis longtemps, de cochons qui s'égaillent dans les rues, l'hygiène progresse partout³² ; des courses hippiques ont lieu aussi à Illies et Marquillies ; l'électricité alimente les moteurs des fabriques, l'éclairage et le téléphone qui arrivent chez les notables de toutes les communes.³³ Par conséquent, si le chef-lieu, La Bassée, est encore bien un espace « central » qui sert de passerelle entre la grande ville et le monde villageois, le reste du canton, par dynamisme gagné de proche en proche, par capillarité, grâce au désenclavement dont a bénéficié de longue date la grande agglomération lilloise, vit aussi dans l'ouverture.

D'autre part, même si le canton présente à bien des égards un poste d'observation intéressant et un cadre pertinent pour appréhender la période, il importe de le confronter avec l'échelon supérieur du département tel qu'il a été examiné par Annette Becker³⁴ quand elle installe la situation du Nord au moment où va commencer la Grande Guerre. De même, il faut analyser les phénomènes politiques locaux du début du XX^e siècle et les états de la pratique religieuse cantonale en liaison avec les grandes tendances du moment, comme l'ont montré André Siegfried³⁵ et Yves-Marie Hilaire³⁶. Il faut voir plus large que le panorama familial. Nous voilà donc entraînés vers la découverte d'une structure de civilisation, comme le dit Pierre Chaunu³⁷. Ainsi, pour mieux connaître ces hommes et ces femmes du début du XX^e siècle qui entreront dans la guerre³⁸, nous scruterons alternativement divers points de vue : celui de la région, du canton et finalement de la commune.

Enfin, il convient d'apporter une perspective anthropologique³⁹ qui nécessitera l'étude des pratiques les plus répandues, des gestes personnels occasionnels et des représentations durables ; l'échelon suivant, plus précis encore que la commune, est donc celui des individus. Il nous amène à la rencontre d'un univers à la fois rural et urbanisé. Ebranlé et séduit par l'apport des villes environnantes⁴⁰, l'habitant du canton de La Bassée sera mis en scène selon des relevés systématiques relatifs au sexe, à l'âge, à la situation maritale, au groupe social et au milieu professionnel. Ces aspects seront notés et critiqués afin de dresser des tableaux, des cartes et des graphiques qui offriront une mise en scène comparative permettant un commentaire des réalités observées. Pourtant, cet apport quantitatif se révèle insuffisant : il montre mais n'explique pas. D'où une autre série d'études à travers la presse locale et des enquêtes personnelles menées il y a une trentaine d'années auprès des « anciens ». Et voici alors que la mentalité profonde se dessine. Pour mieux la connaître, malgré l'intérêt de la série 10 R des Archives Départementales du Nord, rien ne remplace l'exploration systématique des archives diocésaines, les archives communales étant détruites.

³² Madeleine Delerue, Entretiens avec l'auteur, années 1970-1990.

³³ Ravet et Anceau, 1900, les communes du canton de La Bassée, listes des métiers exercés dans les communes.

³⁴ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, op. cit., p. 17.

³⁵ André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, op. cit., p. 595-602.

³⁶ Yves-Marie Hilaire, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras, 1840-1914*, op. cit., tome III, p. 955 et 973.

³⁷ Pierre Chaunu, *Mélanges Fernand Braudel*, Toulouse, Privat, 1972, 2 volumes, tome II, p. 109.

³⁸ Philippe Nivet, *La France occupée*, Paris, Armand Colin, 2011.

³⁹ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre, Une anthropologie de la guerre moderne (XIX^e - XXI^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2008.

⁴⁰ Yves-Marie Hilaire, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras, 1840-1914*, op. cit., tome I, p. XII.

Notre recherche sur le canton, aux divers échelons qu'on vient de décrire, a pour but de présenter comment les lieux et les hommes à la Belle Epoque s'organisent à l'orée de la guerre qui va débiter. Quelles logiques relationnelles, préalables à la guerre, ces sociétés vont-elles réinvestir pour faire face aux diverses phases du conflit ? Quelles réalités économiques s'affronteront lors de la rencontre avec les troupes ennemies ? Quelles mentalités, révélées par l'école, les traditions et les habitudes de vie de ces communes, vont-elles influencer les comportements ? Cette étude territoriale et humaine permettra de dire comment cette société a pu survivre à la guerre.

La classification faisait revivre un vieux débat médiéval,
qui est resté dans l'histoire sous le nom de *querelle des universaux*.
La question était fondamentale.
Nous ne connaissons en fait que des individus, Pierre, Paul ou Jacques,
et nous disons que ce sont des *hommes*.
Mais l'homme est une notion abstraite, un universel.
L'homme a-t-il une existence réelle, comme le veulent les *réalistes*,
ou n'est-ce qu'un nom qui permet de réunir des individus en réalité différents,
comme le soutiennent les *nominalistes* ?
Depuis le XIV^e siècle, la question n'a cessé d'être débattue,
car elle pose tout le problème de la connaissance.
Si nous ne connaissons que des individus, et par expérience directe,
si nous ne pouvons plus généraliser notre expérience,
il n'y a plus de science possible.

Buffon⁴¹

Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

Chapitre 1

Le milieu géographique et humain

Durant l'été 1914, dès que la guerre est déclarée, des éléments infiltrés des troupes britanniques et allemandes, quasiment en même temps, viennent reconnaître le canton de La Bassée et les lieux qui, déjà, sont les espaces brigüés par les deux camps en présence. Léon Verly, 16 ans, né à Illies le 8 juillet 1998, se souvient des premiers Allemands qu'il a vus :

Un après-midi, une rumeur courut dans le village : les Allemands arrivent. Affolement général. Sur la route nationale, les gens se mirent en devoir de fermer leurs volets. Vers les cinq heures, ne voyant rien venir et poussé par la curiosité, j'allai me promener sur la route. Tout à coup, je vis six cavaliers qui arrivaient tranquillement au pas de leurs chevaux en fumant de longues pipes de porcelaine. Leur uniforme ne ressemblait en rien à celui que j'avais vu souvent sur des gravures. Il était de couleur grise. Comme coiffure, ils avaient des toques en fourrure. Jamais je n'avais imaginé des soldats allemands habillés de cette façon. Il y a certainement erreur, me dis-je, ça doit être des Anglais.

⁴¹ Jacques Roger, *Buffon*, Paris, Fayard, 1999, 645 p., p. 407.

Je ne sais pas ce qui me passa alors dans la tête, moi si timide, je m'avançai vers les cavaliers et, utilisant les quelques connaissances d'allemand que je venais d'acquérir, je leur demandai : « Sind Sie Deutsche Soldaten ? ». L'un des cavaliers abaissa son regard vers moi, mais ne daigna pas me répondre. Revenant alors à la réalité et prenant conscience de mon audace, je ne renouvelai pas ma question et laissai les cavaliers poursuivre leur chemin en direction de La Bassée. [...]

La région est alors explorée méthodiquement par l'armée allemande comme l'attestent plusieurs témoignages qui confirment la présence occasionnelle de soldats isolés ou de petits groupes de cavaliers. Des jeunes filles en voient à Aubers ; des ouvriers occupés à la récolte du tabac du côté d'Herlies. Comme il se doit, il est des habitants pour raconter que l'un des uhlans connaissait parfaitement la région pour avoir été un marchand ambulant colportant des produits Caïffa, ce qui est, au demeurant, parfaitement plausible.⁴²

Rétrospectivement, Léon Verly pense que ces cavaliers allemands pouvaient être, d'après la description de leur uniforme, des hussards prussiens venus en éclaireurs. Il raconte aussi qu'ils cantonnent deux jours à La Bassée avant de disparaître du secteur. Plus tard, il en voit encore d'autres, de loin, sur la Nationale 41, emmenant des prisonniers avec eux. Puis, peu d'Allemands en vue avant le début d'octobre 1914. Il serait intéressant de lire les feuilles de route de ces régiments qui ont envoyé des groupes de mission dans le canton de La Bassée afin d'appréhender leurs objectifs précis. Les archives prussiennes étant détruites, les journaux de marche ayant disparu, on n'a plus trace des remarques et des observations de ces cavaliers venus en reconnaissance. Et avec eux de la description de ce qu'étaient les communes durant la dernière saison de la Belle Epoque.

L'armée britannique, pendant cette même période, a procédé à des observations similaires, conservées cette fois, et rassemblées par James Edward Edmonds, historien officiel chargé du suivi des opérations militaires. C'est tout le milieu géographique et humain du canton de La Bassée et de ses environs, précédant les grandes destructions, qui est ainsi montré. Ces relevés serviront à donner une première approche du lieu.

Les petits centres d'industrie comme Armentières, Comines, Halluin et Menin sont tous sur la Lys ; et les usines de sucre, d'alcool et d'acier comme Isbergues et Aire sont isolées. Les Flandres, par ailleurs, sont un pays de villes vieilles et décadentes et de villages prospères. L'aire agricole a de hauts rendements ; la betterave à sucre et à alcool, le houblon, le blé, le tabac, le fourrage et les légumes forment les principales cultures. Quoiqu'il y ait de belles fermes – le tas de fumier au centre de la cour est un indice de prospérité – la majorité des habitations dans lesquelles les troupes doivent loger sont des remises sordides, parfois avec des murs en rouges bancs de briques et de pierres blanches alternées, parfois recouvertes de pisé. Les cours d'eau et les puits sont souillés par les monts de pulpe de betteraves installés à proximité, qui servent à nourrir le bétail durant l'hiver et qui sont d'odeur nauséabonde. Et la plupart des villages ont ces émanations endémiques.

Les routes principales de cette portion des Flandres sont larges. [...] Les bas-côtés sont longés de pistes boueuses. En Belgique et dans la zone frontière, beaucoup de routes sont pavées avec des blocs de granite mais seulement sur une largeur d'un essieu de chariot ; au-delà, sur chaque bordure de route, ce sont des fondrières avec l'hiver qui approche. L'état des communications deviendra très vite un problème urgent à résoudre. Un peu plus loin, les terres absorbent mieux l'eau et on y trouve de petits villages, des bois et des maisons isolées. Les champs sont de faible surface, souvent entourés de haies avec de nombreux arbres.

⁴² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, Parcay sur Vienne, Anovi, 2006, p. 47-48.

Quand les Britanniques sont arrivés et avant que le souffle de la guerre ne passe sur cette région, il y en avait beaucoup qui se remémoraient les paysages du Kent en regardant ce pays vert et fertile, mais sans visibilité.⁴³

Ce texte s'interprète selon plusieurs grilles de lecture⁴⁴. D'abord, texte informatif, il donne à voir une image du Nord et du secteur : des villages prospères avec des routes principales larges et adaptées à un fort trafic et des routes secondaires pavées sur la largeur d'un essieu ; un espace vert, fertile, absorbant bien l'eau grâce à des haies avec de nombreux arbres ; une aire agricole à hauts rendements où la betterave à sucre, le houblon, le blé et le tabac forment les principales cultures et où se trouvent quelques belles fermes avec un tas de fumier au centre, mais aussi des bois et des maisons isolées ; et, comme ailleurs le long de la Lys ou dans des centres épars, des usines de sucre et d'alcool.

Ensuite, dans cet extrait, le texte s'apparente à une sorte de récit de voyage tel qu'il en existait de nombreux à l'époque : apparemment objectif, il devient en divers endroits un discours de ressenti. Les qualificatifs changent le sens de la vision de ces paysages, nouveaux pour les observateurs militaires. Les villes de Flandre sont « décadentes » et les centres d'industrie « petits ». Et, bien que les paysages soient présentés avec un souci de spécificité, les observateurs britanniques lisent l'environnement du secteur à la lumière de leurs propres références puisque le texte se termine sur une comparaison avec l'Angleterre : « Il y en avait beaucoup qui se remémoraient les paysages du Kent en regardant ce pays vert et fertile, mais sans visibilité ».

Enfin, étant donné que le but est d'établir un rapport à usage militaire, les remarques utiles arrivent à leur tour : « La majorité des habitations dans lesquelles les troupes doivent loger sont des remises sordides. L'état des communications deviendra vite un problème urgent à résoudre ». En deux phrases, on est passé de l'*opus amicus* à l'*opus horribilis*. La région à défendre contre les troupes ennemies est un lieu culturellement différent et d'accès difficile. Il semblerait même, d'après cette vision sur le terrain, que le secteur observé puisse se distinguer par une prospérité qui aurait de sérieuses limites puisque les militaires y relèvent la faible superficie des champs, les fondrières sur chaque bordure de route, la contamination des puits et des cours d'eau, les odeurs nauséabondes ainsi que le sordide de la majorité des habitations.

Que doivent repérer, comme les Prussiens de leur côté, les éclaireurs britanniques ?

Quelles réalités géographiques et sociétales essentielles nécessitent l'interrogation de leurs regards ?

Qu'est-ce qui, dans canton de La Bassée, interpelle ces deux armées en vue de la guerre à venir ?

Dans la triple échelle spatiale de l'art militaire - la maîtrise du terrain, de l'espace, du territoire⁴⁵ - , c'est à dire les composantes géologiques, climatographiques, topographiques, les notions de centre-périphérie, de distance et d'étendue ainsi que de mise en valeur économique, les observateurs doivent repérer les atouts de proximité, les solutions de diversification et les signes de puissance. Parmi ces avantages comparatifs, notons qu'il y a la RN 41, à la fois axe logistique, ligne surplombante et moyen de transport privilégié, les voies ferrées d'intérêt général et local, les nombreuses fabriques,

⁴³ James Edward Edmonds, *Military Operations, France and Belgium 1914, Official History of the War*. Londres, Imperial War Museum, 1925.

⁴⁴ Alain Guyot, *Comment l'analyse littéraire a contribué à l'étude des représentations*, Séminaire Etudes Européennes, 5 I 2012, Lille III, sous la direction d'Odile Parsis-Barubé.

⁴⁵ Philippe Boulanger, *La géographie militaire française, 1871-1939*, Paris, Ed. Economica, 2002, p. 258.

un tissu dense d'habitats où loger, des récoltes agricoles permettant de nourrir aussi bien les hommes que les chevaux et surtout un contrôle à la fois de l'agglomération lilloise et des sites miniers du Pas-de-Calais. La prise du canton de La Bassée, dans ces conditions, donne, dès le départ, un avantage spatial à qui le dominera d'où, par la suite, un sentiment d'invulnérabilité territoriale qui va se vérifier durant les quatre années de la Grande Guerre.

Nous verrons, par l'analyse, que ces caractéristiques du canton de La Bassée au moment où la Grande Guerre va commencer sont un puissant facteur de conquête pour les deux forces en présence.

I. Un emboîtement d'échelles prospères où La Bassée tente de maintenir sa centralité

Le pays de Weppes est une entité historique dans la Châtellenie de Lille et une réalité géographique dans la plaine de Flandre intérieure.

1) L'échelle des deux cantons : La Bassée et Armentières

L'espace géographique du Pays de Weppes est, au début du XX^e siècle, divisé en deux unités administratives, les cantons de La Bassée et d'Armentières. Pourtant, ce fut à l'origine une seule entité historique puisque ce territoire est une colonie de Lètes implantée là par les Romains pour y pérenniser une conquête difficile à maintenir en raison des tentatives fréquentes d'invasion. La découverte de divers matériaux antiques⁴⁶ insère ce pays dans l'espace des vastes villas agricoles du *limes* qui ont fait la richesse de l'Empire aux premiers siècles de notre ère. Cette fertilité, constatée donc depuis deux millénaires, tient à la réalité géographique du secteur. Situé au pied de la dépression pré-artésienne, le talus des Weppes⁴⁷ forme une ligne nord/sud de quarante mètres d'altitude et large de cinq kilomètres qui préside au partage des eaux entre val de Lys à l'est et val de Deûle à l'ouest, tous deux à vingt mètres plus bas. Il existe par conséquent un dénivelé assez significatif de part et d'autre de l'axe central occupé autrefois par une route romaine et aujourd'hui par la Route Nationale 41.

La ligne de crête des quarante mètres forme une ossature qui sépare en fait les deux versants et, plus loin, les deux plaines alluviales ; la Libaude, d'une part, est le réceptacle des eaux qui se dirigent vers la Deûle tandis que la Broelle et la Rivière des Laies, d'autre part, captent l'écoulement des petits ruisseaux qui convergent vers la Lys. Ce décrochage n'est pas anodin. Il forme un corridor élevé formé de promontoires propices au fait de voir, puisqu'on est en hauteur ; les creux, de part et d'autre, permettent de s'isoler à l'abri, puisqu'on occupe les points bas. Cette structure géographique sera d'une grande importance durant la Grande Guerre : les lieux attaqués sont les monticules comme la côte d'Aubers ou le village de Fromelles qui, bien que faibles éminences, sont des points

⁴⁶ Richard Heymerick, Yvon Hoogardie et Jean-Jacques Dhénin, Entretiens.

⁴⁷ Agence Paysages, agence d'architectes paysagistes DPLG, 6, rue Léon Trulin, 59800 Lille, auteur de *Illies, étude pour l'amélioration du cadre de vie, analyse*. 1998.

de contrôle du pays alors que les lieux d'installation des troupes sont les terres basses où le repli et le repos sont plus faciles.

Le Pays de Weppes, partagé donc en deux cantons, celui de La Bassée et celui d'Armentières, vit en 1914 avec des attractivités différentes selon que l'on réside au sud ou au nord, selon que l'on est marqué par la polarisation de La Bassée ou par celle d'Armentières. Le canton basséen, celui du sud, vit, on l'a vu, une double externalité, une double influence : c'est à la fois vers Lille et vers Lens qu'il se tourne, donnant une image à la fois urbaine et industrielle, bourgeoise et minière, commerçante et productrice. L'Armentierois, lui, est orienté vers la Lys et ses liens avec la Belgique voisine sont forts, faits de communications intenses et d'échanges importants de marchandises. Aucune barrière, si ce n'est la Lys, ne sépare ce canton des communes belges adjacentes aussi, quand l'invasion allemande se déclenche à l'automne 1914 à partir de la frontière, rien ne pourra arrêter le flot des armées ennemies. Le secteur d'Armentières est envahi en premier, il est suivi par celui de La Bassée selon l'axe du talus des Weppes et de la RN 41 qui le surmonte. C'est cette géographie orientée nord-sud des deux cantons placés en enfilade, couplée avec l'absence de défense à Lille, qui explique que les foules d'évacués se précipiteront le long de la Grand-Route qui mène vers le Pas-de-Calais, à l'abri, pense-t-on, des troupes allemandes.

2) L'échelle du canton de La Bassée

Au centre administratif du canton, ce « territoire du quotidien »⁴⁸, La Bassée est le cœur officiel des onze communes du sud des Weppes, même si la bourgade n'est pas au milieu géographique de l'ensemble. La Bassée est la ville-centre, en raison de ses commerces et de son marché⁴⁹, et surtout de ses allures de centralité grâce à des places plus vastes que celles des autres localités. Ses rues plus larges, le canal qui mène jusqu'à la mer du Nord et jusqu'aux Pays-Bas, sa voie ferrée et les dessertes qu'elle permet vers le pays minier et vers Lille, tous ces points logistiques et ces atouts de communication justifient le rôle de chef-lieu qui lui est attribué. Cœur politique, centre d'impulsion, lieu des rencontres et des loisirs, La Bassée est un élément essentiel du cadre général des onze communes.

Mais, comme La Bassée n'est pas au milieu du territoire du canton, il faut se tourner vers Illies pour s'inscrire au cœur des onze communes. Illies est limitrophe, côté Deûle, de Marquillies, Salomé et Wicres, c'est la partie la moins peuplée du village mais elle comprend des hameaux riches : Willy et Gravelin, aux professions orientées surtout vers la ferme et la mine. Au nord, la commune d'Illies côtoie d'Herlies ; c'est là que se situent les hameaux agricoles et très verts de Ligny-le-Grand, de Lannoy et de l'Aventure. Côté Lys, ce sont les localités d'Aubers et de Lorgies qui sont voisines du village : le sol y est occupé par les grandes exploitations de Mailly, du Hus, de la Bouchaine et de la Mottelette. Au sud, le voisinage avec La Bassée s'effectue par le vaste hameau rural du Transloy. Seuls Sainghin, Fournes Hantay ne sont pas dans la proximité immédiate d'Illies au sein du canton. La position éminente à 40 mètres, la place centrale au niveau logistique et les liens faciles avec le reste du canton se révéleront majeurs pour la possession du territoire du village en octobre 1914 : des combats très meurtriers auront lieu dans tous ses hameaux et dans le bourg, et surtout sur l'axe Lille-Lens emprunté par la Nationale 41

⁴⁸ Yann Lagadec, Jean Le Bihan et Jean-François Tanguy (dir.), *Le canton, un territoire du quotidien ?*, Rennes, PUR, 2009.

⁴⁹ *Annales statistiques du département du Nord*, 1900, Ed. Ravet et Anceau.

lorsque les troupes britanniques et allemandes essaieront conjointement, le même jour, le 9 octobre 1914, de se rendre maîtres de l'espace du canton.

Le canton, d'autre part, occupe les deux versants du talus qui forme l'ossature reliant Lille à Lens. Si le talus des Weppes n'est qu'un accident de relief modeste au sud de Lille, il fait quand même barrière entre l'est et l'ouest de l'agglomération. En particulier, il joue le rôle de tampon entre l'est lillois formée de la Pévèle, du Mélantois, du Ferrain et du Carembaut, et l'ouest où débute la Gohelle, la plaine de la Lys et la Flandre intérieure. Posséder la ligne de crête rend aisé le contrôle des terrasses basses de l'Alloeu et celles de la Deûle. Dominer ce talus permet de circuler facilement en saison des pluies sans crainte d'être embourbé dans les zones marécageuses et ennoyées des bords de rive. Garder la maîtrise du pivot majeur de La Bassée et de son canton revient à mieux surveiller les grands centres urbains industriels et commerçants du sud, Lens et Béthune, et du nord, Lille, Roubaix et Tourcoing. Les combats y seront acharnés lorsque les deux troupes allemande et alliée voudront arracher la possession des lieux.

3) Les échelles communales dans le canton de La Bassée

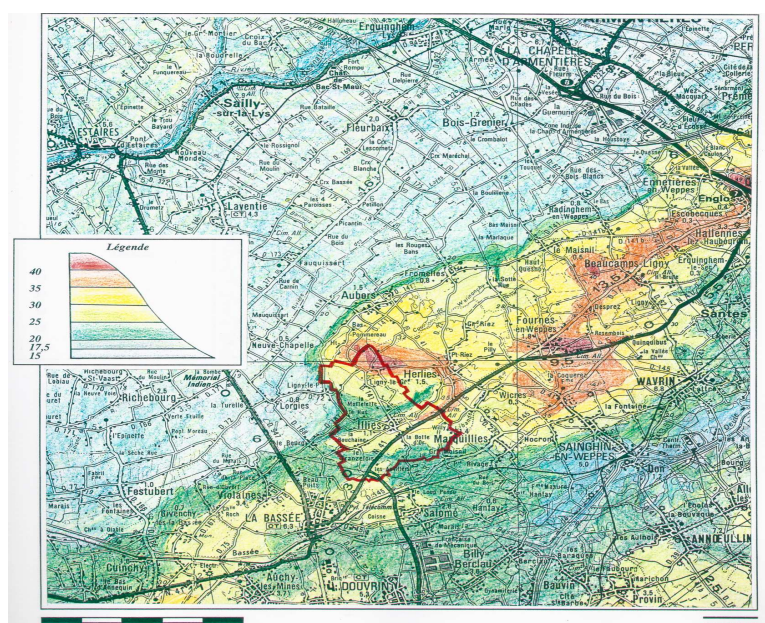
Les autres accidents de relief du canton, également dans les quarante mètres, sont les tertres qui ont vu d'abord les tribus gauloises installer des oppida puis les Gallo-romains des paroisses fortifiées et enfin les seigneurs des châteaux protégés. Désormais, ces mamelons abritent le cœur des communes. Aubers et sa « côte d'Aubers », Fromelles et son raidillon menant du « Bas » à l'église, Herlies et sa montée de la rue Chaubourdin, Illies et son bourg en hauteur, Ligny-le-Grand. L'organisation territoriale répond à un schéma offrant le haut aux hommes et le bas aux cultures. Pour une armée s'installant dans un tel paysage, la prise des buttes est une donnée essentielle ; elle garantit, outre l'emprise physique, la domination économique et sociale. Ces élévations seront, en effet, âprement disputées, à tel point d'ailleurs que certaines batailles en garderont le nom comme celle de la « côte d'Aubers », en mai 1915. Tout ce qui culmine à quarante mètres deviendra une position stratégique que chacun des deux camps cherchera à acquérir ou à défendre.



Document 2 : Un canton agricole dominé par le talus des Weppes, un territoire sillonné nord-sud par l'axe majeur du Grand chemin, c'est à dire la Route Nationale 41 menant de Lille à Lens

Source : Etude effectuée par « Paysages », agence d'architectes paysagistes DPLG, Lille, 1998, p. 20

La nature géologique des sols, formés de terres limoneuses épaisses, confère à l'ensemble des Weppes une exceptionnelle fertilité. Le socle est fait d'argiles et des sables sur lesquels se superposent le limon de la vallée de la Lys et des alluvions modernes. Sur ces terrains, la végétation potentielle sur les zones hautes serait une forêt tandis que les zones basses seraient envahies de roseaux, de saules et d'aulnes. La réalité de l'occupation des sols au début du XX^e siècle correspond à ce potentiel de végétation : la forêt des hauteurs est remplacée par un manteau de riches cultures où restent apparentes des bordures de haies vives, descendantes des arbres d'autrefois, tandis que les creux sont le domaine des pâtures et des champs ennoyés à l'automne.⁵⁰ La description britannique faisant allusion à la fertilité et à l'eau stagnante est bien corroborée par ces analyses succinctes du territoire, à la fois historiques, géologiques et géographiques.



Document 3 : Le canton de La Bassée et la commune d'Illies traversés par le talus des Weppes
 Source : Etude « Paysages », agence d'architectes paysagistes DPLG, Lille, 1998, 21 p., p. 4.

Le talus des Weppes est donc l'ossature du canton et ses onze communes, grâce à cet axe central, peuvent se tourner vers La Bassée pour le marché hebdomadaire, vers Salomé pour la gare, vers Lens et Béthune pour les compagnies minières, vers Lille, Roubaix et Tourcoing pour les emplois de service auprès des familles bourgeoises, vers l'Alloeu pour les marchés à bestiaux, et vers Estaires ou Armentières pour les fournitures en fil des tisseurs à domicile.⁵¹ Le canton, par sa position en élévation et par sa configuration ouverte, est un espace propice à toutes les influences et à tous les contrôles.

⁵⁰ Etude « Paysages », agence d'architectes paysagistes DPLG, Lille, 1998, p. 4.

⁵¹ Madeleine Delerue, Entretiens, *op. cit.*

II. Des statistiques économiques qui disent une vie agricole et industrielle aisée

Les militaires allemands et britanniques ont investi quantité d'hommes et de ressources afin d'occuper le canton de La Bassée dès la première quinzaine d'octobre 1914. Pour comprendre ce qui a pu intéresser les Etats-majors, outre la position d'éminence et la RN 41, il faut voir la réalité économique des communes visées.

1) L'aisance économique du canton de La Bassée

Or, aujourd'hui, les documents qui finaliseraient notre propos pour qualifier et caractériser l'aisance économique du canton de La Bassée sont peu nombreux concernant ce quartier sud des Weppes. Ce qui n'avait pas brûlé lors de l'invasion a été mis en sac et emporté en sauvegarde en Belgique où les destructions, à leur tour, ont anéanti le reste. Le canton libéré n'a quasiment rien retrouvé de ses papiers officiels. Les seuls documents consultables aujourd'hui sont les registres d'Etat-Civil recopiés et des documents familiaux emportés et sauvés miraculeusement sur les chemins de l'exode. Le diagnostic économique pâtira donc de ce manque de sources. Il apparaît pourtant grâce à quelques données économiques conservées aux ADN qu'il est possible d'établir, pour le canton, une comparaison entre deux périodes : les années 1900⁵², après la mise en place de l'industrie sucrière, et les années 1910⁵³, lorsque les productions locales se sont intégrées dans le marché internationalisé.

Commune	Principal des 4 contributions directes pour 1911
Aubers	10840
Fournes	13809
Fromelles	7416
Hantay	3643
Herlies	7679
Illies	11649
La Bassée	38935
Marquillies	10567
Sainghin	18777
Salomé	10972
Wicres	3446
MOYENNE	12520

Document 4 : Tableau du montant global de l'impôt principal des onze communes du canton de La Bassée, pour l'année 1911

⁵² ADN, M 650/38, Statistique agricole annuelle pour l'année 1900.

⁵³ ADN, M 650/89, Statistique agricole annuelle pour l'année 1912. Le document contient un ajout à la main, à la ligne « Illies » : Agriculture : bonnes récoltes en blé, avoine, pomme de terre et chicorée ; très médiocres en betteraves, tabac et plantes fourragères du fait de la sécheresse persistante. Industries : 2 fabriques de cossettes de chicorée, 1 fabrique d'acide sulfurique et de chloroforme, 1 fabrique de parfums synthétiques.

Source : ADN, Bibl. 2151, G5/05, tableau élaboré à partir des données proposées pour le canton de La Bassée en 1912

Le premier constat est celui de l'aisance financière des communes (Document 4, Tableau pour l'année 1911). Elle est déduite ici du quota des contributions directes payées par les localités. Il apparaît que La Bassée est en tête, la ville chef-lieu connaissant plus de prospérité que Sainghin, qui ne verse que la moitié de l'imposition basséenne, et que Salomé, pour qui c'est uniquement le quart. Parmi les communes dont la charge est médiane, se détachent Fournes et Illies, devant Aubers, Marquillies et Salomé. En fin de tableau, arrivent dans l'ordre Herlies, Fromelles, Hantay et Wicres. On voit d'abord que la rive est ou ouest du talus des Weppes n'induit pas plus de richesses d'un côté ou de l'autre ; on perçoit ensuite l'importance des voies de communication étant donné que les villages plus enclavés comme Fromelles, Hantay et Wicres paient moins d'impôts ; on observe également que Illies, village de taille et de population moyennes, est un contributeur proportionnellement plus important que les autres. Il faut voir d'où vient ce différentiel dans un canton malgré tout aisé.

2) La vie agricole dans le canton de La Bassée, avant la Grande Guerre : prospérité et internationalisation

Chaque bourgade voue environ 85 % de son espace au labour et aux cultures ; le reste est dédié à ses propriétés bâties ou à ses chemins. On est donc bien dans un espace nettement rural. Seule, la bourgade de La Bassée est un peu plus urbaine avec seulement 80 % de terres agricoles. On peut même noter une tendance à l'augmentation des terres labourées puisque, en moyenne, chaque commune gagne 10 ha de labour de 1900 à 1912.

1 - Evolution vers les plantes industrielles et les productions légumières

La terre joue en effet un rôle essentiel dans le bien-vivre local car beaucoup des foyers disposent d'un bout de terrain où cultiver leur propre production potagère et parfois, en plus, d'une pièce de champ emblavée de tabac pour augmenter leurs ressources.

Commune	Superficie totale	Superficie utile	Superficie pré et jardin	Blé	Pomme de terre	Betterave à sucre	Tabac	Lin	Trèfle
Aubers	1014	854	140	320	11	135	70	10	
Fournes	799	670	110	170	50	245	10		52
Fromelles	854	633	215	165	82	95	24		51
Hantay	201	185	9	70	5	50	10		9
Herlies	711	602	69	225	7	250	12	9	10
Illies	791	657	60	220	10	250	76	3	8
La Bassée	344	276	32	103	5	69	18		25
Marquillies	691	540	68	190	12	203	15		22
Sainghin	747	667	13	205	10	150	2		40
Salomé	525	485	34	200	10	160	8		10
Wicres	276	242	24	74	2	86	1		17
11 communes	7009	5811	774	1942	204	1693	246	22	244
MOYENNE	632	528	70	177	19	154	22	7	24

Document 5 : Statistique agricole annuelle des récoltes en hectares et en tonnes, année 1900

Source : ADN, M 650/38, tableau élaboré à partir de la compilation des données fournies par les maires des 11 communes du canton de La Bassée.

Commune	Superficie totale	Superficie utile	Pré et jardin	Blé	Pomme de terre	Betterave à sucre	Tabac	Lin	Trèfle	Chicorée à café
Aubers	1014	907	57	368	43	183	28	19	36	6
Fournes	799	730	69	360	20	63	15	8	50	150
Fromelles	854	633	125	290	48	55	22	12	41	3
Hantay	201	185	13	65	6	65	4	0	18	2
Herlies	711	625	46	228	19	213	0	3	4	71
Illies	791	695	52	203	10	156	94	3	36	73
La Bassée	344	265	22	91	3	61	15	1	9	6
Marquillies	691	540	48	190	18	200	31	6	27	28
Sainghin	747	643	42	205	18	103	1	0	22	162
Salomé	525	484	24	159	38	110	10	0	17	48
Wicres	276	242	28	67	15	65	24	0	18	9
11 communes	7009	5949	526	2226	238	1274	244	52	278	558
MOYENNE	632	541	48	202	22	116	22	5	25	51

Document 6 : Statistique agricole annuelle des récoltes, mise en évidence de la culture du tabac, année 1912

Source : ADN, M 650/89, tableau élaboré à partir de la compilation des données fournies par les maires des 11 communes du canton de La Bassée

La comparaison 1900-1912 des statistiques agricoles est révélatrice de l'évolution des types de récoltes : si, en 1900, on évoquait encore des reliquats d'épeautre, de méteil et de seigle, ces plantes ont disparu du canton en 1912. En revanche, de nouvelles espèces plantées apparaissent, ou se développent, tels l'orge, le maïs, les haricots, le lin et le colza qui étaient peu cultivés au début du siècle. Douze ans après, le progrès des surfaces concerne surtout aussi la chicorée à café qui occupe en une dizaine d'années 558 ha. Il est également intéressant d'observer que le tabac, d'un excellent rapport pour les planteurs,

reste étonnamment stable : 244 ha contre 242 en 1900. Un *numerus clausus* draconien de pieds et de feuilles par pied à ne pas dépasser par planteur empêchait l'extension de cette culture, qui, avec cette règle, était interdite d'expansion. Grands producteurs comme petits exploitants familiaux ont donc profité des bénéfices attachés à cette culture spéciale tout en étant freinés par le contingentement imposé par la Régie des tabacs. On voit bien que la production végétale du canton évolue vers le choix des plantes industrielles, les unes, comme le tabac, achetées par la Régie, les autres, comme la betterave, la chicorée à café ou le lin, vendues aux industriels des fabriques locales ; mais aussi vers les plantes légumières, tels les haricots, les pois et les pommes de terre, qui sont destinées au marché. Cette double évolution - plantes industrielles et plantes légumières - va caractériser l'agriculture du sud des Weppes durant tout le vingtième siècle.

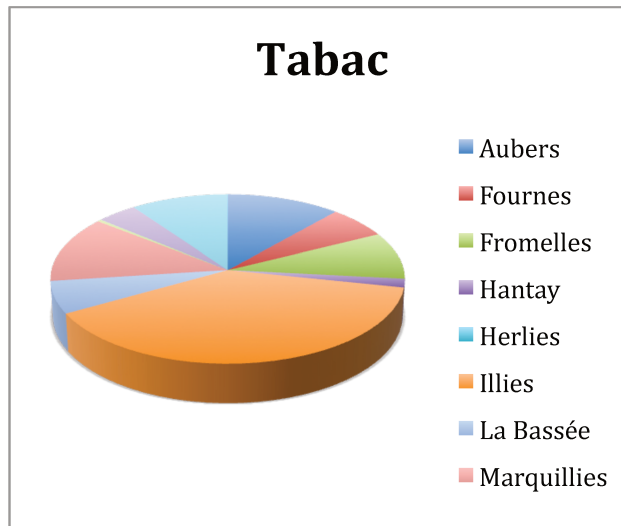
2 - La culture d'excellence spécifique : la plantation de tabac

Dans ce contexte d'excellence agricole, Illies s'est concentré sur le tabac : déjà premier village du canton pour cette récolte en 1900, avec un gros tiers de la production, il reste à ce rang en 1912, atteignant pour cette seule commune près de la moitié des hectares emblavés. Ainsi, étant donné la limitation imposée par l'Etat à la culture de cette plante achetée directement pour l'industrie nationale des cigarettes, cigares et tabac en paquet, il est à constater que les dix autres bourgades ont laissé le savoir-faire à Illies qui tend à détenir une sorte d'exclusivité. Ce quasi monopole permet aux villageois d'avoir un niveau de vie assez élevé car, bien travaillé, le tabac rapporte beaucoup. Ainsi s'explique ce qui avait été observé précédemment, à savoir le quatrième rang communal dans les impositions.

Car la culture du tabac ne concerne pas que le planteur, elle véhicule autour d'elle quantité d'activités induites qui font vivre de façon plus large une grande partie des habitants. Elle est caractérisée par l'imbrication des propriétaires qui louent la terre, des planteurs qui cultivent, des hommes et femmes de journées qui viennent participer aux travaux, des enfants qui enfilent dans les champs, des plus âgés qui comptent les feuilles à la veillée et des fermiers qui conduisent avec leurs chevaux les récoltes en bottes au « magasin » de la Régie. Quasi complément d'activité de toutes les familles, le tabac nécessite beaucoup de bras ; qui est employé pour le coupage, l'enfilage ou le séchage, qui pour le tri et la mise en *manoques*. Comme il est d'un très bon rapport, on peut dire qu'il nourrit ses bras à tel point qu'on peut parler à Illies d'une « civilisation du tabac » qui fait l'originalité du lieu par rapport au reste du canon. (Documents 7 et 8). L'écrivain natif de Marquillies, Léon Bocquet, a fait de ce milieu rural bien spécifique le cœur de l'un de ses deux romans publiés chez Albin Michel et intitulé *Heurtebise*⁵⁴. Il y décrit un milieu enrichi par cette production spéculative, certes, mais très hiérarchisée, où le propriétaire de la terre fait sentir au planteur qu'il lui est redevable, lequel fait peser à son tour son pouvoir sur ses coupeurs et ses enfileuses. Voilà donc que, concrètement, autour du tabac s'est créé un vrai réseau d'interdépendance qui souligne mieux que n'importe quel autre discours les solidarités et les corrélations du monde rural dans le premier vingtième siècle.⁵⁵

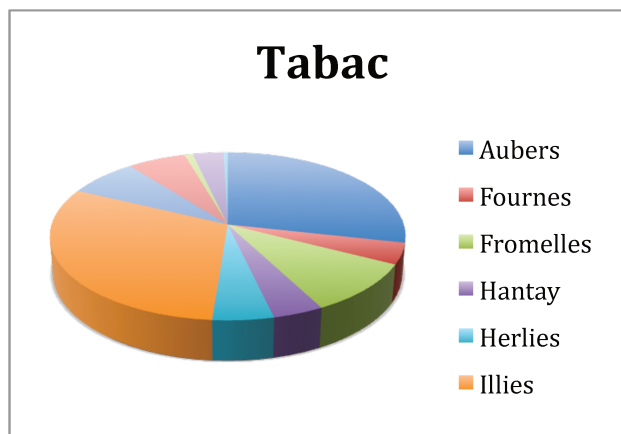
⁵⁴ Léon Bocquet, *Heurtebise*, Paris, Albin Michel, 1926.

⁵⁵ Yves-Marie Hilaire, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras, 1840-1914*, tome 1, Thèse Paris IV, 29 mai 1976, p. 22-32 (culture du tabac, rendements élevés, populations très denses).



Document 7 : Emblavement en hectares de tabac, en 1900, dans les onze communes du canton de La Bassée

Source : ADN, M 650/89



Document 8 : Emblavement en hectares de tabac, en 1912, dans les onze communes du canton de La Bassée

Source : ADN, M 650/89

Les documents 7 et 8 montrent que si toutes les communes se consacrent au tabac, celles qui ont, en 1912, l'emblavement le plus important sont dans l'ordre décroissant Illies, Aubers et Fromelles. C'est là qu'on constate le mieux-vivre chez les agriculteurs.

3 - Les deux élevages du canton : celui des fermes industrielles et celui des petits exploitants

Les recensements de 1900 et 1912 donnent également l'état du bétail dans tout le canton. Et, là aussi, comme pour les productions végétales, deux mondes se dessinent : l'un celui des fermes industrielles, et l'autre celui des petits exploitants.⁵⁶ A Illies, la ferme Delerue dispose d'une vaste écurie avec une bonne dizaine de *quartons* uniquement employés à s'occuper des chevaux et des attelages, de même qu'à l'Ecuelle un fermier, maître des cultures, est en charge des chevaux d'Henri Peuvion. Les statistiques de 1900

⁵⁶ Joëlle Boyer – Ben-Kemoun, *Populations et sociétés de 1880 à 1945*, Paris, Ellipses, 1996, p. 21-24.

montrent ainsi que, signe de richesse pour le monde agricole, le cheval est présent dans les onze communes, spécialement dans les plus rurales comme Aubers et Fromelles. Mais, son nombre élevé, très supérieur à la moyenne cantonale à Fournes et Sainghin, est symptomatique d'une autre utilisation du cheval : c'est sa force motrice qui est exploitée dans ces localités plus industrielles ou commerçantes car, tirant chariots, carrioles et tombereaux, il contribue aux transports des matières premières et des petits produits finis qui sont légion dans ces communes. Enfin, étant donné que le nombre de chevaux le plus important se trouve à La Bassée, on peut y voir que deux usages cohabitent : l'usage domestique pour les cabriolets et autres carrioles, et l'usage logistique par la route, spécialement vers Lille, Lens et Béthune dont le chef-lieu de canton est à la croisée des directions.

Communes	Chevaux	Mulets	Anes	Taureaux	Bœufs	Vaches	Bouillons	Génisses	Ovins	Porcs	Chèvres	Ruches d'abeilles
Aubers	118	16	1	7	10	220	20	75		190	70	
Fournes	131	3		12	28	238	20	120	90	80	10	
Fromelles	110	13		25		388	15	200	242	185	15	40
Hantay	34	5			5	99	6	20	25	40	40	
Herlies	61	18		5	6	198	6	40	184	87	12	
Illies	91	19		9	108	384	1	46	335	283	9	
La Bassée	183	7	2	1	2	190	9	18	150	54	5	
Marquillies	80	20	2	5	100	245	6	50	35	120	25	
Sainghin	180	4		19	4	240	30	55		95		
Salomé	53	6		2	12	147	4	32	28	128	18	
Wicres	37	2	4		68	68	3	32	26	31	14	
11 communes	1078	113	9	85	343	2417	120	688	1115	1420	218	40
Moyenne	98	10	1	8	31	220	11	62	101	129	20	4

Document 9 : Statistique agricole annuelle du canton de La Bassée pour bétail, animaux de ferme et leurs produits, année 1900

Source : ADN, M 650/38

Communes	Chevaux	Mulets	Anes	Taureaux	Bœufs	Vaches	Bouillons	Génisses	Ovins	Porcs	Chèvres	Ruches d'abeilles
Aubers	165	36	1	26	4	368			233	239	28	
Fournes	127	7	2	7	12	225			200	98	5	
Fromelles	99	15	2	5		125			200	142	12	
Hantay	38	1		4	7	102				57	24	
Herlies	99	24	5	5	14	213			142	108	12	
Illies	112	27	2	6	33	231			178	162	6	
La Bassée	48	10		1		156				50	3	
Marquillies	72	23	1	5	30	230			1	120	5	
Sainghin	229	7	1	12	2	245				205	10	
Salomé	79	8	2	3	10	125				31	4	
Wicres	29	1	1	2	10	45				20		
11 communes	1097	159	17	76	122	2065			954	1238	109	
Moyenne	100	14	1	7	11	188			87	113	10	

Document 10 : Statistique agricole annuelle du canton de La Bassée pour bétail, animaux de ferme et leurs produits, année 1912

Source : ADN, M 650/89

Le tableau des statistiques du bétail en 1912 montre une légère régression du nombre des têtes, sauf pour les chevaux et les mulets, qui sont en minime progression. Certains cultivateurs se reportent sur des animaux de trait moins onéreux puisque les mulets passent de 113 à 159 de 1900 à 1912 dans le canton, en parallèle avec Illies qui voit aussi augmenter leur nombre de 19 à 27. Ou sur les ânes, peu coûteux. Mais, d'une façon globale, le secteur, bien que pourvu en prairies de qualité, en plantes fourragères, trèfles et autres luzernes, n'est pas spécialisé dans l'élevage. La quantité des animaux de ferme du type bovins, porcins et caprins a également baissé. Lorsqu'un agriculteur continue à élever des chèvres, il est stigmatisé : la ferme de Céline Planque, à Gravelin, hameau de Illies situé sur le versant Deûle du village, est surnommée « la ferme à maguettes » parce qu'elle est probablement la seule du village à en élever encore. Les six chèvres du tableau statistique de la commune d'Illies sont chez Céline Planque. C'est ce bétail soigneusement relevé en 1912 qui fera l'objet des premières réquisitions dès le début de la guerre : les chevaux seront nécessaires pour les transports des armées française et alliée ; les autres animaux seront l'objet de mainmise et de confiscation par les occupants dès leur entrée dans le canton, en octobre 1914.

4 - Un cas particulier spécifique au canton : l'élevage entrepreneurial des moutons par des compagnies hollandaises internationalisées

Un élevage particulier est à signaler, que le tableau statistique ne dévoile pas dans son originalité, celui des ovins. Il y a des moutons dans chacune des nombreuses fermes des Weppes : « les moutons au piquet à proximité des habitations faisaient partie de notre environnement »⁵⁷. Les grosses exploitations, quant à elles, entretiennent un troupeau important ; ce sont les maisons Barrois à Marquillies, Peuvion et Delerue à Illies, Grave à Herlies. L'intérêt est triple : le revenu de l'élevage, d'abord ; le nettoyage des champs et des voies d'accès aux fermes lorsque les bêtes broutent leurs territoires de pacage, ensuite ; et la fertilisation des terres grâce à leurs excréments, enfin. Lorsque la récolte des betteraves a lieu, les moutons se nourrissent sur place des *tulots*, les larges collets encore garnis de feuilles, mais à l'approche des froids, les troupeaux sont rentrés dans les bergeries. Là, ce sont paille, foin, avoine et fèves qui servent durant l'hivernage pendant que les brebis mettent bas et allaitent. En dépit de ce rythme associé entre culture et élevage, et qui semble immuable et ancré dans les traditions⁵⁸, le début du XX^e siècle voit se profiler une réelle révolution des mentalités dans l'élevage ovin.

On observe une baisse totale des têtes, mais surtout une nouvelle répartition : Aubers, qui n'avait pas du tout de moutons en 1900, se retrouve avec le plus grand troupeau, une dizaine d'années plus tard ; Fournes, qui avait un cheptel ovin moyen, est à présent le second village pour cet élevage, à égalité avec Fromelles. Toutes les autres communes ont régressé. Ce que les chiffres ne disent pas, derrière cette redistribution de l'élevage ovin,⁵⁹ c'est que des compagnies moutonnières sont arrivées dans le secteur et que les anciens troupeaux qui mangeaient l'herbe des bords de routes et la paille des éteules sont maintenant remplacés par des cheptels organisés en vue de l'engraissement et de la commercialisation en lien avec les Pays-Bas qui font office de pays naisseur et avec

⁵⁷ René Duflos, « Autrefois, moutons et bergers en Weppes », *Autrefois*, n° 72, décembre 2003, p. 3-5.

⁵⁸ Maurice Crubellier, *La mémoire des Français, Recherches d'histoire culturelle*, Paris, Ed. Henry Veyrier, 1991, p. 59-78.

⁵⁹ Robert Bonnaud, *Les tournants du XX^e siècle, Progrès et régressions*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 19-20.

l'Allemagne et l'Angleterre qui sont les clients acheteurs. De grandes familles d'éleveurs dominent le marché.

Communes	1900	1912
Aubers		233
Fournes	90	200
Fromelles	242	200
Hantay	25	
Herlies	184	142
Illies	335	178
La Bassée	150	
Marquillies	35	1
Sainghin		
Salomé	28	
Wicres	26	
11 communes	1115	954
Moyenne	101	87

Document 11 : Statistiques comparées des ovins entre 1900 et 1912, dans les 11 communes du canton de La Bassée. L'unité est la tête animale.

Source : ADN M 650/38 et M 650/89

Les bergers du canton sont, depuis la fin du XIX^e siècle, peu à peu remplacés par des sujets néerlandais, les van Meyel, Elbers et apparentés⁶⁰. De nombreuses familles du Nord Limburg, et en particulier de Venray, avaient compris, au moment des guerres napoléoniennes, que la viande de leurs moutons pouvait être une source supplémentaire de revenus, eux qui, jusque là, n'utilisaient que la laine de leurs bêtes pour leurs industries textiles, telles que la fabrication des fils, du tissu et des chapeaux. Ils fondent en 1826 une association *De Grote Compagnie*, La Grande Entreprise, qui met en place une route commerciale vers Paris avec déplacement des bêtes à pied vers les marchés de la capitale française. Le trajet Venray-Paris s'effectue avec des relais fixes le long du chemin et des intermédiaires installés sur place.

Les Elbers, descendants des familles Poels, créatrices des infrastructures commerciales de l'affaire, viennent dans le pays de Weppes. Martin Elbers s'établit dans le village de Formelles où il épouse la fille du boucher, Apolline Cardon. Au début du XX^e siècle, c'est un émigré intégré qui, le jour de la fête du saint patron de Fromelles, le jour de la saint Jean-Baptiste, participe à la procession avec son troupeau de moutons. Le café « Le Mouton Bleu » devient le siège de la *Compagnie Elbers* après que Willem, le frère cadet de Martin, s'y est fixé aussi. Leur commerce a pour centre le village de Fromelles. Il consiste à engraisser leurs propres troupeaux, à acheter dans les environs des bêtes prêtes à être abattues, à les expédier par le train Michon et les lignes régionales afin de les vendre à Armentières, Dunkerque, Lille et Paris. Quand la guerre commence, durant l'été 1914, c'est Willem Elbers qui dirige la *Compagnie* depuis Fromelles mais il est secondé par nombreux parents néerlandais, fixés dans les villages environnants : Fernand Elbers habite Chemy, Fernande Elbers vit à Armentières où elle a épousé le boucher Cyril Deloux.

⁶⁰ G. J. M. Verlinden, *Die al wil koopen wat hy ziet* (Histoire des compagnies moutonnières de Venray) tome 1, p. 265.

La seconde compagnie moutonnaire néerlandaise locale est la *Compagnie Geutjens-van Meÿel*. Léonard van Meÿel arrive en 1888 dans le Nord ; onze ans après, il épouse, à Sainghin, Augustine Lebrun de qui il a deux enfants, Jean et Louis. Finalement, Léonard s'installe à Fournes où on le retrouve berger de la ferme Rosebois. Sa bergerie est imposante et lui permet de bien vivre. Il quitte alors la société Geutjens-van Meÿel pour fonder sa propre compagnie, la *Compagnie van Meÿel*. Le document 11 montre bien la prospérité de la ferme moutonnaire de Fournes qui va doubler son nombre de têtes de bétail entre 1900 et 1912. Léonard collabore avec les Elbers de Fromelles ; ensemble, grâce à leur réseau, les deux revendeurs fournissent des milliers de moutons dans la vallée de la Somme.

Mais la demande est telle que les éleveurs du canton, peu à peu, ne peuvent plus faire face aux besoins, aussi des liens se tissent avec l'Allemagne, l'Ukraine, le Danemark, l'Islande pour procurer des bêtes et répondre aux exigences de la consommation européenne. L'Argentine, où un bureau commercial est ouvert à Buenos Aires, fait partie du système internationalisé de ces compagnies moutonnaires qui importent de la viande congelée arrivant par bateau jusque dans les ports de la Mer du Nord, Londres, mais également Harlingen, Medemblik, Rotterdam et Vlissingen où la *Grote Compagnie* organise le trafic de la viande et des produits dérivés. Finalement, sous l'apparente baisse du nombre total de moutons élevés dans le canton (on passe de 1115 à 954), se profile un commerce international, un transport maîtrisé et une économie intégrée dont les instigateurs sont les bergers installés dans les onze localités du canton. Leur force provient du fait qu'ils sont reliés au vaste réseau des compagnies moutonnaires néerlandaises qui, par le biais de cette foule de petites entreprises familiales complémentaires, dominent le marché européen.⁶¹ Cet exemple d'activité économique permet de comprendre en quoi le canton est déjà internationalisé lorsque la guerre va débiter.

5 – Un monde rural porté par l'industrialisation et l'internationalisation de ses productions

Quant aux gains issus de ces activités agricoles, il est très difficile de se prononcer sur le niveau d'enrichissement des bergers par rapport aux fermiers industriels, aux planteurs de tabac ou encore aux petits exploitants.⁶² En premier lieu, le rapprochement entre les diverses rentabilités est impossible à quantifier. Ensuite, si quelques signes semblent révélateurs de distorsions, comme le fait de ne posséder qu'un âne ou un mulet, cela ne signifie pas forcément pauvreté, mais plutôt adaptation à une situation. Enfin, l'insistance des enquêteurs de 1912 sur les outrages d'une météo peu clémente incite à croire que, habituellement, les conditions sont meilleures, donc les rendements supérieurs aussi. S'il est complexe, enfin, d'évaluer le niveau de fortune du canton en général et des éleveurs et des producteurs agricoles en particulier, il faut convenir qu'il y a des productions animales et des récoltes plus porteuses d'enrichissement les unes que les autres. Globalement, on constate que les villages à élevage intégré et à agriculture industrielle sont caractérisés comme étant les gros contributeurs d'impôts. Pourtant, il faut se souvenir des observations des Britanniques pour lesquels « la majorité des habitations dans lesquelles les troupes doivent loger sont des remises sordides ». Quels autres aspects économiques permettent de comprendre ce décalage ?

⁶¹ Jan Derix, *Limbourg*, Eisma Publishers, Leeuwarden/Malines.

⁶² Jacques Dupâquier et Denis Kessler (dir.), *La société française au XIX^e. Tradition, transition, transformations*, Paris, Fayard, 1992, p. 237-317.

3) La vie industrielle dans le canton de La Bassée avant la Grande Guerre : un canton industriel et ouvrier

L'étude de l'industrie permettra aussi de mesurer d'autres facettes du développement économique du canton.

1 – Les lacunes dans les sources

Le document source, le relevé des statistiques départementales⁶³, est malheureusement très lacunaire pour le territoire de notre canton en 1900. Il n'indique, par exemple, à cette date, aucune fabrique pour les onze localités. Si l'on s'en tient seulement à l'étude du cas d'Illies, il est évident que le constat est erroné : il y avait dans cette commune au début du XX^e siècle deux grands entrepreneurs connus et reconnus, Henri Delerue et Ernest Peuvion, tous deux héritiers des pionniers utilisateurs de machines à vapeur des débuts de la Première Révolution Industrielle.

Un document⁶⁴ du géomètre expert Louis Barret, daté du 30 décembre 1847, indique que des mesurages ont lieu autour « des bâtiments à usage de fabrique de sucre indigène de l'Ecuelle » et atteste par là qu'une distillerie appartenant à Monsieur Coquelle y était installée. On ne dispose pas de la date de création de cette industrie agro-alimentaire, mais on sait qu'elle est déjà bien en place avant le milieu du XIX^e siècle. Quelques années plus tard, ce sont les chefs de famille Bernard et Scalbert, nouveaux propriétaires, qui sont qualifiés de « distillateurs ». Enfin, un contrat passé le 16 février 1888 déclare accorder bail à Henri et Ernest Peuvion, « frères, cultivateurs et distillateurs » pour la fabrique de sucre de l'Ecuelle. Au début du XX^e siècle, à Illies, les frères Peuvion sont à la tête d'un ensemble industriel installé dans une vaste salle cistercienne transformée en local d'entreprise avec pompage de l'eau en profondeur, corons ouvriers à proximité immédiate et ligne du train Michon alimentant en matières premières à la fois la fabrique de sucre et le séchoir à chicorée.

Ces manques statistiques, flagrants à Illies en 1900, le sont également dans le reste du canton. En 1912, les statistiques⁶⁵ sont mieux renseignées et un tableau pourra résumer cette fois la spécialisation et l'implantation industrielle des onze communes.

2 – Un canton tourné essentiellement vers l'agro-industrie

On y constate que les activités sont tournées essentiellement vers l'agro-industrie : minoteries, meules, sucreries, distilleries, brasseries, malteries, séchoirs à chicorée et fabriques de torréfaction. Il s'agit par conséquent d'une économie qui lie l'industrie aux cultures des grandes fermes. La montée progressive du nombre de machines à vapeur, implantées dès la première partie du XIX^e siècle dans ces localités, accompagne dans les années 1840-1860 l'accroissement parallèle de la population qui trouve à s'employer dans les manufactures du canton.

Les quatre localités les plus industrialisées en 1912 sont, dans l'ordre décroissant, Sainghin, Fournes, La Bassée et Illies. Les communes un peu moins ouvrières sont Salomé, Marquillies, Aubers et Herlies. Et enfin les trois villages les moins touchés par ce phénomène sont Fromelles et Wicres, et surtout Hantay. Le machinisme est important dans

⁶³ *Annuaire statistique départemental 1900*, Lille, Ed. Ravet et Anceau, 1901.

⁶⁴ Archives privées, famille Carle, *L'Ecuelle aux XIX^e et XX^e siècles*, consultation en octobre et novembre 1991 chez Joseph Carle, chemin de l'Ecuelle, 59480 Illies.

⁶⁵ *Annuaire statistique départemental 1912*, *op. cit.*, 1913.

les quatre premières localités alors qu'il est plus dispersé dans les sept autres mais, fait remarquable, aucune commune du canton n'est à l'écart du mouvement.

Tout le territoire est irrigué par ce courant créant à la fois travail et haute valeur ajoutée. Avec la présence des mineurs nombreux migrant chaque jour vers Béthune et Lens, voilà donc bien un canton industriel et ouvrier, loin de l'image rurale qu'on donne parfois aux banlieues agricoles lilloises.

3 – Un *cluster* qui, de façon combinée, permet une production à grande échelle

Le canton est une sorte de *cluster*. Le document 12 rend bien compte que ce district industriel, dispersé dans les onze communes, est composé d'un grand nombre de petites entreprises indépendantes les unes des autres qui sont spécialisées dans la même production et qui, de façon combinée, permettent une production à grande échelle. Que ce soit la brasserie, la production de sucre, la fabrication de la chicorée ou celle de l'alcool de betterave, les diverses petites industries locales disséminées dans la campagne des Weppes donnent bien l'idée d'un ensemble industriel, voire artisanal, qui à la fois crée la prospérité des propriétaires et donne un salaire aux travailleurs, hommes, femmes et grands enfants qui y sont ouvriers. Les compétences des cadres entrepreneuriaux trouvent à s'exercer grâce à la fidélité des personnels qui y gagnent à la fois logement de proximité et assistance. Les ouvriers Delerue, à Illies, et les ouvriers Barrois, à Marquillies, profitent du développement économique de leurs patrons qui connaissent par leur prénom chacun des enfants des familles employées et qui les aident financièrement lors des grands moments de leur vie, communion solennelle et mariage.⁶⁶ Le *cluster* du canton de La Bassée repose donc sur un double avantage : des entrepreneurs novateurs et des ouvriers nombreux fidélisés.

Commune	Minoterie à meule	Petit moulin à eau et à vent	Sucrierie	Distillerie industrielle	Brasserie	Malterie	Séchoirs à chicorée et fabriques de torréfaction	Autre (industrie chimique)
Aubers			1	1	1		1	
Fournes	1	1			2	1	6	
Fromelles					1	1		
Hantay				1				
Herlies				1			2	
Illies		(1)		2			2	1
La Bassée				1	4		2	
Marquillies			1	1			1	

⁶⁶ Madeleine Delerue, Entretiens.

Sainghin		1		1	1		7	
Salomé				1	2		1	
Wicres				2				
11 communes	1	3	2	11	11	2	22	1

Document 12 : Tableau de l'industrie agro-alimentaire dans le canton de La Bassée en 1912.

Source : ADN, M 650/89. Extrait du dépeillement cantonal du canton de La Bassée, arrondissement de Lille, en 1912

Le *cluster* du canton de La Bassée, avec ses séchoirs à chicorée, fabriques de torréfaction, distilleries et brasseries n'est pas isolé. Il participe de tout un ensemble orienté spécifiquement vers la Deûle dont les deux versants sont très industrialisés durant le début du XXe siècle. Il faut en effet rapprocher cette industrialisation à la campagne des onze communes de celle, plus urbanisée, que l'on rencontre vers Santes ou plus loin vers Thumeries, faisant, du demi-cercle entourant Lille au sud, une périphérie très innovante. La particularité du canton de La Bassée consiste de combiner à la fois la prospérité agricole et l'innovation agro-industrielle.

4 – Un cas particulier unique au sud de Lille : une industrie chimique tournée vers la fabrication du collodion

Une industrie particulière est à remarquer, implantée à Illies et qualifiée « d'autre » dans le tableau du canton de La Bassée de 1912 (Document 12). Le mot « chimie » a été ajouté à la main pour la désigner. L'industrie chimique en question, ce sont les établissements Delerue, ou encore les Grandes Usines d'Illies, voire même la « Fabrique de Parfums synthétiques et de Produits Chimiques Henri Delerue d'Illies-lez-La Bassée »⁶⁷. Elle se situe à côté d'une distillerie-sucrierie et d'une grande ferme de culture et d'élevage, et, ensemble ils forment un des plus vastes centres agro-industriels du canton. Dire son importance, c'est ajouter que l'usine d'Illies dispose d'un embranchement particulier dans la station ferroviaire de La Bassée avec ses propres rails Decauville menant du village à la gare de la voie d'intérêt général. Le site Delerue dispose de locaux d'expédition, d'une huilerie, de caves dépôt pour les éthers achevés et les éthers anhydres, de cuves de cent vingt hectolitres pour l'essence de térébenthine, de bacs cylindriques de dénaturation pour l'alcool et d'une grande chaudière formée de deux longs bouilleurs servant de réservoirs à décompression du gaz éthylène. On voit sur place, de plus, des ateliers de fabrication pour trois catégories de muscs artificiels obtenus par cristallisation, nitration et chloruration. Et enfin il faut ajouter des chaudières en fonte émaillée avec leurs serpentins, des machines à vapeur, des générateurs, une turbine pour essorer le fulmicoton et, points culminants du village, les trois cheminées de la fabrique. Cette usine est spécialisée dans les alcools et leurs dérivés ainsi que dans les produits organiques et pharmaceutiques. Ce site est l'employeur principal de la commune. Henri Delerue, époux de Laure Leroy, d'Illies également, en est l'instigateur et le propriétaire, avec son frère Victor.

⁶⁷ Archives privées sur les sites agricoles et industriels Delerue d'Illies, famille Delerue-Leroy.

Au moment où la guerre va éclater, l'usine d'Illies poursuit son parcours d'extension. Les frères Delerue possèdent en effet en 1912 la distillerie de Coisne à Salomé, située plus idéalement sur le quai de transbordement du Grand Canal d'Aire à La Bassée. Cette stratégie expansive correspond bien aux nouveaux besoins de commercialisation des produits : le site de Salomé est en effet placé en liaison directe avec la Deûle et le réseau belge, d'une part, et avec la zone côtière de la Mer du Nord, d'autre part. Les installations d'Illies et de Salomé, reliées désormais par la route, le rail et l'eau, forment un groupe parfaitement intégré dans les zones de chalandise de ce début de XX^e siècle et elles répondent aussi aux attentes qui se développent, à savoir les innovations de la chimie.

A cet égard, le rival des produits Delerue n'est autre que l'industriel François Coty, spécialisé lui aussi dans l'extraction des essences de fleur d'oranger, de rose, d'origan, d'ambre, de muguet, de lilas blanc et d'iris. Tous deux ont eu l'idée d'associer les essences naturelles aux produits de synthèse afin d'obtenir à bon marché des parfums qu'on peut qualifier désormais d'industriels. Alors que les premières usines Coty s'implantent en 1904 à Suresnes puis dans l'île de Puteaux, en bord de Seine, cela fait déjà plusieurs années que les Etablissements Delerue ont diversifié leur production vers la parfumerie moderne. Tous deux se lancent simultanément dans la mise en scène de leurs fabrications avec flacons, emballages et publicités destinées aux femmes mais, s'il reste des documents remarquables sur la saga Coty⁶⁸, les traces de ces tentatives Delerue ont disparu complètement avec les destructions de la Grande Guerre. Tout y était comparable : méthodes, installations, qualité, prix et catalogues, sauf les boutiques puisque François Coty disposait déjà d'un magasin ouvert en 1905, rue de la Boétie, à Paris, tandis que Henri Delerue ne vendait dans les grandes surfaces que par l'intermédiaire de ses représentants de commerce.⁶⁹

Les créations Delerue sont innovantes, par ailleurs, dans un domaine peu habituel, qui est celui des explosifs à base de collodion. Cet ensemble parfum-collodion ne va pas sans inconvénients pour l'environnement du canton. Arrivent en effet une suite d'incidents dont les Archives Départementales du Nord gardent des traces.⁷⁰ Un premier dilemme administratif s'est produit en 1906, lié à la demande d'autorisation d'adjoindre à la fabrication d'éther sulfurique la production de coton nitré et de collodion. La réponse du Service de Salubrité, en date du 9 mars 1907, est nuancée : accord officiel pour ces créations, mais avec des clauses restrictives.

1° L'atelier où se fera le coton nitré sera construit en matériaux légers et incombustibles, il sera bien ventilé, sans étage et entièrement isolé.

2° Les appareils où l'on fabriquera le coton nitré seront surmontés de hottes munies de cheminées d'appel d'une hauteur suffisante pour évacuer dans l'atmosphère les vapeurs irritantes de telle façon qu'il n'en résulte aucun inconvénient pour le voisinage.

3° La quantité de coton nitré mise en fabrication ne dépassera pas un kilogramme et la quantité de coton à sécher 10 kilos.

4° Le séchoir sera isolé des autres ateliers, chauffé à la vapeur et fermé à clef.

5° Le coton nitré ne pourra pas être emmagasiné, il sera immédiatement transformé en collodion.

6° Tout travail de nuit sera interdit.

Un article additionnel indique les personnes qui doivent veiller à assurer l'exécution de ces clauses ; ce sont l'Inspecteur de la salubrité de Lille et le maire d'Illies.⁷¹

⁶⁸ Alain Duménil, *Parfum d'Empire, la vie extraordinaire de François Coty*, Paris, Plon, 2009.

⁶⁹ Orla Healy, *Coty, la marque d'un visionnaire*, Paris, Assouline, 2004.

⁷⁰ ADN, M 417, « Dossier Delerue », 1906-1907-1910.

⁷¹ ADN, M 417 / 3707 à 3758, Rapport du Conseil départemental d'hygiène.

Le maire d'Illies n'est autre que l'industriel lui-même, chargé de veiller au bon fonctionnement de sa propre entreprise. Et comme le bâtiment dit « des Parfums » est déjà édifié depuis plusieurs années, il faut bien constater que certaines injonctions sont restées lettres mortes. Pour preuve les explosions de septembre 1910.

Monsieur le Préfet a signalé au Service de la salubrité que des explosions se seraient produites dans la fabrique d'éther et de collodion exploitée à Illies par le sieur Delerue. Il résulte de l'enquête à laquelle s'est livrée l'Inspecteur Adjoint de la salubrité que l'accident survenu dans cette usine ne vise pas la fabrication de l'éther ou du collodion, mais bien celle du musc artificiel qui a été ajoutée aux deux autres. La fabrication de ce musc se fait en plein air et l'accident s'est produit pendant la nitrification du produit par suite de non refroidissement de l'appareil. Aucun accident de personne n'a été signalé et les dégâts ont été insignifiants.

Dans le cas qui nous occupe, il convient d'établir si, parmi ces manipulations, il s'en trouve qui puissent nuire à la salubrité et à la sécurité du voisinage et justifier le classement de cette industrie parmi les établissements dangereux, incommodes ou insalubres. Dans une note complémentaire, Monsieur le Préfet signale que, parmi les cinq manipulations nécessaires, il en est deux qui sont susceptibles de produire des accidents, si les plus grandes précautions ne sont pas prises. Ce sont 1° la fabrication du chlorure isobutyle et celle du métabutylxylène par suite du dégagement abondant d'acide chlorhydrique qui se produit ; 2° la nitrification du produit qu'il faut surveiller avec le plus grand soin, de façon à éviter toute élévation brusque de température du produit qui, dans ce cas, pourrait s'enflammer.

Nous estimons que la fabrication du musc artificiel présente suffisamment de danger pour comporter le classement soit par assimilation à la fabrication de la nitrobenzine, soit directement. En se basant sur le décret du 21 janvier 1874, il suffirait de prescrire à nouveau au sieur Delerue les conditions nécessaires pour la sauvegarde du voisinage contre la nouvelle industrie, sans exiger une nouvelle enquête de *commodo vel incommodo*. Toutefois, vu l'importance de la question, nous proposons de soumettre cette affaire au Conseil départemental d'hygiène qui rangerait la fabrication du musc artificiel dans la 2^e classe « Odeur - Emanations nuisibles - Danger d'incendie » étant donné les odeurs et dégagements de vapeurs nitreuses et acides qui peuvent en résulter pour le voisinage.

Signé : Thibaut

Rapport N° 6852, le 28 septembre 1910⁷²

L'usine chimique fabrique du collodion à côté de ses traditionnels parfums destinés à la cosmétique, aux savons et à la poudre de beauté. Cette production vient d'être mise au point par Hilaire de Chardonnet en 1884. Le procédé, basé sur la nitrocellulose, nécessite une solution d'éther et d'alcool, à la fois explosive et très inflammable. L'intérêt du collodion provient, justement, de sa dangerosité, puisqu'il sert dans les douilles, les propulseurs à obus et la mise à feu des canons.⁷³ Le compte-rendu de la visite à Illies de Monsieur Boulin, inspecteur du travail, insiste donc particulièrement sur la façon de « sauvegarder les intérêts du voisinage au point de vue de la sécurité et de la salubrité ». Cela aboutit d'abord à deux obligations : planter des peupliers devant l'usine et la renfermer d'une palissade en bois. Et aussi surtout à des prescriptions qui répètent les clauses restrictives précédentes, en insistant sur la maîtrise de la ventilation, preuve que des accidents peuvent à nouveau survenir, faute de précautions suffisantes :

⁷² *Ibid.* NB : Les passages soulignés le sont dans le texte d'origine.

⁷³ James E. Mark, *Physical Properties of Polymer Handbook*, Springer, 2007, 2^{de} édition, p. 294.

- Etant donné la nouveauté et l'intérêt que représente cette industrie, au lieu d'utiliser les dépendances de l'ancienne distillerie, il faudra placer les deux fabriques de muscs et de parfums synthétiques dans des pavillons distincts les uns des autres.
- Afin d'éviter le retour d'accidents analogues, il y a nécessité de pourvoir les appareils de thermomètres à chiffres bien visibles de façon à empêcher toute surchauffe.
- Pour les parfums de violette, rose et bergamote, la distillation doit être faite la plupart du temps dans le vide de façon à éviter tout accident par élévation de température.

- Dans ces conditions, nous proposons :

- 1° Les ateliers seront séparés les uns des autres ; ils seront sans étages, largement ventilés et munis d'un pavage étanche avec pente convenable pour l'écoulement des eaux.
- 2° Les appareils distillatoires seront munis d'un thermomètre permettant une lecture facile de la température, même à une certaine distance.
- 3° L'atelier où se fera le chlorure d'isobutyle sera bien aéré.
- 4° Il sera interdit de fumer et d'entrer dans les ateliers avec des allumettes et cette prescription sera placée bien en évidence à l'entrée de chaque atelier.
- 5° Un dépôt de sable en quantité suffisante et toujours entretenu à l'état meuble sera établi à proximité de chaque atelier.
- 6° L'appareil alimenté à l'essence de térébenthine à l'aide de tuyaux étanches sera clos et situé à l'extérieur de l'atelier de fabrication.
- 7° Les eaux résiduaires ne pourront s'écouler au dehors que claires, neutres et complètement désodorisées.
- 8° L'usage des puits perdus est formellement interdit.
- 9° Le dépôt d'essence de térébenthine sera complètement isolé des autres ateliers, pavé en pierres dures rejointoyées au ciment hydraulique ; il sera fermé à clef.
- 10° Le sol du dépôt sera établi en contrebas de façon à former une cuvette suffisante pour contenir le liquide emmagasiné.
- 11° On ne pourra y pénétrer qu'à la clarté du jour ; il est interdit d'y fumer et cette prescription sera bien en évidence à la porte du dépôt.
- 12° Délai pour le commencement des travaux : 3 mois ; délai pour la complète installation : 6 mois ; délai maximum du chômage : 1 an.

Signé : Thibaut

Rapport N°6977, le 15 février 1911

La salubrité du village d'Illies et du canton dépend donc des travaux d'aménagement autour de l'usine Delerue ; ils seront réalisés à partir de 1911 grâce aux plans dressés par l'architecte de la commune Joseph Jupin. Les principales causes de dégâts potentiels « dans un rayon de 150 mètres par rapport à l'usine », c'est à dire dans le bourg, semblent conjurés jusqu'en 1914 puisque plus aucun problème n'est signalé dans le dossier M 417 des ADN. Il reste quand même trois risques éventuels, à savoir l'absence possible d'étanchéité, la présence d'une source de feu et un sol qui peut devenir instable. Ces trois motifs amèneraient explosions, souffles de désintégration et incendies destructeurs.

5 – Une industrie en *cluster* avec des innovations dans le domaine de la chimie, susceptibles d'intéresser les deux camps durant la Grande Guerre

L'arrivée, dès octobre 1914, des deux armées britanniques et allemandes qui s'affrontent afin de s'installer sur le talus des Weppes correspond, parmi d'autres intentions, à leur volonté de dominer le *cluster* du canton de La Bassée et globalement tout le secteur industriel du sud-ouest de Lille. Il est probable que les informateurs britanniques et allemands aient relevé, dans leur inventaire du territoire, cette fabrication de collodion utilisé comme propulseur à obus et pour la mise à feu des canons. Ceux, parmi les

Prussiens puis les Bava­rois, qui tiennent l'usine Delerue durant toute la Grande Guerre prennent des précautions, organisent des gardes et font des tours de surveillance du site afin de le maintenir en état de marche⁷⁴. Les Britanniques, de leur côté, tirent depuis Fauquissart pour ébranler et détruire les bâtiments Delerue dont on a vu que les risques d'explosion sont importants en présence d'une source de feu. Pour faire sauter l'usine, les Britanniques envoient des obus incendiaires dès les premiers jours de leur présence afin de mettre le feu aux installations pour déloger les troupes adverses qui s'y trouvent déjà en cantonnement ; les menaces de dégâts, entrevues par l'inspecteur du travail Boulin en 1910, se réalisent : le bâtiment explose⁷⁵. Les Grandes Usines chimiques Delerue sont donc un élément important du patrimoine du canton puisque, dès les premières heures de l'invasion, c'est ce site-là qui est visé en premier.⁷⁶ Pourtant, durant toute la guerre, si les photographes des armées montrent surtout des ruines, il est un endroit préservé, et probablement reconstruit dès qu'une partie est atteinte, c'est l'usine Delerue d'Illies.

III. Un pays de négoce et d'artisanat

L'annuaire *Ravet et Anceau*, d'autre part, offre un aperçu intéressant sur d'autres activités, les métiers du commerce, qui tirent un profit immédiat de la transformation des produits du sol et de l'élevage. On distinguera commerce et artisanat.

1) Le tableau d'un canton diversifié dans ses négo­ces et son artisanat

Les activités sont nombreuses, signe de la vitalité et de la prospérité du canton de La Bassée. Seules quelques professions ont été relevées, choisies pour leurs caractéristiques locales. Le document 13 est un relevé de huit métiers, quatre liés au petit commerce et les quatre autres montrant en quoi consiste l'artisanat local, de plus ou moins grande importance. On passe ainsi, d'une part, du marchand de beurre au marchand de charbon, et, d'autre part, du petit brasseur au petit bourrelier.

Commune	Aubergiste	Cabaretier	Marchand de beurre	Marchand de charbon	Bou­langer	Brasseur	Bourrelier	Charpentier
Aubers	2	21	3	2	3	1	2	4
Fournes	3	29			2	3	1	
Fromelles		18			2	1		5
Hantay								
Herlies	2	21	1		2		1	4
Illies		18			6		1	3
La Bassée	2	77		3	12	6	3	8
Marquillies		30		4	3		1	4
Sainghin		66	22	5	8	1	2	7
Salomé		49	1	2	4	3		
Wicres		6		2				3

⁷⁴ L'usine chimique Delerue d'Illies. Carte postale allemande, collection privée.

⁷⁵ Gustave Barrois-Brame, *Journal*, Archives de la commune de Marquillies.

⁷⁶ Soutou Georges-Henri, *Les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1989, p. 24-51.

11 communes	9	331	27	18	42	15	11	38
Moyenne	<1	30	<3	<2	<4	>1	1	>3

Document 13 : Tableau des professions tirées par la prospérité du canton : les 4 premières appartiennent au petit commerce ; les 4 suivantes sont dans l'artisanat.

Source : Annuaire *Ravet et Anceau* de 1912, tableau établi à partir des relevés communaux.

Il est intéressant d'observer la moyenne des professions par commune du canton : à part être cabaretier (30 par commune), exercer une autre profession de négoce ou d'artisanat tient à la rareté : il s'agit d'une sorte d'entente tacite entre habitants pour ne pas se concurrencer à l'intérieur d'une même localité. Si un seul boulanger suffit par commune, par contre les besoins font que trois charpentiers peuvent coexister sans nuire à leurs collègues dans le métier.

2) Les métiers du négoce dans le canton de La Bassée, durant le début du XX^e siècle

Parmi les négoce comptabilisés, il faut observer l'ensemble des auberges du canton : les onze villages en disposent de neuf, sans compter celles qui ont échappé au calcul. Prenons le cas d'Illies, deux ont été omises dans la recension : l'auberge de la Folie, située sur la Route nationale, oubliée des statistiques, est pourtant une taverne connue et reconnue depuis que le gang des brûleurs de pieds y a sévi au début du siècle ; et le café-pension Vienne, sur la Grand-Place du bourg, est régulièrement rempli d'une clientèle fidèle de voyageurs de commerce visitant les industriels Delerue et Peuvion. Ces « hôtels-restaurants » du canton profitent de la double configuration du grand axe menant à Lille, d'une part, drainant les voyageurs qui se dirigent vers la métropole, et des fabriques industrielles locales, d'autre part, proposant leurs chambres et leurs services aux touristes ou aux représentants des manufacturiers. Cela suppose des draps à amidonner, des chemises à col glacé à repasser, des nappes à laver, des feux et des cheminées à fournir en bois et en charbon, des domestiques pour desservir les habitués, des cuisiniers pour fournir les longues tablées, des bonnes pour rapproper les espaces de convivialité. Un personnel nombreux tourne autour de ces auberges, vivant à l'écoute des voyageurs⁷⁷. Un de nos témoins de la Grande Guerre, Yvonne Gille-Lecompte, en fait partie.

Quant à l'institution de chaque village, de chaque quartier, voire de chaque pâté de maisons, le cabaret, on en compte énormément : 331 en 1912, soit 30 par commune. La plus petite commune, Wicres, avec ses 271 habitants en a 6, soit un pour 45 personnes, et La Bassée, la plus grande, en possède 77 pour 4819 habitants, soit un estaminet pour 62 individus. Illies se situe dans la moyenne haute avec un cabaret pour 44 personnes. On y boit de la bière et de la bistouille, on y joue aux cartes et au jeu de fléchettes, on y parle de la politique et du curé, on y rencontre des voisins et des voyageurs, on y rit des femmes et de la bonne du curé, on y fait battre les coqs et on parie sur les plus valeureux, on y répète les morceaux de musique de l'harmonie et on chante ensemble. On y vit, entre hommes surtout. Les estaminets ont des noms qui participent à leur réputation : « Les bons buveurs de l'Aventure » à Illies et « Au bon fermier » à La Bassée, par exemple⁷⁸. Ces estaminets

⁷⁷ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

⁷⁸ *Ibid.*

resteront des lieux de convivialité pour les Allemands occupants durant toute la guerre⁷⁹, et ce dès leur arrivée à partir d'octobre 1914.

Il faut maintenant considérer une catégorie à part, les marchands de beurre. Sur un total de 27 commerçants, 22, la quasi totalité, se trouvent à Sainghin : la commune s'est donc fait une spécialité dans le commerce du beurre.⁸⁰ Alfred Fichelle, en 1912, présente ainsi le village pour la Société de Géographie :

Cette particularité semble bien être une survivance du trafic des coquetiers qui, dans toutes les fermes, allaient colliger les œufs. De tout temps, les habitants de Sainghin ont été considérés comme des gens très industriels et fort habiles au négoce. Dès 1860, déjà, les trois frères Martel drainaient le beurre et les œufs des communes voisines ; ils apportaient ces denrées à Lille où les prix étaient plus élevés. Aujourd'hui, plus de cinquante voitures partent tous les jours de Sainghin à destination du Pays noir et de Lille-Roubaix-Tourcoing. Comme le beurre provient d'origines très différentes, (Belgique, Hollande, Russie, Danemark, Australie, en plus de Flandre, Normandie et Bretagne), afin de donner à la marchandise un goût uniforme, on procède à de savants lavages, turbinages, malaxages et salages. On conçoit que pour un tel commerce, de puissants capitaux soient nécessaires car les magasins des marchands de beurre sont de véritables usines actionnées par le courant électrique de Pont à Vendin. D'immenses fortunes se sont rapidement édifiées.

La profession de marchand de beurre est liée à Sainghin, et la commune de Sainghin est liée à ses marchands de beurre qui sont en quelque sorte son émanation tant les familles de la commune sont toutes plus ou moins occupées à cette activité. On verra durant la guerre le cas de Rose Duflot qui, expatriée loin de Sainghin, reconstitue le ramassage dans les fermes puis la revente du beurre dans la région d'accueil qui est la sienne pendant son exode. Elle prend charrette et cheval, elle parcourt les villages environnants : elle gagne sa vie avec ce qu'elle sait faire le mieux, dans ces circonstances.

Et, dans le canton, il faut enfin citer un personnage remarquable : le marchand de charbon.⁸¹ Il s'approvisionne de vrac dans les mines et vient livrer à domicile. Il amène soit des sacs par catégories de qualité, soit du tout venant qui est ballé sur le bord du trottoir, à charge pour les habitants de la maison de le rentrer à l'arrière dans *l'plache à carbon* (la remise pour le charbon) avec des seaux ou des brouettes. Le marchand de charbon a beau se protéger à l'aide d'un grand tablier, d'une vareuse et d'une collinette, il est noir de suie et de poussier de la tête aux pieds. Son chariot est noir. Jusqu'à son cheval qui est noir. On le demande partout car le charbon, et le bois qu'il vend aussi, sont les seuls moyens de se chauffer et de casser la froidure des mois d'hiver. Pour les uns, c'est grâce au poêle à grosse buse centrale, comme dans les classes des écoles ; pour les autres, c'est grâce à la cheminée murale à habillage de faux-bois ou de marbre qu'on trouve dans toutes les pièces des maisons. Mais on n'allume que « quand et où il faut » : l'accouchée a droit à une flambée dans sa chambre pendant quelques jours ; la salle n'est réchauffée que pour les veillées autour du comptage du tabac. La cuisine est le seul lieu qui rassemble autour du feu ceux qui veulent avoir plus chaud⁸².

3) Les artisans dans le canton

⁷⁹ Fabienne Bock, *Les sociétés, la guerre, la paix, 1911-1948*, Paris, Colin, 2003, p. 28-30.

⁸⁰ Alfred Fichelle, « Monographie, Etudes de géographie humaine sur quelques communes de la Haute Vallée de la Deûle », Lille, *Bulletin de la Société de Géographie*, Avril 1912, tome 57, p. 213 à 246.

⁸¹ Simone Chrétien-Ghestin, Entretiens.

⁸² Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

A propos des boulangers, comme on peut l'étudier à propos des bouchers, la répartition est différente et n'obéit pas au principe de la concentration ; au contraire, le pain et la viande sont des produits de proximité et chaque centre possède, sauf à Wicres, ses propres fournisseurs. Cela contribue à rendre les bourgs et les hameaux extrêmement vivants à cause des allées et venues des uns et des autres. La farine est collectée et broyée sur place par les meuniers ou les minotiers ; les vaches, les bœufs et les porcs sont tués et dépecés dans la cour des fermes par les bouchers et leurs apprentis ; les excédents des boulangers et des chevillards alimentent le pays et les agglomérations environnantes, quotidiennement, avec ces productions locales⁸³. Il ne fait pas s'étonner du caractère cosu des habitations du canton.⁸⁴

La seconde catégorie⁸⁵ d'artisans étudiée est celle des bourreliers, artisans spécialisés en principe dans les harnais des chevaux boulonnais ou gantois et dans le travail du cuir fourni par les tanneries de Sainghin. Mais à Herlies, le bourrelier, qui s'appelait Molon, faisait plus que de s'occuper des objets en cuir. S'il arrangeait les colliers de chevaux, il fabriquait en outre les *arénoirs* (mot picard pour désigner les rênes, brides et courroies), faisait à la demande les cartables des enfants et les besaces pour l'*archenoir* (mot picard signifiant le repas de 16 h pris dans les champs), réparait les capotes en cuir des voyageurs et les œillets des bâches de chariots, et même remboursait les matelas usagés et troués. Il était incontournable quand il fallait fabriquer à façon un objet en cuir ou en grosse toile. Aussi, chez Molon, il y avait foule et on attendait son tour pour être servi. Illies, c'est Maxime Bourgois qui remplit le même office⁸⁶.

Le brasseur appartenait à cette catégorie des commerçants-artisans qui se sont faits petits industriels dès que leurs machines ont nécessité vapeur et électricité et qu'il a fallu agrandir les sites de production. Si, en 1912, chaque village du canton, ou presque, produit sa bière, et possède donc de petits brasseurs artisanaux, la grande brasserie est la quasi exclusivité de La Bassée. Ce développement particulier, qui est le passage de l'artisanat à l'industrie, est dû au fait que le chef-lieu est avantagé par la combinaison route, voie ferrée et canal qui relie la bourgade au reste de la région. Et comme la bière, depuis les travaux de Pasteur, se conserve et voyage mieux, la famille Crespel a développé ce domaine depuis une cinquantaine d'années. Elle investit désormais dans les « fameuses machines carrées » qui permettent de produire à jet continu toute l'année à basse température. Alexandre Crespel, député-maire de La Bassée, tire sa notabilité de la Société Anonyme La Basséenne qu'il possède et dirige. Son prestige et son rayonnement lui permettent de se présenter et d'emporter à la fois les élections municipales et législatives. C'est lui l'homme représentatif du secteur⁸⁷. On retrouvera Alexandre Crespel au début de la Grande Guerre, auprès des Basséens occupés, cherchant à atténuer le poids des réquisitions. On le reverra durant la sortie de guerre, tentant de faire redémarrer un chef-lieu détruit à 100 %.

Le charpentier, enfin. Quasiment tous les villages en ont plusieurs car il y a de l'ouvrage. A ses côtés le couvreur, le tuilier, le vitrier : on trouve ces trois professions à Aubers en 1912. Le briqueteur, le chandelier, le menuisier, le charron, l'ébéniste, l'empailleur, le ferblantier, le maçon, le peintre, le plafonneur et le serrurier : tels sont les métiers, relatifs à la maison, que l'on exerce à Fournes en cette période. Il y a aussi un rempailleur de chaises et un tonnelier à Herlies, un architecte et un arpenteur, des carreleurs et des entrepreneurs, des plombiers et des marbriers à La Bassée, un foreur de

⁸³ Madeleine Delerue (1897-2000), Entretiens avec l'auteur, série de dix rendez-vous étalés de 1987 à 1997.

⁸⁴ Alfred Fichelle, « Monographie, Etudes de géographie humaine », *op. cit.*

⁸⁵ *Pour une histoire de la statistique*, tome 1 « Contributions », INSEE, ouvrage collectif, 1977, p. 281-327.

⁸⁶ Pierrette Caullet-Bourgois, Entretiens.

⁸⁷ Jean Jolly (dir), *Dictionnaire des parlementaires français*, Paris, PUF, 1960, article « Alexandre Crespel ».

puits et un horloger à Salomé, un jardinier à Wicres.⁸⁸ Ces métiers sont sources d'activité et d'enrichissement⁸⁹ au point, nous dit Albert Fichelle, que les gens des villages circonvoisins « envient et jalouent » ceux du canton⁹⁰.

4) Un bilan de prospérité et d'originalité, détruit dès les premiers jours de l'occupation

Si l'on ajoute, à ces activités commerçantes et artisanales, les activités agricoles et industrielles évoquées précédemment avec les sources statistiques des dépouillements cantonaux, on arrive à une économie intégrée dans son temps et dans son environnement. Le blé des minotiers de La Bassée est mélangé avec des grains d'Algérie afin d'obtenir le bon mélange ; les briqueteries d'Aubers emploient une main d'œuvre ouvrière pour la plupart belge ; les graines de lin des fermiers d'Illies proviennent de la Plata en Argentine, de la Russie ou des Etats-Unis⁹¹ ; les machines des Grandes Usines Delerue sont anglaises et allemandes⁹² ; on a vu que les moutons des troupeaux venaient de Venray aux Pays-Bas. Le canton est internationalisé.

Toutes ces situations, caractéristiques d'une structure sociale à la fois hiérarchisée et interdépendante, disent un haut niveau de vie d'ensemble et en même temps des écarts importants entre les diverses populations. Pour cette société en mouvement, ce ne sont pas les départs liés à la guerre qui poseront problème, c'est plutôt la rapidité des événements et des réquisitions et des destructions.

IV. Bilan : Un canton prospère, tourné vers Lille et Lens

Le canton de La Bassée à la Belle Epoque est donc un pays fertile et riche tourné essentiellement vers Lille et Lens, mais ouvert aussi au négoce international par la présence des branches industrielles, agricoles et commerçantes qui dynamisent la vie économique du secteur. La vocation agricole est ancrée et ancienne et elle devient, depuis les progrès du machinisme, un élément de l'évolution industrielle des onze communes.⁹³ Pour autant, on se souvient des remarques faites par les observateurs militaires britanniques lors de leur tournée d'inspection de septembre 1914 : ils évoquaient « des odeurs nauséabondes ainsi que le sordide de la majorité des habitations ». Et nous posions la question : « Qu'en est-il ? »

A ce moment de notre recherche, il semble bien que deux mondes puissent coexister dans le canton, celui des nantis, visible, et celui que les Britanniques ont aussi observé, moins rutilant, celui des besogneux. La localité d'Illies, un élément du *cluster* à l'irlandaise du canton de La Bassée⁹⁴, qui fait figure d'étude de cas, présente les mêmes facettes, vertes et fertiles, industrielles et intégrées, et avec ces mêmes nuances d'un environnement fragilisé par les rejets chimiques et d'une population ouvrière dépendante

⁸⁸ Ravet et Anceau, *op. cit.*, Annuaire de 1912.

⁸⁹ Patrick Fridenson, « L'incertitude technologique au XX^e siècle : enjeu de société. L'histoire de l'incertitude technique et ses enjeux », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 59/3, Belin, juillet-septembre 2012, p. 10-12.

⁹⁰ Albert Fichelle, « Monographie, Etudes de géographie humaine », *op. cit.*

⁹¹ *Ibid.*

⁹² Madeleine Delerue, Entretiens.

⁹³ Pierre Fluck, « Un patrimoine frontalier », in Gracia Dorel-Ferré, « Le patrimoine industriel », *Historiens et géographes*, n° 401, février 2008, p. 285.

⁹⁴ Denis Mac Kee, « Le patrimoine industriel irlandais », in *Ibid.*, p. 293-302.

de ses patrons pour son emploi comme de son logement. La richesse de son monde patronal côtoie la pauvreté de certains ouvriers et agriculteurs qui doivent envoyer en ville ou à la mine leurs enfants pour faire vivre plus décemment l'imbrication intergénérationnelle des familles.⁹⁵

Cela nous amène à nous interroger sur les forces démographiques et sociales que ce canton se présente à l'orée de 1914. Ce sera l'objet de notre second volet consacré aux composantes sociétales du canton de La Bassée qui va affronter bientôt la Grande Guerre.

⁹⁵ Gracia Dorel-Ferré, « Identifier, inventorier, classer. Le patrimoine industriel », *Historiens et géographes*, n° 398, 2007, p. 123.

Si ce furent des moments légers,
ils ne le semblaient guère alors.

Alan Bennett⁹⁶

Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

Chapitre 2

Population et société

Un des fils conducteurs qui amène à comprendre l'avant-guerre et la guerre est Yvonne Gille⁹⁷, née Lecompte en 1894 à Illies. Elle est la seconde, après son frère Camille natif de 1891, d'une famille de six enfants. Son père Eugène, selon le recensement de 1906, est « valet de charrue » chez Peuvion tandis que sa mère, Adèle Cacan, originaire de Fromelles, y est signalée comme « sans profession ». Si la famille nombreuse n'est pas la norme dans le canton, d'autres aspects observés dans ce groupe familial rendent bien compte de ce que furent population et société au début du XX^e siècle. Il faut d'abord convenir que les deux caractéristiques professionnelles attribuées aux parents sont très réductrices. Yvonne se souvient des activités nombreuses exercées par ses parents.

Chez moi, c'était un café, c'était « A mou Toine ». Le cabaret faisait aussi office de débit de tabac et de boutique à bonbons ; les bonbons qu'on vendait étaient de toute sorte : de petites bricoles, des cornues, du sucre d'orge coupé en bâtons et de la réglisse. En plus, on faisait boulangerie, épicerie, restaurant et hôtel pour la clientèle des représentants qui venaient chez les industriels du village. Le pain était fait par Papa Toine, mon grand-père. Il était devenu boulanger parce que son père était boulanger. Ma grand-mère, c'était Célestine Lesage. Elle faisait du repassage pour les plus riches. Le plus précieux à faire, c'étaient les plis à relever. Ce qui était recherché aussi, c'était de savoir repousser les fleurs avec un poinçon. Et ma grand-mère Célestine savait le faire.

Il fallait gagner de l'argent pour pouvoir garder et nourrir la famille. Mon père s'est mis, en plus du reste, à planter du tabac. Nous, les enfants, on aidait chez Delerue et chez Peuvion en échange des terres car on était locataire. Tabac, mineur ou charretier, il n'y avait que ça comme profession pour les garçons ; et les filles allaient en service. Mon frère Camille est devenu mineur ; il est parti à la mine contre l'avis de mes parents. Il partait à pied à Salomé et, de là, il prenait le train des mineurs. Il est mort à la catastrophe de Courrières de 1906. Il a été écrasé par un bloc de pierre au numéro 7. On n'a pas eu de pension mais une médaille.

⁹⁶ Alan Bennett, *Untold Stories*, Londres, Faber and Faber, Kindle Edition, 2008.

⁹⁷ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

Moi, je suis partie en service. J'étais chez Monsieur et Madame Lemaire, des industriels, à Roubaix, des parents des Delerue. On s'entendait bien. Madame me réclamait tout le temps. J'étais plus que la gouvernante. Quand ils allaient à Wimereux où ils avaient une maison sur la côte, je les accompagnais. J'étais à Wimereux avec eux en 1914 quand la guerre a éclaté.

Yvonne Gille-Lecompte, au cours des cinq entretiens qu'elle m'a accordés alors qu'elle avait déjà quatre-vingt quinze ans, retrouvait au fur et à mesure des conversations les mots et la vie de ce qu'avait été le canton de son enfance. Tout y est passé, des détails du quotidien à ses deuils, des familles côtoyées au souvenir des événements politiques et religieux qui l'ont marquée. L'attractivité de ces conversations réside dans le fait que ce témoin garde des souvenirs d'avant la guerre de 1914-1918 puisqu'elle avait dix ans lors de la mobilisation.

Carlo Ginzburg a théorisé dans *A distance* cette façon d'approcher le passé avec le concept d'*estrangement*⁹⁸, c'est à dire « le fait de voir les choses comme si elles étaient parfaitement dénuées de sens, de se constituer un point de vue étonné, distrait et critique pour observer la société ». Il ajoute que « l'estrangement me semble susceptible de constituer un antidote efficace à un risque qui nous guette tous : celui de tenir la réalité, nous compris, pour sûre ». Yvonne Gille-Lecompte a en elle cet *estrangement* lorsqu'elle évoque le début du XX^e siècle.

Les maladies d'avant, c'était la scarlatine, la rougeole, la varicelle, et surtout la tuberculose. Beaucoup, avant la guerre, avaient la tuberculose. Dans notre famille, notre belle-sœur était tuberculeuse. Elle a eu un poumon bien attaqué et l'autre était infiltré. Elle a été bien atteinte ; elle crachait du sang. Mais aussi elle a été bien soignée. Les docteurs Sacleux et Legrand venaient de La Bassée en voiture à deux roues et même quelquefois à cheval. Après, ils sont venus en vélo. Par exemple, maman a eu des crampes d'estomac en pleine nuit. On est allé voir le docteur pour ce qu'il fallait faire. Eh bien, il est venu de nuit à cheval.

Au travers de ce quotidien du village d'Illies, surgissent en filigrane bien des aspects de la population du canton avec ses composantes démographiques ; ce sera la première partie de ce volet. Nous distinguerons ensuite trois âges symboliques qui exprimeront ce fut l'ordinaire de cette population : la naissance, le mariage et la mort. Et enfin nous verrons comment se présentent les habitudes de vie de cette société afin de comprendre quels hommes et femmes vont affronter la grande conflagration qui s'annonce, et avec quels ressorts mentaux ils vont faire face durant la guerre imminente de 1914-1918.

I. Une population à nouveau en phase d'accroissement

La population d'Illies est symptomatique d'un canton qui fut agricole aux temps seigneuriaux et qui a saisi le tournant industriel dans la première moitié du XIX^e siècle. Les ruraux ont cultivé largement toutes les terres fertiles des hameaux, ne laissant que peu d'interstices pour les sols en herbe et les bosquets. Le territoire était alors un territoire agricole plein. L'industrie, arrivée précocement avec des industriels audacieux qui ont

⁹⁸ Carlo Ginzburg, *A distance, Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Editions Gallimard, NRF, collection Bibliothèque des Histoires, 1998, 248 p. Ici chapitre 1 : « L'estrangement, préhistoire d'un procédé littéraire », p 27.

installé rapidement des machines à vapeur dans deux sites du village – le site Delerue et le site de l’Ecuelle -, a permis à une population renouvelée d’augmenter de plus de la moitié en un demi-siècle.

1) Une population dense : 322 h/km² pour le canton de La Bassée en 1911

Les recensements de population, pris en compte ici, couvrent un peu plus d’un siècle : ils s’étalent de 1801 à 1911. Ces cent dix ans permettent de dégager de grandes tendances, tendances qui sont tout à fait comparables avec celles des autres communes du canton de La Bassée et de l’agglomération lilloise en général, voire de la Belgique voisine où les conditions ruralo-industrielles sont identiques.⁹⁹

Année	Population
1801	1091
1806	1198
1821	1164
1826	1237
1831	1285
1836	1338
1841	1419
1846	1476
1851	1468
1856	1451
1861	1540
1866	1609
1872	1514
1876	1450
1881	1416
1886	1388
1891	1363
1896	1368
1901	1367
1906	1379
1911	1471
Sur le siècle :	Le nombre d’habitants moyen s’élève à 1380

Document 14 : Tableau de l’évolution démographique de la population d’Illies d’après les recensements du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.

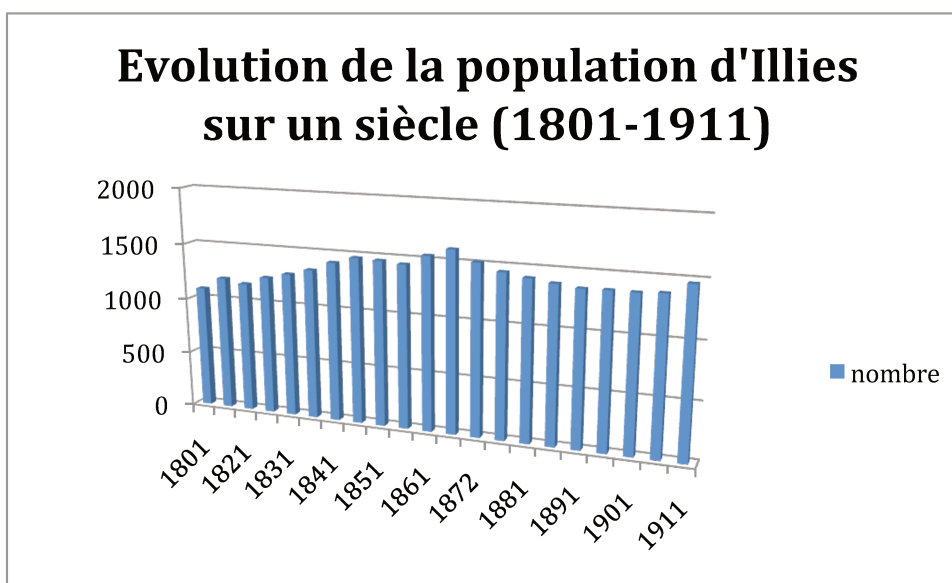
Source : ADN, Recensement M 474

Le village d’Illies ainsi que le canton de La Bassée ont connu globalement entre le début du XIX^e et les recensements de 1906 et 1911 un accroissement fort, puis une décréue et à nouveau une croissance¹⁰⁰. La période précédant la Grande Guerre voit le village

⁹⁹ R. Mols, « Présentation générale de la population belge », *La population de la Belgique*, Bruxelles, C.I.C.R.E.D, p. 7-28.

¹⁰⁰ Michel Figeac, *L’ancienne France au quotidien*, Paris, Armand colin, 2008, p. 491, 547, 562.

d'Illies gagner 92 habitants et le canton 534, soit 0,3 % de plus en seulement cinq années. A l'échelle des communes, le tableau est fort contrasté. Le chef-lieu, d'abord, a augmenté de 208 habitants, soit près de la moitié de la population supplémentaire, et près de 0,5 % de plus. Les deux versants du talus des Weppes, ensuite, divergent au niveau progression : les cinq villages du côté Deûle, c'est à dire Hantay, Marquillies, Sainghin, Salomé et Wicres, ont une bonification de 147 habitants tandis que ceux du côté Lys, Aubers, Fromelles et Herlies n'en gagnent que 9. Le cas particulier d'Illies pourra, à lui seul, résumer la situation globale du canton puisque la localité, bien que située côté Lys, gagne 91 personnes en l'espace seulement de ces cinq années du début du XX^e siècle. Enfin, par ce paradoxe, Illies servira de témoin pour comprendre l'évolution démographique du canton : facteurs d'augmentation de la population, d'une part, et freins expliqués par les divers blocages sociologiques d'autre part.



Document 15 : Graphique de l'évolution démographique de la population d'Illies d'après les recensements du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle.

Source : ADN, Recensement M 474, Illies, 1801-1911.

Plusieurs périodes ont en effet vu la population augmenter de 10 % en dix années, ce qui est considérable comme accroissements successifs. La première progression se situe au sortir de la période révolutionnaire qui a opposé, dans le canton et à Illies, les partisans et les adversaires des prêtres constitutionnels ; on assiste alors, vers 1805-1810, à un rapide phénomène de rattrapage après le creux précédent.¹⁰¹ La seconde escalade a lieu durant la décennie 1825-1835 où la montée de population atteint les 12 % ; cette avancée correspond à l'industrialisation du canton avec l'installation des machines à vapeur alimentant en énergie activités et fabriques. Dix ans plus tard, pendant la période 1845-1855 où se situe la montée en puissance des divers entrepreneurs, il y a encore une croissance de 10 % qui amènera un nouveau potentiel de travailleurs à employer. L'industrialisation à la campagne se développe au milieu du XIX^e siècle¹⁰² ce qui induit les métamorphoses des modes de vie

¹⁰¹ Laurent Herment, « Les performances céréalières des petites exploitations au XIX^e siècle », *Histoire et sociétés rurales*, n° 36, 2011 / 2, p. 97-125.

¹⁰² Marie-Magdeleine Hilaire, « Démographie et qualité de vie dans la région du Nord au XX^e siècle », *Revue du Nord*, Tome 56, 1974, p. 385 à 395.

qui accompagnent cette montée démographique. La progression est visible particulièrement dans le cas d'Illies qui présente en 1866 un pic de 1609 habitants, un nombre jamais retrouvé depuis, avec, après cet apogée, une population qui s'abaisse sensiblement durant quinze ans ; enfin la décrue se stabilise autour de 1360 personnes au passage du siècle. En 1906, on est au début de la remontée qui va donner une nouvelle phase de forte croissance : la population va remonter d'une centaine d'habitants en seulement cinq années, soit un plus de 7 % en un temps très court.

Pour l'année 1911, les particularités démographiques du canton le placent, avec une densité de 322 h/km², dans les zones de forte concentration humaine, comme le reste de l'agglomération lilloise. La Bassée, du fait de sa petite étendue territoriale, justifie son rôle de chef-lieu par sa densité de 1400 h/km². Ensuite, on distingue les deux gros villages-bourgs de Sainghin et de Salomé avec respectivement 439 et 358 h/km². Sainghin, capitale régionale du beurre, des œufs et du cuir, et Salomé, situé au débouché ferroviaire des compagnies de Lens et de Béthune, sont donc les deux autres communes polarisantes du canton. Viennent ensuite Fournes et Hantay à 241 h/km², et Marquillies à 188 h/km². Les six communes qu'on vient de citer, incontestablement les plus denses, sont les plus attractives du fait des communications plus aisées vers Lille et Lens par la route et le rail. Elles sont situées, en y plaçant La Bassée, sur le côté Deûle du talus de la RN 41.

Les localités côté Lys font davantage office de petits villages ; le premier d'entre eux en densité est Illies avec 186 h/km² ; puis, présentant des centres contrebalancés par des hameaux presque équivalents en poids démographique, viennent Aubers, Herlies et Fromelles, avec un peu plus de 100 h/km². Le village de Wicres (98 h/km²) a la plus basse densité.

Le canton dispose donc d'un pôle interne, La Bassée, et de pôles externes très attractifs, les agglomérations lilloise et lensoise, qui, à l'heure où la guerre va commencer, sont des lieux aussi bien de mobilité journalière de travail que de migration saisonnière pour ceux qui partent se placer en ville. Le terrain et les hommes étant l'élément fondamental de la géographie de guerre¹⁰³, le canton de La Bassée est un lieu attractif.

Commune	Population
Aubers	1566
Fournes	1929
Fromelles	955
Hantay	486
Herlies	847
Illies	1471
La Bassée	4819
Marquillies	1296
Sainghin	3281
Salomé	1860

¹⁰³ Philippe Boulanger, *La géographie militaire française (1871-1939)*, Paris, Ed. Economica, 2002, p. 251.

Wicres	271
MOYENNE	1980

Document 16 : Tableau. Population des onze communes du canton de La Bassée, pour l'année 1911

Source : ADN, Bibl. 2151, G5/05, tableau élaboré à partir des données proposées pour le canton de La Bassée en 1912

Les à-coups de la croissance démographique sont couplés avec les saccades économiques qui ajustent le travail proposé et les familles à nourrir¹⁰⁴. L'emploi dans le canton s'articule, durant la première décennie du XX^e, autour des moulins à blé et des minoteries, des brasseries et des briqueteries ; au niveau agriculture, il dépend de la rentabilité dans la culture du tabac et dans le filage du lin ; quant à l'élevage et à la fabrication du beurre, les résultats financiers occasionnent aussi une haute densité ; le développement des estaminets et les services des auberges, les métiers de bureau et le travail chez les artisans permettent des trains de vie qui sont source de polarité démographique ; les artisans, les tisseurs de toile à domicile, les fabricants des pantoufles : autant de professions qui demandent des hommes et des femmes pour que les affaires tournent ; les autres emplois ouvriers, que ce soit dans les grandes fermes et les industries ou encore dans les mines de la Compagnie de Lens ou dans celles de Béthune sont enfin des promesses de gains qui peuvent satisfaire les grandes familles.

Les structures de ces secteurs se transforment au gré des progrès techniques. De leur réactivité plus ou moins rapide face aux concurrences locales, voire internationales, dépendent les disparités démographiques du moment. La proportion de main d'œuvre mobilisée par l'agriculture est donc en train d'abaisser son seuil au profit du petit négoce, de l'artisanat, des professions tertiaires et surtout des activités industrielles. Les hommes du canton qui seront mobilisés pour la guerre ne sont donc pas ces masses agricoles enrôlées dans l'infanterie que l'on décrit habituellement pour parler des soldats issus des villages et des bourgades rurales. Dans le cas du canton de La Bassée, les soldats sont surtout d'origine ouvrière, commerçante et artisanale ; ils ont côtoyé des entreprises grandes ou petites immiscées dans un monde économique déjà internationalisé ; ils sont issu d'un pays dense par prospérité et par réactivité économique.

Une autre piste explicative aux écarts de croissance de population serait aussi celle des migrations.¹⁰⁵ Il faut par conséquent s'intéresser aux actifs étrangers au canton, installés ici pour des raisons professionnelles. L'étude du cas d'Illies apporte des renseignements précis. Elle montre, parmi les origines extérieures, d'une part, 20 personnels qualifiés ayant famille, ce sont 2 chefs de culture, 2 chefs de distillerie, 3 artisans, 7 contrôleurs des contributions indirectes, 3 enseignants publics, une institutrice privée, un prêtre et un employé des tabacs ; et, d'autre part, cette fois sans conjoint et sans enfant, 24 domestiques au service des notables, des industriels et des fermiers du bourg et des hameaux. Cet afflux est important puisqu'il forme un ensemble 44 personnes essentiellement regroupées dans les rues entourant la place, dont 5 Belges, et un nombre total de 91 personnes quand on compte les personnes apparentées.¹⁰⁶ Ces migrations d'entrants contribuent certes à l'accroissement démographique du village mais, le nombre

¹⁰⁴ Jacqueline Devouge, « Mortalité et société : les causes de décès dans le Nord dans l'Entre-deux-guerres », *Revue du Nord*, Tome 56, 1974, p. 397 à 410.

¹⁰⁵ André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Paris, Colin, 1913, p. 347-354.

¹⁰⁶ ADN, Bibl. 2151, G5/05, Population des onze communes du canton de La Bassée en 1911.

de célibataires étant majoritaire, ce n'est pas cette catégorie qui explique la forte progression du nombre des habitants. Il faut considérer, enfin, qu'à ces arrivées correspondent les départs des jeunes actifs du canton, tentés par la ville, souvent, mais pas toujours, en mobilité temporaire. Les statistiques relatives à ces départs n'existant pas, il est difficile d'estimer le nombre de ces émigrants. Comme les données en notre possession ne permettent pas de bien mesurer les sorties migratoires, l'ampleur du phénomène entrées et départs n'est pas chiffrable avec précision dans le canton de La Bassée.

Si ce n'est avec un apport important d'habitants nouveaux, il nous faut chercher un troisième facteur susceptible d'être favorable à la progression démographique du canton. Et les acquis concernant l'amélioration sanitaire des habitations sont certainement un élément positif à examiner. De meilleures conditions d'hygiène sont en effet constatées, comme le montre le témoignage d'Yvonne Gille-Lecompte : « Nous, on avait tout le confort, une cuisine et une arrière-cuisine. Pour les pensionnaires de notre auberge, il y avait sept chambres. Chacune avait un lit, une petite table de nuit, une table à bassin avec un broc d'eau. A terre, c'était du plancher blanc, ça allait mieux à récurer et à tenir propre. »¹⁰⁷. Des indices de mieux-être, tels ceux qui viennent d'être cités ici, sont donc en place : d'abord un nombre de pièces et une surface à vivre qui augmentent, ensuite un meilleur accès à l'eau pour se laver même si rares sont les maisons à posséder déjà de locaux à part pour la toilette complète, et enfin la volonté de disposer d'éléments faciles à nettoyer pour répondre à un assez nouveau souci hygiéniste. Bien sûr, dans le cas d'Yvonne, ces progrès concernent une auberge recevant des hôtes, mais ces éléments de confort supplémentaire sont aussi ceux des maisons particulières.¹⁰⁸

Or, si ce désir de propreté existe, le phénomène est difficilement cernable, faute d'éléments quantifiables. Les inventaires après décès, par exemple, renseignent peu sur les familles de catégorie ouvrière et les reconstitutions d'après-guerre, d'autre part, ne relèvent pas les conditions d'hygiène. Les Britanniques, on l'a vu, ont jugé retardataires la situation sanitaire de ce secteur, en octobre 1914. Le témoignage de François Rucho peut être un exemple de ce retard.

Comme souvenir de jeunesse, je voyais mon père une fois par an bêcher les chambres à coucher. Il n'y avait de carrelages en ce temps-là que dans la cuisine. C'était de la terre battue.¹⁰⁹

On voit bien que l'amélioration des conditions de vie, nette pour nombre d'habitants du canton grâce à la reprise économique de 1905 à 1914, n'est pas tout à fait générale ; des poches plus modestes subsistent.

2) La structure d'une population dense

Il est compliqué de comparer l'évolution des populations sur le temps long car les définitions des termes changent suivant les périodes, mêmes collectées par le même organisme, en l'occurrence la Statistique Générale de la France pour 1834 à 1945, ancêtre de l'INSEE¹¹⁰. La rigueur est par conséquent difficile à tenir. Ces réserves faites, il faut

¹⁰⁷ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

¹⁰⁸ Madeleine Delerue, Entretiens.

¹⁰⁹ François Rucho, *François Rucho*, manuscrit familial autobiographique appartenant à Bernard Rucho, son fils. 29 pages écrites plus 9 pages de tableaux généalogiques et de photocopies des honneurs militaires accordés au récipiendaire, 1953

¹¹⁰ Pierre Guillaume, *Histoire Sociale de la France au XX^e siècle*, Paris, Masson histoire, 1992, Paris, p 75.

constater, pour le cas d'Illies, que, en dépit des grandes variations sur cent ans, allant de 1091 à 1609 habitants, la moyenne calculée durant le siècle est de 1380 personnes résidant dans la localité, nombre qui est celui du recensement de 1906, notre année de référence, à un habitant près. Quant à la densité du canton, elle est, en 1906, de 310 h/km². Elle passe à 322 h/km² en 1911. L'augmentation forte du début du XX^e siècle et la densité importante de 322 h/km² sont est à la fois spécificités locale, départementale et aussi nord européenne.

Commune	Densité
Aubers	154
Fournes	241
Fromelles	111
Hantay	241
Herlies	119
Illies	186
La Bassée	1400
Marquillies	188
Sainghin	439
Salomé	358
Wicres	98
11 communes	
DENSITE MOYENNE	322 h/km²

Document 17 : Tableau. Densité dans le canton de La Bassée en 1911

Source : ADN, Bibliothèque. 2151, G5/05 et M 650/38

Le village-étude de notre cas-témoin évolue dans les mêmes proportions de hausse de la densité puisque Illies passe de 174 h/km² à 186 h/km² en cinq années. En dépit de cet accroissement, l'écart est remarquable entre le canton (322 h/km²) et la commune-test (186 h/km²) : la densité est quasiment de moitié à Illies. Il faut comprendre, pour éclairer cette situation, que les configurations territoriales des villages du canton, et particulièrement d'Illies, sont celles de centres-bourgs entourés de hameaux. Cette disposition entraîne un habitat dense par noyaux de peuplement mais une faible compacité globale des habitations. Selon que le centre est plus ou moins attractif et les hameaux plus ou moins nombreux, eux-mêmes en voie d'industrialisation ou non, le réseau du peuplement varie.

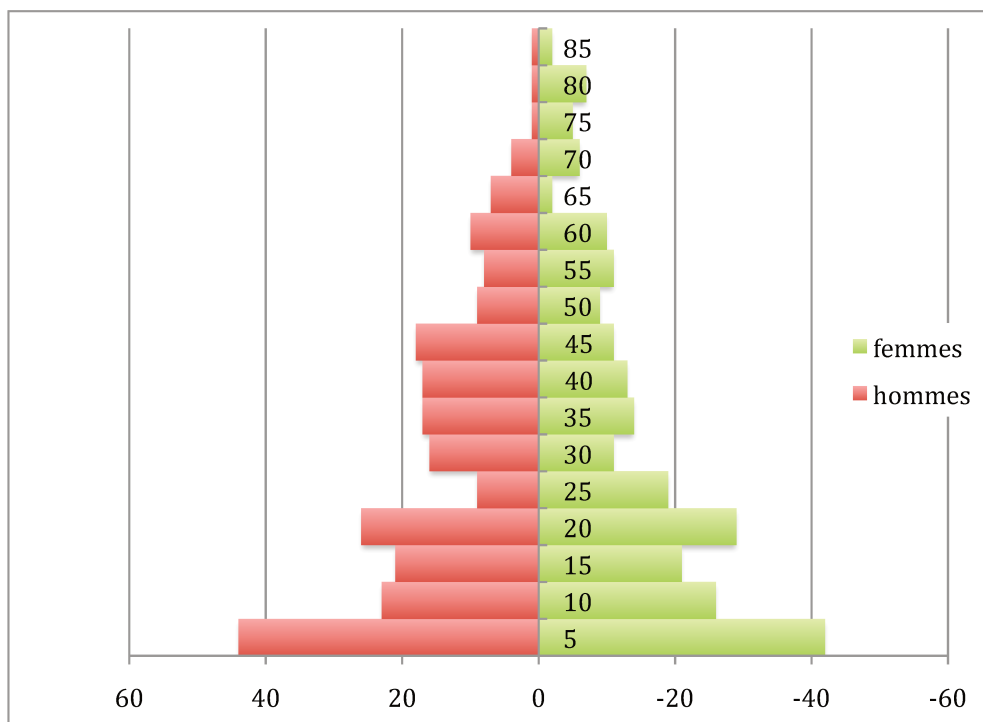
Le modèle de regroupement le plus fréquent dans le canton est celui d'un bourg très dense avec plusieurs micronoyaux regroupant fermes et corons agricoles à leur pourtour. On trouve cette disposition géographique à Wicres, Fromelles, Aubers. D'autres modèles ont des bourgs faibles par rapport à des hameaux puissants ayant industries novatrices et esprit entrepreneurial en leur sein ; ce sont Marquillies et Hantay. Le modèle d'Illies est celui d'un centre industrialisé associé à deux types de hameaux : les uns, agricoles, occupent des étendues lâches distribuées sur une grande surface communale tandis que les autres sont des mini bourgades resserrées et ouvrières, le tout étant dispersé sur un grand territoire expliquant la relativement basse densité globale. Pourtant, avec ces nuances, on est bien en présence d'un pays d'industrie, de petit négoce et de fermes irriguant l'ensemble du canton. On a parlé de *cluster*. Cette structure en noyaux établit les mailles d'un tissu plein, comparable au canton d'Armentières et à la Belgique voisine, au nord, et à la Gohelle dans le Pas-de-Calais, au sud. C'est dans ce réseau de peuplement

dense que des combats vont avoir lieu en octobre 1914, au milieu des habitants encore restés sur place, causant l'effroi du plus grand nombre, et incitant à l'exode.

3) La pyramide des âges de 1906 : depuis les nombreux jeunes enfants jusqu'aux femmes âgées de 85 ans

La composition de la population par âges permet de concrétiser les mécanismes sociétaux qui vont présider aux relations des individus entre eux, aussi bien avant la guerre que pendant. Mais, afin de définir la représentativité des catégories concernées, évoquons la date où la répartition des âges a été effectuée pour construire cette pyramide, d'une part, et le lieu de ce recensement, d'autre part. Etant donné, d'abord, dans le cas du canton, que le recensement de 1906 est plus complet aux ADN que celui de 1911, il faudra se satisfaire de cette référence pour notre étude. Le problème sera de projeter, pour la suite de notre propos, les tranches d'âges de 1906 au moment où la guerre va commencer ; il faudra supposer que les données sont inchangées durant la petite dizaine d'années qui sépare 1906 de 1914. Etant donné, ensuite, que notre étude présente le cas d'Illies comme village témoin, il faut accepter de prendre cette donnée locale comme représentative des âges du canton. Et étant donné, enfin, la composition hommes-femmes de la pyramide des âges, il faudra partir de la proportion des jeunes gens et des hommes adultes mobilisables dans la communauté en 1914 pour saisir ce que sera le vide des localités lors de la mobilisation d'août.

Ces précautions étant précisées, observons la pyramide des âges d'Illies en 1906 (Document 18). Elle possède un socle large sur la seule dernière demi-décennie, quand les naissances viennent accompagner le renouveau économique récent du secteur. Ces jeunes enfants seront les adolescents des photos d'évacués poussant les charrettes sur la RN 41 et fuyant les combats du canton dès octobre 1914. La catégorie suivante des jeunes enfants et des jeunes gens compris entre 10 et 30 ans, côté masculin, sera celle des futurs mobilisés. C'est le quart de la population. Le reste, les femmes adultes et les plus âgés parmi les deux sexes, c'est à dire la moitié du village, subira les forces d'occupation et les routes de l'exil obligatoire.



Document 18 : Pyramide des âges, 1906, Illies.

Source : ADN, M 374 / 314

Reprenons le document 18 : la pyramide des âges de 1906. Les enfants et jeunes gens jusqu'à 20 ans forment la classe d'âge majoritaire, soit 48,9 % de la population. Les filles sont légèrement plus nombreuses, à peine, de 4 % en plus. Ce qui est particulier, et confirmé ici, c'est la mortalité importante dans ce groupe d'âges qui cumule 38 % des décès. En dépit de cette problématique, il apparaît que l'ensemble des jeunes qui ont dépassé le cap des endémies diverses forme un noyau dense. On a pu parler d'une apparition de l'enfance et plus encore de l'adolescence en tant que réalités humaines et démographiques spécifiques¹¹¹. Cela se vérifie à propos de cette pyramide. Bien que le taux de mortalité infantile soit ici de 114 ‰ alors que la France se situe à moins de 100, il est certain que des progrès sont en cours, dus pour une bonne part à l'amélioration des soins et de l'hygiène¹¹². Quant à la fécondité, selon à la définition de la Statistique Générale de la France, le nombre de naissances d'enfants vivants pour les femmes en âge de procréer est de 28 ‰, soit un indice de 0,20.

La part des 20-64 ans est de 41 % des habitants. La moyenne française, quant à elle, se place à 58 %, soit 17 % d'adultes actifs en plus sur le plan national. Il faut donc s'interroger sur les origines de ce décalage au niveau local. D'une part, le déséquilibre hommes-femmes est nettement installé chez les 30-50 ans : le rapport de masculinité y est en effet de 63 % en 1906. On peut considérer, pour expliquer le déficit féminin, le phénomène de la mobilité temporaire des jeunes femmes qui partent en service en ville. Yvonne Gille-Lecompte a fait partie de celles à qui on a proposé de devenir femme de chambre, gouvernante, voire confidente, chez un couple de notables, en l'occurrence Monsieur et Madame Lemaire, industriels roubaisiens. Mais il existe également d'autres types de départs en ville, ainsi celui des ouvrières du textile embauchées dans les filatures, par exemple. D'autre part, le surcroît masculin correspond à l'arrivée des personnels

¹¹¹ *Ibid.*, p 48.

¹¹² Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

industriels, bureaucrates ou domestiques. On peut citer la briqueterie Delaval et les deux fabriques Delerue et Peuvion qui, pour le cas d'Illies, attirent essentiellement des hommes. Brunon Vandermeersch, d'origine belge, est arrivé au bourg comme ouvrier briqueteur chez Florimond Delaval. André Sambourg et Jules Arcel, non natifs du canton, y habitent et y travaillent en tant que domestiques. Albert-Louis Thizon est nommé employé spécial des contributions indirectes.¹¹³ Ainsi les classes masculines initiales sont renforcées par ces apports qui contribuent au déséquilibre hommes-femmes. Ceci n'est pas une spécificité locale, Pierre Guillaume¹¹⁴ nous apprend qu'en 1906, justement, la part des hommes dans la population active en France est de 63 %, soit exactement la même donnée qu'à Illies. Une explication différente, d'autre part, viendrait de la mort en activité, précoce, des actifs de la commune. Cette hypothèse confirme l'étroitesse continue des tranches adultes en âge de travailler. On a vu, en effet, que les morts « actifs » sont nombreux à Illies.

La part des plus âgés élargit les tranches supérieures de la pyramide, surtout côté femmes. Pierre Guillaume utilise à ce propos l'expression paradoxale de « naissance du vieillard ». Face à des adultes actifs sollicités tous azimuts dans de multiples tâches, et mourant assez tôt, le recours aux grands-parents encore vivants pour éduquer et soigner les enfants est une réalité. Nombre de foyers abritent un ancêtre, et ces aïeux sont, pour la plupart, au travail. Marie-Charlotte Bavière, âgée de 64 ans et surnommée la veuve Caullet, vit chez son fils Georges Caullet, garçon épicier ; elle exerce encore en tant que marchande-épicière. Louis Barrin, ouvrier de ferme de 67 ans, habite chez son beau-fils et s'occupe d'agriculture. Julie Noblecourt, 83 ans, demeure chez sa fille Louise Boury, institutrice, dans son logement de fonction du bourg. On voit même Camille Dubrulle, 70 ans, qualifiée de patronne-cabaretière alors que sa fille avec qui elle vit des revenus de l'estaminet, Hermance, âgée de 34 ans, est considérée comme sans profession.¹¹⁵ Les progrès de l'alimentation, une meilleure législation et une bonne part de chance ont favorisé ces fins de vie.

Si la plupart des femmes vivent dans leur famille conjugale ou paternelle, quelques-unes habitent seules. Marie Maillet, Philomène Houque, Marie Rigaut, Sophie Lesecq sont dans ce cas, souvent du fait du décès du conjoint ou des parents, parfois en tant que célibataires. Mais peu ont les moyens financiers de cette autosuffisance. La solution est alors de former une sorte de couple frère-sœur qui donne une apparence sociale, ou d'habiter chez un parent en s'impliquant dans le quotidien pour compenser la charge de vivre chez lui. Ainsi chez Emile Denis et chez Sophie Toulotte, son épouse, demeurent Louise Toulotte et Marie Toulotte, toutes deux célibataires, mais hébergées chez le beau-frère à qui elles rendent service en participant aux travaux saisonniers agricoles.¹¹⁶ L'évolution de la condition de la femme passe donc par une mise en scène plus ou moins familiale car il est encore difficile d'assurer son indépendance au début du XX^e siècle dans le canton de La Bassée.

Quand la guerre va commencer, huit ans après cette pyramide des âges, la situation démographique est celle d'une natalité encore forte, d'un monde adulte nombreux côté hommes et d'un large groupe de femmes en cours de vieillissement. La mobilisation du quart de la population sous les drapeaux, c'est à dire les actifs les plus performants question force physique et place sociétale, oblige tous les autres à s'investir différemment. Les jeunes associés aux femmes adultes et âgées devront, à cause de l'allongement sexué de la durée de l'existence, apprendre à composer pour survivre ensemble.

¹¹³ ADN, Recensement de 1906, M 374 / 314.

¹¹⁴ Pierre Guillaume, *Histoire Sociale de la France au XX^e siècle*, op. cit., p 76.

¹¹⁵ ADN, Recensement de 1906, M 374 / 314.

¹¹⁶ Jean et Claire Laignel-Denis, Entretiens avec l'auteur, décennie 1980.

II. Les âges de la vie

Le détail des naissances, des mariages et des décès de 1900 à 1914 permet mieux de comprendre l'ensemble des acteurs qui participeront à la Grande Guerre.

1) Naître

La natalité en 1913 dans le canton de La Bassée et spécifiquement à Illies se situe dans la moyenne du Nord qui est de 21,6 ‰⁶⁴. Dans ce cadre, il apparaît, fait premier, que deux types de familles bien tranchées coexistent, la famille nombreuse et la famille réduite, sans guère d'intermédiaire entre ces deux situations ; et, fait second, que les familles réduites sont majoritaires. Les familles de trois enfants et moins forment 71 % des foyers, avec même 28 % pour uniquement les ménages à un enfant. Par contre, le chiffre descend tout de suite à 9 % pour celles de quatre et de cinq enfants, à 5 % pour celles de six enfants, et enfin à 3 % pour celles de sept ou huit enfants. Aucune famille du village d'Illies ne dépasse les huit enfants.

Familles de	Bourg : %	Hameaux : %	Total : %	
de un enfant	10 %	18 %	28 %	
de 2 enfants	8 %	19 %	27 %	71% des familles ont de 1 à 3 enfants.
de 3 enfants	7 %	9 %	16 %	
de 4 enfants	4 %	7 %	9 %	
de 5 enfants	2 %	7 %	9 %	
de 6 enfants	2 %	4 %	6 %	
de 7 enfants	1 %	2 %	3 %	
de 8 enfants	1 %	2 %	3 %	

Document 19 : Les 228 familles d'Illies en 1906 : de la famille réduite (71 %) à la famille nombreuse.

Source : ADN, M 374 / 314, Recensement de 1906

Bien que le décalage soit important entre les deux types familiaux, il apparaît dans le document 19 que les enfants issus des familles nombreuses sont très largement majoritaires puisqu'ils constituent 82 % de la totalité des enfants du village.

1 – Les facteurs de la fécondité forte du canton de La Bassée

Le phénomène de fécondité forte n'est pas spécifique au canton de La Bassée ; il concerne aussi le Nord, la bordure adjacente du Pas-de-Calais¹¹⁷ et la Belgique voisine¹¹⁸. Ce phénomène, pour être circonscrit dans une zone assez étendue, n'en est pas moins une

¹¹⁷ Hervé Bunie, *La statistique générale de la France et la démographie, jusqu'à la Guerre*, Paris, 1971, vol. 26, n° 4, p. 739-743.

¹¹⁸ R. Mols, « Présentation générale de la population belge », *La population de la Belgique, op. cit.*, p. 7-28.

particularité. En effet, en ce début de XX^e siècle, l'industrialisation et la déchristianisation se combinent ailleurs avec une basse fécondité, or « le Nord, industrialisé et déchristianisé, a une fécondité forte »¹¹⁹, ce qui fait de ce département une anomalie dans les règles comportementales observées en France à cette époque. Il est par conséquent intéressant d'observer les autres situations démographiques françaises pour trouver des points de comparaison.

Les territoires industrialisés et attractifs, d'abord, comme la Seine et les Alpes Maritimes, sont en rangs 1 et 2 pour la limitation des naissances ; la corrélation entre faible pratique religieuse et faible fécondité¹²⁰ qu'on y constate ne correspond pas à notre canton. Par ailleurs, on trouve une fécondité forte là où il y a polarité autour de la ville moderne par rapport à la campagne traditionnelle ; c'est ce qui se dégage des taux importants de natalité de la Lozère (1^{er}), du Finistère (2^d) et de la Corse (3^e) : les hautes densités rurales trouvent alors à s'employer dans les centres urbains proches. Les communes du canton mi-rural mi-industrialisé de La Bassée ne se vident pas de leur population au profit des villes voisines de Lille et de Lens ; au contraire, si des habitants partent en centre urbain, d'autres arrivent, attirés par les innovations du canton qui voit augmenter son nombre de naissances et d'habitants. Enfin, dernier élément, la déchristianisation, bien que forte chez les mineurs du canton, n'est pas assez avancée dans les couches rurales pour donner une basse fécondité d'ensemble. Le canton, qui combine divers types de populations avec une proximité urbaine attractive et une déchristianisation en cours, garde une natalité globalement importante, visible avec le relatif maintien des familles très nombreuses.

A Illies, notre village-témoin, 17 % des familles ont plus de 4 enfants (Document 19). Le premier facteur expliquant ce pourcentage est l'espoir d'une montée sociale. Yvonne Gille-Lecompte, seconde d'une famille de quatre enfants, et Louis Vienne, son fiancé, aîné d'une famille nombreuse, en témoignent à contrario : bien que ces familles soient nombreuses, le souci d'élévation sociale est présent chez tous. Yvonne dit sa fierté pour l'ascension sociale de Louis Vienne. Celui-ci, bien que très doué, n'aurait pas pu poursuivre d'études supérieures avec un père planteur de tabac et des frères et sœurs chez lui sans la compréhension attentive de son instituteur Désiré Carlier. Louis, boursier, diplômé à Paris des Arts et Métiers, fait figure d'exception dans les familles de quatre enfants et plus du village d'Illies. Les autres fils aînés des familles nombreuses ouvrières n'ont pas fait d'études secondaires ni universitaires.

Les femmes sont le second facteur culturel dominant. Prenons le cas, restreint, des jeunes gens faisant des études secondaires durant la seconde décennie de ce début de siècle : l'observation des résultats pour le baccalauréat première et seconde partie pour ces élèves montre qu'une seule bachelière issue du canton obtient son bac avant la Grande Guerre¹²¹. Ce faible niveau d'intégration scolaire des filles est conforme au comportement français de l'époque, il n'en demeure pas moins que, pour Illies et le canton, cet aspect culturel est probablement discriminant pour décider ou non de son désir de fécondité. Et, en effet, quel est le désir d'enfant chez les femmes des villages du canton ? Les femmes n'expriment pas leur souhait personnel. Ni les correspondances collectées sur la période de l'avant-guerre, ni les entretiens effectués auprès des anciens n'évoquent ce sujet intime. On ne sait pas si les mères ayant un ou deux enfants sont satisfaites de cet état, ni si c'est leur souhait qui s'est réalisé. On ne connaît pas non plus les motivations qui ont pu pousser les femmes sans enfants à choisir, si tant est qu'elles l'ont choisie, cette non-reproduction de soi. Les épouses porteuses d'une forte descendance sont-elles dans le consentement ? Il faut aussi se demander si les enfants présents sous le toit conjugal sont tous issus du mari

¹¹⁹ Michel Winock, *La Belle Époque, La France de 1900 à 1914*, Paris, Perrin, 2002, p. 36-46.

¹²⁰ Jacques Dupâquier, *Histoire de la population française*, Paris, PUF, 4 volumes, 1988.

¹²¹ ADN, 2 T 2907 à 2915. Résultats du baccalauréat, 1900-1918.

vivant dans la maison. Les désirs des uns et des autres ne sont pas exprimés, et on ne sait rien sur les amants, les satisfactions sexuelles, les attirances pour le même sexe et comment ces choix sont vécus, perçus, regardés. Ces problèmes liés au genre et au sexe ne sont exprimés nulle part dans les courriers conservés ni dans les ouvrages relatifs aux personnes du canton durant la Belle Epoque. Ils sont des points de blocage dans notre connaissance des populations des onze villages du secteur de La Bassée.

Troisièmement, les circonstances de l'accouchement restent un problème pour toutes les femmes enceintes. Lorsque la fin de la grossesse approche, il faut se mettre à rechercher une accoucheuse. Les matrones qui sont compétentes pour procéder à la délivrance et au pouvoir de donner la vie ont un poids considérable sur les représentations villageoises : elles permettent d'une part que les naissances à domicile se passent bien, le médecin venant rarement pour aider lors des enfantements, et d'autre part que les « fausses couches » s'effectuent dans des conditions acceptables pour chacun. Le médecin pouvait être appelé mais, pris ailleurs, ou bien venant souvent à pied, il était fréquent qu'il arrivât trop tard. On va donc quérir l'accoucheuse quand les femmes ont leurs premières douleurs. A Illies, l'accoucheuse est surnommée une « forte femme ». Elle ne se fait pas payer autrement que par des dons de produits de tous les jours ; Henri Ghestin disait en plaisantant : « *Mi, j'ai fauque coûté eune catorée d'poires* » (Moi, je n'ai coûté qu'un panier de poires). Au début du XX^e siècle, celle qu'on appelle pour la délivrance des mères se nomme Rosalie Delebarre ; on prépare pour elle de l'eau chaude, des bassines et des couvertures ; on attend sa venue en espérant que « tout se passe bien »¹²². La sage-femme diplômée, Marie Aubiat, habitant sur la place du bourg, mais épouse du receveur des contributions, est étrangère au pays ; elle n'est guère demandée pour les accouchements qui se pratiquent à domicile, donc sous la tutelle des familiers.

Le dernier élément est d'ordre financier. Restreindre le nombre de naissances est souvent rendu nécessaire car le goût et la nécessité de l'épargne rivent nombre de familles aux deux, voire trois enfants maximum. La moyenne française de 1890 à 1914, qui est de 2,2 enfants par foyer, dit bien cet abaissement démographique en train de s'opérer. Ce n'est pas le cas à Illies où, en dépit des familles réduites très importantes, le nombre moyen d'enfants par foyer s'élève encore à 4,1. Illies présente donc la particularité d'être un village industrialisé à la campagne, polarisé par les villes voisines, conciliant baisse de la pratique religieuse et baisse de la fécondité pour les 4/5 des familles bien que, globalement, le village garde une haute fécondité pour le 1/5 restant. En effet, si les enfants font des études, même modestes comme pour le certificat, ils ou elles ne travaillent pas pour leurs parents durant le temps de leur scolarisation. Cela suppose des moyens financiers suffisants pour que les familles puissent se priver de cet appoint. La scolarisation plus ou moins prolongée des jeunes est liée à des signes extérieurs de respectabilité, au sens de l'épargne des foyers et au bon vouloir du chef de famille. Avoir des enfants et les écoler est donc un privilège inaccessible à tous. Il peut être plus facile de scolariser un enfant unique. Le choix de l'enfant unique est donc une autre question qui se dessine dans le cadre de la démographie du canton de La Bassée

2 - Les familles à enfant unique

La question se pose de définir le profil des ménages à « un enfant ».

Mineurs (toutes catégories de travailleurs à la mine : de l'aide mineur à l'hercheur, du	Bourg : 7 Hameaux : 9
------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------

¹²² Denise Dhennin-Lésy, Entretiens avec l'auteur, 2003, 2008 et 2009.

Mineurs (toutes catégories de travailleurs à la mine : de l'aide mineur à l'hercheur, du terrassier au contremaître)	Bourg : 7 Hameaux : 9
Ouvriers agricoles, distillateurs et briqueteurs	Bourg : 4 Hameaux : 8
Planteurs de tabac	Bourg : 0 Hameaux : 6
Cultivateurs, fermiers, agriculteurs, meuniers	Bourg : 3 Hameaux : 3
Personnel domestique (du jardinier au valet de charrue) et personnel municipal (garde-champêtre)	Bourg : 0 Hameaux : 2
Artisans et commerçants (du marchand de maïs au peintre-tapissier)	Bourg : 4 Hameaux : 2
Instituteur et institutrice de l'école laïque	Bourg : 1 Hameaux : 0
Personnel médical (sage-femme)	Bourg : 1 Hameaux : 0
Personnel des contributions	Bourg : 1 Hameaux : 0
Cas particulier : femme seule	Bourg : 4 Hameaux : 7
Cas particulier : homme seul	Bourg : 0 Hameaux : 1
Total au moment du recensement de 1906 : 64 familles à enfant unique dont	Milieus ouvriers : 28 familles Milieus agricoles : 12 familles Milieus de service : 11 familles

Document 20 : Tableau des professions exercées par les chefs de famille d'Illies ayant un seul enfant, d'après le recensement de 1906

Source : ADN, M 374 / 314, Recensement de 1906

Les familles à enfant unique, en 1906, (Document 20) concernent d'abord les milieux ouvriers : soit les personnels embauchés par la compagnie de Lens ou celle de Béthune, soit ceux des grandes fermes ou des industries locales. Par ces vingt-huit foyers, passe le courant de sécularisation de la société peu soucieux des principes de l'Eglise ; ainsi s'expliquerait leur comportement peu nataliste, sans doute lié aussi à l'idée, avancée précédemment, du désir de promotion sociale possible avec des enfants peu nombreux à qui on pourrait assurer une meilleure scolarisation. La seconde catégorie, en proportion tout à fait moindre, est celle des milieux agricoles, depuis le planteur de tabac et le fermier-industriel, tous deux aisés, jusqu'au petit cultivateur qui doit assurer des revenus complémentaires pour bien vivre. L'idée du partage du bien fait partie des arguments mis en avant pour que la famille soit réduite. Enfin, la troisième catégorie regroupe des professions qu'on peut qualifier de tertiaires : instituteur, receveur des contributions, maréchal-ferrant, peintre-tapissier et boucher, par exemple. Ces familles ne sont pas dans le besoin et leur idée est plutôt d'acquiescer davantage de confort que d'élever une descendance nombreuse. On commence à voir arriver à Illies l'électricité¹²³ et les premières automobiles, agréments de vie qui nécessitent vraiment du numéraire et qui tentent assurément cette troisième catégorie.

Il reste à évoquer les femmes seules chefs de famille, au nombre de onze. Certaines de ces femmes travaillent, elles sont herscheuse, épicière, fermière et

¹²³ Carte postale des années 1910 représentant une rue du bourg d'Illies avec des pilonnes et des fils électriques, collection privée.

cabaretière ; les autres sont qualifiées de « sans profession » ce qui revient à dire qu'elles multiplient les travaux à domicile comme la couture, le repassage ou le tissage, qu'elles vont « servir » à la demande chez les plus riches, ou encore qu'elles s'emploient dans les industries locales sans être déclarées. Le même recensement de 1906 révèle que cinq femmes seules élèvent deux enfants, de même que trois mères s'occupent de trois enfants, que deux ont une famille de quatre enfants à l'Halpegarbe à la même date ; et même on remarque une femme seule élevant cinq enfants au Transloy. Les conjoints sont partis ou décédés. Pour la femme restée seule, il est certain que cette situation de parent isolé est difficile à gérer, aussi il y a souvent un ou une aïeule qui partage la maison avec elle. Mais, même s'ils sont moins nombreux, il y a également des hommes s'occupant seuls de leurs enfants sans l'appui d'une compagne pour leur quotidien. En 1906, il en est un, fermier au Transloy, avec un enfant ; mais il y a aussi un mineur habitant à Ligny-le-Grand qui s'occupe de ses deux enfants ; un autre, fermier dans le même hameau, en élève seul trois ; et enfin un cantonnier, demeurant à La Folie, travaille tout en s'occupant de ses quatre enfants. En tout, vingt-trois personnes isolées, hommes ou femmes, sont chefs de famille, ce qui signifie 10 % des foyers.

D'un autre côté, on vient de l'entrevoir, le recensement de 1906 montre également que nombreux sont les aïeuls qui résident dans la maison de leur enfant en ménage et, inversement, il est bien des cas où un jeune couple dûment marié ou encore une femme seule avec enfant(s) vivent dans l'habitation des parents. On constate de plus, bien souvent, que les deux générations parents-enfants mariés habitent dans des maisons contiguës, ce qui signifie que la porte d'à côté est souvent ouverte pour permettre de rendre des services à l'individu voisin, de faire des gardes d'enfant avant l'école quand la maman travaille, de donner à goûter et de soigner le malade quand la nécessité fait qu'on reste longtemps alité¹²⁴. Cette imbrication des âges est aussi une autre façon de supporter la monoparentalité, le veuvage ou bien l'abandon par le conjoint.

Mais les mêmes situations professionnelles et de proximité familiale se rencontrent aussi dans le cas des foyers à enfants nombreux aussi il est difficile de généraliser ce qui caractérise les uns ou les autres. On ne peut associer le travail à la mine à l'enfant unique car 4 des 6 foyers ayant huit enfants, le maximum rencontré à Illies, ont également un chef de famille travaillant dans les Compagnies de Lens et de Béthune. De même que la vie difficile ne coïncide pas forcément avec des familles réduites car un marchand de chiffons et un ouvrier agricole, milieux plutôt défavorisés, ont aussi une descendance très nombreuse.

3 – Les familles nombreuses

Observons une de ces familles à quatre enfants et plus. Celle de François Rucho, né à Illies en 1893.

Mon père était Henri Ruchot avec un T (1836-1909), marié en premières noces en 1878 à Angélique Marquillies (1824-1892) et en secondes noces en 1892 à Séraphine Padieu (1853-1916), ma mère, née à Lorgies. Je suis né dans une famille ouvrière. Mon père était berger. J'avais six frères et sœurs utérins plus trois frères germains dont deux sont morts à 8 ou 15 jours. Comme à l'époque il n'y avait pas d'allocations familiales, la vie n'a jamais bien belle pour nous.¹²⁵

¹²⁴ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

¹²⁵ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*

La famille nombreuse Ruchot ou Rucho, selon que le greffier a ou non inscrit correctement le patronyme, présente des caractéristiques qui la rapprochent de situations parallèles dans les Weppes à l'époque. La première : les mariages très tardifs. François se marie à 42 puis à 56 ans ; ses épouses ont, au moment des noces, 54 et 39 ans. La seconde : les enfants issus de plusieurs lits. Un enfant Rucho, appelé François, est né avant le premier mariage ; une fille Angélique naît de la première union officialisée ; quatre filles viennent d'un premier mariage de la seconde épouse ; quatre garçons sont nés des secondes épousailles Rucho ; les Rucho sont donc une famille constituée de quatre liens de parentés différents. La troisième : les décès précoces d'enfants. Les âges de décès avant la Grande Guerre sont 18 ans pour Angélique, quelques jours pour Zulma et Julie, 4 ans pour Augustin et quelques jours pour Jean-Joseph ; il y a donc une forte mortalité infantile et enfantine. La quatrième : le rôle de substitution joué par les enfants dans le choix du prénom. Le prénom Angélique est porté par la fille d'Angélique ; le prénom François est donné en 1893 à un nouveau-né comme s'il devait compenser la mort récente d'un autre François Rucho en 1888. La quatrième caractéristique : un métier ouvrier. Bien que quelques familles nombreuses aient des situations financières à l'abri du besoin, on constate pour la plupart, comme chez Rucho, que « la vie n'a jamais bien belle ». Le tableau ci-après (Document 21) concrétise par la statistique ce que l'étude de cas vient de montrer.

Familles de 4 enfants	Bourg : 9 familles Hameaux : 13 familles	Bourg : - 2 métiers exercés dans l'agriculture (valet de charrue, planteur de tabac) - 4 métiers dans la mine (conducteur de berline, aide-mineur, homme de peine, mineur) - 2 métiers d'artisans (menuisier, forgeron) - Le maire du village (à la fois fermier, distillateur et industriel)	Hameaux : - 9 métiers exercés dans l'agriculture (1 ouvrier agricole, 3 planteurs de tabac, 4 agriculteurs, 1 entrepreneur en battage) - 2 métiers dans la mine (mineurs) - 2 métiers de service (1 cantonnier, 1 domestique chauffeur)
Familles de 5 enfants	Bourg : 5 familles Hameaux : 16 familles	Bourg : - 3 métiers liés à l'agriculture et à l'agro industrie (ouvrier de distillerie, aide-meunier, fermier) - 2 métiers dans la mine (maçon, mineur)	Hameaux : - 11 métiers exercés dans l'agriculture (6 planteurs de tabac, 2 ouvriers agricoles, 3 fermiers) - 3 métiers de la mine (mineurs) - 2 métiers de service (1 artisan menuisier, 1 marchand de margarine)
Familles de 6, 7 et 8 enfants	Bourg : 10 familles Hameaux : 13 familles	Bourg : - 4 métiers exercés dans l'agriculture (valet de charrue, planteurs de tabac, ouvrier berger) - 4 métiers exercés dans la mine (mineur, aide-mineur, hommes de peine) - 2 métiers de service (cocher, menuisier)	Hameaux : - 3 métiers exercés dans l'agriculture (2 ouvriers agricoles, fermier) - 4 métiers exercés dans la mine (2 mineurs, 2 chercheurs) - 6 métiers de service (1 artisan maçon, 1 domestique cocher, 1 contremaître, 3 marchands : d'engrais, de chiffons, de drap)

Total :	Total Bourg :	Total Hameaux :
66 familles nombreuses dont 24 dans le bourg et 42 dans les hameaux	- 10 métiers agricoles et agro industriels - 10 métiers dans la mine - 4 métiers de service	- 23 métiers agricoles et agro industriels - 9 métiers dans la mine - 10 métiers de service

Document 21 : Tableau des professions exercées par les chefs de familles nombreuses d'Illies, à l'instant du recensement de 1906

Source : ADN, M 374 / 314

Tous les types de professions sont représentés dans les chefs des 66 familles nombreuses. Pour la moitié (33 cas), on constate qu'ils correspondent aux métiers agricoles et agro industriels, comme valet de charrue, ouvrier agricole ou bien ouvrier de distillerie, avec un patronat local qui recherche des bras pour faire tourner les affaires. Notre témoin François Rucho rapporte que son père étant berger, avec huit enfants à nourrir, la vie était parfois difficile. Lui, après un épisode malheureux de brûlure, arrête l'école et part travailler comme ouvrier agricole chez le fermier-entrepreneur Delerue.

Comble de malheur, un jour que le charcutier du coin tuait le cochon sur la route, c'était l'habitude en ce temps-là, après l'avoir brûlé, les flammes ayant baissé, nous nous sommes amusés à plusieurs gamins à sauter au dessus des flammes. Et un coup de vent m'a envoyé quelques brindilles non éteintes dans la figure et plusieurs sont entrées sous ma chemise. Après quelques minutes, ça commençait à piquer. Je me suis mis à courir vers la maison. Et, la vitesse aidant le vent, ça commençait à flamber aussi. Julie, qui me voyait arriver en criant, m'a tout arraché, et la peau avec. J'en ai attrapé pour trois mois au lit. Pas de sécurité sociale non plus. Comme on dit : il fait mettre les bouchées doubles. La scolarité en a pris un coup. Me voilà parti chez Delerue à démarier les betteraves. J'ai travaillé là jusqu'à l'âge de 13 ans. Et j'ai gardé le souvenir d'une bonne gifle qu'il m'avait donnée le premier hiver que j'ai passé chez lui pour l'arrachage des chicorées.¹²⁶

Viennent, en seconde position, vingt métiers de la mine, de l'aide mineur au mineur, de l'homme de peine au maçon ou du terrassier au conducteur de berline, dix dans le bourg et dix dans les hameaux proches des gares de Salomé et de La Bassée (La Folie, Gravelin, Le Transloy) : la facilité, relative, des transports implique que le père peut emmener avec lui son enfant dès que l'âge lui permet de gagner sa vie au fond ; le fils peut, lui tout seul, partir à pied à la gare. Les professions, en réalité, ne sont pas fixes et l'un, ouvrier agricole autrefois, peut se trouver travailler à la mine pendant quelques années ; et l'autre, artisan, cherche à partir en ville dans une manufacture. François Rucho fait partie de ces habitants du canton changeant de métier selon les opportunités qui se présentent à lui. On vient de le voir ouvrier agricole chez Delerue, il devient à présent mineur de fond. Il commence à descendre à la fosse à l'âge de treize ans.

Je suis parti m'embaucher aux mines de Béthune un mercredi. Et le lendemain, il fallut retourner à Bully-les-Mines à pied pour passer une visite médicale. Je suis rentré seul à 9 h du soir après avoir fait, aller retour, une trentaine de kilomètres. Le lendemain matin, debout à 3 h 30 pour aller chercher le train à La Bassée pour descendre au fond de la mine n° 3 à Vermelles, à 5 h. C'était le mercredi 28 novembre 1907, un an après la catastrophe de Courrières, le 10 mars 1906 qui a fait mille deux cents victimes. En 1910, j'ai un changement, je suis parti faire deux mois aux Mines de Meurchin. Les Compagnies de Lens et de Béthune avaient des conventions entre elles de ne pas prendre

¹²⁶ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*

leurs ouvriers. Ensuite, je suis parti à la fosse 6 de Lens jusqu'au 27 novembre 1913, date d'appel de la classe 1913.¹²⁷

Enfin, arrivent les emplois semi-indépendants comme maçon ou forgeron qui sont fortement tributaires à la fois des notables et des fermiers-industriels, grands demandeurs de services locaux et d'une petite main-d'œuvre d'assistance journalière. Les soixante-six familles ayant quatre enfants et plus habitent pour un tiers seulement dans le bourg, ce qui montre que le grand réservoir de la main-d'œuvre jeune se trouve dans les hameaux, et que, si ces écarts n'offrent pas l'emploi souhaité, les jeunes gens et jeunes filles partent à la mine ou à la ville pour trouver de quoi s'embaucher et vivre. La famille Lecompte, de quatre enfants, illustre ce propos : deux enfants travaillent au village, les deux autres, Yvonne et Camille, sont l'une à Roubaix comme femme de chambre, l'autre à Courrières comme ouvrier à la fosse. L'attractivité urbaine correspond à la nécessité de manger.

C'est cette population diverse dans ses réalités familiales et professionnelles qui devra affronter bientôt l'ordre de mobilisation de l'Etat français, et les départs sur les chemins de l'exode souvent sur ordre d'évacuation des occupants allemands. Famille nombreuse ou cellule réduite, la solidarité de proximité sera forcément différente selon les types de foyers.

2) Se marier

En 1913, le taux de nuptialité du département du Nord étant de 17,2 ‰, ce qui signifie que moins d'un habitant sur cinq est en couple¹²⁸, interrogeons-nous sur les modalités du mariage et des unions nuptiales dans l'immédiat avant-guerre dans le canton à propos du cas d'Illies.

La petite taille territoriale du village et sa faible population d'ensemble interdisent de polariser l'espace du mariage : tous les désirs de couple ne sont pas possibles sur place, il faudra choisir souvent ailleurs le conjoint qui permettra de fonder une famille. D'ailleurs, la modicité des offres de rencontre proposées était telle, ainsi que le dit Yvonne Gille-Lecompte, que « les processions étaient notre seule distraction ». Cela avivait l'envie de se rendre dans la ville-marché de La Bassée distante de sept kilomètres, à Lille ou encore à Lens où les plaisirs étaient plus variés. Au-delà du voisinage immédiat des hameaux et du bourg, se dessine donc un nouveau cercle de relations possibles, une aire de reconnaissance et de renommée où le prétexte des emplettes représente en réalité le besoin des rencontres. Plus qu'un lieu de transactions, qu'une occasion d'échanges, qu'un spectacle de marchandises, la ville proche est un temps d'initiation des jeunes gens¹²⁹, une occasion d'exhibition de soi, un théâtre de défi¹³⁰. Ces lieux, accessibles dans la durée de la journée, élargissent le domaine des distractions et offrent l'occasion de formes différentes d'investigation du monde limitrophe.

Il est donc intéressant de se pencher sur les ménages tels qu'ils apparaissent dans le recensement de 1906 pour voir de quelles origines géographiques sont les couples d'Illies. On se demandera si les 224 foyers du village sont le reflet de cette extraversion que souhaite Yvonne Gille-Lecompte. Autrement dit les habitants du bourg et des hameaux

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Jacqueline Devouge, « Mortalité et société : les causes de décès dans le Nord dans l'Entre-deux-guerres », *Revue du Nord*, *op. cit.*, p. 397-410.

¹²⁹ Denise Lézy-Dhennin, *Entretiens*.

¹³⁰ Alain Corbin, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, *op. cit.*, p. 33.

se marient-ils majoritairement dans leur voisinage ou bien vont-ils trouver compagne et compagnon dans des cercles plus lointains de relations ? Le document n° 22 distingue les foyers du bourg et les foyers des hameaux dans l'origine géographique des conjoints.

Union entre conjoints originaires tous deux d' Illies Total : 75 foyers	Bourg : 26 foyers	Hameaux : 59 foyers (Le Transloy 20, La Folie 11, L'Aventure 7, Ligny-le-Grand 4, La Mottelette 1, Le Hu 5, La Bouchaine 4, Gravelin 2, Halpegarbe 3, Willy 1, Lannoy 1)
Union entre un conjoint d' Illies et un autre originaire du canton de La Bassée Total : 32 foyers	Bourg : 13 foyers	Hameaux : 19 foyers (Le Transloy : 6, La Folie : 2, L'Aventure : 1, Ligny-le-Grand : 4, La Mottelette : 2, Gravelin : 2, Halpegarbe : 1, Mailly : 1)
Union entre conjoints originaires du canton (sauf d'Illies) Total : 12 foyers	Bourg : 3 foyers	Hameaux : 9 foyers (Le Transloy : 1, Ligny-le-Grand : 1, La Mottelette : 4, Willy : 2, Lannoy : 1)
Union entre un conjoint d' Illies et un autre originaire des cantons du Nord-Pas de Calais Total : 73 foyers	Bourg : 21 foyers	Hameaux : 52 foyers (Le Transloy : 17, La Folie : 6, L'Aventure : 8, Ligny-le-Grand : 9, La Mottelette : 1, Le Hu : 3, La Bouchaine : 2, Gravelin : 1, Halpegarbe : 4, Willy : 1)
Union des deux époux originaires du Nord et du Pas de Calais (sauf d'Illies) Total : 23 foyers	Bourg : 6 foyers	Hameaux : 17 foyers (Le Transloy : 4, La Folie : 2, L'Aventure : 2, Ligny-le-Grand : 1, La Mottelette : 2, Le Hu : 1, La Bouchaine : 1, Gravelin : 1, Halpegarbe : 1, Willy : 1, Lannoy : 1)
Union entre Français (sauf d'Illies) Total : 6 foyers	Bourg : 3 foyers	Hameaux : 3 foyers (La Mottelette : 2, La Bouchaine : 1)
Union avec des étrangers à la France Total : 3 foyers	Bourg : 1 foyer	Hameaux : 2 foyers (La Folie : 1, Ligny-le-Grand : 1)

Document 22 : Les origines géographiques qui ont présidé aux unions à Illies, situation en 1906. Total : 224 foyers.

Source : ADN, M 374 / 314

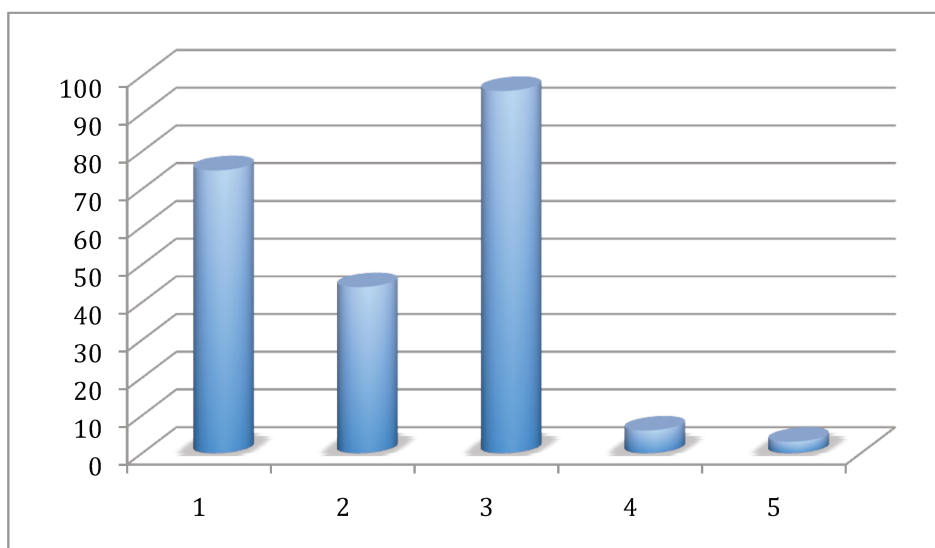
L'alliance conjugale se fait, pour 1/3, dans le cercle de l'endogamie communale. En inventoriant encore au plus près les lieux d'origine, on peut voir que ces unions spécifiques se font de bourg à hameau, ou de hameau à hameau, avec une tendance à trouver son conjoint dans sa propre catégorie sociale : les paysan(ne)s épousent des enfants de paysans ; les ouvriers choisissent leur conjoint(e) dans les limites sociales qu'ils estiment être les leurs ; les mineurs se marient dans leur milieu.

Si l'on intègre à présent l'échelle du canton de La Bassée, c'est à dire un espace autour d'Illies de dix à vingt kilomètres, on fait un second constat : les rencontres avec les jeunes des villages adjacents aboutissent à moitié moins de mariages que ceux qui s'opèrent à l'intérieur de la commune. Les entretiens effectués auprès des anciens du village¹³¹ expliquent tous que la pression était forte, voire menaçante, de la part des jeunes hommes pour se réserver les jeunes filles de leur localité. Des couples se forment pourtant, qui ont l'avantage de vivre dans un relationnel connu, de parler un patois picard proche et de retrouver des habitudes quotidiennes très voisines.

¹³¹ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

La troisième catégorie, celle des foyers constitués à l'échelle du Nord – Pas-de-Calais, comprend 43 % des foyers existant à Illies en 1906, soit presque la moitié des mariages de la commune. Deux stratégies matrimoniales différentes correspondent à la distance par rapport au village : les plus nombreux, d'une part, sont les noyaux de sociabilité liés aux villages peu lointains que sont Lorgies, Neuve-Chapelle, Richebourg et Violaines ; les mariages probablement arrangés, d'autre part, au delà de l'horizon familial, évoquent le jeu des recherches d'alliances. Mais cette éventualité existe aussi pour les unions de proximité.

Enfin, les 4 % qui restent ont pour point commun d'être des couples installés à Illies pour des raisons professionnelles, qu'ils viennent du reste de la France (Paris, Rouen, Sedan) ou de Belgique (Westoutre, Lederzeele, Veldin). Les métiers des nouveaux venus sont briqueteur, ouvrier de battage, ouvrier de manufacture, employé des contributions, instituteur. Ils vivent aussi bien dans le bourg (quatre foyers) que dans les hameaux (cinq foyers) mais, demeurant dans des habitations plus cossues¹³², leur intégration à la vie locale est assez aléatoire.



Document 23 : Une endogamie de plus ou moins grande proximité des 228 foyers existant à Illies en 1906

- 1) 76 foyers ont leurs deux conjoints exclusivement originaires du village.
- 2) 45 foyers ont leurs deux conjoints originaires du canton de La Bassée (sauf Illies).
- 3) 98 foyers ont leurs deux conjoints originaires des départements du Nord-Pas de Calais (sauf canton de La Bassée).
- 4) 6 foyers ont leurs deux conjoints originaires de France (sauf Nord – Pas-de-Calais).
- 5) 3 foyers ont un conjoint originaire de Belgique.

Source : ADN, M 374 / 314

Ces diverses origines géographiques sont concrétisées par le document n° 23. Elles confirment le théâtre social qui préside au mariage. Tout débute par les signaux de reconnaissance¹³³ qui, en effet, abondent dans ce petit monde : même fortune, même nombre d'hectares, mêmes marqueurs identitaires religieux protestants ou catholiques¹³⁴, mêmes référents politiques. Les échanges verbaux, la présentation de soi, la ritualisation de

¹³² Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

¹³³ Denise Dhennin-Lésy, Entretiens.

¹³⁴ Micheline de Saint-Esteban, Entretiens.

la rencontre, les interactions possibles font qu'on finit par prendre contact avec des personnes semblables à quelques kilomètres de chez soi. Puis, si les deux jeunes gens pressentis pour se marier trouvent un terrain d'entente, alors on passe – ou non - devant le notaire et l'affaire est conclue¹³⁵.

Quelques-uns échappent à l'impératif matrimonial. La représentation habituelle de la personne sans conjoint et sans enfant est la « vieille fille » et l'on s'attend donc à trouver un nombre plus important de femmes que d'hommes en célibat. Les anciens¹³⁶ se remémorent des femmes seules, entourées de neveux, se dévouant auprès de leurs vieux parents auxquels elles consacrent le temps libre qui leur reste après le ravaudage des vêtements, la lessive et le repassage du linge de tous. Or les statistiques (Document 24) donnent globalement un nombre quasi équilibré pour les deux sexes : 114 en ce qui concerne les célibataires féminines et 112 pour les hommes. En tout, 226 personnes sur les 1379 du village. Soit 16 % des habitants.

Jeunes gens célibataires (nés de 1885 à 1871, âgés de 21 à 35 ans)	Hommes : 44 Bourg : 11 Hameaux : 33 Les célibataires vivent dans leur famille (parents, frères et sœurs, oncles et tantes), 3 chez leur patron, un seul en concubinage.	Femmes : 30 Bourg : 7 Hameaux : 23 Les jeunes femmes célibataires vivent aussi dans leur famille. Seules trois, aussi, sont logées chez leurs patrons.	Totaux : 74 Bourg : 18 Hameaux : 56
Célibataires et « vieux garçons et vieilles filles » (nés avant 1871, âgés de plus de 35 ans)	Hommes : 55 Bourg : 14 Hameaux : 41 Ces célibataires vivent avec un parent, 8 chez leur patron, 4 chez un « non-parent », 2 seuls.	Femmes : 47 Bourg : 15 Hameaux : 32 2 sont domestique et vivent chez leur patron, 2 vivent chez un « non-parent » ; 7 vivent seules.	Totaux : 102 Bourg : 29 Hameaux : 73
Personnes seules par veuvage	Hommes : 13 Bourg : 2 Hameaux : 11 Chacun des veufs est logé dans sa famille.	Femmes : 37 Bourg : 8 Hameaux : 29 Les veuves, sauf une, vivent avec leur famille.	Totaux : 50 Bourg : 10 Hameaux : 40
Totaux	Hommes : 112 du bourg : 27 des hameaux : 85 Moyenne d'âge homme : 50 ans	Femmes : 114 du bourg : 30 des hameaux : 84 Moyenne d'âge femme : 46 ans	Total sans conjoint : 226 (Bourg : 57 et hameaux : 169) Moyenne d'âge : 48 ans

Document 24 : Les personnes sans conjoint à Illies, en 1906.

Source : ADN, M 374 / 314

Les tranches d'âge sont l'occasion d'examiner les enjeux de cette sociabilité sans conjoint. D'abord observons les plus jeunes célibataires : les demoiselles de 21 à 35 ans sont moitié moins nombreuses que les jeunes gens du même âge dans le bourg comme dans les hameaux. Les femmes se marient donc plus tôt, avec des époux plus âgés qu'elles. Il est à remarquer également que les femmes de moins de 35 ans encore célibataires soit ne travaillent pas, soit exercent des professions de service : servante, domestique, couturière.

¹³⁵ Madeleine Delerue, Entretiens.

¹³⁶ Germaine Lefebvre-Caron, Entretiens.

La catégorie des plus de 35 ans marque véritablement le célibat, avec une moyenne d'âge pour les hommes de 50 ans et pour les femmes de 46 ans. L'éventail des professions montre que cette réalité est vécue très différemment des deux côtés. L'homme célibataire de 50 ans est principalement ouvrier soit à la mine, soit à la ferme ou soit dans l'industrie ; d'autres sont à leur compte comme artisans ; quelques-uns viennent de l'extérieur du village avec comme profession, par exemple, employé-bureaucrate de la Régie des Tabacs ou des Contributions Indirectes. Rares sont les femmes en célibat, en revanche, qui exercent une activité reconnue dans le recensement de 1906 ; celles-là sont épicière ou servante ; celle-ci est institutrice. La plupart, les deux tiers, ont un paraphe en marge où est noté « sans profession » : c'est dire leur dépendance vis à vis du parent chez qui elles logent ou de la personne avec qui elles ont obligation.

Enfin, on peut regarder le cas du conjoint isolé du fait de la mort de l'époux ou de l'épouse : les hommes ne représentent qu'un tiers seulement des situations de veuvage du village au regard des femmes qui forment les deux tiers. Les veuves se remarient donc moins et disposent de peu d'opportunités pour refonder un foyer. Remarquons aussi que, à âge égal, les femmes veuves sont plus nombreuses à exercer un travail reconnu, par exemple une activité marchande, en tenant un petit commerce, comme le fait, même à 70 ans, Camille Dubrulle, qualifiée d'épicière¹³⁷. Les fins de vie étant estimées, pour la France, au début du XX^e siècle, à 52,4 ans pour la femme et à 48,5 ans pour l'homme¹³⁸, les âges moyens des veuves et veufs observés à Illies dépassent très largement ces normes puisque les femmes seules vivent jusqu'à 72 ans alors que les hommes seuls ont une espérance de vie de 65 ans. La sociabilité sans conjoint est donc tellement diverse qu'il vaut mieux éviter le cliché de la vieille fille et du vieux garçon pour parler de vies qui échappent au modèle standard prévisible et prévu.

Globalement, au moment où la Grande Guerre va commencer, il est donc intéressant de récapituler comment les éléments de la population locale étaient imbriqués dans le canton. En premier lieu, on a constaté que les hommes avaient un emploi bien moins précaire que les femmes. Mais ce sont elles, subalternes, fermières ou ouvrières ou marchandes, qui auront à les remplacer, eux qui seront partis dans l'armée, eux qui étaient le monde « dirigeant » des onze communes. Deuxièmement, les femmes ne disposaient pas d'indépendance financière, elles n'avaient ni un savoir ni un niveau d'études comparables à celui des hommes, l'impératif matrimonial étant souvent la clé de leur vie. Et pourtant, la guerre venue, elles vont devoir gérer, organiser, anticiper. Enfin, les réseaux de proximité et de groupe social facilitaient le grand jeu stratégique du mariage, sans que les jeunes époux aient toujours leur mot à dire dans le choix du conjoint. Cependant, en dépit de cet encadrement souvent subi, les femmes restées seules sauront exploiter leurs liens locaux, leur parentèle élargie, et même leurs contacts tissés avec les villages voisins pour au moins survivre.

La naissance avait montré la coexistence des groupes sociétaux très différents dans les communes du canton ; le mariage vient de le confirmer. Qu'en est-il de la mort et de l'outre-tombe¹³⁹?

3) Mourir

Les archives du canton sont la première source de renseignements étant donné qu'elles offrent un intéressant aperçu statistique sur les âges de mortalité. Pourtant elles ne

¹³⁷ ADN, M 374 / 314, Recensement de 1906.

¹³⁸ Michel Winock, *La Belle Epoque, La France de 1900 à 1914, op. cit.*, p 191.

¹³⁹ Emmanuel Leroy-Ladurie, *Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324, op. cit.*, p 592.

signalent qu'exceptionnellement les motifs des décès. Or, pour comprendre la mort, il faut d'autres éléments comme les causes des trépas, les comportements face aux décès et les attitudes sociales collectives lors des funérailles. La rareté des témoignages pour le début du XX^e siècle à Illies et dans les bourgades environnantes constitue l'obstacle principal sur lequel se heurte notre recherche.

Le journal mensuel *L'Echo paroissial* que le curé d'Illies, l'abbé Philippe Dufour, édite depuis 1901, permettra d'en mieux saisir les enjeux. Ce bulletin local, notre seconde source documentaire, est distribué gratuitement à chaque famille, ce qui permet à l'Eglise d'entrer facilement dans les domiciles. De plus, la petite brochure de huit pages, gardée soigneusement à l'abri des dégâts possibles, est objet de collection, stocké de numéro en numéro, en prenant garde de n'en perdre aucune¹⁴⁰. Il est remarquable que, malgré la Grande Guerre, les ruines et les incendies qu'elle a occasionnés, en dépit de l'évacuation et de l'exode, des exemplaires aient pu être conservés jusqu'à aujourd'hui. On regrette leur mauvais état et leur suite très incomplète, mais la lecture de ces lignes de presse paroissiale sauvées par la volonté de quelques-uns est quand même révélatrice des enracinements populaires du temps. Il est à noter que les archives diocésaines ne disposent pas non plus du recueil complet de ces bulletins paroissiaux.

La troisième source, enfin, consiste en entretiens réalisés, il y a une trentaine d'années, auprès des anciens d'Illies, dont, en particulier, Yvonne Gille-Lecompte qui évoque sa famille au début du XX^e siècle. Elle dit, à propos d'une jeune parente du bourg : « Elle était tuberculeuse. Elle a eu un poumon bien attaqué et l'autre était infiltré. Elle a été bien atteinte ; elle crachait du sang. Mais aussi elle a été bien soignée. » A propos de sa maman, elle ajoute : « Elle a eu des crampes d'estomac en pleine nuit. On est allé voir le docteur pour ce qu'il fallait faire »¹⁴¹. Ces paroles donnent un écho aseptisé mais clair sur les ravages que la maladie opère chez les jeunes comme chez les plus âgés. La mort est souvent au bout des ces dysfonctionnements.

A quels résultats aboutissent, d'abord, les études statistiques possibles sur la mortalité à Illies ? En second lieu, quelle image les habitants se faisaient-ils de la fin de toute vie, c'est à dire quelles aspirations et quelles craintes expliquent le comportement de chacun face à la mort entrevue ou vue chez les autres, face à la mort des siens, chez soi, et face à sa propre mort ? Quelles idées courantes, enfin, s'expriment-elles et, parallèlement, quelles idées différentes pointent-elles à rebours du flot du consensus ? Cette réflexion sur la façon d'affronter la mort annonce des types de comportement installés qui resteront à l'œuvre durant la Grande Guerre dans les populations du canton.

Le constat statistique (Document n° 25) effectué à Illies fait apparaître un taux de mortalité, sur les quatorze premières années du siècle, de 19,25 ‰. Cette moyenne masque des variations qui vont de 17,55 ‰ en 1901 à 16,31 ‰ en 1911 en passant par 22,5 ‰ en 1906.

	1901	1906	1911
Nombre de décès par rapport à la population totale	24 décès sur 1367 habitants	31 décès sur 1379 habitants	24 décès sur 1471 habitants
Taux de mortalité	17,6 ‰	22,5 ‰	16,3 ‰

Document 25 : Tableau - La mortalité à Illies au début du XX^e siècle

Source : ADN, M 374/314.

¹⁴⁰ Béatrice Lerouge, Entretiens.

¹⁴¹ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

Arrêtons-nous à l'année du dernier recensement avant la Grande Guerre, 1911. Le taux de mortalité, pour la France, est de 18,3 ‰¹⁴² alors que dans notre commune de référence celui-ci est de deux points plus bas. Globalement, la mortalité à Illies présente donc en 1911 un meilleur indice que dans le reste du territoire national. La reprise économique, après la marasme de la période dépressionnaire de 1886-1890, a permis à ce village industrialisé du sud-ouest de Lille de redéployer des activités nouvelles comme la chimie des explosifs et la fabrication des parfums, d'offrir des possibilités d'embauche à des personnels qualifiés et de faciliter l'installation de familles qui profitent ainsi du retour à la prospérité. La population, on l'a vu, a gagné 104 habitants en dix ans, c'est à dire qu'elle s'est accrue de 7 %. Ailleurs en France, cette année 1911 a vu augmenter les décès des personnes vulnérables à cause de la grave épidémie de diarrhée qui a sévi. Il s'avère qu'à Illies, si cette maladie n'a pas eu d'impact apparent, il y a eu d'autres années noires, de 1905 à 1908, où une mortalité élevée supérieure à 20 ‰ a sévi sans que les causes soient connues, étant donné le vide des archives communales à ce sujet.

	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908	1909	1910	1911	1912	1913	Totaux
Décès de sexe masculin	13	18	14	8	7	14	16	25	17	8	15	11	15	8	189
Décès de sexe féminin	15	6	13	14	12	16	15	14	10	18	9	13	13	15	183
Total des décès annuels	28	27	27	22	19	30	31	39	27	26	24	24	28	23	372
Lieux des décès hors domicile :		3 décès sur la route, 1 chez un grand-parent		2 décès chez un grand-parent			1 décès chez un grand-parent	1 décès sur la route	2 décès chez 1 patron		2 décès chez le patron		2 décès chez un grand-parent	1 décès chez un non-parent	15 soit 4 %

Document 26 : Evolution de la mortalité masculine et féminine, lieux de décès, à Illies de 1900 à 1913
Source : ADN, M 374/314

En dépit du peu de renseignements sur le mourir dans le canton, quelques indices relatifs au lieu des décès laissent entrevoir le vécu social de cette population. D'abord, la majorité des habitants, hommes et femmes, enfants et vieillards, trépassent à domicile. C'est la situation vécue par 96 % des habitants. Bien qu'il existe un hôpital à La Bassée et des centres de soins avec des religieuses-infirmières dispersés dans les diverses communes, et spécialement à Illies, la mort a lieu chez soi. En 1911, Jeanne Aerens, 86 ans, rentière et veuve, meurt dans sa maison ; Jules Toulotte, rentier de 49 ans, décède chez lui ; Aimé Lézier, ouvrier d'usine de 28 ans, décède en son domicile ; Gisèle Lévecque meurt dans la maison de ses parents à l'âge de huit mois ; Clémence Lerouge, mariée et journalière de

¹⁴² Joëlle Boyer - Ben Kemoun, *Populations et sociétés de 1880 à 1945*, Ellipses, Paris, 1996, p 21.

son état, meurt à 57 ans en sa maison. En 1911, tous les décès du village ont eu lieu au domicile du trépassé.¹⁴³

Parfois, ce n'est pas le cas. C'est la réalité pour près de 4 % des gens, soit quinze personnes, selon notre étude. Six meurent chez leurs grands-parents, quatre décèdent chez leur employeur, quatre sont retrouvés morts sur la route, un chez un « non-parent ». On voit bien que la maison d'un très proche, ici le demeure des grands-parents, reste le lieu de décès se substituant le mieux au domicile personnel s'il advient que ce n'est pas dans sa propre maison. Il y a également les situations particulières des ouvriers décédant chez leur employeur. Est-ce une mort inopinée ? Le décès s'est produit-il dans l'étable ou la pièce à dormir réservée au personnel ? Rien ne permet de donner une réponse. Restent les cas de décès sur les routes. Quatre personnes ont connu cette fin de 1900 à 1913 parmi les habitants d'Illies. Il s'agit d'un cabaretier de 54 ans aperçu sans vie à Salomé au « haut de Terque », d'un scieur de long retrouvé mort à une heure du matin chemin de Laventure, d'un domestique au lieu-dit le Calvaire, d'un homme de 23 ans, sans profession, « près de sa demeure ». On peut supposer une chute fortuite, un accident, une noyade ; mais les causes de ces morts suspectes n'ayant pas été données, il est inopportun d'épiloguer sur les facteurs de ces décès.

Cette étude statistique doit encore être complétée par les proportions de décès de sexe masculin et féminin. L'équilibre est quasi atteint : 189 d'un côté, 183 de l'autre, sur les 14 années du tableau. Soit quasiment 50 % dans les morts de sexe masculin et de sexe féminin.

	1910	1911	1912	1913	Moyenne
Age moyen des décès masculins de l'année	5	7	2	5	42
Age moyen des décès féminins de l'année	0	0	7	1	44
Age moyen des décès durant les quatre années	7	8	8	9	43

Document 27 : Répartition des âges de décès selon les sexes durant le début de la seconde décennie du XX^e siècle, Illies.

Source : ADN, M 374/314

Les écarts dans la répartition des âges de décès sont importants d'une année à l'autre durant la période qui s'étale de 1910 à 1913. On y voit 22 ans d'âge de décès moyen en 1912 côté masculin tandis que, côté féminin, on ne descend pas en dessous de 31 ans ; inversement les morts « homme » montent jusqu'à 67 ans alors que les morts « femme » ont comme point le plus élevé 57 ans seulement. C'est donc à la moyenne qu'il faut se fier et là, en dépit de ces mesures annuelles variables, on arrive au même point d'équilibre qui est de 44 ans pour les unes et des 42 ans pour les autres. La moyenne

¹⁴³ ADN, M 374/314, Recensements de 1906 et de 1911.

globale se situe à 43 ans pour l'ensemble de la population juste avant que la guerre ne commence. Il faut comparer ces nombres avec la moyenne française d'espérance de vie qui est déjà de 40 ans en 1850, et qui a gagné 10 années pour se situer à 50 ans en 1914¹⁴⁴. Illies présente un retard de sept années. Par conséquent, malgré l'alimentation meilleure, et particulièrement l'introduction dans quasiment tous les foyers de la viande et du sucre¹⁴⁵, quoique les progrès de la médecine aient fait reculer tuberculose, choléra, diphtérie, tétanos, pneumonie, fièvre typhoïde et méningite sans les supprimer, encore que les progrès des soins soient remarquables, l'âge de la mortalité reste située pour les hommes comme pour les femmes aux alentours de la quarantaine.

La guerre qui va faire irruption bientôt dans ce contexte de mortalité assez précoce ne sera pas perçue comme une rupture très brutale avec ce qui est vécu alors : les populations locales sont habituées à la mort des jeunes gens et des adultes dans la force de l'âge aussi bien qu'à la vue des vieillards soutien de famille et des femmes âgées qui continuent à travailler pour contribuer à la marche de la maison. La mort prématurée fait partie du quotidien en 1913 quelque soit le milieu où elle passe ; mais elle peut aussi épargner et permettre à quiconque de vivre longuement parmi les siens. La mort est familière dans les esprits car côtoyée au jour le jour bien avant que la guerre n'éclate.

L'annonce collective du décès est scandée par les cloches de l'église Saint Vaast : « Tiens, il y a un mort. Qui cela peut-il être ? » entend-on. Puis la notification en chaire du nom du défunt constitue la seconde étape, celle de l'individualisation de la personne. La troisième est la mise en route de tout le village autour de la famille en deuil. D'abord, une « prieuse » vient au domicile de chacun, conviant à assister à la cérémonie mortuaire ; la dame frappe à la porte, s'introduit dans chaque maison avant qu'on lui dise d'entrer et, à toute vitesse, parce qu'il faut passer dans tout le bourg et les hameaux, dit : « Vous êtes priés d'assister au convoi, service de quatrième classe et funérailles, de X, qui aura lieu mardi à neuf heures à l'église, départ de la maison à huit heures trente »¹⁴⁶. Chacun va alors « rendre visite », c'est à dire voir la personne décédée et marquer sa sympathie aux siens. Puis, le jour dit, on suit le corbillard depuis le domicile jusqu'au lieu de culte, on assiste aux funérailles, on accompagne le corps jusqu'au cimetière et on serre la main des proches qui, tout en noir et en enfilade, attendent que le défilé de la parentèle et des voisins se finisse. Enfin, pour ceux qui le peuvent financièrement, il y a un café offert ou un petit pain, car on s'est déplacé quelquefois de loin et il reste un bout de route à effectuer pour rentrer à pied à son domicile, parfois en vélo, rarement en automobile.

C'est ensuite qu'intervient, que l'on soit pratiquant ou non, l'*Echo paroissial* : le nom du défunt est inscrit sur le mémorandum du mois de ce journal et, lorsque la distribution du bulletin est faite à domicile, chacun se souvient une dernière fois du disparu. Ce mensuel¹⁴⁷ livre, en outre, deux types de pages : les unes communes au nouveau diocèse de Lille avec un contenu d'édification chrétienne, et les autres personnalisées par chaque localité donnant des informations : les débuts du christianisme dans la paroisse, les vies de saints édifiantes, les baptêmes-mariages-sépultures de la localité. Le journal d'Herlies et celui d'Illies, par exemple, diffèrent sensiblement, mais le point commun est bien le mémorandum des événements familiaux de la commune durant le mois écoulé. C'est ce qui intéresse le plus le lecteur.¹⁴⁸ L'*Echo paroissial* d'Illies du 15 juillet 1902, par exemple, donne le décompte des défunts du village durant le mois de mai précédent. Voici ce qu'on peut voir, en page deux, sous le titre *Memento paroissial* :

¹⁴⁴ Pierre Guillaume, *Histoire sociale de la France au XXe siècle*, op. cit., p. 46.

¹⁴⁵ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

¹⁴⁶ Denise Dhennin-Lésy, Entretiens.

¹⁴⁷ Archives diocésaines, Journaux paroissiaux du diocèse de Lille.

¹⁴⁸ Madeleine Delerue, Entretiens.

Sépultures :

- Ont été inhumés en terre sainte pour y attendre la résurrection des morts :

. 24 mai : François Debout (Transloy), 18 ans et demi

. 31 mai : Laure Debout (Transloy), 16 ans et 10 mois

« Les justes se sont tenus devant le Seigneur et n'ont point été séparés l'un de l'autre ».
(Paroles de l'Eglise)

- Est devenue ange du ciel et priera pour ses parents :

. 2 juin : Albertine Dubusse (Vert-Chemin), 9 mois et demi.

Les termes utilisés, tels que « sépulture », « inhumé », « terre sainte », appartiennent à un glossaire spécifique : vu depuis *L'écho paroissial*, le trépassé n'est déjà plus le voisin de la rue, décédé de maladie ou d'accident, mais le chrétien en route vers l'éternité, avec, comme dernière étape terrestre, sanctifiée par les souffrances du Christ, sa mise au tombeau dans le cimetière local. En effet, après sa mort, l'enfant Albertine, neuf mois et demi, « est devenue un ange au Ciel qui priera pour ses parents » tandis que les jeunes gens François et Laure, dix-huit ans et seize ans, sont « des justes » qui se tiennent « devant le Seigneur » pour « attendre la résurrection ». Cette réinsertion chrétienne du défunt, qui fut baptisé et qui est repris par l'institution ecclésiastique, est conforme aux observations de Jean Fourastié¹⁴⁹ qui dit que « la mort régnait au sein même du village avec, pour symbole, le cimetière entourant l'église ». Avec cette collectivité paroissiale omniprésente autour de la fin de vie, l'individu semble davantage appartenir à l'espace public et chrétien qu'au quant à soi.

De près, l'impression est différente. S'il est vrai qu'un fonds de foi reste présent dans de très nombreuses familles pour ce qui est du ressort des grands événements de la vie, le quotidien est en réalité assez tiède, même à l'instant du trépas. Le moment ultime est une affaire privée, en dépit de la venue du prêtre qui se déplace au domicile des mourants afin de donner les derniers sacrements. Et le fait que ce soit justement une réalité vécue dans le cadre fermé des maisons particulières entraîne une méconnaissance des circonstances de la mort des gens du lieu. Les témoignages oraux se font discrets¹⁵⁰ et les archives municipales de la Belle Epoque ne donnent pas d'indications autres que les renseignements classiques sur le jour et l'heure du décès. Nous ne savons rien sur les facteurs, les entourages, les solitudes et les sollicitudes qui entourent la mort. La seule certitude, on l'a vu, c'est que l'on décédait chez soi, « en sa demeure » disent les textes municipaux. Naissance et trépas obéissent donc au même schéma : cadre familial clos, présence parfois d'un médecin ou d'un personnel paramédical, accompagnement d'un voisin qui se fait déclarant à la mairie.

Naissance et trépas, d'ailleurs, se confondent parfois tellement qu'il arrive que des enfants « naissent sans vie ». Dans cette comptabilité démographique des années 1900 à 1913 qu'on vient d'observer, ils sont nombreux à appartenir à cette catégorie d'enfants mort-nés : 32 sur 372 décès, soit près d'un dixième des défunts du village, souvent dans les milieux ouvriers et chez des mères d'âge jeune. Cette mortalité intra-utérine, en partie provoquée par des causes naturelles physiologiques, est révélatrice dans le reste des cas, celui des avortements, à la fois d'une détresse face aux difficultés économiques ou sociétales mais surtout d'une résistance des femmes de notre monde villageois face à l'ordre dominant qui demande des enfants dans le cadre du mariage. A Illies, sur les 32 bébés à naître, les textes consultés ne disent pas combien sont concernés par cette problématique de mortalité provoquée. D'une part, les faiseuses d'anges, comme on disait,

¹⁴⁹ Jean Fourastié, *La réalité économique. Vers la révision des idées dominantes en France*, avec la collaboration de Jacqueline Fourastié, Paris, Hachette, coll. Pluriel, n° 8488.

¹⁵⁰ Madeleine Delerue, Entretiens.

étaient appelées à domicile en cas de besoin auprès des femmes qui, au lieu d'accepter de mettre au monde un enfant non souhaité pour des raisons économiques ou familiales, refusaient de laisser en vie leurs fœtus. D'autre part, ces avorteuses étaient aussi sollicitées par des femmes indépendantes d'esprit qui récusait la pression de l'Eglise recommandant que l'enfant soit l'aboutissement de la relation sexuelle maritale. Dans les deux cas, elles faisaient disparaître l'embryon non souhaité par injection d'eau savonneuse, ou autre aiguille à tricoter, la discrétion étant stipulée expressément¹⁵¹. Ces témoignages se disent sous le couvert de la non-diffusion des noms des personnes citées. Le sujet est tabou sur ces avortements, un siècle encore après.

La formule « fausse couche », utilisée par les rédacteurs des actes d'Etat civil à propos de 10 % des décès du village, peut donc recouvrir plusieurs réalités : l'incapacité des médecins et des accoucheuses à mener à bien une naissance, la solitude féminine, la détresse morale face à l'enfant à naître, voire même l'esprit fort de certaines femmes qui veulent décider elles-mêmes du choix de la composition de leur famille. Dans toutes ces situations, il est certain qu'il y a un défaut des méthodes contraceptives qui se limitent souvent à la connaissance d'une pharmacopée traditionnelle à base de soufre ou de plantes comme le safran et l'hysope.¹⁵² Cette mortalité intra-utérine révèle donc autant la faiblesse médicale, les difficultés morales que le refus de la tutelle catholique sur la vie de chacun.

Une seconde mortalité fait aussi des ravages, celle des enfants de moins de un an. Leur nombre se monte, pour les 14 premières années du XX^e siècle, à 66 sur 372, soit 17 % des décès. Leur mortalité dite infantile, calculée par rapport cette fois au nombre total d'enfants vivants, est de 114 ‰ à Illies au début de ce siècle. Même si le taux semble particulièrement élevé, il reste malgré tout dans la fourchette basse par rapport aux 135 ‰ de la moyenne départementale et aux 175 ‰ de la moyenne française selon l'analyse de Michel Winock pour la France de 1900 à 1914¹⁵³. Aucune cause n'étant citée dans les registres municipaux, il est difficile de juger de la qualité des soins obstétriques et pédiatriques du canton de La Bassée et d'établir un classement des raisons de ces décès. Pourtant on ne peut s'empêcher de faire le lien entre cette mortalité et ce que les Britanniques ont décrit lors de leur venue dans la région en 1914, à savoir « des puits souillés, une odeur nauséabonde et des émanations endémiques ». Ce manque d'asepsie, associé à des maladies encore courantes comme la tuberculose des parents, amène le constat des 114 ‰.

S'ensuivent encore, dans le cadre des autres décès d'enfants, ceux qui se situent entre un et douze ans, l'âge de fin de scolarité obligatoire. Leur nombre est de quarante-huit, soit 12 % de la mortalité totale. La vie à Illies, comme dans tout le canton et comme dans le reste de la France, est par conséquent fragile. Les menaces de la maladie et de la mort sont des constantes. Les épidémies, sans qu'on sache lesquelles, en sont une cause car il existe en effet des années « avec » et des années « sans » : en 1900, dix des vingt-huit morts sont des décès d'enfants de un à douze ans ; l'année suivante, il y en a encore cinq sur vingt-deux ; puis la mortalité se stabilise autour de trois à quatre enfants ; seules les années 1911 et 1913 ne comptabilisent pas de décès en bas âge. Les améliorations sont donc réelles depuis le début du siècle jusqu'aux prémices de la guerre. Le trend est positif.

Derrière tous ces décès, ceux des morts nés, ceux de moins de un an, ceux de un à douze ans, se profile l'absence de diagnostic médical sûr, de médicaments adaptés et de soins compétents auprès des nécessiteux, des blessés et des alités. Le médecin ne vient pas, ou alors trop tardivement, et son absence signifie aussi le vide du traitement. Ainsi, en additionnant tous ces cas de mortalité autour de l'enfance, on obtient 146 décès, c'est à

¹⁵¹ Eliane Dupretz, Entretiens.

¹⁵² Madeleine Delerue, Entretiens.

¹⁵³ Michel Winock, *La Belle Epoque, La France de 1900 à 1914, op. cit.*, p. 191.

dire 38 % des trépassés du village, largement plus du tiers. On est bien dans un environnement de grande mortalité. La guerre avec les annonces des premiers morts au combat surprendra moins qu'on ne le croit : l'habitude de voir mourir est une réalité ordinaire du début du XX^e siècle comme celle d'entendre parler du décès de quelqu'un de jeune encore. Ce fait que la mort rôde entraîne le recours à des pratiques présentes en nombre dans tout le village : breuvages de plantes sauvages ou décoctions préparées par des sorcières, penseurs de secrets qu'on consulte ou rebouteux vendeurs de miracles, l'arsenal existe pour conjurer le mal et sa faucille.

La face congestionnée, palpitants de frissons sous les vêtements dont ils surchargeaient leurs épaules grelottantes, ils s'alitaient. Ceux qui s'abandonnaient de la sorte ne se relevaient plus. Ils perdaient le goût aux nourritures grossières et indigestes qui constituaient le fond peu varié de l'alimentation générale. Il leur répugnait d'ingurgiter les breuvages amers de salsepareille ou les tisanes tièdes dont la compétence suspecte des bonnes femmes enseignait les recettes : fleurs de sureaux ou de tilleul, mixture de bourrache et de valériane, décoction de feuilles d'absinthe, panacées diaboliques qui soulevaient le cœur aux moins délicats. A défaut d'autres remèdes, certains avalaient bols sur bols d'infusion de tiges de cassis. Boisson inoffensive, mais bientôt odieuse.¹⁵⁴

Les « sorciers » étaient en quantité, un par hameau, ou à peu près. A Ligny-le-Grand, il y avait des jours où les personnes venues en vélo piétinaient nombreux au dehors de la maison en attendant leur tour pour entrer chez la rebouteuse ; on y venait même en voiture, c'est dire que tous les milieux étaient avides de profiter de l'entremise de cet esprit fort. Au Transloy, il suffisait qu'une sarabande de mauvais esprits fasse un vacarme « assourdissant » dans un grenier pour que la personne habitant les lieux ait une réputation de jeteuse de sorts¹⁵⁵. Le plus célèbre guérisseur du canton était celui de Willy, surnommé « le bon dieu de Willy ». On venait le consulter dans un rayon de trente kilomètres à la ronde et ses pratiques avaient beau être surprenantes, sa notoriété n'en pâtissait pas :

C'était un vieillard maniaque, méthodique et ponctuel dans ses habitudes et ses itinéraires. Son taudis quitté aux primes lueurs de l'aube, le cueilleur d'herbes avait accoutumée de n'y rentrer qu'à la nuit tombée, courbatu par ses longues et mystérieuses randonnées d'Errant par tous les chemins, frère du légendaire Jamais-Las, le juif Isaac Laquedem des imageries d'Epinal. Il lui ressemblait d'ailleurs par plus d'un côté. Long, décharné, osseux, été comme hiver, le bonhomme portait même vêtue : un ample pardessus dégarni de boutons et délustré qu'une ficelle fronçait autour du col sur un linge douteux. A cause de ses épaules maigres qu'il avait fort voûtées, tant il allait pensif et incliné, les yeux furetant la terre, sa souquenille miteuse, remontée derrière sur les fuseaux de ses jambes grêles, pendait devant lui à angles droits écartés par le rythme saccadé de la marche.

Le vieux Marche-sans-cesse pérégrinait ainsi avant la guerre, à travers le canton, étrange, insouciant du temps, indifférent aux gens et satisfait de son hermétisme. Nul ne pouvait se vanter d'être entré dans sa familiarité. Il résistait aux avances et demeurait pour ses voisins aussi distant qu'énigmatique. Mais lorsqu'il passait, lent et grave, lorsqu'ils le rencontraient d'aventure chargé de sa moisson d'herbes, comme d'autres de leurs glanes d'épis, les paysans considéraient ce chemineau bizarre avec un sentiment complexe où se mêlaient révérence et crainte, superstition et confiance. Au bord des marais, dans les brumes matinales aux crépuscules bleus de clairs de lune, l'homme était censé accomplir des rites interdits.

¹⁵⁴ Léon Bocquet, *Le Fardeau des jours*, Paris, Albin Michel, 1924, p. 96

¹⁵⁵ Madeleine Delerue, Entretiens.

Au regard des rustres, il représentait la magie noire et la science défendue, le monde inconnu où ne s'arrête pas volontiers la pensée villageoise. Doudou n'était pas seulement dans l'idée de beaucoup le rebouteux aux onguents efficaces, le sorcier inquiétant en commerce avec les esprits malins. C'était le guérisseur, l'homme au pouvoir surnaturel et redoutable, tenu de Dieu ou du diable. C'était l'initié aux influences de la nature soumise à ses incantations. Saint ou maudit, il dominait l'au-delà ténébreux et commandait aux forces secourables ou hostiles de l'invisible. Thaumaturge damné en communication avec les mauvais anges, il se servait de ses prérogatives pour le bien. La vénération et l'effroi suivaient le trimardeur du mystère. La crédulité sans recours de milliers de gens à la ronde invoquait son assistance à l'article de la mort. Il était l'attendu des agonisants, l'espérance désespérée des mères, celui qui détient le secret formidable de la vie et du trépas.

Ses longues mains à l'onction sacerdotale, ses mains levées sur des affres ou des remords savaient, ainsi que celles d'un dieu, provoquer des prodiges. N'avait-il pas rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et leur souplesse et leur activité à des membres fracturés ou perclus de rhumatismes ? Foulures doubles, luxations, épaules démisées, rotules déboîtées, entorses, c'était même là, outre les maux d'yeux, les taies et les cataractes, sa nombreuse spécialité. La seule imposition de ses doigts maigres sur le corps du patient était salutaire souvent, lénifiante toujours. Mais il fallait croire, croire à la vertu qui sortait de lui, au fluide opérant de ses sortilèges, employer sans scepticisme, ni hésitation, ses pommades, ses opiatés, ses électuaires, ses remèdes, obéir avec une foi sans réserve et persévérante à ses prescriptions singulières.¹⁵⁶

Le rebouteux sauve souvent. Parfois il peut faillir. Alors, ou en même temps, on a recours aux saints protecteurs qu'on prie et qu'on fleurit aux nombreuses chapelles votives installées à l'encoignure des maisons qui ont bénéficié des précieuses attentions de ces intercesseurs divins. On fait des neuvaines ciblées en fonction de la douleur qui apparaît pour la contrecarrer aussitôt. Tel enfant a des difficultés pour percer ses dents, on se rend à Fromelles prier sainte Apolline afin que le mal soit conjuré au plus vite. A Aubers, il existe une source miraculeuse pour les maladies des yeux et on y vient avec sa gourde ou son bidon afin de repartir avec le précieux liquide qui guérira les humeurs mauvaises. La chapelle de Ligny-le-Grand, à Illies, dédiée à Notre Dame de Toute Grâce, est priée à longueur d'année par des pèlerins individuels, mais ils sont très nombreux aussi à s'y déplacer en foule, tout spécialement le lundi de Pentecôte, car des protections particulières sont demandées pour les enfants présents qui sont bénis et confiés à la Vierge Marie pour le reste de leur vie.

Cette familiarité avec la menace de la maladie et du décès entraîne l'intégration des défunts dans toutes les pratiques du quotidien. Tel enfant qui naît pourra porter le même prénom que celui qui vient de trépasser, jouant le rôle de substitut du parent absent. Ainsi, en 1908, après la mort de François Carbonnel, âgé de soixante dix-huit ans, l'année suivante, un autre François Carbonnel, âgé de dix mois, se retrouve sur la liste des décès d'Illies.¹⁵⁷ On a donc donné, à quelques jours d'écart, le prénom du mourant à l'enfant qui naît, façon pour lui d'endosser la place du vieil ancêtre. Une forme de sociabilité du mort est en place puisque celui-ci revient sous la forme d'un nouveau-né, cassant par là l'angoisse primordiale du devenir après le décès. La religiosité y participe par le biais des messes payées pour le repos du défunt et auparavant par les rites durant l'agonie. Le malade, enfant, adulte ou vieillard, est aspergé d'eau bénite avec le buis des Rameaux, un cierge de la Chandeleur est allumé à son chevet et toute la famille récite sans discontinuer

¹⁵⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p 218 à 221

¹⁵⁷ Archives municipales, Illies, état-civil, 1908-1909.

la litanie des agonisants¹⁵⁸. Muni de ces viatiques quasi païens, conformes dans tout le canton, mais aussi dans la région du Nord – Pas-de-Calais, le défunt pourra faire partie des sauvés. Et la famille, même en grand deuil, peut trouver elle aussi du repos et ne pas être tourmentée par l'âme de celui, de celle, qui vient de quitter la terre. La guerre aura ceci de terrible que les habituels viatiques pour l'au-delà ne seront pas mis en place. Pour les survivants, la mort de leur soldat n'aura pas été respectée dans ses rites du passage. Voilà pourquoi aussi mourir à la guerre sera une épreuve pour les parents du militaire défunt.

Il faut aussi considérer l'ensemble ceux qui décèdent à partir de douze ans et qui forment les défunts « en activité » puisque le fait de travailler s'étale depuis la fin de l'école obligatoire jusqu'à la fin de l'existence. Ils représentent les deux tiers des décès. Avec de grandes variantes : 4 % parmi eux meurent de douze à vingt ans, 48 % de vingt à soixante ans et encore 48 % au delà. La moitié des actifs vivent donc vieux à Illies, quelque soit leur milieu socioprofessionnel, surtout du côté des femmes. En prenant l'exemple de 1913, si Sophie Buisine, rentière, atteint l'âge de quatre-vingt-huit ans, des métiers nécessitant d'employer de la force physique n'ont pas empêché Pierre Laisnel, journalier, Fideline Collier, ménagère, Hortense Warrasse, journalière et François Biervoye, journalier, d'atteindre aussi les âges de 89, 87, 85 et 81 ans. Le privilège de l'aisance financière, s'il permet plus facilement de dépasser le cap des mortalités de bas âge, ne donne donc pas l'assurance de la longévité. Henri Delerue, qualifié sur les documents communaux de « rentier et maire de cette commune », meurt en 1910 à l'âge de soixante-neuf ans ; pareillement pour Ernest Peuvion (55 ans), pour son frère Henri Peuvion (59 ans) et pour Adrienne Peuvion-Brès (46 ans), tous trois propriétaires-exploitants de la distillerie de l'Ecuelle : ils décèdent « jeunes » en 1907, 1908 et 1910, laissant l'affaire aux mains d'enfants non encore préparés à la succession. Toutes les catégories sociales et tous les âges étant concernés, le caractère habituel de la mort avant la vieillesse fait qu'elle est acceptée.

Pourtant, une évolution se dessine, au moins dans les lieux : le cimetière qui avait, depuis les premiers temps de la paroisse au XI^e siècle, entouré l'église, est en train de connaître sa première mutation. Des décisions hygiénistes dictées par la salubrité, le manque de place et le souci d'aménager un parc planté au cœur du village, et acceptées par un vote à l'unanimité du conseil municipal, amènent à « déplacer le dit cimetière depuis le centre bourg vers le chemin d'Herlies, à égale distance entre l'église et la gare »¹⁵⁹. Le terrain est acheté, les abords sont en cours d'aménagement, les fondations des clôtures sont en voie d'être achevées, il reste à opérer la translation des cercueils, des caveaux et des tombeaux, du moins ceux qui peuvent être démontés. Les négociations sont âpres entre les propriétaires qui veulent garder leur imposante chapelle mortuaire, les modestes qui souhaitent remettre leur plaque d'inscription familiale et ceux qui voudraient simplement que les ossements soient ramenés dans les nouvelles concessions. Les travaux d'installation n'en finissent pas d'engager discussions et interrogations au point qu'à l'été 1914 peu de sépultures ont pris place. Le déplacement en cours de l'ancien cimetière vers le nouveau est le témoin du double mouvement qui caractérise alors le secteur : hygiénisme, d'une part, et glissement du centre depuis le bourg vers les périphéries en extension, d'autre part.

La mort dans le canton de La Bassée au moment où la guerre va commencer appartient au fond mental qui rend fataliste face aux désordres de l'existence. Le rôle accompagnateur de l'Eglise et des puissances occultes, les épidémies périodiques, la fréquence des décès de proches et de voisins, les débats sur les cimetières : voilà la

¹⁵⁸ Yves-Marie Hilaire, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras, 1840-1914, op. cit.*, tome 1, p 148.

¹⁵⁹ ADN, 2 O 314 / 119, Illies, liasse de l'avant-guerre 1914-1918.

concordance d'éléments qui forment la structure psychologique de ceux qui seront livrés à la lourde mortalité qui se profile dès les premiers mois de la mobilisation. Ce climat contribuera à créer un contexte d'acceptation de la mort à la guerre.

III. Les représentations d'un pays d'eau et de clans

Léon Bocquet (1876-1954), poète et romancier né à Marquillies, a su exprimer, parce qu'il a vécu en décalé et autrement, ce que fut le Pays de Weppes de son enfance. Le regard qu'il porte est, dans les années 1910, celui du dandy parisien qu'il est devenu, celui du « jeune et fulgurant météore des Lettres », selon les formules de l'époque¹⁶⁰, l'homme des réseaux régionaux (Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach) et des milieux de la capitale où il faut briller avec de bons mots. Léon Bocquet, dans l'esprit de nombreux intellectuels de son temps, affiche à la fois une moue vis à vis de la province qui l'a nourri et un dédain pour le parisianisme qu'il fréquente assidûment pourtant. Dans ses textes, la campagne est sordide, le beau est tragique, l'industrie et l'entreprise sont les ferments de demain. Il passe d'une idée à l'autre, d'un appétit au suivant, un peu à la façon des « Jeunes gens d'aujourd'hui » dépeints par Agathon¹⁶¹. Une pensée, toutefois, domine, chez lui, induite par ses travaux gagne-pain de traducteur d'ouvrages en anglais, celle d'une grande fraternité internationale. On comprend que la guerre va casser cette empathie qui amenait Léon Bocquet à voir la fraternité européenne comme une issue aux grands débats du temps.

Le Pays de Weppes, tel qu'il est vu par Léon Bocquet, est certes une terre-mère prodigue, ainsi que les statistiques agricoles françaises et les commentaires des armées britanniques viennent de le montrer, mais aussi un pays de rejet. L'auteur insiste sur tant d'aspects négatifs dans ses descriptions du canton de son enfance qu'on se demande ce qu'il reste à y aimer. Le principal revers de ce paysage vert est l'eau, l'eau insinuante, l'eau omniprésente, l'eau à désespérer. Non pas l'eau de la Marie-Graulette des fables pour enfants, celle qu'on convoque dans les communes de ce canton afin de faire peur et d'éloigner les petits des mares où ils pourraient se noyer. Non pas l'eau qui permet de faire pousser une végétation riche. Mais une eau qui noie, mais un air humide, mais un climat désagréable.

Chez lui, deuxièmement, la vie des gens est disséquée sans guère d'aménité ; les hommes et les femmes d'ici sont vus, depuis sa réussite parisienne, comme des données concrètes qu'il analyse sans inclination, de simples objets d'observation alors qu'il fut, peu de temps avant, un des leurs. Les hommes y sont montrés « drus et tenaces, pieds fermes et coffres solides, de cette forte race paysanne que ni les mois accumulés ni le labeur ne réussissent à courber »¹⁶². Les boutiquiers, les ouvriers d'usine et les mineurs, pourtant nombreux dans le canton, n'ont guère de place dans ses ouvrages. Les femmes sont dépeintes sans sympathie : « Puissantes et massives maritornes, elles accusaient des rotondités solides et généreuses, mais avec un visage rond et couperosé, aux traits masculins et impérieux que surmontait un chignon de travers épinglé à la diable, et un

¹⁶⁰ Christophe Prochasson, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Le Seuil, Paris, 1993, p 9.

¹⁶¹ Henri Massis et Alfred de Tarde (Agathon), *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris 1913. Réédition avec présentation de Jean-Jacques Becker. Paris, Imprimerie nationale, « Acteurs de l'Histoire », 1995 puis 2003.

¹⁶² Léon Bocquet, *Le fardeau des Jours*, op. cit., p 5.

ventre de génitrice déformé de bonne heure par des maternités précoces et les âpres travaux de la ferme et des champs »¹⁶³.

Enfin, la trame du quotidien y est démêlée dans ses ressorts sordides, exagérés par rapport au vécu des onze communes du canton : rapports familiaux sans affection, peu de place pour l'amour des enfants, le travail comme presque seul remède au mal de vivre.

Pourtant, en dépit de ce regard dépourvu d'aménité sur le canton de La Bassée, trois notions sont éclairantes dans *Le fardeau des jours* pour comprendre le monde du canton au moment où la Grande Guerre va commencer : d'abord la représentation d'un pays d'eau corrobore les observations des militaires britanniques ; ensuite les familles sont perçues comme des entités claniques qui restent soudées dans l'adversité ; enfin l'intellectuel Léon Bocquet, par son regard distancié envers les problèmes du pays de Weppes, est un précieux témoin des réalités de la région.

1) La représentation d'un pays d'eau

La représentation des Weppes comme un pays d'eau, presque caricaturale dans le roman *Le fardeau des jours*, est le premier constat qui ressort de la lecture de l'ouvrage. Cette eau, surabondante dans le texte de Léon Bocquet, sera d'une importance capitale pour les soldats de toutes les nations qui vont vivre dans le canton durant les quatre années du conflit. Le secteur, depuis La Bassée jusqu'àournes, est un pays d'eau, d'une eau ressassée avec tristesse au long des récits et des poèmes de Léon Bocquet avant la guerre. Emergent de cet environnement liquide des saules qu'on étête pour faire des perches et des fascines. Surmontent ces sols humides des bois dispersés, des villages à clochers et des hameaux à chapelle. L'eau est l'élément omniprésent du *Fardeau des jours* :

Il se mit à pleuviner. D'abord une bruine ténue, suintement de cave humide aux parois du ciel, brouillardant le cercle rétréci de l'horizon, emprisonnant dans un filet aux mailles serrées le paysage [...]. Puis la buée plus dense se dilua en gouttelettes qui pourraient à frimas les cheveux des femmes, imbibait les vêtements et rougissait les visages en sueur et les mains refroidies à leur contact, bousillant de larges pans d'ombres mouvantes.

Puis ce fut la pluie, drue, fine, insinuante. L'eau descendait de partout à la fois. Elle dévalait, par rigoles glaiseuses, des talus. Un coup de vent subit la chassait à droite pour la contrarier ensuite vers la gauche, l'éparpiller et la tourmenter. Le sol détrempé déplaquait aux semelles, tellement glissant et malaisé que trois pas en avant obligeaient maintenant d'en faire aussitôt deux en arrière. (p 27 et 28)

Pluie et vent. Vent et pluie. De l'eau, des bourrasques, du froid. De l'eau ravinant les chemins, étalant, d'heure en heure, sur la campagne, des flaques plus larges où la bise agitait une ondulation sans fin de vaguelettes. De l'eau enlisant le village dans un cloaque de boue. Ensuite du froid. Un grand souffle glacé bousculait les nuages, dérivait les averses et d'un élan impétueux s'élançait à l'assaut des ais disjoints des portes secouées, s'il y avait des portes. (p 92)

Les groupes égaillés, les cousins, franchissent d'un saut simultanément les courants et les flaques. (p 52)

La pâture, en contrebas, absorbait, réservoir ouvert, toute l'eau d'en haut. Arthur fut contraint de placer, mètre par mètre, de grosses pierres afin d'arriver sans encombre à sa porte parmi l'obscurité. Il feignait de rire en s'ébrouant. – Me voilà sauvé ! Le carrosse n'a point versé ; le passage du gué s'est effectué sans dommage. (p 288 et 289)

On retrouvera cette obsession de l'eau à maîtriser dans tous les journaux de marche des troupes allemandes qui vont occuper le secteur. Mais on verra aussi que cette

¹⁶³ *Ibid.*, p 8 et 9.

eau à profusion, dans un terroir riche, est bénéfique pour les cultures, les plantes et les légumes qui y poussent à profusion ; les troupes allemandes occupant le secteur de La Bassée feront du canton un jardin des Weppes offrant de bons rendements afin que les militaires, cantonnés sur place, y trouvent une alimentation meilleure, compensant les manques et les privations, en fin de guerre surtout, les envois venus d'Allemagne s'avérant être insuffisants et les réquisitions régionales trop peu abondantes.

Le soleil de mai, monstrueux souci d'or épanoui, disperse dans le ciel son pollen rayonnant et rend ce bleu matin du Nord ardent et lumineux. L'air tiède vibre. Le village et les champs somnolent à la bonne chaleur. La terre verdoie de jeune blé et d'avoine neuve. Le vent onduleux rebrousse et lustre d'une caresse les avêtures. Entre les souches fendues des vieux halots, une saulaie, replantée hier et déjà vigoureuse, frémit de ses minces feuilles argentées. (p 341 et 342)

Les parcs, taillés en peine jachère, se couvraient d'une végétation encore clairsemée mais engageante. Les thymes et les sauges arboraient des thyrses mauves et gris, le cerfeuil et les carottes dentelaient leur fine verdure, les pourpiers gras et les laitues déployaient leurs frêles feuilles. Des fleurs de pois hâtifs, délicates et pâles, étoilaient les rames, les grappes roses des groseilliers, les frisures violettes des ciboules chantaient, sous le vent aigret, la bonne chanson réaliste du terroir fécondé. (p 106)

Le terrain nettoyé, foui, profond, remué et tassé, récompensait déjà les efforts de la tribu. Il y aurait du rendement et par ainsi des provisions. Narcisse, entendu à ces travaux, avait déjà repiqué au cordeau de fières rangées de choux et d'endives. (p 107)

Le désormais parisien Léon Bocquet voit la nature de son enfance sous des auspices souvent caricaturés, créant une image agrairienne reconstruite et frisant le mythe. Le reste est du même acabit : les animaux, domestiques ou sauvages, abondent pour nourrir les hommes ; les basses-cours sont remplies de volailles dodues ; les grandes étables, les écuries et les *pourchis* (mot picard pour porcherie) sont bien garnis tandis que les pâtures grasses sont occupées de bêtes nombreuses.

Un matin, monta vers le ciel un cri répété de résurrection : quelques coqs épars saluaient, à plein gosier, l'éclat d'une belle journée commençante. Des poules, à cette invite, dévolèrent de leurs perchoirs et, jalousement surveillées, gloussèrent dans leurs enclos. (p 107)

Dans une écurie [...], dans les pourchis et les étables, j'ai compté, à la cense, trente-cinq génisses et jusqu'à trois cents moutons et agnelles. (p 109)

Les gens se garaient respectueusement pour laisser passer les bêtes à corne balançant leurs pis, flagellant leur croupe de leur queue embousée quand, précédées des biquettes cabriolantes et fantasques, elles s'en allaient brouter aux prés ou s'en revenaient. Meuglements et bêlements, dans l'ombre, à l'approche du soir, émouvaient comme des voix reconnues. (p 109)

Cette eau insinuante, d'une part, et la nature favorable avec des fermes aisées, d'autre part, viennent ici confirmer que le Pays de Weppes sera bien un enjeu domestique important durant la Grande Guerre. L'eau, difficile à domestiquer, en effet, est une des explications de l'âpreté des batailles qui s'y dérouleront, opposant les belligérants face à face, Britanniques et Allemands. Mais le territoire fécond, d'autre part, sera la seconde donnée capitale sans laquelle on ne peut comprendre l'acharnement à garder ce canton lors des très meurtrières percées de Neuve Chapelle, de Fromelles et de la Côte d'Aubers.

2) Un monde de clans, entre le rural, l'ouvrier et l'indépendant

Les habitants du canton de La Bassée, selon Léon Bocquet, sont vus non comme des individus isolés face aux problèmes à régler, mais comme appartenant à des clans familiaux liés entre eux par des attaches solides, regroupés en tribus, nombreux, plusieurs générations vivant sous le même toit.

Y compris l'ancêtre, ils étaient dix, tant mâles que femelles, représentant quatre générations. Il y avait la vieille maman Bécu, que les plus jeunes nommaient « Marraine », et qu'on avait connue, en son âge florissant, alerte et fringante, avec une mine épanouie et avenante de campagnarde saine, demeurée des années fort belle femme. Dans son ample mantelet de Flandre, lourde cloche de drap noir, qui avait survécu aux désastres et qui ne la quittait plus, frileuse sous la capuche trop vaste autour de la figure amincie, elle avait l'air d'une deuillante. L'intérieur d'une cense à mener : servante, varlet, bétail et basse-cour, puis six enfants à diriger : trois garçons et trois filles se suivant, le choix du roi, ainsi qu'on disait. (p 8 et 9)

Les Bécu-Vasseur de la ferme d'Oresmieux, dont Léon Bocquet fait les représentants quasi uniques du Pays de Weppes, forment un groupe familial qui vit à dix quand on compte les personnels. Il s'agit de gens aisés du village de Wicres accompagnés de leurs valets et servantes de ferme. Ils ont des noyaux de relations, des propriétés foncières, un logement, une vie imbriquée dans les problèmes des uns et des autres. La plupart parmi eux ont fait des études et ont connu la ville où ils ont participé à sa vie rythmée. Malgré tout, chez eux également, à tous les niveaux de leur hiérarchie interne, les épouvantes ancestrales restent des réalités bien présentes sur leur chemin. Le noir du soir, « maître des volontés », était un danger qu'eux non plus n'osaient braver : « Le soir avait tué la lumière. Le soir meurtrier avait conquis le firmament, dominé les champs. Il vouait maintenant à l'angoisse le tréfonds des cœurs. » (p 29). L'autre danger était celui des convictions creuses, des pratiques routinières, de la destruction lente des croyances, du vide du dedans : « Il souhaitait éviter pour la mère et l'enfant ce Purgatoire certain, au bout de quoi, il le pressent, il n'y a point de Paradis. » (p 53). Ce vague fond de désarroi interne aboutit au port des médailles autour du cou pour exorciser les ennuis et à de prières votives qu'on récite pour parachever les souhaits cachés.

Un tel groupe enserré autour de quatre générations est-il le reflet des familles du canton qui vont affronter la guerre ? On a vu que les femmes âgées habitaient souvent chez leurs enfants et qu'elles y rendaient des services, apportant leur part de travail, continué jusqu'à l'extrême fin de leurs jours. On a compris que les plus jeunes étaient tôt envoyés au travail, le certificat, et bien sûr le baccalauréat, n'étant pas l'aboutissement de tous les parcours scolaires. On a insisté sur la solidarité comme base de nombreuses cellules familiales. Le mérite de l'œuvre de Léon Bocquet est donc de confirmer par la littérature ce que les relevés statistiques avaient montré : oui, ces hommes, qui seront les soldats de l'armée française d'août 1914 à la mi-1919, ont en eux l'image d'une famille qui sait se souder en cas d'intempéries morales ; bien sûr, ces femmes qui seront prises dans l'avance allemande d'octobre 1914, ont de la ressource pour réagir ; en effet, ces enfants, appris autant par la vie que par l'école, savent s'adapter. Les armes psychologiques du roman correspondent à celles, réelles, des habitants du canton.

3) L'observateur du dehors et du dedans : Léon Bocquet

Né le 11 août 1876 au hameau du Moisnil à Marquillies, Léon Bocquet n'était pas promis à la vie intellectuelle qui fut la sienne. C'est par le petit séminaire d'Hazebruck qu'il a choisi de sortir de l'avenir villageois qui l'attendait. Il y entre en 1887, à l'âge de

onze ans, et il en ressort bachelier en Lettres-Philosophie. C'est ensuite le séminaire académique puis l'université de Lille où il obtient une licence d'anglais en 1898, et ensuite l'agrégation en 1900. Il côtoie Auguste Angellier, le Chanoine Lecigne et Camille Looten qui seront des jalons importants sur son parcours. Il est « maître d'anglais », comme il aimait à s'appeler, mais déjà il s'essaie à la poésie à laquelle il consacre de nombreuses heures. Il fonde avec ses camarades lillois la revue régionaliste *Le Beffroi* en 1899 et se lance, l'année suivante, dans le journalisme. Définitivement réformé pour déficience visuelle, dégagé de sa contrainte militaire, il peut envisager d'épouser en 1903 l'angliciste Marie-Thérèse Cussac avec qui il partage le goût des traductions. Par le biais de *l'Echo du Nord* et du *Journal de Roubaix* dans lesquels il travaille comme rédacteur, il rencontre Emile Verhaeren et Louis Pergaud. Le grand tournant de sa vie sera un voyage en Italie en 1907 à l'issue duquel il rejoint l'équipe de la *NRF* qui vient de se fonder en 1908 à Paris où, attiré par l'éclat culturel de la capitale, il finit par s'installer un an après, parfaitement intégré dans le cercle des écrivains. Dans la querelle des fondateurs de la revue, il soutient Eugène Monfort et polémique avec André Gide avec qui il ne s'entend pas, subissant l'influence bienveillante de Francis Jammes dont il partage les goûts poétiques.

C'est cet homme, issu du terroir du canton de La Bassée, façonné dans son enfance par les paysages du sud des Weppes, qui va décrire avec dureté le cœur intime des habitants des Weppes et explorer avec amertume les grandes interrogations qui traversent leurs vies. Ses mots, pleins d'une force puisée dans l'expérience d'un parcours hors du commun, disent des sensations que les autres hommes et femmes du canton n'expriment pas avec une telle intensité et des sentiments si forts que nul n'oserait vraiment les formuler ainsi. Dans *Les branches lourdes*, publié en 1910 aux Editions du Beffroi à Lille, il dit un mal être qui préfigure, pour qui regarde a posteriori, le vertige devant la guerre. Elle est déjà là pour qui sait voir, elle qui s'installe en Afrique du sud avec les Boers, en Europe balkanique aux confins de l'Empire ottoman et en Afrique centrale et du Nord avec les rivalités coloniales. Elle ravage déjà ceux qui ont l'âme si vive qu'ils en sont blessés.

Quelque chose de grave en nous-même s'achève ;
On sent croître et bouger
Une grande ombre triste au fond de notre rêve.

O mon dieu qui connaît mon soir et mon matin,
Donne-moi de survivre au moins à mon destin.

On a beau faire, en soi l'ardeur semble finir.
Une tristesse est là sur notre destinée
Et qui mêle bientôt dans l'âme abandonnée
Une ancienne amertume au goût de souvenir.¹⁶⁴

Le poète ressent et exprime ce que les individus ressentent aussi, sans doute, sans avoir les paroles adéquates pour extérioriser « cette ardeur (qui) semble finir », ce sentiment d'être une « âme abandonnée », « une tristesse (qui) est là sur notre destinée ». Léon Bocquet est celui qui dit. Qui dit avant les autres. Qui dit trop intensément pour être populaire dans son propre canton.

Léon Bocquet, « poète social » comme il était appelé par les critiques¹⁶⁵ qui disséquaient ses états d'âme et ses écrits, est comme le négatif d'une plaque photographique montrant le canton de La Bassée à la Belle Epoque : le sujet est là, bien visible, mais inversé dans ses couleurs. Le sujet de son œuvre est le canton de sa jeunesse,

¹⁶⁴ Léon Bocquet, *Les Branches lourdes*, Lille, Editions du Beffroi, 1910.

¹⁶⁵ Lucien Boudet, *Léon Bocquet, curieux homme*, Paris, Albert Messein Editeur, 1931.

c'est à dire la vie ordinaire des habitants ensellée entre la famille omniprésente, l'école qui s'arrête le plus souvent au certificat d'études, le mariage d'affinité avec une jeune fille des environs, le métier qui fait vivre le clan et la mort qui guette. Mais ce canton-là, Léon Bocquet a cherché très vite à le quitter, refusant cet ordinaire qui risquait de l'atteindre. Pourtant, c'est bien grâce aux ressorts mentaux acquis dans le canton qu'il a pu mener son parcours.

IV. Bilan : Un canton partagé entre vitalité démographique et représentations traditionnelles

La population du canton de La Bassée est en phase d'accroissement durant la seconde décennie du XX^e siècle. La vitalité de sa démographie se traduit par, à la fois, un nombre élevé de naissances global et aussi une maîtrise relative de la fécondité aussi bien dans les milieux populaires que dans les familles bourgeoises. Le monde des adultes est nombreux, comprenant plus de femmes que d'hommes à cause de la mortalité masculine précoce chez les mineurs et les ouvriers des usines. Il est certain que la mobilisation du quart de la population du canton sous les drapeaux va entraîner des obligations d'accommodement entre les femmes, les jeunes et les plus âgés.

La natalité en 1913 dans le canton de La Bassée et à d'Illies se situe dans la moyenne du Nord qui est de 21,6 %. Dans cette configuration, il est à remarquer que les familles réduites sont majoritaires puisque les familles de trois enfants et moins forment 71 % des foyers, avec même 28 % pour uniquement les ménages à un enfant. Cela aura une répercussion durant la guerre puisque les femmes vont disposer de peu de bras pour affronter les travaux agricoles ainsi que le remplacement du mari mobilisé dans son négoce ou son atelier.

Relativement aux mariages, maintenant, on assiste à une endogamie de proximité avec pourtant quelques unions avec des étrangers qui prouvent l'ouverture du canton aux personnes et aux idées. Un fait remarquable est à signaler, c'est que les célibataires forment un sous-groupe assez large qui vit parfois seul, mais le plus souvent qui est logé soit chez des parents, soit chez les employeurs. Les maisons d'habitation comprennent donc un éventail de population vaste au niveau âge et situation maritale.

Le constat statistique effectué à Illies montre un taux de mortalité de 16,31 % en 1911. Cet indice est supérieur au taux national, de deux points plus élevé. On constate parallèlement que le nombre total des habitants est en hausse de 7 % en cinq années ce qui entraîne que les populations, semi-rurales semi-industrielles, soient en demande au niveau de l'embauche, de la reprise économique et de la prospérité.

Les représentations de ces populations du canton offrent de puissants contrastes : certes l'ouverture à la ville – Lens et Lille sont dans les aires de chalandise et de travail des habitants – est probante, pourtant des éléments anciens alourdissent la structure psychologique de ceux qui vont vivre la Grande Guerre. Ces représentations sont celles d'un pays d'eau et de clans. L'eau est maîtrisée, mais toujours à fleur, comme si le temps obligeait à recommencer l'ouvrage ; les clans sont liés au territoire entre champ ouvert et bocage, aux agglomérations d'habitats entre bourg et hameaux, aux fidélités familiales entre bourgeoisie et personnels redevables. Léon Bocquet, romancier et poète né à Marquillies, a su montrer les facettes de cette ambiance empreinte à la fois de l'idée de progrès et de nombreuses régressions liées aux traditions.

Contribuent à créer, ou à dépasser, ce climat, trois personnes : l'instituteur, le curé et le maire. Ce sont donc des institutions scolaires, religieuses et municipales qu'il sera

question à présent pour compléter le tableau du canton de La Bassée à l'aube de la Grande Guerre.

Pourquoi les populations d'un département à l'économie moderne
sont-elles restées catholiques ?
Il n'était pas question de nous en tenir aux idéologies et aux débats.
Il fallait présenter des figures qui invitaient à une réflexion neuve.

Yves-Marie Hilaire¹⁶⁶

Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

Chapitre 3

L'instituteur, le curé et le maire dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

Etudier le « Vivre dans canton de La Bassée au début du XX^e siècle » se heurte, on l'a vu dans les chapitres 1 et 2, à l'écueil d'informations trop fragmentaires afin de décrire complètement une communauté et ses rapports internes au moment où la guerre va éclater. Les thèmes de l'école, de l'église et du politique souffrent également de cette carence.

D'abord, nombre de documents sur l'instruction et les instituteurs dans les localités du canton La Bassée durant les années 1900 ont été détruits dès les premiers jours de l'occupation allemande, partant en fumée dans les incendies des bâtiments publics et particuliers. Raconter l'instituteur sera donc difficile. Ensuite, l'histoire religieuse des lieux, véhiculée par les archives des presbytères et les mensuels gratuits de la presse paroissiale, a elle aussi subi la tourmente qui a balayé la zone rouge. Le regard de l'église catholique et des pasteurs réformés sur le canton à la veille de la Grande Guerre aurait pu être une occasion particulièrement intéressante pour pénétrer de l'intérieur la vie des onze communes ; cette investigation est quasi impossible, faute de sources. Et enfin le maire, les élections, les choix politiques, les alliances de circonstance, tous ces renseignements et ces données statistiques sont également incomplets dans chacune des communes du canton.

En effet, ni les archives communales, ni les archives départementales n'ont sauvé la trace complète de ces marqueurs du temps dans le secteur ; seuls subsistent des résultats partiels de votes dont il faudra se contenter pour comprendre les opinions dans leur diversité. Pourtant, en dépit de ce déficit de renseignements, ce canton offre bien une échelle pertinente pour observer, en ce lieu précis, « une entière couche sociale à une

¹⁶⁶ Yves-Marie Hilaire, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras 1840-1914*, op. cit., p. 1427.

époque donnée »¹⁶⁷. C'est pourquoi le chapitre 3 va tenter, pour compléter les sources parcellaires citées, de partir d'enquêtes auprès des anciens afin de dresser le quotidien des habitants des onze communes du point de vue de l'instituteur, du curé et du maire quand va débiter la Grande Guerre.

C'était le temps des seigneurs. Dans ce temps, un notaire, un docteur portaient la jaquette, les manchettes, les gants et même le haut de forme. Le maire, le curé, l'instituteur étaient nos seigneurs car on avait besoin d'eux. L'instituteur s'appelait Monsieur Carlier, il était en même temps greffier de mairie. Tout le monde faisait tout.¹⁶⁸

Quel a été l'impact de l'école, de la pratique religieuse et de la propagande politique, sur les gens d'ici, durant la décennie et demie du tournant du siècle ? Voilà la dernière interrogation qui permettra d'affiner le tableau du canton avant que la Grande Guerre ne vienne tout perturber.

I. L'instituteur et la vie scolaire du canton

L'impact de l'école publique communale peut être rendu perceptible grâce à un entretien avec Yvonne Gille-Lecompte. Elle y évoque l'ascension sociale permise à un des enfants du village, Louis Vienne. L'école est par conséquent un élément de la visibilité de l'action de l'Etat français dans les communes, au début du XX^e siècle.

La place avait une ruelle qui menait, juste au coin, à l'estaminet Vienne-Hayart comme l'indiquait le panneau qui était juste au-dessus de la porte de la maison. C'était un café à deux étages avec un comptoir et, derrière, une étagère et des verres. Il y avait deux ou trois tables. On battait des coqs dans la cour. Il y avait un carré pour les mettre à se battre ; mais ça se faisait seulement en été, pour les ducasses. Les Vienne avaient un fils, Louis, qui avait fait des études à Paris et était devenu ingénieur. Quand il était encore à l'école à Illies, il avait été présenté au certificat par l'instituteur Monsieur Carlier, et, comme il avait eu le premier prix départemental, Monsieur Carlier avait poussé ses parents à accepter que Louis aille faire des études. Il a pris pension à Paris chez un neveu de Monsieur Rigaut, d'Illies, qui était parti habiter là-bas. Quand la guerre a commencé, j'étais fiancée avec Louis.¹⁶⁹

Cette force de l'école communale est sensible dans le canton de La Bassée à trois niveaux : premièrement, les bâtiments scolaires et les maisons des instituteurs forment un ensemble architectural imposant, rendant très perceptible sur les places des bourgs la puissance des institutions scolaires ; deuxièmement les maîtres d'écoles et la kyrielle des enfants venant du centre et des hameaux, qui se rendent à l'école le matin, qui rentrent manger chez eux le midi et qui repartent à leur domicile à l'heure du goûter, sont la seconde partie visible de l'institution, celle des populations ; et la troisième réside dans la symbolique du Certificat d'Etudes Primaires qui est le rite de passage quasi obligé pour l'entrée dans la vie adulte. Les onze communes du canton de La Bassée répondent à ce schéma d'intégration de l'école et par l'école.

¹⁶⁷ Carlo Ginzburg, *Le fromage et les vers*, op. cit.

¹⁶⁸ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

¹⁶⁹ *Ibid.*

1) Les élèves et leurs lieux d'apprentissage dans le canton

Les regroupements d'habitats du canton sont, on l'a vu, très divers. On trouve des bourgs importants et denses comme La Bassée, qui concentre le quart de la population du territoire, et comme Sainghin et Salomé, les autres villes du secteur. Mais il y a aussi les huit villages restant qui disposent d'une population éparse, diluée entre centre et hameaux ; ceux-ci sont nombreux, dont certains comptent leurs ressortissants par centaines, comme Ocron ou Le Transloy, et d'autres sont réduits à quatre habitants, comme Mailly. Cette diversité de modes d'occupation du territoire cantonal concourt à amener une histoire scolaire disparate dans les onze localités. L'accès à l'école varie donc selon les géographies communales qui amènent, selon les distances et les commodités de transport, des façons différentes d'aborder les lieux d'instruction. Déjà, des facteurs discriminants sont en place.

Si les garçons et les filles se rendent à l'école à pied, en cinq ou dix minutes, ou si les chemins bourbeux des écarts découragent les plus petits et les moins motivés, l'implication dans la scolarisation ne sera pas la même. Xavier-François Bonnet, l'instituteur de Fromelles, par exemple, déplore la variation du nombre de ses élèves selon la saison : « Le mauvais temps produit par le gel retient momentanément chez eux plusieurs de mes écoliers »¹⁷⁰. Et d'autres facteurs, encore, s'ajoutent pour compliquer le tableau de l'assiduité scolaire : les conditions météorologiques, la capacité des maîtres et l'influence plus ou moins favorable des parents. De ce fait, partout, quelle que soit la commune, la régularité de la présence est un acquis à venir.

Il faut encore signaler une forme de détournement de la fierté familiale qui fait que le petit n'ira pas à l'école s'il est objet de quolibets : un enfant ne venait qu'habillé décentement et chaussé sans trous¹⁷¹. Le décalage est donc fort entre tous les élèves d'une même école publique : les uns traversent des routes ennoyées pour venir, d'autres préfèrent observer leur père et apprendre par lui un savoir-faire professionnel, ceux-ci ne sont présents qu'en dehors du moment des travaux, d'autres encore attendent que les bottines du plus grand soient à la bonne taille pour se chausser, ceux-là mettent trente minutes à pied depuis le hameau éloigné. Le témoignage de François Rucho dit bien ce que fut l'assiduité dans les écoles du canton, marquée non par le désintérêt mais par l'incidence lourde des problèmes du quotidien qui submergent les enfants.

J'ai dû attendre l'âge de 7 ans avant d'aller à l'école parce qu'il fallait toujours racler les fonds de tiroir pour acheter une paire de chaussures. Et j'ai vu souvent mon père prendre sa besace pour aller demander l'aumône aux voisinages. Les patrons n'ont jamais été très généreux, même avec leurs personnels.¹⁷²

Il est difficile, alors, d'inculquer aux enfants le goût de préparer le Certificat, aboutissement des études primaires pour un grand nombre. Bien que, dans le département du Nord, la courbe des aspirants et aspirantes au CEP connaisse une montée importante et régulière depuis la loi de 1892 sur la dispense de scolarité¹⁷³, le canton voit son nombre alterner entre hausse et décrue. C'est qu'il faut entrer dans la typologie des communes pour comprendre d'où vient la faible et variable inscription à l'examen. Considérons les deux

¹⁷⁰ ADN, 1 T 89 / 45, canton de La Bassée

¹⁷¹ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ Dorothee Huet, *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée de 1888 à 1914*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université Charles de Gaulle, Lille III, sous la direction de Bernard Ménager, Juin 1996.

types d'aspirants garçons et filles à Sainghin d'une part, une bourgade industrialisée et tertiaire, et à Aubers d'autre part, commune plus rurale qu'ouvrière : en moyenne, sur vingt-cinq années, Sainghin a présenté 9 % des garçons et 9 % des filles du canton et Aubers 11 % des garçons et 12 % des filles. Comment expliquer ce faible nombre dans la commune prospère et riche de Sainghin ? Comment expliquer la vitalité de l'institution dans le petit village d'Aubers ? La possession du diplôme est considérée là comme superflue pour réussir, s'installer ou travailler dans les rouages nouveaux qui se mettent en place. Parallèlement, ici, dans le cas d'Aubers, la nécessité économique pousse certaines familles, nombreuses ou non, en difficulté ou désireuse de promotion, à inciter leurs enfants à passer le C.E.P. pour se donner une meilleure image et plus de compétences. L'essentiel est d'aborder les réalités du travail dans des conditions satisfaisantes. Ainsi, il est davantage question d'hommes et de mentalités que de nombre d'habitants.

La scolarisation, en théorie obligatoire, doit toucher la totalité des enfants en dessous de douze ans. Si, à Aubers, 99 % de la jeune population masculine fréquente l'école, à Hantay 92,5 % et à Sainghin 91,5 %, d'autres localités sont sous-scolarisées comme, par exemple, Fournes avec 66 %. A cela, il faut ajouter ceux qui fréquentent l'école occasionnellement, ou selon les saisons, ou selon les besoins en personnel des récoltes. L'obligation est encore plus laissée pour compte en ce qui concerne les filles : 72,5 % seulement parmi elles sont assidues à La Bassée, pourtant ville et chef-lieu.¹⁷⁴ Cette absence à l'école souligne un autre fait, celui du travail des enfants au détriment de l'acquisition de leur bagage scolaire. Le bulletin n° 2 du Cercle historique d'Aubers rapporte des sources orales qui le confirment pour la période avant 1914¹⁷⁵. Il y a une si grande sous-scolarisation dans le canton durant les mois de presse que le rapport est de 0,64 entre juin et décembre selon les travaux de Dorothee Huette¹⁷⁶ : les familles privilégient, en saison des récoltes, les bras plutôt que l'instruction. La loi Guizot de 1836, pourtant, avait voulu donner leur chance « aux enfants des classes laborieuses qui n'ont pas la possibilité de suivre l'enseignement coûteux des études secondaires » et la loi Ferry de 1882 avait confirmé que l'école laïque, gratuite et obligatoire était bien « une école du peuple »¹⁷⁷. En réalité, l'assiduité est le fait des familles d'artisans et de commerçants qui, plus que dans les autres catégories, font aller leurs enfants à l'école.

La distillerie de Marquillies employait des enfants : « Ils y ont tous, garçons et filles, plus ou moins travaillé pendant la saison des betteraves », raconte un témoin. « C'était une excellente occasion de rapporter un peu d'argent à la maison à l'approche de l'hiver. » Une autre forme d'emploi qui permettait de faire entrer quelques sous à la maison, c'était le travail à domicile des femmes et des filles. Celles-ci étaient très habiles à coudre, broder et tricoter, cela constituait, en dehors des travaux des champs saisonniers tels que démariage des betteraves, ramassage des pommes de terre, travaux à la maison et cueillette des haricots, leur principale occupation.¹⁷⁸

Ce sont aussi les fils et filles d'artisans et de commerçants qui forment les bataillons d'élèves envoyés poursuivre leurs études dans les collèges du secteur. Cette forme de scolarisation s'effectue souvent dans des pensionnats laïcs spécialisés comme c'est le cas de celui de Fournes, appelé Pensionnat Gombert. Bien que situés au cœur du canton, les Etablissements Gombert ne reçoivent, parmi leurs élèves, que 10 % à être

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ *Bulletin du Cercle Historique d'Aubers*, n° 2, sous la responsabilité de Pierre Descamps, p. 9

¹⁷⁶ Dorothee Huette, *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée de 1888 à 1914*, *op. cit.*

¹⁷⁷ Michel Rouche, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, 4 tomes, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2003.

¹⁷⁸ *Bulletin du Cercle Historique d'Aubers*, n° 2, *op. cit.*, p. 9

originaires de Fournes ; les 90 % viennent du reste du département du Nord, voire du Pas-de-Calais, de la Somme ou de l'Oise, et même de la région parisienne ou de Belgique. Il n'est donc pas surprenant que le prospectus qui vante les avantages de l'Ecole Primaire Supérieure Gombert insiste sur « le service spécial de correspondance entre le pensionnat de Fournes et la gare de Wavrin avec les lignes de Lille à Béthune, d'une part, et de Lens à Armentières, d'autre part. Ces lignes mettent en correspondance directe avec Dunkerque, Calais, Saint-Omer et Hazebrouck, ainsi qu'avec Roubaix et Tourcoing. Un service d'omnibus est également établi en correspondance avec les trains d'Haubourdin. »¹⁷⁹ Là, comme dans les autres pensions et collèges du canton, situés à La Bassée et à Sainghin, l'assiduité est très surveillée :

Une sortie trimestrielle est accordée aux élèves dont les notes sont satisfaisantes. Les sorties dites de faveur ne doivent être demandées que pour des motifs sérieux. Les élèves qui sont autorisés à partir seuls les jours de congé reçoivent une feuille de route indiquant le jour et l'heure de la rentrée ; cette feuille doit être rapportée, signée par les parents. En chemin, les élèves doivent bien se conduire, s'abstenir de chanter, de fumer, d'entrer dans les estaminets, etc. Il est formellement interdit de prolonger la durée des congés : tout retard entraîne une punition rigoureuse.¹⁸⁰

Le suivi au Pensionnat Gombert fait donc partie des éléments du sérieux de cet établissement, mis en avant de façon très saillante sur la brochure vantant les mérites d'une telle école. L'école du canton est donc bien à deux vitesses : celle, communale, qui est, en principe, celle de tous les enfants, garçons et filles, et celle, laïque ou confessionnelle, qui insiste sur la nécessaire présence des élèves et le passage obligatoire des examens. Les deux catégories d'établissement présentent ainsi deux types de maisons d'enseignement : la maison publique d'école et le pensionnat.

Chaque municipalité se devait de posséder une école, depuis la loi Guizot de 1833, afin d'accueillir les enfants de la commune et de les scolariser gratuitement. En fait, si les réglementations successives depuis cette date donnent des délais d'application, c'est que l'obligation tarde à porter ses fruits, en dépit de rappels à l'ordre sans cesse réactivés. On voit bien que le grand changement apporté par Jules Ferry avec les lois de 1880 est celui de l'exigence de bâtiments décentes à construire, à agrandir ou à réparer¹⁸¹ afin que la gratuité et l'obligation, principes acquis avant la Troisième République, soient réalisées et appliquées. Ainsi, ce n'est qu'au début du XX^e siècle que la scolarisation s'est réellement développée pour tous. Ces années coïncident en effet avec le résultat des énormes dépenses du plan Freycinet (1881-1886) qui, à l'échelle de tout le territoire français, a laissé des millions de francs dans la construction des routes, dans le désenclavement des villages et des hameaux et dans l'équipement scolaire des communes.¹⁸² Le canton, bien avancé déjà, a profité, lui également, de la mise en place de ces infrastructures : c'est parce que les routes ont été mieux entretenues et moins ennoyées que les enfants des hameaux les plus lointains ont pu fréquenter avec plus d'assiduité les écoles communales.

Il l'est tout à fait dans ce cadre du plan Freycinet puisque, à l'heure de la mobilisation, durant l'été 1914, des projets de construction d'une école des filles et de rénovation d'une école des garçons sont en cours. Les bâtiments précédents sont soit

¹⁷⁹ ADN, 2 T 1372, prospectus du pensionnat Gombert à Fournes, p. 4

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ Eugen Weber, *La fin des terroirs, la modernisation de la France rurale 1870-1914*, Stanford, California, Stanford University Press, 1976, 818 p., Paris, Fayard, 1983, 839 p., p. 438 à 485.

¹⁸² Jean-Marie Mayeur, *Les débuts de la IIIe République, 1871-1898*, Paris, Le Seuil, coll. Nouvelle histoire de la France contemporaine, 1973, p. 119-123.

vétustes, l'école des filles, soit offrant un nombre insuffisant de places assises, l'école des garçons. Les établissements nouveaux doivent voir le jour pour la rentrée scolaire d'octobre 1914. L'agrandissement côté garçons est déjà bien avancé au début de l'été, le gros œuvre est fini ; l'école des filles est quasi prête aussi pour accueillir les élèves dans trois mois. Seulement, avec la mobilisation des hommes valides en août, aucun corps de métier ne pourra mettre la dernière touche à cet ensemble scolaire qui restera inachevé. La commune avait donc opté pour un gros projet d'agrandissement dans le bourg, justifié par l'augmentation en cours de la population et, par conséquent, par l'afflux de jeunes enfants en âge d'être scolarisés. Le choix du conseil municipal s'était porté sur des dépenses très importantes en faveur des écoles aussi, au début de l'été 1914, les enjeux financiers pour la vie locale étaient majeurs : il convenait de compléter le paiement des factures du gros chantier qui regroupait les deux écoles filles et garçons rue Basse Boulogne, juste à côté de la mairie qui serait alors intégrée dans cette rénovation du centre communal. La guerre qui éclate début août fige donc une école des filles ancienne et qui aurait été abandonnée sous peu, un bâtiment inachevé destiné aux garçons et aux filles, et surtout aussi une dette très forte envers les entrepreneurs locaux qui attendent d'être réglés.¹⁸³

Les similitudes, attachées aux instructions officielles, font, évidemment, que de nombreux points communs existent dans les communes, liés aux normes de sécurité et d'hygiène imposées par le ministère : murs solides en briques, tuiles pour le toit, cour de récréation fermée, préau couvert, latrines, pas d'estaminet à proximité, deux logements de maîtres et des classes à part pour garçons et filles, larges fenêtres, tables avec bancs attenants, estrades à deux marches, poêle à cheminée en colonne, planchettes pour les modèles d'écriture¹⁸⁴. Cependant, il est intéressant de noter les différences. Premièrement, à Illies, les écoles des filles et des garçons forment deux éléments nettement séparés territorialement : celle des filles est située chemin du Roy, au bout d'une impasse qui prend naissance au chevet de l'église, et celle des garçons est établie près de la mairie, sur la route la plus passante du bourg, appelée alors rue Basse Boulogne. Seconde différence, les maisons d'école d'Illies sont fournies en électricité, ce qui n'est pas le cas dans tout le canton. Ce sont les cartes-photos éditées avant-guerre qui montrent en effet des piquets en bois surmontés de leurs porcelaines blanches tenant les fils ramenés ensuite sur les murs des écoles. L'électrification du village est en cours, les habitations des notabilités sont déjà pourvues de l'éclairage électrique et, signe de l'intérêt que représentent les écoles, les établissements scolaires de la commune sont aussi munis de ce confort, tout neuf pour le canton de La Bassée.¹⁸⁵ L'uniformisation du modèle, voulue par la loi républicaine, gage de qualité pour toutes les localités de France, n'est pas réalisée partout.

Le cas des pensionnats est bien sûr différent. Les communes de La Bassée, de Fournes et de Sainghin en disposent, en plus de leurs écoles primaires publiques. Les pensionnats sont ouverts à une clientèle plus large que celle du canton. Les bâtiments de ces trois pensionnats possèdent, outre leurs locaux strictement scolaires, des dortoirs pour les élèves, des chambres pour les surveillants et des installations sanitaires pour tous. Mais leur situation de proximité, visant la même clientèle, fait de ces établissements des maisons concurrentes, rivales les unes des autres. Ces pensionnats sont obligés d'attirer à eux le maximum d'élèves en lançant, en direction des familles fortunées, des messages supposés plus attractifs que ceux des adversaires. L'un, l'internat de La Bassée, vante « un local vaste, très aéré, situé au centre de la ville, en face de l'église, qui réunit toutes les commodités et toutes les conditions de salubrité indispensables à un pensionnat ; il permet, grâce à son insertion à la campagne de donner des notions usuelles d'agriculture,

¹⁸³ Archives municipales, Illies, Dossier Grande Guerre de la reconstitution, Joseph Jupin architecte.

¹⁸⁴ Madeleine Delerue, Entretiens.

¹⁸⁵ Cartes postales représentant les écoles d'Illies avant la grande Guerre, documentation privée.

d'horticulture, d'économie domestique et de taille des arbres. » L'autre, celui de Sainghin, encore appelé Notre-Dame de Grâce, donne « un enseignement d'esprit clérical », avec « les mœurs garanties, la discipline ferme et régulière, la surveillance efficace, la présence d'une chambre à usage d'infirmerie, la pension absolument gratuite ne donnant lieu à aucune rétribution de la part des trente-deux élèves ». ¹⁸⁶ Le pensionnat public Gombert de Fournes ¹⁸⁷, enfin, a bonne presse auprès des inspecteurs d'académie : « Il y a un bon esprit qui règne partout. Le travail est satisfaisant. Les moyennes des élèves sont élevées dans toutes les classes. Les bâtiments et le mobilier, toujours très bien entretenus, sont à l'état neuf. Malgré l'hiver rigoureux que nous subissons, on profite beaucoup du grand air et on mange de bon appétit. La situation sanitaire est excellente. » Un autre rapport, celui du mois suivant, daté du 1^{er} mars 1914, ajoute encore d'autres appréciations, tout aussi positives : « Les exercices physiques, les sports et les jeux de plein air sont organisés efficacement et les élèves profitent vraiment du ciel libre. » Cela concrétise et vérifie ce qui est vanté dans le prospectus de l'institution à savoir : « Le pensionnat est établi en pleine campagne, dans une des plus belles localités du département du Nord. Des jardins spacieux l'entourent. Il possède des locaux bien aérés, de grandes cours pour les récréations, un préau couvert, une vaste prairie, et toutes les ressources nécessaires à l'éducation physique de la jeunesse. »

L'égalité républicaine entre enfants n'est donc pas avérée. Si l'on est scolarisé dans les pensionnats publics ou privés, on sera quasiment certain, selon les brochures, d'un bon suivi du travail personnel, garant de la réussite aux épreuves des examens, d'une alimentation de qualité, assurance d'une meilleure résistance aux aléas de la vie, et d'un contexte sportif favorable permettant la pratique de l'éducation physique, propice à une meilleure concentration intellectuelle. Les élèves des écoles primaires publiques du canton seront dans d'autres conditions mais, si des maîtres consciencieux savent susciter le goût d'apprendre et le plaisir de la connaissance, ils sortiront aussi des pratiques routinières de leurs parents. Ce dévouement auprès des élèves du canton, c'est celui, par exemple, de Désiré Carlier, directeur de l'école d'Illies ¹⁸⁸.

2) Les enseignants du canton de La Bassée

Désiré Carlier est le directeur de l'école d'Illies lors du recensement de 1906. D'après les bordereaux communaux ¹⁸⁹, il est originaire de la petite ville d'Haspres, à l'est du département, où il est né en 1849. Il a épousé Eudoxie Lemaire, de Dunkerque, de sept années plus jeune, et ensemble ils ont une fille unique Joséphine, née en 1885, donc âgée alors de vingt-et-un ans. Joséphine loge encore chez ses parents et fait probablement des études puisqu'elle est considérée comme « sans profession ». Dans le logement de Désiré Carlier, vit une quatrième personne, Hortense Boy, de soixante-seize ans, qualifiée de « mère ». Les trois chambres du vaste logement de fonction du directeur de l'école sont par conséquent occupées. Le directeur est un maître respecté, et la série 2 T, abondamment fournie sur les instituteurs de début du siècle, aurait pu, en plus, abonder dans le sens de ses qualités pédagogiques. Mais, comme pour bien des documents sur le canton, ce qui y est relatif aux instituteurs de la période 1900-1914 n'existe plus. On ne saura rien de sa carrière ni des remarques des inspecteurs au sujet de son enseignement.

¹⁸⁶ ADN, 2 T 2762, l'école de Sainghin

¹⁸⁷ ADN, 2 T 1372, le pensionnat Gombert de Fournes

¹⁸⁸ ADN, 1 T 89, Illies, 1900-1914.

¹⁸⁹ *Ibid.*

C'est Désiré Carlier qui accorde aux meilleurs élèves du village la possibilité de passer leur certificat ; c'est lui qui distingue les aspirants potentiels au CEP au vu de leurs aptitudes en classe. On ne le discute pas. Les entretiens qui évoquent ce directeur sont tous admiratifs à son sujet. La plus élogieuse des personnes interrogées est Yvonne Gille-Lecompte à cause du souvenir lié à son fiancé Louis Vienne. « Grâce à lui, Louis est devenu ingénieur des Arts et Métiers ; il a été affecté au PLM, au Paris-Lyon-Marseille. Il travaillait au bureau des projets »¹⁹⁰. Si l'instituteur tient une telle place dans le souvenir des habitants, c'est qu'il a su déceler chez les enfants leurs talents et les mettre en valeur grâce au consensus avec les familles. Ainsi les habitants d'Illies sont reconnaissants envers Désiré Carlier pour son action particulièrement positive auprès du jeune Louis Vienne, fils du cabaretier installé sur la Place d'Illies, et qui a connu, grâce lui, une ascension sociale peu commune. Le fait de voir s'élever un des enfants du village grâce à l'école est une source de fierté pour tous.¹⁹¹

La directrice de l'école des filles était, lors du recensement de 1906, Louise Boury, née en 1860 à Joncourt, dans l'Aisne. Elle vivait, comme les Carlier, avec sa mère, Julie Noblecourt, originaire de Saint Quentin, et âgée de quatre-vingt-trois ans. Toutes deux, mère et fille, partageaient la maison des institutrices avec une jeune enseignante, Madeleine Tourbier, trente ans, qui occupait aussi ces lieux depuis qu'elle avait été appelée en fonction à Illies. Il ne reste rien, non plus, sur les inspections de ces institutrices durant la période de l'avant guerre. On ne peut donc préciser quel était leur rapport aux enfants de la commune.¹⁹²

Les deux écoles d'Illies fonctionnent par conséquent avec trois enseignants et trois locaux scolaires. La classe des petits, encore appelée asile, commune aux deux sexes, a pour institutrice la jeune Mademoiselle Tourbier ; la classe des filles est dirigée par Mademoiselle Boury ; et la classe des garçons où exerce Monsieur Carlier, a pour instituteur son directeur. Pour cause de départ en retraite, c'est le couple Ledru-Tétin qui est nommé pour la rentrée du 1^{er} octobre 1913 respectivement lui dans la classe des garçons et elle dans celle des filles.

Le parcours de Monsieur Ledru ne nous est pas connu, tout au plus sait-on qu'il change de métier dans l'après-guerre pour devenir voyageur de commerce. Celui de son épouse, Yvonne Ledru-Tétin, fait l'objet d'un gros dossier dans les archives de l'Inspection académique¹⁹³ à cause de la période effectuée à Illies et qui revient tel un leitmotiv durant toute sa carrière. Yvonne Tétin, née à Wasquehal en 1893, a été élève à l'Ecole Normale de Douai où elle réussit son Brevet Supérieur en juin 1912. Elle obtient un poste d'institutrice-adjointe à Illies-lez-La Bassée le 1^{er} octobre 1913 et, le mois suivant, dès le 16 novembre, elle passe le Certificat d'Aptitude Pédagogique qui lui permet d'être titularisée au 1^{er} janvier 1914. C'est donc un couple d'instituteur et d'institutrice nouvellement nommés, les Ledru-Tétin, qui est à la tête des deux écoles de garçons et de filles d'Illies pour la future rentrée d'octobre 1914. Leur adjointe, Mademoiselle Tourbier, est également une jeune enseignante. Les trois sont d'origine extérieure au village. Probablement que leur intégration dans la vie communale n'a pu encore se faire, étant là depuis peu, lorsque la guerre va être déclarée durant l'été 1914.

¹⁹⁰ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

¹⁹¹ Madeleine Delerue, Entretiens.

¹⁹² Ravet et Anceau, *op. cit.*, années 1900-1914.

¹⁹³ ADN, 1 T 311 / 67, Dossier de Mme Ledru-Tétin, institutrice à Illies, couvrant la période 1913- 1941.

Ecole publique de :	Instituteur et/ou institutrice	Etat de l'enseignement religieux	Tenue de l'école	Type d'enseignement	Capacité de l'instituteur	Augmentation ou diminution du nombre des élèves	Situation matérielle
Aubers				Elémentaire	Satisfaisante	Été : 99 Hiver : 133	Local insuffisant, nécessité de bâtir une maison spéciale
Fournes	Fondation 1801 par François Gombert, Puis son fils Amand, Puis Joseph et Henri à partir de 1873.	Excellent	Excellente	Supérieur	Forme de bons pères de famille		Pensionnaires surveillés de jour et de nuit, afin d'empêcher toute atteinte aux mœurs.
Fromelles	M ^r Bonnier	Médiocre	Mauvaise	Elémentaire	Incapable	En régression : mauvais temps, dégel et santé entraînent trop d'absences	Médiocre
Hantay	M ^{elle} Delecourt, première institutrice			Elémentaire		Local non prêt.	Bâtiment cédé gratuitement pour école de filles.
Herlies	César Desnoullet, puis son fils Aimable Institutrice : Aimée Delmazure			Elémentaire		Chez les garçons : 18 élèves payants et 48 élèves gratuits.	L'instituteur gagne 800 f annuel et est logé. L'institutrice gagne 1148 f grâce à l'internat.
Illies	Ecole des garçons : le sieur Groux Ecole des filles : Marie Maillet, remplacée pour inconnue par M ^{elle} Goubert.		Mr Groux boit.	Elémentaire	M ^{elle} Maillet a reçu chez elle, un jeune homme, lui écrit, et a été vue seule avec lui, en voiture.	Filles : 120, dont 40 peuvent payer la rétribution. 60 élèves en école de couture 25 élèves en école dominicale	Classes filles et classes garçons trop petites
La Bassée	Instituteurs : Dassart Brisson et X-F Bonnet Institutrices : M-C et F Couvreur Madame Bury, directrice de l'internat	M ^r Brisson est anti religieux et antisocial	Orgies dans des maisons publiques.	Elémentaire			
Marquillies	Deux instituteurs : M ^r Wigniolle, remplacé par M ^r Pedro, et M ^r Fruchart.	Bonne tenue des élèves à l'église et même dans la rue.	Instituteurs au comportement délictueux	Elémentaire			
Sainghin							
Salomé	M ^{elle} Ledru démissionnaire		Ecole des filles dépourvue d'enseignante				
Wicres	M ^r Carpentier	Mauvais	Est occupé, dans sa classe même, à son état de tailleur.	Elémentaire	L'instituteur coud et repasse des habits.	L'école souffre, les élèves vont à Fournes ou à Marquillies	Le maître demande 600 f.

Document 28 : Tableau comparatif des enseignements primaires publics dispensés dans les 11 communes du canton durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Certaines localités ne sont pas ou sont mal renseignées.

Source : ADN, 1 T 89, Compilation des documents 4, 36, 39, 41, 44, 45, 57, 73, 76, 87

Quant aux autres instituteurs et institutrices du canton, un tableau comparatif (Document n° 28), basé sur les comptes-rendus d'inspection disponibles¹⁹⁴, montre une extrême diversité de situations. La pédagogie est en effet très variée selon les maîtres inspectés et selon les établissements scolaires renseignés. Certes, comme on l'a déjà signalé, le pensionnat Gombert de Fournes¹⁹⁵, le plus gros établissement public pour internes du secteur de La Bassée, peut se vanter, grâce aux sommes versées par les familles, de fournir « un enseignement pratique, immédiatement utile, qui, seul, peut faire des chefs d'usine intelligents, des agriculteurs éclairés et de sérieux directeurs de maisons de commerce ». Certes, surtout, la dispersion des méthodes pédagogiques accroît encore les écarts entre les élèves des onze communes. Ces faits, avérés grâce aux visites académiques, sont particulièrement visibles à Wicres et à Marquillies. L'inspecteur constate par lui-même à Wicres que l'instituteur est occupé à tailler des vêtements, à les coudre et à les repasser dans le local scolaire même, en présence des élèves. Ou même à Marquillies : le rapport d'inspection concernant les maîtres Wigniolle et Fruchart, nommés sur les postes d'instituteurs de ce village, affirme que l'un est évincé pour inconduite et pour dettes, et l'autre pour rixe dans un estaminet de la commune voisine de Sainghin.

Il est certain que, au tournant du siècle, les motivations et l'investissement des enseignants doivent différer selon leurs revenus annuels. Stéphanie Dupas, en charge de l'école des filles de Fromelles explique que « Fromelles est une commune pauvre ; j'obtiens à peine quinze élèves payantes ; il n'est pas douteux que ce peu, 453 francs pour l'année, ne puisse suffire à mon existence. J'ai une de mes sœurs qui reste avec moi, elle s'occupe des plus jeunes élèves ; je ne voudrais pas la retenir si je n'espérais une amélioration de ma position¹⁹⁶ ». A Wicres, le maître demande au moins 600 francs « pour ne plus avoir besoin de ressources complémentaires », c'est-à-dire son métier de tailleur. Comparée aux 450 francs versés pour un pensionnaire de douze ans à Fournes, les sommes gagnées par ces institutrice et instituteur de petite commune sont évidemment faibles. A l'intérieur d'une même localité, les différences sont fortes : « à Herlies, l'instituteur gagne 800 francs comme total annuel et est logé dans la maison d'école tandis que l'institutrice, logée également, gagne 1148 francs grâce à l'internat ». Bien sûr, au vu des âges, des avancements et des diplômes différents, des à-côtés en mairie qui sont variables de l'un à l'autre, l'exercice prend des couleurs diverses mais il semble acquis qu'il existe dans cette profession des seuils de pauvreté peu compatibles avec l'honorabilité exigée.

Le métier est en effet perçu comme une vitrine de vertu de la République et exige, comme tel, que l'apparence physique et morale soit impeccable. Ce n'est pas le cas de Dassart Brisson de La Bassée dont le costume porté n'est pas assez soigné. Les relations extra conjugales sont proscrites ; ce n'est pas le cas de Marie Maillet d'Illies qui a été vue seule en voiture avec un jeune homme sur la route de Carvin à Marquillies, et qui le reçoit chez elle après lui avoir écrit. Il ne faut pas que le maître fréquente les cafés. Ce n'est pas le cas de M^f Fruchart de Marquillies qui joue aux cartes dans un estaminet, se bat et déchire les vêtements du cabaretier. Les sanctions tombent alors sur les instituteurs contrevenants : l'éviction, qui fait perdre à la commune son honorabilité scolaire et du

¹⁹⁴ ADN, 1 T 89, Comptes-rendus d'inspection.

¹⁹⁵ ADN, 2 T 1372, Pensionnat Gombert.

¹⁹⁶ ADN, 1 T 89 / 36, Fromelles.

coup des élèves qui partent se scolariser la localité voisine. Par instituteur interposé, écoles et communes sont en compétition.

Mais, au sein de ces catégories « écoles primaires » et « pensions », il faut signaler qu'il existe la différence « école publique » et « école privée ». Il est d'ailleurs significatif que la présence de l'une arrange les problèmes de l'autre, ainsi cette remarque de l'inspecteur d'académie qui dit, à propos du collège libre basséen et de l'école communale de la même ville : « Les frères des écoles chrétiennes donnent entière satisfaction pour leur enseignement ; la nomination d'un instituteur supplémentaire est inutile à l'école communale. »¹⁹⁷ L'internat des Frères, tenu à La Bassée par Z. Piérart, le directeur, dispose, pour satisfaire ainsi l'inspecteur, de bons critères : « une situation en centre ville, une nourriture saine, abondante et variée, un savoir à mettre en harmonie avec les lumières, les découvertes et les besoins de notre époque, des maîtres jeunes, actifs, livrés à l'enseignement par vocation, animés par l'amour de la jeunesse et visant avant tout à former des hommes utiles, dignes et vertueux¹⁹⁸ ». Plus loin, le pensionnat tout proche de Beaucamps, tenu par les Petits Frères de Marie, met en avant « de vastes jardins, des habitudes de travail, d'ordre, d'économie, des manières franches et polies, en un mot tout ce qui doit rentrer dans l'ensemble d'une éducation soignée¹⁹⁹ ».

Mais que ce soit dans l'enseignement laïc ou dans le confessionnel, l'instruction de la doctrine chrétienne tient encore une place de choix au tournant du siècle puisque, dans les rapports des inspecteurs d'académie, le premier critère d'excellence abordé est celui « de l'état de l'enseignement religieux ». Dans cinq des onze cas renseignés à ce sujet dans le canton, il y a un instituteur « antireligieux et antisocial », probablement trop anarchiste au goût de l'inspecteur, un qualifié de « mauvais », un autre de « médiocre », le quatrième inculque « une bonne tenue à l'église », et enfin le cinquième est « excellent ». Deux sur cinq, voire sur onze, donnent satisfaction. Le contexte est donc celui, globalement, d'une indifférence affichée vis à vis du fait religieux dans les locaux scolaires publics. Cela reflète une absence d'affrontement devant les élèves.

Il faut la loi sur les congrégations de 1902 et 1903 et la séparation de l'Eglise et de l'Etat du 9 décembre 1905 pour que les choses changent : une agitation s'empare des localités lorsque les militaires viennent faire l'appoint pour que l'inventaire des églises du canton puisse se faire. A Illies, en particulier, l'émotion est forte. Yvonne Gille-Lecompte se rappelle du climat particulier de cette époque : « A la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en 1906, la troupe est venue pour faire l'inventaire des biens de l'église. La grille était fermée ; elle a été défoncée à coups de crosse. Le receveur buraliste a été réquisitionné pour faire l'inventaire ; c'était un ancien militaire ayant eu ce poste après trente ans de colonies. Buffalo était son surnom. Il habitait dans la rue d'en Bas, en face de la boucherie Wicart et à côté de la ferme Planque. La troupe s'est acharnée pour faire l'inventaire car depuis des années on racontait qu'à Illies il y avait un trésor du clergé.²⁰⁰ » Si le moment a été mal vécu, il a vite quitté les mémoires car ni les archives communales ni les archives départementales ne gardent de trace de ces échauffourées. Dans aucune des bourgades concernées, il n'y eut véritablement d'incidents graves. Le préfet du Nord peut écrire, le 4 juin 1907, au ministre de l'Intérieur que « l'agitation religieuse n'a point profité au parti clérical »²⁰¹. Les enseignants, réticents à remplir avec zèle leur devoir « d'amener les enfants à confondre dans un même sentiment l'amour de Dieu, de la Patrie et de la terre

¹⁹⁷ ADN, 2 T 2420, le collège de La Bassée

¹⁹⁸ ADN, 2 T 1372, pensionnat de La Bassée (Nord), éducation chrétienne et nationale

¹⁹⁹ ADN, 2 T 1372, pensionnat de Beaucamps près Lille (Nord), institut des Petits Frères de Marie

²⁰⁰ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

²⁰¹ ADN, M 59 / 200, lettre du Préfet du Nord, expédiée le 4 juin 1907.

natale »²⁰² selon les indications d'avant les lois de séparation, retrouvent alors leur liberté.

Le but de l'enseignement des plus grands est la préparation du diplôme du Certificat. Les dates de passage se situant de mi-juin à début juillet avec inscription un mois avant, seuls les enfants dont l'instituteur est assuré de leur présence le jour dit sont inscrits. Notons, d'abord, que passent l'examen les écoliers qui ont suivi une scolarité régulière, qui ont un bon niveau et qui offrent assez de résistance pour affronter sereinement l'épreuve, le moment venu²⁰³. Le taux de présentation au CEP en 1883 (pas de renseignements complets à l'échelle de tout le canton pour la période allant de 1884 à 1914) est globalement de 25 %. Salomé reste remarquable avec le taux le plus élevé qui se situe autour de 28 %. Notons encore que, dans cette proportion, les garçons comptabilisés regroupent ceux des onze communes plus ceux du Pensionnat Gombert de Fournes, formant un groupe de 120 garçons en 1901 sur un total de 180 candidats, et de 98 en 1914 sur un total de 158. Les filles, qui ne bénéficient pas d'école primaire supérieure dans le secteur, ne font que le tiers des effectifs : 60 filles dans les deux cas, durant les années 1901 et 1914. Notons enfin que ceux qui ont la chance, ou l'honneur, ou le courage, d'appartenir à la liste des postulants potentiels, sont effectivement présents aux épreuves à quasiment cent pour cent. Car s'il faut se préparer avant, il faut aussi se présenter le jour, une fois l'inscription engagée.

Si le CEP est une invitation à réussir pour les candidats inscrits, il est en outre un enjeu d'honneur pour l'enseignant qui prépare les élèves. Le maître effectue en effet auprès des sélectionnés une préparation intense à laquelle il consacre un temps personnel très lourd qui, s'il est récompensé par de forts pourcentages de succès, fait sa fierté. D'ailleurs, plus encore que l'amour-propre de l'instituteur, c'est la réclame de l'école ou du pensionnat qui est concernée, d'où des heures d'entraînement à la dictée et au calcul, tard le soir, bien après les horaires officiels de l'emploi du temps.²⁰⁴ Les résultats au CEP sont aussi l'heure des vérités communales : ils disent la vitalité de toute une bourgade ou sanctionnent localités et maîtres incapables de donner l'instruction aux jeunes des communes. Tel est en effet l'enjeu : la réprobation de l'opinion ou le prestige retombant sur l'école et la bourgade méritantes.²⁰⁵

3) Les diplômes obtenus dans le canton : du certificat au baccalauréat

Les chemins de l'instruction mènent donc à leur couronnement, l'examen. Et l'attestation de l'admission, le papier enluminé avec le nom calligraphié du candidat reçu à l'épreuve, est, dans nombre de maisons du canton, mis à l'honneur. Le diplôme est placé sous verre, entouré d'une bordure en large bois doré et suspendu sur le mur principal de la « salle », celle où se trouvent les meubles les plus précieux, les vases les plus rares et le tapis de table le plus épais²⁰⁶. Le cadre du succès de l'enfant prend ainsi sa place dans la pièce-musée de l'habitation. Ce « signe de l'accès à la maturité devant la société et devant Dieu »²⁰⁷ prouve un apprentissage, garantit un niveau d'instruction, de mémorisation et de compréhension et fait la fierté de la famille qui, regardant autour d'elle, s'aperçoit que la

²⁰² ADN, 2 T 1372, prospectus du pensionnat Gombert, p. 2

²⁰³ Dorothee Huette, *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée de 1888 à 1914*, op. cit.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ Madeleine Delerue, *Entretiens*.

²⁰⁶ Michel Bouillé, *L'école, histoire d'une utopie ? XVII^e - début XX^e*, Paris-Marseille, Editions Rivages, « Histoire », 1989.

²⁰⁷ Bruno Belhoste (dir.), « L'examen, Evaluer, sélectionner, certifier, XVI^e - XX^e siècles », in *Revue Histoire de l'éducation*, INRP, 2002, n° spécial 94.

réussite n'est guère si répandue. C'est que, à observer de près, en dépit d'un enseignement axé dans ce but depuis deux décennies, l'examen reste difficile et sélectif.

Le tableau 1901-1914 des admissions et des refus au CEP dans le canton, présenté ci-après (Document n° 29), le prouve bien. Il faut, avant d'en faire la lecture, rappeler que les filles sont celles des onze communes tandis que les garçons proviennent d'un recrutement plus vaste, à cause du poids de Fournes qui fait à lui seul près de la moitié des inscrits. A propos des filles, en 1901, on constate que le nombre de candidates n'est pas proportionnel aux habitants : Marquillies et Salomé ont peu d'élèves aspirantes alors que leur population est comparable à celle d'Herlies ou d'Illies, voire de Fournes ou Fromelles. Ce nombre de postulantes, variable selon les communes, prouve que la préparation au Certificat d'Etudes Primaires n'est pas vécue pareillement par les institutrices au début du siècle : certaines négligent l'examen tandis que d'autres en font le but de leur année. En 1914, le désintérêt s'est accentué du côté des garçons puisque, globalement, il y a décroissance de 20 % de leurs inscriptions. Pourtant, l'institution « donne », cette année-là, l'examen aux participants : 100 % des filles et 92 % des garçons sont reçus ! Les bruits de botte de la guerre expliquent sans doute un tel pourcentage de succès, exceptionnel, aux épreuves.

1901 Commune	Filles admises	Filles refusées après la première série	Garçons admis	Garçons refusés après la première série	Totaux - admis (Adm) - refusés (Ref)
Aubers	2	0	12	2	Adm : 14, Ref : 2
Fournes	4	2	57	8	Adm : 61, Ref : 10
Fromelles	4	0	4	0	Adm : 8, Ref : 0
Hantay			3	1	Adm : 3, Ref : 1
Herlies	6	2	2	1	Adm : 8, Ref : 3
Illies	7	1	2	1	Adm : 9, Ref : 2
La Bassée	16	7	16	4	Adm : 32, Ref : 11
Marquillies	2	0	8	3	Adm : 10, Ref : 3
Sainghin	8	1	10	1	Adm : 18, Ref : 2
Salomé	3	0	6	6	Adm : 9, Ref : 6
Wicres					Adm : 0, Ref : 0
Total /11 communes	60 inscrites 60 présentes 42 reçues 70 % de reçues 1 ^{er} prix départemental à Louise Delaval, d'Illies, présentée par Melle Boury		121 inscrits 121 présents 91 reçus 75 % de reçus 1 ^{er} prix départemental à Alexandre Meurisse de Fournes du pensionnat Gombert		Meilleur résultat : Fromelles, avec 100 % de succès. Wicres ne présente ni fille ni garçon au Certificat d'Etudes en 1901. Le nombre important de Fournes s'explique par le pensionnat Gombert.

1914 Commune	Filles admises	Filles refusées après la première série	Garçons admis	Garçons refusés après la première série	Totaux - Admis - Refusés
Aubers	2	0	10	0	Adm : 12, Ref : 0
Fournes	3	0	60	9	Adm : 63, Ref : 9
Fromelles	8	0	3	0	Adm : 11, Ref : 0
Hantay			1	0	Adm : 1, Ref : 0
Herlies	2	0			Adm : 2, Ref : 0

Illies	3	0	1	0	Adm 4, Ref : 0
La Bassée	2 0	0	12	0	Adm : 32, Ref : 0
Marquillies	5	0	2	0	Adm : 7, Ref : 0
Sainghin	9	0	5	0	Adm : 14, Ref : 0
Salomé	3	0	1	0	Adm : 4, Réf. : 0
Wicres	3	0	2	1	Adm : 5 Réf. : 1
Total /11 communes	60 inscrites 59 présentes 59 reçues 100 % de reçues 1 ^{er} prix départemental à Augustine Dubois, de Sainghin.		98 inscrits 96 présents 88 reçus 92 % de reçus 1 ^{er} prix départemental à Achille Delebecque de Fromelles.		Toutes les écoles de filles du canton ont 100 % de succès. Fromelles reste une école d'excellence.

Document 29 : Tableau des résultats du CEP des années 1901 et 1914 dans le canton de La Bassée, filles et garçons.

Source : DN, 351 W 124 189, pour l'année 1901, et 351 W 124 197, pour l'année 1914.

Selon les travaux de Dorothée Huette²⁰⁸, durant la période des vingt-cinq ans considérés dans ses calculs, le taux de réussite dans le canton est globalement très satisfaisant. Il est en moyenne de 89 %, supérieur d'un point à celui du département du Nord, supérieur chez les filles de 3 % par rapport aux garçons, et supérieur à la fin de la période par rapport aux années 1880-1890. Les onze villages ont donc un bon niveau d'ensemble si l'on s'en tient aux résultats des élèves présentés. Sur la période, on trouve les meilleurs pourcentages à Herlies (94,2 %), avant Sainghin et La Bassée (90,9 %) ; puis arrivent dans l'ordre Marquillies, Fournes, Wicres, Fromelles, Illies et Hantay avec des taux allant de 90 à 80 %, et enfin Aubers (77,6 %) et en dernier Salomé avec 76,4 %. Relativement au nombre de lauréats, il faut signaler que Fournes, grâce aux pensionnaires de l'établissement Gombert, se trouve en position n°1 (1/3 des reçus durant les 25 années précédant la Grande Guerre), devançant La Bassée (1/5), Sainghin et Aubers (1/10), les autres villages apportant peu de candidats.

Préparation des élèves et compétence de leurs maîtres se combinent pour aboutir au prestige des prestiges : le prix départemental. Dans les années qui nous intéressent, onze distinctions ont été décernées aux filles : cinq étaient de La Bassée, trois d'Illies, une de Salomé, une d'Herlies et une de Sainghin ; chez les garçons, quatorze prix départementaux, dont six de Fournes, trois de La Bassée et de Fromelles, et enfin deux d'Illies. Et ces champions glorieux, lors de la distribution solennelle des diplômes, bénéficient de récompenses conséquentes : des sommes importantes en « nature » (20 francs, voire plus), des versements sur livret de Caisse d'Epargne, des voyages à la mer offerts par l'industriel Lestarquit de La Bassée et des volumes pour les instituteurs qui ont préparé les lauréats.²⁰⁹ Et, en effet, vus les acquis à dominer à l'âge de onze ans à la sortie du cours moyen, il semble normal de récompenser ces enfants qui ont investi autant de temps et d'énergie pour réussir. Car il s'agit bien d'un examen codifié depuis 1880, peu modifié ensuite, avec un écrit, un oral et, en plus, un travail de couture à exécuter par les filles. L'écrit comprend une dictée, deux questions d'arithmétique et une rédaction ; l'oral est constitué d'une lecture expliquée, d'une analyse de phrase, d'une interrogation d'histoire et de géographie de la France, d'une récitation à faire parmi dix et d'un exercice

²⁰⁸ Dorothée Huette, *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée de 1888 à 1914*, op cit. p. 31

²⁰⁹ *Ibid.*

de calcul à opérer mentalement. Les jeunes postulants de onze ans des onze bourgades se rendent au chef-lieu, à La Bassée, à un jour d'écart entre garçons et filles, pour subir, dans le silence et sans leurs maîtres, ces épreuves lourdes d'importance, surtout l'orthographe, la reine des matières, l'élément central de l'apprentissage. C'est pour eux le contact premier avec un événement si fort, décrit par Michel Bouillé comme un « spectacle sérieux et ritualisé »²¹⁰.

Ces enfants de onze ans du canton de La Bassée, lauréats félicités le jour de la distribution du diplôme, n'ont guère de valeur supplémentaire sur le marché du travail par rapport à leurs congénères qui n'ont ni passé ni réussi le CEP. L'étude des professions²¹¹ des garçons admis montre que 37 % d'entre eux sont devenus ouvriers qualifiés, dont une bonne partie houilleurs, que 36 % s'installent en tant qu'artisans, que 17 % sont employés de commerce ou d'administration, et qu'enfin 3 % sont dits sans profession, ce qui équivaut à chômeurs ou journaliers. Personne n'acquiert un statut de profession libérale, personne ne devient enseignant. On voit bien que, ce qui est recherché par ces garçons courageux et intelligents, c'est un métier d'insertion locale ou de salariat, un métier sans éloignement de la sphère géographique, le reflet d'un certain conservatisme social. Quant aux filles admises, 52 % sont retrouvées plus tard sans profession. Pourtant quelques unes tiendront un bureau de poste : en ces temps de développement du télégraphe et du téléphone, le métier est un choix intéressant ; d'autres iront en banque, ouvriront une boutique, ou deviendront enseignantes par le passage à l'Ecole Normale pour obtenir le Brevet Supérieur ou à l'Ecole primaire supérieure afin d'être diplômée d'un Brevet Elémentaire. Le CEP côté filles permet quelques intégrations professionnelles, signes d'acculturation.

Le côté peu assimilateur du CEP s'explique par le fait que, plus pour les garçons que pour les filles, les meilleurs ou les plus aisés sont déjà partis au collège ou au lycée afin de viser plus haut que le certificat. La première marche est le brevet, la seconde est le baccalauréat. Le Brevet, Elémentaire et Supérieur, est le degré au-dessus du CEP. C'est le diplôme obtenu par la plupart des instituteurs du canton. Le baccalauréat, par contre, instaure en plus une culture²¹². Ce diplôme est celui de l'élite sociale locale. La première partie, classique ou moderne, a été passée par cinquante-trois élèves garçons durant les quatorze premières années du XX^e siècle, ce qui fait une moyenne de quatre candidats par an pour tout le canton. Le nombre diminue de moitié et voisine les deux pour la seconde partie de l'examen. Le faible nombre des lauréats, dix-huit, implique un regard vraiment spécifique sur cette double épreuve. Quant aux filles, une seule candidate passe et obtient l'examen, et en plus avec une année d'avance et la mention AB ; il s'agit de Jeanne Solau, de La Bassée.

Commune	Bac 1 ^{ère} partie Classique et moderne CANDIDATS	RECUS	MENTIONS AB B TB	Bac 2 ^{de} partie Classique et moderne CANDIDATS	RECUS	MENTIONS AB B TB	TOTAUX des bacheliers par commune du canton
Aubers	2			2	1		1

²¹⁰ Michel Bouillé, *L'école, histoire d'une utopie ? XVII^e - début XX^e*, op. cit.

²¹¹ Dorothee Huette, *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée de 1888 à 1914*, op. cit.

²¹² Christine Kok-Escalte, « Instaurer une culture par l'enseignement de l'histoire, France, 1876-1912 », *Contribution à la sémiotique de la culture*, Publications Universitaires Européennes, Peter Lang, Berlin, Francfort sur Main, Paris, 1988.

Fournes	5	2		4	2	1 AB	2
Fromelles	4	3	2 AB	5	2	2 AB	2
Hantay							0
Herlies	4	1		1	1		1
Illies							0
La Bassée	25	12	2 AB	9	6	1 AB	6
Marquillies	2	1		2	2		2
Sainghin	7	4	1 AB	4	3	2 AB	3
Salomé	1	1		2	1		1
Wicres	2						0
Total des candidats	53	24	5 AB	29	18	6 AB	18

Document 30 : Le baccalauréat de 1900 à 1913 dans le canton de La Bassée : résultats des garçons nés dans le canton et passant leur baccalauréat à Lille (possibilité qu'il y ait d'autres candidats nés ailleurs ou passant le baccalauréat ailleurs)

Source : ADN, 2 T 2868 à 2904

S'il faut considérer (Document n° 30) les résultats d'ensemble des garçons candidats, une faible réussite, seulement de 50 %, il faut également voir la répartition des communes d'où viennent les élèves. Le chef-lieu est la ville du « plus » scolaire et culturel avec la moitié des postulants et aussi la moitié des succès pour la première partie des épreuves et un tiers pour la seconde partie. La polarisation sociétale fonctionne à La Bassée en dépit du faible poids démographique et de la position excentrée de la bourgade. Confirmation de la hiérarchie²¹³ de la ville par rapport aux dix communes environnantes, le baccalauréat est le signe du système bourg-centre où le chef-lieu, bien que privé d'une fonction économique transcendante, reste l'endroit dynamique de la connaissance alors que le reste du territoire cantonal est replacé dans son rôle d'hinterland moins ouvert et moins intégré. Ce n'est pas un hasard si la première grande bataille pour la prise de la région Nord, celle d'octobre 1914, âprement disputée entre Britanniques et Allemands, sera appelée Bataille de La Bassée. La modestie de la localité n'a rien à voir avec sa prééminence socioculturelle concrétisée ici par le baccalauréat qui en fait un réservoir de notabilités. D'ailleurs l'unique fille à obtenir aussi cet examen, Jeanne Solau, est également née à La Bassée, preuve qu'une histoire genrée reste à écrire au sujet du baccalauréat dans le canton.

On avait vu que deux communes avaient population et activités économiques qui faisaient de ces localités des rivales du chef-lieu. Il s'agit de Sainghin et de Salomé. Le baccalauréat remet chacune à leur place : Sainghin a sept candidats à la première partie et trois reçus pour l'épreuve finale sur les quatorze années considérées. Eu égard aux six reçus de La Bassée, Sainghin est moitié moindre. Ni la richesse des marchands de beurre, ni la proximité plus importante de Lille, ni les échanges intenses entre Sainghin et le reste de la zone nord européenne ne parviennent à donner, autant qu'à La Bassée, l'envie de l'obtention du diplôme. Quant à Salomé, sa population forte, liée à la présence immédiate des mines de Lens, n'est pas signe d'appel à candidats. Un seul élève y devient bachelier durant la première décennie et demi du début du XX^e siècle. Ces deux bourgades secondaires ont donc une réelle existence économique mais sans être des lieux d'émulation ni des interfaces de connaissances par rapport aux neuf plus petits villages du canton.

²¹³ Yann Lagadec, Jean Le Bihan et Jean-François Tanguy (dir.), *Le canton un territoire du quotidien ?*, op cit., p 15.

Deux communes plus rurales ont deux lauréats, le même nombre, paradoxalement, qu'à Fournes qui abrite pourtant le Pensionnat Gombert, lequel aurait pu créer davantage de dynamique au sein de la localité. Ce sont Fromelles et à Marquillies qui sont de petites localités mais qui, chacune à leur façon, ont des marqueurs culturels actifs en leur sein. Ensuite Aubers et Herlies ont un bachelier ; enfin Hantay, Illies et Wicres, aucun. La décroissance des chiffres dit d'une part la gêne des familles pour scolariser en ville leurs enfants, et d'autre part la réelle difficulté des examens qui empêchent, même si les élèves poursuivent des études, d'aboutir à un résultat.

Il faut aussi considérer que ces données ne tiennent compte que des enfants nés dans le canton : des familles aisées voient déjà leurs filles accoucher en maternité ou bien repartir chez leurs parents au moment d'enfanter. Par conséquent des élèves de lycée, fils de familles habitant dans le canton, mais nés ailleurs, n'appartiennent pas à ces statistiques. Les candidats pris en compte sont ceux de l'académie de Lille, à savoir ceux de l'Aisne, des Ardennes, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme, et provenant de la quarantaine d'établissements publics et privés des cinq départements. De plus, les familles qui déménagent, et il y a un vaste mouvement de migrations internes en ces temps de recherche de prospérité, perturbent aussi ces totaux communaux ; ainsi Félicien Verly, par exemple, né à Herlies au temps où ses parents y logeaient, n'est pas dans le compte de la commune d'Illies où pourtant il réside en 1913 quand il est admis à la session d'octobre du baccalauréat première partie.

Finalement, être un bachelier né dans le canton de La Bassée fait du lauréat un échelon privilégié dans la zone d'influence des notables. Ce qui revient à se poser la question des milieux familiaux : le titre acquis est-il le couronnement d'un parcours d'exception lié aux aides qui permettent à tous, pourvu qu'ils aient la volonté et les capacités, d'atteindre l'excellence ? Ou bien est-il une simple reproduction sociale qui permet aux plus puissants de continuer à exercer leur ascendant par le biais de leur progéniture diplômée ? Se présentent aux épreuves à Wicres Maurice Brasme, fils d'industriel, à Aubers Charles Lecoustre, fils d'instituteur, à Marquillies Jacques Barrois, fils d'industriel, à Herlies Georges Delattre, fils d'industriel, à Sainghin Jean Nory, fils d'industriel, etc. Les cas de répliques d'un modèle sont donc bien avérés. Mais il est des exemples qui disent que réussir sans entregent est aussi une facette de la vie du canton, ainsi ce Félicien Verly dont on a vu qu'il est originaire d'Herlies, et qu'il habite Illies en 1913. Son père est tailleur d'habits, lui même est originaire de Bikschote, un village de la Flandre belge où le bisaïeul, cultivateur, ne pouvant occuper tous ses enfants, envoya en France deux de ses fils pour y apprendre le métier de tailleur²¹⁴. La réussite de Félicien Verly est donc un cas d'ascension sociale prouvée par le passage quasi initiatique de l'épreuve du baccalauréat qui fait pénétrer dans un autre monde.

Dans quel monde, d'ailleurs ? L'étude des sujets d'histoire de la première partie et de la seconde partie de l'examen renseigne sur les notions que l'Etat souhaite inculquer et que les élèves doivent apprendre pour être lauréats. La durée de l'oral est de $\frac{3}{4}$ heure et, pour réussir, il s'agit surtout de reproduire le cours en répondant à des intitulés de programme²¹⁵. Sur les quarante et un sujets donnés aux candidats du canton en 1^{ère} partie, $\frac{1}{4}$ relève de l'histoire ancienne (Eglise primitive, Patriarcat et plèbe au début de la République, Gouvernement d'Auguste, par ex), $\frac{1}{4}$ de l'histoire contemporaine européenne (L'Angleterre sous les Stuarts de 1603 à 1648, La succession de la Pologne, La Prusse après Tilsit, par ex) et le reste, soit la moitié, concerne l'histoire contemporaine française

²¹⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p 24.

²¹⁵ Pierre Gaspard, Jean-Noël Luc et Philippe Savage (dir.), *Lycées, lycéens, lycéennes, deux siècles d'histoire*, Institut National de Recherche Pédagogique, Université Charles de Gaulle, Lille III, 2005, p 211 à 229 : Philippe Marchand, *L'interrogation d'histoire au baccalauréat de 1880 à 1914*.

(Les provinces acquises sous Louis XIV, La société française au XVIII^e siècle, Napoléon et la Prusse, par ex). Ces candidats, s'ils doivent travailler surtout des sujets d'histoire politique, diplomatique et militaire, ont donc aussi à apprendre l'histoire des sociétés. Ceux du canton qui passent les épreuves orales d'histoire de la seconde partie ont eu à répondre à vingt-deux sujets, six relatifs à la France (Gambetta et le gouvernement du 4 septembre, Le second Empire, La constitution de 1875, par ex) et sur dix-sept concernant l'histoire européenne (Les principales formes de gouvernement, La guerre des Balkans de 1878, La guerre de Crimée, par ex). On voit bien que les angles de vue ne sont ni étriés, ni seulement événementiels. Les jeunes de dix-huit ans et plus qui ont reçu un tel bagage ont aussi appris à réfléchir et à relativiser.

Il est à remarquer qu'un candidat ayant intégré ces données possède les capacités pour mieux comprendre la guerre qui arrive bientôt. Voici le relevé de quelques thèmes qui ont été proposés aux candidats du canton.²¹⁶ En géographie, les sujets portent sur la France et ses colonies (géographie physique et économique, et un intitulé curieux comme 'La répartition des langues en France') et les grands pays du monde (Russie, Etats-Unis, Emigration chinoise, Allemagne); en mathématiques et en sciences physiques, les candidats doivent connaître les longueurs d'ondes, le téléphone ou encore l'anhydride sulfureux; en histoire naturelle, les questions portent sur l'immunité, la circulation sanguine et les localisations cérébrales. La plupart des bacheliers du canton seront des officiers durant la guerre; leur formation, sérieuse, les y aidera.

En résumé, la vie scolaire dans le canton n'est pas un modèle de succès; ses résultats ne sont pas parmi les plus brillants. Pourtant, grâce à une assiduité acceptable et à des méthodes propices dans le primaire comme dans les classes supérieures, les onze communes disposent de jeunes gens sachant lire, écrire et compter correctement, sachant se situer dans la chronologie du pays et de l'Europe, sachant placer depuis les modestes chefs-lieux jusqu'aux grands traits du relief de la France, et enfin sachant comprendre l'organisation du corps humain ainsi que les mécanismes élémentaires de la physique. Nulle part on ne voit de message velléitaire de reconquête des provinces perdues, nulle part un contenu hyper nationaliste n'est véhiculé par les maîtres. Les filles, bien qu'aussi douées que les garçons au niveau du CEP, n'ont eu pas la chance de poursuivre des études longues. Seule une obtient son Baccalauréat avant la Grande Guerre, contre dix-huit garçons. Mais garçons et filles ont en commun d'avoir reçu à tous les niveaux une formation satisfaisante qui les prépare à comprendre la société dans laquelle ils évoluent.

Un autre élément de la formation de la jeunesse et du façonnement de la vie sociale est le curé de paroisse. On étudiera son impact dans les localités du canton.

II. Le curé et la vie religieuse dans le canton

Les prêtres des paroisses du canton de La Bassée déploient de l'énergie pour apporter ou vivifier la foi dans un territoire pourtant peu opposant et bien scolarisé.

1) Une religiosité associée à un fonds de paganisme

²¹⁶ ADN, 2 T 2868 à 2904, Etudes des intitulés des sujets donnés aux bacheliers à l'écrit comme à l'oral durant les années 1900 à 1914.

Le canton est globalement catholique avec un noyau de pratique protestante centrée sur le temple de Ligny-le-grand à Illies. S'il est donc très majoritairement chrétien, il est encore marqué, en zone urbanisée comme à La Bassée aussi bien qu'à la campagne dans les hameaux, par des pratiques antérieures. Mais ce fait n'est pas spécifique au canton : tous les territoires voisins possèdent les mêmes représentations, que l'on soit plus proche de Lille ou de Lens, ou encore du canton d'Armentières voire dans la vallée de la Lys voisine, et même côté belge.

1 - Des survivances traditionnelles exploitées pour combler le déficit de guérison de la médecine

Un recueil des traditions du pays de Weppes, écrit par Pierre Descamps dans la seconde moitié du XX^e siècle, inventorie les survivances religio-traditionnelles encore présentes dans les esprits. Il permet de comprendre à quelles résistances et réticences les curés du secteur ont eu à faire au début du vingtième siècle et encore des années plus tard. Le premier chapitre a pour titre « Les étranges coutumes des campagnes de Weppes ». Il dénombre « les secrets » des populations des onze localités. En voici quelques uns :

- Le guérisseur d'Aubers est appelé *ch'dieu d'Elva* tandis que celui d'Illies a pour surnom *le Bon Dieu de Willies*.
- A Piètre, un hameau d'Aubers, un *pinseux d'secret* (rebouteux) fait des signes de croix sur l'évangile de Saint Jean pour « casser les fièvres » des malades qui le consultent.
- La *planque al'Broille*, un mégalithe couché pour servir de pont sur un petit cours d'eau appelé Broille, « se retourne brusquement sur lui-même le Vendredi saint à minuit ».
- Une même prière se dit à Fournes ou à Fromelles pour venir à bout des vers qui ravagent les cultures : « Je te prie par le dieu des esprits de me guérir du mal qui me ronge et me mord [...] comme tu le fis au cœur et au corps de Madame de Saint-Yzoff ». Bien sûr, plus personne ne sait qui est cette Madame de Saint-Yzoff.
- On vient servir Saint Jean, à Fromelles, ce qui signifie que chaque 24 juin, et globalement chaque dimanche de l'année, le saint y est prié « contre les convulsions et autres maladies nerveuses ».
- La chapelle pour saint Fiacre dans l'église de La Bassée possède des reliques que l'on vient invoquer « afin d'impêtrer aux enfants la force de marcher ».²¹⁷

Les prêtres ont donc fort à faire pour démêler les survivances païennes et la foi conforme au canon. Le mot « dieu » est appliqué aux guérisseurs ; l'évangile de saint Jean sert de référent pour faire tomber la fièvre des malades ; les pierres préhistoriques, christianisées dans la légende du vendredi saint, gardent leur mystère puisqu'elles se retournent la nuit lorsqu'il n'y a personne pour observer le phénomène ; le dieu prié pour venir à bout des vers infestant les champs est appelé « dieu des esprits » ; la fête païenne du solstice d'été est associée à la Saint-Jean ; les saints, à l'instar de saint Fiacre à La Bassée, sont utilitaires et invoqués quand le corps a des défaillances physiques. C'est que les médecins, on l'a vu avec les causes de la mortalité précoce dans le canton, s'ils sont dévoués pour se rendre au chevet de leurs patients, se heurtent au fait que les temps de déplacement sont longs entre le moment où ils sont prévenus et celui où ils partent consulter.²¹⁸ Comme ce temps de carence est une réalité à prendre en compte, les populations compensent en faisant appel à d'autres pratiques qui sont à la fois paramédicales et « parareligieuses ».

²¹⁷ Pierre Descamps, *Promenades au Pays de Weppes*, Illies, Editions Philippe Thibaut, 1977, p. 18-27.

²¹⁸ Madeleine Delerue, *Entretiens*.

Les fidèles savent faire la différence entre ce qui procède de la foi chrétienne et ce qui tourne autour de substituts qui apaisent leurs craintes. Le regard des pratiquants sur leurs prêtres le montre en effet.

2 - Des prêtres « érudits » mais peu prolixes

A Illies, au début du XX^e siècle, le prêtre en place depuis 1896 est l'abbé Philippe Dufour. L'homme est apprécié pour sa proximité avec l'ensemble de la population : « C'était un saint homme, un homme droit et bon, intègre et chaleureux, érudit et proche de chacun, fidèle à sa foi et curieux de toutes les saveurs de la vie locale »²¹⁹

Si la mémoire locale retient de lui qu'il est « chaleureux » et « proche de chacun », elle présente également le prêtre comme un homme « érudit ». Pourtant, la principale production qui reste de Philippe Dufour est sa *Monographie de la paroisse d'Illies* élaborée de 1898 à 1902, un opuscule bien modeste de vingt-deux pages. Il ne s'agit pas d'une création originale ; des monographies paroissiales sont en effet demandées à tous les prêtres du diocèse selon une grille de questionnement identique.

Il apparaît que des développements très différents peuvent s'opérer selon que le prêtre est amateur d'histoire ou désireux de fouiller la composition sociale de la paroisse. La *Monographie paroissiale de La Bassée*, par exemple, s'intéresse aux objets culturels, les décrit et rapporte leur histoire, en particulier durant la période révolutionnaire²²⁰. Rien de tel à Illies, à part les turbulences qui ont affecté la ferme cistercienne de l'Ecuelle et qui ont interpellé le prêtre. La *Monographie* d'Illies est conventionnelle, limitée aux attendus des questions, avec de nombreux « Rien » comme réponses. Les autres demandes d'éclaircissement aboutissent bien souvent des esquives : « Rien d'important à répondre à cette question » (p. 12), « Je n'ai rien trouvé concernant les biens et revenus de la cure d'Illies » (p. 12). Etant donné que les documents consultés par le prêtre ont disparu depuis, brûlés lors des incendies d'octobre 1914, ou dispersés lorsque les bâtiments ont été ouverts à tous les vents durant la Grande Guerre, il est à regretter que ces renseignements potentiels aient pu être perdus définitivement.

3 – Des prêtres appréciés pour leurs actions « intègres »

L'image de l'abbé Dufour est complétée encore par le fait qu'il est « fidèle à sa foi » et « intègre ».

Sa foi « fidèle » se révèle dans les éditoriaux du journal paroissial *L'Echo d'Illies*, créé en décembre 1901, dont il est l'instigateur, en conformité, là également, avec les souhaits du diocèse. Toutes les paroisses du diocèse se lancent en effet, au début du siècle, dans la rédaction, l'impression et la distribution d'un journal paroissial dont celui d'Illies est un exemple. Il s'agit d'un périodique à pages communes proposées par l'évêché et à pages personnalisées écrites par les prêtres. La parution bimestrielle donne une ligne directrice très marquée par le conservatisme et correspond aux orientations politiques de la majorité du village et aussi des localités du secteur.

L'homme « intègre » est celui qui a fait preuve de détermination devant les agents de l'Etat lors de l'Inventaire des biens du clergé en 1906. Cette attitude non-coopérante est identique chez l'ensemble des prélats du canton bien qu'à Illies et à Herlies, plus

²¹⁹ Philippe Dufour, *Monographie de la paroisse d'Illies (1902)*, Opuscule conservé aux Archives diocésaines de Lille et réédité à Aubers, Ed. Cercle Historique d'Aubers, fascicule n° 12, 1988. Extrait de l'introduction.

²²⁰ Archives Diocésaines de Lille, *Monographie paroissiale de La Bassée*, 1900.

qu'ailleurs, les choses se soient passées avec davantage de véhémence puisque le journal *Le Grand Echo* s'en fait le rapporteur :

Illies. L'inventaire a été achevé jeudi sous la protection de vingt gendarmes par monsieur le sous-inspecteur de l'enregistrement, lequel a dû faire ouvrir par un serrurier la porte de la sacristie dont le curé avait refusé de livrer la clef.²²¹

Herlies. L'inventaire, qui devait avoir lieu le mercredi, a dû être remis à une date ultérieure, l'agent des domaines ne s'étant pas présenté.

Jeudi, à une heure et demie, Mr Fouquet, percepteur de Fournes, s'est présenté à l'église d'Herlies pour procéder à l'inventaire. Après avoir entendu la protestation du curé qui a dit « qu'il préférerait mourir plutôt que d'ouvrir son église et d'en donner les clefs », le fonctionnaire s'est retiré.²²²

L'abbé Philippe Dufour, en acceptant que l'inspection de l'enregistrement entre dans son église paroissiale, se montre républicain comme l'ensemble des populations du canton ; en s'opposant à l'ouverture de la sacristie, il marque des limites qui sont celles que la plupart des habitants ressentent comme une effraction face à la montée de l'anticlérisme ambiant. Globalement, donc, les prêtres du canton sont appréciés pour la proximité qu'ils ont avec les idées de leurs paroissiens, conservateurs mais républicains, et pour l'empathie qu'ils manifestent à leur égard.

2) Une pratique tiède à l'échelle du canton

L'abbé Philippe Dufour décède en 1907. Il est remplacé par l'abbé Aloïs Vercruysse qui sera le pasteur d'Illies durant l'avant-guerre, la guerre et la sortie de guerre. Ces deux prêtres sont des témoins de la pratique religieuse dans le canton de La Bassée durant les deux premières décennies du XX^e siècle. Les documents principaux dans la paroisse sont, on vient de le voir, la *Monographie paroissiale* et l'*Echo d'Illies*. Tous deux évoquent la pratique religieuse, pour déplorer sa trop grande tiédeur.

1 - « On désirerait un peu plus de ferveur. »

Il faut observer d'abord que c'est parmi la population rurale que la pratique religieuse est dominante.

Ce milieu, composé des cultivateurs et de leurs ouvriers agricoles, est concentré un peu dans les centres-bourgs du canton où subsistent des fermes en nombre assez important²²³, et surtout dans les hameaux où les bâtiments agricoles sont entourés des champs et des prés attenants au corps de logis ainsi que des maisons des personnels attachés aux fermes. Le curé Dufour, bien que ce soit dans ce milieu agricole que la pratique soit la plus forte, reconnaît que c'est là que le bât blesse : « On désirerait un peu plus de ferveur dans les pratiques religieuses. Les éloignements de l'église en sont une cause. » L'eau de la Broelle, qui inonde régulièrement les champs et les chemins de terre desservant les hameaux de l'Ecuelle, de Lannoy et de Montécouvé, est la cause de l'irrégularité de la pratique des écartés dans la commune d'Illies. Le problème est récurrent également à Aubers où Pierre Descamps décrit qu'il faut installer des « pierres d'appât » afin de pouvoir marcher à pieds secs pour circuler entre le bourg et les hameaux de Piètre ou vers

²²¹ *Grand Echo*, samedi 24 février 1906.

²²² *Ibid.*, samedi 17 février et dimanche 4 mars 1906.

²²³ ADN, Recensements de 1906 et de 1911, La Bassée, Aubers, Sainghin.

les zones basses de la rue Delva, ou encore dans la direction de la cense des Aunois. « Ils remontèrent le chemin creux qui menait à leur hameau, contournèrent la zone des tourbières, escaladèrent un talus pour couper à travers les pâtures et ils furent en vue de la ferme. »²²⁴

La configuration bourg-hameaux est en effet un facteur déterminant pour la tiédeur de la pratique. Le déplacement de deux, voire de trois kilomètres, à pied ou en vélo, deux fois par dimanche pour la messe et les vêpres, discrimine ceux qui ont une longue distance à parcourir et affaiblit leur assiduité. Le phénomène est identique pour la réception de l'hostie qui ne peut s'effectuer qu'à jeun : les pratiquants des centres-bourgs peuvent à loisir se rendre à l'église afin de communier avant la messe et ainsi prendre un petit-déjeuner copieux avant d'assister aux cérémonies du culte ; l'aller-retour avant les offices religieux n'est pas possible, par contre, pour les habitants des hameaux qui confortent leur habitude de ne point associer messe et communion. C'est un reproche du curé Dufour qui dit que « la difficulté des communications les a tenus à l'écart des centres ».²²⁵

2 – « Les habitudes de vie large et peu chrétienne »

Le cœur de cible des prêtres du canton est le monde ouvrier qui va se déchristianisant.

Le monde ouvrier dont les curés craignent la contagion des mauvaises habitudes est en réalité bien vaste : il va des ouvriers agricoles – mais on a vu qu'ils restent majoritairement chrétiens pratiquants comme leurs employeurs – aux ouvriers des fabriques en passant par les mineurs et les jeunes gens des métiers de la fosse. Les habitants du canton évoluent en effet vers des professions tournées vers l'extérieur, les fermes et les métiers de la terre n'offrant plus de débouchés permettant de faire vivre de larges familles ou plusieurs ménages. Le cas de la famille Vienne du bourg d'Illies est symptomatique de cette évolution en cours : le père, à la fois tenancier d'estaminet, planteur de tabac et boulanger, est obligé d'envoyer ses fils travailler au dehors afin d'assurer des rentrées d'argent suffisantes pour vivre ; la mine de Courrières a été le tombeau d'un des enfants Vienne²²⁶ lors de la catastrophe de 1906 qui a dévasté 110 kilomètres de galeries.²²⁷

Ce milieu besogneux et en souffrance à cause de conditions de travail souvent difficiles est pourtant stigmatisé par Philippe Dufour dans sa *Monographie paroissiale* : « Il y a à craindre du côté des mineurs qui vont répandre les habitudes de vie large et peu chrétienne ». Si les habitants des écarts ont des circonstances atténuantes à cause de l'éloignement au bourg, il n'en est pas de même, semble-t-il, dans le constat peu amène concernant les mineurs : les salaires gagnés à la fosse permettent à ces populations de mener, selon le curé, une « vie large » et les contacts syndicaux et politiques de ces ouvriers les incitent, toujours selon l'abbé Dufour, à avoir une vie « peu chrétienne ».

3 – « C'est une bonne population. »

Il n'est guère possible de confronter les dires du curé d'Illies avec la pratique réelle des habitants car le nombre de pascalisants, qui aurait pu être un critère

²²⁴ Pierre Descamps, *Promenades au Pays de Weppes*, op. cit., p. 169.

²²⁵ Philippe Dufour, *Monographie de la paroisse d'Illies (1902)*, op. cit., p. 6.

²²⁶ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

²²⁷ Denis Varaschin, « 1906, Catastrophe dans les mines de Courrières », *L'Histoire*, n° 306, février 2006, p. 60-65.

d'appréciation, est indisponible pour cette période, les archives ayant été détruites. On ne possède pas non plus le nombre de pascalisants pour l'Entre-deux-guerres. La première mention analysable n'intervient que pour la période postérieure à la Seconde Guerre mondiale où 77,9 % des paroissiens en âge de le faire se sont confessés pour les fêtes de Pâques. L'écart est important, pourtant, entre les hommes qui ne forment que le tiers des pascalisants et les femmes chez lesquelles la pratique est entière. Pour les épouses, l'Eglise est la « gardienne des mœurs »²²⁸ et la fréquentation des sacrements, au moins à Pâques, est une façon de montrer leur attachement aux valeurs et à la morale traditionnelles. L'Eglise, associée aux traditions, est donc la garante d'un monde qui se sent menacé par les innovations sociétales en cours :

Les sociétés paysannes ne semblent pas avoir éprouvé le besoin d'innover. Les changements dans les techniques agricoles ont été provoqués de l'extérieur ou par des individus faisant figure d'exceptions. De là à conclure que, contrairement à l'industrie qui porte en elle-même le principe de transformation, l'agriculture « traditionnelle » est essentiellement stabilité et résistance aux innovations, il n'y a qu'un pas, aisément franchi.

Au reste, le terme « traditionnel » qui semble désigner tout bonnement ce qui n'est pas moderne, prend souvent ici son sens fort : les sociétés paysannes traditionnelles sont celles qui, malgré leur diversité, ont ceci en commun d'être réglées par la tradition. Celle-ci noue solidairement techniques agricoles et rapports sociaux, en sorte que toute transformation des unes entraîne transformation des autres.

Or, comme justement tout progrès ne peut être pensé par les intéressés qu'à l'intérieur de cadres mentaux et sociaux déterminés, ce qui paraît progrès de l'extérieur paraîtra souvent menace, voire régression eu égard aux cadres sociaux qui se trouvent en question.²²⁹

Pour reprendre Henri Mendras, c'est la collusion des intérêts du monde paysan avec ceux du monde clérical qui pérennise un monde traditionnel. Les agriculteurs, d'après l'auteur, cherchent à garder la tradition des techniques ce qui entraîne le maintien de la société rurale ; l'Eglise s'appuie sur ces cadres sociaux et stabilise ainsi ce type de monde entrepreneurial. On comprend mieux alors le jugement moral de l'abbé Dufour qui, en dépit du constat des entorses à la pratique, trop tiède globalement, irrégulière dans les hameaux et faible chez les mineurs, qualifie ses paroissiens de « bonne population ». C'est en effet que le prêtre d'Illies considère avec un regard positif les populations largement conservatrices dont il a la charge en 1902. Il ajoute, en redondance : « Le caractère des habitants est bon dans l'ensemble. »²³⁰

3) Un entrisme clérical relativement fort

Le journal *L'Echo d'Illies* comprend des pages écrites par le prêtre de la paroisse et des pages proposées par le diocèse. C'est par ce bulletin surtout que l'entrisme clérical se fait particulièrement sentir auprès de la population.

1 – Une omniprésence à l'échelle locale dans toutes les classes d'âge et dans tous les milieux

²²⁸ Henri Mendras, *La fin des paysans, Innovations et changements dans l'agriculture française*, Paris, SEDEIS, 1967.

²²⁹ *Ibid.*, p. 577-578.

²³⁰ Philippe Dufour, *Monographie de la paroisse d'Illies (1902)*, *op. cit.*, p. 6.

Des articles du journal paroissial, tout particulièrement, donnent cette tonalité. Citons trois types différents, extraits du numéro 2 du bulletin bimestriel²³¹. D'abord, on constate l'incitation à fréquenter régulièrement les sacrements aussi bien chez les adultes que chez les jeunes enfants : une fillette va « avoir un tel plaisir de faire bientôt sa communion qu'il lui semble qu'elle est au Paradis ». Le but, visible, est de montrer que la pratique fréquente de l'eucharistie procure « plaisir », voire « Paradis ». Ainsi les paroissiens qui hésitent à venir s'agenouiller au banc de communion voient, à rebours, ce qu'ils perdent à ne pas s'approcher de l'autel.

Ensuite, le journal présente des faits remarquables, généralement à la fin du bouquet de pages proposées par l'évêché. Dans le bulletin n° 2, il y a « la visite de Monsieur Loubet en Russie à la suite de l'alliance des deux nations amies ». L'Eglise est ouverte au monde, elle élargit la connaissance des lecteurs, elle montre que les voies suivies en France et ailleurs sont dignes de confiance si le parrainage de l'Eglise souligne le bien-fondé des relations ainsi nouées. L'Empire tsariste et la France qui viennent d'entrer en contact à fin d'alliance militaire forment une entente approuvée par l'Eglise ; en sous-entendu, il faut comprendre que ces deux nations amies sont de tradition chrétienne, ce qui conforte la valeur du rapprochement.

Enfin, le bulletin offre un extrait du discours d'Ernest Legouvé, prononcé à l'Académie française pour son élection, où il rapporte « qu'il a vu des mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'hostie sainte ». Voilà encore un événement-prétexte qui est le point de départ d'une réflexion associant le monde culturel, cette fois, et la foi chrétienne. Certes, ce passage du discours est édifiant quant à la morale et à la foi, mais l'académicien dit aussi, par ailleurs, dans le même discours non reproduit en entier dans *L'Echo d'Illies*, que « la théorie de la femme libre me semble une théorie aussi fatale qu'insensée. J'aimerais mieux voir la femme éternellement subordonnée, comme elle l'est aujourd'hui, que de la voir libre d'une telle liberté. Femme libre, elle serait esclave de son corps et de ses vices : mieux vaut l'assujettissement que la dégradation. »²³² Si les paroissiens du canton ne sont pas au courant des prises de position d'Ernest Legouvé, les rédacteurs, eux, ont connaissance du caractère peu libéral des idées avancées par l'académicien, vu que ces deux extraits, l'un reproduit, la lumière de l'espérance, et l'autre non copié, l'assujettissement de la femme, appartiennent au même texte. L'aspect traditionnel de la morale chrétienne sort renforcé dans le journal, que ce soit dans les contenus eux-mêmes ou dans les sous-entendus connus des rédacteurs.

2 – Un entrisme militant et redondant

L'influence de l'Eglise se présente comme celle d'une famille large et ouverte à tous les courants. C'est la tonalité de la page de couverture où la charité chrétienne est la dominante des quatre slogans qui y sont rassemblés :

- Aimez-vous les uns les autres.
- Lisez et faites lire *L'Echo d'Illies*.
- Vous êtes tous frères.
- Conservez chaque numéro.

²³¹ *L'Echo d'Illies*, bulletin n° 2, 1902.

²³² Ernest Legouvé, « De la famille moderne et de la morale des femmes », in Charles Denis, Augustin Bonnetty, Robert Laberthonnière, *Annales de philosophie chrétienne*, p. 282-283.

Les pages 7 et 8 présentent d'autres injonctions qui semblent être des conseils d'un paternalisme de bon aloi. Il s'agit des maximes qu'on trouve glissées entre les diverses chroniques, comme pour faire le lien et donner du sens à l'ensemble du journal. Le bulletin est ainsi homogénéisé par ces petites phrases d'annonces, de commentaires et de recommandations. Mais, au lieu d'être de simples transitions habiles et créant de la cohérence au sein du bulletin, elles ont une autre destination puisque les caractères gras utilisés pour les mettre en exergue font que ces phrases sentencieuses marquent davantage les esprits que le reste des pages. Les maximes sur les pages 7 et 8 sont :

- Une seule page d'un mauvais journal ou d'un mauvais livre suffit pour transformer un ange en démon.
- Calculez tout ce que vous coûtent vos enfants, et vous saurez ce que vous devez à vos vieux parents.
- Deux fléaux à combattre sans trêve ni merci : l'alcoolisme et le mauvais journal.²³³

Le contenu confirme la volonté de l'organisme chargé de la rédaction du bulletin de faire de l'entrisme militant : deux thèmes apparaissent, les mauvais journaux et la réflexion sur la vie quotidienne et familiale. Le thème des mauvais journaux sous-entend qu'une autre presse, c'est-à-dire une presse libérale, gâte les représentations au point de transformer « un ange en démon ». Le thème de la réflexion sur la vie quotidienne et familiale incite à aimer ses vieux parents et à vivre sainement. Ces problématiques sont les deux versants déjà observés de la volonté de l'Eglise de rester « gardienne des mœurs ».

3 – Un cas de pression religieuse et pastorale : la communion solennelle de François Rucho

Le bulletin n° 2 présente le nouveau-né comme « un héritier du Ciel » et la Communion Solennelle comme le premier moment d'émotion dans la vie d'un chrétien : « Elle se met alors à pleurer de joie : 'Père, dit-elle au milieu de ses larmes, je suis si contente de recevoir Notre-Seigneur dans la Sainte Communion' ». ²³⁴ Ces regards chrétiens disent la félicité de se sentir conforme aux représentations ambiantes. Aussi est-il entré dans les normes que tous les enfants en âge de faire leur communion la fassent, même si cela doit coûter cher aux parents peu aisés. C'est le cas, à Illies, de la famille Rucho qui dispose de faibles moyens financiers à l'âge où, normalement, François se doit lui aussi de faire sa communion.

Catéchisme et nous voilà en 1904 : la Pentecôte, la communion et toujours les problèmes pécuniaires et vestimentaires.

Ma mère a prêté une paire de chaussures à des gens du coin pour que je sois à peu près comme les autres.

A l'époque, la place avait beaucoup d'importance. J'étais tout de même arrivé à me tenir en quatrième position. Et comme à ce moment-là la mode était que, le jour même, le premier invitait le deuxième chez lui au repas, c'était pareil pour les autres : le troisième invitait le quatrième. Le troisième, qui s'appelait Jules Dubusse, habitant au Vert Chemin, m'a invité. Ma mère a prévenu la famille qu'elle n'aurait pas les moyens de refaire le même geste. Les parents ont accepté et tout s'est passé ainsi.

Le lendemain, c'était procession à Laventure, et le mardi me voilà parti travailler.²³⁵

²³³ *L'Echo d'Illies*, bulletin n° 2, 1902, p. 7-8.

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ François Rucho, *François Rucho*, *op. cit.*

« Catéchisme et nous voilà en 1904. » En peu de mots, voilà que défile tout un parcours catéchétique exigeant : les enfants assistent à la messe et à l'instruction le jeudi à 7 h 30, le matin ; on comprend leurs difficultés à être assidus puisque cette formation s'effectue avant l'heure de l'école.²³⁶ François Rucho s'est astreint à cette instruction religieuse et aux examens qui sanctionnent l'apprentissage, il a réussi « se tenir en quatrième position », ce qui semble bien correspondre à un exploit pour ce jeune garçon. Il ne s'agit pas de se montrer étourdi ou indocile car du classement à ces épreuves dépend l'ordre d'entrée des enfants dans l'église paroissiale et les invitations au repas de Communion Solennelle. Le rang donne donc un sentiment à la fois de supériorité durant l'avancée du groupe de jeunes gens dans l'allée centrale et un sens de la présence pour l'organisation des repas dont c'était la mode durant les années du début du siècle.

Mais l'Eglise, par ces rites qu'elle impose – ou qui s'imposent par tradition cléricale –, met les plus pauvres de ses paroissiens en difficulté d'apparence et de relation, témoin ce que raconte François Rucho à propos de ses vêtements et du repas des communiant. Ses vêtements : François n'avait pas de bonnes chaussures, ou pas de chaussures du tout, aussi, pour ce jour-là, sa mère a obtenu qu'il puisse avancer vers l'autel avec des chaussures prêtées par d'autres. Le repas : la famille Rucho n'avait pas les moyens, ou la table et les chaises, ou la vaisselle, ou l'argent suffisant, pour « rendre » le repas que François a eu chez le troisième du classement. Il écrit « tout s'est passé ainsi », comme pour oublier un fait auquel on ne peut se soustraire mais qui gêne la mémoire.

L'Eglise exerce par conséquent des pressions tellement contraignantes au niveau budget ou volonté d'apprentissage que, pour certains paroissiens, ces charges, très difficiles à assumer étant donné le regard d'autrui, éloignent plutôt de la sphère chrétienne qu'elles ne rapprochent. « Vous êtes tous frères », proclame *L'Echo d'Illies*. François Rucho a dû chercher à s'en persuader. Pourtant, en dépit de ces problèmes internes aux familles peu aisées et aux enfants moins motivés, l'Eglise du canton est très visible et elle est pour tous les habitants une façon de se faire voir et d'être vus. Le témoignage de Madeleine Delerue qui évoque les processions d'Illies montre le rôle de représentation tenu par les manifestations religieuses locales qui sont, selon elle, des « distractions » pour les paroissiens autant que des démonstrations de pouvoir pour le clergé.

On faisait souvent des processions dans les rues. Les filles Enfants de Marie mettaient des voiles blancs. Elles partaient, en sortant de l'église, en direction de chez Odo. On faisait des processions pour la Sainte Anne, pour la Pentecôte et pour les Rogations. On sortait les bannières, les communiant portaient leurs brassards et la fanfare suivait. Les vaches, épouvantées, venaient voir et se sauvaient, la queue en l'air. Sur le passage, on jetait des pétales de roses. Et les gens dressaient des autels de campagne.

Les processions faisaient venir du monde et des marchands. Un marchand de glace ambulant à deux roues venait de La Bassée, de même qu'un marchand de café qui faisait du porte à porte.

Les processions étaient notre seule distraction.

En bilan de cette étude sur le curé et la vie religieuse du canton, il peut être confirmé d'abord que l'Eglise est le grand ordonnateur de la vie locale tant il est vrai qu'elle rythme les journées, faisant même commencer le catéchisme des enfants avant l'heure des premiers leçons à l'école primaire, qu'elle détermine les choix de vie des foyers où l'enfant doit être considéré comme bienvenu par dieu et qu'elle incite à considérer et à respecter les plus anciens. Elle est aussi, ensuite, la gardienne des traditions ce qui arrange beaucoup les femmes, qui voient dans l'Eglise un allié dans leur souhait de

²³⁶ Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit.*, p. 135.

garder leurs habitudes, et les conservateurs qui se voient soutenus dans leurs choix. Enfin, il est à remarquer que l'Église devient clivante pour la société cantonale : des groupes peu aisés se sentent mal à l'aise à force de ne pouvoir suivre financièrement les injonctions du clergé ainsi les ouvriers en général, et les mineurs en particulier, se voient fustigés comme étant « peu chrétiens ».

Les partis politiques auront beau jeu d'exploiter ces états de fait.

III. Le maire et la vie politique du canton

Considérons les élections. Elles offrent un bon test sur les opinions dans le canton, mais, malheureusement, si les législatives sont le meilleur degré pour comprendre les choix personnels, dans le cas qui nous intéresse, le dossier M 650 des ADN est très incomplet. Il est particulièrement défaillant aussi pour informer sur les suffrages du début du XX^e siècle qui amènent des représentants cantonaux au département : tous les villages du canton ne sont pas renseignés, et notre niveau d'objectif n'est pas atteint. La presse locale²³⁷ aurait pu apporter un éclairage complémentaire mais, en dépit d'une consultation minutieuse, on n'obtient que des résultats incomplets, spécialement en ce qui concerne les onze communes du canton. Le seul repère utilisable est donc celui des élections municipales de 1908 et de 1912, étudiées en tant que révélatrices des prises de position politique, des territoires de force des partis et des rapprochements des grandes familles d'idées. Cette indigence des sources, qui oblige à se focaliser plus sur les personnes élues dans les communes que sur le détail des suffrages, est compensée par le fait que, globalement, les mêmes électeurs choisissent les mêmes partis politiques et les mêmes hommes.

Ainsi, pour le secteur, le choix se porte sur Alexandre Crespel, brasseur, comme maire de La Bassée et sur ce même représentant comme député de la circonscription. Cette remarque concrétise ce que l'on vérifie au niveau des autres communes à savoir le peu de mobilité des élus et leur origine sociale aisée. Les personnels dirigeants appartiennent à un monde diplômé, installé dans les strates entrepreneuriales, et qui cumule quantité de mandats. L'archétype de l'homme politique du canton de La Bassée est donc Alexandre Crespel²³⁸, né à La Bassée le 10 mai 1867, qui obtient un doctorat de droit à Paris et qui revient ensuite prendre la direction de la brasserie de son père dans sa commune natale de La Bassée avant d'obtenir la présidence du comice agricole de Lille. Il est élu conseiller d'arrondissement en 1895, conseiller municipal en 1896, maire de La Bassée de 1898 à 1945, soit durant un demi-siècle, député en 1919 puis en 1924, et enfin conseiller général en 1920. Il symbolise à lui tout seul le cursus des élus du canton²³⁹ : un jeune homme de milieu favorisé qui fait des études et peut faire carrière grâce à des appuis bien placés, qui s'investit dans des responsabilités locales et, avec ce tremplin, s'ouvre à un parcours politique sur le long terme. Cette concentration des pouvoirs sur un seul homme conduit à se poser la question des idées qui entrent en jeu pour amener cette donne cantonale.

²³⁷ *Echo du Nord, Journal constitutionnel, politique et littéraire*, étude des journaux du premier semestre de l'année 1912.

²³⁸ Bernard Ménager et Jean-Pierre Florin, *Les parlementaires du Nord-Pas de Calais sous la Troisième République*, Centre de Recherche sur l'Histoire de l'Europe du Nord-Ouest, Université Charles de Gaulle - Lille III, Jean-Marc Guislin Editeur, 2000, 352 p, p. 139.

²³⁹ *Ibid.*

1) Les idées politiques dans le canton à la veille de la guerre

Les influences politiques viennent de plusieurs fronts simultanément.

Beaucoup des habitants des onze communes travaillent dès l'âge de onze ans et leur employeur est donc un homme essentiel dans leur parcours de vie à l'heure du vote. Ils ont besoin du travail qu'il procure, du salaire qu'il verse et de la maison qu'il propose. La fidélité est telle que les corons votent comme un seul homme pour celui qui les loge, les aide et les secourt. A Illies, l'élection du maire Henri Delerue s'explique par ces services rendus qui créent cette situation à la fois de révérence et d'assistanat. D'autres, on l'a vu, sont leurs propres employeurs : les planteurs de tabac, les cabaretiers, les artisans, les petits agriculteurs. Mais tous ces indépendants, à un degré ou à un autre, sont redevables envers un riche patron qui prête une attelée de chevaux, qui fait réparer ses outils, qui laisse une ardoise généreuse, qui accepte un échange de terres. Alors, même si des ferments militants venaient à s'exprimer, un réflexe conservateur incite aussitôt à pactiser avec le puissant voisin qui permet aux petits de prolonger leurs activités.

La position économique particulière de ces onze communes est un des éléments à étudier à cause des éléments conservateurs ou propagandistes qui viennent à s'y croiser. Des ouvriers nombreux viennent y travailler, venant des horizons proches, les Belges des fermes, des briqueteries et des brasseries, les saisonniers des sucreries et des distilleries ainsi que les hommes et femmes en service dans les cabarets et les auberges de l'axe de la RN 41.²⁴⁰ L'autre front des influences est celui apporté par les mineurs des fosses : des leaders politiques et syndicaux tiennent réunion, informent sur les possibilités d'action, incitent au changement, impulsent la montée des meneurs, favorisent la contestation de l'ordre établi.²⁴¹ Le troisième courant d'ouverture, incontournable, qui s'ajoute au vent ouvrier et à la mobilisation syndicale rencontrée par les mineurs, est celui de l'attractivité des villes voisines. Lens, Béthune, et surtout Lille, Roubaix et Tourcoing, à portée de quelques heures de circulation, sont des pôles de forte imprégnation d'opinion qui débouchent sur des problèmes sociétaux nouveaux comme le divorce ou la réduction des heures de travail.²⁴² Si la contestation ne s'étend guère dans les entreprises locales en raison du poids du maire-patron-employeur, les populations sont quand même informées de ces mouvances agissantes.

De plus, en dehors de ces parcours et des rencontres de hasard qui véhiculent leurs ferments, il y a sur place des militants qui ont chacun leur part dans la formation des opinions politiques. Le curé de la paroisse en est un, son rôle conservateur a été étudié, et on peut souligner que les prêtres et leurs vicaires tentent de mobiliser la jeunesse à leurs côtés dans les œuvres de propagation catholique que sont le patronage, le théâtre et les chorales du dimanche. Les protestants, à présent moins nombreux dans le canton qu'au XIX^e siècle, regroupés plus dans des hameaux que dans les centres, ne sont plus les militants de la période des années 1830-1850 qui avaient connu un souffle prosélyte fort autour du temple de Ligny-le-Grand d'Illies ; ils ont pourtant, de par leur fort réseau relationnel, un poids marquant en faveur des idées radicales et de rénovation sociale. Le troisième substrat est celui des instituteurs venus de la ville. Installés au cœur des bourgades dans les maisons d'école qui leurs sont dédiées, ils sont l'objet des regards curieux et des espoirs de vie meilleure symbolisés par le Certificat d'études primaires, sésame relatif de l'entrée dans la vie adulte. Les enseignants forment à l'histoire du pays, à la géographie de la France, aux leçons de choses de la nature mais surtout à la vie civique et à la République, bien acceptée dans tout le canton.

²⁴⁰ ADN, Recensements de 1906, Illies. *Ravet et Anceau*, 1913.

²⁴¹ François Rucho, *François Rucho*, op .cit.

²⁴² Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

2) Les concurrences politiques qui s'offrent aux électeurs du canton

On voit se dessiner des concurrences politiques, chacune très efficace à sa façon, cherchant à marquer les esprits en faveur de leurs idées. A quels résultats ont-elles abouti auprès des électeurs du canton ?

Nom du chef-lieu de l'arrondissement de Lille	Socialistes Unifiés	Socialistes indépendants	Radicaux et Radicaux Socialistes	Républicains de Gauche	Progressistes	Nationalistes	Réactionnaires (ALP compris)
Lille					x		
Armentières			x				
Cysoing			x				
Haubourdin			x				
La Bassée							x
Lannoy			x				
Pont à Marcq							x
Quesnoy/Deûle							x
Roubaix					x		
Seclin					x		
Tourcoing			x				
Total/11			5		3		3

Document 31 : Tableau des résultats des élections municipales du 3 mai 1908, dans l'arrondissement de Lille.

Source : ADN, Cabinet du préfet du Nord, M 89 / 156 a.

Aux élections municipales de 1908 (Document n° 31), l'arrondissement de Lille est nettement partagé : si cinq cantons sur les onze ont élu un radical, six votent à droite avec égalité trois et trois entre Progressistes et « Réactionnaires » (ALP compris), celui de La Bassée étant dans cette catégorie. On peut donc constater que dans l'arrondissement de Lille, ni les Socialistes Indépendants ni les Socialistes Unifiés ne sont implantés avec force : ils n'y emportent aucun fief, le travail de réunification n'a pas porté ses fruits. Les ouvriers du canton, que ce soit de la mine, des industries agro-alimentaires ou du monde agricole, sont certes travaillés par le militantisme politique mais ils restent peu perméables au guesdisme qui reste étranger à leurs positions. A droite, les progressistes, modérés ou opportunistes, sont vainqueurs en ville et le Ralliement à la République avec ses slogans de défense religieuse et sociale a eu prise sur les communes plus rurales. Dans le canton de La Bassée, les enjeux se situent entre cléricisme politique à droite et anticléricalisme de gauche. C'est le conservatisme « réactionnaire » qui l'emporte.

Quels autres facteurs expliquent ce vote ? « J'ai remarqué, souvent, dans les élections, que les opinions sont sujettes à une répartition géographique. Chaque parti, ou plutôt tendance, a son domaine. Sous l'apparence mouvante des élections, se précisent donc des courants stables et se dessinent des tempéraments politiques régionaux qui répondent à ces profondes individualités naturelles que sont les pays »²⁴³. Si l'on s'en tient à ces remarques d'André Siegfried, il faudrait, après avoir examiné la spécificité ou si l'on veut l'identité de la région, déduire ce qui pourrait influencer la question politique locale.

²⁴³ André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, op. cit., p. 39.

Ainsi, à propos du canton de La Bassée, quels éléments particuliers jouent en faveur de ce vote que l'on constate à droite en 1908 et ce depuis la période révolutionnaire ?

D'abord, il convient de rappeler le cadre délimitant cet espace lui-même. On a vu que les limites vers La Bassée et Salomé étaient le bassin minier, vers Aubers et Fromelles le pays de l'Alloeu, du côté de Fournes, Sainghin et Marquillies l'agglomération lilloise. Or, une remarque s'impose : les deux premières lisières sont des limites départementales ; on est là au bord de la dépression artésienne qui est la barre sud du département du Nord et cette borne territoriale est un couperet psychologique plus fort qu'il n'y paraît, et qui entraîne fierté d'appartenance et susceptibilités ; celui qui est du Nord se considère différent de celui du Pas-de-Calais et les critiques mi-amusées mi-sérieuses sont innombrables d'un côté à l'autre du tracé. Cette « frontière » intérieure à la France du Nord, héritage des divisions provinciales de l'ancien régime, suit le cours de la rivière Deûle à l'est, du Canal de La Bassée au sud, et de la Broelle et de la rivière des Layes, affluents de la Lys à l'ouest. Le canton, ainsi corseté naturellement sur trois côtés est uniquement ouvert vers Lille au nord. Tout au long de son histoire, c'est donc normalement qu'il ne s'est que très peu tourné vers son midi, le pôle d'attractivité étant toujours Lille et sa châtellenie. L'espace des onze communes est plus l'appendice de l'agglomération lilloise que la saillie du bassin minier. Les mineurs, de ce fait, qui partent tous les jours travailler dans les fosses du Pas-de-Calais, deviennent deux fois étrangers à leur milieu : ils exercent une profession hors des habitudes de leur famille d'origine, et ils se rendent dans des communes qui n'appartiennent pas à leur champ de parentèle. Nombreux à Salomé, à Marquillies et à Illies, ils témoignent, par leur position excentrée dans les représentations du moment, que les limites départementales signifient encore beaucoup en 1908. Instinctivement, quand on entre dans le canton de La Bassée par le sud, on sait qu'on quitte l'Artois ; c'est dans le Nord qu'on s'introduit.

3) L'entrée des idées libérales et socialistes dans le canton

Comme les troupes et les voyageurs qui ont, de tout temps, pénétré dans la région, c'est par l'axe de la ligne de crête des 40 mètres, ancienne route romaine, ancienne chaussée royale, et à présent RN 41 - que l'on pénètre dans cet espace. De part et d'autre, côté Deûle et côté Lys, c'est le domaine de la diversité : grands champs ou petites surfaces, domaines opulents ou maisons à une porte et deux fenêtres, manufactures ou petits champs des planteurs de tabac, centres-bourgs ou hameaux épars. Diversité qui, selon la géopolitique établie par André Siegfried²⁴⁴, définit le tableau de la structure sociale du canton. Celle-ci s'apparente au règne de la « grande » propriété, même si le mot est ici relatif : les fermes principales n'ont que deux cents hectares mais leurs bâtiments, regroupés autour d'une cour carrée, et leurs logements ouvriers, placés dans des corons de proximité, leur confèrent une position dominante qui s'affirme comme un droit de suprématie. Le système de fermage des terres, qui entraîne une idée de hiérarchie sociale, amène aussi un disséminement des autres exploitations, moyennes et petites. Puisque la richesse des « maîtres » dépasse de loin celle de leurs obligés, leur train de vie est observé avec intérêt mais jugé sévèrement : Madame Peuvion, traversant l'église d'Illies avec sa robe noire en taffetas de soie qui bruisse sur le tapis tout au long de son avancée dans l'église, depuis le porche jusqu'à son rang de chaise, peut être considérée comme la

²⁴⁴ André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la troisième république*, op. cit.

représentante de cette catégorie des privilégiés²⁴⁵. Le point délicat est donc l'écart visible des dépenses possibles des uns et des autres.

Des points communs concourent à singulariser le canton ainsi que les secteurs voisins qui présentent des particularités identiques. D'abord, on y constate un mode spécial de regroupement : toutes les communes s'articulent autour du modèle village-centre et hameaux en périphérie : Herlies possède, en dehors de son bourg, trois hameaux importants : le Pilly, le petit Riez et le Grand Riez qui sont les survivances des *villae* gallo-romaines puis des domaines médiévaux. La structure est identique partout dans le canton ; citons le hameau des Trois maisons à La Bassée, l'Halpegarbe à Illies, Les prés à Fournes, Ocron à Sainghin, par exemple. Le second aspect caractéristique est, cela a déjà été observé, la cohabitation des champs de grande culture emblavés de céréales, de lin, ou de pommes de terre, avec des trouées de petites surfaces maraichères, légumières ou de tabac. Le troisième fondement, qui découle du précédent, est celui d'un monde mélangé où populations agricoles, ouvrières et commerçantes sont intimement mêlées au sein des familles, des bourgades et des espaces. Enfin, quatrième point, l'opinion issue d'un tel mélange est à la fois une envie d'ouverture et un réflexe conservateur. Ces éléments contribuent à comprendre le vote globalement « réactionnaire » de 1908 dans le canton de La Bassée.

Il est intéressant de voir à présent comment les voix se répartissent à l'intérieur du canton lui-même. Dans ce canton conservateur, la proportion du vote à droite est de dix communes sur onze. Seule la commune de Sainghin a opté pour un vote radical et radical-socialiste. Cette situation est complexe à démêler, tant les singularités de Sainghin sont, peu ou prou, celles de tous les autres villages du canton. Il faudra entrer dans le particulier pour percevoir les réelles différences. Reprenons l'analyse d'Albert Fichelle, parue en avril 1912 dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. La commune, comme beaucoup d'autres du secteur, est régulièrement ennoyée par les hautes eaux de la Deûle. La solution est la constitution d'un syndicat de dessèchement entre propriétaires riverains pour évacuer les eaux excédentaires de la Deûle au moyen d'une rigole : « Cette rigole que les habitants surnomment la Tortue arrive à Lille dans les fossés des fortifications où des machines élévatoires puisent l'eau pour la déverser ensuite dans le canal de Roubaix »²⁴⁶. Tel est ce premier élément distinguant de Sainghin par rapport aux autres communes du canton : la volonté de maîtrise de ses propres enjeux communaux par la création de syndicats indépendants.

Deuxièmement, la présence ouvrière y est plus importante que dans le reste du canton en raison des nombreuses activités agricoles ou industrielles qui y sont rassemblées. Suivons encore Albert Fichelle qui décrit ainsi les diverses facettes de la vie économique de la commune :

La distillerie de Sainghin en Weppes travaille 115.000 Kilogs de betteraves par jour et emploie un important personnel affecté à cette activité. Deuxième élément, installé à l'écluse de Don-Sainghin, le moulin de la minoterie Schotsmans peut utiliser soit la force de la vapeur, soit le force de l'eau et une quarantaine de travailleurs y sont occupés. L'autre objet de spéculation est la chicorée, emblavée sur 125 ha en 1910, la superficie la plus forte du canton, qui approvisionne les usines à cossettes où sont embauchés des hommes nombreux. On compte aussi 280 fermes à deux attelages possédant également des bêtes à cornes, ce qui nécessite un lourd personnel pour s'en occuper. Il faut ajouter le commerce du beurre et de la margarine qui réclame des employés pour le barattage, des frigoristes pour la gestion du froid des entrepôts, des téléphonistes pour les commandes et des charretiers pour le transport. Voyons encore l'usine d'agglomérés de houille de Don-

²⁴⁵ Madeleine Delerue, Entretiens.

²⁴⁶ Albert Fichelle, *op. cit.*, p. 217.

Sainghin, sur la rive gauche de la Deûle, qui profite d'une main d'œuvre abondante et du fleuve qui relie le bassin minier à la grande agglomération lilloise. De plus, rien qu'à Sainghin, il existe trois tanneries qui font travailler leurs ouvriers grâce à des compromis signés avec les abattoirs de Lille, Roubaix, Tourcoing et Armentières. Et, enfin, l'importation des œufs fait travailler beaucoup d'habitants qui se voient attribuer des responsabilités dans l'approvisionnement à partir d'Hazebrouck, d'Etaples ou de Saint-Pol, ou dans la conservation qui s'effectue à l'intérieur de vastes citernes emplies d'eaux de chaux.

Comme on le voit, tout ce trafic est loin d'être négligeable ; il constitue pour la région une source d'activité et de richesse²⁴⁷.

Ces fonctions ouvrières, à mi-chemin entre agriculture, commerce et industrie, puisent leur personnel dans la population locale. Il s'est ainsi créé, entre le cultivateur proprement dit et l'ouvrier d'usine de type urbain, une catégorie intermédiaire, celle des ouvriers de campagne qui vivent à la fois des ressources que leur fournit la terre et des salaires des usines, de la besogne agricole et de l'ouvrage à domicile, de la culture du potager et du travail dans l'entreprise. Parfois, même, les ouvriers ne sont employés que durant les quelques mois où l'usine fonctionne, restant disponibles pour leurs propres activités chez eux à la morte saison. Ainsi, fixées à la fois par le sol qui nourrit et par le salaire qui permet de disposer de compléments appréciés, les familles de Sainghin n'émigrent que très peu. Elles trouvent des ressources, selon les moments, dans le travail rémunéré par un patron, et à d'autres moments par le travail à la pièce, l'élevage d'un petit bétail et les fruits du jardinage sur les « portions ménagères ». Toute cette population, plus typée à Sainghin que dans les autres communes du canton, se manifeste par un vote à gauche qui est sa singularité.

Il faut voir enfin que cette force ouvrière s'y combine avec une importante classe commerçante qui tire l'économie vers des idées et des procédés toujours nouveaux. Et les « patrons », par leur volonté d'avoir des fabrications sans cesse adaptées aux besoins des villes voisines, ne sont guère, eux non plus, d'opinion conservatrice. Leur vote radical est à comprendre comme l'esprit libéral qui anime ce monde entrepreneurial. Ainsi, ouvriers et employeurs se retrouvent dans le choix d'un radical-socialisme de combat pour refuser la tutelle paternaliste et l'agitation sociale. Le cas de Sainghin étant l'exception, il n'empêche que cette démarche est à l'œuvre également dans les autres communes du secteur de La Bassée. Le canton connaît ce phénomène à la marge tandis que l'arrondissement de Lille donne une réponse plus forte puisque cinq cantons sur les onze votent radical et radical-socialiste lors des élections de 1908. Quatre années plus tard, les élections pour les municipales de 1912 concrétisent le glissement du panorama politique vers la gauche tel qu'il vient d'être amorcé à Sainghin.

Nom du chef-lieu de l'arrondissement de Lille	Socialistes Unifiés	Socialistes indépendants	Radicaux et Radicaux Socialistes	Républicains de Gauche	Progressistes	Nationalistes	Réactionnaires (ALP compris)
Lille					x		
Armentières			X				
Cysoing			X				
Haubourdin			X				
La Bassée							X

²⁴⁷ Albert Fichelle, *op. cit.*, p. 229 à 241.

Lannoy			X				
Pont à Marcq			X				
Quesnoy/Deûle							X
Roubaix	X						
Seclin			X				
Tourcoing			X				
Total/11	1		7		1		2

Document 32 : Elections municipales du 5 mai 1912, dans l'arrondissement de Lille.

Source : ADN, Cabinet du préfet du Nord, M 89 / 182 a

On constate (Document n° 32) que des glissements vers la gauche se sont opérés : dans sept cantons de l'arrondissement de Lille sur onze, le parti radical est devenu majoritaire aux élections municipales. C'est à Roubaix que l'évolution est la plus nette puisque la ville passe des Progressistes aux Socialistes Unifiés. Quant à la droite, qui était dominante en 1908 aux élections locales dans six cantons, elle est maintenant réduite à trois. Pour le canton de La Bassée, si les communes restent conservatrices dans la proportion de dix sur onze, des modifications intéressantes sont à observer venant de Sainghin et de Salomé. A Sainghin, dont on a cherché précédemment à expliquer le vote en faveur du parti radical, et qui est à présent favorable à la liste de la « réaction » de Mr Grave-Duban, l'élection du nouveau conseil ne s'est pas faite sans heurts, « chambardement et de déplacement d'urne »²⁴⁸, c'est dire si le résultat a soulevé stupeurs et polémiques. *L'Echo du Nord* rapporte le feuilletton à rebondissements montrant que les vaincus du cinq mai ne se considèrent pas encore battus quelques jours plus tard. Il faut chercher la source du nouveau choix politique dans l'origine sociale connue de la tête de liste et dans son appartenance au terroir en tant que fermier et industriel dans la fabrique de cossettes de chicorée ; c'est de là qu'il tire sa légitimité. Imbriqué dans le tissu local depuis des générations, il démontre par sa présence que l'enracinement peut compter autant que les options politiques proposées par les appareils. Le passage pour Salomé de la droite modérée à la gauche socialiste tient de l'autre explication classique du changement des votes : la modification des composantes sociales de la population. Le virage à gauche vient de la fosse toute proche, de la gare et de ses lignes en direction de Lens et de Courrières, de l'attrait des salaires plus élevés pour les travailleurs du fond et de l'évolution ouvrière des professions des habitants.

A part ces deux cas de Sainghin et de Salomé, les neuf autres communes du canton de La Bassée sont restées stables. Mais stabilité des nombres ne veut pas dire stabilité des esprits : ce même sept mai où le journal local²⁴⁹ rapporte les désordres de Sainghin, il est raconté que Fournes a connu des empoignades, des disputes et des rixes telles qu'un des protagonistes s'est retrouvé avec une jambe brisée, ce qui a nécessité l'intervention d'un médecin. Les esprits s'échauffent vite quand on parle politique dans le canton.

²⁴⁸ *Echo du Nord*, 7 mai 1912.

²⁴⁹ *Ibid.*

Commune	Socialistes Unifiés	Socialistes indépendants	Radicaux et Radicaux Socialistes	Républicains de Gauche	Progressistes	Nationalistes	Réactionnaires (ALP compris)
Aubers							X
Fournes							X
Fromelles							X
Hantay							X
Herlies							X
Illies							X
La Bassée							X
Marquillies					X		
Sainghin							X
Salomé	X						
Wicres					X		
Total /11	1				2		8

Document 33 : Elections municipales du 5 mai 1912, dans le canton de La Bassée.

Source : ADN, Cabinet du préfet du Nord, M 89 / 182 a

En 1912, dans les communes du canton de La Bassée, la gauche n'est donc que très peu implantée (Document n° 33) ; tout au plus, durant cette décennie, le résultat électoral connaît-il un glissement en faveur des Radicaux et un sursaut vers les Socialistes Unifiés, mais sans que le penchant n'apparaisse très important. Pourtant, le mouvement qui prendra de l'ampleur après la Grande Guerre est là en gestation. De nouvelles zones de force apparaissent qui se dessinent dans les espaces ruraux d'industrialisation à la campagne et dans les communes marquées par la proximité minière. La mise en place du vote dit « républicain » s'installe lentement dans le *cluster*.

Les jeunes femmes, qui travaillent en ville, en service chez les notables de Lille-Roubaix-Tourcoing ou à la manufacture textile d'Armentières, ainsi que les hommes, qui partent travailler vers Lens et Béthune, prennent conscience d'une condition ouvrière vécue dans un environnement vindicatif, revendicatif, militant. Peu à peu, les mentalités se modifient.²⁵⁰ Les choix sociaux deviennent politiques. Louis Blankaert²⁵¹, qui analyse le vote à gauche dans le Nord dans les années du début du siècle, confirme ce que nous remarquons dans le canton de La Bassée, à savoir que le choix de la gauche vient peu à peu remplacer un vote conservateur qui maintient grandement ses lignes de force lorsque l'implantation locale du maire lui permet d'être reconnu et que le conservatisme rural n'est pas entamé par trop de bastions ouvriers.

Ces maires de droite, ralliés à la République, appartiennent aussi bien au milieu entrepreneurial comme Auguste Delattre, maire d'Herlies, au milieu négociant comme Alexandre Crespel, maire de La Bassée, au milieu rural comme Gustave Chombard, maire de Wicres, ou encore au milieu de la vieille noblesse comme le Comte Octave d'Hespel, vivant en son château, grand propriétaire terrien et maire de Fournes. Ces édiles municipaux ont pour fonds électoral à la fois la défense religieuse et la défense sociale.

²⁵⁰ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

²⁵¹ Louis Blankaert, « Le Nord dans la vie politique », in *Politique*, juillet-août 1933.

Tous sont modérés par conviction et opportunistes par tactique²⁵². Mais tous ont aussi en commun d'élever des corons ouvriers à proximité de leurs affaires semi-agricoles, semi-commerçantes et semi-industrielles afin de loger leurs personnels dans des conditions plus profitables pour les familles employées et pour eux-mêmes qui disposent ainsi d'une réactivité prompte lorsque l'ouvrage presse et qu'il faut convaincre de donner son temps²⁵³. Ces corons établis sous l'œil du maire et du maître sont à la fois des lieux de fidélité, d'obligance, de vie et de travail. C'est ainsi que peut perdurer une partie des opinions publiques conservatrices du canton.

IV. Bilan : Liberté et encadrement

L'instituteur, le curé, le maire : trois personnages déterminants pour la vie du canton de La Bassée.

L'instituteur est celui qui rend la République visible dans les communes. Dans le canton de La Bassée spécialement, il représente l'égalité scolaire républicaine en rendant les diplômes accessibles à tous ; pourtant, peu sont présentés au CEP, peu poursuivent des études secondaires, peu continuent au-delà du baccalauréat. Parmi ceux qui ont ces cursus, la réussite est au rendez-vous. Pour tous, les diplômés et les autres, la formation scolaire acquise auprès des enseignants permet, au moment où la guerre arrive avec la dispersion des habitants et l'obligation pour chacun de réagir avec son potentiel, d'avoir le bagage requis.

Le prêtre doit lutter avec ses armes - les journaux paroissiaux, les patronages, les contacts interpersonnels - pour contrer la tiédeur de la pratique religieuse cantonale et le fond de paganisme qui se maintient en raison de la réactivité, parfois impossible, des médecins. Cet entrisme chrétien qui marque les familles rencontre l'approbation et le soutien de nombreuses femmes du canton qui sont enclines à pratiquer et à se confesser. Le clergé local, conservateur, convient aux femmes qui y voient un appui à leur souhait de maintenir les structures familiales traditionnelles.

Le maire est, dans le canton de La Bassée, un élu de terrain, un homme connu qui crée ses réseaux de fidélité, souvent un entrepreneur qui trouve des assises solides dans les obligés qui appartiennent à sa localité. Il est majoritairement conservateur, sans grande concurrence de rivaux socialistes ou radicaux qui ne commencent, avant la Grande Guerre, que le début de leur émergence.

Les trois personnages centraux de la vie cantonale, instituteur, curé et maire, sont donc les trois facettes des représentations cantonales : un monde conservateur qui sait gré à ces cadres sociaux de les défendre et de les représenter, mais qui espère et revendique plus de liberté. Des localités, déjà, osent voter différemment en montrant leur liberté de pensée vis-à-vis de leurs meneurs habituels.

Ce sont ces deux tendances, l'une, majoritaire et conservatrice, l'autre, diffuse et en demande de libéralisation des idées, qui vont permettre aux populations du canton de s'accommoder aux exigences de la guerre, d'une part, et d'avoir l'audace de vivre autrement, au moins en esprit, d'autre part.

²⁵² Jean-Pierre Florin, « Présentation des forces politiques dans le département du Nord en 1914 », in *La Revue du Nord*, tome 56, 1974, p. 165 à 185.

²⁵³ Madeleine Delerue, Entretiens.

Bilan de la première partie :

Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

Pour paraphraser Abraham Ortelius, auteur en 1570 du *Theatrum orbi terrarum*, qui affirme que « la géographie est l'œil et la lumière de l'histoire »²⁵⁴, il est possible de dire, en bilan de la première partie de cette étude, que la géographie physique, sociale et économique du territoire du canton de La Bassée est l'œil et la lumière de son insertion historique régionale, voire européenne.

Sa géographie physique est celle d'un talus qui sert de ligne de partage des eaux entre les deux bassins versants de la Deûle et de la Lys, faisant de cette réalité un ensemble de communes à la terre fertile, s'égouttant facilement vers les régions marécageuses qui la bordent et permettant à des fermes industrielles riches de faire vivre dans leur sillage une cohorte d'ouvriers agricoles, de petits paysans, de planteurs de tabac et d'artisans qui profitent de l'élan donné par ces moteurs d'emplois.

Sa géographie sociale trouve un miroir dans le rôle de l'école primaire et du Certificat d'études dans les représentations des populations des onze communes : les habitants sont bien formés, ils savent lire et écrire avec aisance, ils poursuivent, pour certains, leur scolarité dans des institutions ou des lycées qui leur dispensent brevet et baccalauréat, offrant à ces jeunes-là une chance de s'ouvrir à la grande ville, aux langues étrangères et aux pays voisins.

Sa géographie économique crée un contexte favorable à l'extraversion : le canton est tout sauf un monde fermé. Les mineurs se rendent en train aux mines de Lens et de Béthune ; les fabriques agro-alimentaires, les ateliers textiles et la chimie des Grandes Usines Delerue attirent des représentants qui amènent des contacts jusque dans les auberges et les estaminets des petits villages ; les jeunes gens, filles et garçons, se déplacent grâce à la RN 41 qui ouvre d'une part sur Lille-Roubaix-Tourcoing et la Belgique, et d'autre part sur les zones industrielles de l'Artois minier. La Bassée n'est ni un chef-lieu central ni une ville polarisante ; la bourgade, périphérique eu égard aux dynamismes des cités attractives au nord et au sud du canton, reste pourtant un lieu de vie recherché pour son marché, ses négoce et le réseau de modernité qu'elle entretient.

On a bien compris que, à côté d'une mentalité rurale conventionnelle déstabilisée par ses grands écarts de revenus, il existe des îlots singuliers et forts. Ce sont, en effet, ces contrastes qui signent aussi la particularité du canton. D'un côté, les rebouteux et les matrones sont plus recherchés que les médecins et les sages-femmes ; de l'autre, des audacieux tentent une autre vie. Citons, chez les moins nantis, le sol en terre battue des chambres que l'on bêche une fois l'an ou encore l'assujettissement au patron-maire de la commune pour qui il faut voter si on désire retrouver du travail ; citons, parmi les plus émancipés, les bergers hollandais qui élèvent dans le pays de Weppes des troupeaux ovins

²⁵⁴ Jerry Brotton, *Une histoire du monde en 12 cartes*, Paris, Flammarion, Collection Au fil de l'histoire, traduit de l'anglais par Séverine Weiss, 2013, 543 p.

d'excellent rapport, les mineurs qui partent en Turquie répondre au programme de modernisation des mines de Zonguldak, les jeunes gens brillants qui suivent des études à Paris grâce aux aides publiques de l'Etat.

L'endogamie de proximité, qui est la règle majoritaire des unions dans le canton, s'accompagne d'une maîtrise de la fécondité qui permet, à la plupart des familles, de disposer à la fois de la force de travail et de conseil des plus anciens et de pouvoir élever dignement les un, deux ou trois enfants de leur maisonnée. D'autres représentations familiales coexistent, celles des familles nombreuses des milieux aisés et des milieux ouvriers qui sont toutes les deux dans les paroxysmes de l'échelle sociale.

Le canton est donc un espace d'adaptation différenciée dans lequel la religion, souvent habitudinaire, et la politique, favorable au réseau des puissants en place, jouent un rôle prégnant tant l'un et l'autre sont des marqueurs de vie et de territoire.

Pour conclure cette partie « Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle », il faut mettre en évidence le paradoxe d'un *cluster* dynamique parasité cependant par trois fronts intérieurs. Villages ruraux contrastant avec communes très urbanisées tournées vers le négoce lillois et européen. Familles puissantes reconduites de génération en génération face à des individus soumis au vivre au jour le jour. Versant ouest du talus des Weppes, peu desservi en voies logistiques, si ce n'est le train Michon, par rapport au versant est de la RN 41 dont les atouts sont commercialo-industriels grâce aux voies ferrées et fluviales qui desservent bourgs et entreprises.

Ce sont ces fronts intérieurs qui feront un cadre différentiel quand la guerre s'installera dans ce canton durant l'automne 1914.

Les soldats venus du front
apparaissent désorientés, les yeux fixes ou à demi-fermés.
La confusion mentale est telle que les interrogatoires sont lents, difficiles,
et les réponses hésitantes.
L'hystérie de guerre aide à la fuite loin du tragique,
la fuite loin d'un souvenir, d'une vision, d'une situation effrayante.

Bruna Bianchi²⁵⁵

Seconde Partie

La Grande Guerre sur la zone rouge du front occidental :

Survivre dans et hors du canton de La Bassée de l'été 1914 à novembre 1918

I Les aspects militaires

La seconde partie est consacrée à la guerre dans le canton de La Bassée. Depuis l'été 1914 jusqu'en novembre 1918, trois volets en montreront les aspects internationaux. Seront valorisées les dimensions militaire, civile et quotidienne des combattants ainsi que celles des populations locales embarquées dans un conflit où tous tentent de « survivre » à la guerre et aux autres.

L'aspect militaire sera le premier traité. Afin de donner à ce canton sa dimension de guerre mondiale, telle que fut la réalité de ces espaces de combat, il convient d'apporter des éclairages issus des diverses armées en présence.

Les Allemands sortent vainqueurs de la bataille de La Bassée d'octobre 1914. Ils occupent tout le territoire du canton qui devient, jusqu'en octobre 1918, zone de logement des troupes, du côté de la rivière Deûle, et zone d'affrontement, du côté de la rivière Lys. Les troupes qui y stationnent sont surtout issues surtout des régiments prussiens et bavarois. La consultation des archives militaires allemandes est donc le premier impératif

²⁵⁵ Bruna Bianchi, *La psychiatrie italienne et la guerre*, dans Jean-Jacques Becker, Jay M. Winter, Gerd Krumeich, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, *Guerre et cultures 1914-1918*, Paris, A. Colin, 1994, p. 123.

pour connaître les opérations de percée ou de sauvegarde du terrain conquis et les conditions de vie des hommes au quotidien.

Les Archives militaires de Munich sont très fournies en renseignements sur le canton ; les régiments connus et leurs dates de mission repérées, on constate qu'il y a pléthore de documents sur la seconde armée du Prince Rupprecht de Bavière dans le secteur du sud des Weppes. On connaît les conditions météorologiques durant les quatre années, au jour le jour. On suit les conseils donnés par le Génie pour la consolidation des blockhaus qui viendraient à être ébréchés par les tirs ennemis. On sait où sont enterrés les morts et comment l'on entretient leurs tombes dans les petits cimetières proches des lieux de combat. On est instruit des mécanismes du pompage de l'eau grâce à quantité de croquis qui expliquent le principe de l'élévation et de l'évacuation des boues enlisant le fond des tranchées. On jardine avec les soldats chargés de l'approvisionnement. On parcourt les journaux de marche, bien conservés, depuis les premiers mois jusqu'aux derniers. Le problème d'une telle masse de documents à consulter est celui du surplus, tout n'étant pas utile pour la démarche de notre sujet, tout n'étant à traduire, tout n'étant pas à exploiter.

Par contre, les archives de l'Armée prussienne ayant été détruites, brûlées à la fin de la seconde guerre mondiale, en particulier celles des régiments qui ont occupé le canton, il n'y a pas ce foisonnement de faits militaires ni de vie quotidienne. Ne restent que quelques renseignements qui ne donnent pas la réalité du vécu. La bataille de La Bassée d'octobre 1914, par exemple, qui amène l'occupation complète du secteur, est le résultat de la victoire des régiments prussiens. Mais à cause du peu de matériaux disponibles, on ne dispose pas de rapport sur ces journées, ni sur la façon, surtout, dont les civils, encore presque tous présents, se sont comportés durant cette attaque. Le second exemple est celui de la bataille dite de Neuve-Chapelle, du 10 au 13 mars 1915 : elle est si meurtrière et si porteuse de leçons pour l'avenir qu'elle fut surnommée « la Mère des batailles » ; à son propos, on ne parle quasiment jamais d'Illies, d'Aubers, d'Herlies ni de Lorgies pour la décrire ; cependant c'est dans ces localités-là que les morts furent nombreux, sans guère d'avantage territorial. C'est que, côté allemand, seules les troupes bavaroises arrivées en renfort le dernier jour ont aujourd'hui la trace de cet engagement. Leur regard est postérieur aux événements les plus forts de ces combats meurtriers ; les ordres et contre-ordres prussiens n'existent plus. On voit bien que la disproportion des contenus des archives prussiennes ou bavaroises sera une gêne pour dire quelle fut la réalité du front allemand.

Les armées britanniques occupent l'autre front, celui qui est parallèle, dans la basse vallée de la Lys, à la limite du canton. Là, sur des sols détremés par les multiples rivières comme le ruisseau des Layes ou la Broelle, les Wiltshire, les Scots Fusiliers et les Gloucesters, et tant d'autres, Indiens, Néo-Zélandais, Australiens, Sénégalais, ont affronté les régiments adverses dans des conditions difficiles. Cette portion de front allié a vu se dérouler la bataille de Neuve Chapelle, la bataille de Fromelles, la bataille de la Côte d'Aubers, la bataille de Givenchy-lez-La Bassée, la bataille de Loos, l'opération *Georgette*, qui se situent parmi les plus durs affrontements de la Grande Guerre. Ces épisodes sont renseignés par les archives britanniques : on connaît les intentions des états-majors, les préparatifs, le déroulement des manœuvres, le relevé des blessés, des tués, des disparus, les lieux de repos et de garnison. Il suffit d'entamer une recherche sur ces combats pour voir quantité de documents qui intéressent ces tentatives de percée ou les militaires britanniques impliqués. On connaît les hommes du rang ou les officiers, d'origine anglaise ou hindoue, les soldats portugais engagés à leurs côtés, les Canadiens qui sont venus en renfort pour participer à la libération de l'Europe. Les sources sont aisément consultables et les recherches, traduites ou non, abondent sur tous ces sujets

militaires. Pourtant, cette abondance est, comme pour les sources relatives aux régiments bavarois, une occasion de dispersion autant que de connaissances. Il convient de cibler ce qui correspond aux besoins précis de notre sujet.

L'objectif de cette étude du canton de La Bassée durant la Grande Guerre n'est pas une exégèse des faits militaires qui s'y sont déroulés. Les engagements des armées, l'une face à l'autre, l'une contre l'autre, sont indispensables pour comprendre la chronologie des faits et leur enchaînement. Mais plus que les tactiques, c'est la dureté de l'engagement quotidien des troupes qui retiendra l'attention parmi la multitude des documents relatifs au front, sur les territoires en face du canton de La Bassée, enjeu de leurs offensives de conquête ou de reconquête. On étudiera des parcours qui seront des pistes spécifiques : un militaire qui refuse de continuer le combat à Ligny-le-grand et qui sera fusillé après arrêt de la Cour martiale, c'est Edward Tanner ; un soldat qui est détruit mentalement à cause du bruit assourdissant des explosions, des permissions qui n'arrivent pas, de la mort de ses camarades, c'est Yvor Gurney ; un Canadien qui trouve, après la terrible Bataille de la Somme, le repos à Lières, un village du Pas-de-Calais comptant des évacués d'Illies, c'est Léon Weber. De ces situations personnalisées, ressortiront des points de vue qui seront autant d'approches du phénomène guerrier dans le canton.

Les soldats français sont peu présents dans le déroulement des événements militaires du secteur : face aux armées prussienne et bavaroise, les hommes du régiment de Pardieu tiennent quelques semaines, d'octobre à décembre 1914, durant la bataille de La Bassée, puis ce sont surtout les troupes alliées qui s'installent de Fauquissart à Béthune, en longueur, de Neuve-Chapelle à Richebourg, en profondeur. Les appelés français issus des onze villages du canton, par contre, construisent le tissu permanent de la couverture de la guerre durant cette étude : placés dans toutes les armes, du génie à l'artillerie, des chasseurs à l'infanterie, ils sont dans toutes les offensives, celle de Verdun comme celle de la Somme, sur tous les lieux stratégiques, dans l'Armée d'Orient aussi bien qu'en Alsace, durant toutes les périodes, dès l'attaque de la Belgique jusqu'au jour de l'armistice. Ni exemples, ni témoins. Des cas. Ils ont eu des mairaines de guerre, ils font le lien avec l'arrière, ils tiennent grâce à la microsociété des camarades de chambrée. Ils forment les pièces disjointes d'un monde militaire qui, par cet angle d'approche, donne une vision complémentaire sur ce que fut l'armée française durant la Grande Guerre.

Ainsi se bâtit ce questionnement sur l'aspect militaire de la Grande Guerre dans le canton : Quelles furent les facettes du combat et du quotidien des militaires allemands, britanniques et français durant les quatre années du conflit, particulièrement dans la zone rouge du secteur ? Comment, pour ceux originaires du secteur de La Bassée, les conditions difficiles de la guerre sur le front occidental ont-elles été supportées ? Quels ressorts ont permis à tous ces soldats de « tenir » ?

Le second aspect est le volet quotidien de la guerre.

Peu de documents existent sur ces habitants du canton durant les quatre années du conflit. Le carnet personnel d'Yvonne Gille-Lecompte et sa correspondance avec Rosa Dhennin, deux amis d'enfance originaires d'Illies, seront l'occasion de voir ce que fut le long exode des populations déplacées du canton de La Bassée, depuis le Nord occupé jusqu'à Chambéry où les trains de la Croix Rouge amènent les réfugiés. Obtention, enfin, d'un logement quelque part en France, là où le Ministère des régions occupées aura choisi d'accorder un gîte et des allocations. Vie chez les autres. Vie d'abnégation comme on ne soupçonne pas. Survie depuis l'été 1914 jusqu'à l'automne 1918, et même au-delà. Les lettres des femmes ont été tant lues et relues que la plupart ont disparu. Les courriers des militaires eux-mêmes, lorsqu'ils évoquent leur famille, seraient des écrits de première main très informatifs sur les mentalités des soldats du canton, mais il reste surtout des dos de

cartes postales élaborés en fonction des impératifs de la censure, ce qui réduit la portée réelle des confidences et des propos. Aussi, dire ce qu'était le quotidien des populations du canton revient à enquêter dans des directions éloignées de nos sources locales.

Les rapports des préfets et les journaux des autres régions de France, parlant du Nord, ont leur part de réalité pour raconter le destin des habitants. De même, les descriptions des localités par les combattants ennemis de la zone rouge et des territoires d'occupation sont des points de vue fort intéressants mais à croiser entre eux. Les photos prises par les services officiels des armées participent également des documents-témoins du canton et de ses ressortissants. L'ensemble, ensuite, des affiches, ordres placardés, lettres de la Préfecture et pièces communales, forme un corpus dense à démêler si l'on considère l'angle des onze villages de notre étude. Les ouvrages, enfin, consacrés à la guerre 1914-1918 dans la région et même dans le canton, sont très nombreux ; depuis les monographies d'historiens locaux s'attachant à refaire minutieusement les journées décisives des batailles jusqu'aux études denses des scientifiques australiens ou canadiens, français ou britanniques, le matériau livresque est immense à découvrir et à analyser.

Il y a donc matière pour développer ce que fut la Grande Guerre dans le canton de La Bassée du point de vue du quotidien. Pourtant, face à ces documents, l'historien est insatisfait de ne pouvoir disposer de données plus précises sur le canton qui diraient d'autres réalités. Qu'en a-t-il été de la nuptialité, des naissances, des décès, de la scolarisation des enfants, de l'implication des habitants du canton dans la vie associative et religieuse des lieux d'évacuation ? Quelles professions ont été pratiquées durant la Grande Guerre ? Quelques habitants ont-ils milité, intégré des syndicats ou des partis, dans leur zone d'occupation ou dans les bourgades d'exil ? Certains ont-ils été créatifs, et dans quels domaines ? Ont-ils pris des initiatives remarquées ? Faute de registres intacts, faute d'archives complètes, faute de conservation suffisante des documents sur les combattants et les réfugiés du canton, dans le Nord et dans les autres départements français, ou en Europe, voire dans l'ensemble des pays alliés, leur quotidien sera très difficile à appréhender.

Le troisième volet est un retour transversal sur le survivre durant la Grande Guerre. Les habitants du canton et les militaires qui s'y sont affrontés seront interrogés selon des pistes qui permettront d'aborder des thématiques comme le corps en guerre, la femme en guerre, l'enfant en guerre.

Le corps en guerre : l'approche corporelle est un élément important de la perception du phénomène guerrier. Le premier élément à considérer est celui du corps à préserver, à conserver, à garder en vie. Pourtant la Grande Guerre a été d'une telle intensité qu'elle a engendré un deuil de masse concernant toutes les communautés en présence. Une mort qui revêt deux formes chez les soldats : la mort d'un ou de deux hommes par jour durant les accalmies, et la mort par milliers lors des batailles et des grandes opérations militaires.

Un tel massacre est rendu possible avec ce progrès récent qu'est la guerre dite industrielle. Certes, les grandes batailles ont peu duré dans le canton, quelques jours d'offensive ponctués de longs repos, mais elles ont occasionné un grand nombre de victimes, à chaque fois. Et toujours ce rappel du mort, de la mort, même dans les espaces de l'arrière puisque c'est là qu'étaient organisées les obsèques ; pour le canton, c'est le Père Roger, du côté des Allemands, qui célèbre des funérailles tantôt à Fournes, tantôt plus loin, à Beaucamps, où l'éloignement du front préserve un peu de calme.

Et chez les soldats, en plus de ce contact familial avec les cadavres, s'installe également la vision des blessés. Corps souffrant. La notion de corps normal finit par ne plus exister ; celui-ci est infesté de poux ; tel autre s'est mutilé pour éviter le front ; le

troisième a le regard tellement vague qu'il ne suit plus le fil des événements. Cette violence reçue dans le corps est vue par tous : ce sont les blessés rentrant du front, les hôpitaux de campagne pleins, les soldats bandés qui déambulent parmi les autres. Le corps souffrant exposé rend presque impossible le déni.

Mais les populations civiles ont aussi le corps en guerre. La première sensation est celle d'une agression psychique et physique. La seconde situation est celle des populations surveillées, contraintes à obéir à l'occupant, à rester en territoire occupé dans les communes de l'arrière. Le corps doit s'arranger avec une discipline imposée de l'extérieur. Le troisième cas de figure est celui des évacués, libres en France libre, mais ajustés à un cadre contraint par la force des événements.

La femme en guerre est l'autre problématique majeure de cette troisième partie : y a-t-il une histoire genrée de la guerre ? La femme en guerre raconte-t-elle le même quotidien ? Comment s'est concrétisé son engagement durant les quatre années du conflit ? Pour définir la femme en guerre dans le canton de La Bassée, il convient de voir deux moments et deux catégories. La première période est celles où les femmes du canton, seules, ont dû gérer le premier été sans les conjoints mobilisés, l'automne 1914 où la guerre d'occupation du territoire s'est déroulée sous leurs yeux et le début de 1915 où la pression allemande a fini par faire évacuer les villages du front. La seconde période est celle des deux histoires séparées à partir de Pâques 1915, créant deux catégories de femmes en guerre : celles qui ont été obligées de subir l'occupation dans le canton et celles qui ont connu l'exode.

Enfin, l'enfant en guerre a-t-il laissé des traces dans les archives ? A-t-on des indices dans le canton permettant de parler de l'enfant en période d'affrontement ou d'occupation ou de privation ou de coercition sur les corps ? Exceptionnellement, il en est question. Des enfants jouent à la marchande à Fournes, en zone occupée, au printemps 1915. Quelques candidats au certificat et au baccalauréat réussissent leurs épreuves et sortent diplômés. Des écoles fonctionnent, des maîtres et des professeurs continuent en dépit de la guerre à maintenir l'enseignement et des élèves motivés travaillent des matières scolaires. Des lettres de soldats font des allusions à leurs propres enfants en demandant qu'ils se tiennent très sages avec leur maman ; c'est souvent la conclusion de leurs correspondances

Ainsi, de l'été 1914 à l'automne 1918, soit durant plus de quatre années, la guerre a modifié le canton, coupé en deux selon la proximité du front et l'occupation allemande, et a séparé les familles. La guerre a amené dans les onze villages, de plus, une concentration de forces militaires sans précédent dans un tel lieu, une agrégation de matériels sophistiqués et meurtriers qui a entraîné des cimetières nombreux, que ce soit du côté allié ou du côté allemand. Enfin la guerre a forcé les corps, a contraint les individus à obéir, a incité les femmes à trouver en elles des ressorts de survie, a atteint les enfants qui ont été déscolarisés ou mal scolarisés, qui ont souvent acquis un retard sur ceux des autres zones.

Survivre dans et hors des onze communes du secteur de La Bassée de l'été 1914 à l'automne 1918 : l'épreuve concernera aussi bien ses habitants que les militaires impliqués sur les deux bords du front. Le document ci-après (Document n° 34) résume le cadre chronologique des batailles du canton qui concernent aussi bien les soldats que les civils et qui bouleversent autant les femmes que les enfants. Il sert de mémorandum et de fil conducteur pour toute la partie II de cette étude sur le « Survivre » à la Grande Guerre.

Batailles dans le canton de La Bassée	Dates	Remarques
Arrivée concomitante des Britanniques et des Allemands de part et d'autre de la ligne de crête de la RN 41	9 X 1914	Le front est déjà en place. Il ne bougera pas durant 4 années.
La Bassée	18-19 X 1914	2 décès à noter : James Boyle et Edward Tanner
Neuve Chapelle	10-12 III 1915	Gabbar Singh Negi : VC
Festubert	15-27 V 1915	
Côte d'Aubers	9-10 V 1915	
Givenchy-lès-La Bassée	15-16 VI 1915	
Loos en Gohelle	25 IX 1915	
Fauquissart	15 VI 1916	
Fromelles	19-20 VII 1916	Hécatombe australienne
Opération Georgette	9-29 IV 1918	Ultime offensive allemande vers la vallée de la Lys
Attaque aérienne australienne	VIII-IX 1918	Retrait ordonné des troupes allemandes
Retrait définitif des Allemands	9 X 1918	4 années d'occupation

Document 34 : Tableau des batailles concernant le canton de la Bassée durant la Grande Guerre. Récapitulatif.

Source : James E. Edmonds, *Military Operations, Official History of the War*, London, Imperial War Museum Edition, 1925. Tome *France and Belgium 1914*.

Les militaires britanniques

*The fourth of August 1914 caused no great burst of patriotic fervour amongst us.
Little groups, men and women together stood talking earnestly in the shop or at the corner,
stunned a little by the enormity of event.
But soon public concern yielded to private self interest.*

Robert Roberts²⁵⁶

Les militaires allemands

En Allemagne, lorsque Jean de Bloch, un banquier russe de renom, dans *La guerre*, paru en 1899, dit qu' « une guerre technique briserait les liens économiques internationaux » [...] il est le seul à voir se profiler une guerre totale. Cette Grande Guerre provoquera, plus tard, l'incompréhension face à ces experts qui n'ont rien vu venir.

Gerd Krumeich,²⁵⁷

Les militaires français

Nous étions le premier jour d'août.
On n'entendait rien d'autre que cet air en mouvement, il était quatre heures de l'après-midi.
Alors apparut à Anthyme un phénomène inconnu de lui.
Au sommet de chacun des clochers,
ensemble et d'un seul coup, un mouvement venait de se mettre en marche.
Anthyme a reconnu d'instinct le timbre du tocsin.
Le tocsin, vu l'état présent du monde, signifiait à coup sûr la mobilisation.

Jean Echenoz²⁵⁸

Les aspects militaires :

Chapitre 4

L'entrée en guerre des militaires

L'entrée en guerre, ce sont des événements qui déroulent leur chronologie faite de mobilisation, de batailles et d'occupation ; ce sont aussi des parcours militaires individuels qui se mettent en place. Parmi les soldats qui s'affronteront dans notre canton, en prendre trois par armée en présence permet d'individualiser l'approche du conflit. Non pas que

²⁵⁶ Robert Roberts, *The Classic Slum : Salford Life in the First Quarter of the Century*, Manchester, 1971, London, 1990, p. 186.

²⁵⁷ Gerd Krumeich, *Anticipations de la guerre*, in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (sous la direction de), Paris, Bayard, 2004, 1343 p., p. 175.

²⁵⁸ Jean Echenoz, *14*, Paris, Editions de Minuit, 2012, p. 9, 10 et 11.

chacun soit un type, un modèle, un exemple. Il s'agit plutôt de montrer des hommes, qu'ils soient français, britanniques ou allemands, dans leur expérience de chair et de vie. Des cas, des caractères, des personnalités feront sentir le poids de la hiérarchie et des groupes. La vie militaire, durant ces premiers mois de guerre où tout est encore victoires et reculs emmêlés, sera renseignée par des courriers et des récits, par des comptes-rendus de batailles et des listes de décès, par des supports artistiques et des mises en scène romanesques.

Le front s'installe rapidement dans le canton de La Bassée, avec d'un côté les soldats allemands et de l'autre les Britanniques et les Français. Il convient donc d'étudier, pour comprendre les comportements des hommes, comment se fait l'engagement des militaires de l'armée impériale du Reich ; faute de renseignements plus larges, on verra le cas de trois combattants du régiment List, Albert Weisgerber, Adolf Hitler et Norbert Stumpf. Chez les Britanniques du côté allié du front, l'enrôlement des volontaires sera analysé à travers trois personnalités, Edward Tanner venant du Wiltshire, Yvor Gurney du Gloucester et James Boyle d'Ecosse, de Glasgow précisément. Ce sont ces soldats que l'on va retrouver dans la zone rouge qui était, hier encore, un canton prospère. Les mobilisés français dont on verra le parcours sont ceux du canton de La Bassée. Trois itinéraires de mobilisés seront retenus tout au long de la guerre. Nous commencerons à les suivre dès le début d'août 1914, ce sont François Rucho, de la classe 1913, déjà soldat depuis un an quand la guerre commence, Paul Barbry, ayant accompli son service militaire et devant repartir sous les drapeaux, et Félicien Verly, ajourné pour raison de santé. En parcourant avec eux les champs de bataille où ils seront appelés, nous aurons une vue sur les forces en présence, leur état d'esprit, les éléments de leur mobilisation mentale.

Les points d'entrée évoqués, allemands, britanniques et français donneront à voir à la fois le front du canton quand on s'intéressera aux deux armées du *BEF* et du Reich, et les fronts de l'Ouest et d'Orient quand on suivra les diverses affectations des soldats issus du canton et combattant ailleurs que chez eux.

I. L'entrée en guerre dans le canton : la mobilisation

L'ordre de mobilisation, annoncé et affiché le samedi 1^{er} août 1914, ne surprend qu'à demi ceux qui l'apprennent.

1) Le jour de l'ordre de la mobilisation, le 1^{er} août 1914

Voici ce que nous en dit Yvonne Gille-Lecompte :

Samedi 1^{er} août. A quatre heures, Gabrielle et Monsieur Droulers rentrent de la place et nous annoncent que le drapeau est hissé au grand-garde et qu'on parle de mobilisation générale. Jean et Antoine partent immédiatement pour Gondécourt.²⁵⁹

Voici un autre témoignage (postérieur aux événements) sur le samedi 1^{er} août, celui de Léon Verly, d'Illies :

L'ordre de mobilisation fut pour nous une surprise serait faux. Sans désirer la guerre, on ne la redoutait pas. On savait qu'elle éclaterait un jour ou l'autre et on tendait simplement

²⁵⁹ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

le dos. Dans l'après-midi de ce jour, l'ordre officiel parvint dans toutes les mairies de faire apposer les affiches prescrivant la mobilisation générale pour le dimanche 2 août. Bien que préparés depuis longtemps à l'idée d'une guerre probable, les gens furent plongés dans la consternation. Beaucoup d'hommes, en effet, devaient partir dès le lendemain pour rejoindre leur corps.²⁶⁰

Les mêmes attroupements se forment à Marquillies :

Au son du tocsin un groupe de gens s'est massé entourant le garde-champêtre lisant l'ordre de mobilisation, auquel il est répondu : « Vive la France ».²⁶¹

Ce « Vive la France », est une preuve de patriotisme. Elle est bien isolée. Les hommes du canton partent à la guerre, puisque l'ordre est donné de partir à la guerre. Personne ne professe de sentiments anti-allemands, personne ne parle reconquérir l'Alsace et la Lorraine, si peu font montre d'exaltation patriotique. Encore, dans le cas de Marquillies, les « Vive la France » semblent-ils bien encadrés. Mais il est vrai aussi que ces témoignages sont parcellaires et qu'ils ne reflètent, bien entendu, qu'eux-mêmes.

2) Les préparatifs, le dimanche 2 août 1914

Le dimanche 2 août 1914, le temps est aux ultimes préparatifs. A Marquillies, le prêtre voit son confessionnal rempli : « Le dimanche 2 août, les mobilisables assiégèrent le confessionnal de Monsieur le curé Foubert. » François Rucho, habitant d'Illies, qui fait son service militaire, et qui est en manœuvre à Sissonne, apprend lui aussi la nouvelle ; il rapporte les faits suivants (récit postérieur aux événements) :

Sissonne : tous les jours, reconnaissance et exercices de mise en batterie et de pointage que nous avons déjà faits dans le Pas-de-Calais.

Nous n'avons pas terminé car, le 31 juillet, un cavalier est passé, le manteau volant au vent, et à toute charge. Il nous crie en passant : « Rentrez au camp immédiatement ». Et, le soir même, nous étions rentrés à Aire.

Le lendemain, nous apprenons l'assassinat de Jaurès, le 31 juillet 1914.

Dimanche 2 août, je garde à l'hôtel de ville d'Aire. Mobilisation. Je pensais à ma pauvre mère restée à la maison avec un invalide et un gamin de 14 ans, et deux soldats, Alcide et moi.²⁶²

A La Bassée, François Sauvage, orphelin de père et de mère, recueilli et presque adopté par un entrepreneur du nom de Mr Leleux, est en train de suivre, en ce dimanche 2 août, un cours d'allemand au collège de la ville. Il sort au bruit du tocsin ; il rapporte ce qu'il voit (récit postérieur aux événements) :

L'image du 2 août m'est restée intacte des atteintes du temps. Dès l'annonce de la mobilisation, tout le monde était dans la rue, attiré par les cloches de l'église qui sonnaient le tocsin et les roulements de tambour du garde champêtre. Je vois encore, quelques minutes plus tard, passer devant la maison le brigadier de gendarmerie d'alors. Il était déjà d'un certain âge, mais il portait en tenue de guerre sur son cheval se rendre au

²⁶⁰ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 43.

²⁶¹ Michel Flouquet, *Histoire de Marquillies*, Edition du Cercle Historique de Marquillies, n° 10, novembre 2008.

²⁶² François Rucho, *François Rucho*, op. cit.

poste que lui assignait son fascicule. Il était environ quatre ou cinq heures de l'après-midi.²⁶³

A Illies, Léon Verly raconte la journée du dimanche 2 août (récit postérieur aux événements) :

On fit sonner partout les cloches à la volée. Rien de plus lugubre que ces cloches retentissant pour annoncer le malheur qui s'abattait sur nous.²⁶⁴

Le dimanche 2 août est donc bien la journée des départs des mobilisés. Ceux du canton partent en train : train Michon pour se rendre à Don, mais des problèmes font que le trajet se fera à pied ; train d'intérêt général de la ligne La Bassée-Marquillies-Lille où tous s'engouffrent. Le train et les gares sont aussi entrés guerre.

3) Les 3 et 4 août, les villages du canton sont vidés des hommes valides.

Le lundi 3 août 1914, les derniers mobilisés qui ne sont pas encore partis quittent les localités du canton. Les villages se vident de nombreux jeunes gens et hommes actifs jusqu'à l'âge de quarante-huit ans. Voici encore l'exemple de Marquillies (récit postérieur aux événements) :

Le lundi 3 août, c'est le départ. Beaucoup partent, les célibataires, mais aussi les pères de familles, le village se vide de ses hommes jeunes. Des chevaux sont aussi réquisitionnés par l'armée et partent aussi. Les séparations, les pleurs des femmes et des enfants, les recommandations. L'été 14 est un bel été et les moissons ne sont pas encore terminées. La guerre sera courte ! C'est ce que l'on croit.²⁶⁵

Le 3 août est raconté à Illies par Léon Verly (récit postérieur aux événements) :

Le gros des départs des mobilisés eut lieu le lundi 3 août. Notre commune était desservie par un petit chemin de fer d'intérêt local. Les mobilisés se rendirent à la gare au nombre d'environ 80. Mais, comme en raison des circonstances la ligne de chemin de fer ne fonctionnait plus, il leur fallut rejoindre à pied la grande ligne à la gare de Don. Un maréchal des logis de dragons réserviste, qui avait revêtu son uniforme, prit, à leur prière, le commandement du groupe qui s'ébranla en chantant.²⁶⁶

Le mardi 4 août 1914, à 8 heures du soir, le conseil municipal de Marquillies se réunit pour dresser l'état des lieux. Il en reste le compte-rendu de séance aux archives municipales de la localité :

Sont présents : Messieurs Barrois, maire, Delemer, Mahieu, Ultrée, Waterlos, Garin, Lhermitte, Polvèche, Flouquet.

Absents : Messieurs Papeghin, Duquesne, Gallet.

En commençant la séance, Monsieur le Maire envoie ses vœux et ceux de tous les membres du Conseil aux soldats partis défendre la patrie.

²⁶³ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 44.

²⁶⁴ *Ibid.*

²⁶⁵ Michel Flouquet, *Histoire de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, op. cit.

²⁶⁶ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 44.

Il a été profondément touché du sang-froid et du courage admirable de tous ces hommes et il est sûr que tous feront leur devoir sur le champ de bataille et qu'avec de tels hommes la France sortira victorieuse de cette guerre.

Il demande à chacun de se mettre à la besogne pour faire la moisson le plus vite possible ; il compte sur le travail de toutes les femmes et des enfants ; il met ses chevaux, ses bœufs, ses moissonneuses et ses hommes à la disposition des cultivateurs et des fermières gênées.

Il demande à chacun de restreindre le plus possible ses dépenses nécessaires et de diminuer son train de maison car l'argent peut devenir très rare si la guerre dure un moment.

Il expose que la mobilisation générale des armées de terre et de mer met la commune dans l'obligation de venir en aide aux personnes dépourvues de ressources dont les maris ou les fils sont sous les drapeaux.

Plusieurs dépenses prévues au budget peuvent être supprimées et renvoyées sans inconvénients à une époque ultérieure telles celles pour l'entretien des chemins ruraux, l'achat d'un corbillard, la remise pour ce corbillard, l'entretien des bâtiments communaux ; soit la somme de 5000 francs. En ajoutant à cette somme le secours voté pour les réservistes et territoriaux, 493, 05 francs, la commune dispose d'une somme de 5493,05 francs.

Après de sérieuses délibérations, le conseil municipal, à l'unanimité, émet un vœu qu'un crédit de 5000 francs soit inscrit au budget pour secours en pain, farine, argent et denrées de toute nature aux familles des mobilisés et vote un crédit de 200 francs pour l'achat de revolvers aux gardes civiques.

Au moyen de ces ressources, l'administration compte se procurer 6300 pains de 2 kilos chacun et pouvoir assurer des secours pendant 12 semaines.

Le conseil établit ensuite la liste des personnes à secourir et décide de donner une livre de pain par jour à chaque femme et un kilo par enfant chaque semaine.²⁶⁷

Cet éphéméride des quatre premiers jours d'août 1914 mêle des récits et des documents écrits au moment des événements, et d'autres, plus ou moins postérieurs ; leur point commun est de renseigner sur les mentalités du canton lors de l'entrée en guerre : un pressentiment de mobilisation, concrétisé et accepté ; l'émoi quand le départ des jeunes actifs et des chevaux signe la désorganisation du pays ; le recours à l'Eglise et à ses sacrements dans un canton aux pratiques pourtant bien tièdes ; la pensée vers les mères et les fiancées qu'on laisse - pour combien de temps ? - ; la représentation d'une guerre de douze semaines maximum ; l'entraide auprès des femmes laissées seules. Ces réactions premières sont bien l'aboutissement de ce que l'étude du canton avait donné à voir avant cet été 1914.

Un canton informé de la vie du monde. La nouvelle de la guerre ne semble pas surprendre les habitants.

Une désorganisation rapide du canton. Le départ des hommes actifs et valides entraîne la confusion. On voit par exemple que le conseil municipal de Marquillies, formé d'élus d'expérience, perd ainsi trois mobilisés de moins de quarante-huit ans sur douze membres, soit un quart de l'équipe municipale.

Le refuge dans les sacrements. La pratique, habituellement, est routinière, aussi bien chez les catholiques que les protestants. En août 1914, l'afflux dans les confessionnaux correspond au besoin de sécurisation et de conservation personnelle.

Les femmes durant la mobilisation. Le regard se tourne vers elles. Elles seront le lien et le secours car, comme dit le maire de Marquillies, « on compte sur le travail de toutes les femmes et des enfants ».

²⁶⁷ Michel Flouquet, *Histoire de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, *op. cit*

Si ces attitudes au moment de la mobilisation sont bien inscrites dans la continuité des représentations du canton, qu'en sera-t-il bientôt, les batailles se prolongeant ? Quelles formes prendra le « survivre » des habitants confrontés aux militaires durant les premières heures de la bataille de La Bassée où le sud du Pays de Weppes sera brûlé, bombardé, détruit alors qu'il faudra cohabiter ou partir en exode ? Comment les soldats de tant de nations intégreront-ils le territoire cantonal pour en faire un lieu malgré tout habituel ?

II. Les entrées en guerre des soldats qui s'affronteront

Seront étudiés successivement les entrées en guerre des soldats français, britanniques et allemands. Les Français quittent le canton pour combattre sur les autres secteurs des fronts de la guerre ; les Britanniques et les Allemands, dont les parcours seront évoqués, sont ceux qui viendront s'affronter sur les lignes du canton de La Bassée.

1) Du côté de Félicien Verly, de Paul Barbry et de François Rucho, originaires du canton de La Bassée

L'objectif étant d'interroger la complexité des entrées en guerre du côté des hommes mobilisés du canton de La Bassée, il a été choisi trois hommes qui sont trois terrains d'investigation bien différents : Félicien Verly est un lycéen de vingt-et-un ans en train de repréparer les épreuves du baccalauréat auquel il vient d'échouer en juin ; Paul Barbry est un planteur de tabac travaillant comme aide familial chez son père ; François Rucho est un ouvrier ayant déjà effectué diverses tâches dans l'industrie, les champs et la mine. Trois situations contrastées qui révéleront trois façons différentes d'appréhender la guerre. Le choix de ces trois cas a été opéré en fonction des sources disponibles, essentiellement des correspondances familiales.

Aucune des quatre-vingt-onze arrestations préventives du Nord, parmi les éléments isolés et suspectés de pacifisme, ne concerne les onze communes du canton. La prison de Loos va d'ailleurs les libérer très vite durant ce mois d'août 1914²⁶⁸. Il faut donc convenir que l'ordre de mobilisation ne se heurte dans le canton à aucun refus enregistré et connu. L'opinion masculine locale est celle que les familles, les Eglises et l'école ont inculquée aux jeunes garçons : une dignité morale, un goût de la vie prononcé malgré la mort toujours présente, et une belle idée de la France, sans pourtant les démonstrations qui en sont quelquefois l'accompagnement. Comment est-on passé de ces principes à l'acceptation de la guerre ? Jean-Jacques Becker nous invite à la modestie : le plus sûr est de constater.²⁶⁹ En effet, pas de différences entre le départ sans murmure des fils Delerue, des Grandes Usines Delerue installées sur la place d'Illies, et de François Rucho qui fut leur ouvrier, qui partit à la mine et qui y a été sensibilisé au socialisme jaurésien. D'une part, Pierre et Victor Delerue prennent immédiatement le train comme les autres appelés sous les drapeaux ; ils racontent qu'ils ont vu des militaires qui partent au front en

²⁶⁸ Yves Pourcher, *Les jours de guerre, La vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, Paris, Pluriel Plon, 1995, 543 p., p. 19.

²⁶⁹ Michel Winock, « Au nom de la patrie », in *L'Histoire* : « 14-18 Mourir pour la patrie », Paris, Le Seuil, coll. Points, 1992, p. 26.

chantant²⁷⁰, ce qui n'est pas leur cas. D'autre part, François Rucho, déjà enrôlé dans la vie militaire étant de la classe 1913, ne sourcille aucunement à l'ordre de mobilisation qu'il apporte lui-même à ses supérieurs à Sissonne ; on le trouve plus réfractaire à la loi des trois ans qu'à l'appel à la guerre ; il évoque aussi des soldats qui embarquent gaiement, et il continue en disant que lui est plus réservé. Similitude de vues entre les fils Delerue et François Rucho.

26 novembre 1913 : date d'appel de la classe 1913 du fait de la nouvelle loi de 3 ans. Départ à 20 ans alors que la classe 1012 partait à 21 ans pour 2 ans. Beau privilège !!! J'ai été incorporé au 27^e Régiment d'Artillerie de Campagne (75) à Douai en avril 1914. Le régiment est parti, 1^{er} et 2^e groupe, à Saint-Omer, et le 3^e groupe dont je faisais partie à Aire-sur-la-Lys jusqu'au 13 juillet 1914. Nous sommes allés le 14 en direction de Sissonne pour y faire ce qu'on appelle du tir réel ou « école à feu ». Nous y sommes allés par étapes, les canons tractés par des chevaux : 1^{ère} étape Houdain ; 2^e Villers Brulin ; 3^e Achicourt ; 4^e et 5^e Villers Guislain ; 6^e Estreillers ; 7^e Nouvion-le-Comte ; 8^e Aulnoy-sous-Laon ; 9^e Sissonne. Le dimanche 2 août 1914, le télégramme de mobilisation est arrivé ; j'ai été chargé de le porter au commandant du groupe. Préparatifs et embarquement, puis départ. Certains gaiement. D'autres plus réservés, dont j'étais.²⁷¹

Ceux qui viennent d'être mobilisés, tous les hommes valides de vingt à quarante-huit ans²⁷², restent dans le calme et la prudence. Ils s'interrogent : qu'emporter ? Une bonne paire de chaussures, quelques affaires de toilette, deux culottes en cas de parcours à cheval, une ceinture de flanelle, une longue chemise à pans, des médailles pieuses.²⁷³ L'entrée en guerre, qui s'étale sur la première quinzaine du mois d'août 1914, s'effectue dans des conditions caniculaires. Les appelés subissent alors un examen médical pas si rapide et factuel qu'on pourrait le supposer puisque des jeunes gens sont ajournés pour ennuis de santé. C'est le cas de Félicien Verly et de son frère Henri, d'Illies, tous deux « ajournés pour faiblesse » :

Félicien est né le 9 janvier 1893. En temps de paix, il eût été mobilisable à compter du 1^{er} novembre 1914. Mais en temps de guerre, la classe « première à marcher » pouvant être appelée par anticipation, il aurait dû partir dès la mobilisation. Ce n'est pas le cas. Félicien est de santé fragile. Enfant, il a été victime de congestions pulmonaires qui ont failli lui coûter la vie. Adulte, il garde des séquelles de cette « fluxion de poitrine » qui continue de lui faire cracher le sang. Tuberculose ? C'est vraisemblablement la crainte des médecins militaires. La tuberculose, ce « mal de misère » comme on l'a surnommée, est une affection endémique qui fait des ravages dans les classes les plus modestes. Toujours est-il qu'il a été examiné et ajourné deux fois, en 1913 et en 1914 pour « bronchite suspecte ». Il en est de même d'Henri, son cadet, né le 28 octobre 1894. Examiné l'année précédente, il a également été « ajourné à un an pour faiblesse ».²⁷⁴

L'atmosphère des premiers jours d'août 1914 est particulière : les écoles et les bâtiments publics sont utilisés pour faire place à l'afflux des mobilisés ; les musiques militaires jouent pour masquer l'énerverment de beaucoup ; les estaminets vident leurs

²⁷⁰ Edith Dubus-Delerue, *Entretiens*, 1970 à 1990.

²⁷¹ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*

²⁷² Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946, op. cit.*, p. 46.

²⁷³ Madeleine Delerue, *Entretiens*.

²⁷⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, op. cit.*, p. 23.

tonneaux de bière et leurs bouteilles de fine dans un climat qui doit fort à l'alcool²⁷⁵. La Bassée voit affluer, en plus des hommes, les chevaux de trait réquisitionnés dans les propriétés agricoles : ils devront tracter les pièces d'artillerie et ils arrivent par dizaines.²⁷⁶ La vie quotidienne est désorganisée du fait des installations téléphoniques et du service du courrier qui sont réservés à l'armée qui monopolise la logistique publique. On ne sait rien des sentiments de Félicien et d'Henri Verly face à cette effervescence et à l'ajournement de leur mobilisation : leurs confidences ne nous seront connues que plus tard par leurs correspondances militaires ; leur départ pour l'armée est reporté pour l'instant.

Il faudra un battement de dix jours pour que la distribution des effets et des provisions se fasse dans les dépôts. Le paquetage de chacun, ce sont les uniformes et les brodequins, les chaussettes et la musette, les pantalons garance et le pardessus bleu à rabats, le fusil de cinq kg et la baïonnette, l'étui à munitions contenant cent cartouches et le bidon²⁷⁷ ... quand il y a suffisamment pour les groupes qui se déversent dans les casernes improvisées. Les uniformes sont vite épuisés, des costumes divers en forme et en couleur sont attribués au gré des arrivées, seul l'écusson du régiment distingue parfois les hommes²⁷⁸. Paul Barbry, de la classe 1909, est un exemple de ces soldats mobilisés et en cours de fourniment : d'Illies, il est envoyé au dépôt du Génie installé à Arras où l'armée déstocke ses vêtements et son matériel de campement pour approvisionner les hommes qui arrivent. De là, il doit rejoindre Doullens puis Angers et enfin Pont de Cé où se trouve son affectation. Il écrit à sa famille le 27 août 1914 qu'il quitte la région pour se rendre à Angers : la gestion de son régiment du Génie aura duré quasiment quatre semaines.

Comme j'avais prévenu Germaine, vous ne serez pas étonnés que j'aie quitté Arras. Je suis parti ce matin à cinq heures pour arriver à quatre heures du soir dans cette ville. Vous savez que le dépôt se rend à Angers.

Bien le bonjour et bonne santé à tout le monde.²⁷⁹

Paul Barbry, déclaré « bon pour le service », a accompli ses deux ans réglementaires au 18^e régiment de chasseurs à Lunéville. Il fait partie des 60 % d'une classe d'âge à effectuer son devoir militaire ; les autres passent au travers, réformés pour mauvaise santé ou ajournés plus ou moins temporairement pour inaptitude. Ceux qui ont déjà été soldats, comme Paul Barbry, sont perçus par tous comme ayant un bon état physique et mental puisqu'ils sont « aptes », une bonne conduite puisqu'ils ont effectué « avec honneur et fidélité », selon la formule consacrée, leur service, et une bonne intégration sociale puisqu'ils ont satisfait à ce rite de passage qu'est la vie militaire.²⁸⁰ Paul avait servi dans la cavalerie légère d'octobre 1909 à octobre 1911 ; là, il s'était fait, parmi ses compagnons de chambrée, deux camarades, ce sont Adolphe Haquette, de Tours, et Alphonse Albrecht, de Tourcoing.²⁸¹ Comme tout Français est mobilisable durant vingt-huit ans selon la loi militaire du 7 août 1913, Paul, Adolphe et Alphonse sont rappelés en août 1914 par proclamation sur la voie publique à Illies ou par affichage à Tourcoing et à Tours. Cela concerne les jeunes gens de vingt-trois à trente-quatre ans. Les autres, ceux qui sont de un à sept ans plus âgés, sont affectés à la territoriale ; et leurs aînés, qui sont aussi convoqués, sont dédiés à la réserve territoriale. Il est en effet expressément prescrit que

²⁷⁵ André Bach (général), *Fusillés pour l'exemple, 1914-1915*, Tallandier, Paris, 2003, p. 80.

²⁷⁶ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 23.

²⁷⁷ John Keegan, *The First World War*, London, Random House, 1998. Paris, Perrin, 1998 et 2003, p. 117.

²⁷⁸ Yves Pourcher, *Les jours de guerre, La vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, op. cit., p.39.

²⁷⁹ Paul Barbry, correspondances et documents privés.

²⁸⁰ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946*, p. 43.

²⁸¹ Paul Barbry, correspondances et documents privés.

tout mobilisable de vingt à quarante-huit ans se rendent sans attendre à la gare qui est mentionnée sur son fascicule de conseil de révision.

Alors que Paul Barbry, réserviste, n'arrive à Pont de Cé qu'après le 27 août 1914, et que Félicien Verly n'est appelé qu'en 1915, pour la majorité des mobilisés, c'est à la fois le front, le champ de bataille et la fureur des combats. A la fin du mois d'août 1914, il y a déjà quatre décès parmi la petite centaine de jeunes gens d'Illies qui ont été mobilisés, soit quasiment 5 %. Quatre morts, dont trois fantassins. L'article du *JO* du 16 août 1914²⁸², qui précise qu'on peut choisir son arme, ne concerne que les engagés ; les autres, les mobilisés, sont affectés massivement dans l'infanterie. Ils sont la piétaille, ils n'ont pas eu voix au chapitre pour faire valoir un autre choix. Ce premier mois de guerre, où l'infanterie doit marcher et tirer au milieu des obus qui éclatent, est très meurtrier.

La jeunesse d'Illies paie chèrement cette guerre de mouvement où l'on est tué sans avoir combattu, sans même parfois avoir vu son ennemi. Le premier qui meurt est le fantassin Marcel Dubois, de la classe 1912, né à Illies le 22 mars 1892. Il est décédé à Dornach, près de Mulhouse, le 18 août 1914. Le second est Alcide Padieu du 4^e bataillon de chasseurs à pied, décédé Morhange-en-Moselle le 20 août 1914, à l'âge de 22 ans. Le troisième est Jules Caillet du 45^e RI, mort pour la France à Namur le 23 août 1914, à 25 ans. Quant à Augustin Morelle, du 43^e RI, on suppose qu'il a été porté disparu durant ce premier mois de guerre.²⁸³ Mais les familles ne savent rien de cette hécatombe. Les nouvelles des décès et des combats perdus en Alsace à Dornach, en Lorraine à Morhange et en Belgique à Namur sont tenues secrètes par les autorités qui n'envoient que tardivement ces informations aux proches des militaires tués ou dont on est sans nouvelles, comme Augustin Morelle. Ce mois d'août 1914 est celui de « l'échec français total, de terribles moments »²⁸⁴. Echec de la bataille de Lorraine du 19 août. Echec de la bataille des Ardennes du 21 août. Echec de la bataille de la Sambre du 21 août.

Le récit de la débandade des territoriaux dans le canton de La Bassée est fait par Léon Gobert, directeur du *Journal des réfugiés*, l'organe qui va relier les évacués du Nord à leur famille. Symbole de la déroute de l'armée française sur la route de l'évacuation Lille-Haubourdin-La Bassée-Béthune, cette retraite en désordre n'est pas un fait de gloire. Pourtant l'auteur évoque l'échec français en vérité, comme si aucune censure ne devait venir perturber ce qu'il raconte. Il parle des « territoriaux sans armes », d'une « impression de désolation » et des « gens assis qui regardent tristement défiler les convois d'évacuation ». En fait, c'est le fiasco des opérations militaires alliées dans le Nord qui est ainsi brossé par Léon Gobert. Après avoir été secrétaire de rédaction à l'*Echo du Nord*, il a repris la direction du *Journal des réfugiés* au départ d'André Fage²⁸⁵. En tout, ce seront 617 numéros qui seront consacrés à la question des évacués du Nord de la France, et le relevé des articles donne l'illusion que nul interdit ne pèse sur l'équipe éditoriale. Le journal n'est pas neutre ; il est volontairement engagé en faveur des réfugiés du département du Nord qui sont globalement, ailleurs, ignorés des statistiques, et passablement absents des considérations sur les civils en guerre. Pour les réfugiés, outre les listes des leurs qui se signalent dans telle ou telle ville d'accueil, le journal est l'occasion de « savoir » : savoir ce que fut l'invasion, comment les occupants vivent dans leurs communes, qui contacter pour avoir accès à ses droits. Et des récits comme celui de Léon Gobert sur août 1914 viennent régulièrement donner une piqure de rappel pour dire ce que

²⁸² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 62.

²⁸³ Archives municipales d'Illies, Dossier Grande Guerre.

²⁸⁴ Jean-Baptiste Duroselle, *La France et les Français, 1914-1920*, Paris, Richelieu, 1972, p. 98.

²⁸⁵ Florence Payelleville, *Etude sur le Journal des réfugiés*, mémoire de maîtrise sous la direction d'Annette Becker, Lille, Université Lille III, 1999, pages d'introduction.

furent les premières semaines de la guerre, quand le Nord est tombé aux mains des Allemands.

Des soldats, des routes barrées par des chariots difficiles à remuer ; à Emmerin, mêmes barricades. Enfin, on arrive à Haubourdin. Il n'est pas loin de deux heures du matin. Les gens assis devant leurs portes regardent tristement défilier le convoi d'évacuation de Lille. Voitures militaires et voitures civiles réquisitionnées de tous modèles ; chevaux haut le pied qui suivent vaguement, parfois flânant au milieu de la route, parfois baguenaudant à travers champs ; territoriaux sans armes et territoriaux armés, les uns en uniforme complet, d'autres moitié soldats moitié civils, d'autres encore ayant gardé tous leurs vêtements d'avant la mobilisation, mais armés d'un fusil. Convoi interminable, confus, d'où se dégage, en dépit qu'on en ait, une impression de désolation.

Nous remontons lentement tout ce cortège jusqu'au-delà de la ville de La Bassée. A la sortie de cette ville, vers Béthune, nous touchons la tête. Encore un kilomètre et la route sera libre. Nous avons allumé nos phares pour éviter les accidents. Soudain, un galop furieux derrière nous, des cris, un sous-lieutenant d'artillerie demande de ne pas éclairer toute sa colonne. On éteint. On dit qu'on avait allumé seulement pour éviter des accidents. Prudemment, nous finissons de remonter le convoi. Ouf ! C'est fini. Nous roulons en route libre.²⁸⁶

Chez les soldats, cette entrée en guerre est très difficile.²⁸⁷ Les souffrances s'installent. Ainsi, quelle que soit l'anticipation intérieure de chacun, cette guerre surprend et désoriente.²⁸⁸ Les soldats du secteur, bien sûr, ne sont pas préparés à tant de morts et à une violence aussi aiguë. Certes, la force physique d'un mineur, d'un *quarton* (conducteur de chevaux, en patois picard) ou d'un planteur de tabac pouvait suffire pour endurer les batailles imaginées, mais celles-ci, celles qui se déroulent sous leurs yeux et dont ils sont les acteurs, bien plus redoutables, inouïes au delà de l'horizon d'attente des hommes des onze communes, laissent un goût d'impossible. Le désastre des champs de bataille, la retraite en désordre, les malheurs individuels : tout dépasse l'entendement. Le cas d'Alcide Padiou est révélateur de ce que vivent, de ce que se disent, de ce que appréhendent les soldats du canton. En voici le récit fait *a posteriori* par François Rucho, son demi-frère :

Alcide était au 4^e Bataillon de Chasseurs à pieds de la classe 1911, libérable en septembre 1914. Il était à Illies en permission en juillet et il avait remporté ses effets civils pour la libération du 24 septembre. Hélas, malheureusement, il n'a pas eu ce bonheur. Il a été tué le 14 août 1914.²⁸⁹ Il a été une des premières victimes. Pendant la guerre, j'ai été sans nouvelles de la famille, sauf de Julie qui était réfugiée à Lières avec sa famille.²⁹⁰

Suivons maintenant François Rucho dans sa guerre du mois de septembre 1914 à partir des notes prises au jour le jour pendant ses cantonnements successifs : étapes interminables, fuite sous la mitraille, mort des amis. Il s'agit d'instantanés qui, après la guerre, ont été mis bout à bout pour faire une sorte de post-journal de campagne. Recopiés, peut-être un peu remaniés, les récits de François Rucho forment un bulletin original et unique quant aux expériences de guerre des soldats du canton. Gardés précieusement par sa famille et non publiés à ce jour, ces mémoires offrent un curieux mélange

²⁸⁶ *Journal des réfugiés du Nord*, n° 218.

²⁸⁷ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946*, *op. cit.*, p. 84.

²⁸⁸ Jean-Jacques Becker, *Entrées en guerre*, in Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (sous la direction de), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 193.

²⁸⁹ Archives municipales d'Illies. Dossier Grande Guerre. Les archives municipales contredisent cette date : selon ces documents le décès d'Alcide Padiou, demi-frère de François Rucho, aurait eu lieu le 20 août 1914.

²⁹⁰ François Rucho, *François Rucho*, *op.cit.*, p. 4.

d'informations techniques, de quant à soi et de réflexions générales sur la vie comme elle va dans ces moments de tension extrême ou de détente après les combats.

On apprend ainsi qu'en 5 jours, début septembre 1914, le soldat François Rucho a effectué un trajet sur les champs de bataille français et belge d'au moins trois cent cinquante km, parcourant les territoires du nord à l'est, d'Aire-sur-la-Lys à Namur et Fumay, en passant par Dinant et Philippeville. Il ne précise pas les tronçons de son parcours effectués en train et ceux à pied ou en cheval, mais une telle distance en période de combat dit l'urgence du moment. Ses lieux de pause vont d'une pâture près d'Hirson à un bivouac au Gué d'Hossus en Belgique. Et toutes ces localisations sont assimilées, notées, intégrées dans l'ensemble du périple que son régiment est en train d'effectuer : repérage sur les panneaux indicateurs, passage d'un bord à l'autre de la Meuse, maîtrise des endroits ciblés par le pointage. François Rucho, du début à la fin de l'encerclement évité, montre une conscience aiguë des événements qu'il vit : constat lucide de la séparation hiérarchique nette entre les hommes du rang et les officiers, même connus de lui ; clairvoyance dans son rôle de courroie de transmission avec ses supérieurs ; compréhension des enjeux, aussi bien le passage de la Marne que la préservation des hommes et du matériel.

Au départ d'Aire-sur-la-Lys, nous avons débarqué à Aubenton. Cantonnement dans une pâture. C'est là que j'ai rencontré le Maréchal des Logis Carle. Les sous-officiers étaient ensemble. J'ai pensé voir une figure connue. Et en effet il était installé à Illies depuis peu, après son mariage.

Le lendemain, je suis parti à Maubert-Fontaine, Bourg-Fidèle et Fumay. Puis, en 2 étapes, nous atteignons Dinant. Comme j'avais participé à un concours de pointage à Sissonne, j'eus la charge, avec le Maréchal des Logis Mignot, de hisser la pièce avec l'appui du 8^e d'infanterie sur un petit mamelon de pierre. Et, de là, j'ai pu pointer la pièce juste sur le pont de Dinant.

Le lendemain : appel et départ pour Namur. Hélas, trop tard ! Les Allemands avaient pu passer la Meuse et nous étions débordés de tous côtés, obligés de battre en retraite vers Saint-Gérard et sans arrêt vers Philippeville, Mariembourg et le Gué d'Hossus. Bivouac.

Le lendemain au petit jour, j'étais sentinelle au matériel. J'entends des balles siffler dans les caissons. J'ai couru au plus vite avertir le Capitaine qui a fait atteler immédiatement. Arrivée au carrefour de la route de Fumay. Mise en batterie au milieu de la route. Plateau : 14 ; tambour : 0 ; débouchoir : 100 mètres ; faucher : continu. Ca a permis de dégager une partie du 8^e RI qui allait se trouver encerclé par un groupe de uhlands. On est partis à nouveau au galop à travers la ville de Rocroi. Nous revoyons le groupe de uhlands sortir d'un petit bois. Nous avons remis en batterie et tir à zéro. Nous en avons vu tomber quelques uns avec leurs chevaux. Continuant la retraite, nous passons à Guise et nous remettons en batterie au Carrefour de la Désolation. Nous obliquons vers Marle et continuons pour aboutir à Pontavert. Toujours la retraite. Nous traversons Epernay. Puis un tir d'arrêt sur Fleury la Rivière. Puis nous arrivons à Champaubert, Montmirail, etc.

Nous avons marché sans arrêt. C'est à ce moment là aussi que nous plaignons l'Infanterie et le Génie, toujours à pieds. Nous avons aperçu sur des pancartes « Nogent sur Seine ». Et nous continuons en repassant au même endroit que la veille au soir pour aboutir le matin à Maclaunay où eut lieu pour nous le coup de boutoir après le fameux ordre du jour du Général Joffre. « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau. » Beaucoup l'ont pensé, même si les avis sont partagés. Il y a un homme qui a déclaré, lui : « On croit mourir pour la patrie et on meurt pour les marchands de canon. »

« Toujours la retraite » : François Rucho saisit très bien le côté alarmant de la situation de l'armée française en déroute. « Continuant la retraite » et « toujours la retraite » sont bien les remarques d'un soldat qui constate le mouvement effectué par son régiment. Les seules actions des hommes qui entourent François Rucho, en cette première

quinzaine de septembre 1914, à part reculer, sont des escarmouches avec le groupe de uhlans qui les poursuit et deux tirs dits « d'arrêt » pour stopper un temps la progression de l'ennemi. Aussi François Rucho, en relevant des anomalies dans son parcours, - « nous continuons en repassant au même endroit que la veille au soir » - pressent le catastrophisme du moment. Ce fait, qui s'ajoute à la marche forcée à laquelle les hommes sont astreints, le rend railleur et incrédule, déjà, envers l'idéal du soldat patriote prêt à se sacrifier pour le pays.

La retraite est terminée, d'après Joffre. Et ça a mitraillé pendant vingt-quatre heures ainsi que le lendemain en repartant de l'avant. Il faut l'avoir vécue pour comprendre toute l'horreur de la guerre. Triste vision à décrire. Surtout après avoir vu les premiers soldats français, les gars du 73^e dont notre camarade Arnould Masure, étalé les bras en croix, que j'ai reconnu au passage. Je suis descendu du canon pour aller le voir et lui dire adieu. J'étais loin de penser que mon frère Alcide avait déjà subi le même sort, tué le 14 août 1914, soit vingt jours plus tôt.

En avançant un peu, nous avons pu constater que l'ennemi avait payé une bonne part de son crime. Toujours en avant, nous avons trouvé un canon de 77, abandonné, avec derrière un soldat sénégalais attaché par le cou, mort. Il l'avait trainé. Il faut l'avoir vu pour le croire. C'était à Bergères-les-Vertus.

Nous voilà revenus jusqu'à Reims. Nous avons passé la nuit Boulevard Cérés. Mais avant, nous avons trouvé beaucoup d'Allemands amateurs de champagne dans les caves lorsque nous sommes partis jusqu'à Béthény tirer pendant quelques jours.²⁹¹

François est insensible devant le décès des soldats allemands : « Nous en avons vu tomber quelques uns avec leurs chevaux ». Pourtant, d'autres morts le révoltent : la mort barbare du soldat sénégalais attaché au fût d'un canon de 77 et tiré sur la route à Bergères-les-Vertus ; la mort d'un camarade du village, Arnould Masure, étalé les bras en croix, et reconnu au hasard des aléas de sa route de défaite ; la mort des compagnons du régiment – « triste vision à décrire ». François Rucho parle d'« ennemis » en évoquant les hommes du camp d'en face. Et le voilà qui décrit les Allemands sans aménité aucune : ce sont des hommes prêts à tout, des criminels, des ivrognes.

En toute fin septembre 1914, du côté de La Bassée, les Allemands, justement, gagnent du terrain. Bientôt, ils seront aux portes de la ville. Les habitants du canton ont entendu les récits des Belges et des Lillois qui défilent depuis un mois sur la RN 41 en direction du sud. C'est alors que, contre toute attente, dans un secteur où les militaires français perdent chaque jour de nouveaux pouces de terrain, « un régiment français est à Illies ». Lequel ? Il n'est pas un témoin pour le dire : cette unité est aussi vite partie qu'arrivée. Mais des parents qui ont entendu parler de leur présence sont venus voir les soldats et ils ont eu « la consolation de revoir quelques instants leur fils, leur époux ou leurs frères, déjà fatigués, mais plein d'ardeur. »²⁹² Des contacts ont pu avoir lieu. Les femmes découvrent que les fils, les époux, les frères sont donc « déjà fatigués ».

Face aux Allemands qui de Lille gagnent Fournes, puis de Fournes arrivent à La Bassée, des soldats français, aux côtés des Britanniques, tentent de s'opposer ; ce sont les cavaliers des 1^{er} et 2^e corps de cavalerie. Le 1^{er}, le corps de cavalerie Conneau, du nom de son général, comprend trois divisions, 1^e, 3^e et 10^e. Le 2^e, sous les ordres du général de Mitry, est composé des 4^e, 5^e et 6^e divisions. Ces régiments comprennent des cavaliers armés de carabines, de sabres et de lances mais aussi des groupes cyclistes et des sections de mitrailleuses organisées en fonction du combat à cheval. Les militaires français, des dragons, des hussards et des chasseurs, doivent « signaler les ennemis, les retarder et

²⁹¹ *Ibid.*

²⁹² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, op. cit.*, p. 48-49.

couvrir les ailes d'infanterie des armées alliées dont le général de Maistre, commandant du 21^e corps de la X^e armée qui s'installe à Fournes. »²⁹³. Les combats des 4 et 5 octobre 1914 sont des succès français et les assauts allemands sont repoussés, mais les pertes françaises sont nombreuses. Aussitôt, dès le 5, les régiments français sont redéployés : deux bataillons du 109^e RI quittent Fournes pour le sud de La Bassée, rejoints par un troisième bataillon qui vient d'Armentières ; et dans la nuit du 5 au 6, deux autres groupes de militaires de la 13^e DI traversent les Weppes pour se diriger vers Lens, l'un par la RN 41, en passant par Fournes et La Bassée, l'autre, par les routes départementales en traversant Marquillies et Salomé. Les deux armées française et allemande sont face à face au sud de La Bassée tandis que les Britanniques sont en train d'arriver en force dans le secteur²⁹⁴.

A la date du 5 octobre 1914, la guerre pour la prise du canton de La Bassée est commencée.

Depuis déjà deux mois, depuis la mobilisation qui a vu partir les soldats du canton, que ce soit Félicien Verly, Paul Barbry ou François Rucho, la réalité des combats est très meurtrière. Ces hommes comprennent ce qui se passe, en dépit de la censure ; ils voient le désenchantement, les combats perdus, la retraite et la marche forcée durant des jours, l'aversion devant les morts causées par les ennemis. Quel sera, en parallèle à la même époque, le cheminement des alliés britanniques qui veulent s'installer dans le secteur des onze communes laissées aux mains des femmes, des enfants et des anciens ?

2) Du côté d'Edward Tanner, de James Boyle et d'Yvor Gurney, engagés britanniques

Il a été choisi de mettre en scène trois engagés britanniques pour éclairer la diversité des situations militaires du *BEF* dans le canton : Edward Tanner est un point d'entrée pour découvrir la situation des engagés au Royaume-Uni ; James Boyle permet une approche de ce furent les officiers de métier qui connurent la guerre des Boers et ses expériences déstabilisantes avant d'arriver sur le front occidental européen durant la Grande Guerre ; Yvor Gurney est plus atypique : il est un exemple privilégié de *volunteer* refusé pour pathologie mais renouvelant sa demande d'affectation jusqu'à ce qu'il soit intégré dans l'armée. Ces trois cas ont été choisis dans un ensemble de sources locales abondantes et disponibles parmi les listes de militaires britanniques engagés dans le canton. Les sources sont en effet nombreuses mais une sélection est nécessaire pour exposer les modalités de composition des régiments britanniques qui opèrent dans le canton de La Bassée.

Des soldats anglais, on l'a déjà signalé, sont envoyés en éclaireurs à la fin de l'été 1914 pour inventorier les particularités du territoire de la Flandre française : puisque l'armée allemande a envahi la Belgique, il est clair que la région de Lille sera un des passages obligés vers le pays minier et, de là, vers le Bassin parisien. L'objectif des éclaireurs britanniques est donc de repérer les conditions physiques, logistiques et économiques qui seraient des atouts à exploiter ou des contraintes à maîtriser. Le canton de La Bassée, traversé du nord au sud par la RN 41, axe principal allant de Lille à Lens et à Béthune, a été reconnu par ces éclaireurs.

Une bonne partie des routes principales de cette portion des Flandres est spécialement adaptée à un fort trafic et aux camions motorisés de trois tonnes.

²⁹³ Capitaine Catoire, *La défense de Lille en 1914*, 1935.

²⁹⁴ ADN, 9 R 160, Déclaration d'un négociant en tissus à Roubaix, Mr Gourdin, octobre 1914.

Les Français, pour garantir la pérennité et la solidité de ces routes, en interdisent l'usage aux véhicules lourds durant la période de dégel. Aussi, on peut voir sur le bord des routes de mystérieux panneaux « Barrières fermées » même en dehors des périodes considérées, ce qui surprend les Britanniques.²⁹⁵

Les routes, dépeintes comme bien entretenues, posent un embarras aux Britanniques qui découvrent que, pour garantir la pérennité de ces routes, il faut en limiter le trafic en hiver : les véhicules lourds pourraient défoncer les chaussées, or l'armée ne peut suspendre sa logistique durant les périodes de dégel. Les communications ainsi que les flux d'hommes et de munitions sont un problème urgent à résoudre. Finalement, l'axe du Grand chemin d'Estaires, le long du front britannique du pays de l'Alloeu, va servir à la noria des camions et des voitures automobiles qui desservent les diverses zones de cette portion du front à partir d'Ypres jusqu'à l'Artois.

En Belgique et dans la zone frontière, beaucoup de routes sont pavées avec des blocs de granite, mais seulement sur une largeur d'un essieu de chariot ; au delà, sur chaque bordure de route, ce seront des fondrières avec l'hiver qui approche.

Les troupes seront tenues à se déplacer uniquement sur les routes.

Un peu plus loin, les terres absorbent mieux l'eau et on y trouve de petits villages, des bois et des maisons isolées.

Les champs sont de faible surface, souvent entourés de haies, et avec de nombreux arbres. Les conditions sont mauvaises pour l'infanterie, presque impossible pour les cavaliers, très difficiles pour l'artillerie. Les seules exceptions sont des postes d'observation dont la vue est malgré tout fort limitée par les arbres.²⁹⁶

Assurément, les problèmes existent sur le versant Lys où les troupes britanniques sont arrivées : les routes autres que principales sont pavées sur une trop faible largeur ; sur le reste de la voie, ce sont deux sortes de trottoirs en terre, crevés de sillons laissés par les passages des charrois ; les milieux de chaussée doivent être partagés à la fois par les fantassins et les cavaliers avec leurs chevaux tirant les fûts de canon. Les champs sont certes de bonne absorption mais on ne pourra guère les traverser, l'horizon étant toujours bouché d'arbres et de haies vives, donc dangereux. Et, dans ce paysage dense, des maisons isolées, des hameaux, des villages. Nulle part un panorama dégagé, ouvert, libre, qui permette de voir venir de loin et d'en face. Les éclaireurs évoquent, malgré tout, un point très favorable : la présence de « postes d'observation » qui sont des exceptions dans ce pays plutôt plat. Ce sont les hauts des moulins dominant la plaine, les clochers des églises, les tours de stockage des bâtiments industriels. C'est aussi la ligne de crête du talus des Weppes donnant accès à Lille et à Lens. Ce sont également les localités installées en haut des tertres et dépassant de vingt mètres les zones marécageuses et les eaux stagnantes alentour : Fromelles et son bourg élevé, Aubers et sa côte au centre du village, Illies et Ligny-le-Grand surplombant le Hus et la vallée de la Broelle, Herlies et sa déclivité descendant vers le Riez. Sur le plan de l'intendance, il convient pour les observateurs de voir les habitats et leurs commodités afin de renseigner les équipes qui auront à installer des baraques, à défaut de pouvoir disposer de maisons adéquates.

Quoiqu'il y ait quelques belles fermes – la taille du tas de fumier au centre de la cour est un indice de prospérité – la grande majorité des habitations dans lesquelles les troupes doivent loger sont des remises sordides, soit avec des murs en rouges bancs de briques et de pierres blanches alternées, soit recouvertes de pisé.

²⁹⁵ James E. Edmonds, *Military Operations, Official History of the War*, London, Imperial War Museum Edition, 1925. Plusieurs citations sont reproduites ; elles proviennent du tome *France and Belgium 1914*.

²⁹⁶ *Ibid.*

Le volet économique est ici abordé par les experts militaires au regard de cette portion de territoire. En premier, ils considèrent les « belles fermes » ainsi que la taille des bâtiments et des fumiers, et ils en déduisent le potentiel de richesse du secteur. Deuxièmement, le bétail des étables et les cultures industrielles pratiquées, ici les betteraves, disent la possibilité d'organiser une vie de régiment sur place et la rentabilité des terres limoneuses. Mais, troisièmement, on s'en souvient grâce aux observations précédemment évoquées, les soldats remarquent que cette aisance n'est pas partagée par tous : il y a, disent les rapporteurs britanniques, « une grande majorité » de populations nécessiteuses habitant des logements médiocres, « sordides », voisinant les puits souillés et les monts de pulpe nauséabonds. Fermiers puissants, mondes industriel, artisanal et commerçant ouverts au progrès et aux idées, milieu ouvrier souvent besogneux et parfois indigent : voici donc les facettes du secteur telles qu'elles ont été perçues par les éclaireurs britanniques.

L'image du canton et de ses villages environnants, tels qu'ils étaient apparus dans les trois chapitres du tableau présentant les onze communes en 1914, est conforme. Les points forts étaient une démographie et une production en essor, de nouveaux types de produits manufacturés, dont certains chimiques, une révolution en cours avec l'essor du ferroviaire qui avait fait entrer le secteur dans une économie intégrée, des jeunes de plus en plus munis d'un bagage en langues étrangères et diplômés ; mais des aspects noirs existaient : des familles nombreuses dans le besoin, la pénibilité du travail à la mine, l'injustice entre enfants qui n'avaient pas le même accès à la promotion sociale ; pourtant, la majorité de la population s'accommodait du poids des structures clientélistes, aussi bien de la prééminence de l'Eglise ainsi que de la pression des politiques, des entrepreneurs et des fermiers. L'étude britannique s'intègre dans le contexte plus large des régions belges, déjà en guerre, et des contrées lilloise et minière, qui sont leurs prochains territoires en ligne de mire :

Les trois villes de Lille-Roubaix-Tourcoing forment un district de manufactures ; les petits centres d'industrie comme Armentières, Comines, Halluin et Menin sont tous sur la Lys ; et les usines de sucre, d'alcool et d'acier comme Isbergues et Aire sont isolées. Les Flandres, par ailleurs, sont un pays de villes vieilles et décadentes et de villages prospères. L'aire agricole a de hauts rendements : la betterave à sucre et à alcool, le houblon, le blé, le tabac, les fourrages et les légumes forment les principales cultures ; le tabac fournit une aide inespérée à notre artillerie : durant l'automne, les enfilées suspendues dans les séchoirs forment des écrans de camouflage idéaux pour cacher nos observateurs qui peuvent voir sans être vus.

L'armée britannique qui arrive pour combattre sur le continent est recrutée exclusivement, au début de la Grande Guerre et avant, par engagement de *volunteers* qui suffisent à ses besoins. C'est une armée professionnelle, avec un contrat de sept ans qui s'effectue par alternance en métropole et dans l'Empire avec des possibilités, depuis 1906, d'interventions en Europe à raison d'un effectif de 100 000 hommes sur un ensemble de 250 000, terre et mer. L'engagement attire tous les milieux des villes et des campagnes pour ses expériences proposées en outre-mer, d'une part, et pour la qualité de la nourriture, de l'hygiène et des soins médicaux au sein des régiments, d'autre part. Edward Tanner, originaire du Wiltshire, fait partie de ces *volunteers* qui se voient amenés sur le littoral de la Manche pour le début des opérations militaires contre l'Allemagne en août 1914. Il est

qualifié d' « engagé ». Il vient d'une famille très modeste et nombreuse ; l'engagement est un moyen de sortir de son comté et de sa condition.²⁹⁷

Comme dans les autres pays belligérants, les officiers britanniques sont issus des classes dirigeantes et nombreux parmi eux viennent d'ailleurs de l'aristocratie. Ces officiers entretiennent avec les soldats du rang une relation souvent distante, vivant dans des lieux séparés et acceptant leurs conditions de vie plus favorables²⁹⁸. Ce qui ne les empêche pas d'avoir, avant et pendant la guerre, un réel ascendant sur leurs hommes, de partager le même contact avec l'ennemi lors des combats et d'être appréciés comme étant des leurs. Un exemple : James Boyle de la puissante famille des comtes de Glasgow. James Boyle (1880-1914) a fait son expérience de guerre au début du XX^e siècle dans la Guerre des Boers (1899-1902).

Quand il débarque sur le continent européen, en août 1914, à la tête des *Royal Scots Fusiliers* en tant que capitaine, son expérience de la guerre en Afrique repose sur trois points. D'abord, il est imprégné par une tactique qui a porté ses fruits durant la guerre coloniale, à savoir en premier la puissance de feu des fantassins et en second l'artillerie qui entraîne l'enfoncement du front ennemi et sa défaite. Ensuite, il a compris l'avantage des fusils Mauser dernier modèle, utilisés par les Boers, qui ont brisé l'avance anglaise et abattu un grand nombre d'officiers en créant de larges brèches dans les rangs de sa propre armée. Enfin, il a observé que les méthodes d'occupation du pays - contrôle du territoire ennemi, destruction des ressources des non-combattants, enlèvement massif des prisonniers civils - ont permis de tenir dans la durée face à des opposants déterminés²⁹⁹. En août 1914, le processus d'anticipation de James Boyle et ses représentations de la guerre sont forcément marqués par cette expérience coloniale où la guerre industrielle, seule, amène la confusion chez l'ennemi et l'avantage pour son camp.

L'armée britannique, durant l'été et l'automne 1914, est forte de sa masse de volontaires, tel Edward Tanner, de ses cadres expérimentés, tel James Boyle, et de son nouveau matériel, tel le Maxim à 600 coups par minute. Le *BEF* possède en effet maintenant mieux que le Mauser puisqu'elle dispose de la première mitrailleuse moderne. Cette arme nouvelle, conçue par Hiram S. Maxim (refroidissement par eau, 250 cartouches, conditionnement en bandes), semble prête à la confrontation avec les troupes allemandes. Les officiers de la guerre d'Afrique du sud prennent acte du rôle nouveau joué par le matériel et ont l'impression d'avoir été quelque peu entendus par leur Etat-major. Les soldats du rang sont prêts pour une guerre qui sera, pour reprendre des termes du Prussien Karl von Clausewitz, en référence à l'analyse des campagnes napoléoniennes, « paroxystique, donc courte »³⁰⁰. Du 15 au 21 août 1914, cinq divisions britanniques débarquent sur le continent, une pour consolider la défense française, et quatre pour épauler la Belgique, aux troupes inférieures en nombre face aux Allemands. Le 25, une division supplémentaire arrive encore en France. Les six divisions britanniques occupent le triangle Maubeuge-Busigny-Hirson³⁰¹. En tout, à la fin du mois d'août, deux millions d'hommes, côté allié, font face aux armées allemandes dans ce front occidental qui se dessine.

L'entrée en guerre de la Grande Bretagne, efficace et coordonnée, est le fait d'une gestion idéologique et opérationnelle des couches dirigeantes qui savent mettre en place les

²⁹⁷ Archives municipales d'Illies, Dossier Grande guerre, Edward Tanner.

²⁹⁸ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre 1911-1946*, op. cit., pp 47-48.

²⁹⁹ Olivier Cosson, *Expériences de guerre au début du XX^e siècle*, in Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (sous la direction de), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 97.

³⁰⁰ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre 1911-1946*, op. cit., p.15.

³⁰¹ Jean-Baptiste Duroselle, *La France et les Français, 1914-1920*, Paris, Richelieu, 1972, p. 87.

moyens nécessaires. Parallèlement, dès les premiers jours d'août 1914, de nombreux Britanniques se portent volontaires pour rejoindre cette armée en guerre qui montre autant d'expérience que de sang-froid organisationnel. Le *peak of enlistment* est quasiment à son apogée le 25 août. Cet esprit de croisade s'explique en partie par le devoir moral envers la Belgique envahie, la Belgique à défendre ; et, en effet, les valeurs éthiques figurent parmi les ingrédients de l'engagement.³⁰²

Pourtant les raisons les plus pertinentes sont locales. Quelques communes, par exemple, organisent des meetings afin de promouvoir l'idée du volontariat ; elles créent une atmosphère appropriée qui n'est pas sans rappeler le *religious revival* avec une plateforme sur laquelle un *speaker* en appelle à la conscience ; il y décrit les conséquences diaboliques d'une victoire de l'Allemagne et met en vedette les hommes qui se déclarent solidaires des engagés ; des orchestres créent un climat propice à signature. Mais une autre raison intervient également, celle de la peur d'une crise. *The kaiser means to invade our shores* : cette évocation des Allemands qui s'apprêtent à détruire les petits commerces de l'Angleterre vise les classes moyennes attachées à leurs biens et à la bonne marche des affaires. C'est le même chiffon qui est agité par Arthur Conan Doyle qui, le 30 août, déclare : « L'ennemi est presque en vue de nos boutiques. Il y a possibilité de désastre ». Surtout, enfin, la pression psychologique s'avère être un moteur plus fort que la persuasion et la crainte. Cette pression est celle des sergents recruteurs qui, à Bristol, suppriment le dégrèvement des pauvres, « capables » physiquement de partir à la guerre, s'ils ne deviennent pas soldats ; celle des femmes qui placent des plumes blanches sur les hommes sans uniformes ; celle des employeurs qui proposent de continuer à payer le salaire durant le service aux armées, en sus de la paye militaire³⁰³. Le « volontariat » repose donc sur des facteurs locaux très divers.

L'appel, lancé en août 1914 par Lord Kitchener, permet par conséquent la création de toutes pièces d'un corps expéditionnaire nouveau constitué de 750 000 volontaires. Parmi eux, Yvor Gurney. Il est né le 28 août 1890 à Gloucester, d'un père tailleur, peu fortuné, et d'une mère tenant la boutique familiale à l'enseigne « *Practical Tailor* ». Yvor est un enfant doué pour la musique : il entre comme chanteur dans la *King's school* de la cathédrale de sa ville où il progresse vite. Il a, par ailleurs, le goût d'écrire qu'il partage avec Frederick William Harvey, dit Will, qui devient son meilleur camarade. Ensemble, ils écrivent des poèmes. On retrouve aussi les deux amis se baladant en bateau sur les bords de la Severn en compagnie de Herbert Howells, autre grande relation des deux compagnons. Les études amènent Yvor au *Royal College of Music* de Londres à partir de 1911. Son professeur Charles Villiers Stanford dit de lui : « Un grand talent, mais on ne peut rien lui apprendre ». Yvor met en musique cinq poèmes du XVI^e siècle mais, à ces moments de grande création, succèdent des phases d'abattement qui font déceler chez lui *this beastly nervousness, this neurasthenia*, cette neurasthénie qu'on ne sait pas traiter à l'époque. Le 4 août 1914, avec Will Harvey, il s'engage comme volontaire dans le 1st/5th Glo'sters, mais il est refusé pour vision déficiente (*bad vision*).³⁰⁴ Il se représentera début février 1915 et sera alors accepté. Le cas d'Yvor Gurney montre par l'exemple que le volontariat ne touche pas que les milieux indigents en proie au chômage urbain, pas que des jeunes exaltés par la boisson et les fanfares des plates-formes de recrutement, pas que les hommes soucieux de leur pécule. En proportion, les cadres se sont plus engagés que les ouvriers.

³⁰² Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre 1911-1946, op. cit.*, p.15-25.

³⁰³ Gregory Adrian, *The last Great War, British Society and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 34 et 73.

³⁰⁴ Pamela Blevins, « New Perspectives on Ivor Gurney's Mental Illness », *The Ivor Gurney Society Journal*, volume 6, 2000, p. 29-58.

French, le commandant du *BEF*, débarque à Boulogne le 14 août 1914. Le 25, les divisions combattant sur le sol français et belge depuis une dizaine de jours, ont déjà été confrontées aux obus, à la course parmi les tirs dans les Ardennes, aux coups de mains dans les rues et les maisons des villes. Les hommes sont anéantis moralement et physiquement. Le colonel Huguet, dans une lettre à Joffre datée du 27 août 1914, constate : « L'armée anglaise n'existe plus pour le moment. Elle ne sera en état de reprendre campagne qu'après s'être longuement reposée et reconstituée. »³⁰⁵ Le corps expéditionnaire britannique, pourtant entraîné et volontaire, est dans le désenchantement.

Bientôt, après cette période de repos qui commence, c'est sur le territoire du canton de La Bassée et dans ses environs qu'on retrouvera, par exemple, Edward Tanner, James Boyle et Yvor Gurney.

3) Du côté d'Albert Weisgerber, d'Adolf Hitler et de Norbert Stumpf, soldats allemands

Quelle est l'appréciation des habitants du canton vis à vis des soldats allemands qui arrivent ? Et, inversement, comment sont perçus, par les militaires allemands, les habitants encore présents dans le canton ? Pour pouvoir analyser ces regards croisés, il faut des sources nombreuses dont on ne dispose pas pour les Prussiens. On ne pourra, de fait, que s'intéresser aux hommes du régiment List et aux autres soldats bavarois dont les archives, disponibles à Munich, permettent de dresser un tableau assez satisfaisant de ce que fut la guerre dans le canton, côté allemand. C'est à ces régiments qu'appartiennent Albert Weisgerber, Adolf Hitler et Norbert Stumpf.

Les Prussiens qui, également, ont occupé le canton et se sont battus face aux troupes britanniques du secteur La Bassée-Armentières, ont leurs archives quasiment disparues, empêchant aujourd'hui de pouvoir s'intéresser à ces militaires pourtant plus nombreux que les Bavarois entre Fromelles et Aubers, Illies et Fournes, Sainghin et Salomé. Un témoignage de Léon Verly, formé de souvenirs rédigés par lui, alors qu'il avait 76 ans, nous amène à voir, très *a posteriori*, comment certains Français percevaient les Allemands au moment de la mobilisation. Mais ce long décalage de soixante ans entre le récit et le vécu amène à nuancer la portée rétrospective du discours.

Dire que la guerre fut pour nous une surprise serait faux. Depuis la défaite de 1870-71, la France vivait, quoi qu'on ait pu prétendre, dans un état d'esprit de revanche entretenu d'ailleurs par la plus grande partie de la presse. L'armée était, de la part de la majorité des Français, l'objet d'un véritable culte. Il est impossible, à l'heure actuelle, de se faire une idée de son prestige. On n'entendait que des chants patriotiques, ou des chansons dans lesquelles s'exhalait la douleur causée par la perte de l'Alsace et de la Lorraine. J'entends encore mes parents les chanter en travaillant. Même à l'école, nos instituteurs nous les apprenaient. Le répertoire comprenait par exemple : « C'est le beau régiment qui passe », ou encore « Où t'en vas-tu, soldat de France » et bien d'autres encore. Bref, toute la population était « chauffée à blanc ». Sans désirer la guerre, on ne la redoutait pas. On savait qu'elle éclaterait un jour ou l'autre et on tendait simplement le dos. Bien que dans nos villages nous eussions moins l'occasion d'être les témoins de toutes ces manifestations patriotiques ou revanchardes, nous en avions les échos et, surtout les jeunes, nous partagions cet état d'esprit.³⁰⁶

³⁰⁵ Jean-Baptiste Duroselle, *La France et les Français, 1914-1920*, op. cit., p. 88.

³⁰⁶ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 43.

Léon Verly a seize ans en 1914. Pensait-il alors : « Sans désirer la guerre, on ne la redoutait pas. On savait qu'elle éclaterait un jour. » ? Il ne semble pas que « toute la population (du canton) était chauffée à blanc » lors de la Belle Epoque dans notre recherche montrant l'état psychologique du secteur de La Bassée avant la Grande Guerre. Les instituteurs n'ont pas paru être des jusqu'au-boutistes défendant avec acrimonie les provinces perdues aussi il est peu probable qu' « on n'entendait que des chants patriotiques, ou des chansons dans lesquelles s'exhalait la douleur causée par la perte de l'Alsace et de la Lorraine ». Ces sentiments forts, proférés en 1974, ne correspondent pas à la réalité du terrain à l'heure de la mobilisation et des premières batailles. L'atmosphère antiallemande recréée par Léon Verly soixante ans après n'est pas présente quand on lit les témoignages contemporains aux événements du canton de La Bassée. Ni au début du siècle, ni, non plus, au milieu de l'été 1914, il n'y a d'aversion déclarée envers l'Allemagne. Plusieurs raisons à cela : la scolarisation qui avançait bien, la présence des protestants et le machinisme industriel.

Pour Léon et moi-même, les leçons d'allemand continuèrent rituellement, comme si de rien n'était, en août et en septembre 1914, malgré l'incertitude d'un avenir qu'on ne pouvait plus évoquer qu'une journée à la fois. Témoignage de François Sauvage, lycéen de 16 ans, de La Bassée, ami de Léon Verly.

Le Supérieur du collège (de La Bassée) me convoqua et me proposa de me donner ainsi qu'à un autre camarade, François Sauvage, des leçons d'allemand, la deuxième langue que j'aurais à présenter au bac, l'année suivante. Je n'en avais jamais fait et le Supérieur pensait combler cette lacune pendant les vacances. Ce dimanche-là, le 2 août 1914, (j'étais) en classe en train d'étudier l'allemand.³⁰⁷ Témoignage de Léon Verly, lycéen de 16 ans, d'Illies.

En effet, pour réussir leur baccalauréat dans cette série Latin-Langues (Allemand), les élèves doivent dominer aussi bien la langue allemande dans la partie optionnelle que l'histoire allemande contemporaine pour les oraux traditionnels. Aucun obstacle n'est signalé quant à l'intérêt que ces élèves doivent porter à l'Allemagne ; aucune opposition n'est mise en évidence en ce qui concerne l'apprentissage de l'histoire allemande. C'est la conséquence de « la crise allemande de la pensée française »³⁰⁸ : l'Allemagne fascine autant qu'elle révulse. L'enseignement linguistique par les textes et les interrogations sur l'unité du pays, la guerre de 1870 ou l'Empire austro-hongrois donnent une ouverture qui probablement adoucit le climat patriotique et militariste évoqué par Léon Verly. Si tant est qu'il est avéré. Le second élément qui montre des relations normalisées avec l'Allemagne est donné par les noyaux protestants d'Herlies, Illies et La Bassée. Les réformés du canton étendent leurs cercles de relations dans la région de Lille-Haubourdin et dans le Pays de l'Alloeu tout proches où ils côtoient, lors des visites de pasteurs, des idées et des personnes venant aussi bien d'Alsace que des Provinces unies ou d'Allemagne. Les offices, dans le temple de Ligny-le-Grand, font se rencontrer des pratiquants de diverses origines qui contrecarrent l'esprit nationaliste et permettent parfois de joindre l'utile à la religion. L'entregent des réformés aide en effet à placer celui qui recherche un travail ; les industries Kuhlmann de Loos offrent ainsi parfois un emploi de proximité pour les protestants du secteur³⁰⁹. Enfin des contacts avec les Allemands existent aussi dans le milieu des directeurs de fabriques du canton qui, pour l'achat de leurs machines, s'adressent à des firmes d'outre-Rhin, particulièrement dans le domaine de la distillation, de la métallurgie et de la chimie. Les Grandes Usines Delerue d'Illies disposent, par exemple, de tubulures

³⁰⁷ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 44.

³⁰⁸ Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française*, Paris, PUF, 1959.

³⁰⁹ Paul Caillet, Entretiens, années 1970.

d'origine allemande acquises par Henri Delerue³¹⁰. La fabrication du collodion, utilisé dans la fabrication des propulseurs d'obus et de mines, spécialité de l'usine chimique Delerue, est donc une donnée connue des cercles initiés de l'armement allemand.

Le sentiment patriotique, voire revanchard, s'il existe comme l'affirme le témoignage tardif de Léon Verly, est vraiment cantonné dans des franges marginales des onze localités de l'étude. Les documents en notre possession n'en gardent pas les traces. Les militaires allemands qui viendront dans le secteur ne sont pas, au départ, des ennemis de vieille date. Ils le deviennent du fait de la déclaration de guerre.

Les Allemands à qui nous nous intéressons sont les hommes qui sont affectés dans le canton de La Bassée. Leurs origines et leurs motivations sont diverses : ils ont manifesté leur enthousiasme sur Odeonsplatz le premier août 1914, à Munich ; ils ont le sentiment d'être attaqués sans justification par les Britanniques et les Russes ; ils ont l'idée d'avoir un territoire à défendre ; ce sont des commerçants des faubourgs de Berlin ; ou encore des étudiants finissant la préparation des examens d'octobre à l'université de Heidelberg ; on bien des paysans du Wurtemberg ; mais aussi des éleveurs de montagne qui abandonnent tout, à regret, pour venir là où l'armée les placera ; on trouve pareillement des ouvriers de Francfort qui quittent un travail qui leur permet de vivre et également des employés de Wiesbaden qui sont satisfaits de changer leur routine.

L'adversaire de ces hommes n'est ni la France, ni les gens du canton qu'ils auront à connaître. L'adversaire est un ennemi fabriqué et que les lois militaires obligent à accepter comme tel³¹¹. Pourtant, sans préalable belliqueux ni du côté de La Bassée ni du côté des militaires allemands, on assiste bel et bien à la mise en place d'une guerre réelle et farouche. Des militaires venant d'Allemagne vont s'acharner pour garder le contrôle d'un canton prospère qui sera réduit à néant.

Parmi les nombreux régiments allemands qui passeront des semaines, voire des mois, dans le canton de La Bassée, il en est un, plus regardé que les autres, le 16^e RIR, surnommé aussi « régiment List », et qui compte dans ses rangs une estafette nommée Adolf Hitler. L'unité bavaroise occupe le sud des Weppes alternativement avec la région d'Ypres et la crête de Vimy durant une période qui s'étale du printemps 1915 à quasiment la fin de la guerre. Des documents très nombreux, en liasses épaisses au *Bayerisches HauptStaat Archiv, Abteilung I et IV* (BHStA/I, IV), à Munich, attestent que ce régiment a étudié l'hydraulique et l'orographie du territoire pour maîtriser l'eau qui envahissait les tranchées, la géographie climatique du canton³¹² pour parvenir à comprendre la direction des gaz asphyxiants qui s'engouffraient dans leurs lignes du côté de la rivière des Laies, et la technique de résistance du béton armé de ses blockhaus pour pouvoir résister aux tirs britanniques.³¹³ Les hommes du régiment List, les Listers comme on les appellera, ont combattu très durement dans le canton, convaincus que leur victoire sur place aiderait à vaincre l'Angleterre. Dans une des lettres à sa logeuse Anna Popp, Adolf Hitler confiait d'ailleurs : « J'espère que nous irons jusqu'en Angleterre »³¹⁴.

L'unité bavaroise List est formée d'1/3 d'agriculteurs, de 40 % de commerçants et d'artisans, de 7,5 % d'ouvriers de l'industrie, de 7,7 % d'employés, de 4,9 % de travailleurs indépendants ; 2 % sortent des lycées et des universités, 3,6 % exercent une profession libérale, 3,6 % sont employés de maison ou journaliers. Le milieu est apolitique et souvent catholique, mais constitué essentiellement de mobilisés qui forment 85 % des

³¹⁰ Madeleine Delerue, Entretiens..

³¹¹ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler, op. cit.*, p. 32 et suivantes.

³¹² BayHStA/Abt.IV, 6. Bayer., Reserve Division, Bund 87.

³¹³ BayHStA/Abt.IV Genral der Pioniere 6, Bund 78.

³¹⁴ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler, op. cit.*, p. 46.

effectifs. Il n'y a donc que 15 % de volontaires³¹⁵ ; Adolf Hitler en fait partie³¹⁶. Le 16^e RIR est donc plus proche, dans son recrutement, des régiments français à conscription obligatoire que des Britanniques qui fonctionnent encore en 1914 avec les *volunteers*. Mais, par sa composition hétérogène, rurale, artisanale et ouvrière, il est « un assemblage d'hommes aux capacités parfois incertaines, recrutés en dernier recours par l'armée allemande en vue de constituer une force de frappe suffisante pour asséner des coups décisifs à la France avant l'offensive prévue avec la Russie »³¹⁷. Le régiment List, selon Thomas Weber, est par conséquent un régiment de secours, à faire monter au feu en cas de besoin, considéré comme peu fiable, insuffisamment assuré au niveau de l'esprit offensif interne, et donc guère valorisé au niveau de l'Etat-major qui ne lui donnera pas, au départ, les équipements adéquats en casque et en fusils. Si les Listers restent si longtemps sur la ligne La Bassée-Illies-Aubers-Fromelles, c'est qu'elle paraît sûre côté allemand, défendue naturellement par le marécage proche, et peu susceptible d'attaques majeures par les Britanniques.

Les Bavarois du 16^e RIR n'ont leur baptême du feu que le 21 octobre 1914 en Belgique, et ce n'est qu'à partir du 24 du même mois que le régiment arrive à Lille.³¹⁸ Auparavant, de la mi-août à la mi-octobre, c'est l'instruction, la formation militaire, l'apprentissage de la discipline et du maniement des armes à Munich durant deux mois qui paraissent longs pour ceux qui sont pressés d'arriver sur le champ de bataille et correct pour ceux qui découvrent la camaraderie des unités. Le 16^e RIR est alors amené en Belgique à Gheluvelt, en pleine offensive lors de la première bataille d'Ypres.³¹⁹ Le 29 octobre 1914, treize hommes d'une compagnie sont fauchés, beaucoup restent couchés sur le sol, ébranlés dans leur résistance nerveuse. Le 30 laisse aux soldats le souvenir d'« un jour de recul, en rampant lentement, aplatis sur le sol ». Le 31 voit le plus féroce affrontement que les militaires n'aient jamais imaginé. Au total, les 29, 30 et 31 octobre 1914 sont « les trois grandes journées » qui ont empêché la progression allemande, selon les Britanniques, et les « les trois jours noirs » qui ont cloué leur avancée, selon les Allemands. Le 16^e RIR prend alors son repos à Messines, Comines et Warneton durant tout l'hiver 1914-1915 et ce n'est que le 10 mars 1915 que le régiment s'installe dans le canton de La Bassée pour y rester de longs mois³²⁰.

D'autres soldats allemands étaient par conséquent arrivés avant le régiment List dès l'été 1914 dans les onze localités. Ils avaient eu la responsabilité d'y combattre les forces britanniques et françaises, ils avaient gagné la dure bataille de La Bassée d'octobre 1914 et ils avaient mis en place le système des tranchées tailladant les communes de part en part selon leurs réseaux parallèles.³²¹ Ces régiments étaient surtout prussiens, mais également wurtembergeois ou badois ; et, sur ces régiments autres que bavarois, les documents contemporains sont rares : les ordres de mission, les journaux de marche, les rapports militaires, tous les textes relatifs à ces unités et à ces bataillons ont disparu durant la Seconde Guerre Mondiale. Les témoignages sur l'arrivée des premiers soldats allemands dans le secteur de La Bassée³²², sur leurs observations, leur installation et leurs victoires, sont donc très minimes. Il existe malgré tout des traces de la présence de ces avant-gardes :

³¹⁵ Friedrich Franz Feeser, *Das Bayernbuch vom Weltkrieg, 1914-1918*, Stuttgart, 1930.

³¹⁶ Ian Kershaw, *Hitler, 1889-1936*, Stuttgart, 1998.

³¹⁷ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler, op. cit.*, p. 38 et 34.

³¹⁸ Markus Klauer, Liste des régiments allemands par ordre chronologique d'arrivée dans le canton de La Bassée, 2010. Document privé.

³¹⁹ Albert Londres, *La bataille des Flandres, Six mois de guerre*, 1915.

³²⁰ BHStA/IV, RIR17/Bd1/journal, 1^{er} novembre 1914.

³²¹ Victor Giraud, *Histoire de la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1920.

³²² Yves Buffetaut, *Batailles de Flandres et d'Artois, 1914-1918*, Paris, Tallandier, 1992.

La région était alors explorée méthodiquement par l'armée allemande, comme l'attestent plusieurs témoignages qui confirment la présence occasionnelle de soldats isolés ou de petits groupes de cavaliers. Des jeunes filles en voient du côté d'Aubers, des ouvriers occupés à la récolte du tabac du côté d'Herlies. Comme il se doit, il est des habitants pour raconter que l'un des uhlans connaissait parfaitement la région pour avoir été un marchand ambulant colportant des produits Caïffa, ce qui est, au demeurant, parfaitement plausible.

Vers le milieu de septembre, François Sauvage en rencontre dans les rues de La Bassée : « Nous avons eu la surprise un jour de voir défiler, dans la rue d'Estaires, une section de cyclistes allemands arrivés sans crier gare. Ils n'ont fait que passer après un petit arrêt en face de chez Houssin (une grosse ferme voisine de son habitation). Ils avaient plutôt l'air perdu, maudissant la guerre et se disant socialistes. Ils avaient trouvé des amis basséens, comme eux socialistes. »

Le lendemain de sa rencontre avec les cavaliers allemands, Léon a une autre surprise. « Sortant de mon cours d'allemand, il me parut qu'il régnait une grande effervescence dans les rues de La Bassée. Je m'enquis de la cause de cet émoi. J'appris alors que les Allemands venaient d'arriver et qu'il y en avait à l'Hôtel de Ville. J'y allai aussitôt. Deux Allemands y montaient la garde devant la porte pendant que d'autres, à l'intérieur, préparaient le cantonnement pour des troupes qui devaient arriver dans la soirée.

Après la cavalerie, ce fut le tour de l'infanterie. Pour la première fois, je vis les fameux casques à pointe dont on nous avait tant parlé durant notre enfance. L'uniforme, lui, avait changé, c'était l'uniforme *feldgrau*. Je les regardais défiler à la porte du café quand tout à coup un motocycliste qui roulait sur le bas-côté de la route s'arrêta net et me fit signe d'approcher. Convaincu qu'il voulait m'emmener, je me réfugiai à l'intérieur du café. Mais mon bonhomme vint m'y chercher et me dit, en montrant le trottoir : « De l'eau, ici. » Je compris qu'il voulait qu'on mît sur le passage des fantassins des seaux d'eau pour étancher leur soif. J'obtempérai bien entendu ; mais j'ai eu chaud.

Les Allemands ne cantonnent qu'une nuit à La Bassée. Après leur passage, il y eut une certaine accalmie. On ne voyait plus rien. On n'entendait plus parler de rien. On ne voyait plus ni soldats français ni soldats allemands. A croire qu'ils s'étaient volatilisés.³²³

Ces traces allemandes étant attestées, il doit être possible de vérifier de quels régiments il s'agit, et quelle a été leur mission. Une façon d'étudier ces troupes et ces hommes est d'en faire l'inventaire à partir des sépultures laissées sur place dans le canton. En supposant que le militaire décédé appartenait à une unité cantonnée sur place, en actant le fait que les tués soient enterrés sur leur lieu de décès, en admettant que les noms relevés sont ceux de soldats identifiés, il convient de dire que de nombreux soldats tués échappent à cette investigation. En sont exclus, ceux venant des unités peu exposées qui ont occupé l'immédiat arrière-front, ceux appartenant aux unités de soutien et de service comme celles des photographes officiels des armées, du service agricole, des troupes de théâtre ambulantes, par exemple. Sont hors des relevés également ceux qui sont décédés sans matricule reconnu ou qui sont restés sur le territoire du champ de bataille.

Malgré ces imperfections dues au mode de comptage appuyé sur les listes de sépultures des cimetières allemands, le capitaine Marcus Klauer³²⁴ a recensé 123 unités

³²³ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, *op. cit.*, p. 48-49.

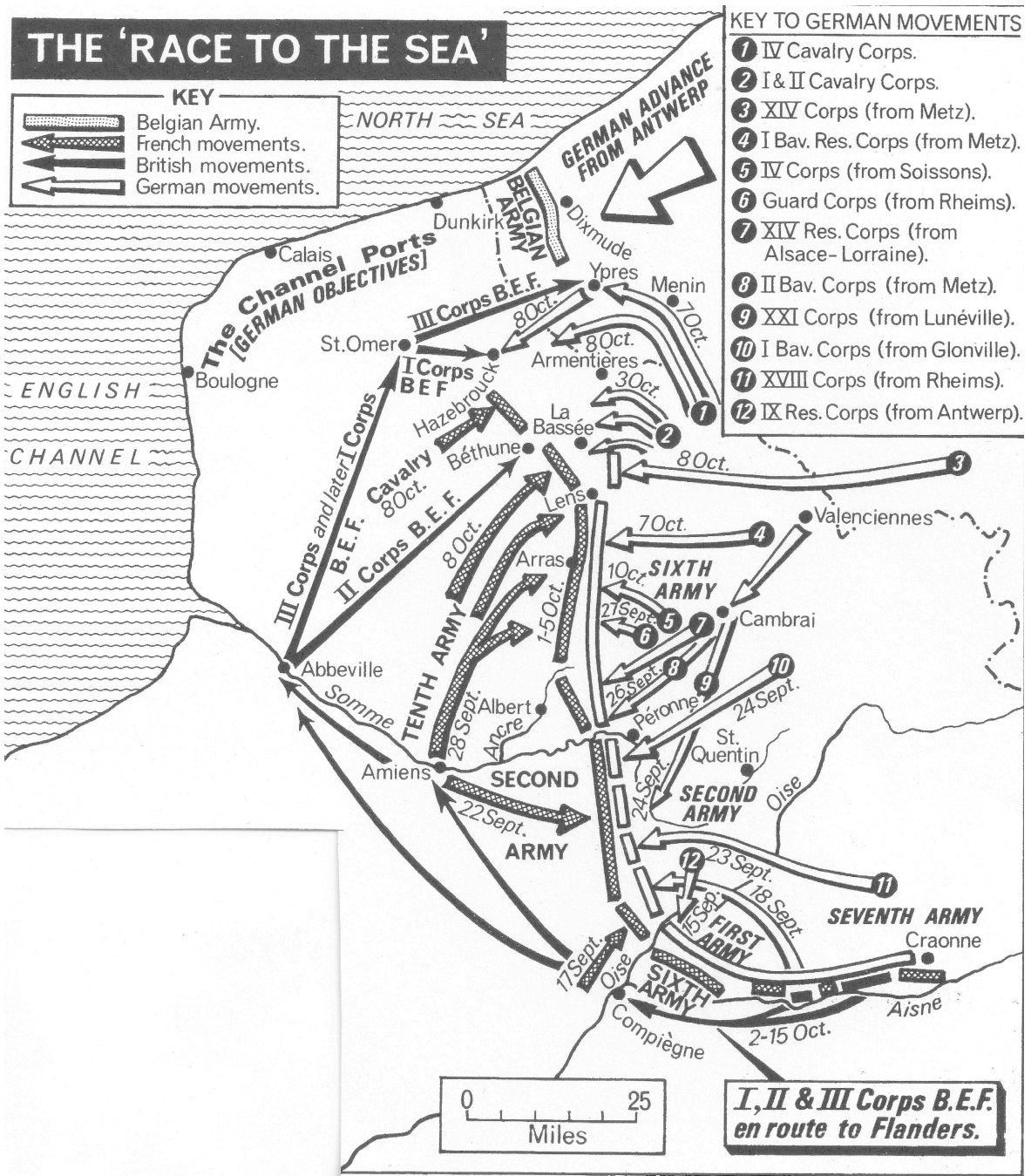
³²⁴ Marcus Klauer, *Belegung Regiments*, document privé. Remarque : En vue de recherches sur la présence allemande durant les quatre années de la guerre dans le village d'Illies, il a été demandé en octobre 2010 au capitaine Marcus Klauer, historien allemand des armées, alors en poste à Lille au Quartier Général du Corps de Réaction Rapide, de tenter de dresser un tableau des régiments présents dans cette portion du front dite « secteur C ». Cette étude était délicate à mener, ne pouvant s'appuyer que sur un fond archivistique militaire allemand restreint aux régiments bavarois. Elle a cependant été proposée au Capitaine Klauer en raison de sa connaissance du front allemand de la Grande Guerre depuis la Belgique jusqu'en Alsace. Sur injonction de Daniel Hayart, maire d'Illies, avec l'accord du Général de division Karl-Heinz Ackermann, sur

différentes occupant la commune d'Illies de 1914 à 1918, soit 40 unités par an en moyenne. En dépit de l'étroitesse du champ de la mission militaire initiée par l'ambassade d'Allemagne à Paris qui ne concernait que la commune d'Illies, on voit bien que le travail d'expertise du capitaine Klauer permet de donner une idée assez précise sur la composition des troupes allemandes qui ont occupé le canton, au moins sur la commune d'Illies. On constate alors que le *turn over* dans tout le canton est important, chacun des secteurs, dits « A », « B » ou « C », ayant la même logique militaire d'alternance de période de repos en zone supposée calme et de période d'exposition en zone rouge face aux tirs britanniques. Enfin, le capitaine Klauer n'a pu faire dire aux cimetières ce qu'ils ne contenaient pas : les unités allemandes des premiers jours de guerre, dont on sait par les habitants qu'elles étaient prussiennes, ne figurent pas dans le relevé. Et tant d'autres qui manquent. On conçoit donc que le début de la Grande Guerre soit particulièrement difficile à décrire.

L'avance des troupes prussiennes ne peut donc être vue que par les témoins locaux, en l'occurrence les jeunes gens Léon Verly et François Sauvage, occupés sur place, au collège de La Bassée, à travailler leur langue allemande pour le baccalauréat, et vite prêts à sortir dans la rue pour observer les événements dès que les circonstances le permettent. Leur point de vue permet de comprendre à la fois le comportement des habitants du canton, confrontés pour la première fois de leur vie à une telle situation, et la stratégie de l'armée allemande qui vise la possession de la métropole lilloise, de l'axe Nord-Sud de la RN 41 et des mines de Lens et Béthune. Depuis les 24 et 25 août 1914, les habitants des onze localités savent *de visu* que les événements militaires tournent à l'avantage de l'Allemagne : ils sont aux premières loges sur la RN 41 pour voir défiler les Belges qui témoignent à la population locale de l'horreur de l'invasion et les Français de Lille qui racontent que la ville est ouverte, « en d'autres termes que les Allemands pouvaient s'y présenter sans risque, ainsi que dans toute la région³²⁵ ». Voir défiler, sur la RN 41, à pied, en rang, ou dans des véhicules réquisitionnés, des milliers de soldats de la garnison de la citadelle qui évacuent le matériel en se dirigeant vers le sud, signifie que la bataille des frontières est gagnée par l'Allemagne. Le document n° 35 montre une carte élaborée côté britannique, qui précise que la course à la mer, si elle n'a pas abouti au contrôle allemand des ports de la Mer du Nord et de la Manche, est malgré tout une formidable avancée de la 2^e armée du Reich wilhelmien dans les terres de la Flandre intérieure où le 2^e et 3^e Corps du *BEF* n'ont fait que contenir la pression prussienne durant octobre 1914.

recommandation de l'Ambassade d'Allemagne, le capitaine a pu établir un relevé chronologique des régiments qui se sont succédé à Illies. Pas tous. Et pas depuis le début. Devant la difficulté de la tâche sur le seul village d'Illies, on voit que pour tout le canton la tâche était impossible. Pour Illies, le capitaine Klauer a reconstitué le nom et les dates d'arrivée et de départ des unités en place en relevant le matricule des militaires enterrés dans les divers cimetières de la commune. Il y en a eu jusqu'à sept

³²⁵ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p 46.



Document 35 : Cartographie - Les opérations militaires de stabilisation du front occidental en septembre-octobre 1914, appelées « la Course à la Mer ».

Source : Arthur Banks, *A Military Atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, Barnsley, Leo Cooper, 1998.

Le 4 septembre 1914, une patrouille de cinq cavaliers allemands s'arrête au village de Fournes et mange à l'estaminet du Lion Noir. Le lendemain, ce sont plus de deux cents Allemands qui traversent Fournes. Le 10 septembre, une colonne française de rescapés de Maubeuge passe entre des militaires allemands sur la Grand-Route ; ces Français sont tous des prisonniers de guerre : « Nous ne sûmes que plus tard que ces prisonniers étaient des mobilisés qui avaient eu la malchance de tomber nez à nez sur les

Allemands. Voyant en eux de futurs combattants, ces derniers les avaient emmenés. »³²⁶
Le message allemand est clair : les personnes, même habillées en civils, peuvent être emmenées prisonnières. Le 14 septembre, une colonne de cavaliers allemands passe à Fromelles ; il s'agit là d'un seuil de plus dans la mainmise du canton : les Allemands ont quitté la RN 41 et pénètrent dans les terres rurales de part et d'autre de l'axe central. Le 28 septembre, les artilleurs allemands se font entendre aux faubourgs de la ville de La Bassée tandis que deux automitrailleuses britanniques traversent Fournes. Des coups sont échangés.³²⁷

On entendit le bruit sourd d'une canonnade. Cette canonnade s'amplifia et se rapprocha rapidement. Puis nous vîmes apparaître des chasseurs à cheval. Nous comprîmes, cette fois, que nous étions menacés et que le sort de notre région allait dépendre de l'issue de la bataille. De jour en jour, la bataille se rapprochait. Au bruit du canon, venait s'ajouter celui des mitrailleuses et de la fusillade. En outre, la cavalerie devenait de plus en plus nombreuse. Spahis encore vêtus de leur grand manteau rouge et blanc, cuirassiers toujours casqués et cuirassés, dragons, chasseurs à cheval et hussards. Nous n'avions affaire qu'à de la cavalerie.

Sur la Grand-Place de La Bassée, François Sauvage trouve des cavaliers, hussards et spahis avec leurs chevaux, tous, hommes et bêtes, aussi harassés les uns que les autres. Les spahis, dans leur charabia franco-arabe, parlaient de « couper cabèche » aux Allemands.

Il est évident que, dans une atmosphère pareille, j'avais abandonné mes cours d'allemand. Mais, avide de savoir ce qui allait se passer, je me rendais quand même chaque jour à La Bassée.

Nous sommes le premier octobre, date à laquelle aurait dû avoir lieu la rentrée des classes.³²⁸

On apprend par le biais de Léon Verly et de François Sauvage que les militaires allemands se rapprochent encore davantage de La Bassée le dimanche 4 octobre 1914, mais, comme les régiments ne sont pas précisés, on ne connaît pas les origines géographiques des troupes.

Le dimanche midi, les sentinelles interdirent le passage des ponts, empêchant la sortie de La Bassée vers les localités attaquées et déjà envahies par les Allemands. Jamais notre petite ville n'avait connu une telle affluence de gens errant, sachant ou ne sachant pas quelle direction prendre.³²⁹

Le 6, l'armée allemande contrôle Lens depuis deux jours, mais au prix, déjà, d'un carnage qui terrorise les habitants, selon François Sauvage.

Les Allemands qui avaient pris Lens le 4 étaient venus jusque là, puis avaient été repoussés par l'attaque des chasseurs à pied. Pour la première fois de ma vie, m'apparut le spectacle d'un vrai champ de bataille, et quel tableau ! Pas encore beaucoup de destructions, mais des débris de matériel et des chevaux tués le long de la route. Je n'avancai pas plus loin.

³²⁶ *Ibid.*, p. 50-51.

³²⁷ James E. Edmonds, *Military Operations, Official History of the War*, London, Imperial War Museum Edition, 1925. Tome 1 : *France and Belgium 1914*.

³²⁸ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, op. cit.* p. 50-51.

³²⁹ *Ibid.*, p. 51.

Le 7 octobre, Léon Verly témoigne que « tout cela était de bien mauvais augure » tandis que François Sauvage décrit un survol des rangs prussiens par un biplan et un monoplane aux abords de la ville :

Un avion français survola la ville et alla atterrir à Canteleu, dans un champ de luzerne. J'y courus bien entendu et nous apprîmes qu'il s'agissait d'observateurs venus apporter des renseignements à l'état-major du général Mestre installé depuis la matin à la mairie de La Bassée, qu'il quitta le soir pour aller à Nœux.

« Le 8 octobre, La Bassée était bondée de cavaliers, surtout des spahis qui paraissaient bien battre en retraite³³⁰. » C'est la seconde fois que François Sauvage évoque les Spahis dans La Bassée : en effet, voir des cavaliers, non en pantalons rouges, mais en *sarouel* en drap bleu et revêtus par dessus de rouge, depuis la *chéchia* de feutre jusqu'à la veste longue à col rabattu et aux jambières accompagnées de leurs brodequins cloutés, ajoutait de l'exotisme au tragique du moment, surtout que ces cavaliers étaient nombreux à occuper la ville, battant eux aussi en retraite. Ces hommes encasernés à Médéa, Sidi-Bel-Abbès ou Sfax, sont défaits face aux troupes prussiennes qui progressent durant la « Course à la mer ».

Le 8 octobre 1914, François Sauvage conclut de façon alarmiste : « Ce n'était pas tellement bon signe »³³¹. La grande confrontation entre militaires français et britanniques, d'une part, et allemands, d'autre part, est en route. Elle sera surnommée par James Edward Edmonds *The Battle of La Bassée*³³². Dans le tome *France and Belgium 1914*, cette bataille occupe près d'une centaine de pages et se caractérise par l'âpreté des combats qui s'y déroulent et qui voient la victoire totale des troupes prussiennes. Le canton sera désormais allemand pour quatre années entières.

III. Se battre : regards croisés autour de la bataille de La Bassée (automne et hiver 1914-1915)

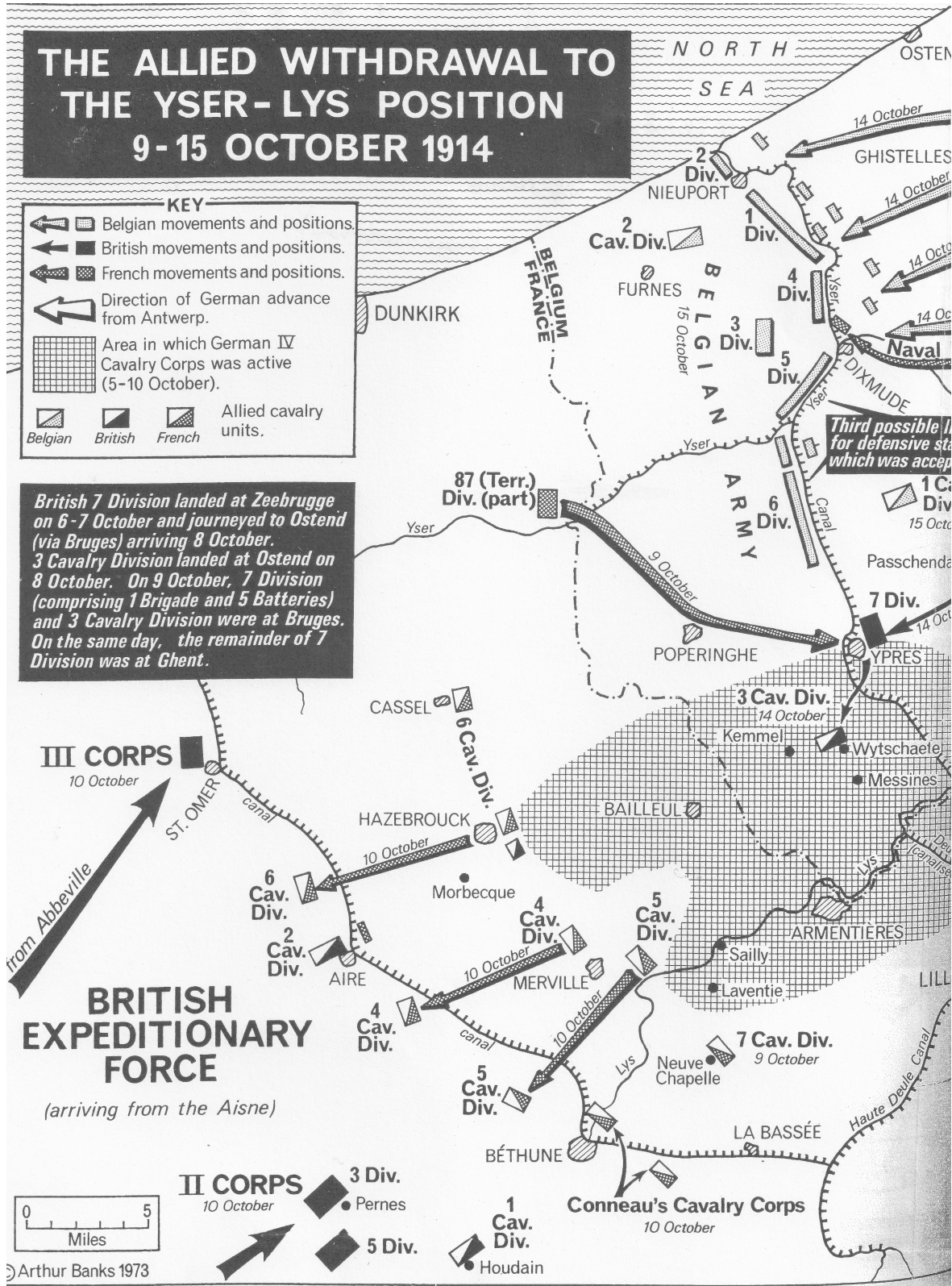
Les mobilisés français originaires du canton de La Bassée, à présent sur les champs de bataille de la frontière nord et est, vivent les opérations militaires en cours, celles de leurs régiments. Les nouvelles apprises par hasard dans les localités traversées, les contacts avec des camarades rencontrés, quelques recoupements, et voilà l'opinion de chacun qui se forme. Le cas de François Rucho, par exemple, montre ce que peut savoir un militaire d'Illies sur sa commune, sans recevoir de lettres, sans être rentré en permission. « Laissez-moi vous dire, dit-il en juin 1917, que je suis des pays envahis. Toute ma famille est restée avec les Allemands. Et je suis sans nouvelles d'eux depuis 1914. J'ai également un frère soldat au 4^e bataillon de chasseurs à pieds : pas de nouvelles non plus depuis 1914. » Ainsi, les événements militaires, *The Battle of La Bassée*, et les faits civils, l'occupation (« je suis des pays envahis ») et l'évacuation, sont connus des soldats mobilisés du secteur, mais avec une vision restreinte (« sans nouvelles d'eux depuis 1914 ») et à plus ou moins long terme. Pourtant, à moins de faire partie des troupes sur place, ni François Rucho ni les autres soldats du canton ne connaîtront avant longtemps le

³³⁰ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit. p. 52.

³³¹ *Ibid.*, p. 52.

³³² James Edward Edmonds, *Military Operations, Official History of the War*, London, Imperial War Museum Edition, 1925. Tome 1 : *France and Belgium 1914*.

déroulement des faits qui resteront pour eux imprécis et vagues. Comment s'est passé ce mouvement d'occupation du territoire du sud des Weppes qui a duré depuis octobre 1914 jusqu'au dimanche de Pâques 1915 où l'évacuation définitive du canton a été imposée pour une grande partie de la population ? Et comment les soldats français, britanniques et allemands ont-ils vécu cette phase de la guerre dans le canton ?



Document 36 : Cartographie - Les positions allemandes, françaises et britanniques pour les journées du 9 au 15 octobre 1914, dans le secteur Ypres-Armentières-Lille-La Bassée.

Source : Arthur Banks, *A Military Atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, *op. cit.*

1) Du côté de Louis Verly, de Louis-Ferdinand Céline et de François Rucho, soldats français

Les trois cas de soldats français, convoqués ici pour servir de support au récit de la bataille de La Bassée et aux combats des premiers mois de la guerre, sont vraiment différents : le premier, Louis Verly, est un jeune homme, non encore mobilisable, qui, par sa curiosité, contribue à faire découvrir le climat inquiet lors de l'avancée allemande ; le second, Louis-Ferdinand Céline, qui sera connu plus tard sous le nom d'écrivain Céline, montre déjà du talent pour rapporter ses désillusions d'homme et de combattant pendant les phases d'ordres et de contre-ordres de la bataille de Lille qui, sur place, se manifeste par la perte du canton qui devient allemand ; le troisième, François Rucho, par ses pérégrinations le long de la Meuse, ouvre l'horizon des autres batailles perdues du front occidental.

Si les militaires du rang, comme François Rucho, devinent, sous l'apparence des ordres de mouvement, les conditions difficiles du recul des troupes françaises, les civils du canton saisissent également que, en dépit des spahis, des cuirassiers, des dragons, des hussards, des chasseurs et des cyclistes³³³, le canton sera bientôt livré à l'armée allemande. Les militaires originaires des onze communes ne pourront plus y revenir avant quatre ans, quand la victoire, cette fois, sera du côté des alliés. Durant ce début du mois d'octobre 1914, la situation est telle que tous les jeunes gens, même refusés pour inaptitude physique ou médicale, sont convoqués aux centres mobilisateurs. En voici le témoignage dans le canton de La Bassée :

Cette fois, c'était la débâcle. De tous les villages environnants accourait une foule affolée se dirigeant en majorité vers Béthune. Félicien et moi, nous nous rendîmes au rendez-vous indiqué par Louis. A peine y étions-nous que nous vîmes arriver monsieur Delerue, le maire du village qui, comme tout le monde, fuyait. Nous apercevant, il nous dit : « Félicien, comme tu es mobilisable, il faut te rendre à Gravelines où un centre mobilisateur statuera sur ton sort.³³⁴

Moins d'une demi-heure après ce départ, les Allemands pénétraient dans le village et la barrière se refermait.³³⁵

Finalement, Félicien Verly ne sera pas encore mobilisé ; il ne fera pas partie de la masse des hommes qui devront affronter les batailles du dernier trimestre de 1914, le trimestre le plus meurtrier de toute la guerre. Mobilisés d'Illies morts en octobre : Alcide Bailleul, du 27^e RA, décédé à l'hôpital d'Elbeuf le 5 octobre 1914, à trente-deux ans ; Abel Destombes, du 87^e RI, tué à Longlier le 10 octobre 1914, à vingt-quatre ans ; Louis Vienne, du 110^e RI, mort au champ d'honneur à Pontavert le 12 octobre 1914, à vingt-trois ans. Mobilisés d'Illies morts en novembre : aucun. Mobilisés d'Illies morts en décembre : Jules Croisette, du 79^e RI, tombé au champ d'honneur le 17 décembre 1914 à Nevers ; Jules Delaval, du 72^e RI, mort pour la France à Marquerazé en 1914, à vingt-trois ans ;

³³³ James E. Edmonds, *Military Operations, Official History of the War*, London, Imperial War Museum Edition, 1925. Tome 1 : *France and Belgium 1914*.

³³⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, *op. cit.* p. 54.

³³⁵ *Ibid.*, p. 56.

Henri Mouquet, du 87^e RI, décédé au Bois de la Gruerie le 23 décembre 1914, à vingt-sept ans. Depuis le début de la guerre, dix-huit soldats originaires d'Illies, sur la centaine de mobilisés, sont décédés. Soit près de 20 %. Parmi ces morts sur les champs de bataille, il en est un spécialement regretté, c'est Louis Vienne, de l'estaminet Vienne-Hayart, sur la place d'Illies, dans le Bourg. On a déjà évoqué Louis Vienne, produit de la méritocratie communale, en s'intéressant au fonctionnement de l'école avant la guerre. L'instituteur Mr Carlier avait remarqué son intelligence et il avait obtenu des parents Vienne que Louis parte faire des études longues. Louis était, pour les jeunes d'Illies, voire du canton, un cas d'ascension sociale remarquable depuis un milieu modeste jusqu'aux fonctions supérieures. La fiche matricule de son décès renseigne mieux encore sur son profil.

Vienne Louis

Né le 9 septembre 1892 à Illies, canton de La Bassée, département du Nord, demeurant à Paris, quartier des Tournelles, profession Ingénieur des Arts et Métiers de l'Ecole Supérieure d'Electricité,

Fils d'Adolphe Vienne et de Rosalie Hayart, domiciliés à Illies, canton de La Bassée, département du Nord,

DECEDE (mention écrite transversalement)

Inscrit sous le numéro 175 de la liste du canton de La Bassée, classé dans la partie I de la liste de 1913, incorporé à compter du 8 octobre 1913, arrivé au corps le 8 octobre 1913, soldat de 2^e classe, ce dit jour tué à l'ennemi le 12 octobre 1914, rayé des contrôles le 13 octobre 1914, précédemment inhumé route nationale 44 à Berry au Bac, a été identifié par plaque d'identité, et a été transféré au cimetière militaire mixte de Soupir (Aisne),

Etat-civil de Laon, numéro de tombe – Corps d'affectation : 110 RI - Matricule 4567 - Degré d'instruction : 5

Cheveux : châtains foncés ; yeux : bleus clairs ; front : haut et large ; dos : rectiligne ; bouche : petite ; lèvres : épaisses ; menton : saillant ; taille : 1,70m.

Campagnes d'Allemagne du 2 août 1914 et d'Argonne du 12 août 1914³³⁶

Il est courant que, dans les armées occidentales en 1914, les conscrits passés par de brillantes études deviennent officiers. Ce n'est pas vérifié ici avec le cas de Louis Vienne, pourtant propulsé grâce au réseau des instituteurs laïcs du canton dans le milieu des grandes écoles parisiennes. Il est incorporé à vingt-et-un ans, en 1913, ayant réussi ses études supérieures, en avance sur beaucoup de ses compagnons, diplômé du titre d'ingénieur. Il reçoit alors une affectation en tant que soldat 2^e classe. Il intègre un régiment d'infanterie. La situation militaire de Louis Vienne est donc la même que celle de François Rucho : tous deux sont nés en 1893, tous deux viennent des couches laborieuses d'Illies, tous deux sont incorporés en 1913 comme soldats de 2^e classe, même si, pendant leur enfance, leur parcours a été très différent : le travail agricole et la mine pour François et l'école et les diplômes pour Louis. Bien que n'appartenant pas à la même unité, curieusement, alors que Louis Vienne décède à Pontavert le 12 octobre 1914, c'est là également que se trouve, sur le même terrain d'offensive et de retraite, François Rucho.

Et la situation s'est stabilisée dans les tranchées.

Remplacé.

Et parti dans le secteur de Pontavert, dans le même coin que l'on avait trouvé pendant la retraite, dans un petit bois tout près de la ferme du Temple. Le secteur était très calme à tel point que, sans le savoir, Allemands et Français se servaient en eau potable au puits de la ferme qui n'était pas démoli. Et, un jour, je me suis trouvé face à face avec deux Allemands qui arrivaient derrière tous les débris de la ferme, à une vingtaine de mètres.

³³⁶ ADN, registres numérisés des matricules militaires, volume 1.

Ils ont crié « Camarade ». J'ai répondu « Camarade » en faisant voir nos bidons. Ils se sont servis, et moi aussi à mon tour. Mais je n'y suis plus retourné seul sans arme.

Et après nous sommes partis sur la rive gauche de l'Aisne, dans le bois de Gernicourt, pour tirer Amyfontaine, sur le bois de Juvincourt, et la ferme du Choléra formée en bastion.

Puis parti au bois des Geais pour tirer sur la cote 108 qui a dû baisser car tous les jours, des deux côtés, on faisait sauter des mines.³³⁷

Pour l'un, Pontavert tourne à la mort brutale puisque le cadavre de Louis Vienne n'a pu être identifié que grâce à sa plaque d'identité, et pour l'autre, dans le même village, le même jour, François Rucho évoque un secteur si calme qu'on peut presque parler de moment de fraternité entre combattants ennemis. Les régiments fonctionnent à raison d'un soldat tué par jour en temps de calme offensif, en dehors des mois de grande bataille³³⁸ ; Louis Vienne a été ce décès-là, le 12 octobre 1914. Calme et désordre alternés sur le front de l'Argonne.

Sur le front de La Bassée, en cette première quinzaine d'octobre 1914, la fuite des populations qui peuvent trouver comment partir est commencée. Mais il reste des habitants, emmêlés dans la bataille, qui voient combattre des armées dans leurs propres villages. Le secteur est surnommé par les alliés « le front britannique de la région de La Bassée ». Des soldats français, cavaliers et fantassins, ont leur portion de territoire à défendre ; leur mission : « tenir à tout prix pour que les Allemands ne puissent envelopper les troupes alliées. L'offensive sera poursuivie avec la cavalerie du CC Conneau et la 13^e DI installée à La Bassée et Lens³³⁹. » Le 8 octobre 1914, ordre est donné aux troupes françaises encore stationnées à Lille de se replier vers l'ouest, c'est à dire vers le canton de La Bassée et vers Lens ainsi que vers Béthune. Le 9, quatre escadrons de chasseurs se portent sur Aubers, un autre sur Fromelles, rendant très menacés les trois mille hommes du groupement de Pardieu, quasiment encerclés par les Allemands à Lille dont l'abandon est confirmé, et qui doivent quitter également la ville.

Parallèlement, tous les hommes mobilisables de la région lilloise reçoivent l'ordre de fuir l'arrondissement pour se diriger vers les ports de la mer du Nord. La RN 41 est alors surchargée, en ce 9 octobre, à la fois de militaires français en route vers le sud, c'est-à-dire vers le centre de regroupement de La Bassée, de civils urbains et ruraux fuyant d'hypothétiques combats, de mobilisables portant baluchons et occupant tous les véhicules de circulation possibles, et enfin de troupes allemandes descendant de la Belgique et de Lille et se dirigeant par l'axe central de la Grand Route vers le secteur minier à contrôler. Le récit contemporain qu'en fait Mr Gourdin, négociant en tissus à Roubaix, est éloquent à ce sujet pour décrire le désordre de la RN 41 où finalement tout est bloqué à six heures du soir. L'armée donne à ce moment l'ordre formel de ne pas continuer jusqu'à Fournes. La route est interdite au-delà d'Haubourdin.

Or il y avait, dans l'arrondissement de Lille, environ 50 000 à 60 000 mobilisables, militaires blessés, en convalescence, réformés, civils non appelés, engagés volontaires. Toute la population est dans la rue ; presque tous les hommes s'en vont et femmes en enfants se pressent autour d'eux pour des adieux émouvants. Chacun est muni d'un léger sac ou d'une petite valise ; la plupart s'en vont à pied, un assez grand nombre en bicyclette, enfin des voitures de tout genre, charrettes garnies de bancs, grands camions

³³⁷ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 7.

³³⁸ Jost Niessl, Erhard Präger and Fritz Störhn, « Ehrentafel », in Fridolin Solleder (dir), *Vier Jahre Westfront : Geschichte des Regiments List, RIR 16*, Munich, 1932, pp 387-502.

³³⁹ Maréchal Foch, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1918*, Tomes 1 et 2, Paris, Plon, 1931.

d'usine garnis de chaises sur lesquels s'installent parfois vingt ou trente voyageurs. Tous les véhicules qui n'ont pas été réquisitionnés sont aujourd'hui mobilisés. Vendredi 9 octobre, arrivés à Haubourdin vers six heures du soir, force nous est d'y passer la nuit, les Français ne nous permettant pas d'aller au-delà.³⁴⁰

La masse de ces hommes, augmentée de chevaux, d'automobiles et de charrettes, va donc quitter la RN 41 par Haubourdin afin de rejoindre Radinghem, puis Le Maisnil, et alors entrer dans le canton de La Bassée par Fromelles puis Aubers. Au début, la marche se fait sans gros incidents, mais le flot est impressionnant. Le sergent Paul Verschave, du 8^e RIT, décrit ainsi ce qu'il a pu constater : « Nous parvenons à la grand'route de Lille à Haubourdin et à Béthune. Là, nous attend le spectacle le plus étrange et le plus douloureux. Une foule y coule ses vagues énormes. On dirait l'exode de toute une population, une véritable migration des peuples.³⁴¹ » Mais c'est à cet instant que la cavalerie allemande de l'avant-garde de von Marwitz envoie des détachements de uhlans prendre possession du château de la Vallée à Fournes : cette arrivée perturbe l'écoulement déjà difficile du flux. Aussi, pour empêcher que ces cavaliers allemands ne fassent d'incursions dans le reste du canton où la marée humaine est détournée, la section cycliste Belin se positionne sur une ligne de six cent mètres. Elle est aussitôt attaquée ; le combat dure trois heures, se terminant par un succès français qui empêche l'avance ennemie.³⁴²

Le groupe de Pardieu est finalement à vingt-et-une heures aux abords d'Aubers ; ne recevant pas d'autorisation de cantonnement, il poursuit vers Fromelles où les hommes occupent les maisons et les granges du centre du village, juste devant l'église. Quant aux spahis Garcin et aux cyclistes Belin, ils dorment à la belle étoile, tout comme l'ensemble des autres personnes. Le général Foch, commandant des armées du nord, demande alors, par ordre écrit arrivé à trois heures du matin au commandant de Pardieu, que ses troupes regagnent Lille afin d'en assurer la défense. Les pelotons dormant à Fromelles sont aussitôt réveillés, regroupés et mis en ordre de marche à quatre heures trente au lieu-dit Le Pont de Pierre, tandis que les militaires, qui étaient dispersés vers Aubers, ne les rejoindront que plus tard. L'itinéraire est le même que celui de la veille, mais en sens inverse, avec passage à Fournes où les Allemands sont en forte concentration. Ces soldats croisent de nombreux évacués qui ont repris leur marche vers l'ouest, à l'invitation des forces militaires françaises.

Fournes occupé, c'est à présent le tour d'Aubers où des uhlans arrivent ce 9 octobre 1914 vers sept heures trente du matin. Puis c'est Fromelles aux alentours de neuf heures trente, selon le témoignage de Mr Gourdin qui, après s'être caché dans une ferme où il est resté pendant une heure et demi, est fait prisonnier par les « casques à pointe » qui étaient arrivés.³⁴³ En effet, les escadrons allemands venant du sud par Arras et les troupes ennemies arrivant de Lille sont en cours de jonction au niveau du canton, empêchant désormais aux bagages du groupe territorial de suivre le régiment de Pardieu qui lui peut regagner Lille sans trop d'encombres. Le train de combat qui accompagne ces hommes, formé des trente chariots portant les munitions et les provisions, et protégé par un détachement de spahis, a en effet été distancé à cause des difficultés à avancer dans Fromelles et dans Fournes. Le convoi de matériels est attaqué par les hussards allemands qui blessent et tuent de nombreux civils à proximité, font des milliers de prisonniers,

³⁴⁰ ADN, 9 R 160.

³⁴¹ Paul Verschave (sergent), « Carnet de campagne, 1^{er} août - 24 octobre 1914 », *Annales du Comité Flamand de France*, tome 51, 1993.

³⁴² Catoire (capitaine), *La défense de Lille en 1914*, Lille, Ed Les défenseurs de Lille, Les amis de Lille, 1934.

³⁴³ James E. Edmonds, *Military Operations, Official History of the War*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October – November 1914*, *op. cit.*

s'emparent de l'essentiel des fournitures et brûlent le reste. Les munitions de réserve viennent d'être perdues. Tous les prisonniers vont être conduits à travers la campagne des Weppes, vers Fournes.

Nous sommes conduits, pendant une heure au moins, principalement au pas de course, talonnés par nos gardiens qui distribuent des coups de lance dans le dos de ceux qui ralentissent le pas. Ce n'est qu'un peu plus tard que nous sommes arrivés à Fournes, localité occupée par les troupes allemandes, qu'il nous a été permis de ralentir un peu notre allure essoufflante³⁴⁴.

Le 10 octobre au soir, le commandant de Pardieu peut écrire sur son rapport : « Je suis arrivé à Lille avec des grandes difficultés. Mon arrière-garde a eu des pertes très sensibles. J'ai cependant pu occuper Lille où il y avait déjà des uhlans. Je suis enfermé dans Lille où j'ai pu résister aux attaques de l'ennemi. » Le 11, ce même commandant écrit : « J'espère obtenir bientôt la liaison avec l'armée française. »³⁴⁵ C'est avouer que sa position est bien précaire, isolée, impossible à tenir longtemps, surtout que ses messages à destination de Foch passent par le commissaire de police de Roubaix, monté sur un cheval pris à l'ennemi, et, de là, transmis au gouverneur de Dunkerque qui, lui, fait parvenir le rapport au général adjoint de Foch.³⁴⁶ Les troupes alliées commencent à s'installer dans le secteur en remplacement des Français du commandant de Pardieu, enfermés dans Lille et ne pouvant en sortir. Les Britanniques arrivent et découvrent un canton déjà aux mains des Allemands le long de la RN 41 et dans les espaces contigus à l'axe central de desserte. Ils n'auront, alors, de cesse, durant les mois à venir, de donner des coups de boutoir aux troupes ennemies pour les déloger et prendre possession des lieux.

Le 9 octobre, on avait eu la visite des uhlans à Illies. Les uhlans étaient des troupes d'avant-garde. Au lieu du casque à pointe, ils portaient un plateau dessus. Le même jour, les Anglais sont arrivés avec des chevaux. On les a vus. Ils avaient débarqué du train de Saint-Pol sur Ternoise, et de là ils étaient arrivés à toute charge avec des chevaux blancs d'écume. Il y en avait tout plein sur la place d'Illies.³⁴⁷

Le témoignage d'Yvonne Gille-Lecompte, bien que très postérieur, rend compte de la perception des événements par les gens du canton encore en place. Elle rapporte que, non protégée par les troupes françaises, sa localité est en cours de devenir un lieu du front entre les troupes allemandes et britanniques puisque c'est de façon concomitante que les deux armées viennent de s'y rejoindre le 9 octobre 1914. Elle donne également son impression : des soldats calmes (« on avait eu la visite »), une organisation ordonnée (« des troupes d'avant-garde »), des combattants différents de ce qu'elle s'attendait à voir (« au lieu du casque à pointe, ils portaient un plateau dessus »). Les militaires britanniques, tant attendus, sont là aussi, mais *in extremis*. Yvonne est soulagée : « on les a vus ». Pourtant elle juge que les Britanniques ne sont pas aptes tout de suite à empêcher l'invasion allemande : « ils avaient débarqué du train de Saint-Pol », « de là, ils étaient arrivés à toute charge ». Ils sont certes très nombreux (« il y en avait tout plein sur la place d'Illies »), mais ils doivent encore prendre du souffle avant d'occuper le territoire (« avec des chevaux blancs d'écume »).

³⁴⁴ Georges Motte, *Les 20000 de Radinghem*, 1929.

³⁴⁵ *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, tome 1, 4^e volume : *Annexes*, annexe n° 2689.

³⁴⁶ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October – November 1914*, *op. cit.*

³⁴⁷ Yvonne Gille-Lecompte, *Entretiens*.

Le lendemain, le 10 octobre 1914, voilà justement que les 11^e et 12^e régiments de cuirassiers français, retirés à Richebourg, viennent faire à leur tour une incursion à Illies. En voici la relation selon le cavalier Desabliaux du 11^e cuirassier, et établie par Louis-Ferdinand Céline du 12^e cuirassier, dans *Le cuirassier blessé*. Né Louis Ferdinand Destouches le 27 mai 1894 à Courbevoie, dans la Seine, et mort le 1^{er} juillet 1961 à Meudon, devenu médecin et auteur sous le nom de Céline, il sera, avec Marcel Proust, l'écrivain le plus traduit et le plus diffusé dans le monde parmi ceux du XX^e siècle. Avant son incorporation officielle, il devance l'appel dans l'armée française à 1912, à l'âge de dix-huit ans, comme volontaire, et rejoint le 12^e régiment de cuirassiers à Rambouillet où il est promu brigadier en 1913 puis maréchal des logis le 5 mai 1914. Quelques semaines avant son vingtième anniversaire, il est ainsi sous-officier et c'est avec ce statut qu'il participe aux premiers combats de la guerre. Il utilisera les souvenirs qu'il est en train de vivre dans *Voyage au bout de la nuit* (1932) et aussi dans *Casse-pipe* (1949). Cet épisode de la ferme du Hut (du Hus, à Illies) fait partie des premières expériences du combattant Destouches-Céline.³⁴⁸

Le lieutenant Rinchar d m'envoie avec Muller et Chabasse à la ferme du Hut (du Hus, à Illies). « Si vous voyez quelque chose, prévenez-moi ». Un temps de trot, nous arrivons, nous attachons les chevaux dans la cour de la ferme. Nous nous postons tous les trois dans les haies d'une clôture. Autour de la ferme Le Hut, le terrain est difficile à observer. Des coups de fusil, un bruit saccadé de mitrailleuses ... Là-bas, sur la crête, des cavaliers apparaissent. Des cuirassiers peut-être ? La brume empêche de distinguer. Portent-ils une houppe ou un manteau ? Ils se présentent de face. « Je ne peux pas voir, observe Chabasse, s'ils ont à leur casque un cimier ou une pointe. En voilà d'autres ! Derrière ! De profil ! Ce sont des boches ! Ils n'ont pas de crinière ! Nous rentrons dans la ferme, détachons les chevaux et repartons au grand trot. La route est bordée de haies. Des cavaliers arrivent au pas vers nous. « Demi-tour ! Au galop ! C'est un peloton de dragons allemands ! » Le terrain est mauvais, les chevaux glissent. Nous rattrapons d'autres cavaliers qui s'en vont tranquillement au pas. Encore une patrouille allemande ! Nous n'en sortirons pas ! Je me jette à travers champs. Chabasse et Muller galopent derrière moi. Je me retourne, la patrouille boche nous a aperçus et détache cinq cavaliers qui nous poursuivent au galop. Nous galopons éperdument. « Allons ! Tapez dedans ! Au galop tant que ça peut ! » Nous repassons à côté de la ferme Le Hut. Il y a des cavaliers boches dans les haies, où nous étions postés il y a quelques instants. « Plus vite ! Au galop ! Vite ! » « Pourvu que nos chevaux ne butent pas » me crie Muller. « Tape dedans, ne t'occupe pas du reste ! » riposte Chabasse. Je me retourne. Les boches sont arrêtés et nous regardent fuir.³⁴⁹

Un récit au présent, donnant l'impression que l'action se passe sous nos yeux, un texte qui se déroule comme une chronique créant un effet de direct, un style fait de phrases courtes, très souvent exclamatives, et séparées parfois de points de suspension : Céline donne à voir la guerre. Sa technique contient des principes qu'on reconnaîtra dans *Voyage au bout de la nuit* : emploi du « je » et du « nous » qui implique le lecteur ; vivacité des expressions qui font valoir son extrême lucidité du moment comme dans « le temps est mauvais, les chevaux glissent » ; émotion, désinvolture, cynisme dans « Pourvu que nos chevaux ne butent pas, me crie Muller. Tape dedans, ne t'occupe pas du reste ».³⁵⁰ L'homme décontenance les critiques littéraires et les politiques de tout bord durant les

³⁴⁸ Henri Godard, *Céline*, Paris, Gallimard, coll. « Collections Biographies », 2011.

³⁴⁹ Louis-Ferdinand Céline, *Le cuirassier blessé*, 1914-1916.

³⁵⁰ Nicolas Beaupré, *Ecrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006.

décennies 1920 et 1930 par ses germes de révolte³⁵¹, présentes ici face aux Weppes en guerre en ce 10 octobre 1914.

Ce même jour, en effet, malgré les observations sur le terrain des 11^e et 12^e cuirassiers, alors que les troupes allemandes sont déjà implantées depuis quelques heures à Fournes, Aubers et Fromelles, Illies cède aussi sous la pression ennemie : le bataillon de 1^{ers} chasseurs à pied français ne parvient à s'emparer de la ferme de la Cliqueterie que durant quelques minutes ; il en est chassé très vite par une fusillade nourrie qui l'oblige à un retrait précipité sur Richebourg Saint-Vaast. Le 27^e dragon a beau ouvrir le feu sur Ligny-le-petit et la ferme du Biez, la progression allemande se confirme. Le 1^{er} CC, la 7^e DC et le 2^e CC opèrent dans la région de La Bassée et de Fromelles avec la mission « dérisoire », dirait Céline, de « tout au moins ralentir le mouvement des colonnes ennemies vers le nord.³⁵² »

Dans les petites fermes qui jalonnent les bords marécageux de la Lawe, l'ennemi, dont le fusillade est très vive, se révèle par les lueurs de ses coups de fusil, très visibles sur le fond vert sombre des roseaux.³⁵³

Kerautem a son cheval tué ; il roule sur la route et reste jusqu'à la tombée de la nuit dans un fossé à cinq cents mètres de l'ennemi. Le sous-lieutenant de Villepin est blessé au visage par une balle de mitrailleuse ; son cheval est tué. Deux brigadiers et huit cavaliers sont tués. Quatre chasseurs ont disparu. Trois sous-officiers et douze cavaliers sont blessés ; soixante-seize chevaux sont tués ou ont disparu.³⁵⁴

Le calme s'installe pendant quelques jours dans le secteur des onze communes : les régiments français se concentrent entre le Pont du Hem et Estaires, en dehors des limites du canton, sur le versant Lys, tandis que les Britanniques du 2^e corps d'armée se placent en face de La Bassée, Illies, Aubers et Fromelles, tenus par les Allemands depuis le 9 octobre, et que ceux du 3^e corps d'armée sont aux portes d'Armentières. La situation à la date du 16 octobre 1914 est donc celle d'un front La Bassée-Armentières avec une cavalerie française au centre et deux entités alliées de part et d'autre. Ceux qui auront la charge d'être positionnés en face des unités allemandes du canton sont par conséquent les hommes du 2^e corps britannique. Ses troupes sont à Piètre, à quelques dizaines de mètres du bourg d'Aubers, et en surveillance au Picantin à proximité de Fromelles où le Rouge Debout et les Rouges Bancs semblent à portée de fusil. Le 17, l'attaque britannique et française entraîne un repli des Allemands sur Fournes. Les divisions françaises se portent sur le Vert Touquet, la Voirie et le Pont de Pierre « provoquant l'étonnement admiratif des Anglais »³⁵⁵ Le 18, le général Conneau veut « pousser l'attaque le plus vite possible, et à fond » au niveau de Fournes. Au lieu de cela, le 18 octobre 1914 est le jour du désastre des forces alliées, tant britanniques que françaises. « Les bombardements incessants des Allemands détruisent une grande partie des villages de cette zone dont Aubers où l'église et le presbytère reçurent des obus.³⁵⁶ »

L'heure est au repli, au creusement des tranchées pour s'enfoncer en terre et ne plus reculer. Ainsi, la rue Pétillon, à Fromelles, est maintenant parcourue de chenaux parallèles qui se surajoutent aux fossés nombreux de ces pays d'eau faisant dire que désormais les chevaux auront encore plus d'occasions de tomber qu'avant : « C'est la

³⁵¹ Antoine Peillon, *Céline, un antisémite exceptionnel*, Paris, Ed. Le Bord de l'eau, 2011.

³⁵² Louis Conneau (général), *Historique des corps de cavalerie commandés par le général Conneau*, 1924.

³⁵³ Anonyme, *Historique du 22^e régiment de dragons 1914-1919*, sans date.

³⁵⁴ Anonyme, *Historique du 1^{er} chasseurs, Guerre 1914-1918*, sans date.

³⁵⁵ Anonyme, *Historique du 32^e régiment de dragons*, sans date.

³⁵⁶ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October-November 1914*, op. cit.

Flandre maintenant, quadrillée de canaux, de haies touffues, semées de fermes à toit de chaume enfaîtés de jubarbes. Les chemins étroits, tortueux, sont bordés de canaux profonds où tombera plus d'un cheval quand nous nous croiserons dans les nuits d'encre convois et relève des troupes françaises, indiennes ou anglaises.³⁵⁷ » Partout les Allemands résistent face aux attaques françaises et britanniques. Le 19, à dix heures, on peut dire que l'engagement est complet du Pilly à Ocron, des Mottes jusqu'à Rosebois, de Ligny-le-Grand à Trois Maisons. Mais le soir, épuisés, Français et Britanniques sont contraints de se replier. Le 20 octobre 1914, à vingt-et-une heures, constatant le renforcement des Allemands dans le canton de La Bassée, Sir John French décide de diriger à présent ses efforts plus au nord pour déborder les Allemands dans la région d'Ypres. La bataille de La Bassée est perdue. Le front va mettre encore quelques semaines en décembre pour se stabiliser. Mais il n'y aura plus de grandes actions d'éclat ni d'offensives majeures entreprises par les troupes alliées dans le canton avant le printemps 1915.

2) Du côté de James Boyle, de Hubert Hamilton et d'Edward Tanner, militaires britanniques

Les trois militaires présentés ici pour interroger l'état d'esprit des soldats³⁵⁸ sont James Boyle, noble écossais, Hubert Hamilton, « Hammy » pour ses compagnons de régiment, et Edward Tanner, déjà tellement malade que les ordres de sa hiérarchie n'ont plus de prise sur lui. Ces trois engagés britanniques disent les difficultés rencontrées par le *BEF* durant la bataille de La Bassée. Les militaires britanniques ont été très impliqués aux côtés des soldats français dans la défense du canton durant l'automne 1914. Mais, en dépit d'efforts considérables en hommes et en matériel, c'est une défaite : cette partie du territoire, objectif de l'armée ennemie, est perdue par les alliés pendant la course à la mer. Les onze villages seront sous occupation allemande. Ils le resteront durant quatre années. Pourtant, jusqu'au printemps 1915, alors que les tranchées semblent fixer la ligne du front, des escarmouches et des offensives laissent espérer que rien n'est impossible face aux troupes allemandes implantées le long de la ligne de crête du talus des Weppes. Les témoins de ces batailles perdues sont donc James Boyle, Hubert Hamilton et Edward Tanner. Ces cas sont révélateurs de la difficulté rencontrée par les Britanniques face aux Allemands.

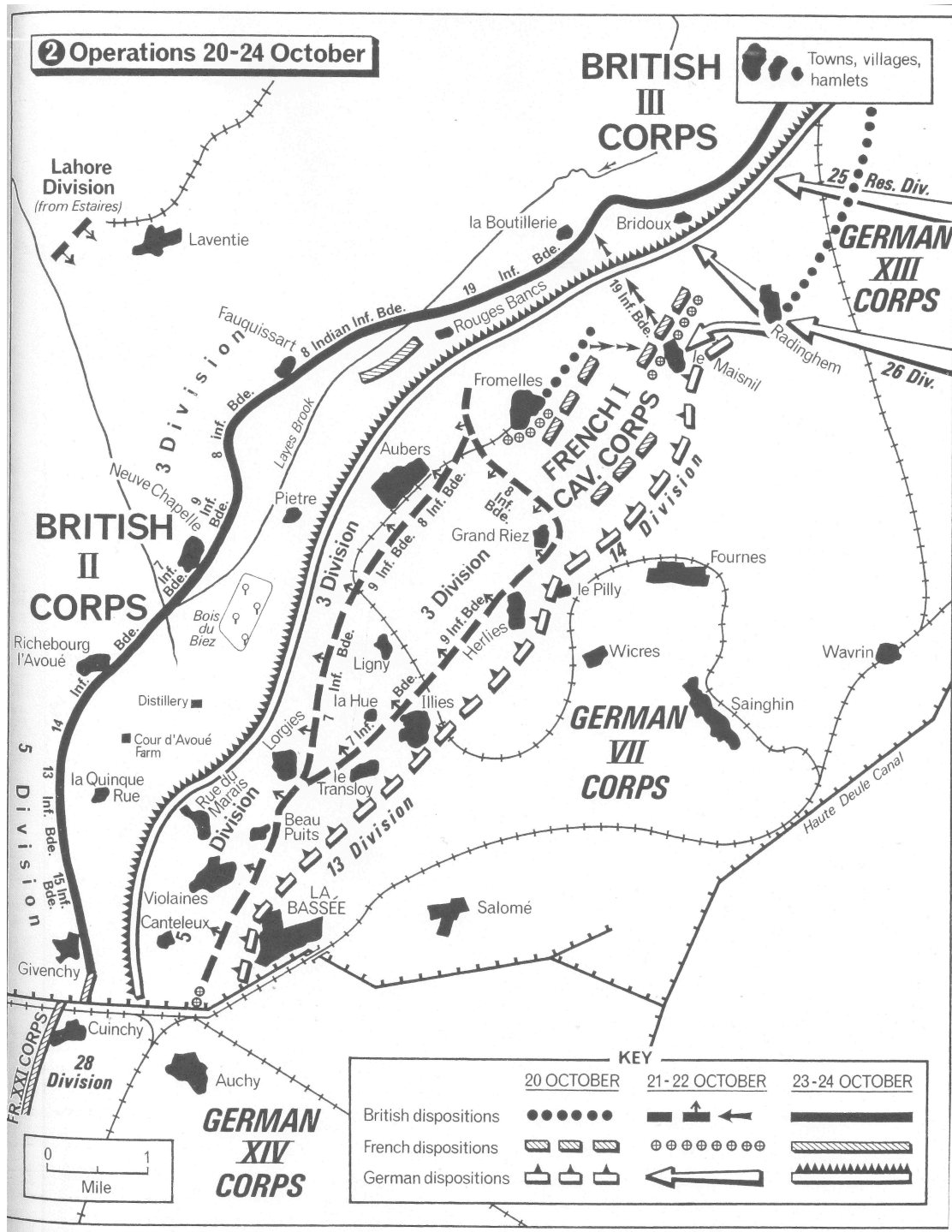
Les Britanniques interviennent sur le continent pour bloquer l'avance allemande ; leur but est le contrôle de la zone belge et du nord de la France avec une intention particulière vis-à-vis de la côte, des grands axes, des agglomérations et des ressources à protéger de la prédation des troupes adverses. A cet égard, la possession du canton de la Bassée avec sa route RN 41 de Lille à Lens, ses plaines agricoles fertiles des Weppes, ses industries de transformation et son usine de fabrication de collodion est pour eux un enjeu de taille pour résister aux Allemands qui s'installent. Leur espoir est donc la prise de ce territoire. Pourtant, ce sont les « immenses incendies embrasant le ciel³⁵⁹ » des villages du canton, au soir du samedi 17 octobre 1914, qui vont amorcer deux jours de dur combat. Les provisions partent en fumée, les logements disparaissent, les matériaux

³⁵⁷ Anonyme, *Historique du 19^e régiment de dragons pendant la guerre 1914-1918*, sans date.

³⁵⁸ John Keegan, *The Face of Battle*, 1976. Traduction française : *Anatomie de la bataille, Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993.

³⁵⁹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit. p. 56.

deviennent inutilisables : le canton de La Bassée commence la guerre dans un contexte d'ensauvagement.³⁶⁰



Document 37 : Cartographie - La Bataille de La Bassée (du 10 octobre au 02 novembre 1914)
 Source : Arthur Banks, *A Military atlas of the First World War*, Commentry by Alan Palmer, *op. cit.*

³⁶⁰ John Keegan, *The First World War*, London, Randon House, 1998, p. 17.

La guerre en cours a, en effet, cette particularité de mettre en opposition sur le front du canton deux pays équivalents en technologies, en fabrications industrielles, en nouveaux types de produits manufacturés, en essor ferroviaire, à tel point qu'ils participent tous les deux à la même économie intégrée et au même partage des connaissances dans le cadre de la culture sociale et industrielle commune à toute l'Europe occidentale. Les événements de Belgique, et en particulier la bataille de Mons du 23 août 1914, ont montré que des tactiques similaires étaient à l'œuvre dans chaque camp : les deux états-majors, pour pallier l'insuffisance des communications et l'imprécision des tirs de leurs artilleries, ont pareillement compté sur l'intégration des chemins de fer dans la mise en place de leurs objectifs. Le même calcul rigoureux relatif au temps d'acheminement des hommes, des matériels et des chevaux, des deux côtés, a pris en compte une moyenne de trente-deux km/jour d'avancée des corps d'armée. On aurait donc dû assister, en théorie, à un déroulement en parallèle des deux lignes de front avec des réseaux routiers quasi côte à côte pour les cheminements des infanteries.

Pourtant, le mécanisme stratégique qui devait permettre une guerre rapide et propre, s'est enrayé dès le départ avec la logistique qui n'a pas été assez performante. La faute aux réseaux ferrés belge et français qui se montrent vite insuffisants en dehors des grandes lignes. Le train Michon, par exemple, desservant sur le papier idéalement l'axe est-ouest du canton de La Bassée depuis Sainghin jusqu'à Fromelles, s'est avéré être un tortillard trop lent, au tracé sinueux, et rapprochant des fermes plus que des bourgs. La vitesse d'acheminement des divisions britanniques ne s'effectue, à cause des arrêts fréquents et interminables sur ces voies secondaires, qu'à vingt, rarement trente kilomètres par jour. Une telle masse d'hommes et de matériels, dans un contexte de guerre, ne se déplace pas facilement. Les Allemands, de leur côté, n'avanceront qu'au rythme de vingt-et-un kilomètres par jour, ce qui empêche la convergence des huit corps d'armée initialement prévue pour prendre Paris avant de se retourner sur la Russie³⁶¹. Les hommes sont épuisés ; les chevaux, exténués, se blessent ; les munitions, prévues pour arriver dans les délais, s'épuisent déjà. La guerre est devenue très destructrice.

Le *BEF* a dû reculer et battre en retraite d'abord à Mons. Déjà 1600 tués ou disparus. Pour préserver les bataillons dont aucun n'a lâché de terrain, ordre leur a été donné de refluer malgré les sacrifices consentis pour tenir : « Notre but doit être de durer ! »³⁶². La « grande retraite », comme on l'a appelée, un recul de 75 à 390 km selon les endroits, coïncide, en plus, avec une seconde attaque, la bataille du Cateau, après laquelle il a encore fallu céder du terrain. Le général Smith-Dorrien, commandant du 2^e corps, a dû se battre à quatre divisions contre huit : une cavalerie contre trois et trois infanteries contre cinq. Ses hommes, déjà fatigués, sont à présent écrasés par la supériorité de leurs opposants. « Des hommes morts, et des chevaux morts partout. »³⁶³ Ben Clouting, du 4^e *Dragon Guards* confirme que « le plus dur, pire encore qu'une gêne physique ou même que la faim, c'est l'épuisement. On pouvait supporter la douleur, piocher dans la nourriture, mais le manque de repos était insupportable. A chaque halte, les hommes s'endormaient instantanément. »³⁶⁴ Sir John French le comprend : il demande que les hommes du *BEF* se retirent pour se reposer quelques jours vers les ports de la Manche. Ce répit n'est pas accordé. Ainsi, en dépit de la fatigue accumulée, les troupes vont repartir sur le front occidental. Commence alors, pour une partie de ces hommes, la bataille de La Bassée.

³⁶¹ John Keegan, *The First World War*, London, Random House, 1998, p. 19, 41 et 97.

³⁶² John Keegan, *The First World War*, *op. cit.*, p. 129.

³⁶³ James Edward Edmonds, *Military Operations*, tome 1 *France and Belgium, 1914*, London, 1928, p. 163.

³⁶⁴ Richard Van Emden, *Tickled to Death to go : The Memoirs of a Cavalryman in World War I*, Stapelhurst, Casemate Pub Edition, 1996, p. 59-60.

Parmi les militaires engagés dans ces combats pour la défense du canton, nous suivrons d'abord Hubert Hamilton. Général, lui-même fils du général Henry Hamilton dont les quatre enfants sont entrés au service de l'armée britannique, il est un pur produit du *Royal Military Collège* de Sandhurst par sa conception de l'honneur qui est en lui une exigence de vie. Il sert d'abord, en 1880, dans le 2^e RI. De l'Inde, il gagne la Birmanie où il participe à l'expédition britannique de 1886 à 1888. Il est ensuite envoyé en mission en Egypte où il est récompensé de l'Ordre Impérial Ottoman en 1898. De là, il participe en Afrique du Sud à la guerre contre les Boers. Remarqué personnellement par Lord Kitchener, il y gagne le grade de colonel en 1902 et la dignité de commandeur de l'Ordre Royal de Victoria en 1909. Il est à la tête de la Division Nord-Midlands de l'armée territoriale en 1911 et, dès juin 1914, il reçoit la direction de la 3^e division britannique. Au début de la guerre, il est immédiatement envoyé avec le *BEF* dans le 2^e corps d'armée commandé par le général Horace Smith-Dorrien. Le général Hubert Hamilton est très populaire parmi ses hommes ce qui lui vaut le surnom de Hammy. Cette popularité s'est vérifiée après l'incident qui a failli lui coûter la vie : le 26 septembre, un obus, qui atterrit à quelques mètres de l'endroit où lui et deux autres généraux discutent, n'éclate pas ; tous ses hommes manifestent leur soulagement en l'apprenant.

A partir du 8 octobre, commencent les opérations de ce qui sera nommé la bataille de La Bassée : le général Hamilton y participe. Arrivent, en train et par la route, les cinq corps d'armée qui constituent le *BEF* venu soutenir la défense française. Dans le secteur de La Bassée, c'est à secourir le CC Conneau, la 7^e DC et le 2^e CC que vont s'employer les militaires britanniques. On a vu que des hommes de l'armée alliée sont aperçus sur la RN 41 et à La Bassée le 8 octobre et que le 9 ils font impression à Illies « avec des chevaux blancs d'écume », juste débarqués du train de Saint-Pol. C'est que les Allemands, en face, s'installent depuis plusieurs jours dans le canton, occupant le bourg de La Bassée, et, suivant l'axe de la RN 41, cherchent à contrôler la route de Lille à Lens. Il est impératif que le *BEF* soit réactif. Pourtant, les conditions de la bataille qui s'annonce ne sont pas propices, ni du point de vue du moral des hommes, ni de celui des conditions matérielles, ni moins encore de celui du temps, très pluvieux en ce début d'automne 1914. John Keegan, pour décrire la première impression des hommes qui arrivent dans le secteur Ypres-Armentières-La Bassée, évoque une « vision dominante lugubre » de « paysages désolés », d' « immense plaine détrempée » et de « lointains horizons brumeux »³⁶⁵. Il sera demandé à ces soldats de tenir le long d'une ligne qui fait cinquante-cinq kilomètres de long depuis Langemark jusqu'au canal de La Bassée en longeant la Lys.

Les troupes britanniques des généraux Smith-Dorrien et Hamilton ne sont pas suffisantes pour résister aux effectifs allemands qui leur font face. Il faut compter sur des renforts, en particulier en provenance d'Inde : l'avant-garde de quatre divisions d'infanterie ainsi que de deux divisions de cavalerie sont amenées afin d'améliorer les capacités offensives du *BEF*. L'armée des Indes est composée d'unités britanniques et indiennes dans un rapport de un à trois. Mais, en dépit d'une forte proportion de Gurkhas venant des montagnes himalayennes, les hommes sont peu préparés aux rudesses d'un climat froid et humide.

La division d'Hubert Hamilton est engagée à partir du 12 octobre dans les combats du secteur de La Bassée pour une bataille qui va durer de début octobre à fin novembre 1914³⁶⁶. Les choses se précipitent en effet depuis le 9 à la fois dans le canton, qui est l'objet d'attaques simultanées des Français et des Allemands, et dans le secteur plus à l'ouest, vers Neuve Chapelle, Vieille Chapelle et La Couture. Dès ce jour, ainsi que le

³⁶⁵ John Keegan, *The First World War*, *op. cit.*, p. 163-164.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 165.

rapporte Louis-Ferdinand Céline, faisant parler pour lui le cavalier Mallet du 22^e dragons, les alliés s'enterrent pour tenir :

Le 22^e dragons apprend à creuser ses premières tranchées dans la région Estaires – La Gorgue – Vieille Chapelle – Sailly-sur-la-Lys : s'aidant d'outils recueillis dans les fermes flamandes, les dragons déploient la meilleure et la plus intelligente volonté³⁶⁷. Nous avons évacué Estaires et le pont de la Lys que nous gardions, pour aller à pied rejoindre nos chevaux. Au bout de quelques minutes de route, éclataient les premiers obus. Mon peloton reçoit l'ordre de faire du combat à pied et nous voilà couchés en tirailleur dans les betteraves, au centre d'un formidable combat d'artillerie et de feux de mousqueterie. Je suis à l'extrême droite et, tout à l'heure, deux shrapnels sont venus éclater à six ou huit mètres au-dessus de ma tête, inondant la terre de balles. Jamais je n'ai été si près d'être touché. Les paysans courent, avec leurs femmes et leurs enfants, comme des fous, à travers la campagne ; c'est un spectacle lamentable. J'ai vu, il y a un moment, un vieillard et une petite fille tomber, dans leur désarroi, s'enfuyant de leur ferme qu'un obus venait d'éventrer. On aurait dit de pauvres troupeaux de bêtes affolées par l'orage.³⁶⁸

Le 10, au niveau de Vieille-Chapelle, les choses empirent, les obus allemands pleuvent, les conditions de survie sont très difficiles :

A peine installés pour garder le même pont qu'hier, on nous envoie à La Gorgue. Chemin faisant, nous nous trouvons arrêtés dans le village. Les obus commencent à pleuvoir. Le premier peloton se réfugie dans une épicerie où nous sommes parqués comme des moutons. Un obus de gros calibre éclate avec un bruit formidable, juste en face. Il semble que la maison va s'écrouler. Un lieutenant, resté dehors, est projeté dans un fossé et blessé. Nous nous replions avec les chevaux et nous passons une troisième nuit sans dormir, sur la route, sur un tas de charbon. Les hommes et les chevaux n'ont rien mangé.³⁶⁹

Le 11, sur Richebourg-l'Avoué, Richebourg-Saint-Vaast et La Couture, les soldats allemands débordent largement le canton de La Bassée, grignotant village après village vers l'ouest :

Kerautem a son cheval tué ; il roule sur la route et reste jusqu'à la tombée de la nuit dans un fossé à cinq cents mètres de l'ennemi. Le sous-lieutenant de Villepin est blessé au visage par une balle de mitrailleuse ; son cheval est tué. Deux brigadiers et huit cavaliers sont tués. Quatre chasseurs ont disparu. Trois sous-officiers et douze cavaliers sont blessés ; soixante-seize chevaux sont tués ou disparus.³⁷⁰

Le 12, le 2^e corps d'armée britannique du général Horace Smith-Dorrien arrive et s'installe. Le général Hamilton se positionne sur Richebourg-Saint-Vaast - Pont du Hem avec sa 3^e division tandis que la 5^e occupe la ligne Givenchy – Richebourg-l'Avoué. La journée est encore très rude, commencée avec un brouillard intense qui empêche tout repère aux nouveaux arrivants. Le 13, alors que le 3^e corps d'armée britannique progresse vers Hazebrouck, le 2^e corps, bloqué à Givenchy, subit de lourdes pertes. Le 14, le général Hamilton et plusieurs aides de camp se rendent sur les lignes du front près de Béthune pour se rendre compte de la situation. Ils arpentent les dispositifs et descendent de cheval dans le village de La Couture pour inspecter plus en détail les installations qui se mettent en place. A peine ont-ils mis pied à terre qu'un obus explose juste à quelques mètres d'eux.

³⁶⁷ Anonyme, *Historique du 22^e régiment de dragons – Guerre 1914-1919*, sans date.

³⁶⁸ Louis-Ferdinand Céline, *Le cuirassier blessé, 1914-1916*, op. cit.

³⁶⁹ *Ibid.*

³⁷⁰ Anonyme, *Historique du 1^{er} Chasseurs – Guerre 1914-1918*, sans date.

Parmi les officiers qui accompagnent le général Hamilton, aucun n'a été blessé mais lui, atteint par une balle de shrapnel, une seule, est tué sur le coup : la balle est entrée dans le front et l'a fait s'écrouler instantanément. Un collaborateur du général Hamilton, William Congreve, écrit dans son journal de bord : « 14 octobre, La Couture, Hammy est mort. Nous avons perdu un grand soldat et moi un très bon ami. »

C'est le premier commandant britannique de division à être tué au combat pendant le conflit. Chaque régiment de sa division a envoyé des représentants lors de ses funérailles en dépit des violents combats qui se déroulaient à un kilomètre de distance. Ces représentants, des hommes qu'il commandait, ont fait une haie de gardes d'honneur sur le passage de son cercueil. Les seules lumières durant la cérémonie, à cause du couvre-feu, ont été les lueurs des phares des voitures allumés en hommage à son courage. Il a même fallu que l'aumônier militaire qui présidait l'office interrompe la brève cérémonie à cause de tirs d'obus très violents qui se sont produits durant le service. Le combat est si proche que les balles ennemies frappent les murs de l'église et les tombes alentour. Aucune des personnes présentes n'est touchée. Hubert Hamilton est enterré dans le cimetière de La Couture, contre le mur de l'église paroissiale. Le général Horace Smith-Dorrien conclut le service funéraire : « Ici est la tombe d'un vrai soldat. Que son âme repose en Dieu. » Hubert Hamilton sera réinhumé après la guerre au cimetière de Cheriton, en Angleterre. En épitaphe, l'église du lieu garde le souvenir du général avec cette citation du poète australien Adam Gordon Lindsay (traduction) :

Ne pas s'interroger, mais vivre et travailler
Jusqu'à ce que le but soit atteint.
Aider son prochain.
Ne pas chercher l'aide d'autrui.

Sur une plaque dans l'église de Staffordshire où Hubert Hamilton a vécu, on peut lire : « J'ai combattu le bon combat. J'ai terminé mon cours. J'ai gardé la foi ». ³⁷¹

Ce jour du 14 octobre est ainsi décrit par Louis-Ferdinand Céline qui, avec son régiment de cuirassiers, est très proche des lieux où le général Hamilton est tombé, où Edward Tanner est en train d'arriver pour appuyer les troupes déjà en place, où James Boyle tente de reprendre le contrôle de l'axe de la RN 41, vitale pour la logistique des alliés :

Rentrés hier soir dans des fermes, nous en repartons ce matin avant l'aube. Nous mettons pied à terre à La Fosse. Nous voici maintenant déployés en tirailleurs derrière une haie avec des chasseurs cyclistes. A travers la haie, on distingue vaguement un petit bois. Nous visons soigneusement. Nous tirons, rien ne bouge ; mais bientôt des balles claquent autour de nous, cassent des brindilles dans la haie. Nous nous aplatissons. Les obus commencent à éclater. Le tumulte devient assourdissant. Le lieutenant Rinhard me désigne un coin, à l'abri d'uneasure : « Attendez-moi là », me dit-il. Un cheval de hussards est attaché au mur ; son cavalier se tient debout, accoudé à la selle ; je me place de l'autre côté du cheval et m'accoude aussi pour causer avec le hussard. Un obus éclate sur nous ; la fusée transperce le cheval, crible le mur d'éclats et nous renverse. Je me relève, ahuri ; je me tâte ... Je ne suis pas blessé ! C'est le premier obus qui explose si près de moi. Le hussard n'a rien, moi non plus. Nous nous regardons, étonnés de nous retrouver vivants. Entre nous, le cheval est étendu, mort. ³⁷²

Le 15 octobre, les alliés gagnent du terrain : « A partir du 14 octobre, c'est le refoulement de la cavalerie allemande subissant des combats très violents, la plupart du temps à pied, le terrain semé de canaux, de houblonnières, et la tactique de la cavalerie

³⁷¹ Frank Davies et Graham Maddooks, *Bloody Red Tabs*, London, Leo Cooper, 1995.

³⁷² Louis-Ferdinand Céline, *Le cuirassier blessé, 1914-1916*, op. cit.

allemande ne permettant pas d'engagements à cheval. Un des combats les plus violents fut celui de Sailly-sur-la-Lys. »³⁷³ Le 16 octobre, la 3^e division britannique, celle du général Hamilton décédé deux jours auparavant, parvient à prendre Neuve-Chapelle, aux portes du Pays de Weppes et du secteur de La Bassée. Plus au nord, les Britanniques s'emparent aussi de Fauquissart où ils installent leurs batteries de tirs en direction des villages du canton. Et également de Piètre, sur la commune d'Aubers. Le village de Laventie est évacué complètement par les Allemands qui le quittent sans combattre.

Comme le pays est coupé de chemins et de fossés en tout sens, la reconnaissance progresse avec beaucoup de précaution. Une division ennemie a cantonné dans la région la nuit précédente et a laissé un certain nombre d'inscriptions à la craie sur les portes. Les habitants sont terrorisés, incapables de fournir aucun renseignement et se demandant à qui ils ont affaire : Anglais, Allemands ou Français.³⁷⁴

C'est en ce jour, précisément, qu'arrive sur le sol du canton le *private* Edward Tanner. C'est le second cas de notre étude sur l'implication des Britanniques dans la bataille de La Bassée. Le régiment de Tanner est le 1^{er} Wiltshire et son unité appartient à la 7^e brigade de la 3^e division du 2^e corps d'armée du général Horace Smith-Dorrien. Il rentre d'hospitalisation pour dysenterie. Mais s'ajoute à cela la peine d'avoir perdu tant d'amis de son comté, d'avoir lutté avec l'énergie du désespoir à leurs côtés et pourtant de les avoir vus mourir d'un éclat d'obus, d'une balle de shrapnel, d'une décharge de mitrailleuse. Presqu'un homme sur cinq. De plus, les conditions de vie sont extrêmement difficiles depuis le début du mois d'août : la nourriture se résume à du *bully beef* et à de gros biscuits ; les intempéries s'accumulent et marcher sur un sol détrempé de boue amène un réel épuisement du corps ; la fatigue accumulée est telle que l'organisme ne récupère plus. Son cas avait nécessité une hospitalisation d'urgence les premiers jours d'octobre. Son retour dans la 7^e brigade, chez les Wiltshire, qui devait signifier une amélioration de son état, s'opère au plus mauvais moment : juste quand « Hammy » vient de décéder, lorsque la reconquête du canton de La Bassée est décidée et que la résistance allemande se durcit.

Le chef de la 7^e brigade est le brigadier général Frederick Mac Cracken. C'est un homme d'expérience, de 55 ans, rodé sur les champs de bataille d'Égypte, d'Afrique du sud et d'Inde. Avec les deux autres brigadiers Doran et Schaw des 8^e et 9^e brigades, il dirige une mission qui a pour objectif le secteur de La Bassée. La 9^e brigade, placée plus au nord, à partir de Piètre, parvient, ce 17 octobre, à reconquérir tout le village d'Aubers. Par le hameau du Haut Pommereau, le *Royal Irish Regiment* peut même avancer sur Herlies. Au soir de la journée, grâce à une charge du 1^{er} *Lincolnshire Regiment*, Herlies est pris et une avancée se confirme sur Illies par le hameau de la Cliqueterie. Pendant ce temps, les Français de la 1^e DC progressent sur le Vert Touquet, les Rouges Bancs, la Voirie, le Pont de Pierre et contrôlent finalement tout le village de Fromelles³⁷⁵. La RN 41 est en passe d'être libérée en dépit du verrou de Fournes où les troupes allemandes en recul se concentrent.

La 7^e brigade doit prendre le contrôle de l'axe Lens-Lille à la hauteur du château de Warneton et de la Botte d'or. Le brigadier général Mac Cracken a, en ligne de mire, les communes de Neuve Chapelle, de Lorgies et d'Illies. Cette journée de recul des troupes allemandes, pour la première fois depuis le harcèlement et les coups de boutoir répétés des alliés, est donc majeure : toutes les énergies sont mobilisées pour confirmer l'avance vers

³⁷³ Anonyme, *Historique du 7^e régiment de cuirassiers – 1914-1918*, 1919.

³⁷⁴ SHAT, Journal de marche du 4^e escadron du 17^e chasseurs.

³⁷⁵ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October – November 1914*, *op.cit.*

la RN 41. Le contexte est très tendu, d'une part du fait de la volonté des Britanniques et des Français de profiter de l'élan acquis, et d'autre part du climat sonore terrible lié au « bombardement d'une violence inouïe »³⁷⁶ opéré par les Allemands pour garder les territoires conquis. C'est dans ces conditions, ce 17 octobre 1914, qu'arrive Edward Tanner, passant du dispensaire au hameau de l'Halpegarbe, en plein pilonnage d'artillerie, au milieu des maisons qui viennent d'être éventrées avec des habitants, lorsqu'ils sont là, terrés dans leurs caves. Le soir du 17, le bilan territorial de la 7^e brigade est positif : du Transloy au Rouge Debout en passant par le Hus, les Allemands ont quitté Neuve Chapelle et Lorgies et sont en passe d'être délogés d'Illies. Durant le 18 octobre 1914, les villages, repris la veille par les alliés, sont visés par des tirs continus :

Les bombardements incessants des Allemands détruisent une grande partie des villages de cette zone dont Aubers où le presbytère et l'église reçurent des obus. Le village de Fournes est toujours entre les mains allemandes de même que Illies, où une attaque de la 7^e brigade britannique est repoussée. Le 1^{er} *Scots Fusiliers* de la 9^e brigade, qui supportait l'attaque d'Illies sur la gauche de la 7^e brigade, et qui avait progressé, est obligé de rebrousser chemin dans la nuit du 18 octobre.³⁷⁷

La bataille continue et, à 5 h du soir, reprend de plus belle pendant deux heures et demie ; dans l'obscurité, on ne cesse de se battre avec furie ; canons, fusils, mitrailleuses font un fracas inimaginable, des obus éclatent en l'air devant et derrière nous, sans discontinuer ; je n'ai jamais rien vu d'aussi terrifiant.³⁷⁸

En fin de journée, la gauche du 2^e corps britannique n'a pu dépasser le Pilly ; et dans la nuit du 18/10 au 19/10, des contre-attaques allemandes leur permettent de reprendre Bas Flandres et le château des Mottes ainsi que le Pilly. La 3^e division est sur la ligne ouest d'Illies-Herlies.³⁷⁹

La résistance au feu des Wiltshire est telle que la division sera surnommée *The Division de Fer* et que le brigadier Frederick Mac Cracken sera promu au grade de major général. Pourtant, pour chacun des hommes qui vivent ces instants, l'endurance atteint ses limites. C'est le cas d'Edward Tanner :

J'ai perdu mon régiment dans le village, durant la soirée du 18 octobre. Après qu'ils m'ont laissé, j'ai pris la décision de revenir sur mes pas dans la direction où je pensais qu'étaient mes camarades. J'ai refait demi-tour et je suis revenu au village. Je me suis endormi jusqu'à ce que le jour pointe. J'étais terriblement submergé par l'anxiété de prendre un mauvais coup et, en même temps, par l'ignorance de ce que je devais faire.³⁸⁰

Voilà donc les faits, tels qu'ils sont rapportés par Edward Tanner lui-même : pendant la soirée de la bataille du 18 octobre, alors que son régiment vient de quitter le hameau de l'Halpegarbe, le *private* Tanner « perd son régiment dans le village ». Le fracas est inimaginable. Ne voyant personne appartenant aux Wiltshire, il revient au village où, anéanti, il s'endort jusqu'au matin. Le problème, c'est que, ce matin du 19 octobre, Tanner est vu à l'Halpegarbe avec des habits civils, mais portant encore les chaussures de son régiment:

³⁷⁶ Anonyme, *Historique du 32^e régiment de dragons*, sans date.

³⁷⁷ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October – November 1914*, op.cit.

³⁷⁸ Georges Barrois, *Journal*, in *Histoires vraies 1914-1918*, Salomé, club Saloméen d'histoire locale, 1992.

³⁷⁹ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October – November 1914*, op. cit.

³⁸⁰ Julian Putkowski and Julian Sykes, *Shot at dawn*, London, Pen & Sword, 1996

Edward Tanner est arrêté à l'Halpegarbe autour de 9 h 15, le matin du 19 octobre, par le lieutenant Clemens, adjudant du 2^e *South Lancashire Regiment*. Le lieutenant a apostrophé ce soldat venant du village, le prenant pour un habitant des lieux. L'erreur était compréhensible puisque Tanner avait perdu son fusil et le reste de son équipement et qu'il avait troqué son uniforme contre des habits civils. Pourtant, la suspicion à l'encontre de Tanner a été vite estompée quand le lieutenant a vu que le portait encore des chaussures de l'armée britannique. D'ailleurs, interrogé, Tanner répond : « J'appartiens au 1^{er} Wiltshire ».³⁸¹

Le lieutenant Clemens est un des lieutenants de la 7^e brigade formée du 3^e Worcester, du 2^e *South Lancaster*, du 2^e *Royal Irish Rifles* et du 1^{er} Wilts (Wiltshire), régiment auquel Edward Tanner appartient. Ce n'est donc pas son supérieur hiérarchique qui le remarque dans l'unique rue du hameau de l'Halpegarbe à Illies. C'est sans doute pourquoi le lieutenant Clemens, qui ne le connaît pas personnellement, qui n'est pas au courant de son passé médical, qui ne sait pas qu'il vient juste de revenir depuis deux jours sur le front, l'interroge et l'arrête sur le champ. La machine judiciaire est en route : « Son cas est indéfendable ». Tanner est traduit aussitôt devant la cour martiale du champ de bataille installée à Richebourg-Saint-Vaast.

Edward Tanner est condamné à mort. « Son plaidoyer n'a pas duré plus de quinze minutes ». Tanner n'a eu ni assistance, ni conseil, ni témoignages en sa faveur. Les supérieurs hiérarchiques qui auraient pu le connaître sont décédés, comme Hubert Hamilton, blessés tel Frederick Mac Cracken, ou indisponibles ainsi Wilkinson Bird.³⁸² Seul face à une cour martiale dont l'objectif est la rapidité, Edward Tanner subit un procès uniquement à charge. Nul n'évoque de circonstances atténuantes. Pourtant cet engagé volontaire né dans le Wiltshire, pas loin des pierres levées de Stonehenge, au sud de l'Angleterre, en 1881, s'est intégré très vite dans l'armée régulière permanente britannique. Dès la déclaration de guerre du Royaume Uni contre l'Allemagne, avec son régiment, le 1^{er} Wilts, il se prépare pour la France où il arrive le 14 août 1914. Son unité est parmi les premières à être envoyées sur le continent lors du déclenchement de la guerre. Elle servira sur le front occidental pendant quatre ans. Le 1^{er} Wilts est déjà « mis à l'honneur pour sacrifices consentis » par Foch. « Le pays est couvert de morts. L'infanterie anglaise a souffert terriblement. Sur sept cents Anglais, il n'en restait que trois cents debout. Avec calme, les survivants continuèrent à harasser les poursuivants par un feu meurtrier. »³⁸³ Edward Tanner a vécu cet enfer des batailles qui l'a ébranlé.

Ceux qui traînent, avec une sinistre détermination, avançaient en clopinant, seuls ou par deux, cherchant désespérément à ne pas se laisser distancer par leurs régiments. La nourriture provenait des dépôts de rations de l'intendance, de simples boîtes de biscuits et du bœuf de conserve. Sir John French envisage, tant ses troupes ont été secouées par l'intensité des combats de Mons, et encore plus par ceux du Cateau, de quitter la France au moins deux jours et de ne revenir que lorsque ses troupes se seront reposées et auront été rééquipées en Angleterre. Kitchener convoque French, nerveux et ébranlé dans sa détermination, et le convainc de prendre part à la masse de manœuvre du 3 septembre au nord de Paris, renforçant le *BEF* par quatre nouvelles brigades venues d'Angleterre. Les Britanniques repartent le 6 septembre sans prendre de repos et livrent bataille.³⁸⁴

³⁸¹ Julian Putkowski et Piet Chielens, *Unquiet Graves / Rusteloze Graven guide : Execution Sites of the First World War in Flanders*, UK, Francis Boute Publishers, 2000.

³⁸² James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 2, *France and Belgium, 1914, Antwerpen, La Bassée, Armentières, Messines and Ypres, October – November 1914*, London, 1925, p. 172-174.

³⁸³ Ferdinand Foch, maréchal, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1918*, tome 1, Paris, Plon, 1931.

³⁸⁴ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, *op. cit.*, p. 473-477.

Le jugement de condamnation à mort est prononcé par la cour martiale générale de campagne le 23 octobre. Le peloton est dirigé par Marshal Provost, de la 3^e division. L'exécution se déroule le 27, à 19 h 10, à Richebourg-Saint-Vaast.

Comme dans la plupart des armées, les entorses légères à la discipline sont traitées sommairement par l'officier commandant l'unité du soldat en cause, mais les crimes plus graves, comme la désertion, mènent à la cour martiale. Il y a alors quatre types de cours martiales celle du régiment, du district, puis la cour martiale générale et la cour martiale générale de campagne. L'immense majorité des 306 condamnations à mort infligées à des soldats britanniques pendant la guerre l'ont été par les cours martiales générales de campagne (*Field General Courts Martial* ou *FGCM*).

Le système des *FGCM* a ses limites : les *FGCM* qui, sous l'autorité d'un général de brigade, comptent trois officiers (y compris le président, le plus souvent un commandant), jugent et décident de la sanction. Les connaissances en droit des officiers sont limitées et durant les premiers mois de combat, ils jugent uniquement en fonction de leur propre interprétation du manuel de la loi militaire. En octobre 1914, l'accusation est faite par l'officier en second de l'unité de l'homme concerné, sans aucune indépendance de la justice, sans défenseur même si les traumatismes liés au combat les rendent incapables de produire une argumentation cohérente. Il n'est sans doute pas étonnant de constater qu'ils furent jugés coupables à 90 %. Il n'existe pas de système d'appel après une sentence, mais des officiers supérieurs, à commencer par ceux du condamné, sont invités à donner leur avis sur le jugement. Le général Horace Smith-Dorrien, sollicité, a rejeté la grâce.³⁸⁵

Le 1^{er} Wilts combatta encore le 19 octobre 1914 dans le village d'Illies, défendu par les troupes allemandes qui ne lâchent rien. Les 13^e et 14^e divisions du Reich wilhelmien tiennent en effet toujours, en plus d'Illies, La Bassée, Salomé, Marquillies, Wicres et Fournes, c'est à dire le versant est du talus des Weppes, le côté Deûle du canton, et une partie du versant ouest. Les troupes britanniques, après leur avance de la veille, sont partout à la peine. La 9^e brigade du brigadier Shaw a impliqué tous ses régiments dans l'offensive, en particulier le 1^{er} bataillon des *Royal Scots Fusiliers* commandé par James Boyle. Le but qui lui est assigné est la défense du talus des Weppes sur lequel est installé l'axe vital de la RN 41, mais à partir d'Herlies qui vient d'être repris.

L'attaque de la 9^e brigade s'est faite à partir du nord-ouest, depuis le village d'Herlies. L'objectif spécifique des *Scots Fusiliers* était le château de Warneton dans le bois Chombart, à mi-chemin entre Herlies et Illies, à 1100 mètres de leur ligne de départ. Ils devaient traverser un ruisseau avec une petite ferme dans le bas et avancer à travers un dédale de fossés avec comme but le talus qui montait vers la route de La Bassée (maintenant la RN 41). Le bois était entouré par les mitrailleuses allemandes retranchées. Soutenus sur leur gauche, les Ecossais ont dû foncer durant cinq cents mètres sous un feu nourri. Bien qu'il commençait à faire sombre, le bataillon reçut l'ordre de continuer l'attaque et le capitaine Boyle a été envoyé pour les appuyer. A 17 heures 30, les hommes étaient seulement à soixante mètres du bois.

C'est alors que, lorsque les *Royal Scots Fusiliers*, sans protection sur leurs flancs, ont reçu l'ordre de se retirer, le capitaine Boyle est tombé. Deux versions diffèrent sur les causes de sa mort. Serait-il décédé sous les balles allemandes quand il atteignit leurs tranchées ?³⁸⁶ Ou bien aurait-il été tué à la baïonnette par un des blessés des tranchées ?³⁸⁷

³⁸⁵ Julian Putkowski, *Les cours martiales britanniques et la campagne de réhabilitation des fusillés en Angleterre*, Londres, Leo Cooper/Pen and Sword, 1989.

³⁸⁶ J. Buchan, *Histoire des Royal Scots Fusiliers*, Londres, Nelson, 1925.

³⁸⁷ Geoff Bridger, *See Stand to !*, n° 22, 1988.

Comme son corps, inhumé par les Allemands, n'a pas été retrouvé, il est difficile de dire laquelle des deux versions est véridique.

Nous avons donc abordé l'étude du troisième cas : celle du capitaine James Boyle dont les circonstances de la mort sont incertaines. Le rapport de son compagnon d'armes le lieutenant Charles J. Lyon, gardé par la famille Boyle, est un peu plus explicite :

Le 18/10/1914, l'objectif du bataillon était d'atteindre le château du sud d'Herlies, appelé aussi château de Warneton ; un dur combat se déroula pendant toute la journée. L'assaut avait amené les hommes à près de cinq cents mètres du bois contigu au château quand, devant le feu dévastateur des mitrailleuses et canons, un arrêt fut demandé suite aux pertes sévères endurées par les compagnies « A » et « B » et les « C » et « D » en réserve. A environ 17 h 15, des ordres furent donnés pour continuer la progression avec la compagnie « C » cette fois, recevant le support de la « A », leur objectif étant le centre du bois du château. Il commençait à faire noir lorsque, à 18 h, de nouveaux ordres furent donnés de faire repli, alors que les deux compagnies avaient à peu près atteint le bois. La compagnie « C » reçut l'ordre de se retirer alors qu'elle continuait de progresser. Quittant leurs hommes, le capitaine Boyle et le lieutenant Lyon partirent pour reconnaître le front lorsque des tirs furent effectués depuis les deux cornes du bois. En se repliant, ils se retrouvèrent dans une tranchée allemande qui leur offrait une couverture temporaire et qui n'était occupée que par quelques cadavres allemands. Pour une raison inconnue, le capitaine Boyle frappa sur son *stick* (bâton d'officier) un soldat allemand qui se mit à bouger et à se réveiller, car il dormait, et rapidement le frappa avec sa baïonnette et le tua. Aucune trace du capitaine Boyle ne fut trouvée parmi les morts qui remplissaient la tranchée après l'attaque. Il semble que le corps du capitaine Boyle fut enlevé pour être inhumé peu après sa mort.³⁸⁸

La mort du capitaine James Boyle, au château de Warneton, à mi-distance d'Illies et d'Herlies, le 18 octobre 1914, se situe au milieu de la bataille de La Bassée, dans le contexte des replis et des avancées concomitantes des forces britanniques le long de la RN 41 : c'est parce qu'il y a eu des ordres de progression et de retrait à un quart d'heure d'intervalle et dans le noir du soir que le capitaine est allé se rendre compte de l'état du terrain dans le champ de bataille du bois de Warneton jouxtant le château. Les tranchées, en cette fin d'octobre 1914, n'étaient pas encore les lignes étayées, solidifiées, parées de pitchpin sur les deux bords, qu'on verra à Illies à la fin de la guerre. Là, il s'agit encore d'ébauches faites pour s'enterrer en se protégeant :

Le général Smith-Dorrien, ayant appris que le corps de cavalerie allemande allait se retirer, jugea le moment opportun de lancer une attaque sur le secteur de La Bassée le 15 octobre 1914. Il ne savait pas que les cavaliers allaient être remplacés par l'infanterie du 7^e corps qui a épaissi les lignes allemandes ; c'est l'élément clé de l'échec britannique. L'attaque alliée a commencé le 16 octobre. Givenchy a été repris, mais l'avance n'est jamais parvenue jusqu'à La Bassée. Le seul succès au cours de cette attaque aura des conséquences tragiques : alors que le 2^e bataillon du Royal Irlandais a atteint le Pilly, un village situé sur la crête d'Aubers, le reste des troupes britanniques a échoué dans son avance, faisant que les Irlandais étaient dangereusement isolés ; avant que

³⁸⁸ Comte de Glasgow, correspondance avec l'auteur : Le second fils du 7^e Comte de Glasgow, James, avait épousé Katherine Isabel Salvin en 1908 et ils avaient trois enfants. Après la campagne d'Afrique du sud où il combattit dans les rangs de l'Ayrshire Militia, James Boyle était enrôlé dans le Royal Scots Fusiliers et servit comme aide de camp au gouverneur de Victoria et ensuite général Sir Horace Smith-Dorrien. Il reçut trois barres à la Queen's South Africa Medal. Promu capitaine le 10/4/1910, il commandait la compagnie « C » du début de la guerre de 1914 jusqu'aux premières opérations de la bataille de La Bassée où il a été tué. Pour son action, il fut cité.

l'ordre de battre en retraite ne leur soit donné, ils sont encerclés par les Allemands ; sur près de 900 hommes engagés, les 300 survivants ont été faits prisonniers par les Allemands.

Le 20 Octobre, Smith-Dorrien décida de se retrancher sur une forte ligne défensive qui avait été préparée derrière la ligne de front. Bien que les travaux aient déjà commencé, le système de tranchées était encore très rudimentaire par rapport aux lignes qui allaient suivre. Très peu de fil de fer barbelé était disponible, le tout tiré des champs locaux ; peu de temps consacré à creuser des tranchées appropriées. Mais une ligne au tracé soigneusement choisi par les ingénieurs britanniques. C'est sur cette nouvelle ligne que la retraite a été réalisée au cours de la nuit du 22/23 octobre ; les Allemands ayant été surpris de ce repli, le 23 octobre fut donc une journée tranquille. La même période a également vu l'arrivée de la division Lahore, corps de l'Indien, à l'arrière de la ligne.³⁸⁹

Le général Mac Cracken gère la retraite des armées alliées qui quittent pour quatre ans le canton de La Bassée, désormais perdu pour elles. La reprise ne se fera qu'en octobre 1918. Les Britanniques ne pourront pas encore protéger leurs tranchées par des réseaux de fil de fer barbelés avant l'hiver ; leur ligne n'est au mieux formée que de trous d'un mètre de profondeur, creusés à la va-vite, au pis de fossés où l'eau de pluie et les remontées de la nappe phréatique atteignent la hauteur du genou. Aux endroits les plus humides, les défenseurs s'accroupissent derrière des monticules de sacs de sable ou de précaires barrières de bois. En l'absence de solides étais pour tenir l'ennemi à distance, c'est le feu de l'ennemi, crépitant avec densité, obligeant les survivants à se terrer ou à retourner en rampant vers leurs lignes de départ. Le 22 novembre 1914, jour officiel de la fin de la 1^{ère} bataille d'Ypres dans laquelle se situe la bataille de La Bassée, il ne reste plus que la moitié des 160 000 Britanniques envoyés en France.³⁹⁰

L'hiver passe. Les incidents sont parfois nombreux, parfois légers, parfois graves. Le *statu quo* s'est pourtant installé en dépit des tentatives des deux camps de se déborder en faisant des percées qui n'aboutissent pas. Dans le canton de La Bassée, on peut dire avec John Keegan « Ainsi, une forme de paix s'installe³⁹¹ » : l'armée française contrôle une partie des lignes ; les Britanniques s'appêtent à tenir pour des mois s'il le faut ; les Allemands occupent les hauteurs et dominant le croissant peu profond des tranchées adverses du versant Lys.

Comment les Allemands, arrivés le 9 octobre 1914 face aux deux armées française et britannique décidées à se maintenir sur ce territoire, sont-ils parvenus malgré tout à s'imposer ?

3) Du côté de Heinrich Metzger, d'Otto Bauer et de Dominique Richert, militaires allemands

Les trois soldats allemands qui nous aident à percevoir comment la bataille de La Bassée est vue par les hommes de l'armée impériale du Reich sont Heinrich Metzger, Otto Bauer et Dominique Richert. Heinrich Metzger est tombé au Transloy, juste au moment où la prise de La Bassée semblait certaine ; pourtant, pour garder la bourgade chef-lieu de canton, il a fallu encore onze autres morts de son unité ce jour-là, douze le lendemain et encore quinze, deux jours après. La bataille a exigé aussi le sacrifice d'Otto Bauer, futur père d'une petite Maria qu'il a conçue avec une Française du canton. Seul, dans ce trio,

³⁸⁹ Edmund Allenby, major général, lettre au général Sir Horace Smith-Dorrien, 1^{er} novembre 1914, cité dans James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, *op. cit.*, p. 473-477.

³⁹⁰ John Keegan, *The First World War*, *op. cit.*, p. 167-170.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 172.

Dominique Richert a survécu. Trois situations : la mort en hécatombe, l'enfant de l'ennemi, le doute sur le bien-fondé de se battre. Trois Allemands combattant pour prendre La Bassée et les autres localités du canton.

« A peine avons-nous quitté le village d'Illies que les Allemands y pénétraient. Plus moyen de fuir. Ma mère se trouva ainsi prisonnière avec une poignée d'habitants d'Illies qui n'avaient pu se résigner à partir. » Ainsi s'exprime Léon Verly le 9 octobre 1914 lorsqu'il fuit le village d'Illies avec une partie de sa famille, au moment de l'arrivée des Britanniques et des Allemands, les uns avec des chevaux blancs d'écume et les autres paradant déjà dans les rues de la commune. A Aubers, les Allemands se montrent dans les mêmes heures : « Un fort contingent allemand arrive. Un officier fait procéder avec une parfaite correction à une perquisition systématique de la mairie, de l'église et du presbytère. Les soldats, livrés à eux-mêmes, pillent à qui mieux mieux les clapiers, les poulaillers et surtout les caves. S'ils conservent une certaine retenue lorsque les habitants sont restés chez eux, ils dévalisent littéralement les maisons abandonnées. »³⁹² Situations semblables dans tout le canton : partout on annonce la présence des Allemands qui sont craints avant que d'être vus, partout les populations fuient et les enfants sont envoyés à l'abri. Au point que le village d'Illies, aujourd'hui encore, cent ans après, bruisse de cette histoire qu'on continue à se répéter et qui montre une des rares tentatives de résistance face à l'envahisseur qui s'installe :

Dès le 10 octobre, les forces allemandes sont à Illies. Et le resteront jusqu'à la débâcle d'août 1918. Les hommes de troupe occupent toute la Place et aussitôt partent parcourir rues et hameaux pour signifier qu'ils sont les maîtres. Les gens n'osent pas les regarder, ni devant quand ils défilent, ni derrière quand ils sont passés. Lorsque les Allemands traversent Ligny-le-Grand, le vieux Lefebvre, que tout le monde surnommait *Tin d'mou Miline*, est sorti sur le pas de sa porte. Il s'est avancé sur le trottoir à l'approche des soldats et, dès qu'ils ont été suffisamment près, il leur a crié *Salauds d'Prussiens*. Les gens du quartier se le sont répété à l'envi ; ses paroles ont atteint pendant la guerre un statut quasi mythique.³⁹³

Ce vécu des habitants du canton lors de l'arrivée des troupes allemandes dans les localités dit la force puissante que représente l'armée occupante quand elle s'installe dans le canton. Pourtant la bataille pour la prise du secteur de La Bassée durera deux mois tant l'acharnement britannique et français à défendre le territoire est considérable. Alors on s'interrogera sur l'importance des unités allemandes amenées sur place afin de contrôler cette portion du front, puis on verra quel fut leur mode d'appropriation des localités et enfin on se demandera quel fut le « vivre » des Allemands dans le canton de La Bassée au début de la Grande Guerre.

Le premier constat, on l'a vu à propos des unités allemandes amenées dans le canton de La Bassée au début de la Grande Guerre, est que le relevé complet en est impossible ; pourtant, à partir des listes de chaque cimetière allemand d'Illies, on obtient un répertoire des militaires défunts des régiments du Reich installés dans cette commune durant la période qui s'étend du 9 octobre 1914 à Pâques 1915, et ce relevé permet de voir les origines et les identités des hommes en place :

Dates d'octobre 1914 à Pâques 1915	Unité : <i>Einheit/Verband</i>	Division, corps : <i>Grossverband</i>	Contingent	Remarques
---------------------------------------------	-----------------------------------	------------------------------------------	------------	-----------

³⁹² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, op. cit.*, p. 60.

³⁹³ Michel Lésy, Entretiens.

Octobre 1914	17.bayr InfRgt	3.bayr InfDiv	Bavière	Bataille de la Lys
Novembre 1914	17.bayr ResInfRgt	6.bayr ResDiv	Bavière	Jusqu'en 07/ 1916 Bataille de La Bassée, Hulluch et Loos
Novembre 1914	21.bayr ResInfRgt	6.bayr ResDiv	Bavière	Jusqu'en 07/ 1916
Novembre 1914	FArtRgt 22	13. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916 Bataille de Neuve- Chapelle
Novembre 1914	InfRgt 13	13. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Novembre 1914	InfRgt 55	13. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Novembre 1914	InfRgt 158	13. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Novembre 1914	2./PiBtl 7	13. InfDiv + 14. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Janvier 1915	3./PiBtl 7	14. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916 Bataille de Neuve- Chapelle et sur La Bassée
Janvier 1915	FArtRgt 7	14. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Janvier 1915	InfRgt 16	14. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Janvier 1915	InfRgt 53	14. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/1916
Janvier 1915	InfRgt 56	14. InfDiv	Prusse	Jusqu'en 03/ 1916
Données incomplètes :				
Octobre 1914	10./LdsFuArtBtl 3			
Octobre 1914	12./ResFuArtRgt 24	46. ResDiv (III.Btl)		Bataille de la Lys
Décembre 1914	2./FartBtl (?) 141			
Mars 1915	2./LdwFuArtBtl 7			

Document 38 : Relevé des unités allemandes présentes à Illies du 9 octobre 1914 à Pâques 1915

NB 1- Précisions concernant les divisions et les corps :

Res = Réserve

NB 2 - Précisions concernant les unités :

InfRgt = Régiment d'Infanterie

FuArtRgt = Régiment d'Artillerie lourde

FArtRgt = Régiment d'Artillerie de campagne

FuArtBtl = Bataillon d'Artillerie lourde

Pi = Pionniers du Génie

Source : Sépultures des cimetières allemands d'Illies durant la Grande Guerre (Archives communales d'Illies)

Le tableau, réalisé à partir des unités combattantes allemandes qui ont eu des morts enterrés à Illies, montre deux origines géographiques pour les militaires de l'armée impériale cantonnés dans le secteur : ils sont, en octobre 1914, soit bavarois (le 17^e RI qui appartient à la 3^e DI), soit d'origine indéterminée (on ne connaît pas le land des deux régiments d'artillerie lourde qui sont cités). Ce sont eux qui participent au début de la bataille de La Bassée. On sait bien pourtant, grâce aux témoignages de la population et aux journaux de marche du Régiment List, que les Prussiens étaient très majoritaires parmi les troupes engagées sur place à ce moment-là. C'est que les dépouilles des soldats prussiens tués au combat durant cette partie de la bataille de La Bassée ont été enterrées dans des cimetières de l'arrière et non directement dans les communes du front qui se constituait alors. Il est donc avéré que, faute de documents plus probants, on devra se contenter d'informations très partielles sur les origines géographiques au sein de l'armée allemande combattant dans le canton.

Parmi les premiers Allemands tués à la guerre lors de la bataille de La Bassée, il y a Heinrich Metzger. D'après les sources communales d'Illies, ce soldat appartient à la 2^e compagnie, 7^e bataillon, 158^e RI ; il vient d'un contingent prussien non relevé sur le

tableau qui s'avère donc vraiment incomplet. Il est né le 5 Juillet 1896 à Paderborn, en Rhénanie du Nord – Westphalie, territoire appartenant à la Prusse. Il est tué le 20 octobre 1914 sur le sol de la commune d'Illies où il est enterré. L'essentiel des personnes décédées le sont durant la dernière semaine d'octobre 1914, c'est dire l'importance de la bataille qui s'est jouée à La Bassée et dans le canton.³⁹⁴ La dépouille d'Heinrich Metzger, qui porte le numéro 304, est d'abord placée dans le cimetière militaire allemand du Transloy, juste en limite des zones de combat. Ce cimetière est petit, il contient cinquante-sept défunts : quarante militaires allemands identifiés et neuf sans nom, sept Britanniques dont on ne possède pas l'identité, et une femme française également anonyme. Puis les corps sont transférés dans une nécropole plus éloignée des zones de combats, à Willy, hameau d'Illies qualifié de *Ruhe*, espace de repos. C'est là aussi que les troupes fatiguées par les assauts, l'assourdissement des canonnades et l'inconfort des heures d'attente trouvent un peu d'apaisement à trois kilomètres de la boue des tranchées situées vers Lorgies, La Bassée et Neuve-Chapelle.

Militaires allemands	20/10/1914	6		
	21/10/1914	1	01 anonyme	
	22/10/1914	5		
	23/10/1914	0		
	24/10/1914	3	01 anonyme	
	31/10/1914			
	01/11/1914	1		
	14/03/1915	1	07 anonymes	Total : 39 + 10 anonymes
Militaires britanniques	Date ?		07 anonymes	Total : 07 anonymes
Civils français	Date ?		01 anonyme	Total : 01 anonyme
Total des sépultures Cimetière du Transloy	Décès nombreux du 20 au 22/10/1914			57 sépultures

Document 39 : Hauptgräberliste pour le cimetière du Transloy, décès du 20/10/1914 au 14/03/1915.

Source : Nomenclature des cimetières de la Grande Guerre, *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge E.V.*

Le 20 octobre 1914, cinq militaires du contingent prussien sont tombés en plus de Heinrich Metzger. Ce sont Ferdinand Stürkenbrork et Josef Jakobs, de Paderborn, comme Heinrich ; Hern Rennegarbe, de Lübeck ; Gottlieb Birhtermeier, de Detmold ; et Balder Sthelenz, de Habsheim. C'est le moment de la contre-attaque allemande. Les ordres sont, après un bombardement intensif de la part de l'artillerie, d'attaquer au niveau de Radinghem, de Fromelles puis d'encercler et d'enlever le Pilly et le Riez, à Herlies, qui avaient résisté aux côtés des Anglais du capitaine James Boyle. Les combats décisifs permettent aux Allemands de reprendre le terrain qui avait été abandonné quelques jours plutôt, de se rapprocher de la RN 41 et de faire des prisonniers parmi les rangs des alliés : les trois cents survivants du *Royal Irish*, presque tous blessés, se rendent ; trente pourtant parviennent à s'échapper et à rejoindre les lignes britanniques. L'objectif central de

³⁹⁴ Thierry Hardier, Jean-François Jagielski et Guy Pédroncini, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris, Imago, 2001, p. 300 à 350.

l'attaque allemande couvre, dans le canton, un secteur qui va de Fromelles au nord à Herlies au sud, en visant le contrôle de l'axe Lille-Lens. Ce but acquis, les troupes impériales commencent à se tourner vers Illies et La Bassée. Le 21 est une rude journée : le récit de ce combat vu par les Britanniques dit le désarroi de leurs armées, et à l'inverse la victoire allemande : « Les troupes britanniques situées entre le Transloy et Herlies vont subir plusieurs attaques allemandes ; la 19^e brigade ne progresse qu'au prix de nombreuses pertes ; les positions deviennent intenable et les Anglais doivent se retirer.³⁹⁵ » Ce jour, qui doit redonner confiance aux militaires allemands puisqu'ils se maintiennent et même avancent sur le Transloy, voit la perte de douze hommes, le double de la veille, pour un gain territorial de trois kilomètres ; ce sont August Eichmeier, August Zurheide, Gustav Balsuweit, Johann Bartels, Wilhelm Packebusth, Robert Sthässersmeier, Anton Willecki, Josef Klodt, Ernst Steinkröger, Theodor Ernst, Josef Lohre, et un militaire non identifié. Le lendemain, le 22 octobre, le nombre des décès augmente encore, il s'élève à quinze morts. Puis il y a décélération de la pression, baisse d'intensité des combats, et diminution des pertes qui s'élèvent encore à quatre le 24 octobre, à un le 31 octobre, à trois le 1^{er} novembre et à un le 14 novembre pour s'arrêter si l'on se limite à ceux qui sont enterrés dans ce cimetière. Pourtant, plus loin, la bataille se prolonge jusqu'au début du mois de décembre avec les arrivées des nouvelles recrues.

Parmi les soldats allemands engagés dans le canton pour la prise de La Bassée, on trouve encore un bataillon d'origine géographique inconnue pour le 2^e d'artillerie de campagne, un régiment bavarois, le 21^e RI de réserve et d'autres unités prussiennes telles celles de la 13^e DI. Les hommes sont des fantassins, des artilleurs et des hommes du génie ; ils resteront sur ce point du front jusqu'en mars 1916. Le temps de présence de ces régiments en zone rouge est donc assez long, dix-huit mois environ, ce qui leur permet de connaître le secteur, aussi bien sur la première ligne que dans les villages de l'arrière. Cette période dans le canton outrepassa largement la bataille dite « de La Bassée », qui est intégrée par les alliés dans la « première bataille d'Ypres »³⁹⁶ mais qui fait partie, pour les historiens militaires allemands, de la « bataille de Lille ». Ses dates varient selon les forces en présence, commençant tantôt le 9 octobre, parfois le 15, pour prendre une tournure particulièrement âpre à dater du 18. Elle se termine de façon unanime le 28 octobre quand La Bassée, le canton et la région sud de Lille sont occupés, et ce pour quatre années.

Le déroulement précis de la « bataille de Lille », donc de la prise des cantons d'Armentières et de La Bassée par l'armée allemande, se fait à partir de la RN 41 vers les quatre points cardinaux, le nord étant investi par la cavalerie von Hollen et le sud par la cavalerie von der Marwitz. Les deux cantons sont le lieu de la liaison entre les troupes ; c'est là le secret de la victoire allemande sur les alliés dans cette portion du front occidental. L'offensive commence par une mainmise méthodique, localité après localité, avec comme point central d'ancrage la bourgade de Fournes, verrou nord du canton, située sur la RN 41, occupée dès le 9 octobre ; on a vu que Illies, également sur la Grand Route, est déjà tombé aussi dès cette date. Puis, le 10, en raison de la déroute des forces françaises subissant ordres et contre-ordres dans la défense de Lille, les forces allemandes progressent vers Marquillies et Sainghin, d'un côté du talus de la RN 41, et vers Aubers et Fromelles, avec l'épisode des « 20 000 de Radinghem », faits prisonniers et envoyés, tous, en camp en Allemagne. Cet épisode des « 20 000 de Radinghem » fait naître à Lille et dans la région la légende des Allemands sanguinaires. Jusque là, aucun épisode de « mains coupées » ou de viols comme en Belgique. Mais l'affaire de Radinghem change le regard sur les troupes qui s'installent.

³⁹⁵ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, *op. cit.*, p. 477-480.

³⁹⁶ John Keegan, *The First World War*, *op. cit.*, p. 165.

La population lilloise a reçu le 10 octobre 1914 l'ordre de rallier Gravelines, sur le littoral, en passant par Laventie. Les femmes et leurs familles traversent donc Loos puis Haubourdin, à pied et avec leur balluchon, pour se diriger vers le pays de l'Alloeu, en passant au nord du canton de La Bassée en voie d'être occupé. A peine à Erquinghem-le-sec, les évacués croisent des militaires qu'ils prennent pour des Français se dirigeant vers Lille. Le récit de Georges Motte, notable roubaisien, dit bien la panique qui s'est emparée de son groupe quand chacun a compris qu'il s'agissait de soldats allemands : « Nous comprenons avec terreur qu'il est trop tard et que nous allons être cernés. Hommes, femmes, enfants se réfugient en masse dans les maisons environnantes. » C'est alors que les mitrailleuses se mettent à tirer et qu'il ne reste plus comme ressource que de se cacher dans les fossés ou bien dans les champs de betteraves. Les Allemands parcourent maison après maison, champ après champ. Ils découvrent des civils qu'ils emmènent à Fournes avant de les répartir dans des camps improvisés à Radinghem, Le Maisnil et Englos. Au total vingt mille personnes sont faites prisonnières. Ce sont les « 20 000 de Radinghem » qui sont envoyés aussitôt en Allemagne en train à bestiaux.³⁹⁷

Samedi 10 : Nous nous sommes réfugiés dans une ferme où nous sommes restés environ une heure et demi et où l'on nous fit prisonniers, de nombreux uhlands et « casques à pointe » étant arrivés. Après l'envoi de quelques obus qui vont semer la panique parmi la foule, les hussards allemands blessent et tuent de nombreux civils, s'emparant d'une grande partie du convoi et brûlant le reste. [...] De tous les points de l'horizon, apparaissent des groupes de civils, hommes, femmes, enfants pourchassés par des soldats allemands. Il en sort de toutes les routes, de tous les sentiers, de toutes les maisons. Partout se voient les traces de la panique qui s'est produite ; des bicyclettes abandonnées par vingtaines dans les fossés, contre les maisons, des valises de toutes dimensions abandonnées par les fuyards ; des cannes, des chapeaux sont semés ici et là. [...] Les prisonniers vont être conduits à travers la campagne des Weppes, vers Fournes. Ils seront ensuite emmenés à Douai. Au soir du 10, les Allemands ont investi Marquillies et Sainghin, soumis au pillage des troupes conquérantes³⁹⁸.

Les soldats allemands, arrivés à Illies la veille, ont marqué les esprits en ce 10 octobre en raison d'un événement qui a beaucoup contribué à les déconsidérer dans le souvenir des habitants :

Ce 10 octobre, quand les Allemands sont entrés dans Illies, tout de suite, ils ont vu que Monsieur Ledru boitait. Il boitait. A Illies, il y avait un instituteur, Monsieur Ledru, qui boitait, mais personne ne lui faisait de remarque ; c'était « monsieur l'instituteur ». Les Allemands, attablés « à mou Majore », ont vu clopiner Monsieur Ledru et ils l'ont appelé. L'instituteur s'est avancé, en boitant, et eux l'ont fait courir dans la salle en riant aux éclats. Ils ont bien ri.³⁹⁹

Cet exemple d'attitude de l'occupant qui ne respecte un civil des pays envahis est colporté instantanément de bouche à oreille. Il n'est pas étonnant que les hommes non concernés par la mobilisation, soient paniqués :

Papa était en bonne santé, alors, l'arrivée des Allemands, il la craignait par dessus tout tant il avait peur d'être ramassé. Il avait perdu son père au moment où il avait reçu sa feuille de route pour partir au régiment. Il restait avec sa mère et sa sœur de treize ans. Il a réussi à se faire considérer comme soutien de famille et a pu repasser le conseil de

³⁹⁷ Georges Motte, *Les 20 000 de Radinghem*, 1920.

³⁹⁸ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, *op. cit.*, p. 477-480.

³⁹⁹ Yvonne Gille-Lecompte, *Entretiens*.

révision où il a été réformé. Donc, au mois d'août 1914, quand la guerre est déclarée et que tous les hommes ont rejoint leur régiment, lui n'a pas été appelé. Mais, avec les Allemands, ça n'était plus les mêmes règles et il risquait d'être fait prisonnier.

Pa'Tin tenait le café de Laventure avec Maman Clémence. Quand ils ont su que les Allemands étaient là et qu'ils venaient dans les hameaux, Pa'Tin s'est mis à courir jusqu'à Lannoy où était son beau-garçon pour l'avertir. Il a crié : « Sauve-te, v'là les Allemands ». Papa s'est sauvé aussitôt. Il est parti comme il était, avec vingt-huit sous en poche et une chemise déchirée dans le dos. Maman était toute seule quand les Allemands sont arrivés quelques minutes après.⁴⁰⁰

La population du canton tente de fuir devant l'avancée allemande. La fuite quand on peut, comme on peut :

Henri Delerue, maire d'Illies, mais aussi industriel chimiste, voit ses usines spécialement visées par les tirs de destruction. Il fait évacuer les siens à bord de la Delage. Roland Pilain la conduisait. C'était l'automobile de l'usine, de l'affaire, mais Bon Papa l'utilisait pour des visites à lui et ses fils la prenaient pour se rendre à Lille. Les vitres étaient en mica, la voiture était décapotable, alors l'air passait de partout ; on avait froid dedans. C'est dans cette automobile-là que la famille est partie en octobre 1914. La dernière fois qu'on a vu le moulin de Vaast-Côme, c'est quand on est parti évacuer. Le moulin avait un socle en briques et ses ailes étaient toujours en toile grise. Il a été démoli tout de suite. Déjà quand on est parti, il était si démoli qu'on pouvait dire qu'il n'y avait plus de moulin.⁴⁰¹

Le 11, « une forte colonne allemande, avec de l'artillerie, est signalée, marchant d'Illies vers La Bassée. Les Allemands ne se laissent pas déborder.⁴⁰² » Le sort de La Bassée, verrou sud sur la RN 41, est sur le point d'être réglé lorsque les soldats du Reich wilhelmien apprennent l'arrivée imminente de gros bataillons de l'armée britannique sur le secteur, venant au secours des troupes françaises, inférieures en nombre. Les 12, 13 et 14, les combats sont violents ; il y a des pertes importantes de chaque côté. Au soir du 15, les deux armées allemande et alliée sont face à face sur un front qui s'étend de La Bassée à Armentières. Le 16 octobre, l'attaque conjointe des Britanniques et des Français à partir des zones basses de l'Alloeu force les Allemands au repli : ils quittent le hameau de Piètre à Aubers et celui des Rouges Bancs à Fromelles. Le 17, le nouveau recul allemand dans le Haut Pommereau à Aubers, à la Cliqueterie à Herlies, au Transloy à Illies et au Vert Touquet à Fromelles, s'accompagne encore de nombreux militaires tués. Suivons le cas d'Otto Bauer.

Hier Ruhet in Gott

Otto Bauer

2^e comp. 637

Otto Bauer est décédé au même moment que Heinrich Metzger, mais un kilomètre plus loin. Il est enterré au cimetière allemand de Wicres. Son nom figure aujourd'hui encore parmi les tombes du cimetière allemand de Wicres-village qui regroupe depuis les années 1920 les sépultures d'une petite dizaine de cimetières du début de la Grande Guerre. Il y a eu par conséquent, réellement, un soldat allemand du nom d'Otto Bauer. On aurait pu en douter car, à côté de la vie réelle de celui qui est inhumé à Wicres-village, existe une vie inventée, celle du héros du roman de Léon Bocquet *Le fardeau des jours*. Cet Otto Bauer-là avait son cantonnement près de Willy là où les soldats allemands disposaient d'un *Ruhe*, leur espace de repos, et où, aussi, les civils encore présents avaient

⁴⁰⁰ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

⁴⁰¹ Madeleine Delerue, Entretiens.

⁴⁰² James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, *op. cit.*, p. 477-480.

leurs maisons et leurs baraquements improvisés, l'essentiel des logements de ce petit hameau étant réquisitionnés par les Allemands occupants. L'Otto Bauer du roman y a rencontré une jeune fille d'Illies, Mélanie Vasseur, à qui il a fait un enfant qu'il n'a jamais vu puisqu'il est décédé avant sa naissance, « un enfant de la guerre ». Mélanie se rend souvent au cimetière où Otto Bauer est inhumé. Elle connaît par cœur les tombes. Elle revient dans l'immédiate après-guerre sur les traces de son passé. En voici la description en 1920.

Symétriques, alignés au cordeau, les tertres s'ordonnaient selon un protocole conforme à la qualité des défunts. La pensée germanique, par delà le néant de la vie, avait voulu renier le trépas égalitaire. Elle avait réussi à hiérarchiser la mort. Au centre, juchée sur un tumulus, une énorme croix de pierre, basaltique trophée d'orgueil, érigeait ses bras lourds. Le soubassement étalait une fastueuse inscription aux lettres d'or :

*Prinz Friedrich von Niederland
2, Westphalichen Brigad*

Sous quoi, grossièrement, un Français irrévérencieux avait, depuis la débâcle, gravé ces mots de lèse-majesté et d'offense : « Cochon de Boche ». Revanche ingénue, guerre des langues, démenti flagrant, peut-être involontaire, au mensonge de l'épithète emphatique qu'on lisait au revers du monument :

Ici est tombé le peuple antique et fier, à jamais indompté,
Qui, surpassant son destin, est ressuscité pour la vie éternelle
Dans la forêt royale de l'idéale Patrie.

Tous sont morts en héros.

Et ces soldats ainsi glorifiés, sous l'impérieuse domination de leur chef de droit divin, ils étaient rangés comme à la caserne pour une parade. Préséance de l'état-major et des officiers : des stèles prétentieuses de marbre blanc, un espace plus grand pour leur poussière, un intervalle entre leurs corps, indiquaient que ces seigneurs de la tuerie continuaient de se guinder en souvenir au-dessus du vulgaire asservi. Une ferronnerie aux attributs guerriers les séparait de leurs subordonnés avec lesquels les princes, les hobereaux et les gens galonnés ne sauraient se commettre sans risquer leur prestige. A distance, travées sur travées, par lignes compactes, troupe d'assaut ou rempart, se pressait la simple soldatesque. Des centaines, des milliers, leur *in memoriam* réduit à un nom sur un pavé, parfois à moins encore : un numéro de régiment que la mousse comblait de son fruste relief. Et plus loin, de guingois, appuyées l'une sur l'autre, déjetées par l'affaissement sinistre du sol, les croix de sapin, le pullulement des croix qui meurent sur les morts. Elles matriculaient des anonymes.⁴⁰³

Dans son roman *Le fardeau des jours*, Léon Bocquet traite du thème de l'enfant de l'ennemi. La petite Maria est la fille d'Otto Bauer, soldat westphalien. Viol ou consentement ? L'enfant de l'ennemi⁴⁰⁴, ici, semble bien être le fruit d'un amour accepté. Mélanie, la mère, cultive en effet le souvenir heureux de la courte période vécue avec le soldat allemand. Elle ne connaît pas encore le décès ni le lieu de sépulture d'Otto Bauer quand elle exprime ainsi sa fidélité à l'amant disparu :

Il avait promis de revenir ; il n'était jamais revenu. Oubli ? Abandon ? Mélanie n'osait prononcer ces mots. D'y penser seulement lui paraissait impie. Il n'était pas revenu parce qu'il avait été, sans doute, une des victimes expiatoires. Si elle savait seulement où le cher corps était couché ! Telle une veuve de guerre, elle partirait pour le pèlerinage sacré. N'importe où, elle irait. Elle s'agenouillerait sur le tertre et crierait la fidélité de son souvenir et de son amour malgré les reproches, malgré les avanies, malgré tout. Elle s'en retournerait apaisée et plus forte ; elle ne réclamait pas le bonheur, puisque son bonheur

⁴⁰³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 133, 115 à 118.

⁴⁰⁴ Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'Enfant de l'ennemi*, Paris, Aubier Collection historique, 1995.

était mort, elle ne voulait que la certitude de l'amour affirmé, la douloureuse certitude qu'il avait péri, celui à qui elle avait voué son âme.⁴⁰⁵

Pourtant, en dépit de l'acceptation par Mélanie de la relation amoureuse avec l'Allemand Otto Bauer, l'enfant reste « l'enfant de l'ennemi ». Il est proscrit. Ce phénomène est une réalité peu évoquée, le nombre de cas précis étant impossible à établir, surtout lors des périodes d'invasion ; durant l'automne 1914, en particulier, de telles situations furent sans doute nombreuses, mais on ne peut les chiffrer. Traité par Stéphane Audoin-Rouzeau sur un mode scientifique, le phénomène des enfants de guerre est certainement un aspect du conflit parmi les plus mal connus, en dehors de cette recherche spécifique. Qu'il soit le fruit d'amours volontaires ou non, l'enfant du délit met les protagonistes face à leurs représentations communautaires : le corps social villageois considère le soldat étranger comme responsable, la femme comme fautive et l'enfant comme coupable d'avoir de telles origines. A cela se mêlent les « atrocités » commises par l'ennemi en Belgique et dans le nord de la France, comme l'affaire des « 20 000 de Radinghem ». Le tout donne l'impression que le soldat allemand abuse de la faiblesse des occupés.

Traité par Léon Bocquet sous une forme romanesque, le phénomène des enfants de guerre prend pour nom Maria, l'enfant de Mélanie, régulièrement surnommée « bâtard du crime ». Quant à la mère « fautive », elle est toujours poursuivie de quolibets tels que « la petite sournoise », « sale teigne » et « cagnasse ». Mais, pour certains, de plus, elle est synonyme de femme facile prête à tous les plaisirs ; elle devient alors « la Nitouche », « la Mijaurée », « la belle en cuisse » :

Hé ! Hé ! La Nitouche, toujours belle et toujours éprise des Boches, alors ? Mais les Français aussi savent donner du plaisir aux jolies filles.

Mijaurée, va ! Tu peux bien faire ta sucrée avec le bâtard que tu traînes. Non mais ! Tu as acheté une vertu, paraît ? Depuis quand ? Tu n'as pas toujours été aussi farouche ! A preuve que tu les as ouverts, tes sacrés brancards !

On se reverra, je te le jure ! Tu y passeras ! Le chemin est déjà frayé d'ailleurs. Je te revaudrai ça, la belle en cuisse...⁴⁰⁶

Juste durant la gestation du futur bébé du roman, hiver 1914, printemps et été 1915, un débat est lancé par le journal *Le Matin* du 7 janvier 1915. Il oppose avec virulence deux camps. Certains sont défavorables à l'idée même de l'avortement au nom du prix de la vie et parce que l'éducation pourra inculquer à ces enfants de père allemand des principes qui en feront de « bons Français ». D'autres sont hostiles à toute conservation du « viol boche » et parlent de souillure de la race. Finalement la loi du 24 mars 1915 va faciliter l'accouchement sous le secret pour ce type de naissance⁴⁰⁷. Mais les Vasseur, cultivés, qui auraient pu être au courant de cette loi, sont en route vers les destinations imprévues de l'exode des réfugiés. Ils sont sans logement personnel et probablement sans accès aux nouveaux textes des autorités publiques ; le seraient-ils que Mélanie ne voudrait peut-être pas profiter des facilités proposées par le gouvernement. Mélanie accouchera de « l'enfant de l'ennemi » quelque part sur les chemins de son évacuation et gardera la fille qui est née.

Il est certain que souvent, sous le couvert d'un accord de façade, des militaires ont usé de leur prestige, de leur pouvoir ou de leur force pour exiger la soumission des femmes de tous âges auxquelles ils s'adressaient. Le terme à utiliser est bien alors celui d'un viol,

⁴⁰⁵ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 131.

⁴⁰⁶ Léon Bocquet, *Ibid.*, p. 136.

⁴⁰⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'Enfant de l'ennemi*, op.cit., p. 181.

accompagné ou non d'humiliations, de brutalités physiques, d'usage d'armes, de violences. Stéphane Audoin-Rouzeau y voit la conquête symbolique de l'adversaire par le violeur qui, à travers le corps des femmes du pays conquis, prend le pouvoir, imprimant la peur autour de lui, franchissant par sa virilité exacerbée le seuil des maisons comme pour signifier que tout le pays est à prendre sous sa coupe, et éprouvant un vif sentiment d'impunité tant cette expérience est commune, tant cet assouvissement est un moyen ordinaire de s'imposer chez soi. Difficile alors de distinguer le consentement du viol. Difficile de dire si Mélanie était libre de coucher comme elle le voulait avec Otto Bauer. Difficile de parler de traumatisme si la femme ne se plaint pas. Histoire culturelle que celle imaginée par Léon Bocquet. Les familles Bécu et Vasseur d'Illies s'inscrivent dans une perspective annonçant les affrontements de genre du XX^e siècle et qui sont déjà à l'œuvre quand la guerre commence. « Objet culturel nouveau »⁴⁰⁸, le rapport au traumatisme, à la violence, au viol chez les femmes en guerre, est ici particulièrement privilégié.

Le 18 octobre 1914, le sort de la bataille de La Bassée bascule en faveur des militaires allemands qui entament leur emprise sur le secteur en bombardant de façon intense les points stratégiques et en incendiant les lieux à reconquérir. La population, affolée quand elle n'a pas encore réussi à fuir, voit sur place les morts nombreux des deux camps : partout les Britanniques sont repoussés et ce recul s'accompagne du décès de nombreux engagés dont James Boyle, près du château de Warneton. Le 19, les incendies reprennent sur Illies et Herlies, traumatisant encore un peu plus les soldats britanniques, comme Edward Tanner, choqués par ces conditions inouïes de bataille. « Le 20, les Allemands contre-attaquent »⁴⁰⁹ : c'est en ce jour que décède Heinrich Metzger. C'est peut-être le 21 que mourra Otto Bauer, défendant la RN 41. Le 27, au soir, le village de Neuve-Chapelle est reconquis par les militaires de l'armée impériale qui désormais, et pour six mois, occupe cette vigie en direction de la Lys et des bas pays flamands. Le canton est entièrement allemand mais les hommes sont épuisés.

Désormais et jusqu'à Pâques 1915, une nouvelle frontière est en train d'être installée par l'armée allemande, séparant « la France » des territoires occupés, dont le canton de La Bassée. Les militaires allemands mettent donc en place une barrière de fortifications qui inclut les onze communes dans un ensemble de lignes qui courent jusqu'en Belgique au nord et jusqu'en Suisse à l'est. L'espace ainsi délimité, « sorte de limes jamais vu depuis la chute de Rome »⁴¹⁰, protégé par des barbelés, des tranchées-abris, des blockhaus et des creusements sur plusieurs rangées de lignes, établi par les militaires et des ouvriers pris dans la population locale, est conçu pour durer.⁴¹¹ Face aux Britanniques qui avaient déjà appliqué ce système dans la guerre des Boers, l'armée allemande installe des alignements en profondeur, à deux mille ou trois mille mètres à l'arrière, afin de se protéger en cas de recul de leurs troupes.⁴¹²

D'un lieu à l'autre du canton, de La Bassée et Illies jusqu'à Fromelles et Aubers, il y a continuité mais adaptation : tantôt ce sont des abris profonds, enterrés de dix mètres, les *Stollen*, capables de résister à des bombardements violents et reliés par des sapes⁴¹³, comme on en voit trace cent ans après à Illies, au hameau du Hus ; tantôt ce sont des fortifications anti-obus et des postes de mitrailleuses en béton, observables aujourd'hui encore au hameau de la Bouchaine, des murs de tranchées renforcés de pitchpin et de fer

⁴⁰⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'Enfant de l'ennemi*, op. cit., p. 45.

⁴⁰⁹ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, op. cit., p. 477-480.

⁴¹⁰ John Keegan, *The First World War*, op. cit., p. 218.

⁴¹¹ BHStA/IV, *Bänderristion, Bund 1, Bund 2, A und B Betonsteine*.

⁴¹² BHStA/IV, *Arm BH 3, n° 16, Aussteifung eines Rahmens*.

⁴¹³ BHStA/IV, *Arm BH 3, n° 16, Unterschlung im vordersten Graben*.

avec des sols en caillebotis⁴¹⁴ ainsi qu'il a été raconté par les habitants du canton à leur retour d'exode en 1920⁴¹⁵ ; et enfin il existe des asiles plus confortables, munis de lumière électrique, sortes de casemates avec planchers et cloisons intérieures, isolées du dehors par des tapis et des tentures, parfois des ornements sacerdotaux détournés de leur usage⁴¹⁶, qui possèdent salle de bains carrelée, téléphone relié à l'arrière d'une part et aux batteries d'artillerie d'autre part et chambres avec lits sur sommier.⁴¹⁷

Il n'y a donc pas de spécimen type, répété uniformément le long des kilomètres de lignes, mais des modèles différents selon la nature du terrain et le positionnement, la densité des troupes et le point de vue des chefs, les circonstances des batailles et la proximité du *no man's land*⁴¹⁸. On peut remarquer ainsi que les blockhaus allemands de Lannoy et de Montécouvé, à Illies, distants de 2000 mètres des lignes alliées, et protégés par des réseaux de barbelés fixes et de piquets à vis, représentent une grande variété de spécimens dont certains pourtant sont identiques⁴¹⁹ : abris bétonnés appuyés sur des ruines de maisons et de fermes, demi-lunes abritant des réserves de munitions, fortins permettant aux troupes de se reposer, hôpital de terrain, refuges avec visière ouverte à mitrailleuses permettant de tirer à 180°, observatoire avec tourelle surélevée, abris pour signaux lumineux. Le maintien en l'état de ces lignes exige l'emploi massif de matériels : boisages et fascines pour tenir les parois des tranchées ; rondins tirés des arbres pour consolider les murs et les plafonds des abris ; caillebotis pour s'épargner le contact avec l'eau stagnante.⁴²⁰

Les onze communes du canton étaient riches de leurs commerces dynamiques à Sainghin, d'une agriculture et d'une industrie - surtout chimique - intégrées à Illies, des artisans et des manufacturiers innovants à Marquillies, des ouvriers de fabriques à Salomé et des services urbains performants à La Bassée. Désormais, les onze communes sont dédiées à la préservation de l'armée allemande avec des alignements bétonnés qui sont l'inscription de la défense militaire allemande dans le territoire. « En plus d'être une violation du territoire national, les blockhaus sont une atteinte au droit des gens et un grave préjudice à la vie économique »⁴²¹. Ces tranchées allemandes qui strient le canton en longues zébrures parallèles à la vallée de la Lys et à la RN 41, et au-delà, sont certes un moyen trouvé par l'occupant pour garder le contrôle du territoire nouvellement acquis, mais elles sont aussi un obstacle à toute opération économique d'envergure. Certes, ces lignes sont un aboutissement stratégique car elles empêchent l'ennemi d'atteindre l'arrière, un aboutissement militaire puisque les plaines basses de l'Alloeu sont dominées, et un aboutissement sectoriel étant donné que le front britannique et français est maintenu éloigné ; mais ces lignes, en dépit de l'expertise allemande du territoire, signent aussi l'immobilité et la désertification économique, préjudiciables aux occupants eux-mêmes.⁴²²

« L'avantage allemand est tactique puisqu'ils ont fait le choix du terrain⁴²³ ». Si, de la part de l'état-major allemand, la stratégie est évidente de mettre leur dévolu sur la RN 41, pour les soldats de base, l'enthousiasme initial, quand il existait, a sérieusement régressé devant des attaques qui opposent dorénavant deux armées, deux fronts, deux

⁴¹⁴ BHStA/IV, *Starkstrom-Abteilung, Komp. n° 106, Bund 11*.

⁴¹⁵ Madeleine Delerue, *Entretien*.

⁴¹⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours, op. cit.*, p. X.

⁴¹⁷ BHStA/IV, *Genral der Pioniere 6, Bund 78*, 12 juin 1915.

⁴¹⁸ Marcus Klauer, visite sur le site des blockhaus du Hus, de Lannoy et de Montécouvé, le 10 octobre 2010.

⁴¹⁹ BHStA/IV, *Starkstrom-Abteilung. 6, Bund 5*.

⁴²⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre, Les tranchées*, dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 249.

⁴²¹ John Keegan, *The First World War, op. cit.*, p. 233.

⁴²² BHStA/IV, *Bänderrisston, n° 6, Bund 5, Abschnittsoffizier, Bauleitung 61*.

⁴²³ John Keegan, *The First World War, op. cit.*, p. 234.

lignes d'hommes séparés par des barbelés, des casemates et des rangées de bunkers remplis de mitrailleuses. Gerd Krumeich ne conteste pas que se soit développée, en Allemagne et dans l'armée allemande, durant le mois d'août 1914, une véritable ivresse guerrière, mais il ajoute que désormais cohabitent une grande nervosité et un sentiment d'oppression, de désarroi, voire de panique⁴²⁴, qui contaminent la mentalité du soldat en guerre. Seule une minorité vit encore dans l'exaltation.

Le contexte, dans le canton, des tirs de destructions visant les clochers, les moulins et les usines, et le comportement violent des occupants comme lors de l'affaire des « 20 000 de Radinghem », créent une vision sombre des zones occupées qui a pu transparaître par le biais des photographes allemands. Témoins amateurs ou professionnels, ils prennent des clichés des sites démolis, avec, parfois, un ou deux soldats de l'armée impériale donnant à voir que les territoires sont en leur possession mais qu'ils sont en grande souffrance. Le prince Rupprecht, dit éprouver « de la compassion pour la ville (l'agglomération lilloise) durement éprouvée ». Au total, en octobre 1914, au milieu d'hommes sûrs d'eux en pays conquis, il faut voir aussi que d'autres soldats allemands ressentent appréhension et anxiété, contrairement à la réécriture de la Grande Guerre qui a créé à posteriori un mythe de jeunes volontaires partis à l'assaut des ennemis au son du *Deutschland über alles*⁴²⁵. Parmi ces Allemands du canton, considérons le cas de Dominique Richert.

Dominique Richert est un Alsacien du Sundgau, plus précisément de Saint-Ulrich, près de Dannemarie. Né en 1893 dans une famille de paysans, il n'a pas été scolarisé longtemps et ne connaît pas la langue de la France pour laquelle il n'a guère d'attachement ; pourtant, il ne ressent pas non plus de sentiment patriotique envers l'Allemagne. Il s'inscrit dans un territoire tampon, un entre-deux, un espace intermédiaire qui lui suffit. Le 16 octobre 1913, à l'âge de vingt ans, il est appelé sous les drapeaux de l'armée impériale. Lorsque la guerre éclate, il reste étranger à la liesse que d'aucuns ont pu manifester. Il se sent aussitôt comme une sorte d'opposant à la mort annoncée des soldats qui partent au front : il ne veut pas mourir pour une abstraction. Ce qui lui importe, ce sont ses liens personnels et familiaux.⁴²⁶

Je n'avais pour ma part aucune envie de chanter parce que je pensais qu'une guerre offre toutes les chances de se faire tuer. C'est une perspective extrêmement désagréable. De même, je m'inquiétais en pensant aux miens et à mon village qui se trouve tout contre la frontière et risquait donc une destruction. (Le 1^{er} août, sa famille vient le voir à la caserne.) Ce fut une séparation pénible puisque nous ne savions pas si l'on se reverrait un jour. Nous pleurons tous les trois. En s'en allant mon père me recommanda d'être toujours très prudent et de ne jamais me porter volontaire pour quoi que ce soit. Cet avertissement était superflu car mon amour de la patrie n'était pas considérable et l'idée de mourir en héros, comme on disait, me faisait frémir d'horreur.⁴²⁷

Dominique Richert se soumet ; il ne se révolte pas. Il combat, servant au sein du 4^e régiment d'infanterie badois *Prinz Wilhelm* n° 112, 1^e compagnie, d'abord en Alsace puis sur le front de La Bassée où il se trouve durant l'automne 1914. Selon son

⁴²⁴ Jean-Jacques Becker, « Entrées en guerre, Combattre, Les tranchées », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 249.

⁴²⁵ Jacques Frémeaux, *op. cit.*, p. 76.

⁴²⁶ Ulrich Richert, *Retour au Sundgau*, Strasbourg, Ed. La nuée bleue, 2003.

⁴²⁷ Dominique Richert, *Les cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Strasbourg, Ed. La nuée bleue, 1998.

témoignage⁴²⁸, il apparaît que le 4.InfReg 112 fait partie des unités allemandes présentes dans le canton dès octobre 1914 : le régiment badois de Dominique Richert, bien que non recensé par le capitaine Klauer dans sa liste effectuée à partir des sépultures d'Illies, est pourtant impliqué dans les combats du secteur. On a vu qu'il convient de se montrer prudent et d'accepter ne pas connaître la totalité des régiments allemands en guerre dans cette portion du front occidental.

On resta environ quinze jours dans ces tranchées sans être relevés. Comme il pleuvait souvent, elles furent remplies de boue et de saleté à tel point que l'on restait souvent collé au sol. Nulle part un endroit sec où l'on aurait pu s'allonger ou s'asseoir ! Quant à nos pieds, on n'arrivait jamais à les réchauffer. Beaucoup de soldats souffraient de rhumes, de toux, d'enrouement. Les nuits étaient interminables. Bref, c'était une vie désespérante. Au lieu de pleinement se reposer, on dut s'exercer à un tas de bêtises : apprendre à se présenter, pas de l'oie, bref, la même rengaine que dans une cour de caserne.⁴²⁹

Pour l'heure, le régiment badois de Dominique Richert est confronté à la division Lahore et à la division Meerut qui ont débarqué dans le port de Marseille respectivement les 26 septembre et 11 octobre 1914, ont été acheminées en chemin de fer vers le nord de la France où combat le *BEF*, et forment à présent, depuis le 23 octobre, le Corps des Armées des Indes. Ces soldats de couleur à la fois étonnent et épouvantent les militaires allemands cantonnés à Neuve-Chapelle, Illies, Aubers et Fromelles. Le soldat fantassin Richert écrit :

Le bruit circula que la tranchée anglaise était occupée par des Noirs hindous. Et, effectivement, on voyait ça et là un turban, leur coiffure traditionnelle. Comme on se méfiait d'eux, la moitié des nôtres étaient de garde la nuit. Alors qu'il faisait nuit noire, un Hindou sauta dans notre tranchée et leva les mains en l'air. Personne ne l'avait vu venir. Il nous indiquait sans cesse la direction des Anglais en nous mimant de sa main le geste de trancher la gorge. On alla chercher un engagé qui comprenait l'anglais ; et l'hindou nous dit que lui et ses camarades détestaient les Anglais et que tous voulaient nous rejoindre pour les combattre. On le crut et nous le laissâmes repartir chercher ses camarades. Lorsqu'on entendit un éclat de rire retentissant, on comprit qu'il nous avait bel et bien possédé. [Un beau matin], six fusils manquèrent. Les Hindous s'étaient glissés jusqu'aux meurtrières, avaient subtilisé les armes qui s'y trouvaient et pris la fuite sans que les guetteurs ne remarquent quoi que ce soit. [Une nuit], on se tenait à six mètres en retrait, prêts à tirer et les sens aux aguets. On ne voyait rien, on n'entendait rien. Soudain, deux cris terribles éclatèrent dans la nuit. Ils avaient été poussés par nos sapeurs. Nous avons ouvert le feu dans la nuit en nous précipitant vers les deux hommes. Ils gisaient dans la sape. L'un était mort, l'autre grièvement blessé. Tous deux avaient été poignardé par des Hindous venus doucement, en rampant.⁴³⁰

Certes, la vie au front que découvre Dominique Richert est déjà une succession d'épreuves ; la présence des troupes indiennes dans les tranchées d'en face ajoute encore à son stress, personne n'étant jamais à l'abri d'une action surprise ou d'un fait d'éclat opéré par ces guerriers mal connus. Le journal *Sur le vif* relate justement, relativement à cette époque d'octobre 1914, le comportement de ces soldats qui surprennent les Allemands par leurs façons d'agir. Bien sûr, il ne faut pas exclure la dimension propagande de ce journal ;

⁴²⁸ Hilda Inderwildi, *Dominique Richert, Les cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Compte-rendu de colloque, Toulouse 2.

⁴²⁹ Dominique Richert, *Beste Gelengenheit zum Sterben*, Munich, Knesebeck und Sterben, 1989 ; *Les Cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Strasbourg, La Nuée bleue, p. 121. Remarque : le texte cité provient d'une traduction à partir du texte qui fut d'abord édité en France.

⁴³⁰ Dominique Richert, *Beste Gelengenheit zum Sterben*, op. cit., p. 50.

pourtant, en dépit des mots emplis d'emphase (traîtrise, terrible, patience de tigre, etc.) et des stéréotypes (les braves Gurkhas aux pieds nus, etc.), une réalité transparait, celle de la surprise devant des adversaires nouveaux :

Les braves Gurkhas s'enfoncèrent aussitôt dans l'intérieur, pieds nus, armés seulement de leur terrible *kukri*. Pendant la route, où il s'agissait de se glisser entre les avant-postes, pas une parole, pas un geste. Aussitôt, six Gurkhas se mettent à ramper, chacun vers une sentinelle, lentement, avec une patience de tigre à l'affût, sans que le moindre mouvement, un bruissement de feuille morte, décèle leur approche.⁴³¹ Rien n'échappe aux Sikhs et aux Gurkhas habitués à se défier des traîtrises de la jungle.⁴³²

Les Allemands sont confrontés à des combats contre les Britanniques et les Indiens d'une ampleur telle que seules les salves d'artillerie viennent à bout de l'impétuosité des hommes. Pourtant, en dépit de ces tirs et de cette volonté, l'armée allemande fait du surplace dans le secteur de La Bassée depuis le 9 octobre ; en effet, malgré des batailles très rudes, ni les Prussiens ni les Bavaois ne réussissent à s'implanter dans les terres voisines de l'Alloeu. Le piétinement commence à être perçu par les hommes côté allemand même si, côté allié, la résistance au rouleau compresseur ennemi n'est pas encore bien consciente à l'échelle des troupes de combat.⁴³³ Cependant le changement de la donne s'opère peu à peu dans les esprits et sur le terrain, bien que les troupes française et britannique soient épuisées et que les militaires occupants ne soient pas en déroute. D'ailleurs les Allemands réagissent déjà : en quelques jours, ils se fortifient avec leurs lignes quasi indélogeables à tel point que les coups successifs des Britanniques n'y peuvent rien quand les offensives reprennent de début novembre à fin décembre 1914.

Les escarmouches d'abord, puis l'artillerie qui tonne, et enfin les ruées sur l'adversaire face au feu des artilleurs et des fantassins : Dominique Richet, stationné dans les cantonnements du secteur de La Bassée, engagé à participer aux combats pour Violaines puis pour la prise de Givenchy, a connu le martyre des premières heures des tentatives de percée de la guerre de position. « Beaucoup de cadavres anglais, tombés trois semaines plus tôt, se trouvaient encore sur le champ de bataille de Violaines. On vit plusieurs corbeaux installés sur eux, en train de prendre leur repas. »⁴³⁴ Finalement, c'est le recul, la perte du saillant de Vermelles, le retrait sur les positions de deuxième ligne. La défaite allemande a son commentateur dans le camp adverse, le fantassin-tonnelier Louis Barthas qui, dans ses carnets, raconte, de façon parallèle, la guerre des tranchées sur le territoire de la ligne du front Armentières – La Bassée – Lens qu'il découvre le jour de son arrivée le 9 novembre 1914 :

On nous conduisit dans la salle de l'école où l'on s'endormit aussitôt sur un peu de paille humide. Dans la nuit, nous fûmes éveillés en sursaut par des détonations proches qui ébranlèrent l'école. Nous fûmes épouvantés d'entendre un tel fracas. Terrifiés, certains s'enfuirent dans la nuit noire, d'autres en rampant se faufilèrent sous les bancs et les tables empilés sur un côté de la salle. Le jour nous apparut comme une délivrance.

J'étais aux confins de la civilisation ; à deux kilomètres, les hommes étaient replongés vingt siècles en arrière au milieu de la barbarie qui régnait en ces temps reculés. L'esprit abîmé, j'allais retourner sur mes pas lorsque je vis arriver venant des lignes trois habitants des tranchées. Je les regardai avec effroi ; ils étaient couverts de boue de la pointe de leurs souliers à la calotte de leur képi, comme s'ils venaient de traverser un lac de vase. Leurs mains, leur visage, moustaches, cils, cheveux étaient également couverts de boue

⁴³¹ *Sur le vif*, n° 1, 14 novembre 1914, p. 13.

⁴³² *Sur le vif*, n° 49, 16 octobre 1915, p. 5.

⁴³³ Jean-Jacques Becker, *L'année 14*, op. cit., p. 200.

⁴³⁴ Dominique Richert, *Beste Gelengenheit zum Sterben*, op. cit., p. 51.

visqueuse. Mais voilà que ces trois revenants m'appellent par mon nom et me font signe. Alors je reconnais trois camarades. Ils me dépeignent leur triste sort : chaque jour, il fallait attaquer, patrouiller, ou travailler ; les mitrailleuses faisaient rage ; il fallait se coucher des heures entières dans la boue ; pluies quotidiennes ; pas d'abris ; mal ravitaillés. Tel était leur triste sort, tel allait être le mien.⁴³⁵

Mêmes endroits, mêmes conditions de vie, mêmes batailles, même effroi partagé par Dominique Richert, le paysan alsacien enrôlé dans l'armée allemande, et par Louis Barthas, le tonnelier languedocien mobilisé dans l'armée française. Quand l'un dit : « Ce fut un massacre, un carnage » (Barthas, p. 88), l'autre raconte : « C'était une vision horrible, les morts, les blessés gisaient partout » (Richert, p. 60). L'analyse conjointe, et parfois divergente, de ces deux destins comparables, de ces deux écrivains ruraux, de ces deux parcours quasi identiques dans deux camps différents, a été menée à la fois par Remi Cazals⁴³⁶ et par Stéphane Audoin-Rouzeau⁴³⁷. Le parallèle entre les deux récits⁴³⁸ souligne d'abord la dureté de la guerre (le terme *wieder* utilisé fréquemment par Dominique Richert traduit la réalité inexorable des choses que souligne aussi Louis Barthas) ; ensuite, l'autre point commun est que les représentations de la guerre ne sont ni sacralisantes, ni héroïsantes, ni banalisantes (Dominique Richert est pragmatique et cette adaptation au quotidien lui permet de supporter le conflit ; Louis Barthas ne montre pas non plus d'esprit militariste) ; enfin apparaissent des valeurs comme la dénonciation de la lâcheté, la loyauté envers les camarades et le refus de l'embrigadement (Dominique Richert comme Louis Barthas développent une stratégie d'évitement afin de rester en vie, mais dans le respect des autres soldats à leurs côtés).⁴³⁹

IV. Bilan : Un front fixé après la bataille de La Bassée (18-19 octobre 1914)

Ces hommes du rang et ces grands soldats, ces fantassins et ces officiers, ces alliés ou ces ennemis, entraperçus au long des premiers mois de la guerre, Hubert Hamilton, Edward Tanner ou James Boyle, Otto Bauer ou Heinrich Metzger, concrétisent le bilan accablant de la fin de 1914 : il y a, parmi les belligérants, trois mille morts par jour durant la mi-août 1914, et, pour la demi-année 1914, soixante mille morts par mois. Ces données lourdes ne sont alors pas connues, bien que, par les deuils individuels, la conscience en soit déjà un peu perceptible. Ce sont les travaux de Louis Martin, qui ont permis, en 1920, donc après la guerre, de faire la lumière sur cette hécatombe.⁴⁴⁰ La presse, quant à elle, donne des informations si caricaturales que personne ne la croit, mais elle laisse espérer, malgré tout, - ou craindre - qu'une partie de ce qui est écrit soit vrai. Le résultat concret, face à cette propagande et à ces décès dont on suppose qu'ils sont trop

⁴³⁵ Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La découverte, 1997, p. 42, 43, 45, 59 et 66.

⁴³⁶ Rémy Cazals, *Deux fantassins de la Grande Guerre : Louis Barthas et Dominik Richert*. Colloque de Montpellier, 1998.

⁴³⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *Violence et consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial*, in Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (sous la direction de), *Pour une histoire culturelle*, Paris, le Seuil, 1997, p. 251-271.

⁴³⁸ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999.

⁴³⁹ Hilda Inderwildi, *Naissance et constitution d'une conscience pacifiste chez Dominique Richert*, contribution. Colloque de Montpellier, 1998.

⁴⁴⁰ Louis Martin, travaux cités par Jean-Jacques Becker, *L'année 14*, Paris, Armand Colin, p. 218.

nombreux, est que la guerre est bloquée, que chacun se fortifie sur sa portion de territoire pour n'en point déloger, que l'on passe alors à la « guerre immobile », selon l'expression de Jean-Jacques Becker, les deux armées se faisant face dans les réseaux de lignes. L'année 1914 se termine avec la guerre qui dure, avec l'acceptation de la prolongation de la guerre.

Ce « grand consentement »⁴⁴¹, qui mènera aux quatre années du conflit, contient en germe tout ce que sera, tout ce que deviendra la Première guerre mondiale, à savoir la guerre forcément industrielle pour réussir les percées des lignes ankylosées d'en face, la recherche de nouveaux champs de bataille afin de disperser les forces de l'ennemi, le ralliement des neutres pour gonfler des effectifs qui se réduisent à cause du front dévoreur de soldats, la guerre sur mer et en outremer pour empêcher chacun des pays belligérants de compter sur son réservoir de coloniaux, la venue en Europe des hommes des pays alliés qui apporteront leur nombre sur les champs de bataille occidentaux. Et, parallèlement à l'acceptation de la durée, se met en place la culture de guerre, c'est à dire l'intégration des populations dans la guerre.⁴⁴² Grâce à une censure et à un matraquage de propagande qui commencent à s'organiser, acceptés comme tels par les peuples européens qui y voient un moyen d'apaiser la souffrance de ne pas savoir, la guerre bloquée va s'installer sur le terrain comme dans les esprits.

Même si les conditions changent et que les troupes sont d'origine différente, en dépit d'une sophistication plus grande du matériel, malgré des façons renouvelées de lancer des tentatives de rupture des lignes, il adviendra que le système des tranchées tiendra et que le front ne variera que peu, à peine de un ou deux kilomètres sur la portion qui jouxte le canton de La Bassée. La fixité sur le terrain y est si grande, d'un moment à l'autre de la Grande Guerre, qu'il semble qu'aucune attaque d'envergure n'ait été tentée sur le tronçon Armentières – La Bassée – Lens. Pourtant, c'est là que s'est déroulée la « mère des batailles »⁴⁴³, la bataille de Neuve-Chapelle, qui fut et qui reste un sujet d'analyse, d'expertise et en tous cas de débat dans tous les camps, notamment celui des Britanniques : comment en venir à autant de morts pour si peu d'avantages ?

⁴⁴¹ Jean-Jacques Becker, *L'année 14*, op. cit., p. 259.

⁴⁴² Stéphane Audoin-Rouzeau, *Bourrage de crâne et information en France en 1914-1918*, in Jean-Jacques Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau (sous la direction de), *Les sociétés européennes et la guerre 1914-1918*, Paris, Université Paris X-Nanterre, 1990, p. 163 et suiv.

⁴⁴³ John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 80-100.

In 1909, Douglas Haig was the chief of the Indian Army.
In 1914, he began the chief of the First Army.
From December 1915 until the armistice of November 1918,
Sir Douglas Haig was commandant-in-chief of the largest army.
His country has ever put into the field.
He has been portrayed as both
an incompetent « butcher and bungler »
and a clear-sighted, imperturbable « architect of victory ».

Andrew Green⁴⁴⁴

Les aspects militaires :

Chapitre 5

La première tentative de percée : Neuve-Chapelle, Mars 1915

François Rucho, soldat du 27^e RI, originaire d'Illies, est toujours en Lorraine puis dans les Ardennes où sa vie militaire a pris une tournure tantôt encore brutale, tantôt plus apaisée qu'à la fin de 1914. Il apprend le morse pour son travail de téléphoniste ; il découvre les premiers avions ; il montre même à bord des appareils et effectue un vol au-dessus des lignes. Il fait des rencontres, celle de son voisin d'Illies, Joseph Carle, qui est allé aux funérailles de son épouse dans le Pas-de-Calais, à Aire-sur-la-Lys, en bordure du Nord occupé.

Nous étions alors en 1915. Nous sommes partis à Champagne-sur-Suippes en rase campagne, à Saint-Jean, Laval, Wargemoulin, Minaucourt pendant une quinzaine de jours terribles. C'est là, à Sommetourbe, que j'ai vu le maréchal des logis Carle rentrant de permission pour aller assister à l'enterrement de sa femme. Les groupes téléphonistes ayant été formés au début de 1915, c'est ainsi que ça m'a permis de voir Monsieur Carle. Entre temps, il fallait étudier l'alphabet morse pour nous mettre au diapason des aviateurs. Et, étant à Champagne, on se trouvait dans un petit camp d'aviation entre la Croix-en-Champagne et Auve, sur la route menant de Châlons-sur-Marne à Sainte-Menehould. Le lieutenant Paix, pilote observateur, nous a fait monter dans un avion pour nous permettre de juger sur pièce. Mais il y a eu ce que je craignais le plus, l'éclatement

⁴⁴⁴ Andrew Green, *Writing the Great War : sir James Edmonds and the Official Histories 1915-1948*, London, Frank Cass, 2003, p. 75.

d'un fuseau pas très loin devant ou sur les côtés. Les carlingues étaient à découvert ; ça n'était pas très brillant. J'aimais beaucoup mieux être à terre à faire des signaux.⁴⁴⁵

Voilà comment, en dépit de toutes les censures, les informations circulent : une rencontre fortuite entre François Rucho et Joseph Carle, et l'un apprend à l'autre ce qui se dit entre originaires des villages occupés. On parle de ceux dont on connaît l'adresse d'évacuation : on cite les lieux. On évoque les personnes encore là-bas dont on craint pour elles sans rien en savoir : on raconte. On discute : la vie du canton hors du canton se reconstitue. On devise sur les gens : quelles nouvelles ? Philomène Carpentier vient d'être tuée par un bombardement qui a visé le territoire d'Illies le 4 février 1915, ce qui signifie que des civils habitent encore les villages occupés par l'armée allemande du côté du versant Lys, à proximité du front ; en dépit de la guerre, il en est encore qui sont là-bas. Louis-Auguste Dubusse a été blessé au pied et admis à l'hôpital temporaire de Guéret le 13 janvier. Emile Delebarre, blessé lui aussi, se trouve depuis le 19 janvier à l'ambulance n° 1 de Ploërmel. Le caporal Constantin Lefebvre est décédé à Anvers le 17 février. Gustave Nomont est rentré le 18 février à l'hôpital, département des éclopés, de Confolens. Camille Degorre vient de sortir le 1^{er} mars de l'hôpital temporaire de Clermont-Ferrand. Des morts, des blessés.

C'est que les préparatifs des prochaines batailles du printemps sont en cours. Chacun des combattants mobilisés au début de l'année 1915, les Français, comme les Britanniques, les alliés de l'armée des Indes comme les Allemands, sait que des opérations s'organisent. De part et d'autre, on est conscient qu'il s'agira de faire évoluer le front, de trouver des stratégies, des tactiques et des armements nouveaux qui feront bouger les lignes adverses, de théoriser et d'appliquer des principes de défense qui rendront les tranchées impénétrables par les adversaires en cas d'attaque. Des deux côtés, les objectifs sont identiques : enfoncer l'ennemi et tenir. C'est la bataille de Neuve-Chapelle des 10, 11 et 12 mars 1915 qui, la première sur le front occidental, servira de base pour améliorer ultérieurement l'appui d'une préparation d'artillerie accompagnée de repérages d'aviation pour situer l'avancée des fantassins et circonscrire le champ opérationnel. C'est son échec aussi qui fournira des réflexions sur la prise en compte des hommes autant que des munitions et des conditions météorologiques. C'est son analyse globale, enfin, qui définira la tentative de percée du front.

I. Le front du canton de La Bassée en mars 1915 : les points de vue britannique et allemand

Les deux armées britannique et allemande, au niveau du canton de La Bassée, entre Armentières et Lens, sont séparées par un *no man's land* de 80 à 200 mètres. En apparence, ce territoire de l'entre-deux semble un espace facile à enlever : rien que quelques champs, un cours d'eau, des bois, une zone fangeuse ; pas de relief intraversable ; comme une invitation à tenter l'assaut.

1) La fin de l'hiver 1914-1915, du côté britannique

⁴⁴⁵ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 7.

Douglas Haig s'est formé à la tête de l'armée des Indes. C'est là qu'il a appris à diriger.⁴⁴⁶ Les Gurkhas et les Népalais, les fantassins et les lanciers (cavaliers), la division Lahore et la division Meerut, les Maharadjah et les officiers britanniques, tout cet amalgame qu'il a réussi à rendre cohérent n'est plus une abstraction pour lui au moment de préparer la bataille de Neuve-Chapelle. L'histoire de ce comte qui passe par l'académie royale militaire de Sandhurst et fait une carrière brillante d'officier jusqu'au généralat, est donc liée à l'Inde où il a obtenu progressivement ses galons. Mais l'apprentissage militaire de Sir Douglas Haig s'est aussi effectué auprès de Sir John French sous les ordres de qui il a combattu dans la guerre des Boers. Ainsi, paradoxalement, ce sont à la fois l'Armée des Indes et Sir John French que Haig retrouve sur la portion du front occidental dont il a la responsabilité face au canton devenu allemand de La Bassée.

Dans cette armée des Indes, sous le commandement de Haig et French, se trouve, sur la portion du front occidental qui nous intéresse, Gabbar Singh Negi⁴⁴⁷. Gabbar est carabinier dans le second bataillon du 39^e *Garhwal Rifles*. Il vient de l'Uttarakhand qui est un état du nord de l'Inde, bordé par le Tibet, le Népal, l'Himachal Pradesh et l'Uttar Pradesh, autant dire que passer des montagnes de l'Himalaya à la plaine ennoyée de Neuve-Chapelle demandera des efforts d'adaptation. Gabbar est né plus précisément à Maanjood, près de Chamba, en 1895. Les indigènes de l'état sont appelés *Garhwalis*, d'où le nom du régiment « les *Garhwal Rifles* », tout habillés de vert, dans lequel il s'est engagé comme carabinier en octobre 1913 ; il est alors âgé de vingt-et-un ans. La mission des hommes de ce bataillon est d'assurer la sécurité sur la frontière nord de l'Inde, mais, pour répondre aux demandes pressantes du *BEF*, le 2/39 *Garhwalis* est sollicité pour venir épauler les troupes britanniques en Europe. Gabbar part le 8 août 1914 : il embarque sur un bateau en partance pour la Méditerranée depuis Bombay le 21 septembre et il arrive à Marseille le 11 octobre. Un saisissant voyage lui fait découvrir les rivages de la Mer d'Oman, du golfe d'Aden, de la Mer Rouge et du Canal de Suez. Et, après seulement vingt-et-un jours de mer, le débarquement a des accents extraordinaires sous les acclamations de la population française massée sur les quais pour féliciter ces hommes de leur engagement.⁴⁴⁸

Sa brigade, la *Garhwal Brigade*, est un amalgame d'Indiens, comme lui, mais aussi de Népalais et de Britanniques, lesquels assurent, en haut de la hiérarchie, les divers degrés du commandement : son brigadier général est Blackader, son lieutenant général est Anderson et le général de sa division, la 2^e DC, surnommée Division Meerut, est Willcocks. Le train amène progressivement en passant par Orléans la *Garhwal Brigade* vers le nord de la France où combat le *BEF*. Le quartier général est à Merville tandis que les troupes sont d'abord rassemblées à Saint-Omer avant de partir pour Laventie. C'est le 23 octobre 1914 que Gabbar Singh Negi et les hommes de sa brigade sont opérationnels et qu'ils peuvent relever le 2^e corps britannique entre Fauquissart et Givenchy, c'est à dire juste en face des lignes allemandes du canton de La Bassée.

Gabbar et ses camarades suscitent la curiosité ; on l'a vu d'après les propos de Dominique Richert. Les gens des villages de l'Alloeu où ils sont en cantonnement se rendent sur leur passage pour les regarder ; on tire des photos de ces étranges soldats et on en fera des cartes postales ; les habitants en parlent dans leurs correspondances. Marcelle Lerouge écrit : « Les troupes des Indes sont arrivées, ces hommes doivent être terribles lorsqu'ils sont en fureur.⁴⁴⁹ » Leur succès auprès des populations du secteur est favorisé

⁴⁴⁶ Douglas Haig, *Les carnets secrets du maréchal Douglas Haig, 1914-1919*, Paris, Presse de la Cité, 1964.

⁴⁴⁷ Peter F. Batchelor et Christopher Matson, *Victoria Cross of the First World War, The Western Front 1915*, London, 1999.

⁴⁴⁸ Ian Summer, *L'armée indienne de 1914- 1947*, Londres, Osprey Publishing, 2001.

⁴⁴⁹ Marcelle Lerouge, *Journal d'une adolescente dans la guerre 1914-1918*, Paris, Hachette, 2004.

par les armes traditionnelles qu'ils portent, le poignard courbé des Garhwalis, les vêtements orientaux, le grand turban, et surtout un regard « de braise »⁴⁵⁰ qui « n'exprime jamais une opinion »⁴⁵¹. Les préjugés et les stéréotypes vont bon train du côté des Français. Les soldats prussiens et bavares, en face, disent d'eux : « Le bruit circula que la tranchée anglaise était occupée par des noirs hindous. Et, effectivement, on voyait ça et là un turban, leur coiffure traditionnelle.⁴⁵² » Du côté des Allemands, les mêmes clichés suscitent à la fois curiosité et méfiance envers les Indiens de la ligne britannique à tel point que, pour les soldats, « ce n'est pas une guerre, c'est la fin du monde⁴⁵³ ».

2) Le côté allemand

Chez les Allemands, la période hiver-printemps 1914-1915 coïncide, sur le front du canton de La Bassée, avec l'arrivée de nouvelles unités prussiennes. A Illies, en particulier, se mettent en place cinq unités d'infanterie du 14.InfDiv en janvier 1915, et deux unités d'artillerie lourde en mars, l'un d'origine non déterminée et l'autre venant de Bavière⁴⁵⁴, ce qui représente environ deux mille hommes fraîchement arrivés⁴⁵⁵. Les conditions de vie quotidienne des armées allemandes sur cette portion du front semblent satisfaisantes car ce secteur a la réputation d'être calme. On a vu pourtant que la bataille de La Bassée a décimé de nombreux bataillons ; on sait que « l'accalmie » de l'hiver est en réalité une observation armée avec escarmouches meurtrières, en particulier avec les troupes de la Division Meerut ; on pressent aussi que l'arrivée des unités allemandes nouvelles dans la zone annonce la préparation d'offensives redoutables pour le printemps 1915.

Parmi les soldats juste arrivés sur le front, Franz Luger, un militaire artiste. Jusqu'alors, à de très rares exceptions près, les artistes et les écrivains assistent aux guerres mais n'y participent pas. En 1914, pour la première fois, ils sont amenés à combattre. Les artistes, en Allemagne comme dans les autres pays en guerre, font partie des citoyens mobilisés, envoyés, comme les autres soldats, sur le front. Nombre d'entre eux ont tenté en vain de produire dans les tranchées. Franz Luger est mobilisé sur le front du canton de La Bassée à partir de 1915 puisqu'on commence à voir apparaître ses œuvres recopiées sur des cartes postales militaires à cette époque. Luger montre des ruines calcinées, il dessine des débris de maisons délabrées, il présente des chicots de bâtiments dressés vers le ciel. Mais le choc des tranchées est passé sous silence et ne laisse pas de traces dans ses œuvres. Cet évitement confirme à la fois son impuissance à transcrire la réalité, à dévoiler la misère humaine qui l'environne mais aussi l'asepsie obligée des peintures officielles qui doivent gommer le côté noir des assauts et des combats. Il a trouvé, comme moyen adapté de peindre la vision qui est la sienne et celle qu'on lui impose, de représenter des objets déchiquetés plutôt que des corps.

On ne sait pratiquement rien sur cet artiste-peintre si ce n'est qu'il est affecté dans un contingent prussien. Il arrive dans le canton à l'heure des attaques anarchiques de

⁴⁵⁰ *Le Pays de France*, n° 20, 4 mars 1915, p. 16.

⁴⁵¹ Anonyme (lieutenant X), « Les Indiens au front », in *L'Illustration*, n° 3751, 23 janvier 1915.

⁴⁵² Dominique Richert, *Les cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, op. cit., p. 50. (Retranscription à partir du texte traduit et publié en français à la Nuée Bleue)

⁴⁵³ David Omissi, « India and the Western Front, Europe Through Indian Eyes: Indian Soldiers Encounter England and France, 1914–1918 », *English Historical Review*, London, 2007, Opus CXXII (496), p. 371 à 396.

⁴⁵⁴ Markus Klauer, *Liste des régiments allemands affectés à la défense d'Illies*, Lille, non publié, 2010.

⁴⁵⁵ BHStA/IV, KSR/3039-41.

l'hiver 1914-1915 et de la boue des tranchées, de l'approvisionnement en nourriture qui tarde et des bombardements de faible intensité mais permanents. Quand il est présent dans les cantonnements allemands de l'arrière, il subit comme les autres le logement en deuxième ligne dans des abris inconfortables ou des maisons ébréchées par les tirs ennemis. Quand il participe aux percées, il côtoie des combattants hébétés par le bruit et la fureur des assauts. Quand il est en repos, il voit des corps meurtris. Quand il évoque avec ses compagnons la vie comme elle va, il entend que le moral est soumis à rude épreuve. La guerre modifie les paysages et les hommes. Voilà Franz Luger, comme les autres artistes, confronté à cette idée : peindre ce qui est laid au dehors – les soldats qui peignent à s'extraire de la boue, les corps déchiquetés, les regards abattus ou cruels -, et ce qui est laid au dedans - la violence des ressentiments, la férocité, le renoncement. Presque tout ce qui entoure l'artiste est devenu laid. Otto Dix (1891-1969), mobilisé dès le début de la guerre et passant son service en première ligne dans le secteur voisin des Flandres, réalise, aussi, toutes sortes de croquis lorsqu'il est soldat, mais le cauchemar de la guerre et la vision apocalyptique de ces hommes en armes qui chargent et donnent la mort ne seront, pour lui également, exportables de son for intérieur que bien après⁴⁵⁶, lorsque les combats seront finis.⁴⁵⁷

Ces hommes du terrain qui commencent leur année 1915 dans le canton savent maintenant qu'ils sont là pour durer. C'est devenu une question de temps. « Dans les opérations militaires, tout est question de temps », écrivait Wellington en 1800. Le temps n'est pourtant pas la seule dimension dans laquelle une guerre se déroule, l'espace en est une autre⁴⁵⁸.

3) L'espace de la bataille de Neuve-Chapelle

L'espace où va se dérouler la bataille de mars 1915 est celui des Flandres en général et du début des collines d'Artois en particulier : le canton de La Bassée et sa bordure ouest, le saillant de Neuve-Chapelle, sont en effet situés à la rencontre d'une zone collinaire et de la vaste plaine de Flandre qui descend vers la Lys et la mer. On avait lu dans *Le fardeau des jours* de Léon Bocquet une description du secteur : l'auteur disait que l'eau suintait partout. On avait entendu Madeleine Delerue dire que les sources étaient à ras de terre au Hus, à la Bouchaine, au Transloy. On avait écouté les anecdotes qui rapportaient que les habitants des hameaux de Ligny-le-Grand et de Laventure prenaient deux paires de chaussures pour se changer et avoir les pieds secs en se rendant à la messe du bourg. On savait que seules des *planques* (planche en pierre faisant office de pont) permettaient de passer certains gués. On plaignait les habitants de Lannoy qui devaient marcher sur les tertres des bas-côtés s'ils ne voulaient pas patauger dans la boue des chemins. On avait compris que l'ouest des Weppes est un versant d'anticlinal sur lequel s'écoule le bassin hydrographique de la Lys avec des sources nombreuses, de modestes cours d'eau comme la rivière des Layes et la Broelle ou d'autres courants sans nom. Tous ces affluents sont quasi à sec l'été mais, une fois les pluies de l'automne et du printemps venues, le sol s'imbibe de cette eau qui imprègne la terre puis parvient à s'égoutter grâce à des travaux hydrauliques millénaires. Voilà donc la principale caractéristique de l'espace du champ de bataille : un territoire de champs ouverts ou fermés mais où les nappes phréatiques affleurent aux premières pelletées⁴⁵⁹ si les drainages sont détruits.

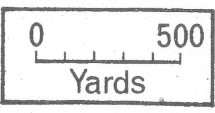
⁴⁵⁶ Exposition 1917, Centre Pompidou de Metz, 26 mai – 24 septembre 2012. Œuvres d'Otto Dix.

⁴⁵⁷ Serge Khavin, *La peinture de la Grande Guerre (1914-1918)*, Les routes de l'Histoire, 2008.

⁴⁵⁸ John Keegan, *La première guerre mondiale*, op. cit., p. 175.

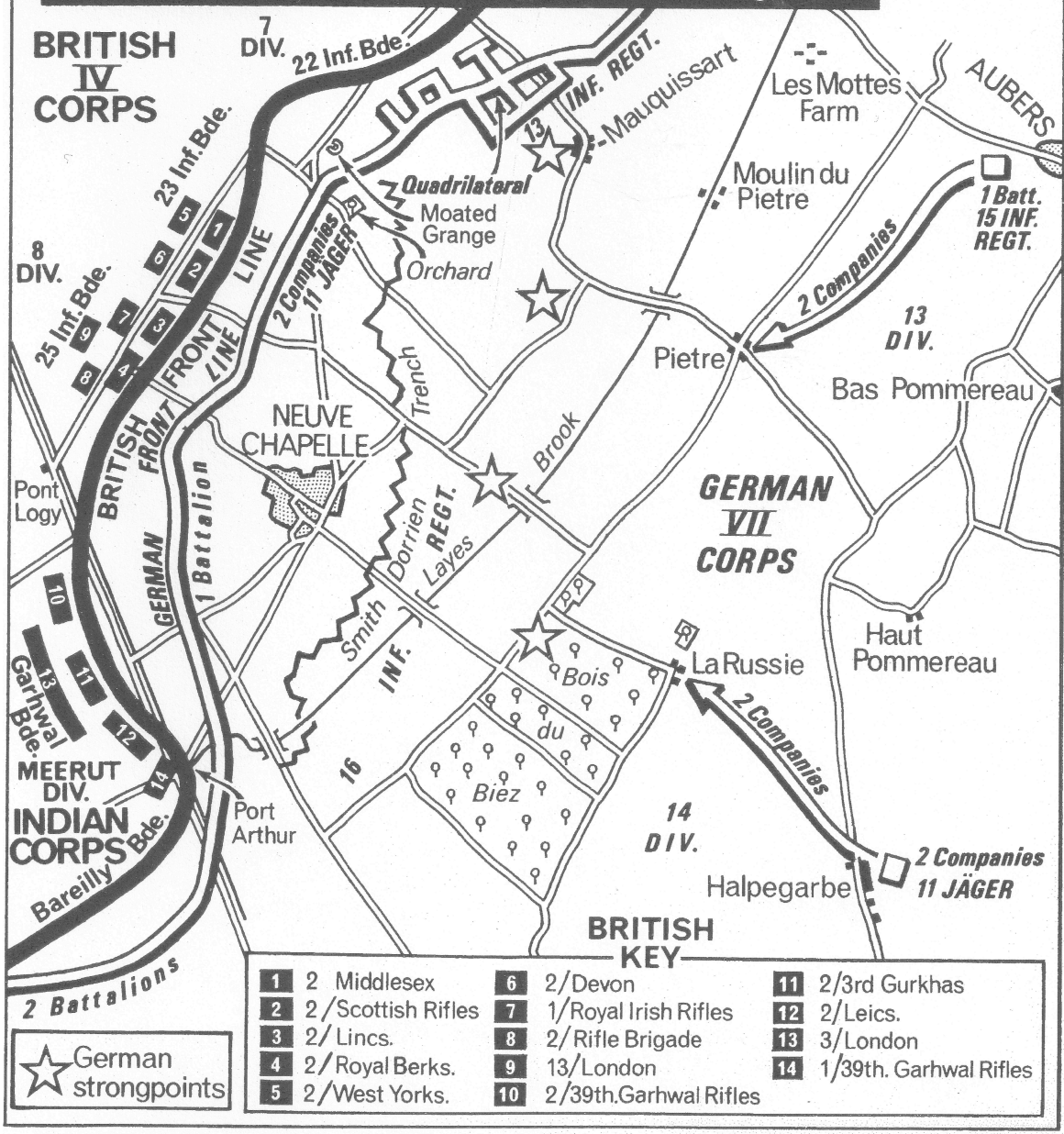
⁴⁵⁹ John Keegan, *La première guerre mondiale*, op. cit., pp 163-164.

1 10 March - The Opening Attack



0730 hours 10 March, a British artillery bombardment commenced along the whole front. At 0805 hours the range was lengthened some 300 yards to include Neuve Chapelle, and the infantry commenced their advance which continued until dusk. The Germans began rapid consolidation of their new position, strengthening strongpoints and wiring.

The British employed some 300 guns which was thought to be a huge concentration at the time.



Document 40 : Le site de la Bataille de Neuve-Chapelle et les troupes en place au moment du début de la percée britannique sur le saillant allemand (10, 11 et 12 mars 1915)
 Source : Arthur Banks, *A Military atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, *op.cit.*

L'eau, en effet, y a été domestiquée de bonne heure : les découvertes archéologiques récentes montrent que, dans les tessons romains et gallo-romains ramassés, on trouve quantité de morceaux de drains d'argile cuite provenant des *villae* et dirigeant l'eau vers des fossés, exutoires des trop pleins⁴⁶⁰. Ces écoulements, fruit d'un long travail pérennisé au fil des générations, sont maintenant détériorés avec les pluies d'obus qui ont atteint les villages et les hameaux du canton lors de la bataille de La Bassée ; l'eau désormais circule en surface et inonde des chemins de terre, des routes et des sentiers qui étaient asséchés depuis mémoire d'homme. D'autre part, les premiers féodaux avaient fait creuser vers La Bassée le fossé des crêtes Le Comte pour recueillir et diriger vers la Lys les eaux perdues qui stagnaient⁴⁶¹ ; cette organisation drainante a été reprise au XII^e siècle par les moines cisterciens de l'Ecuelle qui ont approfondi les fossés, asséché les riez, élevé des ponts et placé des moulins tout en se finançant par des droits de passage⁴⁶² ; ces aménagements sont tous détruits au début de 1915 car les lignes de tranchées, parallèles à la Lys, disséminent l'eau au lieu de la faire descendre vers les points les plus bas. Les agriculteurs ont toujours orienté leurs sillons pour faire écouler les résidus des pluies⁴⁶³ : l'obsession de la maîtrise des inondations qui était une constante dans le labour des champs est anéantie, aboutissant maintenant à un recul pulvérisant un travail millénaire. Le canton originellement humide avait réussi à faire que son agriculture soit prospère et ses sols fertiles et aérés. Et voilà que les bombes et les mines qui éclatent en octobre 1914 font voler en morceaux une domestication ancestrale. Les fossés longeant les chemins sont éventrés. Les puits artésiens des fermes et les pompes des usines ont sauté. Le consensus collectif et l'expérience hydraulique installée dans le temps sont annihilés. L'eau réaffleure partout, pas seulement dans les terres laissées en pâture.

John Keegan rapporte que les Britanniques « doivent accomplir un énorme travail pour empêcher l'eau de remplir les tranchées, d'où l'importance d'avoir des positions dominantes par rapport à l'ennemi⁴⁶⁴ ». Certes, depuis les tirs d'octobre 1914 qui ont ébranlé le système drainant performant du versant Lys, l'eau redevient un poison pour les habitants du pays de l'Alloeu comme pour les militaires alliés. Depuis des générations et des générations, dans cette partie du pays voisin, jamais l'eau n'avait été l'objet de tant de difficultés. Côté britannique, dans toute la largeur des lignes et du *no man's land*, sur une distance variable de cinquante mètres à deux kilomètres, le sol est en effet si détrempé que la Lys ne parvient pas à absorber l'écoulement des plus petits cours d'eau affluents. Le *BEF* reconnaît que, autrefois, « dans la région de La Bassée, très tôt, des ingénieurs, cherchant des nappes aquifères se trouvant en profondeur sous la surface ont creusé des puits dits artésiens auxquels l'Artois a donné son nom » ; mais ils constatent que, dorénavant, à cet endroit, « les tranchées ont beau être fortifiées, elles sont trop détrempées pour pouvoir y mener des attaques, elles sont impropres à des opérations de grande envergure »⁴⁶⁵. C'est que les soldats allemands, s'ils s'emploient à assécher leur part de territoire, s'occupent parallèlement à inonder les sols de l'adversaire.

Si la force des occupants est majeure - ils sont installés sur « les positions dominantes », c'est à dire le talus de la RN 41 et les tertres d'Aubers, Ligny-le-Grand, Fromelles et Illies - , il n'en demeure pas moins que leurs lignes et le front ne sont pas placés sur ces hauteurs. La zone de combat se situe dans les zones en contrebas face aux Britanniques. Les Allemands sont donc contraints, eux aussi, à trouver des

⁴⁶⁰ *Au fil d'Illies*, revue de la Société Historique d'Illies, juin 2012.

⁴⁶¹ Norbert Bommart, *La Bassée, jadis et naguère*, La Bassée, 1981.

⁴⁶² *Ibid.*

⁴⁶³ Jean Depotter, *Le Pays de Lalloeu, histoire, mœurs et institutions*, Ed. des Beffrois, 1983.

⁴⁶⁴ John Keegan, *La première guerre mondiale, op. cit.*, p. 221.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 231 et 233.

accommodements avec des terres désormais fortement inondées, faute de système drainant respecté. Le travail de consolidation des tranchées du côté allemand est donc également très important pour, d'une part, fortifier les portions verticales quand elles sont creusées à même le sol et les rendre confortables pour les soldats, et, d'autre part, pour élever des parois de substitution en sacs de terre, en fascines, en bois de traverse, afin de donner une protection et un abri aux soldats en faction et en surveillance face aux Britanniques. Ce sont les troupes prussiennes et bavaroises qui s'y attèlent, voulant s'implanter durablement sur le terrain. Il faut, en outre, des abris anti-obus, des postes de mitrailleuses en béton, des murs renforcés de tiges de fer et un sol recouvert de caillebotis.⁴⁶⁶ Alors, il devient possible de mettre de la lumière électrique, des châlits, du plancher, des cloisons, des tapis, des tableaux, et même des téléphones reliés à l'arrière et aux batteries d'artillerie. Le luxe des tranchées, c'est surtout lorsque le sol a retrouvé son drainage.

C'est là, près de Neuve-Chapelle, Illies, Herlies, Aubers, Fromelles, que le travail de domestication de « la ligne du 31^e jour du plan Schlieffen » est le plus réussi, et que le contrôle de l'eau est le mieux achevé, à force d'installations de pompage et de constructions de fossés d'évacuation. Le front restera d'ailleurs quasi invariable dans ce secteur ; ni les Britanniques, en dépit d'attaques régulières d'usure ou d'offensives forcenées, ne réussiront à franchir la ligne Illies-Herlies défendant la RN 41, ni les Allemands ne parviendront à occuper la vallée de la Lys et à déferler par le pays de l'Alloeu vers la Flandre maritime, si ce n'est au printemps 1918, lors de l'opération Georgette. L'armée du Reich wilhelmien tient le canton car elle maîtrise à la fois l'eau et le territoire. « L'avantage allemand est tactique puisqu'ils ont fait le choix du terrain.⁴⁶⁷ » Pour tenir face à cette armée allemande bien située géographiquement, les Britanniques se renforcent grâce à des divisions indiennes ainsi qu'australiennes et néo-zélandaises. Sir John French dispose donc désormais de neuf divisions de plus : six d'infanterie, plus une réserve, et trois de cavalerie. Pourtant, les troupes qu'il reçoit sont à la fois trop peu nombreuses devant les effectifs allemands et trop inadaptées à la défense par son manque de mitrailleuses et d'artillerie.⁴⁶⁸

La situation du saillant allemand de Neuve-Chapelle pose problème dans les deux camps. D'une part, l'état-major allemand a conscience que sa position en pointe fragilise son dispositif et allonge les lignes de tranchées inutilement, mais pas question de quitter ce poste avancé, utile observatoire des manœuvres de l'ennemi. L'armée allemande du canton de La Bassée apparaît donc sur la défensive au début de 1915 : il n'est question que de percées localisées selon les opportunités, là où il semblerait que les alliés sont faibles ; il importe surtout de tenir devant d'éventuelles attaques. D'autre part, les Britanniques observent que, vue la position avancée de Neuve-Chapelle, la conquête du lieu paraît un objectif possible, bien que très risqué à cause des défenses allemandes concentrées dans cette zone.

Le secteur britannique appartient au 4^e corps du général Henry Rawlinson, près du centre du front de la 1^{ère} armée commandée par Sir Douglas Haig. La configuration du village de Neuve-Chapelle, formant un bourgeon proéminent sur l'allongement quasi rectiligne des kilomètres de barbelés du front occidental, permet, selon Rawlinson, d'envisager deux attaques latérales et la prise du saillant. En cette portion des lignes, le *no man's land* est large et propice à des contournements ; les zones basses, le bois du Biez et le boqueteau de la Russie, sont des obstacles dissuadant pour les troupes ennemies ; les batteries d'artillerie allemandes, installées au Hus, à la Bouchaine et à Lannoy, sont un peu loin du théâtre opérationnel potentiel ; les soldats, cantonnés sur les lignes arrière à

⁴⁶⁶ BHStA/Abt.IV, *Genral der Pioniere 6, Bund 78*, 12 juin 1915.

⁴⁶⁷ John Keegan, *Purnell's II*, Londres, 1970, p. 583.

⁴⁶⁸ John Keegan, *La première guerre mondiale, op. cit.*, p. 164 et 235.

Herlies, Illies, Aubers, Fournes, mettront du temps à rejoindre le champ de bataille ; les conditions semblent optimales. Le 6 février 1915, Haig rend visite à Rawlinson et, séduit par la stratégie de réduction du saillant dans le secteur du 4^e corps, ordonne de dresser un plan pour une opération à mettre en place pour la mi-février. La bataille de Neuve-Chapelle est lancée⁴⁶⁹.

II. La bataille de Neuve-Chapelle (10, 11 et 12 mars 1915)

Cette bataille est d'importance. Elle sera appelée « mère des batailles ».

1) Les préparatifs de la bataille, côté britannique

Les préparatifs de la bataille de Neuve-Chapelle sont maintenant théoriquement du ressort du Quartier Général de Haig (GHQ) qui doit aider le général à élaborer son plan. Au lieu d'une réflexion collective autour des cartes de la région, Haig délègue et écrit le 8 février à chacun de ses chefs pour leur demander de lui soumettre des propositions. C'est ce que rapporte, pour cette première offensive alliée de l'année 1915, Douglas Haig en personne à propos des problèmes de responsabilités dans l'organisation de la bataille de Neuve-Chapelle⁴⁷⁰. Ces allers et retours, dit-il, retardent l'élaboration de l'opération, plus longue que prévu à mettre en place ; de ce fait, la date de l'offensive est reportée de quinze jours. Elle aura lieu en mars.

Parallèlement, à la même date, le 8 février, arrive, dans les mains de Haig, un mémorandum écrit de la plume de William Robertson, chef de l'état-major général au GHQ, qui, sous l'apparence tout à fait simple d'une analyse opérationnelle, désapprouve toute tentative de rupture complète ou de percée du système défensif allemand sur le front occidental. Il la juge impossible dans les circonstances du moment. Il y défend l'idée tout à fait innovante d'une sorte de guerre de proximité contre la « forteresse », plus adaptée que le traditionnel champ de bataille : « Si les Allemands doivent être défaits, ils le seront par une sorte d'usure, par une lente et graduelle avancée de notre part, chaque pouce de terrain étant préparé par des salves importantes d'artillerie et de grandes quantités de munitions. »⁴⁷¹ Bien que Haig ait un respect considérable pour Robertson, il semble qu'il n'ait pas donné suite à ses réticences et à ses contre-propositions. En effet, à partir des ébauches proposées par ses chefs, Haig présente au GHQ, le 12 février, trois projets d'offensive sur le front de la 1^{ère} armée tout en recommandant celui qui a sa préférence : un assaut sur Neuve-Chapelle avec des tirs de barrage en grande partie dirigés par des avions de reconnaissance du *Royal Flying Corps*, suivis d'un assaut de l'infanterie sur les objectifs qui viennent d'être pulvérisés. Seulement après viendront l'élargissement dans le front ennemi et enfin une poussée en direction de la ligne Herlies-Illies, c'est à dire vers Lille. Cela implique de s'emparer de la côte d'Aubers. Et, de plus, si l'offensive est

⁴⁶⁹ John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 112.

⁴⁷⁰ Douglas Haig, *Les carnets secrets du Maréchal Douglas Haig, 1914-1919*, Paris, Presse de la Cité, 1964.

⁴⁷¹ Richard Holmes, *The Little Field Marshal : A Life of Sir John*, London, Weidenfeld & Nicolson, 2004, p. 266-268.

réalisée conjointement avec les Français à partir du sud, la position allemande sur La Bassée peut être sérieusement endommagée.⁴⁷²

Le 16 février, le général French informe Haig qu'il est favorable à la proposition d'assaut sur Neuve-Chapelle et donne avis à Joffre le 23 qu'une telle opération est prévue pour le 7 mars. Haig a carte blanche pour décider du niveau de l'intervention qu'il va considérer comme majeure. Il demande alors aux commandants de division des schémas pour l'attaque globale et propose de discuter de ces variantes avec tous.⁴⁷³ Haig compte surtout sur le 4^e corps pour finaliser la planification concrète de la première offensive de 1915 de la 1^{ère} armée. Il confie donc à Rawlinson, avec qui les rapports sont convenables, le déroulement de la bataille. Rawlinson, surnommé « le renard » par ses hommes en raison de ses relations bien placées, est habile et intrigant, ce qui lui vaut probablement d'organiser la bataille de Neuve-Chapelle. Le front allemand dispose en effet d'un parapet d'à peu près quatre pieds de haut et de cinq pieds de profondeur le long de la première ligne avec deux rangées de barbelés parallèles pour en faire un vrai organe de dissuasion. De plus, à l'arrière de ce segment défensif, des tranchées de communication courent, les unes vers le village de Neuve-Chapelle et quelques autres vers un vieux fossé peu profond, creusé par les troupes britanniques quelques mois auparavant, en 1914, et connu par les relevés britanniques de 1915 comme la tranchée Smith-Dorrien.

Après que les services britanniques ont envoyé des agents pour photographier la position allemande sur une profondeur approximative de sept kilomètres, des cartes détaillées du territoire tenu par l'adversaire sont dressées. L'estimation retenue à la suite de ces préparatifs est que l'opération de Neuve-Chapelle sera « une réussite probable »⁴⁷⁴ car le nombre total de pièces d'artillerie allemandes n'est évalué qu'à vingt. Soit ces photographies s'avèrent insuffisantes pour dévoiler les nids d'artillerie à l'arrière du front, soit ces soldats du renseignement se sont trompés en interprétant les photographies, toujours est-il que l'erreur est importante quant au potentiel de riposte adverse⁴⁷⁵. Ce qui découle de cette analyse entraîne les Britanniques dans une surinterprétation de leur chance de réussite : avec une préparation d'artillerie méticuleuse, il sera possible d'assurer une supériorité massive des tirs alliés ; la même supériorité est évidente quant aux hommes, seuls deux mille combattants peuvent être alignés dans le secteur d'en face ; une attaque dès le premier jour avec environ douze mille hommes devrait vite venir à bout des Allemands.

Les chefs de division sont sollicités à présent pour proposer des plans d'attaque du saillant. Davies, de la 8^e division, suggère d'approcher l'ennemi en creusant des tranchées et en plaçant des mines en direction de Neuve-Chapelle ; puis de lancer une opération de deux jours : le premier jour, les assauts seront latéraux, le second jour, en un mouvement de pince, les armées convergeront afin de prendre l'objectif principal en l'encerclant, Neuve-Chapelle. Rawlinson garde l'idée de Davies. Il est séduit, en particulier, par l'idée « d'avancer dans un nuage d'artillerie »⁴⁷⁶. Il envoie le plan d'attaque à Haig le 21 février, un peu corrigé, supprimant d'abord, pour manque de réalisme et de temps, le creusement des tranchées et ensuite, pour ménager un phénomène de surprise, l'explosion des mines.

Pendant ces préparatifs, Haig apprend alors, coup sur coup, d'abord, que la 10^e armée de renfort sur laquelle il comptait resterait sur Arras et qu'elle ne participerait donc

⁴⁷² Keith Jefferey, *Field Marshal Sir Henry Wilson : A Political Soldier*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 139-143.

⁴⁷³ David R. Woodward, *Field Marshal Sir William Robertson*, London, Praeger, 1998, p. 23.

⁴⁷⁴ John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, *op. cit.*, p. 112-121.

⁴⁷⁵ *The London Gazette* (Supplement) n° 29 107, 19 March 1915, p. 2819.

⁴⁷⁶ Robin Prior, *Command on the Western Front : The Military Career of Sir Henry Rawlinson, 1914-1918*, London, Leon Cooper Ltd, 2004.

pas à l'attaque, et, deuxièmement, que l'approvisionnement en obus, le *Shell Supply*, étant sévèrement réduit, il faudrait veiller à ne pas épuiser les réserves du BEF. « Comme nous ne pouvions utiliser qu'un nombre limité de troupes et que nous avons aussi un nombre limité de munitions, il était clair que l'envergure de l'opération serait également limitée, étant donné qu'il faudrait garder des troupes fraîches et des munitions pour faire face à la contre-attaque allemande »⁴⁷⁷. En dépit de ces contretemps, Haig reste fixé sur son objectif. Le mardi 2 mars, pour contourner le manque de nouvelles troupes, Haig demande à Robertson, chef de l'état-major général au GHQ et qui avait contesté le bien-fondé de l'attaque dès le 8 février, de déplacer sa division de cavalerie plus près du front pour l'exploiter en cas de possible percée. Et, le même jour, il conforte Rawlinson dans son plan d'attaque sur Neuve-Chapelle : « Notre objectif n'est pas simplement la prise de Neuve-Chapelle, je vise la ligne Illies-Herlies et la route de La Bassée à Lille afin de casser le front ennemi et débiter une percée générale »⁴⁷⁸. Le 5 mars 1915, d'ailleurs, les ambitions de conquête affichées sont identiques : « L'avance espérée n'est pas mineure. Elle peut être comprise comme le début d'un mouvement offensif important qui rompra la ligne allemande. L'objectif, en effet, n'est pas la prise d'une tranchée ici et d'une tranchée là, mais l'attaque-surprise qui obligera les Allemands à quitter leurs positions afin de pousser tout de suite jusqu'à la côte d'Aubers et d'exploiter tout de suite la situation. » Pourtant « *The aim and scope of the operation are confused* »⁴⁷⁹, selon Rawlinson lui-même : le but et l'étendue de l'opération ne sont pas assez clarifiés.

Les préparatifs de la bataille se mettent en place ; ils s'avèrent rapides et efficaces. Une des caractéristiques en est le regroupement, dans le plus grand secret, d'au moins trois cent quarante pièces d'artillerie dans un secteur à peine large de trois kilomètres. Ce nombre inclut des pièces de canons lourds apportés spécialement d'Angleterre pour cette opération, amenés de nuit et dissimulés aussitôt dans des sites de camouflage avant que le jour ne se lève. Mais les pluies ayant rendu le sol meuble et mou, il apparaît très vite que les nouveaux matériels ont tendance à s'embourber et qu'il faut les placer sur des plateformes de tir afin de garder la précision de leur visée. On ajuste de même les batteries qui émettent des coups en rafale pour s'assurer que leurs obus tomberont bien sur leur cible. Et, afin de ne pas éveiller le soupçon des Allemands et surtout de ne pas attirer leur attention sur ce point spécifique du secteur, l'ajustement des tirs a été mené graduellement, à basse intensité et chaque jour pour un type d'obus différent.⁴⁸⁰

L'intention de Haig est d'utiliser un « calendrier » détaillé de cibles précises à atteindre et par types de batteries concernées. Il attribue à ces tirs quatre objectifs principaux : aux canons 18-pdr, qui propulsent des éclats, la démolition du réseau de fil de fer barbelé ; aux obusiers de campagne *4.5-inch* et *6-inch*, tirant des explosifs puissants, la pulvérisation des terrassements ennemis ; aux canons 60-pdr, de plus longue portée, le feu sur les lignes d'artillerie ennemie en batterie ; aux mortiers en rideau, faisant une barrière de feu, l'isolement d'un secteur d'attaque. Ces tirs seront la phase 1 du plan, à savoir un bombardement de trente-cinq minutes seulement, car plus court serait le bombardement, plus grand serait l'effet de surprise, et mieux l'offensive se terminerait. Dans cette configuration, il revient aux artilleurs d'estimer à combien s'élève le nombre d'obus nécessaires pour détruire cette portion de front et de barbelés.⁴⁸¹

⁴⁷⁷ Tim Travers, *How the War was won*, London, Routledge, 1992 ; London, Pen and Sword, 2005.

⁴⁷⁸ Frederick Maurice, *The life of General Lord Rawlinson of Trent, from His Journals and Letters*, London, Cassell and Company Ltd, 1928.

⁴⁷⁹ Keith Jefferey, *Field Marshal Sir Henry Wilson : A Political Soldier*, op. cit., p 139.

⁴⁸⁰ Robin Neillands, *The Death of Glory : the Western Front 1915*, London, John Murray, 2006.

⁴⁸¹ Richard Holmes, *Tommy*, London, Harper Collins, 2004.

Un autre aspect encore à régler est celui de la communication durant la bataille, une fois l'ordre enclenché. Il est en effet impératif de gérer les liaisons commandants de division et état-major, responsables artilleurs et quartier général, et unités d'infanterie entre elles. « Il semble avoir été remarqué que les ordres et le contrôle étaient comme bloqués très tôt durant la bataille, simplement parce que les chefs de division ne recevaient pas d'information sur ce qu'ils devaient faire une fois l'attaque commencée. La communication était hasardeuse, incertaine et très lente, dépendant principalement des coureurs estafettes. »⁴⁸² Les lignes téléphoniques ont beau être posées en triple, elles sont anéanties prioritairement par les tirs adverses et les interactions entre les militaires responsables, les artilleurs et les hommes de troupes sont alors difficiles.

L'avant-dernier point à finaliser est celui du déroulement précis de l'assaut. Les premiers à monter appartiennent aux deux brigades (23^e et 25^e) de la 8^e Division 4^e Corps de Davies, et à la *Garhwal Brigade* de la division Meerut dans laquelle sert Gabbar Singh Negi. Deux brigades supplémentaires soutiendront les attaquants après ce premier assaut, la 21^e sur la gauche et la 24^e sur la droite. Les hommes qui partiront dans cet espace seront en petites colonnes et non en masses alignées ; et ils auront trois objectifs avec temps de repos obligatoire entre chacun pour laisser aux artilleurs le temps d'allonger leur tir et de détruire la portion suivante de front selon la tactique dite du « barrage roulant »⁴⁸³. Les brigades désignées partent aussitôt s'entraîner autour de Merville pour répéter l'assaut et Haig lui-même se transporte sur place pour superviser l'application des consignes.

Enfin, reste à voir la date précise de la percée. Elle est fixée au dix mars, à la condition que le temps reste beau : on a besoin de ciel clair et de visibilité pour l'artillerie. Cependant, malgré la pluie de neige mêlée de la veille, le ciel s'annonce suffisamment clair le neuf au soir pour que Haig ordonne aux brigades l'assaut le lendemain : Gabbar Singh Negi devra prendre les tranchées de Neuve-Chapelle avec les autres Garhwalis, immédiatement derrière la ligne de front, avec comme objectif les villages occupés d'Illies et d'Herlies. A 7 h 30, le 10 mars au matin, le bombardement britannique préliminaire commence.⁴⁸⁴

2) La bataille de Neuve-Chapelle : la « mère des batailles »

Les premiers tirs d'artillerie durent de 7 h 30 à 8 h 05 puis leur zone s'étend cinq cents mètres plus à l'est où se crée une barrière physique, dans le sens littéral du mot « barrage ». C'est à ce moment-là que commence l'assaut de l'infanterie. Parmi les hommes qui sont les premiers à monter, il y a les deux brigades, les 23^e et 25^e, de la 8^e division de Davies qui avait demandé une préparation plus intense, et qui n'avait pas été suivi. L'attaque du 23^e porte sur le côté gauche de Neuve-Chapelle avec Herlies et Aubers en ligne de mire. Or, une grande partie des barbelés est encore intacte ! Et, face aux hommes qui sont empêtrés dans les réseaux, les artilleurs allemands sont actifs et fournissent un feu puissant. La brigade n'a pas atteint son objectif et ses pertes sont énormes. De nouveaux bombardements britanniques sont nécessaires pour permettre aux soldats encore disponibles de continuer leur progression avant de tenter un nouvel assaut.

Sur le côté droit de Neuve-Chapelle, avec Lorgies puis Illies comme cibles, la montée vers le front est confiée à la brigade indienne Garhwal qui comprend, outre le 2/39 Garhwalis de Gabbar Singh Negi, le 2^e Leicestershire, le 3^e London, le 1/39 Garhwalis et le

⁴⁸² John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, op. cit., p. 112-121.

⁴⁸³ B. Rawling, *Survivre aux tranchées : L'armée canadienne et la technologie 1914-1918*, 2004.

⁴⁸⁴ John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, chapter 5 « Army commander », p. 112-121.

2/3 Gurkhas. Les combattants, menés par le brigadier général Blackader, sont aussi en grande difficulté, partis trop loin vers la droite et obligés d'avancer dans une portion de tranchée allemande non bombardée. Pour ceux qui peuvent pénétrer plus loin, la progression s'avère facilitée par le cisaillement très important des barbelés mais qui s'accompagne, en plusieurs endroits, d'un nombre considérable de défenseurs allemands retrouvés morts ou gravement blessés par ces tirs préparatoires. Lorsqu'il reste des adversaires, la brigade Garhwal a pour mission de nettoyer les tranchées, au besoin à la grenade. Il leur faut une heure pour éliminer la résistance allemande dans cette zone.⁴⁸⁵

Haig reçoit les informations du champ de bataille à la fois par le téléphone, quand il est opérationnel, et par les estafettes avec, alors, un long temps de décalage. Jugeant, par ce qu'il a entendu, que des avancées importantes ont eu lieu, il donne ordre à l'infanterie de charger : c'est donc maintenant au tour de la 21^e sur la gauche et de la 24^e sur la droite de monter à l'assaut. Il demande également à William Robertson, chef de l'état-major du GHQ, de mettre la 5^e brigade de cavalerie à disposition. Il est 9 h. La bataille est vraiment commencée. Des résultats positifs commencent à arriver : Neuve-Chapelle est prise au milieu de la matinée ; l'attaque a continué sa pénétration plus loin dans les lignes allemandes sur une profondeur de deux mille mètres et sur une largeur de rupture de deux mille mètres également ; le front allié réussit même à avancer sur une trouée de six mille mètres en fin de journée ; le soir, Britanniques et Indiens atteignent la « tranchée Smith-Dorrien », c'est à dire la ligne de réserve du 7^e corps allemand ; 748 soldats adverses sont prisonniers et aux mains du *BEF* à la tombée de la nuit. L'attaque de Neuve-Chapelle semble un succès qui reste à concrétiser le lendemain sur le terrain.⁴⁸⁶

Haig est pourtant désappointé. Il déplore tout d'abord que les bombardements préalables n'aient pas abouti. Ils devaient être faits par les batteries venues d'Angleterre mais leur arrivée trop retardée a empêché le règlement précis de leurs tirs ; d'autre part, comme leurs plates-formes ont été installées sur des sols instables, l'enregistrement de leur angle de tir a été erroné. Il est dépité également de constater que les informations qui lui ont été transmises durant cette journée du 10 mars aient été imprécises au point de ne pas donner réellement les difficultés des deux côtés droit et gauche contournant Neuve-Chapelle. Enfin, Haig regrette de n'avoir pas eu l'appoint de la 5^e brigade de cavalerie qui, restée sous la dépendance du GHQ, n'a pas reçu l'ordre de collaborer à l'avancée des fantassins. Les pertes, à cause de ces contretemps, sont certainement importantes, mais Haig en ignore le nombre au moment de préparer la journée du lendemain. Gabbar Singh Negi est mort pendant l'attaque de Neuve-Chapelle ce 10 mars 1910, quelque part à l'est de la trouée du front, entre les premières lignes britanniques et les secondes allemandes, au niveau peut-être du bois du Biez, de la Russie, de la Bouchaine, ou du Hus, au delà de Ligny-le-petit. Il a reçu la *VC*, la *Victoria Cross* pour son exploit face à l'ennemi.⁴⁸⁷

En dépit de ces problèmes et des tués trop nombreux, bien que Haig n'en connaisse ni la réalité ni le nombre, les opérations du lendemain sont définitivement mises au point dans la fin de soirée du dix, à 23 h 30 : l'attaque initiale ayant été un succès, la continuation de la percée est prévue pour 7 h avec comme objectif la prise de la côte d'Aubers. Aux premières heures du jour, le onze mars, alors que Haig veut envoyer un avion faire de la reconnaissance aérienne afin de voir si les Allemands ont renforcé, comme il faut s'y attendre, leur secteur, il s'avère que tout survol des lignes ennemies est impossible à cause d'un brouillard trop épais pour envisager un départ d'appareil. Haig n'a

⁴⁸⁵ Gary Sheffield, *The Chief*, London, Aurum, 2011.

⁴⁸⁶ John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, *op. cit.*, p. 112-121.

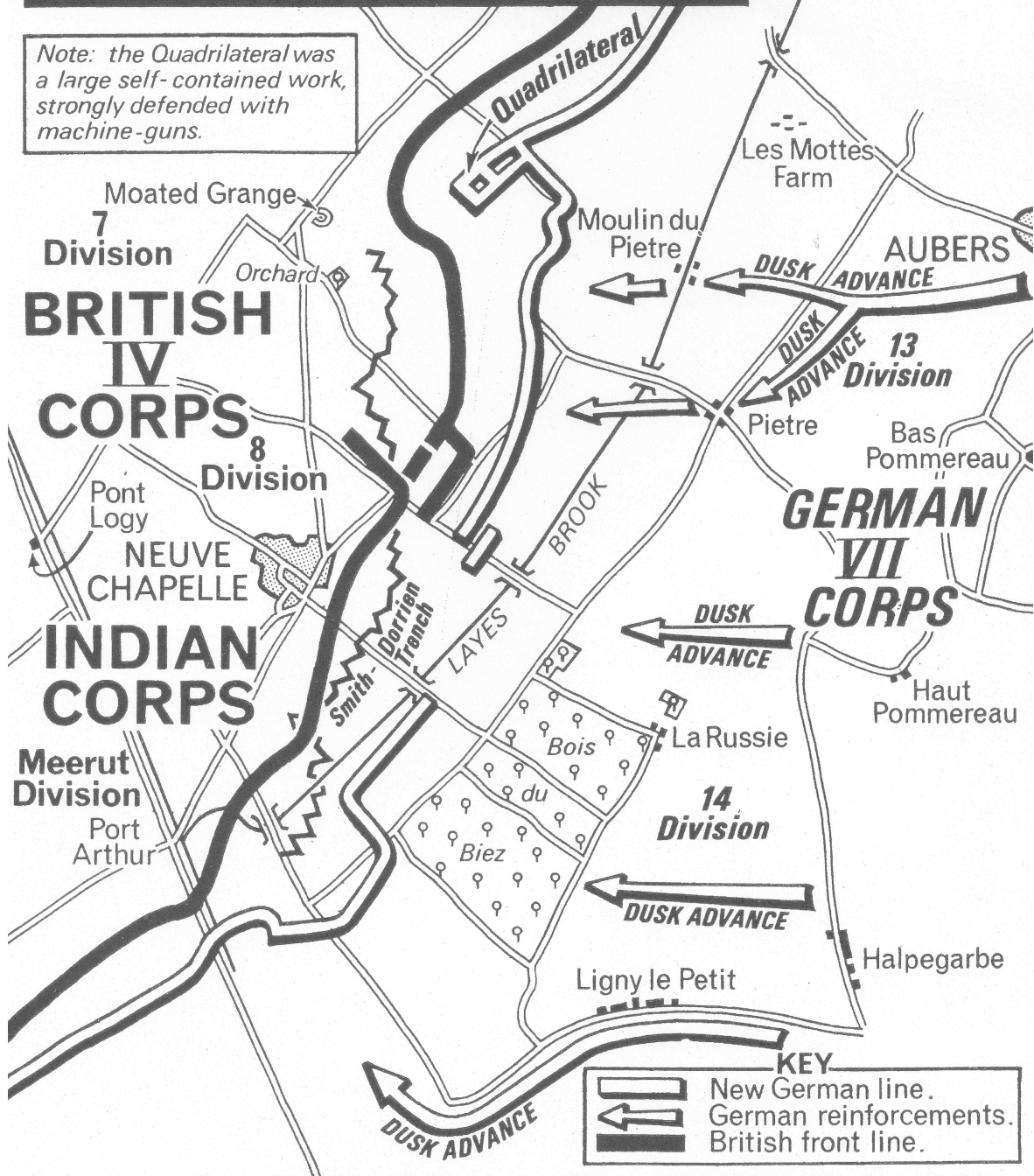
⁴⁸⁷ Peter F. Batchelor & Christopher Matson, *Victoria Cross of the First World War, The Western Front 1915*, *op. cit.*

donc pas pu mesurer la proportion de raffermissement du front ni les endroits particulièrement consolidés.

2 11 March – New German Line Established

0645 hours 11 March, the offensive was resumed, but was largely ineffectual due to difficulties in concentrating a further artillery bombardment on to the new German positions. Mist impaired visibility.

Note: the Quadrilateral was a large self-contained work, strongly defended with machine-guns.



Document 41 : Carte - La bataille de Neuve-Chapelle, le second jour, le 11 mars 1915.

Source : Arthur Banks, *A Military Atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, *op. cit.*

Les bombardements préliminaires de Haig commencent malgré tout à 6 h 45 sans but territorial très précis, faute de renseignements ; ils ne feront que peu de dommages sur les installations adverses. Alors, en dépit du brouillard et sans préparation suffisante d'artillerie, l'ordre d'assaut est quand même donné aux infanteries britanniques et indiennes. En face, les tirs sont intenses et le feu des canons très nourri. A midi, les troupes alliées n'avancent plus. Toutes les tentatives pour repartir dans l'après-midi échouent aussi. Le soir, le constat est amer : les Britanniques contrôlent une large étendue de désolation où les Allemands, en bombardant de façon soutenue, ont réussi à couper toutes les lignes de téléphone tirées jusqu'aux tranchées de la première ligne de front. Il a fallu reculer. Les pertes sont très nombreuses. Le 11 mars 1915 est un jour de défaite.

Haig se rend, le soir, sur le champ de bataille, il inspecte les lignes et observe les positions. Il décide de reprendre la bataille le lendemain en ordonnant que l'artillerie soit rapprochée pour aider les assauts de l'infanterie le matin suivant. Le jour n'est pas encore levé, le brouillard est déjà plus épais que la veille, les reconnaissances aériennes sont toujours impossibles à organiser quand, tout à coup, à 4 h 30, les Britanniques entendent le début d'un bombardement inouï venant des lignes allemandes en leur direction. Alors que les soldats des premières lignes, Britanniques et Indiens, sont épargnés et que les tirs atteignent les hommes de l'arrière, dans une brume très dense, voilà que la contre-offensive de l'infanterie allemande commence. La vague déferlante avance très rapidement et arrive déjà dans les tranchées alliées lorsque, enfin, le feu des canons britanniques fait se reculer le gros des combattants adverses, abasourdis par le nombre important de leurs pertes. Haig remobilise ses brigades en début d'après-midi pour partir à la poursuite des Allemands et relancer l'offensive.

C'est au tour du 2/8 Gurkhas, de la brigade Garhwal, à laquelle appartenait Gabbar Singh Negi, d'intervenir. Il parvient jusqu'au bois du Biez où les Allemands profitent de l'épaisseur des frondaisons, du camouflage des installations sous leurs monticules de terre et du sol imbibé à l'excès au voisinage des terres humides de la Broelle, pour se tapir à l'abri et se retrancher en force. Ils attendent les Britanniques. Mais le harcèlement des hommes empêchant la rapidité indispensable à la manœuvre, les conversations téléphoniques avec les deux commandants de corps étant difficiles, le niveau des attaques alliées perd sa vigueur et le 2/3 Gurkhas doit finalement se replier sur la rivière des Layes. Haig renonce à poursuivre le combat le soir du douze mars à 22 h 40. La bataille de Neuve-Chapelle est terminée. Les Britanniques ont perdu 11 652 hommes, dont 4 047 Indiens⁴⁸⁸. Les journaux locaux titraient pourtant encore quelques jours auparavant : « Les Gurkhas ne veulent pas se séparer de leur kukri⁴⁸⁹, arme terrible avec laquelle ils tuent les Allemands. »⁴⁹⁰ La tactique d'encercllement, le « barrage roulant », la propagande et la motivation n'ont pas suffi à faire gagner les alliés.

3) Neuve-Chapelle, côté allemand

⁴⁸⁸ *Les combattants des Mille et une nuits 1914-1918* (Recueil d'articles), Laventie, Ed. L'Alloeu Terre de Batailles 1914-1918, 2005, p. 13.

⁴⁸⁹ *Les combattants des Mille et une nuits 1914-1918, op. cit.*, p. 8. Note : le kukri est à la fois une arme et un outil de survie puisqu'il permet de défricher, de creuser, de trancher et de planter des clous.

⁴⁹⁰ *Sur le vif*, n° 14, 13 février 1915, p. 16.

La bataille de Neuve-Chapelle a basculé en faveur des Allemands dans la nuit du 10 au 11 mars 1915. D'abord, ils bénéficient tout à coup de circonstances favorables avec l'arrivée d'un brouillard épais et même de tourbillons de neige qui empêchent les adversaires d'effectuer des reconnaissances aériennes au dessus de leurs tranchées ; ensuite, ils profitent de cette météorologie pour redisposer les batteries d'artillerie et les hommes en fonction des enjeux du combat ; et enfin, ils exploitent la configuration du terrain laissé par le reflux britannique en recreusant durant la nuit de nouvelles tranchées pour à la fois abriter les soldats et les rapprocher des objectifs territoriaux à défendre. Les pertes ont été très lourdes au soir du 10, mais les rescapés du 7^e corps ne renoncent pas et allongent leurs lignes du front à l'avant d'Illies et d'Herlies afin de consolider l'est de Neuve-Chapelle. Cette même nuit du 10 au 11, 4 régiments d'infanterie du 19^e corps, la 6^e division de réserve bavaroise et trois batteries de lourds canons obusiers arrivent par la ligne Michon et par la route pour renforcer la défense et aider à reprendre le terrain perdu. Or cette nuit passée à creuser pour des hommes qui venaient de subir une lourde journée de combats n'allait pas de soi tant le moral des troupes avait été très sérieusement ébréché parmi les divisions qui ont participé à la bataille.

Au début de l'année 1915, si l'on considère le régiment List, et selon les études menées par Thomas Weber, le moral est au plus bas chez les combattants qui éprouvent une réelle aversion « pour le décor désolé, lugubre et misérable de la Flandre ». Les soldats n'en peuvent plus de la plaine d'Ypres avec l'eau qui stagne dans les abris et les tranchées et où les seuls qui se délectent de cette atmosphère glauque sont les insectes qui y pondent leurs œufs⁴⁹¹. On voit apparaître, début mars 1915, les premières automutilations dans le groupe qui, pour l'instant, est cantonné à Tourcoing avant de devoir partir en face de Neuve-Chapelle. L'espoir d'en finir avec les batailles et de fuir les lignes voisines chez eux avec l'envie de passer quelques jours à l'hôpital au point de s'infliger, s'il le faut, quelques blessures⁴⁹². Face à cet état d'esprit, l'état-major utilise un arsenal de méthodes combinant menaces et récompenses : d'abord, pas d'acharnement disciplinaire, peu de militaires passent devant une cour martiale ; visites de Louis II de Bavière et du Prince Rupprecht, les hommes sont honorés ; permissions facilitées, Lille est un vrai lieu de détente pour les troupes ; ensuite foyers du soldat améliorés, réunions, religion, magazines, café, cigares et spectacles sont à la disposition des combattants qui reviennent du front ; affichage des communiqués de victoire, l'espoir d'en finir tonifie les plus déboussolés ; enfin déménagement des soldats, ils pourront ailleurs assouvir leur besoin le plus urgent, dormir⁴⁹³.

Le régiment List, qui était donc cantonné à Tourcoing, reçoit son ordre de marche le 10 mars à 15 h. L'appel pour le rassemblement surprend tout le monde et suscite une vague de récriminations. Malgré tout, quelques minutes suffisent pour que chacun boucle son paquetage, rejoigne sa section et se tienne au garde-à-vous devant sa caserne. Les soldats ignorent vers quelle destination ils sont envoyés. Ils montent à bord d'un train qui les amène à Don-Sainghin, puis, une fois arrivés, ils empruntent un tortillard d'intérêt régional, le train Michon, dont la gare terminus est Fromelles. Il est 17 h 30 quand les Bavarois arrivent sur place. Le 11 est consacré aux préparatifs. L'implication des nouveaux venus est prévue pour le 12.

Dès la première minute, la contre-attaque allemande se révèle être mal engagée. Les causes éclatent aux yeux des soldats : la coordination est imprécise, le terrain est trop meuble et la météo très défavorable avec les chutes de neige des jours précédents. Et, bien que l'état-major soit à l'abri dans le poste de commandement du QG régimentaire installé

⁴⁹¹ BHStA/IV, RD6/Bd.147, 11, RIR 16 à RIB 12, 4 mars 1915.

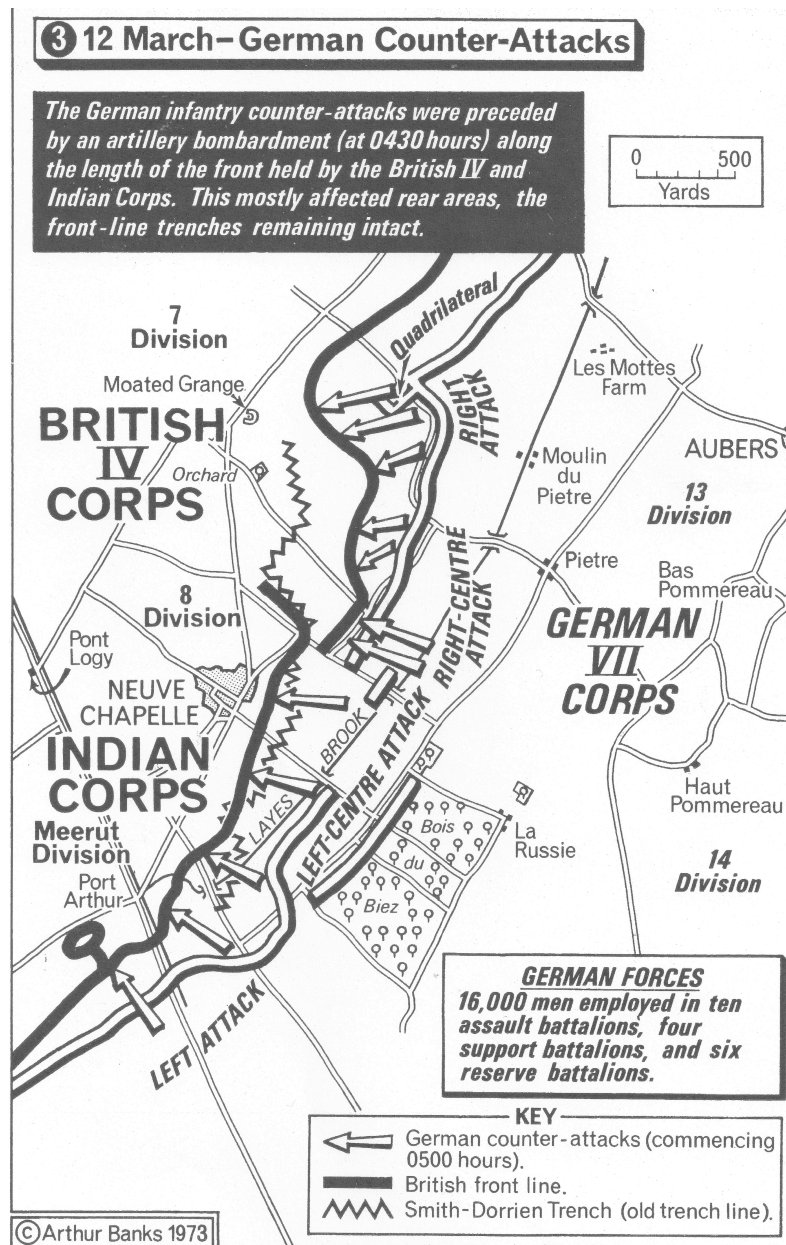
⁴⁹² PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 3 mars 1915.

⁴⁹³ *Ibid.*, 8 mars 1915.

dans l'épaisseur du bois du Biez, les fantassins doivent, eux, traverser à pied cette « forêt » transformée en marécage. Nombre de ces hommes y laissent leurs brodequins, aspirés par la boue et doivent progresser pieds nus. C'est alors qu'il faut faire face au feu des Britanniques qui attendent en embuscade juste à la sortie des arbres. La brigade Garhwal, à peine les Allemands sont-ils à découvert, déchaîne son feu roulant, combinant rafales de mitrailleuses, tirs d'artillerie et coups de fusil. Les mitrailleuses britanniques, avec leur cadence de 600 munitions à la minute, déciment les rangs bavarois et prussiens.

Un tirailleur britannique du 2^e West Yorkshire dit en parlant des Allemands : « J'ai vu une autre grappe sortir du bois. Quelle cible ! Il n'était pas possible de les rater. Un vrai massacre. Un troisième groupe a émergé un peu plus loin ; il ne pouvait pas m'échapper. » Joseph Wenzel, décrivant le même moment, côté allemand, rapporte cette panique sous un crâne qui s'empare des hommes sortant sous la mitraille britannique : « Toute la zone était enveloppée dans un immense nuage de fumée. J'ai cru ma dernière heure venue. L'apocalypse elle-même n'aurait pas pu être pire. » En effet, pour les attaquants allemands qui s'élancent dans le système des tranchées britanniques, il n'y a pas d'échappatoire possible : les trous individuels sont pleins d'eau, les tranchées sont des fossés remplis à ras bord, aucun accident de terrain n'offre de couverture contre les balles et les obus percutants. Malgré tout, pour tenter de survivre dans un tel enfer, les soldats, même les plus blessés, se jettent dans ces mares glaciales et boueuses en essayant de garder la tête à fleur d'eau. Très vite, les uniformes prennent une teinte jaune sous l'effet des émanations acides provenant des obus britanniques. A la fin de l'assaut, 243 hommes du régiment List ont déjà été tués.⁴⁹⁴

⁴⁹⁴ BHStA/IV, RIR 17/Bd.1/journal, 12 mars 1915.

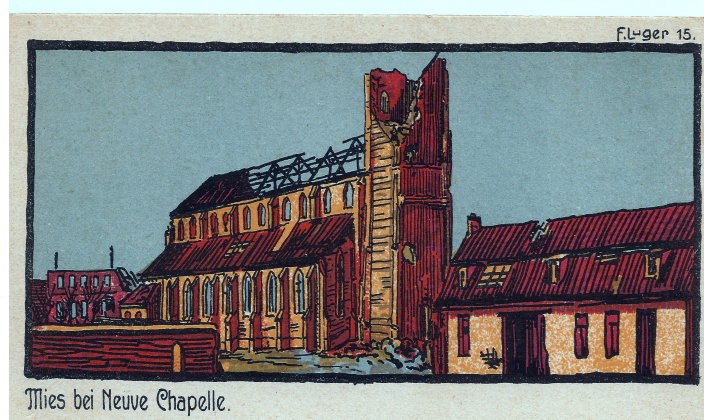
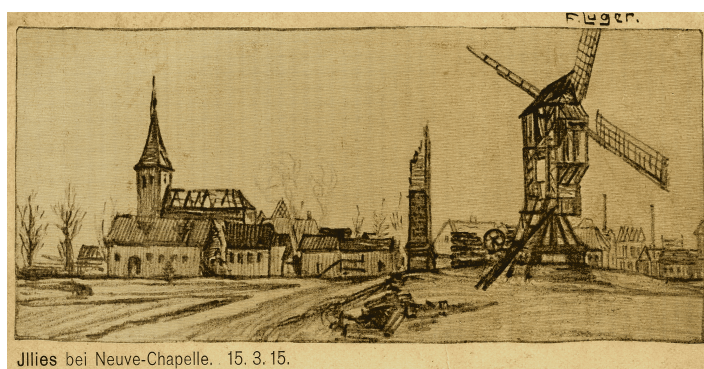


Document 42 : Carte - Le 12 mars 1915, 3^e et dernière journée de la bataille de Neuve-Chapelle.
Source : Arthur Banks, *A Military Atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, *op. cit.*

Dans certaines unités, les pertes sont déjà aussi élevées qu'à Gheluvelt, fin octobre 1914. Les troupes des 104^e et 139^e régiments prussiens viennent en effet de subir au sud de la forêt du bois du Biez, c'est à dire aux lieux-dits la Russie et la Bouchaine, selon les propos même d'un officier britannique, « un massacre d'une ampleur prodigieuse ». Leurs hommes songent à la retraite. C'est alors que les 7^e et 8^e bataillons bavarois, d'abord positionnés en réserve, reçoivent l'ordre d'avancer. Leur seule mission consiste à contraindre les Prussiens à retourner à l'assaut. « Des soldats allemands pointaient leurs armes sur d'autres soldats allemands pour les empêcher d'échapper au carnage ». ⁴⁹⁵ La confrontation interne entre soldats allemands doublée de la lutte

⁴⁹⁵ Georg Eichelsdörfer, *Neuve-Chapelle*, in Geoff Bridger, *The Battle of Neuve Chapelle*, London, Barnsley, 2000, p. 88.

La bataille se termine. Les soldats prussiens et bavares du canton de La Bassée peuvent maintenant voir le résultat des combats dont ils sont les survivants : des villages outragés, des stigmates provenant des tirs de batteries, des murs ébranlés par les violents coups de feu, un territoire envahi pas des eaux désormais plus du tout domestiquées tant les conduites et les drains ont volé en éclat, des habitations brûlées par les obus incendiaires et les feux qui se sont propagés en dépit de la neige et du brouillard intense. Parmi ces combattants, se trouve Franz Luger. Au moins, il est encore en vie. Le dessin et la peinture lui permettent d'exprimer ce qu'il vient de traverser. Alors que d'autres dépeignent des visages effarés et des corps déchiquetés, lui s'attarde sur les paysages souffrants.



Document 44 : Deux dessins (sépia et aquarelle) de Franz Luger, exécutés le 15 mars 1915, juste après la bataille de Neuve-Chapelle, et représentant *Illies bei Neuve Chapelle*, Illies près de Neuve-Chapelle.
Source : Collection particulière.

Les couleurs utilisées par Franz Luger pour peindre *Illies bei Neuve Chapelle* sont le sépia, le rouge et le brun ; le sépia de l'environnement de mort, le rouge du feu de la bataille, le brun de la terre au sang répandu. Les tons sont symboliques d'un univers sombre et lourd. Franz Luger montre les destructions violentes du canton de La Bassée. Mais il y a aussi du bleu. Du bleu là-haut, dans le ciel, et en taches en bas, au pied du clocher éventré de l'église saint Vaast d'Illies. Il n'y a pas de civils sur ces dessins ; et pourtant, en dépit des combats, il en restait quelques-uns. On ne voit pas non plus les soldats ; cependant le canton avait accumulé régiments prussiens et bavares toujours renouvelés, partis à l'assaut des lignes britanniques au delà de la Russie, au delà du bois du Biez, plus loin, vers Neuve-Chapelle. Ne sont représentées que des ruines rectilignes, linéaires, comme tracées au cordeau.

Les deux dessins représentent des restes de maisons calcinées, des toits éventrés, des portes défoncées, une église démolie, des paysages déserts, des arbres ravagés, des territoires bombardés. Le premier, qui est réalisé en sépia, est si précis que l'on peut nommer les lieux détruits : le moulin de Vaast-Côme, la briqueterie Delaval avec sa cheminée à section carrée bien ébranlée, la ferme Legrand quasi intacte, les bâtiments des « Grandes Usines Delerue » dont il ne reste que des charpentes désossées, et un premier plan qui suggère, par ses lignes parallèles et ses débris en monticules, que des tranchées ont été creusées jusque là pour défendre l'accès à la RN 41 toute proche. Le second dessin, aquarellé en rouge, brun et bleu, au sein duquel aucune présence humaine ne subsiste non plus, montre également des destructions où rien n'est respecté, ni les lieux de culte, ni les habitations, encore moins les instruments de production, commerces, fermes ou entreprises industrielles.

Franz Luger dessine et peint ce qu'il vit et ce qu'il voit. Mais il fait silence sur les scènes terribles des tranchées, sur le quotidien difficile de ses camarades stupéfaits devant l'audace des Gurkhas tibétains et des Indiens Garhwalis qui les harcèlent sur la première ligne, sur la misère des moments de peur qu'on ne peut exprimer devant personne. De retour à l'arrière, ses croquis se censurent d'eux-mêmes ; ils s'organisent et se développent en une geste présentable. Son œuvre, alors, devient narrative, assez pour être comprise, mais pas trop dénonciatrice pour pouvoir être imprimée sur les cartes postales de l'armée allemande du secteur.

Car le secret de nombreux peintres de la Grande Guerre est l'évitement.⁴⁹⁸ Et Franz Luger est bien dans cette veine : il n'est ni dans le réalisme héroïque ni dans les allégories patriotiques. A l'explosion étourdissante des obus du 10 mars, aux émanations acides qui se sont dégagées des projectiles le 11, et à la dureté de la sortie du bois du Biez le 12, le peintre préfère la suggestion des lignes brisées, la symbolique des couleurs et les variations du trait tantôt droit et raide, tantôt malaisé, comme inachevé. La prise de distance entre l'événement guerre et l'œuvre sur la guerre passe par un esthétisme à la limite futuriste où les lignes géométriques sont presque de l'abstraction. L'œuvre de Franz Luger, par les deux exemplaires qui représentent Illies à l'issue de la bataille de Neuve-Chapelle, signifie que le mythe d'une guerre efficace et propre n'existe pas.

De fait, on ne pourra plus regarder la guerre de la même façon après le désastre de Neuve-Chapelle qui a fait environ douze mille pertes côté allié et un nombre peu près identique côté allemand⁴⁹⁹, pour un gain territorial britannique infime. Le premier des enseignements, pour les Allemands, est que, après un recul initial, il est toujours possible de reprendre l'initiative car l'ennemi est attendu, donc prévisible, et des réserves amenées au bon endroit peuvent modifier le cours du combat. Le second enseignement, qui découle du premier, c'est qu'il faut pouvoir amener des réserves, or les Allemands savent qu'ils sont numériquement inférieurs et que des pertes énormes comme celles de ce champ de bataille de Neuve-Chapelle ne peuvent se reproduire. Le troisième enseignement est que l'aversion pour l'ennemi s'installe en prenant des tournures rancunières, voire haineuses. Des Britanniques auraient été vus portant des uniformes et des casques allemands pour se mêler aux troupes⁵⁰⁰. Des balles dum-dum auraient été employées.⁵⁰¹ Les soldats allemands entretiennent désormais un ressentiment tenace envers les hommes du *BEF*.

⁴⁹⁸ Philippe Dagen, *Le silence des peintres, Les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996.

⁴⁹⁹ John Paul Harris, *Douglas Haig and the First World War*, *op. cit.*, p. 124 et 125.

⁵⁰⁰ BHStA/IV, RD6/Bd.110, 4, RD6 à A.O.K. 6, 23 mars 1915.

⁵⁰¹ Alexander Watson, *Enduring the Great War : Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*, Cambridge, 2008, p. 69.

4) Le temps d'après, dans le canton

Pour l'heure, les survivants pansent leurs plaies, égaillés dans les villages du canton à l'arrière du front britannique entre Armentières et La Bassée. Le régiment List arrive à Fromelles, à cinq kilomètres au nord-est de Neuve-Chapelle. Voici quelques « premiers » regards bavarois sur le canton :

- Aloïs Schnelldorfer : L'ennemi – des Noirs, des Ecossais, des Anglais – se trouve seulement à 60, 80 ou 100 mètres de nos positions.⁵⁰²
- Fridolin Solleder : Au-delà des tranchées britanniques s'étendaient des prairies striées de ruisseaux et de canaux de drainage, ponctuées de bosquets jusqu'à l'horizon fermé par une forêt plus importante. S'ils tournaient le dos à l'ennemi, les soldats découvraient un paysage similaire, avec ses prairies, ses saules, ses bosquets et ses fermes en ruine au pied du village de Fromelles, posé sur la côte d'Aubers, un relief peu prononcé⁵⁰³.
- Norbert Stumpf : Le paysage ne manque pas de charme. Nous nous trouvons dans une région magnifique. Nous sommes environnés de douces collines, parmi lesquelles se nichent villes et villages, ainsi que de nombreux châteaux, entourés de parcs splendides. Naturellement, tout n'est pas en parfaite condition. Des villages et des châteaux, il ne reste que de tristes ruines, les parcs sont, pour une part, laissés à l'abandon. Tout laisse deviner une grandeur disparue et une gloire perdue.⁵⁰⁴

Vision curieuse que celle de ce canton de Weppes présenté comme « un pays magnifique », où « le paysage ne manquait pas de charme » mais où l'arrière-plan humain est constitué « des Noirs, des Ecossais et des Anglais ». Et le père Norbert de continuer dans la même veine : « douces collines où se nichent villes et villages ainsi que de nombreux châteaux entourés de parcs splendides » devenus, certes, à présent, « de tristes ruines ». Il poursuit en évoquant les premières belles journées du printemps 1915 : « Ces journées splendides ont répandu toutes les gloires de la nature dans notre région. Tout est vert ou florissant, les oiseaux chantent et pépient. Voici un endroit où l'on pourrait se sentir pleinement heureux⁵⁰⁵ ». Albert Weisgerber lui aussi raconte son plaisir de respirer la vie sous le soleil : « Les hommes vivent à moitié nus dans les tranchées et prennent des bains de soleil⁵⁰⁶ ». Joseph Stettner, du même régiment, et à la même époque, pense différemment : « Les positions que nous tenions à Fromelles et Aubers, humides et effroyablement mauvaises, transformèrent le fier régiment en une collectivité aigrie et râleuse, où chacun en voulait au ciel, au monde entier et à soi-même, et où l'on accomplissait ses tâches par loyauté et par instinct de survie. Nos principaux ennemis étaient l'eau, la boue et les rats⁵⁰⁷. »

Soleil ou pas, le régiment List s'installe dans une nouvelle routine. Le quotidien consiste en rotations régulières entre les périodes de faction dans les tranchées et celles du repos. On distingue le « petit repos » qui se passe à l'arrière et spécialement dans les locaux de la brasserie de Fromelles, et le « grand repos » qui peut s'effectuer à Fournes situé à quatre kilomètres au sud-est de Fromelles, ou bien dans deux autres localités : La Bassée et Santes. Les journées sont consacrées à des tâches qualifiées d'ennuyeuses par les hommes, comme le renforcement des positions, l'exercice et le remplissage des sacs de

⁵⁰² BHStA/IV, AS, *Alois Schnelldorfer à ses parents*, 16 mars 1915.

⁵⁰³ BHStA/IV, Fridolin Solleder, *Gefechten Zwischen zwei*.

⁵⁰⁴ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 18 mars 1915.

⁵⁰⁵ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 6 mai 1915.

⁵⁰⁶ Gerhard Sauder (dir.), « *Ich male wie ein Wilder* » : *Albert Weisgerber in Briefen und Dokumenten*, Blieskastel, 2006, p. 216, 17 avril 1915.

⁵⁰⁷ SB, Z2, *Volksfreund*, 3 mars 1932, « Ein Kriegskamerad erzählt : Mit Adolf im Felde ; von Josef Stettner ».

sable.⁵⁰⁸ Mais, dans ce climat d'après bataille, un nouveau sentiment se développe, c'est une inimitié antiprussienne suffisamment forte en 1915 pour que les populations occupées s'en aperçoivent : « Récemment, une légère divergence d'opinion s'est manifestée au café Bellevue, entre un officier bavarois et un autre, prussien. Les Bavarois se plaignaient que leur tour de service sur les positions d'artillerie revenait un peu trop souvent. On entend parler de désertions nombreuses chez les Bavarois. »⁵⁰⁹ Pour de nombreux soldats bavarois, il y avait au moins une certitude, c'est que le déclenchement de la guerre était dû, en dehors des Français, des Britanniques et des Russes, aux Prussiens de Berlin. La *Burgfrieden*, l'unité nationale, s'émousse au contact des réalités du front.

Une réflexion sur les raisons de l'échec de Neuve-Chapelle dans les deux camps s'impose : chez les alliés pour remédier aux problèmes structurels et fonctionnels qui expliquent l'insuccès de leur tentative de percée ; chez les occupants pour améliorer au moins la cohésion des hommes et leur élan, nécessaires pour durer sur le front et ensuite l'enfoncer.

III. Analyse de la bataille de Neuve-Chapelle

L'échec de la percée alliée à Neuve-Chapelle est l'objet d'analyses nombreuses par les stratèges britanniques. Elle a suscité quantité de confrontations à propos des préparations d'artillerie, de la solidité des emplacements des obusiers, du choix judicieux de la disposition des troupes, de l'opportunité de l'attaque par conditions météorologiques défavorables.

1) L'analyse locale de l'échec britannique

Du côté de l'Inde, la bataille de Neuve-Chapelle est vue par le prisme de la mort héroïque, au combat, de Gabbar Singh Negi. Bien que les détails de son action d'éclat soient perdus, le sacrifice de sa vie, quelque part dans les lignes allemandes, sans doute près de la Bouchaine ou du Hus, et qui lui valut la *Victoria Cross*, est vu dans son pays comme le symbole de la mort de milliers de Garhwalis au service de leur patrie. Méconnu ici et confondu avec celui de milliers d'autres qui sont tombés le même jour, le destin de Gabbar Singh Negi est commémoré là-bas à Chamba, dans le district de Tehri Garhwal, avec une foire annuelle autour de son tombeau à une date qui correspond quasiment à l'anniversaire de la bataille de Neuve-Chapelle.⁵¹⁰ Plus globalement, les combats des 10, 11 et 12 mars 1915 sont vus en zone militaire britannique comme un moment de mort à outrance. Le cimetière militaire indien de la Bombe, près du champ de bataille, montre que Neuve-Chapelle fut un désastre humain en dépit du gain allié de quelques kilomètres carrés sur la zone allemande d'occupation.

Cette place, aujourd'hui, de la bataille de Neuve-Chapelle dans l'histoire de la Grande Guerre, appelle à s'interroger sur les circonstances locales de la défaite alliée. La configuration du secteur en forme de saillant au cœur d'une zone quasi inondée a-t-elle été bien prise en compte ? Le territoire, facilement approvisionnable par la Lys et le Grand

⁵⁰⁸ *Ibid.*

⁵⁰⁹ BHStA/IV, RIR17/Bd2, RD6, ordre divisionnaire, 5 mai 1915.

⁵¹⁰ *The Victoria Cross Society*, mars 2013. Journal de l'Union Indienne relatif aux morts pour la nation.

chemin d'Estaires, n'a-t-il pas été surestimé quant à sa maîtrise, par les alliés ? Et symétriquement, l'implantation des troupes allemandes dans le canton de La Bassée n'a-t-elle pas été sous-estimée par les Britanniques ?

Le choix du saillant de Neuve-Chapelle pour lancer une attaque frontale au printemps 1915 et rompre les lignes ennemies au nord de La Bassée semblait très judicieux. Il a séduit l'état-major. En effet, Neuve-Chapelle est une pointe allemande exposée. C'est une excroissance dans le dispositif des occupants qui fait de ce village une avancée non reliée directement au reste du territoire conquis. Tout le canton de La Bassée est en effet maîtrisé par les Allemands qui possèdent le contrôle des axes routiers, navigables et ferroviaires Nord-Sud et Est-Ouest. Mais Neuve-Chapelle n'est pas inclus dans ce canton, dans ce réseau, dans ce cœur de circulation. C'est un village qui dessine en bordure de cet espace une proéminence non reliée directement aux onze bourgades, et, de plus, il en est nettement séparé physiquement par un bois petit mais épais, le bois du Biez, et par un boqueteau qui le prolonge et qui s'est développé sur des terres marécageuses et croupissantes, la Russie. Donc, à Neuve-Chapelle, les réserves d'hommes, de matériels et de munitions que les Allemands amènent prennent un certain temps à arriver, et ce décalage est propice en cas d'attaque-surprise. Or, l'effet de surprise, s'il est fort au moment des premiers tirs le 10 mars, ce qui sera rarement renouvelé durant le reste de la guerre⁵¹¹, ne présente plus d'intérêt quand la bataille dure plusieurs jours, comme c'est le cas à Neuve-Chapelle où les renforts placés dans les communes voisines ont eu le temps d'arriver. On l'a vu avec le régiment List amené le 10 et opérationnel le 12. Le choix de Neuve-Chapelle répond donc bien aux objectifs britanniques qui sont d'isoler un point du front ennemi, de le « couper de ses réseaux ferroviaires utilisés par les Allemands pour soutenir leurs armées et relier les régions occupées à la patrie⁵¹² ». Cet avantage est bien visible pour les aviateurs qui survolent le secteur et qui rapportent au grand quartier général de l'état-major de Haig que la protubérance de Neuve-Chapelle est facilement dissociable du reste du front allemand.

Le choix de ce saillant présente aussi un autre avantage évident : celui de pouvoir mener des offensives depuis ses flancs. Mais, sur le terrain, les Britanniques constateront à leurs dépens que les ailes en question sont protégées par puissants détachements qui occupent, au sud, le bois du Biez et la Russie, au nord, la côte d'Aubers. Quant à passer pour atteindre Biez, Russie et côte d'Aubers, il faudra que les Britanniques des 7^e et 8^e divisions et les Indiens de Meerut et Lahore affrontent, au préalable, les huit kilomètres de barbelés, les cinq cents canons et la réserve de deux cent mille obus que les Allemands se promettent de déverser pour garder Lorgies, Illies et Herlies⁵¹³. Certes, les militaires adverses sont abasourdis lors du déclenchement de l'artillerie alliée : la plupart des barbelés sont ciselés et le réseau des tranchées est très détruit. Aussi l'avancée britannique peut s'opérer presque sans résistance le matin du 10 mars dès 8 h 05. Mais, en réalité, le manque d'opposition des Prussiens et des Bavares aurait dû intriguer : il est un fait que les Allemands n'ont guère livré de combat et se sont rués à l'arrière, rendant dérisoire la pause obligatoire de quinze minutes des Britanniques tous les mille cinq cents mètres d'avancée. Au contraire, les ordres du quartier général de la 2^e *Rifle Brigade*, par exemple, sont nets : refus de la permission d'avancer. C'est justement pendant les arrêts britanniques que le 11^e bataillon de *Jäger* (chasseurs) en profite pour tirer sur le côté gauche du saillant : les pertes sont très nombreuses, on les compte par centaines, chez les 2^e *Scottish Rifles* et chez les 2^e *Middlesex*. Sur le côté droit, vers la Russie, le Transloy, le Hus, la Bouchaine, les brigades indiennes sont perdues dans le dédale des tranchées et n'arrivent plus à s'orienter tandis

⁵¹¹ John Keegan, *The First World War*, op. cit., p. 240.

⁵¹² *Ibid*, p. 238.

⁵¹³ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, op. cit., p. 74.

qu'au centre, en face de Neuve-Chapelle, neuf mille hommes se massent pour pénétrer dans les brèches.

Le commandement allié local s'est installé à huit kilomètres de Neuve-Chapelle afin, pour les commandants de division, de ne pas être confrontés directement à la mêlée. Mais les problèmes de communication qui sont apparus dès les premières heures ont été d'une grande gêne. Il aurait fallu être mieux informé et relié. Au lieu de cela, très vite, il n'y a plus de radio, en panne, ni guère de liaison téléphonique, mauvaise. Les communications se font par drapeaux et courses d'estafettes qui, en dépit de la vaillance des hommes, combinent lenteur et vulnérabilité. Par contre, on sait par le témoignage d'Adolf Hitler, qui fut estafette durant une partie de la bataille de Neuve-Chapelle, que le bunker de son propre commandement est installé au cœur même du bois du Biez, dans un fortin bétonné très défendu au sein de la ferme du Biez⁵¹⁴ : le poste du quartier général régimentaire allemand assiste au choc des armées, au cœur des opérations, sans avoir à subir l'inefficacité des autres moyens de s'informer et de communiquer.

La configuration du terrain de la zone arrière de Neuve-Chapelle est faite de zones basses ennoyées, de courants et de rivières comme la rivière des Layes et la Broelle, de taillis sous futaie denses, de mamelons collinaires et d'une plaine occupée avant la guerre par des bourgs et des hameaux, des champs, des jardins et des vergers. Des routes délimitent cet espace en quadrilatère : la RN 41 visée par l'état-major britannique, verrouillée par les Allemands, et en parallèle le Grand Chemin d'Estaires à La Bassée, maîtrisé par les alliés, où les munitions arrivent grâce au train blindé « Churchill » qui circule sur la voie ferrée Laventie – Bac Saint-Maur.⁵¹⁵ Ainsi ont été amenés les hommes : quinze bataillons britanniques contre un bataillon et demi côté allemand au début du premier jour ; ainsi est alimentée la batterie la plus puissante dont disposent le *BEF*, une pièce de 15 pouces et 380 millimètres, chargée d'ouvrir le feu sur les positions allemandes. Mais, ce que l'état-major britannique n'avait pas prévu, c'est que le lacis de tranchées et de barbelés mis en place par les Prussiens et les Bavares soit aussi serré. Tout était organisé pourtant : « Les troupes anglo-indiennes avaient été rassemblées la nuit de manière à ce que leur concentration échappât aux observateurs aériens allemands ; elles étaient guidées vers leurs points de départ par des panneaux fichés dans le sol, peints en blanc dans le sens de leur marche et, sur l'autre face, de teinte neutre pour rester invisibles à l'ennemi ». Mais le 1/39 Garhwalis et une bonne partie de la *Garhwal Brigade* où se trouvait Gabbar Singh Negi a fait une erreur de direction, est allée plus au sud, vers la Russie, et a attaqué en dehors du terrain prévu.⁵¹⁶ La maîtrise physique du territoire de la bataille a, à partir de ce moment, échappé aux Britanniques.

Plus d'une fois, notre infanterie fut atteinte par nos propres obus. Notre impuissance à exploiter totalement notre avantage quand nous eûmes les Allemands presque à notre merci a été due autant aux impondérables qu'à des erreurs. Plusieurs secteurs des lignes ennemies n'avaient pas été préparés et certaines de nos troupes furent atteintes par nos propres obus.⁵¹⁷

⁵¹⁴ Gerhard Sauder (dir), *Ich male wie ein Wilder, Albert Weisgerber in Briefen und Dokumenten*, Weisgerber à son épouse, le 17 avril 1915, Blieskastel, 2006, p. 216.

⁵¹⁵ Ministère belge des Chemins de fer, Marine, Postes et Télégraphes, Compte-rendu des opérations du 04-08-1914 au 04-08-1917, Bruxelles, p. 4.

⁵¹⁶ R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, trois tomes, auto-édition, 1991, tome 1, p. 9-4 et 9-5.

⁵¹⁷ E. Parrot, *The children story of war by sir E. Parrot*, in R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie B, p. 9-7 à 9-17.

La connaissance du terrain adverse, le contrôle du tir et le dessin des circonvolutions des lignes ennemies ne sont pas acquis par les Britanniques selon le témoignage, postérieur à la guerre, d'un des survivants de la bataille, E. Parrot. Ce soldat britannique ajoute :

Cela fut dû sans doute au ciel gris et aux brumes qui empêchèrent les observateurs de contrôler correctement le tir de leurs pièces. C'était notre première tentative de coordination de l'artillerie et de l'infanterie sur une grande échelle et, naturellement, des erreurs furent commises.⁵¹⁸

Ce que les Britanniques n'ont guère pris en compte, non plus, ce sont les réserves de proximité que les Allemands peuvent faire venir à pied et en bicyclette⁵¹⁹, ou encore par les grands axes routiers et les dessertes ferroviaires, depuis Lille ou par le vaste espace occupé à l'arrière de leurs lignes. Le Prince Rupprecht, en personne, commandant de la VI^e armée allemande, vient le matin du 11, constater que les renforts ne parviennent pas assez rapidement. Il repousse la contre-attaque au lendemain, au 12. Ainsi, dans la journée du 11 et durant la nuit du 11 au 12, au 2/53 RI allemand qui tient les avant-postes à l'ouest de Neuve-Chapelle, viendront s'ajouter quantité d'hommes⁵²⁰ qui, eux-mêmes, seront remplacés par d'autres unités dès la nuit suivante. A cette organisation rationnelle ignorée du BEF, s'ajoutent des impondérables que les Britanniques ne peuvent maîtriser : la fuite de renseignements concernant leurs préparatifs ... sur l'oreiller des Allemands à Fournes :

Depuis quelques temps, venus de plusieurs endroits, des bruits ont couru. A Fournes en Weppes, où est cantonné l'état-major du 15^e RI, des confidences ont eu lieu sur l'oreiller. Vers le 8 mars, des femmes ont averti leurs partenaires allemands qu'une attaque britannique devait se produire dans les deux jours.⁵²¹

Ainsi, l'avantage britannique initial d'une quasi surprise est neutralisé par tant de contingences que des civils français ont beau émettre des signaux lumineux en direction des lignes alliées pour avertir des mouvements ennemis⁵²², le résultat est celui d'un échec allié, au mieux contrebalancé par un gain territorial de quelques kilomètres carrés.

2) L'analyse locale de la défaite allemande

Côté allemand, aussi, Neuve-Chapelle est une défaite. En effet, pour réoccuper, sans y parvenir, un village en ruines et un territoire où l'eau est à fleur de sol, les Allemands ont perdu en trois longs jours 12 000 hommes, soit environ 3500 tués et 8500 blessés, sans compter les 1500 prisonniers retirés du potentiel de combattants dans le secteur. « Ce n'est pas la guerre, c'est du meurtre. Les Allemands prirent très mal leur défaite.⁵²³ » E. Parrot parle ainsi du ressentiment allemand devant les méthodes britanniques à Neuve-Chapelle où ce ne sont pas seulement des vies, des blessés, des

⁵¹⁸ E. Parrot, *The children story of war by sir E. Parrot*, in R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie B, p. 9-7 à 9-17.

⁵¹⁹ John Keegan, *The First World War*, op. cit., p. 240.

⁵²⁰ Graeme Chamley Wynne, *If Germany attacks, The Battle in Depth in the West*, London, The West Point Military Library, 1940, p. 15-40.

⁵²¹ Maurice Coge, *La bataille de Neuve-Chapelle, côté allemand*, dans R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie B, p. 9-18.

⁵²² E. Parrot, *The children story of war by sir E. Parrot*, in R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie B, p. 9-7 à 9-17.

⁵²³ *Ibid.*

prisonniers et un recul de quelques centaines de mètres au niveau du saillant et de Piètre, mais une remise en question de la façon de faire la guerre qui traverse les commandements prussiens et bavarois de cette partie du front, et bien au-delà.



Document 45 : Carte postale allemande - Les tranchées allemandes près de Neuve-Chapelle, face au front britannique.

Source : Collection particulière.

En premier lieu, le nombre impressionnant de pertes tient à la témérité des soldats : « Plus d'une fois, les chasseurs et leurs officiers défiaient la mort en s'avancant à cheval pour diriger le combat jusqu'à quelques centaines de mètres des lignes britanniques⁵²⁴ ». Cet esprit offensif, ainsi brossé par les historiens locaux de la bataille de Neuve-Chapelle, tient au comportement des soldats qui sont intrépides et hardis, mais il appartient également au registre des stéréotypes véhiculés après-guerre à propos des Allemands qui étaient considérés comme très combattifs, craints comme tels, et amenés à se battre jusqu'au bout s'il le faut. Toutes les armes sont ainsi décrites comme faisant tout pour ne pas céder du terrain ; on voit ainsi que les fantassins, également, montrent énergie et abnégation durant les combats de mars 1915 :

Quand les lignes allemandes vers le moulin de Piètre, lignes tenues principalement par les détachements des divisions prussiennes 13 et 14, formées de bâtisses mises en état de défense et de blockhaus improvisés, sont prises, le sol est couvert d'uniformes kaki⁵²⁵.

Il est vrai, en dehors de ces clichés, que les divers bataillons ont payé un lourd tribut durant la bataille :

Dans la position de la ferme de la Russie où sont installées les batteries du *Feldartillerie* n° 7, les renforts qui arrivent, baïonnette en avant, placés sous les ordres du *hauptmann*

⁵²⁴ R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle, op. cit.*, partie B, p. 9-20.

⁵²⁵ *Ibid.*, p. 9-22.

Courtin, les 11 *Jager*, les 3 et 4 du 16^e RI, les 6 et 8 du 104^e RI et le 8 du 179^e RI, finiront encerclés au milieu de pertes importantes⁵²⁶.

Pourtant, les douze mille hommes perdus en trois jours à la bataille de Neuve-Chapelle sont largement ignorés. Témoin ce récit d'Adolf Meyer, compagnon d'Hitler, qui, dans sa relation de la bataille de Neuve-Chapelle, parle d'une offensive « au cours de laquelle une grande partie des soldats indiens furent saignés à mort devant nos rangs⁵²⁷ ». Pas d'allusion aux pertes allemandes, il n'est question que des morts de l'armée des Indes ; rien sur la lutte armée entre soldats allemands prussiens et bavarois pour enrayer la retraite ; n'apparaît pas non plus le territoire perdu du saillant de Neuve-Chapelle. Certes, il ne s'agit que du bref récit d'un soldat de base et non le rapport d'un officier ayant une plus ample vue sur les combats. Pourtant, il semble bien que la remise en question face aux nombreuses pertes ne soit pas là.

En second lieu, il convient de voir que la défaite allemande de Neuve-Chapelle, qui a causé la mort de trente officiers, pose le problème de la conception des plans défensifs et offensifs. Déjà inférieure numériquement face aux alliés, l'armée impériale ne pourra plus se permettre de recul territorial sauf à perdre ses postes d'observation en hauteur dans le pays de Weppes. La défaite a donc aussi des ressorts stratégiques. D'abord, les rivières en contrebas, la rivière des Layes sur Aubers, en particulier, sont restées des obstacles bien qu'elles ne soient que de fins filets d'eau ; deuxièmement les tranchées, comme celles d'Illies, pulvérisées en quelques minutes seulement par les tirs adverses, s'avèrent inadaptées devant la puissance accrue de l'artillerie qui nécessite des abris plus solides et installés en profondeur ; le repli des soldats qui se noient dans les fosses des trous d'obus, enfin, montre que la géologie, la topographie et la cartographie des lieux occupés sont des données qui ne sont pas assez exploitées⁵²⁸. Faute d'avoir maîtrisé le système des nappes souterraines et la manière de canaliser les eaux, d'avoir pris en compte les dépressions dans la défense du sol, d'avoir utilisé les bois comme celui du Biez autant en obstacle qu'en camouflage, les ripostes des contre-offensives se sont avérées inadaptées.

Ce que la bataille de Neuve-Chapelle révèle aussi, c'est que les ressources logistiques locales, qui ont été décisives durant les trois jours, sont mal employées. Le régiment List, par exemple, qui a été sollicité pour intervenir dès le 10 mars, n'a pu être opérationnel que le 12 au matin. Téléphone, voie ferroviaire de La Bassée, train Michon, decauvilles en voies étroites de 0,60 ou de 0,40, routes, canal, avions : tous ces cordons ombilicaux nécessaires pour la concentration des troupes, leurs manœuvres, leur ravitaillement quotidien, la cartographie de l'ennemi, ont manqué de réactivité dans le cadre d'une guerre de masse devant faire se regrouper en quelques heures des milliers combattants situés dans des cantonnements éloignés et qu'il faut fournir et alimenter en vivres, matériel et munitions. Souplesse, rapidité, coordination ont failli.

En bref, le front à Neuve-Chapelle, réputé « point faible » par les Britanniques qui ont osé y tenter une percée, la première de la guerre, s'est révélé être en effet insuffisamment fortifié et protégé pour éviter des pertes humaines aussi importantes, des incursions aussi violentes et un recul aussi symbolique que celui du saillant. L'état-major allemand du front occidental, pour donner à voir aux adversaires une vraie force dissuasive, va devoir remodeler à la fois son potentiel stratégique, ses points défensifs le long des lignes et son maillage arrière qui le relie à l'Allemagne.

⁵²⁶ R. Mallevey et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie B, p. 9-24.

⁵²⁷ Balthasar Brandmayer, *Mit Hitler : Meldegänger 1914-18*, op. cit., p. 22.

⁵²⁸ Philippe Boulanger, *La géographie militaire française (1871-1939)*, Paris, Bibliothèque stratégique des éditions Economica, 2002, p. 122-126.

3) Ce que la bataille de Neuve-Chapelle a changé

Les Britanniques, devant la mort massive de leurs soldats pour la prise de Neuve-Chapelle, s'interrogent. L'offensive a certes réussi à bousculer le dispositif allemand, mais au prix de pertes lourdes et avec un gain territorial minime. Il convient, selon les chefs militaires, de disposer de davantage de moyens d'attaque, tant en hommes qu'en matériels, et particulièrement en artillerie lourde, domaine dans lequel l'Allemagne possède plus de réserves que le *BEF*.

L'affaire du manque d'obus de Neuve-Chapelle, la *Shell Crisis*⁵²⁹, a soulevé et révolté l'opinion alliée.⁵³⁰ Certes, dès le départ, Haig avait été prévenu qu'il devait économiser les projectiles car l'attaque simultanée des Français en Champagne sur le front occidental demandait également de grandes quantités d'obus ; mais il est certain que les morts indiens égarés dans le lacs de tranchées intactes à Illies, juste derrière le village de Neuve-Chapelle, prouvent que les munitions déversées soit ont manqué, soit ont été de qualité médiocre, soit n'ont pas explosé comme prévu ; de même, les mille soldats britanniques tués au bas de la côte d'Aubers, empêtrés dans des barbelés non cisailés, prouvent que les objectifs des tirs n'ont pas été atteints de ce côté.⁵³¹ Pourtant les hommes étaient là : deux corps d'armée, cinquante mille soldats, le 4^e et le corps indien, qui avaient été secrètement amenés sur la ligne Rue d'enfer – Richebourg-Saint-Vaast. Pourtant les canons étaient là : trois cent cinquante pièces britanniques et françaises étaient mobilisées et prêtes pour la préparation de l'offensive. Mais les quantités de munitions nécessaires dépassaient ce que le pays pouvait produire et produisait. Les politiques étaient accusés. Lloyd George a été nommé ministre des munitions ; de nouvelles usines d'armement ont été construites ; des femmes ont été embauchées.⁵³² L'onde de choc de Neuve-Chapelle a parcouru le Royaume-Uni⁵³³ jusqu'en Ecosse où les nouvelles unités viennent de s'organiser.

En attendant que ce déficit en munitions soit peu à peu comblé, des innovations seront nécessaires.⁵³⁴ La recherche des améliorations techniques sera aussi une constante dans les périodes qui suivront ; là, des cartes ont été émises sur lesquelles les objectifs à atteindre sont marqués de traits rouges ou bleus selon les buts ; ici, des avions ont été utilisés pour lancer des obus : « A 7 h 30 du matin, des avions britanniques apparaissent. Pendant un moment, ils survolent les positions allemandes. Soudain, de l'un des appareils, se détache une multitude de papiers d'aluminium. Il est 8 h 05 et, sur les premières lignes allemandes, s'abat une pluie d'obus. Les avant-postes disparaissent au milieu des rugissements et des éclairs.⁵³⁵ » Le volet technique devra compenser ce que le massacre des hommes retire en force combattante sur les champs de bataille.

⁵²⁹ David French, « The Military Background to the 'Shell Crisis' of May 1915 », *Journal of Strategic Studies*, 1979, p. 192-205.

⁵³⁰ Hew Strachan, *The First World War, Volume 1 : To Arms*, Londres, 2001, p. 992-1105.

⁵³¹ Richard Holmes, *The Little Field Marshal : A Life of Sir John French*, Londres, Ed. Weidenfeld and Nicolson, 2004, p. 287-291.

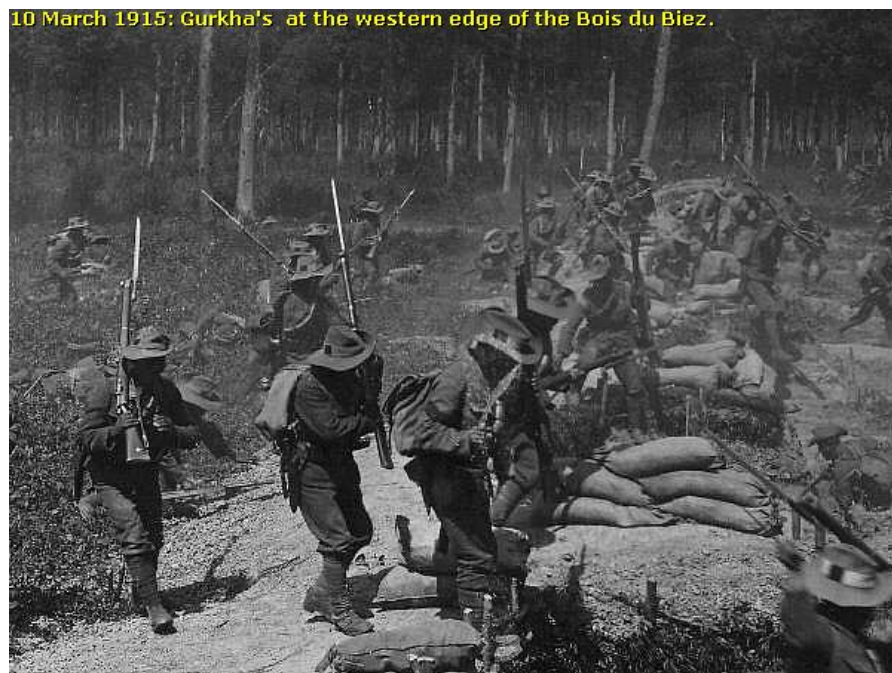
⁵³² David Lloyd George, *War memoirs of David Lloyd George*, Londres, Ed. Ivor Nicholson and Watson, 1933.

⁵³³ David Carnegie, *The History of Munitions Supply in Canada, 1914-1918*, Londres, Ed. Longmans Green and Co, 1925.

⁵³⁴ Peter Fraser, « The British 'Shells Scandal' of 1915 », *Canadian Journal of History*, 1983, p. 77-94.

⁵³⁵ Maurice Cogeze, *La bataille de Neuve-Chapelle, côté allemand*, in R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie B, p. 9-19.

Enfin, le regard change sur les hommes qui ont été tués à Neuve-Chapelle les 10, 11 et 12 mars 1915 : on ne peut demander aux combattants le risque de leur vie sans proposer le regard reconnaissant de la communauté. La *Victoria Cross* est attribuée aux plus méritants. Gabbar Singh Negi (21/04/1895 – 10/03/1915) a été le premier des neuf récipiendaires indiens du Commonwealth⁵³⁶, durant la Grande Guerre, de la plus haute distinction britannique « pour bravoure face à l'ennemi ». ⁵³⁷ La citation du carabinier du 2^e *39/Rifles Garhwal* est agrémentée de la mention suivante, rapportée par la *Gazette de Londres* du 28 avril 1915 : « Lors de l'attaque d'une position allemande, le carabinier Gabbar Singh Negi a été l'un des plus héroïques : il est parti avec la baïonnette au fusil, au milieu des bombes qui explosaient ; il a pénétré le premier dans la tranchée adverse principale, délogeant les soldats ennemis dans chaque traverse, et les refoulant jusqu'à les forcer à se rendre. Il a été tué au cours de cet engagement. » ⁵³⁸ Le fils de Gabbar a vu la mémoire de son père honorée à Chamba, sa ville natale, par l'élévation d'un mémorial, le *Gabbar Singh Memorial*, par la création d'une « foire » annuelle chaque 21 avril, la Foire Gabbar Singh Negi, avec force kiosques à proximité, et par l'institution d'un rallye avec une procession des villageois de Maanjood au son du *dhol*, le tambour traditionnel. Son petit-fils, Kamal Singh Negi, devenu homme d'affaires important, a reconnu que la commémoration de la bravoure de son grand-père a contribué à faire de lui un homme soucieux des valeurs de la vie. ⁵³⁹



10 March 1915: Gurkha's at the western edge of the Bois du Biez.

Document 46 : Carte postale britannique - Régiment des Gurkhas sur le côté ouest du bois du Biez, le 10 mars 1915, durant la bataille de Neuve-Chapelle.

Source : Collection particulière.

⁵³⁶ M. J. Crook, *The Evolution of the Victoria Cross*, Londres, Ed. Midas Books, 1975, chapitre 11, p. 117-125.

⁵³⁷ Max Arthur, *Symbol of Courage, Men behind the Medal*, Londres, Ed. Pan Books, 2005, p. 185-371.

⁵³⁸ *Gazette de Londres*, 28 avril 1915.

⁵³⁹ Peter F. Batchelor and Christopher Matson, *Victoria Cross of the First World War, The Western Front 1915, op. cit.*

Si la création d'usines d'armement, une technicité accrue et une mémoire héroïsée sont les réponses à Neuve-Chapelle, côté britannique, les Allemands, quant à eux, théorisent de nouveaux principes d'organisation défensive du territoire. D'abord, l'état-major expérimente la nécessité d'un renforcement des premières lignes ; ensuite, le déroulement de la bataille de Neuve-Chapelle démontre le rôle négatif des tranchées de seconde position ; enfin, toute l'organisation de la « forteresse » est à réformer⁵⁴⁰. En effet, les soldats britanniques qui avaient réussi à franchir les parapets des premières tranchées ont trouvé à se réfugier dans les secondes lorsqu'elles étaient désertées par les soldats allemands en repli à l'arrière. Les combattants du *BEF* y sont devenus quasi indélogeables, le système prussien et bavarois s'étant retourné aux dépens de ceux qui avaient trop bien démultiplié les voies de passage, organisé les rangées de tirs et asséché les fonds des lignes⁵⁴¹. Dans le canton de La Bassée, il est même des Britanniques qui, égarés loin de leurs unités et de leurs chefs, ont continué à avancer en se cachant de fossé en abri de fortune et sont retrouvés loin dans le camp adverse. Maurice Coge, historien local, a collecté des témoignages, après la guerre, sur ces soldats britanniques égarés dans les tranchées allemandes. Il rapporte, sans citer ses sources, que ces combattants « errent ou se cachent à travers champs. On en signale vers Herlies, Wicres, Aubers et même Salomé et Marquillies. Quelques uns seront prisonniers, la majorité seront abattus. » Il ajoute même que « bien longtemps après la fin de la guerre, on découvre, loin à l'intérieur du secteur allemand, nombre de charniers comprenant quelques militaires britanniques. A Illies, on trouva, par hasard, quelques squelettes en curant une fosse à purin. »⁵⁴²

Cela amène les Allemands à réfléchir au refuge que leurs doubles, triples, quadruples rangées de lignes de fortification offrent aux envahisseurs devenus difficilement débusquables quand ils les ont traversées. La solution sera de ne pérenniser que les premières tranchées face aux ennemis, de réserver à celles-là seulement les garde-fous solides, les fonds à caillebotis et les abris anti-mitrailleuses. L'état-major estime désormais qu'il est préférable de construire, à deux ou trois milliers de mètres en arrière, une ligne de blockhaus. On pourrait citer, comme exemple de 'l'efficacité' de ce nouveau système, le massacre des hommes de la division australienne lorsqu'ils attaqueront Fromelles en juillet 1916 : aux endroits où ils pourront franchir les lignes allemandes, ils ne trouveront pour se retrancher que quelques fossés à demi comblés et, beaucoup plus loin, de redoutables fortifications hérissées de mitrailleuses.

La ligne de béton du mur allemand va donc s'installer et s'étoffer, suite au désastre de Neuve-Chapelle. Mais, selon le périodique populaire de Berlin, le *Kriegs-Rundschau*, elle va devoir tenir compte de deux impératifs que montre Margarete Munsterberg⁵⁴³. D'une part, la logistique est liée aux chemins de fer et en particulier à l'axe Merville – Laventie – Armentières, qu'il faudra contrôler, ensuite aux voies d'eau et en particulier au canal d'Aire à La Bassée qui serait d'un grand secours pour l'accès à la Mer du Nord, et enfin aux voies routières à partir d'Estaires, Béthune, Lens, Lille et Armentières, essentielles pour maîtriser l'espace de défense. D'autre part, la stratégie des états-majors est tributaire de l'eau qui affleure partout et qui se révèle obstacle en dépit de

⁵⁴⁰ BHStA/Abt.IV, Genral der Pioniere 6, Bund 78, 'Der chef des Genst', 14 juin 1915.

⁵⁴¹ BHStA/Abt.IV, Genral der Pioniere 6, Bund 78, 'Ausbau der Stellungen', 19 juin 1915.

⁵⁴² Maurice Coge, *La bataille de Neuve-Chapelle, côté allemand*, dans R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle, op. cit.*, partie B, p. 9-28.

⁵⁴³ Margarete Munsterberg, *Kriegs-Rundschau, Observations quotidiennes, compilation d'événements importants pour comprendre la Première guerre mondiale, Volume 2 : 1915, Du début de l'année à l'automne*, Berlin, Zeitgenössische, 1915, p. 481 et suivantes.

la petite taille des affluents de la Lys, des ruisselets, qui peuvent être quasi vides ou déborder, comme la Lawe, la Louane, la rivière des Layes ou bien aussi la Broelle : « Le caractère de cette région découle de cette plus ou moins grande abondance de l'eau. ».

La seconde réponse allemande aux failles de sa défense dans le canton est psychologique et elle passera par de la contre-propagande à l'encontre des Britanniques montrés comme déloyaux⁵⁴⁴. Les Prussiens et les Bavarois mettent en avant qu'ils sont désorientés par le *BEF* car, en face d'eux, se trouvent des soldats au comportement imprévisible : « Voici que les troupes indiennes se précipitent en avant, apparemment sans armes. Parmi eux, de prétendus déserteurs qui se sont avancés dans nos lignes et qui, dès leur rencontre avec nos hommes, commencent à lancer des grenades et à attaquer notre garnison au couteau. »⁵⁴⁵ Ils mettront en avant que les règles de la guerre ne sont pas respectées. Une autre entorse au code des armées réside aussi dans le fait que les régiments ennemis sont équipés de munitions américaines, alors que « les Etats-Unis sont une puissance neutre ». Et enfin, plus que tout, encore, ce qui est inadmissible, c'est que, « selon les journaux britanniques eux-mêmes, deux cents cinquante soldats anglais se sont habillés dans des manteaux et des casques allemands, prélevés sur des prisonniers ou des hommes abattus à courte distance de leurs rangs, et utilisés pour ainsi dire comme couverture, pour avancer dans nos tranchées sans être remarqués ».⁵⁴⁶ Il va sans dire que la guerre défensive devient aussi psychologique car livrée contre des adversaires désormais détestés, contre qui « le désir de régler leur compte est ardent⁵⁴⁷ ».

Le troisième point, qui découle de la volonté de dépasser l'échec de Neuve-Chapelle, est la nécessité de surprendre l'adversaire. Si, à la différence des alliés, les troupes impériales ne peuvent guère mobiliser davantage d'hommes ni depuis le territoire allemand, ni depuis le réservoir de leurs colonies africaines, alors il faut innover. Un mois après Neuve-Chapelle, le 22 avril 1915, apparaissent les gaz asphyxiants qui seront utilisés, sans doute là pour la première fois, à Strenstaate et à Ypres, vite repris d'ailleurs par leurs adversaires⁵⁴⁸. L'effet est immédiat et foudroyant. Les problèmes le sont aussi : difficulté du contrôle de la direction des émanations à cause du vent ; peur du retour des effluents nocifs sur ceux qui les ont diffusés ; équipement inadapté, inadéquat, inapproprié ; impossibilité de réoccuper de suite les zones infectées. Mais, si les inconvénients enregistrés dans chaque camp limitent beaucoup la portée de cette nouvelle inventivité meurtrière⁵⁴⁹, d'autres réponses viendront. Comme la Grande Bretagne qui développe sa chimie à Manchester avec Chaïm Weizmann, l'Allemagne augmente aussi à tout va sa production d'acier, imagine des produits de guerre nouveaux et expérimente des technologies de pointe qui ont pour objectif de désarçonner l'adversaire. Dans ce contexte, occuper l'usine chimique d'Illies est un élément dont les autorités militaires tiennent compte. Seule la limite des matières premières essentielles disponibles, comme le coton, le camphre, la pyrite et le salpêtre, empêche l'innovation allemande d'avancer encore plus vite.

Ainsi, les réponses allemandes, dans le secteur de La Bassée, suite à la bataille de Neuve-Chapelle, s'orientent vers un remaniement du système de défense, désormais renforcé et bétonné, vers une propagande accrue à l'encontre de l'ennemi britannique

⁵⁴⁴ Julius Ussy Engelhard, *Nein ! Niemals !*, Munich, Ed. C. Wolf et fils, 1917.

⁵⁴⁵ Margarete Munsterberg, *Kriegs-Rundschau, Observations quotidiennes, compilation d'évènements importants pour comprendre la 1^e Guerre Mondiale, op. cit.*

⁵⁴⁶ *Ibid.*

⁵⁴⁷ Anonyme, *Source Records WWI*, vol 1, London, Charles F. Horne, National Alumni, 1923.

⁵⁴⁸ Lepick Olivier, *La grande guerre chimique, 1914-1918*, Puf-Histoire, 1998.

⁵⁴⁹ Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983, p. 327-329

considéré comme déloyal, et dans une innovation technologique qui mêle performance de la première ligne, profondeur des secondes lignes et armement d'attaque renouvelé.

IV. Bilan : Neuve-Chapelle et la bataille de Neuve-Chapelle

« Neuve-Chapelle » signifie massacre des hommes aussi bien à Berlin dans un article de Margarete Munsterberg dans le *Kriegs-Rundschau*, qu'à Chamba, au nord de l'Inde, dans le district Tehri Garhwal de l'Etat d'Uttarakhand. Les douze mille victimes allemandes et les douze mille pertes britanniques en trois jours, les 10, 11 et 12 mars 1915, font que, partout sur la planète où des soldats se sont affrontés durant la Grande Guerre, le désastre humain de Neuve-Chapelle l'emporte sur le gain territorial, dérisoire, et qui d'ailleurs réduit avantageusement la longueur du tracé des lignes allemandes en ce point de leur front.

La « bataille de Neuve-Chapelle » signifie, pour tous les états-majors de la Grande Guerre, la mère des batailles, celle qui sera considérée comme le prototype des tentatives de percée de tout le front occidental. Plus rien n'est pareil après les 10, 11 et 12 mars 1915. La bataille de Neuve-Chapelle est désormais un symbole, celui d'un nouveau type de combat par l'offensive à partir d'un bombardement préalable, mais qui est tout aussi désastreux pour un camp que pour l'autre, l'un autant massacré que l'autre, les deux pris dans un même système de violence dont on ne peut plus guère échapper jusqu'à l'offensive finale qui amènera la victoire d'une des deux armées de belligérants. Cette bataille ébranle aussi les politiques qui instituent une croix dite « croix de guerre » le 8 avril 1915, moins d'un mois après la bataille, pour commémorer des faits de guerre remarquables.

Cette bataille inaugure une longue série. Les principales, dans le canton, seront, de mai 1915 jusqu'à l'automne 1918, celles de la Côte d'Aubers, de Fromelles et l'opération Georgette. Ces combats de haute intensité signent à la fois l'internationalisation des événements et le risque d'enfermement mental de chaque soldat.

L'histoire d'un espace physique et humain s'articule selon trois durées.
La première met en cause une histoire quasi immobile,
celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure ;
une histoire lente à couler [...].
La seconde durée traite des destins collectifs
donc des mécanismes lents à s'user [...].
Troisième durée, celle de l'expérience individuelle,
celle de l'évènement,
celle dont les hommes ont eu conscience et gardé le souvenir.
Mais cette histoire que les contemporains ont sentie, décrite, vécue
est en tout cas superficielle lorsqu'elle est abordée pour elle-même
au lieu d'être référée à des durées plus profondes.

Fernand Braudel⁵⁵⁰

Les aspects militaires :

Chapitre 6

Les combats de haute intensité dans le canton depuis mai 1915 jusqu'à l'automne 1918

La bataille de la côte d'Aubers

La bataille de Fromelles

L'opération *Georgette*

Les trois durées de Fernand Braudel, la durée immobile des équilibres humains longs à se mettre en place, la durée intermédiaire des destins collectifs et enfin la durée de l'évènement, sont partie intégrante de l'analyse de la Grande Guerre : la « longue » durée, que nous considérons ici depuis août 1914 jusqu'en novembre 1918, permet de voir des répétitions, des exodes, des batailles qui visent toujours les mêmes objectifs, des hommes, militaires et civils, embourbés dans le statu quo de l'occupation ; la durée des destins collectifs montre deux camps opposés mais pris par des contraintes identiques, le vivre, le survivre, en dépit de la guerre ; la durée des événements est celle des incidents, des petits plaisirs et des drames qui jalonnent inmanquablement les journées du quotidien des populations embarquées dans la guerre.

Dans l'étude qui suit sur « Les combats de haute intensité dans le canton », la durée immobile sera celle des trois ans et demi qui jalonnent la longue période de

⁵⁵⁰ Jacques Revel (présentation), *Fernand Braudel et l'histoire* (ouvrage collectif), Paris, Hachette, 1999.

l'occupation d'une part et des percées répétitives et sans aboutissement d'autres part ; la durée intermédiaire est celle des faits militaires eux-mêmes - préparation des trois grandes batailles, journées de combat, retour dans les cantonnements avec l'impression d'avoir encore tout à recommencer – ; la durée du quotidien caractérise l'histoire de destins happés par la mobilisation, l'exode ou l'occupation, l'histoire sentie et vécue des individus qui ne peuvent s'exclure du contexte de la guerre.

Le canton de La Bassée, situé sur le front germano-britannique, est un des territoires essentiels pour l'issue de la guerre. Bataille de la côte d'Aubers, bataille de Fromelles et opération Georgette. Le tableau des sépultures militaires sur la commune d'Illies, par exemple, confirme que des moments paroxysmiques ont succédé à des périodes de moindre activité guerrière faisant des trois ans et demi depuis le printemps 1915 jusqu'à l'automne 1918 un reflet de ce que fut la guerre sur tout le front occidental : un succession d'événements collectifs et de faits individuels qui, mis bout à bout, rendent la guerre à la fois acceptable dans la durée quotidienne et terriblement lourde sur la durée totale du conflit.

	Totaux par année	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
1914	232										187	26	19
1915	750	66	55	58	46	283	8	13	30	58	51	30	52
1916	596	131	33	26	34	49	73	157	60	16	17		
1917	0												
1918	590	1	136	189	71	105	88						
Nombre total de sépultures allemandes à Illies	2168	198	224	273	151	437	169	170	90	74	255	56	71

Document 47 : Tableau des sépultures allemandes dans les six cimetières du village occupé d'Illies : 2168 tombes de soldats dont 324 sont non identifiés.

En **gras**, les mois où les nombres de décès sont les plus élevés, durant les quatre années de la Grande Guerre. Remarque : Le mois de l'année où, globalement, les sépultures ont été les plus nombreuses, est le mois de mai, puis vient le mois d'octobre.

Source : *Hauptgräberliste, Provinz Nord, Kreis Lille, Gemeinde La Bassée, Ort Illies.*

Globalement, il est à remarquer les nombres importants de sépultures allemandes correspondent à des opérations d'envergure :

- 187 tués en octobre 1914 ; on a vu que cette période est celle de la bataille de La Bassée où le canton a basculé dans la zone allemande.
- 750 tués en 1915 ; c'est pour Illies et le canton l'année la plus sanglante pour les militaires allemands enterrés sur place.
- 596 tués en 1916 ; c'est la bataille de Fromelles mais aussi quantité d'autres escarmouches qui ont amené ce nombre si élevé de victimes.
- 590 tués encore en 1918 ; les combats ont continué à décimer durement les troupes cantonnées à Illies.

Chaque bataille nouvelle a généré un nouveau lieu de sépulture ou une extension : il y eut, par exemple, six cimetières militaires allemands durant la Grande Guerre à Illies. Le cimetière n° 1 a été ouvert avec la bataille de La Bassée en octobre 1914 mais c'est

surtout en mai et en octobre 1915 qu'il a servi pour les hommes de troupe décédés ; à partir de mai 1916, plus aucun nouveau corps n'y sera enterré. Le cimetière n° 2, appelé *bei Schloss*, donc proche du château de Warneton, sur la seconde ligne allemande, à proximité de la RN 41, contient 149 sépultures de soldats tous identifiés, tombés d'avril à octobre 1916. Le n° 3, encore nommé « fond du cimetière », correspond quasi exclusivement à la bataille de La Bassée ; cette occupation au « fond du cimetière » communal à des fins militaires correspond à des pratiques fréquentes au début de la Grande Guerre⁵⁵¹ : à l'occasion des premières offensives meurtrières, les corps des victimes étaient déposés dans les cimetières communaux. Il est à remarquer que celui d'Illies était en cours de translation, point encore rempli par les défunts de l'ancien cimetière qui entourait l'église, mais déjà assez fonctionnel pour accueillir les dépouilles des soldats allemands cantonnés dans le secteur et morts au combat. Des nécropoles ont progressivement été ajoutées face à l'accroissement des tués : celle n° 4 *Friedhof* RIR 248 a été mise en place en 1916 ; s'y sont adjoints les corps des militaires décédés en 1918. Le cimetière n° 5, le IR 55, contient 552 tombes, en partie celles des morts du printemps et de l'automne 1915, et en partie celles de l'hiver 1916. Dans le dernier, enfin, le n° 6, reposent des militaires tués en 1914, 1915, 1916 et 1918, toutes les années étant représentées, donc, à l'exclusion de 1917.

Les dates et les décès coïncident avec l'ensemble des opérations de cette partie de la zone rouge du front. Les pics de sépultures sont bien ceux des batailles de haute intensité, que ce soit La Bassée en octobre 1914, on l'a vu, mais aussi Fromelles, la côte d'Aubers et *Georgette*. Pourtant, on est surpris, d'une part, de discerner trois anomalies dans ce que l'on sait sur le déroulement de la guerre dans le secteur : il n'y a « que » 58 soldats inhumés à Illies pour la période de la bataille de Neuve-Chapelle ; on n'a aucune sépulture durant toute l'année 1917 ; et enfin l'opération *Georgette* est à la fois longue et meurtrière. Et, d'autre part, on fait le constat de rencontrer une mortalité étale, forte, importante durant quasiment l'intégralité de la guerre : les périodes dites d'accalmie sont donc également violentes. Comment expliquer ces différents points ?

Le fait de ne point trouver à Illies les tombes relatives aux Allemands tués en nombre lors de la bataille de Neuve-Chapelle des 10, 11 et 12 mars 1915 étonne en effet. « Seulement » 58 soldats décédés à ces dates sont inhumés à Illies. Bien que l'on ait vu les Allemands regrouper leurs hommes à partir du village, et alors que la reconquête du troisième jour soit très meurtrière, les soldats enterrés à Illies ne sont pas nombreux. Il est probable alors, étant donné la force des explosions et des tirs, que des corps de fantassins tués et mutilés aient été enterrés dignement mais rapidement sur le terrain de la bataille avec une simple croix pour matérialiser l'emplacement du camarade mort. Pour ceux qui ont pu être ramassés dans les tranchées ou dans le large intervalle entre le village d'Illies et la Russie, entre le Transloy et Piètre, entre la Cliqueterie et la côte d'Aubers, il est avéré qu'une partie d'entre eux a été ensevelie plus à l'arrière, sur Wicres, Fournes ou Marquillies, là où des places de caveaux étaient libres, là où des cimetières nouveaux ont été créés. Il apparaît donc que « seuls » 58 soldats allemands ont trouvé sépulture à Illies.

Un autre étonnement vient du fait qu'aucune sépulture de soldat allemand n'ait été faite en 1917 sur le territoire d'Illies. C'est que la tactique alliée pour briser l'impasse où les troupes britanniques se trouvaient depuis 1915 a évolué : la cible de l'attaque est devenue plus étroite et les lieux choisis différents ; par exemple, la création de tunnels et de sapes dans la craie, plutôt que dans l'argile, est une nouvelle piste étudiée afin de créer un autre effet de surprise et d'avoir des opportunités plus variées pour percer le front. Il est donc avéré que les batailles de 1917 ne sont plus localisées sur le secteur Lens - La Bassée

⁵⁵¹ Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre, 1914-1925*, (Guy Pédroncini : préface), Paris, Imago, 2001, p. 177-230 : « Enterrer les morts : I La récupération des cadavres, II Les inhumations, III Les sépultures militaires, IV Les cimetières militaires. »

- Armentières et que, dans ces conditions, le canton de La Bassée devient « calme ». Statistiquement, il y a environ un tué par jour en dehors des mois de grande bataille⁵⁵². Mais ces décès potentiels – combien sur Illies durant l'année 1917 ? - n'ayant pas occasionné de sépultures dans les six cimetières d'Illies, il apparaît soit qu'un dossier au moins manque dans les archives des cimetières communaux du village (cette option n'est pas accréditée par le service allemand des sépultures de guerre), soit que les corps ont été inhumés dans les villages occupés voisins.

Le troisième problème posé par le nombre des sépultures à Illies est celui du décalage entre les dates des décès et les dates des offensives allemandes du printemps et de l'été 1918 : il n'y a pas de nette corrélation. La grande offensive allemande de reconquête, qui commence le 21 mars avec la percée lancée par Ludendorff, appelée *Opération Michael*, est rendue possible par un gigantesque transfert de soldats, un million d'hommes, venus du front oriental, et amenés sur le front occidental depuis la Belgique jusqu'à la Somme. A partir du 7 avril, l'opération arrive dans le secteur de La Bassée-Armentières pour faire la partie sud de la tenaille qui doit encercler Ypres. Cette phase de l'opération, appelée *Georgette*, vise le terrain britannique en face du canton car la frappe se fera là où les troupes alliées sont les plus faibles. Si les inhumations militaires d'Illies ne sont pas centrées sur ce moment très meurtrier pour les Allemands, c'est que les décès ne se sont pas produits au début de l'attaque, mais plutôt quand l'avancée de l'*Opération Georgette* a été bloquée dans les communes de la vallée de la Lys, en territoire du Pas-de-Calais. Les soldats allemands venant d'Illies et victimes de l'attaque d'avril 1918 sont donc inhumés ailleurs que sur le territoire communal. Par contre, l'étalement des sépultures sur tout le premier semestre 1918 évoque un harcèlement continu des Britanniques à l'encontre des occupants.

Enfin, dernière observation qui découle de l'étude statistique des sépultures d'Illies, la constante des décès sur le sol de la commune, même durant les périodes d'accalmie, est forte ; elle se situe autour de trente décès par mois. Ce nombre est élevé si l'on considère qu'il concerne les seules troupes allemandes cantonnées dans le village. Il est vrai que les pilonnages de l'artillerie britannique dans cette portion du front sont très meurtriers pour les hommes au sol ; ainsi, par exemple, pendant les reconnaissances aériennes qui se sont multipliées pour préparer l'attaque de Vimy au cours de 1916, quatre mille tirs ont visé les positions du 16^e RIR⁵⁵³. Pourtant, selon Georges Mosse, l'esprit des deux camps évolue à cette date : chacun des combattants continue la guerre et le combat mais avec comme objectif, non plus la mort de l'adversaire, mais sa propre conservation et sa survie⁵⁵⁴ ainsi, « à Vimy, les Canadiens tiraient sur les Allemands car les Allemands tiraient sur eux mais ils n'en faisaient pas une affaire personnelle⁵⁵⁵. » Ce constat correspond en partie à un phénomène d'apathie et de résignation qui est observé sur tout le

⁵⁵² Patrick Porter, « New Jerusalem : Sacrifice and Redemption in the War Experiences of English and German Military, Military Chaplains », in Pierre Purseigle, *Warfare and Belligerence, Perspectives in First World War Studies*, Leyde, 2005, p. 119.

⁵⁵³ BHStA/IV, RIR 16/Bd.1, RIR 17/Bd.1 et RIB 12/Bd.1, journaux, octobre-décembre 1916.

⁵⁵⁴ Georges Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999.

Voir aussi, pour le concept de mort au quotidien, Danièle Alexandre-Bidon et C Treffort (dir), *A réveiller les morts, La mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Presses universitaires de Lyon, 1993. Jacques Chiffoteau et A Paravicini-Bagliani, *Le cadavre, Anthropologie, Imaginaire social*, Actes du colloque de Lyon, 1996. M Lauwers, *La mémoire des ancêtres, la souci des morts, Mort, rites et société au Moyen-Age, diocèse de Lège, XIII^e-XVI^e*, Beauchesne, 1997. Danièle Alexandre-Bidon, *La mort au Moyen-Age, XIII^e-XVI^e*, Paris, Hachette, 1998.

⁵⁵⁵ Pierre Berton, *Vimy, op. cit.*, p. 79.

front allemand occidental⁵⁵⁶ et qui caractérise l'état d'esprit d'un combattant sur quatre. Cette attitude, minoritaire, certes, mais réelle est d'ailleurs identique sur les autres portions du front où les *Sturmtruppen* attaqueront les points faibles de l'ennemi mais sans but d'anéantissement physique de l'armée adverse, avec pour objectif essentiel sa mise hors de combat par encerclement et capitulation⁵⁵⁷. Pourtant, il y a bien eu persistance des tirs et des morts⁵⁵⁸ durant toute la guerre parmi les Allemands stationnés à Illies.

De ces observations initiales, fondées sur les listes des morts des six cimetières communaux de l'armée allemande installés à Illies durant la Grande Guerre, il découle que des phases d'opérations de grande envergure ont eu lieu dans le canton, auxquelles ont succédé des périodes d'accalmie, accalmie toute relative puisque le nombre de morts est resté élevé durant tous les mois de la guerre, à l'exception de 1917. Ce sont ces épisodes de haute auxquels nous nous intéresserons, ils concernent mai 1915 (283 tués), juillet 1916 (157 tués) et mars 1918 (189 tués).

I. La bataille de la côte d'Aubers (9 et 10 mai 1915)

Le relief du canton de La Bassée est peu accentué : le talus des Weppes s'adoucit sur le flanc ouest tandis que plus loin son anticlinal se répand vers la Lys. Parmi les mamelons situés à quarante mètres de hauteur qui forment des micro-collines sur ce versant qui s'abaisse jusqu'à vingt mètres dans la plaine en contrebas, il en est un qui est reconnu comme la cible potentielle des Britanniques du camp d'en face, c'est la côte d'Aubers.

1) Les combats de la côte d'Aubers

La petite éminence avait déjà été visée lors de la bataille de Neuve-Chapelle en mars 1915, c'est de cette aile enserrant la bourgade que les alliés devaient surgir afin de prendre, plus loin, Fromelles, Fournes et la RN 41. Ces gains territoriaux auraient ouvert la route de Lille au *BEF*. Mais l'effet de tenaille n'a pas fonctionné : ni les Britanniques de ce côté, ni les Indiens de l'autre ne sont parvenus à passer le mur de la forteresse allemande faisant un barrage au niveau de Illies – Herlies.

Neuve-Chapelle est tombé, le saillant a été réduit, mais rien n'a bougé de la défense allemande longeant l'axe Lille - Lens. Les lignes n'ont pas été ébranlées, aucun terrain fondamental n'a été perdu (ou gagné). Au contraire, pour les Allemands, la ligne nouvelle du front, rectiligne, est plus facile à garder et préserver. La côte d'Aubers est devenu un objectif fondamental dans les deux camps en dépit des douze mille pertes de part et d'autre : les Prussiens et les Bavares doivent garder cette éminence afin d'avoir la maîtrise du territoire ; les Britanniques visent cette micro-colline pour superviser les

⁵⁵⁶ Alexander Watson, *Enduring the Great War : Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*, Cambridge, 2008, pp 87-88.

⁵⁵⁷ Manuel do Nascimento, *La Bataille de la Lys*, Paris, L'Harmattan, 2008.

⁵⁵⁸ François Cochet et Rémy Porte, *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Laffont – Bouquins, 2008.

François Cochet, *Etre soldat, de la révolution à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013.

Christophe Prochasson, *14-18, Retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008.

Frédéric Rousseau, *La Grande Guerre : en tant qu'expériences sociales*, Paris, Ellipses, 2006.

opérations ennemies en cette partie verrouillée du front. Chacun des hommes, les Allemands du régiment List en cantonnement à Fromelles ou au repos à Fournes, les Bavares du *I.bayerResDiv PiKp* installé à Illies, ou les hommes du 10^e bataillon d'artillerie lourde de la *Landwehr*, les Britanniques des 1^{ère} et 47^e divisions du 1^{er} corps de la 1^{ère} armée ainsi que les Indiens des 3^e et 7^e divisions Lahore et Meerut, ont tous en ligne de mire stratégique et en horizon géographique la côte d'Aubers, modeste, mais si prégnante dans les esprits depuis la chute du saillant de Neuve-Chapelle.

La vie des soldats prussiens ou bavares sur place, est marquée par un quotidien à peine supportable tellement l'eau, omniprésente, est un obstacle au repos nécessaire. Mais, certains jours, il y a des accommodements, et, alors, la vie devient acceptable pour les hommes de troupe :

A ce moment, le printemps magnifiait les environs de Fromelles et de Fournes et allégeait les cœurs. Ces journées splendides ont répandu toutes les gloires de la nature dans notre région. Tout est vert ou florissant, les oiseaux chantent et pépient. Voici un endroit où l'on pourrait se sentir heureux. (Relation de Norbert Stumpf)⁵⁵⁹

Se sentir heureux ! Alors que les hommes goûtent le printemps dans le canton, le 9 mai 1915, à 5 heures du matin, une pluie d'obus s'abat sur le secteur allemand, sur Fromelles, Lorgies, Illies, Herlies et aux alentours. Des hommes se précipitent dans la direction du poste de combat abrité dans le château de Fromelles. Dans les lignes, la confusion est à son comble. Pourtant chacun des combattants prussiens ou bavares sait qu'une offensive se prépare du côté des Français et des Britanniques qui ne vont pas rester sur l'échec de la percée de Neuve-Chapelle. Les alliés, en effet, veulent déboucher à la fois sur le bassin minier (Vimy et Lorette sont les cibles) et sur l'agglomération lilloise. Leurs manœuvres y ont pour but de supprimer l'avantage territorial de la hauteur qui donne aux Allemands une supériorité locale incontestable.

La possession des mamelons de la plaine des Weppes est de ceux-là ; la côte d'Aubers, de tous ces mini-bastions aux dénivelés modestes, est un des meilleurs postes d'observation sur l'ensemble des lignes alliées et, de plus, cette éminence semble une des plus faciles à conquérir. Les Allemands ont donc disposé des protections défensives nouvelles. Les rideaux de barbelés ont été élargis ; certains ont même été disposés dans des fossés en avant des premières lignes afin de piéger les attaquants ; des abris bétonnés ont été aménagés tous les 20 mètres ; des mitrailleuses, placées à l'horizontale et tirant par la fente des plaques d'acier, ont été placées pour couvrir l'ensemble de l'arrière-front ; les tranchées ont été approfondies et les parapets de sacs de sable rehaussés.

L'attaque britannique reste fidèle au principe mis au point par Haig à Neuve-Chapelle : un pilonnage bref de quarante minutes sur les premières lignes tandis que l'aviation bombarde la zone arrière, et, en particulier, les nœuds ferroviaires (La Bassée, Sainghin). La nouveauté réside dans l'éclatement de mines sous les lignes allemandes grâce à des explosifs d'une tonne placés souterrainement par le creusement de deux tunnels⁵⁶⁰ d'une centaine de mètres sous le *no man's land* ; nouveauté tentée dans le calcaire à Arras – Vimy - Lorette, mais qui, ici, avec la terre spongieuse des Weppes, s'avère plus incertaine.⁵⁶¹ Le bombardement, déclenché à cinq heures, balaie les barbelés avec des shrapnels alors que des obusiers abattent de gros calibres sur les tranchées.

⁵⁵⁹ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 6 mai 1915.

⁵⁶⁰ Anthony Byledbal, *Les soldats fantômes de la Grande Guerre souterraine, 1915-1919. De l'immigrant pâkehâ au vétéran oublié : les hommes de la New Zealand Engineers Tunnelling Company*, Thèse de doctorat, sous la direction de Sophie-Anne Leterrier (Université d'Artois, France) et en collaboration avec Nathalie Philippe (Université du Waikato, Nouvelle-Zélande), Université d'Artois, 2012, p. 423.

⁵⁶¹ Edward Hancock, *The Battle of Aubers Ridge*, London, Pen and Sword Books, 2005.

L'infanterie sort de sa ligne à 5 h 37. Les troupes du sud (1^e et 47^e divisions britanniques et divisions Lahore et Meerut) doivent se diriger vers l'est afin de capturer Lorgies, Ligny-le-Grand et la Cliqueterie. Les troupes du nord (7^e et 8^e divisions) ont pour objectif de s'emparer des lignes entre la Cliqueterie et Fromelles. Et enfin, pour faciliter la coordination entre fantassins et artilleurs, trois aéronefs du 16^e escadron du *Royal Flying Corps* survolent le champ de bataille afin de communiquer les informations nécessaires.

Voici le récit de la bataille de la côte d'Aubers qu'en fera, bien des années plus tard, le chanoine van Agt, curé de Fromelles, présent au moment des événements :

Les Britanniques procédèrent à un bombardement très court mais violent sur les positions adverses. Le bombardement initial dura quarante minutes, assuré par six cents canons environ. Cette préparation d'artillerie s'avéra insuffisante. Presque partout les troupes assaillantes s'épuisèrent en coûteux et vains efforts devant les réseaux de fils de fer barbelés à peine entamés par le tir préparatoire, en présence d'un adversaire qui n'avait pour ainsi dire rien perdu de sa puissance défensive.

L'attaque nord, ou attaque de Fromelles, se déroula sur un front allant à peu près du NO de la ferme Delangre au NO de la ferme Delporte (aujourd'hui ferme Edouard Beaussart). Le bombardement précédant l'attaque commença le dimanche 9 mai 1915, à 5 h du matin. Il était assuré par 190 canons et obusiers britanniques.

En outre, deux galeries de mines, ayant respectivement 90 et 100 mètres environ de longueur, avaient été poussées sous les tranchées allemandes à l'extrême nord du front de l'attaque (NO de la ferme Delangre). A 5 h 40, à l'explosion des mines, les troupes assaillantes formant l'aile gauche de la 25^e brigade britannique, 8^e division, sortirent de leurs tranchées, occupèrent les cratères et poussèrent jusqu'au-delà de la ferme Delangre.

Un peu plus au sud, entre les Mottes et le calvaire érigé aujourd'hui à la mémoire du lieutenant Kennedy tué au cours de l'attaque, la colonne d'assaut formant l'aile droite de la 25^e brigade, après avoir fait un certain nombre de prisonniers, avait conquis environ deux cent cinquante mètres de tranchées. A l'extrême ouest du front, enfin, entre les fermes Fournier et Delporte, un groupe d'une trentaine de combattants de la 24^e brigade avait réussi à prendre pied dans les lignes adverses.

Ces quelques gains de terrain ne purent être maintenus. Le 10 mai, à trois heures de l'après-midi, les Allemands étaient parvenus à réoccuper toutes leurs anciennes positions. Les pertes britanniques s'élevaient, sur cette portion du front d'attaque, à environ 4 600 officiers et soldats.

L'attaque sud, ou attaque de la rue du Bois, commença aussi à cinq heures du matin, précédée d'un bombardement. En peu de temps, la brigade de *Dehra Dun* (Armée de l'Inde) qui attaquait au sud du Mémorial actuel, avait perdu 37 officiers et 856 hommes. De leur côté, les six bataillons de la première division qui attaquèrent un peu plus au sud avaient perdu 85 officiers et 2135 hommes, soit environ 60 % de leur effectif. Malgré l'importance de ces pertes, le gain réalisé était des plus minimes.

Nombre d'unités britanniques avaient pourtant fait preuve du plus grand héroïsme au cours de l'attaque, telle la *Black Watch* qui, attaquant à 3 h 57 de l'après-midi, était partie à l'assaut précédée de ses joueurs de cornemuse. Malgré l'importance des pertes britanniques (10 000 hommes pour les attaques de Fromelles et de la rue du Bois) la bataille de la côte d'Aubers se termina sans avoir procuré au point de vue militaire les résultats attendus.⁵⁶²

La mise en place des bunkers et des blockhaus, entre les premières lignes allemandes et les secondes, explique que, au lieu de pouvoir avancer, les assaillants britanniques aient été alors soumis à un tel tir de mitrailleuses que les soldats indiens et écossais ont été fauchés au moment même où ils émergeaient du parapet. La première ligne alliée s'est remplie de morts et de blessés dès la première minute de l'assaut tandis que

⁵⁶² J. van Agt, *Le village de Fromelles*, Fontenay-le Comte, P. et O. Lussaud frères, 1943, p. 51-52.

ceux qui parvenaient à sortir étaient anéantis ou capturés. Le désastre est si flagrant au niveau de Fromelles qu'à 6 heures ordre est donné d'arrêter la percée, piégeant des centaines de combattants qui sont incapables d'avancer ou de rebrousser chemin. Pourtant, à 7 h, se produisent en même temps une détonation assourdissante et un geyser de feu, de terre et de gravats qui jaillit côté allemand et propulse en l'air une dizaine de soldats bavarois : les deux mines de la galerie de sape qui ont explosé redonnent confiance aux Britanniques⁵⁶³. Grenades à la main et mitrailleuses sur le bras, les hommes du *BEF* brisent l'élan des Allemands qui leur font face. A 8 h 30, cependant, la situation est toujours la même : au sud, vers Lorgies et Ligny-le-Grand en ligne de mire, les attaquants sont coincés dans le *no man's land*, tandis qu'au nord se sont formées trois petites poches de Britanniques isolés dans les lignes adverses, ne pouvant ni faire mouvement ni communiquer avec les autres. L'impossibilité d'avancer au sud oblige les survivants du *Royal Sussex Regiment* – ils sont cent soixante, plus un officier - à ramper vers leur point de départ.

En début d'après-midi, les hommes sont bloqués. Haig monte à cheval vers les corps indiens installés à Lestrem pour rencontrer tous les commandants et réfléchir avec eux sur les prochaines actions. Les attaques sont reportées au 10 mai au matin. Pourtant la *Bareilly Brigade* accomplit encore l'exploit de tenter la traversée de la rivière des Layes située à seulement vingt mètres des premières lignes britanniques. Dirigé David Finlay qui y gagne la *Victoria Cross*, le groupe de dix hommes s'élance. Tandis que leur chef, le premier dans l'assaut, est assommé par un projectile et ramené par un de ses camarades, la plupart de ses compagnons sont tués sur le coup. Ce n'est que durant la nuit que deux cents à trois cents soldats qui étaient parvenus dans les tranchées allemandes, profitant de l'obscurité, arriveront à retrouver leurs lignes britanniques. Le chaos des routes d'accès et dans les tranchées alliées de communication est indescriptible. Aucune relance n'est possible. La bataille est officiellement stoppée le 10 mai à 13 h 20 : l'insuffisance des obus et l'ampleur des pertes obligent Haig à renoncer à toute reprise de l'offensive.

Durant la seule grande journée complète de combat de la bataille de la côte d'Aubers, le *BEF* a perdu onze mille hommes (tués, blessés ou disparus) ; c'est le taux de pertes le plus élevé de toute la guerre, en particulier si l'on considère le nombre des officiers. Il faudra trois journées pour assurer le transfert des blessés vers les ambulances de la seconde ligne.

2) Les combattants de la côte d'Aubers

Trois personnalités parmi tant d'autres : Albert Weisgerber, Victor Rickard et Tony Wilding.

Albert Weisgerber est tombé le 10 mai 1915. La bataille était terminée. Il est décédé à Fromelles durant la fin des combats pour la défense de la côte d'Aubers. Le lieutenant Weisgerber commandait une compagnie du 16^e RIR de Bavière. Avant la guerre, Albert Weisgerber avait intégré l'académie des Beaux-Arts de Munich où il avait étudié de 1897 à 1901. Il y a côtoyé Paul Klee, Wassily Kandinsky et ils sont devenus amis. Il s'est beaucoup déplacé. Durant ses séjours à Paris, il a fait aussi la connaissance de Matisse, de Toulouse-Lautrec, de Cézanne et de Manet qui influencent son style et sa peinture ; pareillement, il a accompli « son » voyage en Italie en compagnie de Finetti qui lui fait découvrir le *Quattrocento*, l'orientant vers des thèmes plus religieux. Il figure parmi les peintres les plus renommés de son temps : il a exposé à Munich, Dresde, Berlin, Cologne

⁵⁶³ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 9 mai 1915.

et Zurich. La guerre le surprend alors qu'il évolue dans de nouveaux cercles, ceux des libéraux que fréquente un de ses proches Theodor Heuss. C'est à la fois une grande figure artistique, puisque Albert Weisgerber est président de la Nouvelle Sécession, le groupe le plus avant-gardiste du courant expressionniste, et une conscience morale de haut niveau. Il succombe à Fromelles durant les dernières heures de la bataille de la côte d'Aubers.⁵⁶⁴

L'aumônier Francis Gleeson participe lui aussi à la manœuvre d'encercllement de la côte d'Aubers, sur la face sud de la pince, vers Richebourg et Lorgies. Avant le déclenchement de la bataille, il rassemble les hommes du colonel Victor Rickard et les installe dans une grande pâture le long de la rue du Bois. « Le colonel Rickard fit halte. Ses hommes se rangèrent en carré ouvert, fermé par les officiers et adjudants, les drapeaux verts brodés de la harpe irlandaise et du mot 'Munster', placés en face de chaque compagnie. L'aumônier à cheval s'avança au milieu, fit une courte allocution et donna l'absolution générale après laquelle les huit cents soldats entonnèrent un chant religieux et patriotique 'Salut, Reine des cieux' ». ⁵⁶⁵

Un des hommes du 2^e *Royal Munster Fusiliers* dit de l'aumônier Gleeson : « C'est un guerrier. Il n'y a aucun homme sur le front plus courageux que lui et il est toujours à l'endroit le plus chaud de la ligne de tir. Il parcourt le champ de bataille à rassurer les garçons. » Il est proche de tous les hommes du régiment, quelle que soit leur religion ; il tient même un registre où il note leurs noms et leurs addresses afin qu'il puisse écrire à leurs familles en cas de décès. Il termine chaque lettre par ces mots : « Ils ont payé un grand sacrifice ». Le 10 mai au soir, les pertes des officiers du bataillon s'élèvent à onze tués, dont le colonel Victor Rickard. Le père Gleeson restera sur le front occidental avec les soldats irlandais jusqu'en 1918. Francis Gleeson, un des treize enfants de la famille Gleeson, est né à Templemore, dans le Comté de Tipperary, en Irlande. Il a été ordonné prêtre à vingt-six ans, en 1910, et s'est occupé alors d'une maison pour enfants aveugles. Dès le déclenchement de la guerre, il est volontaire pour le service dans la *British Army*. Affecté dans le département des aumôniers militaires, il part servir en tant que prêtre sur le front occidental français. Il y restera durant la Grande guerre, voyant passer et trépasser des hommes de la valeur de Victor Rickard.⁵⁶⁶

Le sort est tout aussi accablant pour le capitaine Tony Wilding. La bataille de la côte d'Aubers⁵⁶⁷ est son dernier combat. Dans une ultime lettre, datée du 8 mai 1915, la veille de l'offensive, il écrit : « Pour la première fois en sept mois et demi, j'ai vraiment une tâche susceptible de mettre fin aux hostilités. Je vais devoir traverser l'enfer mais, si je réussis, l'aide apportée à l'infanterie sera considérable ». Il est tué le lendemain, le 9, à 16 h 45, durant l'après-midi de la bataille de la côte d'Aubers, sur le territoire du village de Neuve-Chapelle ; un obus a explosé sur le toit de l'abri où il se trouvait. Il a été inhumé sur place dès le lendemain. Tony Wilding était un *tennisman*. C'était un des seuls au monde à avoir remporté les trois championnats de tennis la même année, sur court en dur (Paris 1913), sur gazon (Wimbledon 1913) et sur bois (Stockholm 1913). Lorsque la guerre éclate en Europe, Tony Wilding est volontaire. A la fin d'octobre 1914, il rejoint une formation de véhicules blindés de la *Royal Naval Division*, à la tête de trente hommes. En mars 1915, il est affecté à l'escadron des voitures blindées Rolls-Royce du duc de Westminster. C'est alors qu'il est en mission de renseignement le 9 mai 1915 du côté sud de la pince enserrant la côte d'Aubers qu'il est tombé, victime d'un obus.

⁵⁶⁴ Georg Dehn, « Albert Weisberger », in Fridolin Solleder (dir), *Vier Jahre Westfront, op. cit.*, p. 148-149.

⁵⁶⁵ Tabary, prêtre à Richebourg durant la Grande Guerre, in *Louise, Paul, Clemens, Drabble, Des femmes, des hommes et la guerre, 1914-1918*, Laventie, ATB 1914-1918, 2009, p. 80-81.

⁵⁶⁶ Des Ryan, « The Second Munsters in France, 1914-1918 », *The Old Limerick Journal*, Retrieved 26 November 2011.

⁵⁶⁷ Edward Hancock, *The Battle of Aubers Ridge*, Barnsley, Pen and Sword Military, 2005.

Trois personnalités parmi tant d'autres : Albert Weisgerber, Victor Rickard et Tony Wilding. Ils ont succombé lors de la bataille de la côte d'Aubers⁵⁶⁸. Mais aussi combien de soldats anonymes, dans les deux armées qui se font face, sont tombés également. On peut répertorier 283 pertes allemandes rien que pour le mois de mai 1915, inhumés dans les cimetières n°1, 3, 5 et 6 à Illies. Mai 1915 est le mois le plus mortifère, à Illies, de toute la Grande Guerre. Et durant ce mois, le 9 mai est la date la plus noire au regard des tués sur le champ de bataille. Sur les 283 tombes, une grande partie, 204, correspond aux décès du premier jour des combats pour la côte d'Aubers. Le décompte se décompose comme suit :

09 mai 1915	204
10 mai 1915	04
Autres jours du mois de mai 1915	75
Total mai 1915	283

Document 48 : Tableau - Les décès des militaires allemands à Illies durant la bataille de la côte d'Aubers des 9 et 10 mai 1915.

Source : Les sépultures allemandes des cimetières n°1, 3, 5 et 6 du mois de mai 1915. *Hauptgräberliste*. Mairie d'Illies.

Les combats dans le canton ont été très violents. Parmi les Allemands qui ont payé de leur vie le premier jour de l'offensive, le 9 mai 1915, citons pour le 2/IR55 Karl Alt, Franz Balloch, Hermann Baumann et Friedrich Belke, pour le 3/IR55 Johann Bayerstehn, pour le 5/IR55 Otto Blumenthal, pour le 6/IR55 Heinrich Beyl, pour le 7/IR55 Karl Backhaus et Heinrich Berthen, pour le 9/IR55 Friedrich Böyeholz, pour le 10/IR55 Ernst Blank, pour le 11/IR55 Mathias Biatek et Max Böllmeyer. Mais d'autres n'ont rien qu'un nom, ainsi un certain Klöpffer décédé le 9, et encore un autre dénommé Kirchhoff. Parfois une indication sort un des tués de la masse des morts de ce jour du 9 mai 1915. Ainsi à côté de *Mouillères aus Marseille* se trouvent deux remarques, l'une en allemand : *Flügzeügführer* et l'autre en français : Aviateur français transféré. Celui-là, tombé avec son avion dans les lignes ennemies, aura *post-mortem* son corps transféré dans un caveau familial au sud de la France. Et des pages et des pages plus loin, voilà '*Flügzeügsobservater* Samarcelli Paul, M.F. Escadron, 25-9-1915', avec à côté la mention en français : Transféré. Ainsi une double histoire peut s'écrire : celle de Mouillères, un aviateur français tué dans l'avion qui a été abattu au-dessus d'Illies le 9 mai 1915 ; et de l'observateur qui l'accompagnait, blessé le 9, soigné durant une quinzaine et finalement décédé dans un hôpital allemand de campagne à Illies le 25, soit exactement 16 jours après le torpillage de l'avion.

3) Un canton à deux vitesses : un territoire rouge sur la première ligne, et un espace plus tranquille à l'arrière

⁵⁶⁸ Adrian Bristow, *A Serious Disappointment, The Battle of Aubers Ridge 1915 and the Munitions Scandal*, London, Leo Cooper, 1995.

On est bien dans un canton à deux vitesses : un front aux premières lignes bombardées, à la terre crevassée de fossés et de barbelés, aux trous béants dus à l'explosion des mines, aux maisons et aux fermes démolies ou fortifiées en blockhaus, aux édifices saccagés ; un arrière plus tranquille où les soldats allemands cantonnés trouvent à se reposer dans un havre à peu près préservé. La zone rouge est en effet encore très marquée bien des semaines après la bataille de la côte d'Aubers :

Lettre d'Aloïs Schnelldorfer à ses parents :

Les corps de cinq cents Anglais gisent tout près de nous, juste à l'avant de nos lignes, et répandent une puanteur à un kilomètre à la ronde. Ils sont horribles à voir avec leurs visages noircis et, pourtant, les hommes qui partent en patrouille doivent ramper et se tracer un chemin parmi eux.⁵⁶⁹

Rapport de Norbert Stumpf, aumônier du régiment List :

L'air était saturé d'une pestilence dégagée par la putréfaction des corps qui, depuis six semaines, demeurent entre nos tranchées et celles de l'ennemi et n'ont pas été ensevelis. Les camarades de régiment doivent endurer en permanence des effluves intenses et écœurants, douceâtres mais sûrement pas comme des émanations de fleurs. Ils se situent quelque part entre les fruits pourris et la viande putréfiée.⁵⁷⁰

Fridolin Solleder :

Après plusieurs semaines, l'odeur était si forte que les soldats approchèrent en rampant des cadavres qui baignaient dans un jus d'organes liquéfiés et leur injectèrent une solution de créosote en guise de désinfectant.⁵⁷¹

Pendant ce temps, le 16^e RIR a repris ses habitudes à Fromelles, d'une part, à l'abri du château, à Fournes, d'autre part, à l'arrière du front. Le village de Fournes durant la fin du printemps 1915, juste après les trois batailles de La Bassée, de Neuve-Chapelle et de la côte d'Aubers qui ont vu le canton servir de lieu d'attaque pour les Britanniques et de lieu de cantonnement et de défense pour les militaires allemands, a subi des détériorations. Le témoignage du directeur du pensionnat Gombert évoque les dégâts importants infligés à Fournes et en particulier les traces importantes visibles sur plusieurs maisons, l'école et l'église.⁵⁷² Le village n'est donc pas à l'abri des dévastations. Le guide touristique Baedeker « France du Nord », paru avant guerre, avertissait déjà de « l'état provincial primitif des auberges et des points d'eau ». Les dommages de la guerre n'arrangent rien. Pourtant, en dépit de ces préjudices, le village offre encore un cadre acceptable aux soldats qui ont le privilège d'y cantonner :

L'agréable soleil flamand et la brise rafraîchissante qui souffle de la mer permettent au fantassin - quand il rejoint ses quartiers tranquilles derrière Fromelles, à une heure du front, où les enfants français jouent à la marchande avec des éclats de grenade et aux billes avec des shrapnells – de vite oublier les horreurs des tranchées.⁵⁷³

⁵⁶⁹ Aloïs Schnelldorfer, *Lettres à ses parents, le 2 juin 1915*, cité dans Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, op. cit., p. 123.

⁵⁷⁰ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 17 juin 1915.

⁵⁷¹ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 10 mai 1915.

⁵⁷² ADN, 9R/129, le directeur de l'école supérieure de Fournes, J. Gombert, au recteur de l'Académie de Lille, 20 décembre 1914.

⁵⁷³ Fridolin Solleder, « Der Stellungskrieg bei Fromelles », contribution à *Vier Jahre Westfront*, op.cit. p. 172.



Document 49 : Carte postale allemande - Le village de Fournes avec civils photographiés en présence de soldats allemands cantonnés dans le secteur durant la Grande Guerre

Source : Collection particulière.

« Fournes n'avait rien d'un village de charme⁵⁷⁴ ». Pourtant, avec ses rangées de maisons aux briques rouges et ses toits de pannes flamandes, la localité offre, comme les autres communes de l'arrière des lignes, un cadre convenable pour ceux qui y viennent quelques heures ou quelques jours. Les bâtiments publics ou privés y ont une certaine originalité ; des demeures aux pignons à volutes, un château confortable, une église aux belles verrières, une école, le pensionnat Gombert, un kiosque à musique, plusieurs places publiques, des chapelles votives avec des statues aux bois polychromes anciens. L'espace familial de Fournes ressemble à bien des villages du canton de La Bassée, des environs de l'Alloeu, et du Pas-de-Calais ; et il n'est pas étonnant que les soldats allemands y trouvent de quoi passer un moment de repos après les épisodes du front. Fournes en carte postale suggère même que des contacts sont possibles entre les occupants (deux figurent sur la photographie) et les habitants (six hommes assez âgés et un enfant en vélo prennent la pose), tous se tenant près d'une demi-lune renforcée d'une extension en bois.

Ce que montre également la photo, c'est que la place publique, modeste, certes, est à présent occupée, suroccupée, à cause de la guerre et de ses séquelles : intrusion d'un baraquement sur un lieu central ; éclats dans les murs du bâtiment ; soldats qui contrôlent les allées et venues ; sol malaisé, remplaçant l'ancien pavage. Fournes, grâce à – ou à cause de – la présence des troupes allemandes, est un bourg bien approvisionné puisque Josef Stettner raconte qu'on y mange à satiété. Alexander Moritz Frey surenchérit en disant, lui aussi, combien sont préférables les conditions de vie à l'arrière. Il dit que les échanges de tirs sont symboliques ; il évoque, à ce propos, des « bénédictions vespérales », selon ce qu'il a lui-même constaté sur place : « Il s'agissait de trois coups de canon à longue portée chaque jour, à la même minute, ou presque. Trois obus explosaient parmi les ruines du village. Comme nous le savions, nous pouvions nous abriter à l'avance.⁵⁷⁵ »

Nous recevions des repas à peu près décents, au moins de temps à autre. Pendant tout ce temps, les autres, qui passaient leur temps à l'avant, dans les tranchées, ne recevaient rien de mieux que des saletés à tous les repas. Nous avions toujours les meilleurs uniformes et des quartiers au sec, contrairement aux autres. Dans l'ensemble, nous étions propres. Pas étonnant, puisque nous étions au contact permanent des officiers de l'état-major du

⁵⁷⁴ Guide Baedeker, *France du Nord*.

⁵⁷⁵ Alexander Moritz Frey, *op. cit.*

régiment. Notre situation était meilleure que celle de la plupart des gars, dont on attendait qu'ils tiennent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus ni pantalons sur les fesses ni orge dans l'estomac ! Quand ils en étaient là, ils nous retrouvaient, nous, nos tenues impeccables et nos ventres pleins.

Tu aurais dû retourner dans les tranchées à cette époque (A. Frey s'adresse à A. Hitler) parce que cela t'aurait obligé à dire adieu aux saucières en argent. Partout où évoluaient les officiers, on apercevait toujours les vestiges d'un ordre normal, sous forme de savon, de nourriture comestible, d'un toit au-dessus des têtes.⁵⁷⁶

Entre les villages de l'arrière et les lignes du front, existent des va et vient pour ceux qui, par exemple, blessés, rejoignent les hôpitaux de campagne des environs pendant quelques jours avant de repartir. Le pensionnat mariste des frères de Beaucamps, réquisitionné par l'armée allemande, fait partie de ces haltes où les hommes peuvent refaire leur santé. Il en est question dans un rapport rédigé par Oscar Daumiller durant l'année 1915. Le pasteur a organisé, dans l'ex-établissement scolaire, plusieurs courts services religieux pour les hommes de sa division. Et les jardins sont l'occasion de rencontres avec les convalescents qui y prennent du repos. « Comme je priais avec deux compagnies dans le jardin du monastère de Beaucamps, juste avant leur départ, un chef de compagnie juif m'a approché et m'a demandé de venir voir sa compagnie. Il m'a dit que ses hommes étaient dans l'autre cour et je lui répondis que je m'apprêtais justement à venir.⁵⁷⁷ » Aloïs Schnelldorfer rapporte à ses parents l'écart entre les deux situations : celle du front et des zones de combat, d'un côté, et celle des localités de l'arrière, par ailleurs :

Ai été transféré à l'unité de transmissions, aujourd'hui. C'est très différent de l'activité de sapeur. Je suis assis sur une chaise et j'attends les informations. Je suis toujours bien apprêté, j'ai les mains propres. Je n'ai plus faim, Dieu merci. Tout se passe au mieux à Fournes. Je peux boire un litre de bière à l'ombre d'un noyer.⁵⁷⁸

Des bataillons supplémentaires sont engagés dès le début du printemps 1915 dans un secteur large autour du canton de La Bassée. Des offensives se préparent. On compte cinq batailles durant cette période s'étalant jusqu'à la fin de 1915. Les combats auront lieu à Fauquissart, le 15 mai ; à Festubert, du 15 au 27 mai ; à Givenchy, les 15 et 16 juin ; à Piètre le 25 septembre ; et le même 25 septembre à Loos-en-Gohelle.

La bataille de Fauquissart, six jours seulement après la tentative britannique sur la côte d'Aubers, se heurte aux mêmes tranchées allemandes et aux mêmes nids de mitrailleuses. Elle ne rencontre pas plus de succès, la défense allemande étant particulièrement bien organisée sur ce secteur du front. Ces actions sont lancées comme contribution britannique à la grande offensive française sur la zone de Vimy-Lorette au moment où celle-ci s'enlise après des succès initiaux importants. La bataille de diversion de Fauquissart aurait dû permettre, d'une part, aux alliés de profiter d'un étalement des forces allemandes, ailleurs que sur le point chaud de Vimy, et, d'autre part, de tenter à nouveau une percée sur un territoire du front occidental qui ouvrirait la trouée tant espérée vers Lille et Lens. En pure perte pour les Britanniques.⁵⁷⁹

La bataille de Festubert, entre le 15 et le 27 mai, comporte une série d'actions engagées par des troupes britanniques, indiennes et canadiennes, sur un secteur limitrophe de La Bassée et de Neuve-Chapelle. Le *BEF* relève une division française au sud du pont

⁵⁷⁶ Alexander Moritz Frey, *Hölle und Himmel*, 1945.

⁵⁷⁷ Oscar Daumiller, *Rapport pour 1915*, Landeskirchliches Archiv der Evangelischen Landeskirche von Bayern, OKM/2340/rapport.

⁵⁷⁸ Aloïs Schnelldorfer, *Lettres à ses parents*, 4 juillet 1915.

⁵⁷⁹ James Edward Edmonds, *Military Operations*, volume 1, *op. cit.*, p. 80 à 100.

de la Bassée, le long du canal d'Aire et lance une préparation d'artillerie qui va durer trois jours, de façon à mobiliser les Allemands dans la zone, les retenant sur place après l'échec de Fauquissart, en dépit des opérations d'envergure sur Vimy. Quatre cent trente-trois canons de divers calibres tirent cent mille obus sur un front de cinq kilomètres. Mais les positions allemandes ne sont pas ébranlées : beaucoup de projectiles sont défectueux, les barbelés sont à peine cisailés, les munitions éclatent dans le camp britannique, faisant de nombreux morts dans les propres rangs des alliés. La préparation a beau avoir été inefficace, l'attaque est quand même menée. Ce sont deux divisions d'infanterie en majorité composées de soldats indiens qui sont lancées à l'assaut des tranchées allemandes. Les débuts sont un succès et de nombreux combattants parviennent à pénétrer dans les tranchées ennemies tandis que les Allemands se replient sur leurs secondes lignes. Un second assaut est alors confié à des unités canadiennes, sous une pluie torrentielle. Cette fois, les Allemands se maintiennent, secourus par des renforts ; les pertes qu'ils infligent aux alliés par leur artillerie sont très importantes. Un troisième assaut a encore lieu, centré cette fois sur le village de Festubert, pris le 24 au soir, ce qui donne le nom à la bataille. Le 27, la bataille s'arrête côté britannique, faute de munitions. Les alliés ont gardé, en dépit des contre-offensives allemandes, les ruines de la localité de Festubert et ils ont progressé, juste à cet endroit, d'un kilomètre au prix de seize mille pertes contre cinq mille chez les Allemands. La bataille de Festubert est synonyme de tirs dans son propre camp, de combats violents et de morts par noyade dans des tranchées devenues fossés de drainage.⁵⁸⁰

A nouveau, on entre en phase de consolidation des lignes et d'observation par delà les parapets. Cette période, faite de salves sporadiques de l'artillerie, laisse place, tout à coup, pendant deux jours, à une nouvelle offensive les 15 et 16 juin 1915 devant La Bassée. Les alliés tentent de reprendre la main. La bataille portera le nom de bataille de Givenchy-lès-La Bassée. L'opération tourne vite à l'échec pour les Britanniques et les Canadiens qui y prennent part. A titre d'exemple, chez le 2^e Yorks, sur une compagnie de cinq officiers et de cent soixante-dix hommes, seuls quarante échappent à la mort ou à la blessure.⁵⁸¹

La percée suivante est tentée le 25 septembre 1915 : cette fois, les alliés mènent des attaques de diversion à Piètre et jusqu'à Bois-Grenier alors que débutent des assauts concomitants en Champagne et en Artois. Si les combats reprennent, les conditions sont désormais différentes : côté britannique, l'armée de Kitchener est arrivée, les volontaires sont formés ; côté allemand, deux innovations sont en place : des mitrailleuses sur socle bétonné sont installées sur une profondeur de cinq kilomètres à proximité du front adverse, d'une part, et une ligne supplémentaire de tranchées est creusée sur l'autre versant du talus des Weppes, vers Marquillies, Willy, Gravelin, Wicres, d'autre part⁵⁸². La confrontation confirme le *statu quo* des troupes ; rien ne change sur la ligne du front.

Le 25 septembre 1915 également, en Artois, et plus précisément à Loos-en-Gohelle, commence un combat qui va durer jusqu'au moment où les Britanniques, à bout de munitions, ne pourront plus riposter à leurs adversaires. Par l'ampleur des effectifs engagés, six divisions, l'opération est qualifiée de *Big Push*. La « grande poussée », pourtant, ne sera pas territoriale – nulle part la seconde ligne allemande du canton ne sera investie – mais mortifère : l'échelle des pertes britanniques est exceptionnellement élevée : cinquante mille blessés, tués ou disparus au sein de leurs compagnies alors que les Allemands en comptent moitié moins. Voyons cette bataille de Loos par le prisme des

⁵⁸⁰ Christie Norm, *For King and Empire : Others Canadian Battlefields of the Great War*, Ottawa, CEF Books, 2007, p. 19.

⁵⁸¹ Archives publiques de l'Ontario, Canada, fonds Mould John F., fl., 1914-1936

⁵⁸² Pascale Bréemersch, Bernard Ghienne, *Tables de Gauhéria*, quatrième édition, 2012.

acteurs de ses deux bords ; citons Emilienne Moreau, John Kipling, Aloysius Fenski, Arthur Horn, Harry Stinton, Daniel Laidlaw, Wilfred Bridle et John-Young Brown. Chacun permet de singulariser ce que fut la bataille de Loos par rapport aux autres combats.

Emilienne Moreau a été autorisée, dès le début de l'invasion allemande, à ramasser des *gaillettes* (morceaux de houille) sur le terril de la fosse 15, ce qui fait qu'elle connaît par cœur les alentours de la mine, les habitudes des occupants et les routes par où ils traversent la commune. Elle voit soudain arriver les Ecossais du 9^e *Black Watch* qui se trompent de direction dans un labyrinthe de chemins où les Allemands leur tendent une embuscade. Emilienne leur crie : « Non, pas par là ! Pas par là ! », leur sauvant la vie. Elle récidive le lendemain en se saisissant d'une arme ramassée à terre avec laquelle elle tire sur les soldats adverses qui veulent achever au sol des combattants britanniques blessés. On la voit aussi panser et soigner avec dévouement bien des alliés tombés durant l'offensive. Elle est considérée comme une héroïne. Elle a dix-sept ans.⁵⁸³

A l'âge de dix-sept ans également, John Kipling a voulu s'engager en 1914 dans la *Royal Navy*, mais sa demande a été rejetée en raison de troubles de la vue. Il fait alors une requête pour intégrer le corps des officiers, requête repoussée par deux fois pour les mêmes raisons. Son père, l'écrivain Rudyard Kipling, ami du commandant en chef de l'armée britannique Lord Roberts, parvient à le faire accepter dans les *Irish Guards*. John est envoyé aussitôt sur le front occidental, juste pour le début de la bataille de Loos. Il décède lors de son deuxième jour de guerre. Il a été vu la dernière fois trébuchant dans la boue à l'aveuglette, hurlant de douleur, après qu'un éclat d'obus lui a déchiré le visage de part en part. Rudyard, en vain, cherchera le corps de son fils sur le champ de bataille, inlassablement, jusqu'à sa propre mort en 1936. C'est de lui que l'on doit *Known unto God*, sur les plaques tombales des soldats inconnus et *Their Name liveth for Evermore*⁵⁸⁴ sur les autels du souvenir des cimetières. Mais l'amertume devant la mort de son fils se traduit dans cette réponse qu'il a faite au journal *Time Magazine* le 27 septembre 1926 : *If any question why we died/ Tell them because our fathers lied.*⁵⁸⁵

Aloysius Fenski est mort le 22 septembre, pendant les préparatifs de la bataille de Loos. Il appartenait au 3/IR13 allemand et a été enterré au cimetière de L'Aventure, installé depuis peu autour de la chapelle de Ligny-le-Grand. L'attaque britannique de Loos vise à briser la forteresse ennemie du canton là où le territoire paraît imprenable depuis le début de la guerre. Or les alliés viennent d'apprendre que les Allemands de ce secteur ne disposent que de masques à gaz très primitifs. Ils libèrent cent quarante tonnes de chlore contenu dans cinq mille cylindres placés au ras des premières lignes. Les émanations suffocantes provoquent une panique sans précédent dans les tranchées allemandes. Il n'y a que sept morts, mais six cents hommes restent très sérieusement gazés, mis définitivement hors de combat.⁵⁸⁶

Arthur Horn a profité de la chance qui a pu sourire à quelques soldats, leur permettant de rester en vie en dépit des conditions de combat particulièrement déplorables. Pourchassé par les Allemands, Arthur Horn se réfugie dans l'église de Loos. Des obus pleuvent, il perd connaissance. Quand il revient à lui, un panneau sculpté recouvre sa

⁵⁸³ Emilienne Moreau, « Mes Mémoires, 1914-1915 », in *Le Miroir*, n° 107, 12 décembre 1915.

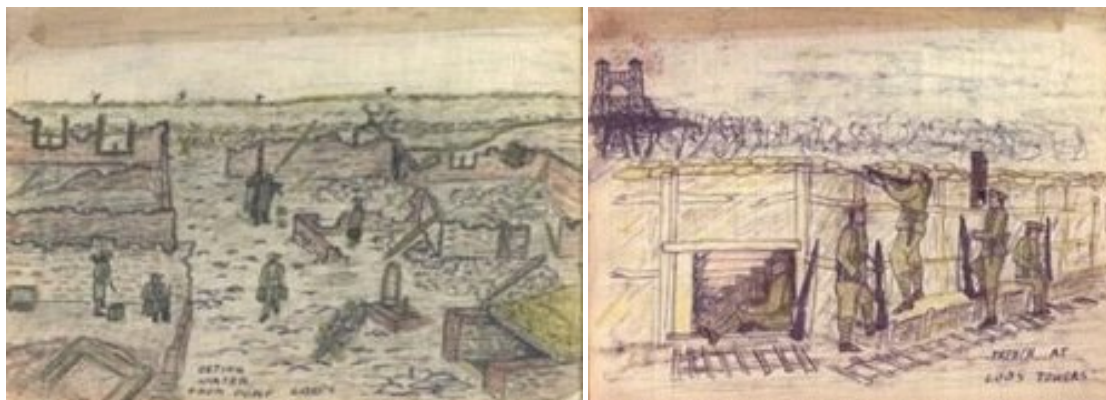
⁵⁸⁴ Ecclésiastique, 44,14. (« Leur nom vivra à jamais. »)

⁵⁸⁵ *Time Magazine*, 27 septembre 1926, (« Si l'on te demande pourquoi tu es mort, tu répondras que les pères ont menti. »)

⁵⁸⁶ Hauptgräberliste, Nord, Lille, La Bassée, Illies, L'Aventure, 219 sépultures.

poitrine et il est sain et sauf. Jamais la plaque sculptée, désormais, ne le quittera et il sortira même indemne de la guerre.⁵⁸⁷

Harry Stinton a été très marqué par la bataille de Loos. Sa façon d'exorciser l'émotion de ces instants a été d'exécuter sur place des dessins figeant sur le papier son ressenti. Son témoignage raconte la dévastation du front arrière, l'épouvante devant les tirs ennemis, l'attente interminable avant la bataille, la dévastation des paysages de guerre où dominant barbelés, parapets et murets de protection.⁵⁸⁸



Document 50 : Dessins de Harry Stinton représentant deux moments de la bataille de Loos : l'attente interminable avant l'attaque, et les tirs derrière les murs des tranchées de la ligne du front.

Source : *A British Tommy's Experiences in the trenches in World War One*, Researched and edited by Virginia Mayo.

Daniel Laidlaw est un *piper*, un joueur de cornemuse. Lorsque, le jour de l'attaque britannique, le 25 septembre, les gaz lâchés par les Britanniques, poussés par le vent, reviennent sur les propres lignes alliées, le sous-lieutenant Martin Young crie à Laidlaw : « Joue ! Pour l'amour de dieu, joue ! ». Et Daniel se hisse alors sur le parapet et, devant la tranchée tenue par son bataillon, il interprète *Blue Bonnets O'er The Border*. Les balles sifflent, les obus sont bombardés de partout, il joue. Quand l'ordre de l'assaut est lancé, il joue encore en accompagnant ses camarades. Il est blessé une fois, deux fois, il joue. Et quand les hommes reviennent sur leurs lignes, il revient avec eux, ramenant sa cornemuse. Ses cheveux ont totalement blanchi en quelques minutes, ce jour-là.⁵⁸⁹

Wilfred Bridle, lui, raconte qu'il y avait là des combats à mains nues dans lesquels ses camarades donnaient « aux Allemands baraqués une raclée que bon nombre d'entre eux n'oublieront jamais ». Parmi eux, l'un des Allemands a été fait prisonnier. Il avait sur lui des lettres de ses quatre enfants et de son épouse ainsi qu'un livre qui est tombé de sa poche alors qu'il était évacué de la tranchée. Le soldat Bridle, dès qu'il a pu rentrer chez lui, a renvoyé ce paquet en Allemagne à l'adresse de la famille du militaire allemand.⁵⁹⁰

John-Young Brown était un poète. Dans un des derniers courriers qu'il a envoyé depuis son cantonnement lors de la bataille de Loos, il avait écrit au dos :

⁵⁸⁷ Récit et documents sur Arthur Horn au musée Villedieu, à Loos-en Gohelle (Pas-de-Calais). Remerciements à Alfred Duparcq.

⁵⁸⁸ Virginia Mayo, *Harry's War*, London, Conway, 2008

⁵⁸⁹ Robert Graves, *Good bye to All That*, Londres, Penguin Books, 1929, nouvelle édition de 1957, chapitre 15.

⁵⁹⁰ Philémon Campagne, curé à la paroisse de Loos-en-Gohelle, *L'année tragique – Loos en Gohelle sous l'occupation allemande*, Archives diocésaines d'Arras, fonds abbé Campagne, 4Z 136/11.

They went with songs to the battle, they were young
Straight of limb, true of eye, steady and aglow.
They were Staunch to the end against odds uncounted,
They fell their faces to the foe.
(Ils étaient venus se battre avec leurs chants, ils étaient jeunes,
Forts en muscles, prêts à voir la vérité de la guerre, préparés et soudés.
Ils étaient sûrs d'eux jusque dans les épreuves,
Ils se sentaient capables d'affronter l'ennemi.)

Il est mort le jour de ses vingt ans, le 26 septembre 1915. Il appartenait au 6^e Cameron.⁵⁹¹

Emilienne Moreau, John Kipling, Aloysius Fenski, Arthur Horn, Harry Stinton, Daniel Laidlaw, Wilfred Bridle et John-Young Brown. Des acteurs et des témoins. Entre les objectifs ambitieux des états-majors – Joffre voulait permettre à la cavalerie de se ruer en quelques jours de La Bassée jusqu'à Mons, en Belgique, pour couvrir une distance de 80 kilomètres – et la réalité des champs de bataille, il y a tout à dire.

II. La bataille de Fromelles (19 et 20 juillet 1916)

Le 25 avril 1916, les troupes océaniques de l'ANZAC (*Australian and New Zealand Army Corps*) viennent d'avoir une cérémonie du souvenir en l'honneur de ceux de leurs pays qui ont débarqué, un an plus tôt exactement, sur le promontoire étroit des Dardanelles à Gallipoli. Il leur avait été demandé d'escalader des escarpements très raides face au feu des Ottomans dirigés par un jeune général, Kemal Pacha, le futur Mustafa Kemal Atatürk. Plus de huit cents Océaniens sont morts dans la bataille. La défaite de Gallipoli a sonné comme une preuve de courage et de fierté : des héros ont donné leur vie pour la défense du droit. Le 25 avril 1916 est le premier de ce qui sera l'ANZAC Day. Bien que Gallipoli ait été un échec stratégique et militaire puisque la campagne n'a pas atteint les buts qu'elle s'était fixés, la bataille est restée, dès cette année 1916, comme un héritage immatériel puissant ; des commémorations ont lieu aussi bien en Australie et en Nouvelle-Zélande qu'en Angleterre.⁵⁹² Sur le front occidental également.

C'est vers Merville, dans le Nord de la France, en zone armée britannique, que s'entraînent ces troupes de l'ANZAC nouvellement arrivées. L'objectif en vue est une prochaine attaque sur la ligne des Weppes. Côté allemand, après les batailles de la côte d'Aubers, de Festubert et de Loos, l'attitude des soldats évolue vers l'évitement.⁵⁹³

Les forces en présence pour la bataille de Fromelles se dessinent donc : d'un côté une armée venue d'Océanie, non encore préparée aux champs de bataille de Flandre et d'Artois, de l'autre des soldats prussiens ou bavares qui connaissent les lieux mais surtout aussi la routine qui émousse la force combattive.

1) Le contexte d'affrontement dans le canton de La Bassée

⁵⁹¹ Peter Fast, *Stand to !*, Londres, 2002.

⁵⁹² Ministère de la Culture et du Patrimoine de Nouvelle-Zélande, Wellington, Décision de l'ANZAC Day, 5 avril 1916 : « ANZAC Day Gazette Avis : A half-day Holiday for 25 April ».

⁵⁹³ Weber Thomas, *La première guerre d'Hitler*, op. cit.

Les hommes de la 6° DR bavaroise maîtrisent le front entre Armentières et Lens depuis octobre 1914. La vie quotidienne, alternant période sur les lignes et repos dans les villages de l'arrière-front, laisse bien du répit aux soldats qui s'ingénient à tromper la longueur des journées loin de leur famille en vivant au cœur des populations locales encore présentes. Ils montrent, généralement, peu de brutalisation envers l'ennemi et sont dans un mécanisme d'occupation raisonnée du territoire qui permet aux occupés de trouver un équilibre dans le « survivre » de tous les jours.

1 - Un climat peu propice aux combats, côté allemand

Cette attitude entraîne les soldats de la 6° DR à être moins enthousiastes pour l'entraînement. Certains quittent tout à fait naturellement et sans autre forme de procès les lignes pour se rendre à l'infirmerie ; quelques-uns osent même s'aventurer plus loin. Mais, au-delà de Fournes, d'autres militaires gardent les rues et il n'est pas possible de dépasser la zone de cantonnement sans laissez-passer. Les autorités allemandes, vis-à-vis de leurs propres soldats, ont mis en place, tout au long de l'arrière, un véritable barrage de police sur le versant Deûle de l'axe de la RN 41, longeant la bande territoriale de la 6° armée, afin de dissuader les éventuels déserteurs. Quant à la police militaire, elle inspecte entièrement les trains à destination de l'Allemagne. De même, toutes les gares de Bavière et de Prusse sont examinées dès qu'un convoi arrive de la zone rouge. Impossible de s'extraire de la guerre. Alors, chacun tente de sortir du quotidien du front lors des courtes permissions accordées sur injonction du Prince Rupprecht et pendant les sorties à Lille encouragées par le commandant de la 6° DR bavaroise. Les hommes prennent l'habitude de biaiser avec la guerre.⁵⁹⁴

Pour gagner Lille, ils s'entassaient dans le tramway qui marque un arrêt dans un village proche de Fournes (la ville d'Haubourdin) avant de traverser les banlieues où s'alignent les modestes maisons de briques. Dès leur descente du tramway, les soldats filaient au bar le plus proche ; ou assistaient aux spectacles du *Deutsches Theater Lille* qui avait investi l'Opéra en 1915 ; ou encore assouvissaient leurs désirs pour quelques marks avec des femmes et des filles prostituées ou en relation durable.⁵⁹⁵

Pourtant, les sorties, fussent-elles d'agréables passe-temps, ne résolvent pas tout : le passage, même symbolique, de la ration de viande de 375 à 370 g par semaine, est mal vécu ; l'impression d'une nourriture insuffisante s'accroît. Le psychisme des militaires allemands du canton est atteint : « En réalité, la vie est moins radieuse que la censure nous autorise à le dire. » Il n'échappe pas à Aloïs Schnelldorfer, en effet, que la propagande consacre tous ses efforts pour présenter toujours le côté positif des choses. Il ajoute : « Ils se décarcassent pour qu'aucune information négative ne parvienne au pays. »⁵⁹⁶ La résultante, depuis le début de l'année 1916 surtout, est celle d'un long ennui. Le pasteur du secteur, Hermann Kornacher, note d'ailleurs que « plus la guerre se prolonge, plus on se heurte à des soldats complètement indifférents ou gagnés par le fatalisme en raison de leur expérience du conflit ». Il ajoute que, même chez les officiers, au vu de leur attitude générale, « j'ai appris qu'on ne doit rien attendre d'eux tellement le matérialisme s'est insinué parmi les classes éduquées. »⁵⁹⁷ Pire, au printemps, on passe de l'ennui à la démoralisation, à un tel point que les autorités civiles et militaires de Bavière s'en

⁵⁹⁴ BHStA/Abt.IV, 13 Infanterie Regiment, Bund 1, *Kriegs=Tagebuch für die Zeit von 1.mit 31.Oktober 1916*.

⁵⁹⁵ Rupprecht von Bayern, *Mein Kriegstagebuch*, volume I (15 janvier 1916), Berlin, 1929, p. 415.

⁵⁹⁶ Aloïs Schnelldorfer, Lettres à ses parents, 5 avril 1916.

⁵⁹⁷ Hermann Kornacher, *Rapport*, 25 janvier 1916, LAELKB OKM/ 2340

inquiètent. Ainsi, en mars 1916, un soldat de la 2^e compagnie, Friedrich Strasser, refuse d'exécuter l'ordre d'un officier et lui lance : « Vous pouvez me tuer, je m'en moque. Je peux même vous donner une balle pour me descendre, et tant pis pour ma femme et mes enfants au pays⁵⁹⁸. » En mai 1916, Ludwig Carus, sous-officier du 16^e RIR, rétorque à un policier militaire qui lui demande d'ajuster son calot : « Peu m'importe d'aller en prison ; au moins je couperai d'aller aux tranchées⁵⁹⁹. »

2 - L'arrivée des ANZACS, sur le front britannique, face aux hommes de la 6^e DR

Ce climat dans les rangs allemands, peu propice à la mobilisation des hommes et des esprits, parvient aux oreilles de Britanniques qui se confortent dans l'idée que cet endroit, très étiré et sans redoute défensive importante, est un point faible du front : là réside la clé pour réussir une percée et partir sur Lille pour une reconquête du Nord. A partir d'avril 1916, le 1^{er} corps de l'ANZAC juste arrivé sur le front occidental, est envoyé sur les lignes faisant face au canton de La Bassée pour s'acclimater en France dans un secteur facile. « Le calme était tel et le niveau des troupes allemandes si déplorable que la force expéditionnaire australienne, intégrée au commandement britannique, y fut envoyée pour faire son apprentissage de la guerre des tranchées⁶⁰⁰. » Mais les circonstances vont faire que ces hommes sont amenés là dans un endroit finalement bien plus risqué qu'on ne le croit. Le « calme » de ce front peut être évalué à partir d'un tableau statistique évoquant le détail des inhumations allemandes sur les cinq kilomètres du secteur d'Illies durant un an et demi (janvier 1915-juin 1916). Les sépultures dans les cimetières de la localité atteignent, en excluant mai 1915, période des combats de la côte d'Aubers, de Festubert et de Fauquissart, 738 décès sur une période de dix-sept mois. La mortalité moyenne a donc été, chez les occupants de cette bande de cinq kilomètres de zone rouge, de quarante-trois tués par mois, soit un ou deux morts par jour, rien que dans un lieu de cantonnement réputé propice à l'apprentissage de la guerre des tranchées.

1915	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept	Oct.	Nov.	Déc.
	66	55	58	46	283	8	13	30	58	51	30	52
1916	Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept	Oct.	Nov.	Déc.
	54	33	26	34	49	75						

Document 51 : Tableau - Détail mensuel des inhumations de soldats allemands à Illies durant 1915 et la mi-1916

Source : *Hauptgräberliste*, mairie d'Illies.

Pour assurer une meilleure sécurité des hommes, la première action, on l'a vu, a été de consolider, dans les communes occupées du canton, les premières lignes pour permettre aux soldats, de faction dans l'espace des tranchées, de s'y tenir en confiance.⁶⁰¹ Parapets renforcés faisant face à l'adversaire, création de fossés fortifiés supplémentaires, mise en place de nouveaux nids bétonnés empêchant la traversée de l'arrière-front par l'ennemi.⁶⁰² La seconde action consiste à instaurer un climat qui, par des attentions positives vis-à-vis des soldats - courtes permissions pour se rendre en ville, boutiques

⁵⁹⁸ Friedrich Strasser, cité dans BHStA/IV, MG/RD6.

⁵⁹⁹ Ludwig Carus, cité dans BHStA/IV, MG/RD6.

⁶⁰⁰ Peter Pedersen, *Fromelles*, Barnsley, 2004, p. 29.

⁶⁰¹ BHStA/Abt.IV, Genral der Pioniere 6, Bund 78, Aus bau der Stellung, 24 septembre 1915.

⁶⁰² BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie-Division, Bund 1, 14 août 1915.

achalandées en direction des militaires, spectacles dans les bourgades de garnison, quelques repas améliorés – devrait induire une mentalité de battant victorieux.⁶⁰³

C'est dans ce secteur, mais côté allié, qu'arrive Ross Drabble, fils de Georges et d'Emma Drabble, résidant au 568, William Street, North Perth. Il s'est porté volontaire, à l'instar de beaucoup d'Australiens, pour la guerre contre l'Allemagne. Il honore ainsi l'engagement solennel pris le 31 juillet 1914 par le premier ministre australien Joseph Cook de participer à l'effort de guerre aux côtés des Britanniques. L'Australie considérait qu'elle devait épauler avec loyauté le Royaume-Uni. De nombreux bureaux de recrutement se sont ouverts dans le pays. Près de trois cent mille volontaires ont répondu à l'appel. Leur engagement concorde avec diverses motivations : le goût de l'aventure, le sens du devoir ou aussi l'attrait d'une solde de six shillings par jour. Ross Drabble est l'un de ces volontaires. Sous le matricule 4497, il rejoint le 11^e bataillon de la 3^e brigade de l'*AIF*, l'*Australian Infantry Forces*. Le 12 février 1916, Ross Drabble embarque pour la France à Fremantle à bord du *H.M.A.T. A28 Miltiades*. Arrivé le 25 mai dans le secteur de Fleurbaix, il est versé dans la compagnie A du 11^e bataillon, déjà en ligne. C'est alors que commence son apprentissage de la guerre des tranchées. Mais, le 28 mai, soit trois jours plus tard, il est tué « en action ». Il a vingt-quatre ans. Son corps est inhumé le jour même dans le cimetière de la rue Pétilion, juste en retrait des premières tranchées australiennes.⁶⁰⁴ Aucune grande opération de percée en cours, pas de combats importants entre les deux armées, pourtant on meurt encore sur le front en dépit des mesures de sécurité améliorées en faveur des soldats.

3 - La mort au quotidien sur le front des Weppes, réputé calme, pourtant.

Côté allemand, même constat. Le 9 du même mois, sont décédés et inhumés au cimetière de l'Aventure les fantassins Michael Weinde, Vitus Wehrselberger, Sebass Wimmer et Johann Winkelbaüer, tous les quatre du 8/RIR 16. Et aussi « un soldat allemand » dont on n'a pu retrouver l'identité. Le cimetière de l'Aventure, à Illies, avait été créé au début de la guerre pour accueillir les soldats morts lors de la bataille de La Bassée, et spécialement ceux qui sont tombés lors de l'assaut concomitant des Britanniques et des Allemands les 18 et 19 octobre 1914. Dix-neuf tombes ont alors commencé à entourer la chapelle de Ligny-le-Grand. L'année 1915 a vu s'y ajouter une vaste extension à destination de cent quarante-quatre sépultures nouvelles, à raison d'une bonne dizaine en moyenne par mois, à ce rythme quasi régulier tout au long de l'année. En 1916, le décompte des ajouts y est le suivant : dix-neuf en janvier, sept en février, quatre en mars, aucun en avril, et les cinq que l'on vient d'évoquer en mai. Plus aucune inhumation ne s'y fera désormais. Une exception dans ce cimetière, la tombe d'*ein unbekannter Engländer*, d'un Anglais inconnu, enterré là sans identité et sans date, mais inhumé avec plaque tombale comme les autres combattants allemands tués dans ces mêmes parages. En dehors des périodes de percées du front, dix soldats allemands par mois de guerre sont donc tués en moyenne sur cette portion étroite du front occidental.

⁶⁰³ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie-Division, Bund 1, « Rupprecht Graben », 1916.

⁶⁰⁴ ATB14-18, Louise, Paul, Clemens, Drabble, *Des femmes, des hommes et la guerre 1914-1918*, op. cit., p. 100-101.



Document 52 : Carte postale allemande - Cimetière allemand de l'Avanture (inscription *L'Avanture* au crayon de papier sur la carte postale) en 1915

Source : Collection particulière.

En juillet 1916, les morts allemands du village passent, tout à coup, à deux cent soixante-dix-huit. Une nouvelle opération a eu lieu. L'engrenage s'appellera la « bataille de Fromelles »⁶⁰⁵, un combat très meurtrier chez les Allemands, on le voit par ce nombre important de décès. Pourtant les pertes, en face, seront plus fortes encore. C'est que la bataille fut inégale entre, d'un côté, des recrues fraîches venues d'Australie et, de l'autre, des soldats allemands, certes démobilisés, critiques et fatigués, mais des militaires habitués aux lourds combats du secteur, des « vétérans » dans leur façon d'appréhender l'ennemi et ses techniques de percée du front, et des hommes déterminés à se défendre face aux attaques adverses. Voici donc que les combats se mettent en place sous la forme d'un affrontement entre des Australiens qui n'ont d'autre issue que d'avancer face au feu et des Allemands installés durablement dans un secteur extrêmement défendu.

2) La bataille de Fromelles, les 19 et 20 juillet 1916

Ainsi qu'en 1915 avec la bataille de la côte d'Aubers, l'attaque de Fromelles n'est pas vue comme un objectif principal de combat. Ce sera pourtant une des batailles les plus rudes de toute la Grande Guerre.

1- Pourquoi Fromelles ?

Si le front pouvait être percé en cet endroit, le résultat serait intéressant, mais ce n'est pas le but recherché. L'objectif premier est, par cette attaque latérale aux percées de la Somme, d'obliger les Allemands à maintenir dans le secteur Armentières – Lens un nombre élevé d'hommes, les empêchant de se dégarnir ici afin de répartir vers Verdun ou

⁶⁰⁵ Peter Pedersen, *Reflections on a Battlefield*, Wartime 44, 2008, p. 24-29.

vers Péronne leurs combattants. L'opération visant Fromelles doit simplement fixer les troupes allemandes dans cette portion des lignes tandis que des projets de plus grande ampleur et d'ambition plus élevée occupent les états-majors alliés : l'offensive parallèle de Pozières pendant laquelle l'armée de Gough tente de reprendre position au pied de la forte position allemande, et celle du fort de Souville, près de Fleury, dans l'est, où les gardes bavarois, anéantis, voudraient reprendre l'initiative.⁶⁰⁶ En ces deux points précis, les commandements britanniques et français craignent l'arrivée de renforts allemands. Fromelles est donc l'emplacement désigné où des assauts alliés obligent les Prussiens et les Bavarois à maintenir sur place leurs hommes plutôt que de désépaissir leurs lignes.⁶⁰⁷

Fromelles, en dépit de ces considérations générales tendant à minimiser la tentative de percée alliée dans le canton de La Bassée, est le premier assaut des troupes de l'ANZAC sur le front occidental et en même temps le jour le plus sombre de l'histoire de l'Australie et de la Nouvelle Zélande. En une seule attaque, le 19 juillet 1916, plus de cinq mille hommes sont fauchés, presque tous dans l'arrière-front allemand entre les premières lignes ennemies et leurs alignements de mitrailleuses bétonnées faisant office de secondes lignes. Les quelques-uns qui réussissent à atteindre l'arrière des tranchées allemandes se trouvent dans de si modestes fossés qu'ils ne peuvent s'y terrer longtemps. A découverts sur un terrain plat, nu, exempt de tout abri, les hommes piégés par la configuration du sol ne trouvent aucun élément propice leur permettant de se cacher. Et les quelques autres qui se sont avancés plus loin, faute de munitions suffisantes pour continuer leur défense, privés de relève, sont contraints de battre en retraite, assaillis par le feu ennemi ; ils tombent. L'échec britannique est complet, humain, stratégique et tactique⁶⁰⁸.

2 - Pourquoi tant de pertes de l'ANZAC ?

C'est donc devant Fromelles que s'est produit le désastre qui a amené les historiens et les chercheurs à se questionner, il y a une trentaine d'années, sur les pertes : leur nombre, leur identité, leur sépulture. Leur nombre : il y eut plus de cinq mille soldats hors de combat ; leur identité : les listes des divers régiments impliqués ne faisaient pas alors le relevé précis des tués, blessés et disparus ; leur sépulture : le cimetière de la bataille de Fromelles, le *V.C. Corner Australian Cemetery and Memorial*, à deux kilomètres au nord-ouest du bourg, devait officiellement rassembler toutes les victimes du combat, mais il manquait plus de mille personnes. Alors, face à tant de problèmes non résolus, un historien amateur australien, Lambis Englezos, s'est interrogé : quel est le nombre exact des pertes ? Qui sont les jeunes hommes victimes de leur engagement ? Où la CWGC, la Commission des sépultures de guerre du Commonwealth, a-t-elle enterré les autres « disparus » ? Et d'ailleurs ces corps ont-ils été retrouvés et honorés d'une stèle au soir de l'offensive ?⁶⁰⁹

Cela a amené Lambis à commencer une longue quête qui a duré trente ans. Son questionnement consiste à penser que, si tous les corps des soldats australiens morts durant la terrible attaque de Fromelles n'ont pas été enterrés dans le cimetière *V.C. Corner*, ils ont été inhumés ailleurs ; restait à savoir où. Or il manquait beaucoup de victimes sans trace de leurs corps, et il était incroyable qu'un tel nombre de soldats enterrés puisse passer inaperçu depuis des décennies. L'interrogation de Lambis était portée par les vétérans eux-

⁶⁰⁶ Al Bean, *Histoire officielle de l'Australie dans la guerre de 1914-1918 : volume III, La Force impériale australienne en France : 1916*, Sydney, Australie, Angus and Robertson, 1929.

⁶⁰⁷ Paul Cobb, *Fromelles 1916*, UK, Stroud, History Press, 2007.

⁶⁰⁸ Robin Corfield, *Don't forget me cobbler : The Battle of Fromelles*, Melbourne, The Miegunyah Press, 2009.

⁶⁰⁹ Lambis Englezos, *My quest to find 'the missing'*, *Wartime* 44, 2008, p. 16-17.

mêmes, tels Charlie Henderson, Tom Brain et Bill Boyce, qu'il avait rencontrés autrefois, et qui l'avaient convaincu qu'une recherche devait être menée afin d'honorer la mémoire de ces combattants oubliés. L'affaire a pris un tournant important lorsque, enfin, fut identifié un site à Fromelles, notifié [50 ° 36'36 .36 "N 2 ° 51'17 .10 "E](#), dans un champ au bord d'un petit bois, à la lisière du bourg, et qui pouvait être le lieu de sépulture des disparus manquants de la bataille de Fromelles. Le bois était appelé *Fasanenwäldchen* par les Allemands, traduit en *Copse Faisan* par le Britannique Charles Bean, l'historien officiel des Australiens, et récemment renommé *Pheasant Wood* ou bois du Faisan. Mais, aux dires des habitants de Fromelles eux-mêmes, ce bois n'avait pas de nom dans la localité avant la Grande Guerre ; c'était le bois au fond du village.

Les étapes qui ont amené Lambis à la découverte des corps de *Pheasant Wood* se sont étalées depuis des recherches privées en Australie grâce, entre autres, à l'aide de Maria Cameron, durant les années 1980, jusqu'à la consécration de l'inauguration d'un nouveau cimetière près de *Pheasant Wood* en 2010. En 1992, Lambis a contribué à fonder la société « Les Amis de la 15^e Brigade » accompagnée d'un bulletin annuel, où on rapportait des biographies sur les hommes tués durant la bataille. Puis il est venu à Fromelles en 1996 où il a enquêté et sillonné le village pour connaître de *visu* les lieux des combats. De retour en 2002, il établit que les cimetières voisins ont une part de ces « disparus » : Rue David (266), Ferme Ration (142), Rue Pétilion (22) et Y Ferme (72). Mais le compte n'y est toujours pas. Les hommes manquant ont-ils été enterrés plus loin ? L'hypothèse était peu probable. Alors, s'ils ont été inhumés à Fromelles, ils ont dû l'être près de l'endroit où les morts étaient les plus nombreux, le soir des combats, c'est à dire au pied de la butte qui surplombe le bois du Faisan.

Lambis s'est alors entouré de personnalités érudites et compétentes sur la bataille de Fromelles, comme John Fielding, Ward Selby et Robin Corfield, auteur de « Ne m'oublie pas, *cobber* (camarade) »⁶¹⁰. Ensemble ils ont trouvé des références historiques régimentaires, en particulier celle du RIR 21 bavarois qui a tenu face aux Australiens, des photographies de morts transportés sur des wagons légers, des clichés aériens avant et après la bataille laissant supposer que des fosses avaient été creusées.



Document 53 : Photographie allemande du RIR 21 bavarois : Soldats morts transportés sur des wagons légers.

Source : BHStA/IV, RIR 21.

⁶¹⁰ Robin Corfield, *Don't forget me, cobber : The Battle of Fromelles, 19/20 July 1916, an inquiry*, 2000

Le recouplement de ces éléments a indiqué qu'un enterrement de masse avait été réalisé derrière *Pheasant Wood* dans les jours qui ont suivi la bataille. L'hypothèse a été rendue publique en 2003, soutenue par un avocat de Sydney, Chris Bryett, puis par l'Unité d'Histoire de l'Armée (AHU), dirigée par Roger Lee. Et enfin, en 2005, des historiens comme Bill Gammage, Jeffrey Grey et Peter Stanley ont soutenu les options et les recherches de Lambis. Pourtant l'opinion, les représentants des offices des sépultures de guerre, les gouvernements impliqués étaient sceptiques devant les arguments de Lambis, faute de preuves tangibles. Les historiens amateurs locaux, de leur côté, faisant des prospections dans les champs et travaillant aussi sur l'histoire de la bataille de Fromelles, comme Martial Delebarre, Jean-Marie Bailleul, Frank Frémaux et Pierre Seillier, avaient beau militer dans le même sens – oui, des traces concomitantes dans le sol près de *Pheasant Wood* confirment l'idée que des corps nombreux sont enterrés là – les mots ne valaient les preuves archivistiques, manquantes.



Document 54 : Paysage de Fromelles durant la Grande Guerre, entre arbres cisailés par les obus et tranchées éventrées de barbelées.

Source : Plaque de verre provenant d'un photographe australien inconnu, Noir et blanc, domaine public.

Lambis Englezos est parti à la recherche d'attestations, cette fois du côté des archives militaires bavaroises de Munich. Finalement, un document original a été trouvé, écrit par le colonel von Braun, commandant le RIR 21, le 21 juillet 1916 ; le colonel y ordonnait la construction de fosses communes pouvant accueillir jusqu'à quatre cents soldats « anglais » derrière *Pheasant Wood* et il décrivait en détail comment les enterrer. Ce document a tout changé. Une exploration privée du site, appartenant à Mme Damassiet et offert gracieusement pour la mémoire des soldats, a été décidée à Londres en 2006, en utilisant les procédés les plus sophistiqués de géophysique afin de déterminer où se trouvaient précisément les fosses des disparus. Lambis a également mobilisé Tony Pollard, expert reconnu dans l'archéologie des champs de bataille et directeur du Centre d'Archéologie de Glasgow. L'enquête complète, réalisée en 2007, a confirmé que huit

fosses avaient bien été creusées là et que le site n'avait pas été perturbé depuis la Grande Guerre.

La première fouille a commencé en 2008 avec des tranchées exploratoires qui ont confirmé qu'un charnier était bien présent, avec plusieurs centaines de corps de soldats australiens rassemblés là par les Allemands ; ceux-ci avaient enregistré les sépultures et retiré les objets personnels qu'ils avaient fait envoyer aux familles par l'entremise de la Croix Rouge. Puis des fouilles définitives ont eu lieu à partir de mai 2009, suivies par Hubert Huchette, maire de Fromelles, par Martial Delebarre, président de la société historique locale, la FWTM, et par tout le village. Et Lambis de conclure : « C'est comme si j'avais senti ces hommes revivre. J'avais vu leurs photos. J'avais lu leurs lettres angoissées. Ces hommes n'étaient pas en paix. Ré-enterrés au nouveau cimetière de *Pheasant Wood*, ils retrouveront identité et dignité. » Tandis qu'à Fromelles le nouveau cimetière s'organisait pour accueillir les corps, Lambis était honoré le 7 juin 2009 par le gouvernement australien « pour service rendu à la communauté par le biais de la recherche et du plaidoyer relatifs aux soldats australiens de la Grande Guerre enterrés à Fromelles, France. » Le 19 juillet 2010, enfin, à la date anniversaire de la bataille, avec les honneurs militaires, un dernier corps de soldat australien a été symboliquement inhumé en présence du prince Charles et de Quentin Bryce, gouverneure générale d'Australie.

L'attaque de Fromelles a été décidée par le Haut Commandement britannique et en particulier par le général sir Richard Haking (1862-1945) surnommé pendant la guerre « le boucher Haking ». Son nom est associé, chez les alliés, aux pertes élevées qui ont accompagné tous ses ordres de bataille : Fromelles (5533 pertes australiennes en un jour), on vient de le voir, mais aussi auparavant la côte d'Aubers (11 000 victimes britanniques) et Loos (8000 pertes) en 1915, et, en 1918, ce sera Estaires (7000 Portugais tués, blessés ou faits prisonniers). Partout, les mêmes causes : une préparation d'artillerie insuffisante, des assauts à découvert, des hommes sous le feu direct des mitrailleuses. Mais le fait que le général Haking soit maintenu à ses responsabilités du début à la fin de la guerre, c'est que, selon Gordon Corrigan⁶¹¹, il était « un homme intelligent et capable ». Or Gordon Corrigan lui-même est un historien des plus contestés de la Grande Guerre, laissant entendre dans son ouvrage que les troupes étaient bien nourries, les corps enterrés avec sépulture, les trains et les camions à proximité des hommes pour leur éviter les longues marches harassantes. Le général Haking a, de plus, bénéficié du soutien quasi inconditionnel du général Haig qui a sollicité pour lui un commandement d'armée, sans l'obtenir, sans doute en raison des pertes énormes de ses tentatives de percées.

Le général Haking s'est formé en Birmanie et durant la guerre des Boers où il a acquis la conviction que la volonté des troupes est le facteur le plus important pour gagner une bataille. D'autre part, il soutient que l'avantage revient à l'attaquant plutôt qu'au défenseur⁶¹². Il applique ces deux principes en 1916 lorsqu'il lance la bataille de Fromelles tandis que l'offensive de la Somme piétine. Il envoie deux divisions, la 61^e britannique (2^e *South Midland*) et la 5^e australienne, alors que des voix de son entourage lui déconseillent l'opération, les troupes semblant trop peu aguerries face à des soldats allemands expérimentés, en place depuis de nombreuses semaines dans le secteur choisi. Le résultat fut que le soir du 19 juillet, après trois jours de préparation d'artillerie, quand les hommes du 3^e bataillon bavarois virent les troupes britanniques déferler sur leurs positions, ils n'eurent qu'à tirer. La percée alliée fut un échec cuisant. Les mitrailleuses et les fusils des fantassins allemands brisèrent net son élan et les shrapnells augmentèrent les pertes lors du mouvement de retraite.⁶¹³

⁶¹¹ Gordon Corrigan, *Mud Blood and Poppycock*, London, Cassell, 2003, p. 201-202.

⁶¹² Carlyon Les, *The Great War*, Australia, Pan Mac Millan, 2006, p. 45.

⁶¹³ BHStA/IV, RIB12 : BD.2,4, Gefechtsbericht, 22 juillet 1916.

La bataille de Fromelles valut des points de vue antagonistes encore discutés aujourd'hui : le brigadier général Harold Elliot, surnommé « Pompée » par ses hommes, commandant la 15^e brigade australienne, a ouvertement montré son dégoût pour le général Haking qui a contribué à ce que 80 % de ses deux bataillons d'assaut soient tués, blessés ou capturés à la nuit tombante. Harold Elliot a renchéri encore en affirmant que la bataille n'avait pas empêché les Allemands de déplacer des réserves au sud du champ de bataille de la Somme. Il faut dire que le général Elliott, par son tempérament explosif et sa stature massive acquise par ses entraînements de boxeur et de footballeur, montrait une énergie hors du commun. La discipline sévère était la base de son commandement mais, en retour, il était très proche de ses hommes auprès desquels il avait gagné rapidement une réputation de courage. Pour lui, les troupes australiennes n'étaient pas du tout « trop peu aguerries » ; elles étaient plutôt un « instrument magnifiquement efficace ». Devant l'ordre d'assaut donné le 19 juillet au soir, le général Elliott a protesté tant la tâche était désespérée mais il n'a pas lâché ses hommes : il était encore sur le champ de bataille à minuit et il a rendu visite à tous avant qu'ils ne battent en retraite. Arthur Bazley témoigne : « Personne n'oubliera cette image du général Elliott, les larmes coulant sur son visage en voyant les dépouilles des soldats tués, et continuant à serrer les mains des survivants de retour des tranchées⁶¹⁴. »

Bien que lui-même téméraire, le général Elliott essayait d'éviter de prendre des risques avec ses hommes. Quand il était fier de leurs succès, il le leur disait. Selon les soldats de sa brigade, seul « Pompée » pouvait leur faire exécuter des ordres difficiles. Le général Elliott le savait et cela le rendait humble car il savait qu'en réalité la victoire tient surtout aux troupes. Il cherchait à s'entourer de lieutenants et de brigadiers en rapport avec sa façon de voir ; avec Birdwood et White, par exemple, les rapports n'ont été ni simples ni chaleureux. Autant « Pompée » était cordial, autant Birdwood, « Birdie », était réfrigérant ; autant « Pompée » était spontané, autant White était gestionnaire. Leurs conflits ont cependant été vite surmontés car, « si la réputation des commandants est sacrée, la vie des hommes l'est encore davantage ».

Le général Elliott a toujours protesté avec véhémence quand des attaques désordonnées se profilaient et qu'on occultait la sécurité des combattants. Par deux fois il a été entendu, par deux fois les opérations ont été annulées. Ses objections étaient toujours fondées sur la connaissance première du terrain, les rapports confiants avec les troupes et la compréhension profonde, par tous, des possibilités tactiques, avant de s'avancer dans l'assaut face à l'ennemi. Cela n'avait pas été le cas à Fromelles : en dépit de toutes les facilités offertes par les photographies aériennes et les reconnaissances qui permettaient d'établir la situation des défenses adverses, les Australiens qui étaient parvenus jusqu'aux lignes arrière des tranchées allemandes se sont trouvés perdus, pris au piège de positions peu profondes et larges, remplies d'eau et à peu près infranchissables. Si l'échec stratégique lié aux directives du haut commandement est patent, le général Haking est loin de le reconnaître puisque, critiquant la 61^e division insuffisamment imprégnée de l'esprit offensif, il affirme : « L'attaque (de Fromelles) a échoué, mais elle a fait beaucoup de biens aux deux divisions⁶¹⁵ ».

L'échec tactique est lui aussi avéré. Les hommes se regroupent en passant à travers champ durant les jours qui précèdent le 17 juillet. Ils passent par milliers. Ils suivent *Cellar Farm Avenue*, *Mine Avenue*, *Brompton Avenue*, *Pinney's Avenue*, *VC Avenue*, autant de tranchées de communication rendues praticables avec force planchers et

⁶¹⁴ AJ Sweeting, *Bazley, Arthur William (1896-1972)*, Dictionnaire biographique australien, Centre National de la Biographie, Australian National University.

⁶¹⁵ Charles Bean, *The official History of Australia in the War of 1914-1918*, volume III : *The AIF in France*, 1916, p. 444.

treillis car le sol est gorgé d'eau et les lignes sont devenues le plus souvent de simples fossés. Du 17 juillet à 21 h au 18 à 6 h, les troupes se mettent en place. Là, tellement fatigués, beaucoup de soldats s'endorment. L'attaque, prévue pour le lendemain, le 19, au matin, est retardée à cause de la pluie. L'offensive-surprise va finalement se déployer en fin de journée à la suite d'un bombardement d'artillerie qui a débuté depuis trois jours et doit détruire les défenses allemandes du bas de Fromelles, là où les hommes ont pour mission d'avancer de quatre cents à quatre mille mètres jusqu'aux lignes adverses secondaires à investir.

Or les combattants se trouvent, une fois l'offensive lancée, face à des nids bétonnés de mitrailleuses, à peine ébranlés par les tirs préalables d'obus. Le général Haking revendique pourtant un bon travail préliminaire : « Je pense que la préparation d'artillerie était adéquate. Il y avait des armes à feu et des munitions suffisantes. Les barbelés ont été coupés correctement et la trouée était claire pour l'assaut des bataillons. Avec deux divisions formées, la situation aurait été un cadeau. » Aucune remise en question. Il faut dire que la nature des combats désoriente tous les commandants. Même avec l'expérience des percées précédentes, il n'est toujours pas facile, au milieu de 1916, de rassembler l'artillerie et les munitions nécessaires, et de déduire la bonne combinaison des tactiques d'artillerie et d'infanterie. Tout dépend du terrain. En ce qui concerne Fromelles, le terrain est conditionné, comme naguère à Neuve-Chapelle, par un saillant allemand incongru dans l'alignement du front occidental, et là ce saillant est nommé par les alliés *Sugar Loaf*, le pain de sucre, en raison de sa forme distinctive allongée. Il est de petite taille et, justement, cette taille permet aux Allemands de la 6^e division bavaroise de réserve de surveiller et de couvrir chaque flanc⁶¹⁶.

La force australienne est disposée dans l'ordre suivant des brigades : la 8^e, la 14^e et la 15^e. Malgré la boue, les 8^e et 14^e atteignent rapidement la première ligne de tranchées allemandes, à mille mètres de leur départ. Puis elles continuent leur course pour prendre les secondes lignes, lesquelles sont des fossés remplis d'eau qui n'offrent aucun moyen de protection. La 15^e brigade australienne et les brigades britanniques, sur le flanc est, butent, quant à elles, sur la Ferme Delangre, bétonnée et fortifiée, et sur des réseaux de barbelés encore intacts. Les soldats sont dans la ligne de mire des mitrailleuses allemandes qui les abattent alors qu'ils traversent l'arrière-front. Un survivant, Jimmy Downing, racontera plus tard : « L'air était rempli de balles, bruissant de partout, semant la mort. Des centaines d'hommes furent fauchés en un clin d'œil, comme si l'on avait démolé les dents alignées d'un peigne.⁶¹⁷ » Les autres tentatives pour continuer sont tout aussi vaines tant les Allemands ont placé des mitrailleuses en enfilade, infligeant des pertes lourdes aux attaquants.

Le lendemain, le *GHQ* britannique remet à la presse le communiqué suivant : « Hier soir, au sud d'Armentières, nous avons effectué quelques raids importants, sur un front de deux miles dans lesquels les troupes australiennes ont participé. Environ 140 prisonniers allemands ont été capturés⁶¹⁸. » Alors que les Australiens ont ici plus de pertes en vingt-quatre heures que toutes celles de la guerre des Boers, il n'est pas étonnant qu'avec une telle présentation de leur sacrifice les relations se soient détériorées entre le général Elliott, commandant australien, et le général Haking, du *BEF*. L'un reproche des erreurs de tactique et de jugement, l'autre l'inexpérience des forces australiennes qui ont

⁶¹⁶ W. Miles, *Military Operations France and Belgium, 1916, 2nd July 1916 to the end of the battles of the Somme*, London, IWM and Battery Press, 1992, p. 121.

⁶¹⁷ Ross Mac Mullin, *The Forgotten Fallen*, AU, 2002, Retrieved 2007.

⁶¹⁸ W Miles, *Military Operations France and Belgium, 1916, 2nd July 1916 to the end of the battles of the Somme*, *op. cit.*, p. 134-135.

foncé sans prendre le temps de consolider leurs arrières pour pouvoir se replier, le cas échéant.

Cet échec tactique est une aubaine pour les Allemands d'en face. L'avancée des troupes australiennes et britanniques dans les premières et secondes lignes, sans aucune protection éventuelle sur le terrain ni possibilité de se tapir dans une tranchée ou un trou, permet sans risque aux défenseurs de décharger leurs munitions sur les assaillants qui tombent devant eux.⁶¹⁹ D'autre part, en ce qui concerne les combattants alliés qui ont réussi à avancer plus loin jusqu'à parvenir aux secondes lignes adverses, sans secours et sans renforts, la position est intenable et le repli obligatoire ; c'est lors de ce recul pour retrouver leurs tranchées initiales que les pertes ont été lourdes. Mais il est certain aussi que la tactique allemande, adaptée aux circonstances, a été une force : « Le 16^e RIR reçut l'ordre de ne pas se lancer dans la contre-attaque frontale, mais de réinvestir les lignes allemandes abandonnées afin de couper la retraite de l'ennemi. Pris au piège à son tour, celui-ci essaya de se dégager par un combat au corps à corps qui se prolongea toute la nuit. »⁶²⁰ Un autre élément, selon les Allemands, avait contribué à les servir : des groupes d'Australiens avaient beaucoup bu avant de monter à l'assaut.⁶²¹

Le résultat de cette conjonction de facteurs est difficile à décrire : « Des corps gisant en tout sens, certains sans tête, d'autres éventrés, ayant perdu un bras ou une jambe ou dont une partie du corps a été emportée par un obus. »⁶²² Les pertes alliées s'élèvent à 5533 personnes chez les Australiens et à 1400 chez les Britanniques. Les victimes allemandes ont été moins nombreuses, mais élevées malgré tout, estimées à un millier d'hommes⁶²³. Cet écart entre les pertes concrétise ce que les Allemands estiment être une triple victoire : psychologique (la forteresse allait encore paraître plus infranchissable), militaire (les cadavres à ciel ouvert sur la plaine de Fromelles, que certains témoins compareront à un étal de boucher⁶²⁴, disent la force tactique de l'adversaire), et territoriale (aucun recul sur la ligne du front).

3 - Pourquoi Fromelles est-elle une victoire allemande ?

Gustave Scanzoni von Lichtenfels rédige le « rapport allemand sur la bataille de Fromelles les 19 et 20 juillet 1916 »⁶²⁵ ; il rend compte des mobiles de la victoire. Premièrement, l'attaque en cette partie de la zone rouge n'est pas une surprise : « Depuis la mi-juillet, l'activité de l'artillerie de l'adversaire contre la section de la division avait augmenté considérablement. Les 18 et 19 juillet, les sections II-IV ont subi de forts tirs, venant des mortiers de 30,5 cm qui ont détruit des fossés et des barbelés sur de longues étapes. Une attaque était attendue. » Etant donné que l'alerte est déjà opérationnelle, des hommes supplémentaires, devant être amenés sur place pour faire face en cas de percée, sont déjà en voie de se rassembler au moment où les Britanniques passent les parapets des

⁶¹⁹ Peter Barton, *The Lost Legions of Fromelles*, Australia, Allen and Unwin, 2014.

⁶²⁰ Friedrich Wiedemann, « Das Gefecht bei Fromelles », art. cité, p. 103.

⁶²¹ BHStA/IV, RIB12/Bd.2, 4, AOK.6, « Der Angriff », B. No.6179, et Gefechtsbericht, daté du 22 juillet 1916.

Friedrich Wiedemann, « Das Gefecht bei Fromelles », art. cité, p. 214-227.

Paul Cobb, « Fromelles 1916 ».

Adolf Meyer, *Mit Adolf Hitler ...*, op. cit., p. 39.

⁶²² Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, op. cit., p. 190 (témoignage d'un sergent australien).

⁶²³ Chris Coulthard-Clark, *Where Australians Fought : The Encyclopedia of Australian's Battles*, New South Wales, St Leonards : Allen and Unwin, 1998, p. 116-117.

⁶²⁴ Charles Bean, *The official History of Australia in the War of 1914-1918, The AIF in France, 1916*, tome III, op. cit., p. 211.

⁶²⁵ Gustave Scanzoni von Lichtenfels, *Rapport sur la bataille de Fromelles les 19 et 20 juillet 1916*, traduction de Constanze Coisne-Haderk (BHStA/IV)

premières lignes : « Les ordres nécessaires concernant la mise en alerte des réserves de division II/17 et I/20 qui, en partie, ont été transportées à Fournes dans des wagons de Decauville déjà mis en place, ont été donnés tout de suite. Par ailleurs les compagnies de mineurs, le dépôt de bleusailles et les colonnes de munitions ont aussi été alarmés ; et le ravitaillement de munition a été prévu. Les trains de munition pour la division 3 ont été déchargés à Haubourdin. Ensuite, les munitions ont été amenées aux batteries et cela en partie par des colonnes de véhicules. »

Deuxièmement, le commandement allemand réagit en se positionnant au cœur de la bataille, voyant tous les aléas de l'attaque frontale britannique : « A 19 h 30, après que tous les préparatifs ont été terminés, l'état-major de la division se mit en route pour atteindre le lieu de bataille de Desprez. Là-bas, de plus en plus d'informations arrivaient. » Des estafettes signalent ici que l'adversaire a franchi la première tranchée, et là que le danger est éliminé : « Il était très probable que l'ennemi, ayant franchi les sections 2 b, c et d, allait s'arrêter aux points fortifiés Erckenecke et Brandhof. » Quand il est certain de l'enlèvement des Britanniques, l'état-major allemand met alors en route sa contre-offensive. Elle sera redoutable : « L'objectif était de mener la contre-attaque de manière à faire subir une importante défaite à l'ennemi. Par mesure de sécurité, nous avons demandé à l'*A.O.K. 6* (*ArmeeOberKommando 6*, haut commandement de la 6^e armée) de mettre deux bataillons à disposition, si nécessaire. Pour répondre à cette demande, un bataillon (XIX^e Corps de Saxe) fut envoyé par train, un autre (XXVII^e ResAK) est arrivé à pied. Néanmoins aucun des deux bataillons ne dut être employé pendant la bataille. »

Troisièmement, le jugement sur les attaquants britanniques est impitoyable : « A 23 h 45, l'adversaire était à nouveau en train d'attaquer le RIR16 mais il ne fallut pas beaucoup de temps pour repousser cette faible attaque. » D'autre part, un canon, fourni par le régiment de Saxe, « a été mis en place au petit matin du 20 juillet, mais la division n'eut plus besoin de s'en servir ». Et s'il y a de nombreuses pertes d'obusiers, « ce ne fut pas à cause des attaques de l'adversaire, mais à cause des dégâts occasionnés au matériel par les tirs intenses de nos propres groupes. » Pourtant, il existe des résistances à la reprise du terrain : « Ici, les Anglais avaient créé un fort bouclage et résistaient de manière vigoureuse en employant plusieurs mitrailleuses et des armes Lewis. C'était seulement vers 6 h du matin que l'on a pu briser la résistance pour avancer peu à peu dans la partie antérieure de la tranchée. » Une deuxième allusion laisse entendre que les Allemands ont également des pertes importantes : « Pendant un certain temps, l'adversaire a pu défendre avec de vives forces la région du *Tommybrücke* avant que, à 9 h 30 du matin, on ait pu informer l'*A.O.K. 6* que tout l'emplacement était à nouveau occupé par la division. » Le rapport conclut pourtant de façon avantageuse en avançant que les victimes britanniques sont très supérieures, ce qui est vrai, aux victimes allemandes : « Les pertes humaines (du *BEF*) avec une estimation de plus de 2000 morts furent la perte la plus importante. La division, quant à elle, avait aussi subi de grosses pertes de soldats. 406 morts, 934 blessés et environ 130 disparus prouvent l'intensité des combats. »

Enfin, von Lichtenfels raconte avec satisfaction avoir trouvé, par hasard, l'ordre de mission des Britanniques sur un officier anglais mort au combat : « Ordre de nous attaquer, de conquérir nos emplacements et de les défendre avec comme objectif un allègement de l'offensive de la Somme en retirant de nombreuses forces allemandes. » Et lui de conclure : « Pourtant l'adversaire n'a pas réussi son opération parce que, non seulement la division a pu, par ses propres moyens, repousser l'attaquant, mais elle lui a fait subir aussi de lourdes pertes. »⁶²⁶ Le rapport confirme ce que l'histoire militaire retiendra aussi : la bataille de Fromelles a été une tentative britannique de percée non

⁶²⁶ Gustav Scanzoni von Lichtenfels, *Rapport sur la bataille de Fromelles les 19 et 20 juillet 1916*, op. cit., p. 1-4. (BHStA/IV)

aboutie et trop coûteuse en hommes et elle a fait, côté allemand, la démonstration que la forteresse est imprenable dans le canton de La Bassée, c'est à dire sur la portion du front qui coïncide avec le segment Armentières - Lens.

3) Une bataille et des hommes

Parmi les hommes qui se sont battus durant la bataille de Fromelles, citons Simon Fraser, le *cobber*.

1 - Simon Fraser, un Australien dans la mêlée

Simon Fraser fait partie du contingent de 180 000 hommes venus de Nouvelle Zélande et d'Australie pour rejoindre le *BEF*, en cette année 1916, sur le front occidental dans un secteur tellement réputé calme qu'il est vite surnommé « la pouponnière » par les Australiens. Simon Fraser découvre de basses terres gorgées d'eau, des tranchées à peine creusées mais surtout surmontées, pour la protection, de monticules de sacs de sable entassés faisant des épaulements, et des abris faits de bois et de toits en fer galvanisé. Pourtant, en dépit de cette apparence tranquille, nombreux sont ceux, en dehors des offensives, qui y trouvent la mort. Charles Bean, historien officiel, parle du haut degré de dangerosité de cette zone en raison des tireurs embusqués allemands : « Si un homme exposait sa tête au-dessus du parapet pendant plus de quelques secondes, ou s'il se montrait à plusieurs reprises au même endroit, il avait de fortes chances de recevoir une balle en pleine tête. » Le deuxième classe Albert Smith, du 4^e bataillon Nouvelles Galles du sud, « reçut une balle dans la tête alors qu'il regardait par-dessus le parapet » tandis que son compatriote Arthur Matthews reçoit lui aussi une balle dans la tête pour avoir « observé par-dessus le parapet. »

Un autre soldat, le caporal James Belford, du 1^{er} bataillon Nouvelles Galles du sud, originaire de Newcastle, évoque en ces termes ce territoire qu'il découvre en juin 1916 : « Quelle belle journée aujourd'hui ; l'endroit où nous sommes maintenant stationnés se trouve à environ cinq cents mètres de la ligne de feu. Il y a un verger, alors, j'imagine que nos gars ne vont faire qu'une bouchée des fruits dès qu'ils seront un peu mûrs. Si vous étiez ici à ce moment même, vous ne devineriez pas que nous sommes en guerre, tout est si calme. »⁶²⁷ Pourtant, lui qui qualifiait de « calme » cette portion de la zone rouge, fut touché au ventre par l'explosion d'un obus de mortier allemand. Admis dans le premier poste australien d'évacuation des victimes auprès du major Ronald Campbell, il a été évacué sur Estaires pour y être soigné avant de décéder de ses blessures :

Il fut admis dans ce poste de secours souffrant de graves blessures à l'abdomen, dues à une explosion. Il fut opéré immédiatement après son admission mais ses chances de rétablissement étaient très minces et il mourut à 22 h 45, le même jour. Je joins une note de l'aumônier Alexander qui le vit ce jour-là et dirigea le service funèbre. Il a été enterré dans le cimetière civil d'Estaires. L'un des témoins de sa mort informa la Croix Rouge australienne que Belford fut blessé peu de temps après avoir suivi une tranchée de communication appelée *Convent Avenue*.⁶²⁸

⁶²⁷ James Belford, cité par C. E. W. Bean, *The official History of Australia in the War of 1914-1918*, volume III : *The AIF in France, 1916*, op. cit., p. 13.

⁶²⁸ *Ibid.*

Si le sort est défavorable à Albert Smith, Arthur Matthews et James Belford, il n'en est pas de même, pour l'instant, de Simon Fraser.

2 - Simon Fraser, un homme de compassion

Le destin original du combattant Fraser tient à ce que l'on a retenu de lui au soir de la bataille de Fromelles, à ce que Charles Bean a écrit sur son courage, et surtout à l'histoire si particulière de Fromelles avec ses 5533 pertes australiennes qui font de ce lieu le symbole du sacrifice et de la générosité du jeune Etat. Simon Fraser fait, en effet, aujourd'hui, figure de héros national. Il incarne en sa personne tout l'altruisme de ses compatriotes qui ont donné leur maximum à Fromelles les 19 et 20 juillet 1916. Car Fromelles, au-delà des pertes nombreuses, garde le souvenir d'actes d'héroïsme sur le champ de bataille, d'actes de compassion à l'égard des blessés, d'actes de bravoure qui donnent à la nation australienne un immense sentiment de fierté.⁶²⁹

Lorsque les derniers coups de canon finissent leur vacarme, le lendemain matin de la bataille, chacun comprend que la situation est lourde ; ainsi, lors de l'appel du 60^e bataillon Victoria, seulement 106 hommes répondent présents sur un total de 887 soldats ayant pris part au combat. Mais cela signifie aussi qu'il est peut-être encore temps de secourir des blessés qui attendent au delà des lignes alliées. Ils gisent quelque part dans les champs entre *Sugar Loaf* et le bois du Faisan. Les aider à revenir dans les centres de soin britanniques appartient au domaine du possible ; sans assistance, ni soutien, ni réconfort, la mort serait certaine. Il convient de ramener les blessés transportables dans les hôpitaux de campagne où le capitaine Frederick Collier, médecin du 60^e bataillon, secourt les éclopés du champ de bataille :

Nous avons travaillé sans interruption tout cet après-midi là (le 19), puis la nuit venue, et tout le jour suivant. Nous ne pouvions pas utiliser de lumières alors, lorsque nous trouvions un blessé, nous lui demandions où il était touché et cherchions sa blessure à tâtons avec des mains couvertes de sang séché et de boue. Nous n'avions ni le temps ni d'eau pour nous laver les mains.⁶³⁰

Le capitaine Collier se trouve dans un poste de secours régimentaire à proximité de la première ligne britannique, au niveau de la fin de la rue Delva, juste à l'endroit où la rivière des Laves passe sous la route. C'est de là, de ces lignes d'approche, que se sont élancés les hommes pour partir à l'assaut de *Sugar Loaf*, quelques heures auparavant. C'est là aussi que désormais les fonds des tranchées sont pleins de mourants et que le médecin travaille pour faire face aux blessures. Mais il est d'autres soldats tombés ailleurs, plus loin, qu'il faut apporter dans l'espace contrôlé par l'*AIF* et le *BEF*. Pendant trois jours et trois nuits, des hommes s'avancent dans le *no man's land*, essuyant souvent des tirs ennemis, pour ramener encore et encore des blessés. « La scène était épouvantable en face de *Sugar Loaf*, raconte Charles Bean, un homme, aveuglé et affolé, marchait en cercles, tombant puis se relevant ; finalement, lui et d'autres blessés qui bougeaient encore furent abattus par l'ennemi. »

De nombreux militaires, pourtant, ont été secourus. Leur position est marquée durant le jour puis, la nuit tombée, des soldats vont les récupérer sous le couvert de l'obscurité. Charles Bean mentionne même, dans son histoire officielle, que des hommes

⁶²⁹ Benoît Varez, *Le digger Simon Fraser*, in Louise, Paul, Clemens, Drabble, *Des femmes, des hommes et la guerre 1914-1918*, op. cit., p. 102-106.

⁶³⁰ Frederick Collier, in A. G. Butler, *The Western Front, The Australian Army Medical Services in the War of 1914-1918*, tome II, Canberra, 1940, p. 46.

« eurent l'audace de faire une sortie de jour. Cela coûta la vie, par exemple, à Edgar Williams, du 58^e bataillon Victoria, originaire d'Ouyen. Il était sorti le 22 juillet à 8 h du matin pour ramener trois blessés et cinq hommes indemnes, trois jours après l'attaque. Il sort de nouveau, on le voit tomber, blessé, dans le *no man's land*, puis on n'aperçoit plus rien. Son corps n'a jamais été retrouvé. »⁶³¹ Simon Fraser vient aussi du Victoria, de la petite ville de Byaduk, où il était fermier. A Fromelles, il est sergent dans le bataillon n° 58. Il raconte l'après-bataille dans sa correspondance, citée abondamment par Charles Bean, et la récupération des blessés sous le nez de l'ennemi. Il rapporte avec simplicité l'héroïsme de ses gestes, qui ont été ceux de nombreux autres soldats de la guerre, pris de compassion pour leurs camarades tombés alors qu'eux étaient encore vaillants. Cette solidarité est l'un des facteurs qui ont permis de tenir. Chacun aide ses camarades, sachant qu'il peut l'être aussi par eux en cas de difficulté :

Soulever un homme et le porter sur son dos n'était pas une mince affaire, surtout s'il avait une blessure grave ou une fracture. Si aucun brancard n'était disponible pour hisser un homme, il fallait se coucher, le manœuvrer sur ses épaules puis se mettre debout, complètement exposé aux yeux de l'ennemi et des tirs potentiels.⁶³²

Fraser insiste sur les cris des blessés, insupportables. Et il décrit comment, pour ceux qui les entendent, il est impossible de ne pas répondre malgré le danger auquel les sauveteurs sont exposés. L'un des hommes qu'il entend geindre pèse quatre vingt-huit kilos.

Et je ne pouvais le hisser sur mon dos. Mais je parvins à le placer dans une ancienne tranchée et lui demandai de rester immobile pendant que je cherchais un brancard. Puis un autre homme cria « Ne m'oublie pas, camarade ». Je rentrai et je trouvai quatre volontaires avec des brancards, et nous parvînmes à ramener les deux hommes sains et saufs.⁶³³

3 - Simon Fraser, un héros national

Une statue, d'une hauteur d'homme, sculptée par Peter Corlett, a été érigée à Fromelles, dans *l'Australian Memorial Park*, en 1998, pour rappeler le geste généreux de Simon Fraser et des nombreux autres sauveteurs. Les critiques estiment que cette œuvre appelée *Cobbers* est sa plus belle réalisation et Peter Corlett lui même en parle en disant qu'il s'est agi de magnifier l'amitié, la souffrance, la dureté d'une bataille, le tout dans un posture humble, car Fromelles n'a pas été une victoire : « J'ai voulu mettre en lumière la fraternité qui unissait, au-delà des frontières, ceux qui, Français, Australiens, Anglais et tous les autres, combattirent pour la paix⁶³⁴. » Elle représente le sergent Fraser, ramenant sur ses épaules le blessé du 60^e bataillon ; un socle, bosselé et crevassé, rappelle l'horreur du champ de bataille ; l'ensemble s'élève dans la plaine où tant d'hommes ont souffert. Une copie a été dressée en 2008 au *Shrine of Remembrance* de Melbourne pour faire le pendant, en Australie, de l'hommage rendu aux actes généreux et souvent anonymes qui se firent durant la bataille de Fromelles et durant toutes les autres. Les deux ouvrages évoquent l'homme debout qui, en dépit de l'adversité, peut apporter de la compassion.

⁶³¹ C. E. W. Bean, *The official History of Australia in the War of 1914-1918*, volume III : *The AIF in France*, 1916, *op. cit.*, p. 440.

⁶³² *Ibid.*

⁶³³ *Ibid.*, p. 441.

⁶³⁴ Peter Corlett, *La Voix du Nord*, 3 juillet 1998.

Le caporal John Innes, du 54^e Nouvelles Galles du sud, est tombé à Fromelles le 19 juillet. Le lieutenant Alexander Paterson, du 32^e *South Australia*, est mort aussi le 19 juillet sans que la nouvelle ne parvienne jamais à Olive Andrews, à West Perth : « Nous sommes fiancés et je suis donc très impatiente de savoir où il se trouve. » (Lettre du 24 novembre 1916)⁶³⁵. De même est mort le major Geoff Mac Crae du 60^e bataillon Victoria. Il avait écrit le matin du 19 à sa famille : « Aujourd'hui, je mène mon bataillon dans une attaque contre les lignes allemandes, et je prie Dieu pour que je m'en sorte et que je fasse honneur à notre nom. »⁶³⁶ Le soldat William Jackson, du 17^e bataillon Nouvelles Galles du sud, originaire de Meriwa, a mérité également le surnom de *cobber* : il rentre dans sa tranchée en ramenant un Allemand prisonnier, puis retourne sur ses pas pour ramener un blessé ; il sort encore sous les balles pour en reprendre un autre lorsque des éclats d'obus lui tranchent littéralement son bras droit au niveau du coude ; il repart encore une troisième fois alors que, selon son commandant, « l'état du soldat de deuxième classe Jackson était grave ». Il a 18 ans. Il sera le plus jeune combattant australien à se voir décerner la Croix de Victoria.

Charles Bean écrit : « C'est ainsi que prit fin l'infortunée offensive de Fromelles ». Une tentative de percée mal gérée, symbolisée désormais par le sacrifice généreux de Simon Fraser, « héros » en dépit de lui sur la plaine des Weppes, mort au combat à Bullecourt le 11 mai 1917, mais *cobber* pour toujours. *Cobber* et *digger*⁶³⁷, camarade et soldat, Simon Fraser va devenir « l'archétype du héros australien en incarnant l'identité d'une Nation convaincue de sa supériorité⁶³⁸ ».

III. Les dernières batailles (août 1916 - automne 1918)

Quel est l'impact de Fromelles pour les Allemands du canton et pour leurs assaillants ? La timide fraternisation australienne et le respect des ennemis blessés laissent entrevoir au moins un tournant psychologique qui pourrait être favorable aux troupes occupantes : qu'en est-il ? Et pour les Britanniques du camp d'en face, quelles nouvelles stratégies pourront être mises en place pour parvenir à déclencher le revirement de la victoire ?

1) Un tournant favorable ?

Les dernières batailles héroïques ont eu lieu. Il apparaît qu'après Fromelles le canton de La Bassée et la ligne entre Armentières et Lens vont connaître une longue accalmie qui va durer de l'été 1916 jusqu'au printemps 1918.

Dans les suites immédiates de la bataille (de Fromelles), il semble que la retenue prit le pas sur les actes de barbarie. Les prisonniers de guerre témoignèrent plus tard des conditions décentes dans lesquelles ils avaient été appréhendés. De même, à quelques exceptions près, les rapports des blessés rendent hommage à l'humanité des médecins

⁶³⁵ Olive Andrews, Lettre, 24 novembre 1916.

⁶³⁶ Geoff Mac Crae, in Bill Gammage, *The Broken Years*, Penguin Books, 1990, p. 170.

⁶³⁷ Digger, de to dig : creuser.

⁶³⁸ M. Bernard, *Histoire de l'Australie (de 1770 à nos jours), naissance d'une Nation du Pacifique*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 90.

allemands. Les hommes du régiment List s'étaient montrés si secourables auprès des blessés anglo-australiens que leur commandant dut rédiger une note de service spécifiant qu'une assistance devait être apportée aux Anglo-Saxons une fois seulement que leurs propres camarades avaient été conduits auprès des services de santé. La circulaire rappelait aussi que le transport des blessés ennemis vers l'arrière devait être assuré par les prisonniers plutôt que par les hommes du régiment. Par ailleurs, le 2 août, soit moins de deux semaines après l'offensive, une vingtaine de soldats australiens, tenant une position face au 16^e ou au 17^e RIR, franchirent leurs tranchées fortifiées dans une tentative de fraternisation.⁶³⁹

1 - L'accalmie des combats après la bataille de Fromelles

Prenons les données statistiques concernant les inhumations effectuées à Illies. Première remarque, le nombre des tués identifiés et enterrés dans les cimetières du village souligne que Fromelles a été un combat plus grave que les autres opérations du secteur comme en témoignent les pertes allemandes identifiées : 78 tombes sur un total de 596 en 1916. Mais, deuxième remarque, si l'on considère, en plus, les soldats tués et inhumés sans identité, on atteint le nombre de 236 sépultures, ce qui signifie que des hommes sous uniforme allemand sont morts et enterrés à Illies en très grande quantité, presque autant en un mois que durant tout le reste de l'année 1916. La bataille de Fromelles est donc bien aussi, côté allemand, une des offensives les plus meurtrières du canton. 450 Allemands ont été tués sur la longueur du front couverte par les offensives des alliés. Parmi eux, plus de la moitié des combattants tués ont enterrés à Illies.

Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept	Oct.	Nov.	Déc.
54	33	26	34	49	75	78	60	16	17		

Document 55 : Tableau - Détail mensuel des 438 sépultures de soldats identifiés à Illies durant l'année 1916.

NB : Seuls 78 soldats allemands ont été identifiés parmi tous les morts de la bataille de Fromelles
Source : *Hauptgräberliste*, mairie d'Illies.

Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept	Oct.	Nov.	Déc.
54	33	26	34	49	75	236	60	16	17		

Document 56 : Tableau - Détail mensuel des 596 sépultures de soldats inhumés à Illies durant l'année 1916.

NB : 236 des 450 soldats allemands tués à la bataille de Fromelles, soit plus de la moitié, ont été inhumés à Illies

Source : *Hauptgräberliste*, mairie d'Illies.

Le reste de l'année 1916 laisse voir une décroissance du nombre des sépultures enregistrées : soixante décès en août, seize et dix-sept pour septembre et octobre, et même aucun de novembre 1916 à février 1918. Mais une telle diminution, juste après la bataille et sur un an et demi, alors que la moyenne mensuelle était jusque-là d'une quarantaine de tués, et même l'absence de morts durant tous les mois qui suivent, sont intrigants par rapport aux autres périodes de la guerre. Les nombres avancés sont suspects

⁶³⁹ Friedrich Wiedemann, *Das Gefecht bei Fromelles*, (contribution à Fridolin Solleder (dir.), *Vier Jahre Westfront : Geschichte des Regiments List R.I.R. 16*, Munich, 1932, p. 226.

d'erreurs. Aussi est-il plus prudent de penser que des corps ont été enterrés dans d'autres cimetières voisins.⁶⁴⁰ Le premier chiffre à nouveau disponible est 1, une sépulture en mars 1918, puis à nouveau des centaines de décès apparaissent dans les listes durant le reste de l'année 1918. Il faut donc considérer, faute d'autres sources, que les escarmouches et les tirs isolés ont continué, faisant encore probablement quarante à cinquante décès, identifiés ou non, durant les combats de faible intensité qui ont succédé à la bataille de Fromelles et avant la grande offensive allemande du printemps 1918.

Pour l'instant, au début d'août 1916, l'état d'esprit allemand dans le canton est celui d'un groupe de combattants victorieux.⁶⁴¹ Victoire d'un petit nombre de soldats qui ont défendu leur terrain face à des troupes plus nombreuses, fraîches, venues de l'autre hémisphère, très motivées, décidées à en découdre, mais qui ont été empêchées d'avancer devant l'impeccable ordonnance du feu roulant des nids bétonnés des mitrailleuses allemandes. Victoire des hommes en place, connaissant le terrain, ses anfractuosités, ses fossés et ses bosquets, et sachant les utiliser pour exposer leurs adversaires.⁶⁴² Le regain de moral engendré par la victoire de Fromelles, s'accompagne de nouvelles virées lilloises durant les courtes permissions. Les hommes du 3^e bataillon peuvent même se rendre à Knokke-Heist, une station balnéaire huppée de la côte belge, limitrophe des Pays-Bas, haut lieu du tourisme de la Mer du Nord, et accueillant les classes moyennes et aisées de Belgique. Pour de nombreux soldats, ces sorties sont l'occasion de voir le bord de mer pour la première fois.⁶⁴³ Les longues permissions sont celles réservées à la famille et l'impatience monte chez les soldats qui n'ont pas encore obtenu de congé pour retrouver les épouses. Aloïs Schnelldorfer rapporte que cette avidité à retrouver leur compagne, leur femme, leur amie, leur fiancée correspond à leur crainte de les voir se compromettre avec les prisonniers de guerre qui étaient employés en Allemagne pour des travaux à la ville comme à la campagne.⁶⁴⁴

2 - La nervosité des hommes durant les périodes de l'accalmie (été 1916 - printemps 1918)

Ces permissions allemandes, qui tardent à être obtenues, rendent les individus irritables et les comportements préoccupants. Ainsi, l'attitude de certains soldats est source de craintes pour les commandants locaux :

Deux sous-officiers de la 10^e compagnie estimaient que leur commandant, le lieutenant Bachschneider, était tout simplement un porc irrécupérable parce qu'il n'avait pas quitté son abri fortifié de toute la bataille de Fromelles alors que ses hommes contenaient l'offensive ennemie depuis leurs tranchées. Ils éprouvaient tant de haine qu'une nuit de la mi-août, après avoir beaucoup bu, l'un des deux hommes dit au commandant de la place de Santes qu'il était déterminé à se rendre à l'ennemi : « Je t'emmerde et je ferai ce que je veux ». L'affaire montre bien le sentiment de défiance largement partagé à l'égard des officiers.⁶⁴⁵

⁶⁴⁰ BHStA/IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 1, Stellungsraben, du 8 au 25 octobre 1916.

⁶⁴¹ BHStA/IV, Infanterie Regiment, Bund 19, Annexes du 13^e régiment d'infanterie (croquis, dessins, positions des réserves).

⁶⁴² BHStA/IV, Infanterie Regiment, Bund 19, « Skizze III, Geheim ! », 1916.

⁶⁴³ Friedrich Wiedemann, *Das Gefecht bei Fromelles*, (contribution à Fridolin Solleder (dir.), *Vier Jahre Westfront : Geschichte des Regiments List R.I.R. 16, op. cit.*), p. 231-236.

⁶⁴⁴ Aloïs Schnelldorfer, Lettres à ses parents, 19 septembre 1916

⁶⁴⁵ BHStA/IV, MG/RD6/Josef Bauer et Max Herz.

Car, en dépit de la victoire, beaucoup d'hommes se montrent maintenant tendus et fatigués. Le moindre incident peut prendre des proportions démesurées, en dépit des risques judiciaires.

Ainsi, lorsqu'un officier demanda à un fantassin de la 6^e compagnie, Xavier Christl, d'écraser la cigarette qu'il fumait pendant l'appel, celui-ci lui répondit d'aller se faire voir.⁶⁴⁶

Pendant une marche, alors qu'un sous-officier de la 8^e compagnie ordonnait à un fantassin de poursuivre l'exercice, la réponse éclata : « Va te faite foutre. Tu peux porter mon barda si tu veux. »⁶⁴⁷

Je suis persuadé que le pire est encore à venir, la situation va se détériorer. Une fois la guerre déclenchée, hélas, on ne l'arrête pas si aisément. La fin n'est pas en vue. Nous passerons encore Noël au front cette fois. C'est inévitable.⁶⁴⁸

A l'origine de ces comportements irrités ou défaitistes, se trouve davantage la crainte de mourir que l'opposition systématique aux chefs et à la guerre. Pourtant, le refus s'insinue, à tel point que Gustav Scanzoni von Lichtenfels note à cette date : « Les cas de défection pour des périodes plus ou moins longues ont augmenté. »⁶⁴⁹ Il est rare que les désertions se fassent en solitaire. Souvent, c'est par deux que la fuite du champ de bataille est tentée. Dans les groupes d'affinité, dans les cercles restreints des compagnons immédiats de chambrée, là où chacun peut s'exprimer librement, le réseau des noyaux de base permet une complicité qui peut aller jusqu'à l'abandon de poste en commun :

Des artilleurs ayant décrit à Ludwig Reininger, un soldat de la 6^e compagnie, à quoi il devait s'attendre, celui-ci conclut qu'un tel enfer n'était pas pour lui. Le 26 septembre, alors que la compagnie est rassemblée à Haubourdin pour le transfert, Ludwig Reininger et son camarade Jakob Reindl décidèrent de disparaître. Tous deux trentenaires, ils étaient originaires de basse Bavière et n'avaient jamais servi sous les armes avant la guerre. Deux soldats se joignirent à eux jusqu'à Tournai. Là, Ludwig Reininger et Jakob Reindl montèrent à bord d'un train à destination de Munich où ils se séparèrent, gagnant la basse Bavière chacun de leur côté. Ils firent profil bas jusqu'au moment où, par l'intermédiaire de permissionnaires du régiment List, la nouvelle leur parvint que la bataille de la Somme était terminée. Les deux déserteurs se rendirent à l'antenne la plus proche de l'armée et remirent leur sort entre les mains des autorités militaires. Jakob Reindl déclara : « Je ne voulais pas aller dans les tranchées parce que j'avais peur des coups de feu. » (...) Ces situations ne sont pas isolées : en septembre 1916, dix-neuf cas relevant du tribunal militaire de la 6^e DR, aussi graves, furent signalés, plus que le total enregistré sur les six premiers mois de l'année. Dans toutes ces affaires, sauf une, la peur d'un déploiement dans la Somme avait provoqué la désobéissance.⁶⁵⁰

Les déserteurs présentent, au moment de leur arrestation, les mêmes caractéristiques : pâleur, angoisse, mains tremblantes. Tous reçoivent l'aide de leurs camarades :

L'un des déserteurs s'appelait Anton Haimbacher. Ouvrier agricole en haute Bavière et fantassin de la 2^e compagnie, il s'absenta sans autorisation le 24 septembre et marcha jusqu'à Aubers où il se cacha dans les baraquements et les abris d'un régiment prussien dont les soldats prirent soin de le nourrir, ce qui prouve que l'immense majorité de ceux

⁶⁴⁶ BHStA/IV, MG/RD6/Heinrich Munzer et Xaver Christl.

⁶⁴⁷ BHStA/IV, MG/RD6/Alois Baumgartner.

⁶⁴⁸ Alois Schnelldorfer, Lettres à ses parents, 19 septembre 1916.

⁶⁴⁹ BHStA/IV, RIB 12/Bd.25.1, RD6/Gustav Scanzoni von Lichtenfels.

⁶⁵⁰ BHStA/IV, MG/RD6/Ludwig Reininger et Jakob Reindl.

qui continuaient à obéir n'en comprenaient pas moins les déserteurs. Ceux-ci n'étaient pas perçus comme des traîtres mais comme des camarades dignes d'une solidarité active. Après son arrestation, Anton Haimbacher déclara avoir déserté parce qu'il redoutait la bataille de la Somme. En outre, il affirma qu'il se battait pour Mintraching, son village, et qu'il ne s'identifiait à aucune cause nationale : « Que je sois bavarois ou français (après la guerre) m'indiffère. »⁶⁵¹

Les rebuffades à l'autorité sont encore nombreuses en octobre puis en novembre 1916. Josef Leicher, depuis qu'il a appris la mort de ses deux frères, refuse de rejoindre les tranchées pour ne pas connaître le même sort qu'eux (26 octobre 1916)⁶⁵². Par deux fois, deux jours après, Friedrich Hofbauer reçoit l'ordre d'aller se poster au bord d'un cratère d'obus alors qu'il est emmené à Vimy pour quelques actions de soutien ; par deux fois, il refuse, affirmant qu'il ne veut pas se faire exploser la tête. « Qu'est ce que tu veux ? Me descendre ? », répond-il à l'officier ; je ne t'en crois pas capable. »⁶⁵³ Alois Müller, en novembre 1916, déclare un jour qu'« il ne retournerait dans les tranchées à aucune condition ». Sommé d'y partir, il ne quitte pas son lit, refuse de se rendre chez le commandant, reste couché devant tous ses camarades et répète qu'il n'est pas question qu'il obéisse.⁶⁵⁴ Dans la moitié des vingt-neuf dossiers traités pour cette section du front, les soldats concernés ont été de très bons (*sehr gut*) ou de bons (*gut*) éléments ; par ailleurs, ces soldats incriminés sont jeunes (25,4 ans en moyenne) ; et enfin le grief reproché consiste majoritairement en relations détériorées entre les soldats et leurs supérieurs. Ces cas sont évidemment tout-à-fait minoritaires, et volontairement minorés de la part des commandants de compagnie qui préfèrent ignorer délibérément de telles situations plutôt que d'avoir à les juger et donc à s'exposer.⁶⁵⁵

Chacun sait, en effet, à l'échelle locale des commandants comme des hommes de troupes, que se battre pour « tenir » sa portion de front ne suffit plus⁶⁵⁶ : d'autres pays enverront des volontaires – la Roumanie vient de se mettre du côté de l'Entente - , des armes plus sophistiquées tueront davantage de camarades – les canons se font plus précis et les avions sont utilisés pour d'autres missions que le renseignement et les photos - , les usines alliées construiront quantité de chars d'assaut que les Allemands ne peuvent fabriquer faute de charbon et de transport suffisants. L'état-major, nouvellement constitué autour d'Hindenburg et de Ludendorff, doit insuffler un esprit remobilisateur.

Trois solutions se mettent en place. La première consiste en améliorations matérielles : les hommes reçoivent d'abord des casques d'acier d'un kilo deux cent cinquante en remplacement du casque à pointe en cuir bouilli, et ensuite ils ont l'assurance que le système des tranchées sera plus imperméable encore qu'auparavant.⁶⁵⁷ La première ligne restera défensive et protectrice pour les combattants qui y observent les mouvements de l'ennemi ; celle qui passe à La Bassée, Lorgies, Illies, Aubers, Fromelles voit ses parapets reconsolidés durant l'été 1916. Les secondes lignes continueront à être diluées dans un arrière-front large (Le Transloy, La Bouchaine, Le Hus, La Cliqueterie) où les soldats sont moins exposés aux tirs adverses, protégés par un alignement judicieux et coordonné de casemates, de blockhaus, de fossés ennoyés peu profonds et évasés, de lignes parallèles, en zigzag et transversales permettant de se tenir face à l'ennemi sans être vus ;

⁶⁵¹ BHStA/IV, MG/RD6/Anton Haimbacher.

⁶⁵² BHStA/IV, MG/RD6/Josef Leicher.

⁶⁵³ BHStA/IV, MG/RD6/Friedrich Hofbauer.

⁶⁵⁴ BHStA/IV, MG/RD6/Alois Müller.

⁶⁵⁵ Martin Schramm, *Das Deutschlandbild in der Britischen Presse, 1912-1919*, Berlin, 2007, p. 454.

⁶⁵⁶ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 14, Zu AOK Pi N° 89 636.

⁶⁵⁷ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 14, Verteilt bis zu der Kompagnien und Batterien, 2 février 1917.

le but est d'y piéger l'adversaire s'il venait à s'y aventurer pendant une percée comme cela s'est opéré avec assez de facilité durant la bataille de Fromelles.⁶⁵⁸ Une troisième ligne se mettra partout en place, encore plus en retrait, parachevant la forteresse avec de nouveaux alignements d'abris bétonnés et de tranchées arrière.⁶⁵⁹ La deuxième amélioration qui en découle est psychologique ; elle consiste à marteler l'idée, finalement admise par les hommes, que le système allemand est totalement imparable et impénétrable, faisant un obstacle définitif de retranchement où les militaires disposés en réserve peuvent venir à bout de tout ennemi qui se serait avancé jusque-là. Ainsi, rassurés par la barrière infranchissable qui a tenu devant les attaquants de La Bassée, de Neuve-Chapelle, de la côte d'Aubers, de Loos, de Fauquissart, de Piètre et de Fromelles, les militaires allemands du canton sont soulagés qu'une troisième ligne plus consolidée raffermisse davantage encore leur sensation de sécurité durant les escarmouches ou les batailles lancées par les Alliés.⁶⁶⁰ La troisième amélioration est tactique, elle consiste à faire accepter des méthodes offensives nouvelles⁶⁶¹ comme celles des *Sturmbatallion* (bataillon d'assaut) et des *Stosstruppen* (troupes de choc) qui amènent une radicalité inconnue jusque là chez les soldats du secteur, celle du concept d'homme-machine maîtrisant la douleur⁶⁶² pour avancer face à l'ennemi au mépris de la peur qui peut paralyser durant les instants d'attaque.

Car le nouvel état-major central, après le départ d'Erich von Falkenhayn, repose sur Paul von Hindenburg et Erich Ludendorff qui entendent mener des opérations plus implacables que jamais. Les deux hommes sont convaincus que l'Allemagne peut encore l'emporter grâce à un changement radical d'attitude dans les territoires occupés, en Belgique comme en France. En même temps que Hindenburg et Ludendorff, dans la seconde moitié de 1916, envisagent de réduire la longueur de leur front pour libérer des troupes, ils élaborent un plan qui inclura une politique de la terre brûlée : une fois les Allemands reculés, le secteur libéré doit être un désert de manière à réduire les capacités des forces adverses à lancer une offensive de poursuite.⁶⁶³ C'est d'ailleurs dans cet état que les habitants du canton de La Bassée retrouveront leur territoire quand, enfin, la guerre finie et les retours autorisés, ils retrouveront leurs communes déshéritées et ruinées. Mais l'autre objectif d'Hindenburg et de Ludendorff est aussi de préparer les grandes opérations qui se dérouleront à Arras, à Vimy, sans parler de l'est.

Comme la période est au changement radical, il n'est pas étonnant que les pertes allemandes aient diminué sur les onze communes du canton, comme ont pu le suggérer les statistiques d'inhumation à Illies depuis fin 1916 jusqu'à début 1918. Mais, si ce constat provient d'une modification des dispositions de l'Etat-major, la baisse des décès correspond autant à la non implication des régiments du secteur dans les grands affrontements de 1917 qu'à un désinvestissement individuel qui se manifeste en terme de survie, en attitude apathique ou fataliste tout aussi payante que la désertion et qui n'entraîne pas les mêmes sanctions⁶⁶⁴.

Ce renouveau des concepts officiels implique de faire table rase, dès la mi-1916, des équipements communaux qui pourraient être des points d'appui pour une reconquête éventuelle des Britanniques, tels que église, gare, usine, château, ferme, installations

⁶⁵⁸ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 19, Carte centrée sur le Transloy, 16 février 1917.

⁶⁵⁹ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 14, Verkidigungsplan, n° 1066.

⁶⁶⁰ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 14, Carte centrée sur Ligny-Weg, Nidstinvordere Linie mitnehmen !, Skizze II, 1917.

⁶⁶¹ Jean-Claude Laparra, *Le commandement de l'armée allemande, 1914-1918*, 14-18 Ed., 2011.

⁶⁶² Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Tallandier, 2008, p. 221.

⁶⁶³ Frank B. Tipton, *Une histoire de l'Allemagne moderne*, University of California Press, 2003, p. 313.

⁶⁶⁴ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler, op. cit.*, p. 235.

d'adduction ou de pompage de l'eau. Les consignes sont appliquées avec encore plus de rigueur à partir du printemps 1917 : « Dans l'éventualité d'une retraite jusqu'aux deuxièmes lignes, voire plus loin encore, il sera nécessaire de détruire toutes les infrastructures bâties, y compris celles ayant une valeur artistique ou historique, que l'ennemi pourrait utiliser à des fins militaires, pour le combat, le transport ou l'acheminement des fournitures.⁶⁶⁵ »

L'ordre de Ludendorff et Hindenburg demande de lancer l'opération *Alberich*, du nom d'un génie malfaisant, et, en effet, des endroits du Nord - le sud de Vimy, Bapaume - où les maisons et les églises avaient été épargnées jusque là, sont rasés en quelques heures. Des ponts sont éclatés par une série de terribles explosions ; des vergers sont arrachés et brûlés ; 15 000 civils sont déplacés. Mais les ordres de radicalisation butent, sur la portion du front du canton de La Bassée, à une certaine indolence qui fait retarder. Les photographies rendent compte en effet d'une stabilisation des ruines : point de grand écart entre les destructions de la mi-1915 après la bataille de Neuve-Chapelle et celles de 1917 quand les premières et secondes lignes doivent être vidées de tout point d'appui pour les éventuelles incursions britanniques.

3 - L'état d'esprit britannique durant la période été 1916 – printemps 1918

Chez les Britanniques, dès fin 1916, on sait que les troupes allemandes reçoivent des parts alimentaires moindres : la consommation de poisson et d'œufs diminue, il y a réduction des pommes de terre, du beurre et des légumes, c'est « l'hiver du navet » avec ses repas plus frugaux qui commence⁶⁶⁶. Pourtant, en dépit de ce rationnement connu chez les hommes du camp adverse, les soldats alliés ne prennent pas le handicap allemand comme une chance, ce n'est qu'une méfiance de plus qui s'installe. On sait que « le *Kronprinz* Rupprecht de Bavière veut rompre le front anglais en Flandre dans le secteur de la Lys, vers Neuve-Chapelle ou Armentières⁶⁶⁷ », donc les troupes du *BEF* face aux lignes du secteur de La Bassée sont en constante alerte, ce qui use le moral et tend les esprits en permanence. Parmi ces Britanniques, il en est un, Yvor Gurney, « compositeur, poète et soldat de la 61^e division »,⁶⁶⁸ qui, de février 1915 à septembre 1917, est acteur et témoin des événements du front de ce canton.

*I watched.
The boys of England
Where they went
Are these the Heroes, these ?
These they are.*⁶⁶⁹

Yvor Gurney s'était fait porter volontaire deux fois dès le début de la guerre ; deux fois il avait été refusé pour *bad vision* ; deux fois il avait redemandé son intégration dans le 5th *Gloucesters*. Enfin, il est intégré en février 1915 malgré un trouble bipolaire évident. Il se retrouve en Belgique au bois de Ploegsteert ; il y découvre les bruits des canons, les obus qui éclatent, les camarades qui tombent et qu'on ne peut secourir. La

⁶⁶⁵ BHStA/IV, RIB12/Bd.17,2/RD6, Zerstörungsplan, 9 janvier 1917.

⁶⁶⁶ L. Mayer, *Victory must be ours*, London, 1995, p. 164.

⁶⁶⁷ Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, op. cit., p. 266.

⁶⁶⁸ Piet Chielens, *Yvor Gurney, compositeur, poète, soldat de la 61^e D*, conférence donnée le 21 novembre 2012 à Laventie.

⁶⁶⁹ Yvor Gurney, *First Book of Poems*, 1917.

Herbert Howells, *Yvor Gurney : The Musician, Music and Letters*, vol. 19, n° 1, 1938, p. 14.

guerre. En avril 1915, Yvor profite d'une accalmie dans les opérations militaires pour créer avec Will Harvey, son ami de la *King's School* qu'il a retrouvé dans son unité, la gazette de son régiment *The 5th Glo'sters Gazette*. En mai 1916, le régiment arrive en France ; le 31, Yvor et Will sont à Laventie, cantonnés à Riez Bailleul. C'est le début d'une longue période de 15 mois et demi sur le front ouest qui verra les deux hommes affronter la bataille de Fromelles, le plus grand traumatisme de sa vie, dira Yvor.

I want to go home.
I want to go home.
The Whizz-bangs and Shrapnells,
They whistle and roar.
I don't want to go on the top anymore.
Take me over the Sea
To where the Allemans can't catch me.
Oh, I don't want to die.
*I want to go home.*⁶⁷⁰

Puis il participe à la bataille de la Somme, aux combats autour de Saint Quentin et à ceux pour la prise d'Arras où Yvor est blessé d'une balle au bras gauche. Après l'hôpital de Rouen où il a pris du repos, Yvor, rétabli, se retrouve au cœur de la 3^e bataille d'Ypres les 9, 10 et 11 septembre 1917. C'est là, à Paschendale, que la guerre se termine, cette fois définitivement, pour Yvor Gurney : intoxiqué par l'ypérite, il est évacué en Angleterre où il retombe dans une longue et grave dépression qui ne le quittera plus jusqu'à la fin de sa vie. Il reprend pourtant la musique avec un nouveau professeur Ralf Vaughan Williams qui fut son commandant au Mont Saint Eloy, pendant la bataille d'Arras ; il deviendra pourtant pianiste de cinéma muet, organiste et même concertiste avec son ami Will Harvey ; il écrira pourtant cent poèmes et quatre-vingt chansons. Rien n'y fait. Ses troubles neurasthéniques font qu'il est interné en psychiatrie de 1922 à sa mort en 1937, de Gloucester à Dartford, près de Londres où l'asile lui procure le recul nécessaire pour continuer à produire des centaines de textes.

There are strange hells within the minds.
War made not so often, not so humiliatingly afraid
As one would have expected.
Where are they now ?
The heart burns
But has to keep out of face
*How heart burns.*⁶⁷¹

Son écriture, très déstabilisante, passe de la poésie classique, métrique et traditionnelle, à une expression libérée où s'expriment d'abord et surtout ses blessures internes. Toujours, il revient à la guerre, et surtout à la bataille de Fromelles qui est son grand traumatisme. Le son des shrapnells éclate dans ses rythmes et ses assonances, la douleur exsude de ses écrits. Yvor se fait le chantre des étranges enfers qui meublent son esprit. Il raconte non seulement l'héroïsme des hommes mais aussi leur souffrance et leur peur. Il dérange au nom de ce qu'il représente, un artiste traumatisé par le *shell shock* de la guerre. Il symbolise l'impossibilité de se intégrer et de guérir de tels cauchemars : de son

⁶⁷⁰ Pamela Blevins, « New Perspectives on Yvor Gurney's Mental Illness », *The Yvor Gurney Society Journal*, op. cit., p. 29-58.

⁶⁷¹ Ivor Gurney, *First Books of Poems*, op. cit.
Herbert Howells, *Ivor Gurney : The Musician*, op. cit.

vivant, Ivor Gurney n'a été publié ni pour sa musique, ni pour sa poésie. Il est le témoin gênant des inadaptés du retour à la norme de l'après-guerre.⁶⁷²

*In 1916, May began with bullying
On the damned plain.
Ended with comparative Quiet
Of the Line-Welsh took us.
We had all they could give
For three days.
Men went down
To wait our own inning
Of trench duty.⁶⁷³*

Son œuvre, aujourd'hui, est reconnue, magnifiée. Chacun de ses vers est une émotion nouvelle. Les habitants du canton de La Bassée peuvent y découvrir, eux qui ne pouvaient voir ce qui se passait sur leur propre sol, le poids des ordres des chefs de bataillons, l'impossibilité d'échapper à la tenaille des adversaires, le cœur qui souffre.

*But why you, Gloucesters,
O Dead ones, my dear companions ?
Why have you not given Courage from beyond
The grave to your comrade si driven by torment ?⁶⁷⁴*

Relativement au secteur de La Bassée, à la Grande Guerre qui s'y est déroulée, aux populations et aux lieux de ces pages d'histoire, Ivor Gurney évoque des villages où il s'est battu, des localités où il a voyagé, des maisons où il a été logé : il cite Aubers et les villages autrefois tranquilles où, à présent, les habitations sont démolies et les fermes détruites. Par rapport aux moments qu'il passe, il se remémore *the day of Neuve-Chapelle*, le jour anniversaire de la bataille, sans doute aux alentours des 10-11-12 mars 1916, ou 1917, bien que ni pour le premier anniversaire des combats, ni pour le second, il ne soit sur place dans les parages des tranchées bordant le canton. En mars 1916, il se trouvait en Belgique flamande ; en mars 1917, il avait quitté Laventie et le Riez Bailleul pour la Somme et Arras. Mais, alors que, selon ses dires, le souvenir le plus obsédant pour lui est Fromelles, jamais le nom n'est apparu directement dans ses poèmes⁶⁷⁵.

*It's the day of Neuve-Chapelle.
I have seen the names.
Names of tranquil villages once,
Of broken houses farms,
Returned to whatever Aubers should let fall
Of the damned train
Their every sort and size from Aubers.
We kept the devious line
Of Laventie from May until November.⁶⁷⁶*

Tout ce qui se rattache à Fromelles dessine les contours d'une vie au front et à l'arrière, acceptable « avant » et impossible à extirper « après ». L'avant, c'est le rythme

⁶⁷² Ivor Gurney to Marion Scott, *Collected Letters*, 1918, p. 410.

⁶⁷³ P. J. Kavanagh, *Ivor Gurney, Collected Poems*, London, Fyfields Books, 2004.

⁶⁷⁴ M. Hurd, *The Ordeal of Ivor Gurney*, Oxford, Gurney's Medical records, 1970.

⁶⁷⁵ Piet Chielens, *Ivor Gurney, compositeur, poète, soldat de la 61^e D*, conférence, *op. cit.*

⁶⁷⁶ Anthony Boden, *Stars in a Dark Night : The Letters from Ivor Gurney to the Chapman Family*, London, The History Press, 2004.

paisible des pauses dans les cafés : *The crowd of us were drinking night at Riez Bailleul, the glasses were a-clinking, the estaminet was full.* C'est la nature qui est belle, ondulant sous la brise : *This is a sacred city, built of marvellous earth, Live was lived nobly there to give such Beauty birth.* C'est le temps des camarades : *The flood of love that filled me for these dear comrades of mine.* Ce sont des paysages qui rappellent les lignes douces des rivages de la Severn où il a grandi, et qui lui manquent : *We back in England again, and white roads to walk on.* Ce sont Riez Bailleul, Rouge Croix, Fauquissart, Pont du Hem, Fromelles, Aubers, Richebourg, Estaires, toutes communes et tous lieux-dits qui enserrent le canton de La Bassée côté Lys :

*One would remember still
Meadow and low hill
Laventie was, as the line and elm row
Growing through green strength wounded, as home elms grow.*⁶⁷⁷

L'après, c'est le *dreadful service*, le terrible service, quand il fallut parcourir le *no man's land* entre Fromelles et Aubers afin de récupérer les morts pour les enterrer. Alors que les Australiens ont choisi de célébrer, en la personne de Simon Fraser, l'héroïsme qu'il fallut déployer pour partir dans les lignes ennemies et ramener sur le dos ou des brancards les *cobbers* tombés sur le terrain des adversaires, Yvor Gurney, de façon très osée, préfère de parler de traumatisme, de violence, de sacrifice innocent, de martyr. Il n'est pas question avec lui d'adhérer au combat qui sème la mort en renvoyant l'image de surhommes qui accomplissent des tâches relevant de l'exploit ; il parle d'hommes ordinaires, ses héros, fauchés par la mort aveugle : *Death is so blind and dumb. Death does not understand. Death opens unknown doors. It is most grand to die.* Il confesse prier « pour Michael, Nicholas et Manes, perdus dans le brouillard de novembre », mais c'est une prière sans dieu, contre dieu, une prière de mort : *To mourn the Dead sons of the land Fallen to save for France, in vain.*⁶⁷⁸

*Pain, pain, pain unending ;
Hard even to the roughest, but to those
Hungry for beauty ... Not the wisest knows,
Nor the most pitiful-hearted, what the wending
Of one hour's way meant. Grey monotony lending
Weight to the grey skies, grey mud where goes
An army of grey bedrenched scarecrows in rows
Careless at last of cruellest Fate-sending,
Seeing the pitiful eyes of men foredone,
Or horses shot, too tired merely to stir,
Dying in shell-holes both, slain by the mud.
Men broken, shrieking even to hear a gun.
Till pain grinds down, or lethargy numbs her,
The amazed heart cries angrily out on God.*⁶⁷⁹

Le cas du poète et musicien Yvor Gurney est bien différent de celui des autres combattants du *BEF* : tous ne sont pas sensibles comme lui aux brûlures de l'âme occasionnées par la guerre ; nombreux parmi eux trouvent dans les alias de la religion un

⁶⁷⁷ George Walter, *80 Poems or So*, Thornton, Carcanet Press, 1997.

⁶⁷⁸ Pamela Blevins, *One Last Chance: Dr. Randolph Davis and Ivor Gurney*, *The Ivor Gurney Society Journal*, Volume 9, 2003, p. 91–99.

⁶⁷⁹ Pamela Blevins, *Ivor Gurney and Marion Scott : Song of Pain and Beauty*, London, The Boydell Press, 2008.

réconfort qui permet de penser que leur abnégation plait à Dieu ; bien des hommes prennent pour modèles ceux qui sacrifient leur vie en accomplissant des exploits héroïques. Mais Yvor n'est pas si isolé dans sa colère contre la guerre, dans son envie irrépressible de retrouver le calme des collines de son pays natal, dans son choix d'exprimer sa douleur au lieu de la taire. Les années 1916 et 1917, sans être tout à fait des années de *grey monotony*, sont quand même celles où la lassitude triomphe, *seeing the pitiful eyes of men*. Les Britanniques connaissent, comme les Français, comme les autres soldats des lignes du front, un immense épuisement devant les attaques qui toutes ont échoué à faire bouger les adversaires. L'*OHL (Oberste Heeresleitung)*, le haut commandement allemand, décide de faire de cette faille dans le mental des alliés un atout pour son propre plan d'offensive. C'est ainsi que seront pensées, dès la fin 1917, les opérations *Michael* et *Georgette* qui permettront, par une formidable offensive, de rejoindre la mer et de faire retraverser la Manche aux Britanniques.

2) L'opération *Georgette*, le 9 avril 1918

Au début de 1918, le tournant attendu est rendu nécessaire car bien des Britanniques sont lassés et le peuple allemand est contraint à trop de restrictions alimentaires. Le moment semble opportun d'envisager l'assaut final mais, côté allié, l'arrivée des Américains conditionne toute action d'envergure. Côté allemand, le général Erich Ludendorff voit la chance glisser en sa faveur, maintenant que l'armée russe a capitulé. Il va donc lancer les offensives du printemps 1918. Quel en sera l'impact ? Seront-elles *the turn of the tide*⁶⁸⁰ (le tournant de la marée) espéré par les deux camps ?

1 - La stratégie allemande du printemps 1918

Le général Ludendorff, au début de 1918, transfère près de cinquante divisions depuis le front de l'est pour donner à ses forces occidentales une supériorité numérique.⁶⁸¹ Des plans sont élaborés pour une série d'attaques d'une ampleur tout à fait nouvelle, jamais entrevue depuis octobre 1914 ; le *Kaiserschlacht* (Bataille du Kaiser, ou encore Offensive du printemps) comprendra quatre percées dont les noms de code sont *Michael*, *Gneisenau*, *Blücher* et *Georgette*. Le front dans le secteur La Bassée-Armentières, tenu par la 1^e armée du *BEF*, est visé par cette dernière opération, l'opération *Georgette*, qui doit couper les troupes britanniques de leurs ports de la Mer du Nord et de la Manche et de leurs voies de communication vers le littoral ; ainsi, l'armée alliée, piégée en Artois, ne parviendrait plus à s'échapper et devrait se rendre.⁶⁸² La stratégie allemande, mise au point par le général Hutier, consiste à s'appuyer sur des unités d'élite, les *Stosstruppen*, nouvellement créées depuis l'arrivée de Hindenburg et Ludendorff à la tête de l'état-major, qui doivent progresser rapidement. Il s'agit d'une option tout à fait différente des précédentes et qui implique des bouleversements tactiques dans la façon de faire les percées.

⁶⁸⁰ John Paul Harris, *Douglas Haig and the first World War*, op. cit., p. 461.

⁶⁸¹ Peter Hart, *1918 : A Very British Victory*, London, Weidenfield and Nicolson, 2008.

⁶⁸² Robin Prior et Trevor Wilson, *Defining Victory*, Canberra, Army History Unit, 1999, p. 34.



Document 57 : Carte - Opération *Georgette* du 9 avril au 17 juillet 1918, tentative de percée des lignes britanniques depuis La Bassée jusqu'à Ypres.

Source : Arthur Banks, *A Military Atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, op. cit.

Le service de renseignement des alliés a eu vent des quatre actions envisagées par les Allemands. Les trois premières ont été prévues avec un assez juste degré d'exactitude ; il n'en est pas de même avec le plan *Georgette*, monté dans le secteur de la Lys, au sud des Flandres. L'attaque allemande dans cette portion des lignes n'est pas une surprise en soi : à la mi-mars, les avions des forces alliées ont réussi à photographier les préparatifs allemands derrière les lignes ainsi que les nouvelles routes d'approvisionnement, lourdement chargées de transports motorisés ou de chariots tirés par des chevaux. Les lieux de concentration de matériel et d'hommes ont été anticipés⁶⁸³ mais différents éléments font que l'offensive a fluctué ce qui a perturbé les renseignements britanniques. D'abord, l'assaut a été sous-estimé, ce qui ne peut surprendre étant donné que les Allemands eux-mêmes ont constamment tergiversé à propos de l'opération *Georgette*, même à quelques jours de la bataille, le sol étant encore trop détremé pour avancer de façon efficace. Ensuite, ce qui a changé par rapport aux perspectives entrevues, c'est l'importance de cet assaut, bien plus offensif que supposé. Le secteur visé, entre le nord d'Armentières et le canal de La Bassée, est certes ciblé en raison de la proximité du détroit du Pas-de-Calais mais les faibles défenses en face permettent d'envisager une réussite tant ce territoire semble bien adapté pour lancer une percée. Au début d'avril, en effet, chez les alliés, il y a six divisions et demi sur un front d'environ trente kilomètres. Or, deux de ces divisions sont portugaises et elles sont jugées par les Allemands de moindre qualité. Enfin, l'organisation de la bataille a surpris en raison de trois points

⁶⁸³ 9^e Irish Fusilier's War Diary. March 1918.

nouveaux. Premièrement, le bombardement massif préalable est abandonné au profit de l'élément de surprise. Quelques tirs seulement auront lieu, très importants, concentrés sur les centraux téléphoniques, les chemins de fer et les nœuds de communication. Deuxièmement, les meilleures troupes devront s'engouffrer aussitôt dans une zone peu préparée par l'artillerie. Enfin, ces combattants d'élite, pour éviter les espaces très défendus, devront contourner les positions denses en mitrailleuses. Cette tactique en trois étapes, appelée *tactique Bruchmüller*, est rendue possible grâce à l'amélioration de la précision des canons mais le principal handicap de ce système ultra offensif est que ces soldats « d'élite », préparés et situés à l'avant, subiront les plus lourdes pertes, disproportionnées par rapport aux autres attaquants.⁶⁸⁴

Les Britanniques, n'ayant quasiment pas eu à penser leur défense depuis le début de la guerre, ont calqué leur organisation zonale en profondeur sur la pratique allemande : une ligne de front, dite « avant » avec de solides parapets de protection ; une zone dite « de combat », épaulée par des redoutes pour y placer des hommes, des armes et des munitions ; et un espace renforcé dit « arrière », où les unités en réserve sont prêtes à contrattaquer. La proportion des troupes d'une division d'artillerie britannique formée de neuf bataillons est la suivante : trois sont en avant-poste, avec des tireurs d'élite et des patrouilles, quatre sont dans la zone de combat près des postes de mitrailleuses, et deux sont en attente dans la profondeur du front. Cette organisation repose sur la même efficacité tout au long de la ligne pour ne laisser apparaître aucun point faible et perméable. Pourtant, la remarque allemande sur la moindre qualité des deux divisions portugaises correspond aussi un souci des Britanniques : ces contingents sont-ils adaptés aux besoins locaux ?⁶⁸⁵

Le bombardement préliminaire pour *Georgette* commence à 4 h 30 du matin, le 9 avril 1918. Les Allemands usent de leur supériorité marquée en artillerie : sur une profondeur de quatre à six kilomètres, simultanément sur tout l'espace en avant de leurs lignes entre La Bassée et Armentières, ils détruisent les installations alliées d'alimentation, de transport et de ravitaillement. De plus, ils utilisent des obus à gaz moutarde, des gaz lacrymogènes au chlore, des bonbonnes pour répandre du gaz dans les tranchées et ils établissent des rideaux de fumée faisant un barrage opaque infranchissable. Face à eux, la réponse britannique tarde ; aussi l'infanterie allemande peut attaquer à 8 h 45 sans guère de contrepartie. Il faut dire que le mouvement des soldats allemands, masqué par ce brouillard, est propre à créer un effet de surprise, particulièrement là où ils avancent. Résultat : environ les deux tiers des troupes portugaises reculent devant le nombre et la puissance des rangs allemands ; et le reste offre peu de résistance.⁶⁸⁶ Comment, d'ailleurs, quand on sait que les Britanniques, à cause des pertes nombreuses et des maladies, ne présentent plus que cinq cents hommes par bataillon ? Et que dire des Portugais du CEP (Corps Expéditionnaire Portugais) qui, depuis 1917 qu'un mouvement révolutionnaire hostile à la guerre a pris le pouvoir à Lisbonne, sont dépendants de l'armée britannique, en charge, pour leur compte, du secteur d'Armentières à La Bassée ? C'est là que les Portugais reçoivent une formation complète sur les nouvelles techniques découlant de l'expérience de trois ans de guerre de position et de batailles parmi les plus meurtrières de tout le conflit. Fin mars 1918, leurs troupes sont officiellement rattachées au commandement britannique des Flandres, mais, bien que privés de permissions et lâchés par leur propre gouvernement, ce sont des hommes courageux, bien décidés à affronter les Allemands.

⁶⁸⁴ David Zabecki, *The German 1918 Offensives : A Case Study in the Operational Level of War*, London, Routledge, 2006, p. 56.

⁶⁸⁵ J.P. Harris, *Douglas Haig and the first World War*, op. cit., p. 467-468.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 468-469.

2 - La riposte alliée : la résistance des Portugais et des Britanniques

Alors que leur relève par des troupes alliées est justement prévue pour le 9 avril 1918 au matin, les soldats du CEP connaissent, au lieu du repli et du repos qu'ils espéraient, l'enfer du feu qui déferle en quelques minutes sur leur zone de défense. La journée du 9 vire tout de suite au cauchemar pour les Portugais.⁶⁸⁷ Il faut préciser aussi que la force moyenne d'une division allemande, en ce printemps de 1918, s'élève à 12 300 hommes, 3 000 chevaux, 48 pièces d'artillerie, 120 mortiers, 78 mitrailleuses lourdes, 144 mitrailleuses légères, ainsi qu'à des quantités de camions pour les transports, le tout concentré en des points névralgiques étudiés spécialement pour être idéaux en cas de percée⁶⁸⁸. Portugais et Britanniques peuvent difficilement résister.

L'armée française va rendre compte sobrement de la défaite alliée pour ce mardi 9 avril 1918 :

- Après-midi : Ce matin, de bonne heure, l'artillerie allemande a déployé une grande activité sur le front depuis le canal de La Bassée jusqu'au sud d'Armentières.
- Soir : Ce matin, après un intense bombardement de nos positions depuis le canal de La Bassée jusqu'au voisinage d'Armentières, d'importantes forces ennemies ont attaqué les troupes britanniques et portugaises qui tenaient ce secteur de notre front. Favorisé par une brume épaisse rendant difficile l'observation, l'ennemi a réussi à pénétrer dans les positions alliées dans le voisinage de Neuve-Chapelle, de Fauquissart et de la ferme de la Cardonnerie (Cordonnerie dans le texte, par erreur ; la Cardonnerie est une ferme de Fromelles). Après un combat qui a duré toute la journée, l'ennemi a réussi à repousser au centre les troupes portugaises et à une aile les troupes britanniques, jusqu'à la Lys, entre Estaires et Bac Saint-Maur. Nous maintenons nos positions aux deux ailes aux environs de Givenchy et de Fleurbaix. En ces deux points, il y eut de vifs combats et l'ennemi fut repoussé. Richebourg Saint-Vaast et Laventie ont été pris par l'ennemi. La lutte continue, violente sur tout le front.⁶⁸⁹

Il faut chercher pour trouver trace des combats de la Lys, côté allemand : l'armée n'a pas l'habitude d'envoyer des reporters de guerre aux premiers jours des offensives ; les photographes officiels sont peu nombreux sur les théâtres d'opération ; les journaux de marche ont disparu pour la plupart, comme la quasi totalité des archives militaires prussiennes. Paradoxalement, c'est *l'Australian War Memorial*, dépositaire de nombreux dons allemands entre les deux guerres, qui conserve le plus de renseignements sur cette opération, en particulier des collections de clichés sur l'avance allemande vers Estaires, Saint-Venant ou Hazebrouck.⁶⁹⁰

En dépit de cette absence relative de documents sur cette phase 2 de l'offensive allemande (phase 1 : la Somme), la reconstitution du « quitte ou double » de Ludendorff du 9 avril 1918 permet d'en retracer les divers épisodes : une percée spectaculaire sur la Lys le premier jour ; la conquête rapide d'Estaires le 10, accompagnée de l'incendie de la ville ; la prise de la crête de Messines le 11 ; l'avancée sur Hazebrouck et son carrefour ferroviaire le 12 ; la destruction et la capture de Bailleul le 15 ; la première bataille du mont Kemmel du 17 au 19 ; l'échec devant Béthune qui entraîne un bombardement massif

⁶⁸⁷ Manuel do Nascimento, *La bataille de la Lys*, L'Harmattan, 2008.

⁶⁸⁸ Martin Middlebrook, *The Kaiser's Battle, 21 March 1918 : The First Day of the German Spring Offensive*, London, 1978.

⁶⁸⁹ Patrick Rouveirol, « La Lys, 9 avril 1918 : La bataille perdue des soldats inconnus portugais », in *Champs de bataille*, n° 19, décembre-janvier 2007.

⁶⁹⁰ Michael Mac Kernan, *Here is Their Spirit : A History of the Australian War Memorial 1917-1990*, University of Queensland Press, 1991.

de tout le centre ville ; des pertes allemandes qui s'élèvent à 348 000 hommes.⁶⁹¹ Côté portugais, le front vole en éclat devant Neuve-Chapelle. Pourtant, subissant le plus gros de l'attaque, la résistance du CEP est héroïque.⁶⁹² La défaite de Neuve-Chapelle du 9 avril 1918, « la défaite aux circonstances atténuantes », est devenue au fil du temps le ciment de la nation portugaise. En témoignent les trois édifices de la région montrant l'héroïsme des hommes : le cimetière militaire de Richebourg l'Avoué, la chapelle Notre Dame de Fatima et le monument national portugais de La Couture, en pierre et bronze, représentant une République armée d'une épée encourageant un soldat portugais se débattant contre la mort.⁶⁹³ Si la France honore, dans les villages limitrophes du canton de La Bassée, le sacrifice des Portugais, le Portugal de son côté honore une relique du champ de bataille recueillie à Neuve-Chapelle en accueillant le « Christ des tranchées », retrouvé debout dans les lignes bouleversées du secteur portugais, au monastère de Batalha. Le calvaire est arrivé en 1958 pour le 40^e anniversaire de la bataille de la Lys, amené par une délégation française conduite par Louis Christiaens, secrétaire d'état aux forces armées :

9 avril 1918 ! Il y a exactement 40 ans se déroulait à Neuve-Chapelle, petite province du Pas-de-Calais, un des deux plus grands combats qui figurent tragiquement dans nos annales de l'histoire la Grande Guerre. Un féroce et violent combat, depuis quatre heures du matin, sur les lignes que défendaient les Portugais à coups de terribles souffrances pendant plus d'un an. L'assaut fut lancé par les Allemands, supérieurs en nombre et en armes, contre le CEP qui, presque isolé à l'arrière, offrit une résistance féroce, sans hésiter à se sacrifier. Les combattants de Neuve-Chapelle et de La Couture, de notre terre déshumanisée et convulsée, en ont tiré leur force de cet espoir de retour, et leur foi qui était représentée par le *cristo das trincheiras*, éternel et émouvant symbole de la victoire de l'esprit, des forces du bien sur les forces du mal et de la mort. Le Christ mutilé et découpé par la mitraille devenait, pour ces héros, l'unique témoin d'un monde défiguré et inhumain.⁶⁹⁴

La guerre de tranchées, statique, est en train de céder la place à la guerre de mouvement : en effet, depuis Saint-Quentin, depuis la Somme, depuis Arras, et maintenant depuis le canton de La Bassée, les Allemands avancent. Haig, à la tête des troupes britanniques, a beau envoyer le message suivant « Chaque position doit être tenue jusqu'au dernier homme, il ne doit y avoir aucun recul », il y a reflux des 1^{ère} et 2^e armées britanniques. Michael, l'archange vainqueur de Lucifer, semble en train de terrasser le *BEF*. Tout l'annonce : dans les quatre offensives, la progression est très rapide, de l'ordre de quinze kilomètres par jour. Et les soldats allemands, pénétrant dans les tranchées anglaises, prennent le temps de s'y installer pour consommer les énormes réserves de nourriture et d'alcool qui s'y trouvent ; le témoignage provient du Prince Rupprecht lui-même⁶⁹⁵, subjugué par tant d'abondance côté britannique. De quoi, à court terme, satisfaire les troupes bavaroises et prussiennes ; de quoi, à moyen terme, les démoraliser étant donné le grand décalage, flagrant, en dehors de toute propagande, entre la pauvreté du ravitaillement allemand et les ventres pleins des adversaires ; de quoi, à plus long terme, interroger les soldats sur la stratégie de dévastation impulsée par l'Opération Alberich qui avait fait reculer les hommes en pratiquant la terre brûlée derrière eux : ce sont ces zones

⁶⁹¹ Pierre Miquel, *La liberté guidait leurs pas*, tome 1 : « Les Bleuets de Picardie », Paris, Livre de poche, 2007.

⁶⁹² Ernst Jünger, *Orages d'acier* (1920), Livre de poche.

⁶⁹³ H.P. Willmott, *First World War*, Dorling Kindersley, 2003, p. 93.

⁶⁹⁴ Louis Christiaens, dans R. Mallevay et J. Doisne, *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, op. cit., partie C, p. 15.4 à 15.10.

⁶⁹⁵ Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre franco-allemande*, op. cit., p. 266.

ravagées qui sont les leurs à présent, sans approvisionnement, sans réserve, sans stock de subsistance. Le climat se détériore : les renforts allemands n'arrivent pas, les pertes sont énormes, la grippe espagnole fait ses premières victimes. Et même, pour couronner le tout dans ce curieux défaitisme alors que l'Allemagne avance territorialement, un message et une photographie-témoin confirment aux militaires qu'en ce 21 avril 1918 le Baron Rouge a été abattu en service, entre Bray-sur-Somme et Corbie, à proximité du village de Vaux, à une quinzaine de kilomètres à l'est d'Amiens.⁶⁹⁶ La guerre, à ce moment, est en train de changer.

3 - La guerre de 1918 : une guerre nouvelle

La guerre est nouvelle, pas seulement parce qu'on est passé des tranchées au retour à l'offensive, mais aussi parce que l'offensive ne tourne pas à l'avantage des Allemands. Ils ne parviennent pas à concrétiser leur avance vers l'ouest. On peut entendre ici que la grippe espagnole fait davantage de victimes dans l'armée allemande car la moitié des hommes sont carencés et terrassés. On apprend là que les Américains débarquent. On parle ailleurs d'un sentiment de défaite imminente dans les troupes prussiennes et bavaroises.⁶⁹⁷ Car voilà que se succèdent le recul allemand, le retour sur les lignes précédemment franchies et dépassées, le repli en dépit du « va-tout » et du « quitte ou double » de Ludendorff. Erich-Maria Remarque, dans *A l'Ouest rien de nouveau*, analyse ce sentiment d'un mal qui gagne dans tous les rangs de son armée, « qui étouffe, qui brûle, qui tue », qui, surtout, fait dire aux hommes : « Nous sommes simplement repoussés et écrasés par l'énorme supériorité numérique (des alliés). »

Nos lignes sont ramenées en arrière. Il y a en face de nous trop de troupes fraîches anglaises et américaines. Il y a trop de *corned-beef* et de farine blanche de froment, trop de nouveaux canons et d'avions.

Quant à nous, nous sommes maigres et affamés. Nos troupes fraîches, ce sont des enfants anémiques qui ont besoin d'être ménagés. Les tanks sont devenus une arme terrible, bêtes d'acier invulnérables écrasant les morts et les blessés. Dysenterie, grippe, typhus, vous étouffent, vous brûlent et vous tuent. Nous ne sommes pas battus car, en tant que soldats, nous sommes plus forts et expérimentés ; nous sommes simplement écrasés et repoussés par l'énorme supériorité numérique.⁶⁹⁸

A partir de la fin du printemps 1918, les troupes occupantes commencent à organiser leur repli. Les matériels sont démontés, les métaux sont séparés des parties inutilisables, les machines sont expédiées dans les gares. Commence, sciemment vécu par les soldats, le retrait ordonné du front.

3) La vague déferlante alliée et le retrait ordonné des troupes allemandes.

Au moment où s'affine encore ce retrait ordonné des matériaux et matériels allemands, les alliés lancent une période d'offensives incessantes contre la zone rouge : toute la force britannique déferle sur les occupants afin de les submerger.

⁶⁹⁶ Guillaume Commère (ouvrage collectif), *Louise, Paul, Clemens, Drabble, Des femmes, des hommes et la guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 119-123.

⁶⁹⁷ John Keegan, *The First World War, op. cit.*, p. 493 à 500.

⁶⁹⁸ Erich-Maria Remarque, *Im Westen nichts Neues (A l'Ouest rien de nouveau)*, Berlin, Ullstein, 1929.

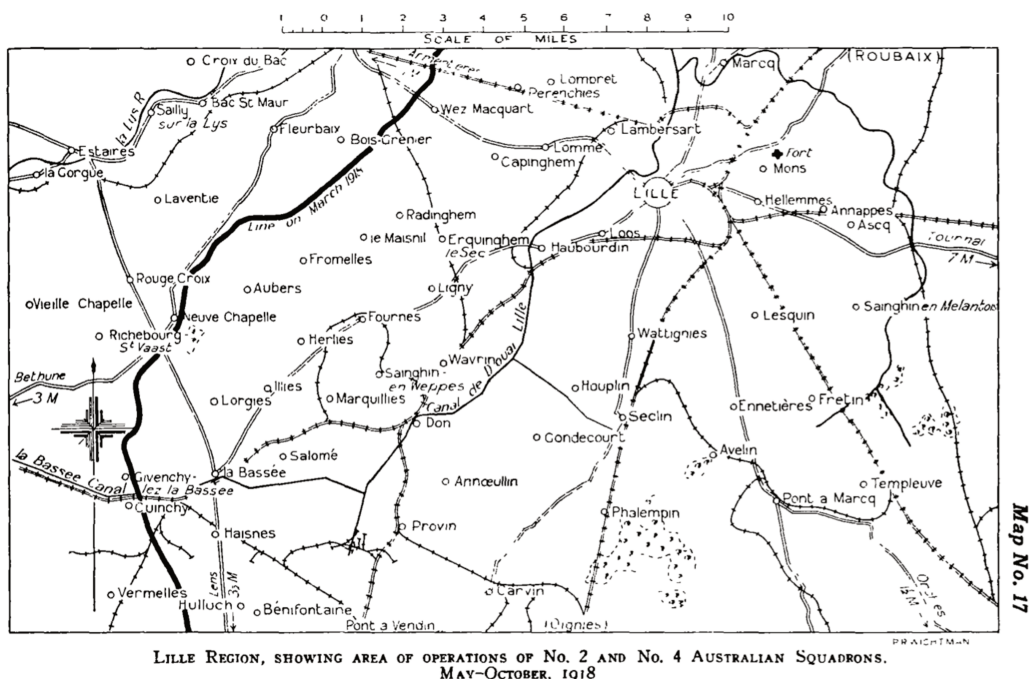
1 - La lutte aérienne pour le canton de La Bassée et toute l'agglomération lilloise

Début août 1918 marque ainsi une combinaison d'opérations sur et au-dessus du sol avec, comme mot d'ordre, d'attaquer encore et partout. Le canton de La Bassée fait partie de cette reconquête qui vise tout le front occidental : artillerie, infanterie, aviation s'orientent vers des plans audacieux qui visent les lignes longeant la forteresse, en particulier le secteur d'Armentières à Lens. Un objet historique intéressant, pour évoquer cette montée de la vague conquérante dans le secteur des onze localités du canton, est l'histoire des aviateurs du Corps Aérien Australien, évoqués en ces termes en 1919, une fois la victoire acquise : *The heavens are their battlefields. They are the cavalry of the clouds. High above the squalor and the mud, their struggles there by day and night are like a Miltonic conflict between the winged hosts*⁶⁹⁹. Si Lloyd George parle, *a posteriori*, du rôle des avions dans la guerre en ces termes métaphoriques, une fois soulagé du poids des combats et des victimes, sur le moment, quand tant d'enjeux font craindre que l'ennemi toujours ne renaisse, il met tout en œuvre durant l'été 1918 pour que ces nouvelles batailles soient gagnées. Les alliés parviennent à atteindre les communes occupées du front et plus loin le centre du système nerveux de l'armée allemande.⁷⁰⁰

A l'endroit où les avions britanniques déversaient une douzaine de bombes en 1917, ils en larguent à présent une cinquantaine. Quand un seul escadron passait dans le ciel au printemps 1918, maintenant l'adversaire est harcelé par des quantités d'engins rassemblés jour et nuit, ratissant l'espace aérien du sud de Lille. Deux escadrons de reconnaissance australiens travaillent en particulier avec le 88^e de la *R.A.F.* ; ils gagnent un point de rassemblement bien déterminé en altitude, juste au-dessus de la forêt de Nieppe, à 10 000 pieds pour les *Camel*, à 14 000 pieds pour les *S.E.5*, et à 18 000 pour les chasseurs *Bristol* ; puis toute la flotte franchit les lignes ennemies sur vingt ou trente km, scrutant le ciel et le sol, d'Ypres à Arras.

⁶⁹⁹ Lloyd George, Vote on Thanks to the Flying Service on Commons, November 1919.

⁷⁰⁰ F.M. Cutlack, *The Australian Flying corps in the Western and Eastern Theatres of War, 1914-1918* (Service in House of Commons, 1919), Sydney, Angus and Robertson, 1923, Ch XXIV : Les raids aériens sur Lille, p. 337-352.



Document 58 : Carte des raids australiens durant l'été 1918 sur le sud-ouest de Lille

Source : F. M. Cutlack, *The Australian Flying Corps in the Western and Eastern Theaters of War, 1914-1918*, Sydney, Angus and Robertson, 1923, carte n° 17

Plus le temps avance, plus les aviateurs allemands, partant de Lille et des aérodromes environnants, prennent, face aux pilotes britanniques, des initiatives risquées et le combat aérien devient un défi dans le ciel. Les lignes du canton de La Bassée sont un enjeu. Par exemple, une flotte de vingt-huit appareils australiens, survolant Lille dans la matinée du 1^{er} août 1918, apercevant un grand nombre d'avions ennemis en patrouille, les pourchasse ; un seul est rattrapé, il est détruit. C'était un *Rumpler* biplace, volant à une altitude, qu'il pensait de sécurité, de 19 000 pieds. Les patrouilles alliées, constituées en binômes, comme celle de King et Watson, survolent le front et mènent des attaques concertées. Ainsi, le soir du 4 août, cette équipe abat un biplace au-dessus de Laventie tandis que, tard dans l'après-midi du 6 août, Cobby et Trescowthick déchargent des obus et quatre bombes sur un train de munitions positionné entre Illies et Neuve-Chapelle. Ils touchent le train au milieu du convoi, mettent le feu aux wagons et tirent à basse altitude quelque huit cents cartouches sur les ouvriers du dépôt et sur les cheminots.

Le jour suivant à l'aube, le 7 août, un groupe de dix appareils australiens, protégé par une autre escadre de onze avions en altitude, se dirige sur le sud-ouest de Lille pour bombarder la voie ferrée d'évitement autour de Sainghin et de Marquillies. Sur dix-huit bombes de vingt-cinq livres déversées sur la voie ferrée et la gare de Sainghin, quatre atteignent leurs objectifs pendant que les autres explosent au milieu des cantonnements d'où les soldats s'échappent comme ils peuvent. Huit *Fokker* biplans allemands surgissent alors à 6 h 30 pour contre-attaquer ; Cole et Smith, en observation plus haut dans leur *S.E.5*, plongent à leur poursuite et en abattent deux. A midi, une formation de onze appareils australiens revient sur Marquillies et Sainghin : les six *Camel* bombardent la gare de Don tandis que les cinq *S.E.5* fondent sur des biplans et triplans allemands ; ils tournent pour leur faire face et une mêlée s'ensuit pendant quelques minutes, à 8 000 pieds. Les opérations aériennes tournent à l'avantage des alliés ; la déroute est allemande aussi bien

dans les airs qu'au sol : le 8 août, le général Eric Ludendorff, dans *Souvenirs de guerre*, paru en 1920, évoque ce terrible moment, « le jour de deuil de l'armée allemande » :

Le 8 août est le jour de deuil de l'armée allemande dans l'histoire de cette guerre. Je ne vécus pas d'heures plus pénibles. La situation était extrêmement grave. Nos réserves diminuaient. Par contre, l'ennemi n'avait subi qu'une dépense de forces très minime. Le rapport avait considérablement changé à notre désavantage. Le 8 août, les deux commandants suprêmes virent clair. La grande offensive de l'Entente, la lutte finale de la guerre mondiale commençait.⁷⁰¹

Les habitants encore présents du canton de La Bassée, à l'image de ceux de tout le front occidental, voient arriver la victoire des alliés. L'Allemagne, qui jusque là avait compté sur une défense terrestre style forteresse, voit ses capacités de résistance sérieusement entamées : les attaques se précisent et au sol et dans les airs ; dans les deux cas, le *BEF* l'emporte. Les buts de la guerre allemands, y compris localement, s'adaptent difficilement à cette nouvelle donne, en particulier le long de la Lys et du canal de La Bassée où les raids aériens, combinés aux actions sur le terrain, sont en train de désorganiser les troupes. L'objectif allié, empêcher les Bavarois de manœuvrer et de lancer à nouveau des hommes, est en train de se réaliser. L'enthousiasme général fait que les pilotes eux-mêmes sont dans un état d'esprit à ne pas se soucier des risques. Ainsi, Taplin, le 9 août 1918, isolé de sa patrouille près de La Bassée, prend en chasse et détruit un *Hannoveranner*, puis en mitraille un deuxième jusqu'à ce qu'il tombe ; lui-même, à court de munitions, rentre à sa base après une importante incursion à l'intérieur des lignes allemandes. Le 10, King voit un ballon au sol près d'Estaires : il descend de 1 500 pieds et le met en feu. Il forme une patrouille avec Cobby et Watson dans les alentours de Don-Sainghin ; les trois pilotes aperçoivent un train en gare de Sainghin et le noient sous la mitraille.

Pour les jours qui suivent, la 80^e escadre prépare une importante attaque sur les communications ferroviaires et les aérodromes de la zone occupée autour de Lille. L'espace ciblé le plus important est celui d'Haubourdin ; ce centre ferroviaire essentiel assure en effet la livraison des marchandises destinées à tout le front de la Lys auquel appartiennent la zone rouge du canton de La Bassée, le sud d'Armentières et le secteur minier vital de Lens. L'objectif principal de l'attaque est la destruction des terrains d'aviation allemands car raser les hangars au sol est la suite logique à l'élimination de tout appareil hostile dans le ciel. Le but est bien de nuire aux aviateurs ennemis, de démanteler leurs installations et d'empêcher une riposte terrestre des troupes. Les modalités de l'opération sont simples : l'escadre alliée doit détruire au sol les appareils adverses et bombarder leurs hangars.

Le plan allié de reconquête s'accroît le 16 août 1918 ; soixante-cinq avions doivent cibler le front allemand entre Armentières et Lens ; ce nombre correspond à tous les aéronefs disponibles du 88^e escadron de la *RAF*. L'armada, lourdement chargée de bombes incendiaires et explosives ainsi que de toutes les munitions qu'elle peut transporter, se regroupe à 12 h 30 aux altitudes respectives de 13 000 pieds pour les *Bristol*, 11 000 pieds pour les *S.E.5* anglais, 9 000 pieds pour leurs homologues australiens, et enfin 7 000 pieds pour les *Sopwith Camel*. La formation prend immédiatement la direction de La Bassée. Elle est ordonnée en arcs de cercle larges, chaque appareil gardant son altitude de départ. Au-dessus de La Bassée, les groupes plongent au palier inférieur. Le plan retenu est d'attaquer l'aérodrome d'Haubourdin à tour de rôle, à basse altitude, pendant que les *Bristol* et *S.E.5* se chargent de la protection.

⁷⁰¹ Erich Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, Paris, Payot, 1920.

A l'altitude de 200 pieds, Cobby largue ses bombes de 25 livres sur les hangars les plus éloignés. Une fumée épaisse et noire s'élève dans le ciel et plonge toute la zone autour d'Haubourdin dans l'obscurité. Les mécaniciens allemands sortent alors en catastrophe les appareils des hangars. Les pilotes de l'escadrille australienne de Cole mitraillent les avions avant de bombarder leurs dépôts. Au soir de la bataille du 16 août, pourtant, les forces aériennes ennemies prouvent leur résistance en sortant à 18 h 30 et en quadrillant la zone entre La Bassée et Bailleul, organisées en deux formations de 14 *Fokker* chacune. En dépit de cette sortie pour l'honneur, les Allemands ont perdu, en aéronefs seuls, trente-cinq appareils. Les estimations britanniques prédisent que le potentiel ennemi est déjà trop endommagé pour pouvoir continuer à voler et bombarder le secteur.

Le 24 août, les Allemands quittent le ciel du canton. Ils manquent, d'une part, de moyens aériens suffisants et, d'autre part, leurs aérodromes sont déplacés dorénavant à l'est de Lille. L'éviction du ciel sur ce secteur du front signe une situation devenue critique pour eux. Fin août 1918, l'armée allemande, dans ses opérations militaires locales, sur terre et dans le ciel, a déjà bien entamé son recul. L'étude des sépultures confirme que cette période est difficile pour les occupants.

1918	Janv.	Fév.	Mars	Avril	Mai	Juin	Juil.	Août	Sept	Oct.	Nov.	Déc.
Identifiés				135	108	71	105	88				
Non identifiés				1	81							
Total 590 tués				136	189	71	105	88				

Document 59 : Tableau statistique - Sépultures de soldats allemands, identifiés ou non, dans les divers cimetières militaires d'Illies en 1918.

Source : *Hauptgräberliste*, Mairie d'Illies.

Le cas des sépultures allemandes à Illies d'avril à août 1918 fait voir une nette recrudescence des tués. La moyenne, pour ces cinq mois concernés de 1918, est de 118 morts par mois ; c'est la plus élevée selon les dossiers consultés, le double par rapport à la totalité de la guerre où la « norme » tourne autour de 72 sépultures par mois, soit environ deux morts par jour durant tout le conflit dans la commune, alors qu'en 1918 on atteint le chiffre de trois.

1914	232	3	77
1915	750	12	63
1916	596	10	60
1917	0	0	0
1918	590	5	118
1914-1918	2168	30	72
	Décès	Mois renseignés	Moyenne

Document 60 : Tableau statistique - Moyenne mensuelle des sépultures enregistrées à Illies, en village totalement occupé par l'armée allemande dans la zone rouge du front, durant toute la durée de la Grande Guerre.

Source : *Hauptgräberliste*, Mairie d'Illies.

Cette recrudescence des tués à Illies durant l'été 1918 montre la réelle détérioration locale des capacités allemandes à enrayer les offensives quotidiennes, ou exceptionnelles, des alliés installés dans la vallée de la Lys, en face d'eux. Des signes, de défaite sont observés dans leurs courriers des soldats allemands. La hâte d'en finir : « Je suis content de retrouver le sol allemand et de pouvoir parler allemand avec des civils.⁷⁰² » Le refus de la mort : « Je pense qu'un accord existe avec les soldats français pour permettre aux troupes à bout de forces de récupérer dans la région. »⁵³² La baisse du moral : « Etat d'esprit exceptionnellement mauvais, selon le rapport du commandant du 16^e RIR. »⁷⁰³ L'approvisionnement en produits ordinaires, en nourriture, en uniforme ou en armement, trop défectueux : « La division ne disposait même pas de moyens suffisants pour assurer la lutte contre les poux. »⁷⁰⁴ Les besoins élémentaires non assurés : « Les hommes traînaient dans leur sillage de violentes odeurs corporelles puisqu'ils n'avaient pu se laver ni se changer depuis sept semaines. »⁷⁰⁵ Le pessimisme contagieux dans les familles lors des retours en permission : « La résistance de la population et sa volonté d'accepter des sacrifices s'érode ; c'est le cas en milieu urbain mais, comme l'établissent des indices indiscutables, plus encore à la campagne. »⁷⁰⁶ Chez les soldats allemands du canton, le moral des troupes est donc bien bas.

2 - La fin de la guerre : l'état d'esprit des soldats allemands du canton de La Bassée

Cette fatigue et les tensions qui en découlent ont pour effet de multiplier les cas de désertion et de désobéissance. Vingt-trois cas sont constatés pour le mois d'août, soit trois fois plus qu'en juin. L'encadrement décide, devant cet afflux, de saisir le tribunal militaire de la division. L'état d'esprit des hommes déférés devant la cour est résumé par la déclaration faite par l'un d'eux devant ses juges : il affirme avoir perdu tout contrôle de lui-même au point d'être incapable de monter en ligne.⁷⁰⁷ La médiocrité du comportement des régiments allemands devient telle qu'on a pu parler d'une « grève militaire clandestine », la faim, le mécontentement et la fatigue incitant les soldats à préserver leur vie dans une guerre qui ne peut plus être gagnée.⁷⁰⁸ Dans toutes les unités, l'apathie s'empare des hommes, la discipline se relâche. Les soldats se détournent de l'Instruction patriotique et refusent d'entendre les explications données par les officiers pour justifier les résultats des opérations. Un rapport interne mentionne un degré de ressentiment « incroyable » dans la troupe. Des soldats abandonnent leurs positions pour regagner leurs foyers, d'autres se rendent en masse à l'ennemi. En Bavière, plus personne ne croit en l'hypothèse d'une victoire ; l'opinion estime la guerre perdue.⁷⁰⁹ Le général Erich Ludendorff avait été l'un des premiers à parler de retrait des troupes et de négociations avec les adversaires. Le 29 septembre 1918, réaliste, il constate que la force combattive n'est plus là.⁷¹⁰

⁷⁰² Franz Pfaffmann, Lettres à sa famille, cité dans Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, op. cit., p. 250.

⁷⁰³ BHStA/IV, RD6/Bd.45,2,5a, RIR16, Rapport.

⁷⁰⁴ BHStA/IV, RD6/Bd.50,7, RIR16, Rapport.

⁷⁰⁵ BHStA/IV, RIR16/Bd.2, Journaux, mars-mai 1918.

⁷⁰⁶ BHStA/IV, RIR16/Bd.2, Journaux, 6 août 1918.

⁷⁰⁷ BHStA/IV, MG/RD6/Wilhelm Grillenberger.

⁷⁰⁸ Wilhelm Deist, « Verdeckter Militärstreik im Kriegsjahr 1918 ? », in Wolfram Wette (dir.), *Der Krieg des kleinen Mannes : Eine Militärgeschichte von unten*, Munich, 1992, pp 146-147.

⁷⁰⁹ Benjamin Ziemann, *Front und Heimat : Ländliche Kriegserfahrungen im Südlichen Bayern, 1914-1923*, Essen, 1997.

⁷¹⁰ Erich Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, tome II, Paris, Payot, 1932, pp 344-345.

L'Allemagne est vaincue sur le terrain. Pour deux raisons en ce qui concerne la zone précise du front occidental contiguë au canton de La Bassée : l'offensive Georgette, qui devait être décisive associée aux autres opérations du front occidental, n'a pas abouti au coup de boutoir escompté ; les soldats se sont préservés dans leurs lignes de communication (*die Etappe*) et ont ensuite profité des provisions britanniques pour se nourrir en arrivant dans les tranchées alliées, au lieu de foncer pour avancer rapidement et réussir l'ordre de percée⁷¹¹. Ainsi, sans plan de rechange, sans supériorité matérielle ni numérique, sans aviation puissante ni chars qui permettent une nouvelle mobilité, sans soldats prêts au dernier sacrifice, l'armée allemande doit reculer⁷¹². Ce repli des troupes est déjà dans les têtes puisque, depuis un moment déjà, les retraits des matériaux et autres machines est en train de s'effectuer sous les yeux des soldats. Le général Erich Ludendorff, selon les conseils avisés du très politique colonel Bauer, organise alors la sortie de guerre des troupes. Cette sortie de guerre va allier deux plans : l'un, gouvernemental, en prenant appui sur le président américain Wilson et ses 14 points ; l'autre, concret et pratique quant à la vie quotidienne locale, en coordonnant le recul progressif des hommes à rapatrier depuis le territoire ennemi, le retour des matériels militaires à garantir contre la prédation des vainqueurs, la prise des objets usuels et fonctionnels utilisés par les soldats afin de les exploiter en Allemagne pour le redémarrage d'après-guerre⁷¹³. C'est là toute l'habileté de cette sortie de guerre menée par Ludendorff : les militaires quitteront la guerre indemnes de trop lourdes responsabilités et ils auront ramené en Allemagne de quoi assurer la reprise.⁷¹⁴ En septembre 1918, il est donc question de « sortie de guerre ».

3 - « Sortir de la guerre »

Selon le modèle clausewitzien, « sortir de la guerre, c'est inventer et mettre en œuvre les moyens permettant d'en finir avec les ressentiments comme mémoire et comme histoire. »⁷¹⁵

Le travail de réparation psychologique s'avère aussi important que la stabilisation matérielle de la situation. Le général Ludendorff, selon ces principes, passe par une phase opérationnelle initiale recourant à la coercition et à la force armée : ce sont les derniers soubresauts d'opérations militaires qui accompagnent le retour en Allemagne des soldats du Reich ; on continue à se battre tout en reculant. Parallèlement, il lui faut établir les modalités, négociées avec les alliés, d'un cessez-le-feu qui satisfasse toutes les parties : quitter le sol occupé et permettre aux hommes de rentrer en sécurité avec leurs matériels et leurs matériaux. Enfin, pour éviter la violence consécutive à l'humiliation de la défaite, il convient de maîtriser les ressentiments liés aux faibles biens de consommation disponibles suite aux restrictions de la guerre. La phase 1 de la sortie de guerre est donc l'utilisation d'un dernier recours à la force armée. La phase 2 est la mise en place d'un cessez-le-feu qui viendra après la départ des zones occupées, avec armes et bagages.

La retraite ordonnée commence. Elle a lieu bien avant l'armistice. Les archives de Munich témoignent de cette volonté allemande d'opérer un repli dans l'ordre, dans le canton. C'est le génie qui en est chargé⁷¹⁶. Pour le *General der Pioniere Nr.6*, il est temps d'enlever les installations hydrauliques placées en 1914 et 1915 au niveau du bois du Biez

⁷¹¹ Pierre Jardin, *Aux racines du mal. 1918 : le déni de défaite*, Paris, Tallandier, 2005.

⁷¹² Guy Pedroncini, *Pétain, général en chef, 1917-1918*, Paris, PUF, 1997.

⁷¹³ Georges-Henri Soutou, « 1918 : la fin de la première guerre mondiale ? », Paris, *Revue historique des armées*, juin 2008.

⁷¹⁴ Bruce Pirnie et William Simon, *Soldiers for Peace*, Rand, 1996.

⁷¹⁵ François Géré, « La manœuvre de sortie de guerre », Paris, *Revue historique des Armées*, n° 245, 2006.

⁷¹⁶ BayHStA/Abt.IV, General der Pioniere 6, Nr 121. (Document daté du 18 juin 1918)

et de la Russie à Lorgies ; de démonter à Illies les vannes et déversoirs de la Bouchaine, du Hus, de l'Halpegarbe pour pomper l'eau depuis les zones basses et la faire refluer vers les plaines qui absorbent ; de défaire les conduites et tuyaux au long des interminables rivières, fossés et courants organisés pour contenir la boue des tranchées. Les lignes n'étant pas faites que de sacs de sable et de terre, le *Pioniere Nr.6* retire aussi les parapets, les plaques métalliques pour protéger les têtes, les repose-fusils en fer pour ajuster les tirs, les boulons qui tiennent ensemble les ouvrages, les planches pour faire des abris et jusqu'aux tire-bouchons pour soutenir les barbelés. Il s'agit d'envoyer par train en Allemagne les produits récupérables et de ne laisser sur place dans les villages occupés que ce qui est non transportable, non utilisable, non propice au réemploi.

La phase 3 du modèle clausewitzien consiste à éviter la violence liée au ressentiment. Pour qu'il n'y ait pas de problèmes avec les habitants du canton, ordre est donné à toute la population locale de quitter le terrain : par trains entiers, voilà les personnes, encore présentes à Marquillies, Sainghin, Fournes, Salomé, Hantay, Wicres et La Bassée, obligées elles aussi de prendre la route des Alpes. L'itinéraire est celui déjà connu, passant par Belgique-Allemagne-Suisse avant d'arriver en France. Là, à Evian ou à Annemasse, c'est la dispersion dans les communes d'accueil du sud. A leur retour, les habitants du canton vont retrouver leurs maisons vidées, les fermes délestées de tous leurs matériels, les usines vandalisées de leurs machines et de leurs métaux.⁷¹⁷ L'apaisement du ressentiment, côté allemand, passe par la prédation. Le phénomène vécu par les soldats en place consiste à penser que, si leurs biens ont fondu durant la guerre, si leurs affaires n'ont pas prospéré, si leurs conditions matérielles sont difficiles, alors, les Français peuvent au moins supporter les mêmes privations. La phase 3 évolue donc vers une surcompensation qui consiste à se servir sur ce qui reste dans les villages d'occupation. Prendre de petits objets familiers est une façon pour le soldat de lutter contre la terrible insatisfaction d'avoir tant perdu avec cette guerre ; cette attitude est une imitation du comportement général de la hiérarchie militaire qui fait expédier en Allemagne les machines agricoles et les appareils en cuivre pour empêcher le redémarrage des zones occupées.

La sortie de guerre est bien entamée. Les derniers Allemands quittent Illies et le canton le 9 octobre 1918. Ils étaient arrivés le 9 octobre 1914.

IV. Bilan : Des offensives encore marquantes pour les hommes et les territoires

La guerre des militaires est terminée dans le canton. Peu d'habitants du canton sinistré et évacué le savent déjà. Du 9 octobre 1918, jour de départ des Allemands, au 11 novembre, jour de l'armistice, plus rien ne change : la sortie de guerre, amorcée depuis des mois, continue sous une autre forme.

Avant que les habitants ne soient autorisés à se réinstaller, ce sont des éclaireurs britanniques et français qui, les premiers, viennent découvrir la désolation du canton. Ils sont suivis des soldats alliés, des hommes de peine chinois et africains, des touristes visiteurs avides d'être parmi les premiers à voir de telles ruines, des audacieux qui enfreignent les interdictions et s'aventurent dans l'inconnu des sols minés.

La France reprend, quartiers après quartiers, localités après localités, possession de sa zone rouge. Les villages de ce secteur du front occidental viennent d'être délestés de leurs matériels militaires et de divers métaux partis outre-Rhin, vidés des équipements agricoles, commerciaux et industriels qui ont été emmenés en Allemagne par trains entiers

⁷¹⁷ Madeleine Delerue, Entretiens.

ou en convois de camions. Le canton a été expurgé des objets du quotidien, de façon tantôt désordonnée et tantôt systématique. Les onze communes doivent redémarrer sans ce nécessaire qui, au fur et à mesure qu'il quittait le canton, l'appauvissait d'autant plus. Cela s'annonce très long. Vaste terre ravagée, désormais interdite tant que le déminage et le désobusage n'ont pas éliminé les munitions actives, le canton de La Bassée est ruiné durablement dans ses habitations, ses usines, ses exploitations agricoles, ses infrastructures de communication comme ponts, routes ou voies ferrées. Et, parmi ces espaces dégradés ou démolis, les territoires qui ont le plus souffert sont ceux du champ de bataille, principalement le versant Lys du talus des Weppes.

D'autre part, si, côté militaire, les opérations sont achevées, elles ont affecté durablement les combattants des deux camps qui se sont affrontés si longtemps, si rudement. Elles restent marquantes dans leurs esprits. Mais aussi, à présent que le déroulement des combats est connu, il est permis de s'interroger sur le quotidien des hommes pendant qu'ils vivaient de tels traumatismes. Comment avoir pu supporter, chez les soldats allemands comme chez les alliés, de tels chocs et malgré tout continuer à se battre, à repartir ? Comment les évacués, les réfugiés, qui savaient sans savoir, ont-ils pu poursuivre la guerre avec, dans la tête, la pensée de leurs familiers qui vivaient les combats du front ? Car là est bien l'essentiel : comment ont-ils fait, combattants et civils, pour « survivre » à la guerre ?

On le sait :
la guerre avait été largement refusée avant 1914 ;
elle le sera massivement après 1918 ;
mais elle le fut beaucoup moins entre ces deux dates.

Stéphane Audoin-Rouzeau⁷¹⁸

La Grande Guerre sur la zone rouge du front occidental :

Survivre dans et hors du canton de La Bassée de l'été 1914 à novembre 1918

II Les aspects quotidiens

Des mots, inusités auparavant, apparaissent avec la guerre : évacués, réfugiés, « boches », poilus, *Ersätze*. Ils sont les symptômes des situations nouvelles vécues de l'été 1914 à novembre 1918. Ces situations sont communes pour tous les habitants des départements occupés de France et des fronts mondiaux confrontés à la guerre. Elles prennent pourtant un relief particulier dans le canton de La Bassée du fait, d'une part, de la permanence des lignes qui n'ont pas bougé durant les quatre ans du conflit, et d'autre part, de l'ampleur des évacuations au sein de la zone rouge.

Evacués.

La bataille de La Bassée d'octobre 1914 effraie les habitants du canton qui n'ont jamais vu tirer sur un autre soldat à quelques mètres de chez eux. Nombreux sont ceux qui fuient. Ceux qui le peuvent. Madeleine Delerue quitte Illies dans la Delage conduite par son chauffeur. Madeleine a été l'une des premières évacuées, et une évacuée « de confort », partant en voiture automobile, accompagnée de ses malles et de ses bagages, sûre de trouver une destination à l'autre bout de la route. Mais la foule des autres ?

A Fromelles, le canon se faisait entendre de plus en plus près, et les obus commençaient à pleuvoir de-ci de-là dans le Haut et le Bas de Fromelles. Dès lors, l'évacuation de la population fut envisagée comme bientôt inévitable. D'abord libre et volontaire, au gré des

⁷¹⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, préface pour Galit Haddad, *1914-1919, ceux qui protestaient*, Paris, Les belles lettres, 2012, p. 7.

habitants menacés dans leur vie, elle fut, aux environs de la Toussaint 1914, rendue obligatoire de par la volonté des Allemands qui occupaient les tranchées creusées dans Fromelles.

A la fin de 1914, le village était pratiquement devenu inexistant, vidé de ses habitants. Seules, quelques rares familles, comme celle des Boidin-Dugrain, à la Sotte-Rue, s'entêtèrent à rester quand même, malgré les menaces de l'envahisseur et les dangers que leur vie pouvait courir. Ils s'en allèrent les derniers de Fromelles dans les premiers mois de 1915.⁷¹⁹

Les évacués partent avec leurs effets, leur nécessaire, leurs souvenirs, le tout posé sur un chariot tiré par les chevaux de la ferme pour ceux qui disposent encore d'effets, du nécessaire, de souvenirs, de chariot et de chevaux. Beaucoup ont vu leur maison et leurs affaires incendiées, leurs moyens de transports réquisitionnés, les gens qui pouvaient les aider à entreprendre une telle migration absents, mobilisés, partis déjà dans le sauve-qui-peut général. Alors, c'est la débrouille pour quitter les territoires envahis⁷²⁰. Les autres parviennent à passer par les champs et à rejoindre Haubourdin ; ils seront dans la France occupée par l'Allemagne mais avec la population locale maintenue sur place. Ils tirent leur landau, leur charrette, leur voiture à bras le long de la RN 41 et allongent la cohorte des évacués belges et lillois qui descendent « vers le sud », cherchant à avancer le plus loin possible à pied. Les derniers qui n'ont pas su, ou pas pu, tout laisser sont bloqués, là, dans le canton devenu allemand et c'est l'occupant.

Ces évacués, ces « ils » dont on parle, dont on vient de voir la diversité, les parcours, les fortunes diverses, sont en réalité des « elles », des femmes qui doivent, qui savent, se prendre en charge. Elles et l'ancienne génération qui habitaient les maisons familiales. Elles et les enfants jeunes. Les autorités occupantes, au lieu de parler d'évacuation, emploient le mot plus *korrekt* de « rapatriement ». Ces « rapatriements » forcés concernent « les indigents, les indésirables, les bouches inutiles », les habitants qui ne peuvent fournir la main d'œuvre requise par l'armée allemande.

Réfugiés.

Etre réfugié, c'est être arrivé.

Les évacués arrivent quelque part où on les désigne comme réfugiés, là où le sort et l'Etat ont bien voulu pourvoir à leurs besoins élémentaires. Les réfugiés passent le reste de la guerre, quatre ans, cinq ans si l'autorisation de rentrer ne vient pas, dans des lieux non choisis, des havres de hasard. Ce peut être en Hollande, en Angleterre, en Belgique libre. Ou bien dans le Lot-et-Garonne, l'Isère, le Morbihan. Les derniers vivent à Paris.

Car les réfugiés sont installés dans des logements à eux, mais chez les autres. Ils reçoivent une carte spéciale leur donnant droit à une allocation journalière ainsi qu'un sauf-conduit qui les assigne jusqu'à nouvel ordre dans le lieu qui leur est attribué. Obligation ensuite d'avertir les autorités françaises de tout changement de domicile. Si les réfugiés sont aussi encadrés, bien que, femmes seules, enfants en bas âge ou vieillards, ils ne soient pas une source de trouble à l'ordre public pour les autorités locales, c'est que leur installation et les frais que cela entraîne créent une gêne dans les communes d'accueil. Ils doivent être logés, mais aussi vêtus et nourris. Or les organisations charitables et les particuliers voient affluer nombre de personnes, nécessiteuses par définition, et qui excèdent les capacités de bienfaisance de ces communes désignées.

⁷¹⁹ J Van Agt, *Le village de Fromelles*, Fontenay-le-Comte, Lusseau Frères, 1943, p. 50.

Remarque : cette annotation du chanoine van Agt semble contredite par le fait que les observateurs internationaux, arrivés à Fromelles en octobre 1918, trouveront sur place des habitants cachés chez eux, n'ayant pas déménagé de toute la guerre.

⁷²⁰ Madeleine Delerue, Entretiens.

Suite à la création, le 28 octobre 1914, de l' « Office central de placement des chômeurs et réfugiés »⁷²¹, les maires sont tenus à héberger, chauffer et sustenter les personnes qui leur sont désignées pour être placées dans leur périmètre communal. S'ensuivent des divergences de points de vue, des agacements compréhensibles de part et d'autre, des moments d'intolérance qui soulignent davantage le climat tendu de la France en guerre que le rejet proprement dit des personnes accueillies.

« Boches ».

Certes, les Boches⁷²² avaient déjà combattu en France et contre la France lors de la guerre de 1870, mais ce n'était pas dans le Nord, pas dans le canton de La Bassée. Alors, avec les Boches, les liens n'étaient pas distendus : les manufacturiers de l'industrie betteravière leur achetaient des générateurs puissants ; les fermiers des grandes exploitations leur prenaient des engrais ; les représentants de commerce sillonnaient indifféremment les routes de l'Europe du Nord, passant sans problème d'Allemagne à la région lilloise, d'Angleterre en Alsace, des Pays-Bas à la Lorraine. L'animosité ne primait pas. On a vu que François Sauvage, au collège de La Bassée, apprenait la langue allemande pour passer cette option-là au bac durant l'été 1914, et qu'il prenait plaisir à étudier la culture allemande.

Ce qui a fait que le mot « boche » est devenu synonyme d'ennemi intransigeant, d'adversaire irréductible, c'est quand les occupés du début de la guerre ont vu tous les pouvoirs locaux transférés à l'armée allemande qui avait la haute main sur les civils encore présents : chacun rapporte à Illies, des années et des années après la guerre, combien les gens ont été choqués par le comportement des militaires occupants, attablés dans l'estaminet de la place, et qui se sont moqués de l'instituteur qui boitait en le faisant danser dans la salle devant eux⁷²³. Ce petit fait anodin, qui n'a duré que quelques minutes probablement, qui n'est l'acte que de trois ou quatre soldats pas du tout représentatifs, sans doute, de tout leur régiment, est pourtant celui que l'on se raconte. Le « boche », c'est celui qui montre du dédain pour les petits.

Poilus.

Les jeunes gens français, dans la première décennie du début du siècle, soit à cause du contexte hygiéniste de retour à l'athlétisme, soit par imitation des visages britanniques sans pilosité faciale, devenaient de plus en plus glabres⁷²⁴. La mobilisation de l'été 1914 a tout changé. Du jour au lendemain, les soldats sont devenus tous poilus. Et le mot a signifié l'homme viril, pour l'arrière.⁷²⁵ Le poilu, c'est la *furia francese*⁷²⁶, le combattant plein de bravoure

Pourtant, peu de photographies familiales gardées précieusement comme témoins de ces années difficiles montrent le soldat paré de sa barbe : les poilus que se font tirer le portrait sur le front, à l'arrière, dans les cantonnements de repos, en pose ou au naturel dans un groupe en action ne sont pas barbus ; les permissionnaires sont tous rasés ; les hommes qui se font plaisir en exhibant leur pilosité montrent une moustache très soignée, petite, redressée aux deux extrémités par un geste habile exécuté au fer chaud. Peu de documents attestent que le poilu est bien poilu.

⁷²¹ ADN, 9 R 1513, Comité du Secours national des dix départements envahis, créé à Paris, 25, rue de Dunkerque.

⁷²² Rigaud, *Dictionnaire de l'Argot moderne*, 1881

⁷²³ Madeleine Delerue, *Entretiens*.

⁷²⁴ G Lenotre, *Annales* n° 1836, 1^{er} septembre 1918.

⁷²⁵ Odile Roynette, *Les mots des tranchées*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 128.

⁷²⁶ *Furia francese* (fureur française) est une expression due aux Italiens qui montre que le nombre ne fait pas la bravoure puisque les Français du roi Charles VIII, en dépit de leur insuffisance numérique, remportent la victoire de Fornoue contre la Ligue de Venise le 6 juillet 1495.

Ersätze.

Un *Ersatz* est un produit proche, mais de moindre qualité ; c'est un produit de substitution qui remplace l'original, en moins bien. Le mot, d'origine allemande, a, dès le début de la guerre, en France, signifié que l'on entrait dans un moment difficile. Les réquisitions de toute nature exigées par l'armée d'occupation ont diminué les produits habituels qui ont dû être remplacés par d'autres, dénaturés et déformés. Et, à la jonction de ces deux entités, la France et l'Allemagne, se trouvent les terres occupées. Le canton de La Bassée fait partie de ces espaces à *Ersätze* du fait que les occupants allemands ont réquisitionné sur place, pour leur propres besoins, les biens de consommation des habitants, et que les occupés ont quasiment tout livré.

Le système des réquisitions est en place dès la fin de 1914, juste après l'invasion du canton. Les Allemands recensent toutes les matières premières et tous les produits manufacturés des territoires occupés. Tout ce qui est inscrit peut être réquisitionné : linge, meubles, matelas, bouchons de liège, vin, outils, métaux, bois, ustensiles de cuisine, cuir, caoutchouc. Et plus encore sont pris, pour leurs métaux, les fils électriques des enclos de pâtures, les statues des particuliers, des églises, des places publiques, les tuyauteries des maisons et des établissements privés et publics, les machines des usines, le zinc des gouttières. La laine des matelas est expurgée. Les vergers sont abattus, les bois sont coupés, les forêts sont dévastées. Et s'il reste quelque chose, un arriéré de récolte, un sac qui traîne, c'est confisqué par les militaires des *Etappe*.

Les journaux⁷²⁷ fourmillent d'idées sur comment faire un café avec des racines de pissenlit, sur comment guérir une plaie avec des feuilles séchées en cataplasme, sur comment faire durer l'huile de sa lampe-tempête. Et la débrouille devient un sport qui se pratique sous le regard inquisiteur des hommes de la *Kommandantur* de La Bassée⁷²⁸. Les *Kommandanturen* sont installés à proximité des habitants pour les voir vivre et mieux contrôler leurs activités. Parmi eux, les moins appréciés sont le *Landwache*, le chef de culture qui vise les récoltes des champs et des jardins pour prélever de lourdes parts, et le sergent d'inspection qui est chargé des réquisitions et des fouilles. Ces hommes, des militaires mais aussi des civils allemands dépêchés exprès pour ces tâches, sont logés dans des maisons dont les propriétaires sont expulsés à partir du moment où les hommes de l'*Etappenkommandantur* l'ont jugé ainsi⁷²⁹. Les fraudes aux déclarations sont également sévèrement sanctionnées ce qui fait que police, contrôle de la circulation, réquisition, répression, surveillance, infraction, amende, sanction évoquent le mal être du survivre dans un territoire occupé.

Car il est bien des façons et des lieux pour survivre à la guerre.

Les habitants du canton ont eu trois lieux de survie pendant la guerre : le canton lui-même en zone contrôlée par les Allemands, pour ceux qui, occupés, y seront maintenus durant quatre ans ; la zone britannique contiguë au canton où bien des évacués ont trouvé à être hébergés ; et la France dite libre où la plupart des autres évacués se sont vu attribuer qui un logement à Paris, une mansarde à Gaillon, une dépendance quelque part dans le centre, le sud, ailleurs, qui un travail manufacturier dans une usine à balais, un emploi de tailleur, des heures dans les champs. Mais quelque soit le contexte, le lieu, les conditions, ce sont des femmes souvent seules et chefs de famille, des enfants emmenés brinquebalant sur des routes et dans des communes à découvrir, des personnes âgées et à charge qui forment ces habitants désemparés, connus sous le terme générique d'occupés ou de réfugiés, mal connus dans leurs souffrances.

⁷²⁷ *Journal des réfugiés, op. cit.*

⁷²⁸ Religieuse anonyme de La Bassée, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915*.

⁷²⁹ Gustave Barrois-Brame, *Journal, op. cit.*

Quant aux militaires, les mobilisés originaires de France, ou les hommes de Bavière, d'Alsace, de Thuringe ou de Saxe occupant le front face au val de Lys, ou les hommes de l'armée britannique, ils forment trois mondes. Trois faces d'une même réalité combattante. Et ces gens mêlés, ces nations enchevêtrées dépassent le qualificatif de guerre « européenne »⁷³⁰, pour entrer dans celui de guerre mondiale.

Le canton de La Bassée s'est, semble-t-il, bien adapté pour survivre à la guerre. Un survivre qui outrepassa tout le reste, y compris la protestation contre la guerre : ainsi que l'analyse Galit Haddad⁷³¹, le « front intérieur » contestataire n'a guère de prise sur ceux dont la préoccupation essentielle est la survie au quotidien.

Cela amène trois questionnements. Le premier : quel a été le quotidien des civils issus du canton de La Bassée durant la période d'août 1914 à novembre 1918 ? Le second : quels sont les aspects quotidiens de la vie des soldats en guerre, Allemands, Français et alliés ? Le troisième : quelle est l'expérience au quotidien du corps en guerre pendant la Grande Guerre ?

⁷³⁰ Chen Sanjing, *Huagong yu Ouzhan* (*Ouzhan* = guerre européenne), Taipei, Zhongyang yanjiuyuan jindaishi yanjiusuo, 1986. L'intitulé de cet ouvrage *Les travailleurs chinois et la guerre européenne* est traduit de façon erronée : *Les travailleurs chinois et la première guerre mondiale*. (Remarque de Li Ma, maître de conférence, ULCO, France).

⁷³¹ Galit Haddad, *1914-1919, Ceux qui protestaient*, Paris, Les belles lettres, 2012, p. 110-111.

Les individus représentent bien plus qu'eux-mêmes.
Chacun,
à sa manière,
exprime quelque chose de collectif
dont il ne peut s'abstraire.

Pierre Bourdieu⁷³²

Les aspects quotidiens :

Chapitre 7

Les fronts intérieurs d'août 1914 à novembre 1918 : les civils occupés, évacués et réfugiés

Yvonne Gille-Lecompte était à Wimereux juste avant que la guerre n'éclate. Elle était en service auprès des Lemaire de Roubaix qui, comme chaque été, passaient les beaux jours dans leur résidence de cette station balnéaire de la Manche, réputée pour son bon air. Yvonne poussait la voiture de Joseph, l'aîné des enfants, qui, un peu pâle, reprenait des forces au contact de l'iode et du vent du large. Elle avait « cherché une maison », comme on disait quand une jeune fille voulait entrer en service dans une famille bourgeoise, et les Delerue, fermiers et industriels à Illies, lui avaient proposé leurs propres cousins, installés à Roubaix. Les Lemaire étaient arrivés à Wimereux avec leurs malles et leurs fournitures pour tout l'été, ainsi qu'avec leur personnel, dont Yvonne, qui logeait sur place avec eux.

Le jeudi 30 juillet, Yvonne avait noté dans son carnet : « Jeudi 30 juillet 1914. Je rentre de Wimereux. Les bruits de guerre me pressent de rentrer à Lille malgré les insistances de Jeanne. » Yvonne, en effet, si elle consacrait du temps à promener Joseph sur l'élégante promenade où les couples défilent en toilette sur la digue, était surtout employée pour être au service de Madame, c'est à dire de Jeanne Lemaire.

J'étais la femme de chambre des Lemaire de Roubaix. J'étais la personne de confiance de Madame. Je l'appelais Jeanne. Elle était en face de moi. On cousait et on causait. Quand les Lemaire partaient en voyage, et que je les accompagnais pas, je surveillais les domestiques. Justement, pendant le mois de juillet 1914, j'étais avec eux à Wimereux. J'allais rester là tout l'été et eux avaient le projet d'effectuer un grand déplacement. Et puis il y a eu les bruits de guerre. « Qu'est-ce que vous allez faire ? m'a demandé Monsieur Lemaire. Venez avec nous. Ou bien vous rentrez à Illies ? »

⁷³² Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

Pour la journée du vendredi 31 juillet, elle écrit : « Les nouvelles sont très inquiétantes. Des bruits de guerre circulent. » Ainsi, quand l'ordre de mobilisation a été apposé le samedi 1^{er} août 1914 à 17 heures, la nouvelle a été accompagnée d'un « Ca y est, c'est affiché » qui montrait que le signal de la guerre était attendu⁷³³. Déjà depuis deux jours, Yvonne était alertée puisqu'elle avait noté que les affaires se gâtaient sur l'horizon de sa tranquillité en bord de mer. Dans son carnet, Yvonne a écrit : « Je ne suis pas partie avec eux. Je suis rentrée à Illies. »⁷³⁴

Les premiers éléments du cheminement d'Yvonne Gille-Lecompte dans la guerre montrent que le fait de se trouver, ou non, dans le canton au moment de la déclaration de guerre et ensuite de choisir, ou non, de rester dans le secteur allemand, sont et seront des moments de libre-arbitre. Il est important de savoir en effet que les épisodes du quotidien des civils, depuis la mobilisation jusqu'à l'armistice, sont des options personnelles, ou des choix à plusieurs, et que la guerre des civils, si elle présente bien des aspects subis, offre aussi, tout au long des quatre années, des opportunités d'indépendance d'esprit, de liberté d'idée, d'autonomie de parcours. Le but de ce récit d'entrée en guerre, par le biais d'Yvonne Gille-Lecompte, est la mise en avant du phénomène invasion-évacuation, en insistant sur la donnée essentielle que tout civil du canton, tout en ne maîtrisant pas totalement ses jours de départ, ses choix de déplacement, ses compagnons de route ou ses familiers avec qui rester sur place, était foncièrement libre de ses options. Comme Yvonne, d'autres habitants du canton ont fait des choix : certains ont évacué, mais sans que l'on sache exactement quand a eu lieu leur départ, avec quels moyens de locomotion, avec quels compatriotes, en payant éventuellement quel prix à un passeur, en rejoignant quel groupe, et pour quelle destinations successives ; d'autres sont restés en zone allemande, habités par des mobiles qui nous sont inconnus ; d'aucuns ont préféré la proximité : la vallée de la Lys, la région de Saint-Pol sur Ternoise, le coin de Lillers.

Ce phénomène de choix – ou de refus – de mobilité interrégionale des civils durant la guerre est à prendre en compte pour peindre le tableau d'ensemble des évacuations, restituer leur environnement social et culturel ainsi que les réseaux tissés aux différentes échelles locales côtoyées par les personnes qui ont affronté la guerre de ces façons-là. Le but de cette centration sur Yvonne Gille-Lecompte, et sur quelques autres habitants, sert à approcher l'individu, à faire apparaître son singulier, à sentir la confrontation des « je » et la comparaison des *ego* qui, bien sûr, se poursuit en dépit de la guerre. Des cas particuliers, issus de sources privées, ici des entretiens et des journaux personnels, familiarisent avec le quotidien de la guerre qui fut « réceptacle au carrefour d'événements, de courants ou de mouvements que le récit de vie rend plus tangible. »⁷³⁵

Yvonne, mais aussi Céлина, Célestine, Marie-Louise, Palmyre, Hermance. Les femmes, emmenant enfants et vieillards avec elles, ont eu des façons de survivre qui, pour être libres, n'en sont pas moins conditionnées par leur vécu antérieur. Leur endurance et leur prise en main étaient déjà inscrites dans les travaux des champs à mener, leur assurance face aux demandes des patrons, leur capacité à gérer des familles pendant que les parents et/ou les conjoints étaient occupés autrement. Ces habitants du canton, victimes des aléas et des vicissitudes de la guerre et auteurs de leur propre destin par leur choix de partir ou de rester, ces individus-acteurs, sont le produit de leur époque. Il est certain que les petites exploitations des planteurs de tabac, les usines certes modernes mais de taille modeste par rapport à leurs homologues de Roubaix-Tourcoing, les échoppes des artisans qui s'enrichissent des commandes locales, ce monde économique conventionnel, adapté et

⁷³³ Jean-Claude Boulanger, *La Grande Guerre dans notre région, 1914, de la Guerre de mouvement à celle de Position*, Liévin, L'Artésienne, 2005.

⁷³⁴ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.

⁷³⁵ Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.

prospère, ont créé une mentalité qui permet aux femmes, aux hommes, aux enfants, une acclimatation aux circonstances de la guerre. Ainsi les parcours des habitants du canton offrent une mise en perspective qui confronte des processus généraux et qui indique les enjeux de ces conduites individuelles. Il s'agit de partir des réalités d'un territoire, le canton de La Bassée, pour accéder à l'échelle des civils embarqués dans la Grande Guerre et pour en déchiffrer les implications : à la fois la singularité d'un petit pays dans l'histoire nationale et européenne, et la vocation exploratoire de cet objet d'étude pour atteindre la complexité de ce que fut la vie quotidienne des civils durant les quatre années du conflit.

Comment les civils du canton de La Bassée (surtout des femmes) ont-ils vécu l'occupation allemande d'octobre 1914 à octobre 1918 dans les communes sous autorité allemande ? Comment ceux qui ont fait le choix du secteur britannique, ou qui s'y sont trouvés par hasard, ont-ils réagi dans ce curieux contexte de proximité du front et d'impossibilité de retourner chez eux ? Comment, enfin, les personnes rapatriées en France libre ont-elles réussi à recomposer ailleurs une existence dénuée de véritable chez soi ? En quoi ces trois types de parcours, transférables au pluriel des comportements des civils en guerre, permettent-ils de dire que les habitants du canton, acteurs de leur propre histoire et créations de leur époque, sont à la fois un reflet national et une spécificité locale ?

I. Les civils occupés sous autorité allemande sur le front du canton de La Bassée

« Durant presque la totalité de la guerre, le village fut aux mains des Allemands. »⁷³⁶ Le chanoine van Agt, curé de Fromelles, en une remarquable économie de mots, dit l'essentiel : les villages du canton de La Bassée ont connu une entière occupation étrangère de quatre années, d'octobre 1914 à octobre 1918, soit « presque la totalité de la guerre ». Lieu du front, lieu des combats violents de Neuve-Chapelle, de la côte d'Aubers et de la bataille de Fromelles, lieu des tranchées allemandes en lignes et des blockhaus, le village de Fromelles a été en grande partie vidé de ses habitants dès la fin de 1914. Les premiers qui y sont revenus, au cours du premier trimestre 1919, « eurent bien du mal pour reconnaître l'emplacement exact de leur ancienne ferme, de leur ancienne maison. Les routes elles-mêmes étaient méconnaissables, traversées de tout côté par des tranchées et creusées de profonds entonnoirs remplis d'eau. Les champs, dans un état aussi lamentable, avaient été littéralement « labourés » par la mitraille, troués de nombreux éclats de bombes et d'obus, et recouverts d'un tas de fils de fer barbelés. »⁷³⁷ Comment, dans ces conditions d'affrontement et de ruines, une présence de civils aurait pu être possible ? Il est donc des communes qui ont dû être vidées de leurs habitants sur ordre des militaires occupants. Fromelles est une des cinq bourgades du canton à avoir subi ce sort. Les cinq localités sont, du sud au nord de la ligne du front, La Bassée, Illies, Herlies, Fromelles et Aubers. Elles correspondent au versant Lys du talus des Weppes.

1) Le front intérieur : une partie du canton occupé

⁷³⁶ J. van Agt, *Le village de Fromelles, op. cit.*, p. 51.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 60.

Dans six communes du canton, les civils ont dû cohabiter avec les occupants allemands dans des conditions parfois difficiles et délicates. Leur maintien sur place est souvent le fruit d'un choix raisonné : rester dans sa maison, dans son chez soi, voir venir les événements ; mais leur obstination à demeurer a pu aussi être due à une décision trop tardive, trop exigeante : à force de tergiverser, de chercher toujours une opportunité meilleure ou des compagnons de route plus adaptés, certains ont été empêchés de quitter la commune. Lorsque les départs et les regroupements familiaux, facilités par l'entremise de la Croix Rouge, n'ont plus pu s'opérer, dès le printemps 1915, toute évacuation s'est avérée très difficile, voire impossible à organiser. Ces six communes ont donc beau avoir été privilégiées avec des destructions moindres car situées en seconde et même en troisième ligne, elles ont été sinistrées d'une autre façon, en endurant une occupation de quatre années. Ce sont Salomé, Hantay, Marquillies, Wicres, Fournes et Sainghin. Ces six localités sont certes moins exposées que les cinq autres ; il n'empêche que la vie sous occupation étrangère aura été une très lourde épreuve.

Quand l'opération *Georgette*, au printemps 1918, met en danger la zone toute entière, les civils de ces six bourgades se voient aussi intimer l'ordre de quitter le canton. Avec la guerre qui se termine, c'est donc tout le canton qui est vidé de ses habitants, les onze communes étant évacuées en quasi totalité, les unes en octobre 1914 ou au printemps 1915, les autres à trois ou quatre ans d'intervalle en avril 1918. Une sorte d'égalité finale, qui n'en est pas une puisque le départ des occupants ne s'est pas soldé, comme dans les localités du versant Lys du canton, par une razzia comparable sur les métaux, les engins agricoles, les matériaux de toute sorte qui ont rendu le paysage lunaire et les dépravations monstrueuses dans les villages de la zone rouge. « Quand, le 15 novembre 1918, l'inspecteur des régions dévastées par la guerre passa à Fromelles, il ne vit qu'une femme qui sortait d'un abri. Dans le village désert, elle avait l'aspect d'un revenant ou d'un fantôme. Fromelles ne semblait plus devoir revivre. Pourtant, l'un après l'autre, les Fromellois sont rentrés au village. »⁷³⁸ Le même inspecteur, traversant Marquillies, à un ou deux jours d'écart, écrivit : « A peine quelques trous d'obus, mais toutes les terres sont immédiatement cultivables. » La sortie de guerre mettra forcément plus de temps à rétablir une vie normalisée dans les localités proches du front que dans les autres, immédiatement redémarrables. Il y a donc bien plus que des nuances entre les deux types de communes. Il s'agit d'en rendre compte car ces écarts se rencontrent également dans les dix départements envahis, voire Belgique ; leur étude tend donc à montrer à la fois l'universalité des dégâts physiques et moraux dus à la guerre, mais également leur inégale répartition qui laisse une forte impression d'amertume, pendant et après la guerre.

L'occupation étrangère des habitants du canton pendant la Grande Guerre connaît plusieurs phases et modalités successives: 1- Les onze communes sont envahies mais la plupart des habitants peuvent choisir de rester ou de partir volontairement, personnellement ou en famille, jusqu'en décembre 1914. 2- Pourtant, sur ordre allemand, certains sont tenus de quitter les lieux durant la bataille de La Bassée d'octobre-novembre 1914 à cause de l'exposition aux tirs et aux coups de feu. 3- Durant l'hiver 1914-1915, les occupés ont le choix de rester dans les zones arrière du front et d'être nourris grâce à l'entregent de la Croix Rouge et des comités d'aide, ou de partir, mais avec l'autorisation des occupants. 4- Le printemps 1915 voit se préparer de nouvelles batailles ; aussi les Allemands forcent les habitants des villages du versant Lys à quitter leur logement. La dichotomie s'installe durablement entre les deux côtés de la RN 41 : villages vidés pour Pâques 1915 sur la première ligne du champ de bataille, d'une part, et population maintenue dans les communes du territoire de repos, à l'arrière, jusqu'en avril 1918. 5- Les

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 60.

habitants occupés sont astreints à résidence et ne peuvent quasiment plus ni partir, ni se déplacer, sauf en rares convois de rapatriement durant 1916 et 1917. 6- Les populations occupées sont à leur tour contraintes à l'exil pendant les derniers mois de la guerre depuis l'opération Georgette, au printemps 1918, jusqu'à l'armistice, en novembre 1918. 7- Fin 1918 et début 1919, les réfugiés effectuent des retours parfois spontanés, le plus souvent encadré, dans les onze communes du canton. Ils réoccupent leurs maisons, quand elles sont encore habitables. 8- 1919, 1920, voire 1921-1922, le retour d'exode peut s'effectuer si l'autorisation est signée par les autorités compétentes. Elle ne l'est que pour ceux qui ont un cadre débarrassé des mines, des obus, des tranchées, des fils de fer barbelés, des débris et des ruines. Certains mettent trois ans avant de retrouver leur localité.

L'occupation est par conséquent un phénomène multiforme, différent selon les périodes de la guerre et selon le degré d'exposition des habitants. Des exemples individuels et des parcours familiaux, depuis le début de la guerre jusqu'à la fin, permettront de suivre la chronologie des événements et la typologie des évacuations.

Septembre 1914. Céline Lefebvre : un départ choisi pour le Pas-de-Calais dès le début de la guerre.

On a pris la route. On a quitté Illies à pied et avec un chariot pour les objets usuels à sauver et à emmener. On s'est dirigé vers l'ouest, à rebours du lieu d'où les Allemands devaient arriver. Et on a trouvé à se loger à Roquetoire, dans le Pas-de-Calais, « chez des braves gens » qui ont accueilli les infortunés qui se présentaient à leur porte pour demander une place pour dormir à l'abri.⁷³⁹

Octobre 1914. Célestine Caron : un départ forcé sous les obus britanniques et une prise en charge par l'armée allemande.

Au hameau de Lannoy, dans le bas d'Illies, c'est territoire ennemi depuis plusieurs jours. Les Allemands sont là. Les fermes se situent dans la zone des tirs des Britanniques, alors les Allemands décident d'évacuer tout le monde qui y habite encore. Il y a ceux de chez Caron, Célestine, Rosalie et maman Cynthe ; et nous : maman Clémence, marraine Rosa, ma tante Aimée, ma tante Léontine ; et aussi Hermance Bavière et Hélène Degorre. Hermance et Hélène se sont jointes au groupe parce qu'elles étaient seules. Les parents Bavière se sont sauvés quand les Allemands sont arrivés. Ils ont réussi à pas être pris. Hermance et Hélène, elles, se sont cachées sous leur lit. Et, quand enfin elles sont sorties, les parents étaient partis. Elles étaient seules ; alors, elles se sont rapprochées des autres. Donc il a fallu évacuer Lannoy sous la direction des Allemands. Le groupe de femmes est parti à travers champs. Chaque fois qu'il y avait un obus anglais qui sifflait, les Allemands faisaient coucher tout le monde à terre ... et ma tante Célestine était enceinte pour le mois d'octobre ! Finalement, en mettant le temps qu'il fallait, les femmes sont arrivées à Marquillies. Tous les évacués étaient rassemblés par les Allemands à la ferme Barrois. Il y avait là Berthe Leroux avec ses deux petits. Elle savait déjà que son mari était tué, que sa ferme était réquisitionnée, que ses bêtes couraient partout et que les obus pleuvaient au milieu de ses bâtiments.⁷⁴⁰

Octobre 1914, Gustave Barrois-Brame : un maire qui restera dans sa commune tant qu'il lui sera permis de demeurer auprès de ses administrés.

A Marquillies, peu de gens ont quitté le village, 196 personnes tout au plus, en particulier les 150 mobilisés⁷⁴¹.

⁷³⁹ Céline Lefebvre, Entretiens (années 1970).

⁷⁴⁰ *Ibid.*

⁷⁴¹ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, p. 12.

Octobre – novembre - décembre 1914. X, d'Illies, réfugiée à Chazelles sur Lyon : une femme-témoin des sinistres, des bombardements et des ruines du canton.

Nous avons passé bien des choses. Nous sommes restés depuis le deux octobre avec les Allemands. Le dix-sept octobre, on a bombardé le village. Nous étions dans la cave de chez Maria Rigaut. Tout à coup, deux uhlands sont arrivés et nous ont dit de partir au moulin. Et nous avons été chez Mont, le briqueteur. Dans la cave, nous étions là plus de cinquante personnes. Mr le curé a donné la bénédiction. On ne croyait plus remonter de la cave. Ensuite, nous sommes partis à Salomé où nous avons dormi une nuit. Le matin, nous avons été à Billy-Berclau où nous sommes restés huit jours. Nous avons vu cela aussi : La Rouge-Debout est brûlée, chez Delbarre, chez Cadet, chez Vonneville, la maison de ta tante, chez Masure-Caillet, chez Bavière, chez Lésa Lévecque, quatre maisons du coron de chez Mont le briqueteur. Il n'y avait plus de maisons brûlées quand nous sommes partis, seulement celles-là.⁷⁴²

Hiver 1914-1915. Yvonne Gille-Lecompte : une femme-témoin des combats et des meurtrissures psychologiques rencontrées dans le canton.

Je suis partie trois fois de la commune d'Illies. Trois fois, je suis revenue à travers les obus. J'allais voir vers Fournes et vers Salomé mais aussi du côté du calvaire où les soldats se battaient à la baïonnette. Finalement, je suis partie chez ma sœur aînée à Tourcoing. Son mari était clerc de notaire. Il était très myope. Il a donc été renvoyé par les Allemands qui n'ont pas su l'employer ; mais lui n'a pas réussi à repasser la ligne et à rentrer chez lui. Il est allé à Boulogne-sur-Mer remplacer un notaire, ami de classe, mobilisé à la guerre. Encore une famille séparée.⁷⁴³

Pâques 1915. Alexandre Crespel : un maire pris en otage par l'autorité militaire allemande.

Alexandre Crespel est sans doute le personnage public le plus important dans la vie politique du canton de La Bassée durant la guerre : il est docteur en droit et industriel prospère ; il occupe plusieurs fonctions politiques, conseiller d'arrondissement depuis 1895, et maire de La Bassée depuis 1898 ; il est celui qui s'est impliqué le plus dans l'aide à l'évacuation des habitants de son canton. La Bassée reçoit l'ordre d'évacuation de sa population le 4 avril 1915, le jour de Pâques ; la veille, le samedi 3, Alexandre Crespel ainsi que le doyen, le supérieur du collège et deux autres habitants sont convoqués par les Allemands et pris en otage. Ils sont emmenés en train le 4 avril 1915 à 19 h, soit deux heures avant le reste des habitants. Alexandre Crespel est alors assigné à résidence à Lille.⁷⁴⁴

Pâques 1915. Religieuse anonyme : une femme-témoin des blessures engendrées par les combats et actrice du soutien à la population comme aux soldats.

La veille de l'évacuation, les habitants sont avertis officiellement de se préparer au départ. Les Allemands tentent de garder le secret pour éviter tout acte de contestation à cette décision. Le dimanche de Pâques, la population est avertie à midi que la ville sera évacuée de ses civils avant le soir. Les Basséens sont rassemblés à 20 h sur le quai de la gare. Seuls quelques habitants ne vont pas être évacués ce soir-là, notamment les orphelins et les vieillards de l'hospice. A 21 h, le train se met en marche : il a fallu attendre la nuit pour éviter que le convoi ne soit attaqué. Il s'arrête à Templeuve d'où la population est ensuite conduite à Genech. (C'est sur cette arrivée à Genech que se termine le témoignage de cette religieuse).⁷⁴⁵

⁷⁴² Anne Demesteere (lettre retranscrite par), in *Autrefois*, n° 78, juin 2005, p. 20.

⁷⁴³ Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens..

⁷⁴⁴ Benoît Varez, « Alexandre Crespel, le maire de La Bassée », dans *Louise, Paul, Clemens, Drabble, Des femmes, des hommes et la guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 64-65.

⁷⁴⁵ Religieuse anonyme de La Bassée, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915, op. cit.*

Fin 1915-1916-1917. Philibert Mahieu : un témoin des accommodements entre occupants et occupés.

Les allocations sont distribuées, les vivres ne manquent pas et la population conserve le plus grand calme et le plus grand courage. Chaque habitant touche 190 grammes de farine et un boulanger cuit pour tout le village. Marquillies souffre peu des bombardements. Les fermes hébergent beaucoup de soldats ; le pillage se fait surtout dans les fermes inoccupées. Les fermiers restés labourent et récoltent tant bien que mal. Les jeunes et les hommes valides restés au village n'ont pas été envoyés en Allemagne grâce à Mr Barrois qui agit pour le sort de notre village depuis Lille. Une prairie, attenante au cimetière, conviendrait bien pour son agrandissement, mais le propriétaire a évacué à La Gorgue, en zone libre. Le 9 juillet 1916, Henri Delemer, le nouveau maire, signale que sur 1196 habitants, il n'en reste que 840.⁷⁴⁶

(En récapitulant la situation, on constate que peu d'habitants de Marquillies ont quitté le village en 1917 : il ne manque qu'un tiers de la population, au sein de laquelle il faut compter les soldats mobilisés pour la guerre. Le phénomène de l'évacuation a peu touché cette localité avant le printemps 1918, de même que les communes riveraines de ce côté du canton.)

1918. Cécile Pannier : une femme-témoin de l'ordre d'évacuation allemand du printemps 1918.

En mars 1918, les Allemands nous firent évacuer dans de grands chariots sur lesquels nous gagnâmes la gare de Sainghin puis, par train, la Belgique.⁷⁴⁷

(Cécile Pannier, de Marquillies, rapporte sobrement ce que fut la grande détresse de toute la population du village et des communes voisines de devoir tout quitter, sur ordre allemand du 10 mars 1918 : ils avaient tenu en dépit de l'occupation durant près de quatre ans et voilà que eux aussi reçoivent l'injonction de partir, le secteur étant devenu trop dangereux. Comme les premiers qui avaient évacué il y a quatre ans, leur départ s'assortit de l'interdiction d'emporter plus de 30 kg de marchandises par personne.)

1918. Mélie Vasseur : une femme-témoin de l'évacuation vers la Belgique, « chez l'étranger ».

La mère, veuve, avait été évacuée, voici plus d'un an, vers la Belgique, avec le reste de sa couvée. Aujourd'hui, derrière la tribu, elle retournait au pays natal, raclant de son pied contourné la boue des mauvais chemins. Ils étaient las d'être loin, chez l'étranger, à l'étriqué dans deux pièces louées par charité, gênés et gênants et mal vus par la population où l'ennemi avait fixé leur exil. Le village était libéré. Un permissionnaire en avait donné l'assurance, qui revenait d'Herlies.⁷⁴⁸

De 1919 à 1922. Joseph Carle : un fermier-industriel, soldat puis évacué, témoin des affres du retour dans le canton dévasté.

Après une journée passée en famille à Aire, je suis parti en auto-stop pour Illies, en passant par La Bassée. Plus une maison debout ! A Illies, pareil ! De la maison, il ne restait que la façade opposée au front, le reste dégradant jusque par terre. Plus un seul habitant, ni à Illies, ni à La Bassée. Mr Henri Delerue, maire, préparait son retour à Illies avec une roulotte. C'était en hiver, en février 1919.⁷⁴⁹

⁷⁴⁶ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 17-20 (témoignages sur l'évacuation).

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 25.

⁷⁴⁸ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours, op. cit.*, p. 11-12-13.

⁷⁴⁹ Joseph Carle, Archives de la famille Carle (archives privées)

(Le retour ponctuel dans les communes sinistrées du front devient autorisé dès le 5 décembre 1918. Mais le retour massif mettra encore des années à s'effectuer à cause des sols minés et dangereux.)

Cette typologie des évacués montre que les classifications entre individus sont difficilement cernables : tout est dans tout. Les partants de la première heure et ceux de la fin, les évacués du Pas-de-Calais et ceux de la France libre ou de Belgique, les personnalités administratives et les religieuses infirmières, les femmes-témoins et les hommes faisant leur récit de la guerre, les modestes et les plus aisés, ceux qui racontent et ceux qui sont incapables de dévider le fil des événements. Bien des éléments rapprochent les uns des autres au point qu'il est plus prudent de parler des évacués, comme par ailleurs il est plus opportun de ne pas voir des types d'habitants occupés mais bien plusieurs facettes du même drame qui perturbe un petit pays et des habitants qui ne demandaient qu'à continuer leur vie sans combats à leur porte.

Le mécanisme de l'occupation dans le canton de La Bassée repose, on l'a vu, sur un choix, souvent individuel, de rester en pays envahi de l'automne 1914 jusqu'au printemps 1918. La situation, pourtant, n'est normative pour personne ; elle diffère tant selon les localités, les personnes, les périodes, qu'il n'existe pas de modèle d'une occupation « moyenne ». Considérons la diversité des individus occupés : ils ne sont pas partis avec les foules à pied sur la RN 41 en direction du sud pour former le long ruban ahanant sur les routes des mois de l'été et de l'automne 1914 ; ils n'ont pas intégré les trains des convois allemands de rapatriement, avec bagages contrôlés n'excédant pas 30 kg ; ils n'ont pas tenté de s'enfuir de façon illicite, en traversant les lignes et les champs. Ils sont restés, volontairement pour beaucoup. Pour les autres, c'est le deuxième cas, l'occupation est un phénomène imposé : certains, en effet, n'ont pas eu l'opportunité de partir. L'occupation, vue dans le cadre étroit des onze communes du canton de La Bassée, sur cette petite partie spécifique du front occidental français, est donc un terme ambigu qui désigne deux réalités très différentes : choix volontaire qui implique une cohabitation de deux mois ou de quatre ans ; obligation imposée de force à des individus pris au hasard. La situation du canton n'est en rien spécifique, au sujet des méthodes et des ordres de départ : les autres territoires du Nord occupé connaissant les mêmes contraintes⁷⁵⁰ ; les dix départements français sous occupation allemande subissent pareilles exigences⁷⁵¹ ; la Belgique voisine vit une pression identique.⁷⁵²

La réalité, surtout côté Deûle où les circonstances sont plus faciles avec des lieux moins proches du feu, est que la plupart des habitants ont fait le choix de rester chez eux. Les activités fonctionnaient mal, mais elles fonctionnaient. La messe n'était pas dite dans l'église, mais elle était dite. La médecine des hôpitaux n'était pas exercée par des médecins français, mais elle était exercée. Les enfants n'étaient pas scolarisés normalement, pris eux aussi dans les obligations des occupants, mais ils étaient scolarisés, parfois même pris en affection par les soldats qui leur offraient de menus cadeaux.⁷⁵³ Alors, avec de tels arrangements mentaux, l'occupation est restée supportable, les militaires allemands, si on considère les choses ainsi, n'étant pas en guerre contre la population civile. Le général commandant de l'armée allemande fait même placarder cet avis sur les murs des communes envahies du canton pour le rappeler :

Proclamation pour la zone des opérations

⁷⁵⁰ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18 France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.

⁷⁵¹ Philippe Nivet, *La France occupée 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011.

⁷⁵² Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18 France et Belgique occupées*, op. cit.

⁷⁵³ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies*, op. cit., p. 21.

L'autorité allemande, entrée en France et en Belgique, fait la guerre aux forces armées et non aux paisibles habitants de ces pays.

Elle garantit aux habitants et aux prisonniers de guerre une sécurité entière en ce qui concerne leurs personnes et leurs biens autant qu'ils ne se priveront pas, eux-mêmes, de ce privilège par des actes hostiles contre les troupes allemandes.

Tout acte hostile dirigé contre les personnes faisant partie de l'armée allemande, les personnes qui y sont attachées et contre les objets et matériaux appartenant à l'autorité militaire allemande ou pourraient être utilisés contre elle, encourra la peine de mort. Sera considéré comme acte hostile : toute lésion de la santé d'une personne, la destruction ou l'endommagement d'armes, d'effets d'équipement, de vivres, de médicaments, de matériaux de chauffage, de chevaux, ou de bétail, de fourrages, de voitures automobiles, d'essence, de matériel ferroviaire, de lignes téléphoniques.⁷⁵⁴

En fait, il est difficile, pour les habitants du canton, de bénéficier de la « sécurité entière en ce qui concerne leurs personnes et leurs biens » étant donné les lois de l'occupant. En octobre 1915, Alfred Garin, de Marquillies, a failli être tué car il n'avait ni vu ni entendu une sentinelle allemande qui l'enjoignait de s'arrêter ; faute de savoir ce qu'on lui voulait, il continue sa route lorsqu'une balle allemande siffle à ses oreilles. Il comprend bien vite qu'il doit rentrer chez lui. Les ordres ne sont pas toujours assimilés car les règles, les définitions et les périmètres changent par rapport à avant l'occupation. Premier exemple : le hameau du Moisnil est considéré par les Allemands comme indépendant du village de Marquillies, il faut donc un laissez-passer pour s'y rendre, alors que le petit Hantay (Hantay) et Oresmieux (Wicres) sont rattachés à Marquillies. Second exemple : seuls les médecins allemands peuvent soigner les cas difficiles à domicile car les médecins français n'ont pas le droit de circuler. Troisième exemple : le territoire envahi est divisé en districts qui s'alignent en fonction des voies ferrées d'accès au front et non selon les subdivisions administratives françaises qui n'existent plus ; comme le ravitaillement des comités passe par les autorisations allemandes, les communes du canton ont des districts et des centres différents selon le découpage allemand, et tantôt elles dépendent de Valenciennes ou d'Haubourdin, et tantôt de Seclin ou de Carvin.⁷⁵⁵

A côté du général d'armée qui garantit officiellement la sécurité des habitants occupés, se trouve l'inspecteur des étapes qui organise les réquisitions et les fouilles. Il dispose de six à huit hommes qui sont installés dans des édifices publics confisqués pour leur usage et dans des maisons plutôt prestigieuses dont les propriétaires ont été expulsés. L'hôpital allemand de Marquillies est aménagé dans l'hospice près du château Clabaut. La propre maison du maire est saisie : « 21 novembre 1914 : Le général de division s'installera ici. La maison ayant été préparée, un officier me dit que le général désire ma maison complète et qu'il est préférable que je m'en aille. Je lui réponds que je ne veux pas partir et que, maire de ma commune, je ne la quitterai qu'avec ses habitants. » Mais, sous la pression, Gustave Barrois doit quitter Marquillies pour Lille où il est conseiller général. Il s'installe chez un ami et laisse le village entre les mains de son adjoint, Henri Delemer. Il revient dans sa commune de temps à autre quand il obtient un laissez-passer et veille au bon ravitaillement. Il reprendra sa place en octobre 1918.⁷⁵⁶

Les réquisitions sont très mal vécues. Prenons encore l'exemple de Marquillies selon le récit qu'en a fait François Flouquet pour découvrir dans le détail les tracasseries du quotidien en 1915 : l'église est confisquée pour servir d'hôpital et les cérémonies sont transférées dans une chapelle, ailleurs ; le n° 245 de la rue du Touquet et le château

⁷⁵⁴ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 18.

⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 13.

Clabaut sont saisis ; les matelas de laine doivent être vidés au profit des Allemands : « La *Kommandantur* avait décrété que toutes les familles devaient livrer leur laine de matelas ; c'est alors qu'avec des charrettes et des brouettes on transporta les matelas. Chacun revient ensuite chez lui après avoir empli sa toile à matelas de foin dans une ferme ». En 1917, voilà qu'il faut procurer aux Allemands des orties sèches : « Chaque habitant devra livrer trois kg d'orties sèches effeuillées à la *kommandantur*, par an et par personne adulte, et un kg par enfant, pour l'industrie textile allemande. » Il y a aussi le ramassage des louis d'or, des objets en bronze et du nickel. Dans les usines, tout ce qui est cuir, cuivre, pompes, machines-outils et outillage léger est envoyé en Allemagne. Les récoltes des fermes sont prélevées, excepté ce qui peut être gardé pour semence pour l'année suivante.⁷⁵⁷ Et il s'agit d'obtempérer car il est question de peine de mort pour quiconque enfreint les directives de la proclamation à la population dans la zone des opérations :

Il est interdit d'entraver la circulation et d'en compromettre la sûreté. Toute contravention sera punie de peine de mort.

Il est défendu sous peine de mort de lancer des ballons dirigeables, de lâcher des pigeons voyageurs, de donner des signaux optiques, de sonner les cloches, de fournir d'une manière quelconque des renseignements aux autorités militaires ou civiles des puissances ennemies.

Les personnes faisant partie des armées ennemies devront être livrées sans le moindre délai à l'autorité militaire allemande la plus proche. S'il s'agit de blessés, l'autorité militaire devra être immédiatement avertie de leur présence.

Sera puni de peine de mort quiconque tentera de franchir les lignes des avant-postes allemands.

Sont interdits à tous les habitants :

- Tout attroupement dans les rues,
- Toute circulation en automobile, sur bicyclette ou motocyclette. Pour pouvoir circuler en voiture ou à cheval, il faut un laissez-passer de l'autorité militaire.
- La circulation dans les rues entre 5 heures du soir et 7 heures du matin sans laissez-passer,
- Toute tentative de quitter le village entre 5 heures du soir et 7 heures du matin sans laissez-passer.

Les habitants des villes et des villages par lesquels passent des convois de prisonniers sont avertis qu'il est absolument interdit de parler aux prisonniers ou de leur passer des lettres, des vivres ou autres objets.

L'état de siège est déclaré dans la région occupée par les troupes allemandes.

Des mesures sévères seront prises contre toute commune dans laquelle la moindre infraction à ces prescriptions sera commise.

Sera fusillé quiconque arrachera ou endommagera la présente affiche.

Le général commandant de l'armée.⁷⁵⁸

« Absolument interdit », « puni de peine de mort », « sera fusillé » : l'occupation est stricte. En outre, le nouveau maire, Henri Delemer, reçoit l'ordre, à transmettre aux habitants, de faire tuer immédiatement tous les pigeons afin de ne pas être suspecté de communiquer avec les alliés du camp d'en face. En compensation, il réclame aux officiers occupants un rationnement alimentaire moins draconien car, dit-il, « il ne convient pas à des campagnards habitués aux durs travaux des champs ». Il ne sera pas entendu. Il déclare

⁷⁵⁷ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 17.

⁷⁵⁸ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 18.

à la *Kommandantur* qu'il est déplorable de devoir comptabiliser son bétail, ses poules, ses chiens. Et même les cloches des églises qui devront être expédiées en Allemagne pour être fondues. Celle de Marquillies, celle appelée « Le retour à la France », par exemple, est détachée, puis précipitée du haut du clocher sur un épais matelas de paille, et enfin chargée sur un wagon destination Berlin en 1916, devant toute la population assemblée. Le maire regrette aussi publiquement que les quelques vivres disponibles dans les magasins soient trop chers et que le prix des vêtements, des chaussures et du combustible ait aussi considérablement augmenté.

Voilà pourquoi, en dépit d'un régime de tolérance plus ou moins bien vécu du côté des villages occupés sur le versant Deûle, des habitants vont chercher à évacuer. Leur demande pour regroupement familial, adressée à la *Kommandantur*, rentre dans la catégorie des « rapatriements » qui sont codés et réglés selon une formule qui a été identique de 1915 à 1918 : les évacués subissent un période de quarantaine à Lille ou en Belgique, puis ils traversent l'Allemagne jusqu'à Schaffhausen où ils sont remis aux autorités helvétiques qui les font arriver en France par Annemasse et Evian.

Leur accueil en France passe par des communes désignées pour les héberger et qui doivent leur trouver des pièces libres chez leurs ressortissants. Les évacués doivent percevoir, dans ces localités imposées d'office, une indemnité par personne et par jour de présence ; aussi les mairies désignées ont à mettre en place, pour eux, des bureaux et des secrétariats afin de gérer cet argent à distribuer. Les rapatriés, enfin, espèrent obtenir un travail rémunéré, charge aux municipalités de leur en fournir. On comprend que le choix de ces évacués se porte sur la région parisienne qui offre plus d'opportunités. On comprend aussi que leur présence, si dense dans certains quartiers, dans certaines villes, soit une gêne : d'anciens habitants occupés, ils deviennent des habitants occupants, mal vus des populations autochtones qui ne comprennent pas pourquoi ils ne sont pas restés chez eux, qui ont un parler patois qui les éloigne des autres Français, qui occasionnent, sans le vouloir, une hausse des prix et des loyers ainsi qu'un chômage pénalisant pour les résidents habituels des lieux.⁷⁵⁹ Ils se sentent des étrangers alors qu'ils sont partis car leur localité était occupée par des armées étrangères.

2) La vie des occupés du canton

Les habitants, autorisés à rester dans certains villages de l'arrière, s'adaptent peu à peu au conflit. Leur acclimatation passe par une facilité, inconnue jusque là, à mettre en place des ajustements, des enchevêtrements de comportements, des phénomènes d'intégration à des conditions d'existence mauvaises, pour les surpasser et les dominer. Ce potentiel mental montre l'obéissance associée à des rigueurs et des privations inconnues jusque là.

1 – « La vie à Marquillies est toujours supportable ».

En effet, au vu des exigences de plus en plus fortes concernant les réquisitions dans tant de domaines, comment peut-on en arriver à écrire à des amis, dans un message secret et non signé, que « la vie à Marquillies est toujours supportable » ? Un télégramme colombophile, daté du 7 février 1917, rapporte ainsi, de façon paradoxale, que les efforts de guerre des habitants du canton, regardés ailleurs comme inouïs, sont acceptables, voire acceptés. Bien que de multiples amendes sanctionnent les infractions, en dépit de la

⁷⁵⁹ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

présence de la troupe et des officiers logés souvent chez l'habitant, malgré la table commune qui a été imposée pendant trois années sur quatre avec les soldats, quoique la pénurie soit croissante, des habitants considèrent que la vie est tolérable. Le message de ce télégramme – celui qui est rapporté ci dessous – est enroulé dans un fin tube attaché à un pigeon. Il est envoyé par un villageois dont le nom ne nous est pas connu (est-ce de la propagande allemande ?) ; il donne des détails sur cette occupation apparemment endurable dans un village de l'arrière de la zone rouge.

La vie à Marquillies est toujours supportable. Les allocations sont payées régulièrement et permettent aux familles d'acheter au ravitaillement les denrées qui y sont distribuées à un prix raisonnable : pain, saindoux, lard américain, riz, haricots, café, sucre. Les légumes du jardin, les lapins qu'on élève, et les poules qu'on conserve encore suppléent un peu au manque de viande. Les cultivateurs gardent du blé, en vendent à l'occasion. Chacun s'ingénie à faire de la farine avec un moulin à café et se confectionne ce qu'on appelle « un pain blanc » car le pain de ravitaillement est fabriqué avec un mélange imposé par les Allemands qui est composé des deux tiers de farine américaine et un tiers de farine de seigle.⁷⁶⁰

Cette mentalité des habitants occupés, en butte à des conditions particulièrement exécrables, est fabriquée par eux, à leur insu, à partir de mécanismes de survie particulièrement adaptés : ils minimisent les succès adverses pour se protéger moralement ; ils accroissent l'ampleur des victoires françaises et alliées pour se fortifier dans leur volonté de tenir ; ils exaltent l'héroïsme des hommes de leur famille et des combattants de leur camp pour se sentir grandis face à l'ennemi ; ils lisent, quand ils le peuvent, les informations de propagande française et les acceptent car c'est ce qu'ils souhaitent lire ; ils s'adaptent au ravitaillement car c'est en s'ajustant aux denrées disponibles que le corps tiendra le mieux face aux pénuries.⁷⁶¹ Et ce moral, aléatoire malgré tout, fluctuant au gré des attentes des uns et des autres, s'alimente de petits faits qui dynamisent lorsqu'ils amènent, enfin, un bruit qui annonce la fin du sacrifice. Par exemple, un autre télégramme colombophile, du 6 mai 1917 cette fois, évoque des problèmes de ravitaillement, mais du côté des Allemands installés dans le canton :

Il est certain que le ravitaillement de l'armée allemande faiblit de plus en plus jusqu'à devenir critique pour eux. Les soldats se plaignent ouvertement. Ils souffrent de la misère qui sévit chez eux et perdent leur belle confiance. De ce fait, les habitants des régions envahies gardent leur confiance dans la victoire et dans leur délivrance prochaines. (Surtout que, pour les habitants,) le ravitaillement arrive régulièrement de Seclin. Une fois par semaine, Mr Henri Delemer y va, accompagné soit d'Adolphe Flouquet, soit de David Ultrée, deux conseillers municipaux. Le pain blanc est distribué une fois par semaine. Les légumes, cultivés par les habitants, restent toujours leur propriété. Ils en ont suffisamment pour leur consommation.⁷⁶²

Car, en dépit de cet optimisme affiché crânement dans le télégramme – « Les habitants des régions envahies gardent leur confiance dans la victoire et dans leurs délivrance prochaines » - le quotidien est pénible. Ce quotidien est celui, surtout, des femmes des communes occupées, gardiennes de leur famille déjà décimée, de leur maison

⁷⁶⁰ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 23.

⁷⁶¹ Jean-Jacques Becker et Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande, op. cit.*, p. 103-104.

⁷⁶² Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 24.

parfois en partie dévastée, de leur commune occupée, de leur canton traversé de fils de fer barbelés et de tranchées, les hommes étant mobilisés, les autres habitants étant expulsés impérativement loin du front. Elles resteront marquées par une telle épreuve qui dura jusqu'à quatre années de leur vie.

Pourtant, si difficile que soit ce quotidien des zones du front, il faut considérer l'argument de John Keegan qui affirme qu'« aucune grande ville européenne n'a été détruite ; que la première guerre mondiale est restée un conflit rural, aussi bien sur le front de l'est que sur le front de l'ouest ». Et, en effet, les bâtiments de Lille intra-muros ont été respectés pour l'essentiel. Par contre, il faut descendre au niveau des régions industrialo-rurales comme celle du sud des Weppes pour trouver des territoires grandement dévastés. Ce qui a été anéanti, c'est le *cluster* du pays de Weppes, ce sont les manufactures et les fabriques disséminées dans un tissu villageois dense, certes, mais intermédiaire entre les agglomérations lilloise et lensoise, moins détériorées, ainsi que le dit John Keegan.⁷⁶³ De plus, si le versant du champ de bataille entre Armentières et Lens est un espace tragiquement défait et traversé par la ligne allemande du front, il faut reconnaître que l'autre versant, l'arrière des tranchées, va vite retrouver la prospérité de ses ateliers, de ses échoppes et de ses usines, la paix revenue.

2 – La Convention internationale de La Haye dans le canton.

Les courriers des habitants de Marquillies disent, au contraire, les abandons de terres et de maisons, les bouleversements des lieux, les déplacements organisés de la population. Ces lettres – dont les originaux n'existent plus - ont été rassemblées postérieurement par la société historique locale dans un document qui regroupe les principales doléances des populations occupées de Marquillies.

Les Allemands ont enlevé les cloches du village ainsi que celles des communes voisines. Un chemin a été tracé de chez Bally à Wicres (chemin de Willy). Les châteaux et la fabrique ont été pillés, la ferme est transformée en scierie mécanique.

Mr le Maire note la cherté de la vie, la forte augmentation du prix des vêtements, des chaussures et des combustibles ; de plus les femmes qui gagnaient quelque argent en lessivant ne peuvent plus le faire faute de savon et de potasse. Il faut livrer ses louis d'or qui sont échangés contre des marks. La fabrique loge environ 500 évacués que les Allemands emploient de force à la culture des terres voisines et aux travaux divers de la région. Une scierie mécanique est installée près de la gare de Marquillies. La main d'œuvre est fournie par des prisonniers russes. Quand un décès se produit dans la commune, les cortèges ne sont pas tolérés. On mène le corps à l'entrée du cimetière où se tiennent le clergé et les assistants, et l'enterrement a lieu de suite. La commune réitère sa demande de diminuer la contribution de guerre en s'appuyant sur l'état de grande pauvreté des habitants liée aux réquisitions de toutes sortes ainsi qu'au départ de la famille Barrois-Brame ; cette dernière, étant propriétaire des usines, d'une grande partie des terres et des habitations, assurait la subsistance d'un grand nombre.

Les Allemands ont ensemencé les terres abandonnées en blé, seigle et pommes de terre sans s'occuper des limitations de propriétés et mobilisé à cet effet les hommes du village et même les femmes. Les jeunes et les hommes valides restés au village n'ont pas été envoyés en Allemagne grâce à Mr Barrois qui agit pour le sort de notre village depuis Lille. Mais les Allemands les gardent à vue. Appel matin et soir et obligation de coucher dans une salle de l'hospice. C'est un sort meilleur que dans les autres villages. Ils sont réquisitionnés pour le travail obligatoire : cultiver des légumes et des céréales pour les occupants ou leurs chevaux, le nombre de chevaux est en effet très important. Ils peuvent

⁷⁶³ John Keegan, *The First World War, op. cit.*, p. 17-18.

être astreints à creuser des fosses pour les soldats morts. Près de 400 soldats allemands sont enterrés dans la pâture près du presbytère.⁷⁶⁴

La guerre astreint donc les hommes âgés à creuser des fosses pour les sépultures des soldats allemands et à supprimer les traces des propriétés réquisitionnées ; les femmes doivent travailler dans les champs pour nourrir les chevaux allemands ; les jeunes garçons sont tenus à coucher dans une salle publique afin qu'ils soient gardés à vue. Ces exemples montrent la difficulté de conjuguer les exigences de l'occupation avec la convention internationale de La Haye, adoptée en 1899 et revue en 1907, qui fixe les lois et les coutumes concernant la guerre sur terre⁷⁶⁵. Les établissements scolaires sont réquisitionnés, les enseignants trop âgés pour être mobilisés sont requis pour des corvées ; les enfants connaissent la disette : « On a eu faim. Ma mère nous donnait au retour de l'école deux tartines en nous recommandant de ne pas tout manger car il n'y avait plus rien pour le lendemain. »⁷⁶⁶ Les autres communes de l'arrière offrent des conditions semblables par rapport à Marquillies.

Après la bataille de la côte d'Aubers des 9 et 10 mai 1915, la physionomie des paysages avait changé. Les vergers, les champs et les haies, les arbres à l'arrière des lignes allemandes, toute la végétation en pleine gloire printanière avait été annihilée et laissait la place à un territoire désolé. Plusieurs jours après les combats, des centaines de corps de soldats britanniques gisaient toujours dans le *no man's land* qui s'étendait entre les lignes. Pis encore, les gémissements des blessés parvenaient aux soldats et l'odeur des corps en décomposition devenait de plus en plus intenable. Six semaines après la bataille, les corps étaient encore là et la puanteur était intolérable. Pendant ce temps, Hitler avait repris ses tâches routinières d'estafette entre Fournes et Fromelles, à l'abri de ces vues et de ces odeurs ; à Fournes, à une heure de marche à l'arrière du front ; à Fromelles, à l'abri dans le château.⁷⁶⁷

Comment expliquer que les soldats allemands profitent « des quartiers tranquilles de Fournes et de Fromelles » (Thomas Weber) pour retrouver le repos de l'esprit sans que les occupés de ces communes n'aillent se rendre compte par eux-mêmes de la réalité de la guerre qui se passe à quelques quatre kilomètres de chez eux ? Il n'y a, en effet, dans les documents à disposition venant des personnes assignées à résidence dans les localités de l'arrière - lettres, journaux personnels, télégrammes - , aucun texte explicite décrivant les batailles que les archives rapportent. Aucune remarque. Pourtant, les habitants savent. Les hommes, appelés pour creuser les fosses des militaires allemands tombés au combat, connaissent le nombre des morts de ce côté du front, en ce lieu de combat. Cécile Pannier est un des seules femmes du canton à rapporter la misère du quotidien en pays occupé.

Durant la guerre, mon oncle Désiré n'avait pas été mobilisé ; il tenait la forge près des écoles. Quand les Allemands arrivaient, il allait se cacher dans la paille de la grange ; nous venions lui apporter à manger. Mon père, quant à lui, avait été réquisitionné par les

⁷⁶⁴ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 17-24

⁷⁶⁵ Claudine Wallart, *Guide de la Grande Guerre dans le Nord, op. cit.*

⁷⁶⁶ Cécile Pannier, cité par Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 17-18.

⁷⁶⁷ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler, op. cit.*, p. 123, 124, 128.

Allemands pour faire du travail forcé. Ma mère a dû faire vivre sept enfants. Elle nous préparait des gâteaux de riz pour nous remplir l'estomac.⁷⁶⁸

On est bien en présence d'une prison moderne, comme l'observera Michel Foucault.⁷⁶⁹ L'ensemble des six communes occupées du canton forme, du 9 octobre 1914 au 10 mars 1918, un espace « carcéral » à l'air libre où les habitants, surveillés, doivent obéir aux militaires sinon la sanction de la peine de mort peut tomber sur les récalcitrants. La dissuasion fonctionne bien. La peur plane sur les administrés comme sur les troupes locales : « La *Kommandantur* décida d'imposer aux familles détentrices de louis d'or de venir les déposer ; certains, par peur, ont exécuté les ordres. Des soldats allemands montèrent dans notre clocher et découvrirent Catherine – Pauline - Louise, notre cloche, marquée par une inscription patriotique plutôt compromettante en ces temps d'occupation. Immédiatement, le curé Géry Foubert est arrêté, ainsi que le maire. Ils seront relâchés après interrogatoire, n'étant en rien responsables de cette inscription. »⁷⁷⁰ Le profil des arrestations et des mesures coercitives, pour de menues infractions comme la détention de louis d'or et d'une cloche patriotique, suffit à mettre un couvercle d'autorité qui empêche toute velléité d'opposition au système. Le même principe surveiller-obéir fonctionne d'ailleurs pour les Allemands entre eux dans leurs lieux quotidiens de repos. Aux dires du Père Norbert Stumpf, l'aumônier catholique du 16^e RIR, les hommes qui cherchent à quitter le front dès 1915 sont tenus d'y rester à cause des surveillances draconiennes du « véritable barrage de police à l'arrière » :

En avril 1915, le père Norbert avait célébré un enterrement solennel et très suivi dans le nouveau cimetière militaire de Fournes, au crépuscule pour éviter les tirs d'artillerie et les bombardements de l'aviation. Et il notait dans son carnet : « Chaque homme présent avait conscience qu'il serait peut-être le prochain à être enterré ». Certains tentent de quitter le front, d'autres de quitter Fournes, en dépit d'un véritable barrage de police à l'arrière.⁷⁷¹

Les pressions s'exercent aussi bien sur les civils occupés que sur les soldats occupants. Les deux groupes subissent, de façon quasiment symétrique, l'autorité visible des chefs locaux et la force invisible et puissante de l'ombre de l'autorité. La proclamation de la sanction à visée correctrice, affichée, est un modèle de dressage social. Celui qui oserait enfreindre ces préceptes se verrait contraint au surgissement du sentiment d'observation permanente. La captivité normalisatrice fait que c'est la conscience qui empêche le passage à un acte de résistance ou d'opposition ; elle permet d'obtenir une conduite d'obéissance. Ce régime de surveillance organisée⁷⁷² des localités à l'arrière du front est d'une ampleur inédite.

Le contrôle à distance des personnes des villages occupés, inhérent à cette forme spécifique de monde surveillé en permanence, est illustré par l'examen du cas de Joseph Leclercq, natif de Fournes. Il avait été mobilisé comme soldat français en août 1914 et avait déserté après la chute de Lille, deux mois après. Il a passé quelques semaines dans la semi clandestinité à Lille, puis il s'est replié à Haubourdin en se cachant dans une brasserie. Les autorités allemandes apprennent alors que sa femme lui fait parvenir des colis par l'intermédiaire de Césarine Bouchacourt, une villageoise grande et mince, aux

⁷⁶⁸ Cécile Pannier, cité par Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 17.

⁷⁶⁹ Michel Foucault, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975

⁷⁷⁰ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 17 (Récit provenant de lettres évoquées, non détaillées in extenso).

⁷⁷¹ Norbert Stumpf, *Journal*, 9 avril 1915, PBK, 11/9/Facs.3m

⁷⁷² Michel Foucault, *Surveiller et punir, Naissance de la prison, op.cit.*, p. 18.

cheveux châtain clair, qui circulait facilement entre Fournes et Haubourdin grâce à un certificat délivré complaisamment par les Allemands. Le jour de l'an 1916, plusieurs représentants de la police militaire allemande, habillés en civil, la suivent à son insu jusqu'à Haubourdin où ils arrêtent Joseph Leclercq. L'homme sera condamné à une peine lourde, quinze ans de prison au motif que tous les individus censés servir dans l'armée française et arrêtés en tenue civile sont considérés comme des espions. On voit bien que le diptyque surveiller-obéir, conçu pour d'autres situations, se vérifie ici : le contrôle strict des occupés empêche tous les menus trafics, ou tout au moins fait des exemples suffisamment dissuasifs pour que cette petite délinquance et ces trafics cessent. Elle induit le fait que des individus connus, fichés, soient susceptibles de récidives plus graves et qu'il faudrait donc les éliminer des localités occupées. Le redressement des morales s'effectue avec quelques militaires seulement puisque les emplois du temps sont réglés, la répétition valorisée, et le maillage intérieur réalisé par le logement chez l'habitant.⁷⁷³

3 – Un *modus vivendi* convenable entre les populations occupées et les occupants

Pourtant, le « surveiller-obéir » établi par les officiers allemands dans les six communes n'est pas synonyme de brutalité, ni de brutalisation, encore moins de radicalisation. Un nombre significatif de Français entretient des relations correctes avec les soldats allemands et, inversement, les hommes de troupe établissent un *modus vivendi* convenable avec les civils du territoire occupé. Pour obtenir ce dont ils ont besoin, les habitants ont intérêt à trouver un terrain d'entente avec les Allemands. Le début est pourtant difficile, témoin ce vol de plantes dans le cimetière lors de la Toussaint 1914 : « Triste jour de Toussaint ! Je fais porter des fleurs sur les tombes de la famille. Lorsque j'y vais dire une prière, je trouve les gerbes défaites et les plus belles fleurs enlevées. Les Allemands les ont mises sur les tombes de leurs morts. » Puis les gens de l'arrière en viennent à relativiser leurs malheurs par rapport aux autres habitants qui sont plus mal traités : « Marquillies est bien noté et, en dehors des pillages, nous n'avons rien à déplorer tandis que, dans les autres villages, on ne parle que d'otages et de prisonniers. Je pense que c'est parce qu'ils sont plus près de la bataille. » Ensuite, de « petits gestes » ont lieu : « Mr Barrois indique le 3 novembre 1914 qu'il est nourri par les soldats qui lui donnent, ainsi qu'à son personnel, les restes de viande et souvent du café. Parfois, les chevaux tués sur le front sont dépecés et ramenés à l'arrière ; c'est un peu de viande en plus. »

Jean Gouhier⁷⁷⁴, concepteur d'une nouvelle science nommée rudologie, rappelle aux chercheurs que leur attention doit s'appliquer autant sur les marges que sur les éléments centraux. Cette représentation, appliquée au canton de La Bassée de 1914 à 1918, montre tout l'intérêt de se concentrer sur les territoires habituellement marginalisés dans les récits de la Grande Guerre. Dans le cadre du canton de La Bassée, par rapport à Lille, d'une part, et à l'intérieur du canton lui-même entre espaces ruraux et espaces industrialisés, d'autre part, la rudologie incite à s'ouvrir plus largement aux territoires ruraux dévastés qu'aux deux grandes agglomérations lilloise et lennoise. L'accommodement rencontré dans les petites communes des deux versants du pays de Weppes fait comprendre l'accommodement des grands centres urbains à la guerre et démontre que l'échelle d'un canton peut être significative du quotidien du conflit aussi bien que l'échelle de régions comme la Somme ou le pays de Verdun. L'exemple des Allemands qui prêtent leurs chevaux aux fermiers afin qu'ils puissent cultiver leurs

⁷⁷³ Michelle Perrot, « La leçon des ténèbres, Michel Foucault et la prison », in *Les Ombres de l'histoire, Crime et châtement au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2001.

⁷⁷⁴ Jean Gouhier, *Au-delà du déchet, le territoire de qualité, Manuel de rudologie*, Rouen et le Havre, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2000.

champs avec un animal de trait un peu plus fort que leur mulet⁷⁷⁵ est caractéristique de ce qui se passe à la taille territoriale supérieure avec les avantages que la famille Boucher obtient à Lille en évitant d'avoir à loger des soldats occupants⁷⁷⁶. La coopération entre surveillants et surveillés opère à condition que le passage par la case obéissance fonctionne sans dommage.

Un ordre de la 6^e DR du 13 février 1915 interdit aux différentes unités de confisquer les cloches des églises, ou tout objet liturgique, et stipule de restituer aux paroisses les biens endommagés provenant des églises. Ce qui est relatif à la religion, à l'église, fait en effet l'objet de préceptes précis et d'ordres très cohérents, à respecter absolument. L'ordre du 13 février ne sera pourtant pas honoré dans le sud des Weppes : Léon Bocquet, dans *Le Fardeau des jours*, décrit ainsi un baraquement empli d'objets religieux, dans l'état où il a été découvert par les premiers évacués de retour à Illies en 1919. Il révèle que les chasubles et les bannières ont servi à tapisser les murs des espaces de vie des soldats allemands, faisant une couche isolante composée de tissus épais. Et ce qui a choqué les populations, rétrospectivement - mais qui dit que les occupés ne le voyaient pas durant la guerre, eux qui habitaient tout près ? - c'est que ces lieux, utilisant des objets sacrés, ont été des lieux de plaisir.

Il se trouva un baraquement, plus vaste, en retrait du bourg et lové au revers d'un talus. Des cloisons à banquettes le divisaient en compartiments à peu près égaux. Un tapissier d'occasion avait agrémenté les panneaux d'étoffes claires que les broderies dorées encadraient et qui cachaient mal leur provenance : les bannières de l'église, les chasubles et les ornements sacerdotaux découpés par bandes et lés multicolores composaient cette décoration insolite. Théâtre de campagne, salle des café-concert, villa de plaisance d'officiers, on ne savait au juste. En tout cas, on avait godaillé copieusement dans ce décor d'opéra et de sacristie ; un monceau de bouteilles vides, les unes à marque munichoise, les autres au goulot argenté encore ligoté de fil de fer, dénonçait, aux abords de l'établissement, de franches beuveries de bière et de champagne. Des valse germaniques avaient accompagné la ripaille ou l'orgie, car un piano fracassé encombrait la première pièce.⁷⁷⁷

Pourtant, en dépit de ce sacrilège vis à vis des objets liturgiques qui s'est déroulé pendant la guerre, et qui n'a été dûment constaté qu'après l'armistice, les occupants ne se plaignent guère d'une politique de terreur, d'humiliation ou de démoralisation. Ils peuvent discuter avec les autorités en place :

Le général m'appelle ce matin et me déclare que la commune doit payer une contribution de guerre de trente francs par habitant, soit 33 000 francs. Où trouver cet argent ? Sachant que cela est impossible, je lui dis de me prendre comme otage s'il le veut. Cependant, pour quatre heures, heure fixée, j'apporte 8 300 francs. Mais il exige davantage pour demain huit heures. J'arrive à trouver encore 1 500 francs. Soit, au total, 9 800 francs. Sera-ce assez ?⁷⁷⁸

Cette attitude - un dialogue possible de part et d'autre - fait que les uns essaient de contenter ceux qui sont en demande, malgré les règlements draconiens imposés. Cet accommodement laisse entendre que la municipalité parvient à obtenir des avantages substantiels pour ses ressortissants occupés. Les officiers ont donc satisfait, en partie, les

⁷⁷⁵ Gustave Barrois-Brame, « L'arrivée des Allemands à Marquillies en 1914 ». Journal.

⁷⁷⁶ Marie-Thérèse Boucher, 1914-1918, *Une famille dans Lille occupée*, Journal de Marie-Thérèse, Lille, Les Editions familiales, 2012.

⁷⁷⁷ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 67.

⁷⁷⁸ Gustave Barrois-Brame, Journal, op. cit.

sollicitations et les requêtes des occupés. On assiste ainsi à Marquillies à une forme d'entente entre le maire Barrois et le colonel directeur qui fait que si l'un « donne » les noms et les cachettes des hommes qui sont encore valides, de 18 à 45 ans, mais qui pour un motif légitime étaient encore présents sur le territoire de la commune, en échange l'officier allemand se montre modéré dans ses exigences. Et l'on voit Gustave Barrois « aller chercher tous ceux qui se cachaient ». Il trouve ainsi « 17 hommes » dont les états-civils, jusque là non connus des occupants, sont à présent dévoilés, les mettant à disposition de toute réquisition, de tout emploi pour travail forcé, de tout envoi dans un camp extérieur.

Le colonel gouverneur est venu me dire hier qu'il fallait lui amener tous les hommes mobilisables. J'ai dû aller chercher tous ceux qui se cachaient. J'en ai trouvé 17 réformés ou ayant 18 ans. Ce matin, à huit heures, je suis retourné chez le colonel avec mes 17 hommes. Après avoir inscrit leurs noms, il est allé trouver le général et, après bien des pourparlers, nous avons pu nous entendre : les hommes iront coucher à l'hospice et rentreront chez eux le matin. Quant aux vieux, ils peuvent sortir du village, mais le moins possible.⁷⁷⁹

Ainsi, le *modus vivendi*, en place par accord tacite réciproque et pour services rendus, met le maire, les administrés, les soldats allemands, les officiers, tout le microcosme des communes de la zone arrière occupée, dans une cohabitation feutrée. Dans ce cadre, intervient la « Proclamation pour la zone des opérations » qui interdit sous peine de mort tout déplacement, toute circulation, toute tentative de quitter le village sans laissez-passer. Dans les faits, ces exigences disciplinaires se vérifient : les occupés sont réellement astreints à résidence, ou même obligés à dormir dans un bâtiment sous surveillance, ou encore interdits de sortie du village. Pourtant, des arrangements sont possibles et des ententes améliorent le système réputé intraitable : des émissaires officiels peuvent circuler, avec papier bien sûr, et pour des raisons supposées définies. Ainsi, le maire et deux conseillers municipaux peuvent sortir de la commune pour se rendre à Lille et à Seclin où ils doivent, durant leur sortie, fréquenter les services d'approvisionnement et des emprunts ainsi que le bureau des reçus. Personne ne les accompagne. Ce qu'ils ramènent, des denrées alimentaires, est encadré, mais il est sans doute d'autres produits qui complètent le lot prévu. Le jour de ce déplacement est fixé, c'est le lundi, chaque lundi, au moins.

Chaque lundi, le maire Henri Delemer est autorisé à se rendre aux services d'approvisionnement en produits alimentaires : pommes de terre, viande, haricots, lard, margarine, café, pain et farines américaines. Il ramène ces marchandises et les fait déposer dans les deux magasins réservés aux produits alimentaires. Ces marchandises sont payées à l'aide d'une fiche qui lui est remise le jour où il fait un emprunt à la ville de Lille. Le versement est constaté par un mandat qu'il fait signer à Seclin et qu'il remet au régisseur comptable. Deux locaux de la commune servent à la distribution des pains et des produits américains.⁷⁸⁰

Pour les militaires allemands eux-mêmes, mais de façon moins drastique, le contrôle des allées et venues dans leur espace du quotidien passe également par des laissez-passer lorsqu'ils désirent sortir de leur périmètre et se diriger vers l'arrière. Il en existe des formules variées qui montrent que le quotidien des soldats occupants est lui aussi soumis à règle : simples autorisations courtes accordées pour se rendre à Lille en

⁷⁷⁹ *Ibid.*

⁷⁸⁰ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 21. (sources non reproduites in extenso dans la revue)

prenant le tramway à Haubourdin ; permissions de plusieurs jours pour rentrer au pays par le train ; départ pour Beaucamps pour assister aux offices religieux ; déplacements pour se rendre jusqu'aux lopins de terre où les soldats, affectés à l'agriculture, font pousser des légumes (« Tous les légumes poussent à merveille dans notre jardin ; je suis impatient de goûter les premiers radis. »)⁷⁸¹ ; nuits passées à l'extérieur du cantonnement officiel (« On couche sur des bottes de paille aux côtés des autres hommes du rang dans les bâtiments de la brasserie Le Fèbre à Fournes. »)⁷⁸². Et puis il était d'autres « voyages » : le dessin, la photographie, la lecture des livres sur la nature ou les ouvrages d'humour, les romans ou encore les guides touristiques (« Fournes est décrit comme relevant d'un état provincial primitif pour ses auberges et ses points d'eau offrant un havre enviable aux soldats du 16^e RIR qui avaient le privilège d'y cantonner. »)⁷⁸³. Il y a aussi la musique et le théâtre qui agrémentent le quotidien du soldat occupant.

Paradoxalement, finalement, grâce à de petits accommodements ou à ces grandes sorties, tous les ressortissants du canton, occupés comme occupants, sont dans la dichotomie du « surveiller-obéir » dont ils voudraient bien, chacun à leur façon, s'échapper. Cet état de fait est, bien sûr, plus souple chez les soldats que chez les occupés, mais, malgré tout, une norme intégrée les oblige à se tenir sur leurs gardes, vigiles comme autochtones. Des espoirs de conciliation, de souplesse, entretiennent l'idée qu'un jour tout s'arrangera. La grande prison à l'air libre, pour reprendre les termes de Foucault, qu'est le canton de La Bassée occupé et militarisé, est certes sujette à des arrangements, à des évasions de l'esprit et quelque fois à de vraies échappées physiques, mais, pour les hommes du rang et bien plus encore pour les habitants, la souffrance de la privation est réelle, bien que, évidemment, elle ne soit pas de la même nature.

3) Les représentations des habitants occupés du front intérieur du canton

« Les représentations des combattants et des civils ne peuvent être appréhendées que dans une série de rapports affectifs et politiques qui vont de leurs proches jusqu'à l'Etat ». Annette Becker montre ainsi que les contemporains des occupés de la zone arrière du front – familles, personnes du hameau ou du quartier, paroissiens, habitants du village, gens de la même profession, inconnus lointains, Français libres – comprennent la situation des résidents privés de liberté, derrière les frontières établies arbitrairement par les militaires allemands, selon les critères de leur propre éducation. Eux ne se trouvent pas dans cette prison à l'air libre, mais ils se la représentent et décodent ce qui s'y passe selon leurs valeurs. Les critères internes qui vont créer ces représentations des habitants occupés du canton de La Bassée, comme de tout territoire équivalent, sont le fruit d'un contexte préexistant à la guerre, lié à la parentèle, à la région, au pays, et d'une situation de souffrances ancrée dans la mise à l'épreuve de la guerre. « On est ici au cœur du processus de totalisation du conflit, dans sa dimension sociale et culturelle. Nul n'y échappe car il participe à l'immense lutte pour la civilisation des belligérants de la guerre. »⁷⁸⁴

1 – Les occupés ne sont pas des héros.

⁷⁸¹ Aloïs Schnelldorfer, *Lettre à ses parents*, 30 avril 1916.

⁷⁸² Lothar Machtan, *The Hidden Hitler*, New York, 2001.

⁷⁸³ Guide Baedeker, *France du Nord*, édition d'avant 1914.

⁷⁸⁴ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1948*, Paris, Hachette Pluriel Ed Noësis, 1998, p. 12.

Ces occupés sont quelquefois voire rarement évoqués dans les conversations durant la guerre elle-même. Ils ne sont pas des héros ; ils habitent des villages peu démolis et ravitaillés par les comités ; ils vivent sous occupation mais il est de pires souffrances ; ces gens attendent simplement que les choses se passent le moins mal possible. Seuls les combattants sont en train de gagner la guerre. Ces acteurs bien réels que sont les habitants occupés, en l'occurrence ceux du petit canton de La Bassée, parce qu'ils n'ont pas laissé de traces nombreuses, sont des données largement inconnues. Pour se les représenter quand même, il y a pourtant des signes à interroger dans le cadre des flux entre le front des occupés et le territoire de la France libre⁷⁸⁵.

Flux de munitions qui installe des ponts entre les personnes qui chargent et celles qui déchargent dans les localités des secondes lignes. Flux de ravitaillement qui permet des contacts réguliers, à Lille et à Seclin, par exemple.⁷⁸⁶ Flux de propagande. Flux des lettres qui passent en dépit des contrôles. Flux des ferveurs religieuses qui parviennent à faire amener images pieuses, chapelets et médailles miraculeuses à qui de droit. Flux des nouvelles des décès. On sait ce qui se passe ailleurs. Du moins, on en a l'écume. Les laissés-pour-compte des pays occupés perçoivent la guerre plus qu'ils ne la maîtrisent.

Carlo Ginzburg évoque ces groupes sociaux. Il les qualifie de subalternes. Ce sont les absents – ou presque - des grands récits et de la plupart des données historiographiques récentes : « Nous savons très peu sur les individus en société, sur la façon dont les sociétés changent. Je crois que l'histoire, en tant que savoir, a accumulé très peu de choses. Nous sommes toujours dans l'enfance de ce savoir. »⁷⁸⁷ L'auteur exprime la nécessité d'une « restauration » de la figure des oubliés de l'histoire. L'objet, ici, dans cette étude sur le canton de La Bassée durant la Grande Guerre, est justement de restaurer l'attention sur ces populations éloignées des statistiques. Les individus occupés ne forment pas, certes, un corps cohérent et identifié tant il est disparate dans sa composition liée au hasard des circonstances. Ils sont pourtant un groupe sociétal à part entière où les pouvoirs - militaires, administratifs, religieux – ont privilège d'autorité. Les femmes du canton occupé et leurs cercles de vie forment des « individus en société » à la manière de Ginzburg.

Les représentations de ces populations font ressortir des irrégularités dues à l'expérience de la guerre au contact de l'occupant. Dans le cas des habitants occupés de Marquillies, le jeu du pouvoir est complexe : le maire Gustave Barrois va lui-même chercher dans leurs cachettes les récalcitrants à la mobilisation française et au travail allemand, ils sont dix-sept hommes dont les personnes et les noms sont ainsi livrés à l'autorité occupante. Est-ce que tous les maires se sont comportés ainsi ? Il est difficile de dire ce que fut le comportement « des » maires occupés. Connaître « une » situation pourrait faire croire en la familiarité avec le sujet à traiter ; il n'en est rien. Il convient de rester « à distance ».⁷⁸⁸ La « pensée par cas »⁷⁸⁹, pour devenir plus qu'un témoignage, doit être associée aux réseaux qui l'entourent sinon elle ne parle que pour elle-même. Il faut par conséquent s'intéresser aux autres communes du canton, au moins, pour pouvoir dire quelle est la représentation des maires, des administrations municipales ainsi que des

⁷⁸⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁷⁸⁶ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies, revue du Cercle Historique de Marquillies, op. cit.*, p. 21. (sources non reproduites in extenso dans la revue)

⁷⁸⁷ Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces, Morphologie et histoire*, première édition 1989, réédité Paris, Verdier, 2010.

⁷⁸⁸ Carlo Ginzburg, *A distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, NRF Gallimard, 1998, p. 36-73.

⁷⁸⁹ François Dosse, *Entre histoire et mémoire, une histoire sociale de la mémoire*, Paris, publié dans *Raison présente*, 1998, p. 5-24.

officiels et des habitants des localités occupées par l'armée allemande sur cette portion du front occidental.

Aubers, situé sur les premières lignes du front, connaît un processus identique de prison à l'air libre : « Durant les premières heures, et les premiers jours, les habitants terrorisés demeurent cloîtrés. Le lundi, il y eut comme une sorte de détente. Par nécessité, par curiosité, on s'aventurait sur le seuil. De proche en proche, on se communiquait des nouvelles locales de ce qui s'était passé pendant les jours précédents. Plusieurs personnes, qui étaient sorties de chez elles, avaient été tuées. »⁷⁹⁰

Wicres, selon le témoignage d'Oliphie Binauld, connaît des conditions de pression morale pour la survie tout aussi difficiles à gérer : « Plus de ravitaillement, plus de farine, il faut aller chercher des gerbes de blé dans les champs, les battre, tourner le blé dans les moulins à café et faire son pain soi-même. »⁷⁹¹

Lille, occupée également par l'armée allemande, éprouve le sort peu enviable des localités envahies et surveillées ; c'est là que Virginie Verly est astreinte à résidence selon les ordres des militaires occupants : « Les Allemands exigèrent le départ de ma mère pour Lille. Là, ma mère fut hébergée pendant quelque temps chez des amis, puis logée avec une de ses sœurs dans un appartement que leurs propriétaires avaient abandonné lors de l'invasion. »⁷⁹²

Illies, Aubers, Wicres, Lille : quatre récits d'ordres impératifs venant des occupants allemands, trois émanent des localités du canton, le dernier provient de Lille. Ces quatre situations sont si proches que l'on voit bien que l'étude des marges (les trois petites communes d'un canton en *cluster*) donne une image satisfaisante de ce qui se vit, pareillement, au centre, c'est à dire dans la ville de Lille.

2 – Travailler, obéir

François Rucho, artilleur au 25^e RAC, cherche à savoir ce qui se passe dans le canton de La Bassée, et spécialement à Illies, son village. Début 1916, il a une permission et c'est l'occasion pour lui de se rendre à Lières, dans le Pas-de-Calais. « J'ai loué un vélo à Lillers, et me voilà au Paradis-Lestrem, La Gorgue, Estaires. Je me suis aperçu que, même si près du front, ça dansait quand même. Et je suis parti voir des amis Deleval évacués d'Illies à Richebourg Saint-Vaast, hameau Bout-de-ville, et toute la nuit ça a bombardé comme avec mon régiment. Le lendemain, je suis retourné à Lières. »⁷⁹³ Deux renseignements apparaissent dans son récit sur le front à proximité du canton, juste au niveau d'Illies, mais côté Richebourg, donc côté britannique : vie de loisirs comme si de rien n'était (« ça dansait quand même ») ; et bombardements très violents, comme dans le secteur de Verdun qu'il vient de quitter (« toute la nuit, ça a bombardé »).

En 1916, Fournes, dans le secteur allemand tout proche, vit un ordinaire comparable : « Malgré les tensions quotidiennes et les mesures rigoureuses mises en place par les autorités d'occupation après la bataille de la Somme, les simples soldats montrèrent une attitude toujours clémente vis à vis des civils. »⁷⁹⁴ Et Thomas Weber continue avec des exemples précis de conciliation en secteur occupé : le prince Rupprecht recommande expressément que les habitants continuent à vaquer à leurs occupations quand il visite Haubourdin durant l'été 1916 ; des soldats allemands donnent du pain aux gens ; les civils

⁷⁹⁰ Pierre Descamps, *Revue du Cercle Historique d'Aubers*, n° 1.

⁷⁹¹ Pierre Descamps, « La vie d'un agriculteur au pays de Weppes », *Autrefois*, n° 58.

⁷⁹² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, *op. cit.*, p. 61.

⁷⁹³ François Rucho, *François Rucho*, *op. cit.*, p. 8-9.

⁷⁹⁴ Richard Cobb, *French and Germans, Germans and French, A personal Interpretation of France Under two Occupations*, Hanover, N.H., 1983, p. 10.

utilisent les militaires pour faire partir leur courrier et en recevoir à leur nom, à leur adresse en Allemagne ; les conversations entre occupés et occupants prennent des allures d'apparence amicale ; l'accueil des soldats dans les maisons réquisitionnées à cet effet est chaleureux, selon le père Norbert.⁷⁹⁵ Pourtant, après la guerre, le récit de ces moments d'accommodement est prohibé. La représentation de l'attitude d'un occupé ne doit pas avoir été celle d'un quelconque rapport chaleureux voire tolérant avec l'occupant. « Il retraça les étapes de sang, de soleil et de gloire de la prestigieuse épopée. Il loua la solidarité anglo-saxonne et l'amitié latine unies pour la sauvegarde de la civilisation contre la barbarie. »⁷⁹⁶ Il faut avoir résisté à la barbarie allemande.

C'est donc le système éducatif préexistant à la guerre qui conditionne les représentations pendant la guerre et celles qui se transmettent après la guerre. Ces valeurs sont travailler et obéir. Travailler fait partie des comportements acquis ; travailler en aidant ses parents, dès la petite enfance ; travailler pour se fabriquer un trousseau et de quoi s'installer en ménage ; travailler pour nourrir la famille ; travailler encore lorsque l'âge de la vieillesse sonne. Et là, pendant la guerre, il est difficile de travailler pour les siens : les outils manquent, réquisitionnés par les Allemands qui exigent de se consacrer aux tâches qu'ils désignent. On travaille alors pour soi, pour survivre. Obéir est l'autre grand principe inculqué dès le bas-âge : on obéit au père, au maître d'école, au prêtre, au maire, au gendarme, à l'époux. La guerre est venue. Désormais, il faut obéir encore, mais aux militaires étrangers, cette fois. La guerre a donc changé les codes de la vie en groupe, sans les bousculer totalement. Voilà sans doute pourquoi les représentations des habitants occupés du front intérieur prennent peu en compte les souffrances de ces populations.

Les autorités militaires prussiennes et bavaroises déplorent, de leur côté, l'attitude de certains de leurs soldats qui fréquentent la population locale dans le but d'obtenir des avantages : les uns troquent leur nourriture contre du matériel de couture ; les autres échangent des denrées contre des produits rares en Allemagne qu'ils envoient ensuite à leur famille outre-Rhin.⁷⁹⁷ Il n'échappe pas à Aloïs Schnelldorfer que la propagande de son pays consacre tous ses efforts pour gommer ces accusations d'accommodement que l'on a pu adresser à l'armée allemande : « Naturellement, ils se décarcassent pour qu'aucune information négative ne parvienne au pays. Voilà pourquoi les lettres ont été ouvertes et les permissions supprimées. En réalité, la vie est moins radieuse qu'on nous autorise à le dire »⁷⁹⁸. Les représentations que les Allemands eux-mêmes – soldats combattants et habitants du Reich wilhelmien – se font des occupés sont donc en grande partie erronées : le désir de mieux vivre la guerre se heurte à l'impossibilité officielle de cohabiter convenablement dans les territoires envahis.

En plus de cette « misère de condition »⁷⁹⁹, le travail forcé, les calories réduites, les amendes, les rapports complexes avec les militaires occupants, tout ce que Pierre Bourdieu décrirait comme lié à l'insuffisance des ressources et à la pauvreté matérielle, il est une autre forme de misère, une « misère de position » qui a été niée également pendant et après le conflit. En effet, plus que le travailler-obéir qui fut le quotidien des occupés du canton durant la Grande Guerre, plus que la disette et le froid, ce qui a marqué les habitants, c'est une infinie difficulté à survivre mentalement. La misère intellectuelle, psychique et spirituelle d'une microsociété enfermée dans sa communauté et à la merci des autres est occultée. Sont également escamotées les aspirations légitimes de tous ces

⁷⁹⁵ PBK, II/9Facs.3m/Stumpf/journal, 13 janvier 1915.

⁷⁹⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 163.

⁷⁹⁷ BHStA/IV, MG/RD6/Sammelakten, dossiers d'enquête de l'Ortskommandantur Haubourdin, février 1916.

⁷⁹⁸ Aloïs Schnelldorfer, *Lettre à ses parents*, 5 avril 1916.

⁷⁹⁹ Pierre Bourdieu (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, coll. Points essais, 2007 (1^{er} éd. 1993).

individus au bonheur et à l'épanouissement personnel, les contraintes des rapports tendus au quotidien, les lois discriminantes pour inférioriser et obtenir soumission. La violence n'a quasiment jamais été apparente, mais les contraintes et les agressions insidieuses sont foison.

On peut lire, durant le dernier été de la guerre, à propos de Loos, d'Haubourdin et des communes du canton de La Bassée qui en dépendent, ce qu'il est advenu de la représentation des civils occupés : « Les troupes sont logées dans les maisons où l'autorité militaire réquisitionne le nombre de pièces nécessaires ; d'une manière générale, d'ailleurs, au moment où notre concitoyenne quittait le Nord, les Allemands massaient un grand nombre de troupes dans la région »⁸⁰⁰. Premier renseignement : les civils y sont montrés comme pressurés. « La Kommandantur est très dure. Impossible d'aller à Lille, sauf pour des cas très graves. On n'admet guère que des raisons de santé. Une fillette malade a dû passer successivement devant trois médecins allemands avant que sa famille soit autorisée à la faire conduire deux fois par semaine à Lille pour recevoir les soins d'un spécialiste ; coût du laissez-passer : cent francs. » Seconde indication : les civils sont assignés à résidence. « Les Allemands, d'une manière générale, refusent l'évacuation aux jeunes filles et aux femmes de 16 à 45 ans. Les fillettes sont occupées aux travaux les plus divers dans la commune même. Les soldats viennent les chercher et les surveillent. D'aucunes cassent la glace, balayent les rues ou travaillent aux champs. » Troisième élément : Les femmes en général et les filles en particulier sont les obligées des occupants pour les tâches à effectuer. On est bien dans une représentation de prison. Dans ce conflit et dans ce territoire, les civils, en effet, sont là lors de l'invasion d'octobre 1914 où les deux armées se sont battues dans des localités encore habitées. Ils sont là encore pendant la guerre puisqu'il n'est pas autorisé à certains de quitter leurs communes. Ils sont là, enfin, avec l'obligation de loger les troupes, de les nourrir et de travailler comme ces fillettes du canton qui ont dû, un jour, enlever les chenilles des plants de choux qui poussaient dans les potagers allemands.⁸⁰¹

Les vivres, en dehors de ceux distribués par le Comité hispano-hollandais sont rares et chers : viande, 30 fr le kg quand on en trouve ; une tablette de chocolat de 2 sous se vend 2 fr 50 ; les œufs se paient à Lille 1 fr 60 pièce. Comme les poules sont réquisitionnées et qu'on doit fournir, qu'elles pondent ou non, une quantité déterminée d'œufs par semaine, il arrive que pour éviter l'amende on fasse acheter à Lille des œufs pour les fournir aux Allemands, selon les ordres. Ils les paient 0 fr 25, on voit la perte. Il n'y a plus de beurre. Le lait réquisitionné est réservé aux hôpitaux.

Les cantines allemandes où peuvent se fournir les soldats sont elles-mêmes très pauvres et le lait, par exemple, est très cher. Le tabac est rare ; on ne voit plus les Allemands fumer des cigares comme autrefois. Pas de médicaments ; le garde de la commune va les chercher à Lille. L'impression de notre concitoyenne est qu'il y a un grand changement chez l'ennemi depuis un an ; et pas en bien.

Les hommes jusqu'à 50 ans travaillent. On y oblige, par les moyens qu'on sait, les récalcitrants : internements dans une cave inondée, sans nourriture, avec simplement de l'eau à boire.⁸⁰² Impossible de résister.

Ces occupés sont des individus contraints, les femmes surtout, mais aussi les hommes et les enfants obligés de se débrouiller pour survivre. Ils ont leur identité altérée

⁸⁰⁰ *Journal des réfugiés*, « Dans le Nord en guerre », juillet 1918.

⁸⁰¹ Emmanuel Saint-Fuscien, Jean-Jacques Becker et André Loez, *L'expérience combattante*, Table ronde dans le cadre du Festival du film de Compiègne 2011.

⁸⁰² *Journal des réfugiés*, Juillet 1918.

par des expériences traumatiques enfouies et refoulées⁸⁰³ c'est dire que ces civils en guerre, s'ils sont silencieux, ce n'est pas seulement en raison des interdits venant de l'autorité occupante. Les journaux de France, d'Europe et du monde sont pleins des exploits des combattants : « Mathelin Charles-Désiré-Henri, originaire d'Aubers, matricule 01254, classe 1902, 2^e canonnier servant dans la 31^e compagnie du ...^e RAP, excellent, dévoué et courageux, a fait preuve de sang-froid lors des violents bombardements par obus toxiques dirigés sur la batterie le 12 janvier 1918».⁸⁰⁴ Dans les territoires occupés, aucun habitant, lui aussi exposé aux tirs, n'est distingué pour avoir souffert d'un quotidien difficile.⁸⁰⁵

3 – Une capacité à vivre des moments très difficiles grâce à l'expérience sociale précédente

John Reed et Robert Dunn⁸⁰⁶, deux journalistes américains, ont été les seuls observateurs admis, durant toute la guerre, dans les territoires occupés. Ni le CICR, ni les Eglises, ni les organisations caritatives religieuses n'ont eu le privilège de Reed et de Dunn ; leur témoignage en est d'autant plus précieux pour découvrir quelle représentation des civils occupés on pouvait se faire à l'époque. Leur visite sur tout le front d'Ypres à la Moselle date de janvier 1915 : le moment ne coïncide pas encore avec l'expérience des lourdes réquisitions, du travail forcé, des logements requis et de la banalisation de la souffrance. Ils ne peuvent donc témoigner des effets à long terme sur les personnes mais ils peuvent montrer l'occupation après six mois de guerre. Leur point de vue est que l'installation des ennemis fut un moment très difficile : « On éventre le Nord qui meurt de froid et de faim. » Ils constatent : « Pendant des kilomètres, pas une maison debout, même pas un monument. » Ils observent les sons des catastrophes, cloches, bombes, canon, et le silence des gens : « C'est un peuple conquis ; il n'y a pas le moindre doute. »

Ce qui choque John Reed, ce sont « ces Allemands qui passent au peigne fin tout le pays ». Après avoir tout ôté des maisons, ce sont aux entreprises que les occupants s'en prennent pour les vider : ils ferment et démontent la plupart des usines de la seconde région industrielle de France. « Un monde vibrant d'une vie furieuse a été frappé de mort en un instant. C'est ce que j'ai vu de plus tragique dans cette guerre. C'est si monstrueux que l'esprit n'arrive pas à comprendre. » Le butin des réquisitions et des démontages de bâtiments est entreposé dans des halles créées exprès pour, ensuite, que ces objets et matériaux soient envoyés en Allemagne. Mais, face au comportement des occupants, répond le manque général de coopération des patrons et des ouvriers qui font tout pour que les choses traînent et ne se passent pas bien. Au point, note Robert Dunn, qu'un officier lui a dit : « S'il faut terrifier la population civile et bombarder des villes déclarées ouvertes, pour accomplir mes buts, je le ferai. »⁸⁰⁷ Du point de vue des habitants, les Conventions de La Haye sont bafouées : « Aucun civil n'est censé être employé contre l'effort de guerre de sa propre patrie » ; le point de vue des Allemands est inverse : « Les réquisitions sont autorisées par l'envahisseur victorieux pour l'assister dans ses tâches d'occupation. »

Alors, devant des antagonismes si irréconciliables, y eut-il des actes de résistance ? Le *Journal des réfugiés* de juillet 1918 rapporte que « les petits détenus de la colonie Saint-Bernard travaillent de force pour les Allemands. Ils ont tenté de résister ; on

⁸⁰³ Michaël Pollak, *Une identité blessée, Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993, p. 22.

⁸⁰⁴ *Journal des réfugiés*, Juillet 1918.

⁸⁰⁵ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 19.

⁸⁰⁶ John Reed, *German France*, New York, Metropolitan Magazine, 1915, p. 41, 82, 14.

⁸⁰⁷ Robert Dunn, *Gallie Soul and German Sword*, New York, Five Fronts, 1915, p. 234.

les a punis. L'un d'eux a même été fusillé. » Il y aura, sur l'ensemble du conflit dans le Nord, vingt-et-une condamnations à mort, des peines de prison et des travaux forcés de représailles. Finalement, un total faible pour quatre ans de guerre. Quelles explications donner à ce peu de rébellion ? D'une part, les Allemands eux-mêmes apportent leurs réponses dans le journal publié par et pour les occupants, le *Lillerkriegszeitung*. On y voit combien les militaires sont frappés par la résistance compacte et massive des civils ; on y lit surtout le niveau d'acceptation de cette résistance qui interpelle l'occupant si bien que les sanctions ne seront pas toujours prises. D'autre part, les habitants, selon Annette Becker⁸⁰⁸, développent des stratégies de mise à distance : humour qui déstabilise les soldats vainqueurs installés dans les localités, et dédain envers les officiers et l'armée d'occupation.

Pierre Bourdieu interprète cette capacité de l'individu à vivre des moments très difficiles par son expérience sociale précédente : l'habitant du canton avait appris depuis le début du siècle à penser en famille et à agir en dépit de la dureté de l'existence ; ces pratiques collectives et d'endurance sont à l'origine des dispositions qu'il va utiliser pour résoudre les difficultés liées à l'occupation étrangère. L'abnégation au travail face à la terre à cultiver, l'effort pour s'adapter à la vie industrielle et à la mine, l'éclosion du monde urbanisé qui demandait des accommodements permanents, tous ces principes de vie d'avant guerre ont socialisé les habitants durant les quatre années d'occupation et permis de répondre à des situations extrêmes par une adaptation pratique d'ajustement.

La hiérarchie des strates sociales du début du XX^e siècle a fait accepter le comportement autoritaire des officiers allemands installés dans les bourgades ; la banalité des loisirs et des sorties d'autrefois permettent maintenant de vivre l'ennui terne des années d'occupation ; la douleur de la maladie et les malheurs devant la mort du temps d'avant permettent à présent de neutraliser les excès. L'acceptation des misères d'antan fait relativiser la sensation d'être malheureux. Les civils occupés ont été remarquablement adaptés à la dureté de leur existence.

Qu'en est-il de ceux qui, chassés ou volontaires au départ, ont suivi les routes de l'exode et se sont retrouvés dans la zone des armées britanniques, à proximité du canton ? En quoi leur quotidien est-il très différent de celui des civils occupés ?

II. De l'autre côté du front intérieur du canton : les civils évacués dans la zone britannique des armées

La zone militaire alliée, où une partie des évacués s'est dirigée, est diluée selon trois types de territoires. On peut les classer d'après leur proximité du champ de bataille.

1) L'espace face aux lignes allemandes, où les tirs sont parfois menaçants ; c'est le Béthunois, l'Alloeu, la région d'Armentières ; les évacués y sont vite indésirables.

2) Les zones d'accueil très en retrait du front dans le Ternois et l'Audomarois ; c'est là que la majorité des évacués partis vers l'ouest en territoire militaire allié sont hébergés.

3) Le littoral, pour ceux qui parviennent à s'y rendre ; les évacués venant du canton n'y sont pas très nombreux, ce sont souvent ceux qui y avaient auparavant des maisons ou des relations.

⁸⁰⁸ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 40-41.

Ce jour du 9 octobre 1914 est, pour beaucoup des habitants du canton de La Bassée, le jour de la fuite. Les populations partent lorsque les hommes mobilisables, mais non encore partis, sont convoqués pour se rendre, eux aussi, aux centres de recrutement. Le matin même, en effet, le commandant militaire de Lille a prévenu tous les mobilisables de quitter immédiatement leurs foyers pour se diriger vers Béthune, puis Dunkerque, Calais et Boulogne :

Ce fut une masse d'hommes et de jeunes gens qui se mit en route pour gagner les buts indiqués. Ils étaient environ 100 000. Je faisais partie de la colonne.⁸⁰⁹

A Aubers, l'abbé Fruit rapporte que, à partir des premières heures de l'après-midi jusqu'au samedi matin suivant, les habitants voient passer « un flot incessant d'évacués se couloyant sans discontinuer. »⁸¹⁰

A La Bassée, c'est le moment du départ de François Sauvage. Son tuteur, Mr Leleux, a décidé, le matin même, de quitter la ville dès l'après-midi. Il fait atteler sa voiture et se dirige vers Béthune par Festubert, où il parvient à s'embarquer sur un des derniers trains à partir :

Dans la soirée, ils auront atteint Aire-sur-la-Lys où ils seront accueillis par une sœur de monsieur Leleux. Ils y demeureront jusqu'à la fin de la guerre.⁸¹¹

Les Verly, à Illies, dans le courant de l'après-midi, voient arriver le père et l'oncle de leur voisine, originaires de Bauvin, qui disent avoir fui leur maison au moment où les Allemands pénétraient dans leur village :

Cette nouvelle décida ma mère à nous éloigner, mon frère, Félicien et moi-même, chez une de mes tantes à Lorgies. Si cela va plus mal demain matin, nous partirons aussi. Nous passâmes donc la nuit chez notre tante Angèle. Toute la nuit, nous entendîmes passer des troupes. Le lendemain matin, samedi 10 octobre, à notre réveil, nous eûmes la surprise de voir la cour de notre maison remplie de cuirassiers. Nous étions à proximité d'un bois. Nous vîmes que les cuirassiers s'y dissimulaient, ce qui n'était pas de bon augure. La situation s'aggravait en effet. Les Allemands se trouvaient aux abords d'Illies et nous percevions nettement le bruit de la fusillade dans cette direction. Cette fois, c'était la débâcle.⁸¹²

La déambulation vers les villages d'accueil est mi-fortuite, mi-organisée : le cas des Verly permet de suivre un itinéraire quasi exemplaire entre le départ et l'arrivée dans un point de chute qui s'avère être, à la longue, un lieu de vie pour des années. D'Illies, une partie de famille Verly part chez un parent à Lorgies, dans le Pas-de-Calais, à trois kilomètres vers l'ouest ; de là, démarrage pour Béthune, dix kilomètres plus loin ; après un ordre d'expulsion, direction Aire-sur-la-Lys ; enfin, Wittes, et puis Cohem où les évacués resteront de fin 1914 à début 1921, date à laquelle ils reprendront possession des ruines de leur maison à Illies. Mais la famille n'est pas au complet tout de suite : Virginie Verly, la mère, restera à Lille encore près de deux ans avant de retrouver les siens en 1916 ; Félicien, parti quelques heures de son côté, et ne retrouvant pas de connaissances dans la foule fuyant sur les routes, parvient lui aussi, par hasard, en zone britannique, à proximité

⁸⁰⁹ Mr Fruit, abbé, curé de Fromelles, in *Cercle Historique d'Aubers*, n° 23, septembre 1991.

⁸¹⁰ Mr Fruit, abbé, curé de Fromelles, in *Cercle Historique d'Aubers*, n° 1, janvier 1986.

⁸¹¹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 53.

⁸¹² *Ibid.*, p. 54.

de Cohem, à Hézecques précisément, où il travaille aux osiers en attendant d'être mobilisé ; et Henri, après avoir tenté de rejoindre Gravelines, regagne également le côté britannique, à Trézennes, où il trouve un emploi de comptable dans la distillerie Schotsmans. L'installation des évacués dans ces trois espaces du Pas-de-Calais (la proximité du front, le territoire artésien intermédiaire et le littoral) obéit presque toujours au schéma tel qu'il est rapporté dans le cas Verly :

- Le départ s'effectue vers un accueil possible :

Le samedi 17 octobre 1914, la bataille fait rage. Nos regards sont tournés vers nos villages, à une douzaine de km ; nous les voyons la proie des flammes. D'immenses incendies embrassaient le ciel et je vois encore le désespoir de ceux qui assistaient à l'anéantissement de leurs biens. Huit jours passent. C'est alors que des affiches sont apposées intimant l'ordre à tous les réfugiés de quitter la région décrétée des armées. Où aller ? On nous ordonne de partir mais c'était à nous de nous débrouiller pour trouver un refuge. Sur l'initiative d'un contremaître de l'usine Delerue où était employé Henri, le groupe des Illinois se dirige vers un village des environs d'Aire, Wittes, dont le curé est une lointaine connaissance. La caravane parvient à destination dans la soirée du lundi 26 octobre. L'abbé Deprey qui les accueille les oriente vers le bourg de Cohem. Là, une vieille dame, à la demande du curé, accepte d'héberger la famille dans une sorte de vieux manoir inoccupé qui lui appartient.

- Là-bas, le logement est proposé en échange d'un travail :

La famille Picavet, qui nous avait recueillis, se composait de quatre personnes : la vieille mère, deux fils âgés respectivement de 51 et 47 ans et une fille de 45 ans. Tous les enfants étaient célibataires. [...] Pour commencer, ils nous invitèrent à leur table, nous qui étions démunis de tout, n'ayant plus pour tout bien que ce que nous avons sur le dos. Persuadés que nous pourrions rentrer rapidement chez nous, nous acceptâmes de rester chez Picavet, leur rendant tous les services possibles. Et chacun sait que dans une ferme, il y a toujours à faire. En échange, nous étions logés et nourris. Nous n'aurions jamais espéré une telle aubaine. La famille s'installe dans sa nouvelle vie, dans une zone qui va devenir rapidement zone militaire anglaise.

- La surveillance se fait conjointe de la part des Français et des Britanniques :

Les réfugiés sont soumis à une stricte surveillance de la part des autorités tant civiles que militaires. La région de Cohem est en effet classée zone militaire, autant dire que l'armée y règne en maître et que les pouvoirs civils lui sont strictement subordonnés. *L'écho de la Lys* du dimanche 13 décembre 1914, publie cet avis : « Les réfugiés sont soumis à posséder un permis pour les trajets excédant les 10 km hors de leur commune de résidence (provisoire). Ce sauf-conduit est à retirer auprès du commissaire de police ou du maire. Ils sont temporaires (15 jours maximum, sur papier blanc) ou permanents (carton vert). L'autorité militaire délivre les sauf-conduits permanents et les temporaires pour les trajets excédant 150 km. Un permis de circuler provisoire est en outre nécessaire pour pénétrer dans la zone des armées. Il est délivré par le général commandant la région concernée. »

- L'interdiction de quitter les lieux est formelle :

C'est qu'une consigne de fer, exécutée par les Anglais et les Indous (sic) nous empêche de passer. Arrivés à 8 km de la ligne de feu, plus personne ne passe. C'est la consigne, impossible de la forcer. Cette semaine, malgré le refus d'une sentinelle, deux hommes et deux femmes voulurent passer quand même ; la sentinelle (un *Highlander*) tira un coup

en l'air ; aussitôt le poste accourut. Une décharge fut exécutée sur la voiture : un homme et une femme furent tués tandis que les deux autres étaient blessés assez grièvement ; l'homme eut l'épaule fracassée et la femme fut atteinte dans la poitrine. D'ailleurs mon frère Henri, qui pourtant n'a pas froid aux yeux, a tenté également plusieurs fois de passer. La première fois, il fut retenu prisonnier par les Anglais et reconduit à Béthune par un Hindou. La seconde fois, la sentinelle fut implacable malgré tous les laissez-passer qu'il leur montra.⁸¹³

« Fuyards ». Le terme reviendra plusieurs fois dans les propos de Félicien Verly. Et, en effet, qu'est-ce d'autre que ces gens affolés, chassés de chez eux par l'invasion, les fusillades, le galop des cavaliers dans les rues et les champs ? Certains résistent, souhaitent ne pas s'éloigner trop, et en viennent à se cacher quelques jours dans une grange au-delà du front allemand qu'ils ont traversé en pleine confusion, l'un se réfugiant dans une caserne désertée de Béthune, l'autre chez des particuliers à Laventie. Mais leur situation est tragique : le ravitaillement de telles foules est impossible, les queues devant les boulangeries n'en finissent plus pour obtenir, finalement, un pain sans levain. Et impossible de retourner sur Illies, Aubers, Fromelles : les sentinelles empêchent de passer. Interdit aussi de se déplacer où l'on veut : les colonnes de soldats anglais dissuadent tout mouvement en direction du front. Alors, qui en voiture, qui à pied, se dirige vers la seule issue possible, l'Artois avec le littoral de la Mer du Nord et de la Manche comme perspective. Voilà donc que ces habitants du canton de La Bassée, évacués vers l'ouest selon les rencontres du moment, dans un secteur allant principalement de Laventie à Calais-Boulogne en passant par Aire-sur-la-Lys, vont y rester, assignés à résidence dans ces trois types de lieux sous contrôle britannique, et ce durant toute la guerre. On assiste à la création d'une seconde catégorie de civils du canton : les évacués de la zone britannique des armées.

Cette zone alliée s'étend du front jusqu'à la côte, avec des gradients d'occupation militaire qui varient selon l'intensité de la présence armée. Peu d'évacués pourront demeurer à Laventie ou à Merville, juste en face de la zone rouge allemande du canton de La Bassée où le contact avec les Britanniques au repos dans les cantonnements de l'arrière des lignes est permanent ; d'autres seront hébergés à Cohem-Wittes, Roquetoire, Prétéfin, dans les villages verts du Pas-de-Calais artésien, ou encore à Lières, près des centres de repos pour les troupes combattantes alliées du front occidental ; enfin, et c'est une autre vie encore, des évacués passeront toute la guerre dans des chambres réquisitionnées des villas du littoral. Quel sera le quotidien de ces types d'évacuation en zone britannique ? Quelles libertés permettront à ces civils assignés en zone alliée de survivre ? Formeront-ils une communauté de guerre ?

1) Le quotidien des évacués de l'arrière du front britannique : survivre en bordure du front

Il est intéressant de voir, de Laventie à Merville, la conduite, les conduites, adoptée(s) par ces autres civils du canton de La Bassée amenés à passer la guerre en terre française, mais de présence militaire britannique. En quoi le survivre dans ce territoire est-il différent de celui de leurs compatriotes voisins du front allemand ?

1 - Avoir des nouvelles des siens

⁸¹³ *Ibid.*, p. 56-59.

Il est compliqué de correspondre quand on est en zone militaire britannique :

Correspondre avec Lille est très compliqué. C'est correspondre avec l'autre côté du front. On tente de se débrouiller. On cherche à contacter les connaissances qui sont parvenues à regagner la France. On s'adresse à l'Office de renseignement pour les familles dispersées. On écrit par l'intermédiaire de la Croix Rouge (Délai de rigueur : quatre à dix mois). On écrit par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne, qui transmet en Allemagne. *L'Echo de la Lys* du dimanche 22 novembre 1914 par exemple propose la procédure à ses lecteurs. Pour correspondre avec Lille, écrit-on, « il faut écrire sous enveloppe non cachetée et indiquer sur le haut de la lettre le nom et l'adresse du destinataire. Adresser la lettre au Bureau de l'Union Postale Universelle à Berne (Suisse) pour faire parvenir à M. le Directeur de la Correspondance privée à Lille (Nord/France) ». Avec de la chance, de la patience, de l'ingéniosité, la famille a réussi à obtenir quelques nouvelles de Virginie (Mme Verly) avant son retour en France. Mais, pendant de longs mois, on n'a rien su de ce qui lui était arrivé, ni de ce qu'elle était devenue.⁸¹⁴

Pour les Verly, le terme « France », employé trois fois dans cet extrait, est ambigu. « Regagner la France » - ligne 3 - : le mot indique le territoire national hors des dix départements occupés. « A Lille (Nord/France) » - ligne 10 - : le mot, cette fois, désigne une ville envahie et occupée par l'Allemagne. « Avant son retour en France » - ligne 12 - : cette troisième incidence du mot France couvre le Pas-de-Calais en zone militaire britannique. Alors, territoire occupé, territoire militaire allié ou pays libre, il y a bien, durant la guerre, trois France. Le mot, utilisé dans ces trois significations à l'intérieur d'un même texte court, signifie que les Verly, et les Français à travers eux, n'ont pas renoncé à l'intégrité du territoire national. Être à Lille, être à Cohem, être en Savoie, c'est partout être en France. Et pourtant ... Correspondre d'une France à l'autre relève d'un art si difficile qu'il faut de l'abnégation pour y croire encore. Ecrire aux évacués en zone alliée est presque aussi difficile que faire parvenir une lettre dans un département envahi.

Les Verly de Cohem en savent quelque chose, qui tentent « de se débrouiller » selon cinq procédés qui relèvent tous « de la chance, de la patience et de l'ingéniosité ». On ne les voit pas agacés envers ces méthodes de correspondance si peu respectueuses de la vie privée. On a plutôt l'impression d'un perpétuel présent d'attente de courrier qui a duré « de longs mois » et qui défile selon un rythme qui n'est plus celui d'avant le conflit. Cette façon de supporter la longueur des jours sans nouvelles et sans récriminer contre les circonstances qui les provoquent est sans équivalent durant la vie d'avant-guerre. André Loez, à ce propos, parle d'« une forme d'habitude, de rapport ordinaire au temps et d'une recherche de banalité du quotidien qui permettent de supporter la guerre ».⁸¹⁵ Le quotidien en zone britannique, bien qu'il soit plus facile que celui des occupés en secteur allemand, pourrait être vécu comme harcèlement et tension ; il est au contraire inconsciemment banalisé selon un mode habituel.

2 – Le pouvoir des militaires est pesant, également, du côté britannique.

Le pouvoir civil est confisqué par les militaires en guerre des deux côtés du front. Le pouvoir des militaires britanniques possède aussi ses contraintes :

La censure, l'interdiction des attroupements, la nécessité de posséder un sauf-conduit délivré par un commissaire de police pour voyager sont désormais la règle. Les préfets et

⁸¹⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 87-88.

⁸¹⁵ André Loez, *14-18, Les refus de la guerre, une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010, p. 76-77.

les magistrats se voient privés de leurs compétences traditionnelles et tenus d'en référer à un pouvoir militaire omniprésent. Il ne cessera de croître pendant toute la durée des hostilités, donnant naissance à une bureaucratie tatillonne et envahissante. Que reste-t-il du pouvoir civil qui, pour presque chaque décision, doit s'en référer à un militaire ?⁸¹⁶

On a constaté, en effet, côté allemand, que ce sont les militaires, et non les municipalités, maintenues plus ou moins en partie, qui donnent les autorisations de départ :

Cinquante km à peine nous séparaient. Mais il eût fallu franchir la ligne de feu. Virginie dut donc, pour nous rejoindre, traverser la Belgique, l'Allemagne, la Suisse et toute la France depuis Annemasse, en Haute-Savoie. Elle réussit à soustraire quelques menus objets de famille à la fouille et même à passer de l'or. Il était formellement interdit aux rapatriés d'emporter de l'or sous peine de sanctions sévères, de confiscation et de refoulement. Ma mère ne tint aucun compte de cette interdiction. Elle confectionna un sac dans lequel elle mit ses pièces et le suspendit entre ses seins. Elle réussit à dissimuler cet or à la fouille. Huit jours après nous avoir rejoints, elle m'envoya le porter à la Banque de France à Aire pour répondre à l'invitation du gouvernement qui avait un besoin pressant d'or.⁸¹⁷

Côté français et britannique, les tracasseries militaires sont pareillement au rendez-vous :

Une fois en France, Virginie pourrait se croire enfin libre. Il n'en est rien. Elle est en butte aux tracasseries de l'administration militaire. Elle a toutes les peines du monde à obtenir l'autorisation de rejoindre Cohem, située comme on le sait dans la zone des armées [...] où, Abel Ferry le remarque, « le général en chef n'est plus un chef de guerre mais le ministre d'un territoire ». Prenant prétexte de la désorganisation liée à l'exode et à l'occupation, l'autorité militaire a confisqué des pans entiers de l'administration et de la justice. Pouvoirs exceptionnels auxquels personne ne peut échapper. Les libertés publiques sont malmenées.⁸¹⁸

La guerre amène donc une forte concentration du pouvoir civil dans les mains des militaires. On l'a vu dans le canton de La Bassée où les Allemands décident du quotidien des habitants occupés comme de leurs fournitures alimentaires. On le remarque aussi dans le territoire du Pas-de-Calais sous contrôle britannique : les déplacements, les correspondances, les interdictions de tous ordres, tout cela crée un environnement encadré qui pourrait être oppressant mais qui semble supporté sans récrimination comme le revers d'une présence et d'une protection nécessaires à la sécurité des personnes. On le constate dans la France libre où ce sont les autorités militaires qui confisquent « des pans entiers de l'administration et de la justice ». Mais, ainsi que l'on a observé un accommodement à l'occupation, en dépit de sa terrible rigueur, dans le canton de La Bassée, on enregistre pareillement des facilités de conciliation dans les zones dites britannique et française. Les envies individuelles paraissent s'effacer derrière l'objectif commun de la guerre.

« Il n'y a d'histoire qui n'ait été constituée par les expériences vécues et les attentes des hommes souffrants et agissants ».⁸¹⁹ Ainsi s'exprime Reinhart Koselleck qui montre, à l'image du cas des Verly, que les parcours individuels et leurs dynamiques forment ensemble tout à la fois l'histoire événementielle, l'histoire des faits sociaux et leur

⁸¹⁶ Yves Pourcher, *Les jours de Guerre*, Paris, Plon, 1994.

⁸¹⁷ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, *op. cit.*, récit de Léon Verly, p. 87-88.

⁸¹⁸ *Ibid*, p. 87-88.

⁸¹⁹ Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, traduit de l'allemand par J. Hoock et M.-C. Hoock, Paris, Ed. de l'EHESS, 1990, p. 308.

langage incarné dans l'anthropologie du moment. La famille Verly et son récit d'évacuation constituent, de manière exploratoire, le parangon de ces évacués vers le front britannique. Si Virginie Verly, qui supporta l'exil depuis son village d'Illies jusqu'à Lille, sous la férule allemande, puis son transfert par la Belgique, l'Allemagne, la Suisse pour arriver finalement à Annemasse en France sous l'égide de la Croix Rouge, et qui a dû s'imposer avec force pour rejoindre son mari en terre militaire britannique dans le nord de la France, a pu porter tant de mortifications, c'est peut-être en vertu d'une maîtrise qui caractérise bien des évacués de la Grande Guerre. Si Henri Verly, ses filles Yvonne et Palmyre, et Léon, son plus jeune fils, ont rapidement trouvé du travail (tailleur pour l'administration militaire, couturières et aide agricole), c'est pour se prendre en main conformément à ce qui avait été vécu dans leur passé familial. Si la mobilisation, l'évacuation, l'occupation et la guerre ont changé les paramètres du quotidien des populations du canton en particulier et de la France en général, c'est par la volonté qui animait un pays prospère et souvent dynamique que la pression des pouvoirs militaires peut être aujourd'hui tolérée, voire évacuée.

3 – La guerre : un « champ d'expérience » et un « horizon d'attente »

Reinhart Koselleck a repris deux concepts pour décrire comment, à partir d'une situation, comme celle des Verly, et de tant d'autres du canton dont ils sont ici la figure émergente, la mémoire sociale devient histoire. Il parle, pour reprendre ses termes, de « champ d'expérience » et de « horizon d'attente ». Ces deux « catégories historiques » enrichissent l'histoire conceptuelle, l'histoire ethnologique et l'histoire anthropologique par l'apport de l'analyse des études prosopographiques et du dialogue avec les sciences sociales. Le « champ d'expérience », dans le cas des Verly et des habitants du canton devenus habitants hébergés en zone militaire britannique, est l'ensemble des cadres culturels dont ils disposent, hérités d'avant-guerre, contexte mi-ouvrier mi-paysan, mi-rural mi-urbanisé, mi-pratiquant mi-indifférent, mi-scolarisé mi-apprenti, mi-croyant mi-superstitieux, mi-conservateur mi-progressiste. Tradition et ouverture libérale présidaient aux destinées des onze communes placées entre Lille et Lens, entre la ville-centre et la Flandre, entre l'attractivité belgo-britannique et l'influence parisienne, entre les forces progressistes et le poids des curés des paroisses, entre la soumission obligée aux patrons et l'envie souveraine d'indépendance des petits. Ce passé est présent dans le présent⁸²⁰ des évacués qui vont utiliser ces structures mentales afin de s'adapter.

L'« horizon d'attente », avant que n'arrivent la libération et la fin de la guerre, est une forme d'adaptation qui peut faire de la guerre « une aubaine »⁸²¹ : « aubaine » est bien le terme employé par Léon Verly qui voit dans la proximité des troupes anglaises « un espoir pour améliorer ses projets de vie future »⁸²². Parce que ces soldats anglais en cantonnement dans Cohem-Wittes l'incitent à se plonger dans l'étude de la langue, le futur, en dépit de la guerre, est vécu « comme un temps où les choses seront meilleures ».⁸²³

Cet « horizon d'attente » est bien complexe à décrire, différent selon les individus, leur âge, leurs représentations, et selon les moments de la guerre. En effet, il y a peu de comparaison entre les espérances exprimées en août 1914 (espérer un conflit court) et celle d'octobre 1914, juste trois mois après (s'enfuir ? où ? rester en terre occupée, mais dans sa

⁸²⁰ François Hartog, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Ed du Seuil, 2003, 2012, p. 29.

⁸²¹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 90.

⁸²² Paul Ricœur, *Temps et récit*, tome III : *Le Temps raconté*, Paris, Ed. du Seuil, 1985, 1991, p. 376.

⁸²³ Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, op. cit., pp 319-321.

maison ?). De même, les correspondances n'expriment pas des craintes similaires lors des premiers courriers (est-il, est-elle en vie ?) ou après de longs mois de séparation (est-il, est-elle fidèle ?). Enfin les dates importent : les opérations militaires de 1916 ne suscitent pas les mêmes interrogations (jusqu'à quand ?) que les marches sur l'Allemagne en décembre 1918 (quand rentreras-tu?). Alors, comme les perspectives sont si différentes, en plus des particularismes de chacun, il faut manier avec réserve les correspondances et les récits individuels qui doivent être remis dans leur contexte afin d'être significatifs. La distance vis-à-vis de ces sources reste donc la vigilance majeure à exercer pour ne point se tromper d'« horizon d'attente » ; percevoir les optiques successives de ces évacués du canton en zone britannique permet d'articuler les manières dont les acteurs ont évolué au long du conflit.

Les Verly, par le biais des correspondances de leurs fils militaires, ont comme premier « horizon d'attente » d'avoir des nouvelles des leurs, de Virginie Verly d'abord, restée un temps en zone allemande (9 juin, 9 et 16 juillet, 5 août 1915 : « est-elle toujours au milieu de ces maudits Boches ? »), de Félicien et d'Henri en formation à Saint-Junien (15 juin 1915) et des autres compatriotes disséminés dans tous les horizons français, voire européens (21 juin, 30 juillet 1915). A partir du milieu de l'été 1915, trois problèmes semblent devenir plus prégnants, la nourriture, la maladie et la demande d'information concernant les militaires français, connus et amis. La nourriture : « Cela fait plusieurs jours que nous n'avons plus rien reçu comme colis de vous », « bien souvent, le bouillon est tellement mauvais que je ne peux le manger ». La maladie : « Tante Maria est placée à Aire ? », « Palmyre Descamps est très malade et sa petite fille est morte ». Le décès des militaires : « Je constate que les morts pleuvent toujours et que rien n'avance ». Arrivent aussi peu à peu des allusions au manque d'argent : « Par la poste, cela coûterait peu », à la difficulté de circuler en zone britannique : « On ne peut expédier sans autorisation à Aire », « Je comprends que vous n'y alliez pas si la difficulté pour voyager est si grande », et la nostalgie du pays d'avant : « Quand reverrons-nous ces parages où nous avons laissé tant de doux souvenirs ? Nul ne le sait, car les opérations n'ont pas l'air d'avancer très vite, en aucun endroit ».

Les nouvelles internationales sont connues : « Les Russes reculent fameusement devant l'ennemi » (5 août 1915), « As-tu lu les nouvelles sur la Bulgarie ? Cette gueuse pourrait bien nous embêter aux Dardanelles en laissant les Allemands se lier avec les Turcs en passant par son territoire » (26 juillet 1915), « Tu me dis que les Russes font du beau travail, oui, c'est vrai, j'en suis heureux ; mais je crois que nous aussi nous allons bientôt faire du beau travail. Ici (front de la Somme) on se prépare à quelque chose de grand. Si on pouvait réussir, quelle joie ! » (16 juin 1916), « Je suis intimement persuadé que la guerre ne prendra pas fin cette année et qu'elle se prolongera encore une bonne partie de l'année 1917, à moins que l'Orient vienne, par des événements inattendus, solutionner la question. Ce n'est pas en France qu'on peut trouver la fin car, quand on a vu ce que coûte une reprise de bande de terrain de 4 à 5 km de profondeur, on est convaincu qu'il en est tel que je pense. Si tu savais, mon pauvre Léon, ce qu'a coûté en hommes et en munitions ce que nous avons fait dans la Somme ! » (14 août 1916). « J'ai reçu une lettre d'Yvonne qui me parle de la déclaration de guerre de l'Amérique à l'Allemagne ; ce doit être faux puisqu'ici on n'en parle nullement » (14 février 1917), « Je suis arrivé hier soir à Tarente, en Italie. Je crois que nous partons directement à Salonique par mer au lieu de traverser la Grèce. Nous en avons encore pour cinq jours de traversée à cause que l'on ne marche que la nuit pour éviter les sous-marins » (29 octobre 1917), « Dans quelques jours, nous remettons un bon coup du côté de Monastir si ça va aussi bien (que) la dernière fois » (28 septembre 1918), « Nous partons en Alsace, c'est nous qui allons signer la paix à Berlin » (20 octobre 1918).

Un tour rapide des correspondances adressées aux Verly démontre bien que rien n'échappe à leur connaissance, les événements militaires, les alliances, le coût humain des percées, l'évolution des trois fronts russe, occidental et d'Orient. Le monde est chez les Verly, alors que les occupés de Marquillies, ayant eu moins d'accès aux courriers et aux journaux, donc aux méandres du conflit, ont un « horizon d'attente » plus interrogateur.

2) Les évacués installés dans l'Artois intérieur

Les cas d'évacués du canton de La Bassée, arrivés à Evian durant la Grande Guerre et envoyés ensuite selon leur souhait dans le Nord-Pas de Calais, sont rares. En dehors de Virginie Verly, il ne semble pas, dans les données connues sur le canton, y avoir beaucoup d'autres personnes ayant parcouru un tel trajet - 1500 km - , pour revenir finalement à 50 km de chez elles, passant du secteur allemand au secteur britannique. La plupart des évacués installés durant la guerre dans l'Artois intérieur y sont allés en franchissant les lignes allemandes du Nord et du Pas-de-Calais et en se dirigeant vers l'ouest pour fuir l'invasion.

1 – Les populations évacuées dans l'Artois intérieur

Les ressortissants des onze bourgades, partis de chez eux pour échapper aux Allemands, à pied, avec charrette, sur un chariot ou en vélo, sont arrivés à Merville, Erquinghem-Lys ou Hazebrouck, ainsi que dans le Ternois, mais sans le périple long et lourd qui fut celui de Virginie Verly avec le train de la Croix Rouge.

Un tableau (Document n° 60) de vingt-trois évacués civils, originaires du canton de La Bassée, décédés de 1914 à 1918 dans le Nord⁸²⁴, présente un échantillon de ce que furent les lieux d'évacuation de proximité en territoire sous contrôle britannique et la constitution des populations évacuées dans cette zone. On y relève, d'une part, comme lieux de départ les villages côté Lys ; ce sont ceux qui ont subi le plus le syndrome de l'exil. On y voit aussi les lieux d'évacuation ; ce sont Merville (13 cas, plus de la moitié), Erquinghem-Lys (5), Hazebrouck (3), Armentières (1), Locon (1). Enfin, est montrée la réalité démographique de ces populations évacuées : seuls des hommes âgés sont répertoriés, les autres sont mobilisés ; les femmes sont presque le double de la population masculine et elles ont en charge les vieillards et les jeunes enfants ; les hommes décèdent à une moyenne d'âge de 65 ans, ce qui s'explique par le fait que seuls les plus âgés sont là ; les femmes meurent à 48 ans dans cet échantillon, ce qui correspond à la force de l'âge de celles sur qui repose le clan familial.

Certes, cet échantillon est réduit, mais il esquisse un tableau des populations évacuées en secteur britannique qui seraient constituées principalement de femmes jeunes, d'enfants en bas âge et de personnes âgées. Bien que ces données ne soient qu'un reflet et non un état statistique complet, c'est bien cette norme démographique que l'on trouve dans les terres britanniques d'exode. Leur localisation se fait aux abords de la zone des combats, donc à proximité du domicile, pourtant inaccessible et sous contrôle allemand.

Flament Narcisse	né à Illies	âge : 72 ans	évacué à Locon	décédé le 22-12-1915
Bailleul Elise	Aubers	85	Merville	12-5-1915
Bailleul Louis	Fromelles		Erquinghem-Lys	26-2-1915
Baron Madeleine	Aubers	2	Merville	25-11-1914

⁸²⁴ ADN, 9 R 1302, 1914-1918.

Biervoye Clovis	Herlies	80	Merville	23-3-1915
Billaut Marie	Fromelles		Erquinghem-Lys	18-8-1916
Blanquart Jules	Illies	1	Merville	8-12-1914
Boquet Clara	Marquillies	38	Hazebrouck	26-12-1915
Caillet Catherine	Illies	63	Merville	8-6-1917
Carlier Simone	Marquillies	1	Merville	24-11-1914
Cordonnier Joseph	Hantay	43	Armentières	13-12-1916
Cousin Marie	Fromelles	24	Merville	4-3-1917
Croccele Edouard	Hantay	66	Hazebrouck	24-8-1915
Delbarre Marie	Sainghin	31	Merville	19-9-1915
Frémaux Henri	Illies		Erquinghem-Lys	19-8-1917
Fruleux Marguerite	Fromelles	4	Merville	18-12-1914
Lescaut Virginie	Fromelles		Erquinghem-Lys	25-6-1916
Lézier Charlotte	Aubers	46	Erquinghem-Lys	25-6-1916
Meurin Albert	Aubers	1	Merville	28-11-1914
Blanquart Jules	Illies	1	Merville	8-12-1914
Boquet Clara	Marquillies	38	Hazebrouck	26-12-1915
Caillet Catherine	Illies	63	Merville	8-6-1917
Carlier Simone	Marquillies	1	Merville	24-11-1914

Document 61 : Les évacués du canton de La Bassée, décédés dans la zone britannique de proximité du Nord de la France

NB : 6 sont originaires d'Illies, 5 de Fromelles, 4 d'Aubers, 4 de Marquillies, 2 d'Hantay, 1 d'Herlies, 1 de Sainghin.

Source : ADN, 9 R 1302

Les évacués du canton de La Bassée dans la zone britannique intermédiaire entre le front et la côte sont, comme tous les précédents, difficilement comptabilisables. Les archives du Pas-de-Calais⁸²⁵ montrent en effet que de tels décomptes sont quasi impossibles à obtenir. Les situations sont mouvantes ; les exils imposés et les déplacements volontaires sont peu quantifiables. Cependant, remarquable est l'effort de l'administration française pour connaître les nombres précis et les situations de chacun. La commune de Saint-Omer, par exemple, doit répondre au questionnaire de la préfecture du Pas-de-Calais qui lui demande de l'informer de la « liste des ouvriers réfugiés au 8 février 1915 » d'une part, et de celle « des agents évacués travaillant aux Contributions Indirectes le 8 juin 1916 », d'autre part. Qui peut-on qualifier d'« ouvrier » ? Ceux qui étaient embauchés auparavant déjà dans les entreprises mécanisées des onze communes ? Ceux qui étaient en poste auprès des artisans ? Ceux qui, maintenant, faute d'autre emploi, sont devenus manutentionnaires, hommes de peine, personnel posté ? Par conséquent, devant le flou des attendus, il n'est guère surprenant que ces listes soient peu renseignées. Un avis de la mairie de Saint-Omer, daté du 18 mai 1915, déclare d'ailleurs ne pouvoir répondre à ces demandes : « Le mouvement continu de réfugiés arrivant à Saint-Omer ou en partant ne permet pas d'en donner le chiffre exact. »⁸²⁶

2 – Les allocations aux réfugiés : une quête lourde pour chacun

⁸²⁵ ADPdc, 120 R / 1-29, Questionnaires de la préfecture aux communes d'accueil des évacués.

⁸²⁶ ADPdc, 120 R 2, 18 mai 1915, Saint-Omer.

Nonobstant les difficultés à se faire inscrire comme réfugié, les évacués parviennent à se faire reconnaître. Parmi les personnes venant du canton de La Bassée, trois personnes sont inscrites à Saint-Omer ; ce sont :

- De Poussargue Romain, 56 ans, de La Bassée, profession forgeron-métallurgiste, dernière usine : Delbarre.

- Caudemont, commis aux CI, de Sainghin en Weppes, évacué à Arques, veuf, 2 enfants à charge, 1,25 francs d'indemnité par jour.

- Hu, commis aux CI, de La Bassée, évacué à Lambres, marié, Ayant à charge deux enfants et sa mère veuve, 3 francs par jour plus 0,50 franc pour sa mère réfugiée à Mazingarbe, sa femme étant restée en pays envahi selon information en date du 27 avril 1916.

Trois personnes, trois situations emblématiques : un homme seul de 56 ans travaillant en métallurgie, ne recevant pas d'indemnité ; un veuf évacué, qualifié de commis, avec ses deux jeunes enfants, recevant une indemnité pour les nourrir, mais dont on ne sait pas s'il a trouvé un emploi ; un ménage séparé, l'homme, commis lui aussi, ayant fui avec ses deux enfants et ayant trouvé refuge en zone britannique, son épouse étant restée en zone occupée, sa mère étant réfugiée dans une autre commune du secteur, et lui recevant une indemnité plus que double du cas précédent. On comprend que les réclamations pleuvent ! A la date du 16 mars 1916, le contrôle des réfugiés de Saint-Omer informe le sous-préfet que, « à Erny Saint-Julien, Jean Cerf étant nourri et logé et gagnant 40 francs par mois ne peut bénéficier de l'allocation ». La lettre est raturée sur « ne peut » tandis que « bénéficiaire », additionné d'un « a », devient aussitôt « bénéficiera ». Le profil défavorable, en deux coups de crayon, devient favorable⁸²⁷.

Et pour obtenir ces sommes, il convient que les demandeurs, ayant souvent tout perdu, puissent produire des papiers d'identité. La commune d'Hucqueliers, par exemple, en décembre 1916, signale au recensement départemental que quinze réfugiés résident dans la commune, sept femmes, toutes qualifiées de ménagère, donc sans emploi rémunéré, un enfant écolier et sept hommes dont deux journaliers, travaillant selon les offres du moment. Tous ces demandeurs - un bon nombre vient de La Bassée - ont pu présenter leur livret de famille lorsqu'il leur a été demandé de produire une pièce d'identité pour justifier de leur ancienne domiciliation. Le constat est bien de celui de réfugiés partis sous la contrainte et « ayant fui par leurs propres moyens » selon les termes de l'employé communal, mais suffisamment organisés pour emmener et sauvegarder les papiers nécessaires à leur identification.⁸²⁸

Deux cas sont particulièrement intéressants à évoquer à ce propos, révélateurs des motivations qui font ou non changer le montant des allocations accordées aux familles : celui d'Henri Verly et celui de Léonie Cappe. Chaque commune doit proposer à sa préfecture le maintien, la diminution ou l'augmentation des sommes allouées aux réfugiés au vu des changements intervenus dans les familles des demandeurs. La commune de Wittes expose, le 3 février 1916, les motifs justifiant une hausse des allocations échouant aux Verly. « La famille Verly, réfugiée à Wittes, peut toucher sept allocations, soit 7 francs 50 par jour, ce qui, avec le salaire du père, portera à 9 francs les ressources pour sept personnes. » Quel est le facteur qui parvient à influencer positivement l'administration pour la faire accepter une augmentation de ressources, sachant que le père, par son travail de tailleur à façons, gagne déjà 1 franc 50 par jour ? « Un fait nouveau s'est produit dans la situation par le retour de sa femme, évacuée de Lille par les Allemands. En séjour régulier à Wittes, ça lui ferait donc six grandes personnes, voire plus, Jeanne ayant 16 ans le 10 juin 1916. La réclamation me paraît fondée et je n'ai rien à reprocher à cette famille évacuée

⁸²⁷ ADPdC, 11 R 1149, Contrôle des réfugiés, 11 mars 1916.

⁸²⁸ ADPdC, 120 R 2 n° 188, Recensement des réfugiés d'Hucqueliers, 6 décembre 1916.

d'Illies. »⁸²⁹ L'affaire est entendue : Virginie Verly, rapatriée à Wittes, venue rejoindre sa famille depuis Illies par la Belgique, l'Allemagne, la Suisse et enfin par les Alpes françaises, touchera des allocations.

Par contre, chez Mme Cappe, commerçante venant de La Bassée, née Léonie Cottrant, 47 ans, actuellement ménagère, le plaidoyer est plus délicat à faire valoir : la mairie d'Aire-sur-la-Lys vient de la radier de sa liste sous le prétexte - réel – que son mari est mobilisé à l'usine d'Isbergues depuis avril 1915. La plaignante se défend, réclamant pour elle de quoi survivre, son mari n'étant pas sous son toit, et ne lui apportant donc ni son salaire, ni de quoi se nourrir et se loger. Le maire conclut négativement par un laconique : « Situation qu'elle ne peut justifier ».⁸³⁰

Les évacués, en plus d'être contraints à vivre dans un village qu'ils n'ont pas choisi et qu'ils ne peuvent quitter sans contrôle, doivent accepter des métiers, des travaux, des salaires, des situations financières qui n'ont rien à voir avec leurs situations antérieures. C'est aussi ce qu'explique « Jules Baille, marchand de chaussures de La Bassée (Nord), réfugié à Longuenesse, en pension chez Pécro-Duthille, occupé chez Mr Jude Grébert, brasseur à Longuenesse (Pas-de-Calais) ».

Lettre de demande d'allocation datée du 23 I 1916 :

De Baille Jules, évacué de La Bassée, au préfet du Pas-de-Calais

Je viens d'être informé par la mairie de Longuenesse que, par votre décision du 3 janvier courant, l'allocation journalière comme réfugié m'avait été supprimée. Je crois, Monsieur le Préfet, en vous mettant au courant de ma situation, que vous voudrez revenir sur votre décision.

J'ai quitté La Bassée le 10 octobre 1914, en y laissant ma femme et mes trois jeunes filles âgées de 20, 18 et 16 ans. Mon fils, âgé de 19 ans, a évacué avec moi. Le 15 novembre 1914, il a été incorporé et il est aux armées depuis. Il se trouve en ce moment en Haute Alsace, au 401^e d'Infanterie (secteur 179). Mon frère, célibataire et orphelin, est soldat au 117^e d'Infanterie à Le Mans (Sarthe). Je suis seul pour subvenir à leurs besoins depuis leur incorporation.

J'étais marchand de chaussures à La Bassée, et, pour satisfaire aux demandes de mes deux soldats, j'ai dû prendre un emploi qui ne concorde pas avec mes forces (je suis âgé de 50 ans). Je travaille dans une brasserie où je porte la bière à domicile. Je gagne 3 francs et je paie 2,50 de pension chez Madame Pécro-Duthille. Chez Monsieur Jude Grébert, brasseur, je ne gagne pas assez pour mon entretien en linge, chaussures, etc. L'allocation m'était nécessaire pour acheter soit du linge, soit des vêtements, soit des chaussures tout en expédiant. Même en me privant, j'avais bien du mal pour donner satisfaction à mon fils et à mon frère. Croyez-moi, de marchand de chaussures âgé de 50 ans passer à travailler en brasserie, ça m'est très dur. Mais on est heureux tout de même d'avoir du travail

J'espère, Monsieur le Préfet, qu'après avoir pris connaissance de ma triste situation, que vous penserez au courage que j'ai eu pour venir en aide à mes deux soldats et que vous voudrez bien revenir sur votre décision pour que je puisse continuer à les aider suivant mes moyens.

Lettre de soutien du maire de Longuenesse, datée du 29 I 1916 :

Nous, maire de la commune de Longuenesse, certifions que Monsieur Baille, marchand de chaussures à La Bassée, est occupé chez moi à faire le transport de la bière à domicile depuis le 2 avril 1915. Il gagnait au début 2 francs par jour et, satisfait de son travail, je lui donne 3 francs depuis le 1^e décembre dernier. Il couche chez moi et prend sa pension à

⁸²⁹ ADPdC, 11 R 1144 à 1148, Contrôle des réfugiés, 3 février 1916.

⁸³⁰ ADPdC, 120 R 1, commune d'Aire sur la Lys.

l'estaminet Pécro-Duthille. Monsieur Baville est arrivé chez moi sans ressource et il a vécu, depuis, du produit de son travail et de l'allocation. Monsieur Baville a toute sa famille en territoire envahi, sauf un fils et un frère. Le premier, blessé à Berry-au-Bac est venu à Longuenesse pendant sa convalescence de 7 jours. Ce militaire est venu chez moi, je le connais. Je n'ai pas vu son frère Marcel qui est soldat mais je sais qu'il correspond avec lui. Monsieur Baville a une excellente conduite et il dépense peu pour arriver à envoyer de l'argent. Il me remet les talons des mandats qu'il a envoyés à son fils et à son frère pendant l'année 1915, sans compter les colis qu'il leur fait parvenir.

Réponse du sous-préfet, datée du 10 III 1916 :

Monsieur Baville vit seul. Il travaille comme garçon brasseur et gagne 3 francs par jour. Il demande l'allocation. Le Comité des réfugiés de Saint-Omer offre à son employeur de le passer tout de suite aux appointements de 4,50 francs par jour.

La situation de Jules Baville donne une idée de ce que peut être le quotidien de la vie de l'évacué. La question est complexe à démêler pour comprendre les souffrances d'un émigré-immigré dans son propre pays. A l'origine, Jules Baville a une situation sociale et financière confortable, marchand de chaussures dans une ville-marché, chef-lieu de canton. Les habitants des communes alentour viennent s'y approvisionner ; la prospérité du secteur fait que les commerces tournent bien durant la première décennie du XX^e siècle. Ces données d'origine contrastent avec les caractéristiques d'aboutissement, un an et demi à peine après le début de la guerre : « mendicité » auprès du maire de Longuenesse (se connaissaient-ils ?) pour loger chez lui, y trouver un travail salarié, quémander son appui pour l'obtention de son allocation ; séparation d'avec le reste de sa famille restée en zone d'occupation allemande ; privation pour assurer les envois de colis et de mandats aux deux soldats dont il a la charge ; peu de possibilité de se donner une apparence vestimentaire convenable pour du linge personnel, des vêtements renouvelés, des chaussures décentes (il était marchand de chaussures).

Certes, son entregent et ses dispositions sociales héritées de son cercle de vie précédant la guerre sont porteurs d'adaptation, mais les handicaps sont là : l'âge (50 ans), le fait de devenir un obligé (montrer les talons des mandats), être un poids pour son employeur (pas assez de force pour porter les tonneaux de bière). « Il est un fait social dans sa globalité » comme le précise Abdelmalek Sayyad⁸³¹ quand il analyse la situation embarrassante de tout réfugié qui arrive sur une terre d'accueil : il n'est guère présent dans les pensées de ceux qui sont restés dans sa localité d'origine, occupés qu'ils sont à tenter de survivre ; il n'intéresse pas non plus ceux de la ville qui l'héberge nouvellement, sa place dans ce paysage est plus une gêne qu'une bienvenue. Contraint au mutisme, doublement absent, il ressent, en plus d'une souffrance individuelle, une déchirure spirituelle qui fait de cette transmutation « une somme nulle » : vie impossible là-bas, vie désabusée ici. Jules Baville, Léonie Cottrant, Henri Verly, et tant d'autres.

3 – Composition sociétale du groupe des réfugiés en Artois intérieur

Le groupe des évacués « chefs de famille », constitué de vingt-neuf personnes issues du canton de La Bassée et dispersées du Béthunois au Ternois, dans la zone britannique intermédiaire, est difficile à analyser du fait des lacunes dans leur relevé. Pourtant un bilan a été tenté pour les années 1915 et 1915, ainsi que le montre le document ci-après (Document n° 61).

⁸³¹ Abdelmalek Sayyad, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 1999.

Nom Prénom	Commune d'origine	Age	Femme + enfants	Profession	Localité d'évacuation
Caullet Arthur	Illies	46	3	Forgeron	Acquin
Foulon Octave	Aubers	50		Courtier chevaux	Blendecques
Boulin Constant	La Bassée		F+5	Forgeron	Bully
Duriez Bertin	La Bassée	50	2	Représentant de commerce en sucreries chez Barrois à Marquillies	Busnes
Petitprez Auguste	La Bassée	56	7	Maçon	Campagne-les-W
Carbonel Charles	Illies	51	3	Usinier	Hézecques
Delval Victor	Illies	53		Charretier	Hézecques
Cambier Jean	Illies	29	2	Contremaître de culture	Hézecques
Lesage Louis	Illies	62	1	Ouvrier agricole	Hézecques
Aubin Emile	Sainghin	55	1	Entrepreneur de battage	Hézecques
Wallart Henri	Illies	18		Charretier	Hézecques
Verly Félicien	Illies	21		Etudiant	Hézecques
Berton Joseph	Fournes	50	1	Professeur d'Anglais	Tournehem
Descamps Jules	Fromelles			Maire	Barlin
Dhaisnes, née Lefebvre Jeanne	Aubers				Barlin
Degorre, née Planque Suzanne	Aubers		2		Barlin
Leroy Hubert	La Bassée			Mineur	Barlin
Descamps Jules	Sainghin			Mineur	Barlin
Citerne Victor	Sainghin			Mineur	Barlin
Bussot Jules	La Bassée			Mineur	Barlin
Herbet Emile	Sainghin			Mineur	Barlin
Ducrocq Léon	La Bassée			Houilleur	Annezin
Mannelier Philo	Salomé		3	Ménagère	Annezin
Hennebel Henri	Salomé				La Beuvrière
Empisse Eugène	Herlies		F+2	Cultivateur	Oblinghem
Lerouge Augustin	Herlies		F+2	Menuisier	Oblinghem
Larguillère Paul	Aubers		F	Imprimeur	Fruges
Renuit Adolphe	Sainghin				Fruges
Desmadrille Fr	Sainghin			Boulangier	Annezin

Document 62 : Tableau - Evacués-chefs de famille, originaires du canton de La Bassée, dans les communes d'Artois (Pas-de-Calais) durant 1915 et 1916.

Source : ADPdC, 120 R 1.

Première remarque, les maires des localités d'accueil reconnaissent ne pas avoir en main le nombre total des personnes vivant sur leur commune. On a vu que les personnes hébergées près du front disposent toutes de leurs livrets de famille ; ce n'est pas le cas ici : les femmes, restées en terre occupée par l'Allemagne ou parties en France libre, ont probablement gardé les documents familiaux ; en charge d'enfants et d'ancêtres, elles ont pris les papiers identificateurs ; les maris, les hommes partis seuls pour fuir l'invasion ou la rafle, les grands enfants, leur nombre est ici de vingt-six, de sexe masculin ; ils sont, pour la plupart, incapables de produire des justificatifs officiels. En dépit de cette lacune, parmi les âges recensés, la moyenne est de quarante-six ans. Au-delà de la limite de la mobilisation, les hommes âgés de ce panel sont donc partis vers les villages assez proches

du Pas-de-Calais pour y trouver à la fois asile, travail et salaire afin d'aider possiblement le reste de la famille éparpillée.

Aire géographique de départ : Le canton de La Bassée, Versant Lys	Aire géographique de départ : Le canton de La Bassée, Versant Deûle	Aire britannique d'arrivée : Régions minières de Béthune et de Lens	Aire britannique d'arrivée : Régions rurales du Ternois et de l'Audomarois
Illies : 7 La Bassée : 6 Aubers : 4 Herlies : 2 Fromelles : 1	Sainghin : 6 Salomé : 2 Fournes : 1	Lens et environs : 1 Béthune et environs : 15	Ternois : 10 Audomarois : 3
Total : 20/29	Total : 9/29	Total : 16/29	Total : 13/29

Document 63 : Tableau - Interprétation prosopographique des données concernant un panel d'évacués du canton de La Bassée venus dans les aires d'accueil de l'Artois britannique.

Sources : ADPdC, 120 R 1.

Deuxièmement, le groupe des évacués du canton de La Bassée, peut aussi être étudié selon ses aires de départ et d'arrivée. Les communes de départ sont, comme on pouvait le supputer, aux deux tiers celles du champ de bataille, les six localités du versant Lys. Ce sont des espaces où peu d'habitants ont pu rester à domicile tant les conditions de survie y sont difficiles. Le tiers restant des évacués provient de Sainghin, Salomé et Fournes, trois des six bourgades occupées où la population a dû cohabiter, parfois très durement, avec les troupes bavaroises et prussiennes. Ainsi, même un panel réduit d'hommes en exil dans la zone britannique en vient à confirmer encore la double situation constatée déjà dans le canton, à savoir les deux zones-types d'occupation allemande : celle qui implique l'exode, celle qui permet la coexistence avec l'armée étrangère. Les communes d'accueil sont aussi de deux ordres : plus de la moitié (16/29) permettent à des mineurs et à des houilleurs de trouver à travailler conformément à leur profession précédente, ce sont principalement les localités du secteur des mines du Béthunois ; quant aux autres villages, ils sont davantage ruraux ou tournés vers les services et ils servent de refuge aux artisans et aux agriculteurs.

Troisièmement, concernant les sources qui sont incomplètes – il manque la moitié des âges, des contextes familiaux et trois professions - , il faut se montrer modeste quant aux conclusions à tirer : le panel n'étant que peu renseigné, il faut se garder de toute généralisation concernant à la fois le canton et les localités d'accueil. Pourtant, il est tentant de prendre en compte les données familiales afin de voir si les observations effectuées avant la guerre sont ici corroborées par les chiffres avancés. Quatorze évacués ont déclaré une famille les accompagnant ; un ne parle pas d'enfant, trois évoquent un enfant unique, cinq mentionnent deux enfants, trois ont trois enfants, deux déclarent cinq et sept enfants. Il avait été constaté dans les premières années du siècle que la maîtrise de la natalité concernait aussi bien les milieux modestes que les catégories plus argentées, et que, inversement, les enfants en grand nombre étaient aussi bien l'apanage des mineurs et des ouvriers agricoles que des milieux dirigeants. Ici, l'éventail des familles, de resserrées à nombreuses, se retrouve conformément à ce qui était examiné dans les années 1906 et 1911. Mais tous les enfants sont-ils déclarés ? Certains restés avec leur mère sont-ils notés dans les demandes d'allocation ? Les incertitudes sont trop grandes pour voir dans ces données une confirmation des notions observées avant-guerre.

Quatrièmement, il serait intéressant d'avoir une clé pour comprendre si des rapports existent entre les lieux de départ et les lieux d'arrivée. Cinq mineurs, deux de La Bassée, trois de Sainghin, se retrouvent à travailler à Barlin, dans le secteur des mines de Béthune. Des hommes, occupés dans des métiers agricoles divers, charretier, contremaître de culture, ouvrier agricole, entrepreneur de battage et charretier, se sont installés à Hézecques, un village du Ternois de quelques centaines d'habitants, eux qui sont tous originaires d'Illies. Ces deux groupes, ouvriers de la mine et de l'agriculture, ont-ils combiné leur exode afin de pouvoir offrir une force de proposition professionnelle plus importante en étant ensemble ? Y a-t-il des réseaux de métiers qui permettent de faciliter les passages et les accueils ?

Des avis communaux d'Aire-sur-la-Lys éclairent les conditions de réception des nouveaux venus en quête de se poser quelque part. « 20 décembre 1914, Aire-sur-la-Lys : Interdiction de stationner plus de 24 h dans la commune sans avoir obtenu, au préalable, un permis de séjour du maire ou du commissaire de police ». Mais, face à l'obligation, à la fois, d'accepter les troupes britanniques en repos ou en transit, d'une part, et celle de se montrer humain devant les flux incessants d'arrivées massives d'évacués français et belges, d'autre part, le maire précise son premier arrêté par un second, huit jours plus tard. « 27 décembre 1914, Aire-sur-la-Lys : Seuls les réfugiés vivant de leurs propres ressources ou du produit de leur travail, mais ne sollicitant aucun secours, peuvent séjourner dans la commune ; tous les autres seront signalés à la gendarmerie en vue d'une évacuation prochaine. »⁸³² Ainsi, pour stationner plus de 24 h, il faut un permis de séjour ; pour trouver un travail et donc obtenir un permis de séjour, il faut stationner plus de 24 h. Quels mécanismes, alors, font coïncider le permis de séjour et l'obtention d'un travail dans une commune particulière de la zone britannique des armées ? Félicien Verly, étudiant, a laissé une correspondance qui permet de voir ce qui a permis son arrivée à Hézecques.

La première lettre de guerre qui nous a été conservée est adressée par Félicien du petit village d'Hézecques qui doit compter alors quelques 250 habitants. Comment s'est-il retrouvé là ? On ne sait. Ce qui est sûr, c'est qu'il est dans l'attente des prochains conseils de révision. Il a trouvé refuge dans la famille Cousin qui le loge, et un emploi « aux osiers » (A la récolte, à la préparation ou au tressage ? Il n'en dit mot). Des indications permettent de penser qu'il fut logé dans un premier temps chez les Verdin, avant d'être accueilli dans cette famille, apparentée à la précédente. Les liens entre ces familles et les Verly dataient-ils d'avant la guerre, ou furent-ils le fruit des hasards de l'évacuation et de la nécessité ? Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y avait des Cousins aussi bien à Illies et Herlies qu'à La Bassée. Quant à savoir s'ils étaient apparentés... Il semble cependant que Félicien, Henri et le reste de la famille ne soient pas restés très longtemps sans nouvelles les uns des autres. Ces premiers mois sont tout entiers consacrés à la recherche de travail et à la régularisation de la situation militaire pour les mobilisables.⁸³³

Enfin, cinquièmement, il est impératif que ces cas singuliers des ouvriers du canton de La Bassée hébergés en Artois soient remis dans un contexte plus général, celui de toute la zone britannique. Les localités, classées territoire militaire, sont strictement subordonnées aux chefs des armées alliées, autant dire que les militaires y sont les maîtres. Ainsi, lorsque le maire d'Aire-sur-la-Lys fait paraître trois degrés d'autorisation de circulation, il ne fait qu'exécuter les ordres reçus. Premier niveau, l'entrée dans la zone militaire britannique : « Un permis de circuler provisoire est nécessaire pour pénétrer dans la zone des armées. Il est délivré par le général commandant de la zone concernée. » Second niveau, les trajets intérieurs à la zone : « Les réfugiés sont soumis à posséder un

⁸³² *L'Echo de la Lys*, 20 et 27 décembre 1914.

⁸³³ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., Introduction, p. 9-63.

permis pour les trajets excédant les dix km hors de leur commune de résidence (provisoire). Ce sauf-conduit est à retirer auprès du commissaire de police ou du maire. » Troisième niveau, la sortie de la zone : « L'autorité militaire délivre les sauf-conduits permanents et temporaires pour les trajets excédant 150 km. »⁸³⁴ Les deux grandes tendances – contradictoires - de ces groupes d'évacués en zone britannique sont de s'insérer dans ces villages d'accueil, mais aussi, étant donné que leur hébergement n'est pas trop éloigné de leur canton d'origine, de tenter de « savoir » ce qui se passe là-bas. « Aucun n'a pu retourner, même pour connaître la situation. [...] C'est la consigne, impossible de la forcer. »⁸³⁵

Après avoir étudié ces cas⁸³⁶ issus du relevé municipal des ouvriers du canton de La Bassée évacués en Artois, il est possible, à présent, de mettre en exergue les situations d'Henri, de Félicien ou de Léon Verly que les contextes plus larges ne révèlent pas. On peut voir, inversement aux principes de la prosopographie⁸³⁷, qu'un certain nombre d'acteurs choisis parmi la population des évacués a valeur exemplaire. Ils apportent, par ce qu'ils voient et entendent autour d'eux, une attention sur ce que ne montrent pas les statistiques : les intentions, les motivations internes, les évolutions psychologiques des personnes impliquées dans cet exode : le père Verly cherche à exercer son métier de tailleur et parvient à trouver des commandes à Béthune ; Henri Verly, employé aux écritures chez Delerue à Illies, utilise son entregent pour avoir un équivalent en salaire dans le secteur de Cohem ; Bataille, forgeron, s'interroge sur l'opportunité de s'installer plutôt en ville qu'à la campagne pour trouver davantage de clients ; Félicien Verly, clairvoyant et à l'écoute, sait que les machines sont raflées par les Allemands pour être envoyées outre-Rhin et qu'un régiment anglais a laissé des paires de bottes à Wittes en quittant le secteur ; Désiré Dubusse, désespéré, s'est pendu dans un grenier de l'usine de Trézennes ; Florival Verdin, de la classe 13, est décédé à la guerre des suites de ses blessures ; il paraît qu'il ne reste plus rien du tout du bourg d'Illies ; l'Italie entre en guerre mais ça n'empêchera pas la guerre de durer encore longtemps ; les Anglais sont décidés à aller jusqu'au bout.⁸³⁸

Grâce à des « champs d'expérience » conjugués les uns aux autres, on voit bien que les « horizons d'attente » des Verly - les parents et leurs cinq enfants dispersés en quatre lieux différents mais reliés par le courrier et les visites - sont similaires à ceux des autres habitants du canton, et même à ceux des Français de la Grande Guerre : survivre par le travail, connaître les derniers sursauts des opérations militaires, durer en attendant la victoire et la paix.

3) Les évacués du canton de La Bassée hébergés sur le littoral du Pas-de-Calais

La vie des évacués du canton de La Bassée arrivés sur le littoral présente des particularités, sans doute communes à tous les groupes d'évacuation. La première est la

⁸³⁴ *L'Echo de la Lys*, le 13 décembre 1914.

⁸³⁵ Léon Verly, in Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 59.

⁸³⁶ Hilde de Ridder-Symoens, « Prosopografie en middeleeuwse geschiedenis : een onmogelijke mogelijkheid ? » in *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis of Oudheidkunde te Gent*, Nieuwe reeks, deel XLV, Gent, pp 95-117.

N. Bulst, « Objet et méthode de la prosopographie », in *L'Etat moderne et les élites, XIII^e-XVIII^e siècles*.

⁸³⁷ Jean-François Condette, in Colloque *Définir, classer, compter : L'approche prosopographique en histoire des sciences*, Maison des Sciences de l'Homme de Lorraine, 26-27-28 novembre 2009.

⁸³⁸ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 60-71.

constitution de réseaux. Le seconde est la vacuité du quotidien. La troisième, enfin, est la nécessité d'y travailler aussi pour survivre. Le cas du maire d'Illies, Henri Delerue, évacué à Berck-Plage, est un bon indicateur pour vérifier ces affirmations :

Bonne Maman, Bon Papa et sa sœur Jeanne Delerue, mariée à Henri Lemaire, sont partis, au moment de l'évacuation, à Berck-Plage. D'abord dans la même villa, puis dans une villa séparée. La villa de Bon Papa s'appelait Les Edelweiss. Il est resté à Berck-Plage mais il tournait en rond. Alors il a repris, à quinze kilomètres, à Maisoncelles, une ferme qu'il louait à Madame Cappe de Baillon. Il a embauché une grande partie de la population d'Illies. Les gens avaient évacué d'Illies vers la côte avec les chariots et les chevaux de Bon Papa. C'était un bien précieux. Tout le monde montait dans le chariot. On emmenait ses chevaux, son matériel, ses gens qui étaient contents d'être sur les chariots. Les chevaux qui ont été emmenés étaient nombreux. Il y avait dix-huit beaux chevaux de la ferme plus les chevaux de selle de Bon Papa et des garçons qui étaient de très belle prestance. Pierre et Victor étaient aussi à Berck-Plage. Ils recevaient *L'Illustration*. Ils voyaient dessus qu'on bombardait le front. Ils ont été envoyés en pension à Boulogne à Haffreingue. Affreux ! Ils avaient froid ! Et les frères étaient durs et sévères.⁸³⁹

Ce témoignage, postérieur à la guerre, relate ce que fut la vie des évacués du canton de La Bassée arrivés sur le littoral.

1 – La reconduction du modèle hiérarchique d'avant la guerre

On y voit que l'objectif premier des notables est de reconstituer leur réseau : le maire d'Illies Henri Delerue, appelé ici Bon Papa, refait une sociabilité de parentèle avec les cousins qui occupent les villas voisines ; parallèlement, on constate que les gens du village qui ont suivi le maire ne restent pas sur la côte, repartant à quinze kilomètres dans l'arrière-pays pour travailler dans une ferme louée expressément pour eux par Henri Delerue. Car l'industriel, habitué à diriger une usine chimique, une entreprise sucrière et une ferme à dix-huit chevaux de labour, « tourne en rond » dans sa villa balnéaire de même que ses fils (nés en 1900 et 1901) qui lisent, impuissants, sur *L'Illustration*, que le front qu'ils viennent de quitter est bombardé. Henri Delerue démarre en effet une activité agricole pour employer le personnel qui l'a suivi ainsi que les chevaux, « bien précieux » s'il en est. Pendant ce temps, les fils sont scolarisés à Boulogne-sur-Mer, où le manque de charbon et le froid rendent difficiles les conditions de la pension d'Haffreingue. La hiérarchie de clientélisme du canton avant la guerre est recrée sur le littoral, ou tout au moins dans la campagne à l'arrière.

Les habitants du canton de La Bassée arrivés sur la côte ne sont pas tous, bien sûr, dans cette reconduction du modèle, mais des traits identiques à cette communauté d'Illies en exil et à l'ensemble des autres évacués du canton hébergés sur le littoral peuvent s'observer. En particulier, la distance avec le front étant peu importante, une petite centaine de kilomètres au plus, l'attachement à la région d'origine reste manifeste : on a des nouvelles, on voit des gens qui parlent des démolitions, on reste dans la survivance des liens tissés qui est une composante majeure de la vie des nouveaux arrivants sur la frange côtière.

2 – Des liens vivaces entre réfugiés de même origine

Pour corroborer les liens vivaces entre réfugiés du canton sur le littoral, on peut évoquer l'affaire du *Trait d'Union*, suspect d'être porteur d'agitation. Le *Trait d'Union* est

⁸³⁹ Edith Dubus-Delerue, Entretiens.

le journal d'habitants de Fournes qui se trouvent être en résidence provisoire sur le littoral durant la guerre. Voici ce dont il s'agit : une lettre paraissant chaque quinzaine est envoyée par la poste à tous les ex-Fournois en exode, elle donne des nouvelles des uns, dispersés en France et en zone d'occupation alliée, et des autres, mobilisés sur le front, sur un mode à la fois patriotique (« Beaucoup de camarades sont tombés, c'est vrai, mais c'est pour la France. »), religieux (« D'ailleurs Dieu me protège, car, si j'avais dû y rester, ce serait fait. ») et humoristique (« Avec l'histoire des bergers racontée en patois de chez nous, malgré la mitraille qui pleuvait, je vous assure que nous avons bien ri et que la soirée ne nous a pas paru longue. »). Or, ce bulletin déplait aux autorités en charge de cette zone vitale pour l'arrivée et le transport des troupes alliées. Le *Trait d'Union* est soupçonné de sédition. Des démarches sont entreprises par le député Jules Dansette auprès du préfet afin de montrer que ce journal est signe de bonne volonté et non d'opposition. La lettre reproduite ci-après est destinée à montrer que le bulletin, attendu « comme le pain », possède bien un « caractère inoffensif » :

Veuillez trouver ci-joint un exemplaire d'une sorte de bulletin circulaire que Mr Béhague, secrétaire de Mr le Maire de Fournes, expédie deux fois par mois de Merlimont-Plage où il est réfugié à ceux des habitants de Fournes dont il a pu recueillir les adresses actuelles, tant civiles que militaires.

Ce petit opuscule, dactylographié et rédigé dans un esprit de meilleur aloi, sert très utilement de liaison entre exilés et mobilisés mais il serait attendu que l'expédition n'en fût point retardée car ses lecteurs l'attendent chaque quinzaine comme le pain de chez eux.

Le caractère inoffensif doit le mettre absolument à l'abri de l'inquiétude de la censure.

Je vous serai très obligé, Monsieur le Préfet, de vouloir bien veiller à ce que ce petit service fût si assuré régulièrement que le seul recours de l'ennemi soit de formuler une plainte auprès de Mr le Ministre de l'Intérieur.

Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer, Mr le Préfet, l'expression de mes sentiments distingués.⁸⁴⁰

Les habitants de Fournes, comme ceux des autres communes, ne formaient pas au début du siècle, des communautés de cœur. Certes, la vie se passait sans tension, mais sans former non plus un collectif soudé. Il semble que le sort commun face aux péripéties de la mobilisation, de l'invasion, de l'occupation, de l'évacuation et de la dispersion ait uni plus qu'auparavant des gens liés par la force d'un destin identique. Une interconnexion nouvelle se met en place entre personnes qui, avant, cohabitaient simplement. Le lien épistolaire, réclamé par les Fournois aussi bien que par le député Jules Dansette, en est la preuve. Il est de nature régulière, c'est un des arguments avancés dans la lettre pour sa pérennisation ; il paraît tous les quinze jours et, comme au 15 avril 1916 on en est au numéro 16, c'est que le bulletin a commencé sa parution durant l'été 1915. Second élément en faveur de sa continuation, le rédacteur est un « officiel » : il s'agit du secrétaire de mairie de la commune de Fournes, le nom et le titre de Mr Béhague semblant suffire à donner de la valeur à ce périodique. Enfin, le journal est montré comme essentiel au moral des lecteurs, ce qui est important à souligner en ces temps de 1916 où le doute commence à s'insinuer : « esprit de meilleur aloi » le mettant « à l'abri de l'inquiétude de la censure », trait d'union tant pour les civils que pour les militaires et « liaison entre exilés et mobilisés ».

Ce village du front en occupation allemande devient en quelque sorte, aux yeux du député Dansette, du Préfet, voire du ministre de l'Intérieur et même des chefs militaires

⁸⁴⁰ ADPdc, 120 R 1, Lettre de Jules Dansette, député du Nord, au préfet du Pas de Calais, le 25 mai 1916, « Affaire du bulletin de Fournes ».

allemands de la zone rouge, un emblème de ce que pourraient être le rétablissement de la confiance en la victoire future. Pourquoi, alors que l'initiative plait et qu'elle aurait pu être multipliée ailleurs dans l'hexagone, est-elle limitée à ce périodique dactylographié à Merlimont-Plage, sur la façade maritime de la Manche ? Cela tient sans doute à la liberté plus grande sur le littoral qui serait une zone moins contraignante dans son contrôle du quotidien, à une vie financière plus facile et enfin à une ambiance davantage propice à l'écriture et à l'initiative.

3 – Désagréments et avantages de l'exil dans les communes du littoral

Rien n'est aussi sûr, pourtant. L'attractivité supposée de la côte est un leurre et la vie en station balnéaire y est largement plus délicate à assurer qu'ailleurs. Une lettre vient en témoigner, qui démontre, au contraire, que les évacués occupants les villas y sont vus négativement, empêchant les agences de location de faire leurs bénéfices habituels. Les habitants d'Illies, qui, un temps, avaient suivi Henri Delerue et étaient venus habiter à Berck-Plage, connaissent les désagréments précisés dans la correspondance ci-dessous :

Je crois devoir vous signaler que des propriétaires de Berck, en assez grand nombre, veulent imposer à leurs locataires, presque tous réfugiés de Belgique et des départements du Nord et du Pas-de-Calais, des augmentations de loyer aussi injustifiées qu'excessives. Il est regrettable que ces prétentions auxquelles en sont pas étrangers les agents de location intéressés à en augmenter leur commission, aient été soutenus par des journalistes et des notables de Berck, bien entendu propriétaires. Leur intention commune est de faire une saison aux dépens des réfugiés, à défaut de baigneurs, et, s'il en vient, de chasser les premiers pour leur faire place. Ce calcul dénote autant d'inconscience que de cynisme, en raison des circonstances actuelles. Il s'agit de toucher ainsi des loyers majorés pendant les mois de juin, juillet, août et septembre. Le montant de ceux-ci, ajouté à celui des loyers déjà payés par les réfugiés depuis le début de la guerre, assurerait un bénéfice important aux intéressés. Un directeur d'agence me déclarait ces jours-ci avec une satisfaction empreinte de gaieté, que, grâce à lui, divers propriétaires étaient assurés de toucher une année de loyer bien supérieure aux années précédentes.

En général, les réfugiés sont à bout de ressources. Les propriétaires de Berck sont, pour la plupart, moins à plaindre que ceux qu'ils tentent d'exploiter. Ces derniers ont subi l'invasion. Ils ont dû fuir, abandonner tout, alors que les autres n'ont subi aucun dommage de la guerre et ne semblent la connaître que pour en tirer profit.

En marge de la lettre : Je crois savoir qu'à la suite d'un entretien, cette question a été résolue au meilleur intérêt de tous.⁸⁴¹

Derrière le luxe des villas du littoral qui semble faire un écrin plaisant à l'exil des évacués de cette partie du territoire, se cache une autre misère, celle d'être exploité financièrement par des propriétaires non atteints dans leurs biens par la guerre. Certes, « au début, se souvient François Sauvage, nous avons l'impression d'être en vacances, tellement était ancrée, dans l'esprit des réfugiés, l'idée que le retour chez eux n'était qu'une question de jours, ou tout au plus de semaines. » Mais le désenchantement ne tarde pas.

Virginie Verly vit de façon identique d'abord le plaisir de se trouver à Calais, sur le littoral, dès son retour du long périple de la Croix Rouge qui l'a amenée d'Illies en Allemagne, puis en Suisse, et enfin en France. « Mais à Calais, impossible de partir, sous prétexte que c'est la zone des armées. Il me faudrait une autorisation spéciale du général.

⁸⁴¹ ADPdC, 120 R 2, 16 III 1915, Correspondance avec le préfet du Pas-de-Calais, Lettre de Mr Leborne, administrateur de la Caisse d'Epargne et de la Maison de Refuge d'Arras.

Je lui ai écrit. Je crois que c'est toute peine inutile. J'ai causé à un Mr de Béthune ; il a eu la réponse mais il est impossible de retourner à Béthune. » Les enfants de Virginie, Félicien et Henri sont plus expéditifs : « Conseillez à maman de partir sans autorisation, soit par le train, soit à pied par étapes. Par le train dans une petite station proche de Calais où on ne lui demandera sans doute pas de laissez-passer. A pied, en faisant deux ou trois étapes. Une femme passera. »⁸⁴² Virginie est passée.

Mais le pari est risqué de vouloir enfreindre les contrôles. On est vite déclaré indésirable : « Les autorités militaires britanniques signalent que des personnes évacuées de la zone des armées comme indésirables sont dirigées sur Rouen. Elles signalent que toute personne indésirable dans la zone des armées doit l'être également de Rouen qui est une base anglaise. »⁸⁴³ Le nombre d'évacués sur le littoral, nonobstant ces tracasseries, y est quand même important. A des fins d'utilisation des enfants dans les travaux agricoles, l'inspecteur du travail de Calais et l'office départemental de placement des travailleurs font procéder au recensement des adultes et des enfants du Pas-de-Calais non occupé par les Allemands à la date du 8 août 1916.⁸⁴⁴ Le résultat de ce recensement est inégal dans ses attendus : 1) certaines communes ont fait appel à la main d'œuvre enfantine et donnent des chiffres ; 2) certaines communes n'ont pas eu besoin d'enfants, on ne connaît donc pas leurs chiffres ; 3) certaines communes n'indiquent ni leurs besoins ni leurs chiffres. On ne peut donc avoir un recensement complet des familles du littoral par ce biais-là. Quelques communes côtières peuvent être étudiées pourtant. On les comparera avec des communes de l'Artois intérieur.

Communes du littoral	Français (adultes + enfants) touchant des allocations	Belges (adultes +enfants) touchant des allocations	Français et Belges ne touchant pas d'allocations
Le Touquet-Paris-Plage	346+ 129	630+288	267, 504
Wimereux	38+ 23	6+0	280, 409
Ambleteuse	10+6		28, 17
Total : 2981 personnes (1127 Fr, 1854 Belges)	Français : 552 (394 adultes+158 enf)	Belges : 924 (636 adultes+288 enf)	Français : 575 Belges : 930
Communes de l'Artois			
Norrent-Fontes	14+10	4+0	17, 11
Lières	38+8	1+0	9, 15
Wittes	66+45	1+0	8, 1
Aire sur la Lys	722+263	96+19	120, 197
Prédefin	10+0		
Fiefs	13+14		21, 8
Lestrem	177+202		554, 424
Ruisseauville	21+3		3, 0
Total : 3206 personnes (2338 Fr, 868 Belges)	Français : 1606 (1061 adultes+545 enf)	Belges : 212 102 adultes+19 enf	Français : 732 Belges : 656

Document 64 : Tableau comparatif des deux recensements des populations réfugiées dans les communes du littoral et dans l'Artois intérieur, en août et en octobre 1916.

Source : ADPc, 120 R 1.

⁸⁴² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 68, 169, 172.

⁸⁴³ A du PdeC, 120 R 1, Jean-Baptiste Dumas, général de division, Etat-major région du Nord, 2 VI 1917.

⁸⁴⁴ A du PdeC, 120 R 1, Inspection du Travail, 8 août 1916 et octobre 1916.

Le tableau présente les réponses aux deux recensements officiels des personnes hébergées (6187 personnes) ; bien que toutes les communes littorales ne soient pas représentées, on dégagera, à partir de ces relevés qui concernent aussi les réfugiés du canton, quelques observations qui sont significatives pour les communes renseignées. Concernant, en août et octobre 1916, la situation de ces évacués, une première comparaison permet de voir le différentiel entre littoral et Artois intérieur : il y a un peu moins de la moitié des évacués qui ont poursuivi jusqu'au littoral ; l'autre partie s'est arrêtée dans les communes du Pas-de-Calais intérieur, depuis le Béthunois jusqu'à l'arrondissement de Montreuil. Seconde remarque, les Français (plus de la moitié des individus recensés) doivent compter sur la présence des évacués belges pour partager avec eux les demandes de logement et de travail rémunéré ; il y a bien moins de Français que de Belges sur le littoral, c'est l'inverse dans les villes et campagnes de l'intérieur.⁸⁴⁵ Ensuite, le troisième constat concerne la moitié des évacués vivant grâce aux allocations. Ces allocataires sont pour les deux tiers des Français qui résident majoritairement sur le littoral, et qui sont constitués d'un embryon familial composé de deux adultes pour un enfant, soit, selon le schéma que l'on a déjà repéré, une maman et un vieux parent accompagnés d'un jeune pas encore en âge de travailler.

Enfin, le nombre de non-allocataires, c'est-à-dire des personnes vivant grâce à un emploi rémunéré, est plus important sur le littoral que dans l'intérieur, semblant indiquer par là que l'offre est plus forte sur la côte que dans les activités industrielles et agricoles des communes de l'Artois intérieur. Le prix du logement très élevé en frange balnéaire et l'accusation d'exploitation des évacués ne sont donc pas rédhibitoires pour ces gens qui ont fui l'invasion allemande et les tirs du champ de bataille. Ainsi, en dépit des contraintes et du malaise de la cohabitation avec des logeurs avaricieux, le littoral présente des avantages indéniables⁸⁴⁶, dont celui de permettre, mieux qu'ailleurs dans le Pas-de-Calais, de s'assumer financièrement.

La pression des logeurs associée à la présence des Belges qui demandent aussi leur part font qu'une certaine nostalgie de ce qui fut le village de naguère s'installe. Le journal des évacués de Fournes édité à Merlimont, nommé *Le trait d'Union*, et dont on a évoqué la menace de la censure, est un exemple de ce que peut faire l'exil combiné à la longueur de la guerre qui voit défiler les mois sans perspective de fin. Cette lettre aux Fournois, dont un exemplaire est gardé aux Archives départementales du Pas-de-Calais, est datée de l'époque du recensement des évacués de 1916. Albert Béhague, son auteur, divise la feuille recto-verso en dix rubriques qu'il intitule « Correspondance avec les régions envahies ». Le cas de Fournes est en effet exemplaire de ce que pouvait être, on l'a vu, une localité envahie, sur la seconde ligne du front allemand : les régiments prussiens et bavarois y logent et cohabitent avec les habitants qui n'ont pas pu ou pas voulu évacuer. Adolf Hitler, par exemple, y a passé près d'un an et demi, comme tous les hommes du 16^e RIR de Bavière qui ont séjourné à Fournes après être passés par Comines et avant de se rendre dans la Somme et en Alsace. *Le Trait d'Union* est donc un lien, au-delà des Allemands et des Britanniques, entre ceux de Fournes qui sont restés et ceux qui ont évacué, mais il s'adresse, en outre, globalement, « aux régions envahies ».

⁸⁴⁵ Michaël Amara, *Des Belges à l'épreuve de l'exil, Les réfugiés de la Première Guerre mondiale, France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2008.

⁸⁴⁶ Philippe Nivet, *Les réfugiés français de la Grande Guerre, les boches du Nord, 1914-1920*, Economica, 2004.

Mot éditorial	A. Béhague se fait informatif : il explique comment correspondre avec les régions envahies. 1) Les missives seront transmises par la Croix Rouge de Francfort. 2) Les cartes auront des formules préécrites non modifiables. 3) Les réponses seront traduites afin que le contrôle puisse s'opérer des deux côtés.
Une aimable rencontre	Rencontre de l'abbé Duduve, le prêtre de Fournes mobilisé. Description pittoresque (guêtres, courte soutane, barbe patriarcale)
Souvenir du bon vieux temps	Lettre du chanoine Delsaux, « éloquent conférencier » lors des prêches des missions et des conférences données dans la paroisse : « J'espère aller retracer chez vous, après nos revers de 1870, les victoires vengeresses de la Grande Guerre dont plusieurs d'entre vous sont les héros. »
Lettres de poilus	« Beaucoup de camarades sont tombés, c'est vrai, mais c'est pour la France. » « Merci pour le dernier <i>Trait d'Union</i> qui a raconté en patois de chez nous l'histoire des bergers. Nous avons bien ri. La soirée ne nous a pas paru longue. » « Les Boches n'auront pas Verdun, et ils vont décliner très vite. » « Le seul désagrément, avec les Boches, c'est le gaz qu'ils nous envoient. » « Nous attendons le jour où nous marcherons en avant pour délivrer notre cher village et pour la Victoire finale. » « J'aurai peut-être la chance de rencontrer un Fournois et de lui offrir de la gnôle. Le verre est en fer, sans cela, on aurait souvent des morceaux. »
Changements d'adresse	19 noms de militaires Ex Lestienne Oscar, SP (Secteur Postal) 176
Nouvelles	Eugène Hengbart, du 243 ^e RI, est prisonnier. Louis Lemahieu est blessé sans gravité au pied droit.
Demande de nouvelles	« Les parents et amis de Georges Gossart, de l'Armée de l'Est, sont sans nouvelles de lui depuis fin février. »
Croix de guerre	Félicitations à Augustin-Maurice Fruleux
Proposition de travail salarié	« On offre, dans un couvent, une place de jardinier à un homme réfugié. 90 francs par moi, nourri, logé, blanchi, pourboires supplémentaires. Si le réfugié a de la famille, les sœurs se chargeraient de la nourrir et lui procureraient des vêtements. Situation pour la durée de la guerre et faculté de conserver la place dans la suite. Ecrire à Henri Perche, 73 ^e RI, SHR à Saint-Astier (Dordogne) »
Réfugiés	« Les fils de Henri Hallard, Maurice et Henri, sont chez Mr H. George, à Sailly-sur-la-Lys, dans le Pas-de-Calais. »

Document 65 : Tableau - Analyse du n° 16 du *Trait d'Union*, lettre aux Fournois, Merlimont, 15 avril 1916.

Source : Archives du Pas de Calais, 120 R 1, affaire du bulletin de Fournes, 1916.

Sur dix rubriques, cinq concernent directement les soldats : extraits de leurs lettres – avec auto-censure –, changements d'adresse de leur régiment, informations sur un blessé et un prisonnier, demande de nouvelles, médaille de guerre. La proportion de moitié des articles et des deux tiers des lignes dit assez l'envie de savoir ce que deviennent ceux qui sont mobilisés. Il faut rappeler à ce propos que les personnes en territoire occupé par l'armée allemande, comme Fournes, sont très restreintes en correspondance qui n'arrive et ne part qu'avec beaucoup de rétention et de contrôle. Trois rubriques ont rapport avec le clergé catholique : rencontre avec le curé de la paroisse, lettre d'un missionnaire diocésain, offre d'emploi dans un couvent. Ce sont ces articles qui sont les plus dispendieux en vocabulaire mélioratif : « salut cordial et affectueux, charmer par sa parole, un auditoire si nombreux et si sympathique, son zèle et son dévouement, la bonne pensée, la réédification de la paroisse. » Deux, enfin, ont à voir avec les évacués et leur souci de correspondre, d'un part, et leur nouveau lieu d'hébergement, d'autre part. Il est paradoxal, par exemple, qu'il faille passer par le créneau de ce journal dont on sait qu'entre le temps où il reçoit des articles à faire publier et sa parution il peut se passer trois, voire quatre mois, pour dire aux siens qu'on habite à dix kilomètres à vol d'oiseau de Fournes, mais en territoire britannique, et avec la barrière infranchissable du front. Le *Trait d'Union* montre à sa

façon aux évacués du littoral que le passage dans le canton de La Bassée est impossible puisqu'on doit user du biais du journal pour donner des nouvelles d'individus distants de dix kilomètres.

De tels journaux sont-ils de vrais traits d'union ? Permettent-ils à ces personnes de même origine géographique, les uns et les autres subissant l'épreuve de la guerre si différemment, de continuer à former un ensemble « Les Fournois », et au-delà, puisque ce bulletin s'adresse aux régions envahies, un ensemble communautaire qui déborde l'échelle du canton de La Bassée ? En fait, se demander si les habitants d'un même village, d'un même canton, forment ou non un ensemble homogène par le biais de la même recherche du « survivre » revient à se demander si les Français, les habitants de partout impliqués dans cette conflagration mondiale ont gagné un fonds commun ou s'ils continuent à être traversés par les clivages de naguère de la stratification sociale.

Car parler de ces populations coupées par la guerre dans les onze localités du canton revient à parler de la société dans son entier. Les habitants de la zone allemande, ceux de la zone britannique, les personnes proches du champ de bataille, celles qui sont parties dans les mines, les campagnes ou sur le littoral, restent les individus du temps d'avant la guerre, avec les mêmes aspirations, des peurs identiques, et de semblables besoins, certes exacerbés, magnifiés, paroxystiques, mais fondés sur le vécu antérieur : la guerre, de ce point de vue, est fille de l'avant-guerre. « Il faut partir, comme pour l'immigré, du pays d'origine », disait Sayyad.⁸⁴⁷ Et, ici aussi, c'est le pays d'origine, au sens large, le caractère sociologique et culturel du canton, qui explique le comportement des évacués. Clivés entre petits agriculteurs et gros fermiers, entre ouvriers dépendants et industriels internationalisés, entre fonctionnaires mutés et artisans accrochés à la rentabilité, entre conjointes enserrées dans leurs obligations et femmes travaillant à la ville, les évacués, en dépit de traits d'union de toutes sortes et de solidarités familiales et de liens de proximité très exemplaires, restent dans le quant à soi et le chacun pour soi. Le bulletin de Fournes s'appuie, certes, sur quelques points communs : les Boches, les souvenirs des manifestations religieuses, le patois. Le reste, pourtant, relève bien de préoccupations très individuelles : son soldat, son courrier, son travail.

Qu'en est-il des réfugiés partis plus loin, sur le reste du territoire français ou dans les pays d'Europe voisins ?

III. Les civils du canton réfugiés en France libre et dans les pays alliés

La Grande Guerre est pour les civils réfugiés hors du champ de bataille - la majorité des personnes du canton -, une période de souffrances, de séparation et de réadaptation, mais aussi de circulation inédite, de brassages sociaux inexplorés auparavant, d'altérité culturelle tout à fait nouvelle. Certes, les habitants des onze communes avaient eu des contacts avec des représentants de commerce ou d'industrie qui montraient le monde en paroles bues, avec des voyageurs attablés dans les auberges de la RN 41 qui évoquaient des lointains différents, avec des camarades de travail à la mine ou dans la domesticité qui parlaient d'un ailleurs inconnu. Certes, eux aussi connaissaient Lille, Béthune, Lens, Paris quelque fois, la mer rarement, la Belgique parfois. Mais un tel déplacement en train ! La

⁸⁴⁷ Abdelmalek Sayyad, « Avant-propos », *Revue du Monde Musulman de la Méditerranée*, 1999, vol 85, p. 265.

Bassée – Evian en passant par l'Allemagne et la Suisse ! Quitter par centaines, par milliers, son cadre de vie et vivre un tel dépaysement, se confronter aux communautés nationales dans le cadre des sociétés belligérantes, voilà qui va faire se confronter de nouvelles formes de logiques et de pensées.

Comment seront vécues les expériences d'exode des habitants du canton éparpillés dans des lieux de refuge ? Quelles formes prendront les contacts entre les réfugiés et les populations locales mises en présence pendant quatre années, et comment ces contacts seront-ils vécus ? Dans quelle mesure les constructions identitaires qui se sont nourries de la perception de l'autre ont-elles été représentées, comment ont-elles été mises en scène et quelle a été leur évolution pendant la guerre ?

1) Déplacements et territoires du refuge

L'invasion, les déplacements vers la France libre et les pays alliés ainsi que les retours d'exode offrent peu de relations contemporaines aux faits. Quelques textes ont été écrits au moment de ces événements de la Grande Guerre par les civils du canton de La Bassée, acteurs locaux, mais ils sont peu nombreux. Il convient d'en dresser la typologie.

Ce sont les journaux, mais ils sont peu fiables dans leurs informations, optimistes, forcément, du fait de la censure, et bien vite absents du terrain du canton. Il y a aussi les carnets intimes des habitants ; on a vu que Yvonne Lecompte, Gustave Barrois et une religieuse anonyme de La Bassée, par exemple, en ont tenu un. Il existe surtout les courriers échangés. Là, le canton a la chance de posséder une correspondance dense touchant les trois frères Verly, leurs sœurs Palmyre et Yvonne, leurs parents Henri et Virginie, leurs cousins Masure, Delevallée et Planque, leur voisin Louis Lefebvre, leurs amies Emma Vercruysse et Thérèse Cuingnet, leurs camarades François Sauvage, Joseph Lys, Eugène Descamps, Charles Salon, Jules Michaud, Auguste et Georges Carlier, le chanoine Descamps, le député Jules Dansette et le notaire Buisine.

Considérant le contenu de ces textes, il faut constater que les lieux cités dans les lettres et les cartes couvrent tout l'espace en guerre, aussi bien les zones allemande et britannique que la France libre et l'Europe occidentale, et même l'Orient. Si le territoire de la guerre est bien couvert, la chronologie totale du conflit l'est aussi : le temps concerné par les échanges épistolaires s'étale sans discontinuer du 31 juillet 1914 au 4 décembre 1919, c'est à dire qu'il donne de l'épaisseur à la vie quotidienne dans le canton et hors du canton. Les rapports entre civils, entre militaires, entre civils et militaires permettent également d'avoir des approches comparées et interrégionales du quotidien des réfugiés en guerre. Les autres modes d'accès au survivre des civils en exil - archives communales, diocésaines, départementales, nationales, militaires - sont soit peu fournis sur les onze communes, soit pléthoriques, techniques, non localisés ni datés avec précision, difficilement traitables. Les études prosopographiques concernant les réfugiés seront donc potentiellement réalisables.

1 – L'observation des réfugiés originaires du canton de La Bassée

Si les temporalités « du dedans », par le biais des documents issus directement des réfugiés, sont inégales à mettre en évidence, il peut être intéressant d'observer cette société (ces sociétés) à partir « du dehors »⁸⁴⁸ durant le temps de la guerre avec une autre source

⁸⁴⁸ Quentin Deluermoz et Ludivine Bantigny, « Historicités du XX^e siècle, Coexistence », in *XX^e siècle, Revue d'histoire*, n° 117, janvier-mars 2013, p. 4.

déjà entrevue, celle de l'écrivain romancier et poète originaire de Marquillies, Léon Bocquet, mobilisé et affecté spécial de 1914 à 1918 au Ministère des régions envahies. Il apportera un complément décalé sur la vie des populations du Nord en exode bien que ses textes majeurs datent d'après la guerre. Durant le conflit, à Paris, depuis son poste de militaire occupé aux écritures, il écrit en 1916 *L'agonie de Dixmude*, en 1917 *Un fragment de l'épopée sénégalaise*, et en 1918 *Villes meurtries de France, villes du Nord*. En apparence rien sur le pays de Weppes occupé comme si, pour parler des siens, il fallait d'autres itinéraires. Il faudra en effet attendre 1921 pour que soient salués les *Courages français*, 1924 pour que soit publié *Le fardeau des jours* consacré à la famille Bécu-Vasseur du Willy à Illies, et 1927 pour voir arriver *Le village dans la tourmente*. Que nous dit de la guerre l'ouvrage de 1916 ? Le texte oscille entre la description appuyée des choses surannées qui ne seront jamais plus et l'évocation de la guerre. Le tourbillon du conflit y balaie la vie d'antan, puis s'emporte « grâce à une plume d'acier trempé qui brise comme une épée »⁸⁴⁹. Pourtant, rien sur les civils du Nord en déroute. L'ouvrage de 1917 décrit l'héroïsme des combattants venus d'Afrique, mais esquive les soldats de la région natale de l'auteur. En 1918, c'est pour les villes de Lille, Cambrai et Dunkerque que Léon Bocquet sonne le glas, pas pour les lieux d'enfance où pourtant il a grandi. Les allusions aux civils du canton occupé sont donc absentes des textes contemporains à la guerre écrits par le romancier. Il faudra donc attendre quelques années pour que la dévastation dans le territoire meurtri du front tire de lui des lignes personnalisées.

S'il est en effet important de saisir la guerre au moment où elle se déroule, il faut aussi admettre que nombreux sont les textes sur les réfugiés écrits a posteriori. L'intérêt de ce recul et d'une certaine hauteur ne saurait être négligé, mais il doit être pris en compte. Considérons deux documents⁸⁵⁰, un témoignage et une charge. Le témoignage : une lettre écrite à Chazelles-sur-Lyon le 5 juin 1915. La charge : un récit intitulé *Une petite victime de la Grande Guerre*, écrit probablement vingt ans après la mort d'un jeune adolescent de 16 ans, « victime de la barbarie germanique » à Radinghem. Ce village est situé près de Fromelles ; les Allemands y ont installé un camp de travail obligatoire pour les habitants des territoires occupés. Les modes de rapport au temps entre la lettre et le récit sont importants : on semble ne pas parler de la même guerre quand on la vit au présent ou quand on la raconte après. D'une part, la lettre est à décoder car soumise à la censure ; de l'autre, le récit vise à souligner la réprobation à l'encontre des occupants. Georges Perec nous met en garde, lui aussi, qui dit : « Lorsque finalement le conflit se dénoua, ne resta plus qu'une fin languissante, mélancolique. Du temps s'était traîné, s'était enfui ; un âge était révolu ; la paix était revenue ; la guerre s'achevait. »⁸⁵¹ Les formes discursives aux travers desquelles les contemporains ont compris leur guerre⁸⁵² sont forcément différentes selon l'époque où le récit est retranscrit. La disjonction est profonde entre le ressenti des correspondances et la reconstruction rétrospective à travers la commémoration.⁸⁵³ La lettre écrite à Chazelles sur Lyon le 5 juin 1915 (extraits) par une évacuée d'Illies renseigne sur le moment précis de l'exode tout en étant dans le domaine de l'autorisé :

Je vais te donner des nouvelles : tu te demandes si ta maison n'est pas démolie ; mais, (celle de) Jeanne, ce n'est pas mieux, elle est toute pillée, il n'y a plus rien en ce

⁸⁴⁹ Lucien Boudet, *Léon Bocquet, curieux homme*, Paris, Ed Messein, 1931.

⁸⁵⁰ Anne Demesteere, « L'évacuation d'Illies », et Charles van Agt, « Une petite victime de la Grande Guerre », in *Autrefois, journal du Cercle historique d'Aubers*, n° 78, juin 2005, p. 20-21.

⁸⁵¹ Georges Perec, *Les choses*, Paris, Julliard, 1964 ; Pocket, 1990, p. 83.

⁸⁵² Jay Winter. *Penser la Grande Guerre, Un essai d'historiographie*, op. cit., p. 217.

⁸⁵³ John Horne, « Propagande et vérité dans la Grande Guerre », in Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (dir.), *Vrai et Faux dans la Grande Guerre*, op. cit., p.77.

moment ; il vaudrait mieux qu'elle soit brûlée. La maison de tante Marie est brûlée. Tu sais, à partir de l'écurie Louis, l'écurie n'était pas encore brûlée, et ta maison non plus.

Maintenant, je vais te raconter mon voyage. J'ai évacué à Seclin où je suis restée quatre mois. J'ai été placée chez le secrétaire de mairie. On nous a dit de partir. Nous ne voulions pas. Mais à neuf heures, on nous a rassemblés devant la mairie et on nous a conduits au train. Le train nous a conduits à Valenciennes et nous avons couché une nuit sur la paille.

Le lendemain, on nous a fait remonter dans le train. Puis, nous sommes allés en Belgique, de Belgique en Allemagne, dans le grand camp de Landau où nous avons vu des prisonniers français puis on a été à la grande forteresse de Bastadt où, là, nous avons vu des prisonniers russes ; cela nous faisait du chagrin car ils disaient : « Adieu Français, adieu bonne France ! ». De là, nous sommes allés en Suisse, à Zurich, puis à Thonon-les-Bains où nous avons dormi une nuit. Le soir, nous sommes partis pour Saint-Etienne où nous avons couché sur des paillasse de paille ; en Allemagne, nous avons attrapé des poux. A Saint-Etienne, la nourriture donnait envie de dormir.

Je te dirai aussi que le petit de Nini est mort. .⁸⁵⁴

On avait vu que le récit de la vie militaire de François Rucho montrait les lieux du bivouac de son régiment et les directions qu'il prenait. Pour cette reconstruction a posteriori de son itinéraire, on peut supposer qu'il dut consulter une carte pour le retracer avec autant de précision ; pourtant on peut supposer aussi que des événements aussi puissants ont tant marqué ceux qui les vivaient que les lieux et leurs repères sont restés gravés dans la mémoire. Cela semble être le cas pour la lettre citée, datée du 5 juin 1915. X, réfugiée à Chazelles-sur-Lyon, décrit des étapes et des faits qui s'y rapportent. « Des prisonniers français » ici ; « des prisonniers russes » là. Pas de suspicion de re-création puisque la lettre est rédigée dans l'action : à peine arrivée de Saint-Etienne à Chazelles-sur-Lyon, X s'empresse de donner des nouvelles à une certaine Jeanne, probablement sa sœur. La façon d'écrire est convenable. Les instituteurs d'Illies avaient bien rempli leur tâche. Orthographe et vocabulaire, syntaxe et composition, tournures de style et clarté de l'énoncé : la lettre de X témoigne, comme les correspondances des frères Verly et de tant d'autres, d'un acquis notable de la langue. Et il est encore une troisième remarque suggérée par ce texte, et rencontrée dans les autres correspondances des habitants du canton en guerre, c'est l'absence d'acrimonie exprimée contre les occupants. Certes, la censure empêche la libre expression des rancœurs qui seraient dues à l'exode et à la perte de leurs biens, mais rien ne filtre non plus en filigrane comme animosité envers les forces armées d'invasion. « Nous sommes restés depuis le deux octobre avec les Allemands » ; « Tout à coup, deux uhlands sont arrivés » ; « En Allemagne, nous avons attrapé des poux ». Trois passages évoquent l'ennemi sans le vouer aux gémonies ; on est dans le constat et l'action.

L'autre document, un récit, est intitulé « Une petite victime de la Grande Guerre », il est écrit par Jean van Agt. « Dans la partie de la France envahie, il n'est point de vexations que les Allemands n'aient inventées pour faire souffrir physiquement et moralement les populations écrasées sous leur lourde botte. » Le contenu de la phrase est certes plausible, mais les mots d'après-guerre sont plus durs que ceux du temps de l'évacuation. La culture de guerre des réfugiés fait que le sentiment d'agression, si vif durant l'été et l'automne 1914, se mue peu à peu en une sorte de résolution où le survivre l'emporte sur tout le reste. L'adaptation mentale à l'invasion et à la présence de l'ennemi, aux combats et aux démolitions, à l'exode et à l'hébergement de fortune, passe, on l'a vu avec le *Trait d'Union* des Fournois, par le renforcement des liens communautaires avec les autres exilés du canton d'origine. Mais aussi, et c'est la contradiction assumée de ces

⁸⁵⁴ Anne Demesteere, « Lettre à Jeanne », in *Autrefois*, n° 78, *op. cit.*, p. 20.

réfugiés, les migrants du canton cherchent à échapper à la contrainte communautariste. On découvre en effet une volonté de segmentation qui passe par le refus de la grande salle-dortoir collective, qui prône un quant à soi petit mais personnel, qui vise le logement individuel et non la vaste hôtellerie commode avec le dormir, le laver et le nourrir ensemble. Dans la totalité de la *Lettre à Jeanne*, les 34 « nous » du texte concernent ces moments où la personne est contrainte à vivre sous le regard des autres, concitoyens des villages du canton, personnel de la Croix Rouge et militaires allemands : « A Thonon-les-Bains où nous avons dormi une nuit ; nous avons attrapé des poux ». Les 6 « je », par contre, sont la vie pour soi : « Je vais te raconter mon voyage ; j'ai été placée chez le secrétaire de mairie ».

2 – Le dénuement

Le dénuement est présent. Pénurie, queues devant les magasins, rationnement en charbon, en courant électrique, en textile, en chaussures, en nourriture : le sort des réfugiés dans la France libre n'est pas enviable. Pour les nouveaux arrivants ou pour les personnes déjà en exode, installées depuis des mois, et même des années, l'incertitude s'ajoute aux souffrances physiques et morales. Tous les types d'incertitudes⁸⁵⁵, d'ailleurs, font assaut chez les réfugiés, s'empilant jusqu'au déraisonnable. A l'incertitude permanente sur leurs soldats en guerre sur le front, commune à toutes les familles des pays belligérants, à l'incertitude radicale sur la victoire devant tant de communiqués radieux vantant des percées réussies, à l'incertitude tacite sur les données du survivre (se laver : comment ?, dormir : où ?, boire et manger : quand ?), vient s'ajouter l'incertitude du lendemain : chaque nouvelle étape, imposée par l'administration, la Croix Rouge, les circonstances de la vie et les partenaires d'évacuation, est un impondérable, un pari, un saut dans l'inconnu, en dépit de la rationalité apparente des situations gérées par les fonctionnaires locaux qui dispersent les arrivants dans les départements d'accueil.

Régions d'accueil des civils réfugiés, sauf Nord-Pas de Calais, selon la nomenclature actuelle de l'administration Classement par ordre d'importance	Départements d'accueil des civils réfugiés originaires du canton de La Bassée Classement par ordre d'importance
Provence–Alpes–Côte d'Azur Total : 619	1 Alpes maritimes 2 Alpes de Haute-Provence 3 Var
Rhône – Alpes Total : 351	1 Haute-Savoie 2 Rhône 3 Loire
Limousin Total : 134	1 Corrèze 2 Haute-Vienne 3 Creuse
Languedoc-Roussillon Total : 118	1 Aude 2 Hérault 3 Gard
Midi-Pyrénées Total : 104	1 Lot 2 Aveyron 3 Haute-Garonne
Paris et Région parisienne Total : 85	1 Paris 2 Région parisienne

⁸⁵⁵ Patrick Fridenson, « L'incertitude technologique au XX^e siècle : enjeu de société », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Belin, juillet-septembre 2012, tome 59-3, p.15.

Auvergne Total : 76	1 Haute-Loire 2 Allier 3 Puy de Dôme
Midi-Aquitaine Total : 66	1 Dordogne 2 Gironde 3 Lot-et-Garonne
Centre Total : 54	1 Indre 2 Eure et Loir
Normandie Total : 38	1 Seine Maritime 2 Eure 3 Calvados
Poitou-Charentes Total : 25	1 Charente 2 Deux-Sèvres 3 Charente Maritime
Picardie Total : 22	1 Oise 2 Somme
Franche-Comté Total : 13	1 Saône et Loire 2 Côte d'Or
Pays de la Loire Total : 11	1 Loire Atlantique 2 Maine et Loire
Bretagne Total : 2	Ile et Vilaine
Champagne-Ardenne Total : 1	Marne

Document 66 : Tableau - Répartition des 1812 civils originaires du canton de La Bassée et qui se sont signalés dans le *Journal des Réfugiés* de 1914 à 1918.

Source : *Journal des réfugiés*, du n° 1 du 31 octobre 1914 au n° 417 du 30 octobre 1918

Le relevé des réfugiés, d'après la presse qui leur est dédiée, a beau avoir été méticuleux en ce qui concerne les personnes originaires du canton de La Bassée, il ne peut contenir que lui-même, c'est à dire qu'il se limite aux personnes qui se sont données à connaître dans le bi-hebdomadaire. Ne sont indiqués que le nom et la bourgade d'origine du ressortissant ; souvent on ne sait rien du nombre de personnes qui en dépendent. Les comptes ne sont absolument pas exhaustifs. Le numéro 1 du 31 octobre 1914 précise en effet, en introduction de la rubrique « Des nouvelles des vôtres », que la demande d'inscription peut-être payante, ce qui doit en dissuader certains : « Les insertions dans cette rubrique sont gratuites pour les réfugiés du Nord, taxées à 0, 50 c la ligne pour les personnes non réfugiées et ne résidant pas dans le Nord ». Il est question de gratuité et de taxes, de réfugiés et de non réfugiés, de résidents du Nord ou d'ailleurs ; de quoi détourner sans doute quelques évacués dépourvus de ressources ou n'étant pas sûrs de leurs droits.

D'autre part, n'ont donné leur nom que les isolés, les personnes sans nouvelles des leurs, les individus ayant accès à ce journal, par ailleurs payant. Ces réfugiés, enfin, n'ont pas toujours d'adresse fixe à donner et ils ne savent pas où ils seront hébergés les jours suivants ; le seul repère alors est leur lieu de travail, quand ils en ont un. Ainsi on peut lire, dans le numéro 28 du 17 février 1915 que « Monsieur Lecocq Constant, de Salomé, recherche sa femme Marie et sa fille Gilberte. Ecrire Compagnie Houillère de Rochebelle Fosse-Fontaine, dans le Gard. » On voit aussi la situation inverse : une partie de la famille vient de disposer d'un logement et elle en avertit les siens afin de pouvoir espérer un regroupement du reste du clan dispersé. « Mr et Mme Playoust Paul de La Bassée et Mme Ghekière, 20, rue d'Artois à Lille, sont à Nice, Villa Castel Joli, 38, rue Verdi ; ils recherchent famille. » Et encore cette situation-ci : « On demande des nouvelles de Mme Leclercq, sœur de Edouard Lestarquit, et de sa fille Marie qui ont dû quitter La

Bassée vers le 10 octobre 1914 pour se rendre à Paris-Plage. Ecrire à Achard, 47, rue de Trosy à Clamart (Seine). »

3 – Les zones d'accueil en France

La répartition des zones d'accueil des personnes du canton durant la Grande Guerre est significative de la volonté des organismes de l'Etat de disperser les arrivants, spécialement dans les villages de la France du sud. La première région est en effet le littoral méditerranéen et son arrière pays. Prenons le cas d'Aubers : sur 101 réfugiés qui ont écrit au journal, 38 sont arrivés dans les Basses Alpes, dispersés dans de petites communes comme Volx, Montfort et Valernes, et 26 sont dans le Var, essentiellement à Brignoles et Draguignan, des villes. L'autre moitié se partage l'Hérault (Saint Etienne de Gourgas) et la Haute Garonne (Toulouse). La seconde région d'accueil est le département du Rhône avec les Alpes voisines. 32 personnes de La Bassée y ont trouvé refuge, et d'autres communes y ont quelques habitants hébergés : 7 viennent de Marquillies et 7 de Salomé, 4 de Fournes, Fromelles et Hantay, 2 d'Aubers et 1 d'Herlies. La troisième région est le Limousin avec un groupe important en Corrèze. 82 personnes de La Bassée y ont été affectées et 13 de Sainghin. La dernière région significative est le Midi pyrénéen : le Lot a reçu 35 résidents de Marquillies ; le Tarn 7 venant de Wicres ; la Haute-Garonne 7 originaires d'Herlies et le Gers 9 de La Bassée. Les autres territoires ont peu hébergé les habitants du canton : il est à remarquer d'abord que l'Ouest a été une destination peu choisie par les autorités pour loger les évacués des onze communes ; il faut observer que, toujours d'après ces statistiques, la région parisienne, en dépit de sa proximité avec le Nord, n'a pas concentré l'essentiel des personnes en exil ; il convient enfin de relever que l'ensemble des départements occupés par l'Allemagne est exclu de fait dans les possibilités de relogement offertes aux habitants du canton. Le gradient d'évacuation part donc du sud pour remonter proportionnellement vers le nord de la France.

Une autre observation, liée à ce tableau, est qu'il globalise les réfugiés, en les regroupant comme si leur temps d'exode était identique et durait pendant toute la guerre. Il laisse supposer que les temps d'évacuation sont communs à tous. Seuls les villages du champ de bataille ont été évacués rapidement, soit avec des départs volontaires - dans ce cas, c'est dès l'automne 1914 - , soit avec des injonctions venant des militaires allemands obligeant à quitter les lieux de la zone rouge en première et seconde lignes du front – ce sera durant les mois d'octobre 1914 à avril et mai 1915 - , soit enfin avec l'interdiction de rester dans le canton durant l'opération Georgette du printemps 1918. Les trois types d'exode ne sont pas du tout les mêmes. Les premiers sont un peu organisés par les personnes voulant partir : on emmène ce que l'on peut, qui en auto, qui sur un chariot ou un vélo, qui dans un baluchon ; on emmène les siens ; on choisit sa route parmi les possibilités de sortie du canton. C'est le cas de ceux qui sont arrivés en zone britannique des armées, ou bien sur le littoral, ou encore à Paris : Firmin Delos, de Marquillies, loge désormais dans la capitale depuis octobre 1914 ; de même Mme veuve Montois, de Fournes, qui habite avenue des Ternes à Paris et Auguste Delaplace de Sainghin, qui est à l'hôtel Montesquieu, rue Montesquieu à Paris. Les exils suivants se font dans des conditions autrement plus pénibles :

Ces jours-là, ma tante Célestine a accouché. Un médecin allemand s'est occupé d'elle. Elle a voulu appeler son petit garçon qui venait de naître Germain en souvenir de ce moment où un Allemand l'avait secourue. Germain Caron. Est-ce qu'il a été déclaré ? Il n'y avait plus d'administration qui fonctionnait : on ne pouvait même pas aller dans le bourg d'Illies. A Herlies, la situation était identique : on bombardait et les familles étaient séparées car il y avait des éboulements qui empêchaient de passer ; des gens se trouvaient

du côté des Allemands tandis que d'autres ont pu aller avec les Alliés. A Aubers, beaucoup avaient fui. A Marquillies, ne restaient que des personnes qui n'avaient pas trouvé à partir.⁸⁵⁶

La seconde phase de l'évacuation correspond à un départ en train sous les auspices de la Croix Rouge, à des paquets de 30 kg maximum à emporter, à la dispersion des amis et des familles selon les places dans les wagons, selon les locaux publics d'affectation pour dormir à Annemasse, Evian ou Thonon, et selon les départements d'hébergement attribués par l'administration. Louis Ghestin, d'Illies, est arrivé à Peyrieu dans l'Ain, sans l'avoir en rien souhaité ; 33 personnes d'Herlies ont eu plus de chance en se trouvant ensemble à Forcalquier dans les Basses-Alpes. Il y a eu ensuite une accalmie dans les évacuations : depuis l'été 1916 jusqu'au mois de mars 1918, il n'y a guère de trace de nouveaux habitants du canton dans les listes du *Journal des réfugiés*.

La troisième période voit arriver des personnes de bourgades jusque là peu touchées par le phénomène. Quelques exemples : le 13 mars 1918, apparaissent, sur les pages du *Journal*, 7 personnes de Salomé, 33 de Marquillies, 3 d'Hantay et 55 de Sainghin ; le 13 avril, à nouveau 23 de Sainghin ; le 5 juin, 18 de Fourmes ; le 19 juin, 28 de La Bassée et 29 encore le 20 juillet ; le 24 juillet, ce sont 9 personnes de Wicres ; et encore 54 personnes de Marquillies le 28 août. Il y a encore beaucoup d'arrivées à Annemasse le 7 septembre 1918 (31 d'Hantay, par exemple), puis, une semaine après, c'est la décrue. Plus aucune annonce à partir du 18 septembre.

Le double phénomène, l'offensive des Allemands du printemps 1918 et leur reflux sous les coups de boutoir des alliés durant l'été, fait que les occupants expulsent alors ceux qui avaient été tolérés jusque là, soumis à des obligations de travail dans leur zone arrière. Les nouveaux réfugiés y trouveront refuge pour quelques semaines, voire quelques mois au plus. Le Var et les communes de l'ouest sont alors davantage sollicités. Citons les convois de septembre : un groupe d'habitants d'Hantay est accueilli dans le Var tandis que la Bretagne reçoit maintenant aussi son lot d'individus originaires du canton, et spécialement de Marquillies (Paimbeuf : Jules, Sophie, Anne-Marie et Lucia Leclercq ; Saint-Briac : Estelle Accart).

Réfugiés d'octobre 1914 et réfugiés de septembre 1918 sont deux réalités bien différentes dans l'analyse du phénomène d'évacuation. Manque à gagner, détresse morale, exil de chez soi, longue séparation, alimentation peu abondante, soins plus difficiles, dans un cas ; dure loi de l'occupation allemande à endurer, dans l'autre, mais en étant maintenu chez soi ; il y a tout à dire entre ces deux conditions.

Listes publiées dans le <i>Journal des réfugiés</i> à partir des arrivées à Annemasse et Evian par la Suisse	Hommes du canton (> à 18 ans)	Femmes du canton (> à 18 ans)
Listes 1 à 5 (avril 1915)	15	2
Listes 6 à 10 (mai 1915)	18	38
Listes 11 à 15 (fin mai - début juin 1915)	17	18
Listes 16 à 20 (juin 1915)	24	30
Listes 21 à 25 (fin juin – début juillet 1915)	41	198
Listes 26 à 30 (juillet 1915)	2	10

Document 67 : Tableau - Evolution de la répartition Hommes-Femmes parmi les premiers réfugiés partis du canton de La Bassée dans les trains de la Croix Rouge, par l'Allemagne et la Suisse (126 hommes – 296 femmes)

⁸⁵⁶ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

Source : *Journal des Réfugiés*, du 21 avril 1915 au 31 juillet 1915

Les listes du *Journal des réfugiés* sont également porteuses de renseignements quant à l'état-civil des personnes en exil. Dans la première liste, la plupart sont des hommes, 6 hommes du canton pour 2 femmes. Viennent ensuite une trentaine de listes qui présentent des caractères que l'on va décliner : 1- Les jours passant, les hommes sont de moins en moins nombreux à évacuer. 2- Ce sont les femmes qui partent en tant que chefs de famille, accompagnées d'enfants, et voyageant de concert avec d'autres femmes de la même commune. 3- Le phénomène atteint son paroxysme en juin et juillet 1915 avec 105 femmes du canton contre 33 hommes à la date du 14 juillet 1915. 4- Le total des hommes réfugiés, inscrits sur les listes et originaires des onze communes, au milieu de l'été 1915, est de 126 ; celui des femmes est de 296, soit plus du double. La situation s'explique si l'on considère que les hommes âgés de plus de 45 ans ont fui dès l'arrivée des Allemands, craignant d'être raflés ; ils ne sont plus très nombreux à devoir quitter le canton sur sollicitation des Allemands. Les femmes, en revanche, souvent seules avec leurs enfants, parfois avec un homme de leur famille, ont pris ensuite le chemin de l'exode sous la pression des événements et des Allemands qui l'exigeaient ; elles sont parties en groupes de mères, de filles, de sœurs et de belles sœurs, aussi avec des voisines isolées qui accompagnaient cette parentèle de proximité. Trois cas répondent à cette évolution : Florimond Lalart voyage avec Clémence Lalart, sa mère, ainsi qu'avec ses sœurs qui quittent Herlies pour se trouver, selon les *desiderata* de l'administration, à Beaufort dans l'Hérault ; Berthe, Julienne et Marie Laignel, d'Herlies, se déplacent ensemble jusqu'à Pignans dans le Var ; Valérie Baumart et ses enfants quittent La Bassée pour Aspiran dans l'Hérault.

Hommes réfugiés, venant du canton de La Bassée (janvier et février 1916) hébergés en France libre :	Femmes réfugiées Venant du canton de La Bassée (janvier et février 1916) hébergées en France libre :	Enfants réfugiés venant du canton de La Bassée (janvier et février 1916) hébergés en France libre :
Nombre : 26 Age moyen : 54, 5 ans	Nombre : 200 Age moyen : 39 ans	Nombre : 225 Age moyen : 8 ans

Document 68 : Tableau - Etat civil des réfugiés du canton de La Bassée, durant la période d'évacuation des deux premiers mois de l'année 1916

Source : *Journal des réfugiés*, du 1^{er} janvier 1916 au 29 février 1916

A partir de la fin de l'été 1915, les listes deviennent plus précises. Elles renseignent sur les adultes : leurs âges sont relevés ; elles indiquent les prénoms, les noms et les âges des enfants alors que dans les premiers relevés seuls la mention « enfants » était inscrite. Ces recensions ne sont vraiment très documentées que pour une courte période qui va de début janvier à fin février 1916. Ainsi, sur ce laps de deux mois, les informations tirées du *Journal des réfugiés* permettent de confirmer, d'abord, que les hommes évacués sont peu nombreux : 26 seulement en deux mois ; ensuite qu'ils ont un âge moyen de 54 ans ; qu'ils ne voyagent pas seuls, enfin, puisqu'ils sont accompagnés de leur(s) fille(s) ou de leur(s) belle(s)-fille(s) qui emmènent leurs enfants dans la France du sud. Quant aux femmes chefs de famille, elles sont jeunes, la trentaine ; avec elles, voyagent des aïeuls à charge et des jeunes domiciliés avec leur mère. Les enfants, filles et garçons, du nourrisson de quelques mois aux grands jeunes gens, embarqués dans le voyage de l'exode, ont une moyenne d'âge de 8 ans ; majoritairement, ce sont donc des petits qui peuvent

difficilement être autonomes ; ils ont besoin de leur ancêtre et de leur maman pour le grand déplacement en train et sur les routes des villages et des villes du territoire non occupé.

Ainsi, après une phase de départs volontaires dans la précipitation des premiers mois de l'invasion, voici que l'exil, souvent imposé cette fois, continue. Le canton se vide de plus en plus durant ce second cycle d'évacuation qui correspond à la période des tirs alliés et allemands de l'hiver 1915-1916 visant à déstabiliser le front après les batailles de Neuve-Chapelle, Festubert, côte d'Aubers, Givenchy et Loos en Gohelle, si coûteuses en munitions et surtout en hommes.

Observons à présent les lieux cités quant au départ de ces civils. D'une part durant le reste de l'année 1916, d'autre part de janvier à septembre 1918. Les douze mois de 1917 sont exclus des calculs du fait du vide d'indications sur l'exode du canton de La Bassée ; on avait déjà vu que les cimetières militaires du secteur ne comportaient guère de sépultures nouvelles pendant cette année-là ; et il avait été dit également qu'aucune bataille d'envergure n'avait été tentée après les grandes hécatombes des trois années précédentes. 1917 est comme une parenthèse où les civils occupés restent en place, toujours confrontés aux mêmes difficultés du survivre dans le canton, mais sans départs supplémentaires, dissuadés ou empêchés par les troupes allemandes installées sur les deux versants de la RN 41. A nouveau en 1918, cette fois volontairement (les premiers mois) puis obligés durant l'*Opération Georgette* et pendant les intenses bombardements alliés de l'été, des civils, encore, quittent le secteur des onze communes du canton. Les départs se font par les trains de la Croix Rouge avec arrivées à Annemasse et Evian. L'accueil s'effectue dans des asiles sur place durant quelques jours avant la dispersion dans les départements de la France libre, comme pour la période de fort exil précédent de l'automne 1914.

Communes de départ	Période 1 : Nombre de civils partis du 8/3 au 11/11 1916	Communes de départ	Période 2 : Nombre de civils partis du 19/1 au 18/9 1918
Aubers	8	Aubers	10
Fournes	10	Fournes	97
Fromelles	0	Fromelles	16
Hantay	0	Hantay	44
Herlies	10	Herlies	13
Illies	6	Illies	12
La Bassée	75	La Bassée	124
Marquillies	0	Marquillies	242
Sainghin	6	Sainghin	108
Salomé	0	Salomé	159
Wicres	0	Wicres	15
Communes du champ de bataille (Aubers, Fromelles, Herlies, Illies, La Bassée)	Total en 1916 : 112	Communes du champ de bataille (Aubers, Fromelles, Herlies, Illies, La Bassée)	Total en 1918 : 175
Communes d'occupation allemande arrière (Fournes, Hantay, Marquillies, Sainghin, Salomé)	Total en 1916 : 16	Communes d'occupation allemande arrière (Fournes, Hantay, Marquillies, Sainghin, Salomé)	Total en 1918 : 665
Canton de La Bassée (les 11 communes)	Total de tous les réfugiés en 1916 : 128	Canton de La Bassée (les 11 communes)	Total de tous les réfugiés partis 1918 : 840

Document 69 : Tableau - 1916 et 1918, deux périodes de départ des réfugiés pour la France libre, d'après les arrivées déclarées à Annemasse et à Evian

Source : *Journal des réfugiés* ; période 1 : du 8 mars 1916 au 11 novembre 1916 ; période 2 : du 19 janvier 1918 au 18 septembre 1918.

Il est à remarquer que les communes du champ de bataille, dont on aurait pu supposer qu'elles étaient vidées depuis l'invasion (premiers ordres allemands d'évacuation) et surtout depuis la très meurtrière bataille de Neuve Chapelle de mars 1915 (seconds ordres allemands d'évacuation), comptent encore des habitants en 1916 puisque quelques uns, d'Aubers, d'Illies, d'Herlies et surtout de La Bassée, quittent alors leur localité de résidence pour rejoindre la France libre. Ils partent l'un puis l'autre, rejoignant probablement une personne dont ils ont pu se procurer la nouvelle adresse. Ou bien ils voyagent en groupes de parentèle. Le grand groupe de La Bassée, par exemple, part pour la Corrèze et la Dordogne où des familles, déjà, avaient trouvé à se loger. En revanche, les bourgades de l'arrière restent stables : 23 départs seulement pour toute l'année 1916, dont 10 pour Fournes avec, le 18 mars, 7 personnes de la même famille (Marie Guignard avec ses six enfants).

L'année 1918 vit une situation inverse par rapport à celle de 1916 : les communes occupées en zone arrière par l'armée allemande ont 665 réfugiés qui s'exilent contre 175 venant des communes du champ de bataille. D'une part, ces départs sont massifs durant la dernière période de la guerre dans les localités arrière, protégées jusque-là par leur occupation, et, d'autre part, ces départs y sont quatre fois plus importants que ceux issus des villages de proximité du front. C'est que, désormais, les savoir-faire militaires sont plus sophistiqués, les tirs d'artillerie plus longs et plus précis, les avions alliés plus nombreux, et surtout la fébrilité plus grande chez les Allemands qui envisagent maintenant un recul de leurs lignes et un retrait de leurs matériels. Ces divers phénomènes technologiques, stratégiques et psychologiques expliquent que, depuis les premiers mois du printemps 1918 jusqu'en septembre où les équipements sont démontés et les machines envoyées outre-Rhin, les départs des populations soient encouragés puis systématisés. Le principal facteur qui justifie les 665 départs de l'arrière, dont 252 pour la seule commune de Marquillies, sont donc la peur de la mort des civils à cause des menaces militaires dans le ciel sillonné d'avions alliés et sur le sol en raison de l'avance, inéluctable à présent, des Britanniques. L'avance alliée grignote village après village depuis la fin de l'*Opération Georgette* qui est un échec allemand.

Mais le nombre de 175 réfugiés quittant les communes du champ de bataille durant l'année 1918 mérite aussi une explication. D'un côté, si les menaces militaires sont prises très au sérieux à l'arrière, forcément que l'avant, encore plus directement exposé, sera davantage soumis aux tirs, aux bombardements terrestres et aériens, au passage des troupes avec leur sillage incendiaire. Il est donc normal que les habitants des villages de la zone rouge soient tentés, eux également, de fuir au moment de l'ultime reconquête alliée. Ainsi le tableau statistique montre bien que 10 personnes d'Aubers, 16 de Fromelles, 13 d'Herlies et 12 d'Illies, sans compter les 124 de La Bassée, quittent la région dans les trains de la Croix Rouge pour se réfugier au sud de la France. Ce qui surprend, c'est qu'il reste autant de personnes sur l'espace du champ de bataille. Les combats de la bataille de La Bassée, de Neuve-Chapelle et de Fromelles, pour ne parler que des engagements majeurs, auraient dû avoir raison de la présence des habitants dans des lieux aussi peu propices à un hébergement pérenne en plein cœur du danger. D'ailleurs, les autorités allemandes avaient proclamé et exigé maintes fois que les populations locales quittent les villages de la ligne.

En dépit de ces ordres réitérés, pourtant, des gens étaient restés. Témoin la lettre amicale, adressée en 1920 par un officier allemand Leo Phföler en poste à Illies, à des Crespel du village. Ces Crespel demeuraient encore dans la commune durant la guerre et même à la fin, puisque le militaire évoque un bureau qu'il avait alors chez eux et la vie rendue acceptable grâce à la bonté qu'il y a rencontrée. Leo commence sa lettre par un

amical « Chère famille Crespel », signe des liens cordiaux qu'il a entretenus avec les personnes encore présentes sur place, là où pourtant tout n'était que bruits de bottes et occupation étrangère. Des habitants sont restés. De plus, quelques estaminets fonctionnaient aussi, fréquentés par les occupants, puisque la lettre se termine par un bonjour spécial pour la famille Dekeukelare qui tenait ce café qu'il a fréquenté et dont il se souvient de retour chez lui, deux ans après son départ.

Mille remerciements pour votre lettre qui m'a fait bien plaisir. J'en attendais une depuis longtemps déjà. Mais ce n'est pas étonnant d'avoir dû attendre puisque ma carte est arrivée avec un si long retard. J'espère que vous allez tout le monde aussi bien que moi. Je suis toujours en parfaite santé, ce qui est nécessaire en ces temps chers.

Pour le moment, je n'ai pas envie de retourner chez vous ; ce bureau déserté ne me fait aucune attraction. Je ne pourrais dire que j'ai été mal là-bas, mais maintenant je sais trop bien ce que c'est la liberté. Il n'est pas dit que je reverrai jamais votre village, dans lequel j'ai trouvé des gens qui ont été si bons envers moi.

Est-ce que vous avez des nouvelles des anciens sergents ou des soldats qui formaient la garde ? Fritz ne vous a pas écrit ; ça ne m'étonne pas du tout, vu que je regardais comme à moitié fou. Du moins, c'est un homme qui n'a pas grand caractère et qui prend la vie telle qu'elle se présente.

Pour la fin, veuillez avoir la bonté de dire à la famille Dekeukelare, à l'estaminet, bien des bonjours de ma part.

En vous souhaitant que vous aurez bientôt retrouvé la vie d'avant-guerre et que vous soyez toujours en bonne santé. Je vous envoie une cordiale poignée de main.

Mille amitiés. L.⁸⁵⁷

En dehors de ces cas de refuge en France, il existe aussi des exils en pays alliés. Ces divers territoires apportent l'interculturalité qui sera le point positif du vécu de la guerre. Cette interculturalité se concrétise par la rencontre d'abord avec les communautés de la France libre, ensuite avec les mondes urbains et ruraux différents des leurs, et enfin avec des groupes socioprofessionnels et des modes de pensée nouveaux.

2) L'interculturalité, la rencontre avec les autres communautés, le survivre en dépit du déracinement.

Léon Bocquet a vécu en sa personne la confrontation entre ses idées de provincial et celles des autres communautés qu'il a côtoyées. Il est à même de comprendre ce qu'est la découverte de l'interculturalité par les réfugiés.

Emile Le Pureux s'abreuvait avec Anthime, bourgeois hier, aujourd'hui socialiste depuis son contact avec les prolétaires des faubourgs ouvriers et sa fréquentation des bibliothèques populaires. Il y avait lu, pêle-mêle, et mal digéré des poètes, des romanciers, des théoriciens de la cité nouvelle. Il s'y était gavé de thèses séditeuses et de rêveries ultra-humanitaires. Il ne jurait plus que par Hugo, Zola, Karl Marx, ces prophètes. Il avait culotté, sans y entendre, Notre-Dame de Paris, La Terre, Travail, Fécondité, ces évangiles. Devant les ruraux ébahis, il déclamaient des tirades. Il prêchait la réconciliation universelle et la fraternité, en menaçant du poing les châteaux démolis et les églises effondrées.

- J'ai lu Les Misérables !, tonitruait-il.

Il en voulait au curé de ne pas être évêque ou pape, au gouvernement de manquer de poigne.⁸⁵⁸

⁸⁵⁷ Leo Phföler, Lettre du 17 juin 1920, publié par Anne Demesteere, *Autrefois* n° 82, juin 2006, p. 15.

« Cité nouvelle ». « Rêveries ultra-humanitaires ». « Réconciliation universelle et fraternité ». Ces formules n'avaient guère été prononcées, ou lues, avant la guerre dans le canton de La Bassée. Autres mondes. Voilà donc bien que l'évacuation en France libre, telle qu'elle est décrite dans ses effets dans *Le fardeau des jours*, métamorphose ses habitants.

1 – Le changement de la donne culturelle chez les réfugiés du canton d'après *Le fardeau des jours*

La transmutation symbolique d'Anthime, qui se disait « bourgeois hier », et qui est « aujourd'hui socialiste », raconte que des changements de la donne ont pu s'opérer chez ces populations qui sont parties en tirant une charrette ou grimpés dans un chariot de fortune, et qui, à présent, sont en train de découvrir d'autres modes de pensée, à l'image d'Anthime. Et, dans ce canton de La Bassée, certains villages, certaines communes, certains quartiers ou hameaux, évolueront plus que d'autres étant donné l'évacuation sélective qui s'est opérée. Les villages du canton, quasiment vidés à la fin des quatre ans verront revenir ces femmes, ces hommes, confrontés aux idées découvertes ailleurs, mais les considérant avec leur propre appareil de pensée, hérité de l'avant-guerre, qui reste leur référence.

Léon Bocquet raconte que c'est « son contact avec les prolétaires des faubourgs ouvriers » qui a changé Anthime. En fait, quand on a vécu le contexte local du canton de La Bassée au début du siècle, globalement conservateur dans son expression politique, on observe, parallèlement, les envies sociales, voire socialistes, des ailleurs où l'on est passé. Pourtant, à cause de l'emploi quasiment garanti par les familles propriétaires des grandes fermes et par les industriels, les salariés ne se déclaraient pas ouvertement contre leurs patrons ; le mot anti-bourgeois n'était pas un vocable employé. Les personnels étaient logés ; et les familles sous dépendance acceptaient d'être aidées. N'empêche que les communes les plus ouvrières, Salomé et Sainghin, votaient à gauche et que les mineurs, nombreux, étaient vus comme une menace pour l'Eglise.

L'autre facteur qui a fait changer Anthime est « sa fréquentation des bibliothèques populaires ». Y avait-il des « bibliothèques » dans le canton avant la guerre ? Y avait-il, plus précisément, des « bibliothèques populaires » ? Le curé du *Fardeau des jours* possède des ouvrages, qu'il retrouvera dispersés à son retour du front. Les prêtres ont en effet des livres, témoin le chanoine Rigaut, d'Illies, qui, considéré comme un puits de science par ceux qui le fréquentaient, disposait de nombreux écrits d'histoire, de théologie et de littérature. Les familles aisées avaient aussi quantité d'œuvres rangées dans « de grands et hauts meubles à étagères qui tournaient autour de la pièce »⁸⁵⁹, et leurs reliures en cuir impressionnaient les visiteurs habitant les villages qui lisaient surtout des romans de colporteurs. Quelqu'un du canton avait-il lu « Zola, Hugo et Karl Marx, ces prophètes » ? Probablement. Les jeunes bacheliers étaient des esprits ouverts ; les élèves du pensionnat Gombert étaient nombreux à Fournes ; les filles et les jeunes gens en service voyaient les volumes et opuscules des maisons de leurs patrons ; des voyageurs de commerce pouvaient bien laisser un livre à qui voulait s'y intéresser ; les instituteurs avaient peut-être gardé de leurs études un appétit de lecture. Mais, comme on ne possède pas de recension sur les ouvrages disponibles dans le canton, on ne saura pas qui, « des poètes, des romanciers, des théoriciens de la cité nouvelle », avait les honneurs des bibliothèques locales ; de même on

⁸⁵⁸ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 103.

⁸⁵⁹ Madeleine Delerue, Entretiens.

ne pourra jamais affirmer qui, parmi tous ces habitants, se sera « gavé de thèses séditieuses et de rêveries ultra-humanitaires » à l'instar d'Anthime, dans *Le fardeau des jours*.

2 – La nouvelle donne politico-culturelle découverte par les réfugiés du canton

L'inventaire des lieux d'évacuation des habitants du canton correspond à un relevé de localités où le contexte politique est bien moins conservateur que celui, globalement, du canton de La Bassée. Bien que les onze communes du sud des Weppes aient été intégrées avant la guerre dans les problématiques du Nord industriel et du Pas-de-Calais minier, il est certain que ces contacts nouveaux du temps de l'exil ont fait connaître d'autres données sociales et politiques. Ainsi Marie Leclercq, née Fromentel, 33 ans, partie de Salomé avec ses trois enfants, installée à Tamaris par Alais dans le Gard, est aux premières loges pour entendre ce qui se dit des motifs de la grève qui secoue les ouvriers des usines. Salomé est certes la commune la plus socialiste du canton de La Bassée mais le Gard, avec quatre députés socialistes sur six, présente un environnement autrement plus vindicatif que le secteur d'origine de Marie Leclercq. Alais est le siège de la Compagnie des mines, fonderies et forges qui voit le syndicat des métallurgistes, dissous en 1914, renaître en mai 1917. Le hameau de Tamaris où loge la famille de Salomé est justement celui où la plus grande liberté d'opinion et de parole caractérise alors les mineurs et où la remise en question des comportements de défense de la patrie ne peut laisser indifférent⁸⁶⁰. De plus, des grèves éclatent dans l'industrie textile du Gard avec des revendications salariales tellement tendues que les patrons cèdent.

Poussée syndicale et essor politique : il faut convenir que l'ambiance opposante qui se développe a de fortes chances d'influencer ceux et celles qui s'emploient dans la région de Nîmes et d'Alais. Cinq hommes du canton, au moins, y sont réfugiés (un homme d'Illies, un de Fromelles et trois de Sainghin), à l'âge d'exercer un travail, mais les fiches qui les concernent ne précisent pas lequel ni en quel lieu ; des personnes de Salomé y sont employées à la mine, ainsi, par exemple, Constant Lecocq embauché à la Compagnie Houillère de Rochebelle Fosse-Fontaine (Gard)⁸⁶¹ ; les tissages du Nord y ont replié leurs usines et c'est à Alais, précisément⁸⁶² que les quatre firmes textiles ont installé leur production ; des filles et femmes du canton de La Bassée (une femme de Fournes dès 1915⁸⁶³, trois de la même localité en 1918⁸⁶⁴), y sont évacuées, et probablement que les entreprises textiles du Nord donnent du travail à ces compatriotes expérimentées déjà sur l'*outil* avant la guerre.

Limoges et la Haute-Vienne sont un autre cas de climat politique opposant. Limoges est au cœur d'un département à influence socialiste forte, et avec un contexte bien plus porté sur le pacifisme que dans d'autres régions françaises.⁸⁶⁵ Loin des théâtres d'opération, les manifestations antimilitaristes y ont été les plus remarquées de toute la France en guerre. C'est de là que quelques-uns sont partis participer au congrès de Kienthal et c'est dans ce fief à forte implantation de gauche que la contestation de la majorité socialiste, et par elle du gouvernement, est une des plus virulentes. Mais, dira-t-on, ce sont des femmes qui, le mercredi 19 janvier 1916, sont arrivées de Fournes à Limoges. Et d'autres femmes aussi, disséminées dans d'autres communes grandes et petites de la Haute-Vienne. Justement, un des faits remarquables de cette opposition

⁸⁶⁰ AN, F 7, 12 985 : l'action syndicale dans le Gard.

⁸⁶¹ *Journal des réfugiés*, n° 28, 17 février 1915.

⁸⁶² *Journal des réfugiés*, n° 377, mercredi 12 juin 1918 ; n° 383, mercredi 3 juillet 1918.

⁸⁶³ *Journal des réfugiés*, n° 52 et 62, 12 mai et 16 juin 1915.

⁸⁶⁴ *Journal des réfugiés*, n° 401, mercredi 3 septembre 1918.

⁸⁶⁵ Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980, p. 184.

politique, c'est que, parmi les personnes attroupées à Saint-Junien sur la place de la mairie en janvier 1917, 40 % sont des femmes.⁸⁶⁶ Quatorze habitants deournes (Marie Acquart et ses enfants, Jeanne Blondel et Paul son fils, Adolphe Buisine, Marie Coque et sa famille, Jeanne Dubrecq, Sophie Henneron, Marie et Alfred Lebrun) sont réfugiés en Haute-Vienne. Ce que ces femmes voient se dérouler sous leurs yeux – et peut-être y participent-elles – est une nouvelle vision de la société et du monde. Le canton de La Bassée en exil observe et évolue parmi les différences.

Les commissions du contrôle postal, devant ces menaces de crises, perceptibles ou en gestation, exercent un droit de lecture du courrier qui circule. En mars 1917, pour Bordeaux et la Gironde, le rapport⁸⁶⁷ indique qu'un dixième des correspondances, lettres ou cartes contrôlées s'avère être pessimiste. Il relève des termes révolutionnaires, des récriminations sur les conditions de logement, la rareté du charbon et des vivres, et surtout l'envie de voir la guerre se terminer, enfin. Trois personnes de La Bassée arrivent à Bordeaux en mars 1916 : Madame Boisacq et son père, qui sont hébergés 1, rue de Bruges, et Madame Polvèche qui loge, elle, rue du gaz. Trois noms qui apparaissent sur la liste des évacués du numéro 143 du *Journal des réfugiés*. Trois réfugiés qui fréquentent ou approuvent ou critiquent ceux qui ne supportent plus la guerre. La Gironde est un des quarante-quatre départements français dont le niveau du moral est considéré comme mauvais ou médiocre. Cette moitié de la France, formant une bande ininterrompue depuis la Champagne jusqu'au sud, correspond aussi à de fortes positions socialistes. Les motifs de ce pessimisme sont le découragement des gens des campagnes et l'agitation entretenue des villes. La situation est tellement grave que le ministre de l'Intérieur demande une enquête à chaque préfet.⁸⁶⁸ Les propos hostiles au pouvoir qui y seront rapportés sont très vifs : « Le mot révolution est dans toutes les bouches », lit-on dans la synthèse. Les trois Basséens en sont les témoins.

Toulouse est un autre lieu du changement spectaculaire des opinions publiques.⁸⁶⁹ Neuf habitants du canton y ont trouvé à s'héberger et, probablement, à travailler.⁸⁷⁰ Or, le 1^{er} juin 1917, des propos défaitistes sont prononcés en public sans que les réactions des autorités soient promptes pour les réprimer. Le déclencheur est le décalage entre le salaire, stable, et la hausse des prix, devenue insupportable. Ce sont les ouvrières de l'habillement qui font grève les premières. Elles obtiennent satisfaction ce qui enclenche un effet de domino : les entreprises, une à une, s'arrêtent ; hommes et femmes défilent en cortège avec drapeau rouge en tête et chant de l'*Internationale* pendant la marche ; gendarmes et artilleurs à cheval chargent. Les arrestations sont nombreuses. Finalement, le 18 juin 1917, les salaires sont augmentés et la vie reprend. Un mouvement de cette ampleur n'a pas pu être ignoré des neuf réfugiés du canton qui habitaient la ville. La lassitude contre la vie chère et l'envie d'améliorer le quotidien⁸⁷¹, faute de voir la guerre se terminer, sont aussi l'espoir d'Angèle Lestienne, 47 ans, de Juliette sa fille, 23 ans, de Berthe Lamoitte, 36 ans, et de ses 3 enfants, de Gaston Lebacq, 13 ans, ainsi que d'Emma et d'Edouard Leclercq, de 19 et 10 ans. Ils sont d'Aubers et d'Herlies.

Peu à peu, mauvaise humeur et sentiment de trahison progressent, si bien qu'on peut parler de « morosité patriotique »⁸⁷². Le département de l'Isère fait partie des départements touchés par la crise du moral dès 1917. A Grenoble, par exemple, le

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 186-187.

⁸⁶⁷ SHD-GR, 7 N 985, commissions du contrôle postal, mars 1917.

⁸⁶⁸ SHD-GR, 16 N 1538 (1) GQG-EM-2^e bureau, Service spécial « Moral ».

⁸⁶⁹ Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 198-203.

⁸⁷⁰ *Journal des réfugiés*, n° 52 à 401, du 12 mai 1915 au 3 septembre 1918.

⁸⁷¹ AD Haute-Garonne, 15 Z 520, dossier préfectoral de l'arrondissement de Toulouse, 18 juin 1917.

⁸⁷² Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 221.

sentiment y est aigu, mais la faute en revient aux évacués du Nord : « Le syndicat des métallurgistes est devenu le plus important. Beaucoup de ses militants sont des révolutionnaires venus d'ailleurs, du Nord ou de la Belgique. »⁸⁷³ Le *Journal des réfugiés* ne donne pas à cette date du 2 septembre 1917 de noms d'évacués du canton logés dans l'Isère. Mais, bientôt, dans les listes, deux familles du secteur de La Bassée y arrivent. Le mercredi 6 mars 1918, ce sont, venant de Sainghin, les Lecocq : Rosalie, née Sainléger, 64 ans ; Marie, 27 ans ; Rosalie, 24 ans ; Odette, 4 ans. Et de Wicres, les Binault : Oliphie, née Blondiaux, 34 ans ; Joseph, 6 ans ; Marie-Louise, 4 ans ½ ; et Jeanne, 3 ans. Certes, ces femmes ne correspondent pas au profil des Renseignements Généraux qui identifient formellement au printemps 1918 que « les ouvriers n'ont qu'une idée qui les hante : la révolution sociale ». ⁸⁷⁴ Pourtant, à leur insu, parce qu'elles arrivent dans un lieu confronté à des mouvements sociaux et qu'elles viennent de territoires désignés comme « révolutionnaires », ces femmes ont probablement été plus surveillées que d'autres habitants de la région.

Plus encore que les autres territoires, le centre des centres de la contestation de gauche contre les socialistes au pouvoir est Saint-Etienne. « Lieu stratégique de premier ordre, animateur des tensions, modèle de la lutte ouvrière contre la guerre »⁸⁷⁵, la Loire doit rester sous le contrôle du gouvernement s'il veut maîtriser les fronts militaire et psychologique. Il faut rappeler ici le propos du général Gouze dans la *Revue historique de l'armée*⁸⁷⁶, parlant de la menace représentée par Saint-Etienne durant la guerre : « Le sort de la France a dépendu des usines qui bordent l'Ondaine, le Furens et le Gier. » 108 007 ouvriers travaillent pour la Défense Nationale dans 825 usines de l'arrondissement de Saint-Etienne. Du 27 novembre au 6 décembre 1917, tout ce bassin est en grève. Ni l'appel à la raison du président Clémenceau, ni le discours de Loucheur, ministre du travail, n'ont d'effet. Seules la réintégration d'un meneur et une forte augmentation de salaires feront basculer les ouvriers vers la reprise. Des habitants du canton ont-ils été témoins de ce mouvement massif de résistance à l'Etat et aux patrons ? D'après ce que nous en connaissons à partir des listes de réfugiés, un groupe a été envoyé assez tôt durant la guerre en Haute-Loire. Dès la 7^e liste, dont les noms sont connus à la date du samedi 22 mai 1915, il y a en effet 42 personnes hébergées la majorité à Saint Etienne et quelques-unes à Saint-Jodard, à proximité de Roanne.

Commune d'origine du canton de La Bassée	Commune d'accueil : Saint-Etienne	Commune d'accueil : Saint-Jodard	Totaux
Aubers	1		1
Fournes	1		1
Fromelles			
Hantay			
Herlies	2		
Illies	30	7	37
La Bassée	1		1
Marquillies			
Sainghin			

⁸⁷³ AN, F7, 12 992, Renseignements généraux, 2 septembre 1917.

⁸⁷⁴ SHD-GR, APPBA 1639, Bulletins confidentiels résumant la situation morale à l'intérieur, établis par le 2^e Bureau de l'Etat-major, Grenoble, avril 1918.

⁸⁷⁵ Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 250.

⁸⁷⁶ Général Gouze, *Revue historique de l'armée*, 1963, in Jean-Jacques Becker et Serge Berstein, *Victoire et Frustrations (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1990, partie 6.

Salomé			
Wicres			
	35	7	42

Document 70 : Tableau - Réfugiés civils du canton de La Bassée hébergés dans le bassin de Saint-Etienne, département de la Loire, de mai 1915 à la sortie de guerre.

Source : *Journal des réfugiés*, n° 46 à 401, du 21 avril 1915 au 3 septembre 1918.

Observons les familles qui sont réfugiées dans la Loire. En premier lieu, l'origine communale est essentiellement d'Illies, trente sur trente-cinq. En second lieu, les personnes qui ont voyagé ensemble forment des groupes de parenté. Citons, à Saint-Etienne, les Dubois et les Dubus (Marcel, Laure, Pauline, Elisa, Henri, Rosalie, Marie-Louise), les Delaval (Jules, Henri, Euphémie, Yvonne, André), les Rigaut (Maria et Maria) et les Saudi (Amanda et Henri). Saint-Jodard près de Roanne obéit au même principe de regroupement avec deux familles : les Lebrun (Catherine, Catherine et Jean-Baptiste) et les Pannequin (Léonie, Marie, Léon et Thérèse). Quand les grèves commencent à Roanne, le 2 février 1918, les habitants du canton sont installés depuis déjà un an et demi. Ils voient donc monter le mouvement de contestation avec les cris de « Vive la révolution » et les chants de l'*Internationale* ou de la *Carmagnole* pendant que quelques-uns brisent des vitres du tramway. Le meneur Andrieu s'étonne publiquement que l'on se préoccupe tant des « fluctuations des frontières » (3 IV 1918) alors que les réfugiés sont là, précisément à Saint-Etienne et Roanne, parce que les Allemands occupent dix départements frontaliers. Les trente-cinq habitants du canton ont dû entendre aussi la foule hostile au départ des appelés des classes 1910, 1911 et 1912. Ce paroxysme « révolutionnaire » du printemps 1918, à « la frontière du sentiment national »⁸⁷⁷, va s'éteindre peu à peu avec les victoires alliées qui laissent espérer la fin de la guerre.

Paris aussi, en dépit des efforts des autorités pour en détourner les exilés, est une ville de regroupement. Les uns y ont des parents, les autres y suivent leurs patrons, d'autres s'y pressent dès le début de la guerre. Le numéro 1 du *Journal des réfugiés* donne d'ailleurs déjà trois noms dans la rubrique intitulée « Des nouvelles des vôtres » dès le 31 octobre 1914. « De Fournes : Delos Firmin, 48 rue Lesort à Marquillies par Fournes en Weppes ; de Salomé près de La Bassée : Grusson, Mme Laflye ». Dans le numéro 8, c'est « Mme Montois veuve, rue Faidherbe à Fournes, et avenue des Ternes à Paris ; Auguste Delaplace de Sainghin, et installé à Paris Hôtel Montesquiou, rue Montesquiou ». En tout, on compte trente-sept civils, arrivés essentiellement au début de la guerre. Au fur et à mesure des années, les habitants du canton se dirigent plutôt vers Levallois-Perret, Le Perreux ou encore Aubervilliers. Ce sont Jules Caillet, de La Bassée, Gustave Marquette d'Illies et Fridolin Lesage d'Herlies, par exemple.

L'étude du moral de la population parisienne, établie par la préfecture de police, décrit un moral sans illusion. Globalement, les femmes y sont vues comme légères : « Les ouvrières des usines de guerre sont heureuses de leurs gros salaires. Elles se passent facilement de leurs maris, et aussitôt la guerre terminée, nombreux seront les divorces et les drames.⁸⁷⁸ » Les raids allemands du printemps 1918, s'ils impressionnent les habitants, ne les affolent guère, bien que qu'une partie se mette à fuir, mais c'est loin d'être la majorité. Le 14 septembre, d'ailleurs, le moral est jugé excellent et les théâtres et les cafés ne désemplissent plus. Ces généralisations, tendant à montrer un Paris léger, sont intéressantes à citer en tant que reflet d'une capitale non contaminée par la contestation.

⁸⁷⁷ Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 278.

⁸⁷⁸ Archives de la Préfecture de Paris, BA/1587, dossier « Physionomie de Paris ».

Oyonnax		Dijon		Nancy	
Montluçon		Mines Saône&Loire	7	Mauléon	
Commentry		Périgueux		Le Boucau	
Troyes		Montbéliard		Lyon	61
Romilly		Brest		Le Creusot	
Narbonne		Toulouse	9	Montereau	
Carcassonne	83	Bordeaux	4	Châlons	
Mines Aveyron		Montpellier		Saut du Tarn	
Belfort		Grenoble	8	Castelsarrasin	
Bourges	3	Saint-Etienne	29	Toulon	
Bastia		Orléans		Châtellerauld	
Ajaccio		Angers	2	Limoges	

Document 71 : Tableau - Liste des 36 villes françaises « contaminées » selon le ministère de l'Intérieur, mises en correspondance avec 206 réfugiés du canton de La Bassée, hébergés dans ces lieux de contestation.

Source : Archives Militaires de Vincennes : AM 16 N 1538 (1) GQG-EM-2° bureau, Service spécial « Moral » ; *Journal des réfugiés*, de mars 1916 à septembre 1918.

Les évacués, selon qu'ils sont hébergés à Paris ou dans les bourgades ou villes sujettes à des manifestations révolutionnaires, n'auront donc le même vécu psychologique et politique. Mais ces cas sont peu nombreux eu égard à la globalité des réfugiés qui sont logés, pour la plupart, dans des lieux tranquilles.

3- La majeure partie des réfugiés a connu des foyers d'hébergement calmes

En dépit des hébergements dans des foyers d'agitation, la majeure partie des réfugiés a en effet connu des villes calmes. Forcalquier dans les Basses Alpes, par exemple, accueille quantité de civils originaires du canton de La Bassée. Les Bavière, Bécu, Blancard, Boidin, Caron, Duquesne, Lalart, Pélissier et Vignoble, tous d'Herlies, et qui avaient peu de points communs avant la guerre, forment à présent une communauté soudée à l'intérieur du groupe des civils évacués du Nord qui eux-mêmes sont unis dans la ville. Des liens sont en train de s'établir qui tisseront des réseaux invisibles de solidarité lesquels perdureront encore des dizaines d'années après la guerre : « On a évacué ensemble »⁸⁷⁹. Cette connivence liée à l'origine géographique commune des civils réfugiés de l'arrière fait que « l'autre front »⁸⁸⁰ a tenu.

Les conditions du survivre sont difficiles – habiter, travailler, se nourrir autrement – et pourtant la cinquantaine de mois d'exode a été bien supportée. La force morale des nouveaux habitants de Forcalquier vient des liens unissant ces familles. Hier, ces habitants du canton de La Bassée étaient fermiers ou répondaient aux besoins des industriels qui distribuaient le travail et les place ; aujourd'hui les exilés se sont faits serveurs (ses) dans le restaurant de la place, femmes de chambre dans le Grand Hôtel et préposés (ées) aux écritures⁸⁸¹. Point de mouvement politique mais une nouvelle activité et une solidarité qui dure : les réfugiés du canton trouvent à se rassurer ensemble.

⁸⁷⁹ Marcel Lalart, Entretiens.

⁸⁸⁰ Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 10.

⁸⁸¹ Marcel Lalart, Entretiens.

3) Constructions identitaires qui forment (ou créent) un esprit nordiste

La difficulté est de savoir à quel réseau se raccorder : « On demande des nouvelles de Mme Leclercq (sœur de Mme Edouard Lestarquit) et de sa fille Marie qui ont dû quitter La Bassée vers le 10 octobre 1914 pour se rendre à Paris-Plage. Ecrire à Achard, 47 rue Trosy, à Clamart, Seine. »⁸⁸² Le meilleur véhicule de renseignements est, on l'a vu, le *Journal des réfugiés*. Des rubriques, peu à peu, sont mises en place ; celle des adresses à transmettre est la première chronique régulière. La suivante, incontournable, concerne « La guerre dans le Nord ». Avec des variantes : « Comment *ils* administrent le Nord » (n° 9), « Les bombardements de novembre 1914 vus par un témoin » (n° 10), « La bataille de Neuve-Chapelle : un succès anglais » (n° 36), « Les Boches qui défendent Lille ne sont pas enthousiastes » (n° 40), « Où en sommes-nous dans la région de La Bassée - Arras ? » (n° 41). Un troisième type d'articles, commencé le 21 avril 1915 sous le titre « Première liste des réfugiés du Nord », va tant se développer au fur et à mesure des événements qu'il finira par couvrir la moitié des pages. Des énumérations, longues, alignées sur des colonnes et des colonnes, qui seraient lassantes pour un quidam étranger au Nord, sont justement l'attrait qui fait que le journal est acheté, gardé, prêté et conservé. En parallèle, des articles, intitulés « Nos chers blessés », répondent aux mêmes besoins, c'est-à-dire savoir qui est où.

1 – Les thèmes identificateurs

Le journal informe : quelles lois sont spécifiques aux civils évacués ? (n° 28° : interdiction de correspondre avec le Nord envahi) ; quelles organisations charitables peut-on contacter ? (n° 36 : comité franco-belge de Paris-Plage). Le journal compatit : une nouvelle chronique apparaît avec des recettes (n° 58 : pain aux pommes de terre) qui évoquent un quotidien fait de plus de privations que de gastronomie. Le journal fait rire : des dessins humoristiques sont introduits en juillet 1915 grâce au coup de crayon de Dji : première planche « Dans la tranchée boche, *in's croire toudis à l'Braderie* » (n° 75) ; « Les réfugiés du Nord : pas à plaindre ! » (n° 81). En fait, le journal est en train de créer ce qui n'existait pas avec acuité et consciemment auparavant : une identité locale. Les évacués dispersés du canton de La Bassée se reconnaissent dans cette communauté qui se met en place, dans les traditions et les ingrédients de chez eux, dans la référence aux fêtes comme la braderie de Lille. Avec ce schéma mi-énumératif en ce qui concerne les noms des réfugiés connus, et mi-rédactionnel pour répondre aux attentes des lecteurs, le périodique, qui ne varie quasiment plus jusqu'au dernier numéro (n° 617) du samedi 16 avril 1921, devient le véhicule référent des populations du Nord et donc du canton de La Bassée. Il permet aux « oubliés de la Grande Guerre »⁸⁸³ de se reconnaître, de créer du lien, de renouer avec des attaches qui solidarisent.

Le *Journal des Réfugiés* fonctionne sur des thèmes identificateurs. Premier principe rassembleur : l'évacuation ; ils sont 322 000 civils à avoir quitté les régions envahies pour devenir « réfugiés », c'est leur point commun et leur signe distinctif. Le second critère : la dispersion ; les clans familiaux sont disséminés du Var à l'Indre, et du Gers au Calvados. Troisième élément : l'assistanat ; les évacués, aidés sans qu'ils en fassent la demande, se sentent des obligés ; ils se voient intrus chez leur logeur, embarrassants dans les queues des magasins, importuns quand il s'agit d'obtenir des bons

⁸⁸² *Journal des réfugiés*, n° 36, 17 mars 1915.

⁸⁸³ Florence Payelleville, *La question des réfugiés du Nord de la Première guerre mondiale vue par la presse et la population – 1914 1921 -*, mémoire de maîtrise sous la direction d'Annette Becker, Lille III, 1999. (Introduction)

et fâcheux dès qu'il est question de distribution de tickets. Quatrième élément : le silence ; le dénuement des réfugiés leur donne une apparence de victimes aux regards d'un Paris qui continue à bruisser, d'un monde rural satisfait grâce à la distribution généreuse des allocations militaires, d'un milieu urbain enrichi avec un travail qui abonde. Cinquième fait, enfin : le « désir du Nord »⁸⁸⁴ ; le patois picard est rappelé dans chaque numéro, Saint Nicolas, patron des enfants, est fêté dans les colonnes du *Journal des Réfugiés*, Noël est l'occasion de donner des recettes de coquilles aux raisins ; les particularismes sont exaltés.

Le *Journal des réfugiés*, enfin, crée l'espoir en la victoire en optimisant tout ce qui peut l'être. Le compte-rendu de la bataille de Neuve-Chapelle, par exemple, en est l'archétype. Juste après l'un des pires jours de guerre pour l'armée alliée qui a vu les troupes indiennes être défaites devant le mur allemand d'Illies-Herlies interdisant l'accès à la RN 41, le bihebdomadaire parle de succès anglais (n° 36), de soldats allemands prisonniers (n° 40) et de « situation qui n'a subi aucun changement » (n° 41). Fin 1916, faisant le résumé des opérations militaires en cours, on lit : « La région ne subit pas de grandes offensives » ... en dépit de Fromelles qui est un désastre sans précédent pour l'armée australienne. La propagande, si visible, est acceptée car les réfugiés lisent ce qu'ils veulent croire et les réussites des armées françaises et britanniques sont préférables, pour leur moral, à une litanie de défaites.

Surtout, le *Journal des réfugiés* indique les boucs émissaires : le n° 280 du 7 juillet 1917 parle des « méfaits des Boches » et liste les mauvais traitements à l'encontre des prisonniers civils ou le vol des meubles des habitations ; le n° 289 insiste sur l'exploitation des régions envahies par les Allemands. Certes, le journal ravive la rancœur contre les occupants avec de tels articles, mais en même temps il prépare au désastre du retour ; la lecture entre les lignes informe sur les maisons vidées, les parents qui ne reviendront pas, les économies exsangues. La lecture des 617 numéros a dû rendre les évacués bien réalistes sur la précarité de leur vie présente et future. Certes, « nous nous battons » est le refrain habituel, mais chacun lit aussi que le canton de La Bassée est en ruine (n° 362), que des réfugiés sont indésirables (n° 370), que le canal est obstrué à La Bassée et que la reprise sera difficile (n° 422).

Ce réfugié, tel qu'il apparaît dans les bourgs où il a trouvé à se loger et tel qu'il est dépeint dans son journal, représente toute la déréliction du monde aux yeux des Français qui ont la chance de n'avoir point habité dans les territoires du champ de bataille. La représentation de cette foule d'individus en quête d'un domicile, d'un travail, d'une allocation, évolue, des premiers mois du conflit jusqu'à la longue sortie de guerre, depuis une sorte d'empathie méfiante à une indifférence agacée, le plus souvent, et au mieux. Marc Bloch en fait une description d'ensemble qui les montre comme des malheureux hébétés : « Ces paysans, ces pauvres évacués, ahuris, bousculés par les gendarmes, gênants, pitoyables. Ils couchaient en plein vent, dans leurs charrettes, sous la pluie, et les femmes avaient des bébés dans leurs bras. »⁸⁸⁵ Des foules denses qui s'enfuient volontairement d'un front bombardé, ou chassées par l'occupant, dérangent les concepts établis. Comme la situation est neuve, elle devient vite inaudible. Marc Bloch, en un raccourci saisissant, passe d'ailleurs du mot « paysan » au mot « pauvre », puis du mot « évacué » au mot « ahuri », et enfin de « gênant » à « pitoyable ». Tel est le regard d'un historien de l'époque, sergent élevé au grade de capitaine, décoré de la Légion d'honneur et récipiendaire de la Croix de guerre⁸⁸⁶.

⁸⁸⁴ *Ibid.*, p. 69.

⁸⁸⁵ Marc Bloch, cité dans Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, p. 56.

⁸⁸⁶ Daniel Hochedez, « Un Historien au front : Marc Bloch en Argonne (1914-1916) », *Horizons d'Argonne*, n° 89, juin 2012, p. 59.

2 – Les territoires d'affinité

Les évacués ont eu droit à seulement trente kilos de bagages : vêtements et sous-vêtements, souvenirs chers et objets précieux, chaussures et bagages, le poids est vite atteint. Les apparences vestimentaires deviennent alors peu amènes : la représentation des évacués dans l'opinion est celle d'un groupe en désordre où le noir domine.⁸⁸⁷ Edith Warthon⁸⁸⁸ les a observés, ces groupes agglutinés par famille, par noyaux d'amis, qui n'ont plus d'autres repères que ces groupes et ces noyaux. Pour faire face, territoires à eux seuls, les évacués forment des poches, des isolats, des « pays » qui vivent ensemble, se cherchent et se rassemblent. « Des mouvements, des brassages et des "apports alluviaux" de populations différentes s'inscrivent dans le sol des villes. Tout changement et toute évolution des populations laisse des traces dans le dessin de la ville. »⁸⁸⁹ Alors, par affinités, on s'écrit afin de donner qui une adresse, qui un logement disponible, et on parle des siens.

Ma chère amie, excuse-moi, car si j'ai un peu différé à te renvoyer tes missives, le seul motif est que j'avais le désir de les faire voir à mon frère, et j'ai donc attendu son arrivée, qui a eu lieu il y a quelques jours. Donc, en ce moment il est parmi nous et je n'ai pas besoin de te dire que le temps passe trop vite à notre gré. Car tu comprends la joie que l'on éprouve de se retrouver ainsi quelques jours avec ceux qui nous sont chers, mais malheureusement, après ces beaux jours passés en famille, ce sera encore de nouveau la séparation, qui est toujours pénible.

J'ai eu des nouvelles d'Oncle Adolphe, il y a quelques temps. Il me dit avoir eu des nouvelles de sa femme et de ses enfants par G. Lerouge, qui sont toujours en bonne santé à Lille, ainsi que Tante Marie. Il a reçu aussi la photo de Désiré et Marcel.

Comme toi, ma chère Yvonne, je trouve que leur rapatriement ne vient pas vite, et je t'avoue aussi que je commence à perdre espoir. Mais quand j'écris à l'Oncle Adolphe, je ne lui en cause pas ; au contraire, je l'encourage et lui fais prendre patience.

Ton amie qui ne t'oublie pas, R.⁸⁹⁰

Sont évoqués, dans la lettre citée, divers moyens pour refonder un territoire d'affinités autour du pivot fondateur qui est la femme, la nouvelle chef de clan maintenant que les hommes sont mobilisés. Autour d'elle, ici Marie-Louise, viennent s'adjoindre les frères et sœurs du couple séparé par la guerre. « En ce moment, il est parmi nous », dit la lettre, à propos de la présence de Charles, frère de Rosa. Mais ce premier système de contact par les permissions est éphémère et ne dure que « quelques jours » car « les beaux jours passés en famille » sont « un temps qui passe trop vite à notre gré ». Le second moyen pour resserrer l'esprit du clan, même s'il est soumis à la censure, est l'échange de correspondances : « J'ai eu des nouvelles d'oncle Adolphe » ; et là, en cascade, arrivent les échos de la propre famille d'Adolphe, évacuée à Lille à la date d'octobre 1917, « ainsi que de Tante Marie ». Les familles deviennent ainsi des tribus largement ramifiées avec des antennes passant par divers réseaux pour obtenir des informations sur chacun. Le troisième biais cité dans ce texte est la photographie : celui qui en dispose la prête et la redistribue afin que la mémoire des apparentés puisse ainsi se démultiplier. « La photo de Marcel et Désiré » est la représentation en militaire des deux frères Marcel et Désiré Vienne et, pour

⁸⁸⁷ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, op. cit., p. 62.

⁸⁸⁸ Edith Warthon, « Fighting France : From Dunkerque to Belfort », in *Scribner's Magazine* à partir de 1915. Regroupés, les articles font l'objet d'un livre *The War on All Frontseries*, 1918.

⁸⁸⁹ Marcel Roncayolo, *Marseille : les territoires du temps*, Editions locales de France, 1996.

⁸⁹⁰ Rosa Dhennin, Correspondance avec Yvonne Lecompte du 7 octobre 1917 au 7 octobre 1918. Archives privées. Lettre numéro 1 sur 13, datée du 7 octobre 1917.

preuve qu'ils sont encore en vie et en bonne santé au moment du cliché, voilà que le tirage circule de mains en mains dans le cercle des proches qui sont rassurés sur le sort de leurs cousins. Est confortée ainsi cette idée que le sentiment identitaire et d'appartenance s'effectue dans le cadre d'un petit noyau choisi, qui est au départ la cellule familiale de base et qui se ramifie ensuite et s'étend dans les branches cousines de la communauté.

3 – Les divers modes d'identification

La correspondance Rosa-Yvonne s'étale exactement sur un an, du 7 octobre 1917 au 7 octobre 1918. Elle se borne à treize lettres ; elle est donc plus limitée dans ses apports sur la vie quotidienne que le volumineux échange des trois frères Verly avec leur famille durant les quatre ans de leur mobilisation. Mais la singularité des lettres de Rosa, c'est que la guerre y est vue du côté des civils réfugiés et non du côté des soldats. On y découvre des soucis de femmes liés aux problèmes de la santé : « J'ai été contrariée d'apprendre que ta marraine est souffrante ; j'espère que cela n'aura aucune gravité. » (Lettre 2 - 18 novembre 1917) On parle d'amour – de façon chaste - mais on en parle : « Et cette chère Célestine qui a été aussi frappée dans ses affections car, si je ne me trompe, je crois qu'ils s'aimaient bien, Gaston et elle, car il m'en causait souvent avant la guerre. » (Lettre 1 - 7 octobre 1917) On évoque la guerre, les lieux de garnison, le front : « Mon cher frère est au dépôt mais en ce moment il est en marche du côté de Saint-Mihiel - Toul car le dépôt est changé de place. Nous sommes heureux de le savoir là plutôt qu'au front. » (Lettre 4 - 20 janvier 1918) On parle de voyage, de communication, de train, de déplacements : « Combien de kilomètres nous séparent de Gaillon ? Je crois qu'il y a 90 kilomètres. Enfin, il n'y a que trois heures de chemin de fer de Paris à Gaillon et le prix doit être de sept francs aller-retour ». (Lettre 4 - 20 janvier 1918) La santé, l'amour, la guerre, les voyages : les préoccupations des évacués tournent autour de ces quatre pôles majeurs d'après leurs lettres.

Qu'en est-il en vérité dans leur vie de tous les jours ? Incidemment apparaît la question : « Avez-vous facilement du travail ? J'ai oublié de te demander ce que tu fais à Asnières, ainsi que tes parents ? » (Lettre 4 - 20 janvier 1918). Cette allusion à l'occupation ordinaire du quotidien est rare. Aucune des lettres ne parle d'activité professionnelle - salaire, organisation, trajet, collègues - alors que des photos prises au même moment durant la fin de la guerre montrent des femmes de la famille travaillant dans l'usine de confection de balais de la ville de Gaillon. De même, jamais ne sont évoqués les soucis d'argent comme si les réserves propres, les allocations et les subsides distribués par l'Etat suffisaient à vivre. Pas de plainte à ce sujet dans la correspondance. Pas d'allusion aux queues devant les magasins, au rationnement, aux privations. Au lieu de cela, les jeunes femmes préfèrent parler de détente et de couture puisque l'on voit que Rosa a « confectionné une petite robe pour la chère petite fille. » (Lettre 6 - 14 mars 1918) Elles parviennent même à économiser pour s'offrir de petits cadeaux, par exemple du chocolat : « J'espère que tu auras eu la visite d'Aline Péliissier et d'Henri, et que tu auras remis le chocolat que Marie-Louise a commandé à Aline. » (Lettre 12 - 17 septembre 1918) Il est permis de penser que, à Asnières ou à Gaillon, Rosa et Yvonne, personnellement, n'étaient pas installées dans le grand confort ; mais, étant donné qu'il n'y eut jamais, durant cette année d'échanges épistolaires, une seule plainte au sujet d'une contingence matérielle, on peut supposer que la vie était rendue acceptable.

Ces lettres entre Rosa et Yvonne évoquent la construction identitaire d'un groupe. Le phénomène commence par un noyau qui agrège des satellites autour de lui : « Il y a beaucoup de familles d'Aubers qui sont venues habiter à Gaillon, ne pouvant plus rester sur le front. » (Lettre 7 - 5 avril 1918) Au pivot premier qui est arrivé là selon les

attributions du hasard des administrations du ministère des réfugiés, sont venus peu à peu s'adjoindre des amis et des cousins qui ont demandé un regroupement autour de la souche du canton basséen. « Célestine Ghestin est venue demeurer chez nous avec son petit garçon, il y a une huitaine de jours. » (5 avril 1918) Le groupe inclut donc selon deux processus acceptés tacitement : le lieu d'origine peut être commun : « Dernièrement, ceux de chez Descamps de Laventure sont arrivés aussi. » (5 avril 1918) ou alors la parenté plus ou moins éloignée peut permettre l'intégration dans la souche primitive : « Ses beaux-parents viendront la rejoindre d'ici quelques jours. » (5 avril 1918) Mais il faut que l'accord du clan soit acté : « Marraine Hélène et Tante Aimée me demandent tous de leur chercher une maison. Ils vont venir eux aussi à Gaillon. Si tu savais comme je suis heureuse à la pensée que je vais les revoir. » (5 avril 1918) Le résultat est une synergie qui permet à ces exilés de se reconstruire : « Maintenant, chère Yvonne, quand tu viendras à Gaillon, tu te croiras à Illies tellement il y a des connaissances car tu ne peux croire le monde qu'il y est arrivé depuis deux mois. » (Lettre 8 - 16 mai 1918).

Cette construction identitaire s'effectue sans osmose avec les populations locales. Les habitants de Gaillon ne sont jamais cités dans les lettres des deux jeunes femmes ; leur existence ne transparait que par rapport aux maisons à louer : « En ce moment, nous avons la famille Mathelin qui est chez nous ; mais, à présent, ils ont trouvé une maison et ils vont y aller sous peu ; c'est près de chez Célestine. » (16 mai 1918). Deuxièmement, la beauté du lieu, un site fluvial majestueux inconnu pour beaucoup d'exilés et une ville riche en monuments chargés d'une remarquable histoire royale, ne semblent guère impressionner ces civils réfugiés. Ce sont les aspects pratiques qui comptent. Lorsque Rosa dit que « Tante Aimée a mal à un pied » (5 avril 1918), c'est parce que la situation particulière de leur logement, en haut d'un raidillon qui domine la Seine, empêche les sorties aisées de l'aïeule. Elle n'explique pas le point de vue donnant à la fois sur la vallée et sur le château, et ne dit jamais un mot sur la qualité d'un tel environnement.

Les Verly, à Cohem-Wittes, selon les mots de leurs fils dans leurs correspondances, ne sont pas aussi renfermés sur leur famille et la santé du propre clan : on les voit manger de la soupe (Lettre 240 – 17 septembre 1916), faire du pâté et cueillir des pommes (Lettre 278 – 5 novembre 1916), se déplacer en vélo jusqu'à Aire (Lettre 350 – 22 février 1917). Le travail est évoqué comme un plaisir car c'est le gagne-pain du quotidien : « J'ai été heureux de lire que vous aviez à nouveau des caleçons à confectionner. » (Lettre 351 – 25 février 1917). Les Verly parlent de la cherté de la vie : « Tu me dis que la crise du sucre continue et que celle du sel commence. Le sel, c'est pis ! » (Lettre 307 - 6 décembre 1916) et expliquent pourquoi le bois est devenu d'un coût si élevé en raison des besoins si intenses de l'armée : « Tu me parles d'un nouveau meuble, un établi, un vrai. C'est nécessaire. Avec la consommation présente de bois pour la troupe, je sais qu'il est à un prix exorbitant. Ce n'est pas le moment de se lancer. » (Lettre 316, 30 décembre 1916). Enfin, la paix désirée est vue tantôt sur un mode grinçant, tantôt sur un mode humoristique : « J'ai envie d'en envoyer une (photo) à Guillaume (Guillaume II, le kaiser) pour lui donner envie de signer la paix car il pensera que c'est malheureux de tirer des beaux gars comme moi !!!! » (Lettre 315 – 28 décembre 1916).

L'humour, finalement, caractérise les comportements des habitants du canton pendant la guerre. Ils prennent de la distance avec les événements comme en témoigne cette remarque : « Le jour de Noël, j'étais justement arrêté pour une journée à Germigny-l'Evêque et c'est dans ce petit village que j'ai passé ma Noël. J'ai pu librement assister à la messe. Le pays n'est pas fort dévot car il n'y avait presque personne ; et comme soldats, c'était maigre aussi. » (Lettre 466 – 28 décembre 1917) Cet humour crée du recul et permet d'accepter le temps des séparations : « Il me semble que j'ai écrit assez régulièrement, vous n'aurez pas à vous plaindre. » (Lettre 448 – 11 octobre 1917) Il rend

possible aussi l'évacuation de la peur : « A t'on reçu à Aire la nouvelle de la mort de Bailleul ? Je pense que oui ; car, depuis le jour où il fut tué, on a eu le temps. Ici, les Boches continuent à tirer dans la journée. Peut-être veulent-ils user leurs stocks d'obus avant de partir. » (Lettre 365 – 19 mars 1917) Les jeux de l'esprit, les sous-entendus et les mots subtils ont aussi permis de maîtriser le quotidien de la guerre.

IV. Bilan : Un quotidien difficile

Marie Leclercq, Rosa Dhennin et Henri Verly ne correspondent pas au tableau « des malheureux hébétés » ou encore des « pauvres ahuris, gênants, pitoyables ». Certes, ces habitants du canton de La Bassée ont été déstabilisés devant l'avance allemande d'octobre 1914. Bien sûr, l'exode puis la quête d'un domicile, soit à Berck-Plage, soit à Gaillon ou encore à Cohem-Wittes, n'ont pas été une sinécure ; mais, une fois installés dans leur résidence imposée, les réfugiés vivent sans implorer la charité, outre celle qui leur est dispensée par l'Etat. Certains trouvent à s'intégrer dans la vie locale ; parmi eux, certains observent et même sans doute participent aux manifestations politiques et aux conflits sociaux qui ont secoué la France en guerre. D'autres, comme les Verly, font de la confection pour l'armée et travaillent pour les habitants de leur commune d'adoption ; d'autres se suffisent à eux-mêmes en recréant un cocon familial protecteur autour de quelques femmes chefs de clan. Alors, le déracinement - l'épreuve initiale - , devient supportable. Mais, ensuite, les réflexes communautaires permettent de se reconstruire. Enfin, des traits spécifiques, forgés dans l'épreuve, aident à tenir pendant quatre années, voire cinq pour ceux qui ne rentreront qu'en 1920 : ce sont l'esprit nordiste autour des habitudes de vie et des traditions, le choix de son groupe de vie et l'humour qui fait dire « Les Boches se calment un peu, ils se reposent ».

Les civils en guerre ont donc tenu ; et les soldats en guerre, quel fut leur quotidien afin que, face aux ennemis, ils puissent à la fois résister et avancer ? Et comment ces hommes, en dehors des événements militaires, des percées et des batailles, ont-ils pu affronter les longues attentes dans les tranchées, leur temps de casernement et la vie dans les villages de cantonnement ? Autrement dit, quel fut, sur place, le « survivre » des militaires français, allemands et alliés durant la Grande Guerre ? Voilà que se dessine une autre histoire dans la Grande Guerre avec, en particulier cet aspect à analyser : le quotidien des soldats du front occidental, qu'ils soient originaires des onze communes du canton, ou qu'ils soient mobilisés et en garnison dans le canton.

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleureras
Tu pleureras un jour ô Lou ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur

Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
Souviens - t'en quelquefois aux instants de folie
De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur
Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
Et sois la plus heureuse étant la plus jolie

Ô mon unique amour et ma grande folie

La nuit descend
On y pressent
Un long destin de sang.

Guillaume Apollinaire⁸⁹¹

Les aspects quotidiens :

Chapitre 8

Les aspects quotidiens de la vie des soldats en guerre Allemands, Français et alliés

Le canton de La Bassée fait partie des dix départements français, occupés et à récupérer face aux troupes occupantes. En plus d'être une lourde atteinte au droit des gens et à la vie économique⁸⁹², la guerre y est d'une gravité prodigieuse. La première offensive alliée (bataille de La Bassée d'octobre 1914), pour reconquérir ce secteur du front qui s'installe, est – on l'a vu - un échec accablant pour les alliés ; les assauts suivants, ceux de l'année 1915 et du printemps 1916, sont aussi des tentatives de percées qui se soldent par des revers, des morts et des ruines ; tant de dommages pour si peu de gains. L'état de ruine est d'ailleurs si avancé dans l'espace du champ de bataille que plus rien ne sera jamais comme avant, même si l'on reconstruisait à l'identique. L'automne 1916 marque une

⁸⁹¹ Guillaume Apollinaire, « Si je mourais là-bas », *Poèmes à Lou*, Nîmes, 1915.

⁸⁹² John Keegan, *The First World War*, London, Random House, 1998. Traduit de l'anglais par Noëlle Keruzore, *La première guerre mondiale*, Paris, Perrin, Agnès Viénot Editions, 2003, p. 226.

inflexion avec désormais moins d'attaques inutilement sanglantes sur le versant Lys du canton, mais aussi plus de lassitude devant une guerre qui n'en finit pas d'épuiser les combattants. Car c'est bien d'eux dont il s'agit, ces hommes adultes qui ont été appelés comme soldats, ces volontaires qui ont été séduits par une cause généreuse ou par du pays à voir, ces militaires de carrière qui, rôdés sur les terrains des colonies, viennent ici pour confirmer une tactique, une stratégie, des méthodes, déjà essayées et évaluées en d'autres lieux de conflit.

Pourtant, ni la mobilisation, ni le volontariat, ni la professionnalisation ne sont des entrées meilleures l'une que l'autre durant la guerre qui se déroule depuis août 1914. Pour chacun, plus ou moins tôt, la guerre devient un fardeau auquel peu ont pu échapper mentalement. Bien que combattants, ils sont, eux aussi, soumis à des privations qui déstabilisent les plus gaillards d'entre eux. Les soldats allemands, à Fournes, voient volontiers venir un gradé de haut rang leur rendre visite car la réception officielle est assortie de repas plus abondants et plus festifs qui, d'une part empêchent la grogne, d'autre part correspondent réellement à un besoin de manger davantage et mieux.⁸⁹³ Quelles que soient l'arme et la nationalité, il est certain que, majoritairement, chez les soldats, la guerre impose tant de contraintes qu'elle est plus subie qu'acceptée.⁸⁹⁴ La guerre est aussi une présence. Nul, parmi les militaires, ne peut l'oublier au quotidien : « La vision constante de corps terriblement mutilés de camarades gravement blessés ou rendus malades par le gaz, ou bien encore de soldats aux symptômes particulièrement agressifs, tend à déprimer les hommes. »⁸⁹⁵ Les odeurs de putréfaction, l'épuisement physique, la difficulté à s'endormir font qu'il est quasi impossible de s'abstraire mentalement du front où sont les combattants. Ce mal être suscite un imaginaire puissant, prêt à se réveiller et à s'exacerber à la moindre alerte, et qui n'a jamais pu être exorcisé en dépit des permissions, des colis des familles et des loisirs aux armées.

Alors, Allemands, Français ou alliés, d'Europe ou des territoires convoqués pour assurer la relève de ces soldats fatigués, tous les hommes en guerre du canton, embarqués dans le conflit souvent malgré leur volonté personnelle, produisent une culture qui leur est commune, au-delà des tracés des fronts, et en dépit des animosités et des haines entre ennemis. Il n'est qu'à voir les productions matérielles, ce que l'on a appelé « l'art des tranchées », pour comprendre que les mains, qu'elles soient chinoises ou portugaises, créent pour tromper le même ennui d'être.⁸⁹⁶ Les productions intellectuelles, également, offrent de remarquables convergences.⁸⁹⁷ Depuis les chansons à boire et les refrains de soubrettes, presque pareils d'un camp à l'autre, jusqu'au renouvellement des dessins des cartes postales de la guerre, si différents et si proches, qu'ils soient bavarois ou français, tous les modes d'expression des soldats participent de la même vitalité générée, ici et là, par l'ampleur de l'affrontement vécu. La religiosité, troisième point des pratiques culturelles, connaît des chemins identiques dans toutes les armées, l'un depuis la tiédeur jusqu'à la croyance fervente et nécessaire à la survie, ou l'autre depuis la confiance en Dieu jusqu'à la brisure de la foi limitant la dispersion de soi. Avec ces cultures matérielles, intellectuelles et spirituelles qui ne rendent pas les hommes solidaires mais qui leur

⁸⁹³ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, op.cit., p. 259.

⁸⁹⁴ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946*, Paris, Ellipse, 2004, p. 9.

⁸⁹⁵ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, op. cit., p. 246.

⁸⁹⁶ Nicholas J. Saunders, « Travail et nostalgie sur le front de l'Ouest : l'art des tranchées chinois et la Première Guerre mondiale », dans Li Ma (dir), *Les travailleurs chinois en France durant la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS Editions, 2012, p. 428.

⁸⁹⁷ Modris Eksteins, *Le sacre du printemps, la Grande Guerre et la naissance de la modernité*, Paris, Plon, 1989, p. 113.

permettent de se regarder vivre sans trop d'étonnement de part et d'autre des parapets de la ligne du front, il est possible de s'organiser pour survivre.⁸⁹⁸

Ce « survivre » à la guerre des soldats implique plusieurs échelles emboîtées : la cellule de base d'abord, l'origine géographique spécifique ensuite, et enfin le groupe culturel au sens large. La cellule de base est un noyau très réduit ; c'est celle des frères dans le même régiment, comme Félicien et Henri Verly, dont a vu, déjà, la proximité ; ou bien ce sont les amis d'enfance ou d'école ou de régiment, comme Paul Barbry, Adolphe Haquette et Alphonse Albrecht ; et quelque fois, la solitude prime : les soldats du 16^e RI ne connaissent ni ami ni confident à Adolf Hitler, toujours isolé, même pendant ses permissions et ses moments de détente⁸⁹⁹. L'origine géographique spécifique est la seconde échelle, celle par exemple des habitudes comparables au niveau pratique religieuse, alimentaire et linguistique ; elle peut faire naître une communauté d'entraide. Les régiments anglais, constitués selon les comtés, sont le modèle du genre, tout au moins au début de la guerre ; mais les autres nations ont aussi regroupé leurs hommes selon leurs lieux et manières de vie d'origine, témoins les Indiens de Garhwal ou les Gurkhas, la *Bhopal Infantry* ou les Sikhs. Enfin, le troisième système d'entente est le groupe étendu, soudé autour d'un élément commun ; citons des affinités comme celles qui pourraient unir les agriculteurs, les trompettistes ou les « Midis », c'est à dire les gens du sud de la France⁹⁰⁰. La manière de faire la guerre en découle car le système de valeurs de ces divers niveaux de connivence induit des rapports différents : d'une part, les relations sont figées selon la hiérarchie avec une sorte de décalque de l'ordre social ; d'autre part, le lien particulier entre soldats amène un brassage parfois inattendu entre individus de telle sorte que l'accent peut, soudain, être mis sur la solidarité plutôt que sur le quant à soi.

Les soldats en guerre dans les villages du canton, ou sur le front face à l'ennemi du côté de la Rivière des Laies, ou bien lorsqu'ils sont en casernement, sont donc enserrés dans une certaine culture, c'est à dire un ensemble de langages qui parlent en leur nom. Cette culture, qui les fait agir et réagir, est constituée d'un corpus de représentations et de pratiques issues de leur passé et de leur contexte régional, et aussi d'une certaine idée des rôles sociaux attribués à chacun, hérités de l'enfance⁹⁰¹, et qui se perpétue en eux mentalement quand ils passent de l'arrière au champ de bataille, quand ils partent en permission ou qu'ils vivent leur moment de repos dans les localités de l'arrière, qu'ils soient dans la zone occupée des armées ou sur le parapet en face des troupes ennemies. Et comme le canton est le reflet de quasiment toute la planète, avec des Austro-Hongrois aussi bien que des Américains, des Sénégalais et des Chinois, des Bretons et des Belges, des Russes et des Allemands, des Irlandais et des Portugais, la culture de guerre y est particulièrement révélatrice des mentalités qui parfois se conjuguent, parfois se heurtent, exacerbant alors toutes les frustrations et tous les ressentiments jusque là contenus.

Comment les soldats du canton de La Bassée, à partir de ces présupposés culturels, ont-ils vécu leur mobilisation, et comment ceux qui y ont été amenés sont-ils passés de l'état de paix à l'état de guerre ? Comment ces hommes, auparavant insérés dans des familles, des communes et des métiers, ont-ils pu basculer dans la violence, la haine ou l'indifférence, l'envie d'en découdre ou même la désillusion voire l'absence complète de protestation ? Comment ces militaires de tout horizon se sont-ils comportés face à la souffrance, à la misère du corps et à la mort ? Ce qui revient à se demander, finalement, pour les soldats du canton de La Bassée et ceux stationnés autour de ce secteur, ce que fut

⁸⁹⁸ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946*, Paris, Ellipse, 2004, p. 10.

⁸⁹⁹ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler, op. cit.*, p. 162.

⁹⁰⁰ Michaël Bourlet, Yann Lagadec et Erwan Le Gall (dir), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, collection Histoire, 2013, p. 13.

⁹⁰¹ Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946, op. cit.*, p. 10.

leur expérience personnelle de la guerre, étant donné la durée du conflit et ses traumatismes.

I. Le canton de La Bassée et le cas des soldats français

Dès la mobilisation de la France, les soldats du pays partent en principe vers leur caserne de rattachement où ils doivent prendre leur paquetage. Mais les cas sont bien différents. On fera la distinction entre diverses situations : d'une part, on verra les soldats issus du secteur des Weppes ; d'autre part, on verra les soldats français qui sont affectés dans le secteur des Weppes.

1) Etre un Français mobilisé dans le canton de La Bassée

Etre un Français mobilisé dans le canton de La Bassée. L'expression peut prendre des acceptations très différentes. Il y a d'abord l'homme du canton qui part à la guerre ; ce moment initial correspond à la première rencontre avec l'armée en guerre et la remise des « effets 1 » ; on rappellera rapidement ce mécanisme à propos des soldats mobilisés issus des onze communes. Puis il est intéressant d'observer l'homme arrivé dans le canton de La Bassée pour la guerre ; on verra des cas de Français venus d'autres horizons durant les premiers temps de la guerre pour défendre le secteur sud des Weppes ; le regard portera sur des troupes méconnues, qu'elles soient troupes métropolitaines ou troupes coloniales. Il y aura enfin un focus sur le départ pour « ailleurs » des soldats mobilisés issus du canton de La Bassée ; on verra spécialement des départs pour des destinations lointaines.

1 - L'homme du canton qui part à la guerre.

La mobilisation dans le canton de La Bassée obéit aux mécanismes nationaux en cours dans le pays. En voici le récit à posteriori par A. Deschamps.

De centaines de caisses, précieusement gardées pour le grand jour, sont sortis les « effets 1 », entrevus naguère aux jours d'exercice de mobilisation. Voici tout un monde vêtu de neuf, fleurant la naphthaline, embarrassé de larges capotes de drap raide, de pantalons écarlates et visibles à plusieurs kilomètres, de courtes jambières d'assez pauvre invention, de « croquenots » pesants, bien cloués et bien carrés, le crâne enfoncé jusqu'à la nuque et jusqu'aux yeux sous le képi tout rouge, tout raide, et heureusement camouflé d'un manchon bleu, bardé de cuirs neufs, chargé d'aciers brunis et de fers-blancs, d'attirails de terrassiers et de batteries de cuisine. Les magasins de compagnies ont rendu leurs trésors ; l'Intendance est sur les dents ; le soldat français est habillé, équipé, bien propre.⁹⁰²

A. Deschamps est ce « soldat français habillé, équipé, bien propre ». Il se fait le témoin du début de la guerre et, particulièrement, de l'automne 1914 dans le secteur de Lille-La Bassée. Il montre les voitures de transport insuffisantes, les moyens inadaptés pour faire circuler les régiments, la cacophonie hétéroclite des équipages, le bruit,

⁹⁰² A. Deschamps, *Septembre-Octobre 1914, Un coin de guerre peu connu, Bataille de Douai et Défense de Lille*, Lille, Librairie centrale Béziat et C^{ie}, 1936, p. 6.

l'encombrement des routes où eux, les militaires, doivent disputer le pavé aux évacués belges et français en déroute. Le chaos à Lille, place militaire, ville forte et de défense. La débandade des militaires français dans le canton de La Bassée.

Les troupes de la défense n'ont pas à entrer en campagne, ni à guerroyer au loin, ni à être suivies par des voitures. Cependant, le jour où les garnisons des places militaires vont, contre leur destination et contre toutes prévisions, participer à la guerre de mouvements, on estimera qu'avec la meilleure volonté du monde, cela ne peut se faire sans train régimentaire et sans train de combat, et que le nombre des voitures de la garnison est insuffisant.

Dès lors, les chefs des bataillons réquisitionneront dans la campagne de lourds véhicules, voitures de meuniers, chariots de cultivateurs, qui vont rouler à l'unisson sur les routes, au milieu des nuages de poussière, ou dans les ornières boueuses, avec un bruit de tonnerre perçu de loin, trainés sur les pavés par la masse des chevaux boulonnais aux flancs rebondis, aux sabots énormes, ignorant le trot et le galop, laissés pour compte en août.

Tout cela avait une importance énorme. Et en voici la preuve : à Radinghem, le 8^e territorial perdra entièrement son convoi, ensemble les bagages et surtout les munitions, d'où découlera, en grande partie, la perte de Lille.⁹⁰³

La reddition de la place forte de Lille qui a été déclarée « ville ouverte » au début de l'automne 1914 est perçue ici par A. Deschamps comme un enchaînement malencontreux de circonstances qui, du point de vue du soldat mobilisé sur place, ne constate pas d'erreurs commises par les combattants ; il ne discerne pas non plus de mollesse militaire chez ses compagnons d'armes ; il ne signale pas de faiblesses dans les réponses des régiments français. Il parle simplement d'un ajustement malheureux à la guerre. Il montre comment les troupes de la région lilloise, préparées à une guerre de siège et de défense, ont dû s'adapter en quelques jours à une « guerre de mouvements » : quitter la Citadelle et les forts de la zone frontalière ; partir en campagne ; sortir les munitions, les réserves et les provisions. C'est ce changement entre la stratégie prévue par les états-majors et la réalité de l'attaque allemande par la Belgique qui explique, selon A. Deschamps, la déroute lilloise. Nulle critique envers les chefs. Un constat. L'amertume viendra après. Bien plus tard, quand il explique la période septembre-octobre 1914 dans le secteur Lille-La Bassée, il évoque son expérience de la débandade de Lille : « Rien ne s'était donc passé dans le Nord. » Le texte qui suit évoque ce regard sur les « événements du Nord » qui sont, selon A. Deschamps, « éclipsés » :

La victoire de la Marne, les batailles de Picardie et d'Artois captaient l'attention publique et éclipsaient les événements du Nord. Chaque belligérant enflait ses succès et cachait tout le reste : la vérité pouvait devenir un crime contre l'intérêt national.

Les Allemands ont donc fait connaître en Allemagne la bataille de Douai et la prise de Lille ; en France, le pouvoir civil, grand responsable, a étouffé l'affaire. Le front s'est immobilisé dès octobre 1914, la barrière s'est fermée sur les régions envahies et a intercepté les bruits qui auraient pu en venir : rien ne s'était donc passé dans le Nord.

Et après la guerre, l'homme du Nord, peu expansif, peu orateur, peu écrivain, n'a pas soumis son cas à l'opinion publique, ni attiré l'attention autrement que par de modestes cérémonies commémoratives. La foule fatiguée, indifférente, incompétente, est retournée à ses affaires.⁹⁰⁴

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 18.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 11.

Les succès de la guerre dans le Nord sont des succès britanniques. La résistance, l'opiniâtreté dans la durée, est le fait des Allemands qui ont tenu durant quatre ans. Qu'en est-il du récit des troupes françaises impliquées dans les combats de la région lilloise ? Qui rapporte le drame de « la barrière qui s'est refermée sur les régions envahies » ? Peu d'échos. Si cette expérience des premiers temps de guerre, telle que vient de l'évoquer A. Deschamps, est un constat d'enchaînements éprouvants, il est d'autres initiations dans le canton de La Bassée.

2 - L'homme mobilisé pour faire la guerre dans le canton de La Bassée

Parmi les Français mobilisés, se trouvent les spahis du lieutenant-colonel Sarton du Jonchay, que les Allemands ont surnommés les « cavaliers de Mille et une Nuits »⁹⁰⁵ tant leurs burnous se découpant au vent, tout à coup, sur le ciel et en haut d'une crête, a bien surpris dans l'horizon du Nord⁹⁰⁶. La province d'Alger a fourni, en tout, trois escadrons, Oran quatre escadrons, Constantine trois escadrons. Ces cavaliers, débarqués à Marseille, entrent en campagne aussitôt après la formation des dix escadrons. Ils sont les premiers, dès septembre 1914, à explorer méthodiquement la terre d'Artois qui voit arriver de façon épisodique des raids allemands d'observation. Leurs reconnaissances aboutissent à faire savoir que l'ennemi n'est pas encore installé.⁹⁰⁷ Le RMCIC (Régiment de Marche des chasseurs Indigènes à cheval) vient ensuite grossir le 1^{er} CC (1^{er} Corps de Cavalerie) du général Conneau⁹⁰⁸, chargé de s'interposer à l'ouest de Lille en face des troupes allemandes qui amènent de plus en plus d'hommes et de matériels sur le territoire des Weppes.

Les spahis comptent déjà un mort dans leurs rangs dans le secteur, le 8 octobre 1914 : Rabah Ben Youssef, cavalier de 2^{de} classe, 28 ans. On voit à l'œuvre aussi ce peloton de l'escadron Raynaud lorsque ordre lui est donné d'arpenter le territoire des Weppes depuis Radinghem jusqu'à Fromelles, au milieu de la foule des réfugiés qui fuient devant l'arrivée des Allemands. Le 9 octobre, la RN 41 est prise en dépit des actions conjointes des Français et des Britanniques, les incendies ravagent le canton de La Bassée. Le 11 octobre, c'est le cavalier de 2^{de} classe Saad Ben Berrabah, 36 ans, qui, après avoir agi en appui dans la zone de Marquillies-Fournes, pour maîtriser l'espace au nord du canal d'Aire à La Bassée, décède à l'hôpital militaire de Lille des suites de ses blessures. Le même jour, Mohamed Abbes, 18 ans, est tué à Richebourg alors que des reconnaissances sont envoyées sur Illies, Wavrin et Salomé, occupés maintenant par les Allemands et qu'une forte colonne allemande, avec de l'artillerie, est signalée, marchant d'Illies vers La Bassée. Le 12 octobre au soir, Lille capitule ; le cavalier de 2^{de} classe Abidat Abdelkader Ben Aissa, 42 ans, y décède. De même que Djilali Ben Hadj Abderrahmane, 23 ans, y est grièvement blessé ; il décèdera onze jours plus tard à l'hôpital auxiliaire de Lille.⁹⁰⁹

Le 1^{er} CC du général Conneau reçoit alors pour mission de se porter tout entier sur le flanc du 21^e corps dans le but de prolonger son action et de la couvrir contre toute attaque ennemie.⁹¹⁰ Le 18 octobre, devant Radinghem, le Caïd Mia (lieutenant) Brick Ben Kaddour meurt pour la France à l'âge de 39 ans. C'était un des rares officiers indigènes de l'armée française. Les Britanniques, ce jour-là, sont en train de lancer une grande opération

⁹⁰⁵ Anonyme, *Relation des Combats d'octobre 1914 sous Lille*, non daté.

⁹⁰⁶ A. Deschamps, *Septembre-Octobre 1914, Un coin de guerre peu connu, Bataille de Douai et Défense de Lille*, op. cit., p.21.

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 22.

⁹⁰⁸ JMO (Journal des Marches et Opérations) du général Conneau.

⁹⁰⁹ Philippe Ramon, *La guerre dans les Weppes en octobre 1914*, Ronchin, Grimbert, 2005, p. 36, 40 et 43.

⁹¹⁰ Louis Conneau (général), *Historique des corps de cavalerie commandés par le Général Conneau*, 1924, reprint 2003.

d'envergure pour reprendre le contrôle de la RN 41 ; les Royal Fusiliers de James Boyle échouent devant le château de Warneton, à Herlies ; les Wiltshire d'Edward Tanner se battent à Ligny-le-Grand, à Illies, et échouent, aussi, à reprendre le versant Lys du talus des Weppes. Les progressions française et britannique se heurtent à la forte résistance allemande qui veut conserver la ligne de crête de l'axe Lille-Lens. Le 19, quatre spahis marocains du RMCIC sont tués au combat au lieu-dit « Bas Flandres », à Fromelles ; leurs noms ne sont pas cités. Un autre spahi marocain tombe aussi le 20 octobre⁹¹¹. Le même jour, Ben Salah El Ayachi, cavalier de 2^{de} classe du RMCIC, 32 ans, est laissé sur le terrain de la commune de Radinghem, trop grièvement blessé pour être transporté. Dans la nuit du 21 au 22, la 3^e division britannique recule sur une ligne Lorgies-Ligny-La Cliqueterie-Le Plouich-le sud de Fromelles. Le village d'Illies et ses hameaux du Transloy et du Hus, ainsi que Herlies et son hameau du Grand Riez sont acquis aux Allemands qui se maintiennent.⁹¹²

Rabah Ben Youssef	28 ans	8 X 1914
Saad Ben Berrabah	36 ans	11 X 1914
Mohamed Abbes	18 ans	11 X 1914
Abidat Abdelkader Ben Aissa	42 ans	12 X 1914
Djilali Ben Hadj Abderrahmane	23 ans	21 X 1914
Caïd Mia (lieutenant) Brick Ben Kaddour	39 ans	18 X 1914
spahi marocain du RMCIC		19 X 1914
spahi marocain du RMCIC		19 X 1914
spahi marocain du RMCIC		19 X 1914
spahi marocain du RMCIC		19 X 1914
spahi marocain du RMCIC		20 X 1914
Ben Salah El Ayachi	32 ans	20 X 1914

Document 72 : Tableau statistique des 12 cavaliers algériens et marocains décédés lors de la Bataille de La Bassée d'octobre 1914 : 7 décès algériens, 5 décès marocains.

Source : Général Louis Conneau, *Historique des corps de cavalerie commandés par le général Conneau*, 1924, reprint 2003.

Léon Bocquet, dans *Un fragment de l'Epopée sénégalaise*⁹¹³ relate, de façon plus lyrique, la mobilisation et les premières expériences de guerre d'un autre régiment français, celui des Sénégalais, amenés sur le front occidental dès les premières heures de la guerre. « Venu dans notre Nord brumeux, exilé de sa brousse natale », Mamadou Sangho découvre la guerre durant les premiers mois du conflit, dès octobre et novembre 1914. La douleur de la découverte est vertigineuse. Tous les thèmes du désastre absolu et de la misère humaine y sont assemblés : l'enfer du feu, les compagnons décédés à ses côtés, la pluie incessante, et bien sûr la boue, la mélancolie sourde en soi qui ne cède à rien, la mêlée hurlante, la mort.

Les pages que voici sont dédiées à l'âme obscure, loyale et fidèle d'un tirailleur sénégalais que nous avons connu. Il s'appelait Mamadou Sangho. Venu dans notre nord

⁹¹¹ Thierry et Mary Mone, *Du burnous rouge au burnous bleu, les spahis du 1^{er} Marocains dans la Grande Guerre*, 2004.

⁹¹² Philippe Ramon, *La guerre dans les Weppes en octobre 1914*, op. cit., p. 45 à 170.

⁹¹³ Léon Bocquet et Ernest Hosten, *Un fragment de l'Epopée sénégalaise, Les Tirailleurs noirs sur l'Yser, Douze croquis inédits de Lucien Jonas*, Bruxelles (1917) et Paris (1918), Librairie nationale d'Art et d'Histoire, G Van Oest et Cie Editeurs.

brumeux, exilé de sa brousse natale, il avait le regret des soleils évanouis. Pareil à un grand enfant égaré, et halluciné par l'énigme insoluble du destin qui l'avait jeté dans l'enfer de la plus épouvantable des guerres, il traversait parfois des heures d'indicible tristesse.

Il avait souffert dans les marécages du septentrion, du froid contre quoi rien de son barda n'avait pu le défendre. Car il est mort, tourné vers l'Orient, comme pour la prière.⁹¹⁴

Le cimetière communal de Laventie présente, quant à lui, une stèle dressée en l'honneur du cavalier de 2^{de} classe Belwood Vuilliez-Sermer, 23 ans, du 4^e chasseurs d'Afrique, décédé le 19 octobre 1914. Quatre autres stèles y sont dédiées également aux soldats morts dans l'Alloeu ou dans le pays de Weppes durant la bataille de La Bassée d'octobre 1914. Le 4^e chasseurs d'Afrique, auquel ces hommes appartiennent, est un régiment recruté et caserné en Algérie. Il comprend notamment des pieds-noirs – d'où les noms à consonance européenne – et il dépend des troupes métropolitaines à la différence des Sénégalais qui sont versés dans les troupes coloniales.

Belwood Vuilliez-Sermer	23 ans	19 X 1914
Victor Delpont	23 ans	20 X 1914
Pierre Maurin	21 ans	20 X 1914
Jean-Claude Perraud	21 ans	20 X 1914
Emile Drezet	34 ans	21 X 1914

Document 73 : Tableau statistique des militaires du 4^e Chasseurs d'Afrique décédés lors de la Bataille de La Bassée d'octobre 1914.

Source : Cimetière de Laventie, tombes des chasseurs d'Afrique.

Un fragment de l'Epopée sénégalaise, paru en 1917, soit à peine deux ans et demi après la sacrifice de ces hommes, pointe trois aspects du quotidien de la guerre chez ces hommes venus d'Afrique, que ce soit dans les troupes métropolitaines ou dans les troupes coloniales, dans le secteur du front occidental : d'abord la proximité de la ligne allemande est vécue comme un cauchemar ; ensuite l'eau qui s'insinue détruit le moral ; et enfin ces soldats sont perçus comme des Français « différents ». Certes, en effet, l'artillerie qui détruit les premières lignes adverses, « le feu systématique et journalier dirigé contre les tranchées » doit faire de terribles ravages. Certes, aussi, « la pluie fine et incessante » qui imbibe la terre au point d'en faire une glaise fondante doit être difficile à supporter. Certes, enfin, pour qui vient d'un pays du soleil, la « campagne désolée » du Nord doit être très pénible à vivre.

Quelque chose devait leur être plus pénible que le feu systématique et journalier dirigé contre les tranchées, plus terrible que les ravages de la mitraille écrétant les parapets, effondrant les faibles remblais de terre, comblant les abris : l'immobilité même où ils étaient condamnés dans ces silos de glaise fondante que, malgré les puisards, l'eau s'obstinait à remplir.

Il pleuvait comme il pleut en Flandre à l'arrière-saison.

Une petite pluie fine, incessante, implacable qui confond dans sa brume glaciale le ciel et la terre, noyant la campagne désolée.

Ah ! Les étendues tropicales où bondir librement, se précipiter dans la clarté victorieuse ! Du tréfonds d'eux-mêmes, ils sentaient monter le grand malaise inconnu, inexplicable, inexplicable, fatal, qui submerge d'une marée d'ennui leur cœur enfantin et ignorant.⁹¹⁵

⁹¹⁴ *Ibid.*, p. 5.

Le soldat venu d'Afrique, dans ce récit, profitait avant la guerre des « étendues tropicales » de son pays d'origine pour « bondir librement, se précipiter dans la clarté victorieuse ». Léon Bocquet fait donc du militaire africain, venu des lointaines contrées françaises, une sorte d'homme-lion, un être quasi animal qui « bondit » sur son sol. Et quand ce soldat est envahi, à l'instar d'Yvor Gurney, par la neurasthénie, « *this homesick for my hills again* », c'est non pas parce qu'il est choqué du bruit effarant et des cadences infernales de la mitraille, mais bien parce que « son cœur » est « enfantin et ignorant ». Et s'il subit « le grand malaise », c'est qu'il se laisse submerger « d'une marée d'ennui ». Le regard de Léon Bocquet, comme celui de nombreux de ses contemporains, n'est pas indemne d'esprit partisan. Sa sensibilité poétique dépeint l'âme sénégalaise comme fondamentalement libre, ce qui ne l'empêche pas de donner le meilleur d'elle-même sous un climat et durant un moment aussi contraints.

Lucien Boudet, commentateur de Léon Bocquet en 1931, soit près de quinze ans plus tard, emploie encore davantage de mots empreints de paternalisme :

L'année d'après (1917), Léon Bocquet publie *Un fragment de l'Epopée sénégalaise*. On prend là un grand bain d'héroïsme et on sent palpiter à chaque ligne l'âme de l'écrivain qui a noté, pour la postérité, des actes fabuleux de courage et de sacrifice qui mettent, au premier rang, des combattants d'une race trop souvent injustement décriée.⁹¹⁶

Cette fois, les Sénégalais forment « une race injustement décriée » (par qui ? l'auteur ne le dit pas.) Mais ce racialisme est contrebalancé par des énumérations montrant les successives et généreuses actions des Sénégalais en question. Voici un exemple de ces « actes fabuleux de courage et de sacrifice » :

Les contre-attaques allemandes sont furieuses. Elles sont vaines. Car les Moricauds du 3^e bataillon se font un point d'honneur de ne jamais se laisser enlever un élément des tranchées dont on leur a confié la défense.

Hardiment, ils entrent dans la mêlée hurlante et le chaos. A coups de baïonnette, à coups de crosse, les tirailleurs mordant à belles dents, jalonnant de morts leur pénible chemin dans les décombres, ils parviennent au Haut-Pont. Ils sont nombreux, les morts.⁹¹⁷

Les documents locaux ne permettent pas de dire quelle fut la façon précise dont ces troupes venues d'Afrique – métropolitaines ou coloniales - ont été traitées dans le secteur du pays de Weppes. On sait pourtant qu'elles ont été envoyées à la guerre en France selon des méthodes de quasi rapt⁹¹⁸, que le recrutement, fondé sur un décret du 7 février 1912, institue la réquisition, l'état-civil étant inexistant⁹¹⁹. « Les indigènes de race noire du groupe de l'Afrique Occidentale Française peuvent, en toutes circonstances, être désignés pour continuer leur service en dehors du territoire de la colonie, et ce pour une durée de service actif de quatre ans. »⁹²⁰ L'administration coloniale a donc pu proposer rapidement plusieurs milliers d'hommes volontaires ou recrutés, à destination du front

⁹¹⁵ *Ibid.*, p. 21-22.

⁹¹⁶ Lucien Boudet, *Léon Bocquet, curieux homme, Etude suivie d'une lettre inédite de Guillaume Apollinaire en fac-similé autographe*, Paris, Albert Messein Editeur, 1931.

⁹¹⁷ Léon Bocquet et Ernest Hosten, *Un fragment de l'Epopée sénégalaise, Les Tirailleurs noirs sur l'Yser, Douze croquis inédits de Lucien Jonas, op. cit.*, p. 32 et 54.

⁹¹⁸ Jacques Frémaux, *Les colonies dans la Grande Guerre*, Paris, 14-18 Editions, 2006, p. 73.

⁹¹⁹ Chantal Antier-Renaud, *Les soldats des colonies dans la première guerre mondiale*, Editions Ouest-France, 2008, p. 38.

⁹²⁰ Christian Roche, *Histoire de la Casamance, Conquête et résistance : 1850-1920*, Paris, Karthala, p. 330-332.

occidental français.⁹²¹ 135 000 se battent en Europe ; 15 % d'entre eux y trouvent la mort (pourcentage moyen de tués dans les régiments français) et d'autres reviennent grands blessés ou complètement invalides.⁹²²

3 - Le mobilisé du canton parti sur des fronts autres que ceux du nord de la France

Le mobilisé du canton de La Bassée reçoit sa feuille de route et le voilà envoyé dans des cantonnements bien éloignés. Paul Barbry, par exemple. François Rucho, aussi. L'un est parti à Arras, début août 1914, puis à Doullens à la fin du mois, et enfin à Pont de Cé dès le mois suivant. L'autre est mobilisé en Belgique dès le début de la guerre et ensuite à l'est durant l'automne 1914. Ce sont des soldats de chair et d'os, deux mobilisés du canton. L'adjudant Victor Lefranc, lui, est un héros de roman originaire du Pays de Weppes et parti sur le front d'Orient. Dans *Au secours de la Serbie*, écrit par Alcide Ramette⁹²³, on voit que Victor a le même parcours que celui de Paul et de François : ces trois jeunes gens voient leur quotidien changé, tout à coup, par la guerre.

Il se revit lui-même, l'enfant unique qu'avait nourri l'amour d'une mère incomparable.

Un jour, malgré les larmes maternelles, il avait fallu partir. Son père, qui rêvait de voir étendre sa petite fabrique de broderie avec l'avènement de son fils, l'envoya dans une école supérieure professionnelle. Les choses s'étaient passées à souhait. A 18 ans, Victor rentrait à la maison et lui donnait une activité nouvelle.

Revenu sergent après ses deux ans de service militaire à Lille, Victor s'était marié.

Il réalisait l'espoir de son père : la fabrique prospérait, s'étendait. Il avait acheté plusieurs métiers nouveaux au mois de mai 1914. Peu après, Eva se trouvait enceinte. Son avenir semblait doublement assuré.

Tout à coup, à la fin de juillet, il était tombé malade.

La guerre déclarée, la maison désertée des ouvriers partis, il souffrait de rester au lit, le corps inerte, quand son cœur bondissait dans sa poitrine. Il consolait sa mère et sa femme, émues du départ enthousiaste des autres ; mais il pensait : « Je devrais y être aussi, j'irai ».⁹²⁴

Le roman d'Alcide Ramette, qui situe le début de l'action dans le canton de La Bassée, probablement à Marquillies ou à Sainghin où se trouvent des industries textiles, met en scène un jeune homme passé par le pensionnat Gombert de Fournes, la seule école supérieure professionnelle du secteur. L'avenir est souriant et s'annonce même prospère : les activités de fabrication se développent « à souhait », le service militaire effectué à Lille a permis à Victor de garder facilement le contact avec sa famille, le mariage avec Eva est salué comme favorable, un bébé doit naître bientôt. Mais deux événements concomitants bouleversent un horizon d'attente paisible : Victor tombe malade, et la mobilisation envoie tous les hommes à la guerre. Les choses auraient pu en rester là. Mais voilà qu'octobre arrive : « Ce fut la brusque invasion, le bruit de la bataille proche, une rencontre de patrouilles dans le village même, le passage de troupes ennemies, l'enterrement côte à côte de six Anglais et de neuf Allemands, une maison qui brûle, la haine qu'il faut cacher. » En effet, une immense révolte gronde en lui : sa mère a été traitée de servante par « des brutes arrogantes, aux faces grasses, gonflées de bière et de lard ».⁹²⁵ Victor n'a plus qu'une

⁹²¹ Jean-Yves Le Naour, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008, p. 70 et 170.

⁹²² Marc Michel, *Les Africains et la Grande Guerre, L'appel à l'Afrique (1914-1918)*, Paris, Karthala, 2003.

⁹²³ Alcide Ramette, *Au secours de la Serbie*, préface de Léon Bocquet, Paris, Plon, 1917.

⁹²⁴ *Ibid.*, p. 13 et 15.

⁹²⁵ *Ibid.*, p. 16.

pensée, fuir, laisser sa femme à ses parents et prendre sa place dans les rangs pour délivrer le pays. Il décide un camarade de partir avec lui.

Après plusieurs nuits de marche, se confiant le jour à des paysans qui les nourrissaient et les logeaient, les deux fugitifs avaient dépassé Lille. Cette fois, ils étaient décidés à traverser les lignes. Ils entrèrent dans Armentières, attirés par le bruit de la bataille proche. C'est là qu'ils furent délivrés. Les Allemands, refoulés, abandonnaient précipitamment la ville où les Français rentraient vainqueurs.

Victor choisit de s'en aller loin, bien loin, vers l'Orient.

C'était encore la France, là-bas : la même lutte, le même drapeau, le même devoir. Il fallait – qu'importe où – tuer l'hydre mauvaise dont une tête nouvelle venait de pousser en Orient. Il le savait, il acceptait d'avance le sacrifice.⁹²⁶

Etre soldat français dans le canton de La Bassée ? Il y a tant d'expériences diverses ! Celle d'A. Deschamps, militaire du secteur. Celle des spahis algériens et marocains, impliqués dès leur arrivée dans la rude bataille de La Bassée. Celle des tirailleurs sénégalais, réquisitionnés pour venir sur le front occidental. Celle des exemptés comme Victor Lefranc qui passent les lignes pour, eux aussi, partir se battre, fut-ce en Orient. Quelles sont les motivations de tous ces Français, dans leur diversité ? Obéissent-elles au même moteur intérieur ?

Le premier cas, celui d'A. Deschamps, est celui d'un mobilisé dans la révolte : son mécanisme déclencheur réside dans la façon dont la défense de la frontière est gérée dès le début du conflit. « Lille était place de guerre en temps de paix et devenait ville ouverte en temps de guerre. Déclasser ce camp retranché le jour même de la mobilisation, c'était admettre qu'il serait attaqué. Ce geste de nos politiciens avait tous les caractères d'une trahison.⁹²⁷ » A Deschamps ressent le déclassement de Lille comme un signe de désintérêt pour les populations du Nord. Il parle de « stupéfiante désinvolture », de « pacte ténébreux entre puissances occultes », d'obstination. Il ajoute : « De plus, la nouvelle défense de Lille est à peine organisée que la garnison est envoyée sur La Bassée. Le nouveau camp retranché de Lille est redevenu désert ; le voilà offert à l'ennemi.⁹²⁸ » Envoyer la garnison à La Bassée ! Livrer à l'Allemagne les ressources industrielles de la capitale régionale, ses capacités commerciales et ses nœuds de transport ! La rage. A. Deschamps est agité de tendances diverses qui se contrarient l'une l'autre : la France ne fait pas son devoir ; mais de là à la livrer à l'Allemagne... Il part à la guerre pour défendre le Nord.

Le second cas est celui des troupes dites coloniales⁹²⁹ : le terme renvoie à un ensemble complexe qu'il faut définir par la réunion de trois forces militaires, l'armée française (ici, les spahis algériens et marocains), les troupes coloniales (les tirailleurs sénégalais) et l'Armée d'Afrique (le 19^e Corps d'Armée). Ces distinctions régimentaires sont peu comprises sur le terrain où les troupes sont appelées « indigènes » bien que des métropolitains, dans une proportion d'un sur cinq, fassent également partie des régiments.⁹³⁰ La présence de ces « indigènes » sur le front occidental dès le début de la guerre est un élément de surprise⁹³¹. Si leur bravoure⁹³² est reconnue par les autorités

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 17, 19 et 20.

⁹²⁷ A. Deschamps, *Septembre-Octobre 1914, Un coin de guerre peu connu, Bataille de Douai et Défense de Lille*, *op. cit.*, p.8.

⁹²⁸ *Ibid.*, p. 9.

⁹²⁹ Anthony Clayton, *Histoire de l'Armée française en Afrique, 1830-1962*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 20.

⁹³⁰ Jacques Frémaux, *Les colonies dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 63.

⁹³¹ Philippe Ramon, *La guerre dans les Weppes en octobre 1914*, *op. cit.*, p. 45 à 170.

⁹³² Jacques Frémaux, *Les colonies dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 69.

hiérarchiques⁹³³, il n'empêche que leur présence en France, loin de leurs contrées, et la mort de nombreux compagnons⁹³⁴ leur donnent à réfléchir⁹³⁵ à la transmission orale des savoirs et des savoir-faire africains – qui ne s'effectue plus. C'est ce qu'a exprimé Amadou Hampâté Ba dans ses mémoires⁹³⁶ : chacun des indigènes amenés en France se ressent comme un maillon de transmission cassé de façon irrattrapable. Peu l'ont exprimé, faute d'avoir la possibilité ou l'opportunité de l'écrire. Et également peu ont cherché à noter et à recueillir au moment de la guerre la parole de ces soldats indigènes embarqués dans la guerre de leurs colonisateurs européens.

Le troisième cas est celui de Victor Lefranc. Originaire de Marquillies ou de Sainghin, ce mobilisé est symptomatique d'un autre type d'engagement dans la Grande Guerre. Officiellement, selon la préface qu'en donne Léon Bocquet, il s'agit d'un portrait qui, « par touches judicieuses », montre le patriotisme des hommes du pays de Weppes : « Lefranc est représentatif de ces hommes du Nord en qui s'incarnent des vertus telles que le courage silencieux, la conscience stoïque de l'impérieux devoir et la notion idéale du sacrifice à la patrie ». ⁹³⁷ Cet héroïsme et ce sacrifice de soi semblent des données incontournables dans la préface comme si l'entrée en guerre ne pouvait que revêtir un habit sacré. Il est curieux que ces valeurs soient, en réalité, balayées dès la première lecture et que d'autres raisons moins hautes en résonance morale apparaissent au fur et à mesure du récit. Il y a d'abord la haine des Allemands : « Des officiers boches n'avaient-ils pas dormi là, près de lui, sous ce toit qui était le sien ? » ⁹³⁸. Il y a ensuite la lâcheté, l'impression qu'échapper à la guerre est une chance : « Son mauvais état de santé l'avait sauvé. » ⁹³⁹ Mais, finalement, l'emporte le désir de partir pour le front d'Orient dont la réelle explication est l'envie de changer de monde. Victor Lefranc a soif de voir ailleurs, de quitter son quotidien trop tendre, de se sentir exister autrement, d'affronter seul la vie sans l'entourage trop protecteur du cocon familial routinier : « Le mot *partir* prenait pour tous ces hommes un sens nouveau. Beaucoup d'entre eux n'avaient jamais pensé qu'ils puissent un jour quitter la France. Salonique ! Le nom resplendissait dans les esprits comme le symbole d'une terre merveilleuse, redoutable et attirante. » ⁹⁴⁰

Reste maintenant à tenir. La guerre est annoncée courte. Elle s'avère longue.

2) Tenir dans la durée : le cas des frères Verly

« Pendant la première guerre mondiale, 37 soldats français tombèrent par heure, en moyenne, entre 1914 et 1918. » ⁹⁴¹ Quand c'est un ami d'enfance qui décède, un voisin

⁹³³ Alphonse Juin, *Historique du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Marocains, 1914-1918*, Comité de l'Afrique française, 1918. « Disciplinés au feu comme à la manœuvre, ardents à l'attaque, tenaces dans la défense de leurs positions jusqu'au sacrifice, supportant au-delà de toute prévision les rigueurs du climat du Nord, ils donnent la preuve indiscutable de leur valeur guerrière. »

⁹³⁴ Jean-Yves Le Naour, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008, p. 70, 170.

⁹³⁵ Jacques Frémaux, « Les contingents impériaux au cœur de la guerre », in *Histoire, Economie et Société*, Editions CDU et SEDES, 2004, Volume 23, Numéros 1-4, p. 216.

⁹³⁶ Robert de Coninck, Exposition des alliés, Archives départementales du Val de Marne, 29 Fi 1323.

⁹³⁷ Léon Bocquet, dans préface de Alcide Ramette, *Au secours de la Serbie*, op. cit., p. V.

⁹³⁸ Alcide Ramette, *Au secours de la Serbie*, op. cit., p. 16.

⁹³⁹ *Ibid.*, p. 17.

⁹⁴⁰ *Ibid.*, p. 28-29.

⁹⁴¹ Stéphane Audoin-Rouzeau et Gerd Krumeich, « Regards croisés sur la Grande Guerre, France – Allemagne », in Colloque *La Normandie dans la Grande Guerre*, 16-17 mai 2014, Rouen.

avec qui tant a été partagé qui est blessé, un camarade de chambrée qui part dans un autre cantonnement, comment tenir ?

1 - La correspondance familiale

Le principal, et quasi unique, moyen de tenir, dans le cas des frères Verly, est la correspondance avec la famille. Ainsi la première lettre envoyée par Henri Verly aux siens en tant que militaire, le 1^{er} juin 1915, comporte-t-elle, sur sept lignes sans doute écrites dans la gare de Saint-Omer, une adresse initiale destinée à ses parents les plus proches « Chers père, frères et sœurs » et une formule finale qui dit l'envie de garder un lien étroit avec la famille « Je vous écrirai plus longuement demain. Bons baisers. Henri. »⁹⁴² Ce premier contenu est informatif : horaires des trains, rendez-vous raté avec son frère, lieu de l'arrivée. Le but est de permettre à la parenté de suivre dans le temps et dans l'espace le déplacement du fils mobilisé à la guerre.

Le ton change, ainsi que la longueur, lorsque les deux frères sont arrivés à Saint-Junien pour le « dressage militaire » selon l'expression qu'ils utilisent, comme s'ils mélangeaient leurs exercices et l'apprentissage de leurs chevaux. La lettre n° 18, envoyée pour la première fois du lieu de cantonnement, comprend trente-sept lignes. Ce sera la longueur moyenne par la suite. « Puisque j'ai le temps, je ne veux pas laisser la première journée sans vous donner de mes nouvelles. Je profite du matin, je suis seul, les hommes sont partis à l'exercice. » S'ensuivent encore des minuties concernant les horaires, mais, bien vite, les détails deviennent plus personnels : « Le lit n'est pas très doux ; et une simple couverture sur le dos. » L'essentiel vient après avec le cercle d'enfance qui se reconstitue : « Nous avons déjà trouvé plusieurs connaissances. Aujourd'hui, nous verrons Thieffry et Zénon. Tous les hommes qui sont ici sont tous, en général, du Nord et du Pas de Calais, aussi nous nous arrangerons facilement. »⁹⁴³ La lettre n° 21 apporte un élément qui va devenir un leitmotiv : les courriers familiaux tardent à arriver ! « Je m'étonne de n'avoir pas encore reçu de vos nouvelles, mais j'espère en recevoir sous peu. Car nous en avons reçu d'autres personnes. »⁹⁴⁴ La correspondance sert également à demander des colis et à recevoir des compléments, absents du quotidien militaire : « Merci du colis que vous allez nous envoyer. La toile bleue nous sera utile. »⁹⁴⁵

2 - Parler de la guerre

Les lettres sont l'occasion de s'informer, les uns par les autres, du train du monde et de la guerre : « Ce n'est pas ici qu'il faut venir pour apprendre des nouvelles. Nous voyons seulement que, d'après les journaux, les Russes reculent salement. »⁹⁴⁶ Les frères Verly, s'ils s'intéressent au front germano-russe, sont, bien sûr, aussi à l'affût des événements côté occidental : « Il est étonnant que vous n'entendiez plus le canon alors que l'on se bat si fort du côté d'Arras. Du côté de Fruges, dont j'ai des nouvelles assez souvent, on n'entend plus le canon non plus. »⁹⁴⁷ « Quoi de nouveau à Cohem ? Y a-t-il encore des Anglais à Cohem ? »⁹⁴⁸ « As-tu lu les nouvelles relatives à la Bulgarie ? Cette gueuse

⁹⁴² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, (publication non intégrale des lettres) lettre d'Henri à sa famille, n° 15, le 1^{er} juin 1915.

⁹⁴³ *Ibid.*, Lettre de Félicien à sa famille, n° 18, le 4 juin 1915.

⁹⁴⁴ *Ibid.*, Lettre de Félicien à sa famille, n° 21, le 9 juin 1915.

⁹⁴⁵ *Ibid.*, Lettre d'Henri à sa famille, n° 24, le 16 juin 1915.

⁹⁴⁶ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Léon, n° 30, le 25 juin 1915.

⁹⁴⁷ *Ibid.*, Lettre de Félicien à sa famille, n° 32, le 2 juillet 1915.

⁹⁴⁸ *Ibid.*, Lettre d'Henri à sa famille, n° 33, le 5 juillet 1915.

pourrait bien nous embêter aux Dardanelles en laissant les Allemands se lier avec les Turcs en passant par son territoire. »⁹⁴⁹ Leur regard ne se limite pas aux mouvements militaires, il vise aussi les personnes : « Roger Drique me dit avoir appris par Paul Deprince que le supérieur du Collège, le chanoine Deschamps, devait être enfermé à la Citadelle de Lille sous inculpation d'espionnage ; il aurait fait des signaux aux Anglais. »⁹⁵⁰ « Notre cousin d'Armentières Jules Verly, m'a raconté que ses parents venaient de partir d'Armentières où il était impossible de rester plus longtemps à cause du bombardement. »⁹⁵¹ Ainsi, le mécanisme de concertation entre le soldat, sa famille et les relations des uns et des autres est en place ; le relais interne des correspondances assure une sorte de tam-tam qui répercute les nouvelles, fonctionnant mieux encore que le journal quotidien censuré.

Les lettres, justement, ne manifestent guère de gêne à exprimer la guerre. Henri indique les opérations en cours : « Nous partons aux tirs de guerre au camp de la Braconne vendredi prochain. Ce camp se trouve à 70 km d'ici et nous devons faire le trajet en trois étapes, c'est à dire à raison de plus de 20 km chacune. Les marches s'effectuent de nuit. »⁹⁵² Il informe sa famille sur la composition en hommes de sa caserne ; on apprend ainsi que le cantonnement est très démuné en soldats mobilisés à ce moment-là : « On parle dans la coulisse de départs nombreux proches. Il reste ici au dépôt la classe 16 en entier qui peut comprendre 200 hommes tant en servants que conducteurs. Ce n'est pas beaucoup. Après ça, il y a les engagés de la classe 17 qui sont une centaine. »⁹⁵³ D'autres nouvelles circulent, celles du renforcement des régiments qui sont susceptibles de partir : « Les hommes désignés pour la Serbie ont été habillés et vont partir demain matin. Roger Drique me dit avoir quitté le camp de Courtine pour le dépôt ; il va renforcer le 33^e. Il compte être équipé et parti pour le 30 de ce mois. »⁹⁵⁴

Mais, tout à coup, le 30 mars 1916 précisément, voilà que l'autocensure se met en place dans les échanges de courriers intrafamiliaux : « Quand tu m'écriras encore, n'indique plus dans ta lettre le patelin où nous nous trouvons. C'est risquer de voir ta lettre supprimée et nous punir pour te l'avoir écrit. On est sévère à ce sujet. A l'avenir, pour nous faire comprendre où nous sommes, je ferai tout simplement des points ou des traits en dessous de chaque lettre formant le nom de l'endroit. Vous comprendrez très bien, et on n'y verra rien. »⁹⁵⁵ La crainte du contrôle postal est efficace puisque les frères ne diront plus le nom précis de leur lieu de cantonnement ; mais le sport du contournement des instances de censure amène le résultat suivant dans la lettre écrite après l'interdiction formelle : « La nuit dernière, nous avons logé dans une petite ville près de B... Nous n'avons pas le droit de le dire (B). Nous sommes très bien ici. »⁹⁵⁶ Au mois de mai, la précaution est déjà terminée : on peut lire Maspach, Brebote et Saint-Sauveur dans la lettre du 24 mai 1916 ! Le contrôle postal aura fait planer son ombre durant un mois et demi seulement, entre le 30 mars et le 24 mai 1916.

3 - Parler de soi

Le contact avec la famille, c'est aussi raconter ses problèmes, sa santé et ses craintes : « Nous avons été légèrement incommodés par le gaz que ces obus dégageaient mais, dès que nous eûmes mis nos masques et nos lunettes, ce fut tout ou presque.

⁹⁴⁹ *Ibid.*, Lettre d'Henri à son père, n° 67, le 26 septembre 1915.

⁹⁵⁰ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Léon, n° 39, le 22 juillet 1915.

⁹⁵¹ *Ibid.*, Lettre d'Henri à son père, n° 40, le 23 juillet 1915.

⁹⁵² *Ibid.*, Lettre d'Henri à sa famille, n° 36, le 11 juillet 1915.

⁹⁵³ *Ibid.*, Lettre d'Henri à sa famille, n° 74, le 11 octobre 1915.

⁹⁵⁴ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Louis, n° 87, le 28 novembre 1915.

⁹⁵⁵ *Ibid.*, Lettre d'Henri à Léon, n° 138, le 30 mars 1916.

⁹⁵⁶ *Ibid.*, Lettre d'Henri à Léon, n° 139, le 3 avril 1916. Le nom est B-R-E-B-O-T-E : Brebote.

C'étaient particulièrement les yeux qui nous piquaient. C'est la première fois que j'ai vraiment à me servir de mon masque à gaz. »⁹⁵⁷ Henri est appelé pour réparer les lignes téléphoniques durant les bombardements du front de Somme en juillet 1916 ; il y découvre « la guerre vraie » : « J'ai souffert de la faim, de la soif surtout. Souvent, je me suis cru mort. Une fois, en particulier, je fus soulevé de terre et je retombais sur le ventre pendant qu'une masse de terre me recouvrait en partie [sic]. »⁹⁵⁸ « Je suis forcé de me recroqueviller de façon à devenir moitié de ma grandeur. Voyez si je suis bien ! En plus de cela, nous couchons directement sur la terre, ce qui nous démolit un peu les os. Je suis dévoré par les puces. Je ne parle pas des poux ! Les puces, ici, égalent presque la grosseur des mouches. Vite, que j'aie m'en débarrasser à la batterie. »⁹⁵⁹ Mais, le pire n'est jamais certain : Henri annonce à ses parents qu'il a été blessé : « Chers parents, je viens d'être blessé en grimpant à l'assaut ce tantôt. J'ai reçu une balle dans l'avant-bras gauche. J'ai le bras cassé. La fracture est déjà remise et je suis en ce moment dans une ambulance à l'arrière. Je ne souffre pas trop. Ne vous effrayez pas sur mon compte, cette blessure n'est pas grave. »⁹⁶⁰ Les maladies circulent, en particulier les maladies vénériennes, et Félicien raconte les examens que l'on fait subir à la troupe pour les détecter et les éradiquer : « Hier, nous avons eu une revue de *pine* comme on dit ici au régiment, ou, si tu veux, des organes génitaux, car il y en avait beaucoup qui avaient attrapé la chaude-pisse. J'en ai profité pour réclamer pour une pointe d'hernie que j'avais. »⁹⁶¹

Le partage avec la famille concerne aussi les petits plaisirs de la vie. Le cinéma : « On nous a offert le cinéma à 5 km d'ici. On nous y a conduit en voiture de places ! C'est à dire en chariot. A 11 heures, nous étions rentrés. »⁹⁶² Les photographies : « J'ai reçu votre portrait. Merci et félicitations : vous êtes bien réussies. Palmyre est particulièrement bien. En tout cas, cette photo m'a causé un grand plaisir, c'est la première que nous avons de vous. Il faudrait à présent aussi celle de toute la famille. »⁹⁶³ La nourriture : « Depuis quelque temps, la nourriture s'améliore légèrement. Les portions de pain grandissent ; la viande est un peu meilleure et le reste varie plus souvent qu'auparavant. Un jour, nous avons du riz, le lendemain de la salade, après du rata, et ainsi de suite. C'est mieux, mais ce n'est pas encore assez. »⁹⁶⁴ Le glissement vers des activités peu exposées : « Depuis ce matin, je suis passé garde-chambre. Mes occupations consistent à balayer la chambre et le bureau deux fois par jour. J'ai réussi en insistant auprès du Major car, la semaine prochaine, il y a un départ d'anciens pour les crapouillots. Je n'y coupais pas si je n'avais été proposé pour l'auxiliaire. »⁹⁶⁵

Les deux frères peuvent supporter les souffrances, la durée, les deuils des amis et des camarades car tout le contexte de mutualisation des mauvaises nouvelles est contrebalancé, dans le même courrier, par un mot gentil de la part d'un voisin, la découverte des désagréments dans l'existence des autres mobilisés, l'annonce de l'arrivée de chaussettes chaudes, un faire-part de naissance chez une cousine, l'avis des départs de plusieurs neveux sur le front de Salonique. C'est l'expression de soi, la mise en commun des soucis, l'entrée dans la peine des autres qui permet de relativiser ses propres drames et de les accepter.

⁹⁵⁷ *Ibid.*, Lettre d'Henri à ses parents, n° 185, le 9 juillet 1916.

⁹⁵⁸ *Ibid.*, Lettre d'Henri à Léon, n° 196, le 27 juillet 1916.

⁹⁵⁹ *Ibid.*, Lettre d'Henri à ses parents, n° 202, le 9 août 1916.

⁹⁶⁰ *Ibid.*, Lettre d'Henri à ses parents, n° 221, le 4 septembre 1916.

⁹⁶¹ *Ibid.*, Lettre de Félicien à son père, n° 65, le 19 septembre 1915.

⁹⁶² *Ibid.*, Lettre d'Henri à Léon, n° 213, le 23 août 1916.

⁹⁶³ *Ibid.*, Lettre d'Henri à ses sœurs, n° 214, le 23 août 1916.

⁹⁶⁴ *Ibid.*, Lettre d'Henri à Yvonne, n° 51, le 19 août 1915.

⁹⁶⁵ *Ibid.*, Lettre d'Henri à ses parents, n° 332, le 20 janvier 1917.

3) Aspirer à la paix !

Faire la guerre et aspirer à la paix : une constante dans toutes les relations concernant les mobilisés du canton envoyés sur les fronts du conflit ainsi que dans les écrits des soldats britanniques et allemands installés dans les cantonnements jouxtant la portion de ligne entre Armentières et Lens.

1 - L'aspiration à la paix, côté allemand

Chez les Allemands, le désir de paix se manifeste tôt parmi ceux qui sont installés dans le canton. Une lettre d'Alois Schnelldorfer, datée du 16 mars 1915, parle déjà de paix : « J'espère que la paix viendra bientôt, mais on n'en voit aucun signe. »⁹⁶⁶ Georg Arneth, à la mi-décembre 1915, exprime aussi son souhait de paix en même temps que son scepticisme : « Nombre d'entre nous devront affronter une mort héroïque avant la paix finale ; et cette paix est encore lointaine. »⁹⁶⁷ La durée du conflit amène les hommes à être dans la prise de distance, le doute, voire la résignation. Le pasteur protestant Hermann Kornacher, note, à propos de sa présence depuis mai 1915 dans la 6^e DR : « Plus la guerre se prolonge et plus notre ministère est destiné à rencontrer des difficultés. On se heurte à des soldats devenus complètement indifférents ou gagnés par le fatalisme en raison de leur expérience du conflit. »⁹⁶⁸ Même au quartier général régimentaire, le mécontentement gagne, témoin cette nouvelle lettre d'Alois Schnelldorfer qui se termine par ces mots : « Au diable la guerre. A bas les militaires, nous n'avons pas besoin d'eux. »⁹⁶⁹ Le climat dégénère ; les soldats passent de l'envie de la paix au refus de la guerre : « On est victime d'une énorme escroquerie. Tout le monde est d'accord là-dessus. Si la guerre ne finit pas très vite, Hugo Sieder compte bien suivre ton exemple (déserter). »⁹⁷⁰

Cette aspiration à la paix qui dégénère en micros oppositions contre la guerre au sein des troupes allemandes installées dans le canton de La Bassée n'a pourtant pas abouti à une révolte locale ou généralisée contre la hiérarchie. Comment expliquer que la détermination allemande se soit maintenue globalement, en dépit des objections personnelles, des morts et des sacrifices quotidiens ? « Dans la détermination allemande, il faut voir l'effet du bourrage de crâne. Cette guerre était une guerre totale avec ce que j'appelle la 'totalisation de la propagande', laquelle forgeait une image diabolisée de l'adversaire. »⁹⁷¹ C'est en effet un des facteurs qui explique le maintien dans la durée des troupes mobilisées car, et on le voit dans les correspondances et les notes internes du 16^e RI, les signes d'un moral détérioré ne manquent pas : « L'usage voulait que les soldats retirent leurs épaulettes afin d'empêcher l'identification de leur unité par l'ennemi, mais les hommes avaient fini par trouver un intérêt à dissimuler leur appartenance aux Allemands aussi ! Pendant le combat, cette dissimulation du matricule permet aux soldats d'échapper à leurs devoirs et de se mêler à leur guise à d'autres unités. »⁹⁷²

Alors que chez les Français, chasser l'ennemi est une évidence territoriale, pour les Allemands, la situation est très différente, et il leur faut tenir en terre étrangère sans

⁹⁶⁶ Alois Schnelldorfer, Lettre à ses parents, 16 mars 1915.

⁹⁶⁷ EPF, Georg Arneth, Lettre à Karl Crämer, 13 décembre 1915.

⁹⁶⁸ LAELKB, OKM/2340/ Hermann Kornacher, 25 janvier 1916.

⁹⁶⁹ Alois Schnelldorfer, Lettre à ses parents, 14 novembre 1916.

⁹⁷⁰ BHStA/IV, MG/RD6/Max Bentenrieder, 9 février 1917.

⁹⁷¹ Stéphane Audoin-Rouzeau et Gerd Krumeich, « Regards croisés sur la Grande Guerre, France – Allemagne », in Colloque *La Normandie dans la Grande Guerre*, 16-17 mai 2014, Rouen, *op. cit.*

⁹⁷² BHStA/IV, RD6/Bd.44, 5a, RIR16 à RIB12, 10 juillet 1917.

voir la délivrance du sol comme horizon. Globalement, pourtant, les soldats allemands ont tenu. « Le point de départ de mes travaux sur l'histoire des mentalités pendant la première guerre mondiale, dit Gerd Krumeich, a été de savoir pourquoi les Allemands ont tenu si longtemps. A chaque nouvelle bataille, on se disait que la victoire allait suivre. En 1914 après la Marne. En 1916. En 1917. Et l'armée allemande le croyait même en 1918. Qui peut d'ailleurs dire, de nos jours, qu'une victoire allemande était d'emblée exclue ? »⁹⁷³ Que cela finisse ! Mais avec la victoire.⁹⁷⁴

2 - L'aspiration à la paix, côté français

L'envie de paix est très prégnante aussi chez les soldats français. Ils écoutent ce qui se dit dans les cantonnements, dans les familles, dans les gares. Ils se font leur opinion : Félicien Verly, depuis le secteur postal 134, sur le front de Champagne, partage cette envie d'en finir. « J'ai bien entendu parler des propositions de paix par l'Allemagne. Ici, les poilus sont tous d'accord. Ils demandent la paix à grands cris. Il faudrait connaître les conditions de cette paix qu'elle demande. Peut-être viendra-t-elle plutôt qu'on ne le croit. Enfin, vivons d'espoir. »⁹⁷⁵ L'envie de paix, chez Félicien, n'est pas un arrêt instantané des combats puisqu'il « faudrait connaître les conditions ». L'idée d'en finir revient comme un leitmotiv dans les courriers de la fin de 1916. Tantôt, c'est sur le mode de la légèreté : « Vraiment, c'est triste de voir toutes ces atrocités se dérouler. Il serait temps que la guerre finisse. A Aire, parle-t-on de la paix ? Espères-tu que cela viendra bientôt ? »⁹⁷⁶ L'ambiance dégénère dans les cantonnements : « A Wittes, espère-t-on avoir la paix bientôt ? Ici, on n'a pas beaucoup d'espoir pour de suite. Il y a quelques jours, plusieurs conducteurs rentrent en goguette. Ils se disputent puis se donnent des coups de couteau. Vois-tu le tableau ! Le soir, c'étaient les révolvers qui roulaient. On y est habitués. On n'y fait plus attention. »⁹⁷⁷ Si certains combattants trouvent des refuges artificiels, comme l'alcool, face à la guerre qui s'éternise, d'autres soldats comme Félicien Verly font preuve de réalisme, en dépit de leur désir de voir la guerre se terminer. Les vœux de début d'année 1917 sont résignés : « Voici la première lettre que je t'adresse cette année. Combien devrai-je t'en envoyer avant que cette guerre finisse ? Il serait à souhaiter qu'elles ne soient plus nombreuses. »⁹⁷⁸

Stéphane Audoin-Rouzeau, évoquant les mentalités des combattants, parle de soldats-acteurs de leur guerre : « Nous voyons les combattants des tranchées comme des victimes, alors qu'à mon avis ils sont restés des acteurs sociaux. Ce n'étaient pas des moutons qu'on menait à l'abattoir. »⁹⁷⁹ Le témoignage de Joseph Carle confirme cette impression que les soldats français sont, certes, animés par le sens du devoir durant la guerre qui s'éternise, mais qu'ils savent aussi décider des accommodements avec la vie militaire dès que des occasions se présentent :

⁹⁷³ Stéphane Audoin-Rouzeau et Gerd Krumeich, « Regards croisés sur la Grande Guerre, France – Allemagne », in Colloque *La Normandie dans la Grande Guerre*, 16-17 mai 2014, Rouen, *op. cit.*

⁹⁷⁴ Anne Duménil, Thèse inédite, Université de Picardie.

Stéphane Audoin-Rouzeau et Anne Duménil, *La guerre au XX^e siècle* (Collectif), Paris, Documentation française, mars 2014.

⁹⁷⁵ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918*, *op. cit.*, lettre de Félicien à Yvonne n° 315 du 21 décembre 1916.

⁹⁷⁶ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Louis, n° 315, le 28 décembre 1916.

⁹⁷⁷ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Louis, n° 316, le 30 décembre 1916.

⁹⁷⁸ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Louis, n° 318, le 3 janvier 1917.

⁹⁷⁹ Stéphane Audoin-Rouzeau et Gerd Krumeich, « Regards croisés sur la Grande Guerre, France – Allemagne », *op. cit.*

A un certain moment, on a créé une coopérative au 2^e groupe du 27^e, et j'ai été désigné comme gérant. J'ai eu deux hommes avec moi : l'un, Flament, comme vendeur et caissier, et l'autre comme conducteur et homme à tout faire. Je devais approvisionner la coopérative. On vendait du vin bouché, du fromage (surtout du camembert) et un tas de choses. [...] J'ai été, à un certain moment, en Belgique. De là, je devais me ravitailler à Saint-Omer. J'achetais des choux-fleurs chez un maraicher, du ravitaillement aussi pour les officiers, surtout des liqueurs et un tas de menus objets. Je commandais tout dans l'après-midi et j'étais libre dans la soirée. Les chevaux étaient à l'écurie jusqu'au lendemain matin et le conducteur se débrouillait pour passer la nuit à Saint-Omer. Je faisais alors de l'auto-stop jusqu'à Aire. Ce n'était pas si facile. Les autos étaient rares. Il fallait, le lendemain matin de bonne heure, refaire la route en sens inverse. J'ai, une fois, ramené, pour Aire, un sac de graines de chicorée ; une autre fois, un tonneau de sucre blanc en morceaux. Ces marchandises étaient achetées de ma bourse chez des civils en Belgique occupée où on ne manquait de rien, ce pays étant ravitaillé par l'Amérique.⁹⁸⁰

Stéphane Audoin-Rouzeau ajoute : « Je dirais que ces hommes se sont battus sous une forme d'auto-contrainte. Leur sens du devoir était inculqué par le patriotisme enseigné dans toutes les écoles, lié à la certitude que leur patrie avait été attaquée. Pour eux, cela n'avait rien à voir avec de l'héroïsme. »⁹⁸¹ N'est pas héroïque Gaston Vienne qui espère trouver un emploi de télégraphiste sans fil à l'arrière ; n'est pas héroïque Henri Ghestin qui cherche à prolonger son temps de bûcheron dans la forêt des Vosges ; n'est pas héroïque Joseph Carle qui profite des voyages pour la coopérative de ravitaillement pour se rendre auprès des siens à Aire et les approvisionner en denrées récupérées. Pourtant, chacun redevient un soldat responsable lorsqu'il faut retourner sur les lignes. Chacun le fait avec forfanterie : « Les Boches nous canardent, (...) on s'en moque. » et sûrement une conscience aiguë des enjeux et du danger afin de ne pas s'exposer inutilement : « Ce n'était pas facile. » Car des mots reviennent, lancinants : « front » et « service ». Les stratégies de contournement ne sont pas incompatibles avec à la fois la volonté combattante, quand il le faut, et l'habileté à se « débrouiller », quand on le peut, en attendant la paix.

Le passage de l'année 1916 à l'année 1917 est vraiment symptomatique du besoin d'en finir. Les vœux des Verly du 6 janvier 1916 étaient « mes meilleurs souhaits pour l'année 1916 »⁹⁸² Ceux de début 1917 sont porteurs de messages personnalisés : « Papa vient me parler d'un article de Mr Trépond d'après lequel on rentrerait sous peu. Je souhaite qu'il dise vrai, mais il faudrait que quelque chose de grand se passe. Espérons, comme le dit papa que 1918 nous verra réunis en famille comme avant cette fameuse calamité. »⁹⁸³ En février 1917, on peut lire pareille envie d'en terminer : « Je suis de plus en plus fatigué de cette maudite guerre ? Quand finira-t-elle ? »⁹⁸⁴ Les nouvelles de la prochaine entrée en guerre des Etats-Unis, au lieu d'être vues comme une satisfaction, sont considérées comme erronées : « J'ai reçu hier encore une lettre d'Yvonne qui me parle de la déclaration de guerre de l'Amérique à l'Allemagne. Ce doit être faux puisqu'ici on n'en parle nullement. Il y a des discussions, mais pas de déclaration de guerre, je pense. »⁹⁸⁵ A nouveau, l'information, qui pourtant accélérerait la paix, est rejetée quelques jours plus tard : « Je me rappelle que tu me parlais de la déclaration de guerre de l'Amérique. C'est

⁹⁸⁰ Joseph Carle, *Ma Guerre 14-18*, *op. cit.*, p. 36-37.

⁹⁸¹ Stéphane Audoin-Rouzeau et Gerd Krumeich, « Regards croisés sur la Grande Guerre, France – Allemagne », *op. cit.*

⁹⁸² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918*, *op. cit.*, lettre de Félicien à son père n° 108 du 6 janvier 1916.

⁹⁸³ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Louis n° 318 du 3 janvier 1917.

⁹⁸⁴ *Ibid.*, Lettre de Félicien à ses parents n° 334 du 30 janvier 1917.

⁹⁸⁵ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Louis n° 344 du 14 février 1917.

faux. »⁹⁸⁶ Et lorsque la nouvelle officielle de l'engagement des Etats-Unis tombe, il n'y a aucune trace d'effervescence ni d'optimisme chez les soldats du front, d'après le courrier des Verly qui constatent plutôt que « les avions boches n'ont pas cessé de survoler nos lignes et que les marmites n'oubliaient pas non plus de tomber. »⁹⁸⁷ Leur scepticisme est difficile à évacuer. Les soldats croient davantage à une conjonction des efforts sur place des alliés : « Les Anglais ont l'air de faire du bon travail ; peut-être arriverons-nous, en unissant nos efforts, à repousser ces maudits Boches. Il ne serait que temps. »⁹⁸⁸

3 - L'aspiration à la paix, côté allié

Le cas le plus flagrant de décalage entre le fait de guerre et l'envie de paix est celui du corps portugais. Leur situation amène de la sympathie à leur cause. « Je comprends que les Portugais n'aient pas chaud ! Déjà nous qui sommes habitués (au gel), nous en souffrons. »⁹⁸⁹ Le Portugal est neutre durant les premières années de la guerre mais en Angola et au Mozambique les troupes allemandes du Sud-Ouest africain et de l'Afrique orientale s'en prennent aux intérêts portugais. Le Portugal confisque alors les bateaux allemands amarrés dans ses ports ; la riposte arrive : l'Allemagne déclare la guerre au Portugal le 9 mars 1916. Un Corps Expéditionnaire Portugais est constitué sous le commandement du général de Matos.⁹⁹⁰ Le CEP se place sous direction britannique pour tenir douze kilomètres du front occidental au niveau de Lestrem, La Gorgue, Laventie, Lacouture et Neuve-Chapelle, juste en face du canton de La Bassée.⁹⁹¹ L'occupation du champ de bataille s'effectue à partir d'avril 1917 ; le premier soldat portugais décède le 4 avril 1917. Commence le difficile « survivre » des soldats portugais : attendre dans les tranchées, entretenir les armes, écrire aux siens, se nourrir, enterrer les morts, se divertir avec l'orchestre du pays, cantonner dans les maisons réquisitionnées chez les civils de l'Alloeu.⁹⁹²

L'usure au front demanderait de relever les hommes avec d'autres troupes qui n'arrivent jamais : un coup d'Etat au Portugal amène le général Païs, favorable aux Allemands ; les soldats portugais en face du canton de La Bassée sont oubliés. Ils aspirent à rentrer, ils aspirent à la paix.⁹⁹³ Au lieu de cela, c'est face à ces hommes épuisés que les Allemands lancent l'*Opération Georgette* le 9 avril 1918, connue aussi sous le nom de *Bataille de la Lys*. 100 000 soldats allemands contre 20 000 Portugais. Les morts dans le CEP sont nombreux. Le matériel est saisi. Aucun bateau ne vient rechercher les hommes. Les Britanniques se voient, par la suite, forcés de les employer à couper du bois dans la forêt voisine de Nieppe⁹⁹⁴ tandis que 1831 tombes à Richebourg et 44 à Boulogne-sur-Mer recueillent les restes des soldats portugais tombés.

Tant de soldats, de bords si différents avant la guerre, en arrivent au même désir, formulé tôt au début du conflit pour les uns, énoncé plus tardivement pour les autres, le désir d'en finir avec les batailles et la peur des tirs adverses. Le tournant, pour cette unanimité croissante, est l'année 1916. La guerre, après ce tournant, est vraiment devenue

⁹⁸⁶ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Yvonne n° 346 du 17 février 1917.

⁹⁸⁷ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Yvonne n° 364 du 17 mars 1917.

⁹⁸⁸ *Ibid.*, Lettre de Félicien à ses parents n° 352 du 2 mars 1917.

⁹⁸⁹ *Ibid.*, Lettre de Félicien à Yvonne, n° 346, 17 février 1917.

⁹⁹⁰ J. A. Ramalho de Mira, « Le Portugal dans la Grande Guerre, 1914-1918 », *Historama* n° 335, octobre 1979.

⁹⁹¹ Louis Pereira Ribeiro, Témoignages contemporains aux événements de la Grande Guerre, Communication du 13 novembre 2012 à La Gorgue : « Le Corps Portugais, 1917-1918 », organisation de l'ATB 14-18.

⁹⁹² Paul Raoul, *op. cit.*

⁹⁹³ Mr Barbry, *op. cit.*

⁹⁹⁴ Mr Dutriez, *op. cit.*

une médiatrice culturelle qui unifie des aspirations profondes à contourner la guerre, à faire un espace de paix en soi faute de le voir se réaliser en vrai, et qui, aboutit pour certains au pacifisme. Si tous ces parcours face aux combats et alimentés par un fort désir de paix sont à la fois si divers et si marqués par la crainte du front, c'est qu'il n'y a pas d'uniformité d'exposition devant les dangers de la guerre.

II. La guerre et ses gradients d'exposition

Des écarts de proximité à l'ennemi ont fait que certains ont connu l'extrême tandis que d'autres ont vécu plus passablement les quatre années du conflit. Tout se situe dans les gradients d'exposition au feu. Mais il convient de remarquer, dès le départ, que chaque homme – ou presque - a connu les divers territoires de la guerre, depuis les lieux de l'offensive jusqu'aux espaces éloignés des tirs et de la mort en passant par les zones de repos et de délasserment. Un même soldat, souvent, a connu tous les gradients d'exposition à la guerre.

1) Des hommes dans l'extrême

Le cimetière indien de la Bombe, alias Port Arthur pour les Britanniques, sur la commune de Richebourg, voisine dans le Pas-de-Calais du canton de La Bassée, témoigne de l'intensité des combats sur cette portion du front, et de leur mortalité. Ces hommes, dont les tombes et les noms figurent dans le mémorial, ont été « des hommes dans l'extrême ».

1 - Les hommes durant les offensives

Le mémorial de la Bombe, autorisé en 1926 par le président de la République française, renferme un obituaire de 4847 noms gravés dans la pierre blanche. C'est l'architecte Sir Herbert Baker qui en a conçu les plans. L'idée est de présenter un jardin de repos, circulaire, à la porte enclose par deux tigres sculptés et surmontée d'un pilier d'Asoka avec sa fleur de lotus, symbole de pureté. Un an après, à l'inauguration officielle, on remarque, durant les cérémonies, pour les alliés, le Vice-Roi des Indes et le *Maharadja* de Kapurthala et pour les Français le maréchal Foch. Rudyard Kipling fait partie de la délégation britannique. Ces personnalités de haut rang montrent l'honneur particulier qui est rendu à ces combattants venus d'Asie pour lutter contre les Allemands sur la portion du front entre La Bassée et Aubers.⁹⁹⁵

C'est à la bataille de Neuve-Chapelle que les Indiens payent leur plus lourd tribut, du 10 au 13 mars 1915. Mais déjà en octobre 1914, du 24 au 28, les combats font de nombreux tués et blessés dans leurs rangs. On retrouve encore le corps indien mêlé aux offensives du 2 et du 23 novembre 1914. Il est à nouveau bousculé par les Allemands les 18 et 19 décembre 1914. Le 9 mai 1915, la brigade *Dehra Dun* participe à la bataille de la Côte d'Aubers qui se solde par un échec allié ; les pertes s'élèvent à 894 hommes du côté des Indiens. Le 25 septembre 1915, la division *Meerut* est aussi sur la brèche ; elle doit attaquer sur le saillant allemand à l'ouest du moulin de Piètre, dans la commune d'Aubers.

⁹⁹⁵ J.P. Apparu, « Des soldats indiens venus mourir pour la France », *L'Informateur*, 25 septembre 2003. Philippe Chassaingne, *La Grande-Bretagne et le monde, de 1815 à nos jours*, Paris, A. C., 2003.

Après ces épisodes dans le canton de La Bassée, côté allemand, et dans le pays de l'Alloeu, côté britannique, une partie importante des hommes reçoit l'ordre de se préparer à quitter le secteur. Le 26 décembre 1915, toutes ces unités d'infanterie sont parties pour Marseille afin d'embarquer en direction des autres fronts. La plupart de ces soldats servent alors en Orient contre les Turcs, en Mésopotamie et en Palestine, sur des territoires réputés plus calmes, tandis que d'autres assurent la sécurité du canal de Suez et qu'une minorité (5 % des hommes disponibles et valides) combat en Afrique de l'Est. Les troupes de cavalerie restent plus longtemps en France : elles sont engagées dans la Somme en 1916 et à Flers, Courcelette et Cambrai en 1917.⁹⁹⁶ A partir de mars 1918, toutes les divisions indiennes ont quitté le théâtre des opérations du front occidental.

Suivre la trace de ces hommes permet de mesurer, durant près des quatre années de guerre, quels sont les moments d'épisodes de combat et de voir, en contrepoint, quelles sont les autres périodes, celles de la longue arrivée depuis les océans d'Asie, de la préparation, du repos, de la détente ou des déplacements vers les points de la bataille. Sur 1563 jours que dure la guerre, le quotidien de la présence en France, pour l'infanterie indienne, s'étale du 26 septembre 1914, pour les *Lahore*, et du 11 octobre 1914, pour les *Meerut*, jusqu'à la fin de l'année 1915, soit en tout près de 450 jours. Sur ce laps de temps, il faut décompter les déplacements en train Marseille - Saint-Omer ou Saint-Omer - Marseille. On peut donc considérer que les soldats occupent leurs cantonnements dans l'Alloeu, face au front allemand du canton de La Bassée, à partir du 18 décembre 1914. Qui à Saily-sur-la-Lys (témoignage de Louise Dufour), qui encore à Laventie (témoignage du doyen de Laventie), qui enfin à Neuve-Chapelle (témoignage de Paul Raoult) ou à Lestrem (témoignage de Lucie Baudalet) ou bien encore à Merville (témoignage d'Hervé Deremetz)⁹⁹⁷. Leur départ est organisé dès le 31 octobre 1915. La durée réelle vécue sur la proximité du champ de bataille de la Lys est donc de moins de un an, exactement de 317 jours. Dans cet espace-temps, il faut considérer que leur participation aux tentatives de percées du front et aux combats a occupé quatorze jours. Le temps de la guerre n'est donc pas qu'un temps occupé à se battre. Bien sûr, en ajoutant les potentiels quotidiens d'actions très localisées et d'échanges de tirs d'artillerie qui peuvent s'avérer très meurtriers, on voit que jamais le risque ne peut être totalement écarté. Pourtant, ces quatorze jours forment bien le temps majeur, celui de l'engagement total et de la mort qui peut survenir, au bout de la tranchée, par un éclat de mines, un tir d'obus, un acte manqué d'un homme de son propre camp. Il ressort donc de cette étude que le temps des affrontements de haute intensité occupe, pour ce corps indien particulier, moins de un centième des jours de la guerre.

Durée de la guerre	1563 jours
Durée du temps de présence en France des troupes indiennes d'infanterie	450 jours
Durée d'installation des hommes à proximité du champ de bataille de la Lys	317 jours
Durée du temps des percées et des combats intenses	14 jours

⁹⁹⁶ Michael Gavaghan, *The Battles of Neuve-Chapelle, Aubers-Ridge, Festubert*, London, M&L Publications, 1997, cité dans *Les combattants des Mille et Une nuits, 1914-1918*, op. cit., p. 28.

⁹⁹⁷ Bertrand Lecompte, *Civils dans la guerre, la population du front au Pays de l'Alloeu, 1914-1918*, Lille, mémoire de master d'histoire de Lille III, 2005.

Document 74 : Tableau - Le temps des combats, comparé au temps de la guerre et au temps de présence sur le front, pour les troupes indiennes d'infanterie engagées aux côtés des Britanniques sur le front de la Lys.

Source : Chantal Antier-Renaud, *Les soldats des colonies*, France, Editions Christian Le Corre à Ouest France, 2008.

Si l'on considère, pour comparaison, d'autres témoins, d'autres lieux, d'autres régiments, il serait intéressant de voir quel est le temps passé par les hommes dans les percées et les combats intenses. Prenons le cas des Verly. Leur correspondance dit que « les frères Verly ne connaissent rien à la guerre en septembre 1916 ; tout est nouveau pour eux.⁹⁹⁸ » Leur unité est l'A.D.51 R (Artillerie Divisionnaire 51^e de Réserve) ; elle est affectée à l'I.D. 51 R (Infanterie Divisionnaire 51^e de Réserve). Ils ne sont – sauf épisode spécifique dans la Somme - d'aucune bataille de la Grande Guerre et ne participeront quasiment pas au soutien des assauts meurtriers sur le front. D'ailleurs un des camarades de Félicien lui dira, bien des années plus tard : « Et encore, vous n'étiez pas à Verdun ! »⁹⁹⁹ Cela signifie que les deux frères ne seront guère au contact des Allemands sur les premières lignes du champ de bataille, ni pendant les combats d'attaque ni lors des défenses de proximité. Leur réel appui aux offensives en tant qu'artilleurs n'a duré qu'une journée, le 5 septembre 1916, une blessure grave nécessitant un retrait forcé pour l'hôpital. Une seule journée. Mais une journée tellement forte qu'elle transcende tous les souvenirs racontés. D'où le titre donné au livre rapportant la correspondance des frères Verly : « C'est là que j'ai vu la guerre vraie ». Leur expérience unique s'est déroulée dans la Somme, plus précisément dans le Santerre à la lisière du Bois Crépy, à l'ouest de Lihons. Pour les Verly, la proportion de jours de combats de haute intensité par rapport à la totalité de la guerre est donc de 1/1563. Il n'empêche que le traumatisme de savoir qu'on peut en être, ou d'entendre raconter l'expérience de ceux qui en étaient, a fortement marqué les deux frères.

Un autre cas, celui du maréchal des logis Joseph Carle, du 27^e RAC, est intéressant à examiner. Joseph Carle part d'Illies le 2 août 1914, il n'y revient démobilisé qu'après la campagne d'Allemagne, au sortir de la guerre, en 1919. Il a donc effectué la totalité des 1563 jours de conflit, et même davantage, quelques mois de plus. « Des hommes sont tombés dans ces attaques et contre-attaques. Je parle de ces pauvres fantassins. A côté d'eux, les artilleurs étaient des heureux. Je parle pour moi qui étais toujours au ravitaillement en obus.¹⁰⁰⁰ » Combien a-t-il passé de jours de combats de haute intensité ? Aucun, selon l'autobiographie qu'il signe lui même quelques années après la guerre. Ce qui ne veut pas dire que la guerre lui a été facile à vivre. Comme artilleur, il a pu subir les tirs allemands et les tirs de contre-batterie ; il a pu craindre le feu et participer à distance aux combats des fantassins. Pourtant, en dépit de ce relatif éloignement (ou voisinage) du front, selon les dires mêmes de Joseph Carle, la première ligne, c'est zéro jour sur une durée totale de 1563 jours.

François Rucho a été appelé « le 26 novembre 1913, date d'envoi de la classe 1913 du fait de la nouvelle loi des trois ans, départ à 20 ans. Au lieu de la classe 1912 où le départ était à 21 ans. Beau privilège¹⁰⁰¹. » Son service dans l'artillerie se transforme en mobilisation le 2 août 1914, alors qu'il a déjà effectué huit mois et six jours de vie militaire. Il appartient au 27^e RAC, le même régiment que Joseph Carle. Comme lui, il

⁹⁹⁸ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 243, 249, 469, 536 et 539.

⁹⁹⁹ *Ibid.*, p. 191.

¹⁰⁰⁰ Joseph Carle, *Mémoires*, op. cit., p. 34.

¹⁰⁰¹ François Rucho, *François Rucho*, op.cit., p. 3.

constate : « C'est à ce moment-là que nous plaignons l'Infanterie et le Génie.¹⁰⁰² » En 1916, il devient téléphoniste et les lieux où il s'installe ne sont pas indemnes de danger, témoin cet extrait des mémoires de François Rucho : « Un jour qu'ils nous bombardaient à coups de 420, un de ces *Kolossal* nous est arrivé dans un coin de l'abri que j'avais creusé dans un talus assez haut. Nous étions trois téléphonistes et le brigadier. Nous nous sommes précipités dehors. Nous avons attendu à distance. Heureusement, il n'a pas explosé. Mais quel trou. Un vrai puits artésien.¹⁰⁰³ » Le choc est violent, mentalement et physiquement puisque François Rucho parle de « tragédie » pour évoquer cet événement. Il n'y a donc pas que la première ligne qui crée le traumatisme du combat ; la seconde ligne est tout autant porteuse d'anxiété et génératrice de mort. Les états-majors ne s'y sont pas trompés, puisqu'ils ont décoré François Rucho. « A la suite de tous ces événements, j'ai obtenu ma deuxième citation le six septembre 1916 et la croix de guerre deuxième étoile. J'étais heureux de sortir une fois encore de cette fournaise.¹⁰⁰⁴ » François Rucho n'a pas été l'homme des combats de haute intensité, il a passé zéro jour sur 1563 face aux Allemands de la première ligne du front. Pourtant le danger était partout imminent autour de lui : « Il y a un 240 qui est arrivé juste derrière moi, et l'explosion m'a expédié comme une plume dans les premières branches d'un gros chêne. Et je suis retombé sans rien de cassé. Mais des trous, des pieds aux épaules. La tête n'a rien pris.¹⁰⁰⁵ »

Balthasar Brandmayer reçoit, les premiers jours d'août 1914, l'ordre de mobilisation par courrier. Ce Bavarois du sud, maçon de son état, âgé de 22 ans, se réjouit intérieurement de quitter son milieu pour vivre une autre aventure, même si sa mère et sa sœur éclatent en sanglot à la réception de la lettre. Il est estafette durant toute la guerre dans le 17^e RI, d'abord sur le secteur de Messines, en Belgique, puis à Fromelles et enfin sur la Somme. Cette affectation place-t-elle Brandmayer « sous le feu de l'artillerie et des fusils¹⁰⁰⁶ » ? Autrement dit, quelle a été la guerre d'un soldat allemand sur le front du pays de Weppes, à proximité des premières lignes ? Ce rôle d'estafette était-il « extrêmement dangereux » au point que « survivre à ces quatre années de guerre alors que des milliers de ses pairs tombaient à ses côtés relève de la seule chance¹⁰⁰⁷ » ? Fridolin Solleder décrit, plus tard, les différences notables entre la vie à Fournes et le quotidien des tranchées : « Le fantassin, quand il rejoint ses quartiers tranquilles derrière Fromelles, oublie vite les horreurs des tranchées.¹⁰⁰⁸ » Le front, qui comprend par définition les zones potentielles de combat ainsi que les seconde et troisième lignes - l'espace de vie de Balthasar Brandmayer lorsqu'il est affecté à la défense du secteur des Weppes -, est suffisamment large et vaste pour qu'on y risque sa vie en maints endroits. Pourtant, pour cette estafette qui est restée à Fournes, la proportion des jours passés au danger accru des tirs ennemis est de zéro jour sur 1563. Mais cela n'empêche pas, comme on l'a vu pour les alliés et les Français, le traumatisme des odeurs et les visions de cauchemar, même si un peu d'éloignement dut atténuer les conséquences traumatiques.

2 - Le temps de l'expérience combattante

Le temps quotidien de ces hommes, que ce soit les Indiens, les Français ou les Allemands, n'est donc pas du tout à 100 % celui de « l'expérience combattante et des

¹⁰⁰² *Ibid.*, p. 5.

¹⁰⁰³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁰⁰⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰⁰⁵ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰⁰⁶ IFZ, MA-732, NSDAP/Hauptarchiv, note de Karl Lippert, 28 mars 1940.

¹⁰⁰⁷ Richard Overly, *The Dictators : Hitler's Germany and Stalin's Russia*, London, 2004, p. 13.

¹⁰⁰⁸ Fridolin Solleder, *Der Stellungskrieg bei Fromelles*, *op. cit.*, p. 172.

mondes du front »¹⁰⁰⁹. François Cochet distingue d'ailleurs, parmi eux, trois catégories : « Par rapport à la proximité plus ou moins grande, plus ou moins constante, avec la mort, l'homme en uniforme peut être guerrier, soldat ou militaire. Le guerrier, froid et efficace, tue à cause de la proximité du danger qui le menace ; le soldat fait partie des grands mouvements des troupes en uniformes ; le militaire est loin du feu.¹⁰¹⁰ » Nos témoins peuvent donc être catégorisés, également, selon ces trois zones du monde armé en guerre. Pourtant, il apparaît, à lire leurs correspondances et leurs récits postérieurs, que ce n'est pas leur « survivre » durant les 1563 jours qui compte le plus dans leur esprit, dans leur mémoire, dans le récit ressassé de leur tragédie intime. C'est bien l'appréhension des combats de la guerre industrielle qui concentre essentiellement leur regard. Quand ils l'ont vue de près, la mort donnée, la mort reçue, ne fut-ce qu'un jour, ces hommes ne peuvent l'oublier. C'est pourquoi, en raison du choc prégnant sur les survivants rescapés, c'est d'abord ce syndrome-là qu'il faut voir. Cette « guerre vraie », c'est celle des Indiens de la bataille de Neuve-Chapelle, de la journée où Félicien Verly a vu les offensives de la ligne, de François Rucho et de ses blessures, des souvenirs douloureux de Joseph Carle et de l'expérience de la guerre de Balthazar Brandmayer.

En ce qui concerne les recrues de l'armée indienne, leur combat est surtout perçu, par les témoins locaux, au prisme de leur exotisme combattant qui a fait s'écrire bien des pages étonnantes. On évoque les turbans des *Sikhs* et les chapeaux de brousse des *Gurkhas*, ce qui semble les rendre plus redoutables que les autres soldats engagés sur le même champ de bataille. De même, le *kukri* courbé des Népalais a fait produire maints dessins évoquant des corps à corps comme dans *Le panorama de la Guerre* n° 32 où on peut lire, sous le tableautin, « Cette illustration imaginée met en valeur l'image que les Européens ont de l'impétuosité et des techniques de combat traditionnelle des *Gurkhas* ». En réalité, il n'y eut pas (ou peu) de corps à corps ; les Indiens sont morts à Neuve-Chapelle souvent sans avoir vu l'ennemi, frappés par un tir en ricochet, déchiquetés par l'explosion d'une mine, happés par le souffle des obus qui éclataient près d'eux. Le rôle qui leur fut attribué dans le déroulement de diverses opérations militaires ou tentatives de percée a été identique à celui que l'état-major a pu donner aux *Highlanders* ou à la cavalerie française Conneau : avancer et conserver le terrain conquis. Leur bravoure ou « leur patience de tigre à l'affût »¹⁰¹¹ ont pu être pris en compte, mais comme d'autres particularités chez les Écossais ou les Australiens, un peu plus tard dans la guerre. L'homme au combat sur la première ligne n'est plus Népalais ou Allemand. Il est un homme au combat. Il vit dans sa chair, son esprit, son éthique, la transgression de l'interdit de tuer : la guerre est le moment privilégié de l'inversion des valeurs qui fondent l'être humain. « Alors que le précepte fondamental des sociétés est 'Tu ne tueras point', le soldat est encouragé à tuer. »¹⁰¹² Pour, soi, rester en vie ; pour, soi, obéir aux ordres collectifs ; pour, soi, connaître l'ivresse de l'attaquant indomptable.

Les soldats indiens poussent des cris stridents lors des offensives ; ces excitations sonores réveillent, chez ceux qui les entendent, des peurs ancestrales¹⁰¹³. Ces instants-là, éprouvants, font partie de leurs quatorze jours de front sur les 1563 qu'a duré la guerre. Et, en dépit des travaux de plus en plus nombreux sur la culture de guerre et l'accent mis sur l'anthropologie en temps de guerre, on reste bien démuni pour savoir ce que fut la peur des

¹⁰⁰⁹ François Cochet, « Expériences combattantes et mondes des fronts », in François Cochet et Rémy Porte (dir), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Laffont, Collection Bouquins, 2008, p. XIX.

¹⁰¹⁰ *Ibid.*, p. XXVI-XXVII.

¹⁰¹¹ *Sur le Vif*, n°1, 14 novembre 1914, p. 13.

¹⁰¹² François Cochet, « Expériences combattantes et mondes des fronts », in François Cochet et Rémy Porte (dir), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, op. cit., p. XXVI.

¹⁰¹³ *Le panorama de la guerre*, n° 66, p. 129.

hommes envoyés de l'avant. Pour reprendre le cas des Indiens, David Omissi¹⁰¹⁴ a été bien isolé lorsqu'il s'est intéressé aux lettres retenues par la commission de censure concernant les correspondances de ces soldats avec leur famille. Cet aspect, la peur au ventre, peu racontée et détaillée par les combattants eux-mêmes, a suscité pareillement peu de recherche : on est confronté au manque. Ainsi lorsque David Omissi transcrit ce qui est rapporté sur un de ces courriers de la censure, « Ce n'est pas la guerre, c'est la fin du monde », on voit bien émerger la confrontation entre l'idéal patriotique ou le goût du voyage dans un continent lointain, avec la douleur du vécu. Ce face à face est la vérité des jours de première ligne.

En effet, si l'on s'intéresse aux autres armées présentes sur le sol du canton, ou à sa proximité, que l'on évoque les alliés ou les Allemands, les conditions des offensives - ou des bombardements, ou des attaques -, identiques, obligent à analyser la peur commune à tous. Yvor Gurney, *2nd/5th Gloucestershire Regiment, 184th B^{de}, 61st of 2nd South Midland*, appartient, on l'a vu, à un bataillon de territoriaux amenés sur le front occidental pour combattre les Allemands, dans le canton de La Bassée. Comme son parcours militaire a été ponctué par une maladie qui a renforcé son extrême sensibilité aux êtres, aux choses et aux événements, c'est près de lui qu'on peut chercher, sans doute le mieux, l'expression du ressenti intérieur si fort, déclenché au moment de l'ordre de l'assaut.

And he being afraid
 Before straffes,
 Sultry
 August dusk time than Death dumber –
 And the cooler hush after the strafe, and the long night wait –
 The relief of first dawn, the crawling out to look at it,
 Wonder divine of Dawn, man hesitating before Heaven's gate.¹⁰¹⁵

(Et la peur
 Avant la mitraille,
 Suffocante.
 Août à l'heure de la tombée de la nuit, et moi, abasourdi par la Mort muette –
 Et le silence froid après le mitraillage, et la longue attente de la nuit –
 Le soulagement de la première aube, la lente sortie dehors pour voir ce qu'il en est,
 Prodige divin de l'aube, tandis que moi, irrésolu, j'hésite à emprunter la porte du ciel.)

La peur est portée au paroxysme juste au moment de l'attaque. « La peur avant la mitraille, suffocante », nous dit Yvor Gurney.

3- La peur

La peur s'explique car l'attaque se concentre, selon Joffre, disciple de Napoléon et de Clausewitz, sur l'endroit où l'ennemi est le plus fort. Elle s'effectue sur le front principal, sur le front ouest, là où chaque camp a le plus d'hommes qui sont rassemblés, protégés par le plus de munitions et d'artillerie.¹⁰¹⁶ Les attaques font donc, selon d'élémentaires probabilités, un grand nombre de morts. Derrière les premières lignes, il y a

¹⁰¹⁴ David Omissi, *Indian Voices of the Great War, Soldiers' Letters, 1914-1918*, London, Palsgrave Macmillan, 1999.

¹⁰¹⁵ Yvor Gurney, « Laventie », in *Collected Poems*, London, P. J. Kavanagh, Fyfields Books, 2004.

¹⁰¹⁶ Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918*, op. cit. p. 104.

deux masses obéissantes, qui ont peur, mais qui avancent quand il faut avancer.¹⁰¹⁷ Il y a accoutumance à la discipline, à la peur, aux sensations qui parviennent à la conscience du soldat, très atténuées ou, au contraire, extrêmes. Les hommes, forcés à avancer, acceptant d'avancer, ne sont pas des héros. Ils ne sont plus capables de refuser¹⁰¹⁸. Les sensations sont comme métamorphosées : on ne sent plus son mal avec vérité. « J'étais blessé. J'ai tout de même couru jusqu'au poste de secours. Et là, le médecin m'a tout de suite examiné. Et puis, par terre, je lui faisais voir une blessure au pied droit qui saignait. J'ai entendu qu'il m'a répondu : Dans le dos, c'est plus grave. J'ai alors perdu connaissance.¹⁰¹⁹ » La petite blessure, visible, avec du sang, interpelle et soulève l'effroi, mais le dos qui avait reçu un éclat d'obus ne faisait pas souffrir ; la peur, l'intensité de l'égarement et de l'épouvante, avaient tout annihilé.

I B Gurney
Stone House
Dartford
Kent
Appealing for Chance of Death Pain of Life worse than Death¹⁰²⁰

(IB Gurney,
résident à Stone House,
Dartford,
Kent,
Appelle au secours car il est en danger de mort. Douleur de vivre pire que la mort.)

Voilà que la peur, tant elle est intense, ne peut plus s'exprimer. Yvor Gurney n'y parvient qu'en se dédoublant. Il se nomme par son prénom, son nom, il se remémore son adresse afin de se persuader que c'est lui, en personne, qui vit cette attaque, cet assaut, cette percée : *I B Gurney, Stone House, Dartford, Kent*. Il s'observe appelant au secours : *Appealing for Chance of Death*. Sa vie de combattant, à l'attaque, sur le front, lui est plus douloureuse que l'idée de son éventuel trépas : *Pain of Life worse than Death* ; mais il transcende cette angoisse de ne plus en pouvoir de cette vie. Yvor Gurney, parce qu'il est poète, ou en devenant poète, parvient à extirper de lui sa frayeur. Il arrive à formuler une peur pourtant non quantifiable, non racontable. Il exhibe des mots qui n'ont guère de liens entre eux, incohérents pour d'autres, sauf pour, peut-être, Gabbar Singh Negi et Félicien Verly, la plupart des hommes qui ont avancé, qui sont allés de l'avant parce qu'ils savaient qu'il faut bien marcher et parce qu'on leur a dit que les fuyards sont des lâches qui passent au peloton d'exécution¹⁰²¹. Eux savent, eux qui ont connu la première ligne du front. Contrainte, accoutumance, persuasion¹⁰²²

Les Bavarois, déployés en face, dans le secteur du front de La Bassée - Neuve-Chapelle - Fromelles, vivent les mêmes conditions. « L'ennemi – des Noirs, des Ecossais, des Anglais – se trouve à seulement 60, 80 ou 100 mètres de nos positions »¹⁰²³, observe Alois Schnelldorfer. Mais les soldats allemands ne sont guère mieux équipés mentalement que les Britanniques pour dire leur peur durant l'attaque. Tout au plus apprend-on par le

¹⁰¹⁷ Léon Werth, *Clavel soldat*, rédigé en 1916-1917, publié en 1919, republié en 2006, avec préface de Stéphane Audoin-Rouzeau, Ed. Viviane Hamy, p. 184-185.

¹⁰¹⁸ Galit Haddad, *1914-1919, ceux qui protestaient*, Paris, Les belles lettres, 2012, p. 89.

¹⁰¹⁹ François Rucho, *François Rucho, op.cit.*, p. 12.

¹⁰²⁰ Yvor Gurney, « Cut flowers », in *Collected Poems, op. cit.*

¹⁰²¹ Léon Werth, *Clavel soldat, op. cit.*, p. 107.

¹⁰²² Emmanuel Saint-Fuscien, *Obéissance et autorité militaire dans l'armée française, discours et pratiques*, thèse dir. Stéphane Audoin-Rouzeau, EHESS, 22 mai 2008, p. 429.

¹⁰²³ Alois Schnelldorfer, *Lettres à ses parents*, 25 mars 1915.

père Norbert, commentant la bataille de Neuve-Chapelle, que les hommes sont « profondément secoués »¹⁰²⁴. Ni Alois Schnelldorfer, ni Norbert Stumpf ne savent mieux que les alliés exprimer l'effroi qui tenaille, décuplé durant la percée. Au mieux, une micro observation parvient à nous : « Toute la zone était enveloppée dans un immense nuage de fumée ; j'ai cru ma dernière heure venue ; l'apocalypse elle-même n'aurait pas pu être pire. »¹⁰²⁵ L'incapacité de raconter et de se raconter affecte donc bien les deux côtés, le versant allemand de la ligne aussi bien que celui des alliés.

Half dead with sheer tiredness, wakened quick at night
 With dysentery pangs, going blind among sleepers
 And dazed into half-dark, illness had its spite.
 Head cleared, eyes saw; horrible body-crawlers
 Stilled with the cold - the cold bringing me sane -
 See there was Witcombe Steep as it were, but no beeches there.
 Yet still clear flames of stars over the crest bare,
 Mysterious glowing on the cloths of heaven,
 Best turn in, fatigue party out at seven
 Dark was the billet after that seeing rare.¹⁰²⁶

(A moitié mort d'absolue fatigue, sans cesse réveillé durant la nuit,
 Tourmenté par les affres de la dysenterie, comme aveugle parmi ceux qui dorment,
 Et hébété dans la demi-obscurité, avec la maladie comme venin en moi.
 Mon cerveau est hyper conscient, mes yeux ont vu. Corps horribles,
 Tranquilles, maintenant qu'ils sont froids. Le froid me redonnant ma raison.
 Je vois *Witcombe Steep* comme si j'y étais, mais non, aucun hêtre n'est là.
 Cependant je vois bien les flammes claires des étoiles au dessus de la crête nue,
 Mystérieuse, rougeoyante dans les voiles du ciel,
 Meilleure introspection que cette fatigue, due aux sept ténèbres de la guerre
 Qui me rééquilibre en moi après une si incroyable vision.)

C'est encore le poète Yvor Gurney qui dit le mieux le désastre : « absolue fatigue », « tourmenté », « aveugle », « hébété ». Qui sait analyser les défaillances physiques : « sans cesse réveillé », « les affres de la dysenterie », « la maladie comme venin en moi ». Qui parvient à exprimer cette sentence terrible : « mes yeux ont vu ». Qui en dégage une acuité peu commune aux hommes du champ de bataille : « mon cerveau est hyper conscient ». Qui détaille, comme s'il était étranger, les visions obsédantes des camarades de son régiment, tombés autour de lui : « corps horribles, tranquilles, maintenant qu'ils sont froids ». Qui sait créer des figures antonymiques pour dire, d'une part, l'évocation de la folie des combats, « fatigue due aux sept ténèbres de la guerre, incroyable vision », et, d'autre part, l'apaisement qui peu à peu descend en lui après ce paroxysme, « les flammes claires des étoiles ; la crête nue, mystérieuse, rougeoyante ; les voiles du ciel ». Et qui, grâce à cette « introspection » réussie qui le « rééquilibre », parvient peu à peu à récupérer sa pleine connaissance de lui-même : « le froid me redonnant ma raison ».

Côté allemand, les lettres et les documents consultés, parmi ceux provenant des hommes des régiments installés sur la portion de front du canton de La Bassée, n'offrent pas de témoignages aussi intimes et authentiques. Il y a certes des remarques, éparpillées, issues des courriers échangés tout au long de la guerre, comme ce que l'on peut lire dans la

¹⁰²⁴ BHStA/IV, RIR16/Bd.1/Journal, 13-16 mars 1915.

¹⁰²⁵ Josef Wenzl, *Lettres*, mars 1915.

¹⁰²⁶ Yvor Gurney, « Half dead », in *Collected Poems, op. cit.*

correspondance d'Adolf Hitler : « Je n'ai pas pu dormir, hélas ! Un cheval mort gisait à quatre pas de ma paillasse. A son état, je jugeais qu'il était à moitié décomposé »,¹⁰²⁷ mais c'est le côté narratif qui l'emporte ; et, qui plus est, le soldat est aussi loin des parapets de la première ligne que de la réalité de la mêlée qui vient d'avoir lieu, auparavant, sans lui. Albert Weisgerber, du 16^e RI, manifeste davantage son ressenti intérieur quand il écrit : « Mes camarades, horriblement blessés, s'effondraient autour de moi. Cette réalité m'était insupportable, je me forçais à regarder uniquement devant moi. »¹⁰²⁸ Le trouble, né de la rencontre avec l'ennemi, de la sauvagerie des percées, et de l'accablement devant l'horreur des combats, est encore mieux aperçu dans ce que relate Oscar Daumiller, l'aumônier protestant de la 6^e division de réserve bavaroise : « Il est affreux de voir ces souffrances, ces blessures indescriptibles ; il est affreux de voir comment les épreuves, après si peu de temps, ont affecté les cœurs »¹⁰²⁹. Faut-il chercher dans les récits postérieurs - comptes-rendus, courriers ou même ouvrages – pour découvrir, chez ces soldats allemands de la zone rouge du canton de La Bassée, une œuvre dédiée au mal-être saisi au cœur du désarroi des batailles ? Il faut se tourner vers Ernst Jünger - mais il ne s'est battu sur cette portion de front - pour voir la transgression à l'éthique que fut l'acte de tuer, « l'immense volonté de destruction qui pesait sur ce champ de mort, se concentrant dans les cerveaux, les plongeant dans une brume rouge. »¹⁰³⁰

Ces troubles (« horriblement », « insupportable », « indescriptible »), cette avance vers les lignes ennemies dans le *no man's land* (« je me forçais à regarder uniquement devant moi »), cette progression dans la fureur (« mes camarades s'effondraient autour de moi ») disent le vécu intime et la douleur sur le mode narratif. La formulation est tantôt impersonnelle (« il est affreux de voir »), tantôt personnalisée avec le « je » de celui qui continue. La première personne rend compte de la solitude de l'homme pris de toutes parts entre le feu à éviter, l'obligation d'avancer et d'obéir, et surtout l'angoisse de rester debout. Mais, également, le « je » nous interpelle : nous sommes avec lui, nous sommes tous des « je ». Nous analysons la situation, nous partageons les moments : « Avec si peu de temps, les cœurs sont affectés. » On observe, finalement, des deux côtés du front, le même anéantissement : Yvor Gurney lorsqu'il dit, pour conclure ses impressions sur la bataille du printemps 1915 : « Tilleloy, Fauquissart, Neuve-Chapelle, and mud like glue »¹⁰³¹ (Tilleloy, Fauquissart, Neuve-Chapelle, et de la boue comme de la colle) veut dire comme Ernst Jünger : « Oui, j'en ai vu des lieux de combats, je n'en peux plus de les voir et de les revoir en moi, ils me collent, ils m'obsèdent. »

Pourquoi si peu d'hommes, parmi ceux instruits et cultivés, scolarisés et capables, ont raconté « leur » vision des combats en première ligne ? Pourquoi ce désert devant l'expérience première et primordiale ? Pourquoi, à l'instar d'Oscar Daumiller ou d'Yvor Gurney, ces soldats, confrontés à l'angoisse ultime de ne plus être, n'ont pas pris la plume pour se dire ? Il faut admettre que la guerre dans laquelle les individus sont engagés, et surtout ceux englués dans les combats de la première ligne, n'est pas une activité intellectuelle. Elle broie la réflexion puisque les autorités des deux camps exigent d'obéir au lieu de chercher à comprendre. On est bien dans la « civilisation des machines », décrite

¹⁰²⁷ Adolf Hitler, Lettre à Ernst Hepp, 5 février 1915, in Werner Maser, *Hitler's Letters and Notes*, New York, 1974, p. 72.

¹⁰²⁸ Albert Weisgerber, Lettre à sa sœur, 1^{er} janvier 1915, in Gerhard Sauder, *Ich male wie ein Wilder*, Blieskastel, 2006, p. 204.

¹⁰²⁹ Oscar Daumiller, *Rapport*, LAELBK, OKM/2340/2 novembre 1914.

¹⁰³⁰ Ernst Jünger, *In Stahlgewittern*, Première édition à compte d'auteur, *Orages d'acier*, Paris, Le Livre de Poche, 2002.

¹⁰³¹ Yvor Gurney, « Laventie », in *Collected Poems*, *op. cit.*

par Georges Bernanos¹⁰³² où les hommes, brisés par l'effort, participent sans vraiment savoir, s'accommodent sans vraiment consentir, acceptent sans vraiment avoir le choix de se rebeller.¹⁰³³ C'est de ces soldats que parle le rapport confidentiel de Louis de Brouckère, le 16 décembre 1916, en rapportant : « Ils résistent, et cela est presque incroyable. Ils sont sombremenent résignés. »¹⁰³⁴

Cette expérience de l'avant du front, de la guerre industrielle, n'est pas le fait de tous les combattants. On a vu, en effet, que peu d'hommes se sont trouvés en première ligne, et durant peu de jours d'offensive, et peu parmi eux ont vu l'ennemi de près.¹⁰³⁵ On va donc s'intéresser à présent aux « soldats », selon ce qu'en a dit François Cochet, ceux qui, entre le guerrier et le militaire, ont été près du feu, mais qui n'ont pas tué, loin s'en faut.

2) Les soldats à la guerre : de l'intégration à l'endurcissement, en passant par le refus.

Lorsque le soldat n'est pas sur la zone rouge du champ de bataille, il peut écrire, envoyer des courriers à ses relations, en recevoir, aussi bien des lettres que des colis, comme il est fait allusion dans l'extrait présenté. C'est à dire que le soldat, comme le dit Annette Becker, est dans « un aller-retour de regards »¹⁰³⁶.

J'ai reçu hier soir le colis, à moi adressé, et Félicien a reçu l'autre aujourd'hui. Nous avons fait le partage. Tous deux, nous vous adressons nos remerciements. Ces provisions viennent juste à point pour les étapes que nous avons à faire pour arriver où nous allons. J'ignore où nous allons. Nous avons quitté La Baffe ce matin (front d'Alsace), vers 4 h ½ pour arriver à l'étape à 12 h. Nous avons traversé la ville d'Epinal en entier. Où allons-nous, je l'ignore. Nous marchons vers l'Ouest, c'est à dire vers le front.¹⁰³⁷

Ici, deux hommes s'envoient des missives, l'un depuis l'armée, l'autre depuis l'arrière. Cet échange d'homme à homme n'est pas rare dans le recueil des témoins Verly qui, durant toute leur période du front de Somme, du 5 juin 1916 au 20 novembre 1916, ont écrit cent vingt-six courriers, soit, par personne, environ une lettre envoyée tous les trois jours. Dans ce total, il y en a quarante-huit qui sont exclusivement des communications masculines. Presqu'un tiers. Tantôt, c'est le père qui est le destinataire ; plus souvent, ce sont les autres frères. Quant aux femmes, une seule est adressée à la mère, dix le sont à Yvonne la sœur aînée, et trois à Palmyre et Yvonne ensemble, les deux sœurs. Aucune lettre n'est envoyée à une amie, une camarade, une fiancée dans l'échantillon retenu pour publication par les descendants. Il reste soixante-dix-huit correspondances. Ce reste du corpus des envois depuis le champ de bataille de la Somme est composé de lettres entre les deux soldats et leurs parents, regroupés ensemble.

¹⁰³² Georges Bernanos, « La France contre les Robots », Paris, Laffont, 1947, in « Contre les robots ! », *Les cahiers de psychologie politique*, n° 10, janvier 2007.

¹⁰³³ François Cochet et Rémy Porte (dir), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Laffont, collection Bouquins, 2008, p. XXXV.

¹⁰³⁴ AN, Archives Marcel Sembat, 637, AP/22.

¹⁰³⁵ François Cochet et Rémy Porte (dir), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, op. cit., p. XXVI.

¹⁰³⁶ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et Culture de guerre*, Paris, Pluriel Hachette Littérature, 1998, p. 28.

¹⁰³⁷ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 261. (Henri à Léon, le 6 juin 1916)

Cette insistance à parler du courrier correspond à la remarque d'Annette Becker « écrire, c'est rester en première ligne affective »¹⁰³⁸ qui souligne l'état d'esprit des soldats à la guerre : le besoin d'une première ligne affective.

1 - L'intégration

Les médiateurs postaux entre le front et la famille sont autant des hommes que des femmes mais le contenu est forcément différent si la lettre du front est destinée à une femme, encore plus à une mère. L'unique lettre à Mme Verly¹⁰³⁹ est écrite pour célébrer sa fête, le 8 juillet, le jour de la sainte Virginie. L'objectif du message - le double, voire le triple, en nombre de lignes, par rapport aux courriers habituels - est de rassurer. « Sous nos abris, nous sommes très bien. Ainsi que des lièvres dans leurs terriers, nous vivons dans la terre. » Voilà pour les conditions de vie, acceptables. « Partout, nous avons le dessus. Personnellement, j'ai une grande confiance dans cette offensive qui a été ordonnée sur des bases plus solides. » Voilà pour le récit, positif, des offensives en cours. « Il me plaît beaucoup d'aller voir les fantassins et je me persuade que j'aurais fait un meilleur fantassin qu'un artilleur. Enfin, ce qui est fait est fait, et je ne le regrette pas, car le fantassin est toujours plus exposé que nous ». Voilà pour la réassurance sur la sécurité. « D'argent, en ce moment, pour ma part, je n'en ai plus besoin, ne pouvant plus le dépenser. Ici, à la batterie, l'ordinaire est beaucoup mieux qu'à l'échelon. » Voilà pour le souci financier, résolu. « Le Capitaine est juste à mes côtés, sur la même table ; je le touche en écrivant. » Voilà, enfin, pour les relations de proximité avec la hiérarchie. Virginie Verly peut ainsi, grâce à ce courrier, être totalement (totalement ?) tranquillisée sur son fils en guerre : à lui, il n'arrivera rien.

Le ton, dans les lettres adressées aux sœurs¹⁰⁴⁰, est plus cavalier : « Pas eu le temps d'écrire hier. » « Ça n'a pas trop bardé, ni le jour, ni la nuit. » Les informations distillées ont un côté plus inquiétant : « Vers le milieu de la nuit, les Boches ont constamment crié et finalement entonné 'La Marseillaise'. Est-ce donc par cranée, pour se moquer de nous ? Il n'en faut pas douter. » Les offensives sont montrées, à la même date que dans la lettre à Mme Verly, bien moins porteuses de futurs succès : « Les Boches semblent endormis. Je crains que leur réveil soit une mauvaise surprise pour tous ceux qui croient que nous allons continuer à avancer. » La mort, ou du moins la blessure, hantent l'esprit et Henri ne se prive pas pour le dire : « Depuis cinq jours, nous n'avons pas eu de blessés. » Et avant, a-t-on envie de demander ? Et de quelle gravité ? Sont-ce des proches ? Et, finalement, c'est un soldat blasé, ou inquiet, qui termine sa lettre en évoquant le service postal : « Est-ce que vous recevez régulièrement nos lettres ? Je ne le crois pas car le service postal ne fonctionne pas normalement. » La missive s'arrête sur sa treizième ligne. Celle destinée à Virginie Verly en faisait cinquante-sept.

Les lettres aux parents commencent souvent par un propos convenu : « « Félicien et moi sommes toujours en parfaite santé ».¹⁰⁴¹ Les parents lisent le message volontairement trop optimiste mais, quelque part, ils sont tranquillisés par l'assertion. Il faut dire que la censure veille et, bien que les frères s'en soucient peu, la correspondance, du coup, en pâtit ; le contenu se ressent de l'a-priori de relecture possible, surtout en ce qui concerne l'évocation des lieux : « Nous nous sommes éloignés de quelques km de la gare de débarquement pour cantonner dans un village que je ne puis nommer. » Mais les soldats

¹⁰³⁸ *Ibid.*, p. 131 à 137.

¹⁰³⁹ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 274. (Henri à sa mère, le 5 juillet 1916)

¹⁰⁴⁰ *Ibid.*, p. 275, 276. (Henri à Palmyre et Yvonne, le 7 juillet 1916)

¹⁰⁴¹ *Ibid.*, p. 277, 278. (Henri aux parents, les 11, 21 juin, 9, 11 juillet 1916)

Verly, l'un aussi bien que l'autre, ne mâchent leurs mots avec leurs parents, prenant encore moins de précautions oratoires qu'avec leurs sœurs pour dire leur réalité : « Vraiment, on veut nous faire crever de faim ! Ce n'est pas assez de tuer les hommes au combat, il faut encore détruire leur santé, les affaiblir et décourager leur moral par une nourriture médiocre et insuffisante. On n'arrive pas à comprendre comment il est possible de traiter des hommes, des soldats, de cette façon. » La rancœur s'exprime aussi pour l'élémentaire confort de pouvoir disposer d'eau pour se laver au quotidien : « Nous n'avons pas d'eau autour de nous. Pour se laver, il faut au moins un petit kilomètre où coule un petit ruisseau. C'est ce qu'il y a de plus ennuyeux. » Mais le leitmotiv habituel est la plainte que les lettres de la famille ne sont pas assez nombreuses : « Nous attendons de vos nouvelles fréquentes car, ici où il n'y a personne, on s'ennuie plutôt, aussi des lettres désennuient. »

Ces courriers sont des façons de rester intégrés à la vie familiale qui réarme face aux aléas de l'arrière. Mais, parfois, la communication avec les parents est impossible. Ceux dont les proches habitent dans la zone d'occupation allemande ne peuvent avoir ces liens. On se souvient que les correspondances ne sont pas autorisées avec la France libre, ou que les restrictions, contraintes et contrôles sont tels que c'est quasiment interdit. Le soldat François Rucho, par exemple, n'a pas eu encore la possibilité, à la date du 21 juin 1917, d'obtenir des nouvelles des siens, placés sous contrôle ennemi dans le canton occupé de La Bassée. Tout au moins, c'est ce qu'il suppose, ne sachant pas si sa mère a pu – ou dû – évacuer ce secteur à haut risque puisque soumis aux tirs à la fois britanniques et allemands. Ainsi, si une amertume spécifique se dessine, c'est bien celle-là, particulière à des hommes privés de l'affection de leur famille, fut-elle simplement épistolaire, mais, en ces temps de guerre, un tel lien est essentiel afin de se sentir appartenir à un clan.

Je me suis permis de lui expliquer ma situation. Je lui ai dit : « Docteur, j'ai compris le motif de votre hésitation. Laissez moi vous dire que je suis des pays envahis. Toute ma famille est restée avec les Allemands. Et je suis resté sans nouvelles depuis 1914. J'ai également un frère soldat au 4^e bataillon de Chasseurs à pieds. Pas de nouvelles non plus depuis 1914. Et en plus, je suis célibataire. Je souhaite que vous réussissiez mais je ne laisse personne que ma fiancée que j'aime de tout mon cœur. »¹⁰⁴²

Le second motif, révélateur d'un désagrément latent qui s'installe, selon François Rucho, est le problème des relations avec les « petits chefs » de l'autorité militaire immédiate.¹⁰⁴³ La guerre, en effet, celle se déroule dans la zone de l'artillerie lourde, ou « front arrière », ou dans la zone des contacts entre civils et soldats, ou « arrière-front »¹⁰⁴⁴, est transformée en une affaire de professionnels tant les soldats sont devenus des spécialistes de leur arme. Ceux qui ont tellement l'habitude du maniement des instruments de ces opérations industrielles à grande échelle supportent difficilement que des gradés, plus ignorants qu'eux sur le plan pratique, leur donnent des ordres inadaptés. Leur niveau de capacité et de réaction est celui de techniciens spécialisés. Ils connaissent les attendus des tâches qu'on leur confie, ils dominent les missions qu'on leur demande d'exécuter, ils pourraient donner un point de vue pour améliorer les méthodes. Alors, quand un officier vient imposer un ordre qui, visiblement, ne peut aboutir au résultat escompté, lorsque la demande représente un excès d'autorité, le soldat, en professionnel qu'il est devenu au fil des mois d'expérience, voudrait s'insurger ou présenter, au moins, un avis différent. Mais la guerre ne suppose que rarement une telle collaboration. Les hommes s'exécutent, sans véritablement consentir – là est tout le débat -. La peur des conséquences d'un acte de

¹⁰⁴² François Rucho, *François Rucho, op.cit.*, p. 13.

¹⁰⁴³ Emmanuel Saint-Fuscien, *A vos ordres ?* Paris, Coll. En temps et lieux, Ed. Ehess, 2011.

¹⁰⁴⁴ François Cochet et Rémy Porte (dir), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. XIX.

rébellion caractérisé retient celui qui voudrait contrer son supérieur hiérarchique. François Rucho a connu ce type de relations durant l'hiver 1915-1916.

On approche de l'hiver 15/16, et il est fortement question de permission. Mon tour approche. Et comme dans le début de l'année, j'avais eu une altercation assez vive avec un lieutenant pour un motif stupide et injuste, celui-ci est allé à un observatoire qui se trouvait à Roucy pour faire tirer la 5^e batterie. Sans avertir le standard (où François Rucho est en poste comme téléphoniste) en passant. Arrivé là-bas, le lieutenant appelle pour avoir la 5^e. La 5^e ne répondant pas, un pointeur me fait savoir qu'on cherche cette batterie. J'ai donné le renseignement : la batterie est partie, mais « elle n'a pas encore fait le raccord », c'est-à-dire qu'elle n'a pas encore rejoint l'endroit convenu. Malgré le renseignement que je lui avais donné, le lieutenant appelait toujours : « Je répète, la batterie ne répond pas ». A un moment, il me dit : « Je m'en fous, la batterie, il me la faut. » Je lui ai répondu : « Vous pourriez peut-être aller la chercher vous-même. » Le Monsieur n'a pas pris ça du bon côté. Et il m'a menacé de me faire passer au conseil de guerre pour refus d'obéissance devant l'ennemi. Heureusement que le commandant, sous les ordres duquel nous étions, répliqua qu'il n'y avait pas refus d'obéissance. Mais impossibilité d'obéissance par l'absence d'appareil téléphonique à la 5^e batterie. Tout cela m'a valu de partir en permission le dernier.¹⁰⁴⁵

Ainsi, à une échelle individuelle, certains soldats sont, pour l'autorité et les états-majors, une source de préoccupation. La défiance s'installe entre les uns et les autres, surtout entre les hommes du terrain et leurs officiers, auxquels il est reproché d'exposer trop la vie de leurs subalternes. Le constat d'un relationnel difficile avec les gradés est symétriquement identique chez les adversaires, aussi bien chez François Rucho, côté français, que chez Josef Bauer et Max Herz, côté allemand.

Deux sous-officiers de la 10^e compagnie estimaient que leur commandant, le lieutenant Bachschneider, était tout simplement « un porc irrécupérable » parce qu'il n'avait pas quitté son abri fortifié de toute la bataille de Fromelles, alors que ses hommes contenaient l'offensive ennemie depuis leurs tranchées. Ils éprouvaient tant de haine qu'une nuit de la mi-août, après avoir beaucoup bu, l'un d'eux dit au commandant de la place de Santes qu'il était déterminé à se rendre à l'ennemi : « Je t'emmerde et je ferai ce que je veux. »¹⁰⁴⁶

Le régime des permissions, favorable si les rapports avec les chefs sont bons, mauvais si les relations sont médiocres, varie donc au gré des anicroches et des frictions dans les bataillons. Il s'agit d'une forte source de mécontentement. Et comme les mots audacieux de François Rucho (« Vous pourriez peut-être aller la chercher vous-même ») lui ont valu de voir sa permission retardée à l'extrême, ceux de quelques soldats allemands, plus virulents encore, montrent que le défi à l'autorité est une donnée à prendre en compte dans les relations verticales avec la hiérarchie militaire des deux côtés de la ligne du front. La menace de voir une permission suspendue, retardée ou supprimée, est un puissant vecteur de retour au calme pour les soldats. Tantôt, c'est la promesse de jours nombreux à la maison ; tantôt, c'est la menace de voir ces bonus retirés en cas d'incartades trop violentes. Pourtant, en dépit de cette dissuasion instrumentalisée, les fougades sont fréquentes.

Les hommes craignent que leurs épouses esseulées ne cèdent à la tentation et finissent par coucher avec les prisonniers de guerre. La tension est telle que certains préfèrent désertier,

¹⁰⁴⁵ François Rucho, *François Rucho, op.cit.*, p. 8.

¹⁰⁴⁶ BHStA/IV, MG/RD6/Josef Bauer et Max Herz.

comme Heinrich Munzer, un sous-officier munichois, qui choisit de repartir en Allemagne début septembre 1916.¹⁰⁴⁷

Un officier demande à Xavier Christl, fantassin de la 6^e compagnie, d'écraser la cigarette qu'il fume pendant l'appel. Le soldat répond qu'il n'a qu'à « aller se faire voir ». ¹⁰⁴⁸

Un sous-officier de la 8^e compagnie ordonne à un soldat, qui faisait mine de s'arrêter, de poursuivre l'exercice. Le fantassin rétorque aussitôt, cinglant : « Va te faire foutre. Tu peux porter mon barda si tu veux. » ¹⁰⁴⁹

Ces comptes-rendus expriment malaise, insatisfaction, voire refus.

2 - Le refus

Cette inacceptation de la condition militaire, telle qu'elle se présente aux yeux des soldats en guerre, prend force, au départ probablement, avec les problèmes météorologiques épouvantables rencontrés sur ces portions du front occidental. Les hommes de l'arrière grognent et grondent. Les Indiens, certes, on le comprend aisément, sont confrontés à des températures, des pluviométries et des aléas qui n'ont rien à voir avec la plaine du Gange ou les contreforts de l'Himalaya. Ce n'est pas seulement le décalage de froid ou d'humidité qui dérange, mais bien le fait qu'il faut affronter ces changements sans avoir les vêtements adaptés ou les contacts amicaux qui permettent de patienter avec les rigueurs du temps.

Pauvre hindous, ils supportaient mal notre climat. Ils prenaient froid, dans les tranchées comme dans les granges des cantonnements. L'un d'eux, qui m'avait témoigné quelque affection, venait, le soir, frapper à notre fenêtre. Nous hésitions à lui ouvrir. « Maman », disait-il en s'adressant à ma grand-mère. « Moi, maman, avoir beaucoup froid ! » Et il toussait manifestement pour appuyer ses dires. Ma mère finissait par lui ouvrir. Il entrait dans la cuisine, demeurait silencieux, près de la cheminée, debout dans sa grande tunique boutonnée sur l'épaule et descendant jusqu'aux genoux. ¹⁰⁵⁰

Par la similitude des situations de proximité des hommes installés sur le même sol, ennoyés par la même eau, et brisés par le même froid perçant ou la même chaleur lourde, ce sont des épreuves identiques qui perturbent autant les soldats des deux arrières des troupes en présence, distants au maximum de quelques kilomètres. Alliés et Bavarois encourent semblables dangers, subissent pareilles épreuves météorologiques et redoutent analogues blessures. Dans les deux camps, sans que les hommes le sachent vraiment, une appréhension sourde s'installe, se transformant peu à peu, face aux armées d'en face qui piétinent aussi dans la boue depuis des jours et des jours, voire des semaines et des mois, en un climat de refus plus ou moins tolérant, plus ou moins toléré.

Sous l'effet des pluies et des bombardements continus, les parois des tranchées et les accès aux abris ne cessaient de s'effondrer, menaçant à chaque fois d'ensevelir sous la boue les soldats en faction. La nuit, des colonies de rats énormes se faufilaient entre les corps des hommes endormis ou se repaissaient des cadavres. La boue, omniprésente, rendait les mouvements difficiles. Une chute brutale de température qui gela les innombrables accidents de terrain n'arrangea rien. Il arriva même que des hommes soient

¹⁰⁴⁷ Alois Schnelldorfer, Lettre à ses parents, 5 avril 1916.

¹⁰⁴⁸ BHStA/IV, MG/RD6/Xavier Christl.

¹⁰⁴⁹ BHStA/IV, MG/RD6/Alois Baumgartner.

¹⁰⁵⁰ *Le Flambeau*, témoignage de Paul Raoult, 16 octobre 1915.

blessés par des éclats de boue gelée, dure comme du granite, projetés par la déflagration des obus.¹⁰⁵¹

L'atmosphère peut devenir électrique entre les hommes de l'arrière ce qui amène des relations difficiles. Ces incidents relationnels peuvent se trouver majorés quand les intempéries se surajoutent à ce climat conflictuel. De plus, les micro-événements sont amplifiés par l'action de sape de l'adversaire qui distille, au juste moment, l'information qui réduit tout espoir d'en finir vite – tel pays, la Roumanie, vient gonfler les effectifs des armées ennemies ; voilà la fin de la guerre bien retardée encore ! Chacune des troupes, ennemie par rapport à l'autre, fait son possible pour démoraliser les soldats du camp opposé.

Fin août 1916, la Roumanie rejoignit le camp allié. Les troupes britanniques, positionnées face au régiment List, en informèrent leurs adversaires en envoyant dans les tranchées allemandes une grenade à blanc accompagnée d'un communiqué d'information.¹⁰⁵²

Il est bien des moments où le sentiment, nécessaire, de cohésion collective est si dégradé que ses corollaires, morosité et nervosité, se renforcent l'une l'autre, altèrent l'impulsion d'aller de l'avant, et traduisent un moral précaire. Les frères Verly, dans leurs courriers, montrent aussi des périodes toniques hautes et euphorisantes qui, tout à coup, s'arrêtent et s'orientent vers des creux dévitalisés, des sortes d'étiage du dynamisme où les seuls besoins audibles et exprimés sont d'avoir la paix dans la chambrée, de n'en plus pouvoir pour les corvées du jour, et d'avoir un minimum de calme pendant les repas en commun. Ainsi, les relations avec les autres soldats et avec les supérieurs ont à voir avec la météorologie pluvieuse, les colis trop peu volumineux et les permissions qui tardent.

Heureusement que l'on nous laisse tranquille aujourd'hui pour nous reposer un peu du voyage. Je dois vous dire que les provisions que vous nous avez envoyées au 2^d colis nous ont été bien utiles en cours de route et nous ont empêchés d'avoir faim. Nous avons touché, pour 48 h de voyage, une boîte de singe et la ration réglementaire de pain. Jugez si avec cela nous pouvons satisfaire nos appétits. Une boîte de singe est mangée en un repas. Et partout il en est de même. La patronne de notre cantonnement, qui a deux garçons au front, me disait ce matin que ses enfants lui écrivaient qu'ils mouraient presque de faim, et cependant ils sont à V..., dans un poste très périlleux.¹⁰⁵³

Ici, en ce moment, ça ne va pas trop bien pour la nourriture. On nous diminue encore la ration de pain. Tout le monde en est réduit à en acheter. C'est la misère, quoi ! Les morceaux de viande font pitié à voir, les pommes de terre sont rares. Si seulement ces difficultés de ravitaillement nous amenaient la fin de la guerre mais comme cela c'est toujours pareil.¹⁰⁵⁴

Le rationnement de la nourriture est un élément supplémentaire du malaise-refus des soldats des deux camps. Il est en effet nécessaire de pouvoir « satisfaire nos appétits », et ce n'est pas le cas : « une boîte de singe est mangée en un repas » et elle est censée faire tenir le militaire en marche entre deux bivouacs durant vingt-quatre heures. Ce constat se renouvelle tout au long des deux années 1916 et 1917 dans les échanges de lettres des artilleurs Verly préposés à l'entretien des chevaux. La redondance des formules insatisfaites est parlante en seulement deux courts extraits : « avoir faim », « ça ne va pas

¹⁰⁵¹ BHStA/IV, RIB 12/Bd. 17,2, « Verteidigungsplan », février 1917.

¹⁰⁵² BHStA/IV, RIB 17/Bd. 1/journal, 26 août 1916.

¹⁰⁵³ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 262. (Henri à ses parents, le 11 juin 1916)

¹⁰⁵⁴ *Ibid.*, p. 442. (Félicien à son frère Louis, le 1^{er} avril 1917)

trop bien pour la nourriture », « c'est la misère », « difficultés de ravitaillement ». Les deux frères donnent des détails concrets : « on diminue encore la ration de pain », « les morceaux de viande font pitié à voir », « les pommes de terre sont rares ». Et, en discutant avec des civils de rencontre, ils savent que leur indigence n'est pas liée à leur régiment uniquement mais qu'elle est bien le lot de tous les soldats, même ceux du front : « ses enfants (...) mouraient presque de faim. » Sans les colis familiaux, la survie alimentaire est difficile.

Je pense avoir une convalescence. J'en profiterai pour accourir jusqu'à Brive afin de t'aider à chasser le cafard qui semble te dominer en ce moment. Chasse-moi donc cette mélancolie qui fait tout trouver détestable et habitues-toi au métier. Tu n'auras pas à craindre les brimades des anciens puisque vous êtes tous de la classe 18 ensemble. Il t'arrivera certes d'être ennuyé par le service ou par des gradés peu gentils, surtout si tu fais le peloton, chose que je t'engage à faire. Eh bien ! ne te décourage pas ; laisse-toi eng... par les gradés, le silence est la plus belle défense que l'on peut opposer.¹⁰⁵⁵ Les officiers nous embêtent ; du matin au soir, ils sont sur notre dos pour nous emmerder. Ils ne savent pas quoi inventer pour nous faire faire du service ; mais ce ne sera pas le moyen de nous avoir, et de nous faire faire le service. Si ça continue, on finira par aboutir à une révolution des troupes françaises, je pense.¹⁰⁵⁶

Tracasseries et restrictions ne suffisent pas ; voilà aussi les vexations de toutes sortes, les brimades, les gradés « peu gentils », les embêtements, les officiers qui sont « sur notre dos ». « Le silence est la plus belle défense que l'on peut opposer » : telle est la conclusion que propose Henri Verly. Se taire. Se taire pour endurer et durer. Pour les frères Verly, le refus de la guerre, toujours sous-entendu, jamais exprimé ouvertement, prend cependant durant l'année mi-1916 mi-1917 des allures de crescendo. Le vocabulaire utilisé marque cette montée : 1) qu'on nous laisse tranquille ! (11 juin 1916), 2) ça ne va trop bien (1^{er} avril 1917), 3) le cafard qui te domine en ce moment (25 avril 1917), 4) emmerder, aboutir à une révolution (23 mai 1917). C'est à cette date de la fin mai 1917 que l'idée (« je pense ») d'un soulèvement des hommes est à son comble dans les lettres étudiées.

Cette forte montée contestataire, enregistrée et vécue par Henri, Félicien et Léon Verly se double de l'idée que, chez eux – sans doute pour d'autres en a-t-il été autrement -, la présence dans l'armée n'a rien de patriotique : la France n'est pas citée, ni non plus le mot patrie. L'uniforme n'est pas non plus une cause de fierté ; Henri parle de l'habit de son frère en employant l'expression de « défroques militaires¹⁰⁵⁷ » ; même s'il peut s'agir d'humour, c'est exprimer là un détachement singulier envers l'armée du pays que l'on sert. Il y a donc un entre-deux, une protestation dans la tête associée une rectitude de comportement envers le commandement. Ni assentiment : l'esprit ne peut y souscrire. Ni opposition radicale : l'essentiel est de se préserver. « Tu me demandes si je suis heureux ! Heureux, c'est trop dire. Car on ne peut pas l'être tant que l'on possède la livrée militaire. Mais, à vrai dire, je ne suis pas malheureux. »¹⁰⁵⁸ Ainsi, au milieu de 1917, la guerre est de plus en plus subie voire refusée, mais les hommes, par le biais des témoignages Verly, continuent. Continuent quoi ?

La protestation absente est sans doute la meilleure clé de compréhension de ces hommes des secondes et troisièmes lignes. Certes, les soldats voient les failles des diverses organisations dans lesquelles ils sont impliqués, mais l'essentiel est de ne rien en dire. « Je n'ai pas le cafard, sois en sûr. Le cafard, c'est une chose que je ne connais plus depuis que

¹⁰⁵⁵ *Ibid.*, p. 456. (Henri à son frère Léon, le 25 avril 1917)

¹⁰⁵⁶ *Ibid.*, p. 484. (Félicien à son frère Louis, le 23 mai 1917)

¹⁰⁵⁷ *Ibid.*, p. 457. (Henri à son frère Léon, le 25 avril 1917)

¹⁰⁵⁸ *Ibid.*

je suis blasé dans la vie militaire. On devient très philosophe à la longue, et on ne s'en porte pas plus mal, au contraire. Je t'engage à faire comme moi, tu verras que tu t'en trouveras bien. »¹⁰⁵⁹ L'invitation est de se blaser de la vie militaire. Tout entendre, tout observer, ne rien amplifier, surtout ne pas manifester.

3 - L'endurcissement

L'acceptation tacite permet de se couper de toute violence déstabilisante. La première, la violence des combats, celle éprouvée par les hommes affectés aux premières lignes, est largement inconnue des soldats de l'arrière : soit ils n'ont vu l'ennemi que de loin, ils n'ont pas encore pris part aux percées, ils ne le souhaitent aucunement ; soit ils ont eu leur part du feu extrême, et ils s'emmurent dans l'endurcissement afin d'oublier ; dans tous les cas, les soldats sont dans l'autoprotection. La seconde, la violence des comportements, peut être évitée par une attitude de retrait dans un cocon d'amis choisis qui protègent de toute intrusion dérangeante : « Fais-toi de bons camarades. Surtout, évite les piliers de bistro et tu te rendras compte que l'on arrive à se faire au régiment un petit milieu où l'on est comme dans une seconde famille. » Ce chacun pour soi, où le soldat vise la création de l'enveloppe protectrice des camarades de chambrée, permet la sauvegarde. Faut-il y voir, selon Frédéric Rousseau¹⁰⁶⁰, une forme de déshumanisation, de retour à un stade antérieur de civilisation où les instincts primaires sont des valeurs réactivées ? Il semble bien qu'il y a en effet des instants de régression primitive dans un noyau primaire d'entente minimale ; mais le commandement, la vie collective, les lois militaires obligent aussi tous les soldats à avoir un comportement humanisé, une sociabilité acceptée dans le cadre du régiment et de ses règles.

L'accoutumance, pas toujours réalisée, mais facilitée par le règlement, est une réalité. Yvor Gurney, lorsqu'il est cantonné dans les villages moins touchés de l'arrière de l'Alloeu, peut aussi, l'espace de quelques instants, se sentir apprivoisé et vanter le calme des bourgades de son repos. Les Allemands cantonnés à l'arrière, dans le secteur allant de Salomé à Santes, évoquent les plaisirs de la vie à Lille lorsqu'ils sont en permission et qu'ils empruntent les transports en commun pour s'y rendre.¹⁰⁶¹ On peut donc dire que les « compensations »¹⁰⁶² à la dureté des conditions de vie fonctionnent. La nourriture améliorée, les relations avec la famille, les permissions qui sont accordées un peu plus largement après les événements mutins de 1917, la camaraderie sont des éléments marquants de cet endurcissement.

Mais il en est un autre, peu rapporté, c'est l'indifférence aux souffrances d'autrui, l'ennemi, mais aussi le compagnon et le voisin. Le danger éprouvé, vécu par les hommes du premier front, doit être vite et quasiment évacué de la tête : les soldats de l'arrière en parlent comme d'une péripétie qui leur est étrangère. Alors que, dans le même moment des individus meurent sous les coups de butoir de l'adversaire, les hommes discourent avec détachement, voire soulagement, de ces obus qui éclatent et qui ne les concernent pas, même si les tirs allongés des canons de longue portée peuvent les atteindre tous – et les atteignent. Ils voient les obus passer. Ils entendent un vacarme épouvantable. La terre tremble. De temps à autre, un projectile tombe tout près. Pas sur eux. Alors, curieusement, l'endurcissement est tel que « personne n'en souffre » :

¹⁰⁵⁹ *Ibid.*

¹⁰⁶⁰ Frédéric Rousseau, « Vivre et mourir au front », *L'Histoire*, n° 249, décembre 2000.

¹⁰⁶¹ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, *op. cit.*

¹⁰⁶² Jacques Frémaux, *Les peuples en guerre, 1911-1946*, *op. cit.*, p. 89.

Avant hier soir, durant ma présence aux pièces, attendant le déchargement du ravitaillement, j'ai assisté au vacarme d'artillerie. De tous côtés, à droite, à gauche, en avant, derrière nous, des pièces crachent avec un vacarme assourdissant. La terre en est toute secouée. Des éclairs, produits par le départ de l'obus de la bouche du canon, illuminent le ciel. Des obus passent en sifflant au-dessus de nos têtes. De temps à autre, un obus boche tombe à peu de distance de nous, mais ils tombent dans les champs. Personne n'en souffre. Jamais, jamais, je n'avais assisté à pareille séance. Si on n'arrive pas à faire du bon travail avec un tel bombardement, je n'y comprends rien. Rien ne doit pouvoir résister à de tels obus.¹⁰⁶³

Protestation absente, accoutumance, détachement, indifférence, tous ces mots sont les variations utilisées par les soldats du front et des lignes arrière pour dire leur endurcissement, qui est un moyen d'éviter la montée des émotions. La guerre émousse les sentiments ordinaires. Elle transfigure la réalité en donnant du poids aux détails infimes qui créent le plaisir et minimisent les seuils de violence largement. Finalement, les exigences de la discipline sur un temps aussi long de mobilisation des esprits et des hommes, exercent un pouvoir anesthésique. De l'intégration à l'endurcissement en passant par des formes de refus quand il était possible de l'exprimer, il est certain que ces hommes-là, « les soldats » selon François Cochet, ont tenu. Qu'en est-il des militaires éloignés du front ?

III. Les hommes loin du feu

Le monde du feu a été vu en premier ; c'est là que se situe l'essentiel des décès et il faut se focaliser sur cette catégorie d'hommes qui, lorsqu'ils étaient en première ligne, ont été les plus éprouvés en termes de morts, de problèmes physiques et de bouleversement des représentations mentales. On y rencontre le paroxysme des troubles. Le regard, en second, s'est porté sur les soldats des lignes arrière ; il a montré que les mobilisés qui ont effectué, pendant un temps, cette guerre-là sont également très touchés, ébranlés, modifiés parce que la longueur du conflit les a obligés, eux aussi, à obéir, à résister, tout au moins à sombrement se résigner. Alors, terminant le gradient de l'éloignement du front, on se demandera à présent, dans le cadre des militaires du canton de La Bassée, si la troisième catégorie, celle des « militaires » (François Cochet) loin du feu, fait figure de monde à part, voire de monde épargné.

Ces hommes loin du feu, placés momentanément à l'extérieur des lignes, forment un ensemble disparate formé de trois groupes que l'on identifiera comme suit : les militaires occupés aux tâches de service ; les soldats au repos ; les « sortis de la mêlée¹⁰⁶⁴ ». On distinguera donc, en premier, les mobilisés qui travaillent à des tâches de communication, de logistique, d'écriture, d'administration, d'industrie et d'agriculture. Ils ne connaissent pas, ou peu, ou plus, la dure proximité des théâtres d'opérations. Ils sont chargés des activités complémentaires au front, nécessaires à son organisation et à son approvisionnement. La seconde catégorie comprend les combattants des premières lignes qui, après les jours intenses des ordres de percée, partent loin à l'arrière pour se reposer ; le comportement de ces hommes, qui sont promis à repartir sur des offensives au plus près de

¹⁰⁶³ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, op. cit.*, p. 270. (Henri à Yvonne, le 27 juin 1916)

¹⁰⁶⁴ François Cochet et Rémy Porte (dir), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. XIX.

l'ennemi, sera observé durant ce temps de recul et de ressourcement. Le dernier groupe, enfin, est formé des militaires sous l'uniforme que l'on qualifie de « sortis de la mêlée » ; ce sont les blessés, les ouvriers affectés spéciaux, les prisonniers. On voit bien que le monisme doit être exclu si l'on veut comprendre les conduites des soldats de la Grande Guerre, même de ceux qui sont loin du feu pour un temps variable : les expériences sont diverses.

1) Les troisièmes lignes, d'abord

Félicien Verly, après avoir servi en secondes lignes sur le front d'Alsace puis de la Somme, se voit « récompensé » par deux attributions qui ont l'avantage de le fixer pendant un moment loin du feu. Il est, pour un temps, épargné.

1 - « Qu'on soit tranquille ! » (le point de vue d'un militaire français, fin 1916)

Fin novembre 1916, la lassitude est installée. Comme le note l'artilleur Verly, « ce qu'il y a de bon, c'est que je ne crains pas les obus ici » :

C'est au milieu des champs, sous une bâche, que je vous écris ces quelques lignes. Il n'y fait pas gai car il fait ici un vent rude, et il n'y fait pas chaud. Ce qu'il y a de bon, c'est que je ne crains pas les obus ici, à moins qu'un avion ne vienne nous bombarder.

Je suis de garde auprès d'un avion qui a eu la mauvaise idée de venir atterrir ici ; vite, qu'il fiche le camp ! Qu'on soit tranquille !

Hier, le lieutenant m'a appris, à ma grande satisfaction, que j'étais nommé brigadier. Alors, voilà que j'ai deux galons sur le bras. Vous voyez que j'ai encore assez de chance depuis un moment. Il y en a d'autres qui ont fait leurs deux pelotons et qui ne sont pas nommés. Certes, je ne m'attendais pas à cette averse-là en rentrant de perm.

Mes hommes sont gentils avec moi. Je ferai mon possible pour qu'ils n'aient pas à se plaindre de moi.

J'ai dû les arroser un peu, ces pauvres galons, surtout qu'ici il y a de la bière. Ici, elle est un peu chère, à douze sous la bouteille.

Quand vous me reverrez, ce sera donc avec des galons.¹⁰⁶⁵

En premier, Félicien Verly est employé à des tâches de surveillance qui ne sont pas d'un confort absolu ; ici, on le voit « au milieu des champs, sous une bâche, de garde auprès d'un avion ». Le positif, « c'est que je ne crains pas les obus ici ». Deuxièmement, il est nommé brigadier ; les deux galons sur le bras rendent visible, pour lui et pour ses hommes, l'implication hiérarchique nouvelle qui est la sienne. Il se sent favorisé d'avoir des militaires à commander ; ses relations « gentilles » sont faites de réciprocité avec les soldats qui sont de son ressort : « Je ferai mon possible pour qu'ils n'aient pas à se plaindre de moi ». Félicien n'a pas sollicité cette dignité, mais l'avoir obtenue le satisfait grandement. En fait, cette nomination, dans son esprit, consolide sa place dans la guerre, l'affermir dans l'estime qu'il peut avoir de lui-même, et le situe clairement dans une hiérarchie à laquelle, désormais, il est associé. C'est son « bâton de maréchal » après un an de mobilisation sur le terrain. La situation fait, d'une part, sa fierté et il est heureux d'en informer ses parents ; il est maintenu loin du feu, d'autre part.

¹⁰⁶⁵ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 361. (Félicien à ses parents, le 9 novembre 1916)

2 - « Les délices de l'été flamand » (le point de vue d'un militaire allemand, fin juillet 1915)

Les Allemands du front occidental apprécient aussi les périodes où ils sont sur les troisièmes lignes. Les villages de l'est du canton de La Bassée, où les hommes sont éloignés du front d'une dizaine de kilomètres, réjouissent les soldats après que « le sang de tant de militaires du 16^e RIR a été versé en 1914-15¹⁰⁶⁶ ». Anton von Tubeuf, l'historien officiel régimentaire du 16^e RIR, rapporte que le régiment List prend ses quartiers d'été dans deux villages flamands où il reste jusqu'à la fin de juillet 1915. « Une fête est organisée pour la troupe, avec bière à volonté, concours de lancer de grenades, course à pied, relais, course en sac et lutte. Il est même question des délices de l'été flamand.¹⁰⁶⁷ » On voit aussi que les soldats bavarois sont bienveillants envers les populations locales, ce qui déplaît au commandement qui veut une « radicalisation de la guerre par une exploitation systématique des populations civiles et des ressources des territoires conquis.¹⁰⁶⁸ » Mais comment profiter de ces villages à l'abri si l'attitude envers les habitants est celle d'un durcissement des comportements ? Au contraire, les hommes ont tendance à se montrer conciliants.

Plusieurs éléments évoquent ces contacts positifs. L'étude du choix des lectures d'abord. Les livres, qui sont empruntés dans les coopératives de lecture ou achetés dans la librairie allemande de Fournes ou bien encore auprès de celles de Lille, sont essentiellement des romans d'amour. Les envies des militaires des régiments du canton passent par des histoires faciles et des récits agréables de relations frivoles. Les livres théoriques et d'instruction ne sont pas lus. Les envois de cartes postales ensuite. Les choix des Allemands, d'après les supports de correspondances qui nous reviennent aujourd'hui dans les bourses de collectionneurs, sont des vues touristiques du canton. Elles disent l'intégration des Allemands dans leur cadre de vie : leur préférence pour les vues de paysage et les panoramas lors de leurs envois de courrier à leur famille est un signe, probablement, d'assimilation dans leur secteur de vie. Leur comportement lors de l'instruction patriotique, enfin. Il leur est reproché un manque d'allant, ou au moins de la tiédeur.¹⁰⁶⁹ Cette faible motivation dévoile le peu d'attrance des Bavarois pour le conflit. Dans l'ensemble, ce triple constat relatif aux lectures, aux cartes postales et à l'instruction permet d'envisager un certain souhait de concorde avec les autochtones dans les villages de repli. Faut-il y voir un simple instinct de survie en zone étrangère ? Peut-on alléguer un calcul coût-bénéfice où les avantages matériels et psychologiques sont supérieurs quand le contact avec les populations est plus chaleureux que tendu ? On peut aussi envisager que le socle culturel commun européen fait considérer les habitants des régions occupées comme appartenant à des sociétés proches des leurs.

Les troisièmes lignes, assez éloignées des affaires et des combats du front, font figure d'havres de paix. Fournes, par exemple, est une sorte de temple de la consommation qui donne bien des agréments à ce lieu de repos. Pour preuve cette anecdote qui concerne les Bavarois : alors qu'ils étaient encore à Messines, des coursiers sont envoyés à Fournes pour acheter et rapporter le beurre qui manquait dans les cantonnements de Belgique. On trouve aussi à Fournes des magasins destinés aux militaires. On se promène tranquillement

¹⁰⁶⁶ EPF, Franz Pfaffmann à Karl Crämer, 29 juin 1917.

¹⁰⁶⁷ Anton von Tubeuf, « Das Regiment hört auf den Namen Tubeuf », in Fridolin Solleder (dir), *Vier Jahre Westfront : Geschichte des Regiments List RIR 16*, Munich, 1932, p. 282-283.

¹⁰⁶⁸ Alan Kramer, *Dynamic of Destruction : Culture and Mass Killings in the First World War*, Oxford, 2007, p. 68.

¹⁰⁶⁹ Alexander Watson, « Culture and Combat in the Western Front, 1900-1945 », in *Historical Journal*, 51/2, 2008, p. 529-546.

sur les carrés du gazon bien entretenu. On discourt à plusieurs. On s'adonne au dessin, à la peinture, voire à la caricature.¹⁰⁷⁰ Un de ces hommes est Adolf Hitler. Il dira plus tard, dans *Mein Kampf*: « Je discutais fréquemment de cette nécessité de fonder un nouveau parti nationaliste au-dessus des classes, avec mes camarades les plus proches. Et c'est dans cette période que j'ai conçu l'idée de m'investir plus tard dans le travail politique.¹⁰⁷¹ »

Pourtant, bien que ces troisièmes lignes en retrait soient signes de changement, il faut bien imaginer que les conditions sont bien spartiates : « En 1915, nous avons pris nos quartiers dans les bâtiments de la brasserie Le Fèbre, à Fournes, où nous couchions sur des bottes de paille.¹⁰⁷² » Mais, afin de compenser ces tracasseries, l'armée bavaroise fait acheminer, de Munich, des wagons de bière et s'assure que chaque soldat perçoit sa ration quotidienne d'un demi-litre. Une copieuse correspondance entre l'administration militaire et les brasseries munichoises atteste l'intérêt des soldats pour la bière de leur région d'origine. Les uns regrettent qu'elle soit arrivée trop chaude ! Les autres l'auraient souhaitée en fûts plutôt qu'en bouteilles ! Des excès ont été constatés. Un soldat bavarois a été interpellé à Santes pour trouble à l'ordre public après avoir ingurgité six à sept litres de bière et vidé une bouteille de cognac en compagnie de deux frères d'armes.¹⁰⁷³

Un autre des attraits de ces cantonnements en campagne dans le nord de la France, voire en Belgique, est que la ville n'est jamais loin. « Les sorties à Lille étaient encouragées par le commandement de la 6^e DR bavaroise. Alors que le conflit se prolongeait bien au-delà des prévisions initiales, la hiérarchie militaire s'efforçait de maintenir le moral et l'énergie par ces contreparties offertes aux soldats.¹⁰⁷⁴ » Les hommes, depuis Fournes, Herlies ou Illies, se rendent à pied à Haubourdin. De là, ils se hissent sur le tramway qui les mène au centre de Lille. Dès leur descente, ils filent jusqu'au bar le plus proche, ou bien assistent à un spectacle monté par le Deutsches Theater Lille qui avait investi l'Opéra en 1915, ou encore ils flânent à travers la ville.¹⁰⁷⁵ Nombreux sont ceux qui profitent de la grande ville pour passer par les maisons closes qui prospèrent depuis le début de l'occupation allemande.¹⁰⁷⁶ Les Allemands, de plus, paradent avec plaisir en uniforme dans Lille : « Ils se montrent très fiers de leurs tenues.¹⁰⁷⁷ »

3 - « Que le Bon Dieu nous épargne » (le point de vue d'une hôtesse de passage, janvier 1918)

Les hommes de ces espaces militaires à l'arrière du front sont donc, temporairement, dans une sorte de guerre loin de la guerre. Il y a pourtant encore les inconvénients de la guerre : l'inconfort, l'éloignement des proches, la possibilité d'un avion qui survole, le tir isolé, la maladie. Mais les aspects particulièrement positifs sont largement majorés eu égard à ces désagréments : la liberté qui semble retrouvée, la découverte d'une autre vie possible grâce au miroir offert par les images du calme à la campagne et surtout le spectacle mouvant des familles et des civils qui y sont davantage présents. Nouer des contacts. Revivre. Être épargné. Voici une des trois lettres écrites par Yvonne Cousin, à un sous-lieutenant qu'elle a hébergé. La Nordiste, au moment où elle correspond avec le militaire, habite au village de Petitbout, dans l'Aisne. Elle lui manifeste

¹⁰⁷⁰ Werner Maser, *Adolf Hitler : Legende, Mythos, Wirklichkeit*, Munich, 1971, p. 146.

¹⁰⁷¹ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 91.

¹⁰⁷² Lothar Machtan, *The Hidden Hitler*, op. cit.

¹⁰⁷³ BHStA/IV, RD6/Bd.38, Bierabteilungen.

¹⁰⁷⁴ Rupprecht von Bayern, *Mein Kriegstagebuch*, Berlin, 1929, I, p. 415, (15 janvier 1916).

¹⁰⁷⁵ BHStA/IV, RIR 16/Bd.12, I Batl./journal, 23 juin 1916 ; Baumeister, *Kriegstheater*, p. 270-275.

¹⁰⁷⁶ BHStA/IV, MG/RD6/Georg Rutz, Josef Sieglbauer, Johann Altmann.

¹⁰⁷⁷ BHStA/IV, HS/1952, journal d'un médecin français non identifié, 20 et 21 novembre 1914.

son intérêt. Pour Paul Nicolas, c'est le souvenir d'un cantonnement d'arrière-front plus sympathique que d'autres :

Le 2 juillet 1917,

Cher monsieur,

Je vous ai envoyé cette blague (à tabac) comme souvenir, ce n'est pas pour vous en réclamer le prix. Et puis, je l'ai tricotée à mes moments perdus. Donc, comme vous le voyez, vous ne me devez rien du tout.

Je vous mets dans la lettre une médaille qui m'a été donnée par un prêtre-soldat qui était infirmier au 73^e d'Infanterie. Cette médaille n'a pas grande valeur, mais elle est bénie et j'espère qu'elle vous portera bonheur.

Le 29 octobre 1917,

Cher monsieur,

Nous avons vu votre décoration dans le journal ; nous vous félicitons.

Nous venons d'avoir au cantonnement le 43^e d'Infanterie coloniale. Nous avons, comme toujours, la popote des officiers. [...]

Quand vous pourrez venir nous voir, cela nous fera grand plaisir.

Le 16 janvier 1918,

Cher monsieur Paul,

Vos nouvelles m'arrivent toujours bien et, croyez-moi, vos lettres sont bienvenues.

Espérons et souhaitons que le Bon Dieu nous épargne encore cette fois-ci. [...]

Il y a déjà onze mois que nous avons eu le bonheur de vous avoir en cantonnement.

Espérons que vous y reviendrez.

Je souhaite aussi que vos engelures se guérissent bientôt.

Nous vous présentons notre meilleur souvenir.¹⁰⁷⁸

Les cantonnements éloignés du front sont des instants où l'image de l'ennemi¹⁰⁷⁹ n'est plus présente. Il y a même, durant ces périodes de pause, déconstruction de ce syndrome : pas de discours hiérarchiques ni de rappels à l'ordre militaire, pas d'idéologie opposante ni de stratégie antagoniste, pas de faiseurs d'opinions qui entraînent une montée à la fois de l'adrénaline et de la violence interne. L'altérité ultime, ici, ce n'est plus l'autre en tant que soldat, mais l'autre en tant qu'ami(e), personne à l'écoute, complice. Paul Nicolas a rencontré des cantinières charmantes à la popote des officiers de Petitbout. Il a pu profiter de scènes familiales simples, l'une – Yvonne - tricotant, les autres – les parents – lisant le journal. Puis c'est à nouveau le départ, d'autres cantonnements, d'autres espoirs de moments propices à du ressourcement.

2) Les militaires au repos, ensuite

Les armées disposent de villages-haltes loin de leur bordure arrière du front et de mécanismes de repos qui apportent du réconfort.

1 - Les villages-haltes très en retrait des lignes

¹⁰⁷⁸ Yvonne Cousin, « Lettres », *Fragments d'histoires de guerre, 1914-1918, La correspondance entre l'arrière et le front*, Laventie, Ed. L'Alloeu Terre de Batailles 1914-1918, 2007, p. 83-84.

¹⁰⁷⁹ Pierre Conesa, *La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi*, Paris, Robert Laffont, 2011.

Les villages de repos des armées alliées, en face du canton de La Bassée et du front occidental, sont installés dans des zones situées à l'arrière de la Gohelle, dans la Flandre française et dans tout le Pas-de-Calais ; en effet, leurs hommes, pour profiter de leur familles, devraient retraverser la mer aussi ils ne peuvent avoir que peu de permissions pour retourner au domicile familial. L'éloignement des patries d'origine est une autre cause de leur nécessité de repos dans des villages dédiés. Alors, pour trouver ce calme, les nombreux soldats alliés des contingents internationaux arrivés sur le front occidental partent pour quelque temps dans des villages très en retrait des lignes.

Le Corps portugais, par exemple, dispose de territoires de repos qui lui sont spécifiques du côté de Merville, de Saint-Venant, en lisière de la forêt de Nieppe ainsi qu'à Lillers. Les habitants sont impressionnés par l'importance des animaux qui sont utilisés pour la traction des obusiers, des chariots de caisses de munitions et des cuisines roulantes. Les enfants des écoles remarquent avec intérêt l'uniforme « gris fer » des soldats ainsi que les deux tambours qui rythment leur avancée. Ils sont stupéfaits de découvrir que l'attelage du train supplémentaire est constitué de mulets avec des colliers sans timon et seulement une chaîne pour tirer les tombereaux. Certes, les Portugais sont vus comme disposant d'un équipage bien primitif eu égard aux autres corps militaires internationaux stationnés dans ces espaces de repos, mais les populations constatent surtout que les rapports avec ces troupes sont chaleureux et spontanés. Les militaires y disposent de loisirs bien à eux : un orchestre reprend des airs du pays et la solidarité du groupe armé s'affirme dans des chants qui réactivent l'amour du sol natal.¹⁰⁸⁰

Les Français ont des centres de repos disséminés dans toutes les régions non occupées, spécialement au sud de la Loire. Henri Verly, à un moment de l'année 1917, est, par exemple, en repos à Limoges. En « convalo », comme il dit. « Le travail que je fais n'est pas du tout pénible. Je livre des marchandises avec le patron et fais des expéditions à la gare. Forcément, je mange au restaurant. Cela change avec la croûte au régiment. Ma convalo expire le 11, c'est à dire vendredi. J'espère qu'à cette date mon dossier sera enfin prêt et qu'il me sera possible de passer rapidement devant les Commissions définitives.¹⁰⁸¹ » Henri espère que sa blessure va lui permettre d'obtenir l'arrêt de sa mobilisation militaire ; il voudrait que sa convalescence et son repos soient pour lui les derniers de la guerre. Parfois, les moments de répit s'effectuent plus au nord, comme ce séjour de Félicien « aux alentours de Provins » au milieu de l'année 1917 : « De mon côté, les lettres sont rares, je l'avoue. Je n'ai plus beaucoup le goût d'écrire depuis quelques temps. Enfin, ne vous inquiétez pas, nous sommes toujours au repos dans un petit village près de la Seine. Il n'y a ni épicerie, ni débit de boissons ; bref, c'est un vrai désert. Hier, nous avons eu un accident à déplorer : un des hommes de chez nous s'est noyé en nageant dans la Seine. Nous sommes assez tranquilles pour l'instant. Ne vous inquiétez pas sur mon sort.¹⁰⁸² » Les zones de repos et les modalités du repos diffèrent donc beaucoup : des villages ou des villes ; de l'inactivité ou un travail ; le restaurant ou la cantine d'un régiment en campagne sans aucune possibilité d'acheter un appoint ; les contacts locaux avec les civils ou l'ennui entre les hommes.

2 - Les permissions spéciales de convalescence à domicile

Le repos peut aussi avoir lieu à son propre domicile : les convalescences donnent alors lieu à des permissions spéciales. Une évacuée d'Illies, Rosa Dhennin, arrivée à

¹⁰⁸⁰ « Le Corps portugais, 1917-1918 », Causerie de l'ATB 14-18, La Gorgue, 13 novembre 2012.

¹⁰⁸¹ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 462. (Henri à ses parents, le 6 mai 1917)

¹⁰⁸² *Ibid.*, p. 486. (Félicien à sa sœur Yvonne)

Gaillon dans l'Eure où elle demeure maintenant depuis deux ans, parle de son frère Henri, convalescent, arrivé « chez lui » en permission en octobre 1917 :

J'ai attendu l'arrivée de mon frère, qui a eu lieu il y a quelques jours. Il est en bonne santé, sa blessure est guérie. Une cicatrice, seule, en indique la place. Et cela n'est rien.

Les six semaines qu'il vient de passer à l'hôpital lui ont valu quelque temps de repos, à l'abri.

Donc, en ce moment, il est parmi nous, et je n'ai pas besoin de te dire que le temps passe trop vite à notre gré, car tu comprends la joie que l'on éprouve de se retrouver ainsi quelques jours avec ceux qui nous sont chers. Mais, malheureusement, après ces beaux jours passés en famille, ce sera encore de nouveau la séparation qui est toujours pénible.¹⁰⁸³

Ce type de repos à domicile concerne les blessés assez légers, retirés des lignes pour soins à l'hôpital militaire, et qui, en voie de guérison, ou rétablis, passent un moment auprès des leurs. Les situations de ces hommes sont très nombreuses et variées, depuis le retrait pur et simple du front jusqu'au retour sur les lignes après un bandage rudimentaire. Toujours est-il que cette condition de militaire au repos à domicile est plus ou moins temporaire et dépend de l'acquiescement des gradés qui accordent le bon pour partir. Elle semble intéressante à vivre pour ceux qui sont à la fois assez handicapés afin de ne plus subir la routine habituelle de leur régiment et pas trop atteints pour profiter pleinement du répit qu'offrent les journées hors de l'atteinte des tirs ennemis. Il apparaît évident que les journées gagnées sur la guerre sont autant de moments heureux extorqués à la machine industrielle du front.

Mon frère est devenu malade lors de sa permission, il y a sept semaines. Et comme il ne lui était pas possible de rejoindre son régiment, il est allé à l'hôpital à Vernon, où il a été soigné six semaines pour de l'entérite. Nous avons la facilité d'aller le voir deux fois la semaine car ce n'est pas éloigné de chez nous. Nous avons été heureux de le voir passer quelques temps là, à l'abri, d'autant plus que, dès son entrée à l'hôpital, sa santé s'est améliorée de jour en jour. Il en est sorti la semaine dernière. Et, après avoir passé quatre jours avec nous, il vient de repartir.¹⁰⁸⁴

3 - L'hôpital-refuge

Le même comportement s'observe chez les Verly : « En attendant, reste à l'hôpital le plus longtemps possible. Ce matin, j'ai vu le Lieutenant de Montleber. Il m'a causé de toi. Et il m'a dit que tu avais raison de rester à l'hôpital le plus longtemps possible.¹⁰⁸⁵ » La déprise du tonus, constatée ici aussi bien chez les soldats que chez le gradé qui sert d'interlocuteur, est un phénomène qui devient flagrant dès le second semestre de 1916, tournant de la guerre dans la perte de confiance des hommes d'après l'observation des courriers échangés. Ceux que les officiers dirigent lors des offensives meurtrières comme celle du désastre de Fromelles des 19 et 20 juillet 1916, qu'ils soient du camp allié ou du bord allemand, sont mécontents du fait qu'on les entretient dans un état voulu d'ignorance ; les commandements, systématiquement, les maintiennent sans informations sur les attendus des opérations ; les résultats des tentatives de percées sont également non communiqués. Ce besoin, insatisfait, de rendre intelligible leur action

¹⁰⁸³ Rosa Dhennin, *Lettres, op. cit.*, (07-10-1917)

¹⁰⁸⁴ Rosa Dhennin, *Lettres, op. cit.*, (18-11-1917)

¹⁰⁸⁵ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, op. cit.*, p. 359. (Félicien à Henri, le 07 novembre 1916)

personnelle contribue à donner aux soldats le sentiment d'être ignorés par des chefs qui cachent la vérité. Pourquoi s'investir ? L'hôpital-refuge devient le lieu de la rencontre des hommes de divers horizons qui parlent, qui racontent, qui épiloguent sur les événements. Y rester « le plus longtemps possible », comme l'écrit Félicien Verly, est un nouveau sport qui montre que les patients refusent la culture du troupeau¹⁰⁸⁶ vers laquelle on veut les orienter. De simple abri temporaire où les hommes peuvent souffler avant de repartir, l'hôpital devient un vrai espace de santé pour réparer le corps et redynamiser l'esprit. Le soldat peut alors retrouver ses camarades du champ de bataille où la masculinisation guerrière l'emportera à nouveau.

Si l'hôpital est une source de bien-être, c'est qu'il est une sorte de permission, une vision écourtée mais bien réelle de ce qui se passe à l'arrière, bienfaisante aussi car hors du cadre familial. L'infirmière, et l'infirmier également, incarnent la douceur maternelle. La présence de ces auxiliaires de la Croix Rouge alimente, en partie, les envies des soldats de se rendre à l'hôpital, d'y rester, de s'y détendre, d'y trouver du repos. Certes tout le personnel médical soulage le blessé et reconforte le malade, mais surtout les hommes mobilisés trouvent en l'infirmier(ère) penché(e) sur son chevet une image reconfortante et protectrice, inversant les valeurs d'avant¹⁰⁸⁷ : hier, l'homme, super héros, était le *deus ex machina* qui apportait le secours ; aujourd'hui, l'homme est blessé et il lui faut d'autres super héros afin qu'il soit secouru. Parmi les personnes qui laissent entrevoir un peu de bien-être aux militaires un temps invalides, il y a aussi des visiteuses. Henri Ghestin en a rencontré une pendant un séjour hospitalier à Paris : « Depuis une quinzaine de jours, Henri Ghestin est aussi parmi nous. Il est lui aussi en excellente santé. Et je crois que je t'ai dit qu'il était à Arpajon, près de Paris, chez une baronne qui l'a soigné lors de son séjour à l'hôpital pour la blessure qu'il a reçue dès le début de la guerre.¹⁰⁸⁸ »

Ainsi le séjour à l'hôpital est-il, en plus de l'espoir de la guérison, la promesse d'entrevues peu banales : Henri Ghestin, on vient de le voir, fait la rencontre d'une baronne visiteuse de malades ; et, se liant de sympathie avec Henri, la baronne lui propose de le prendre à son service dans sa propriété d'Arpajon, près de Paris. La situation semble convenir à tout le monde. A Henri qui reprend doucement des activités extérieures tout en continuant à recevoir des soins aux frais de sa bienfaitrice. A Rosa, sa fiancée, à sa sœur et à sa famille qui se félicitent qu'Henri soit guéri et éloigné des premières lignes du front. A la baronne qui se donne une posture patriotique et charitable en prenant sous sa coupe un soldat blessé qui peu à peu récupère sa santé. Ce contrat à l'amiable entre Henri, jeune cultivateur d'Illies, et une châtelaine de la périphérie parisienne fait partie des processus sociaux qui ont ouvert les univers mentaux durant la Grande Guerre. François Rucho, lui aussi, a eu à rencontrer de jeunes demoiselles d'un autre monde que le sien, les filles des généraux en activité. Et il se rappelle, soixante années après, des infirmières d'Orléans qui l'ont soigné : « Mon état a nécessité beaucoup d'opérations et de soins donnés par de jeunes infirmières bénévoles, filles de généraux en activité, mesdemoiselles de Courson, de Saxe et Spinglart. Je me souviens encore très bien de leur physique sympathique.¹⁰⁸⁹ »

Cette seconde catégorie de soldats - militaires dans des villages de l'arrière, permissionnaires en famille, ou patients dans les hôpitaux-refuge - a la particularité de se trouver au repos temporairement et ensuite de devoir repartir dans le monde des lignes du front. La troisième catégorie comprendra les sortis de la mêlée. Leur situation est plus complexe.

¹⁰⁸⁶ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, op. cit., p. 17, 18, 20, 21.

¹⁰⁸⁷ *Ibid.*, p. 246, 251, 252.

¹⁰⁸⁸ Rosa Dhennin, *Lettres*, op. cit., (07-10-1917)

¹⁰⁸⁹ François Rucho, *François Rucho*, op.cit., p. 14.

3) Les sortis de la mêlée, troisième catégorie

Blessés lourds, affectés spéciaux et prisonniers sont, pour un moment de la guerre, des sortis de la mêlée.

1 - Les blessés lourds

Les militaires français blessés gravement, ou les soldats très malades, sont souvent placés en traitement puis en convalescence dans les hôpitaux de la périphérie parisienne. Pour ces hommes qui ont pu connaître depuis le début de la guerre la capitale seulement comme halte du train vers les lieux de cantonnement, il est certain, que disposer de temps pendant leur guérison et être à proximité de la ville-phare, exerce une force attractive prodigieuse. Paris est ainsi, comme les bourgades du Nord vues par les Allemands, assimilé à un temple de la consommation : « Dimanche prochain, je vais voir Paul Hengbart à Villejuif. Dans cette dernière ville, chaque dimanche, il y a un marché absolument identique à la 'Braderie de Lille'. J'y ai vu, le dimanche où je suis allé la dernière fois à Paris, des chaussures d'occasion presque neuves à des prix dérisoires.¹⁰⁹⁰ » Henri, hospitalisé à l'Hôpital mixte de Meulan, prend plaisir à passer ses dimanches à flâner dans les endroits célèbres : « Dimanche dernier, je suis retourné à Paris. J'ai grimpé au Sacré-Cœur que j'ai visité à l'heure des vêpres. Je n'ai pas pu découvrir le tout Paris car le temps était brumeux. J'ai été émerveillé par le Sacré-Cœur. Je ne me rappelle plus combien il y a de marches pour y arriver. Après cela, j'ai roulé un peu partout sur les beaux boulevards.¹⁰⁹¹ » Mais la ville est grande et la curiosité insatiable :

J'ai été heureux de passer une bonne journée à Paris. Cela m'a permis de visiter en détail le Jardin d'acclimatation. Je suis allé aux Tuileries écouter un concert donné par des soldats serbes et belges. Une manifestation de sympathie envers nos alliés s'en est suivie. La cérémonie était impressionnante. Je suis retourné aux Invalides. En voyant toutes ces choses, je songeais avec quel plaisir tu les aurais aussi admirées. Et je regrettais que tu ne fusses pas en ma compagnie pour jouir de toutes ces beautés. N'est-ce pas que tu aimerais voir tout ce Paris, ce Paris grandiose.

Je suis content de ma journée à Paris, d'autant plus que je n'ai presque rien dépensé. Avec mon bras plâtré, j'ai réussi à voyager à l'œil dans les tramways ; au métro, des dames charitables me firent cadeau des billets.

Maintenant, veux-tu demander à papa qui fut longtemps Parisien, et qui, par conséquent connaît mieux Paris que moi, ce qu'il y a de plus intéressant à visiter encore, maintenant que j'ai vu le Jardin d'acclimatation, les Invalides, le Louvre, les Tuileries, les Champs-Élysées, la Tour Eiffel, la Grande-Roue. Dis, demande-lui, et écris-moi ce qu'il me conseille de voir.¹⁰⁹²

2 - Les affectés spéciaux

La seconde catégorie d'hommes appartenant aux sortis de la mêlée est celle des ouvriers affectés spéciaux. Ils ont combattu quelques mois ; ils ont servi sur les secondes lignes ou les troisièmes ; ils appartenaient au monde du feu ; ils n'ont même jamais

¹⁰⁹⁰ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, op. cit.*, p. 360. (Henri à ses parents, le 9 novembre 1916)

¹⁰⁹¹ *Ibid.*, p. 351. (Henri à son frère Louis, le 24 octobre 1916)

¹⁰⁹² *Ibid.*, p. 334. (Henri à son frère Léon, le 2 octobre 1916)

approché les lignes ennemies : toutes les situations se rencontrent chez ces hommes. Leur particularité est un coup de chance, un hasard bien organisé, une demande enfin aboutie. Le témoignage de François Rucho explique dans quel cas un mobilisé peut devenir un affecté spécial : il faut une raison importante, beaucoup de fortune et un moment propice pour que l'attention puisse se focaliser sur un individu. Ce cas particulier démontre que la détresse ou la souffrance ou la malchance ne suffisent pas ; il convient aussi de profiter de rencontres favorables pour que le sésame soit acquis. Il est à remarquer que François Rucho, qui avait été soldat avant la mobilisation et qui, à la date de son affectation dans les régimes spéciaux, a accompli déjà quatre ans de guerre de proximité avec le front, ne rechigne pas devant la proposition qui lui est faite d'être écarté de la zone des combats. Il n'a pas sollicité la faveur d'être loin du feu, mais, quand on la lui accorde, il accepte sans broncher.

En rentrant de La Réole, j'ai eu la terrible surprise de ne pas retrouver un seul de mes cinq camarades que j'avais laissés en partant. Ils avaient été tués à cinq par un gros obus en plein sur l'abri. Je suis donc arrivé à Tours. Ici. Le médecin-chef de l'hôpital a été très surpris que je sois encore de Service Armé. « Mais c'est une condamnation à mort, m'a-t-il dit. Je vais vous faire hospitaliser au Centre de Réforme. On verra bien ce que ça donnera. » La commission en date du 30 juillet 1918 m'a versé Service Auxiliaire jusqu'à la contre-visite. Ensuite, je fus versé aux entrepôts de réserves générales à Bourges (Port Sec) jusque janvier 1919.¹⁰⁹³

Si François Rucho est « versé aux entrepôts de réserves générales » de Bourges, d'autres ont des emplois tout aussi à l'abri, comme Léon Bocquet (1876-1954). Le poète et romancier originaire de Marquillies, âgé de 38 ans au début de la guerre, est « mobilisé comme secrétaire d'Etat-Major au Ministère des régions envahies »¹⁰⁹⁴ dès 1914. On ne connaît pas l'enchaînement qui lui a permis d'obtenir cette affectation spéciale, mais il est certain que son réseau parisien, d'André Gide à Francis Jammes, et ses contacts dans le journalisme autant qu'à la NRF, ont dû lui servir de tremplin. Passant sa guerre à Paris, Léon Bocquet y démêle les problèmes des réfugiés de sa région d'origine et des autres départements occupés. Cette tâche-là aussi doit se faire. Mais, le soir, ou le dimanche, son temps libéré lui permet d'écrire. Il sort en 1916 son premier ouvrage *L'agonie de Dixmude*, en 1917 *Un fragment de l'épopée sénégalaise*, en 1918 deux livres : *Villes meurtries de France, villes du Nord*, et *Courages français*.

Il peut donc sembler que l'affectation spéciale de Léon Bocquet ait été le moyen, pour lui, de ne pas voir, de ne pas savoir. Il n'en est rien selon Lucien Boudet : « La guerre ! Elle est une autre partie de son œuvre, et non la moindre, qui est inspirée par elle, ou pour mieux dire, qui en est la conséquence. » Son panégyriste ajoute : « Et c'est parce que Léon Bocquet, homme du Nord, a particulièrement souffert du fléau, c'est parce que ce régionaliste a été atteint, par lui, dans ses fibres les plus secrètes, que nous lui devons cette série de livres. »¹⁰⁹⁵ La guerre de l'homme du Nord est plus imaginée, entrevue, fantasmée que réellement rencontrée sur le terrain car Léon Bocquet n'a ni côtoyé l'enfer des tirs ni la boue des tranchées ; il n'a pas non plus vécu la tourmente de l'invasion de son canton mais il a ressenti en lui le monde douloureux qui lutte pour juste survivre. Surtout il a su dire l'existence de ceux qui souffrent, et c'est cela aussi qui fait la valeur l'écrivain engagé et témoin.¹⁰⁹⁶

¹⁰⁹³ François Rucho, *François Rucho, op.cit.*, p. 14.

¹⁰⁹⁴ Jacques Landrecies, « Numéro spécial Léon Bocquet », in *Nord, Revue de critique et de création littéraires du Nord-Pas de Calais*, Lille, n° 41, juin 2003,

¹⁰⁹⁵ Lucien Boudet, *Léon Bocquet, curieux homme*, Paris, Albert Messein Editeur, 1931.

¹⁰⁹⁶ Robert Sabatier, *Histoire de la poésie française*, vol 5, p. 502.

Des « affectés spéciaux », il en est donc dans tous les « métiers » militaires. Une lettre de Rosa Dhennin, datée du 12-12-1917, précise une de ces affectations : « Henri [...] fait le bûcheron, et [...] c'est toujours du temps qui passe. » Une autre lettre, celle-ci du 23-07-1918, relate le cas d'un autre qui « travaille au Roule, sur les bords de la Seine. »¹⁰⁹⁷ Ainsi, les deux situations évoquées – bûcheron, travail au Roule - concernent des métiers qui n'ont rien à voir avec le service de proximité du front. Ce ne sont pas seulement les mobilisés qui en sont heureux, mais aussi la parentèle qui est satisfaite du bon poste, ce qui entraîne « une excellente santé », autrement ni blessure ni crainte d'obus, et également du temps gagné sur la guerre « car c'est toujours du temps qui passe ».

Ceux, justement, qui ont souffert psychologiquement de la guerre, ou bien qui ont des blessures importantes, ou encore qui ont eu l'occurrence de pouvoir entrer dans cette catégorie, forment les « affectés spéciaux » des usines. Ils ont trouvé à être embauchés dans la région parisienne. Ivry, Levallois, Villejuif. Henri Verly en a rencontrés lorsqu'il était à l'hôpital mixte de Meulan et qu'il disposait de temps et de permissions de sortie pour voyager à Paris et dans les banlieues où il avait des connaissances à visiter. Il a vu surtout des camarades bien plus à l'aise financièrement que lui, resté à l'arrière-front. Au lieu des cantonnements et des cantines, voilà des gens de son âge qui habitent une vraie habitation, qui peuvent vivre avec leur famille rapatriée, qui gagnent un bel argent, ont un métier valorisant. L'un est affecté dans « une usine de guerre » et on ne précise pas les fabrications ni le poste où il est employé ; l'autre travaille dans une fabrique d'acide et son salaire est très conséquent ; les derniers sont ajusteurs et forgerons, eux aussi « gagnent de l'argent à la pelle ».

Je suis allée chez Jean Lost, cousin de Florentine, qui, après réforme par suite de blessures, est venu habiter Levallois avec sa famille rentrée en France depuis juillet 1915. Piges-tu qui je veux te dire ? C'est le jardinier qui était chez Mme Lestarquit. En ce moment, il travaille dans une usine de guerre où il gagne très aisément sa vie, malgré la faiblesse du bras droit dont il est presque estropié. Ce fut là mon pied à terre. Je ne suis revenu que ce matin. (2 octobre 1916)

Demain samedi, je m'en vais à Paris. Je passe la journée de samedi avec Paul Hengbart qui travaille dans une usine à Ivry. (13 octobre 1916)

Du coup, je suis allé voir Paul Hengbart à Villejuif. Paul est mobilisé dans une fabrique d'acide où il gagne 7 fr 50 par jour. Le boulot est sale et dangereux, mais c'est toujours plus intéressant que d'aller à la guerre. (16 octobre 1916)

J'ai rencontré à Paris Julien et Gaston Duquesne, Jean et Jules Caillet, nos cousins, tous mobilisés dans des usines comme ajusteurs et forgerons. Ils gagnent de l'argent à la pelle. (31 octobre 1916)¹⁰⁹⁸

3 - Les prisonniers de guerre

Enfin, parmi les sortis de la mêlée, il est un troisième groupe, celui des prisonniers de guerre. Leur sort est évoqué dans les correspondances. Les prisonniers font parvenir des nouvelles et des photos des autres camarades de leur secteur géographique afin que eux-mêmes puissent être repris ainsi dans les réseaux familiaux et ainsi faire savoir qu'ils sont détenus. L'idée est d'utiliser le cercle des amis internés afin de pousser l'opinion à agir et d'obtenir que les instances officielles bougent en leur faveur. C'est le cas de deux frères, Désiré et Marcel Vienne, qui ont réussi à ce que leur photographie voyage afin qu'on se souvienne d'eux :

¹⁰⁹⁷ Rosa Dhennin, *Lettres, op. cit.*, (12-12-1917 ; 23-07-1918)

¹⁰⁹⁸ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, op. cit.*, p. 334, 345, 354.

Je commence à craindre que Marcel ne soit déjà trop âgé pour revenir. Et tu comprends comme moi, chère Yvonne, la douleur pour tante Rosalie s'il fallait qu'elle se sépare de ses deux chers fils qui lui restent. J'ai vu la photo de Désiré et Marcel par Oncle Adolphe, qui l'a reçue par un prisonnier. J'ai été très heureuse de constater comme ils sont bien.¹⁰⁹⁹

Le problème des prisonniers concerne autant les prisonniers de guerre militaires que les prisonniers de guerre civils. Les frères Désiré et Marcel Vienne appartiennent au groupe des prisonniers civils. On l'apprend dans un nouveau courrier qui, deux mois après le précédent, en février 1918, parle encore des deux fils de l'oncle Adolphe. Cette fois, il est question du régime particulier de correspondance des prisonniers civils des pays envahis. Ils sont soumis, en quelque sorte, à une double peine : ils sont d'abord victimes d'invasion, il faut qu'en plus ils soient interdits de courrier. Leur origine géographique entraîne – pendant un temps donné de la guerre - une impossibilité d'échange de correspondance. Si l'un des parents tente d'envoyer une lettre à cette catégorie de prisonniers, la dite lettre est aussitôt retournée à son expéditeur sans autre forme de procès. La lettre de l'oncle Octave lui est donc revenue :

Je n'ai pas correspondu avec Désiré depuis mon rapatriement car je crois bien me rappeler qu'Oncle Adolphe lui avait écrit à mon retour en France car je lui avais donné son adresse.

Mais la carte lui a été retournée, mentionnant que la correspondance avec les prisonniers civils des pays envahis était interdite. Tu ne peux donc pas lui écrire.¹¹⁰⁰

Si la correspondance est difficile avec les prisonniers de guerre, civils ou militaires, si elle est, de plus, interdite avec ces prisonniers lorsqu'ils viennent des pays envahis, quel degré ajouter encore lorsque la famille de ces prisonniers est dispersée ? C'est le cas de l'oncle Adolphe qui est évacué et réfugié seul à Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais). Il vit un cumul d'accablants que l'on peut résumer ainsi : il est sans sa femme et ses filles ; deux de ses quatre fils sont déjà décédés à la guerre ; les deux autres sont à présent prisonniers civils. Louis et Gaston Vienne sont en effet décédés : Louis Vienne est un des premiers soldats d'Illies à être tué. C'était le 12 octobre 1914 à Pontavert, dans l'Aisne, il avait 23 ans, il était ingénieur des Arts et Métiers, il travaillait sur le Paris-Lyon-Marseille, il était fiancé à Yvonne Lecompte, ils allaient se marier. Gaston Vienne avait 22 ans lorsqu'il est tombé au champ d'honneur à Neuville Saint-Vaast, le 20 septembre 1915 ; il était artilleur au 13^e RA. Et voilà qu'à présent les deux autres fils Vienne, Marcel et Désiré, sont prisonniers de guerre civils ; on ne sait où ils sont retenus ; on est sans nouvelles ; on ne peut non plus correspondre avec eux par la voie de la Croix Rouge. Mais voilà que bientôt des informations parviennent d'Adolphe Vienne. On y apprend qu'il est rassuré sur le sort de son épouse et de ses filles dont il est séparé par les hasards de l'exode ; on découvre aussi que Désiré est à présent interné dans un camp des environs de Douai.

Oncle Adolphe m'écrit aussi aujourd'hui. Il me cause du bombardement d'Aire en ce moment. Mais il ne me cause pas de son départ. Je suppose qu'il ne restera pas là longtemps dans le danger. Il m'apprend qu'il a eu des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Ils sont tous en bonne santé à Lille, ainsi que Tante Marie. Désiré est prisonnier

¹⁰⁹⁹ Rosa Dhennin, *Lettres, op. cit.*, (18-11-1917)

¹¹⁰⁰ *Ibid.*, (20-01-1918)

civil et travaille aux environs de Douai. Il ne plaint pas trop. Il a appris tout ça par Noëlle Lerouge, la femme de Parfait, qui vient d'être rapatriée avec ses six enfants.¹¹⁰¹

Ce troisième courrier où il est question des prisonniers de guerre civils apprend qu'il est possible, étant donné que des nouvelles parviennent de ces camps, de contourner les interdictions allemandes et d'apprendre ce qui s'y passe. Le cheminement des informations, pourtant, n'est pas clair : comment Noëlle Lerouge a-t-elle obtenu les échos de ce qui se passe dans l'endroit où est gardé Désiré ? Rien n'est dit. Mais le contenu est triplement rassurant : d'abord, Désiré n'est pas retenu prisonnier bien loin, il est à Douai, c'est à dire dans le Nord ; ensuite, il travaille, il gagne donc un petit pécule et est en état de vaquer à des tâches ; enfin, « il ne se plaint pas trop », autrement dit les conditions de détention sont assez acceptables. Le sort devient encore plus favorable, au fur et à mesure que les mois avancent. La dernière lettre, datée du 16 mai 1918, en effet, rassure encore mieux sur le sort de Désiré :

Oncle Adolphe a su aussi, par Noëlle Lerouge, la femme de Parfait qui vient d'être rapatriée, que Désiré est prisonnier civil du côté de Cambrai ou de Roubaix ; enfin, je ne sais plus très bien. Et il a une permission toutes les trois semaines pour aller voir ses parents. Enfin, à voir, il n'est pas trop mal.¹¹⁰²

La condition des prisonniers est donc mouvante, en tout cas en voie d'amélioration durant les derniers mois de la guerre dans le cas du fils Vienne. Sa situation se trouve transformée du fait qu'il peut, « toutes les trois semaines, aller voir ses parents ». On est dans un affermissement remarquable de la cause humanitaire comme le réclament, depuis le début des hostilités, la Ligue des Sociétés de la Croix Rouge et la Fondation Rockefeller. Leur action se tourne vers l'amélioration matérielle : cantines, dispensaires, distributions de vêtements, et en dépit de problèmes de concurrence entre organismes, on voit bien que des résultats sont constatés.¹¹⁰³ En ce qui concerne Désiré Vienne, le sort lui devient de plus en plus favorable en dépit du fait qu'il reste « prisonnier », c'est à dire « sorti de la mêlée ».

Par l'exemple du prisonnier Désiré Vienne, c'est tout le contexte de ceux, civils et militaires, qui ont été raflés par l'ennemi, qui est évoqué. Les *Vingt mille de Radinghem*¹¹⁰⁴ sont de ces prisonniers. Ordre a été donné par les autorités françaises d'évacuer Roubaix en octobre 1914. Georges Motte, obéissant à l'injonction ainsi que de nombreux habitants de l'agglomération lilloise et des villages du pays de Weppes, se retrouve à Radinghem, village contigu au canton de La Bassée, face aux Allemands qui occupent le territoire entre Deûle et Lys à partir de la RN 41. Il est fait prisonnier. Vingt mille autres personnes, civils et militaires mêlés, avec lui. Ils sont dirigés vers Carvin puis Douai où un train les emmène à Meersburg, près du lac de Constance. Les captifs sont ensuite transportés au château de Celle, à quelques kilomètres de Hanovre. Georges Motte reviendra à Roubaix fin 1915 à travers l'Allemagne puis la Belgique occupée. C'est un homme très marqué qui rentre en France. Ils le seront tous.

¹¹⁰¹ *Ibid.*, (05-04-1918)

¹¹⁰² *Ibid.*, (16-05-1918)

¹¹⁰³ Joëlle Droux, « La tectonique des causes humanitaires : concurrence et collaborations autour du Comité de protection de l'enfance de la Société des Nations, 1880-1940 », in *Relations internationales*, n° 151, PUF, juillet-septembre 2012, p. 81 et 89.

¹¹⁰⁴ Georges Motte, *Vingt mille de Radinghem*, *op. cit.*

On voit bien que la condition des soldats de la Grande Guerre, depuis les hommes des premières lignes jusqu'aux prisonniers, selon leur gradient de proximité au front, est forcément génératrice de perturbations, présentes ou à venir. Yvor Gurney n'a jamais pu reprendre le cours de son existence en tant que compositeur de musique de chœur. François Rucho est sorti méfiant envers les chefs et les hommes. De nombreux Allemands, comme Hugo Gutmann, n'ont jamais pu rompre avec le souvenir de la guerre qui est restée obsédante. Même être sorti de la mêlée n'augure en rien d'une vie facile au retour. Et ceux qui, à l'instar de Léon Bocquet, donnent l'illusion d'avoir profité d'une vie dorée dans les bureaux des ministères, ne pourront, non plus, après l'armistice, retrouver la paix intérieure. Des tableaux, effroyables ou pathétiques, enregistrés durablement en eux, continuent à les travailler en dehors du contact direct avec la guerre, le mobilisé des premières lignes, le soldat de l'arrière et le militaire des territoires à part.

IV. Bilan : « Des » expériences de guerre

Le canton de La Bassée est la bonne mesure pour évoquer les hommes de toutes les armées, embarqués dans la guerre, qu'ils soient au front ou à l'arrière. La Grande Guerre est un moment très éprouvant de survie physique et mentale. Le prix à payer est lourd pour les soldats des premières lignes, confrontés immédiatement à la mort. Les soldats du front arrière doivent aussi porter sur leurs épaules le poids du conflit. Et les sortis de guerre, les voilà avec l'obligation de se réfugier en eux pour tenir. Car, quelle que soit la place du soldat, celle de François Rucho, d'Otto Bauer ou d'Edward Tanner, l'ampleur de la guerre et la durée de la mobilisation font que chaque militaire est mis en face de sa propre vérité. Le mobilisé ressent peu à peu sa finitude : le monde familial peut continuer sans lui, les lettres des femmes le lui disent ; les notions d'héroïsme, de patriotisme, de courage, dont parlent les discours officiels et politiques, lui sont étrangères ; ses actions n'ont d'éclat que pour éviter le pire qui toujours guette. Le constat est amer et il faut tenter d'oublier. C'est cela l'expérience de la guerre.

Au cœur du paradigme Corps/Guerre,
se situe la figure du civil,
victime, acteur et donc enjeu de la guerre moderne.
Son corps s'apparente à un front, un front à anéantir.
Si le phénomène de la Fabrique de l'ennemi
consiste à penser le lien entre pratiques violentes, imaginaires et représentations collectives,
alors, la Grande Guerre peut être définie comme une guerre de civilisation
et comme une rupture majeure.
L'identification des corps va de pair avec un traitement de plus en plus individualisé de la mort
même si cette évolution n'empêche pas les conduites brutales et transgressives,
la destruction et l'humiliation des vivants
ainsi que les perceptions intimes et collectives de l'Autre déshumanisé.

Jean-Yves Le Naour¹¹⁰⁵

Les aspects quotidiens :

Chapitre 9

Etre en guerre

L'expérience du corps en guerre

La religieuse anonyme de La Bassée, qui a tenu son journal depuis l'automne 1914 jusqu'à Pâques 1915¹¹⁰⁶, écrit, le 10 janvier 1915 « Aujourd'hui commence le quatrième mois. Puisse-t-il être le dernier ! Ce n'est pas une guerre, me disait quelqu'un ce matin, c'est du brigandage. Comme c'est vrai ! » Ailleurs, on peut y lire : « Je n'y comprends pas grand chose, mais il me semble que les guerres d'autrefois, où le sort des armes se décidait en batailles rangées, étaient plus glorieuses. » La Grande Guerre inaugure en effet un nouveau type de conflit sans « batailles rangées » et surtout sans gloire. Elle ajoute encore : « Je ne devrais pas parler de choses auxquelles je n'entends rien, mais cette guerre de tranchées à tranchées – guerre qui s'éternise – est-elle préférable aux premières ? Pour nous, nous commençons à être lasses, lasses, lasses... »

En quelques mots, douloureux, la religieuse dépeint ce corps las, cet esprit las, cette sensibilité lasse. Elle dépeint ce qui nous intéresse ici : « Etre en guerre ». Est-ce la fonction d'infirmière de la religieuse anonyme qui donne cette tonalité aux remarques du

¹¹⁰⁵ Jean-Yves Le Naour, Catherine Coquio, Frédéric Bailleterie, Luc Capdevila, Danièle Voldman, « Corps en guerre. Imaginaires, idéologies, destructions », *Quasimodo*, n° 8 et n° 9, printemps 2005.

¹¹⁰⁶ Religieuse anonyme de La Bassée, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915*, op. cit., p. 21-22.

récit ? Ou encore la situation militaire et sociale spécifique à la ville de La Bassée amènerait-elle, à cause de l'intensité du moment, à s'intéresser autant aux blessures physiques et aux souffrances mentales des populations ? Toujours est-il que pas une journée ne se passe sans que la religieuse ne parle de l'expérience du corps en guerre.

Le corps en prison. « 7 janvier : Hier, toute la ville a été prisonnière. Chacun devait rester chez soi. De sept heures du matin à midi. Il était même défendu d'ouvrir sa porte. Pourquoi ? Qui le dira ? » Là, très particulièrement durant cinq heures, les habitants de la ville sont interdits de déplacements ; mais, durant les autres moments, maintenant que les Allemands ont pris villes et villages du canton, il faut bien reconnaître que les zones occupées sont des prisons permanentes à l'air libre.

Le corps fusillé. « 7 janvier : Le commandant a fait promener par les rues trois individus inconnus de nous et capturés on ne sait où. Nous avons supposé qu'il les a fait fusiller et enterrer en catimini, après avoir assuré qu'il les expédiait à Douai (l'hypothèse est vérifiée deux jours plus tard : les trois soldats allemands sont fusillés pour avoir tué leur chef). » La religieuse montre à la fois détachement et perspicacité devant les infractions au droit des gens qu'elle observe et constate. Elle entend bien le discours destiné à l'apaisement : « Nous ne sommes pas si méchants que le disent les journaux, nous n'assassinons personne. » Mais elle voit les comportements d'agressivité et elle n'est pas dupe des mots prononcés.

Le corps d'un enfant jeté en prison. « 7 janvier : Le commandant vient de faire mettre en prison un petit garçon de onze ans sous le prétexte qu'il communique avec les Anglais au moyen de la T.S.F. L'enfant est un villageois sachant à peine distinguer sa main droite de sa main gauche. Les officiers veulent absolument qu'il y ait des espions au service des Anglais. Les hautes cheminées deviennent des espions et sont abattues. » La religieuse fait remarquer que cette incarcération contredit les propos officiels de la hiérarchie : « Nous respectons surtout les femmes et les enfants. »

Le corps blessé, le corps mourant. « 8 janvier : Hier, en l'honneur de la fête des rois, les officiers ont fait donner un concert sur la place. Les pauvres musiciens n'avaient pas le cœur gai pendant qu'ils amusaient leurs chefs. En même temps, les voitures ambulance amenaient des quantités de blessés et de mourants. » Un coup de force allemand a été tenté à partir d'un village voisin ? Les Britanniques ont profité d'un jour de fête chez les adversaires pour lancer une offensive ? Toujours est-il que des soldats sont amenés « en quantité », blessés et mourants.

Le corps suicidé. « 9 janvier : Hier, un capitaine s'est suicidé après avoir engagé le reste de sa compagnie à se rendre aux Anglais. » Le suicide durant la guerre est un sujet peu évoqué. Il est occulté. Le cas particulier évoqué par la religieuse – une incitation à passer à l'ennemi - aurait valu à son auteur la peine de mort. L'officier, peu confiant dans les chances de son pays déjà en janvier 1915, a préféré mettre fin lui-même à ses jours.

Le corps souffrant. « 9 janvier : Quand on voit ces pauvres hommes revenir des tranchées, couverts de boue, ruisselants d'eau, se traînant à peine, on éprouve, malgré tout, une immense compassion. On pense que les nôtres supportent, hélas, les mêmes souffrances. » La religieuse voit passer des soldats allemands fatigués par la lutte contre la froid, l'eau et la boue. Elle évoque les autres, les siens, les Français, plus loin, pareils. Les mêmes stigmates.

Le corps malade. « 10 janvier : Voilà trois mois que les canons ne cessent de tonner autour de nous, trois mois qu'on se bat presque sous nos fenêtres. Un de nos petits voisins a eu la jaunisse, de frayeur. C'est un enfant de quatre ans. » Le docteur Chomel, médecin réputé de l'Hôtel-Dieu à Paris, avait fait admettre, à l'époque, que « l'ictère essentiel est le plus souvent déterminé par des causes morales comme la colère et la

frayeur »¹¹⁰⁷. Le corps de l'enfant de quatre ans, agressé par les bruits des tirs et la vue des scènes de combat, manifeste ainsi son refus de la guerre. Ces tirs n'assaillent pas que les enfants ; la religieuse elle-même en est assommée : « 28 janvier : Quelles journées nous passons ! Les canons tonnent à rompre les tympan. »

Le corps mal nourri. « 28 février : Le Bureau de Bienfaisance nous a mis au nombre des miséreux ; il continue à nous donner du pain. Mais quel pain ! » La religieuse indique qu'elle manque du nécessaire pour manger mais que, « quand il a été question de faire évacuer La Bassée, Lille n'a pas voulu nourrir les 3000 personnes qui restent. » Un mois plus tard, sobrement, la religieuse écrit : « 25 mars : Le pain commence à devenir rare. »

Le corps résigné. « 6 avril, mardi de Pâques : La ville doit être évacuée (...), chacun s'en va, la mort dans l'âme, mais avec une résignation admirable. Le quai est encombré. Un profond silence règne, pas un murmure, pas une récrimination. La fusillade, par contre, est terrible. » Le départ pour l'exode, sur ordre des occupants allemands, est en quelque sorte l'acte suprême du fait d' « Etre en guerre » ; ni parole, ni murmure, le silence, le corps qui obéit.

Si les civils de La Bassée paient un lourd tribut physique et moral à la guerre – on n'est qu'à Pâques 1915, la guerre va encore durer plus de trois ans et demi -, d'autres, les militaires originaires du canton envoyés sur les autres fronts, les soldats alliés chargés de reprendre le talus des Weppes et l'axe de Lille, les occupants allemands dont la tâche est de tenir face aux assauts britanniques venus des terres basses du val de Lys, vont aussi avoir à connaître ce qu'est « Etre en guerre ». A cet égard, le canton est un des témoins paroxystiques de l'expérience du corps en guerre.

I. Le corps des soldats en guerre

Penser la violence de guerre au plus près du combattant, placer le corps au centre de l'investigation, c'est regarder en face la guerre et s'interroger sur la société qui produit une telle expérience corporelle et mentale de la guerre.

1) Le corps en souffrance

Dès la mobilisation, le soldat se sent en guerre du fait de son équipement : à la caserne de rattachement, il prend son paquetage, revêt ses « effets 1 » et le voilà avec un uniforme qui prépare son corps pour un rôle nouveau.

1 - Habiller le corps du civil en soldat combattant

Certes, tous les hommes n'ont pas eu, avant la mobilisation, des vêtements de bon drap, mais ici les contraintes vestimentaires que le corps doit subir passent, dès les premières minutes du changement d'habillement, par l'expérience de contacts, d'odeurs et de matières différentes. L'habituel contexte quotidien de leur vie de civil est déjà

¹¹⁰⁷ M. Chomel, « Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, De l'ictère essentiel », *L'abeille, revue médicale et scientifique*, Bruxelles, Pelcot et Boissaud, p. 104.

métamorphosé par le port de ces effets militaires. Odeur de « naphthaline ». Tissu « raide ». Corps « embarrassé ». Brodequins « pesants ». Képi « tout raide ». Lourds et encombrants « attirails de terrassiers et de batteries de cuisine ». Tel apparaît, en effet, le fourniment du soldat français dans le récit à posteriori fourni par A. Deschamps :

Les magasins de compagnies ont rendu leurs trésors ; l'Intendance est sur les dents ; le soldat français est habillé, équipé, bien propre.¹¹⁰⁸

Côté allemand, le paquetage et l'uniforme le disputent au matériel français en poids et en complication ; ils n'épargnent pas non plus le soldat. Prenons l'exemple du *HKK2 (Höherer Kavallerie Kommandeur 2*, ou commandement supérieur de cavalerie 2) qui a opéré en Belgique et qui arrive durant l'automne 1914 dans le canton de La Bassée sous le commandement du général von der Marwitz. Les dragons prussiens portent le casque à pointe ; les uhlans sont des cavaliers armés d'une lance et portant une bombe surmontée du *tchapska*, un plateau carré ; les hussards, les chasseurs et les cheveu-légers sont des cavaliers légers armés d'un sabre ; les cuirassiers sont des cavaliers lourds portant cuirasse, casque en acier et sabre-latte droit.¹¹⁰⁹

Chez les alliés, les rapports au fourniment déconcertent aussi. Le barda des soldats peut surprendre par son inadaptation et par conséquent fatiguer inutilement les hommes. Les Britanniques du *Royal Scot Fusiliers* étonnent avec leur kilt ; la boue s'y accroche et alourdit les tissus ; les tranchées sont mal commodes à escalader ; le vêtement est inapproprié lorsqu'il faut franchir les parapets et courir dans les galeries inondées. Le corps ainsi vêtu n'offre probablement pas une résistance optimale durant l'automne 1914. Un journal personnel, tenu par un soldat britannique tué, et trouvé par les Allemands du canton de La Bassée durant l'hiver 1914-1915, apprend que « le froid et les problèmes de pieds éliminent en plus grand nombre que dans les armes bavaroises »¹¹¹⁰

Les Indiens, « venus en Europe défendre, pour la première fois de leur histoire, une nation d'hommes blancs »¹¹¹¹, sont vêtus d'une tunique boutonnant jusqu'au cou, d'un short - au mieux un pantalon en toile légère - et d'un turban, sans équipement d'hiver. Il faut distribuer des manteaux, des *balaclavas* (bonnets de laine), des pull-overs, des pantalons longs raccourcis à la taille des Gurkhas (1, 50 m) à coup d'épingles de sûreté, des gilets de cuir, des brodequins et des capes Mackintosh caoutchoutées.¹¹¹²

2 - Alimenter son corps

Il n'y a pas seulement au froid que le corps doit s'habituer, il y aussi la nourriture. Les hindous ne consomment pas de bœuf, les musulmans pas de porc, et les brahmanes sont végétariens. Une ration standard est par conséquent proposée pour que les hommes puissent, nourris correctement, mieux s'adapter au pays de l'Alloeu et au pays de Weppes. L'alimentation des Indiens, importée, est composée de riz, de *chappattis* (galettes) d'*atta* (farine spéciale), de *dalls* (lentilles en sauce), de *gur* (sucre) et de biscuits très durs.¹¹¹³ Ce contenu alimentaire contribue à permettre aux Indiens de rester en accord avec les principes de leur religion. Une lettre de Naik Buland Khan, par exemple, exprime qu'un

¹¹⁰⁸ A. Deschamps, *Septembre-Octobre 1914, Un coin de guerre peu connu, Bataille de Douai et Défense de Lille*, Lille, Librairie centrale Béziat et C^{ie}, 1936, p. 6.

¹¹⁰⁹ *Cambrésis, Terre d'Histoire*, n° 64, octobre 2012, p. 23.

¹¹¹⁰ BHStA/IV, RIR17/Bd.3, RD6 à RDB12, 20 février 1915.

¹¹¹¹ Dominique Faivre, *Les Indiens 1914-1915 ou le sacrifice d'un peuple dans la boue de l'Artois (septembre – décembre 1914)*, ARHAM Lys-Artois-Flandre, 2005, p. 5.

¹¹¹² *Ibid.*, p. 43.

¹¹¹³ *Ibid.*, p. 45.

musulman a pu être opérationnel dans le nord de la France pour la bataille de Piètre du 25 septembre 1915 tout en continuant à respecter ses observances strictes et à consommer selon ses rites.

66th Punjabis, le 5 octobre 1915,
Muhammad Ashraf Khan, fils du *Subedar* (capitaine) Gul Muhammad Khan,
Le *Subedar*, ton père, a été tué. Nous sommes tous vraiment désolés mais son jour était venu. *Sepoy* (soldat) Nur Khan a été tué avec lui et j'ai moi-même été blessé légèrement. Le *Subedar* a été tué le 25 septembre, à 6 heures du matin. [...] Le *Subedar* Gul Muhammad Khan s'est révélé être un modèle de bravoure. Il observait également de façon très stricte toutes les pratiques à suivre pour le musulman orthodoxe.¹¹¹⁴

Les Allemands, de façon identique, ont aussi des importations alimentaires qui leur permettent de s'adapter à la région du nord. Thomas Weber, parlant du 16^o RIR, dit que « pour ragaillardir les esprits, l'armée bavaroise utilisait une autre ressource stratégique : elle faisait acheminer, de Munich, des wagons de bière. »¹¹¹⁵ Le signe que la bière compte, c'est que, dans les noms donnés aux tranchées, l'une d'elles porte le nom de Löwenbrau, comme la célèbre brasserie munichoise.¹¹¹⁶ Importer de la bière ne compense en rien la nourriture insuffisante donnée aux hommes. Dans des cas, trop exceptionnels, les repas sont abondants : « Un député du Parlement bavarois s'est déplacé jusqu'ici. Bien sûr, sa visite avait été préparée. Nous avons eu du rosbif avec des pommes de terre et de la bière – et, comme vous le savez, un Bavarois qui a de la bière est de bonne humeur. Des photos ont été prises qui montrent le bon moral de la troupe. »¹¹¹⁷ Ce n'est pas toujours le cas.

On comprend mieux alors, de la part des militaires allemands installés dans le canton de La Bassée, le besoin d'améliorer le quotidien par les réquisitions et la quête des vivres. Irma Aimable-Delattre, de Salomé, se plaint du vol de 21 lapins le 11 octobre 1914. Léon Leroux, de La Bassée, a eu ses provisions d'épicerie dérobées le 4 avril 1915 ; il estime à 450 francs le préjudice subi. Jean-Pierre Lettrez, n^o 106, rue du marais au Petit Hantay, a eu ses récoltes prises par les occupants le 9 mars 1918. Quant à Isidore Duriez, rue Lestarquit à La Bassée, il affirme avoir des témoins qui ont vu les Allemands dérober chez lui ses vins et ses liqueurs le 18 juillet 1917. Augustine Garin, rue de la gare à Marquillies, a eu aussi ses récoltes subtilisées. Et Prudent Cordonnier se plaint également de pillages concernant les vins de sa cave, et ce durant toute la durée de l'occupation.¹¹¹⁸ Il apparaît donc que des exactions ont été commises par des Allemands, à l'encontre des civils encore présents dans le canton, concernant l'alimentaire.

Pourtant, pour apprécier l'ampleur du phénomène, il faut considérer les statistiques relatives au nombre des pillages à but nutritif, effectués dans le canton, dans un échantillon de 141 réclamations. Seuls, 6 cas concernent des « vols » alimentaires ; les autres 135 plaintes ont pour objet des destructions. Il faut donc reconnaître que ce comportement prédateur, qui a trait aux envies d'alcool et de subsistance, a été très minoritaire. Le fait est celui de quelques militaires, à titre individuel. Si les soldats allemands ont manqué de vivres durant leur période d'occupation, comme semblent le dire quelques hommes, c'est plus leur corps qui en a souffert que les habitants occupés qui ont été, globalement, respectés dans leur propre pénurie. Il faut aussi nuancer le propos en

¹¹¹⁴ David Omissi, *Indian Voices of Great War, Soldier's Letters, 1914-1918*, op. cit.

¹¹¹⁵ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, op. cit., p. 162.

¹¹¹⁶ Friedrich Wiedemann « Unsere Stellung bei Fromelles », in Fridolin Solleder (dir), *Vier Jahre Westfront*, op. cit., p. 205,

¹¹¹⁷ Alois Schnelldorfer, lettre à ses parents, 5 avril 1916.

¹¹¹⁸ ADN, 10 R 1790, Procès-verbal de conciliation, 22 I 1920.

constatant que ce faible nombre de pillages alimentaires exprime une autre réalité : les soldats allemands ont eu moins faim durant la guerre que les civils de leur propre pays.

Salomé	Delattre Irma	21 lapins	63 fr	11 X 1914
La Bassée	Leroux Léon	Provisions d'épicerie	450 fr	4 IV 1915
Hantay	Jean-Pierre Lettrez	Récoltes	450 fr	9 III 1918
La Bassée	Isidore Duriez	Vins et liqueurs		18 VII 1917
Marquillies	Augustine Garin	Récoltes		Durée de l'occupation
La Bassée	Prudent Cordonnier	Vins	300 fr	Durée de l'occupation
Canton de La Bassée	6 cas sur 141 (dossier 1790)	pillages alimentaires		De septembre 1914 à octobre 1918

Document 75 : Tableau - Les cas de pillages alimentaires effectués par des soldats de l'armée allemande d'occupation dans le canton de La Bassée durant toute la période de la guerre, selon une étude portant sur un échantillon de 141 plaintes, dossier 1790.

Source : ADN, 10 R 1790. Procès verbal de conciliation du 22 janvier 1920.

Louis Barthas, à Vermelles, en face du canton de La Bassée au moment des premiers mois de la guerre, quand les Français étaient encore sur cette portion du territoire de la bataille, évoque une autre souffrance, à côté du vêtement lourd et incommode, du froid, de la faim et de la soif, c'est l'insomnie. Les soldats ne dorment pas à cause du bruit, et finissent par ne plus savoir s'endormir. « La nuit fut fort agitée sur tout le secteur, et nous ne dormîmes guère, comme on peut le penser. »¹¹¹⁹ Paradoxe : la nuit, les obus tonnent, par intermittence ou longuement, les décharges assourdissantes broient les tympanes, aussi les mobilisés ne peuvent s'assoupir ; et le jour, les soldats, dans une position sommaire, sont affalés à même le sol des tranchées ou des lignes secondaires, avec leur paquetage, leurs toiles de tentes, leurs armes le long des parois et leur matériel de cuisine à transporter. « C'est le temps des soldats couchés »¹¹²⁰. Mais ces soldats couchés ne dorment pas, ni le jour, ni la nuit. Ils ne parviennent plus à dormir. « Ce furent des jours de travaux forcés, sans dormir, sans un abri, pas même un simple trou pour se parer un peu de la pluie, les pieds bleuis par le froid, douloureux, enflés à ne pouvoir ôter les godillots boueux, durcis, condamnés à creuser chaque nuit un bout de tranchée qui devenait notre cantonnement du lendemain. Quand, on vint enfin nous relever, nous étions hâves, amaigris, sales, boueux à ne pas nous reconnaître les uns avec les autres. »¹¹²¹ Le corps en guerre est un corps qui souffre. La boue fait aussi partie des horreurs à subir dans sa chair.

Voilà que d'un ciel morne et gris, la pluie se mit à tomber, et nous commençâmes à patauger. Tout à coup, quelques rafales d'obus. On s'aperçut alors que Messieurs les Allemands s'étaient postés sur la crête d'une ondulation de la plaine devant le village

¹¹¹⁹ Louis Barthas, *Les carnets de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918, op. cit.*, p. 53.

¹¹²⁰ Stéphane Audoin-Rouzeau, « Le temps des soldats couchés », in *Les collections de l'Histoire*, n° 61 : « 14-18, La catastrophe », octobre – décembre 2013, p. 34 -35

¹¹²¹ Louis Barthas, *Les carnets de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918, op. cit.*, p. 80-81.

d'Auchy-lez-La Bassée et l'on se trouva en présence de positions organisées fortement et toutes prêtes.

Il y eut indécision et confusion ; la nuit arriva vite avec redoublement de pluie et de vent. Dans une tranchée abandonnée, nous nous blottîmes dans des abris dont les toits étaient loin d'être étanches. Transis de froid, mouillés, crottés jusqu'aux oreilles, nous nous demandions avec inquiétude combien d'heures, de jours, peut-être, nous allions rester là. Enfin, vers minuit, dans l'état que l'on devine, notre escouade fit piteusement son entrée au village où nous pûmes tout de même nous chauffer, nous sécher, nous coucher dans de la paille propre où nous nous délassâmes bien.¹¹²²

Les Allemands, dans ces mêmes lieux, pâtissent de pareilles souffrances : les anciens de la *Landwehr* endurent avec difficultés l'humidité et le froid constant et les rations à peine suffisantes.

3 - Soigner son corps

Les infirmeries allemandes doivent faire face à une multiplication de cas de rhumatisme, d'entérite et de typhus.¹¹²³ « Beaucoup devaient être traités pour des engelures aux pieds.¹¹²⁴ » Le malaise physique est tel que les hommes du 16° RIR installés dans les premières lignes du front du canton de La Bassée doivent être relevés tous les trois jours. Impossible de supporter plus longtemps la boue qui glace.

Nous sommes maintenant relevés des tranchées tous les trois jours, parce que les troupes ne pourraient supporter un séjour plus long. On se déplace avec de l'eau et de la boue jusqu'aux genoux. Les gars creusent des abris, comme des hommes des cavernes, mais avec la pluie qui s'accumule toute la nuit, ces grottes finissent par s'effondrer. Plusieurs soldats sont morts ensevelis. On est envahis par une eau répugnante qui vient d'au-dessus ou d'en dessous de nous – et on ne peut rien y faire. La pluie de balles est plus tolérable. Les hommes doivent entretenir les tranchées à la pelle, jour et nuit, sans répit. On n'a jamais les pieds au sec, et encore moins les vêtements.¹¹²⁵

La principale consolation pour les Allemands, c'est de penser que les Britanniques, situés en contrebas de leurs propres positions sur le talus des Weppes, souffrent encore davantage de l'eau. Les militaires allemands en place installent, dès octobre 1914, des stations de pompage entre la ligne de crête de la RN 41 et les zones basses de la Lys pour réparer les détériorations aux drains causées par les bombardements adverses des premiers jours de la guerre dans le secteur. On sait que les Allemands se sont implantés en octobre 1914 dans le canton de La Bassée à cause, spécialement, de l'avantage stratégique que donne sa position surélevée ; en l'occurrence, la déclivité naturelle des vingt mètres entre la Grand'route et le champ de bataille était aussi un privilège à cause de l'eau qui s'écoule sur sa pente naturelle vers les lignes britanniques, toujours marécageuses et ennoyées. Mais les drainages torpillés par les mines et les obus, abîmés au point de devenir complètement inopérants, deviennent insuffisants pour désengorger même les espaces habituellement asséchés où se situent les troupes allemandes au repos et les zones de commandement. Tout est inondé depuis le bas d'Illies où sont les premières lignes allemandes jusqu'à l'Alloeu où se situent les Britanniques. Il faut placer des pompes très puissantes avec des moteurs étanches afin de renvoyer les flux

¹¹²² *Ibid.*, p. 58-59.

¹¹²³ PBK, II/9/Facs. 3M/ Stumpf/journal, 7 XII 1914.

¹¹²⁴ EPF, Robert Hell, lettre de à Karl Crämer.

¹¹²⁵ Gerhard Sauder (dir), *Ich male wie ein Wilder*, op. cit., Lettre d'Albert Weisgerber à son épouse, 12 décembre 1914, p. 196.

stagnants plus bas, c'est-à-dire en territoire contrôlé par les alliés. Les journaux de marche du génie, *General der Pioniere 6*, insistent chaque jour, par exemple en 1915, sur la remise en état constante de la *PumpStation* du Hus et celle de l'Halpegarbe. A peine le réseau de collecte des eaux courantes est-il réparé que les tirs anglais les démolissent de nouveau, empêchant les Allemands de se tenir au sec sur Illies, mais ennoyant par conséquent leurs propres espaces situés plus bas.¹¹²⁶

Une nouvelle mise au point est faite le 2 février 1917, montrant la nécessité d'évacuer l'eau des portions militaires. Il s'agit d'un compte-rendu du 13^e RI qui voit ses lignes au nord du canal de La Bassée envahies par des eaux indésirables et stagnantes.¹¹²⁷ S'ensuivent des études avec quatre configurations de terrains plus ou moins en pente et quatre moyens proposés pour empêcher l'eau de pénétrer dans les tranchées. L'insistance, dans le corpus archivistique du 13^e Régiment d'Infanterie allemand, sur ces situations d'inondations et les moyens de les juguler, dit les désagréments que cela entraîne sur la stratégie autant que sur les hommes :

Situation 1	Pente modérée (1,5 m de déclivité sur 5 m de distance)	Ecoulement faible	Création d'un talus artificiel qui canalise les eaux en surface
Situation 2	Pente moyenne	Ecoulement moyen	Creusement d'un lit artificiel qui draine les eaux en surface
Situation 3	Pente accentuée	Ecoulement fort	Creusement d'un fossé en profondeur pour réception des eaux, parallèle à la tranchée de service pour les hommes
Situation 4	Pente faible, voire nulle	Stagnation	Evacuation en sous-sol par drain partant du fond des tranchées

Document 76 : Etudes effectuées par le 13^e RI allemand pour évacuer les eaux de leurs tranchées dans le secteur d'Illies, en date du 2 février 1917.

Source : BayHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 14, Zu A.O.K. Pi. Nr. 89636.

Un *Rundbild*, un panorama photographique, effectué en mars 1916 depuis la tour-château d'eau de l'usine Delerue d'Illies, le point devenu le plus haut du village avec la destruction du clocher, confirme, si besoin en était, que l'eau est présente partout autour de la commune. On voit des inondations vers Annequin et Violaines, vers l'église de Givenchy, vers Beuvry et Lorgies, vers La Bouchaine et Festubert ainsi que vers les Essars, du côté de Béthune.¹¹²⁸ Des cartes des lignes montrent encore aussi l'obsession de l'eau en 1917 chez les Allemands du 13^e RI : les blockhaus des premières lignes y sont dessinés avec les courants destinés à l'évacuation de leurs eaux stagnantes ; le Bois du Biez et l'Halpegarbe y sont mentionnés avec leurs installations de pompage ; le seul secteur qui semble sain, par contre, est celui des hauteurs du talus des Weppes où aucun pointillé ne suggère d'obligation de gérer l'ennoiement des terres¹¹²⁹. Au total, ces photographies et ces cartes visualisent les points précis des lieux de souffrance des corps en guerre. On voit bien que les secondes lignes et le *Ruhe*, l'espace du repos des hommes, situés sur le talus de la RN41 et les villages du côté Deûle, sont des secteurs privilégiés alors que les tranchées du front, côté Lys, présentent une double peine pour ceux des

¹¹²⁶ BHStA/Abt.IV, Genral der Pioniere 6, Bund 78.

¹¹²⁷ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 14.

¹¹²⁸ BHStA/Abt.IV, Bildersammlung-Rundblicke 49 et 423.

¹¹²⁹ BHStA/Abt.IV, 13. Infanterie Regiment, Bund 15.

soldats qui doivent y stationner : la pluie d'obus et la pluie météorologique. Le front immédiat est donc répulsif premièrement parce qu'il est face à l'ennemi et deuxièmement parce que l'eau y est mal maîtrisée : « Les mécontents ou les moins capables étaient affectés au creusement et à l'entretien des tranchées. S'ils s'exécutaient, il ne leur était plus demandé de prendre d'autres risques. »¹¹³⁰

La géographie de la guerre oblige les armées à se réorganiser.¹¹³¹ Le terrain est en effet un élément fondamental dans la pratique quotidienne du corps en guerre. L'eau devient objet de travaux scientifiques : les manières de la canaliser sont examinées localement et exploitées ; ce sont les puits, forages, drains et autres circulations en surface. Son contrôle sanitaire demande les plus grands soins étant donné les besoins des hommes et des chevaux : une division d'infanterie sur 20 km² revendique la nécessité de disposer de 75 000 litres d'eau par jour ; il s'agit de ne pas la gaspiller et il faut avoir un diagnostic convenable pour la consommation. Le matériel adéquat à l'acheminement de l'eau est régulièrement pilonné ce qui oblige les deux camps à posséder des installations logistiques amenant des pompes et les pièces nécessaires aux aménagements : les Allemands, par la ligne Michon allant de Don-Sainghin à Fromelles ont l'opportunité d'amener sur place, le long du front, les matériaux destinés à ces stations de pompage, et les Britanniques font circuler des trains et des camions le long de l'axe La Bassée – Estaires afin de faire parvenir, sur leurs lignes, leurs propres équipements. Les cartes, avec des relevés précis des dénivelés et de la pluviométrie, sont régulièrement mises à jour grâce à des trains d'imprimerie où des wagons comprennent des presses mécaniques, des ateliers de photographie et d'héliogravure, des instruments d'optique et des liaisons télégraphiques.¹¹³² Au service des acteurs de la guerre, donc des hommes, de l'hygiène et de la santé de leurs corps, les services géographiques des pays belligérants¹¹³³ sont au cœur de la problématique de la guerre. Les soldats qui doivent dissimuler les éclairages, les habitants qui sont tenus au couvre-feu, les terrassiers qui doivent placer à contre-pente des installations camouflées : toutes ces contraintes qui obligent à vivre à contre-courant des envies naturelles, et qui minent les soldats comme les populations, sont, en quelque sorte, des héritages de la géographie militaire appliquée au terrain. L'eau a fait se reconsidérer les rapports entre les combattants et le terrain.

Le corps en guerre, en plus de souffrir de l'eau, endure aussi une autre agression, celle des puces et des poux. Félicien Verly, en train d'écrire une lettre à son frère Louis le 10 septembre 1917 depuis le front des Flandres, en Belgique, « s'arrête là » car « je sens quelqu'un qui me chatouille le dos et je veux l'attraper, ce quelqu'un doit être une puce car il y en a plein dans la paille. »¹¹³⁴ Les Canadiens qui arriveront sur le front connaîtront aussi ce désagrément¹¹³⁵ : ils ont eu beau fournir de l'information sur la façon de combattre l'épidémie de poux en améliorant l'hygiène et la salubrité dans les tranchées, ils n'ont pas, non plus, réussi à les éradiquer complètement. Or les poux, par la gêne continue qu'ils occasionnent, rendent d'abord les soldats très irritables ; ensuite, leur peau démangée et à vif est la porte ouverte à des maladies dermatologiques handicapantes ; et enfin les poux circulent d'un soldat à l'autre ce qui dissémine des fièvres et des affections à une vitesse galopante. Les brûlures, les plaies purulentes, en attendant d'être soignées dans les

¹¹³⁰ Jost Niessl, Erhard Prägener, Fritz Störh, « Ehrentafel », in Fridolin Solleder (dir), *Vier Jahre Westfront*, op. cit., p. 419-421.

¹¹³¹ Philippe Boulanger, *La géographie militaire française (1871-1939)*, op. cit., p. 128.

¹¹³² *Ibid.*, p. 130-133.

¹¹³³ *Ibid.*, p. 186-194.

¹¹³⁴ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., p. 502.

¹¹³⁵ A. D. Peacock, *The Louse Problem at the Western Front* (Le problème des poux sur le Front occidental), London, Hartland and sons, 1916.

ambulances, sont soumises aux agressions de ces vermines. Ce qui est attribué à la maladie des poux - le mal de tête lancinant, les douleurs musculaires aiguës et la forte fièvre - suffit à donner envie de se badigeonner de vinaigre, et, si ce n'est pas suffisant, de pétrole. Ces odeurs, ajoutées à l'urine et à la transpiration rendent la tranchée particulièrement difficile à vivre¹¹³⁶. Les Allemands du secteur sont également tous infestés en février 1915 et les états-majors ont beau publier des décrets de salubrité¹¹³⁷, seul l'éloignement du front permet d'apaiser l'épidémie. Le typhus, colporté par les poux du corps, selon le commandant de la 6^e DR, Gustav Scanzoni von Lichtenfels, est un fléau de plus :

Le typhus est plus inquiétant que les balles des fantassins ou les shrapnels de l'artillerie. Si l'on garde à l'esprit que tout homme souffrant du typhus sera probablement non opérationnel pour le restant de la guerre, dans la période actuelle nos pertes dues à la maladie sont plus élevées que celles causées par les armes de l'ennemi.¹¹³⁸

Des rats circulent entre les hommes comme s'ils étaient chez eux. Ils sont chez eux. Ils grimpent sur les capotes des soldats endormis. Ils pénètrent sous les vêtements qu'ils grignotent parfois après avoir mangé ce qui restait comme maigres provisions de pain ou de chocolat. Ils véhiculent des maladies. Ils contaminent. Les archives médicales¹¹³⁹ dévoilent cette réalité : la Grande Guerre a été pourvoyeuse d'épidémies et d'infections plus observées qu'éradiquées. En effet, le développement des maladies liées aux déplacements des rats qui colonisent les refuges n'est qu'un des éléments ; les autres sont l'accumulation d'hommes nombreux sur des espaces restreints, le renouvellement fréquent des personnes dans des lieux contaminés et confinés, la diversité des origines géographiques, le contact étroit des militaires entre eux, les conditions sanitaires mauvaises, spécialement dans les tranchées boueuses et humides, et la souillure des eaux à proximité du champ de bataille.¹¹⁴⁰ La guerre 1914-1918 a été une guerre prophylactique avortée.

Une interrogation, à propos des décès de la guerre, s'engage d'ailleurs pour savoir ce qui est prévalant, l'un ou l'autre, le feu ou les infections. D'une part, en dépit du manque de savoir sur les maladies issues la guerre, il faut remarquer que les infections sont engendrées par les blessures de guerre ; les plaies sont contaminées par les agents infectieux qui circulent et elles s'enveniment au lieu de pouvoir être soignées et se cicatriser. On peut donc dire, dans ce sens, que la blessure est préalable à l'infection et que le feu est indirectement la cause du décès. D'autre part, l'histoire pathologique de ce conflit est caractérisée, en termes de mortalité et de morbidité, par la prédominance des maladies sur les blessures, et des blessés sur les tués. On peut ainsi affirmer, paradoxalement par rapport à l'affirmation précédente, que le feu tue moins que les infections.¹¹⁴¹ En fait, même si les états-majors sont persuadés que les questions d'hygiène figurent parmi les plus importantes dont la médecine militaire ait à s'occuper, dans la pratique, ce n'est pas sur les périls infectieux que l'on s'est appesanti d'abord.

¹¹³⁶ Jean-Yves Le Naour (dir), *Dictionnaire de la Grande guerre*, Paris, Larousse – A présent, 2008.

¹¹³⁷ BHStA/IV, RD6/Bd.147, 2, décret/ 3803, 14 février 1915.

¹¹³⁸ BHStA/IV, RD6/Bd.147, 6, lettre écrite par Gustav Scanzoni von Lichtenfels, 3 février 1915.

¹¹³⁹ SAMHA (Service des archives médicales hospitalières des armées), Fonds 1914-1918, Sous-fonds des ambulances (dont postes de secours et ambulances autochirurgicales), des hôpitaux d'opérations et d'évacuations (H.O.E.), et des trains sanitaires.

¹¹⁴⁰ Baptiste Bessière et Jean Merlet, *Inventaire des Archives médicales de la Grande Guerre : le Fonds 1914-1918 au SAMHA*, Limoges-Armées, 2006.

¹¹⁴¹ Anne Rasmussen, *Vrai et faux dans le Grande Guerre* (dir : Christophe Prochasson et Anne Rasmussen), Paris, La découverte, 2004, p.190.

On a d'abord soigné les soldats blessés. La religieuse anonyme de La Bassée, qui tient son journal au jour le jour du 11 octobre 1914 à Pâques 1915¹¹⁴², a eu l'occasion de recevoir des soldats blessés en quantité ; réquisitionnée pour donner des soins, elle est perçue, en tant que religieuse, comme une personne sachant soigner alors que son métier d'avant la guerre était celui d'enseignante. En dépit de ce passé d'institutrice, voilà la Dame de Saint-Maur qui est bien obligée de satisfaire à son nouveau personnage. Les premiers militaires arrivés entre ses mains sont des soldats français ; elle remarque leur courage face à leurs souffrances. Les suivants sont des Anglais ; elle raconte – sans paraître émue davantage, mais elle voit tellement de souffrances et de morts – que ceux des Britanniques qui ne sont pas capables de marcher sont fusillés dix jours après. Les derniers sont des Allemands, au moins mille ; elle doit, avec les autres religieuses et les personnels de l'établissement scolaire, être au service des occupants, faire les lits, installer les blessés, remplir de paille les housses des matelas.

12 octobre 1914. Le commandant de nos soldats, le comte de Rochegarde, nous reste comme blessé avec un lieutenant et un sous-lieutenant. Ah ! Chère Madame, que de leçons nous avons pu recevoir de nos soldats. Pas une plainte, pas un murmure, pas une exigence. Quelles blessures, quelles souffrances, vrai ! Nous avons vu l'héroïsme de près. Le 12 octobre, vers cinq heures du soir, les Allemands nous ont amené une trentaine de prisonniers anglais blessés. « Voilà vos amis, vos alliés, disent-ils en ricanant. Soignez-les ; nous ne nous en occupons pas. » Et, de ce fait, ils ont été à notre charge. Quelques jours après, les Allemands sont venus reprendre ceux des Anglais qui pouvaient marcher. Nous avons gardé les autres jusqu'au 24. A cette date, les alliés s'étant fort rapprochés de La Bassée, on nous les a enlevés précipitamment, à sept heures du soir pour les fusiller dans quelque fossé voisin.

Le 13 octobre, une nuée d'Allemands dans la maison. « Ici, lazaret. Pour vous, mille blessés. Vous soignerez et serez nos domestiques. » On transporte à l'hospice les Français qui nous restent. On nous relègue dans un coin de la maison. On installe le lazaret, pharmacie, salle d'opérations, laboratoire, etc. On réquisitionne des femmes, nos dames, pour faire les lits. Les ambulances sont munies de paillasses qu'on remplit sur place, qu'on dresse partout. Où les lits manquent, on se contente de paille.¹¹⁴³

La réalité de la guerre, par ce début de journal personnel, est devenue lisible et visible par le médium du corps souffrant : l'urgence (les lits manquent), la douleur (quelles blessures !), l'universel des épreuves à traverser (Français, puis Anglais, puis Allemands se succèdent), comportements respectueux (on installe les ennemis aussi). C'est dans la prise en compte des corps¹¹⁴⁴ que l'incarnation de la guerre dans les histoires personnelles et dans l'histoire en général se mesure le mieux. Pour reprendre Michel Foucault, il est possible d'affirmer que, durant la Grande Guerre, « le corps est une archive qui engramme des expériences, accumule des données, plisse des compétences et articule des informations. »¹¹⁴⁵

2) Le corps blessé

¹¹⁴² Anonyme, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915*, op. cit., p. 2.

¹¹⁴³ *Ibid.*, p. 3.

¹¹⁴⁴ Christophe Prochasson, Comptes-rendus de livres sur la guerre (ici Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Aubier, 1995, 222 p.), dans *Annales*, 55^e année, n° 1, janvier - février 2000, « Le corps dans la Première Guerre Mondiale », p. 164.

¹¹⁴⁵ Jérôme Lamy, « Le corps, territoire politique : Une historiographie sélective des héritages foucauldien, Le corps dans les travaux de Michel Foucault », in *Cahiers de l'Histoire*, n° 118, janvier – mars 2012, p. 12.

Le corps du soldat valide, comme le corps du soldat blessé, appartiennent à la nation ; la preuve : 79 % des mobilisés blessés ont été récupérés pour la guerre en 1916 ; et le nombre atteint 91 % en 1918.¹¹⁴⁶ Cette assertion est définie ainsi en 1916 : « Le devoir du soldat est de se soumettre aux ordres qu'on lui donne. Son corps ne lui appartient pas. Il en a fait don à la patrie. Et, cela posé, le devoir du médecin est de ménager les forces du blessé dans l'intérêt du pays. Il est un chef et doit se faire obéir. »¹¹⁴⁷

1 - L'évacuation sanitaire

Le nombre de blessés, très élevé en 1914, est compensé par l'incorporation, en 1915, des classes 14, 15 et 16 et l'appel des classes anciennes de 1889 à 1901. Cette récupération des effectifs, ainsi que l'abrogation des sursis et les visites fréquentes des réformés et des exemptés (loi Dalbiez du 17 avril 1915), permet de faire face à la fois aux exigences militaires et aux impératifs économiques qui se multiplient.¹¹⁴⁸ Les frères Verly partent à trois à la guerre. Nature fragile et ajournement pour faiblesse pour l'un, fluxion de poitrine et bronchite suspecte pour l'autre : malgré leurs problèmes de santé, Félicien et Henri sont incorporés au milieu de l'année 1915 ; quant à Léon, la mort dans l'âme car il doit quitter son poste de professeur de collège, il est à son tour déclaré bon pour le service armé par le conseil d'Aire-sur-la-Lys du 15 janvier 1917. « Je fus incorporé le 16 avril 1917. Je pris le train à Berguette, près de Béthune, à 15 h, sous une pluie battante. Nous ne retrouvâmes le beau temps qu'au sud de la Loire. »¹¹⁴⁹ Ainsi, des hommes nouveaux viennent tour à tour remplacer les blessés qui s'élèvent à 600 000 évacuations sanitaires par mois durant toute la guerre en France.¹¹⁵⁰ Henri Verly, téléphoniste au moment où il est blessé le premier jour de l'attaque de la Somme, raconte son évacuation sanitaire à Moreuil :

Avec Félicien, je devais monter à l'assaut avec l'infanterie afin de placer une ligne téléphonique jusqu'au point où celle-ci allait parvenir. L'assaut commença à deux heures. Je sautais le parapet avec la seconde vague. [...] Je reçus une balle dans l'avant-bras gauche avant que j'eusse fait dix mètres. [...] Félicien, redescendu avec moi dans la tranchée, me fit un pansement sommaire. [...] Je gagnais le poste de secours, un médecin me remit le bras en place et je partis vers l'évacuation. Là, une auto me prit et me mena à X où nous restâmes dans l'église jusqu'à 9 heures du soir. Les blessés affluaient, on ne pouvait pas s'occuper de nous. A 9 heures, une auto nous transporta à Cayeux où je demeurais jusqu'au lendemain à 11 heures. Là, comme ailleurs, on ne s'occupa pas de moi. Enfin, hier vers 11 heures, on m'envoya à Moreuil où je suis encore. Sitôt arrivé, on me fit monter sur le billard, et je fus opéré. Le major m'avait endormi. Quand je me réveillai, je me trouvais dans un bon lit. J'avais le bras plâtré, plancheté. Et voilà, ici j'attends mon évacuation qui ne tardera pas, mais je ne peux dormir. Me voilà tranquille de la guerre, en tous cas.¹¹⁵¹

¹¹⁴⁶ Vincent Diet, « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 59, n° 2, avril 2012, p. 86.

¹¹⁴⁷ Jean Bertrand, *L'éveil*, 9 juin 1916.

¹¹⁴⁸ Vincent Diet, « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », *op. cit.*, p. 87.

¹¹⁴⁹ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, *op. cit.*, p. 379-380.

¹¹⁵⁰ Vincent Diet, « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », *op. cit.*, p. 88.

¹¹⁵¹ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, *op. cit.*, p. 310.

Un mécanisme d'évacuation sanitaire est observable dans le cas d'Henri Verly, blessé sur la première ligne du front. Les étapes sont les suivantes : 1- Les soldats procèdent aux premiers soins sommaires entre eux ; ici, le frère a quitté l'assaut avec le blessé ; ensemble ils reviennent vers le parapet de la première ligne française ; là, les secours d'urgence ont lieu sous forme de pansement destiné à comprimer le bras et empêcher un trop fort écoulement du sang. 2- Un médecin se trouve dans la zone d'attaque, il est installé au poste de secours et il s'occupe du plus urgent, ici remettre le bras en place ; c'est lui qui fait appeler la voiture ambulance et qui fait partir le blessé vers le lieu d'évacuation. 3- Le blessé, emmené en voiture, ne peut pas tout de suite être hospitalisé, sans doute les routes sont-elles encombrées par la logistique militaire ; le blessé est pour un temps, ici près de sept heures, placé dans une église qui sert de premier centre intermédiaire entre le front et l'hôpital. 4- L'ensemble des blessés de la bataille est regroupé dans la ville proche, ici Cayeux est le second centre intermédiaire, qui ne dispose pas de salles médicalisées ; l'attente se poursuit, elle dure 26 heures. 5- Le blessé est enfin emmené dans un hôpital militaire de campagne, ici Moreuil ; il s'agit d'un lieu chirurgical où un médecin major procède aux opérations sous anesthésie complète ; le nombre de lits est suffisant pour que les soldats opérés puissent en avoir chacun un. 6- Moreuil n'est réservé qu'à ces cas de première urgence ; d'autres hôpitaux militaires prennent ensuite le relais.

« Nous sommes arrivés ce matin à 4 heures à l'hôpital du Grand Palais. L'hôpital est très chic. Je ne peux pas sortir aujourd'hui, mais je commencerai peut-être demain. N'est-ce pas agréable que de vivre la vie à Paris pendant quelque temps ? »¹¹⁵² L'hôpital militaire semble un havre rassurant après tant de temps d'attente. Le récit de Henri Verly, à cet égard, est intéressant à suivre : eu égard aux centres de soins intermédiaires, le Grand Palais est qualifié de « très chic ». Henri décrit ensuite comment il voit le Grand Palais transformé en hôpital : « Je suis confortablement installé dans la salle 10. Cette salle contient environ 100 lits. C'est te donner une idée de sa superficie. La salle a une hauteur d'environ 10 m, une de ses baies vitrées donne sur un jardin au bout duquel on voit une rue. »¹¹⁵³ Puis, faute de places encore disponibles, Henri est envoyé à Meulan où un hôpital mixte, situé sur une île de la Seine, l'accueille pour la fin de ses soins.

2 - L'hospitalisation

Les cas de blessures graves exigent une lourde hospitalisation. L'expérience d'Henri Verly au Grand Palais à Paris, puis à Meulan, et enfin à Clignancourt, permet d'observer le mécanisme de l'hospitalisation militaire.

Etape 1 – Hôpital militaire du Grand Palais

6 h : Café servi	
8 h 30 : Visite du major	« Tous les matins, je grimpe sur la table, et le major me renouvelle mon pansement. Ce matin, le Major a paru très satisfait de l'état de mes plaies. Je viens de passer à la radio pour que l'on me cherche les esquilles d'os qui pourraient exister à la fracture. Je ne suis pas exempt d'être charcuté. » « J'ignore le résultat de l'examen radiographique. »
10h : Soupe	
Mi-journée : On fait ce qu'on veut !	« Les valides autorisés vont se promener. Les autres demeurent au lit. Ceux qui peuvent se lever jouent aux cartes, aux dominos, au jacquet, etc. Aujourd'hui, je me suis levé et habillé. J'ai écrit sur une table installée au

¹¹⁵² *Ibid.*, Lettre 228, Henri à ses parents, 11 XI 1916, p. 313.

¹¹⁵³ *Ibid.*, Lettre 230, Henri à Léon, 13 XI 1916, p. 314.

	milieu de la salle. Quand j'aurai écrit, je ferai la lecture : il y a des bouquins, des journaux, etc. »
16 h : Soupe	« Je ne regretterai pas cet hôpital car nous n'y sommes pas bien. Nous sommes mal nourris. »
Fin de journée : Occupations libres	« J'ai visité les Invalides, les Tuileries, un peu le Louvre ; tout ça se trouve auprès du Grand Palais ; cela me fait un bien incomparable. » « On se couche quand on veut. »
Soucis : 1) Besoin d'argent	« Des pantoufles, on ne nous en donne pas. Il faut courir sur la dalle fraîche ou chausser à chaque fois ses godasses, ce qui n'est pas bien pratique, surtout pour moi. » « Du tabac, nous n'en touchons pas. » « Il faut tout acheter, jusqu'au savon pour se laver. C'est scandaleux, mais c'est comme ça. »
2) Démobilisation des esprits	« On voit que la guerre dure depuis longtemps ; les infirmières et les donateurs en ont bouffé aussi. » « Les infirmiers, en général, sont de vrais goinfres qui ne s'occupent absolument pas de nous. Nous ne recevons pas du tout les faveurs et les douceurs que des blessés reçoivent dans des hôpitaux auxiliaires ou civils. » « Il n'y a que les infirmières qui sont gentilles ; mais elles sont trop peu. »
3) Encombrement des lieux	« On doit faire place à d'autres qui sont annoncés. »

**Document 77 : Tableau - Trois hôpitaux en 1916 : le parcours du soldat Henri Verly, blessé au bras.
1) Grand Palais du 11 au 16 septembre 1916.**

Source : Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., pp. 313-394.

Etape 2 – Hôpital mixte de Meulan

Le point de vue d'Henri Verly 1- Ce qui est, selon lui, positif, ce sont 3 aspects - la nourriture - l'évolution de son bras blessé - la vie d'embusqué	« J'ai déménagé ce matin par automobile et suis arrivé à Meulan, à 40 km de Paris. Je suis à l'hôpital mixte. Ça paraît être mieux qu'au Grand Palais, tout au moins comme nourriture. » « Quelques jours encore, et on m'enlèvera mon drain. » « Je ne souffre pas. » « La plaie se referme assez rapidement. J'ai déjà un centimètre de chair de repoussé tout autour. » « Je ne ferai pas de mécano thérapie ainsi que tu le penses. Chez nous, on laisse faire la nature. » « Je n'ai pas besoin de plus de douceurs, moi qui suis embusqué. »
2 Ce qui est, selon lui, négatif, ce sont : - les soins - le tout payant - l'ennui	« Comme soins, je crois fort que ça laissera plutôt à désirer. » « Qu'on m'envoie mon rasoir mécanique car ici je suis forcé de me faire raser en payant. » « La vie est monotone ici, c'est la vraie campagne. »
Constats : - D'une part une réaction d'ennui, alors qu'Henri se plaint par ailleurs à des parties de canotage sur la Seine - D'autre part, l'impression de ne voir partout que des blessés	« Dans ce patelin, comme à Paris, on ne voit que des estropiés ou des blessés. » « Pour passer le temps, ici, nous avons la pêche, les parties de canot sur la Seine avec des copains valides des bras. Hier, nous sommes restés sur l'eau pendant 2 h avec un camarade estropié des pieds qui ramait. » « Nous partons à cinq ou six écopés : ceux qui ont les bras bons rament ; bien souvent, cela revient aux béquillards car tous les autres, touchés au ventre, à l'épaule, au bras, ne peuvent le faire sans se fatiguer. On accoste, on va reconnaître le pays, on revient. »

**Document 78 : Tableau - Trois hôpitaux en 1916 : le parcours du soldat Henri Verly, blessé au bras.
2) Meulan du 16 septembre au 20 novembre 1916.**

Source : Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, op. cit.*, pp. 313-394.

Etape 3 - Centre spécial de réformes de Clignancourt

Description du centre	« L'établissement est immense. Nous y sommes comme dans une caserne. » « Il m'est arrivé une fâcheuse histoire : je me suis fait voler 10 fr la nuit dernière dans mon portefeuille. » « Chaque après-midi, je viens au cercle où on se distrait gratis. Je joue au billard, aux dames, au jacquet. J'y ai retrouvé des 'pays' : Hennebelle et Leclercq d'Aubers. »
Objectif : proposer des convalescences aux blessés de guerre	« Une 'convalo' n'est accordée qu'après le passage devant trois commissions. J'en ai donc pour quelques jours ici. » « Je compte que vous m'avez envoyé le certificat d'hébergement que je vous ai demandé. Cette pièce m'est absolument nécessaire pour revenir en 'convalo'. »
Démarche en cinq points du soldat blessé pour entrer en convalescence	- 1 « Obtenir trois feux verts du Major ; à chaque fois, passage d'une heure devant la commission. » - 2 « On m'a confirmé un mois de 'convalo'. » - 3 « Avoir un lieu d'hébergement pour la sortie ; un certificat doit être envoyé par les hébergeurs, en l'occurrence la famille. » - 4 « Passer au Paquetage du Convalescent. J'ai touché un chic tricot, une chemise, un caleçon, une paire de chaussettes. » - 5 « Le voyage est compris dans les trente jours. »

**Document 79 : Tableau - Trois hôpitaux en 1916 : le parcours du soldat Henri Verly, blessé au bras.
3) Clignancourt du 20 novembre au 6 décembre 1916.**

Source : Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre, op. cit.*, pp. 313-394.

Pour des cas réels de blessures, comme celui d'Henri Verly qui demande trois mois d'hospitalisation et un mois de convalescence, et qui sont suivis d'un retour sur le front, combien sont si éprouvés moralement qu'ils ne peuvent envisager de rejoindre leurs contingents ? Car, malgré « le don à la patrie » exigé de chacun, les cas d'évitement deviennent nombreux et frôlent la réelle hémorragie. « Oui, les réformés passent de nouveau ; il y en aura certainement encore quelques-uns de dénichés. Mais c'est triste quand même de voir tout cela. »¹¹⁵⁴, nous dit Félicien Verly le 7 décembre 1916, depuis son cantonnement sur le front de Champagne (SP 134). Félicien lui-même, depuis Mesnilles-Hurlus près de la ferme de Beauséjour, comme il le dit sans craindre la censure militaire, cherche à ne pas trop s'impliquer et à esquiver les sorties sous la pluie dès qu'il le peut : « Comme les conducteurs avaient bien du travail, je partis avec eux. La neige commença à tomber ; je rentrais tout mouillé, encore qu'en rentrant j'avais un bon feu qui m'attendait. Une autre fois, quand je verrai le temps mauvais, je me tiendrai peinard autant que possible. »¹¹⁵⁵

Chacun invente son système pour éviter l'exposition au feu. D'aucuns optent pour le choix de faire durer l'hôpital le plus possible : « Quand on est malade, on voudrait être guéri ; et quand on est dispos, on désirerait être malade pour ne plus être ennuyé par le service. »¹¹⁵⁶ D'autres choisissent, pour continuer à survivre à la guerre, de prendre de la

¹¹⁵⁴ *Ibid.*, Lettre 308, Félicien à Louis, 7 XII 1916, p. 391.

¹¹⁵⁵ *Ibid.*, Lettre 309, Félicien à Yvonne, 8 XII 1916, p. 392.

¹¹⁵⁶ *Ibid.*, Lettre n° 244, Félicien à Yvonne, le 22 septembre 1916, p. 327.

distance par rapport aux batailles. Voilà la paix essentielle, vivre dans son cocon : « Je ne connais plus grand chose de neuf à t'apprendre. Te dirai-je que les Boches nous canardent assez bien autour de la batterie ? Cela ne peut guère t'intéresser vu que nous-mêmes on s'en moque et qu'on dort bien quand même. »¹¹⁵⁷

Bien que les soldats, spécialement ceux du canton de La Bassée, aient comme motivation principale de « reprendre nos pays »¹¹⁵⁸, ils savent que la victoire n'est pas pour demain. Ni la paix pour après-demain. Ainsi, en mars 1917, lorsque les troupes entrent très facilement dans une tranchée allemande sans avoir livré de combat, les hommes voient bien qu'il s'agit d'un repli stratégique : « Tu me parles d'avance. Ce recul des Boches a dû certainement être volontaire et prévu par eux car ils avaient tout nettoyé sur leur passage de façon à rien nous laisser. S'ils l'ont fait, peut-être y étaient-ils forcés par des raisons quelconques. Enfin, ils ne nous ont toujours rien abandonné, ni comme hommes, ni comme matériel. »¹¹⁵⁹ Alors, le mieux est de temporiser ; les blessures qui ne passent pas sont, à cet égard, une aubaine ! « La radioscopie m'a découvert quelque chose de superbe et qui m'explique que je n'ai aucune force dans le bras : il n'y a pas de consolidation à l'endroit de la facture, les os ne sont pas réunis et jouent au moindre effort. C'est excellent pour moi. On ne tentera certes pas une greffe osseuse pour combler la fissure, ce doit être trop tard. Bref, je suis content. »¹¹⁶⁰ Henri Verly ne va pas jusqu'à refuser les soins afin d'être réformé... même si la non-consolidation de son bras est envisagée par lui comme quelque chose de « superbe ».

Il est en effet des attitudes caractérisées qui inquiètent les autorités. Parmi elles, les « épidémies de refus de soins »¹¹⁶¹. Le cas de Henri Verly s'y apparente de plus en plus : « Ma blessure m'ayant rendu mon bras impotent, c'est un cas de réforme. Rien d'extraordinaire, mais j'ai aussi des chances de m'en tirer. En tout cas, le temps passe toujours. Je sais me débrouiller, soyez sans crainte. Ils ne me tiennent pas encore. »¹¹⁶² Ce climat de rejet d'opération et de rebuffade devant les plâtres pour garder sa blessure invalidante a comme objet bien compris d'obtenir à la fois l'éloignement du front, le statut de réformé et les indemnités conséquentes.¹¹⁶³ Pourtant, la médecine met ses connaissances et ses traitements nouveaux au service des hommes : radiographie, morphine antidouleur, greffes. Les divers malaises sont soignés avec efficacité, la preuve « le manque d'appétit » de Félicien qui est solutionné après sept à huit jours : « Maintenant, tout va pour le mieux, je peux boire un litre de vin tranquille ou une bouteille de bière. »¹¹⁶⁴

Tout autre est le cas des malades choqués psychologiquement par la guerre. Bien que la médecine ait fait de réels progrès entre 1914 et 1918 pour traiter de tels traumatismes¹¹⁶⁵, il existe de réelles difficultés de définition de ces maladies. On a vu le cas d'Edward Tanner qui, choqué par les tirs et les combats de la mi-octobre 1914 sur le territoire d'Illies, a commencé par se perdre dans le petit hameau de l'Halpegarbe qu'il

¹¹⁵⁷ *Ibid.*, Lettre n° 245, Félicien à Léon, le 26 septembre 1916, p. 329.

¹¹⁵⁸ *Ibid.*, Lettre n° 371, Henri à Yvonne, le 25 mars 1917, p. 438.

¹¹⁵⁹ *Ibid.*, Lettre 373, Félicien à Louis, 27 III 1917, p. 439.

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, Lettre n° 393, Henri à ses parents, le 23 avril 1917, p. 454.

¹¹⁶¹ Vincent Diet, « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, *op. cit.*, p. 87.

¹¹⁶² Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, *op. cit.*, Lettre n° 397, Henri à Louis, le 27 avril 1917, p. 460.

¹¹⁶³ Vincent Diet, « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, *op. cit.*, p. 88.

¹¹⁶⁴ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, *op. cit.*, Lettre n° 406, Félicien à Louis, le 23 mai 1917, p. 483.

¹¹⁶⁵ Exposition *Guerre et Trauma, Soldats et ambulances, soldats et psychiatres, 1914-1918*, In Flanders Fields Museum, Ieper, Belgique, 1^{er} novembre 2013-30 juin 2014, Vitrines W1 à W4.

qualifie d'ailleurs de « village », puis on le voit rentrer dans une maison abandonnée pour dormir alors que son régiment était en peine reconquête du hameau de Ligny-le-Grand, et enfin on voit sortir le matin habillé avec des vêtements civils qu'il a trouvés dans l'habitation. Il sera condamné à mort et exécuté. Quand commence son *shell-shock* (obusite) ? A quel degré de maladie psychiatrique est arrivé ce soldat ? Le problème peut être évoqué par le biais des remarques de Félicien Verly qui, sans jamais dévier vers la paranoïa, montrent des paliers successifs franchis dans le refus d'obéissance à l'autorité, symbolique du refus de la guerre :

- Etape 1 : Le corps est fatigué, les officiers sont « sur notre dos ».

Depuis huit jours, on fait des étapes. Tous les jours, c'est réveil à 3 ou 4 heures du matin, aussi on est fatigué. On dort à cheval. Maintenant, nous sommes au cantonnement définitif. On va faire des manœuvres, paraît-il. Le patelin où nous sommes est assez petit, mais nous ne sommes pas trop mal logés.

Il n'y a qu'un problème : les officiers qui nous embêtent du matin au soir. Ils sont sur notre dos pour nous emmerder.

Enfin, si on pouvait être tranquille, ce serait au moins le filon.¹¹⁶⁶

- Etape 2 : Le soldat en viendrait, pour un peu, au contact physique avec ses supérieurs.

Nous revoilà en batterie, aussi, encore une fois, les ennuis.

En ce moment, c'est un sous-lieutenant qui commande la batterie, aussi il fait du service.

Il y a des moments où, volontiers, je lui flanquerais ma main par la figure, tellement il nous emmerde.¹¹⁶⁷

- Etape 3 : L'impossibilité physique et psychique d'exprimer son refus de la guerre.

Enfin, on se console encore en pensant que cela finira sans doute un jour.

Il est temps car, sans cela, on en sortira fou.

Puisqu'il faut subir ce sort sans murmurer, subissons-le, mais avec quel regret de ne pouvoir crier sa façon de penser.¹¹⁶⁸

Jamais Félicien ne dérape vers des excès irréparables. Pourtant son traumatisme psychologique est important : « On en sortira fou », dit-il. Félicien voudrait « pouvoir crier sa façon de penser ». Impossible. Mieux vaut rester dans le rang. Il sait par expérience après avoir vu les cas des autres soldats autour de lui, que, s'il s'agit simplement d'une posture récalcitrante, d'une simulation ou d'un comportement exagérateur, c'est peine perdue pour avoir à bon compte un statut de réformé ou de long convalescent. La médecine militaire décèle ceux qui feignent l'indisposition ou la maladie, qui veulent simplement se réapproprier leur corps dont l'armée se prétend seule le droit de disposer, ou qui revendiquent une identité dans un univers collectif qui est résigné.¹¹⁶⁹ Mais, dans une lettre possiblement lue par la censure, Félicien ose se montrer transgressif : « Je lui flanquerais ma main sur la figure tellement il nous emmerde », se permet-il d'écrire à propos d'un supérieur.

Cette affirmation de soi, ce désir de se récupérer et non pas d'être récupéré sont tant redoutés des autorités que même les séjours au repos sont automatiquement abrégés par crainte de contamination des autres sujets en traitement. Les fins de séjour sont accélérées, la présence dans les hôpitaux est écourtée pour empêcher les contacts nocifs ou la connivence. Autant le rapport avec la maladie physique se passe très bien – on l'a vu

¹¹⁶⁶ *Ibid.*, Lettre n° 406, Félicien à Louis, le 23 mai 1917, p. 484.

¹¹⁶⁷ *Ibid.*, Lettre n° 413, Félicien à Louis, le 8 juillet 1917, p. 488.

¹¹⁶⁸ *Ibid.*, Lettre n° 420, Félicien à Léon, le 27 juillet 1917, p. 492.

¹¹⁶⁹ Vincent Diet, « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, op. cit., p. 92.

avec les trois hospitalisations d'Henri Verly -, autant la méfiance est grande envers les troubles nerveux. Henri, dont le prolongement de la troisième hospitalisation devient suspect, en sait quelque chose avec les interrogatoires et les électrothérapies qu'on lui fait subir. Il faut amener les hommes à céder, malgré eux, aussi les pressions s'accroissent tant sur les hommes que leur souhait en arrive à vouloir retourner dans leur régiment d'origine :

Une pièce manquante à mon dossier va encore retarder mon passage devant les Commissions.

Demain, je passe à la radio-électro.

On nous en fait tant faire, on nous interroge tellement qu'il y a de quoi en devenir fou.

Heureusement que l'on est habitué à ces imbécilités militaires.

La nourriture n'est pas épatante ici. Il y en a surtout peu. C'est la misère partout.¹¹⁷⁰

Henri obtiendra, finalement, le certificat d'handicap qu'il souhaite. La guerre se finit pour lui. Le corps blessé physiquement ou psychologiquement véhicule par conséquent une triple représentation : d'abord, quand ce corps est atteint à un degré estimé supportable, il est signe d'une douleur profonde mais à peine reconnue ; ensuite, quand il atteint une norme au-dessus de l'acceptable, il est propice à un retrait du monde guerrier, il permet de repartir définitivement en famille ; enfin, quand il dépasse les limites admises et se manifeste par un refus corporel ou psychologique caractérisé, il ouvre diverses voies : la désertion que débouche sur la peine de mort – on l'a vu pour Edward Tanner -, le suicide – le cas a été évoqué précédemment, l'internement psychiatrique – personne dans le canton n'a eu à le vivre, le glissement de la blessure vers l'infection et la mort –, c'est l'objet de l'étude suivante.

3) Le corps et la mort

Henry Victor Willis, né en Australie en 1896, est surnommé 'Harry' par toute la famille. Il est l'un des quatorze enfants de John Willis – décédé - et de Janet. C'est une famille d'ouvriers agricoles, habitant à Alberton, région de Gippsland, dans l'Etat de Victoria. En 1915, Harry est trop jeune, 19 ans, pour s'engager dans l'armée, mais une fille lui adresse une plume blanche, symbole de couardise dans les pays anglo-saxons. Il s'engage alors, imitant la signature de sa mère, obligatoire pour les moins de vingt ans. Il s'embarque avec le 31^e bataillon à bord du *Wandilla*, destination l'Egypte. Finalement, il est amené à Marseille avec la 5^e division australienne en juin 1916 et est aussitôt dirigé sur Fleurbaix où il arrive début juillet 1916. Le 20 juillet, Harry Willis est tué à Fromelles par un éclat d'obus dans la mâchoire.¹¹⁷¹ Et tant d'autres comme lui.

Le corps et la mort prennent durant la guerre des figures différentes selon qu'il s'agit, comme ici dans le cas d'Harry, d'un jeune homme australien de 19 ans qui décède à Fromelles lors de son premier jour de bataille, ou dans le cas de Louis-Hector Decourcelle, fermier d'Illies tué à l'âge de 36 ans dans une des batailles d'octobre 1914 pour reprendre le Nord, sa région, en voie d'invasion. Les visages de la mort ont des formes si diverses.

1 - Les visages de la mort

¹¹⁷⁰ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., Lettre n° 389, Henri à ses parents, le 19 avril 1917, p. 452.

¹¹⁷¹ Tom Whitford, *Récit de la bataille de Fromelles*, sortie pédagogique franco-australienne, le 13 avril 2013.

La longue correspondance des Verly contient aussi de nombreux cas de soldats morts ; morts parmi les connaissances personnelles des frères dans le canton de La Bassée, morts au sein de leurs relations à l'armée, morts dans le cadre de la communauté des amis. Quel est le visage de la mort qui est venue les endeuiller ? Quelles souffrances du corps sont-elles évoquées ? Quel est le regard des frères Félicien et Henri sur ces décès ?

Date	Nom, prénom du soldat décédé	Circonstances du décès ?	Comment le corps est-il atteint ?	Quel est le regard sur ce décès ?
17 III 1915	Désiré Dubusse	Dans une usine	Pendaison	Idées noires causées par sa situation militaire
25 VII 1915	Arnould (Lefebvre)	Une ½ h avant sa mort, on mangeait encore une boîte de conserve ensemble.		« C'est bien triste. »
5 VIII 1915	Paul Deprince			« Mon cher ami »
12 XI 1915	Joseph Deprey			Malchance
16 VII 1916	Edouard Costenoble			Un demi-mal : c'est un « vieux tableau ! »
16 VII 1916	Emile Carpentier			Un demi-mal : c'est un « vieux tableau ! »
16 VII 1916	Le « vieux » Bœuf	Ecrasé par un train.		« Les vieux, ça passe. »
14 VIII 1916	Ernest Crespel	Tué par un éclat dans les 2° lignes.	Une partie de la figure lui a enlevée.	
14 VIII 1916	Florimond Leleux	Tué avec 11 camarades	Tué par un obus dans un abri.	J'étais à 200 m de là.
30 IX 1916	Marc Bonneau	Dans un abri		
30 IX 1916	Georges de St Florent	Dans un abri		
9 X 1916	Victor Lefebvre	Disparu depuis 3 mois		
9 X 1916	Désiré et Henri Crouzet	Disparus		Deux jumeaux
9 X 1916	Louis et Alphonse Coupet	Disparus		Deux frères
9 XI 1916	César Hue			« Encore un bon camarade de moins ! »
28 XI 1916	Pierre Bien			Deux en un mois ! La famille Hue est vraiment bien éprouvée !
31 XII 1916	X Finet	Dans un camp allemand, « chez ces tristes barbares »		Un avenir assuré dans le collège d'Aire/Lys. Un si brave garçon !
9 II 1917	Henri Dubusse			Son neveu est mort du croup durant les mêmes jours.
10 III 1917	Maréchal des logis Bailleul	Tué aux tranchées	Colonne vertébrale brisée dans l'éboulement de son abri-observatoire	Je faisais encore une lutte aux boules de neige avec lui hier soir ! J'étais très intime avec lui.

30 III 1917	Jules Dansette, député			Il faut se résigner.
8 IV 1917	Jules Dansette, fils du député Jules Dansette	Tué à Verdun il y a 6 mois		La mort du jeune homme était ignorée jusque là.
25 V 1917	Henri Baert	Disparu		
Bilan : Décès pour la période du 2 XI 1914 au 11 XI 1918	Bilan : 24 noms évoqués sur 529 lettres	Bilan : 16 cas sont renseignés : - 3 aux tranchées - 3 dans des abris de 2 ^{de} ligne - 1 dans un camp allemand - 6 disparus - 1 en usine - 1 écrasé par un train	Bilan : 4 cas : -1 pendaison - 2 tués par éclats d'obus en seconde ligne - 1 mort, la colonne vertébrale brisée par éboulement de son abri, en 2 ^{de} ligne	Bilan : 19 cas sont plus ou moins commentés : - 6 décès multiples s'abattant sur les familles - 7 amis proches et très regrettés - 1 cas de pendaison est juste évoqué - 3 « vieux » : ça passe mieux que des jeunes ! - 2 cas cités, sans plus

Document 80 : Tableau - Décès connus par les soldats Verly d'après leurs correspondances durant la Grande Guerre

Source : Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., Lettres du 2 XI 1914 au 11 XI 1918.

Le nombre des décès, connus et évoqués par les frères Verly d'après leurs correspondances durant les quatre ans de leur période de mobilisation, s'élève à vingt-quatre noms pour toute la durée de la guerre. Il n'y a que 4,5 % des lettres qui contiennent des allusions à ces défunts. Et encore n'apparaissent-ils que dans une ligne ou deux sur la trentaine que compte, en moyenne, un courrier. On pouvait présager que les allusions aux morts, parmi les relations de la famille, seraient très nombreuses dans les échanges épistolaires familiaux. En effet, parmi les jeunes gens de l'âge de Félicien, d'Henri, de Léon et de Louis, parmi les camarades des deux sœurs Yvonne et Palmyre, il y a 699 « morts pour la France » qui sont tombés, originaires du canton de La Bassée. Etant donné le relationnel de la famille Verly – ce sont des tailleurs -, étant donné aussi le rayon commercial de leur clientèle potentielle - 18 000 habitants, la population des onze communes avant la guerre -, étant donné, enfin, l'âge moyen des défunts – 26 ans et demi¹¹⁷² -, il était à supposer que les avis mortuaires occuperaient une bonne part des aller-retour écrits entre les frères et leurs parents. Or Félicien, Henri, et Léon, soldats embarqués dans la grande hécatombe de la jeunesse européenne, n'ont manifesté que peu d'intérêt et de questionnement envers ceux qui étaient pourtant leurs camarades de jeux, de patronage et d'études.

2 - Les facteurs de la mort

Connaître les noms des camarades morts, c'est une chose, s'intéresser aux circonstances des décès en est une autre. Là, seize cas sur vingt-quatre sont renseignés. Et il apparaît tout de suite que les soldats décédés ne le sont pas majoritairement lors des tentatives de percées, ni sur les parapets face à l'ennemi, ni non plus dans les premières lignes du front. Ils ne sont que trois à être dans cette situation. Les autres sont morts alors qu'ils sont dans des abris de seconde ligne, ou carrément à l'arrière, dont un écrasé par un

¹¹⁷² Benoit Varez, *Les monuments aux morts et cimetières militaires commémoratifs de la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée*, Mémoire de maîtrise, Lille III, 2003, p. 15-17.

train et un autre retrouvé pendu dans son usine. Un des décès s'est aussi produit dans un camp allemand, dont on ne dit pas où il se situe, en France occupée, ou en Allemagne. Ce qui ressort surtout, c'est le nombre de « disparus », six sur seize cas. Les familles sont informées tardivement de la « disparition » de leur fils puisqu'il n'y a pas de date, de lieu, de circonstances, de témoins, de corps à reconnaître. Est-il tombé sous les balles allemandes ? Est-il victime d'une erreur de tir de son propre camp ? A-t-il été tué sur un lieu précis de bataille, dans un *no man's land*, à l'arrière ? A lui, point de médaille, de citations, de rappel de ses actions d'éclat : une sorte de mort anonyme à laquelle, rétrospectivement on donne un nom, celui de « mort au champ d'honneur ».

Quand aux atteintes au corps qui ont entraîné la mort, seules quatre circonstances sur vingt-quatre sont évoquées, et les quatre sont des cas bien identifiés de morts en secondes ou en troisièmes lignes. Il y a trois cas de morts dans des abris, soit deux par éclats d'obus et un par écrasement provoqué par un train : l'arrière proche des lignes est donc dangereux. Le quatrième est le suicide par pendaison de Désiré Dubusse dans une usine. Ce cas spécifique de mort mérite d'être interrogé. Le suicide d'un affecté spécial dans une usine est-il reconnu par l'administration des armées comme conséquent à la guerre ? N'est-ce qu'une affirmation avancée par la famille ? La pendaison restera-t-elle ainsi nommée ou deviendra-t-elle une mort maquillée afin de permettre à la famille de toucher une pension ? Ce suicide, tabou pour les instances religieuses, fera-t-il l'objet d'une réécriture postérieure afin que l'honneur du soldat soit sauf ? Ne connaissant pas les détails de cette affaire, on en reste aux questionnements. Pourtant, même sans approfondissements supplémentaires, ces diverses hypothèses interrogent à la fois sur les comportements de la hiérarchie militaire en milieu industriel et sur le ressenti des soldats qui y sont immergés. Une étude sur le suicide aux armées durant la guerre 1914-1918 a été menée par Denis Rolland.¹¹⁷³ Il y est montré que les suicides y sont relativement rares, diminuant de moitié par rapport aux années de l'avant-guerre. Et Denis Rolland de s'interroger sur les facteurs qui expliquent ce ralentissement : c'est précisément, selon lui, l'existence du danger qui entraîne le resserrement des relations sociales.

Le suicide par pendaison de Désiré Dubusse intervient le 17 mars 1915. Il y est question, selon l'hypothèse émise par les Verly, d'« idées noires causées par sa situation militaire ». C'est l'unique renseignement donné dans la correspondance et c'est bien peu pour connaître les facteurs qui auraient pu amener cette pathologie « des idées noires ». André Loez énumère l'effroi provoqué par les visions de mort lors des percées et des combats de première ligne, l'usure du combat (*battle fatigue*) et la secousse du combat (*battle shock*) en indiquant que ce sont des formes de stress encore passées sous silence dans les milieux militaires en mars 1915.¹¹⁷⁴ Des cauchemars surgissent inopinément, associés à des images violentes, terrifiantes, qu'il faut parvenir à verbaliser pour s'en débarrasser selon des procédés cathartiques classiques aujourd'hui.¹¹⁷⁵ Yvor Gurney l'a tenté, lui qui a écrit maints poèmes pour se dévêtir des réminiscences qui hantent ses jours durant la Grande Guerre, et qui le hanteront, des années encore, durant son retour en Angleterre. Edward Tanner n'a pas eu le temps d'exorciser le sentiment de désespoir et les souvenirs envahissants de ses combats d'août et de septembre 1914 avec les Wiltshire : il a été fusillé sur ordre de la Cour Martiale britannique du champ de bataille de Richebourg Saint Vaast en octobre 1914.

¹¹⁷³ Denis Rolland, « Les expériences combattantes », Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland, *La Grande Guerre, Pratiques et expériences*, Colloque de Craonne-Soissons, Toulouse-Privat, 12-13 novembre 2004, Actes publiés en 2005.

¹¹⁷⁴ André Loez, *La Grande Guerre, La découverte*, Ed. Repères, 2010.

¹¹⁷⁵ Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

3 - La préservation émotionnelle face à la mort

Tout autre est le comportement des frères Verly. On peut, à juste raison, s'étonner du faible nombre de camarades décédés, présents dans leurs lettres : vingt-quatre noms sont donnés durant les quatre années de guerre. On peut, de plus, être confondu devant le moindre développement donné à ces quelques cas : dix-neuf sont évoqués, un seul est un peu détaillé, celui du maréchal-des-logis Bailleul, le 10 mars 1917. On peut manifester de l'étonnement devant la faible demande de renseignements auprès de leur famille sur la façon dont ces proches sont morts : quatre décès seulement sont explicités dans leurs atteintes corporelles. Cette indifférence émotionnelle est la réponse des frères Verly aux horreurs qu'ils voient, entendent et lisent. Leur démarche – inconsciente – est celle d'un triple évitement : d'abord un évitement affectif qui prend la forme d'un détachement vis-à-vis de ce qui est hors du cercle de la famille cellulaire ; ensuite l'évitement comportemental qui consiste à éviter de trop questionner pour n'avoir pas à savoir ; enfin l'évitement physiologique car une sorte d'indifférence sensorielle est palpable dans les lettres où les deux frères sont comme anesthésiés quand il est question de sortir de leur cocon familial étroit.¹¹⁷⁶ Les deux frères – mais c'est la même impression quand on lit les lettres de Rosa Dhennin ou les récits de Joseph Carle et de François Rucho - semblent isolés au niveau relationnel : ils ne se concentrent que sur leurs proches, qui peuvent varier durant la guerre, éloignant d'eux, ainsi, des affects négatifs qui pourraient leur rappeler avec trop d'insistance le drame qu'ils vivent. Éviter d'en parler, c'est éviter de se voir confronté à ces traumatismes.

Une seule fois, les Verly s'appesantissent sur un décès. Celui d'un « pays », d'un compatriote, qui amène ce long commentaire, est la disparition du maréchal-des-logis Bailleul « tué aux tranchées ». Sa fin, horrible, qu'on a racontée aux frères sans qu'ils en soient les témoins – il a eu la colonne vertébrale brisée dans son abri-observatoire -, rend sa mort plus cruelle encore pour ceux qui le côtoyaient. Le fait de libérer la parole à propos d'un supérieur hiérarchique est intéressant à analyser par rapport au processus d'évitement habituel dans la correspondance. Pourquoi, là, se livrer ? Pourquoi, là, rompre avec le détachement pratiqué ? Le maréchal-des-logis Bailleul n'est pas un chef imposé. Il fabrique du consensus, l'entretient, le préserve. D'où, à la fois, le respect qui l'entoure et la sympathie qu'il attire sur lui. « Je faisais encore une lutte aux boules de neige avec lui hier soir ! J'étais très intime avec lui. » Les termes de la lettre montrent en effet que, si ce chef originaire du canton n'échappe pas au regard inquisiteur de ses subordonnées, son attitude chaleureuse accentue, au contraire, les aspects attachants de sa conduite ; et il obtient, en retour, une qualité d'ascendant moral qui en fait quasiment un ami, un « intime », même, dit Félicien. Entre le maréchal-des-logis Bailleul et l'homme du rang Verly, un relationnel a été trouvé, faisant de la sympathie entre les deux militaires un élément de cohésion de la communauté armée en guerre. Lorsqu'Emmanuel Saint-Fuscien¹¹⁷⁷ montre que le gradé doit exposer son corps, entraîner les autres, avancer devant l'ennemi de façon ostensible, afin d'être un exemple pour sa troupe, il est certain que, dans l'émotion intense de Félicien, la monstration du courage est un élément déterminant. Une des seules fois de la guerre, on peut lire dans la correspondance de Félicien Verly, la grande douleur, enfin exprimée, pour un deuil ressenti très tristement :

¹¹⁷⁶ Laurent Tatu et Julien Bogousslavsky, *La folie au front, La Grande bataille des névroses de guerre 1914-1918*, Paris, Imago, 2012.

¹¹⁷⁷ Emmanuel Saint-Fuscien, *A vos ordres ? : La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Ed. EHESS, 2011.

Qui aurait pensé que, lorsque, ce matin, le voyant monter aux tranchées, je lui criais ‘bonjour’ en rigolant, c’était ‘adieu’ que je devais lui dire.

Que la guerre est triste.

Encore une veuve et des orphelins.

Ne cause pas de ce malheur pour le moment ; sa femme le saura toujours assez vite. Je ne sais pas exactement dans quelle rue elle demeure. Le corps de Bailleul est ramené ce soir à l’arrière ; je vais tâcher de savoir où il est enterré exactement ; ça pourrait quelquefois servir à sa femme.

Silence, donc, en attendant les nouvelles du Régiment.¹¹⁷⁸

Côté allemand, il y a aussi des jeunes gens qui sont des soldats « tombés au champ d’honneur ». Et souvent, également, ils sont morts seuls, à l’instar du maréchal-des-logis Bailleul. « Le 27 décembre, nous avons pris deux tranchées aux Anglais. Ceux-ci les ont reprises, les ont minées puis ont feint de les abandonner. Les nôtres se sont précipités pour s’en rendre maîtres. En un instant, ils ont été lancés en l’air. Et ça a été une pluie de bras, de jambes, de têtes ; c’était horrible. Moi qui étais dans une tranchée voisine, j’ai fermé les yeux pour ne pas voir un tel spectacle. »¹¹⁷⁹ Ces conquêtes, pénibles pour un camp, puis pour l’autre, créent une telle angoisse de la mort par mines ou par éclats d’obus qu’elle empêche d’aller rechercher les camarades de son propre régiment dans les lignes adverses ou dans le *no man’s land*. Début juin 1915, près des premières lignes de tranchées entre Fromelles et Fournes, Alois Schnelldorfer raconte le gémissement des blessés, l’odeur des corps en décomposition laissés sous le soleil, les ventres gonflés. Quinze jours après, les corps sont encore là, leur état de putréfaction dégage une odeur encore plus intolérable, selon Norbert Stumpf. L’intensité croît encore avec les chaleurs quelques jours plus tard.

Récit de Norbert Stumpf :

- 17 juin 1915,

L’air est saturé d’une pestilence dégagee par la putréfaction des corps qui, depuis six semaines, demeurent entre nos tranchées et celles de l’ennemi, et n’ont pas été ensevelis.¹¹⁸⁰

- Fin juin 1915 :

Les cadavres baignent dans un jus d’organes liquéfiés qui dégage une odeur si agressive que des soldats se sont approchés en rampant pour leur injecter une dose de créosole en guise de désinfectant.¹¹⁸¹

La bataille de Fromelles, celle de Neuve-Chapelle, celle de la côte d’Aubers, et d’autres, sont des moments paroxystiques à l’intérieur de la longue Grande Guerre.¹¹⁸² Mais, même si les cadavres accumulés dans le *no man’s land* en juin 1915 ne sont pas la réalité de tout le conflit, il n’en demeure pas moins que la puanteur est telle, couramment, que les localités à cinq kilomètres du front reçoivent souvent de telles odeurs.¹¹⁸³ Cette violence qui agresse tous les sens, cette bataille continue, de basse intensité, dans laquelle il faut constamment être sur ses gardes, cette guerre technique où l’on meurt sans avoir vu

¹¹⁷⁸ Félicien, Henry et Léon Verly, *C’est là que j’ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., Lettre n° 360, Félicien à Yvonne, le 10 III 1917.

¹¹⁷⁹ Anonyme (une religieuse des Dames de Saint-Maur, institutrice à La Bassée au début de la Grande Guerre), *La vie à La Bassée, d’octobre 1914 à avril 1915*, op. cit., « Récit d’un sous-officier allemand, 27 XII 1914 », p. 19.

¹¹⁸⁰ Norbert Stumpf, journal, 17 juin 1915, PBK, II/9/Facs.3m.

¹¹⁸¹ Fridolin Solleder, « Der Stellungskrieg bei Fromelles », art. cit. p. 152-158.

¹¹⁸² Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich, *La Grande Guerre, Une histoire franco-allemande*, op. cit., p. 159.

¹¹⁸³ Thomas Weber, *La première guerre d’Hitler*, op. cit.

son adversaire, cette mort anonyme avec quantité de disparus - disparus où ? disparus quand ? disparus comment ? -, ces souffrances liées aux éclats d'obus qui abiment les visages et les membres avant de complètement détruire les corps, ces dégâts psychiques souvent irrémédiables, que la médecine ne sait pas assez soigner ni même accompagner, font que le soldat qui vit une telle guerre, qu'il soit sur le front ou à l'arrière, ne peut sortir indemne d'une période comme celle-là.

La thèse de Jan Patočka¹¹⁸⁴, établie autant sur les témoignages français et alliés qu'allemands, développe cette idée que la guerre, telle qu'on vient de la décrire, a transformé les hommes qui y participèrent, elle les a métamorphosés pour toujours, elle en a fait d'autres hommes. Dans la guerre totale que Jan Patočka décrit, il n'y a plus de frontières, et la distinction entre le front et l'arrière est supprimée. On voit que « le paysage prend fin soudain et que les décombres ne sont plus des villages ». La guerre révèle la fragilité du monde, lorsqu'on s'attaque au monde habité par l'adversaire pour anéantir ce dernier d'un coup.¹¹⁸⁵ L'impossibilité de relever les blessés qui agonisent entre les lignes des tranchées sans qu'on puisse leur porter secours, et qui est un des aspects les plus traumatisants de la guerre, semble donner raison au philosophe tchèque. « La ligne du front est donc par excellence le lieu de l'oubli de l'Être. »¹¹⁸⁶

Nous nous représentons spontanément la ligne de front comme une limite qui partage le champ de bataille en deux camps opposés, une frontière délimitant deux domaines réservés mais destinés à être violemment transgressés par la force des armes. Il y aurait un au-delà de la ligne, un dépassement possible d'un côté comme de l'autre.¹¹⁸⁷

En effet, dans une société où l'acte de tuer est condamné, il est demandé à des millions d'hommes d'orienter quatre années de leur vie dans l'optique de combattre et d'éliminer d'autres hommes. Durant toute la guerre, des « meurtres individuels » sont commis, actés ou pensés ; des « ennemis » sont tués de loin, comme déréalisés¹¹⁸⁸ puisque, souvent, à cause de la puissance et de la technicité des nouveaux moyens militaires, on ne voit pas l'homme qui tombe, au delà des lignes et du parapet. La régression anthropologique et le silence sur la mort des corps sont des chocs profonds. Le soldat sait que son corps peut le trahir, son cœur accélérer ses pulsations, ses jambes devenir molles, sa tête bourdonner et son front être brûlant. Mais, tout à coup, c'est comme si un courant électrique était déclenché : le corps est prêt à tout.¹¹⁸⁹

Pas toujours. Edward Tanner, du 1^{er} Wiltshire, n'a pas eu cette façon d'être aux aguets, cette acuité plus forte de l'être, cette finesse singulière des sens. Son corps s'est dérobé au combat. Edward Tanner a été accusé de désertion face à l'ennemi dans le hameau de Ligny-le-grand, il a été condamné à mort et exécuté en octobre 1914. Mais c'est son corps, épuisé, qui n'a plus ressenti l'envie de se vêtir de sa tenue militaire et qui a voulu mettre des effets civils. Cette somatisation de l'angoisse est un phénomène

¹¹⁸⁴ Jan Patočka, « Sortir du siècle de la guerre », *Esprit*, n° 49, janvier 1981, p. 118-132.

¹¹⁸⁵ Jan Patočka, *L'amour des ennemis et autres méditations sur la guerre et la politique*, Paris, Albin Michel, 2002.

¹¹⁸⁶ Jan Patočka, « Equilibre et amplitude dans la vie », *Liberté et sacrifice*, Bernin, Millon, coll. Krisis, 1990, p. 35.

¹¹⁸⁷ Jan Patočka, « Les guerres du XX^e siècle, et le XX^e siècle en tant que guerre », *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 1999, p. 16.

¹¹⁸⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre, Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e - XXI^e)*, Paris, Le Seuil, 2008.

¹¹⁸⁹ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 153-158.

incontrôlable qui renvoie des hommes solides, volontaires, déterminés, dans des attitudes régressives où dominant la terreur et le sentiment d'impuissance. Si l'enfer, c'est la boue, l'enfer, c'est aussi la peur. Le gaz fait peur. Le tank fait peur. L'inconnu fait peur. Le comportement est altéré, devient déraisonnable, échappe au contrôle.

Le comportement est altéré, surtout si une consommation excessive d'alcool s'invite. Les boissons fortes étaient inscrites dans les habitudes de vie de nombreux hommes du Nord qui fréquentaient beaucoup les estaminets, très abondants avant la Grande Guerre. Le travail était rude, les heures passées devant le zinc du café semblaient être la compensation légitime en retour de cet investissement dans l'effort. Les marches titubantes des ivrognes étaient monnaie courante.¹¹⁹⁰ On retrouve ces comportements avinés durant la guerre, dans les chambrées ou sur les lignes. Ils nécessitent de dépenser son argent pour consommer de l'alcool ; cela surprend les frères Verly qui boivent peu de vin ou de bière. Félicien et Henri disposent, grâce aux envois de leurs parents et de leurs sœurs, de sommes modestes, certes suffisantes pour leurs besoins, mais pas assez élevées pour s'offrir beaucoup à boire. Alors, le moindre vol perturbe leur organisation financière, déjà bien serrée : « C'est dégoûtant et bête de se faire voler de la sorte. Songez que je ne me suis pas réveillé. Inutile que vous me remerciez cet argent. J'en ai encore suffisamment pour me permettre d'attendre mon départ en convalo. »¹¹⁹¹

L'alcool à la guerre dans les lignes et les localités de la portion de front Armentières-Lens est évoqué dans trois relations : chez Léon Bocquet, dans *Les carnets de guerre de Louis Barthas* et dans le récit de la religieuse anonyme de La Bassée. Léon Bocquet dans *Le Fardeau des jours* montre, au hameau de Willy où les troupes allemandes ont cantonné, une quantité incroyable de bouteilles de tous les alcools possibles. Louis Barthas parle, de son côté, d'un litre de vin par jour, en tout cas d'un quart à un demi pour les plus sobres.¹¹⁹² L'alcool est inclus dans tout ravitaillement, celui des hommes du rang comme celui des officiers, celui des premières lignes comme celui de l'arrière où des débits de boisson sont ouverts dans toutes les zones fréquentées par les militaires. Comme boisson, il y a du café, de la soupe, et aussi des degrés d'alcool variés jusqu'à la gnole à 98°, interdite... seulement à partir du 18 septembre 1918, quand Clémenceau a bien estimé que la victoire était acquise.¹¹⁹³ La religieuse anonyme des Dames de Saint-Maur relate « la soif teutonne » dans son compte-rendu du dimanche 14 mars 1915 :

14 mars 1915. Ces messieurs aiment surtout la vie animale. Boire, manger, boire surtout, boire encore et s'amuser pendant que leurs hommes se font tuer. Quelle race de pourceaux ! Le nom n'est pas de moi. Celui que beaucoup leur donnent est plus laid. C'est vous dire si nous aurons du tapage pendant la nuit, si nous trouverons des bouteilles à leur départ. C'est dire aussi si les Allemands sont des hommes sérieux. « Non, non, non, non, me répétait une personne ; ces gens-là ne sont pas venus faire la guerre. Ces viveurs, ces cochons sont venus jouir de ce qu'ils ne trouvent pas chez eux.

25 mars 1915. Ce dimanche précédent, les Allemands avaient inauguré leur Kasino. Ils avaient passé la nuit à boire et à chanter. Les Anglais ont dû les apercevoir, d'où les obus du 16.

Une légère idée de la soif teutonne : trois tonneaux d'environ 75 litres chacun sont entrés au Kasino dimanche soir. On les a retirés vides le lundi matin ! Deux cent vingt cinq

¹¹⁹⁰ Madeleine Delerue, Entretiens.

¹¹⁹¹ Félicien, Henry et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondance et souvenirs des années de guerre*, op. cit., Lettre n° 295, Henri à ses parents, le 25 XI 1916.

¹¹⁹² Louis Barthas, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, op. cit.

¹¹⁹³ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, op. cit., p. 172-176.

litres de vin ou de bière, je ne sais, pour une vingtaine d'hommes ! Je ne vous dis pas quelles traces ont laissés ces ignobles buveurs !¹¹⁹⁴

Le « bouclier alcoolique », selon Frédéric Rousseau¹¹⁹⁵, omniprésent dans presque tous les régiments, conjure la peur, permet de cohabiter dans l'intimité de la mort, instille une sur-impression de vie. Même si l'alcool rend bestial (« ces messieurs aiment surtout la vie animale »), même si le vin ou la bière avilissent (« quelle race de pourceaux ! »), même si les comportements alcoolisés sont peu glorieux (« je ne vous dis pas les traces laissées par ces ignobles buveurs »), la boisson dope le combattant, guérit le militaire effrayé, permet aux défenses intérieures de trouver du temps pour s'habituer. Parallèlement aux représentations de la mort ignoble, il faut bien que le corps devienne ignoble : l'alcool, ou tout autre substitut d'une soi-disant remasculinisation de l'individu, sert, imaginativement, à accepter la planification organisée des journées des mobilisés, les ordres, le temps à occuper. Il faut en effet que le corps affronte d'une part l'exceptionnel - les charniers, l'air empoisonné, l'odeur violente de putréfaction - et l'ordinaire - le long quotidien passé à attendre et à attendre.

Dans ce climat d'expériences parfois extrêmes provoquées par les souffrances, les blessures et la mort, comment parvenir à trouver des modes d'évitement ? Cette problématique concerne aussi les femmes en guerre : elles doivent également faire l'expérience d'un corps souffrant, d'un corps en demande, d'un corps trop sollicité.

II. Le corps des femmes en guerre

Se montrer pleinement femme durant la guerre, vivre avec son corps de femme dans un monde tantôt quasiment féminin, celui des populations françaises occupées du canton, tantôt exclusivement masculin, celui des clients des cabaretières, ressentir dans son corps de femme les atteintes de la faim ou de l'humiliation, ces diverses versions participent à un regard complémentaire et nécessaire sur le corps en guerre. Certaines femmes utiliseront leur corps pour dire non. Certaines femmes trouveront au contraire des accommodements. Toutes feront l'expérience, parfois douloureuse, parfois chaleureuse, d'être une femme en guerre.

1) Dire non

Les sollicitations des soldats allemands pour coucher avec les Françaises, dans les villages où ils sont en cantonnement, sont fréquentes. Peu de femmes l'expriment.

1 - *Niemals* (jamais)

Le témoignage de Rose Duflot, à cet égard, est donc intéressant à considérer. Encore ici n'est-il pas question d'elle. C'est plus facile à exprimer.

¹¹⁹⁴ Anonyme, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915*, op. cit., p. 27-28.

¹¹⁹⁵ Frédéric Rousseau, *La guerre censurée, Une histoire des combattants européens de 14-18*, op. cit., p. 169.

Ma belle-sœur Marie avait une tante, Sophie, qui venait d'un village voisin en passant clandestinement par la campagne. Elle nous apportait quelques vivres. C'était une patriote enragée et qui discutait toujours avec les soldats allemands. Elle leur disait : « Vous n'êtes pas dans votre pays. Ici, c'est la France. Ce n'est pas nous qui sommes allés vous chercher ; et vous n'irez pas à Paris. » Mais les soldats, comprenant à moitié le français, souriaient et, pour passer le temps, venaient à plusieurs pour l'écouter.

Un jour, un soldat lui dit, en riant : « Mademoiselle, coucher. »

Elle répondit : « *Niemals* (Jamais) ».

Alors, moi, je lui dis : « C'est bien fait pour vous. Vous n'avez qu'à les laisser tranquilles. Ils ont voulu vous faire marcher. »

Or, un jour que Sophie était venue passer quelque temps chez nous, les Allemands organisaient une grande fête. On ne savait pas ce que cela voulait dire ; et c'était un va et vient continu dans la rue de banderoles et de drapeaux allemands, ainsi que dans tout le village. Sophie alla à la porte d'entrée questionner les soldats : « Que se passe-t-il ? ». On lui répondit : « C'est la fête à Guillaume. » « Oh », s'exclama Sophie, en faisant le geste : « Coupe-lui le cou, à ton Guillaume. » Aussitôt, je reçus la visite de l'interprète, que je connaissais bien. Il me dit : « Je pourrais la faire enfermer. » Et moi, je répondis pour sa défense : « Elle est à moitié folle. Ne faites pas attention. »

C'est bien d'être patriote, mais c'est dangereux.¹¹⁹⁶

Le récit décrit un triple « non » de la part de la tante Sophie. Un non à la présence allemande dans le canton : « Ici, c'est la France ». Un non à la proposition du soldat de coucher avec elle : « *Niemals* (Jamais) ». Un non aux manifestations bruyantes des militaires pour la fête en l'honneur de leur Empereur Guillaume : « Coupe-lui le cou, à ton Guillaume ». Les trois participent pour Sophie à la même répulsion physique envers les occupants. Sophie ressent comme une agression dans son territoire personnel, à différentes échelles, la présence offensante des ennemis de son pays. Son corps, la rue de son village et la France. Tout se confond presque. Sophie est une sorte de Marianne du village qui incarnerait, par le refus charnel du soldat allemand, le fait de résister à l'occupation de sa commune, symbole à elle tout seule de tout le territoire français agressé. Le mélange des trois niveaux de refus est symptomatique de ce que ressentent nombre de Français, et surtout de Françaises, qui contestent, littéralement et physiquement, l'invasion par l'occupant. L'Allemand, oui, mais hors de soi, hors du village, hors de son pays. C'est presque une Jeanne d'Arc locale boutant les ennemis hors de France.

2 - Un non patriotique ?

Or, à l'époque, seuls les soldats polarisent l'attention par leurs combats et la grande misère qu'ils endurent dans leur corps, qu'ils soient en première ligne ou à l'arrière-front. Les souffrances des populations occupées sont marginales dans le récit français qui est en train de s'écrire durant la Grande Guerre elle-même ; encore plus les femmes sont-elles exclues des comptes-rendus de la guerre qui s'arrêtent, comme c'est normal, aux opérations militaires, bien plus décisives pour le pays que le triple non de Sophie. Pourtant, si son corps refuse aussi viscéralement la présence allemande, n'est-ce pas aussi une forme du patriotisme tant vanté par ailleurs ? Le mot n'est pas prononcé par Sophie elle-même. Il apparaît deux fois dans le récit, certes, mais dans la bouche de la nièce qui est un témoin effaré des audaces de sa parente. Il aurait été intéressant de croiser les deux versions des deux femmes. Quand l'une dit un « non » physique, corporel, en refusant des relations sexuelles avec un Allemand, l'autre la voit comme « patriote », voire

¹¹⁹⁶ Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose*, Sainghin (Nord), avril 2000, p. 36.

comme « enragée », « folle » et « dangereuse ». Et Rose Duflot de conclure en disant : « C'est bien d'être patriote, mais c'est dangereux ».

Rose Duflot, quant à elle, dans un autre passage de ses mémoires de guerre, associe encore refus de coucher avec un Allemand et fierté d'être Française, mais cette fois en parlant d'elle. Il faut remarquer que le texte a été écrit longtemps après les faits ce qui explique aussi l'attitude droite d'une femme debout qu'elle s'attribue *a posteriori*. Deux fois, dans ce passage crucial de son récit, Rose emploie les mots « fière » et « française », en regardant ainsi le long chemin qu'elle a parcouru en tant que femme à Sainghin durant la Grande Guerre. Rose va quitter sa commune. On est vers le début de 1917. Elle fait le bilan du temps passé à cohabiter avec les occupants : « Je me redressais, droite et fière d'avoir été une mère et une épouse française malgré les humiliations, les difficultés et les privations que j'ai subies durant toutes ces années. Je pouvais être fière et digne d'être française. »¹¹⁹⁷ Ce qui le rend si honorable, à ses propres yeux, c'est sa vertu. Elle est restée « une mère », autrement dit elle s'est occupée de ses enfants au lieu de prendre plaisir à plaisanter au comptoir de son café avec les Allemands, qui étaient pourtant son gagne-pain. Elle est restée « une épouse française », autrement dit elle a été fidèle à son mari en dépit des sollicitations fréquentes et des avances nombreuses qui n'ont pas dû manquer chez cette jeune dame avenante, tenancière d'un estaminet à Sainghin. Sans doute, plusieurs fois, a-t-elle dû dire « non ». « Les humiliations, les difficultés et les privations » ont été son lot. On devine qu'il y eut des instants délicats à négocier.

3 - Non à l'inconduite

Cela n'empêche pas, au contraire peut-être, Rose Duflot d'être proche des soldats occupants : « Un jour, on les vit revenir malades, jaunes, épuisés et respirant difficilement. Ils nous firent comprendre qu'ils avaient été gazés : 'Oh, madame, terribles, les gaz'. » Elle a la confiance et le respect des hommes qui la voient désormais plus comme une confidente : « L'armée allemande perdait beaucoup d'hommes ; et, un jour, on vit arriver une section de soldats qui étaient jeunes. Pour moi, c'était des gamins. Je les regardais et les questionnais en leur demandant s'ils n'avaient pas peur. L'un d'eux me fit comprendre qu'avant l'attaque, ils se serraient l'un contre l'autre en criant 'maman'. »¹¹⁹⁸ Plus encore que confidente, Rose Duflot apprécie d'être respectée et estimée.

Elle rapporte encore un autre moment à l'appui de ce constat qui fait d'elle une cabaretière considérée : « Les soldats étaient très corrects et serviables. Quand il fallait mettre un robinet à un tonneau de bière (car on tirait la bière au tonneau), ils étaient plusieurs à se présenter pour rendre ce service. »¹¹⁹⁹ C'est qu'il ne doit pas être facile d'être femme, servie et appréciée, au milieu de tant d'hommes vivant en société surtout masculine. Rose Duflot, par la tenue et le sérieux qu'elle décrit, dit ne laisser envisager aucun comportement licencieux de la part des hommes qui fréquentent son café. Elle présente une image de l'ordre gendré comme conforme au modèle que l'on attend d'elle : une femme vaillante et fidèle.

Cette fidélité physique due au mari combattant, c'est la fidélité aux valeurs morales, voire politiques et religieuses, qui font l'éducation des filles et des femmes du pays de Weppes comme des autres régions occupées avant la guerre. La société occidentale toute entière est en effet pétrie de principes et d'enseignements qui inculquent aux mères et aux épouses des résolutions mentales de force de caractère face aux sollicitations dont elle peuvent être l'objet. Certes, ces évitements ne sont pas dits

¹¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 44.

¹¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 34.

explicitement. Tout est suggéré, quasiment caché, sous les mots ordinaires et les récits du quotidien d'ailleurs souvent reconstruits *a posteriori*. Ces femmes ne se revendiquent ni héroïnes ni martyres mais elles sont rebelles, dans leur tête, contre l'occupant ; c'est ce que veut suggérer Rose Duflot dans le récit de sa guerre à Sainghin. Peu, parmi elles, osent effectuer des actes de transgression, à l'instar de Sophie. La plupart effectuent de petites démarches anodines, anonymes qui leur donnent la force de continuer. Leurs paroles, parfois, peuvent même devenir militantes :

Un jour, alors que je portais ma petite Marie dans mes bras, en revenant du village où j'étais allée rendre visite à ma mère et à ma tante Julia qui vivaient ensemble, je vis, le cœur battant, émue, un petit avion aux couleurs de la France qui survolait le village. Aussitôt, l'aviation ennemie se mit en chasse et, après une courte bataille, le petit avion français fut abattu. Et moi, à genoux, je m'écriais : « Salut, Soldat français », les larmes dans les yeux et je dis aux Allemands que ce n'était pas une victoire pour eux car ils étaient plusieurs contre un seul. Les soldats étaient plutôt penauds mais moi, j'avais le cœur serré pour ce pauvre soldat qui venait de mourir pour la France.¹²⁰⁰

Cette zone de l'arrière-front où les femmes survivent grâce aux militaires allemands en cantonnement est bien un territoire de confusion car Julius, un soldat allemand qui parlait assez bien français, dit à Rose Duflot au moment où il va quitter le secteur de Sainghin : « Bon retour pour votre mari, Madame ! ». ¹²⁰¹ Cet instantané évoque des rapports de sympathie ou au moins un minimum de cordialité entre les clients de l'estaminet et la cabaretière ; malgré tout, ces militaires sont bien identifiés comme des occupants étrangers : « L'aviation ennemie se mit en chasse ». Alors, la méfiance est toujours de mise, surtout quand il est question du corps. Les femmes évitent les situations de quiproquos qui pourraient laisser supposer qu'elles sont provocantes ou consentantes. Rose, par exemple, tout en approchant et en apprivoisant les Allemands, est dans l'esquive afin d'éviter les tête à tête et les endroits propices à la taquinerie. L'épisode des couvertures qu'elle raconte est typique à la fois du contact nécessaire avec l'occupant pour profiter financièrement de lui et du refus de contact pour signifier la distance formelle qu'elle s'impose par le truchement de ses enfants :

Nous approchions de l'automne et il fallait des vêtements chauds pour les enfants. Les Allemands avaient dans leurs équipements des couvertures magnifiques qu'ils avaient certainement réquisitionnées en France. Avec ces couvertures, on pouvait faire des manteaux ou d'autres vêtements pour les civils. Un soldat qui partait du village me proposa de me donner quelques couvertures de son équipement et ceci par gentillesse. Cela me tentait et, pour plus de sûreté, je partis dans sa chambre accompagnée de mes quatre enfants qui étaient ma sauvegarde. Et le soldat me remit plusieurs couvertures. J'étais satisfaite et je pouvais voir venir l'hiver et vêtir mes enfants.¹²⁰²

Rose Duflot s'entoure de précautions - et de ses enfants - afin d'éviter de se voir sollicitée par le soldat. Combien d'autres ont de telles conduites ? Dans ce domaine entre sociologie, histoire et anthropologie, il est difficile de mener une étude statistique afin de voir si cette attitude est dans les normes comportementales du canton. Les écrits des femmes en guerre du secteur de La Bassée, d'une part, n'ont été que rarement conservés - une exception, le journal de la religieuse de La Bassée - , et, d'autre part, ce sont souvent des lettres destinées à un membre proche, donc orientées vers des considérations privées,

¹²⁰⁰ *Ibid.*, p. 34.

¹²⁰¹ *Ibid.*, p. 38.

¹²⁰² *Ibid.*, p. 41.

familiales et pratiques. Le récit *a posteriori* de Rose Dufлот présente cet intérêt d'évoquer un point de vue rarement visible, occulté par pudeur, celui du corps féminin confronté aux aléas de l'occupation face aux soldats allemands en demande de relations. Alors, s'il est impossible de dire la représentativité de ce cas et son caractère commun, on aura au moins évoqué une réalité sans bien savoir de quelle proportion de femmes cette situation est le reflet.

Rose Dufлот écrit cette longue page, les quatre ans de sa Grande Guerre, bien des années après. Et il est remarquable que son témoignage - au lieu de revenir sur les problèmes matériels et de raconter les ruines, les malheurs et les privations - s'attarde essentiellement sur le traumatisme vécu par les femmes et sur leur perception du corps, elles qui sont entourées de militaires allemands. Jacques Derrida, pour évoquer cette résurgence d'un passé traumatique dans le présent, a créé un néologisme tout à fait parlant, et adapté au cas de Rose Dufлот, l'hantologie¹²⁰³. Cette notion revient à discerner les traces à la fois visibles, ici son récit de la guerre, et les traces invisibles, qu'il ne nous appartient pas d'interroger présentement. Jacques Derrida montre que des événements forts, bien que disparus dans leur forme originelle, continuent d'exister implicitement dans les esprits. Et il a bien fallu que l'empreinte des contacts entre la cabaretière et les soldats ait substitué longtemps dans son subconscient pour que, enfin, des pages sortent et sans doute libèrent son esprit. L'hantologie traumatique est perceptible, traces immatérielles non identifiables mais impact impossible à effacer.

Rose Dufлот a voulu montrer qu'elle a su dire « non ». Combien d'autres n'ont pas manifesté cette envie de résistance ? Les bordels de Lille qui fonctionnent à plein depuis le début de la guerre et les femmes « faciles » du canton viennent apporter une autre vision sur les femmes et les corps des femmes durant la période de la Grande Guerre. L'opinion des combattants allemands est d'ailleurs que toutes les Françaises sont des « trainées »¹²⁰⁴, c'est dire que beaucoup parmi elles ont dit « oui ».

2) Dire oui

Il est certain que les régiments allemands ont passé de longues périodes sur place, dans le canton, et que cette situation a pu créer des situations propices à des relations durables avec des femmes consentantes du village.

1 - Le oui du consentement

Le mot « consentante » est bien celui qui convient puisque, lors d'un accouchement pour lequel il est appelé, un médecin militaire allemand demande à la jeune femme sur le point d'enfanter si elle a bien été « consentante » lors de la relation avec le soldat bavarois qui l'a mise enceinte :

Un jour, une voisine habitant à cinquante mètres de chez nous, vint me trouver pour aider sa fille qui allait accoucher.

Je lui dis qu'il fallait aller chercher un docteur. Celui-ci arriva. Il causait très bien français. Il la questionna et lui demanda le nom du soldat, et s'il elle avait été consentante. Elle répondit que oui.

Le docteur se lava les mains et l'accoucha. C'était un beau garçon.

¹²⁰³ Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Ed. Galilée, 1993.

¹²⁰⁴ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, *op. cit.*, p. 163.

Quelques semaines plus tard, en faisant des courses, je demandais des nouvelles de l'enfant ; il était méconnaissable et desséché comme un vieillard. On le laissait mourir de faim et j'en fus terrifiée. C'est ça la guerre !¹²⁰⁵

Il se dégage de ce récit que, si les relations entre une Française du canton et un soldat allemand sont tolérées, la naissance d'un enfant qui naîtrait d'une union non acceptée est à proscrire. Le bébé mis au monde à Sainghin, issu de rapports permis s'ils sont sans conséquences, n'a pas droit à la vie. La réalité, très difficile à exprimer, est bien un infanticide, un infanticide réalisé avec le consentement tacite de tous. Comme l'avortement est passible de un à trois mois de prison¹²⁰⁶, lorsque l'enfant est là, la solution qui reste est de le supprimer. « On le laissait mourir de faim. » Cet enfant, né de l'ennemi, à Sainghin, meurt sans que la mère, cette fois, soit « consentante ». Sans doute.

Assumer cette forme de réalité a aussi à voir avec le corps des femmes en guerre. Il leur faut à la fois célébrer le culte de leurs héros lointains, dont parfois elles sont sans nouvelles depuis des mois et des mois, élever dignement leurs enfants qui sont dans l'éducation de la rue plus que dans la main de leurs maîtres, travailler pour gagner de quoi s'acheter l'impérieusement indispensable, et toujours être fidèle, ne jamais succomber. Bien des femmes n'ont pas été aussi parfaites. Elles ont couché avec l'ennemi. Ce qu'il fallait, c'est qu'aucun enfant adultérin ne vienne rendre visibles ces relations. Et Rose Duflot montre, dans un autre passage de son récit, que, bien sûr, cette réalité est celle de toutes les localités des environs ; elle concerne évidemment aussi « les femmes de villages voisins qui passent à travers champs » pour rencontrer les avorteuses de son quartier.

Maintenant, il y avait de la débauche avec les soldats. L'attente était trop longue pour certaines femmes du village. Je voyais quelque fois des femmes venant de villages voisins passer à travers champs pour rencontrer ce qu'on appelait alors une « faiseuse d'anges ». Alors je pensais : « Comme je plains ces malheureuses ».¹²⁰⁷

Henri Lavedan, chroniqueur au service de la presse française pro-allemande, dresse l'image d'une femme au service de la nation, bonne épouse, bonne mère, bonne ménagère, et, de plus, responsable, organisatrice, chef d'entreprise, patriote et pleine d'abnégation. La réalité n'est pas conforme à l'idéal de moralité ainsi énoncé et souhaité officiellement par les forces occupantes. Le corps qui souffre des privations et de la fatigue veut, chez ces femmes qui ont accepté de frayer avec les soldats allemands, trouver aussi des compensations et de moments de plaisir. Des femmes des onze communes vont assumer le besoin et l'envie de rapports sexuels extraconjugaux alors que leur époux est loin et que leur conduite est jugée répréhensible dans ce contexte. Elles sont devenues, après la mobilisation en masse de début août 1914 et l'invasion, les gardiennes des foyers et des maisons ; elles l'ont accepté¹²⁰⁸. Majoritairement, les commerces n'ont pas été fermés dans les villages du versant Deûle où l'activité restait possible. Les fermes et les ateliers ont continué à tourner. Les enfants ont été aimés et choyés au détriment du confort de vie personnel des mères. Mais les demandes du corps ont fait que certaines femmes ont pris leur distance avec les comportements attendus. Cette nouvelle attitude des femmes inquiète le chroniqueur Henri Lavedan :

Tu n'étais rien hier.

¹²⁰⁵ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose*, op. cit., p. 36.

¹²⁰⁶ Chantal Antier, *Les femmes dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 145.

¹²⁰⁷ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose*, op. cit., p. 38.

¹²⁰⁸ Chantal Antier, *Les femmes dans la Grande Guerre*, op. cit., chapitre 3 : « Gardiennes du territoire national », p. 35-49.

Te voilà quelque chose, mieux : quelqu'un.
Auparavant, l'on se bornait à te plaindre.
Aujourd'hui, l'on t'admire.
On t'aime davantage, et déjà on te craint.
Tu as prouvé que tu n'avais besoin de personne.¹²⁰⁹

Les femmes savent utiliser leur sourire et leur talent pour arriver à leurs fins ; c'est en ce sens que Henri Lavedan peut dire qu'il admire et craint celles qui, hier dépendantes, sont aujourd'hui actrices de leur vie.

2 - Le oui de l'audace

L'audace est générale. D'une part les femmes osent se mettre en valeur par des tenues vestimentaires qui prouvent qu'elle ne se laissent pas aller en dépit du peu de moyens dont elles disposent, d'autre part elles sont de tous les combats, infirmière s'il le faut, agricultrice pour amener des légumes frais quand l'occasion se présente, épistolaire de talent pour reconforter par des lettres encourageantes le mari parti à la guerre. Devenues un repère pour bien des hommes mobilisés, elles se cherchent en revanche, pour elles-mêmes, des repères où se diriger dans la jungle des possibles qui s'ouvrent à elles chaque jour. Ces femmes-roc, à l'extérieur, et en recherche de satisfaction, à l'intime, sont en quelque sorte des mains de fer dans un gant de velours. Rose Dufлот présente plusieurs de ces femmes dans le canton de La Bassée. Voici le cas d'une cousine de son mari qui a su utiliser – honnêtement – ses charmes pour améliorer l'ordinaire de sa famille. D'elle, on peut dire : « Te voilà quelque chose, mieux : quelqu'un ».

Nous sommes maintenant en 1916. Mon mari avait une cousine qui avait un cheval et une voiture et parlait un peu l'allemand. Elle savait bien les amadouer et faisait bien le trafic de vivres.

Elle avait donc la possibilité de passer du courrier en zone libre.

Nous savions qu'avec elle nous pourrions peut-être envoyer des lettres et des photos à nos soldats dont nous n'avions pas de nouvelles, sauf que mon mari était affecté au 27^e régiment d'artillerie et qu'il était au front en première ligne dans la région de Verdun.

Donc, un jour, j'envoyais une longue lettre à Alexandre avec quelques photos de ma petite famille qu'un photographe allemand nous avait tiré. Je remis le tout, le cœur battant, à ma cousine avec l'espoir qu'il les recevrait très vite. Il reçut ma lettre et mes photos plusieurs mois après.¹²¹⁰

Ce type de femme, débrouillarde et avenante, qui sait « bien amadouer les Allemands » est sans doute la norme dans le secteur occupé. C'est une condition de survie. Elle possède encore un cheval dans un secteur qui n'en a plus : elle a su tirer un avantage grâce à ses capacités d'entregent. Elle a gardé une voiture, alors que la plupart de celles du canton ont été réquisitionnées : elle est habile pour négocier avec les occupants. Elle parle un peu allemand : elle fréquente les soldats et sait trouver les mots qui conviennent pour venir à bout de leurs réticences. Elle use toutes ces prérogatives pour réussir « le trafic de vivres » qu'elle « faisait bien » : elle « amadoue » les hommes mais sans rien céder à personne.

3 - Le oui de l'émancipation

¹²⁰⁹ Henri Lavedan, *L'Illustration*, juillet 1916, n° 3829.

¹²¹⁰ Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose, op. cit.*, p. 39.

Il existe aussi le type de la femme émancipée qui prend goût à sa puissance nouvelle liée à la guerre. Le contexte fait la place belle à ses initiatives. Le corps est son outil pour plaire. Elle cherche à séduire, elle se donne de l'allure et ses propos sont faciles. Son but est d'aboutir à ce qu'elle veut. Ce qu'elle entreprend se réalise. Tel est le cas de Léa.

Il y avait, au bout de la rue, une jeune fille nommée Léa et qui n'était pas très sérieuse. Aussi les soldats essayaient de savoir où elle habitait. Nous, nous leur disions : « C'est plus loin, cherchez et vous trouverez. »

Un soir, on vit entrer dans le café un gradé allemand, saoul, qui cherchait mademoiselle Léa. On lui fit : « Ce n'est pas ici, c'est plus loin. » Mais il ne voulait rien savoir. Il sortit son arme et tira un coup de feu dans le café. Le père de ma belle-sœur qui, heureusement, était là, nous dit : « Montez dans la chambre avec les enfants ». Nous montâmes avec les enfants à l'étage. Mais le gradé nous avait vus grimper et il se tenait en bas de l'escalier en disant : « Où sont ces femmes ? ».

Chto'gris (le père de ma belle-sœur) répondit : « Vous les embêtez, elles sont parties ».

L'Allemand devenait dangereux. Chto'gris nous conseilla de descendre et de nous sauver. Ce que nous fîmes avec les six enfants et nous allâmes passer la nuit chez ma belle-sœur en passant par les jardins.

Chto'gris, pour plus de sûreté, avait enlevé le ceinturon du gradé qui, étant tellement ivre, ne s'en était pas aperçu. Le lendemain, il passa au café pour reprendre son ceinturon. Mais il était dégradé et bien penaud. Quant à nous, nous avons passé une bien mauvaise nuit après une terrible peur.¹²¹¹

Le cas de Léa, « pas très sérieuse », se répercute, en fait, sur les autres femmes de la rue qui doivent se cacher si elles veulent éviter les invitations pressantes des militaires éméchés. Cela amène à dire que le comportement de l'une entraîne celui de l'autre et que les femmes sont embarquées dans une aventure collective, quel que soit leur consentement, leur audace, leur degré d'émancipation. Leurs hommes sont partis. D'autres hommes, portant l'uniforme ennemi, sont présents, omniprésents. L'ordre gendré tout entier est interpellé par cette réalité, quelle que soit la réponse apportée à la demande des occupants.¹²¹² On voit bien, aussi, le nivellement des conditions et des attitudes : le soldat allemand, parce qu'il est saoul, mais sans doute aussi pense-t-il pareil sans être en ébriété, prend toutes les femmes de son environnement pour des « Léa », des femmes faciles, des sortes de dévergondées en puissance, qu'elles aient des enfants ou non. Il faut l'audace de Chto'gris pour que le gradé allemand soit mis hors d'état de nuire.

Sont dénoncés ici, à partir d'un cas qu'on ne peut généraliser, l'appétit sexuel des soldats du camp adverse, la fragilisation psychologique des femmes et des enfants soumis à ces peurs, et enfin l'amalgame qui confond la femme facile et la sage dans le dénominateur commun « les femmes » : « Où sont ces femmes ? ». C'est cela aussi la totalisation de la guerre.

3) Dire avec son corps

Des études sur les populations féminines de France et de Belgique occupées, rapportées par Annette Becker¹²¹³, font état de 45 % de femmes en aménorrhée par rapport à celles qui étaient régulièrement menstruées auparavant. Cette interruption des règles est

¹²¹¹ *Ibid.*, p. 39.

¹²¹² Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, op. cit., p. 219.

¹²¹³ *Ibid.*, p. 240.

due à la dénutrition et aux émotions répétées. Pour le canton de La Bassée, aucun chiffre n'a été publié ; il est par conséquent difficile de dire quel fut le réel retentissement intime de la faim et des violences physiques et morales sur le corps des femmes en guerre dans les onze communes. La difficulté à dresser un bilan direct est réelle, il faut passer par d'autres biais. On verra comment les femmes ont parlé avec leur corps d'après trois médiateurs : le journal d'une religieuse de La Bassée, le *Journal des réfugiés* et les dossiers des archives communales.

1 - Regard sur la femme en guerre du canton de La Bassée, d'après le récit de la religieuse anonyme de La Bassée

La pudeur est une des caractéristiques des récits sur la Grande Guerre, écrits durant la Grande Guerre, tels que le temps les a conservés jusqu'à aujourd'hui, relatifs au canton de La Bassée. Les femmes parlent des soldats, très peu d'elles, si ce n'est le récit, d'ailleurs *a posteriori*, de Rose Dufлот. Un regard précis sur le seul texte écrit par une femme, la religieuse anonyme de La Bassée, va permettre de voir si l'intime y est un peu dévoilé, si un aspect nouveau de la femme en guerre peut être découvert. Le titre de cet opuscule *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915* et son sous-titre *Notes d'un témoin* incitent à penser que les indications fournies au jour le jour par la religieuse seront révélatrices d'aspects physiques, psychologiques et culturels non encore vus et reconnus dans cette étude le Grande Guerre.

<p>Aspects physiques de la vie des femmes du canton :</p> <p>1) Stupeur et tremblements</p> <p>2) Blessures, handicaps, insomnies et maladies</p> <p>3) Travail forcé dans les champs et sur les machines à coudre</p> <p>4) Perte et destruction des effets personnels (lingerie et objets de toilette)</p> <p>5) Sous-nutrition</p> <p>6) Conditions déplorables de logement</p>	<ul style="list-style-type: none"> - J'essaierai de vous le narrer en raffermissant ma main qui tremble au son effrayant du canon tudesque. (p. 1) - Cécile a eu le pied transpercé par un éclat d'obus. La pauvre Hilarion a été à son tour blessée au pied. Elles ne peuvent se chausser. Hier, une pauvre femme de Haisnes a eu les deux jambes coupées par un obus. (p. 4, 5, 12) - Il y a eu cette nuit un combat si intense que nous n'avons pas pu dormir. (p. 6) - Les santés vont couci-couça ; notre directrice se traîne. (p. 6) - Les Allemands réquisitionnent les femmes pour l'arrachage des betteraves qu'ils donnent à leurs chevaux. Un soldat surveille les ouvrières pour qu'elles ne fassent pas de signes aux avions. (p. 6) - La maison est pleine de balles ; elles ont pénétré dans les armoires, troué robes, manteaux, chapeaux, tout ce qui était sur le chemin. (p.7) - Les officiers occupent toute la maison du docteur. Si madame veut aller à la vraie cuisine, il lui faut l'autorisation du soldat cuisiner. Tout a été pris dans les maisons : meubles, lingerie, objets de toilette. (p. 8) - Nous mangeons de la viande quand on nous en donne. Du lait, on n'en parle plus. (p. 11-12) - Il pleut. Les obus ayant emporté les toits, il pleut dans la maison. (p. 18) - Nos quêteuses rentrent, le sac gonflé. Elles ont pu avoir du lard. Elles ont fait le tour des cuisines allemandes (pp. 19-20) - Je ne parle plus des combats, ils sont continus. L'émotion a donné la fièvre à plusieurs d'entre nous. (p. 27-28)
<p>Aspects psychologiques de la vie des femmes du canton :</p> <p>1) Perte de dignité : les femmes sont réquisitionnées, tout comme le matériel</p>	<ul style="list-style-type: none"> - On réquisitionne des femmes, nos dames, pour faire les lits. (p. 3) - Nous préférons le pain que nous donnent les Allemands, pain de munition que Jeanne leur demande. (p. 4) - On n'a pas trop peur. (p. 7) Nuit et jour on se bat, c'est à devenir fou. (p. 12) - Le vieux Cadet, l'agent de police, vient de publier que les chats et les chiens doivent être fusillés. Il a ajouté tout bas, bien entendu : « A demain le tour des femmes ». (p. 14) - Je n'ai pas osé sortir à cause des bombes ; je ne suis pas assez agile pour

<p>2) Alternances de personnalité ou trouble de la personnalité multiple</p> <p>3) Audace, aplomb, cran, voire humour, face aux occupants</p>	<p>marcher vite et me garer. Puis, nous fiant au calme de la journée, nous avons fait un tour dans le jardin, ce qui ne nous était plus arrivé depuis trois mois. Mais trois obus sifflent sur nos têtes. Nous nous sauvons à toutes jambes. (p. 18)</p> <p>- Concert allemand à La Bassée durant un combat : c'est une honte, criait une brave femme. Fermez portes et fenêtres et que pas un Français ne se montre. Et ce fut fait. (p. 22)</p> <p>- Les pauvres prisonniers français ont été promenés dans la ville de Lille comme des animaux curieux. Les Lilloises, un certain nombre du moins, se sont réunies, se sont munies de décorations tricolores et ont suivi nos soldats en criant « Vive la France ». (p. 26)</p>
<p>Aspects culturels de la vie des femmes du canton :</p> <p>1) Refus de la « prison »</p> <p>2) Refus de la fraternisation</p> <p>3) Solidarité</p> <p>4) Culture opposante</p>	<p>- Qui avance ? Qui recule ? Nous ne savons rien de ce qui se passe dans l'univers. Etre ainsi isolées nous est une grande souffrance. (p. 6)</p> <p>- A part quelques vilaines femmes qui fraternisent avec les soldats, la ville ne forme qu'une grande famille. (p. 8)</p> <p>- 25 novembre : Vive Sainte Catherine quand même ! (p. 8)</p> <p>- Les quelques femmes embauchées pour coudre, non payées en semaine, ont fait grève. On n'en parle plus. (p. 29)</p>

Document 81 : Tableau - Etude des femmes du canton de La Bassée durant la Grande Guerre, aspects physiques, psychologiques et culturels.

Source : Religieuse anonyme de La Bassée, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915, Notes d'un témoin*, non publié, 32 pages.

L'étude précise sur les femmes dans le canton de La Bassée, tirée de l'opuscule de la religieuse, révèle un langage, des rites, une diversité. Le rythme des phrases, très ponctué, montre une sorte de scansion qui correspond à l'action sans cesse arrêtée, comme une prise de respiration nécessaire entre les mots, entre les séquences des phrases, entre les moments de la journée. L'état haché des libellés peut exprimer, en réalité, les troubles physiques et psychologiques de ces femmes – visibles sur le tableau récapitulatif –, comme des alternances de personnalité. Les émotions ne sont pourtant que transitoires, les femmes reviennent à elles, la stupeur passée. Le vocabulaire utilisé participe aussi à ces changements d'états n'étant pas placés sous le contrôle de la volonté : d'une part, les mots se font incisifs pour rapporter en quoi consiste le climat anxigène (« Toujours le canon... », 30 décembre 1914), d'autre part l'emphase et l'affectation (« Chère Madame, bonne année à vous et ceux qui vous entourent », 1^{er} janvier 1915) créent un contraste révélateur de conflits dans les priorités à accorder.

Si le langage montre ainsi des identités successives, il faut à présent considérer les rites du quotidien et se demander s'ils sont ou non maintenus. Leur pérennité serait signe de stabilité, en dépit des combats de proximité. Leur cassure évoquerait une difficulté supplémentaire du survivre. On constate que les nuits sont troublées par les bruits infernaux des canons anglais qui tirent et des obusiers allemands qui leur répondent ; il n'est pas possible de dormir. On découvre également que des femmes ont des blessures importantes, les unes aux pieds, les autres aux jambes ; ces victimes doivent rester allongées, dépendantes, sans capacité d'autonomie en ces moments où il faut se presser pour descendre dans les caves ou pour courir dans la rue. On apprend, enfin, que les Dames de Saint-Maur, l'ordre des religieuses enseignantes de La Bassée, sont tenues à arracher les betteraves dans les champs, à se faire quêteuses de nourriture, au mieux à soigner les blessés qui se pressent dans les bâtiments du pensionnat. Les modes de vie sont, par conséquent, extrêmement perturbés, en dépit de la volonté maintenir « quand même » la fête de Sainte Catherine.

La pertinence du concept de corps en désordre né de la guerre est vérifiée, troisièmement, par la difficulté de socialisation issue du contexte. La diversité des jours, des personnes, des actions laisse place souvent à une individualisation des solutions. Certes, le « nous », largement employé dans le récit au jour le jour, dit les échanges, le partage, l'écoute des problèmes. Cependant la personne réquisitionnée pour aller faire les lits des soldats allemands doit gérer seule cette tâche ; d'autre part, Jeanne, qui va régulièrement demander du pain aux cuisiniers allemands, est bien isolée lorsqu'elle fait le tour des popotes militaires adverses à la recherche d'une amélioration de l'ordinaire ; et puis quand les « quelques femmes embauchées pour coudre » se retrouvent être non payées à la fin de la semaine, c'est en elles qu'elles ont trouvé le ressort pour faire grève au risque d'une confrontation grave avec les autorités occupantes.

Ainsi, les *Notes d'un témoin* se révèlent être très précieuses pour dévoiler ce que sont les femmes du canton durant la guerre. Deux enseignements peuvent être tirés ; le premier : la perturbation du quotidien entraîne une individualisation des comportements malgré l'apparence communautaire du resserrement des femmes occupées de la petite bourgade ; le second : l'intime n'est pas dévoilé, le texte ne soulève pas le cœur du cœur de la vie, la misère intérieure ne s'étale pas. Tout au plus sait-on, par une touche annexe (« Tout a été pris, lingerie et objets de toilette ») que se laver, s'habiller décentement, se présenter correctement devant le public sera difficile à assurer.

2 - Regard sur la femme en guerre du canton de La Bassée, d'après le *Journal des Réfugiés*

Le *Journal des réfugiés* pourrait se nommer sans grave entorse à la réalité le « Journal des réfugiées » tant les colonnes s'emplissent de femmes. Ce sont les illustrations qui montrent des femmes en corset, des jambes de femmes avec de légers cors aux pieds à soigner, des corps de femmes courbées sur une machine à coudre. Les femmes sont nommées dans les longues listes, tantôt recherchées, tantôt demandant des nouvelles. A feuilleter le journal, à compulsier les annonces, à lire les articles, il apparaît une sorte d'archétype de la femme réfugiée, avec les reflets de sa façon de vivre qui créent une image qu'on finit par identifier avec la femme en guerre du canton de La Bassée tant les noms de localités du canton en occupent des pages et des pages.

D'abord, le bihebdomadaire est un moyen de contournement habile trouvé par les femmes pour rechercher leur famille exilée alors que « toute relation postale est interdite entre l'étranger et les parties du territoire français occupées par les armées allemandes »¹²¹⁴. En voici un exemple : « Samedi 7 août 1915, Liste des Basses-Alpes : Sont à Volx Marsy Louise, née Duflo, 46 ans, Marie 17 ans, Louise 15 ans, Marcel 12 ans, Gaston 10 ans, Désiré 8 ans, Charles 6 ans. D'Aubers. »¹²¹⁵ On est en présence d'une femme d'Aubers, Louise Marsy-Duflo, de 46 ans, avec ses six enfants, arrivée dans un village du Lubéron, Volx, qu'on ne quitte que pour les transhumances. Certes, elle est logée dans une commune agréable, environnée de montagnes boisées permettant des promenades sympathiques au fil des ruisseaux bordés de drailles pour faciliter les passage des troupeaux, mais qu'en est-il de ses envies, de ses besoins, de ses aspirations ? Elle a quitté la commune prospère d'Aubers et le travail proposé dans les micro-industries à la campagne qui s'y trouvaient, la proximité facile avec Lille et ses magasins achalandés, le contexte de brassage nord-européen des populations qui se croisaient dans les Weppes. Qu'en est-il des souhaits de scolarisation de cette femme vis à vis de ses grands enfants ? Manosque, Briançon et Forcalquier ne sont pas loin, mais les accès sont moins aisés que

¹²¹⁴ *Le Journal des Réfugiés*, n° 28, 17 II 1915.

¹²¹⁵ *Ibid.*, n° 77, 7 VIII 1915.

ceux qui permettaient, dans les agglomérations lilloise et lensoise aux densités fortes, de se déplacer grâce à un réseau déjà serré de transports. Qu'en est-il d'elle ? On n'a guère interrogé les femmes qui ont vécu un tel déplacement dans un cadre de vie aussi différent où l'expression de soi semble bien difficile.

Un second extrait des listes montre à présent le point de vue adverse : un homme évacué recherche sa femme et sa famille. Voici l'extrait : « Salomé. Lecocq Constant recherche sa femme Marie et sa fille Gilberte. Ecrire Compagnie Houillère de Rochebelle, Fosse-Fontaine, Gard ». ¹²¹⁶ Le point de vue de l'homme, Constant Lecocq, est celui d'un mobilisé, affecté spécial aux mines dans le Gard, qui a dû laisser à Salomé une femme et une fille dont il est sans nouvelles. Le point de vue de la femme est absent : Marie Lecocq est restée à Salomé jusqu'à l'évacuation imposée par les Allemands lors de leur retrait durant le début 1918. Depuis, est-elle encore avec sa fille Gilberte dans le village occupé ? Ont-elles profité toutes deux des trains d'évacuation de la Croix Rouge ? Dans ce cas, où sont-elles hébergées à présent ? Si la cohésion et solidarité des populations-hôtes de l'arrière sont à souligner ¹²¹⁷, on voit bien aussi que les lieux disent beaucoup sur les femmes en guerre : quitter sa commune en compagnie seulement de sa petite fille, voyager avec les bagages qu'on a pu emporter, et enfin se sédentariser là l'administration a désigné un point de chute.

Le numéro 405 du 18 septembre 1918 est particulier, eu égard aux femmes du canton de La Bassée. Sous le mot « Marquillies » apparaît une liste de quatre-vingt-trois femmes envoyées en exil par les trains de Belgique, Allemagne et Suisse avec l'indication des placements aux quatre coins de l'hexagone. La spécificité est que cette énumération ne comprend en tête de rubrique que des noms de femmes. Chaque nom marital est accompagné du nom de jeune fille, des enfants et des ancêtres éventuels, et du lieu attribué pour le logement. En voici un extrait avec dix rubriques à la suite :

Lefebvre Clara, née Holtzer, Vaucluse convoi
Lefebvre Augustine, Jules, Célestin, Marie et Lucien, Vaucluse
Leleu Victoire, née Polvêche, Villers-en-Plaine (Deux-Sèvres), chez Mr Sagot, maire
Lelong Rose, née Vasseur, Florentin, Vaucluse convoi
Leroy Hermance, née Verbecq, et enfants, Vaucluse convoi
Malbezin Lucie, née Pieure, Questembert (Morbihan), chez Mr Fénart Rémy, charron
Papeghin Pauline, née Vasseur, et enfant, Varennes-les-Nevers (Nièvre), château de la Croix
Pattein Marie, née Flamend, et enfant, Evian
Pecq Marguerite, née Wicquart, et enfants, Vaucluse convoi
Polvêche Désiré et Ismérie, née Garin, et enfants, Meillerie ¹²¹⁸

Ces femmes, Clara, Augustine, Ismérie et les autres, ont connu les traumatismes de la guerre avec la mobilisation d'un mari et les incertitudes liées à son sort, à l'instar des autres Françaises. Elles ont, comme elles, assuré le quotidien des enfants et des ancêtres logés au foyer. Elles ont, en outre, vécu l'invasion, l'occupation, les réquisitions, les privations et le travail forcé. Elles sont maintenant, durant l'été 1918, exclues de chez elles et obligées à voyager de concert, les Leroy et les Pecq, les Lefebvre et les Polvêche, près de deux cents voire trois cents personnes du même village, toutes menées par quatre-vingt-trois femmes. *Le Journal des réfugiés* ne dit les atteintes à l'intimité. Il ne montre pas l'impression de déclassement quand son nom est associé à « Vaucluse convoi ». Il ne relate pas les entorses à la dignité élémentaire quand on fait cohabiter ensemble femme et beau-

¹²¹⁶ *Ibid.*

¹²¹⁷ Philippe Nivet, « Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946) », *Histoire, Economie et Société*, Armand Colin, 2004/2, p. 247-259.

¹²¹⁸ *Le Journal des Réfugiés*, n° 405, 18 IX 1918.

père, mères et grands enfants, voisines de quartier qui ne se sont pas choisies. Ainsi, en dehors des attributions subies, géographiques (Bretagne et Vaucluse) et sociales (château, maison du maire, logement du charron), voilà que s'ajoute le syndrome de la dispersion des femmes. Le village de Marquillies, ou plutôt la communauté des femmes de Marquillies qui a vécu ensemble les quatre années de la guerre, est à présent éclaté. Une des conséquences est que chacune va devoir vivre l'exil en revendiquant, là où elle se trouve, son identité propre.

Assurer, se dire, concrétiser sa présence physique aux yeux de tous, bureaux, lieux d'accueil, familles d'hébergement, logements collectifs, secrétaires de mairies distribuant les tickets et les allocations : voilà le défi d'affirmation des femmes évacuées du canton.

3 - Regard sur la femme en guerre du canton de La Bassée, d'après des archives privées

On a vu que le *Journal des Réfugiés* dresse des listes d'évacuées mais révèle peu sur la conduite des femmes. *Maman Rose*, le récit biographique de Rose Duflot, de Sainghin, durant la Grande Guerre, permet d'entrer davantage dans l'intime de la vie de cette femme, de ces femmes qui, comme elle, ont tenu durant la Première Guerre. En 1917, Rose prend seule la décision de partir avec ses enfants, sans attendre que des ordres collectifs obligent à le faire. Ni sa mère, ni sa tante ne l'accompagneront. Elle sollicite auprès des autorités allemandes leur accord pour faire partie du second convoi d'évacuation qui est annoncé comme probable :

J'attendais avec angoisse et impatience.

Quelques mois plus tard, ce fut le second convoi. Je préparais mes papiers précieux, des photos récentes et tout ce que je pouvais emporter dans mes bagages. J'étais bien chargée.

Le jour arrivé, je jetais un regard sur la maison que je quittais en passant avec mes quatre enfants entre les deux haies de soldats qui nous escortaient et nous regardaient partir.

Après quelques formalités, le convoi s'est mis en route.¹²¹⁹

Le cas de Rose Duflot révèle une expérience de femme dans la guerre. A ce titre, il est important de voir le contexte physique, psychologique et culturel de son parcours. Sur le plan physique, Rose évoque le fardeau des bagages qu'elle emmène : « J'étais bien chargée » ; c'est la seule allusion comportementale liée à une contrainte corporelle ; mais elle ne se plaint pas du poids de son fournement, qu'elle assume. Sur le plan psychologique, le vocabulaire de ce court récit indique à la fois un ressenti contre lequel elle ne parvient pas à lutter, l'« angoisse », et la volonté prompte à s'engager dans l'exode qu'elle vient de décider pour elle et ses enfants, l'« impatience ». Sur le plan culturel, l'emploi du « je » est remarquable : à part le premier verbe « attendre » qui indique un état incertain, les autres (préparer, charger, emporter, jeter, quitter) sont des signes d'engagement comme Rose sait les valoriser quand elle passe avec ses quatre enfants entre deux haies de soldats allemands. Ce sont eux qui fréquentaient son estaminet hier, et ce sont eux aujourd'hui qui l'escortent. Rose, dans cette bataille physique, psychologique et culturelle qu'elle mène et gagne, développe la « valence différentielle des sexes ».¹²²⁰

¹²¹⁹ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose*, op. cit., p. 45.

¹²²⁰ Françoise Héritier, Michelle Perrot, Sylviane Agacinski, Nicole Bacharan, *La plus belle Histoire des femmes*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 24.

Finalement, la guerre des femmes est aussi un combat physique : on l'a mis en valeur par le relevé des conduites sensori-motrices glanées dans les quelques textes écrits par les femmes du canton (stupeur, tremblements, blessures, insomnies), par les matérialités engagées comme conséquences de la guerre (maladies, sous-nutrition, fatigue liée au travail forcé), et par les situations dégradées dont elles ont à subir les effets (destruction des vêtements et de la lingerie). Cette guerre se définit également sur le plan psychologique : l'angoisse et l'impatience sont les deux faces du même comportement féminin, à la fois impuissant face à la guerre et volontaire quant au quotidien. Enfin, culturellement, les femmes du canton de La Bassée, qui étaient déjà pour la majorité d'entre elles actrices de leur vie, se trouvent confortées dans leur revendication d'indépendance qui est l'aspect principal du corps combattant des femmes en guerre des onze communes.

III. Des personnes en marge de la guerre : les vieillards et les enfants

Si l'étude des corps en guerre est une donnée qui commence à être soumise au crible des recherches archivistiques, il est, malgré tout, un secteur peu couvert, c'est celui des vieillards. Le maniement des enquêtes sur cette catégorie est inhabituel. Il est étranger surtout à ce qui s'est effectué sur le canton de La Bassée, et même plus largement sur les dix départements occupés. On tentera de voir en quoi l'expérience des personnes âgées du canton de La Bassée durant la Grande Guerre est un apport à cette recherche.

Le second grand absent est l'enfant durant le conflit. Certes, par les travaux sur la scolarisation, le cadre des enfants en guerre est déjà balayé, sinon étudié. Mais leur présence corporelle comme personne physique en besoin est-elle visible dans les correspondances, les récits et les documents du canton de La Bassée ? C'est ce second volet qui ouvrira l'interrogation sur l'expérience de guerre des enfants des onze communes.

Enfin, le canton lui-même, en tant qu'identité territoriale, est révélateur des sociétés en guerre dans les dix départements occupés.

Nous tenterons par des trames entrecroisées de voir les mécanismes physiques et mentaux qui amènent à marquer et définir un territoire. Cette partie, essentiellement tournée vers des cas spécifiques, permettra de voir les derniers aléas du corps en guerre et de son exposition dans les diverses populations du canton de La Bassée.

1) L'objet complexe du vieillard en guerre dans le canton de La Bassée

Seules les allusions à l'âge permettent de voir qu'il y a des vieillards embarqués dans la guerre. A part ce critère, rien ne les distingue au niveau travail, logement ou restrictions alimentaires. L'objet « vieillard en guerre » étant peu facile à soumettre à analyse, l'objet « corps du vieillard en guerre » va donc être encore plus complexe à mettre en évidence.

1 - Le vieillard en guerre, un corps « d'appoint »

La guerre de 1870, ou plutôt la défaite de 1870, ont fait croire que le vieillissement de la population française faisait partie des maux à l'origine de la faible résistance du pays face aux Allemands.¹²²¹ C'est montrer que le vieillard fait figure de fardeau et que la jeunesse aurait été un meilleur atout pour tenir face aux attaques adverses. Plus de quarante ans après, dans la France de 1914, la part des plus de soixante ans est encore importante.¹²²² Cette part relativement élevée au niveau national est due davantage au recul des naissances qu'à l'allongement de l'espérance de vie.¹²²³ Dans le canton, la situation n'est en rien comparable puisque, on l'a vu dans le tableau démographique préalable à la guerre, les vieillards, ou plutôt « les personnes âgées », comme il était d'usage de dire, ne forment pas une catégorie importante. La référence est la pyramide des âges d'Illies de 1906. Elle a montré 1) que les moins de vingt ans sont 48,9 % de la population, 2) que les 20-64 ans sont 41 % et 3) que les plus âgés ne forment donc que 10,1 % des habitants. Si l'on revient aux conclusions relatives à cette étude de population, on voit d'une part que les âges vénérables au-delà de 65 ans sont rares, et que d'autre part l'âge moyen de mort durant les années 1910, 1911, 1912 et 1913 est de 43 ans. Il en ressort que les vieillards sont peu nombreux. Que devient leur visibilité durant la Grande Guerre ? Il est intéressant de se pencher sur la condition du vieillard dans le canton. L'âge, et le corps, au-delà de 65 ans, sont-ils des éléments discriminants ?

L'histoire de Rose Dufлот de Sainghin, dont le mari est mobilisé durant la Grande Guerre, permet de voir, au travers de son cas familial, la situation des personnes âgées dans le canton occupé. Rose tient un cabaret dans un village « devenu » allemand. Lorsque l'un des soldats qui fréquente l'estaminet est saoul ou trop entreprenant, Rose fait appel à son beau-père qui devient alors son soutien corporel et moral. Si, durant la nuit, les femmes de la maison ou bien les enfants sont menacés par des attitudes peu amènes des militaires en cantonnement, Rose emmène tout son monde dormir dans la maison de son beau-père qui est son garant. Le petit jardin potager tenu avec régularité par le beau-père en question est également le troisième atout qui permet à Rose de survivre un peu plus agréablement grâce aux légumes cultivés et récoltés par lui. Ainsi, voilà le cas d'un vieillard de plus de 65 ans qui, grâce à l'aide qu'il peut fournir, étant encore en bonne santé, offre une meilleure qualité de vie aux siens dans le cadre d'une cellule familiale pourtant disloquée.¹²²⁴

Cette configuration d'entraide ne fait que prolonger les situations constatées dans le canton avant la Grande Guerre. Au-delà de 65 ans, à moins d'une maladie, le vieillard, l'homme et/ou la femme, est au travail. Celui-ci aide dans les champs, et celle-là surveille les enfants pendant que la mère se consacre à sa vie professionnelle. L'âge du corps ne pose pas de problème tant que la vaillance physique permet aux vieillards d'exercer une activité qui justifie le logement et la nourriture qu'ils reçoivent du fils ou de la fille chez qui ils habitent. Le système d'entraide fonctionne entre les trois générations quand elles sont présentes sous le même toit. On trouve ces cas aussi bien dans les familles d'agriculteurs, de mineurs ou encore dans celles des instituteurs. Ce mode de vie familial, hébergement combiné au travail, s'est prolongé, quand il existait, après le départ de l'homme mobilisé dès le début de la guerre. La période 1914-1918 n'est donc pas un moment d'exception pour les personnes âgées. Le fait qu'elles remplacent au pied levé les hommes adultes partis au front est dans la suite de l'assistance qui préexistait à la guerre.

¹²²¹ Jean-Claude Liaudet, *La névrose française*, Paris, Odile Jacob, 2012.

¹²²² Patrice Bourdelais, *L'âge de la vieillesse, Histoire du vieillissement de la population*, Paris, Odile Jacob, 1997.

¹²²³ Elise Feller, *Histoire de la vieillesse en France, 1900-1960, Du vieillard au retraité*, Paris, Seli Arslan, 2005.

¹²²⁴ Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose, op. cit.*, p. 20-50.

Le rendez-vous de ces vieillards et de la guerre n'a pas augmenté le poids de cette génération qui passe sous la coordination des femmes maîtres de la maisonnée, incarnations de l'autorité et distributrices d'ordres, surtout depuis le départ des hommes mobilisés.

2 - Le vieillard remisé, un corps « en trop »

Henri Verly, père, tailleur de son état, et évacué à Cohem, dans le Pas-de-Calais, écrit tous azimuts pour faire valoir ses droits, trouver des établissements scolaires pour ses fils et obtenir un travail rémunéré en tant que couturier d'effets militaires. Il écrit, en particulier, une lettre à Jules Dansette, député du Nord, afin d'obtenir satisfaction. On ne connaît pas le contenu de ce courrier daté du 11 janvier 1915. En revanche, on dispose de la lettre que Jules Dansette a rédigée à destination du ministre de l'Intérieur de l'époque, Louis-Jean Malvy. Il y répercute les demandes et sollicitations d'Henri Verly. Cette lettre vaut, dans ce cadre précis, par l'allusion aux vieillards du Nord, contenue dans le corps du courrier. On y découvre, en effet, que l'intention du gouvernement est d'envoyer – séparément de leur famille – les « réfugiés du Nord incapables de se suffire à eux-mêmes » dans le Centre et le Midi de la France. C'est à dire que les vieillards qui encombrant les communes de la zone militaire britannique du Nord et du Pas-de-Calais seraient dépêchés dans des territoires à part, distinctement du reste de la population des deux cantons de La Bassée et d'Armentières. L'objet de ce projet est donc de « remiser » les vieillards.

Lettre de Jules Dansette, député du Nord, à Henri Verly, père, le 16 février 1915, Paris
Mon cher ami,

J'espère que vous avez enfin reçu satisfaction et que toutes les difficultés que vous m'exposiez dans votre lettre du 11 janvier sont enfin résolues.

Vous lirez certainement avec intérêt la copie ci-jointe de la lettre que j'ai adressée à M. le Ministre de l'Intérieur au sujet de l'envoi projeté dans le Centre et le Midi des réfugiés du Nord incapables de se suffire à eux-mêmes.¹²²⁵

Lettre de Jules Dansette, député du Nord, au ministre de l'Intérieur
Monsieur le Ministre,

Veillez me permettre de faire appel à votre bienveillante attention en faveur de nombreux habitants du canton de La Bassée et de celui d'Armentières qui, sous la menace de l'invasion, se sont réfugiés dans diverses localités du Nord et du Pas-de-Calais. Ces malheureux [...] sont attristés de plus en plus à la pensée que l'autorité civile, exécutant les ordres des autorités militaires, s'apprête à diriger vers le Centre et le Midi tous ceux d'entre eux qui ne peuvent se suffire à eux-mêmes.

Nos populations, si attachées au sol natal, l'ont quitté forcément ; mais avec quels regrets ? Une pensée les aiderait à la résignation, celle de ne pas aller trop loin, de conserver, tant que faire se pourrait, les coutumes, les traditions, le patois, toutes ces choses, en un mot, qui constituent le patrimoine local.

Déjà nombre de vieillards ont succombé aux angoisses de l'attente.

De petits enfants ont péri pour d'autres motifs dont les causes lointaines sont pourtant les mêmes.

Qu'adviendra-t-il quand ces malheureux se seront encore plus éloignés de chez eux !

J'espère fermement que l'autorité militaire, renseignée par vous sur les effets désastreux de la mesure envisagée, voudra bien y renoncer.¹²²⁶

¹²²⁵ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 67.

¹²²⁶ *Ibid.*, p. 68.

L'échange de lettres, daté de février 1915, mêlant Henri Verly, Jules Dansette, député du Nord, et Louis-Jean Malvy, ministre de l'Intérieur, montre que l'enjeu des vieillards, auquel sont attachés déconsidération et discrédit, était de second ordre. Leur titre d'abord : « réfugiés incapables de se suffire à eux-mêmes ». Leur stigmatisation ensuite : des hommes et des femmes réduits à des attributions patrimoniales comme « les coutumes, les traditions, le patois ». Leur qualification, également : « ces malheureux ». Leur insertion dans les plans des alliés et des Français ensuite : « envoi projeté ». Leur généralisation : « nombre de vieillards ont succombé aux angoisses de l'attente ». Leur comparaison avec le monde des enfants, enfin : « de petits enfants ont péri pour des causes pourtant les mêmes ».

On ne sait pas en faveur de qui Henri Verly veut intervenir. On ne dispose pas des attendus qui résultent de cet échange de courriers. Toujours est-il que les vieillards sont gênants. La solution de faire partir les « vieux » originaires des cantons de La Bassée et d'Armentières, qualifiés aussi d'« indésirables », vers le Centre et le Midi a semblé une option plausible. Le regard sur l'âge fait attribuer à cette catégorie un a-priori d'inadaptation. Ce déracinement a d'ailleurs eu des conséquences importantes quant à la surmortalité des vieillards comme l'a montré Jay Winter. Ses travaux¹²²⁷ confirment qu'il y a un excédent de mortalité des vieillards envoyés dans les grandes villes dont les causes affichées sont le désespoir et la fatigue. Il y a eu généralisation des névroses d'angoisse spécifiques à ce groupe, ce qui entraîne chez eux des décès nombreux. Le renouvellement des formes de solidarité entre générations, tel qu'il vient d'être montré par le biais du cas de Rose Dufлот, semble un agencement social non opté au départ par le gouvernement.

Pourtant, il semble difficile de confirmer cette idée avancée dans la lettre du député que les vieillards sont morts « nombreux » des suites des angoisses de l'attente. Les archives communales du canton durant les années de guerre ont été détruites ; les personnes décédées durant les déplacements de l'évacuation n'ont été répertoriées par aucune municipalité durant les pérégrinations des groupes en exil ; les décès sur les lieux d'évacuation ne sont pas parvenus, ensuite, dans les communes du canton qui ne disposaient ni de maires élus ni de registres. Alors, le député peut arguer en mettant en avant une mortalité élevée chez les vieillards, comparable et pour les mêmes causes avec celle des petits enfants. Personne ne contredira, ni ne confirmera. On constatera pourtant, la guerre finie, que les personnes âgées sont nombreuses sur la pyramide des âges du canton, paradoxalement plus nombreuses de 70 à 85 ans que de 55 à 75 ans. Les « malheureux » de la Grande Guerre ont survécu.

3 - Le vieillard absent, un corps « non visible »

Comme les correspondances des frères Verly se sont étalées sur les quatre années de la guerre, il est opportun d'y voir la place occupée par les vieillards du canton ou de leurs relations durant la Grande Guerre. Il faut d'abord considérer qu'aucune personne âgée n'a évacué à Cohem-Wittes avec la famille Verly ; il n'y avait pas de vieillard dans le cercle proche aussi aucune personne au-delà de soixante-cinq ans ne fait partie du réseau de proximité de ces évacués ; cette situation n'est pas vraiment une exception : le faible nombre de personnes âgées dans le canton avant la Première Guerre mondiale explique que peu de vieillards se soient embarqués sur les routes de l'exode dès l'automne 1914. La moindre présence de ces personnes âgées du canton de La Bassée dans les communes d'évacuation et donc la faible visibilité de ces vieillards sont des constantes durant les

¹²²⁷ Jay Winter (dir.), *La Première Guerre mondiale*, t. 1 « Combats », Paris, Fayard, 2013.

quatre ans de la guerre à propos de l'ensemble de onze communes où l'espérance de vie n'atteint pas soixante-cinq ans.

Relevé des allusions aux personnes âgées dans le corpus des 529 lettres écrites durant la guerre par les frères Verly.

p. 139 : Jules Claie me dit que ma tante Aline se trouve à Lille avec maman et ma tante Augustine. (Il n'est pas sûr que ces tantes soient des personnes âgées)

p. 167 : Et ma tante Augustine, pourquoi est-elle restée à Lille alors qu'elle pouvait partir comme toi ? (Il n'est pas sûr que cette tante soit une personne âgée)

p. 283 : Tu me parles de la mort d'Edouard Costenoble, d'Emile Carpentier ; que veux-tu ? C'est encore à demi-mal, ce sont des vieux tableaux que l'on peut remiser. Quant au vieux Bœuf, il se croyait donc bien fort qu'il a lutté contre le train. Il devait bien se douter qu'il n'aurait pas été maître. C'est ce qui est arrivé. Il était déjà assez âgé. Les vieux, ça passe. Mais les jeunes, c'est plus triste. J'en voyais encore emporter deux du 327^e d'Infanterie avant-hier. Ils venaient d'être tués. C'est triste, mais, que veux-tu, on s'y fait.

p. 296 : Nous avons reçu une lettre de ma tante Angèle, aujourd'hui, avec six billets de un franc de la banque d'Amiens ; ça va bien car nous ne sommes pas loin de cette ville. (Il n'est pas sûr que cette tante soit une personne âgée)

p. 298 : Dis à Papa que Leleux, fils du cantonnier de Lorgies, a été tué. J'ai parlé de ce Leleux à ma tante Angèle qui m'a répondu en me disant que c'était le fils du cantonnier. (Il n'est pas sûr que cette tante soit une personne âgée)

p. 335 : Songe que me voilà riche ! Cinq francs que ma tante Angèle m'envoie dans une lettre hier. (Il n'est pas sûr que cette tante soit une personne âgée)

p. 408 : Ma tante Adélaïde a mis ma photo dans un paquet de chocolat. (Il n'est pas sûr que cette tante soit une personne âgée)

p. 428 : La mort de Mme Lefloud m'a beaucoup étonné. Maurice n'aura pas de permission, je pense, vu que c'est sa grand-mère.

p. 509 : Mon oncle Louis a donc beaucoup de travail qu'il lui faille quelqu'un continuellement. (Il n'est pas sûr que cet oncle soit une personne âgée)

Document 82 : Les citations faisant référence aux vieillards dans les correspondances des frères Verly.

NB1 : 9 passages évoquent des allusions à une génération plus âgée que celle des trois jeunes gens à guerre (oncle, tante, grand-mère, vieux)

NB2 : 7 passages sont à exclure du corpus sur les vieillards ; les oncles et tantes des frères Verly ont une cinquantaine d'années maximum ; ce ne sont pas des personnes âgées.

NB3 : 2 passages parlent effectivement des vieillards : p. 283 et p. 428.

Source : Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit.

Seuls deux passages des lettres concernent les vieillards. La très faible présence des personnes âgées dans le corpus de correspondance des trois jeunes gens de vingt ans avec leur famille souligne l'absence d'attention de ces militaires mobilisés pour les vieux, d'une part, et la même absence d'intérêt de la part de la génération des parents évacués, d'autre part. Les parents Verly et les trois fils soldats en ont assez à organiser leur survie sans, en plus, se tourner vers les plus de 65 ans. Le cercle de leurs regards inclut, très rarement - sept fois en quatre ans -, des familles de proximité, frères et sœurs des parents, mais sans s'appesantir, juste comme « réserves » à billets, à chocolat, à photo, à renseignements. Ainsi, par un effet malencontreux, quand la vieillesse s'affiche comme motif de développement dans la correspondance - deux fois en quatre ans -, c'est pour être fustigée. « Ce sont de vieux tableaux que l'on peut remiser ». « Les vieux, ça passe. » La figure du vieillard n'est pas valorisée. Ni l'expérience engrangée, ni le sens d'une vie dédiée à sa toute fin vers le service des plus jeunes ne sont des éléments assez positifs pour

être pris en compte. La trajectoire des vieux s'achève dans l'indifférence ; ce qui compte, ce sont les soldats de vingt ans qui viennent d'être tués.

« La mort de Mme Lefloud m'a beaucoup étonné. Maurice n'aura pas de permission, je pense, vu que c'est sa grand-mère. » Trois remarques relatives aux personnes âgées viennent conclure ce propos sur les vieillards du canton de La Bassée, et d'ailleurs ; on a vu que les personnes du canton d'Armentières sont englobés dans la même problématique. 1) Mme Lefloud est la grand-mère d'un mobilisé nommé Maurice, connu des parents et des fils Verly. Le fait que ce soit une femme qui soit décédée rappelle que ce sont surtout les femmes qui vivent longtemps. Elles atteignent plus facilement que les hommes des âges avancés, contribuant ainsi à l'histoire des femmes dans une période qui a peu retenu leur vie et leurs parcours.¹²²⁸ 2) Le décès de Mme Lefloud étonne le jeune militaire. Elle avait, on peut le supposer, le profil d'une dame active, assistante plus qu'assistée. Rien ne permet de préciser davantage le portrait et le profil de cette personne. Ce n'est pas ce qui intéresse les Verly. 3) Si l'on parle de Mme Lefloud, ce n'est pas seulement pour ce qu'elle est, mais aussi pour le potentiel de permission que représentent ses funérailles. Et là, les choses sont simples à énoncer : il n'y a pas de retour au domicile accordé aux petits-enfants pour l'enterrement d'une grand-mère. Jusqu'au bout, la personne âgée sort des centres d'intérêt et de reconnaissance des actifs et des soldats de la Grande Guerre.

2) L'enfant en guerre : le cas de Marie-Thérèse Boucher

De même qu'il y a peu de témoignages sur les vieillards en guerre, il en est peu également sur les enfants durant le conflit. Comme si la guerre au ras des populations non combattantes du canton, spécialement, n'avait suscité que peu d'objets d'écriture pendant la guerre et peu de recherches après la guerre. Marie-Thérèse Boucher a tenu un journal pendant les quatre ans de la Première Guerre mondiale.¹²²⁹ Elle a vécu à Lille de 1914 à 1918, son parcours – bien qu'elle ne soit pas une habitante des Weppes – est celui des occupés du Nord. Elle parle du quotidien des jeunes de son âge, elle a 17 ans au début de la mobilisation aussi on ne retiendra que ses premiers écrits pour ne garder d'elle que ce qui la maintient au rang (limite) d' « enfant ». Elle est sensible aux problèmes de tous les enfants qui l'entourent ; elle s'ouvre aux périphéries lilloises et aux gens de son entourage ; elle porte témoignage sur les adolescents de l'arrondissement de Lille. « Cependant, cette information tronquée peut paraître insuffisante »¹²³⁰ ; aussi des recoupements seront faits afin de mieux cibler la spécificité, si elle existe, des enfants du canton de La Bassée en guerre, dont un grand nombre a été retenu, comme Marie-Thérèse Boucher, durant les quatre années d'occupation allemande.

1 - Le corps physique de l'enfant en guerre

Regarder en face les corps des enfants du canton de La Bassée durant la guerre, c'est accepter de ne rien savoir. On ne sait pas nommer leurs séquelles physiques ; on ne les connaît pas. On ne peut s'interroger sur les maladies ou déficiences qui les ont atteints ; on ne peut que constater l'absence de regard et de détails sur les enfants du canton en

¹²²⁸ Elise Feller, *Histoire de la vieillesse en France, 1900-1960, Du vieillard au retraité*, Paris, Seli Arslan, 2005.

¹²²⁹ Marie-Thérèse Boucher, *1914-1918, Une famille dans Lille occupée, Journal de Marie-Thérèse*, Lille, Les Editions familiales, 2012.

¹²³⁰ *Ibid.*, Avant-propos.

guerre. Alors, il reste à considérer un travail clinique, certes effectué dans le cadre plus large de l'arrondissement de Lille par les docteurs Calmette et Goret, mais suffisamment approfondi dans ses recherches pour renseigner, aussi, sur les enfants du canton. Son handicap est de n'avoir été programmé et réalisé que lors du retour d'évacuation en 1920, quand il a fallu évaluer les conséquences physiques des privations dues à la guerre auprès des populations scolarisées de la région lilloise. Il faut donc admettre le fait que les onze communes occupées durant quatre ans et soumises seulement aux médecins allemands a rendu impossible les approches médicales et psychologiques des jeunes bébés, des enfants et des adolescents du canton. Le constat vaut, du reste, pour ceux des enfants des autres zones des dix départements envahis. Il faut voir que le terme d'« enfant en guerre » recouvre de très nombreuses facettes : des réalités diverses selon l'âge, premièrement ; des lieux de vécu de la guerre très différents selon que les enfants ont été au contact des Allemands, des Britanniques et des Français de la zone libre du pays, deuxièmement ; et des marquages divergents suivant que certains se sont sentis des fardeaux ou des aides, enfin. Tous sont des rescapés lors de l'armistice.

Mais ces réalités hétérogènes fabriquent pour l'heure, durant la guerre, des corps et des ressentis très singuliers dont il convient d'évaluer l'impact. La première catégorie, celle des âges différents, ne donne guère lieu à étude tant il est impossible de dire, durant la guerre, l'impact des privations sur les nourrissons ou sur les enfants d'une dizaine d'années ou sur les presque jeunes gens. Ce sont les adultes qui peinent à se fournir en aliments nourrissants et qui indiquent qu'il leur faut davantage de mets équilibrés pour satisfaire la croissance de leurs enfants. Il n'y a des témoignages des enfants eux-mêmes sur leurs privations. La seconde catégorie, celle des lieux de vie durant la guerre, est difficile également à considérer. Les enfants évacués ont mieux mangé mais le dépaysement a pu être un facteur de malaise. Aucune généralisation n'est possible. Enfin, comment rendre compte du ressenti d'un enfant face à la guerre ? Ces divers facteurs impliquent une perturbation durable du développement corporel de l'enfant. C'est ce que montre Marie-Thérèse Boucher dans son journal :

Vendredi 10 septembre 1915

Nous avons été prendre un peu l'air à la campagne.

Les trois enfants ont très mauvaise mine et nous les emmenons s'aérer là où nous le pouvons. Le grand Boulevard, Mouvaux, Marcq, et même les fortifications sont des buts de promenade.

Aujourd'hui, nous sommes allés jusqu'à la sentinelle qui garde l'entrée du village de Bondues. Comme nous n'avons pas de laissez-passer (il aurait été bien impossible d'en avoir un), nous avons dû rebrousser chemin, mais nous avons vu une affiche qui dénote bien le caractère de l'occupation allemande :

« Tous les fruits des vergers, serres, etc., sont réquisitionnés par l'autorité allemande. Les habitants ont ordre de cueillir les fruits quand ils sont mûrs et de les tenir prêts pour la réquisition. Sont appelés fruits les poires, pommes, pêches, prunes, abricots, noix, etc. »

C'est bien toujours la même brutalité qui vous prend tout, et sans y mettre les moindres formes.

Les pommes de terre manquent absolument parce que les Allemands veulent les faire vendre à un prix inférieur au prix d'achat. Les marchands préfèrent ne pas livrer que de vendre à perte. Aussi, l'autre jour une boutique a-t-elle été défoncée, cela a fait une véritable émeute comme en 70 pendant le siège de Paris.

La pensée que l'hiver va venir, bien que le beau temps continue, effraye tout le monde.¹²³¹

¹²³¹ *Ibid.*, 1915, vendredi 10 septembre.

Marie-Thérèse pense, d'une certaine façon, au travers des réflexions de sa mère : « une affiche qui dénote bien le caractère de l'occupation allemande ». Mais, à son âge, 17 ans, si elle est déjà plus une femme qu'une enfant, il est intéressant de se demander ce qu'elle perçoit du monde urbain en guerre quand elle se promène avec des adultes et des plus jeunes qu'elle. D'abord, elle observe précisément son environnement (fortifications, sentinelle, affiche). Ensuite, elle perçoit avec réalisme le comportement des Allemands (impossibilité d'obtenir des laissez-passer, brutalité des injonctions, pas de bienséance dans la façon d'opérer). Enfin, elle évoque sa crainte face à l'avenir qui se présente (possibilité d'émeutes de la faim, peur des restrictions, effroi devant un nouvel hiver en pays envahi). Finalement, si elle réagit comme une grande sœur (les petits ont mauvaise mine), elle répercute aussi des sentiments d'enfant (peur du manque : plus de fruits, plus de pommes de terre, plus rien dans les boutiques). La présence de cette jeune fille au vif des contraintes de l'occupation est un témoignage rare qui permet d'évaluer les conséquences physiques de la Grande Guerre qui sont surtout un trouble lié au fait de se plier à l'usage des occupants.

2 - Le corps résistant de l'enfant en guerre

A voir Marie-Thérèse garder son assurance dans une telle situation de guerre, il est bien compliqué de situer l'empan des incidences psychologiques de son comportement durant l'occupation allemande. Face à un texte retenu dans sa critique et devant une conduite aussi maîtrisée, la mesure du traumatisme de la jeune fille s'avère être une gageure. La conséquence de la guerre, dans ce cas précis, n'est ni choc ni stress mais construction psychique d'amortissement. Un mécanisme de défense est mis en place : « Les enfants échappent à la sidération traumatique en s'adaptant à un monde dont ils connaissent l'envers du décor ».¹²³² L'acuité du regard, le réalisme sur le comportement des occupants, l'imprégnation des pensées des autres et surtout des adultes, tout cela permet d'anticiper et de trouver des modes d'adaptation.

Samedi 25 septembre 1915 :

On vous retire tous vos habits, on en examine les plis, les ourlets, on tâte votre chignon.

On défait les semelles intérieures de vos souliers, on secoue votre chapeau.

Et pendant ce temps-là, vous attendez dans un costume plus que sommaire qu'on vous rapporte une à une les pièces de votre habillement.

Quelquefois, vous faites des courses ou vous attendez un tramway... Un coup de sifflet retentit. La rue est cernée, la même séance recommence.

Si vous n'avez rien de compromettant, vous en êtes quitte pour l'ennui.¹²³³

Marie-Thérèse Boucher, pour prendre de la distance avec les événements qui la touchent le plus dans son identité, les épisodes de fouille, utilise un double procédé mental : les Allemands sont « on » et elle devient « vous ». C'est comme si, par un tour de passe-passe, la fouille était faite sur d'autres que sur elle et par des personnes très éloignées, indéfinies, loin des soldats que la jeune fille voit et rencontre chaque jour. Elle peut acquérir, grâce à ce détournement, une identité paisible. Marie-Thérèse, grâce à cette distanciation, parvient à vivre sans besoin de vengeance exprimé, sans transfert d'agressivité et elle peut rester intégrée dans la ville à l'heure allemande. Sans doute est-elle un cas qui n'est pas un modèle. Pourtant, comme Marie-Thérèse, nombreux ont été les

¹²³² Olivier Douville, « Enfants et adolescents sous la guerre et rapport à l'ancestralité », *Journal des anthropologues*, n° 116-117, 2009, p. 231-259.

¹²³³ Marie-Thérèse Boucher, 1914-1918, *Une famille dans Lille occupée*, *Journal de Marie-Thérèse*, op. cit., 1915, samedi 25 septembre.

jeunes qui ont réussi à passer la guerre assez sereinement. Ils témoignent, par leur non-révolte, que, eux aussi, sont parvenus à créer un fossé entre leur vécu et leur ressenti.

3 - Le corps préservé de l'enfant en guerre

Marie-Thérèse prend la parole dans son journal quotidien. Sa narration est, certes, une aide psychologique mais elle se fait également culturelle : les mots de son éducation s'extériorisent, les principes inculqués durant son enfance et bousculés pendant la guerre s'énoncent pour dire le supportable.

Jeudi 20 mai 1915

Lille a presque la physionomie d'une ville de garnison allemande : troupes manœuvrant sur le Champ de Mars, ou parcourant les rues en tout sens, soldats entrant chez l'habitant et en sortant comme s'ils étaient chez eux. Mais nos Lillois ont une figure réjouie qui contraste singulièrement avec la situation présente. C'est qu'ils ont un secret... On se murmure à l'oreille depuis huit jours que l'Italie déclare la guerre à l'Allemagne incessamment.

Samedi 22 mai 1915

Nous avons une bonne preuve que la guerre est déclarée : le drapeau italien est enlevé du Consulat. Tous les Lillois vont faire un pèlerinage de ce côté pour jouir de l'ennui des Allemands.¹²³⁴

La façon dont cette jeune fille de 17 ans aborde la guerre peut désorienter : observation, on l'a dit ; identité paisible, on l'a montré ; et à présent humour et dérision à propos des Allemands qui voient en l'Italie un ennemi de plus à combattre. Le monde en guerre est compris par cette adolescente, il est affronté et conceptualisé.¹²³⁵ Tous les enfants et les jeunes gens de l'univers clos des pays envahis ne sont pas à l'image de Marie-Thérèse Boucher.¹²³⁶ Pourtant, par l'absence de récits sur des enfants perdus ou des bandes de jeunes guerriers, les lettres des frères Verly et le *Journal des Réfugiés* laissent supposer que le monde de l'enfance a su s'adapter à la guerre, sans manifester d'excès. Les enfants ont su se préserver ou être préservés. La guerre ne semble pas faire d'intrusion par démembrement de leur monde. C'est d'autant plus surprenant que le soldat allemand est là, pas seulement dans la rue, mais aussi logé au sein même des maisons où habitent les enfants.

Jeudi 20 mai 1915

La ville est inondée d'Allemands.

A trois heures du matin, il a fallu leur ouvrir toutes les maisons sous peine de voir sa porte défoncée à coups de crosse. Les rues de Turenne, Roland, du Sabot, Ch de Muysart, etc. sont infestées.

Chaque maison a de quatre à douze habitants de plus ; et chez les Sacré, où ils ont quatorze enfants, il a fallu se battre pour ne pas loger de Teutons.¹²³⁷

Dans ce récit montrant les réquisitions des logements vues par des yeux d'adolescente, il n'y a pas d'acharnement physique sur le corps de l'ennemi : les Allemands, ce sont globalement « les Teutons ». Bien qu'il y ait effraction des autres dans

¹²³⁴ *Ibid.*, 1915, jeudi 20 mai et samedi 22 mai.

¹²³⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants*, Paris, Armand Colin, 2004.

¹²³⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau et Dominique Congar, *L'enfant Yves Congar, Journal de la guerre 1914-1918*, Paris, Le Cerf, 1997.

¹²³⁷ *Ibid.*, 1915, jeudi 20 mai.

le corps symbolique de la maison, Marie-Thérèse et les enfants des logements réquisitionnés par la troupe parviennent à supprimer la perméabilité entre eux et l'ennemi pourtant si proche physiquement. Les occupants sont assimilés tantôt à une onde qui passe (« La ville est inondée »), tantôt à une épidémie (« Les rues sont infestées »). Aucun dialogue n'est entamé (« Il a fallu leur ouvrir toutes les maisons sous peine de voir sa porte défoncée à coups de crosse ») ; le retranchement est systématique (« Il a fallu se battre pour ne pas loger de Teutons ») ; l'armature contre de tels comportements tient bon (Même la famille Sacré et ses « quatorze enfants » n'est pas épargnée). Il y a un vécu d'indestructibilité. Telle est d'après le journal de Marie-Thérèse Boucher la culture des enfants occupés de Lille et de sa région : pas de solidarité interne au groupe, mais une forme d'invulnérabilité collective qui altère le regard sur les soldats Allemands, comme une mise hors-jeu des occupants qui s'agitent sur une scène sans profondeur.

3) Un canton révélateur des sociétés en guerre des dix départements occupés

Le corps des habitants du canton n'enregistre pas plus de souffrances dans ce territoire qu'ailleurs sur le front. Autrement dit le canton est un révélateur d'une guerre commune aux dix départements occupés.

1 - Des corps domptés pareillement dans les dix départements occupés

Philippe Nivet¹²³⁸ montre une main mise allemande identique dans les Ardennes occupées sur 100 % du territoire départemental et dans les Vosges avec 4, 8 % seulement aux mains des Allemands. Partout, les communes sont germanisées, coupées de la France libre, pillées, dévastées dans leurs forêts et démantelées dans leurs entreprises. Les réquisitions sont identiques, de même que les contributions de guerre. Le « vivre sous occupation allemande » est une épreuve physique à Laon aussi bien qu'à Avesnes-sur-Helpe ou qu'à La Bassée.

Ce qui mine le corps, c'est tout autant les privations, le travail forcé que les pénuries ; et le sort réservé par les Allemands aux habitants des pays envahis n'a rien à envier plus dans la Somme qu'à Roubaix ou qu'à Fourmes. Pour preuve, les archives de Haute-Savoie ont de semblables registres de doléances quand il s'agit des évacués de Lille ou bien de l'Aisne. Le corps souffrant est une généralité dans tous les espaces touchés par l'occupation et ses effets.

Le constat de maladies à carences comme conséquence sanitaire d'une situation précaire est réalisé sur les réfugiés venant des divers horizons, sans lieu spécifique de maximalisation. Le scorbut qui se développe à partir de 1917 est une maladie qui atteint aussi bien les Français que les Belges. Le rapport du commissaire spécial d'Evian évoque des coliques, des éruptions de boutons et des maladies d'estomac nombreuses parmi les arrivants du convoi de la Somme du 23 janvier 1917 ; nul doute que des problèmes semblables accablent ceux qui sont restés les uns dans la Meuse, et les autres dans la Meurthe-et-Moselle et ceux-ci dans le canton de La Bassée. Le confinement des maisons occupées aux trois quarts par les Allemands rendant l'intimité difficile pour les femmes, les vieillards et les enfants est une réalité dans les dix départements. Les constats de la sortie de guerre évalueront les mêmes manques corporels et physiologiques chez tous les habitants occupés.

¹²³⁸ Philippe Nivet, *La France occupée, 1914-1918, op. cit.*

2 - Les spécificités communes aux dix départements occupés

Les dix départements occupés « fabriquent » des analogies qui font se ressembler tous les Français des pays envahis. On pourrait citer, parmi celles qui ont été vues, déjà, la privation des biens, des vêtements, des commodités ; mais aussi les incendies des maisons qui ôtent aux habitants, dès les premiers jours de l'occupation, dès le début d'octobre 1914, leur intimité familiale ; on pourrait rappeler la vue outragée par l'acharnement des combats : les premières batailles ont eu lieu dans les villages eux-mêmes, et les exodes n'ont pas permis d'évacuer l'ensemble des populations des zones rouges.

La composition des convois de personnes rapatriées en France libre est qualifiée d' « ensemble de personnes indigentes ». Mais on est indigent pareillement en France occupée quand la maison familiale a brûlé, quand les meubles ont été saisis, les matelas réquisitionnés et les métaux des canalisations, des gouttières, des objets de toilette et des instruments de cuisine ont été enlevés¹²³⁹. Le corps n'est pas libre quand il y a obligation d'obscurcir les fenêtres et de ne pas éclairer son habitation, le soir venu ; de même les contraintes pèsent lourdement s'il est interdit de glaner dans les champs, de cueillir les fruits dans les bois et de pêcher dans les marais¹²⁴⁰.

Partout, des personnes qui menaient une vie facile découvrent aussi ce que c'est d'avoir faim : « Les prix sont exorbitants, le marché est désert, les boucheries sont définitivement fermées ». ¹²⁴¹ Le témoignage de cet habitant de Maubeuge aurait pu être celui d'un Valenciennois ou d'un Saloméen. Partout, avec le départ des chevaux de trait et la destruction des récoltes ainsi que des fermes durant les temps de l'invasion de l'automne 1914, on constate un effondrement de la production agricole et par conséquent un approvisionnement catastrophique des villes. ¹²⁴² Les corps en déficience alimentaire ont des similitudes dans tous les espaces occupés

3 - « Charles en a eu les bras cassés ».

Le canton de La Bassée, avec ses maisons délabrées dès octobre 1914, ses combats au sein même d'une population dense, sa résistance passive aux ordres allemands, fait partie des territoires clos, « interdits d'entretenir des relations ou communications avec les populations du territoire ennemi non encore occupé ». ¹²⁴³ Sa différence avec les autres territoires occupés, c'est la présence allemande constante. L'environnement a donc toujours été menaçant et la pression jamais desserrée. Pour aggraver le contexte, les batailles d'invasion, les combats des tentatives de percée et les destructions massives au départ des occupants ont créé une « zone rouge », un sol miné, traversé de tranchées, bétonné, boueux, recouvert de barbelés et infesté de nuisibles. Les villages, au départ des Allemands en octobre 1918, donnent l'impression d'être irrécupérables. L'espace rural est envahi d'herbes folles. Les industries, surtout agro-alimentaires de transformation, sont sinistrées, les murs sont troués, les sites sont inutilisables, les machines ont été emmenées.

« Charles en a eu les bras cassés. » ¹²⁴⁴

¹²³⁹ Marie-Thérèse Boucher, *1914-1918, Une famille dans Lille occupée, Journal de Marie-Thérèse, op. cit.*, 1917 : mois de juillet, 17 août, fin août.

¹²⁴⁰ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées, op. cit.*, p. 124.

¹²⁴¹ Journal d'un bourgeois de Maubeuge, 25 II 1915, Jouvivier Ed., 1923, p. 173.

¹²⁴² Philippe Nivet, *La France occupée, 1914-1918, op. cit.*, p. 131.

¹²⁴³ *Bulletin de Lille*, n° 15, 3 janvier 1915.

¹²⁴⁴ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

Le découragement qui s'abat sur les évacués de retour quand ils découvrent, début 1919, le cataclysme qui a ravagé leur village, leur maison, leurs biens, est incommensurable. Il est certain que le degré d'abattement peut varier selon les tempéraments, mais il est aussi à évaluer à l'aune des traces de la guerre imprégnant les corps et de leur résonance dans leurs lieux de vie. De ces constats, les habitants du canton ne sortent pas physiquement indemnes. Nulle étude ne l'a montré en ce qui concerne les adultes mais des statistiques établies sur les enfants du canton établiront la spécificité des carences corporelles qui les concernent, comparables à celles des autres endroits de l'arrondissement de Lille. Ce bilan crée le portrait d'un habitant comme sonné par quatre ans de guerre. Il en a les bras cassés.

IV. Bilan : L'accablement au retour d'évacuation

Plusieurs regards sur les habitants du canton ont été proposés : le soldat, la femme, le vieillard et l'enfant. Le soldat a côtoyé la mort de masse et la brutalité. La femme a montré sa maîtrise, maîtrise organisationnelle, relationnelle et corporelle. Les vieillards ont oscillé entre force d'appoint, gêne et absence de visibilité : c'est la catégorie la moins renseignée parmi les habitants du canton. Les enfants ont regardé ; mais loin d'être de simples observateurs, ils ont su se distancier de la guerre. Globalement, le canton est donc un territoire en souffrance : la guerre n'a laissé personne indemne.

Face aux actes de la guerre, l'accablement est grand lors du retour d'évacuation.

Mais, durant la guerre, des mécanismes intimes se sont mis en place afin de pouvoir survivre. Ce sont ces réponses psychologiques et ces savoir-faire qui feront l'objet d'une partie relative aux outils personnels que chacun a activés pour que, dans le cadre des habitants du canton de La Bassée, les jours qui passent depuis l'été 1914 jusqu'à l'automne 1918 soient rendus supportables.

L'histoire ne s'écrit pas à partir de ce qu'on sait.
Mais à partir de ce qu'on est.

Antoine Prost¹²⁴⁵

La Grande Guerre sur la zone rouge du front occidental :

Survivre dans et hors du canton de La Bassée de l'été 1914 à novembre 1918

III Les aspects anthropologiques

Le temps anthropologique est celui de l'histoire des sensibilités. Il emprunte les circuits de la mémoire, des représentations, des temps longs et courts de l'histoire. Il révèle la capacité des sociétés à puiser dans leur fonds d'expériences disponibles pour s'adapter aux tournants structurels, aux changements des pratiques, aux nouvelles manières de penser imposées par des circonstances inédites. Considérer ces sociétés à partir des acquis qu'elles ont en réserve et les observer dans des situations de contact avec d'autres, tel est le projet même de l'anthropologie historique¹²⁴⁶. Il s'agit donc d'emprunter ces méthodes d'observation relationnelle des sociétés pour tenter, ici également dans le cadre de la Grande Guerre dans le canton de Bassée, de mettre en évidence des moments, des processus, des confrontations qui éclaireront ce que fut la Première Guerre mondiale pour les habitants et les soldats qui occupent notre étude.

On peut partir d'un cas transversal et original qui couvre toute la période concernée, qui englobe un vaste territoire en conflit, qui fit se rencontrer des sensibilités situées à la fois dans des processus d'ouverture et de fermeture. Ce cas est celui des Allienne.

¹²⁴⁵ Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 7-11.

¹²⁴⁶ André Bruguière, « L'Anthropologie historique », *L'Histoire et le métier d'historien en France, 1945-1995*, Paris, Ed. Maisons des Sciences de l'Homme, 1995, p. 171-186.

Les Allienne¹²⁴⁷, deux familles originaires d'Illic et parties travailler à la mine dans l'Empire ottoman en 1905, doivent revenir en France en novembre 1914. La guerre s'est installée aussi sur les rives de la Mer Noire et l'alignement des Jeunes Turcs aux côtés des Allemands oblige les expatriés à quitter le secteur minier de Zonguldak où ils travaillaient pour la Compagnie des mines de Lens. Les voilà donc à Marseille où ils s'installent durant toute la guerre. Ils ne repartiront du port phocéén vers la Turquie qu'en 1920. Bien sûr, ces deux familles représentent une frange de la population française à la fois particulière et inclassable, très différente des mondes en guerre du canton de La Bassée. Mais, en dépit de leur singularité, des similitudes apparaissent avec leurs compatriotes, les autres habitants du canton. Les mécanismes du « survivre » à la guerre s'apparentent des deux côtés, aussi bien chez les Allienne que chez les occupants et les occupés du secteur de La Bassée.

L'histoire familiale des Allienne et de leur parentèle ouvre des perspectives qui seront maintenant étudiées dans le cadre du canton et de son devenir durant les quatre années de la Grande Guerre. En effet, après avoir vu le quotidien des civils et des militaires, il convient de se demander quels furent les mécanismes anthropologiques du « survivre » des personnes du canton de La Bassée avec ses onze communes occupées par les Allemands entre La Bassée et Fournes, du 9 octobre 1914 au 9 octobre 1918.

Le destin des Allienne donne des pistes, qu'il faudra pourtant affiner et compléter. Un des premiers outils mentaux à mettre en exergue est la faculté de croire – avec ses variantes - qui fait embrasser avec confiance les hasards de l'avenir : les Allienne ont cru que partir à Zonguldak pour accélérer la modernisation de l'extraction minière ottomane serait une belle opportunité. Comment ces variantes du croire (croire en Dieu, croire en la famille, croire en soi) peuvent-elles rendre compte, pour les habitants du canton aussi, des adaptations à la guerre ? Le second est le goût, la volonté, la disposition, à accepter le travail. Les Allienne ont quitté les fosses de Lens pour découvrir un autre site tout aussi éprouvant quant à l'intensité des efforts à fournir, celui des mines à ciel ouvert du site d'Héraclée : le travail a été pour eux à la fois moyen de vivre sans dépendre des autres, procédé d'évacuation psychique des problèmes du quotidien, facilitateur de l'intégration à la société environnante. Comment le travail a-t-il été vécu durant la Grande Guerre par les congénères des Allienne : nouvelle croix à porter ou assimilation à une société de partage ? Le troisième mécanisme rencontré dans le cas des Allienne est la capacité à s'évader des soucis de la guerre, à décompresser, pour se tourner vers des pensées et des actions qui dynamisent l'esprit et le corps : les ballades autour des campagnes environnantes, la découverte de nouveaux plaisirs urbains, l'exploration réitérée d'une société à découvrir. Comment de telles évasions ont pu se réaliser pour les habitants du canton, encerclés qu'ils étaient par la guerre et ses contraintes ?

Croire. Travailler. S'évader. Tels sont les trois axes qui ont permis aux Allienne comme aux habitants du canton de « survivre » à la guerre.

¹²⁴⁷ Chantal Dhennin, « Les Nordistes expatriés : Le cas des Allienne, partis en Turquie au début du XX^e siècle », Commission Historique du Nord, bulletin de septembre 2014.

La foi fait les héros, et l'amour les martyrs.
Aux premiers les lauriers, à ceux-ci les palmes.
Ah ! L'amour.
Ce n'est certes pas cette vile passion des sens
qu'exaltent les aventures romanesques et que suivent les pires hontes.
L'amour vrai, c'est l'oubli de soi
qui entraîne vers la souffrance et vers le martyr.¹²⁴⁸

Jean van Agt,
Curé de Fromelles de 1938 à 1947

Les aspects anthropologiques :

Chapitre 10

Croire

Des croix surplombent les tombes des cimetières militaires qui marquent les paysages dès le retour des évacués dans le canton de La Bassée en 1919. Elles donnent à penser que, durant la guerre, la religion a été le principal marqueur de la vie des soldats, des administrations qui ont dû gérer les décès, et des familles qui ont dû accepter le deuil des hommes tués à la guerre. La représentation de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée est, encore aujourd'hui, celle de ces vastes nécropoles contenant des milliers de croix. Les cimetières allemands, disséminés sur tout le canton occupé d'octobre 1914 à octobre 1918 – ils ont été regroupés et rassemblés depuis -, sont des signes de l'empreinte religieuse donnée pour être vue de la part d'institutions pourtant civiles.

Les cartes postales, éditées durant la guerre, des villages occupés du canton de La Bassée, montrent certes des écoles détruites, des mairies effondrées et des habitations aux toits béants après les incendies consécutifs aux batailles ; mais l'essentiel des vues concerne les clochers, symboles du prestige et du poids des clergés catholique et protestant dans les communes. Dans d'autres cas, l'église est encore présente, mais en sous-entendu, lorsque le paysage est pris du haut du clocher : afin de montrer une vision large et complète de l'étendue des sites occupés par les troupes allemandes, les photographes ont grimpé les escaliers de ces points culminants et ont pris des clichés panoramiques détaillant en de multiples photos le large environnement des communes alentour. Enfin, lorsque les soldats allemands sont pris en photo dans un décor suggérant, pour leurs

¹²⁴⁸ Jean van Agt (chanoine), « Une petite victime de la Grande Guerre », in *Autrefois*, bulletin du Cercle Historique d'Aubers, n° 78, juin 2005, p. 21.

familles, le cadre de leur vie militaire, il y a quasi-invariablement une église en arrière-plan. C'est tantôt l'extérieur de l'église avec le porche, témoin de leur présence, ici et maintenant, dans le canton de La Bassée ; ou tantôt l'intérieur avec le buffet d'orgues, les autels latéraux ou centraux, les rangées de bancs et les chaises encore presque alignées, laissant suggérer que le culte y est possible. Le visuel photographique de la guerre est donc marqué par la religion.

Et quand il est question de témoignages, les dires des représentants des Eglises semblent les plus percutants pour rendre compte des événements. C'est vrai en ce qui concerne les religieuses : le récit de l'entrée des Allemands à La Bassée par la Dame de Saint-Maur anonyme est le rapport le plus complet quant à l'histoire locale¹²⁴⁹. L'histoire universitaire agit de même en privilégiant les journaux des aumôniers de guerre : les occurrences venant du journal du moine capucin Norbert Stumpf¹²⁵⁰, aumônier catholique du 16^e RIR bavarois, sont au nombre de 30 dans *La première guerre d'Hitler*, de Thomas Weber¹²⁵¹, c'est à dire qu'elles sont parmi les références les plus relevées parmi les écrits relatifs à ce régiment durant la Grande Guerre dans le canton de La Bassée. Il est vrai que cette religieuse et ce moine capucin sont des personnes instruites, tout à fait aptes à écrire de manière ordonnée et réfléchie, ce qui donne de la crédibilité à leur prise de notes.

La religion semble un des meilleurs accès pour comprendre la Première Guerre mondiale.

Etait-elle aussi le meilleur moyen de tenir durant la Grande Guerre, comme semblent le suggérer les nombreuses allusions aux croix, aux clochers et aux représentants des Eglises tels qu'ils paraissent, à première vue, quand on s'intéresse à la guerre 1914-1918 dans le canton de La Bassée ? Ou bien faut-il se garder de cette première impression et découvrir, sous le manteau religieux apparent, la réelle déchristianisation en cours ? Les récits de François Rucho et des frères Verly, peu porteurs de contenus religieux, laissent en effet penser que la religion a été un élément secondaire du « survivre » à la guerre. Ou encore faut-il séparer les dames des hommes et ne lire le fait religieux que par le prisme des femmes, les militaires n'ayant que peu de foi à crier devant la dure expérience de la vie militaire en temps de guerre ? On tentera de montrer ce que fut le fait de croire durant la Grande Guerre. Et il faudra distinguer, alors, la foi en Dieu, la foi dans sa famille et dans les siens, et enfin la foi en soi. Trois façons de croire. Un mode basé sur la tradition ecclésiastique. Un autre qui se concrétise dans l'amour conjugal, familial et filial. Un dernier enfin qui est fondé sur la conviction que tout homme peut trouver en lui du ressort pour s'en sortir, s'il est un peu aidé par les circonstances.

I. Croire en Dieu

Rosa et Yvonne, les deux amies de Gaillon, s'écrivent¹²⁵². La lettre n° 13 est une des plus longues. Elle est datée du 7 octobre 1918. On est à la fin des opérations militaires et dans le domaine de l'intime. Il est intéressant de se pencher sur son contenu pour y lire quels sont les mécanismes anthropologiques du « survivre à la guerre » qui y apparaissent. Y parle-t-on d'une foi dans des éléments transcendants ? Si ce n'est Dieu, trouve-t-on

¹²⁴⁹ Anonyme, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915*, journal d'une religieuse Dame de Saint-Maur, *op. cit.*

¹²⁵⁰ Norbert Stumpf, PBK, II/9/facs 3m/Stumpf/journal, 21-22 octobre 1914.

¹²⁵¹ Thomas Weber, *La première guerre d'Hitler*, *op. cit.*

¹²⁵² Rosa Dhennin, *Correspondances avec Yvonne*, *op. cit.*

trace des causes grandes et nobles encore à défendre durant l'année 1918 et exprimées avec enthousiasme ? Rosa y espère, dans une première page, que la santé de chacun sera bonne ; c'est le leitmotiv habituel de ses débuts de correspondances, la souffrance des siens et des autres occupe une grande place dans son courrier et dans les soucis de son quotidien. La seconde page est toute entière remplie de la « petite Minette », le bébé qui vient de naître, et qui accapare les attentions de tous. La troisième page concerne les soldats de la famille, en permission ou sur le front. Le reste de la lettre, en écriture serrée, évoque les préparatifs du futur mariage de Rosa, avec, à la fin, les traditionnelles embrassades et amitiés distillées à toutes les connaissances. Et Dieu, dans tout ça ? Sur les quatre-vingt-huit lignes de la lettre, deux lignes au milieu se rapportent à la foi en un dieu protecteur : « Il faut espérer que le Bon Dieu continuera de le (Henri) protéger comme par le passé. »

Dans cette famille catholique pratiquante du canton de La Bassée, les traces de motivations mystiques qui transcenderaient le quotidien n'apparaissent donc qu'à la marge. Au contraire, ce que loue Rosa, ce sont les facultés d'adaptation pratiques et concrètes au quotidien des soldats de son clan qui savent gérer avec aisance leurs permissions : « Louis nous est arrivé hier matin en perm de dix jours. » On le voit, il n'y a, parmi l'entourage évoqué par Rosa dans le privé de ses échanges épistolaires, ni foi religieuse qui occupe tous les instants, ni échappatoire vers les idéaux de sanctification. Dieu n'est convoqué, dans ce courrier spécifique, que pour protéger.

Pour d'autres civils et soldats du canton, pourtant, les pratiques religieuses ont été de plus puissants mécanismes.

1) Les pratiques religieuses des civils et des soldats du canton de La Bassée durant la Grande Guerre

Le cas du jeune homme Joseph van Agt, neveu du prêtre maître Jean van Agt, de Fromelles, montre le poids que peut représenter la religion dans la vie des pratiquants durant la Grande Guerre. D'une part, pour un certain nombre d'habitants, l'assistance aux messes reste régulière quand le clergé est encore présent dans la paroisse ; d'autre part, les prêtres continuent à encadrer les villageois du canton par des visites quotidiennes et des conseils de vie afin de faciliter leur quotidien. Quelques individualités portent même la foi en Dieu si haut qu'elle efface tout le reste. Comme si la guerre produisait de l'exaltation... Comme si de la noirceur des tracas ordinaires pouvait sortir l'image immaculée de la rédemption... Joseph van Agt est de ceux-là, sublimé en dépit du hideux des batailles, transfiguré par sa croyance. Voici le récit, effectué par l'oncle de Joseph, du « magnifique sacrifice » que l'adolescent a fait de sa vie. Alimenté du « Pain des Forts », la communion, il a pu trouver en lui l'énergie de mourir en chrétien.

Joseph van Agt était un élève studieux de l'école Ozanam à Lille où il préparait déjà son brevet d'ingénieur. C'était aussi un pieux jeune homme d'une excellente famille, le sixième de huit orphelins. Il communiait tous les jours. C'était au mois de mai 1918. Il venait d'atteindre ses seize ans. Un matin, il reçut la convocation fatale, l'ordre de partir sans retard pour le camp des travailleurs. (...) Mais sa confiance était grande en Notre Dame de Lourdes. C'est elle qu'il priait depuis longtemps pour obtenir la protection du Ciel. « Ne crains rien, disait-il à sa sœur ainée qui l'embrassait une dernière fois en pleurant, ne crains rien. Notre Dame de Lourdes veillera sur toi ! »¹²⁵³

¹²⁵³ Jean van Agt (chanoine), « Une petite victime de la Grande Guerre », in *Autrefois, op. cit.*

Le décor du « croire en Dieu » est planté avec les éléments du parfait adolescent pratiquant. D'abord, il est un élève pourvu des qualités essentielles qui font le jeune homme accompli : il est studieux, il est en avance dans sa scolarité, il est brillant. Ensuite, Joseph est pieux, c'est à dire qu'il communie tous les jours et qu'il prie régulièrement la vierge apparue à Lourdes, Notre Dame de Lourdes. Enfin, il est un jeune homme responsable : il a en tête l'implication morale qui pèse sur ses épaules en tant que garçon orphelin vis à vis de sa sœur aînée et des autres enfants de la fratrie puisqu'il demande à la vierge Marie de veiller sur la famille lors de son départ pour le camp de déportés

Il fut affecté au camp de Radinghem. C'était un village derrière la ligne de feu. Les maisons avaient été détruites et les habitants avaient fui sous les bombardements. Seuls les jeunes forçats y avaient leurs campements.

La plus grande peine de Joseph fut de se voir privé désormais de sa communion quotidienne. Pour trouver une église où l'on dise encore une messe, il fallait faire à pied plusieurs km. Comment s'enfuir de la geôle sans être vu, et revenir avant le départ de l'équipe de travail ? Rien n'est impossible aux nobles âmes. [...] Dès trois heures du matin, il était debout. Se faufiler rapidement dans l'ombre de la nuit et marcher plus d'une heure en dépistant les sentinelles était chose relativement facile car il faisait noir encore. Chaque matin, il arrivait le premier à l'église d'Haubourdin. C'est là qu'il avait le bonheur de faire la Sainte Communion. [...]

Le retour s'effectuait dans des conditions moins favorables que l'aller. Il fallait user de mille stratagèmes pour ne pas être reconnu dans le jour naissant. [...]

Le héros chrétien, ici, se distingue de l'ensemble de tous les autres héros de la Grande Guerre : il accomplit des actions intrépides qui semblent inutiles aux yeux des autres hommes car non destinées à des buts militaires. Sa geste, empreinte d'audace et de bravoure, n'est pas humanitaire voire même sociale. L'essentiel pour lui est ailleurs : plaire à Dieu. Joseph, habitué à communier tous les jours, prend des risques incroyables de hardiesse pour se rendre quotidiennement à l'église d'Haubourdin, hors du périmètre de destructions de la ligne du front du canton de La Bassée et de celui d'Armentières. Haubourdin possède la seule église proche à disposer encore d'un prêtre assurant des services religieux journaliers. C'est la répétition obstinée de ces marches de nuit qui ne fait que surprendre et étonner de la part d'un adolescent à peine âgé de seize ans.

Tout alla bien durant quelque temps. Mais l'enfant n'était pas très solide. Des nuits trop courtes, des marches pénibles, des travaux accablants, une mauvaise nourriture, c'en fut assez pour avoir bientôt raison de ses faibles forces. Quinze jours d'un pareil régime l'épuisèrent complètement. Lorsqu'une épidémie de dysenterie se propagea dans le camp, il fut tout de suite naturellement un des premiers et des plus sérieusement atteints.

Cependant, les Allemands ne voulurent pas le reconnaître malade. Il aurait dû rester au repos ; c'est à coups de bâton qu'ils le forcèrent à travailler quand même. Mais il n'en pouvait plus ; il tomba inanimé sur place.

Lorsque, le soir, ses camarades s'aperçurent qu'il manquait à l'appel, ils allèrent le chercher partout, pressentant un malheur. On le retrouva sans connaissance.

Joseph est mourant. Les conditions de vie très difficiles du camp de Radinghem ne lui permettent pas de récupérer de ses efforts héroïques pour continuer sa pratique quotidienne de la messe. Ce camp de travail n'est pas porté sur la liste officielle des camps de déportés de 1914-1918, en dépit des actions nombreuses pour le faire reconnaître

comme tel. Cette action avait été soutenue en 1948 et en 1949 par Mr Tellier¹²⁵⁴, membre de la Commission Interministérielle d'attribution de la Médaille des prisonniers civils, déportés et otages. En dépit d'un dossier conséquent, accompagné de témoignages et d'un croquis manuscrit indiquant le plan des lieux, la commune n'a pas été inscrite sur la liste des camps de déportés.

Mr Tellier, qui servait d'interprète dans ce lieu de déportation, avait pourtant étayé ses demandes grâce à renseignements précis concernant les prisonniers : « jeunes déportés civils français ainsi que belges venant d'Ath et de Leuze » ; il avait indiqué les lieux de travail forcé des détenus : « Bois-Grenier, Bac Saint-Maur, et front jusqu'à Sailly-sur-la-Lys » ; il avait enfin décrit les quatre parties du camp constitué de sept à huit baraquements entourés de tranchées : « un espace pour les soldats allemands avec débit de boissons, infirmerie, cuisine, *Buchhandlung* (point de vente de journaux, livres et papeterie), postes d'observation, dépôt de munitions et petite voie ferrée en rails de 60 Decauville », « une prison où étaient détenus des soldats allemands condamnés par les tribunaux militaires », « un camp de prisonniers anglais », et « le camp des jeunes déportés français et belges. » Le camp de Radinghem, duquel Joseph van Agt a réussi à s'extraire chaque nuit pour y revenir dès l'aube chaque matin, est donc un des endroits de détention des civils parmi les plus difficiles à supporter. La faiblesse et la maladie combinées sont en train de venir à bout de l'« héroïsme chrétien » de cet adolescent qui est transporté d'urgence à l'hôpital militaire de Lille. Charles van Agt vient à son chevet.

Quelle pitié il me fit, quand je l'aperçus dans un si triste état, le corps couvert de coups, couché sur sa mince paillasse, au milieu de tous ces soldats ennemis ! Je ne pus refouler mes larmes en l'embrassant. Et c'est lui, l'innocente victime, qui me consola au milieu de ses atroces souffrances.

- Je vais mourir, me dit-il avec un effort, mais je suis bien tranquille. Mon Dieu, que je souffre. Ah ! Si tu savais comme ils m'ont battu là-bas ! Emmène-moi loin d'ici, je veux retourner à la maison.

- Tu sais bien, mon petit Joseph, que je ne puis t'emmener aujourd'hui, sans leur permission. Je vais faire tout de suite les démarches nécessaires et demain je viendrai te chercher.

- Demain ? Mais il sera trop tard. Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite. Mourir comme ça, au milieu d'eux, sans revoir personne, ah !, que c'est terrible. Mais je leur pardonne tout, oui, tout. Je vous offre de nouveau ma vie pour ma famille et pour la France. Notre Dame de Lourdes, protégez-nous.

Le lendemain, lorsque je me présentais à l'hôpital avec toutes les permissions nécessaires, le Bon Dieu l'avait rappelé à lui.

Joseph van Agt est un des morts civils de la Grande Guerre. Sur son image mortuaire, comme cela se faisait à l'époque, on voit sa photo en buste où il apparaît en trois pièces-redingote et chemise blanche, avec une coiffure soignée et un regard déterminé. La maison Desclée-de Brouwer a imprimé, en haut de l'image, « Dieu – Patrie – Une petite victime de la Grande Guerre » et en bas « Joseph van Agt à 16 ans, 10 avril 1902-18 juin 1918 ». « Mort civil » signifie qu'en dépit des souffrances dans le camp de déportation de Radinghem, des coups reçus, et du travail à exécuter jusqu'au bout, jusqu'à ce que mort s'ensuive, le jeune Joseph ne fera jamais partie de ceux qui ont gagné la guerre. Seuls les combattants, les soldats, les militaires, fussent-ils en arrière-front ou loin du front, ont mérité de la patrie reconnaissante. Il est victime du travail imposé. Des

¹²⁵⁴ M. Tellier, demeurant 170, rue du Temple à Paris 3^e, est l'auteur de la demande en reconnaissance du camp de Radinghem en un camp de déportés de la Grande Guerre (22 mai 1948 et 13 mai 1949), selon *Autrefois*, n° 71, septembre 2003, p. 13.

actions, au dessus des forces des prisonniers internés, font partie pourtant des interdictions soulignées par les conventions internationales qui régissent les rapports des Etats en guerre. Si le camp de Radinghem est absent des annales de l'histoire du Nord de 1914 à 1918, la vie de Joseph van Agt, consacrée au « croire en Dieu », fait partie également des « oubliés de la Grande Guerre », selon la formule d'Annette Becker.¹²⁵⁵

Joseph van Agt a été inhumé avec, sur lui, une médaille de la vierge Notre Dame de Lourdes. Les soldats australiens, exhumés du Bois du Faisan à Fromelles lors de la découverte des fosses datant de l'après-bataille de Fromelles du juillet 1916, possèdent également sur eux des chapelets et des médailles.¹²⁵⁶ La production et le commerce d'objets de piété ne sont donc pas uniquement l'apanage de l'Occident européen. Au-delà de la Grande-Bretagne, et jusque dans ses colonies, les codes culturels du commerce du sacré se sont immiscés dans les familles océaniques. Des images pieuses sont introduites dans les poches des soldats en partance pour le front pour en faire une sorte de talisman bienfaiteur. Des dessins représentant les saints protecteurs sont aussi placés dans les effets des hommes mobilisés. Les femmes qui restent sur place affirment, avec une force de conviction toute spécifique, qu'elle diront des neuvaines, qu'elles assisteront à des processions, qu'elles feront toutes sortes de rituels pour que le soldat volontaire soit protégé du mauvais sort.¹²⁵⁷ Ainsi, des pratiques venues du fond des âges sont réactivées pour le grand départ vers l'Europe des soldats australiens. Cette piété populaire est indépendante des convictions politiques, voire des pratiques religieuses : elle mobilise d'autant plus et mieux que le coût de ces petits objets sacrés est vraiment minime et que l'encombrement des médailles, images et autres croix, est tout à fait dérisoire, eu égard au pouvoir religieux ainsi instrumentalisé.

2) Croire en un Dieu protecteur

Une fois le soldat arrivé dans ses lieux de cantonnement, le discours qu'il reçoit depuis le courrier qui lui est adressé, venant de sa famille, peut se faire encore religieux, mais il est surtout entrecoupé par des considérations pratiques et des informations sur la vie difficile à mener au quotidien. Dieu est plus souvent assimilé à un porte-bonheur qui éloignerait la mort et la souffrance. Si on analyse, en effet, les correspondances envoyées de Laventie par Aline Carlier-Morel à son époux, et conservées aux archives du Pas de Calais,¹²⁵⁸ on peut voir que sur la liasse de dix-neuf lettres, il y en a, certes, beaucoup qui font des allusions à la religion, mais c'est un Dieu-mascotte qui est prié afin que le mari revienne.

La première commence par un paragraphe où Dieu est associé à l'espérance en la vie. « Où es-tu, mon chéri ? Comment vas-tu ? Ne souffres-tu pas trop ? Voilà plus de quinze jours que je suis sans nouvelle. Tu devines comment je suis, mais, vois-tu, j'ai mis toute ma confiance en Dieu. J'espère que tu seras protégé et que tu nous reviendras pour ne plus me quitter. »¹²⁵⁹ Dans la lettre suivante, Aline précise même : « Chaque jour, je prie de toute mon âme pour que tu me reviennes sain et sauf et que notre pauvre France soit

¹²⁵⁵ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918, op. cit.*

¹²⁵⁶ Robin S. Corfield, *Don't Forget Me, Cobber : The Battle of Fromelles*, Australie, The Miegunyah Press, 2009.

¹²⁵⁷ Jay Winter, *Sites of Memory, sites of Mourning, Entre deuil et mémoire, La Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 1995, pp 135-136.

¹²⁵⁸ Archives du Pas de Calais, 1 J 1699, Correspondance des époux Carlier-Morel.

¹²⁵⁹ *Ibid.*, Lettre n° 1, 8 septembre 1914.

délivrée le plus vite possible. »¹²⁶⁰ Le second fils du couple, Maurice, confirme le climat religieux qui caractérise la maison : « Nous allons toujours à trois heures à l'église, à la messe de six heures et de midi, prier pour toi de tout mon cœur. »¹²⁶¹

Le stade suivant est atteint quinze jours après, le 30 septembre 1914, quand Aline « fait dire des messes » pour son mari. « Hier, mardi, à 6 h 30, on a dit une messe en l'honneur de la Vierge Marie pour toi. J'y suis allée avec mes deux enfants. Nous avons fait nos devoirs tous les trois jours. »¹²⁶² Si, pour reprendre les propos de Michel Pollack dans *Le témoignage*, on peut considérer que « toute expérience extrême est révélatrice des constituants et des conditions de l'expérience normale »,¹²⁶³ alors les femmes, et Aline ici représenterait les femmes en guerre du secteur de La Bassée, deviennent assidues des églises où elle emmènent leurs enfants afin de prier pour le père absent. D'autres relations viennent-elles corroborer cette dimension mystique et religieuse de la guerre ? Et ce qui est vécu en septembre 1914 se maintient-il en l'état jusqu'en 1918 ?

Les correspondances entre les deux amies Rosa et Yvonne, dont on a vu une lettre de la fin de la guerre, évoquent au long du conflit la foi en Dieu protecteur afin d'obtenir des grâces pour l'être aimé. « Enfin, c'est la volonté de Dieu. Il faut s'y conformer et offrir nos prières pour demander la protection de tous les êtres chers, et aussi prier pour nos chers morts. »¹²⁶⁴ Dieu est ainsi associé à des prières en faveur des proches parents mobilisés. « Enfin, il faut espérer que le Bon Dieu aura pitié de ses enfants et qu'il nous accordera bientôt la fin de ce maudit fléau et qu'il nous réunira tous en famille pour des jours meilleurs, sauf hélas les chers regrettés qui ne sont plus. »¹²⁶⁵ Bien que les deux amies parlent de foi et d'espérance en Dieu, nulle part dans les lettres il n'est question de dévotions particulières envers des saints protecteurs comme Jeanne d'Arc. Le culte du Sacré-Cœur n'est jamais évoqué non plus. La religion qui transparaît dans cet échange épistolaire n'est pas une foi patriotique où Dieu soutiendrait exclusivement une France priante. Au contraire, Dieu n'est pas appelé que pour hâter la fin de la guerre : « Et dire qu'on n'en voit pas le bout ! Il faut malgré tout avoir du courage et espérer que Dieu nous conservera en bonne santé et nous accordera bientôt la fin de ce grand carnage. »¹²⁶⁶ Il y a donc, chez ces pratiquantes, une foi mâtinée d'une recherche de protection.

3) Le cadre habituel de la religion

Tout autre est la perception de la religion dans la famille Verly, du moins telle qu'elle apparaît dans l'échange de correspondance entre les frères Félicien, Henri et Léon, et leurs parents et amis. Une étude statistique portant sur deux cents lettres écrites du 2 novembre 1914 au 5 août 1916, soit un an et demi de guerre, montre que seules sept occurrences concernent la religion.

Date	Citation relative à un fait concernant la religion	Synthèse
24 mars 1915	Aujourd'hui, je suis allé à l'enterrement d'un jeune homme d'Hézeccques de la classe 13, décédé des suites de ses	Messe de funérailles d'un

¹²⁶⁰ *Ibid.*, Lettre n° 2, 13 septembre 1914.

¹²⁶¹ *Ibid.*, Lettre n° 3, même date : 13 septembre 1914.

¹²⁶² *Ibid.*, Lettre n° 4, 30 septembre 1914.

¹²⁶³ Michel Pollack et Nathalie Heinich, « Le Témoignage », Actes de la Recherche en Sciences Sociales, juin 1986, p. 3.

¹²⁶⁴ Yvonne Lecompte, Lettre n° 3, Gaillon, le 12 XII 1917, *op. cit.*

¹²⁶⁵ *Ibid.*, Lettre n° 2, Gaillon, le 18 XI 1917, *op. cit.*

¹²⁶⁶ *Ibid.*, Lettre n° 1, Gaillon, le 7 X 1917, *op. cit.*

	blessures. C'est le fils des gens chez qui j'étais en premier temps. Je portais le crucifix	soldat décédé
9 juillet 1915	Quant à maman, il est bizarre qu'il n'y ait jamais de moyen d'avoir de ses nouvelles. Et cette personne de Hollande, n'a-t-elle pas eu de réponse de l'Abbé Rigaut à qui vous aviez écrit par son intermédiaire ?	Allusion à l'abbé Rigaut
9 juillet 1915	Il est tout de même malheureux de ne pouvoir célébrer une communion comme les autres années. Si ce n'était la guerre, cette communion aurait été une occasion de réunion et de plaisir. Mais maintenant !	Communion : occasion de réunion et de plaisir
22 juillet 1915	Le supérieur du Collège devait être enfermé à la Citadelle de Lille sous inculpation d'espionnage ; il aurait fait des signaux aux Anglais.	Allusion au chanoine Descamps
22 août 1915	Ce matin, après la messe de midi, j'ai vu Zénon avec qui j'ai causé quelques instants.	Messe à l'armée
9 avril 1916	C'est dimanche aujourd'hui. On ne s'en aperçoit guère ici.	Pas de pratique
23 avril 1916	Le temps me manque en ce moment pour écrire. Ainsi, ce n'est qu'aujourd'hui, jour de repos à cause de Pâques, qu'il m'est possible d'empoigner le crayon.	Pâques signifie jour de repos
Bilan : Un an et demi de guerre	Sept occurrences concernent la religion.	La religion est plus habitude d'esprit que pratique et rite.

Document 83 : Etude statistique sur les sept occurrences relatives à la religion dans les 200 premières lettres des frères Verly, pour période du 2 novembre 1914 au 5 août 1916.

Source : Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., pp. 65-290.

Les lettres des frères Verly n'utilisent nulle part le mot « Dieu ». Les fêtes religieuses évoquées sont des prétextes pour organiser des réunions de familles, pour disposer d'un jour de repos, ou pour être une occasion de plaisir. Les cérémonies dont Félicien et Henri parlent dans leurs courriers sont, par deux fois, des messes ; la première est une messe de funérailles pendant laquelle Félicien porte le crucifix pour le décès d'un soldat ami ; la seconde, à laquelle il n'a probablement pas participé, est une occasion de retrouver un camarade dès que l'*Ite Missa est* prononcé. Enfin, les deux prêtres cités sont des relations de notabilité : il apparaît que l'abbé Rigaut est utile pour dénouer les problèmes rencontrés par Virginie Verly à Lille tandis que le chanoine Deschamps est évoqué dans une sombre histoire d'informations et de signaux qu'il aurait transmis aux Anglais. La religion, pour les frères Verly, est un cadre habituel ; ce n'est ni un investissement du cœur et de l'esprit, ni non plus une croyance ; c'est plutôt un environnement qu'ils exploitent quand ils peuvent y trouver quelque agrément.

Si l'on considère, donc, les quatre situations évoquées parmi les populations françaises du canton de La Bassée, il faut reconnaître une grande diversité quant aux comportements religieux. Joseph van Agt a une attitude mystique, peu répandue, à vrai dire. Les échanges Carlier-Morel montrent un refuge dans la religion qui va *crescendo* au fur et à mesure des épreuves de la guerre et de la longueur de la séparation ; chaque courrier consacre plusieurs lignes pour évoquer Dieu, les messes et les prières quotidiennes faites par la maman et ses enfants ensemble. Les correspondances Rosa - Yvonne disent une foi en un Dieu protecteur : le mot « Dieu » apparaît dans chaque missive, même si, en proportion de la place accordée, la religion n'occupe que 2 à 3 % de l'espace de la lettre. La référence à Dieu est suivie des mots « hélas », « pitié » et « s'y conformer » : la

croissance est accompagnée de résignation devant les aléas du destin. Les frères Verly, enfin, vivent la religion comme un cadre extérieur à eux.

« La foi avait disparu, et la stabilité avec elle. »¹²⁶⁷ Dans le cas des frères Verly, au vu des correspondances, le credo chrétien n'est pas leur quotidien. Et la même allégation peut être prononcée en ce qui concerne leurs cercles de proximité, famille et relations. Leurs itinéraires sont marqués par la recherche du bien-être familial, par la célébration du plaisir de vivre, de voyager et de se rencontrer, pas par une soif spirituelle. Pour autant, ce monde Verly, celui des cantonnements et celui de Cohem-Wittes dans le Pas-de-Calais où les parents sont réfugiés, ce monde là est-il devenu instable ? Autrement dit peut-on associer la faiblesse des manifestations de la foi de ces évacués avec une instabilité de leur société ? Les chambrées que Félicien et Henri Verly partagent avec d'autres camarades de régiment sont des endroits de convivialité au point que certains soirs les frères ne peuvent écrire à leur famille tant les rires et les jeux dominent tout et que la concentration pour rédiger est impossible à obtenir.¹²⁶⁸ La famille Verly, de son côté, qui ne propose pas de faire dire des messes pour ses enfants mobilisés, n'a pas non plus perdu sa « stabilité » ; elle fait bloc quand il est question de faire revenir la maman encore à Lille, elle est solidaire envers ses soldats pour fabriquer des calots en tissu, envoyer des billets, faire parvenir des colis, fréquenter les administrations lorsqu'un papier réglementaire est exigé. Le cercle des réfugiés qui gravite autour d'eux ne semble pas instable non plus, à en juger par les comportements des uns et des autres. La foi a donc pu disparaître chez certains ressortissants du canton sans troubler la stabilité sociale du monde du canton.

Les Allemands du 16^e RIR, installés sur le front occidental, sont des Bavarois catholiques pour une bonne part d'entre eux. Se pose aussi dans leur cas le problème de la religion : quel a été leur comportement au quotidien ? Les batailles difficiles de Neuve-Chapelle ou de Fromelles, accompagnées de nombreux camarades tués, ont-elles entraîné un surcroît de pratique ? L'aumônier - le père Norbert - est-il dès lors une référence et un guide pour ces temps de grande angoisse ? Voici comment on peut dépeindre l'empreinte religieuse dans ce régiment, côté catholique :

- Les soldats organisent de joyeuses réunions (dans les foyers, un pour les catholiques, un pour les protestants). Ils y disposent de journaux et de magazines. Ils peuvent s'y procurer, à bon marché, du café, de la nourriture et des cigares. Notre foyer occupe la salle des spectacles d'une institution administrée par les sœurs de Notre-Dame. Les religieuses restées sur place nous aident volontiers dans nos activités.¹²⁶⁹

- J'étais à l'église ce matin. Je vous souhaite de voir un jour une telle ferveur. Les vitres sont brisées. Il y avait une messe chantée en allemand à laquelle participaient 500 à 800 hommes. Quel bruit cela faisait ! Pendant les moments de silence, on entendait le bruit du canon. Notre aumônier prononce toujours un beau sermon. Tout le monde, ou presque, vient avec son chapelet.¹²⁷⁰

- Prière implorant la protection de Dieu dans les batailles, mise en exergue par le père Norbert pendant les cérémonies qu'il organise, le *Niederländisches Dankgebet*, ou prière hollandaise : « A nos côtés, pour nous guider/ Notre Dieu à nous se joint/ Il ordonne et Il maintient/ Son Royaume divin/ Ainsi, dès le début/ Nous gagnions la bataille/ Seigneur, Tu étais à nos côtés/ Gloire à toi ! » (Troisième verset)¹²⁷¹

¹²⁶⁷ Modris Eksteins, *Le sacre du printemps, La Grande Guerre et la naissance de la modernité*, Paris, Plon, 1989, p. 303.

¹²⁶⁸ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 114.

¹²⁶⁹ Norbert Stumpf, journal, PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 9 février 1915.

¹²⁷⁰ Alois Schnelldorfer, lettre à ses parents, 7 mars 1915.

¹²⁷¹ Norbert Stumpf, journal, PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 1^{er} janvier au 7 mars 1915.

Côté protestant, les pasteurs Oscar Daumiller et Robert Hell enseignent aux hommes qu'ils s'apprêtent à livrer une « guerre sainte pour leur pays » :

Malgré la durée interminable de la guerre, notre peuple n'a pas encore parcouru tout le chemin que Dieu attend de lui. Notre peuple et nous-mêmes, en tant qu'individus, devons nous vouer à Lui complètement et de tout notre cœur, car lui seul peut nous offrir la consolation, le secours et le salut.¹²⁷²

Tout ce qui est non allemand dans notre peuple devrait disparaître, tout ce qui n'est pas véritable, pas authentique, tout ce qui est artificiel et suffisance, qui n'offre qu'une apparence séduisante sans vérité intérieure.¹²⁷³

Cette religion à tendance nationaliste, proposée par les deux clergés catholique et protestant, si elle a l'assentiment d'un bon nombre de soldats allemands – les lieux de culte sont pleins -, ne plaît pas à tous. Un autre pasteur, Wilhelm Stählin, par exemple, est troublé par cette conception de la religion au service de l'Etat : « Je dois admettre que cette façon de penser me paraît très dangereuse. (...) De manière générale, je préfère penser que Dieu est éternellement et uniment attaché à la paix. » Il observe, par ailleurs, que nombre de soldats renâclent à assister à des offices religieux qui servent « à rallier les âmes pour le combat. »¹²⁷⁴ Si l'invocation à Dieu est utilisée dans les régiments allemands pour maintenir le moral et la cohésion des troupes, l'adhésion intime des hommes de la base est illusoire. Certes, le décorum religieux des communes du pays de Weppes est un élément de la vie de l'armée sur place – on sonne les cloches des églises pour signifier une victoire -, certes aussi la présence des petites chapelles comme à Fournes, « semblables à celles des villages catholiques de Bavière »¹²⁷⁵, constitue un élément familier qui fait de la religion une façon de créer de la proximité, pourtant, la guerre est en train de détruire par sa brutalité les certitudes acquises autrefois et encore inculquées par les Eglises sur le front. Les soldats en viennent à associer la pratique à la recherche de gris-gris et de moyens de protection tant l'ébranlement est puissant selon le père Norbert et le pasteur Daumiller :

Depuis Pâques, les troupes communient si souvent qu'il devient difficile d'assurer les confessions.¹²⁷⁶

Mes tâches au confessionnal sont presque ingérables. La gravité de ces journées rapproche les gens de Notre Seigneur.¹²⁷⁷

Crucifix et autels de fortune se multiplient dans les abris, tandis que les soldats de première ligne portent sur eux chapelets et médailles saintes bénies par le prêtre.¹²⁷⁸

De même chez les protestants de la 6^e DR, la présence des soldats aux services est forte.¹²⁷⁹

Les diverses sources convoquées expriment ce qu'ont été les comportements français et allemands relativement à la religion, dans les mondes en guerre du canton de La Bassée. On peut aussi bien en déduire, d'une part, que Dieu n'existe plus pour ces individus marqués par le refus d'un tel vide d'espérance, que, à l'inverse, une foi vive est

¹²⁷² Oscar Daumiller, rapport, LAELKB, OKM/2340, 1^{er} mai 1915.

¹²⁷³ Robert Hell, lettre à Karl Crämer, EPF, 22 avril 1915.

¹²⁷⁴ Wilhelm Stählin, rapport, LAELKB, OKM/2340, 21 novembre 1914 au 31 décembre 1915.

¹²⁷⁵ Friedrich Wiedemann, *Der Mann, der Felherr werden wollte : Erlebnis und Erfahrungendes Vorgesetzten Hitlers im Ersten Weltkrieg und seines späteren persönlichen Adjutanten*, Velbert, 1964, p. 23.

¹²⁷⁶ Norbert Stumpf, journal, PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 13 juin 1915.

¹²⁷⁷ *Ibid.*, 30 octobre au 4 novembre 1915.

¹²⁷⁸ *Ibid.*, 13 mai, 17 juin et 9 juillet 1915.

¹²⁷⁹ Oscar Daumiller, rapport, LAELKB, OKM/2340, 2 septembre 1915.

de retour du fait de la guerre.¹²⁸⁰ La quantification du degré de religiosité issu du contexte d'occupation, de deuil et d'angoisse est donc complexe. L'exemple des soldats allemands installés dans les onze localités du secteur sud des Weppes montre une pratique forte associée à des excès d'irrégion. On y voit des signes extérieurs puissants de dévotion, comme de fréquentes confessions et le port de médailles pieuses, et parallèlement les aumôniers constatent des comportements paillards, des propos irrévérencieux et un succès important des romans licencieux¹²⁸¹ vendus dans les foyers des soldats. Il est difficile de dire quel type d'attitude croyante l'emporte chez les occupants et chez les occupés. Ni les prières extériorisées, ni les messes fréquentes ne sont des traces sûres pour prouver une confiance en Dieu approfondie ; ni le silence sur les convictions intimes n'est une preuve de l'absence de foi dans les vies. Les traumatismes sont tels, dans tous les domaines de l'humain, que les corps et les esprits sont dans une perturbation chronique qui amplifie jusqu'à l'excès les comportements antérieurs au conflit.

Les Britanniques, pour leur part, ont autant à souffrir des décès du champ de bataille. Comment accepter ces morts si leur sacrifice ne sert à rien, étant donné que le front, après toutes ces hécatombes, ne bouge pas ? Ou alors, les défunts rachètent-ils les âmes qui ont péché et fertilisent-ils la terre afin que la vie renaisse meilleure ?¹²⁸² Yvor Gurney, dans *Toussaints*¹²⁸³, poème écrit en 1916 sur le front allié en face des lignes allemandes du canton de La Bassée, évoque, lui aussi, le cadre religieux de ce secteur de combat : il est question de cloche et de prière, comme pour signifier que l'environnement est propice à l'intériorisation des sensations. Le paysage du Nord à l'automne y est campé comme favorable à une réflexion sur la mort et sur la fête des morts que représente la Toussaint : la plaine de Merville est décrite comme monotone, sans joie ni murmures ; les arbres y sont effeuillés par les premiers frimas ; les feuilles doucement tourbillonnent jusqu'au sol ; le paysage miroite dans les reflets d'eau de ses fossés et de ses marécages ; les haies et les lignes d'arbres ondulent et oscillent sous l'effet des bourrasques et des vents. Dans cette atmosphère grise et terne, « soudain », sans raison apparente - mais le cœur qui souffre a-t-il besoin de raison ? – « ce sentiment de paix et de prière, comme évanescents, s'est dissipé ». Et l'âme torturée de l'écrivain repense à la mort irréparable de ses proches, *hard thing not to mend*.

Merville across the plain gleamed white,
The thronged still air never gave a sound,
Only, monotonous untuned,
The bell of grief and lost delight.
Gay leaves slow fluttered to the ground.

Sudden, that sense of peace and prayer
Like vapour faded. Round the bend
Swung lines of khaki without end...
Common was water, earth and air.
Death seemed a hard thing not to mend.

(Merville, à travers la plaine blanchie, miroitait ;
L'air, hier hanté encore par la guerre, ne dégageait aucun son.
Seule, d'une monotonie atone, vibrait

¹²⁸⁰ Annette Becker, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 113-120.

¹²⁸¹ Wolfgang Iser, *Literature at War, 1914-1940 : Representing « The Time of Greatness » in Germany*, New Haven, 1999, p. 162.

¹²⁸² Annette Becker, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire, 1914-1930, op.cit.*, p. 121.

¹²⁸³ Yvor Gurney, *Collected Poems*, Ed. P. J. Kavanagh, Fyfield Books (Carcenet Press), 2004.

La cloche de la souffrance et de la joie perdue.
Les feuilles enjouées descendaient lentement jusqu'au sol.

Soudain, ce sentiment de paix et de prière,
Comme évanescant, s'est dissipé. Autour de nous,
Des lignes de verdure oscillaient sans fin...
Ordinaires étaient l'eau, la terre et l'air.
La mort ne semblait pas chose réparable.)

Dans un autre texte parlant de ses amis décédés, *Priest for Toussaint*, Yvor Gurney écrit : « Priez pour Michael et Nicolas, ces noms perdus dans le brouillard de novembre ». Le Dieu, médiateur du deuil entre le poète et ses deux camarades tués sur la ligne du front, est bien sourd aux prières puisque leurs noms sont « perdus dans le brouillard ». Nulle espérance, en dépit de l'injonction « Priez ». Et le poème *The Glad Time*¹²⁸⁴ va encore plus loin dans la non-foi, puisqu'il y est dit que ces morts sont des morts-pour-rien. Des morts *in vain*. La religion n'est même pas doloriste. Il n'y a pas de religion. « To mourn the dead, sons of the land fallen to save for France, in vain. » (Se souvenir des morts, se remémorer les enfants de la terre tombés pour sauver la France, en vain.) Les vers ne sont que douleur. La voie des mots de la poésie est torturée. La voix du poète ne parvient qu'à crier sa souffrance, face à la cruauté des destins brisés autour de lui. Car, si « le silence, plus que la parole, est la manifestation d'un consentement à l'opinion dominante »¹²⁸⁵, alors Yvor Gurney veut exprimer son opposition, et celle de ses camarades qui n'ont pas cette facilité à dire le refus de la mort programmée des hommes de son régiment et de son comté. Cette sortie hors de lui-même des tourments de son âme, plutôt que le silence, ne l'aide pourtant pas à trouver une thérapie interne capable d'étouffer la neurasthénie qui l'assaille. Il donne l'impression que rien ne peut guérir une telle lassitude. Sûrement pas la religion. Elle est bien impuissante, selon lui, à gérer ces rites de passage depuis la volonté patriotique des engagés volontaires du Royaume-Uni jusqu'à leur abattement devant la mort à outrance.

On assiste bien à une accentuation du tournant affectif du sentiment religieux¹²⁸⁶ déjà enregistré avant la guerre. La prise de distance progressive des populations envers les clergés et les Eglises se combine avec des doutes et des émotions exprimées sur un mode profane. La guerre et les contacts nouveaux font se poursuivre le glissement déjà amorcé. Les populations frappées par la guerre et les soldats des diverses armées occupant le canton ainsi que ses franges marquent moins de déférence envers Dieu et les hommes de Dieu ; voilà que les souffrances, pour nombre d'entre eux, ne permettent plus, ou pas, d'entrevoir l'espérance proposée par les religions. Les perspectives d'apaisement et de vie éternelle ne compensent pas le malaise du quotidien et la douleur du deuil des défunts. La perte des croyances est en route. Certes pas pour Joseph van Agt chez qui la foi parvient à soulever son corps meurtri jusqu'à ce que mort s'ensuive. Bien sûr pas dans la famille Carlier-Morel qui, à l'instar de quantité d'autres couples du secteur, gardent des comportements de refuge dans la fréquentation assidue aux cérémonies de culte et dans les prières plus que quotidiennes. Pas non plus chez les deux amies Rosa Dhennin et Marie-Louise Ghestin qui maintiennent une confiance assumée dans la réponse divine à leurs demandes personnelles. Mais les Verly sont le signe d'une autre mentalité qui n'investit

¹²⁸⁴ Yvor Gurney, *80 Poems or So*, éd George Walter and R.K.R. Thornton, Carcanet Press, 1997.

¹²⁸⁵ Elisabeth Noelle-Neumann, *Die Schweigespirale : Öffentliche Meinung. Unsere Soziale Haut*, 1980 ; traduction aux Etats-Unis : *The Spiral of Silence, Public Opinion our Social Skin*, Chicago, University of Chicago Press, 1984.

¹²⁸⁶ Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, Un essai d'historiographie*, Inédit Histoire, L'Histoire en débats, éd. du Seuil, coll. Points Histoire, 2004, p. 227.

pas dans l'Eglise pour colmater des désarrois trop intenses : bien d'autres mécanismes sont en place afin de parvenir à « survivre » à la guerre. Les soldats allemands du front Armentières - La Bassée ont également leur confiance en Dieu qui est ébranlée, aussi bien du côté des catholiques que de celui des protestants ; ils oscillent entre ferveur superstitieuse et dérision, entre pratique fréquente et raillerie. Les Britanniques, par le truchement d'Yvor Gurney, leur porte-plume à la sensibilité exacerbée, ne sont guère enclins, non plus, à trouver le réconfort suprême en Dieu. Il est donc certain que le centre de gravité de la religion continue à se déplacer : le clergé n'apporte plus, d'en haut, le réconfort à ses fidèles ; les croyants vivent leur foi sur un mode personnel d'adhésion ; les sceptiques formulent leurs interrogations et leurs critiques, de plus en plus visiblement.

II. Croire en la famille

Les cendres de Rouget de Lisle, transférées aux Invalides le 14 juillet 1915, sont bien le reflet d'une époque pendant laquelle la Marseillaise est convoquée pour mettre en scène d'autres mécanismes du « survivre » à la guerre.¹²⁸⁷ L'hymne parle, à sa façon, de la mobilisation qui propulse les soldats vers les lignes ennemies : « Aux Armes, citoyens ». Les mots, ensuite, sont forts pour alimenter des motivations profondes : « Ils viennent jusque dans nos bras égorger nos fils et nos compagnes. » Ils font appel aux dynamiques de l'attachement conjugal et filial, répétés, chantés, marchés au pas ; les phrases du « croire en la famille » résonnent comme les rythmes obsédants d'un tambour. On ne peut y échapper.

1) Aux armes, soldats, pour défendre nos fils et nos compagnes

Le journal *Autrefois*, du Cercle historique d'Aubers, raconte, par la voix d'un descendant, la fin tragique de Léontine Lallart. L'histoire, encore racontée aujourd'hui dans le canton de La Bassée, trouve un écho dans les paroles de la Marseillaise. Il s'agit d'une sorte de réplique dans le secteur des motivations qui font prendre les armes pour défendre « nos fils et nos compagnes ».

Ce récit a pour cadre la localité d'Herlies au début de la Première Guerre Mondiale. En octobre 1914, les Allemands envahissent le village où résistent encore quelques soldats anglais, retranchés au hameau du Pilly. L'intensité des tirs et des bombardements oblige les habitants qui n'ont pu être évacués à se réfugier dans les abris. Le 22 octobre, pour échapper à la violence des combats, les membres de la famille Dhennin abandonnent leur maison et cherchent un lieu qui les protégera des affrontements armés. Parmi ceux-ci se trouve Emile, un bambin de quatre ans. L'enfant est terrifié. Il pleure, il s'agite, il veut satisfaire un besoin naturel, mais chez lui, dans la boucherie Dhennin qui est à proximité et qui sera d'ailleurs détruite comme la totalité des bâtiments au cours des années suivantes.

Pour le calmer et le consoler, sa tante Léontine se propose de faire avec Emile un rapide aller-retour jusqu'à leur habitation sise en face de la mairie. Mais à peine la jeune fille est-elle sortie de son abri avec son neveu qu'un coup de feu éclate. Léontine s'écroule, mortellement atteinte. Et, devant la famille horrifiée, accourue au bruit de la détonation,

¹²⁸⁷ John Horne et Alan Kramer, *1914, Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2001, p. 336.

le tireur, un soldat allemand, regarde, abasourdi, la victime gisant sur le sol, en répétant : « Pardon ! Pardon ! Je l'ai prise pour un Ecossais ! ». Pour un plus grand malheur, la fatalité a voulu que, ce jour-là, Léontine ait sur elle un vêtement ou une couverture de tissu écossais.¹²⁸⁸

Si la Belgique voisine a connu les « atrocités ennemies », la mémoire des habitants du canton de La Bassée se souvient, par exemple, de ce drame d'Herlies qui a coûté la vie à « Léontine Lallart, tuée d'un coup de feu allemand le 22 octobre 1914 à l'âge de 18 ans ».¹²⁸⁹ Les exactions commises par les soldats envahisseurs ont résonné longtemps, au moins durant la guerre, pour raviver le ressentiment contre l'occupant.¹²⁹⁰ « L'invasion 14 »¹²⁹¹ en fait partie, avec les habitants des onze villages jetés sur les routes du pays de Weppes au milieu de la pagaille du retour sur Lille des territoriaux qui avaient d'abord reçu l'ordre de quitter la capitale régionale. Et dans le canton de La Bassée, il y a quantité d'autres témoignages aussi puissants qui évoquent des problèmes de familles confrontées à la guerre. Voici celui de Rose Dufлот concernant l'arrivée des premiers uhlands dans le village de Sainghin. On est en octobre 1914. Ce moment, celui où des soldats allemands ont abusé d'elle, est si terrible à raconter cinquante années plus tard que les mots ne viennent toujours pas, bloqués. Le récit du viol est sous-entendu car Rose n'a été capable de formuler ce qui s'est passé un demi-siècle avant, le traumatisme étant resté trop violent.

Nous étions tous inquiets, surtout les femmes seules, car le bruit courait qu'en Belgique, les uhlands, c'est-à-dire l'avant-garde allemande, très cruels, avaient amputé la main droite de petits garçons pour que ceux-ci ne puissent plus tirer du fusil.

Moi, j'étais inquiète car j'avais deux garçons et je voulais aller dormir chez mon beau-père. Mais il me dit : « Restez chez vous, il n'y a pas de danger, fermez bien les portes. » Et une nuit, j'ai eu le malheur d'allumer la lampe pour donner le sein à ma petite Marie qui pleurait. Aussitôt, j'entendis une cavalcade dans la rue. C'étaient des Prussiens qui se mirent à tambouriner dans la porte. J'attendis quelques minutes mais il fallut bien que je descende ouvrir, toute tremblante de peur. Ils m'accusèrent de cacher un espion. Ils visitèrent la cave, le grenier, les chambres, mettant en joue mes enfants, menaçant de les fusiller.

Je me mis à genoux en demandant grâce et je leur fis comprendre pourquoi il y avait de la lumière : c'était pour donner le sein à ma petite fille. Mais ils ne voulaient rien comprendre et je leur dis : « Moi, malade. » Mais eux répondirent : « Non, Madame, pas malade » avec leurs fusils braqués sur moi, toujours menaçants, après m'avoir humiliée et bafouée. Qui pourra comprendre ce que j'ai subi pour sauver la vie de mes chers enfants et peut-être la mienne. Je ne pouvais me révolter. Ces uhlands étaient des recrues de prison que l'armée allemande avait envoyées en avant pour semer la terreur dans la population civile.

Ils se mirent à boire au comptoir du café. Cela dura, je ne sais trop, une demi-heure peut-être. Moi, j'étais debout, réfugiée dans un coin et terrifiée. Enfin, ils partirent après avoir pointé leur fusil vers moi. Je courus chez mon beau-père qui habitait dans une impasse derrière chez nous : « Papa, papa, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? » Le pauvre vieux fut saisi, je crois qu'il en eut une grande peur et que sa santé en fut ébranlée. Il avait soixante-dix ans.¹²⁹²

¹²⁸⁸ Anne-Marie Theilliez et Etienne Dhennin, « La fin tragique de Léontine Lallart », *Autrefois*, n° 68, décembre 2002, p. 22.

¹²⁸⁹ Inscription de la plaque mortuaire de la commune d'Herlies avec les morts civils et militaires, enfants du village, durant le Grande Guerre.

¹²⁹⁰ John Horne et Alan Kramer, *1914, les atrocités allemandes*, op. cit., p. 325.

¹²⁹¹ Madeleine Fremaut-Pruvost et Louise Dufour, « Invasion 14 », *Autrefois*, n° 41, mars 1996, p. 11-12.

¹²⁹² Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose*, manuscrit familial, date inconnue, réédition en avril 2000, p. 25-26.

La mémoire des souffrances de ces femmes, de ces enfants et de ces vieillards demeure une source de significations essentielles à la base du « croire en la famille », le second mécanisme qui a pu permettre de survivre à la guerre. Et si l'histoire inracontable de Rose Duflot est si significative dans la vie du canton en guerre, et si forte dans l'imaginaire de tous ceux qui la colportent, c'est que la pratique sexuelle fait partie des tabous qu'il faut occulter. Les personnes qui s'y livrent durant la guerre, en dehors des liens maritaux, sont dénigrées. Voici, par exemple, ce que dit Félicien Verly à sa sœur Yvonne en parlant d'une Française de leurs relations, Dorcasse Caillet, une habitante d'Illies et plus précisément du hameau de Ligny-le-Grand, laquelle « a couché » avec un soldat britannique, c'est à dire avec un militaire allié. « J'ai su que Dorcasse avait un petit souvenir anglais ! Je l'avais appris à Gaston Defrance qu'elle était dans cet état-là. Vraiment, elle n'est pas à dompter, cette petite bossue. Qui aurait pu croire cela d'elle ? »¹²⁹³ Autant les Anglais sont sympathiques lorsqu'ils rapportent quelque argent à la famille Verly et que Louis peut leur donner des leçons de français¹²⁹⁴, autant ils sont des étrangers qui n'ont pas à toucher aux femmes françaises quand il s'agit de sexe. Un autre événement similaire déchaîne encore les foudres de Félicien :

Henri m'a fait part en effet du mariage de Alice Havez avec un Anglais. Je trouve cela plutôt grotesque de sa part envers son petit Joseph. Et puis, je trouve cela un peu imprudent de la part de ses parents : en effet, qu'est ce que ça signifie ce mariage un peu brusque avec un Anglais ? Enfin, qu'ils s'arrangent ! Moi, ça m'arrange. Je te quitte aujourd'hui en te priant de souhaiter le bonjour à toute la famille.¹²⁹⁵

Dans cette confiance entre les deux frères Félicien et Léon, l'un mobilisé, l'autre évacué en famille à Cohem dans le Pas-de-Calais, le mot « grotesque » fait l'effet d'un tir de mine. Car on pouvait qualifier le mariage de plein de façons sans songer, comme Félicien, à employer un tel mot. Alors, grotesque, ce mariage ? Grotesque de s'acheter une situation rangée à bon marché en donnant un père britannique au petit Joseph. Grotesque le comportement des parents d'Alice Havez : « Je trouve cela un peu imprudent de la part de ses parents. » Rien ne justifie cette charge de Félicien si ce n'est la crainte sous-jacente de voir les filles du pays se faire enlever par les militaires des armées ennemies, et même alliées. Et, finalement, c'est auprès des siens qu'il se retrouve le mieux dans la dernière envolée de sa lettre puisqu'il souhaite « le bonjour à toute la famille ». Ainsi, les autres, c'est le déshonneur, l'imprudence, les reproches ; mais sa famille, c'est l'apaisement, l'équilibre, la certitude d'une conduite sûre dans la vie. La situation d'Alice Havez n'est pas unique puisqu'un autre cas de mariage avec un soldat britannique s'est effectué à Herlies.

- Version 1 du mariage de Marie Toupe avec un soldat anglais :

Depuis la guerre 1914-1918, la famille Theilliez d'Herlies eut des attaches avec la Grande-Bretagne. En effet, une de mes tantes, Marie Theilliez, dite Marie Toupe, connut un Anglais qui stationna à Herlies avec son régiment. Il s'appelait Jack Parisch. Les jeunes gens se fiancèrent et Jack promit à la jeune fille que, s'il revenait de la guerre, il l'épouserait. Ce souhait se réalisa ; et c'est ainsi que ce citoyen anglais devint mon oncle Jack.¹²⁹⁶

- Version 2 de ce même mariage de Marie Toupe avec un soldat anglais :

¹²⁹³ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 437.

¹²⁹⁴ *Ibid.*, p. 164.

¹²⁹⁵ *Ibid.*, p. 220.

¹²⁹⁶ Maurice Theilliez, *Autrefois*, n° 63, septembre 2001, p. 17.

A Herlies, à la fin du siècle dernier, au 13 de la rue Chourdin, naquit Marie Theilliez, elle sera la dernière d'une famille nombreuse. Elle va grandir entre ses frères et sœur dans le café de ses parents « Au Rouge Toupe » (prononcez *Rouch Toup'*). Ce nom avait été donné par les anciens qui le fréquentaient parce que la grand-mère avait des pompons rouges à ses pantoufles. La petite Marie va hériter de ce surnom, et elle le gardera toute sa vie. Aujourd'hui encore, à Herlies, on se souvient de Marie Toupe.

C'est dans la tourmente de la guerre 14-18 que Marie va croiser son destin. La population d'Herlies et de toute la région doit fuir, repoussée par l'occupant. La famille Theilliez va se réfugier à Estaires. Marie va rencontrer l'homme de sa vie, un soldat anglais. Ils vont se marier à Estaires après l'armistice. Jack Parish, démobilisé, va repartir vers l'Angleterre en emmenant Marie vers sa nouvelle patrie. Là, il reprendra son métier d'électricien et le couple s'installera définitivement à Londres.¹²⁹⁷

Encore une jeune fille des Weppes qui épouse un Britannique. Il faut dire que les conditions du brassage des populations et les occasions de rencontres avec des étrangers sont plus importantes qu'avant la guerre. Il y avait, certes, auparavant, des représentants de produits industriels qui logeaient dans les petits hôtels proches des fabriques d'Herlies, de Marquillies, de Sainghin, d'Illies, d'Aubers, de Salomé ou de La Bassée ; mais le contact avec eux était réservé à une petite couche de la société des villages. Les tenancières d'estaminets et les employées aux écritures qui travaillaient dans les centres des bourgades avaient ainsi la possibilité d'avoir quelques conversations, au plus, durant toute une année. Ici, la guerre venue, les soldats en cantonnement issus de tous les horizons géographiques et les déplacements des femmes seules du fait du départ des mobilisés font que des rencontres deviennent plus fréquentes.

Le roman *Le fardeau des jours*, de Léon Bocquet, raconte, lui, une autre histoire de liaison avec un étranger, moins acceptée car effectuée avec un soldat allemand : celle de Mélanie Vasseur, de Willy, sur le territoire de la commune d'Illies, qui entretient une relation amoureuse avec un des soldats des troupes d'occupation, Otto Bauer. De leurs rapports, va naître une petite fille, Maria. Durant la guerre, la famille Vasseur va donc devoir « traîner après elle la femme qui a fauté et l'enfant délaissée ». « Car il avait fallu, bon gré, mal gré, s'encombrer de toutes deux, la coupable et l'intruse, et les traîner après soi, opprobre, flétrissure, honte, misère et risée dès qu'on savait, où l'on passait. »¹²⁹⁸ Isolement, mise à l'écart dans d'autres pièces, indifférence, partage défavorable de la nourriture : tout se conjugue pour tuer physiquement, mentalement et moralement la mère et l'enfant. Léon Bocquet brosse là un tableau noir du relationnel des familles ébranlées par la guerre : le « croire en la famille », ce second mécanisme du « survivre » à la guerre si utile dans tant de situations, fonctionne ici en mode douloureux.

Alors, cette femme abattue devant les yeux de son jeune neveu, ces demoiselles abusées ou violées par des soldats allemands, ces Françaises qui convolent avec des soldats britanniques, tout cela révolte les mobilisés éloignés de leurs épouses, de leurs familles, de leurs enfants. « Aux armes, soldats, pour défendre nos fils et nos compagnes » : telle est la représentation anthropologique de la famille qui sert de moteur pour tenir au front.

2) La famille et la gestion du deuil

Il est opportun également de voir la place occupée par la famille selon un autre angle, celui de l'annonce du décès d'un de siens, « mort pour la patrie ». Un officier,

¹²⁹⁷ Anne-Marie Theilliez, *Autrefois*, n° 58, juin 2000, p. 17.

¹²⁹⁸ Léon Bocquet, *Le Fardeau des jours*, op. cit., p. 11.

Robert Burdin de Saint-Martin, est à la tête de ses hommes, le 18^e bataillon de chasseurs à pied, lorsqu'il participe à la campagne de Lille de l'automne 1914. L'échec des troupes françaises est patent puisque les batailles et escarmouches qui ont fait paniquer tout le pays de Weppes aboutissent, dès le 9 octobre, à la perte du canton de La Bassée qui passe dès lors sous contrôle allemand. Le lieutenant meurt à Fournes, au hameau de Bas-Flandre, le 20 octobre, en tentant de reprendre une ferme sur la ligne du front qui est en train de s'installer entre Lens et Armentières. Il reste de sa courte guerre quatre lettres¹²⁹⁹. Deux sont écrites par lui, les deux autres sont rédigées par ses supérieurs hiérarchiques ; les quatre sont adressées à sa famille. La famille est l'ultime recours et la dernière visibilité du combattant dans ces circonstances dramatiques.

La première lettre, de sept lignes seulement, est écrite par Robert Burdin et est destinée à sa grand-mère : « Chère Grand'maman, Bien qu'en campagne, je n'oublie pas que c'est demain votre fête et je vous envoie à cette occasion mes vœux les plus affectueux. [...] J'ai reçu la première carte d'Henriette. Je vous embrasse bien fort, ainsi que tous. Robert ». Rien n'y est remarquable, si ce n'est qu'il s'agit d'une lettre adressée à une grand-mère. Les personnes âgées sont quasi absentes des récits de guerre, des correspondances familiales et des regards sur les acteurs du conflit. Cette lettre fait donc figure d'exception.

La seconde lettre, de dix lignes cette fois, est envoyée par Robert Burdin à sa mère : « Ma chère maman, Je vais toujours très bien mais je suis visiblement protégé. Tu dois y être pour quelque chose et je t'en remercie. [...] J'ai toujours de bonnes nouvelles d'Henriette et des enfants. Je vous embrasse tous deux bien affectueusement. Robert ». Le courrier destiné à la maman contient le même vocabulaire que celui destiné à la grand-mère, et par là participe à d'identiques motivations : rassurer les siens sur sa santé, exprimer son affection, dire par sous-entendus à sa femme Henriette que sa pensée occupe tout son esprit. La différence tient à l'évocation des prières que fait la maman et qui portent leurs fruits puisqu'il est « visiblement protégé ».

La troisième lettre, écrite un mois après la mort de Roger Burdin, vient d'un autre lieutenant, M. Rogez, ami très proche. Elle est adressée à son épouse Henriette. Les trente-trois lignes sont une apologie des sentiments familial et religieux qui animaient le défunt : « Votre mari a été beau soldat, chrétien encore plus beau. [...] Votre mari est tombé tout de suite sans prononcer un mot, seul son bras a eu la force et le temps d'esquisser un grand signe de croix. [...] Quelques jours avant sa mort, il s'était confessé et avait reçu la Sainte Communion. [...] Et maintenant, du haut du ciel, il continue à vous protéger, à prier pour vous et ses enfants qui peuvent être fiers d'avoir un père comme l'a été votre mari. » Le contenu de la lettre appelle trois remarques. La première, c'est que la religion, avec l'espérance qu'elle procure quand tout est fini, est d'une forte actualité au moment de la mort, surtout quand il s'agit des épouses en deuil.¹³⁰⁰ La seconde remarque concerne la pratique religieuse où l'homme le dispute à la femme en termes de patriotisme, moralisme, voire bigoterie. De ce fait, s'adresser à une épouse en deuil, c'est parler de religion afin de lui donner du réconfort. La troisième remarque vient du fait que la lettre destinée à Henriette est typique d'un comportement lié à des apriori de genre qu'on trouve dans toutes les classes sociales. On peut remarquer en effet que *The Gendering of religious Observance* (la manière féminine de pratiquer la religion), selon l'expression d'Adrian Gregory, concerne aussi bien les classes moyennes que les milieux plus bourgeois ou

¹²⁹⁹ Robert Burdin de Saint-Martin, corpus de quatre lettres appartenant au petit-fils de Robert, Hubert Collinet de la Salle. Textes publiés dans *Fragments d'histoires de guerre 1914-1918*, éd L'Alloeu Terre de Batailles, 1914-1918, 2007, p. 17-24.

¹³⁰⁰ Adrian Gregory, *The Last Great War, British Society and The First World War*, Cambridge University Press, 2008, p. 180.

aristocratiques puisque, ici, la lettre s'adresse à une femme d'un milieu fortuné, celui d'un officier de carrière qui a été diplômé de l'école militaire de Saint-Maixent.

Le quatrième et dernier courrier, de cent trente-six lignes cette fois, est aussi destiné à Henriette. Il provient du supérieur hiérarchique de Robert Burdin, le Commandant S. Gendre. L'essentiel des paragraphes est consacré au récit, glorieux, des trois mois de la vie militaire du lieutenant décédé ; plus de cent lignes, certes, mais nulle part les traces du « corps » combattant du défunt. Les phrases, en effet, se font sibyllines : « dès qu'il fut atteint » est le seul passage pour signifier que Robert Burdin a été tué au combat ; « le brave garçon était mort sans souffrir » clôt les investigations sur le pourquoi et le comment de son décès. Par contre, dans les prémices de la conclusion de la lettre, Dieu est convié longuement comme témoin de sa bravoure : « Qu'il est consolant, à ces heures si douloureuses, de croire aux vérités chrétiennes et d'être assuré que ses vertus et sa fin glorieuse ont reçu auprès de Dieu la récompense qu'elles méritent ! » La correspondance se termine sur des renseignements très précis quant à la localisation de la tombe du lieutenant afin que la veuve puisse faire revenir la dépouille de son mari dans un cimetière à sa convenance. Le corps est oublié lorsqu'il est question de décrire les instants de vie ; là, il n'est question que d'éthique, de bravoure et de gloire. L'enveloppe cadavérique¹³⁰¹ est réelle lorsque la mort a eu lieu ; là, il convient de permettre à la famille de reprendre possession des restes du soldat. Corps gommé et famille évincée pour parler des douleurs et des maux durant la période aux armées. Corps présent et famille convoquée pour l'épreuve du deuil et de l'après. On passe, pour la famille, d'une corporalité idéale à une vulnérabilité vécue¹³⁰².

Par le cas de cette épouse de lieutenant décédé à Fournes, on peut voir en quoi consiste, pour une famille, l'expérience de la perte. Si, en effet, le soldat mobilisé compte sur les siens pour prendre appui et redémarrer chaque matin, inversement, les enfants, la femme, les grands-parents, c'est à dire la famille, sont dans le besoin, aussi, de cet homme parti à la guerre avec ses deux corps : le corps extérieur, infra-humain, celui qui avance au danger, qui écrit des lettres, qui reçoit des colis et des coups, le corps aimé ; et le corps intérieur, supra-humain, fait d'élévation, d'absolu, qui donne à aimer. La mort d'un soldat, c'est à la fois la fin de l'homme idéalisé physiquement par les discours, les journaux, la pression religieuse et le débat politique qui ont décidé de faire de ces compagnons du quotidien des héros robustes ; et la fin de l'esprit fort, énergique, d'une formidable adaptabilité qui a su marcher, tirer, se terrer, avancer, lutter, véritable parangon de Dieu sur la terre. La famille, abasourdie par ces deux deuils-là, est doublement vidée et épuisée.

Henriette, en tant qu'épouse, est autorisée par les convenances sociales à être en deuil et à vivre son deuil. Et combien d'autres qui ne le peuvent ? Il y a les veuves blanches, les femmes qui ne vivent pas maritalement avec l'être qu'elles aiment, un ami de passage, une relation discrète et secrète, un amant, un voisin dont l'amour n'a pu se déclarer, un galant qu'on venait tout juste de commencer à courtiser. Les noms de ces femmes sont forcément tenus avec discrétion à l'écart des ragots. Il y a aussi les veuves d'espérance, les jeunes célibataires qui ont promis fidélité à leur amoureux juste avant qu'il ne parte pour la mobilisation, qui n'ont rien d'autre que l'engagement chevillé au cœur de rester fidèle à l'absent. Il y a encore d'autres veuves qui sont des veuves débarrassées d'un mari qui n'était plus aimé, d'un compagnon qui était devenu un poids

¹³⁰¹ *Ibid.*, p. 197.

¹³⁰² Henry Daniels et Nathalie Collé-Bak (dir.), *1916, La Grande-Bretagne en guerre*, Collection Regards croisés sur le monde anglophone, Nancy, PUF Nancy, 2007, p. 194.

journalier, buveur, brutal, jaloux, dont la disparition est une bonne nouvelle, mais que l'on ne peut extérioriser de peur de n'être pas dans le moule attendu de la *Mater Dolorosa*¹³⁰³.

Freud parle, évoquant le deuil féminin et tous ces cas de veuvage hors du cadre des familles traditionnelles, de « l'obligation de vivre psychologiquement au-dessus de ses moyens. »¹³⁰⁴ Rares sont les familles épargnées. Un cas de ces femmes « veuves » nous est familier ; c'est celui d'Yvonne Lecompte, dont le fiancé Louis Vienne a été tué dès les premiers mois de la guerre. Elle envoie ce courrier à son amie Rosa : « J'ai bien reçu ta lettre du 7 octobre ainsi que celles concernant mon pauvre chéri. Je te remercie de me les avoir retournées. » Le veuvage pour un fiancé suit les mêmes règles temporelles que le veuvage pour un mari : il est des étapes chronologiques de grand deuil et de petit deuil à respecter avant de passer à une autre vie potentielle.

Et lorsque la femme devient veuve, ou veuve blanche, ou veuve d'espérance, ou veuve débarrassée, c'est sa famille, une « communauté de destins » qui est touchée, comme a pu le dire pour d'autres circonstances Jean-Baptiste Duroselle¹³⁰⁵. La femme veuve, en qui le soldat décédé avait mis sa foi, est à présent dans l'obligation d'apparaître, pour son entourage et les gens qui la regardent, comme une Jeanne d'Arc vaillante selon la culture civile dominante. En même temps qu'elle voit ses espoirs de belle vie à deux se nécroser durablement¹³⁰⁶, elle craint d'avouer qu'elle souhaite oublier le défunt afin de refaire un autre parcours sentimental.

3) Le rôle des femmes : retisser les liens familiaux distendus par l'absence et l'éloignement

La famille Binault de Wicres est, à l'image de toutes celles du canton, dispersée. Le mari Jules Binauld est mobilisé en août 1914, comme les autres soldats en âge de partir. Le reste des siens se serre autour d'Oliphie Binault-Blondiaux, l'épouse. Le village de Wicres, où elle habite, occupé par les Allemands et bombardé par les Anglais, est de plus en plus appauvri par les réquisitions de l'alimentaire, des matériaux, des semences, des matelas, et de tout ce qui peut servir aux troupes bavaroises. La vie est difficile. Dans ce contexte, il apparaît qu'Oliphie Binault a su gérer le « survivre » à la guerre. Une maîtresse femme, Oliphie ? Mais son cas n'en fait pas une exception : chacune à sa façon, parmi les autres femmes du secteur, a réussi à subsister en dépit de l'absence du mari et de l'éloignement des attaches originelles qui rendent plus fort. Pourtant, il est intéressant de voir en quoi la trace succincte de « sa » guerre est révélatrice du rôle des femmes dans le canton et en quoi ces femmes ont su retisser les liens pourtant distendus entre tous les membres épars du clan.

Aussitôt l'invasion, les soldats allemands s'emparent de tout. [...]

Les occupants donnent l'ordre que tout possesseur de vin doit le livrer en mairie. Ma mère ne le fait pas. Lors d'une perquisition, on trouve le vin. Un soldat allemand dit à ma

¹³⁰³ Françoise Thébaud, « La guerre et le deuil chez les femmes françaises », in Jean-Jacques Becker, Jay M. Winter, Gerd Krumeich, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, *Guerre et cultures, 1914-1918, op. cit.*, p. 103.

¹³⁰⁴ Sigmund Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, mars-avril 1915, réédition Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1988, p. 10.

¹³⁰⁵ Jean-Baptiste Duroselle, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918, l'incompréhensible*, Paris, Perrin-Tempus, 1994, 1998, 2002, p. 431.

¹³⁰⁶ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 90-91.

mère : « Le commandant est d'une très grande rage. Il faudra quitter cette maison. »
« Tout de suite, si vous voulez », dit ma mère. « Où voulez-vous aller ? » « A Seclin ».
On nous y conduit en char à bancs attelé à deux chevaux. Le maire nous trouve un logement. Nous faisons donc partie des réfugiés.
En 1917, ma mère fait le nécessaire pour être rapatriée en France libre. On nous dirige sur la Belgique où nous restons trois mois, puis sur la Suisse et ensuite en France, à Grenoble. On nous loge dans un vaste établissement, une colonie de réfugiés. Nous y avons une chambre au premier étage. Ma mère doit se rendre tous les jours à la cuisine pour préparer les repas. Elle nous enferme à clé. Tous les réfugiés mangent au réfectoire. Trouvant que ce n'est pas une situation pour nous, elle cherche un logement et trouve deux pièces dans une ferme à Viriville. Nous y resterons jusqu'à la fin de la guerre. Grâce à la Croix Rouge, ma mère a pu faire parvenir notre nouvelle adresse à mon père, ainsi que quelques nouvelles. Une permission lui fut accordée afin qu'il puisse nous rendre visite.¹³⁰⁷

Le point premier, dans le récit concernant Oliphie durant la Grande Guerre, concerne la pénurie ; ce point est extrêmement important pour les femmes en charge de famille car c'est à elles que revient le soin de l'alimentation pour tous les membres de leur logement. Le ravitaillement manquant dans le canton¹³⁰⁸, ce sont les « marchandises d'épicerie » qui ont été dérobées par les occupants, comme chez Léon Leroux à La Bassée où l'estimation s'élève à 450 francs, le 4 avril 1915. Ce sont les récoltes qui ont été enlevées, comme cela s'est passé chez Jean-Pierre Lettrez du Petit Hantay, le 9 mars 1918 ; le préjudice est de 450 francs également. Les soldats se sont emparés des vins au presbytère d'Hantay, pour une somme de 1100 francs. Les potagers et les champs, les outils de production et les moyens de fabrication ont été saccagés chez Marie Rigaut et Henri son frère, habitants au Bourg d'Illies, qui se plaignent d'un dommage de 17 000 francs. Maria Bocquet-Vernier, veuve, et son fils Charles constatent également le saccage important de leurs potagers situés 52, rue de l'église à Marquillies. Ailleurs, au Transloy, commune d'Illies, ce sont les animaux d'élevage qui ont été subtilisés chez Eugène Lézier, mineur, pour une somme de 600 francs. Et quand, à cette liste, s'ajoute le larcin des outillages de maraîcher, comme chez Euphémie Charlet, à la Ferme du Faux à Marquillies, et que les chevaux sont réquisitionnés en dehors des règles définies par l'administration allemande ainsi chez Ernest Wirz, journalier de nationalité suisse résidant à Marquillies, on comprend bien qu'il faut des femmes singulièrement habiles pour parvenir à faire face.

« Les occupants donnent alors l'ordre que tout possesseur de vin doit le livrer en mairie. Ma mère ne le fait pas. » Oliphie Binault résiste. Et son fils, des dizaines d'années plus tard, en est encore très admirateur. Elle n'est pas la seule : « Des femmes de Lille et des environs ont réclamé avec véhémence parce qu'elles n'ont ni pain, ni feu, ni asile, et que l'administration se caractérise par des abus de comportements »¹³⁰⁹. Les amendes, nombreuses, pour refus de réquisition, disent ainsi que les habitantes du canton ne se sont pas laissées faire sans tenter de contester les ordres reçus (par ex, au Moisnil et Grand-Place à Marquillies). Certaines sont tout à fait délestées de l'essentiel, en dépit de cette attitude farouche ; c'est la situation qu'a connue Célestine Hue, veuve d'Augustin Lesage, résidant hameau de L'Aventure à Illies à qui on a pris tout le mobilier, toute la nourriture, toutes les semences et les récoltes, tout le matériel à usage de ferme et les outils de culture, chez qui on a coupé toutes les haies et les arbres, où on a réquisitionné tout le cheptel¹³¹⁰.

¹³⁰⁷ Jules Binault, « La vie d'un agriculteur au Pays de Weppes », *Autrefois*, n° 58, juin 2000, p. 28.

¹³⁰⁸ ADN, 10 R 1790.

¹³⁰⁹ ADN, 9 R 329.

¹³¹⁰ ADN, 10 R 1863.

« Le commandant est d'une très grande rage. Il faudra quitter cette maison. »
 « Tout de suite, si vous voulez », dit ma mère. « Où voulez-vous aller ? » « A Seclin ». Les épouses, à l'image d'Oliphie Binault, sont déterminées. Il faut partir ? Qu'à cela ne tienne, qu'on en finisse ! Partons tout de suite ! Les femmes du hameau de Lannoy, à Illies, ont dû, également tout quitter à l'instant, et sous les pluies des balles.¹³¹¹ Le canton, déjà vidé de ses hommes mobilisés, se vide maintenant peu à peu du reste de sa population¹³¹². Mais c'est pour tenter de retrouver les membres épars de la communauté familiale. Et il faut naviguer avec dextérité. Pourquoi demander à se rendre à Seclin ? Il y a une gare, et c'est l'occasion de partir rejoindre quelques parentés dont on a ouï dire l'adresse. Pourtant, le destin n'est pas toujours dans les mains de ces femmes volontaires puisque ce sont les Allemands, la Croix Rouge et l'administration de la France libre qui vont décider des dates de déplacement et des points d'hébergement de ces demi-familles en exode. Le 9 R 814, aux ADN, montre en effet, que « les évacuées sont emmenées par chemin de fer vers une direction ignorée »¹³¹³. La destination ? Voilà Oliphie installée dans une chambre d'une colonie de réfugiés à Grenoble, devant enfermer à clé ses enfants quand elle doit descendre pour cuisiner leurs repas. Elle va tout faire pour leur donner plus de confort, un meilleur cadre de vie et aussi renouer les liens avec son mari dont elle a retrouvé le contact grâce aux instances humanitaires officielles.

On retrouve pareille détermination à renouer des attaches chez toutes les femmes originaires du canton mais aussi des dix départements occupés. On a vu que Virginie Verly a longtemps tenté de retrouver les siens à Cohem Wittes, pour finalement atterrir à Calais où les autorités militaires françaises et alliées lui interdisaient le passage dans le reste du Pas-de-Calais, pourtant distant d'une vingtaine de kilomètres.¹³¹⁴ Une des façons de lancer des bouteilles à la mer est de faire publier dans le *Journal des Réfugiés* un avis dans la chronique « Des nouvelles des vôtres ». ¹³¹⁵ On peut lire par exemple, dans la partie « non réfugiés à 0,50 c la ligne », l'avis de Mme Poussard, née Desmarais, originaire de La Bassée et demeurant à Paris, 4, rue des Lombards, qui demande des nouvelles de sa mère et des familles Desmarais-Duthoit et Bailleul-Desmarais. Dans la partie gratuite « réfugiés du Nord », il y a cet autre avis émanant d'une femme de La Bassée : Mme A. Ghekière, ayant évacué à Lille au 20, rue d'Artois, et résidant actuellement à Nice, villa Castel Joli, 38, rue Verdi, recherche des nouvelles de sa famille. Passer par cette parution dans la presse devient un moyen d'autant plus efficace et adapté que « l'administration générale des postes suisses vient de transmettre à l'administration française, sur demande expresse de l'administration allemande des postes, un avis officiel faisant connaître que toute relation postale est interdite entre l'étranger et les parties du territoire français occupées par l'armée allemande »¹³¹⁶ A partir du 21 avril 1915, des listes commencent à paraître avec nom de personne, adresse d'origine et adresse de la commune d'évacuation, ce qui simplifie le problème des recherches personnelles. Mais il reste des femmes désireuses de mieux s'identifier : « On demande des nouvelles de Rosalie Dutoit, femme de Louis Wallart, et de ses enfants, de Sainghin en Weppes. Ecrire à Mme Lévêque, 143, rue Picpus, à Paris. »¹³¹⁷

Les femmes parviennent à reconstituer des lieux de vie, ailleurs, mais en faisant des cercles de convivialité où les amis rejoignent les parents. Il y a création d'un milieu

¹³¹¹ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

¹³¹² ADN, 9 R 1375.

¹³¹³ ADN, 9 R 814.

¹³¹⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit.

¹³¹⁵ *Journal des Réfugiés*, n° 1, 31 octobre 1914.

¹³¹⁶ *Journal des Réfugiés*, n° 28, 17 février 1915.

¹³¹⁷ *Journal des Réfugiés*, n° 82, 25 août 1915.

quasi autosuffisant au sein des villages d'accueil dans lesquels les réfugiés sont peu intégrés. « Tu ne peux pas croire le monde qu'il y est arrivé depuis deux mois. Peut-être as-tu su, par oncle Adolphe, que Mairaine Hélène et Tante Aimée étaient venues habiter à Gaillon avec leur famille. Ils ont trouvé une maison à cinq minutes de chez nous. »¹³¹⁸

Devant ces immenses déplacements sans précédent dans l'histoire des femmes du Nord et des départements occupés, devant ces prises de responsabilités tout à fait nouvelles, devant ces privations de confort et ces déracinements affectifs sans équivalent, il est à remarquer que les femmes ont réussi à gagner la victoire du « croire en la famille ». Elles ont rassemblé leurs enfants, elles sont allées retrouver des parentés hébergées dans d'autres lieux de France, elles ont communiqué avec les maris à la guerre, elles sont parvenues à faire passer des correspondances dans les zones occupées du canton de La Bassée. Elles ont maintenu le fil familial en dépit de l'absence du combattant mobilisé. Quand le permissionnaire est de retour dans son foyer, il peut constater que la famille a gardé son équilibre malgré ses propres obligations de service aux armées.

III. Croire en soi

Lorsque les évacués - les évacuées, plutôt - sont arrivés à Evian et Annemasse, leur état de faiblesse physique et morale était impressionnant.¹³¹⁹ 300 000 sont passés par cette filière, dont une bonne partie du canton de La Bassée, ceux qui n'avaient pas pris les devants lors de l'invasion, et qui se sont trouvés occupés par l'ennemi dans leur propre secteur de vie. Pourtant, nonobstant la malnutrition et la saturation face aux problèmes qui s'accumulent, les habitants du canton ont continué à croire en eux. Ils se prennent en main.

1) Se prendre en main

C'est le cas des Verly, réfugiés à Cohem, dans le Pas-de-Calais. Ils utilisent leur entregent en faisant intervenir, au besoin, le monde politique. On a vu leur entregent auprès du député Jules Dansette et du ministre Malvy.

Les Verly ont aussi des accointances dans le monde du clergé afin de faire avancer leurs problèmes. Félicien, en attendant de partir à la guerre, cherche un poste d'enseignant. Il demande l'appui du Vicaire Général du diocèse pour accélérer la diffusion de sa demande. Le haut responsable catholique lui répond : « J'ai reçu des nouvelles de Mr le Vicaire Général. Il m'a dit que, pour le moment, il n'y avait pas de place vacante. Puis il m'a écrit une seconde fois en me disant que je n'avais qu'à me présenter au collège de Fruges, qu'il y aurait peut-être quelque chose si Mr Tabary partait. »¹³²⁰

Une autre fois, c'est auprès d'un directeur d'usine que l'entretien est demandé. Henri se rend à Isbergues, rencontre le responsable et obtient que l'on s'intéresse à son cas. « J'ai été introduit auprès du Directeur, un officier fort gentil qui me questionna sur ce que

¹³¹⁸ Rosa Dhennin, *Lettres à Yvonne Lecompte*, n° 8, le 16-05-1918, op. cit.

¹³¹⁹ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918*, op. cit., p. 306.

¹³²⁰ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 69.

je faisais antérieurement. (...) Il manque en effet des dactylographes ; mais votre emploi n'est pas là. Je vais voir un peu et vous écrirai d'ici quelques jours. »¹³²¹

Les occasions sont bonnes à prendre partout. Les contacts avec les Britanniques, stationnés dans le Pas-de-Calais qui est leur zone militaire, permettent aux Verly d'avoir aussi des ouvertures : « J'ai eu des rapports très suivis avec une notoriété anglaise qui voulait m'avoir en Angleterre ; je rentre de Dieppe où j'ai passé quelque temps avec lui. »¹³²²

La débrouillardise des réfugiés les incite à faire feu de tout bois : « J'écris au *Télégramme* au sujet de Léon. Je demande les renseignements nécessaires pour établir une demande en vue de passer l'examen d'interprète. Regardez dans la petite correspondance aux lettres « F.H. 27 Aire s/ la Lys » pour la réponse. »¹³²³

Les militaires aussi se prennent en charge de la même façon, en essayant de faire bouger leurs dossiers grâce à des appuis influents. Le cas de Joseph Carle, à cet égard, est intéressant à montrer. Il était le mari de Louise Houssin qu'il avait épousée le 12 octobre 1912. Mariage civil devant le député-maire de La Bassée, Alexandre Crespel. Mariage religieux devant l'abbé Gruson, ancien professeur à Saint-Jude à Armentières. Voyage de noces en chemin de fer à Lourdes. Visite de la Côte d'Azur dans les beaux hôtels de Cannes et Nice. « Mais la guerre de 1914 est arrivée. Elle a détruit et bouleversé toutes les prévisions. »¹³²⁴ Le départ de Joseph aux armées coïncide avec le départ en exode et l'installation de la famille Houssin à Aire-sur-la-Lys. « Louise est décédée à Aire en 1916. Sa tuberculose s'est terminée par une hémorragie des poumons où elle est restée. J'ai obtenu une permission spéciale grâce au lieutenant Payen, attaché au colonel. Avec Payen, j'avais fait mon peloton de sous-officier. Mais les démarches pour obtenir cette permission ont été longues. Et je suis arrivé trop tard pour l'enterrement. »¹³²⁵ Là, l'entregent n'a pas permis d'accélérer suffisamment la date de la permission pour que Joseph soit présent le jour des funérailles de son épouse.

La dureté du temps fait que, ce que l'on reproche aux ennemis, la rapine et le vol, on le fait aussi, simplement pour manger, c'est une question de survie. Joseph Carle raconte, par exemple, comment, pendant la campagne de l'été et de l'automne 1914, il a dû prendre ce qui se trouvait encore dans les maisons et les fermes pour pouvoir subsister car le ravitaillement militaire ne suivait pas :

Quand on a fait la retraite de la Belgique jusqu'à la Marne, on n'avait pas le droit d'être difficile pour la nourriture. Du 15 août à début septembre, le ravitaillement en nourriture a fait presque complètement défaut. On tuait les bêtes sur place, qu'on devait ensuite abandonner car l'ennemi était à nos trousses.

On mangeait aussi des poules qu'on pouvait emporter et tuer quand on s'arrêtait. Il fallait les cuire sur un feu de bois improvisé, on tirait avec les dents sur un morceau de viande à moitié cuit et bien saignant. Je me rappelle avoir tué une oie et l'avoir pendue à ma selle, pensant faire un bon régal. Quand elle a subi un commencement de cuisson, elle était immangeable tellement elle était dure. Pour la boisson, on trouvait du vin dans les maisons toutes abandonnées. Pour remplacer la tabac, on fumait des feuilles de trèfle plus ou moins sèches.

Les chevaux n'ont pas été plus heureux non plus. Les conducteurs dégourdis trouvaient des bottes d'avoine et les faisaient manger à l'arrêt. Ils trouvaient aussi des seaux pour les faire boire à l'arrêt quand on trouvait de l'eau. Pas question de les dételer dès qu'on

¹³²¹ *Ibid.*, p. 66.

¹³²² *Ibid.*, p. 76.

¹³²³ *Ibid.*, p. 101.

¹³²⁴ Joseph Carle, *Autobiographie, op. cit.*, p. 29.

¹³²⁵ *Ibid.*, p. 31.

s'arrêtait. Les chevaux de selle, comme le mien, quand on trouvait de l'eau, c'était facile ; même en marche, on pouvait rattraper au trot.¹³²⁶

Un autre éclairage sur le « débrouille-toi toi-même » est le regard qu'on peut porter sur le contenu du paquetage et des poches d'un soldat. Franck Frémaut, membre en 1992 de l'ASBF (Association-Souvenir de la Bataille de Fromelles), et originaire d'Herlies, a arpenté, des dizaines d'années durant, les terres du canton de La Bassée afin de retrouver dans le sol les traces des grandes batailles de Neuve-Chapelle, de la Côte d'Aubers et de Fromelles. Le 19 juillet 1992, il découvre à Fromelles, dans une parcelle voisine de la Ferme Delangre, au lieu-dit « le Champ d'Eclatement », un soldat allemand enterré à cet endroit à seulement trente centimètres de profondeur. Quelques morceaux de cuir, des restes de son havresac, et voilà que les outils personnels et le matériel militaire de ce soldat non identifié arrivent jusqu'à nous. L'inventaire de ses effets et de son armement montre qu'il s'agit d'un soldat prussien. La liste des objets propres à cet inconnu décédé à quarante mètres des tranchées britanniques dit ce qui correspondait aux besoins d'adaptation de tout soldat allemand de faction sur cette portion de la zone rouge du front.

- Une montre-gousset ne renfermant aucune indication, une chaîne aux couleurs du Land ; ici, pour la Prusse, du noir et blanc.
- Un porte-monnaie renfermant une pièce de 2 pfennigs (1876), une pièce de 1 pfennig (1911), une pièce de 1 pfennig (18..), une médaille religieuse (Saint François d'Assise sur une face, Saint Antoine de Padoue sur l'autre face) et un petit livret religieux indéchiffrable.
- Une médaille en argent de 30 mm (Festival d'Annœullin 22 juillet 1888 sur une face, Harmonie, Orphéon et Fanfare gravés sur l'autre face).
- Une glace de poche avec, sur le dos, une publicité sur fond bleu pour la maison L. Lauterbach, Droguerie Spielmann Nachfolger, Bensheim, tel n° 330 Droguerie.
- Matériel et produit de peinture.
- Cigares et cigarettes
- Deux couteaux de poche avec manche de bois.¹³²⁷

On pouvait s'attendre à un arsenal de débrouillardise, on a affaire à une réserve de gris-gris ! Les objets du quotidien sont le miroir, une montre et sa chaîne aux couleurs de la Prusse, plus quelques monnaies allemandes. Il y a aussi des évocations du plaisir que pouvait prendre le soldat sur cette portion du front : des cigares et des cigarettes pour les moments de détente, une médaille-souvenir d'un instant connu de lui seul, à Annœullin, du matériel de peinture lorsqu'il trouvait quelques minutes pour garder la trace d'une scène. On voit ensuite deux talismans religieux : une médaille et un livret. Existente enfin les deux couteaux qui démontrent par leur présence que l'existence journalière réclame de l'astuce pour s'adapter : couper une pièce de bois, manger sa viande, ôter une écharde. Mais, tous les objets, détournés de leur usage deviennent aussi des substituts qui démontrent que l'arrangement avec le contexte local du canton de La Bassée est la garantie de la survie. Menue monnaie pour acheter quelqu'un ou quelque chose. Cigarettes à troquer. Dessin à échanger contre des services. Miroir à faire des signes. Antoine de Padoue prié pour retrouver les choses perdues.¹³²⁸ Médaille qui dit le plaisir de vivre dans la France des traditions et des orphéons. Montre pour s'orienter dans les dédales labyrinthiques des tranchées. Ces objets-amulettes aident à « croire en soi » et en sa bonne étoile.

¹³²⁶ *Ibid.*, p. 34.

¹³²⁷ Franck Frémaut, ASBF, « *Seit 1914 Jarhen vermisst angemeldet !* », *Autrefois*, n° 25, mars 1992, p. 23-24.

¹³²⁸ Prière à Saint Antoine de Padoue : Saint Antoine, glorieux serviteur de Dieu, célèbre pour tes mérites et puissants miracles, aide-nous à retrouver les choses perdues !

2) Entreprendre

Deux affaires passionnent les Verly durant la Grande Guerre : l'anglais et le brevet. L'un et l'autre reviennent sans arrêt. L'Angleterre, les Anglais, l'anglais, d'une part ; les examens, le brevet et le baccalauréat d'autre part. Ils sont les signes tous deux de la volonté et du dynamisme des esprits en dépit du conflit. L'Angleterre est l'allié principal, et régulièrement les lettres reviennent sur le fait que l'Angleterre tiendra jusqu'au bout. « Je crains que, malgré l'entrée de l'Italie, la guerre ne dure encore longtemps ; les Anglais iront jusqu'au bout et notre pays doit suivre. »¹³²⁹ Les soldats britanniques font l'objet des autres remarques nombreuses dans les correspondances. Elles démontrent aussi le sens pratique et l'esprit d'opportunité de celui qui veut savoir ce qui se passe :

- Y-a-t-il encore des Anglais à Cohem ? (p. 108)
- Les Anglais sont donc partis sur le front pour renforcer leurs camarades d'armes ; s'ils sont déjà remplacés, c'est que le renfort arrive toujours, chose bonne à constater. (p. 212)
- Tes Anglais ont donc enfin quitté Cohem pour être remplacés aussitôt par d'autres. (p. 123)
- Je vois que vous avez eu la visite de l'artillerie anglaise ; si c'était nous qui pouvions faire un petit stage de un mois à Cohem ! (p. 159)
- Je suis content d'apprendre que les Anglais amènent du renfort ; ils pourront continuer ainsi d'autant plus à l'attaque. (p. 205)
- Nous quittons d'ici mardi. On assure que nous embarquons pour le Nord. Rien d'étonnant à ce que cela soit car je vois que l'on va attaquer de nos côtés. Les Anglais ne font-ils pas de préparatifs en ce sens ? Patientons jusqu'à mardi. (p. 222)
- Joseph Lefebvre me dit qu'il a repris les tranchées et qu'il remplace les Anglais. Nous ne devons pas être loin de lui car nous ne sommes pas loin des Anglais. C'est vous dire que nous nous rapprochons de chez nous. (p. 264)
- Tu peux te rendre compte, par la canonnade que les Anglais ont bien envie de marcher de l'avant. Si on pouvait réussir, cette fois, ce serait heureux pour nous. (p. 271)

Quant à la langue anglaise, elle est un enjeu. Qui la maîtrise a plus de chance de voir aboutir certains contacts qui s'avèrent intéressants :

- Figurez-vous que j'ai reçu de la Croix Rouge française à Londres un colis épatant contenant : un magnifique chandail, trois paires de chaussettes extra, une chemise d'hiver, une flanelle excellente, un rasoir mécanique, un savon, une boîte de pansement et une livre de chocolat. Voilà un joli paquet, n'est-ce pas ? J'avais écrit, il y a deux ou trois mois en Angleterre et, au moment où je n'y pensais plus du tout, voilà qu'un colis s'amène. Une paire de chaussettes renfermait une lettre de la donatrice, une Australienne de Sydney. (p. 265-266)
- C'est alors que j'ai eu l'occasion d'utiliser mes connaissances linguistiques. J'étais capable de lire couramment un texte anglais et d'écrire correctement l'anglais ; mais par contre, je le parlais très mal. Le moyen m'était donné d'acquérir la langue parlée et je ne me fis pas faute d'y avoir recours. J'étais sans cesse avec les soldats, servant d'interprète à l'occasion. Bref, bien que n'allant plus au collège, je ne perdais pas mon temps. Nous continuions à recevoir des troupes au repos. Comme nous nous trouvions dans le secteur britannique, c'était toujours des Anglais, des Ecossais, des Indiens, des Canadiens, des Australiens et des Néo-Zélandais. (p. 91)

¹³²⁹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 76.

- Je fis la connaissance d'un jeune médecin major hindou : Magandal Kanji Rawal, dont je devins l'ami. Il parlait parfaitement l'anglais. Et j'étais déjà parvenu à soutenir une conversation dans cette langue. Aussi fut-ce avec peine que je vis partir le 3^e Lanciers au bout de deux mois. (p. 92)

- Comme beaucoup de jeunes gens possédant quelque teinture d'anglais, Léon s'est improvisé professeur de français auprès des soldats du corps expéditionnaire britannique désireux d'apprendre les rudiments de la langue. On trouve dans ses carnets le nom de quelques-unes de ses connaissances : le caporal Harry Parsons, d'une unité de ravitaillement ; James Cordell, un londonien ; un mineur australien W. J. Jarvis. Ces leçons particulières constituent un apport appréciable dans le budget familial. (p. 93)

Croire en soi, c'est donc aussi se valoriser. Fréquenter l'école, le collège ou le lycée est un moyen de s'affirmer. Pourtant dans le cas de l'école, les élèves, même motivés lorsqu'ils sont encore présents dans le canton occupé, comme à Marquillies, Salomé ou Sainghin, doivent fournir des corvées pour les soldats de l'armée allemande ou bien aider leurs familles à des travaux dont la mère, laissée seule, ne vient pas à bout facilement. Les enfants vont sarcler dans les champs, ramasser des pommes de terre, porter des seaux d'eau au bétail. Ils balaient les routes, ils cueillent des orties, ils emplissent des sacs en jute de terre pour la consolidation des rebords des tranchées¹³³⁰. Certains ne vont plus à l'école du tout car des mines et des obus ont démolis les édifices qui ne peuvent plus accueillir les élèves. C'est le cas d'Illies, d'Aubers, de Fromelles et de La Bassée. Et les enfants qui ont accompagné leurs mamans sur les routes de l'exode, s'ils sont inscrits d'office dans les communes d'accueil du Midi et des Alpes, ne sont pas sûrs de trouver de quoi être scolarisés. Les lieux d'exil ne sont guère fournis en bancs et en tables supplémentaires pouvant permettre aux écoliers du Nord de participer aux cours aux côtés des enfants de ces villages de refuge. Il arrive même que des enfants ne soient pas bien acceptés. Pourtant, dans l'ensemble, il est avéré que les jeunes des territoires occupés, scolarisés ailleurs dans les zones de la France libre, sont bien pris en charge et que leur niveau d'instruction n'a pas pâti du changement de maître, de lieu, d'habitude et d'environnement. Leur problème psychologique de mal être, qui va peu à peu entraîner rachitisme et faiblesse générale, est d'une autre nature. C'est un désastre au cœur du désastre.¹³³¹

Mais, dans le canton de La Bassée comme ailleurs dans les zones touchées, pour que les écoles fonctionnent sur le mode d'avant la guerre, il faut, outre des bâtiments et du matériel, des instituteurs nommés et une administration qui respecte le « droit des gens¹³³² ». Les conditions ne sont pas réunies dans les onze localités du secteur puisque, d'une part, les enseignants-hommes sont mobilisés, et, d'autre part, les institutrices ne sont plus assez nombreuses pour les remplacer en dépit de la présence des retraités et des réformés. Il faut dire que les Ecoles Normales sont fermées dans les régions occupées et que le recrutement peine à trouver des candidats et des candidates parmi les civils encore présents.

Alors, la solution a été d'abaisser le niveau requis de recrutement d'entrée dans la fonction publique afin de couvrir les besoins des nombreuses classes qui attendent des maîtres dans les espaces où la scolarisation est possible. Ainsi, en 1917, il est fait appel aux jeunes filles de dix-sept ans ayant leur brevet ... ou devant le présenter¹³³³ ! Les enseignants reçoivent des directives précises quant à leur attitude envers les enfants des régions occupées. 1) Tenir compte de tous les événements auxquels ils ont assisté. 2)

¹³³⁰ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, *op. cit.*

¹³³¹ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et culture de guerre, 1914-1918*, *op. cit.*

¹³³² *Ibid.*, p. 319.

¹³³³ Chantal Antier, *Les femmes dans la Grande Guerre*, éd. Soteca, collection « Vivre dans la guerre », 2011, p. 95.

Effectuer des actions en faveur des populations marquées la guerre : quêtes, cantines, services rendus en argent et en nature, produits dérivés, organisation obligatoire de cours du soir pour adultes et enfants travaillant aux champs. 3) Se montrer conciliant envers les enfants des pays envahis présentant des problèmes d'apprentissage ou de comportement. Moyennant quoi, « les écoles fonctionnent »¹³³⁴, en particulier à Marquillies et dans tout le versant Deûle du canton de La Bassée. Bien qu'il y ait couvre-feu, rationnement très limité des denrées à consommer, corvées obligatoires pour les enfants, une forme acceptable d'organisation scolaire est en place.

Les institutrices, cependant, souffrent : Madame Ledru-Tétin vient d'être nommée à Illies. Elle y a été titularisée le 1^{er} janvier 1914. Dans son dossier de demande de retraite, on peut lire :

Par ordre, je suis restée en poste à Illies (ligne de feu) d'octobre 1914 à novembre 1914 (le 26). Suite à mon séjour dans les caves bombardées à Illies-lez-La Bassée en 1914, sur la ligne de feu, j'ai été gravement malade. Ce qui m'a obligée à interrompre mes fonctions. J'ai alors été refoulée par les Allemands et détachée à Wattrelos-Centre, à l'école des garçons jusqu'en mars 1917. J'ai été rapatriée malade en avril 1917. Je suis passée par la Suisse. J'ai dû, pour maladies graves contractées en service en pays envahis, prendre presque dix ans de congé, sans traitement, à cause de ma présence à la ligne de feu à Illies. A quelques années de ma retraite, je désire faire valoir que, à l'invasion, je suis restée à mon poste à Illies en pleine ligne de feu.¹³³⁵

L'insistance d'Yvonne Ledru-Tétin, institutrice à Illies en 1914, lui fait dire et redire que sa présence sur ordre à l'école d'Illies durant le mois d'octobre, « sur la ligne de feu », a engendré des « maladies graves contractées en service en pays envahis ». C'est un argument destiné, certes, à donner plus de poids à sa demande de valorisation de retraite, mais c'est surtout une justification pour expliquer les dix années passées à prendre un congé sans traitement, tant cet épisode l'a laissée malade. Les détails qui montrent que la vie à Illies a été une circonstance aggravante sont d'abord les bombardements, ensuite les séjours dans les caves lors des tirs qui ébranlaient le village et enfin le départ dans la déroute vers la Suisse par le train de la Croix Rouge. Le résultat, pour la commune d'Illies, est que les enfants des écoles n'ont plus eu d'institutrice à partir de l'invasion allemande d'octobre 1914 et durant toute la période d'occupation et de positionnement sur la zone rouge des lignes ennemies.

Le collège de La Bassée et l'école supérieure Gombert de Fournes ne fonctionnent également qu'au tout début de la guerre. Dès l'évacuation partielle d'octobre 1914 et complète au printemps 1918 dans la plupart communes du canton, les classes arrêtent aussi de recueillir et de scolariser les élèves. Il est jusqu'au baccalauréat qui ne peut être passé dans la ville de Lille occupée. Et pourtant, à l'instar les jeunes Verly, en dépit de la guerre, les diplômés à obtenir sont une réalité à laquelle ils choisissent de se contraindre. « Quant à Léon, prépare-t-il toujours son brevet avec acharnement ? Je le crois car l'on ne voit plus souvent de ses nouvelles. Je lui souhaite bonne chance et j'espère que tout ira bien car, en ce moment, on doit être plutôt indulgent. »¹³³⁶ L'insistance et la pression sont au rendez-vous : « Je suis heureux d'apprendre que Léon s'applique avec acharnement à la préparation de son brevet. Il a raison car c'est le bon moment, et ce sera pour son bonheur. » Ces remarques de la part des frères Verly à l'encontre de Léon semblent bien indiquer que l'examen devient une formalité ! Et qu'il suffit quasiment de s'y présenter pour le réussir. « Vous nous écrirez de suite le résultat de son examen, qui, je

¹³³⁴ Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, *op. cit.*, p. 18.

¹³³⁵ ADN, 1 T 311/67. Dossier des Ledru, instituteurs.

¹³³⁶ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, *op. cit.*, p. 138.

l'espère, sera excellent. »¹³³⁷ L'examen se passe à Boulogne qui est une ville aux activités administratives et commerciales maintenues vu que l'accès à la côte doit rester libre pour les navires alliés. Léon allait se loger dans une auberge (« il est assez grand pour se débrouiller tout seul »)¹³³⁸ mais il a finalement passé ses nuits chez des relations qui résident près du centre d'examen. C'est le réseau qui est exploité. « S'il a trouvé du logement chez Jean Hochedez, ce sera beaucoup plus pratique pour lui. Il ne sera pas ennuyé à chercher un logement dans un hôtel, et c'est difficile en ce moment. »¹³³⁹

On voit que la guerre qui s'installe durablement brouille tout : impossible de considérer que le déplacement à Boulogne est un micro-événement dans la vie des familles installées dans le Pas-de-Calais à cause des laissez-passer à obtenir et des obligations de ne pas perdre de jours de travail afin de conserver un peu de confort de vie au quotidien. L'hôtel, pour un adolescent dans une ville de garnison britannique, même dressé aux soubresauts de l'existence par les péripéties de sa jeune existence, reste un aléa qu'il est préférable d'encadrer et de maîtriser. Le logement chez des gens évacués du village est donc la solution la meilleure.

Pourtant... « Léon n'a vraiment pas eu de chance dans son examen. Echouer pour semblable bêtise, c'est bien regrettable. Qu'il ne se décourage pas ! Un conseil à lui donner, c'est d'acheter quelques cahiers d'écoliers de dessin, et travailler un peu cette partie. »¹³⁴⁰ Car la matière qui a fait échouer Léon au brevet est le dessin. Comme quoi, les diplômes ne sont pas bradés en temps de guerre. « Buche donc ton dessin, mon cher Léon, puisque cette partie devient importante aux examens. »¹³⁴¹ On découvre alors que la meilleure solution trouvée pour que Léon obtienne ce dit brevet est l'internat. Mais l'argent à dépenser pour la pension est important. Aussi, pour Léon comme pour beaucoup d'autres, l'heure est aux menus travaux et aux tâches rémunérées pour que le prix de la pension devienne payable en dépit des frais occasionnés par tant de besoins inédits durant cette longue période de vie chez les autres. « Madame Desprez a eu la main large en t'allongeant un billet de 20 francs pour les leçons données à ses demoiselles. Dommage que cela ne continue plus. »¹³⁴² Après ces leçons données à Marie et Clémence, voilà qu'un Anglais se présente qui désire perfectionner ses connaissances en français : « Je suis content pour toi que tu aies rencontré ton Anglais qui te demandes des leçons de français. Cela te forcera en Anglais et en plus te rapportera un peu d'argent. » Le collège choisi pour Léon est le collège d'Aire, à quelques kilomètres seulement de Cohem où logent les réfugiés : « Vous avez bien fait d'accepter l'entrée de Léon au Collège d'Aire. La somme demandée est un peu forte ; et c'eut été un tort d'hésiter. Ce sera beaucoup mieux pour lui, surtout pour le dessin et la musique. »¹³⁴³

Pour les enfants et les adolescents qui vivent les épreuves de la guerre en suivant leur famille comme unique pivot autour duquel s'orienter, sans fréquenter les autres jeunes gens de leur génération comme cela s'est toujours fait depuis des lustres, la sortie de ce monde clos est perçue à la fois comme une perturbation supplémentaire et comme une chance. « Tu me parles de la rentrée. Oui, certes, on est un peu désorienté le premier jour. Mais on en est vite remis, surtout quand on sait qu'on prépare un examen sérieux. »¹³⁴⁴ , La pension est une façon de croire en soi sans avoir à tenir compte de l'environnement familial omniprésent. Finalement, le succès est eu rendez-vous ! « Cher Léon, je viens de

¹³³⁷ *Ibid.*, p. 142.

¹³³⁸ *Ibid.*, p. 139.

¹³³⁹ *Ibid.*, p. 142.

¹³⁴⁰ *Ibid.*, p. 145.

¹³⁴¹ *Ibid.*, p. 148.

¹³⁴² *Ibid.*, p. 148.

¹³⁴³ *Ibid.*, p. 156.

¹³⁴⁴ *Ibid.*, p. 213.

recevoir ta carte m'annonçant ton succès au Brevet et je m'empresse de t'adresser toutes mes félicitations. »¹³⁴⁵

Quant au baccalauréat, il est aussi un objectif important de confiance en soi. Là, le but est, en outre la valorisation du travail dans le présent et l'obtention d'une vie intérieure et culturelle plus riche qui divertit de la guerre, la perspective d'un avenir prometteur en étant diplômé.

Examens groupés par lieux de passage	Année	Nom	Commune	Année de naissance	Section	Mention	Remarque
1° partie Lille	1915 ET 1916	Gosselin Marie-Thérèse	Fournes	1898	Latin-Sciences	Passable	Une candidate, reçue en 1916 au bac 1° partie.
2° partie Lille	1917 ET 1918	Duriez Bertin	La Bassée	1897	Philo-Langues Vivantes	Ajourné	
//	//	Becquet Hyppolite	//	1900	Philo-L-Grec	Passable	
//	//	Delerue Henri	Salomé	1901	//	//	1° partie en 1917 à Amiens : AB (voir plus bas : examens à Amiens)
1° partie Lille	//	Lallart Alfred	La B	1902	L-Grec	//	
2° partie Valenciennes	1916	Guyot Pierre	//	1897	Philo-L-Langues vivantes	//	Ces épreuves sont subies en dehors du siège de l'Université pendant l'occupation allemande.
1° partie	1915	Descamps Jean	Fromelles	1899	L-Grec	//	
//	//	Lefebvre André	La B	1899	L-Grec	AB	
//	//	Sauvage François	Lille-La B	1897	//	Passable	Basséen par adoption
//	//	Vandenbrouc - que Madeleine	Salomé	//	L- L. Vivantes	AB	Première élève-fille du canton à avoir eu son baccalauréat 1° partie (1915) durant la GG
//	//	Chartiez Charles	La B	1898	L-Sciences	Passable	
// Somme	//	Peuvion André	Illies	//	L. L. Vivantes	//	
2° partie Boulogne-Amiens-Rouen	//	Lefebvre Jules	La B	1896	Philo-L-L. Vivantes	//	
//	1916	Chartiez Charles	La B	1898	Philo-L-Sciences	AB	
1° partie Boulogne-Amiens-Rouen	1916	Descamps Jean	Fromelles	1899	L-Grec	//	A donc réussi deux fois le bac 1° partie 2 ^{de} fois, avec AB au lieu de Passable
//	//	Lefebvre André	La B	1899	L-Grec	Passable	A donc réussi deux fois le bac 1° partie 2 ^{de} fois, avec Passable au lieu de AB
2° partie Boulogne	//	Peuvion André	Illies	//	L. L. Vivantes	//	

¹³⁴⁵ *Ibid.*, p. 282.

-Amiens-Rouen							
//	//	Vandenbrouc - que Madeleine	Salomé	1897	L- L. Vivantes	AB	Première élève-fille du canton à avoir eu son baccalauréat 2° partie (1916) durant la GG
1° partie Paris-Amiens-Rouen	1917	Delerue Henri	//	1901	L-Grec	//	2° partie en 1918 à Lille : Passable (voir plus haut : examens à Lille)
//	//	Drique André	Fournes	1899	L-Grec	Passable	Amiens
//	//	Lefebvre Julien	La B	1898	L-Grec	Abs	
//	//	Becquet Hyppolite	//	1900	L-Grec	Passable	2° partie en 1918 à Lille : Passable (voir plus haut : examens à Lille)
//	//	Loé Raoul	Fromelles	1902	L-Grec	AB	
//	//	Crespel Jean	La B	1901	//	//	
//	1918	Delerue Pierre	Illies	1900	L-L. Vivantes	Passable	Rouen
//	1918	Delerue Victor	Illies	1901	L-L. Vivantes	Passable	Rouen
Total des candidats 1° partie	18	2 lauréates (MV, MT G)	La B : 8 Fournes : 2 Fromelles : 3 Salomé : 2 Illies : 3	1897-1902 pour examens de 1915 jusqu'en 1918	Majorité de Latin-Grec	13/18 Passable 5/18 AB	5 communes sur 11 ont des Jeunes qui passent le baccalauréat 1° partie durant la Grande Guerre
Total des candidats 2° partie	8	1 seule lauréate (M V)	La B : 5 Salomé : 2 Illies : 1	1896-1901 pour examens de 1915 jusqu'en 1918	Option Langues Vivantes choisie par 4 candidats Un seul a choisi Sciences	6/8 Passable 2/8 AB	3 communes sur 11 ont des jeunes qui passent le baccalauréat 2° partie durant la Grande Guerre.
Total 1° + 2° parties	26	3 occurrences de noms féminins sur 26 candidats	La B : 13/26			19/26 Passable 7/26 AB	

Document 84 : Tableau - Résultat du baccalauréat 1° et 2° parties pour les candidats issus du canton de La Bassée durant la Grande Guerre. Les lignes relatives aux bacheliers sont en caractères gras.
Source : ADN, 2 T 2907 à 2905.

Le « croire en soi » fonctionne. Il est présent dans l'esprit des familles qui n'hésitent pas à payer des pensions coûteuses - celles qui le peuvent -, qui font faire des trajets longs et lourds aux adolescents qui rejoignent ainsi leur internat ou les familles de logeurs à proximité des lycées¹³⁴⁶, qui se privent de l'apport du travail de grands enfants dont le parcours scolaire se poursuit en dépit de la guerre. Certes, les lauréats ne sont pas nombreux. Vingt-six en tout pour onze communes et durant quatre années ! La part des jeunes bacheliers est donc tout à fait dérisoire parmi les cercles d'adolescents qui sont originaires du canton. Sont-ils des exemples ? Même pas. Si l'on considère le cœur de cible de notre étude, c'est à dire ceux qui appartiennent à l'environnement d'Illies, les noms des familles sont évidemment celles que l'on s'attendait à voir : les Peuvion et les Delerue. Les deux agro-industriels d'Illies sont en pointe pour donner à leurs enfants un bagage qui leur permettra de prendre la succession de leurs affaires. Salomé, qui comprend

¹³⁴⁶ Edith Dubus-Delerue, Entretiens, *op. cit.*

une société succursale et parente des établissements Delerue d'Illies, présente également un bachelier à placer à la tête d'une unité de fabrication dès que la paix sera revenue.

Il est évident que ces trois lauréats bacheliers sont observés de loin, inaccessibles pour la plupart des autres grands adolescents de ces communes, trop fortunés pour les catégories moyennes qui regardent sans pouvoir suivre. La famille Verly, par exemple, dont le fils aîné Félicien avait entrepris des études secondaires et était au niveau du baccalauréat en 1914, ne fera pas poursuivre une scolarité « normale » durant la guerre ni aux fils ni aux filles. Le Brevet de Léon et sa mise en pension à Aire ne doivent pas nous faire oublier que les filles qui, elles, ne sont pas mobilisées, Palmyre et Yvonne en l'occurrence, sont occupées surtout à travailler journallement afin d'apporter de quoi améliorer l'ordinaire des réfugiés de Cohem et la fourniture des colis destinés aux deux soldats. Le plus jeune des garçons est d'ailleurs destiné au métier de tailleur tandis qu'aux filles personne ne demande si elles auraient aimé, elles aussi, être inscrites dans un lycée. Elles sont dépourvues d'anglais, ce qui fait que la couture à domicile est leur occupation principale.

Il y a pourtant des bachelières. Le tableau présente trois occurrences féminines sur les vingt-six candidats cités dans le canton. Ce sont Marie-Thérèse Gosselin, lauréate au bac première partie, et Madeleine Vandembroucq, lauréate aux deux parties du baccalauréat. Cela fait que le canton n'a, comme bachelières, que deux filles en quatre années d'examen, de 1915 à 1918. Si l'on considère leurs résultats, ils sont de convenables. Madeleine Vandembroucq obtient la mention AB lors des deux séries d'épreuves, tandis que Marie-Thérèse Gosselin est reçue « passable ». Elles sont des exceptions.

La plupart des populations du Nord ont d'autres besoins, soucis et préoccupations. Qu'on en juge, à la date du 16 avril 1917, selon le rapport sur la question de changement de résidence des réfugiés ; il existe cinq catégories : 1) Les personnes en bonne santé, 2) Celles qui ont besoin de quatre ou cinq jours de repos, 3) Les tuberculeux osseux à envoyer en bord de mer, 4) Les malades à diriger vers la montagne, 5) Les intransportables à maintenir à Evian.¹³⁴⁷ Un mois après, à la date du 12 mai 1917, la Commission d'initiative et de défense, parlant de ces mêmes réfugiés du Nord, détaille la collation donnée aux personnes qui arrivent en gare d'Evian (potage, tranche de bœuf, biscuits, vin, lait pour les enfants) mais évoque également les douches ainsi que la désinfection des vêtements.

Il y a donc bien deux mondes parmi les sinistrés du champ de bataille : celui des familles pouvant faire scolariser les enfants et celui des victimes dont il faut désinfecter les vêtements. Et s'il est une catégorie plus laissée pour compte encore que les autres, c'est bien celle des jeunes filles de ce milieu victime de la Grande Guerre puisque, à l'instar d'Yvonne et de Palmyre Verly, il n'est pas question d'études pour elles, mais de travail et d'aide aux parents pour parvenir à mieux survivre. N'est pas Marie-Thérèse Gosselin ou Madeleine Vandembroucq qui veut. Les capacités intellectuelles et le bon vouloir ne suffisent pas, en ces circonstances. La guerre est donc en train de fabriquer un écart discriminant entre les garçons et les filles du canton ; les garçons acquièrent un bagage qui pourra être réemployé (anglais, diplômes, réseaux) tandis que les filles, sans culture scolaire valorisante, seront incitées à la reconduite du modèle social précédent. A moins qu'elles ne trouvent d'autres portes de sortie.

3) Extérioriser et/ou intérioriser pour parvenir à croire en soi

¹³⁴⁷ ADN, 9 R 1516, 16 avril 1917.

Les lettres des deux amies, Rosa et Yvonne, montrent que les jeunes femmes et les jeunes filles du canton ne sont pas dans l'attente mais dans la proposition. Lorsque des soldats en permission ou hospitalisés arrivent, ces jeunes femmes « se débrouillent » pour leur rendre visite. Elles prennent le train, elles voyagent, elles se déplacent. « Mon frère est allé à l'hôpital à Vernon où il a été soigné six semaines pour de l'entérite. Nous avons la possibilité d'aller le voir deux fois par semaine car ce n'est pas éloigné de chez nous. »¹³⁴⁸ Les échanges de courrier se font précis au sujet de ces déplacements : horaires des trains, kilomètres, gares. « Je ne puis te dire au juste combien de km nous séparent de Gaillon. Je crois qu'il y a quatre-vingt kilomètres. Enfin, il n'y a que trois heures de chemin de fer de Paris à Gaillon et le prix doit être de sept francs, aller et retour. »¹³⁴⁹ Ces femmes savent être concrètes pour organiser ces mini-périple : « Ah ! J'oubliais de te dire l'heure de l'arrivée des trains à Gaillon : 8 h pour le matin ; 2 h, pour l'après-midi ; et 7 1/2 h pour le soir. A ton arrivée, quelques mots pour nous prévenir ; nous irons à la gare. »¹³⁵⁰ S'il faut faire parvenir un message rapide, elles envoient des télégrammes et savent trouver les contacts, les adresses et les mots qu'il faut : « Marie-Louise a mis au monde une belle grosse fille qui nous est arrivée lundi dernier à 9 h du matin. J'ai tout de suite prévenu mon frère par télégramme, et nous espérons le voir arriver d'ici peu. »¹³⁵¹ Tout est à faire : remplir des formulaires, défendre son cas, regrouper les éléments épars de sa famille. Jusqu'aux vêtements, allocations et bons alimentaires pour lesquels il faut sans arrêt demander et solliciter.¹³⁵² Les femmes doivent externaliser leur habitudes : le « croire en soi » est au bout de ces parcours, souvent nouveaux pour certaines qui avaient eu le canton comme horizon de vie.

Les hommes aussi élargissent leurs cercles et leurs connaissances : l'univers du champ de bataille est l'occasion de rencontres qui donnent à nuancer les points de vue ; le contact avec les lignes arrière ainsi qu'avec l'arrière front fait se mêler les personnes.¹³⁵³ Les permissions des soldats du canton, qui ne peuvent avoir lieu dans le périmètre des onze localités autour de La Bassée puisqu'elles se situent en zone occupée, sont encore une autre expérience pour les mobilisés du canton, celle de villes inconnues, ou peu connues, Paris et l'ambiance de ses boulevards, les bourgades de province ou les montagnes pour la première fois. Mais le quotidien du conflit, c'est aussi la pratique du nombre : les hommes de la chambrée, les supérieurs hiérarchiques, les gens des villes observés pendant les périodes de permission,¹³⁵⁴ toute la foule des parents plus ou moins proches et attentionnés mais avec lesquels on ne parvient que si peu à partager.¹³⁵⁵ Alors, rentrer en soi et continuer pour soi semble le meilleur moyen de préservation.

Camille Vienne, d'Aubers, incorporé en avril 1918, semble bien l'archétype de cette volonté intrinsèque de croire en soi pour pouvoir rebondir. Il a été envoyé sur le front d'Orient. Le voilà marin à bord du *Waldeck Rousseau*. En septembre 1918, il se trouve en rade de Corfou, une île grecque en mer Adriatique. Brusquement, il se met à chanceler dans les escaliers du navire. Sans le savoir, il est atteint de la grippe espagnole. Après un temps d'inconscience, il se retrouve en ambulance puis dans un hôpital de la ville. Il est comateux et considéré comme mort. Après six jours d'hospitalisation, il est relâché, affaibli, mais capable de marcher. Il tente alors de regagner son bateau dans les dédales

¹³⁴⁸ Rosa Dhennin, Correspondance, *op. cit.*, lettre n° 2.

¹³⁴⁹ *Ibid.*, lettre n° 4.

¹³⁵⁰ *Ibid.*, lettre n° 6.

¹³⁵¹ *Ibid.*, lettre n° 6.

¹³⁵² ADN, 9 R 1524

¹³⁵³ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, *op. cit.*, p. 395.

¹³⁵⁴ *Ibid.*

¹³⁵⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Quelle histoire, Un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, Le Seuil, 2014, chapitre 1.

d'une ville et d'un port inconnus de lui. Il est à la fois inapte à porter son sac de marin d'une vingtaine de kilos, étant sans force, et incompetent à demander son chemin, ne connaissant pas la langue du pays. « Je pensais mourir avant d'avoir retrouvé mon unité parmi les nombreux bâtiments du port », rapporte-t-il. Par chance, il rencontre un « ancien » qui le reconnaît et l'accompagne jusqu'au *Waldeck Rousseau*. Mais, dès le lendemain, considéré comme opérationnel, il est mis de corvée sur le pont par un quartier-maître. En dépit de ses protestations, et de sa maigreur, surtout, il doit assurer le nettoyage à grande eau sans même avoir la force de tenir la lance d'arrosage. Là encore, un « ancien » intervient en sa faveur. Il passe quelques jours à l'infirmerie du bateau. « Camille Vienne retrouve la forme, mais il a perdu beaucoup de son patriotisme ».¹³⁵⁶ Camille Vienne est allé chercher au plus profond de lui l'énergie qui lui a permis de sortir de tous les guépiers successifs dans lesquels il a failli se perdre, à la fois dans l'hôpital de Corfou, sur les quais encombrés du port, à cause de la grippe qui dévore les corps affaiblis, et malgré les relations impitoyables avec l'autorité militaire.

Les « anciens », les camarades de vieille date, ont compté plus pour le faire tenir que la foi en la patrie. Camille Vienne a donc eu, à un moment donné, au début de sa mobilisation, une foi patriotique qui a été remarquée et valorisée par son entourage. C'est, il faut bien l'admettre, un des rares soldats à évoquer la notion de patriotisme. Le « croire en soi » est bien supérieur au « croire en la patrie » chez les mobilisés issus du canton. On a vu qu'un soldat, Désiré Dubusse, s'est suicidé pour sa situation militaire : « Nous pressentions ce coup depuis quelques jours. Tout ce que nous lui avons dit pour le remettre a été inutile, et cependant nous lui en avons dit ! » Quelles arguments les Verly peuvent-ils opposer au refus de la guerre exprimé par leur camarade ? Eux songent surtout à retarder leur incorporation, puis à trouver une arme la moins meurtrière possible, et enfin à faire partie du même régiment. Désiré va passer à l'acte : « Dimanche, il avait déjà tenté de se jeter dans une cuve pleine de jus. Il s'en est retiré seul. Depuis, nous avons pu arriver à lui changer les idées, mais ce matin il part d'un air naturel de chez Ernest, et, à 4 h, on vient nous dire qu'on le retrouvait pendu. Tu comprendras quel coup pour nous ! »¹³⁵⁷ Et Félicien Verly ajoute, dans un courrier qu'il écrit quelques jours plus tard que Désiré Dubusse avait bien prémédité son refus d'aller à la guerre et de se suicider car il avait laissé à son épouse une lettre expliquant ses intentions : « Marie m'a montré le papier que Désiré avait écrit avant de faire son coup ; c'est triste à lire car il démontre bien comment cet homme mûrissait déjà depuis un certain temps l'acte qu'il a fait. »¹³⁵⁸ Dans le cas de Désiré Dubusse, ni l'épouse, ni les enfants, ni les camarades n'ont été des forces extérieures suffisantes pour insuffler l'envie de vivre. Le « croire » n'était pas au rendez-vous. Ni le croire en Dieu, ni le croire en la famille, ni le croire en soi, sans parler de l'absent : le croire en la patrie.

IV. Bilan : Du doute à l'assurance, les formes sensibles du « croire »

Une lettre, écrite ensemble par Félicien et Henri Verly à leur père, fera office de bilan pour le « croire » à la fois des civils et des militaires du canton de La Bassée. La missive explique et illustre les motivations profondes des populations du secteur. Ce n'est

¹³⁵⁶ René Duflos, « Les Aubersois et la grippe espagnole en 1918-1919 », Publication n° 13 du Cercle historique d'Aubers, mars 1989, p. 1-2.

¹³⁵⁷ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 70.

¹³⁵⁸ *Ibid.*, p. 71.

qu'un courrier à usage familial daté du 23 juillet 1915, mais son contenu résume bien ce que l'on peut observer de la part des civils évacués, des réfugiés disséminés aux quatre coins du territoire français ou européen, des mobilisés originaires du canton de La Bassée, et des soldats des armées alliées ou occupantes.

Depuis une semaine, ou presque, nous allons faire de jolies promenades à cheval. Nous faisons facilement vingt-cinq ou trente kilomètres. Ce matin, nous avons eu de la pluie tout le temps de la promenade. Aussi, nous étions beaux ! Percés jusqu'aux os, et pas moyen de changer de culottes ni de vestes. Ce n'est rien ; on est vite sec.

La gamelle s'améliore un peu. Je ne sais pas si on a senti notre mécontentement, mais en tout cas, ça va mieux. Ce n'est pas malheureux, car, vraiment, nous étions arrangés. Néanmoins, les deux gamelles par jour ne nous suffisent pas. Le matin, nous nous levons souvent à 4 heures et demi. Tu comprends que nous ne pouvons pas être à 10 heures sans un bout de pain dans le ventre.

Je suis un peu dérangé en écrivant ma lettre car il y en a un dans la chambre qui est en train de se déguiser en civil pour attraper les brigadiers ce soir. Et il nous fait bien rire.

J'ai reçu une lettre de Louis Lefebvre et une de Jules Claie qui est ici près de nous, à quinze kilomètres. Louis Lefebvre me raconte la mort d'Arnould. C'est bien triste !

C'est tout ce que je vois à te raconter ce soir. Dimanche dernier, je suis allé me promener à Confolens où est le 165^e d'Infanterie. Figures-toi que j'y ai trouvé un fils à notre cousin d'Armentières, qui habitait rue Sadi Carnot. Il s'appelle Jules et était coupeur à Lille. N'est-ce pas lui qui avait la main légère ? Il m'a raconté que ses parents venaient de partir d'Armentières où il leur était impossible de rester plus longtemps à cause des bombardements.¹³⁵⁹

La caractéristique première de la lettre est sa légèreté. Presque une indifférence tellement il y a d'insouciance. Le constat en est véritablement déconcertant. Le second aspect est un cynisme curieusement teinté de joie de vivre : les privations sont regardées comme si elles concernaient d'autres personnes ; le détachement se fait presque aride, même quand il est question de la mort d'un ami ; la souffrance est comme rattrapée aussitôt par de grands éclats de rire. Enfin, dans cette famille Verly où civils et militaires s'exposent à notre regard durant les quatre années de la guerre, la faculté de tenir ne puise pas son énergie dans la foi en Dieu ni dans le patriotisme triomphant ; ce qui compte, c'est le « croire en soi ». L'intériorisation dubitative et la vertu méliorative du ressourcement familial sont les deux versants de cette conviction que l'on peut s'en sortir. Quasi inébranlable est la force de préservation personnelle face aux maux engendrés par autrui. La détermination se fait farouche et la parole, libérée et confiante. Seuls les parents, véritables confidents et témoins, sont à même de comprendre et de souligner que le « croire en soi » est composé d'autant de doutes que de réassurances.

Deux lignes sur la mort d'un ami du village, plus de cinq lignes pour relater la rencontre avec un cousin qui a « la main légère ». On voit bien qu'il faut évacuer les problèmes ! Car le « croire en soi » devient bien nécessaire devant les diverses formes du travail qui accompagnent et ponctuent la longue période de la guerre.

¹³⁵⁹ *Ibid.*, p. 114-115.

Le réel, ce défaut de désir,
dont tout pouvoir, constitué ou occulte, sait d'ailleurs si bien tirer parti,
se décline quant à lui en une « activité quotidienne grise »,
c'est à dire en un travail à l'exercice duquel sont même obligés de consentir
ceux qui,
en vue de critiquer son dogme,
doivent toutefois passer par une argumentation un tant soit peu raisonnée.

Michel Foucault¹³⁶⁰

Les aspects anthropologiques :

Chapitre 11

Travailler

Le travail, pendant les quatre années de la guerre, qu'a-t-il été ? Pour les hommes mobilisés de toutes les armées, c'est la vie du front avec ses besognes régulières de remise en état des tranchées et des boyaux, quand la période n'est pas aux très rudes attaques et aux percées des lignes ennemies ; ou bien ce sont les exercices physiques, les entraînements, l'entretien des chevaux, la maintenance des matériels, la logistique, la cuisine, toute activité nécessaire au fonctionnement de l'armée et des hommes ; pour ceux de l'arrière, ce sont des tâches d'écriture dans les ministères, des emplois dans la mine, l'agriculture ou l'industrie, ou encore des fonctions de soins, d'encadrement ou d'enseignement. Les retraités et les réformés sont quant à eux employés, en dépit de leur âge ou de leurs handicaps, pour remplacer les soldats absents ; on les voit faisant office de gardiens d'enfants, de jardiniers, d'instituteurs ou de tailleurs de vêtements militaires, par exemple. Les jeunes doivent aller en classe dans leurs localités, quand les circonstances le permettent ; et ensuite viennent les petits boulots qui rapportent un peu, le travail du soir pour l'école, et les tâches que les mamans leur réservent. Car les femmes travaillent aussi : elles sont institutrices, ouvrières en manufacture, postières, infirmières, cultivatrices, vigneronnes, prostituées, couturières, artistes, commerçantes. Surtout, elles font le lien avec les soldats en entretenant une correspondance suivie entre l'arrière, dont elles donnent des nouvelles, et le front où leurs courriers sont une forme de projection possible pour un « après guerre » davantage acceptable.

Le travail, certes, occupe largement le temps durant ces quatre années ; il répond à une obligation financière impérieuse ; mais surtout il envahit les interstices libres de

¹³⁶⁰ Michel Foucault, *L'ordre du discours, Leçon inaugurale (2 décembre 1970)*, Paris, Gallimard, 2010, p. 10.

l'esprit. Il empêche de trop réfléchir. Les journaux sont censurés, alors qu'en est-il de la vérité sur les opérations des fronts d'Alsace, du Nord ou de la Somme ? Les autorités alliées minimisent les difficultés, pourtant les nouvelles sont peu rassurantes. Ailleurs, « on » parle de grèves, de morts nombreux, de soldats blessés, emprisonnés et suicidés : comment vivre demain quand aujourd'hui est si peu porteur ? La pénurie ne permet pas de satisfaire les besoins élémentaires. Les permissions font voir le soldat comme un homme différent de celui d'avant. La solution pour retrouver des repères est le travail. Tout cela procède de l'occupation physique et mentale qui empêche de voir les instants de la séparation et du doute.

Le travail est une sorte de recours d'où peut sortir une régénération. « Croire », on vient de le voir dans le chapitre précédent, n'est en effet pas la panacée. Il a fallu en effet reconnaître que le retour du religieux n'a pas eu lieu comme compensation aux troubles nés de la guerre. Le « croire en la famille » a été, par contre, une réalité vécue comme un soulagement par beaucoup qui en ont redécouvert les plaisirs simples. Mais le plus fort déterminant pour survivre à la guerre a bien été le « croire en soi » : tenir, continuer, recommencer, apprendre, vouloir. Et tout cela passe par du « travail », l'accomplissement de soi. Certes, pendant le travail, une grande quantité de force nerveuse est soustraite à la méditation et aux soucis¹³⁶¹, mais, justement, c'est par cet accaparement du corps et du cerveau que la guerre se domestique en soi. Le second mécanisme de la préservation individuelle pendant la période 1914-1918 est donc le travail, c'est à dire l'affirmation de son être par de l'activité.

Ce mécanisme anthropologique du « survivre à la guerre » par le travail ne se présente pas uniment : parmi des variantes possibles, on en étudiera trois qui sont de nature très différente. On considérera d'abord le travail imposé, les occupations sur ordre, les besognes auxquelles il est impossible de se soustraire car exigées par l'ennemi et l'occupant. On envisagera ensuite le travail comme une activité nécessaire afin de gagner de l'argent : sans cet appoint volontaire et indispensable, point d'agrément possibles, lesquels sont pourtant le sel des jours répétitifs du quotidien de la guerre. On examinera enfin les moments altruistes du temps à travailler pour le bien-être des autres ; générosité, partage, bénévolat, telles sont les formes que peut prendre le travail quand il ne se conjugue pas avec obligation ou rentabilité. La guerre, parce que c'est un temps d'exception, produit ainsi des manières de travailler qui sont chacune des façons de durer et d'endurer.

I. Travailler sur ordre : les obligations en territoire occupé

Avant même que les occupants ne soient dans le canton de La Bassée, le climat de la mobilisation invite à s'activer. L'exemple du premier compte-rendu de séance du Conseil Municipal de Marquillies de la période de la guerre, celui du 4 août 1914,¹³⁶² comprend les mots significatifs de « devoir », « besogne » et « travail ». Le « devoir » est celui des soldats sur le champ de bataille ; la « besogne » de chacun est de faire la moisson le plus vite possible ; le « travail » est celui des familles. S'il y a injonction et/ou incitation de la part des municipalités des territoires occupés et de la part des militaires occupants,

¹³⁶¹ Friedrich Nietzsche, *Aurores*, Livre III, 1881 - Paris, Gallimard (traduction J. Hervier), 1970, paragraphe 173.

¹³⁶² Michel Flouquet, *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, p. 8.

cela correspond à des « ordres ». Et ce contexte de pression normative sur les comportements va durer durant la guerre entière et va se vérifier dans tous les lieux du canton et ailleurs. L'obéissance forcée est, par conséquent, une facette spécifique du « survivre » à la guerre, à la fois oubli de ses problèmes et problème intrinsèque.

1) La pression psychologique, contraire au droit des gens

« Forcer l'obéissance »¹³⁶³. L'intention est évidemment de soumettre les esprits aux ordres des autorités supérieures. Les formes peuvent aller de dispositions d'encadrement à des pratiques imposées en passant par un cadre de prescriptions quotidiennes. Les effets sont des habitudes contraignantes mais dosées progressivement de façon à être acceptées par la population.

Une tranche de vie, montrant le système liant les Allemands et les populations occupées, a été recueillie par Anne Demesteere auprès d'un ancien du village d'Illies. Elle est significative, non pas d'un travail imposé, mais bien d'un asservissement aux ordres des occupants. Qu'on en juge : Albert Dhennin, né en 1904, et âgé de dix ans lorsqu'arrive la fête de Noël du premier hiver de la guerre, n'a plus sa mère, morte en couche en 1912, ni son père qui s'est enfui à l'arrivée des Allemands en octobre 1914. Des fermiers les ont hébergés, les Frémeaux de Gravelin, mais, lors de la nuit du 24 au 25 décembre, il se trouve que, les tirs ayant cessé, les six enfants sont repartis dormir dans leur propre maison.

A onze heures du soir, on entend frapper à la porte, on se demande qui est là.

- N'ayez pas peur, c'est un soldat allemand. Je viens chercher un petit garçon pour fêter Noël.

- Il n'y en a pas, répond ma sœur Michèle.

- Si, on m'a dit qu'il y en a un.

- Vous n'allez pas lui faire de mal ? Il ne peut pas marcher, il a mal aux jambes, il a des engelures.

- Ca ne fait rien, je le porterai sur mon dos.

- Quand allez-vous le ramener ?

- Demain matin, à neuf heures.

Bernhard m'emmène donc à la dernière ferme, chez Debarge. Il y avait un arbre de Noël tout fleuri, des gâteaux, de la boisson. J'ai fait la fête avec eux toute la nuit. Le lendemain, je suis revenu pour dix heures à la maison avec plein de gâteaux et un énorme paquet de cigarettes que nous avons mis sous le lit pour mon père.¹³⁶⁴

Le sentiment d'obligation qui enserre les habitants occupés est tel qu'ils ne peuvent choisir de refuser une demande allemande comme celle de Bernhard dans cet épisode de Noël 1914 qui s'est déroulé à Illies, au hameau de Gravelin. Bernhard dit : « Je viens chercher un petit garçon », et il repart avec Albert Dhennin, un enfant de dix ans, qu'il porte sur son dos en raison des engelures qui affligent le petit. Le contexte dit assez la détresse ambiante dans ce hameau situé côté Deûle, donc passablement hors de portée des canons britanniques. Ce lieu semblait propice à une vie en zone relativement à l'abri ; on voit qu'il n'en est rien : aux canonnades succèdent les pressions, aux dommages se substituent les intimidations. Il y a un tableau d'apocalypse : cinq enfants orphelins, les

¹³⁶³ Emmanuel Saint-Fuscien, « Forcer l'obéissance », André Loez et Nicolas Mariot (dir.), *Obéir, désobéir, Les mutineries de 1917 en perspective*, Paris, La Découverte, 2008, p. 32.

¹³⁶⁴ Anne Demesteere, « Illies, Noël 1914, Entretien avec Albert Dhennin », dans *Autrefois*, n° 80, décembre 2005, p. 18-19.

autres personnes terrées dans une cave et un fermier qui héberge ceux dont les maisons sont détruites et qui ont tout perdu.

La crédulité de ce groupe est confondante quand on considère, successivement, d'abord leur conviction que la guerre est finie lorsque les bombardements se taisent, ensuite que le père va rentrer bientôt puisque le paquet de cigarettes est mis sous le lit en attendant son retour, enfin que les soldats allemands vont prendre un enfant et le ramener après avoir fêté Noël avec les militaires stationnés sur place. Et pourtant, ils ont eu raison de mettre leur confiance dans ce soldat-là : Albert Dhennin est revenu, la tête éblouie et les bras chargés.

Pour comprendre cet événement et le resituer dans le cadre de la guerre, il faut savoir que les maisons sont ouvertes à tous les vents à cause des incendies et des murs troués par les obus, que le chauffage est impossible car les poêles ont été réquisitionnés et qu'on ne trouve pas de charbon, deuxièmement que les populations sont soumises au couvre-feu allemand depuis un mois et demi, et, somme toute, que des impératifs ont brisé toute autonomie et toute résistance. Le résultat est quasi équivalent au *shell shock* des militaires : tête ébranlée, peur au ventre, corps malade, psychisme altéré. S'ajoutent à cela des engelures qui couvrent les pieds et aussi les jambes au point d'empêcher de marcher même un garçon de dix ans. Alors, quand un soldat ennemi vient « demander » un jeune enfant, il semble impossible de dire non. Il s'agit bien du syndrome de l'obéissance forcée. Michèle, la sœur d'Albert, dit oui. La suite a été heureuse, impliquant que les survivants se souviennent de cet événement comme d'un moment positif de la guerre, occultant les autres rapports douloureux avec l'occupant.

Car le quotidien du temps de l'invasion 14 et de l'occupation des quatre années qui suivent est pénible à vivre du fait des obligations qui pleuvent sur les gens du secteur. Les Allemands commandent aux populations de Fromelles comme à un troupeau : « Les civils, qui étaient partis sur Fournes, furent aussi en grand danger car l'Etat-major allemand y était installé et les civils, à peine arrivés chez Fournier-Obin, furent obligés par les soldats allemands à revenir sur leurs pas. »¹³⁶⁵ A Fournes, des habitants sont réquisitionnés pour accompagner les Allemands. Impossible de refuser. L'abbé Wadoux, curé de la paroisse, devient interprète : « Monsieur Devos, adjoint au maire et qui tenait la place de Mr le Comte d'Hespel, mobilisé, m'avait fait appeler, sachant que je connaissais quelques éléments de langues vivantes. »¹³⁶⁶ Un jeune homme doit guider les Allemands dans le village : « Le sous-officier prie un jeune ouvrier agricole qu'il avait sommé de l'accompagner, de sonner chez l'adjoint. Par la grand-rue, vide et silencieuse, guidée par le jeune garçon qu'elle avait réquisitionné, la patrouille continua d'avancer. »¹³⁶⁷ Des colporteurs turcs, habitués à commercer dans la région, servent d'accompagnateurs aux soldats : « Parmi ces étrangers qui paraissaient bien connaître nos chemins, on retrouvait les têtes d'anciens marchands ambulants de Caiffa. »¹³⁶⁸ Le restaurateur de Fournes, également, se voit intimer des ordres dont il ne peut refuser l'exécution : « Arrivés au Lion Noir, chez Mr Dubreucq, les Allemands descendirent de cheval et se firent servir à dîner. En guise de paiement, ils remirent 'un bon à payer par la France', dirent-ils. Mr Dubreucq accepta avec un sourire plutôt sceptique, heureux, au fond, de s'en tirer sans plus de dommages. »¹³⁶⁹ Et une aubergiste, Mme Haage-Guignet, qui dispose d'importantes réserves de vins et d'alcool, puisqu'elle donne des dîners de noces et d'enterrement dans

¹³⁶⁵ Madeleine Frémaut-Pruvost, « Invasion 14, Entretien avec Louise Dufour », dans *Autrefois*, n° 42, juin 1996, p. 9.

¹³⁶⁶ Abbé Wadoux, « La guerre à Fournes, 1914-1916 », dans *Autrefois*, n° 101, mars 2011, p. 7.

¹³⁶⁷ *Ibid.*, p. 8

¹³⁶⁸ *Ibid.*, p. 9

¹³⁶⁹ *Ibid.*, p. 10

son établissement, se voit vandalisée par des soldats qui deviennent vite ivrognes tant ils ont bu : « En un instant, l'estaminet fut envahi, la cave fut dévalisée. Et alors, commença l'orgie. Madame Haage était seule avec une servante à tenir tête à ces sauvages. Elle montra, comme bien d'autres femmes de Fournes, une vaillance admirable. »¹³⁷⁰

Ainsi s'installe, dès les premiers jours de l'occupation, un climat de peur qui fait exécuter les ordres allemands. Ces obéissances forcées sont des déploiements de violences insidieuses ou extrêmes dans lesquels on peut estimer que la soumission des acteurs a été particulièrement éprouvée par la dureté de la tâche comme par le contexte matériel et moral de la réalisation. Il ne semble même pas y avoir de brèches possibles par où échapper aux injonctions des occupants.¹³⁷¹ Le seul moment, dans ces courts récits contemporains aux faits, où se profile une accalmie dans l'obéissance, c'est quand, après avoir satisfait les appétits des soldats, le restaurateur de Fournes Mr Dubreucq est payé en retour d'un « bon ». Il sait bien que son papier ne vaut rien mais cela signifie que sa corvée est finie, pour l'instant.

Accepter le comportement des occupants est une des pires contraintes conséquentes à la guerre :

Lorsque les Allemands eurent pris possession de notre maison, ils fouillèrent tous les meubles, armoires, buffets, et ouvrirent toutes les portes. Et lorsqu'ils furent en face de la moto qui se trouvait dans la salle à manger, ils en prirent possession. Comme papa était présent, ils le forcèrent à monter dessus. Nous avons beau dire qu'il ne savait pas aller en vélo, rien n'y fit. Après bien des efforts, il put quand même se débarrasser. Ils demandèrent ensuite du pain, des œufs, du beurre, et nous ne pouvions rien leur donner car tout était vide à cause du marché de la veille et du souper de l'Etat-major français. Ils prirent quand même le pain qui nous restait et tout ce qu'ils trouvaient. Quant au linge, ils ne touchèrent à rien.

L'après-midi, les Allemands dévalisèrent le grenier de toute l'avoine qu'il contenait et prirent tout ce qui leur convenait. Ils prirent aussi le trèfle, le foin, la paille. Jamais je n'avais vu de choses semblables. Tout était plein de chevaux et d'hommes. Les chars, les rouleaux, les herses étaient jetés pêle-mêle dans le trou à pulpe. Les Allemands délièrent les vaches pour mettre leurs chevaux. L'un courait par ci, l'autre par là, C'était bien l'invasion.

Le soir, ils sont venus me chercher pour mettre le cheval à la pâture. Comme il était un peu alerte, je n'osais pas l'approcher, mais ils me forcèrent de le conduire quand même. Et c'est grâce à dieu que je n'ai pas été tuée car il m'a lancé une ruade à la poitrine assez violente et m'a mordu à la main. Et l'on a longtemps vu la plaie causée par les dents.

Ensuite, ils sont partis se coucher dans les lits. Nous, nous avons couché sur les chaises où nous avons étendu leurs capotes pour que ce ne soit pas si dur. Mais quelle triste nuit nous avons passée ! Ce n'était que va-et-vient sur le pavé.¹³⁷²

La pression psychologique, certes, conduit à se dépasser : Madame Haage, de Fournes, qui n'avait jamais mené de cheval par le licol, parvient à le faire sur ordre des Allemands. « Ils me forcèrent de le conduire quand même. » Mais le dépassement de soi, belle fierté rétrospective !, n'est pas sans conséquences physiques : cette dame a reçu « une ruade à la poitrine assez violente » et a été si fortement « mordue à la main » que la plaie est restée visible longtemps. D'autres procédés, tout aussi pleins de contraintes, ont été appliqués par les occupants, le travail obligé en est un.

¹³⁷⁰ *Ibid.*, p. 11

¹³⁷¹ André Loez et Nicolas Mariot (dir.), *Obéir, désobéir, Les mutineries de 1917 en perspective*, op. cit., p. 61.

¹³⁷² Madeleine Frémaut-Pruvost, « Invasion 14, Entretien avec Louise Dufour », dans *Autrefois*, n° 40, décembre 1995, p. 11.

2) Le travail obligé, une méthode d'occupation

Les soldats allemands, acteurs autoritaires du conflit, ont de bonnes raisons pour imposer le travail aux populations occupées : exigence de ravitaillement, nécessité d'ordre et de propreté des rues et des lieux publics, besoin de main d'œuvre pour la confection des tranchées et des sacs de terre des lignes du feu. Les populations auraient de bonnes raisons, légales et éthiques, de refuser le travail obligé des occupants. Pourtant l'identité forte des donneurs d'ordre d'une part, la logique de préservation personnelle des habitants occupés d'autre part, font que le travail obligé va devenir une méthode d'occupation durant la Grande Guerre.¹³⁷³ Pour chacun de ces deux groupes mis en présence pendant quatre années, soit dans le temps court de l'événement, soit dans le temps long du conflit, des éléments psychologiques et sociaux vont entériner ce fait que les activités imposées par l'armée allemande sont effectuées par les locaux des départements occupés.

Ce travail obligé prend diverses facettes. Premièrement des obligations nouvelles, et inattendues, s'imposent aux occupés ; deuxièmement, des travaux collectifs et individuels leur sont imposés ; enfin, troisième aspect, des livraisons matérielles sont exigées par les Allemands des dix départements.

Parmi les obligations nouvelles, il y a celle pour les occupés d'enterrer eux-mêmes leurs morts. Dans le cas du canton de La Bassée, on constate que les activités et les services religieux sont supprimés. Si, à Sainghin, le catéchisme est supprimé, il est un autre inconvénient : l'organisation habituelle des funérailles est devenue caduque. Rose Duflot raconte que son beau-père est mort dans la nuit, étouffé par une indigestion. « Il a fallu se débrouiller pour le conduire au cimetière. On chercha quelques vieux menuisiers qui lui firent un cercueil de planches. » Et ce n'est pas tout : il faut l'enterrer au cimetière. Comment s'y rendre ? « Il fut transporté sur une brouette par un habitant du village et ce furent ma belle-sœur et moi qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure pour l'enterrer, et ceci rapidement, sous les bombardements, ce qui était très dangereux. »¹³⁷⁴ Une histoire quasi identique est rapportée de l'autre côté des lignes, à Sailly : « Nous dûmes mettre (ma mère) en terre le lendemain 2 novembre sans même pouvoir entrer dans l'église ; elle fut conduite sur une baladeuse, une demi-heure pour aller et venir. Sinon, nous aurions dû l'enterrer dans la pâture de chez Leconte. »¹³⁷⁵

Il est certain que la volonté d'inhumer dignement les proches fait partie des injonctions transmises par l'éducation, la tradition, la culture et la religion. Mais elle se heurte à un manque de réseaux funéraires et religieux disponibles, à une absence de compétence pratique chez les gens présents, et à une confiance en soi heurtée par une tâche qui ne relève pas de l'affaire personnelle. Pourtant, le poids de la règle, des comportements standard et des routines fait qu'un minimum d'organisation sociale est à requérir. Alors, face à l'impossibilité de donner des funérailles dignes aux personnes décédées, un choc s'opère, émotionnel, qui donne l'impression que l'on n'a pas été capable de montrer suffisamment de détermination ni d'avoir adopté la bonne stratégie. Et l'image, longtemps, poursuit les survivants, hantés par l'idée de leurs parents enterrés trop à la va-vite¹³⁷⁶. « Pauvre vieux, je le vois encore lorsque les trois derniers fils qui lui restaient étaient partis

¹³⁷³ André Loez et Nicolas Mariot (dir.), *Obéir, désobéir, Les mutineries de 1917 en perspective*, op. cit., p. 249.

¹³⁷⁴ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose*, op. cit., p. 29.

¹³⁷⁵ Madeleine Frémaut-Pruvost, « Invasion 14, Entretien avec Louise Dufour », dans *Autrefois*, n° 43, septembre 1996, p. 9.

¹³⁷⁶ François Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2012.

à la guerre, les trois autres étant décédés. Pauvre vieux, il s'était sacrifié pour ses petits-enfants, en souvenir de ses trois derniers fils, qu'il ne reverrait jamais plus.»¹³⁷⁷ L'obligation se transforme en culpabilisation.

L'autre « travail obligé » est rapporté encore par Rose Duflot de Sainghin, c'est l'injonction à exécuter des tâches pour l'occupant. « Au début d'avril 1915, les Allemands réquisitionnèrent les hommes valides, les jeunes hommes et les jeunes filles pour travailler dans les champs car il fallait nourrir l'armée allemande.»¹³⁷⁸ Cela a continué durant toute l'occupation. Rose en effet reformule la même obligation durant l'automne 1915, avec cette fois la réquisition des enfants plus jeunes, ceux de 13-14 ans : « Les Allemands réquisitionnaient encore des civils pour travailler dans les champs ; et celui qui était assez fort était forcé de s'y rendre, fille ou garçon. A cause des bombardements, c'était dangereux. Il y eut des blessés et même quelques tués. » Elle ajoute que, heureusement, son fils Alfred, bien qu'il soit grand et fort, n'a pas été obligé de travailler. « Quant à Charles, qui faisait gamin, il n'y avait pas de danger.»¹³⁷⁹ Rose privilégie la réussite – c'est à dire l'évitement du travail forcé de ses enfants - plutôt que l'impasse – autrement dit de nouvelles craintes et des alarmes supplémentaires. Elle se tranquillise devant des perspectives qu'elle choisit de voir rassurantes pour l'instant¹³⁸⁰. Son optimisme s'alimente de petites choses : chaque fois que des obus britanniques tombent sur les champs de Sainghin destinés à l'alimentation des Allemands, elle pense que ses enfants sont épargnés. Cette reconstruction a posteriori du travail forcé, par Rose Duflot, montre que l'adaptation mentale est primordiale pour survivre à la guerre.

Une dernière forme de travail forcé réside dans l'obligation, pour les occupés, de porter aux haltes d'étape les produits et denrées exigées par l'armée d'occupation ; c'est « une autre plongée dans le cœur blessé des maisons, donc des êtres »¹³⁸¹. Les archives départementales du Nord 10 R 1790 à 10 R 1863 sont un plaidoyer argumenté et circonstancié sur les obligations enserrant les populations occupées. Les allusions sont légion : le moindre œuf et le plus vieux coq ont servi à alimenter l'armée allemande du canton. Citons quelques noms d'occupés chez qui les obligations ont été impitoyables : chez Onésime et Jeanne Caillet-Denis, au hameau de la Bouchaine, à Illies ; chez Henri Cousin, cultivateur rue des poulains, à Marquillies ; chez Charles Glorian, à Willy, commune d'Illies.

3) Les contraintes, un des dommages de guerre parmi les plus violents

Les contraintes aux biens sont parmi les plus lourds dommages. Marie Costenoble, veuve de Charles van Meyel, marchande de moutons habitant au Petit Riez à Herlies, apparentée aux moutonniers hollandais de Venray, est particulièrement visée par les autorités allemandes. Bien sûr, son cheptel a été confisqué, mais, de plus, elle doit fournir aux occupants toutes ses clôtures afin que les soldats puissent garder son troupeau et également ses marchandises alimentaires pour que les bêtes puissent être nourries. Elle n'est pas la seule. Les contraintes concernant les livraisons d'animaux exigés par l'occupant sont d'abord les chevaux, chevaux de trait, chevaux de monte, puis ce sont les troupeaux de moutons, on vient de l'évoquer. Mais il revient, dans les discours sur les

¹³⁷⁷ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose*, *op. cit.*, p. 29.

¹³⁷⁸ *Ibid.*, p. 34.

¹³⁷⁹ *Ibid.*, p. 42.

¹³⁸⁰ W. Brian Arthur, *Increasing Returns and Path Dependence in the Economy*, Chicago, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994.

¹³⁸¹ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, p. 48.

exactions commises contre le droit des gens, le fait que leur cheptel ait été dérobé sans compensations, et souvent avec les clôtures, matériels et nourritures qui les accompagnent. Les plaintes pour vols de cheptels sont très nombreuses même si elles sont rarement explicitées. Rien que pour les communes d'Illies et de Marquillies, des deux côtés de l'axe de la RN 41 qui sépare la zone des combats de la zone de vie, on compte cent sept procès-verbaux pour « dommages et sinistres aux animaux ». La plupart du temps, le mot « cheptel » couvre tout, sans détail. Pourtant, en étudiant les préjudices¹³⁸², des catégories apparaissent :

- Les chevaux : à Marquillies, Ernest Wirz, un journalier de nationalité suisse a « vendu » son cheval à l'autorité allemande en 1915 ; or, comme les transactions sont interdites avec l'ennemi, la réquisition de son cheval est considérée comme non avenue ! Il n'avait rien reçu.
- Les moutons et les chiens de berger : Louis Turlutte, berger habitant Route Nationale à Illies, réclame 900 francs de dommage pour perte de ses chiens de garde.
- Les lapins : 21 ont été dérobés, par exemple, pour la somme de 63 francs, le 11 octobre 1914, chez Irma Delattre, à Salomé.
- Les chiens de chasse : Paul Bailleux, entrepreneur en peinture résidant Grand-Place à La Bassée, se voit confisquer ses chiens de chasse (sans date).
- Les volailles et les animaux de basse-cour : Arthur Caillet, maréchal-ferrant dans le bourg d'Illies, considère ses pertes s'élevant à 550 francs.
- Les pigeons voyageurs¹³⁸³ : les occurrences concernant la réquisition des pigeons, rien que pour les communes d'Illies et de Marquillies, sont au nombre de treize.

Illies	Hameau de Willy	Deleigne Charlemagne	Journalier-cabaretier	Préjudice de 1280 f
	Grand-Route	Delaval Victor	Journalier	500 f
	Le Bourg	Leroy Eugène	Cultivateur	1500 f (le 10-5-1915)
Marquillies	Rue du Moisnil	Pruvost Auguste	Cultivateur-Planteur de tabac-cabaretier	600 f
	Rue du Moisnil	Polvêche Henri	Cultivateur	500 f
	Rue de la gare	Dhorne Alphonse	Fabricant de chaussures	440 f
	Rue de l'église	Mahieu Philibert	Cultivateur-cabaretier-épiciers	300 f
	Rue de l'hospice	Lemaire-Deroubaix	Menuisier-Cultivateur	700 f
	Rue du Touquet	Defives Narcisse	Peintre	4650 f
	Rue du Touquet	Laignel Jules	Fabricant de pantoufles	1500 f
	Rue de la place	Bruneaux Jules	Cultivateur et maçon	4200 f
	Petit rivage	Buisine Florent	Journalier et planteur de tabac	8500 f
	Rue de la place	Billaut Narcisse	Cultivateur	2150 f
Remarques :	3 « coulonneux » à Illies et 10 à Marquillies		Cultivateur : 7 fois Journalier : 3 fois Planteur de tabac : 2 fois Cabaretier : 3 fois Artisan : 6 fois	Moyenne : Illies : 1100 f Marquillies : 2900 f

¹³⁸² ADN, 10 R 1790 à 10 R 1863, Préjudices, 1920.

¹³⁸³ Jonathan Wajeroski, "La Grande Guerre des pigeons voyageurs", in *La Guerre des animaux 1914-1918*, Historial de la Grande Guerre, Péronne, 2007, p 59-67. L'auteur précise que, après le conflit, en 1919, Albert Leroy-Béague reprend la présidence de la Fédération nationale des Sociétés colombophiles de France jusqu'à son décès en 1931 à Lambersart.

Document 85 : Tableau - Réquisition de pigeons voyageurs dans les communes d'Illies et de Marquillies, selon les dommages enregistrés dans les commissions de conciliation de 1919 et 1920

Remarque : A ces dates, de nombreux habitants d'Illies ne sont pas encore autorisés à rentrer chez eux, la zone rouge du village n'étant pas encore déminée ; il s'ensuit que leur requête pour vol de pigeons n'est pas prise en compte ici.

Source : ADN, 10 R 1790 à 10 R 1863

Si ces listes de dommages sont incomplètes, c'est que nombre d'habitants du front ne sont pas encore revenus au moment des déclarations de dégâts à l'administration. Soit ils ne sont pas autorisés à rentrer encore, du fait des déminages non aboutis en 1919-1920, soit ils n'ont pas encore effectué leur démarche de dédommagement. Il faut convenir aussi que nombreux sont les procès-verbaux indigents en renseignements c'est pourquoi il est intéressant de se pencher sur le dénombrement effectué par Jovite Bavière d'Herlies, qui s'identifie comme cabaretier, maître-maçon et entrepreneur en maçonnerie. Il déclare avoir tout perdu le 16 octobre 1914, lors du bombardement de l'invasion. Signe d'une guerre brutale et totale, les villages du versant Lys du talus des Weppes se retrouvent dépouillés, à l'instar du dénuement soudain de Jovite Bavière, avant la guerre prospère entrepreneur, après la guerre père de famille à la merci de la charité publique.

Lieu de la guerre de mouvement, lieu de la guerre de tranchées du côté des troupes ennemies, lieu d'occupation-captivité des habitants soumis à l'effort de guerre de l'armée allemande, lieu de la mort commerciale, industrielle agricole de ses villageois¹³⁸⁴, les communes du front sont soudain devenues nues comme l'a été Jovite Bavière le 16 octobre 1914. Il faut entendre la parole de cet entrepreneur :

Matériel de cabaret	Tables, jeux, comptoir, mesures, chaises et bancs du débit de boissons	2800 f
Verger attenant	Cerisiers, poiriers, prunier, noyer	280 f
Matériel de maison	Meubles meublants, literie, linge et effets personnels	7500 f
Marchandises d'estaminet	Bière, vin, rhum	600 f
Marchandises de maçon	Chaux, ciment, plâtre, briques	900 f
Animaux	Poules, coqs, lapins, tourterelles, pigeons	270 f
Matériel d'entrepreneur en maçonnerie	Echelles, brouettes, baladeuse, treuil, niveaux, marteaux, truelles	1800 f
Maison	Immeuble non bâti et bâti	5000 f
7 dossiers	Total des dommages déclarés :	19150 f

Document 86 : Tableau - Déclaration des dommages survenus à Jovite Bavière, d'Herlies, le 16 octobre 1914, suite aux bombardements et à l'invasion allemande

Source : ADN, 10 R 1831

Les contraintes de corps sont l'autre versant éprouvant de la vie sur la bande de territoire appelée « front » qui concerne des populations enfermées, dépouillées, soumises à obéissance dans leurs propres villages. Cette situation au niveau du canton de La Bassée dure, durera, quatre ans. Ces populations, à l'image de Jovite Bavière et des autres, sont contraintes à demeurer sur place, à moins que l'ordre inverse leur soit donné, obligées à y

¹³⁸⁴ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, op. cit., p. 101.

vivre en dépit des incendies, de bombardements et des ruines, forcées à accepter les réquisitions qui les privent du nécessaire. Comme le remarque Annette Becker¹³⁸⁵, c'est chez eux que l'on rencontre, curieusement, le plus de réceptivité à une certaine humanisation des adversaires :

Ce jour-là, nous étions à la cave car nous avions peur. Ma belle-sœur, ses deux enfants, mon beau-père, moi et mes quatre enfants. Ma petite Marie qui commençait à parler disait continuellement « papa, papa ». Moi, je mettais ma main sur sa bouche pour la faire taire. Tout à coup, des bruits de botte. C'était des soldats qui, voyant « Estaminet » appelaient « Madame, madame ». Il me fallut bien remonter, toute tremblante, tenant ma petite Marie dans mes bras. Un soldat la prit avec lui, et la caressa. J'étais là, les bras tendus, pour reprendre mon enfant. S'apercevant de ma peur, il me la rendit en disant : « Moi, en Allemagne, beaucoup de petits *kinders* », en comptant sur ses doigts. Dès ce moment, rassurée, je me dis qu'il n'était pas si méchant que l'on voulait bien le dire. Les soldats se firent servir à boire et ma belle-sœur m'aida. Les enfants et mon beau-père remontèrent de la cave. Il fallut se rendre compte que, dorénavant, il allait falloir vivre avec l'occupant. C'était des soldats et c'était la guerre.¹³⁸⁶

Travailler pour survivre sur les morceaux de terre et dans les commerces que les Allemands autorisent. Rose Duflot, dans son estaminet de Sainghin, se voit contrainte à vivre avec des soldats chez elle : « Les Allemands, accompagnés d'un interprète qui parlait couramment le français, réquisitionnèrent des logements pour la troupe. L'estaminet étant séparé par un couloir, ils prirent la plus grande pièce et deux chambres, me laissant une chambre pour moi et mes quatre enfants. Il me resta donc l'estaminet ainsi qu'une petite cuisine et la cave. » Elle travaille à servir à boire aux soldats : « Je continuais donc à servir les soldats, principalement en bière. » Mais disposer d'un peu d'argent de son travail ne suffit pas quand il manque tout : « Un matin, je m'aperçus qu'ils avaient volé mes poules ; et, de ce fait, je n'avais plus d'œufs pour mes enfants. » Rose est prête à tous les sacrifices pour subvenir aux besoins de tous, surtout des plus petits : « Et puis, ce fut le chauffage qui nous préoccupa. Un jour, j'appris qu'une usine de charbon située à deux km de chez nous distribuait des briquettes de charbon. Je partis avec une brouette et j'en pris une provision. Je retournais chez moi avec peine. »¹³⁸⁷

Enfin, les contraintes relationnelles basées sur des contacts tronqués et des liens de tromperie sont le dernier aspect du *modus vivendi* difficile qui s'établit entre occupants et occupés. Si les relations avec les Allemands peuvent être teintées d'une certaine humanisation, comme on vient de la voir, elles sont le plus souvent empreintes d'une profonde déception quant au comportement profiteur des occupants :

Par la suite, ils prirent nos lampes à pétrole. Comme éclairage, nous n'avions plus que des bougies. Nous avons réussi à récupérer des lampes à pétrole, mais nous manquions de pétrole. Nous étions en décembre et les soirées sont longues en cette saison.

Un jour, un soldat allemand que l'on ne connaissait pas se présenta au comptoir. Il nous proposa un marché : « Vous cognac, moi *petruss* (pétrole) ». Bien entendu, cela nous intéressait ; et l'affaire fut conclue à l'heure dite avec précaution pour ne pas se faire prendre car cela aurait pu être grave. Nous échangeâmes prestement le litre de cognac contre le litre de pétrole. Mais le soldat nous avait trompés : ce n'était que de l'eau ! Nous étions déçus et vexés et nous dûmes encore chercher du pétrole si utile pour s'éclairer.¹³⁸⁸

¹³⁸⁵ *Ibid.*, p. 105.

¹³⁸⁶ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose, op. cit.*, p. 26-27.

¹³⁸⁷ *Ibid.*, p. 26-28.

¹³⁸⁸ *Ibid.*, p. 28.

Enfermés derrière les lignes ennemies, les habitants du canton en sont réduits aux accommodements. La petite Duflot, quatre ans, l'a compris aussi : « Elle allait même trouver les soldats allemands qui lui donnaient un peu de chocolat. »¹³⁸⁹ Mais il faut le plus souvent accepter que les Allemands se comportent en prédateurs, prenant à leur convenance vélos (François Béhague, rue du Touquet, Marquillies)¹³⁹⁰, mobilier, piano et services en porcelaine (Victor et Cyrille Carrez, rue de Lille, La Bassée)¹³⁹¹, outillage pour ramoner les cheminées (Jean-Alcide Possoz, La Bassée)¹³⁹², et aussi titres et valeurs (Paul Bailleux, Grand-Place, La Bassée)¹³⁹³. Mais une des choses qui est parmi les plus insupportables, également, est de voir le pays se transformer en désert végétal. Pour se chauffer, pour faire les étais de soutènement des tranchées, pour servir d'ossature aux toits bétonnés des blockhaus, pour consolider les rives des canaux et fossés rejetant l'eau pompée vers les zones basses britanniques, il faut du bois. Les Allemands coupent les branches drues des haies, les arbres fruitiers des jardins, les vergers, les petits bois, toutes les ramures. Les villages du canton, sur les photos allemandes de la guerre, découvrent des horizons lointains, vides de végétation, sans les repères et les palissades d'arbres habituelles. Il n'y a plus de frondaisons, si ce n'est le rideau aligné le long de la RN 41 qui cache l'autre versant aux observateurs britanniques sur le front d'en face.

Survivre à la guerre dans le canton occupé, c'est y être enserré dans ces divers types d'obligations subies.

Survivre à la guerre dans la France libre, loin de chez soi, et souvent être étranger dans son propre pays quand on est originaire des départements occupés, est également une épreuve. Le travail, qui exige de se concentrer sur ce que l'on fait, reste un réel moyen d'exister en temps de guerre.

II. Travailler en France libre : des cas de vie professionnelle perturbée par la guerre et l'exode

La vie locale, avant la Grande Guerre, était marquée par une forte intégration professionnelle. Les uns avaient un métier reconnu : instituteur, comptable, cabaretière, menuisier, agriculteur, mineur. Citons Joseph Carle, Désiré Carlier, Rose Duflot, par exemple. Les autres étaient des aides, des apprentis, des commis, et leurs fonctions étaient variables, leurs emplois précaires et leurs salaires aléatoires. François Rucho est dans cette catégorie, lui qui fut tantôt employé de ferme et tantôt apprenti mineur. D'autres, enfin, sont soit en étude comme François Sauvage de La Bassée, soit en service en attendant de s'installer comme Yvonne Lecompte. Mais le fait certain est que peu de personnes dans le secteur sud-ouest de Lille durant les années 1910 étaient sans travail. Chacun gagnait sa vie, sans pour autant gagner de l'argent, depuis l'ancien qui rendait des services à la ferme et la grand-mère qui gardait les enfants, jusqu'à la fillette qui allait chercher les œufs et au gamin qui sarclait le jardin. Les tâches étaient réparties sans être dites. Elles se faisaient, simplement, dans de petites villes comme La Bassée aussi bien que dans des hameaux ruraux comme Gravelin ou les Trois Maisons. Le travail formel ou informel était la norme.

¹³⁸⁹ *Ibid.*, p. 30.

¹³⁹⁰ ADN, 10 R 1796

¹³⁹¹ ADN, 10 R 1790

¹³⁹² *Ibid.*

¹³⁹³ *Ibid.*

La guerre va troubler le travail de trois catégories spécifiques : celle des hommes mobilisés, celle des habitants occupés et celle des populations évacuées. En premier, la mobilisation des hommes lors de l'été 1914 entrave bien des organisations tacites, bien des professions qui fonctionnaient au bénévolat, bien des parcours déjà entamés et prometteurs : il faut tout quitter et partir à l'armée. Deuxièmement, l'arrivée des Allemands dans le secteur Lille, Armentières, La Bassée, Lens, va tout compliquer pour les personnes occupées. Les obligations de travail forcé pour les femmes comme pour les enfants, les réquisitions de machines et de matériel qui entraînent l'empêchement de travailler, le manque de nourriture et de chauffage qui épuise les organismes, tout cela désorganise tout le travail encore possible. Pourtant, l'absence des hommes valides est compensée par la remontée en responsabilité des plus âgés qui reprennent du service et des femmes qui se découvrent capables de gérer aussi bien leur famille que leur budget. Malgré tous ces efforts, les conditions de vie deviennent très altérées et peuvent créer des quotidiens de misère. Troisièmement, enfin, les évacués, loin de chez eux par définition, se trouvent extrêmement démunis, privés de leurs repères, de leurs habitudes professionnelles, de leur cercle de convivialité. Eux aussi devront travailler, c'est à dire accepter ce qui se présente afin de, au minimum, gagner leur vie. Il faut payer pour louer un logement, dont, avant la guerre, on était souvent propriétaire ; il faut acheter de quoi se nourrir alors que dans les communes d'origine les potagers, les poulaillers et les clapiers offraient de quoi manger à bon marché ; il faut vêtir les enfants qui grandissent sans pouvoir faire appel aux couturières qui ravaudaient ou rallongeaient un habit à moindre coût. Le travail perturbé, dans ces trois groupes sociaux, est cependant nécessaire à la vie.

On verra trois cas de travail perturbé par la guerre, d'abord celui d'Henri Verly père, obligé de prendre en charge sa famille et le travail qui permet d'assurer la vie quotidienne du groupe, puis celui de Maurice Boucher, mobilisé et médecin, enfin de Célestine Leroy, institutrice. Ces cas sont étudiés, non pour eux-mêmes, comme révélateurs des mécanismes anthropologiques du travail en temps de guerre.

1) Le cas d'Henri Verly, père : la nécessité vitale de trouver un travail rémunéré

Les Verly, Henri et Virginie, tailleur et couturière de leur état, habitent à Cohem, dans le Pas-de-Calais. Leurs logeurs ne les hébergent pas gratuitement. Eux qui disposaient d'une grande maison à Illies, dont ils étaient propriétaires, les voilà obligés de consacrer chaque mois une somme importante pour payer la location du logement dont ils ont la chance de disposer. Ils avaient un jardin et des légumes, quelques volailles et des lapins à bon prix dans le village, ils vivaient bien, sans dépenser beaucoup pour s'alimenter, vu que Illies était plein de ressources pour qui y était familier. Mais, à Cohem, tout se monnaie. Le premier impératif est de gagner de l'argent. Félicien et Henri d'abord, puis Léon ensuite, deviennent soldats et là, impératif supplémentaire, il convient de leur faire parvenir tantôt un billet pour améliorer l'ordinaire, tantôt un colis qui agrémentera les repas de l'armée. Les listes données par les deux frères Félicien et Henri donnent une idée des sacrifices consentis par les parents Verly pour rendre plus supportables les jours de cantonnement. Les colis viennent au rythme de un toutes les semaines, environ. Ils contiennent des produits faits maison, la plupart du temps, signe du savoir-faire de cette famille économe par tradition et par obligation.

Date	Composition du colis	Remarques
------	----------------------	-----------

22-VIII-1915	Deux jolis calots fabriqués à la main Des bandes molletières faites maison Un morceau de jambon Des petites douceurs Un billet de 5 francs	Les calots sont si jolis qu'ils font envie à plus d'un.
2-X-1915	Des objets d'hiver	Toutes les choses que vous nous avez mises nous seront bien utiles.
7-X-1915	Du beurre Des passe-montagne tricotés par les deux sœurs	Le beurre a trouvé bon accueil. Cela nous a rappelé nos anciens déjeuners.
20-III-1916	Du savon Sunlight	Nous en avons besoin pour laver notre linge.
25-III-1916	Un billet de 10 francs	Je vous en remercie beaucoup car, ici, on a vite dépensé une pièce de 20 sous.
5-IV-1916	Du saucisson	Tout va bien pour notre santé. Je me suis bien régalé avec ce saucisson.
11-VI-1916	Des provisions	Nous avons touché, pour 48 h de voyage, une boîte de singe et la ration réglementaire de pain. Jugez si, avec cela, nous pouvions satisfaire nos appétits. Une boîte de singe est mangée en un repas.
4-X-1916	Un petit paquet de victuailles Un billet de 10 francs	Tu es bien gentil de prélever ainsi 10 francs sur tes économies pour m'aider à me distraire.
6-X-1916	Un calot fabriqué maison	Peu importe que le calot soit en velours bleu, en drap bleu horizon, ou drap bleu marine, ou drap plus foncé, ça ne fait rien, pourvu qu'il soit propre. Ne mettez pas de liseré rouge. Je le désire tout simple.

Document 87 : Tableau - Echantillon de colis envoyés aux frères Verly par leur famille, réfugiée à Cohem, dans le Pas-de-Calais.

Source : Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 125, 141, 144, 198, 204.

L'envoi de ces colis hebdomadaires est en soi un travail : il faut la boîte, il faut se procurer les victuailles, il faut se fournir en tissu ou en laine et confectionner les objets demandés par les soldats, il faut se rendre à la poste aux heures et jours d'ouverture. Il convient donc que toute une famille consacre un travail important afin de rendre ce service, certes très apprécié, mais fort mangeur de temps. Et voilà que Henri a entendu parler de la possibilité d'envoyer « un colis par mois gratis d'affranchissement ». « Renseignez vous donc à la poste. Demandez et vous saurez ce qu'il y a faire pour obtenir cet affranchissement gratis. Je vous en avais déjà causé. Informez-vous donc à la poste. C'est bien simple. C'est un droit. Pourquoi ne pas en user ? »¹³⁹⁴ L'insistance du côté d'Henri correspond à la lenteur d'obtempérer du côté de Cohem. Il est à supposer que le temps compte pour les parents Verly, et que l'attente au guichet est une période perdue pour le travail alors que l'argent doit rentrer afin de satisfaire aussi aux envies des fils soldats.

Le travail en temps de guerre, dans la France libre, concerne donc les hommes plus âgés – ici Henri Verly, le père -, les femmes - Virginie Verly, la mère, et les deux jeunes filles célibataires Palmyre et Yvonne -, ainsi que les adolescents et les enfants – Léon, bientôt soldat à son tour, et Louis-. L'argent qui arrive ainsi sert en partie à satisfaire

¹³⁹⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit., p. 269.

les provisions des deux mobilisés. Les occurrences relatives à des envois alimentaires sont les plus nombreuses : elles sont, par exemple, au nombre d'une bonne trentaine sur une année de correspondance de guerre, de juin 1915 à juin 1916, c'est à dire que la nourriture revient près d'une fois par semaine dans les correspondances des frères. Mais il faut également satisfaire les demandes précises de l'un ou de l'autre : « Quand tu nous enverras un colis d'effets, tu voudras bien y ajouter un ou deux couteaux anglais ; nous avons perdu les nôtres. »¹³⁹⁵ Et ces couteaux doivent être une requête bien pressante car une des lettres qui suit y fait encore allusion : « J'ai à te remercier beaucoup du petit colis que vous nous envoyez ; je t'assure que nous le recevons avec plaisir. Cela va nous sembler bon de manger du beurre, depuis quatre mois que nous n'en avons pas vu un morceau. Quant aux couteaux, je prierai Henri d'y faire attention car il les perd facilement. »¹³⁹⁶ Les souhaits d'expédition de billets sont également réguliers : « Voudrais-tu m'envoyer un peu d'argent ? Il me reste un peu plus de cinq francs. Félicien est un peu mieux fourni que moi, néanmoins cela diminue aussi chez lui. Quand Yvonne nous a envoyé à chacun cinq francs, il ne me restait que deux francs ! »¹³⁹⁷ Les demandes concernent souvent des confections spéciales. Tantôt, on l'a vu, l'un réclame un calot, l'autre des bandes molletières. Certaines fois, c'est d'une demande de cravate qu'il s'agit. « Un grand merci pour la cravate que tu m'as envoyée. Elle me va à merveille. Tu peux donc faire la seconde semblable. »¹³⁹⁸ L'investissement en temps et en argent en faveur des soldats mobilisés est considérable.

Le travail à but financier, à Cohem, c'est d'abord la couture : « coudre sur l'établi » est l'activité des trois femmes et des trois hommes et jeunes gens de la maison. Le père, Henri, se rend dans les villes environnantes pour trouver de l'ouvrage, « du travail à façon »¹³⁹⁹, comme il dit. Il en trouve aussi auprès des armées alliées qui sont en cantonnement dans sa localité. Lui et les siens cousent sans relâche pour fournir les soldats britanniques stationnés sur place. C'est un pactole ! « Avez-vous toujours du travail pour la troupe ? »¹⁴⁰⁰, demande le soldat à sa famille. Le plus jeune, Louis, est beaucoup assis devant la machine à coudre puisque son frère lui écrit qu'il n'a donc plus de temps à consacrer à la correspondance : « Tu travailles sans doute de nouveau avec papa, alors tu n'auras plus de temps pour écrire ; en tout cas, tu diras à papa qu'il te donne quelques instants de repos pour m'écrire de tes nouvelles que tu peux connaître. »¹⁴⁰¹ Le travail presse pour que Henri Verly père n'autorise pas de pause à son jeune fils ! Mais parfois, avec les changements des contingents sur le territoire de Cohem, les commandes se raréfient. Il faut bien savoir que les Verly eux-mêmes parlent de « la solitude de Cohem »¹⁴⁰² pour signifier le peu d'habitants dans ce village.

Le métier de tailleur et de couturière, là, à Cohem ? A un moment, il est question d'Yvonne « qui a beaucoup de travail »¹⁴⁰³ puis, ensuite, on n'évoque plus ses commandes spécifiques de couturière. Il faut bien trouver d'autres sources de revenu. Les deux sœurs Yvonne et Palmyre partent donc en service chez des personnes plus aisées : « Je suis heureux que Palmyre et Yvonne aient du travail, surtout chez des personnes qu'elles

¹³⁹⁵ *Ibid.*, p. 134.

¹³⁹⁶ *Ibid.*, p. 142.

¹³⁹⁷ *Ibid.*, p. 143.

¹³⁹⁸ *Ibid.*, p. 336.

¹³⁹⁹ *Ibid.*, p. 66.

¹⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 129.

¹⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 129.

¹⁴⁰² *Ibid.*, p. 344.

¹⁴⁰³ *Ibid.*, p. 107.

connaissent. »¹⁴⁰⁴ On dit, par exemple, qu'Yvonne « a des journées à volonté »¹⁴⁰⁵, ce qui signifie qu'elle fait probablement des heures de ménage chez des bourgeois du secteur.

Et le travail de couture va bientôt cesser, d'ailleurs, faute de matériel. Le 19 octobre 1916, voilà qu'une nouvelle assomme ces réfugiés : les machines à coudre ne pourront être utilisées à domicile qu'avec une autorisation quasi impossible à obtenir. « Tu as raison de dire que les autorités sont bêtes. Vous empêcher de travailler en vous retirant les moyens de le faire, n'est-ce pas idiot de la part d'une autorité soi-disant intelligente. Tant pis, mon pauvre vieux. Mais pourquoi ne pas insister ? Je t'assure que si j'étais là, tu l'aurais bien, cette autorisation, ou bien nous verrions ! »¹⁴⁰⁶.

Le travail saisonnier agricole est une autre source de revenus. Léon est interpellé par le curé de Wittes qui lui demande ce qu'il fait. « Je lui avouai qu'en dehors de quelques travaux à la ferme, je ne faisais plus rien. »¹⁴⁰⁷ Il donnera ensuite des cours d'anglais ou de français à ceux de son entourage à Cohem qui en veulent. Les tâches agricoles concernent surtout Louis : « Je crois bien, mon cher Louis que tu travailles toujours bien gentiment avec papa et tes sœurs. A quatre heures et demi, vas-tu encore traire tes vaches ? »¹⁴⁰⁸ Le 12 mai 1916, une lettre fait même état des semailles de printemps qu'a effectuées Louis. Ailleurs, il est question de la moisson que Louis vient de terminer. Louis est bien devenu ouvrier agricole saisonnier dans le hameau que la famille habite à Cohem. Les évolutions de la famille Verly, de l'idéal de vivre de son métier au réalisme de vivre de ce qui se présente, sont celles de tous les réfugiés en France Libre.

Ces réfugiés, venus du canton occupé de La Bassée, doivent, à la fois, se faire discrets car ils sont rarement bienvenus – il arrive qu'on refuse de les loger¹⁴⁰⁹ – et trouver du travail afin de subvenir à leurs besoins. Et, hormis l'argent des allocations versées par l'Etat, ils sont très dépourvus. Marie-Louise Dhennin-Ghestin, jeune fermière de Lannoy, à Illies, est arrivée à Gaillon dans l'Eure où elle doit trouver de quoi payer les loyers réclamés pour son logement et la nourriture qu'il faut acheter. Elle travaille dans une usine à balais.¹⁴¹⁰ Rosa Dhennin, dans une lettre adressée à Yvonne Lecompte, s'enquiert aussi du travail exercé par son amie.¹⁴¹¹ On ne saura pas la profession exercée par Yvonne à Asnières, mais on sait, dans une correspondance suivante, qu'elle a trouvé du travail : « C'est avec plaisir que j'ai appris que tu avais une bonne occupation. Moi, pour le moment, je suis chez nous la plupart du temps. »¹⁴¹² Ces deux allusions sont les seules pour évoquer un travail effectué par ces femmes, et rémunéré. C'est le fait de gagner sa vie qui compte, et non une éventuelle réalisation personnelle par le travail.

2) Le cas de Maurice Boucher : un médecin durant la guerre

Paule Huart-Boucher a gardé les lettres et carnets de route de son père, Maurice Boucher.¹⁴¹³ Jeune médecin, il est mobilisé comme les autres de son âge. Il arrive très vite

¹⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 342.

¹⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 159.

¹⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 350.

¹⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 92.

¹⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 99.

¹⁴⁰⁹ ADN, 9 R 814, pièce du 11 mars 1918.

¹⁴¹⁰ Marie-Louise Dhennin, *Entretiens*.

¹⁴¹¹ Rosa Dhennin, correspondance avec Yvonne Lecompte, *op. cit.*, Lettre n° 4, le 20-I-1918.

¹⁴¹² *Ibid.*, Lettre n° 6, le 14-III-1918.

¹⁴¹³ Maurice Boucher, *1914-1918, Maurice Boucher, médecin de guerre*, non publié, tapuscrit confié par Paule Huart-Boucher, fille de Maurice Boucher.

à l'hôpital de Dunkerque où il doit faire face à l'afflux de personnes à soigner. Médecin avant la guerre, il se retrouve médecin pendant la guerre. Il sera sur tous les fronts. Le 18 octobre 1914, c'est le premier contact avec les cas liés à la guerre : « J'ai eu, ce temps-ci, beaucoup d'ouvrage, notre hôpital s'étant rempli, non de blessés, mais de malades ». Le 30 octobre 1914, les événements se précisent : « Une bombe a éclaté devant notre hôpital, à dix mètres de moi. J'étais près de la fenêtre, dans la salle. J'ai été couvert d'éclats ; trente-trois carreaux sont en pièces sur les quarante-trois de cette salle. Et j'ai quelques écorchures aux mains ». Le 1^{er} novembre 1914, l'hôpital se remplit : « Il y a, parmi ces blessés, des hommes de trente-cinq à quarante ans, territoriaux et pères de famille envoyés au feu comme des jeunes gens. Le malheur, c'est que les fractures par balles donnent souvent, selon la distance, des éclatements dans l'os. Avec cette guerre des tranchées, les hommes ont des habits tout souillés de terre et de boue ; les balles entraînent dans la plaie des fragments de drap sale et on a de la gangrène facilement ». Il découvre « qu'il y a des morts et des blessés, d'affreux blessés comme j'en ai vu, qui ont des quartiers de chair enlevés tout d'un coup par un éclat d'obus. Il y a aussi des soldats qui passent les jours et les nuits en pleine campagne, dans les bois, dans les tranchées pleines d'eau quand il a plu ».

L'intérêt de Maurice Boucher pour ses patients le pousse à contacter sa nièce de treize ans, Marie Delpierre, afin de lui demander de tricoter des gilets de laine et des cache-nez « pour nos soldats qui n'ont pas déjà bien chaud ». Le comportement de ce professionnel de la médecine, face aux circonstances, aux blessures et aux engelures constatées, est donc empreint de sensibilité : les mots « malheur » et « affreux blessés » évoquent un investissement personnel marqué par les souffrances des personnes qu'il a à soigner. Les termes de ses lettres, d'ailleurs, correspondent à cette réceptivité redoublée : « Je suis monté, hier soir, 13 octobre 1915, à 7 h 30, en me demandant, non sans une certaine appréhension, quelles seraient mes impressions au sifflement des premiers obus. J'étais fort ému et je me couchais déshabillé dans ma couverture posée sur un matelas, une portion de grillage en fil de fer cloué entre quatre planches servant de sommier ». Visiblement, ce jeune médecin n'est pas préparé à la tonalité affective et morbide qui est celle des premiers contacts avec la souffrance de la guerre.

Ce cas n'est pas isolé. Sophie Delaporte montre, dans *Les médecins dans la Grande Guerre, 1914-1918*¹⁴¹⁴, que ce regard sur les horreurs vécues est une épreuve psychique pour l'ensemble du corps médical français placé dans les lieux au contact des blessés. Face aux pertes considérables et aux blessures abominables, ces médecins ne sont pas – tout au moins au début de la guerre – capables de concevoir leur travail avec distanciation et déréalisation de l'événement guerrier. Mais, là, le témoignage de Maurice Boucher est celui d'un médecin à la fin de l'année 1915 ; il a donc déjà un an de pratique professionnelle sur le terrain de la guerre ; pourtant, il ne connaît pas repos intellectuel et moral face aux souffrances présentes chaque jour sous ses yeux.

Plusieurs problèmes ressortent du parcours médical en guerre de Maurice Boucher. Le premier est celui de l'impuissance à guérir, à soigner, à apaiser. Le 13 octobre 1915, il évoque ainsi une visite à quatre ou cinq malades, tous en diarrhée, qu'on soigne très problématiquement avec de la teinture d'iode et de l'opium. Sans résultat. Le second problème est le refus d'expertise en cas de tentative des soldats de se soustraire au feu. Maurice Boucher signale, le 30 novembre 1915, le cas de « types qui ont douze mois de front, qui certes n'étaient pas mourants, mais qui, bronchiteux, à mon avis, pouvaient avoir droit à quatre jours de repos ». Or, signale-t-il, « je reçois une lettre assez sèche de mon médecin-chef qui me prie de faire effectuer leur service aux zouaves qui ne présentent que

¹⁴¹⁴ Sophie Delaporte, *Les médecins dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2003, p. 57.

des affections légères ». Il lui est reproché « d'envoyer à l'infirmerie plusieurs hommes sans fièvre et sans signes morbides objectifs qui auraient bien pu aller aux tranchées ». L'indulgence¹⁴¹⁵ et la compréhension sont les réponses humaines à une absence de pouvoir de guérison physique et psychique de la médecine telle que Maurice Boucher peut la pratiquer. Le troisième problème est l'impossibilité de parvenir à soigner tout le monde, l'obligation de faire un tri entre blessés¹⁴¹⁶, le fait de pratiquer un choix entre mourants tous éligibles cependant au titre de patient : « Carnet de route. 23 mars 1916. On nous dit que deux torpilles ont fait s'effondrer un abri-métro et qu'il y a une dizaine d'ensevelis qu'on dégage. Ces deux-ci sont les premiers... » Le médecin a donc laissé sur le champ de bataille un groupe de mourants, faute de pouvoir emmener en même temps tous les blessés. Seuls deux ont été extraits de l'enchevêtrement de tôles et de madriers. Les deux premiers. Et les autres ? La réponse est laconique : « En somme, six morts et cinq blessés ».

L'attitude de Maurice Boucher, médecin, est double : d'une part, il tente de montrer son impassibilité devant les horreurs constatées, il fait son métier ; d'autre part, il étale une âme torturée par des excès qui l'atteignent en pleine figure. Qu'on en juge avec ce passage de son carnet de route datant du 5 juin 1916 :

On se remet en marche. Mais bientôt les sections de tête qui, probablement vont plus vite, sont perdues ; on hésite... Enfin, à travers un petit sentier qui est bordé d'herbes folles ou de champs, on arrive à une route que l'on traverse, et nous voilà au début d'un boyau que nous devons occuper.

C'est ignoble ; la terre argileuse forme un enduit épais qui adhère aux bottines. Naturellement, on s'arrête à chaque pas. Le boyau est très étroit ; des agents de liaison circulent en sens inverse ; il faut s'aplatir contre la boue des parois pour leur laisser le passage. On crie, on jure, on maudit.

Comme nous sommes arrêtés, nous entendons des voix sortir, semble-t-il, de dessous terre, ou, tout au moins, de la surface du sol. Est-il possible que des hommes vivent et reposent dans une pareille boue de dix ou quinze centimètres de hauteur ? Et pourtant, il y en a dans des niches creusées dans la paroi du boyau.

J'étais à peine débarrassé de tout mon barda que l'on vint me dire qu'il y avait deux blessés. Je repartis donc dans l'ignoble boue et je trouvais, à quelques deux cent mètres, dans le boyau que nous avons pris pour arriver, un malheureux tirailleur du 8^e régiment qui avait la jambe gauche fracturée et la droite coupée net au dessus de la cheville. L'éclatement d'une grenade sous ses pieds, pendant la relève de son bataillon par les zouaves, l'avait mis dans cet état.

Et de fait, autant que je pus m'en rendre compte, dans l'obscurité encore profonde et ne pouvant rien allumer, son moignon était souillé de boue gluante. Prudemment, en explorant d'un doigt, je sentis la pointe du tibia broyé et, formant une arrête, un bout de talon pendant à cette jambe ; pas une ébauche de pansement. Je recouvris d'un pansement cet ensemble d'os, de chairs, de sang et de boue, et je fis hisser sur un brancard de pauvre tirailleur. Qu'advint-il de lui ?

Le boyau où agit Maurice Boucher sert de cadre à une vraie mise en scène : le médecin fait un pansement ; il ordonne qu'on expédie le blessé vers un hôpital de campagne ; il joue le rôle qu'on attend de lui. Et pourtant, une telle intervention est un théâtre de faux-semblant ; le blessé ne s'en sortira pas ; d'ailleurs Maurice Boucher n'est pas dupe du peu de pouvoir en sa possession puisqu'il conclut en disant : « Qu'advint-il de

¹⁴¹⁵ Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Paris, Odile Jacob, 1999, p. 38-41.

¹⁴¹⁶ Antoine Prost, « Le service de santé militaire pendant la Première Guerre mondiale », in Annette Wieviorka (dir.), *Justin Godart, un homme de son siècle (1871-1956)*, Paris, CNRS Editions, 2004, p. 145-156.

lui ? ». Il faut agir ; s'abstenir serait encore plus nocif pour le moral des hommes et pour celui du praticien. Car c'est bien là que se situe la dynamique médicale qui a été insufflée tout au long de la guerre : confronté aux blessures, le médecin n'a pas d'autre alternative envisageable que de prendre en charge les traumatismes, quels que soient le futur médical possible du soldat et ses chances de survie. Un autre malaise, tout aussi éprouvant, ressenti par Maurice Boucher, est celui qu'il perçoit face au mutisme des hommes. Il s'agit d'une autre forme de mise en scène et de théâtre. Les soldats, dit-il le 1^{er} décembre 1915, causent et blaguent en partant prendre leur position dans le boyau à défendre. Puis, une fois installés, ils se taisent presque, « parce que là, le silence est de rigueur ». Que se passe-t-il dans les têtes de ces hommes alignés dans la boue, côte à côte, trop anxieux ou ébranlés pour pouvoir se soulager avec des mots. Ils se taisent. « C'est devenu mécanique ». Là est le problème.

Je ne sais quelle idée on se fait, dans le civil et le milieu parisien d'une troupe qui se rend à la tranchée. C'est absolument analogue aux troupes qui marchent en colonne sur une route en temps de paix : on cause, on blague jusqu'à l'entrée du boyau ; puis on se met à la file indienne dans le boyau, en se taisant presque, parce que là le silence est de rigueur. C'est devenu mécanique.

Les hommes se taisent pour ne pas être ébruités face aux adversaires, et ils se taisent car, en cet endroit, il n'y a plus rien à dire. L'expérience du médecin auprès des hommes combattants est là aussi : accepter de ne rien entendre, de ne pas être confident. Non pas se désengager, non pas se soustraire à son éthique, mais respecter le mutisme des hommes. Ce silence n'atteint que rarement le niveau des troubles psychiatriques ressentis par Yvor Gurney ou les tourments intérieurs endurés par Edward Tanner, mais le désarroi du médecin peut être grand devant cette non-parole des hommes qui sont à ses côtés. Maurice Boucher est peu habile à répondre à la douleur qui se tait¹⁴¹⁷. Il n'est pas un théoricien qui réfléchit sur la médecine de guerre, il vit la guerre dans sa chair, dans sa lassitude et ses espoirs, il vit la guerre dans le regard et le comportement de ses voisins de tranchées. Son attitude, à la fois sensible et détachée, est donc bien révélatrice d'une profession qui a vécu des adaptations successives durant les quatre années de guerre, comme pour d'autres métiers, mais là c'est de vie et de mort qu'il s'agit.

3) Le cas de Célestine Leroy : une enseignante au parcours perturbé

Célestine Leroy (1884-1966), selon le chanoine Léon Berthe¹⁴¹⁸, archiviste diocésain d'Arras, « n'a pas eu la biographie qu'elle aurait mérité d'avoir ». Ce mérite, justement, évoqué par le chanoine, concerne le travail de l'enseignante Célestine pendant la Grande Guerre. Célestine est professeur à l'Ecole Normale de jeunes filles d'Arras ; elle se trouve en vacances à Marquillies quand se produit l'invasion allemande du canton de La Bassée. On est en octobre 1914. Les Allemands arrivent le 9. Impossible de quitter le village occupé. Trop tard pour prendre la RN 41 et fuir vers Lens. Tout le canton est bouclé lorsque Célestine envisage de rejoindre Arras et les classes qui l'attendent.

Son père est Louis-Philippe Leroy, de Marquillies, et sa mère se nomme Céline Toulotte, native d'Illies. Ce sont de petits fermiers. Célestine est l'aînée de quatre filles qui

¹⁴¹⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau (présenté par), *Les carnets de l'aspirant Laby, Médecin dans les tranchées*, Paris, Fayard, 2001.

¹⁴¹⁸ Léon Berthe, « In memoriam, Célestine Leroy (1884-1966) », in *Mémoires de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras*, 6^e série, Tome II, 1980-1990.

ont suivi les cours de l'école primaire de Marquillies. A l'instar des autres enfants de la commune, Célestine passe son certificat d'études à onze ans ; elle est alors envoyée chez sa marraine à La Gorgue. C'est le tournant de la vie de Célestine : cette marraine est institutrice, et elle est le point de départ d'une autre existence pour la jeune enfant de Marquillies. La voilà bientôt pensionnaire à l'Ecole supérieure de Roubaix, puis élève à l'Ecole Normale de Douai. Très vite - pour gagner de quoi vivre – Célestine est nommée institutrice à La Bassée où elle est « chargée d'une classe d'une centaine d'enfants », selon son biographe. Elle croit y laisser sa santé tant l'année 1903-1904 lui est rude. Célestine décide de repartir à Douai pour devenir professeur, tout en gagnant un salaire comme surveillante générale de l'Ecole Normale. Dès son diplôme obtenu, elle est nommée à Draguignan, puis à Caen. Finalement, elle revient comme professeur à l'Ecole Normale de jeunes filles d'Arras. C'est là qu'elle est en fonction quand la guerre va commencer. Elle y restera jusqu'à la fin de sa vie professionnelle.

Célestine se trouve donc à Marquillies, dans sa famille, au moment où le pays de Weppes est envahi. Ce n'est pas seulement l'invasion qui inquiète car ce qui en découle est tout aussi angoissant : les incendies, les tirs, la menace des soldats, l'envahissement des routes par les transports militaires, l'interdiction de circuler, les maisons effondrées sous les obus. Le moment est crucial. « Du jour au lendemain, sa famille et elle se retrouvaient en zone occupée et, qui plus est, à proximité de la ligne de feu, sous la menace des envahisseurs et de leurs réquisitions. » Tout le monde est bloqué du côté allemand, dans le secteur occupé. En plus de Célestine qui souhaite quitter Marquillies au plus vite, se trouve une cousine, Marguerite, elle-même institutrice, qui doit aussi reprendre le travail. Toutes deux se rendent à Wavrin. Elles trouvent à se loger, en attendant d'avoir l'autorisation de partir, chez les demoiselles Wattelier qui tiennent une mercerie à l'enseigne « Au petit bouton ». Elles sont enseignantes toutes deux, les instituteurs sont partis, elles parviennent à faire rouvrir l'école des garçons pour dispenser des cours aux enfants de la commune. Célestine et Marguerite échappent ainsi au service du travail obligatoire imposé par les Allemands, puisqu'elles ont une occupation reconnue, et elles se rendent utiles à la population de la commune de Wavrin qui les héberge temporairement.

Au début, tout va bien. Puis les choses se gâtent d'une manière inattendue. Les prêtres en âge de l'être sont tous mobilisés et, afin que le culte se poursuive, l'évêque de Lille accepte de placer des religieux dans chaque localité du diocèse ; le problème vient du fait que ces ecclésiastiques ne sont pas habitués au contact des paroissiens dont les convictions et les confessions, si diverses soient-elles, doivent être respectées. A Wavrin, arrive donc un religieux – de quel ordre ? – très zélé, qui cherche à retenir les enfants en lançant un patronage. Et ces jeunes garçons sont écartelés entre les horaires habituels des cours dans l'école de la commune et les moments d'ouverture du patronage qui, par un malencontreux conflit d'intérêt, se trouvent sur les mêmes plages de la journée. Ils ne peuvent être présents en même temps d'un côté et de l'autre. Concurrence deux clans. Antagonisme d'avant la guerre resurgi avec l'arrivée des deux institutrices Célestine et Marguerite. Rivalité entre les partisans de l'école publique et les tenants du clergé. Les deux cousines, volontaires simplement pour travailler auprès des enfants de la commune de Wavrin, sont prises dans le tourbillon d'une lutte qu'elles n'avaient pas prévue, ni vu venir.

Le religieux tonne « contre ces institutrices qui gardent leurs grands garçons trop longtemps ». Et « de dire en chaire qu'il valait mieux travailler pour les Allemands que d'enseigner dans l'école d'en face ». Or les deux jeunes dames sont des catholiques pratiquantes, qui plus est elles assistent aux cérémonies et aux offices que ce religieux pratique dans l'église paroissiale du centre de Wavrin. Mais le conflit sous-jacent est tel que, par un malheureux oubli, le religieux omet de donner l'hostie à Célestine qui se

présente au banc de communion. Le tout sous le regard des occupants allemands qui continuent à mener la vie dure aux populations du secteur.

Bien que Wavrin soit nettement à l'arrière des lignes du front qui se trouve sur La Bassée-Illies-Fromelles-Aubers, il arrive que des obus britanniques pleuvent sur la localité et blessent des habitants. L'hiver 1914-1915 est rempli de ces escarmouches et de ces tirs sporadiques, qui, pour n'être pas une tentative organisée de percée du front, n'en sont pas moins source de réels dangers pour les populations assignées à résidence, sans possibilité d'en sortir. Un de ces obus atteint grièvement Marguerite. L'institutrice est blessée gravement. Célestine est de garde auprès d'elle lorsqu'elle voit arriver le religieux qui fait amende honorable en s'excusant devant les deux demoiselles originaires de Marquillies et qui se sont fait fort de remettre en route l'école de Wavrin, au simple service des enfants.

La guerre est source d'exaspération. Nul ne sort indemne sur le plan psychique de telles explosions qui anéantissent les maisons et ruinent les bâtiments. Personne ne peut se dire à l'abri de comportements anarchiques né du vacarme des obus, de l'omniprésence des occupants, des restrictions alimentaires et du froid des maisons. Tout peut devenir ennemi. Les anciennes divisions, qu'on croyait assagies, consécutives à la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat ressurgissent. Célestine en fait les frais. « Sur le coup, la tentation fut forte de se révolter, mais, vite, je me suis ressaisie. A La Bassée, je n'avais rencontré aucune difficulté, comme chrétienne, à enseigner à l'école publique. On connaissait ma famille. On connaissait mes convictions. Ma mère et moi, nous n'y avons jamais essuyé la moindre critique. Or, à Wavrin, c'était la bagarre, à cause d'un religieux sorti d'un couvent. » Célestine retrouve son bon droit avec le départ de ce trop zélé religieux que Monseigneur Charost remercie dès qu'il est informé de ces erreurs de conduite par des paroissiens qui sont allés lui rapporter l'excès d'engagement. Tout rentre dans l'ordre.

Pas tout à fait. Célestine Leroy apprend, au début de 1915, qu'un convoi d'évacués est parti du canton de La Bassée vers la France libre, sous l'égide de la Croix Rouge. Cette possibilité n'avait pas été ébruitée auprès de Célestine. Elle ne l'a pas découvert à temps. Puis elle sait, trop tard encore, qu'un second convoi a permis à d'autres personnes des villages du front de rejoindre les zones libres du territoire français. Elle se remet alors en contact avec sa famille Leroy de Marquillies afin de trouver, grâce à eux, des échappées. Les bonnes volontés se conjuguent. « Célestine bénéficie de l'aide courageuse de fermiers d'Aubers, la famille Hédoire, qui connaissaient quelques passages frontaliers encore accessibles en période calme. »¹⁴¹⁹ Célestine parvient à quitter, non sans difficulté, le pays envahi. Elle arrive à rejoindre l'Ecole normale d'Arras, repliée sur Berck depuis mars 1915. Elle demeurera professeur dans cet établissement, sans interruption désormais, jusqu'à l'heure de sa retraite. Son travail de professeur a commencé avant la guerre, s'est continué durant la guerre en dépit de l'occupation, et s'est poursuivi après la guerre.

Mais, le mécanisme de l'implication dans le travail n'a pas, à lui seul, réussi à combler l'immense besoin d'investissement que ressent Célestine Leroy. Un autre trait apparaît, qui justifie aussi qu'elle soit une personnalité reconnue, c'est son travail d'écrivain. Elle est l'auteur de *La Toussaint et le jour des morts au pays d'Artois*, *Le culte de saint Eloi dans le Nord de la France*, *Les pierres à légende*, *La fête des rois*, *Le folklore des eaux dans le Pas-de-Calais*.¹⁴²⁰ Ces ouvrages, qui ont eu une grande diffusion sur le plan local, ont comme point commun de s'intéresser aux traditions populaires. Il est remarquable, que, durant la même époque exactement, un autre auteur originaire de

¹⁴¹⁹ Prosper Leprovost, « A propos de Célestine Leroy (1884-1966) », in *Autrefois*, n° 39, septembre 1995, p. 22.

¹⁴²⁰ ADPdc, Fonds Célestine Leroy, sous-série IJ : correspondance de Célestine Leroy, ouvrages de Célestine Leroy.

Marquillies, Léon Bocquet, soit en train de vivre lui aussi ce tournant littéraire et psychologique pour se donner dorénavant au roman régionaliste. Lui qui venait, dix ans auparavant, de côtoyer le cercle des fondateurs de la *NRF*, voilà qu'il se lance dans l'écriture du *Fardeau des jours* dont le cadre est, comme chez Célestine Leroy, le pays de Weppes et le canton de La Bassée.

Trois parcours d'individus travaillant durant la Grande Guerre ont été montrés, trois types de professions différentes, trois milieux de vie. Henri Verly, père, est un tailleur qui avec son épouse Virginie, ses fils et ses filles, va réussir à survivre en partant à la quête d'ouvrages de couture, à la pièce, à façon, en masse, comme cela se présente, le but étant de travailler afin de gagner suffisamment pour vivre. Maurice Boucher est un jeune médecin mobilisé ; il va vivre sa profession sur le front, au milieu des autres soldats, sans être préparé à côtoyer tant de misère ; la guerre laisse chez lui une empreinte très forte. Célestine Leroy exerce son métier d'enseignante en dépit des Allemands et des sectaires ; cet apprentissage n'avait pas non plus fait partie de son cursus de préparation à l'École Normale ; sur le plan psychologique, elle aussi a tenu.

Ces trois expériences professionnelles se sont accompagnées aussi de la libération par l'écriture. Henri Verly montre dans sa correspondance avec ses fils mobilisés que le niveau acquis par le biais de l'école communale a donné un si bon bagage qu'il a permis à tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, de pouvoir communiquer par l'écrit, et avec une orthographe, une syntaxe et un vocabulaire remarquables. C'est la récompense des heures consacrées à la préparation du Certificat d'Etudes. Maurice Boucher écrit des lettres, bien sûr, adressées à sa famille, mais de plus, l'envie lui prend souvent durant les quatre années de la guerre, de se raconter - émotions, événements marquants, regrets - dans un carnet de route qui est à présent un témoignage sur le parcours d'un médecin de terrain durant les opérations militaires de la Grande Guerre. Célestine Leroy a écrit aussi correspondance et billets d'humeur, comme beaucoup de femmes l'ont fait durant l'occupation ; mais, dès l'armistice, on a gardé les lettres du soldat-héros tandis que celles des femmes ont souvent été détruites, moins par manque d'intérêt pour leur contenu que par déférence envers le courage des mobilisés. Les écrits de Célestine Leroy – ceux qui sont préservés - évoquent, en quelque sorte, le courage des femmes du canton ainsi que des dix départements occupés.

Ces trois cas de parcours professionnels associés à trois expériences de catharsis par l'écriture sont des formes du « survivre à la guerre ». Mais leurs situations ne sont rien, eu égard à celle des prisonniers des camps.

III. Travailler dans les camps : le poids totalitaire sur les prisonniers originaires du canton

Il y a plusieurs vagues d'arrestations, individuelles ou de masse, dans le canton de La Bassée, plusieurs types de départs forcés vers des prisons ou des camps, et plusieurs lieux de détention arbitraire ou passagère. En dépit de cette diversité, existe le plus souvent un point commun : le travail imposé. Ce travail est tel qu'il porte atteinte à toute la personne. On peut alors parler d'un poids totalitaire qui s'appesantit sur les prisonniers, qu'ils soient civils ou militaires.

1) De la prison aux brassards rouges : le travail forcé

La forme la plus élémentaire d'internement est la prison. Sa menace plane constamment sur les populations occupées. Il faut obéir, et vite. On se souvient que les Allemands, arrivés dès octobre 1914 dans le canton de La Bassée, ont réquisitionné les cultures dans les champs, les semences dans les greniers et la main d'œuvre pour travailler : voilà les premières mesures arbitraires concernant le travail. En 1916, l'occupation se fait plus dure encore : il faut porter les bicyclettes, les fusils qui resteraient, la vaisselle, l'argenterie, les feux. Ordre est même donné d'amener aux *Kommandanturs* lits, literies, flanelles, draps et couvertures.¹⁴²¹ L'ordre part du district et descend dans les communes. Or, à Haubourdin, dont dépend le canton occupé de La Bassée, l'adjoint au maire fait de la résistance. « 20 septembre 1916. Lhermite, adjoint au maire d'Haubourdin, écope de huit jours de prison pour ne pas avoir donné aux habitants l'ordre de déclarer ses matelas. »¹⁴²² La prison d'occupation va dissuader plus d'un habitant de résister, car, si des camions allemands chargés de fils de fer, de barbelés, de piquets, de pièces de bois, de plaques de zinc, cuivre et autres ferrailles, font route pour l'Allemagne, c'est que la peur d'être arrêté triomphe sur l'envie de cacher ses biens pour soustraire à l'occupant les petits éléments du confort quotidien qui resteraient encore. Pourtant les arrestations pleuvent dans le canton. Voici le cas de Fromelles. Six cents personnes ont été arrêtées, puis finalement relâchées. Que de la frayeur, pour cette fois.

Le plus triste, c'était de voir toutes ces bandes de prisonniers civils de deux ou trois cents, conduits par des cavaliers allemands, en avant et en arrière. Nous avons vu passer deux fermiers d'Aubers ; ils demandèrent une tartine à Julie Fruleux, qui demeurait du côté de la maison. L'un d'eux avait les mains liées derrière le dos. Les Allemands ont menacé de tuer le maire de la commune sous le prétexte qu'on leur avait refusé du vin. Ils menacèrent ensuite Monsieur le Curé.

Après leur propagande, ils sont partis chercher tous les civils du village : hommes, femmes, enfants, vieillards et malades, les portant eux-mêmes sur des matelas. Ils les conduisirent ensuite dans l'église, disant que c'était le lieu le plus sûr pour être à l'abri du danger et des balles. Mais, en arrivant au pied de l'église, nous vîmes tous ces Allemands tenant leur fusil en joue, prêts à tirer au travers des haies du cimetière. D'autres creusaient des tranchées. Nous nous disions : « Il y a quelque chose de drôle qui va se passer ! » Dans l'église, nous nous sommes mis du côté de l'autel Saint Jean-Baptiste, mais ils nous ont fait placer du côté de l'autel de la Sainte Vierge, nous disant que c'était mieux pour le danger. Nous avons demandé pour combien de temps nous étions ici. Ils nous répondirent : « Peut-être jusqu'à six heures du soir ».

L'instituteur Monsieur Toulouse supplia tellement les officiers allemands qu'ils nous libèrent en nous disant d'aller dans les caves ou bien de nous diriger vers Fourmes. Mais il fallu longtemps pour sortir car ils nous firent passer par la petite porte du clocher. Nous étions à peu près dans les six cents personnes dans l'église. C'était la délivrance.¹⁴²³

Henri Delepierre, de Fromelles, évoque aussi ces pressions qui s'accompagnent de travail forcé : « L'occupant avait réquisitionné les habitants pour aller travailler dans les fermes, les hommes étant partis. » Et, comme l'adjoint au maire d'Haubourdin Lhermite, qui avait écopé de huit jours de prison pour refus d'obéissance, les jeunes gens du récit d'Henri Delepierre ont droit aussi à de sérieuses mesures de rétorsion en contrepartie de leur manque de collaboration : « Plusieurs jeunes gens, ayant refusé de travailler pour les

¹⁴²¹ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, op. cit., p. 159, 163.

¹⁴²² ADN, 9 R 506, liasse district d'Haubourdin.

¹⁴²³ Louise Dufour (témoignage), « Invasion 14 » article de Madeleine Frémaut-Pruvost, *Autrefois*, n° 41, mars 1996, p. 11-12.

Allemands, furent enfermés dans une cave pleine d'eau pendant quelques heures ; certains furent gravement malades et en moururent par la suite. » La riposte des occupants ne s'arrête pas là ; elle se poursuit à l'encontre de ces jeunes : « Ils durent aller ramasser des orties pour les usines en faire du tissu. Ils participèrent à divers travaux des champs, notamment la moisson. » Mais faire plier ces jeunes gens est plus difficile qu'il n'y paraît car, en signe d'insoumission, ils ont mis les épis des javelles de blé en bas et, au lieu de repiquer des rutabagas, ils ont planté des choux.¹⁴²⁴

La situation est tendue alors tout est prétexte pour que chacun, dans les deux parties en présence, occupants et occupés, soit sur le qui-vive. Un exemple, encore, de cet état de tension, à Aubers cette fois. « Dès les premiers jours de l'occupation allemande, le grand-père de Madame Hennebel, octogénaire, a été accusé de faire des signaux et soupçonné d'espionnage par les Allemands ! ». Les militaires, qui veulent être maîtres des lieux, cherchent à dissuader toute tentative de communication avec les Britanniques, proches d'un ou deux kilomètres. Alors, voilà que ce vieillard qui faisait le tour de son poulailler durant la nuit avec une lanterne, car il craignait d'être volé des animaux de sa basse-cour, se voit accusé d'enfreindre la loi des occupants. Il est expédié sans plus de procès en Allemagne. Il y sera astreint au travail forcé. Il n'en sortira qu'en passant par la Suisse grâce aux instances de la Croix Rouge. Il est ensuite hébergé, isolé des siens, à Saint-Etienne. Il y meurt avant la fin de la guerre, sans avoir pu regagner son canton natal.¹⁴²⁵

Mais parfois, les directives allemandes amènent à des incarcérations dans la région lilloise elle-même. Il s'y trouve, en effet, des prisons pour civils arrêtés selon des mots d'ordre nouveaux et plus contraignants. Les individus du secteur occupé se voient ainsi obligés de suivre des ordonnances inédites jusque là, qu'ils sont tenus d'appliquer, sans en connaître la justification. L'information tombe, circule chez les proches, interloque - mais qu'y faire ? -. « Désiré est prisonnier ». D'interrogations en demandes, les précisions s'affinent : « Désiré est prisonnier civil du côté de Cambrai ou de Roubaix. »¹⁴²⁶ Il y a bien plusieurs centaines de camps en territoire envahi, dans les dix départements concernés par l'occupation. Les plus nombreux se situent dans le Nord – Pas-de-Calais. Et, comme le suggère la lettre, il y en a un à Cambrai et un autre à Roubaix. Ces camps concernent des prisonniers de plus de quatorze ans, obligés à effectuer des travaux liés à la proximité du front et à des activités d'entretien du camp. Les prisonniers sont tantôt aux corvées de latrines, de cuisine et de nettoyage, tantôt à la réfection des routes trouées par les obus des tirs adverses et des voies ferrées détériorées et empêchées de fonctionner. L'aspect disciplinaire diffère totalement d'un camp à l'autre. Celui où est emprisonné Désiré est modéré dans la dureté de ses conditions de vie puisque Désiré a le droit de rentrer en famille toutes les trois semaines.

Il existe bien d'autres camps à proximité des lignes du front, au niveau et autour du canton de La Bassée. Au hasard des lettres et des témoignages, on en a vu à Ancoisne, Don, Fives, Harnes, Lens, Lille, Oignies, Bois-Grenier, Bac Saint-Maur, Santes¹⁴²⁷, Sailly-sur-la-Lys, Wavrin¹⁴²⁸, la prison de Loos¹⁴²⁹, Radinghem. Celui de Radinghem concerne Joseph van Agt, cet adolescent qui réussissait à s'extraire du camp chaque matin pour assister à la messe de la paroisse avant de regagner sa baraque et ses autres condisciples déportés. Le camp de Radinghem, par comparaison avec les autres du secteur, est un des

¹⁴²⁴ *Ibid.*

¹⁴²⁵ *Ibid.*

¹⁴²⁶ Rosa Dhennin, Lettres échangées avec Yvonne Lecompte, *op. cit.*, le 16-05-1918.

¹⁴²⁷ ADN, 9 R 360, Camp d'internement de Santes.

¹⁴²⁸ ADN, 9 R 359, Camp de travail forcé de Wavrin.

¹⁴²⁹ ADN, 9 R 354-358, Camp de travail forcé de la prison de Loos.

plus difficiles à supporter. « Aucune distinction d'âge ni d'éducation ; c'était la pire des chiourmes. »¹⁴³⁰ Les camps ont un caractère plus ou moins forcé et totalitaire selon les méthodes et agissements de leurs geôliers.

Une autre catégorie de victimes est celle des brassards rouges. Les travailleurs enrôlés dans les brassards rouges appartiennent aux quatre catégories de travail obligatoire créées le 3 octobre 1916. Il y a les *Free Arbeiter*, les travailleurs volontaires ; les ouvriers qui ont signé de force un engagement et peuvent avoir aussi un brassard gris ; les jeunes « arrivés à l'âge de travailler, en étude ou non » ; enfin les insoumis des *Zivil Arbeiter Bataillon*, ou *ZAB*. Ils sont 45 000 travailleurs forcés.¹⁴³¹ Les deux fils Bécu-Cocheteux, du *Fardeau des jours*, de Léon Bocquet, sont de ceux-là.

Ces deux gamins, là-bas, étaient des enfants de Gustin, les Bécu-Cocheteux. La mère, veuve, avait été évacuée, voici plus d'un an, vers la Belgique, avec le reste de sa couvée. Eux avaient dû rester au pays, embrigadés déjà, nonobstant leur jeunesse, parmi les brassards rouges ou travailleurs civils.¹⁴³²

On ne connaît pas avec précision l'âge de ces « gamins » mais Léon Bocquet, parlant d'eux, évoque « leur jeunesse ». Leur histoire de travailleurs forcés commence quand leur mère, veuve, est évacuée vers la Belgique. Les occupants estiment probablement que cette femme, Madame Bécu, maintenant que son époux Gustin est décédé, est une personne à charge. Ils la font envoyer à l'extérieur de la zone envahie comme bien des bouches inutiles. Par contre, les autorités militaires allemandes décident d'enrôler les deux enfants dans les brassards rouges. On est dans les derniers mois de l'année 1917. La particularité de ces jeunes prisonniers est d'être encasernés à proximité du front. Et, en effet, les deux Bécu vivent dans « les campements de Don et de Sainghin où ils crevaient de faim ». C'est pitié de voir leur comportement lorsque, enfin, la guerre étant finie et leur famille retrouvée, ils peuvent manger :

Dès qu'ils avaient appris la débâcle tardive des Allemands, ils s'étaient évadés des campements de Don et Sainghin, où ils crevaient de faim et de fatigue, harcelés de mauvais traitements. Ils étaient accourus d'une traite à Ennevelin où ils savaient retrouver les leurs. Et ils avaient mangé, mangé à ne pouvoir se rassasier, dévorant leur part, et un peu celle des vieux qui ne marchandèrent point leur maigre ration. Et ils avaient dormi, dormi un long arriéré de franc sommeil, d'un cœur bienheureux, sur les pauvres grabats durs qui leur donnaient l'illusion du bien-être retrouvé.¹⁴³³

Les jeunes adolescents, nourris par les Allemands durant 1917-1918, n'ont pas eu assez à manger en quantité et en qualité, eu égard au travail difficile et pénible qui leur est demandé : leur rôle, au service de l'armée d'occupation, consiste à creuser et solidifier des tranchées, à excaver le sol afin de faire des tombes pour les soldats allemands, ou des tranchées d'enfouissage pour les militaires tués des armées adverses, laissés à l'intérieur de leurs lignes, dans leur espace d'occupation. Ils ont, de plus, à effectuer ces tâches sous le tir possible des Britanniques du camp d'en face qui, certains jours, entreprennent, comme les Allemands, des séries de salves et de décharges afin de calmer les ardeurs qui viendraient à germer chez leurs adversaires. Avec la boue, le froid, l'inexpérience physique de telles besognes, le corps s'use vite : les deux Bécu sont « crevés de fatigue ». Le rythme

¹⁴³⁰ Joseph van Agt, « Une petite victime de la Grande Guerre », *Autrefois*, n° 78, juin 2005, p. 21-25.

¹⁴³¹ Murielle Rigole, *Les « Brassards Rouges », travailleurs forcés de la Grande Guerre*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction d'Annette Becker, Lille III, septembre 1995.

¹⁴³² Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴³³ *Ibid.*

imposé par les chefs de ces colonies agricoles est tel que de nombreuses heures de sommeil manquent à ces jeunes gens épuisés. Sans compter qu'ils ont été « harcelés de mauvais traitements ». Un règlement prévoit que le travail dure de 7 heures du matin à 7 heures du soir et « qu'il est permis de travailler le dimanche ».¹⁴³⁴

Ils avaient, ceux-là, rapporté de la vermine, collées en grappes aux coutures de leur sordide livrée, agrippée en lentes luisantes à tous les poils de leur corps démanché. Mélie avait, sans dégoût, noyé à grand coup d'eau bouillante sur les linges et à coup de poignets énergiques toute cette pouillierie. Ils lui en étaient reconnaissants.¹⁴³⁵

La vermine est dans le lot récolté par ces enfants aux brassards rouges, en plus de l'épuisement et de la sous-nutrition. On voit bien l'intérêt de la Convention de La Haye qui réglemente le travail dans les pays envahis et dans les camps. Le chapitre II, du texte signé en octobre 1907, consacré aux prisonniers de guerre, stipule qu'ils « doivent être traités avec humanité » et, dès 1915, le combat contre les poux est au centre des mesures à prendre en employant des crèmes dépilatoires et en désinfectant les pièces. Les vaccins sont également à l'ordre du jour. Il est demandé aussi que les couvertures soient épouillées.¹⁴³⁶ Pourtant, en dépit de cette prophylaxie, le constat auprès des frères Bécu est que ces directives ne sont pas suivies d'effet. L'état de famine des deux jeunes gens, leur extrême fatigue et le manque de soins parle pour eux : ils font partie des damnés de la Grande Guerre. Et, s'ils ont été gardés dans les rangs des travailleurs-prisonniers, c'est que leur santé restait, malgré tout, suffisante pour qu'ils soient quand même utiles aux autorités allemandes du secteur sud-ouest de Lille. Cela n'a pas été le cas, par exemple, de Narcisse Albaud, un cousin des Bécu, qui, à cause de son infirmité congénitale, n'avait pas été mobilisé dans l'armée française ni non plus intégré dans les camps allemands de jeunes travailleurs en pays envahi.

Narcisse Albaud, Narcisse l'infirmes, boiteux de naissance, n'était pas bon à grand chose avec sa patte tordue. Les pourvoyeurs de l'armée n'avaient pas voulu de ce garçon à poitrine de poulet et à l'air étique, même pour les services auxiliaires. Les Allemands avaient aussi laissé tranquille ce malingreux quand ils enrôlaient la jeunesse parmi leurs pionniers d'avant.¹⁴³⁷

Narcisse, heureux d'avoir passé à côté de l'armée française et des camps allemands de brassards rouges, a connu une vie pourtant bien misérable durant la Grande Guerre. Il est d'abord resté seul au hameau du Faux à Marquillies qui avait auparavant été vidé de son bétail, emporté par les Allemands, et aussi de ses habitants qui ont été forcés au départ à cause de la présence des occupants qui s'accaparaient de ce territoire proche de la RN 41 et de ses possibilités d'accès. « Narcisse n'avait mieux à se loger que chez sa tante Mélie. Devant elle, timide déjà, il était devenu craintif et maupiteux, se devinant à charge et en surnombre, et n'osant mouffeter. »¹⁴³⁸ Infirmes, il a passé la guerre apeuré au milieu de sa tribu. Ainsi les Allemands du canton, face au handicap physique de Narcisse, n'ont pas été tentés de prendre le jeune homme dans leurs camps et de le faire travailler quand même. On ne constate donc pas d'élimination d'invalides, ni de volonté de supprimer un impotent ou un infirmes moteur. Pourtant, la guerre a été un moment très difficile pour

¹⁴³⁴ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, op. cit., p. 171.

¹⁴³⁵ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 12.

¹⁴³⁶ Charles Gueugnier, *Les carnets de captivité de Charles Gueugnier, présentés par Nicole Dabernat-Poitevin*, Accord édition, 1998.

¹⁴³⁷ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 12.

¹⁴³⁸ *Ibid.*

Narcisse, certes non réquisitionné pour le travail forcé allemand, mais à la merci des vieux, des femmes et des enfants de son clan.

2) Des camps temporaires aux camps d'internement : le travail coercitif

Tous les récits sur le début de la Grande Guerre dans le canton convergent vers ce sentiment : la peur. Un seul suffit, extrait du *Fardeau des jours* de Léon Bocquet, pour rendre compte des faits qui ont transformé des populations responsables, éduquées, ouvertes aux techniques nouvelles et aux modernités de la Belle Epoque, en individus apeurés. « Sur ce terre-plein, voici moins de cinq ans, un lot de civils, aligné sous les fusils allemands, était tombé en représailles d'un méfait imaginaire. »¹⁴³⁹ Bien qu'il s'agisse d'un extrait de roman, que les lieux soient volontairement gommés et le nombre de fusillés imprécis, on sait bien que Léon Bocquet s'est attaché à décrire, en vérité, le climat de guerre du canton de La Bassée. Alors, il faut prendre ces fusillades comme un événement probable, probablement passé, puisque l'auteur le met au compte de l'atmosphère qui s'est installée dans le secteur. Ce qui importe, plutôt que le nombre de fusillés, la nature du méfait et le lieu de l'exaction, c'est la représentation que cela entraîne : l'envahisseur est capable des commettre de telles atrocités, il sème la mort ; l'unique moyen d'en parler, en prenant en compte l'exacerbation qui en découle, est de le mettre en accusation. Les civils sont considérés ici, non comme des personnes capables de réagir et de s'opposer individuellement, mais comme un collectif sans visage et victime. Ces civils sont pris – et le terme est curieux – en « lot ». Et, pour insister encore, l'auteur ajoute qu'ils sont « tombés en représailles ».

Plus que dans le roman de Léon Bocquet, existe un vrai instant d'apeurement des civils ; c'est l'affaire des déportés de Radinghem, Fromelles, Aubers, Fournes, Herlies, dont une bonne partie des habitants de ces villages ont été emmenés au titre d'internés dans des camps allemands. En voici le récit par le curé de Fournes, l'abbé Wadoux¹⁴⁴⁰ :

L'épisode le plus dramatique de cette sinistre journée du 10 octobre 1914 qui vit l'occupation définitive de notre petit pays, ce fut la capture et le refoulement vers Fournes de milliers de prisonniers civils.

Le vendredi 9, des milliers de civils de Lille, Roubaix, Tourcoing s'étaient mis en marche vers Dunkerque, Gravelines et Calais. Ils formaient une multitude, une véritable marée humaine. Ils passèrent la nuit comme ils purent dans des abris de fortune sur les communes de Fournes, Beaucamps, Hallennes, Fromelles, Le Maisnil, Radinghem, et sans doute ailleurs. L'ennemi, qui connaissait leur présence, n'eut pas de peine de s'en emparer. Quelques coups de fusil décrochés ça et là, un ordre bref « Rendez-vous » jetèrent la panique dans cette foule sans défense. Les uns s'étaient jetés dans les fossés, les autres levaient leurs bras en l'air. Il suffit d'une poignée d'Allemands armés pour cueillir ces milliers de civils sans armes.

Entre le récit tiré du roman de Léon Bocquet et la vie telle qu'elle est retranscrite par l'abbé Wadoux, témoin et acteur des faits, existent de réelles similitudes : 1) Les occupants sont sûrs de leur pouvoir : « Il suffit d'une poignée d'Allemands armés pour cueillir ces milliers de civils sans armes. » 2) L'expertise et la maîtrise sont du côté des occupants : « L'ennemi connaissait leur présence », « un ordre bref ». 3)

¹⁴³⁹ *Ibid.*, p. 152.

¹⁴⁴⁰ Abbé Wadoux, « La guerre à Fournes, 1914-1916 », *Autrefois*, n° 101, mars 2011, p. 11-12.

L'imbroglie caractérise le côté des occupés qualifiés de « multitude » et de « véritable marée humaine ». Le prêtre pose alors la question qui vient à l'esprit de tous : « Qu'est ce que l'envahisseur allait faire de ces innombrables captifs ? » Pour le moment, à Fournes, les militaires allemands ont parqué femmes, vieillards et enfants « dans un champ de betteraves entre le château et la route nationale ».¹⁴⁴¹ Mais les choses bougent quand un officier vient demander au curé de la paroisse de retirer le Saint Sacrement de l'église : l'autorité occupante va enfermer les prisonniers dans l'église qui devient en quelques minutes un vaste camp de prisonniers. « Arrangez-vous pour leur trouver à manger », tel est le message du commandant Astruc à l'abbé Wadoux.

Procurer à manger à mille personnes ? Dans un village ? Un soir d'hiver ? A brûle pourpoint, sans avoir été prévenu ? Voilà une idée comme il peut en germer dans la tête d'un militaire en campagne. « Nous ferons notre possible », dis-je à l'officier. Je vis quelqu'un du pensionnat Gombert. Aussitôt la direction de l'importante maison donna l'ordre de faire cuire, dans ses immenses chaudrons, la plus grande quantité possible de pommes de terre. Les maisons de la Grand-Rue en firent autant. Six quarts d'heure après, on apportait dans l'église de grandes cuves où l'on versa le contenu fumant des marmites à pommes de terre. C'était peu de chose pour tant de monde. Mais nous constatâmes, le lendemain, aux débris de toute sorte retrouvés dans l'église, que la plupart des captifs avaient, sur eux, une musette où la famille avait déposé des conserves, du chocolat, une bouteille de vin et des friandises variées.

Le premier camp de prisonniers du canton de La Bassée, installé dans l'église de Fournes¹⁴⁴², fait donc figure de halte humanitaire durant cette nuit passée sous la garde vigilante d'une sentinelle allemande placée à chaque issue. Chacun de habitants de Fournes¹⁴⁴³, en dépit de la crainte, à son tour, d'être arrêté, donne de ses vivres et de son temps pour ces voisins¹⁴⁴⁴, ces inconnus, qui sont sous escorte prussienne, en route vers on ne sait où.¹⁴⁴⁵ Emmanuel Levinas dit que cette attention portée à un autre homme est une des plus formidables raisons d'espérer en l'humanité. « Le fait qu'autrui puisse compatir à la souffrance de l'autre est le plus grand événement humain, le grand événement ontologique. On n'a pas fini de s'étonner de cela. C'est un signe de la folie humaine, inconnue des animaux.¹⁴⁴⁶ »

Même configuration d'appel à la générosité de la population locale dès la première heure du lendemain, le 11 octobre 1914 : « Voyez s'il n'est pas possible de leur procurer une boisson. Ils partiront dans une heure. » Le pensionnat Gombert propose aussitôt du café chaud et les habitants de Fournes offrent ce qu'ils ont, du vin blanc, à ceux qui en veulent. Le prêtre Wadoux, curé de la paroisse, grimpé sur une table, donne alors l'absolution collective dans le silence de cette assemblée incertaine sur son devenir.¹⁴⁴⁷ Le

¹⁴⁴¹ ADN, 9 R 159. Relation parallèle des événements du 9 au 18 octobre 1914 dans le secteur de Le Maisnil-Fromelles-Aubers, selon Mr Gourdin, négociant en tissus à Roubaix.

¹⁴⁴² ADN, 9 R 160, Déposition de Mr Depierre, maire de Le Maisnil, pour les journées des 10 à 20 octobre 1914.

¹⁴⁴³ ADN, 9 R 161, Rapport du Préfet du Nord au général commandant la région du Nord, à Boulogne, relativement à l'évacuation des mobilisables et aux événements des 9 et 10 octobre 1914, p. 8-11.

¹⁴⁴⁴ ADN, 9 R 162, Témoignage de trois acteurs directs des événements : Mr Lahaye, de Fournes, Mr Lippens, de Fournes, Mr Meunier d'Aubers.

¹⁴⁴⁵ ADN, 9 R 161, Rapport du Commissaire central de police à Mr le Préfet du Nord, à Lille (Feuillet de 4 pages).

¹⁴⁴⁶ Emmanuel Levinas, *Ethique et Infini (dialogues avec Philippe Nemo)*, Paris, Fayard, coll. L'Espace intérieur, 1982, p. 75.

¹⁴⁴⁷ ADN, 9 R 162, « Episode de la guerre de 1914 : Odyssée du 20^e Chasseurs à cheval (Défense de Lille), Mort de son colonel Le colonel Clémenson », note de deux officiers du régiment, le lieutenant Fouché et le Médecin-major Gensollen (5 pages), p. 3-4.

major Astruc, après avoir fait ensuite placer les prisonniers en colonnes sur le parvis, depuis la Grand-Rue jusqu'au portail, les harangue ainsi : « Vous étiez livrés à l'anarchie. Le peuple allemand va vous apprendre à obéir et à respecter les chefs. » Puis il intime l'ordre du départ. Il est deux heures du matin. La suite s'opère vers les camps. C'est ce que rapporte Georges Motte, dans les *Vingt mille de Radingham*.¹⁴⁴⁸ Le point de vue diffère entre l'abbé Wadoux et Georges Motte car celui-ci appartient à une autre colonne, différente de celle qui a passé la nuit dans l'église de Fournes ; son groupe n'est constitué « que d'hommes non mobilisés parce que débiles, ou trop jeunes, ou trop vieux ». Les deux colonnes fusionnent à hauteur de la RN 41. Elles se dirigent, en suivant la Grand-Route, vers Carvin. Il n'y a que des civils.

C'est à Fournes que nous avons eu la première impression d'une ville sous l'occupation allemande. A l'entrée de la ville, se trouve un château ; sous les arbres de l'allée, des soldats attablés buvaient du champagne au goulot. La ville paraissait morte et déserte. Tous volets fermés aux maisons, les habitants, apeurés, se cachaient. Un autre groupe de prisonniers, venant d'une autre direction, vient grossir notre colonne. Et, après quelques instants de marche, nous reprenons notre route.

Peu après Fournes, nous commençons à voir les traces de récents combats. Ce sont d'abord des cadavres de chevaux abandonnés et gisant sur la route, les membres raidis, des carcasses de bœufs qui avaient été dépecés et dont les os et la peau avaient été laissés sur place ; puis, plus loin, des meules de blé fumant, les unes réduites en un monceau de cendres, d'autres ayant conservé après l'incendie leur forme et presque leur volume ; plus loin, ensuite, des maisons aux toitures trouées puis d'autres incendiées dont il ne restait que les murs. A gauche de la route, un grand moulin à vent brûle encore, et sur une grosse poutre en flamme un soldat allemand, dans une énorme poêle, fait cuire une omelette de Gargantua.

Après trois heures de marche rapide, et un trajet que j'estime à seize ou dix-huit kilomètres, nous sommes, semble-t-il, sortis des régions dangereuses pour les Allemands car on nous autorise à nous arrêter un quart d'heure. Nous nous laissons tomber le long du chemin et nous nous étendons sur les talus. Je me souviens qu'en sautant dans un fossé pour m'asseoir, je découvris sous mes pieds une cuirasse française cachée sous un tas d'herbes. La fatigue commençait à être grande chez des gens aussi peu entraînés que nous l'étions, généralement.¹⁴⁴⁹

Le déplacement de ces vingt mille prisonniers – vingt mille ! – s'effectue à pied le long de la RN 41, d'abord. Arrivés à La Bassée, bien que quelques victuailles aient été partagées à Fournes, les civils en déroute sont tenaillés par la faim. Le besoin de s'alimenter est si fort que les individus, par masses, se précipitent dans les champs et croquent des légumes crus encore en train de pousser : « Nous mangeons des carottes et des betteraves dans un champ près de La Bassée. »¹⁴⁵⁰ Le trajet amène à Douai avec, ici et là, des militaires récupérés qui viennent grossir encore le nombre des captifs. De là, des trains emmènent ces civils et les quelques mobilisés ajoutés à Meersburg, en Saxe. Le camp de Meersburg – ou de Merseburg, plutôt – est situé près de Leipzig. Il s'agit d'un des camps les plus fortifiés de l'Empire, avec quantité de fils de fer barbelés alentour et plusieurs canons et mitrailleuses qui dissuadent toute tentative d'évasion. Les Français qui y arrivent sont aussitôt répartis en détachements de travail qui doivent se consacrer aux mines de Pedza, à l'agriculture et à l'assèchement des marais. Les efforts demandés à ces prisonniers pour l'extraction du charbon et du lignite sont tels qu'ils épuisent physiquement toute cette colonie d'individus non préparés pour ce type de tâche. Par

¹⁴⁴⁸ Georges Motte, *Vingt mille de Radingham*, op. cit.

¹⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 14-17

¹⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 28.

contre, si le travail des champs est plus acceptable, les personnes affectées aux marais vivent dans des conditions encore plus difficiles. Le terrain autour de Leipzig est en effet connu pour être un cauchemar en période de pluie par son imbroglio de rivières aux bras multiples, de bois aux sous-sols détrempés et de champs aux lanières boueuses. Ni routes insubmersibles suffisantes, ni ponts assez nombreux, les marais sont un lieu d'enfer et de désorganisation¹⁴⁵¹. Voilà dans quel scénario catastrophe les détachements de travail des vingt mille de Radinghem se trouvent impliqués.

Et il s'agit d'obtempérer car les récalcitrants sont punis au poteau.¹⁴⁵² « Georges Motte dresse des tableaux aussi effroyables qu'inhumains en décrivant ses conditions de détention, ses compagnons de captivité, tant soldats que civils, le quotidien du prisonnier, les différentes nationalités qu'il côtoie, les bassesses comme les gestes grandioses. »¹⁴⁵³ A ces conditions de vie très difficiles, s'ajoute la pression du nombre car les Allemands y sont confrontés à un afflux inattendu tant de civils que de prisonniers militaires prélevés sur les deux fronts franco-belge et russe.¹⁴⁵⁴ Cette suroccupation oblige les autorités à évacuer une partie des prisonniers. Ceux du canton sont bientôt déportés au château de Celle près d'Hanovre. Celle-Schloss est le camp principal d'un ensemble de quatre camps qui regroupent, comme à Merseburg, aussi bien civils que soldats, Russes et Anglais que Français et Belges, officiers que simples travailleurs. Ce camp, à son tour, doit être évacué en novembre 1915 ; les militaires sont assignés à Magdebourg et les civils à Gütersloh, en Westphalie, à l'est de Münster. L'*Arbeitskommando* de Gütersloh concerne les soldats sans grade et les civils. Y sont exigées également des tâches très ingrates tandis que les officiers prisonniers bénéficient de mesures dites de faveur comme par exemple l'exemption des corvées et un lit de laine au lieu d'un sac de paille en guise de couchage.¹⁴⁵⁵ Il faudra attendre que la Croix Rouge fasse revenir les prisonniers du canton pour que les vingt mille de Radinghem retrouvent d'abord la Belgique occupée et ensuite la France libre du Nord. Cela a pris trois ans, trois ans d'épuisement avec un travail à la limite du supportable.

3) Des camps d'internement des civils aux camps d'emprisonnement des militaires : le travail de grande pénibilité

Les archives départementales du Nord, par le biais des dossiers de distribution de vêtements aux personnes internées, donnent un aperçu des autres camps d'internement où des habitants du canton ont été faits prisonniers. Les noms qui apparaissent sont Friedrichsfeld, Chemnitz, Munster 1 et Cassel.

Camp de prisonniers	N° du camp	Nom du prisonnier	Commune d'origine	Matricule	Baraque	Remarques/vêtements
Friedrichsfeld	11 057	Loé Valentin	La Bassée	47 615	1 A	
	11 197	Buchot Victor	Sainghin	15 847	3 Z	Taille : 1, 70 m
	11 461	Meurin Henri	La Bassée	15 806	3 Z	

¹⁴⁵¹ Didier Rouy, *Vive l'Empereur*, Pratzén éditions, 2010.

¹⁴⁵² Florence Daniel-Wieser, *Otages dans la Grande Guerre, Destins de prisonniers et civils lorrains*, Nancy, Editions de l'Est, 2005.

¹⁴⁵³ François Hanscotte, « Georges Motte et les Vingt Mille de Radinghem », *Autrefois*, n° 89, mars 2008, p. 13.

¹⁴⁵⁴ Uta Hinz, *Gefangen im Grossen Krieg. Kriegsgefangenschaft in Deutschland 1914-1921*, Essen, Klartext Verlag, 2006, p. 92.

¹⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 124.

	11 553	Coppin Jean-Baptiste	Sainghin	49 959	3 Z	Taille : 1, 72m Képi, taille 56
Chemnitz	11 345	Loquet Augustin	Salomé	21 69	C 3	
Munster 1	11 395	Boulongne Charles	Marquillies	5° Ter	C 105	Képi, taille 58
Cassel	11 414	Cresson Léon	La Bassée	19° C	G 27, D 377	Chaussures : 43

Document 88 : Tableau - Rapport sur la distribution de vêtements pour prisonniers, canton de La Bassée, le 22 décembre 1917.

Source : ADN, 9 R 1522

Ces quatre camps ont comme particularité de faire voisiner civils et militaires. Celui de Friedrichsfeld se situe au nord de Cologne. Deux soldats de La Bassée et deux autres de Sainghin s’y trouvent en décembre 1917. Sur les quatre, trois occupent la même baraque, la 3 Z ; seul Valentin Loé est isolé dans la 1 A. Un prisonnier originaire de Salomé se trouve à Chemnitz, entre Dresde et Zwickau, c’est Augustin Loquet qui, comme d’autres travailleurs forcés du camp, est employé à fabriquer des machines à écrire ou des munitions. Charles Boulongne, de Marquillies, est prisonnier à Munster 1, à la frontière hollandaise. Léon Cresson, lui, est interné à Cassel, dans le Hesse-Nassau, sur la Weser, au sud de Hanovre. Le travail à exécuter est organisé en détachements ; il y a 2500 unités pour 19 000 prisonniers ce qui fait des brigades d’une petite dizaine de personnes chacune.¹⁴⁵⁶ Certes, la Convention de La Haye de 1907 stipule que « l’Etat peut employer, comme travailleurs, les prisonniers de guerre, selon leur grade et leurs aptitudes, à l’exception des officiers », et que « ces travaux ne seront pas excessifs et n’auront aucun rapport avec les opérations de guerre » ; il est certain, pourtant, que les conditions voisinent une grande pénibilité. Ces prisonniers se trouvent encore sur place le 16 avril 1918.¹⁴⁵⁷

Des échanges de courriers entre les deux amies Rosa et Yvonne renseignent également sur les camps de prisonniers. Les correspondances font allusion à des captifs du canton de La Bassée dans des camps situés en Allemagne. Un extrait de lettre du 18 janvier 1917 mérite qu’on s’y intéresse : « Oncle Adolphe a reçu la photo par un prisonnier. »¹⁴⁵⁸ Autrement dit un prisonnier de guerre sert de boîte aux lettres pour les échanges des habitants des pays envahis. On savait que les courriers étaient interdits depuis les dix départements occupés ; on apprend maintenant qu’il existe une exception : les personnes occupées disposent du droit de correspondre avec leurs prisonniers. On voit bien que cet avantage est détourné puisque les habitants du canton de La Bassée font parvenir à leur famille située en France libre nouvelles, colis et photos en utilisant le truchement des correspondances avec les camps. Mais les autorités militaires subodorent l’affaire car, dans la lettre suivante (20 janvier 1918), on peut lire : « La carte a été détournée, mentionnant que la correspondance avec les prisonniers civils des pays envahis était interdite. Tu ne peux donc lui écrire. » Les prisonniers, émissaires des correspondances entre occupés, voient leur rôle de messagers terminé en ce début de 1918.

Un autre camp accueille des prisonniers civils du canton de La Bassée, celui d’Holzminden¹⁴⁵⁹ installé en Basse Saxe. Le nom du camp est régulièrement cité dans le

¹⁴⁵⁶ Jochen Oltmer, *Kriegsgefangene im Europa des Ersten Weltkriegs*, Paderborn, Schöningh, 2006, p. 71.

¹⁴⁵⁷ ADN, 9 R 1536, *Nouvelles de l’Agence internationale des prisonniers de guerre*, 3^e année, n° 17, 27 avril 1918, p. 151.

¹⁴⁵⁸ Rosa Dhennin, Correspondance, *op. cit.*, Lettre du 18 novembre 1917.

¹⁴⁵⁹ Claudine Wallart, « Un camp de concentration de la Première guerre : Holzminden », in *Florilège des Archives départementales du Nord*, 2000.

Journal des réfugiés du Nord ; les archives départementales du Nord disposent d'ailleurs d'un ensemble de cent cinquante vues prises et développées sur place dans le 'violon' du camp, un laboratoire photographique installé clandestinement dans une des baraques¹⁴⁶⁰ par des prisonniers de la région lilloise. Mais, en dépit de ces témoignages importants, seuls deux noms de personnes originaires des onze localités du secteur apparaissent. Les deux prisonniers sont deux prêtres, l'abbé Nory et l'abbé Dhallennes, tous deux de Sainghin. Ils ont fait plus d'un an de prison à Holzminden « pour motif futile ».¹⁴⁶¹

D'autres prêtres du canton ont été également emprisonnés, sans que leur lieu de détention soit connu. Il s'agit d'abord de l'abbé Wadoux, dont on vient de voir qu'il est le curé de Fournes ; il est soupçonné d'avoir renseigné les Anglais. L'abbé Lemoine et l'abbé Descamps, tous deux de La Bassée, le premier étant doyen de la paroisse, le second étant supérieur du collège privé de la ville, sont accusés également de communiquer avec les Anglais. Ils seront emprisonnés plusieurs fois durant la guerre avant d'être, finalement, expulsés du canton. Pour autant, on voit bien que les lieux d'emprisonnement de ces trois derniers prêtres ne sont pas précisés. Ainsi, relativement aux prisons et aux prisonniers originaires du canton de La Bassée durant la Grande Guerre, on en est réduit aux conjonctures. Seul, en guise de témoin, existe un « Etat des comptes du canton en mars 1920 pour la distribution exceptionnelle de secours aux familles nécessiteuses de prisonniers militaires et civils ». Ce document¹⁴⁶², bien que tardif, apporte quelques nouvelles indications sur les prisonniers civils et militaires provenant des onze communes du canton de La Bassée.

Communes du canton de La Bassée	Nombre d'habitants par commune avant 1914	Prisonniers militaires : Nombre de personnes aidées	Prisonniers civils : Nombre de personnes aidées	Envoi d'argent aux militaires (francs)	Envoi d'argent aux civils (francs)	Total des aides (francs) par commune du canton Moyenne/prisonnier
Aubers	1700					
Fournes	1789		35		350	350 10 f/ prisonnier
Fromelles	1020	32		300		300 9,4 f/ prisonnier
Hantay	540	27		270		270 10 f/ prisonnier
Herlies	900					
Illies	1380					
La Bassée	4630	6	22	60	220	280 10 f/ prisonnier
Marquillies	1260	64	50	300	350	650 5,7 f/ prisonnier
Sainghin	3100	21	6	210	60	270 10 f/ prisonnier
Salomé	1690		5		50	50 10 f/ prisonnier
Wicres	250					
TOTAL	18 259	150	118	1140	1030	2170 7,6 f/ pr. militaire 8,7 f/ pr. civil Moyenne : 8,1 f/ pr.

¹⁴⁶⁰ Claudine Wallart, « Déportation de prisonniers civils au 'camp de concentration' d'Holzminden, novembre 1916-avril 1917 », in *Revue du Nord*, tome LXXX, avril-juin 1998.

¹⁴⁶¹ ADN, 9 R 796, 5 avril 1916, « Liste des prêtres qui ont eu à souffrir peu ou prou de l'autorité étrangère pour avoir fait leur devoir de prêtres et de Français ».

¹⁴⁶² ADN 9 R 1523 - Etat des comptes pour le département du Nord.

Document 89 : Tableau - Etat des comptes (mars 1920) pour la distribution exceptionnelle de secours aux familles nécessiteuses de prisonniers militaires et civils du canton de La Bassée.

Source : ADN 9 R 1523 - Etat des comptes pour le département du Nord.

Ce tableau, relatif aux prisonniers de la Grande Guerre du canton de La Bassée, appelle plusieurs remarques. La première : le bilan des comptes n'inclut que les familles nécessiteuses. Quelles sont-elles, selon les normes de l'Etat, dans un canton qui est placé dans un secteur martyr, sur la zone rouge pour les cinq communes du versant Lys détruites à 100 % et pour les autres, situées sur le versant Deûle, dépouillées de leurs biens réquisitionnés ? La remarque suivante : les prisonniers militaires sont plus nombreux que les prisonniers civils. Ce qui revient à dire que le nombre de civils internés est, paradoxalement, très important ; en effet, alors que les populations occupées doivent, selon la Convention de La Haye, être exclues des actions militaires des armées, voilà qu'elles représentent 118 prisonniers sur un total de 268, soit 44 %. Une autre remarque encore : les prisonniers, qu'ils soient civils ou militaires, reçoivent un secours en principe identique, voisinant dix francs par personne. Or il faut se demander si le préjudice est vraiment équivalent lorsque le soldat ou l'officier sont faits prisonniers selon les règles de la guerre ou bien lorsque le civil est condamné au travail forcé en tant qu'habitant occupé, que brassard rouge, que détenu des brigades de détachement ou interné dans des camps en France, ou même en Allemagne. Nouvelle remarque : on peut être surpris que certaines communes bénéficient de 10 francs par prisonnier, alors que d'autres ne reçoivent que 9,4 (Fromelles) voire 5,7 (Marquillies). Comme ces deux communes ont le plus grand nombre d'ayants droit, il advient donc que la moyenne par prisonnier du canton s'abaisse fortement, puisqu'elle descend à 8,1 francs. Avant-dernière remarque : seuls sept localités du canton sont renseignées, ce sont globalement celles situées sur le versant Deûle du talus des Weppes, en arrière-front ; leurs habitants ont pu rentrer en mars 1920, les villages étant peu endommagés. Aubers, Herlies, Illies et Wicres n'ont pas de données chiffrées relatives au nombre de prisonniers militaires et civils. Sauf Wicres, ces villages se situent sur le versant Lys du talus des Weppes, le plus détruit ; on constate donc que, un an et demi après l'armistice, les institutions municipales ne sont pas encore en place pour servir de relais financier avec l'Etat. Dernière remarque : le total de 268 prisonniers civils et militaires ne rend absolument pas compte des « vingt mille de Radinghem », des individus qui sont passés par les camps du canton et des alentours, et des milliers de personnes accablées par quatre ans de travail forcé et humiliant sur réquisition allemande. Le bilan du nombre des travailleurs abusés et contraints est par conséquent bien impossible à actualiser.

Le travail peut être source de fierté et de dignité en temps de paix ; il correspond au plaisir d'agir et au besoin de se sentir utile lorsque les conditions de vie ne sont pas marquées par le « survivre » ; il est à la fois moyen cardinal et but important quand il est rémunéré et qu'il permet d'asseoir son identité sociale vis à vis des siens et de soi.¹⁴⁶³ Mais, en temps de guerre, lorsqu'il devient contrainte et service à l'occupant¹⁴⁶⁴, lorsqu'il est devoir sur ordre pour les brassards rouges, lorsqu'il est déportation et mise en esclavage¹⁴⁶⁵, alors, il a beau s'effectuer dans la sphère publique, il ne permet pas au travailleur de s'affirmer comme « existant » ; au contraire, ce type de travail à charge affective négative exclut celui qui obéit de la valorisation personnelle qui pourrait en découler. Le travail forcé est un acte impersonnel, il bride, il entrave puissamment le

¹⁴⁶³ André Gorz, *Métamorphoses de Travail*, Paris, Folio, 1988, p. 29-30.

¹⁴⁶⁴ Philippe Nivet, *La France occupée, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 133.

¹⁴⁶⁵ Claire Dupilly, *Rapports et procès-verbaux d'enquête de la commission instituée en vue de constater les actes commis en violation du droit des gens*, X-XI-XII, p. 79.

développement de la raison, des désirs, le goût de l'indépendance¹⁴⁶⁶. Ce type de travail « consomme une extraordinaire quantité de force nerveuse et la soustrait à la réflexion, à la méditation, à la rêverie, aux soucis, à l'amour et à la haine. Il présente constamment à la vue un but mesquin et assure des satisfactions faciles et régulières. Ainsi, une société où l'on travaille dur en permanence aura davantage de sécurité ». ¹⁴⁶⁷

Le travail dans les régions occupées et dans les camps de prisonniers abouti à être « la meilleure des polices ». ¹⁴⁶⁸

IV. Bilan : Le travail, un concept au service de l'asservissement

Le concept 'travail' offre l'opportunité d'ouvrir des points de vue pleins d'acuité sur le déroulement de la Grande Guerre dans la tête des populations du canton.

Tant de variations ! D'innombrables injustices ! Une cassure sociale nette entre les occupés et le reste des Français !

Il faudra, assurément, trouver d'autres ressorts, l'évasion mentale, les distractions, l'investissement intellectuel, pour saisir des formes d'oubli et de compensations afin de pouvoir survivre à de tels bouleversements.

¹⁴⁶⁶ Friedrich Nietzsche, *Aurores*, *op. cit.*, paragraphe 173.

¹⁴⁶⁷ *Ibid.*, paragraphe 206.

¹⁴⁶⁸ François Dagognet, *Philosophie du travail*, Paris, Encre marine, 2013.

Qu'on laisse un roi tout seul,
sans aucune satisfaction des sens,
sans aucun soin de l'esprit,
sans compagnie et sans divertissement,
penser à lui tout à loisir,
et l'on verra qu'un roi sans divertissement
est un homme plein de misères.

Blaise Pascal¹⁴⁶⁹

Les aspects anthropologiques :

Chapitre 12

Se distraire de la guerre

La ville d'Haubourdin est chargée de la redistribution de l'alimentation aux communes occupées de son district. Afin de partager équitablement les vivres nécessaires à la population, un inventaire des résidents français occupés est effectué périodiquement. On apprend ainsi que « Fournes possède 84 habitants de plus le 11 août 1915 » qu'au début de la guerre.¹⁴⁷⁰ Les personnes des villages des premières lignes du front, prises sous le feu des deux armées adverses, fuient et trouvent refuge dans des communes où la vie est moins risquée. Les comptes du district et les réclamations qui y remontent disent l'état d'exaspération et de fatigue de ces populations installées ou nouvellement arrivées. En février 1917, à quelques jours d'écart, deux messages bien différents arrivent et se contredisent. Le premier est une plainte : « Pas d'arrivée de viande ». Le second montre la bonne volonté du Comité américain : « Attestation de l'arrivée de 174 moutons par wagon. Répartition des moutons dans le sous-district. » De même, en mars 1917, deux avis évoquent l'état de perturbation des populations. Avis n° 1 : « Il n'y a plus de pain car il n'y a plus de charbon pour le cuire ». Avis n° 2 : « Livraison de choucroute ». Faute de pain, les habitants du canton mangeront donc de la choucroute... Le 9 novembre 1917, cette fois, le Comité d'Alimentation du Nord distribue des anguilles aux individus occupés des onze villages mais, selon les bordereaux de livraison, les réclamations pleuvent car les dites anguilles sont « en très mauvais état ». Qu'à cela ne tienne, les instances du comité répondent qu'« il fallait se donner la peine de les nettoyer ».¹⁴⁷¹

¹⁴⁶⁹ Blaise Pascal, *Pensées*, Edition de Brunschvicg, 1669, fragment 142.

¹⁴⁷⁰ ADN, 9 R 1375, Fournes, bordereau du district de la redistribution d'Haubourdin, année 1915.

¹⁴⁷¹ ADN, 9 R 1375, Haubourdin, bordereau du district de la redistribution d'Haubourdin, année 1917.

Les causes de mécontentement ne concernent pas que le secteur de la nourriture. Le logement est également source de conflit. Au printemps 1918, les Allemands lancent depuis le canton de La Bassée l'*Opération Georgette* visant à percer le front dans la plaine de la Lys en direction de la mer du Nord et de la Manche. Les habitants qui résident sur des portions visées par l'avancée des troupes sont soit emmenés en chemin de fer, soit invités à quitter les communes par leurs propres moyens. Des individus de Wicres, évacués dans ce secteur, arrivent ainsi à Lille le 11 mars 1918. Les Lillois qui disposent encore de quelques chambres sont appelés à loger cette énième vague – la dernière en l'occurrence – de réfugiés. Tout le monde n'est pas disposé à fournir ce nouvel effort ; pour preuve la plainte d'habitants de Wicres auxquels des logements sont refusés à Lille le 18 mars 1918.¹⁴⁷²

Mais, mêmes logés, les évacués ne sont pas forcément satisfaits du traitement qui est le leur, témoins ces remarques relatives au surnom de « boche » qui leur est attribué : « Ne nous laissons pas traiter de Boches ».¹⁴⁷³ Le surnom leur reste attaché jusqu'à la fin de la guerre puisqu'on le retrouve encore le 30 octobre 1918 : « Les réfugiés ne sont pas des Boches ».¹⁴⁷⁴ Dans une école de Nantes, encore une allusion à cette stigmatisation puisque « les enfants de réfugiés y sont traités de Boches ».¹⁴⁷⁵ Dans le Maine et Loire, à Segré, les nouveaux arrivants sont qualifiés d'« indésirables ».¹⁴⁷⁶ Il arrive aussi qu'une municipalité d'accueil rechigne à verser aux évacués les sommes pourtant bien dérisoires qui leur sont dues au titre de la solidarité nationale ; témoin « la difficulté à obtenir les allocations à Thiviers (Dordogne) où viennent d'arriver, de Fourmes, Hortense Cardon, née Petit, ainsi que ses enfants, ».¹⁴⁷⁷ Quelques cas de défiance pour toute la France, quelques institutions seulement qui ont failli, quelques particuliers uniquement qui se montrent indifférents ou hostiles¹⁴⁷⁸, pourtant la publicité qui en faite dans les pages du bihebdomadaire des réfugiés du Nord contribue à entretenir un climat morose.

Ceux qui sont sans nouvelles des leurs, puisqu'ils ont quitté le canton de La Bassée et qu'il est interdit de correspondre avec les parents qui y sont demeurés, reçoivent des informations sur le secteur des onze communes, on vient de le voir, à partir du *Journal des réfugiés*. Ce qu'ils y lisent dépasse l'entendement. Premier saisissement : les listes des personnes évacuées, de numéro en numéro, s'allongent sans cesse. Le flux va en effet crescendo pour finir par l'énumération la plus longue de toutes, et qui date de la mi-septembre 1918, avec des cohortes d'habitants originaires de Marquillies et de Salomé qui doivent à leur tour partir et quitter leur domicile, eux qui avaient pu s'y maintenir. Seconde consternation : les lecteurs découvrent ce qu'ils savent déjà par on-dit, à savoir que les pays envahis sont bombardés et incendiés. C'est un témoin digne de foi, que chacun connaît, le pharmacien de La Bassée, Mr Geerssen, qui raconte ce qu'il a vu. Son témoignage fait état de nombreuses maisons réduites à l'état de ruines et de cendres.¹⁴⁷⁹ Troisième effarement : les lecteurs du *Journal des réfugiés* apprennent que certains parmi leurs parents et amis sont devenus des prisonniers civils. De Fourmes et de Fromelles, selon un récit qui dure durant trois numéros, tel un feuilleton, les lecteurs voient que des personnes connues se retrouvent dans des camps de travail en Allemagne.¹⁴⁸⁰ Ils lisent aussi le nom des blessés, par exemple Maurice Becq de La Bassée, soigné à l'Hôpital

¹⁴⁷² ADN, 9 R 814, Dossier Wicres, date du 18 mars 1918.

¹⁴⁷³ *Le Journal des réfugiés*, n° 162, mercredi 24 mai 1916.

¹⁴⁷⁴ *Ibid.*, n° 417, mercredi 30 octobre 1918.

¹⁴⁷⁵ *Ibid.*, n° 348, samedi 2 mars 1918.

¹⁴⁷⁶ *Ibid.*, n° 370, samedi 18 mai 1918.

¹⁴⁷⁷ *Ibid.*, n° 378, samedi 16 juin 1918.

¹⁴⁷⁸ Philippe Nivet, *Les Réfugiés français de la Grande Guerre, les boches du nord, 1914-1920, op. cit.*

¹⁴⁷⁹ *Le Journal des réfugiés*, n° 10, décembre 1914.

¹⁴⁸⁰ *Le Journal des réfugiés*, n° 38, 40, 41, 24 mars 1915, 31 mars 1915, 3 avril 1915.

temporaire de Bellegarde dans le Gard.¹⁴⁸¹ Seule manque la liste des morts... Mais des signes alertent, qui ne trompent pas : si on fait « appel à des Chinois pour le relèvement des régions sinistrées »¹⁴⁸², c'est que, en grande partie, des hommes du pays sont décédés et qu'il faut suppléer à leur présence.

Alors, pour survivre à la guerre, un autre mécanisme anthropologique se met en place, dès le début du conflit, l'esbaudissement ! Il faut parvenir à s'extraire des mauvaises nouvelles, il faut s'évader, se distraire, lire, s'instruire, aimer, s'occuper l'esprit, voyager, découvrir. Toute une panoplie de plaisirs va se mettre en place dès les premiers instants de la Grande Guerre. Après la foi en Dieu et la croyance en soi qui soutiennent et affermissent l'esprit, après le travail choisi ou forcé qui accapare mais fait oublier les tracasseries, voici donc le troisième mécanisme du « survivre » à la guerre, l'esbaudissement, qui se décline en trois syndromes autant pour les militaires que pour les civils : le plaisir, l'évasion, la compensation.

I. Prendre plaisir

La petite voix du plaisir se profile à Levallois-Perret. « Le comité franco-belge des réfugiés de Paris-Plage a donné, le 14 mars, dans la salle des fêtes du Kursaal, une fête de bienfaisance au profit de réfugiés nécessiteux. »¹⁴⁸³ Certains habitants du canton de La Bassée, ainsi que du Nord et de Belgique, ont réussi à fuir sur le littoral de la mer du Nord et de la Manche au début de l'invasion ; et parmi les stations balnéaires, la plus confortable, la plus recherchée, celle qui est synonyme de plaisir, est à coup sûr Le Touquet, encore appelé Paris-Plage à cause des nombreux Parisiens qui viennent y prendre le bon air. Quelques habitants du canton y sont réfugiés en ce printemps 1915. Mme Leclercq et sa fille Marie, de La Bassée, et Adolphe Vicent, d'Illies¹⁴⁸⁴, au moins, puisque ces noms sont cités dans *Le journal des réfugiés*. Et comme le lien entre Paris-Plage et Paris passe par les propriétaires des villas luxueuses qui sont à présent habitées, en grande partie, par ces réfugiés, il faut bien convenir que les familles aisées de la région parisienne sont concernées par l'exode des habitants du Nord-Pas de Calais.

La commune de Levallois-Perret, à l'ouest de Paris, fait justement partie de ce « Paris » très industriel, triplement concerné par l'afflux d'une main d'œuvre féminine travailleuse, en remplacement de ses propres ouvriers qui sont mobilisés. Premièrement, les usines et manufactures de Levallois-Perret sont un refuge idéal pour les évacués désireux de travailler et d'apporter un argent complémentaire aux allocations distribuées par l'Etat. Deuxièmement, les industriels voient avec satisfaction l'apport d'individus réputés formés et compétents. Enfin, la conjonction de ces trois éléments – Réfugiés, Paris-Plage, Levallois-Perret – a permis l'organisation d'une fête de bienfaisance au profit des évacués nécessiteux. Le plaisir pour quelque temps.

Le syndrome du plaisir qui tente de gommer les problèmes est en place. On le déclinerait selon trois modes : chercher à vivre mieux, s'accommoder, faire des rencontres.

¹⁴⁸¹ *Ibid.*, n° 43, 10 avril 1915.

¹⁴⁸² *Ibid.*, n° 153, samedi 22 avril 1916.

¹⁴⁸³ *Ibid.*, n° 36, 17 mars 1915.

¹⁴⁸⁴ *Ibid.*, n° 1 (nouveau numérotage), 27 janvier 1915.

1) Chercher à vivre mieux : manger, fumer, boire

Du côté des soldats français, les bonnes choses de la vie sont un réconfort. François Rucho¹⁴⁸⁵ est hospitalisé en face d'un soldat nommé Boirras, « qui se plaignait sans cesse, pas le moral du tout » et qui refusait ses repas. « Un jour qu'il ne voulait pas son pigeon aux petits pois, et après qu'il me l'a offert plusieurs fois, j'ai fini par l'accepter et j'ai tout mangé. » François Rucho trouve le goût de vivre, en dépit des blessures, de l'hôpital et de la privation complète des nouvelles de sa proche famille, en puisant dans les petits bonheurs de la nourriture qui se présente. Chez les Verly, les mêmes mécanismes du plaisir de la bouche sont en place. Alors qu'ils se trouvent sur le front d'Alsace, ils mangent jusqu'à n'en plus pouvoir : « Nous trouvons des œufs à 0,15 et du lait à 4 sous le litre. Je m'en fiche dans le ventre, des œufs et du lait ! Hier soir, j'ai fait du chocolat avec des copains. Cela ne nous revient pas cher. »¹⁴⁸⁶ Mais, lorsque c'est possible, les deux frères d'Illies se raccrochent à leurs habitudes du Nord : « On mange de bon appétit. Je t'assure que nous nous sommes régalés ce matin en mangeant une bonne tartine beurrée avec du café. »¹⁴⁸⁷ Une autre fois, c'est « une omelette au lard, du pinard, une tarte au lait bouilli, comme chez nous » à tel point que « si cette vie pouvait continuer longtemps, je crois que je deviendrais gros ; bien vivre et ne rien faire, c'est le rêve. »¹⁴⁸⁸

Les fêtes sont des occasions de vivre autrement dans les cantonnements. « Demain, c'est la Sainte Barbe et je t'apprendrais que c'est notre fête puisque sainte Barbe est la patronne des artilleurs. »¹⁴⁸⁹ Le tabac, distribué par l'armée, appartient aussi à ces plaisirs du jour qui font que le temps est supportable. Les soldats Verly en touchent 100 grammes quotidiennement, et « c'est plus qu'assez »¹⁴⁹⁰, autrement dit, ils consomment leur dose. Les grandes fêtes sont l'occasion de cimenter les groupes et de donner un plus à l'ordinaire : « Les fêtes de Noël se sont passées ici en vrai gala. Trop beau, même ! Et je préférerais moins et goûter ces bonnes petites joies familiales qui, j'ose l'espérer, reviendront un jour. »¹⁴⁹¹ « Nous, ici, dans la chambrée, nous ne nous sommes pas couchés avant minuit. A cette heure, nous nous sommes embrassés tous, et nous avons bu un bon verre de rhum pour bien entrer dans l'année 1916. »¹⁴⁹²

Les alcools sont facilement accessibles : « Ici, nous ne boirons plus de bière ni de cidre, mais du vin, toujours du vin. J'en ai déjà bu. Je ne le trouve pas trop mauvais, et nous le payons cinquante centimes le litre »¹⁴⁹³. Une autre fois, à propos du prix du litre de vin, les deux frères estiment que le coût en est élevé : « Le pays est beau, mais la vie est chère : Un litre de bière 0,35 ! Un litre de vin 0,50 ! »¹⁴⁹⁴ En Alsace, la bière est appréciée : « De temps à autre, nous allons voir Gaston Defrance qui demeure à l'extrémité du village. Ensemble, nous prenons quelques bouteilles de bière d'Alsace. »¹⁴⁹⁵ « Nous sommes toujours en pays conquis. Nous ne sommes pas mal. Nous avons de la bière à 0,20 centime le bock. J'en suis heureux car un bon verre de bière après le repas, c'est bon. »¹⁴⁹⁶ De

¹⁴⁸⁵ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 14-15.

¹⁴⁸⁶ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondances et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 208.

¹⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 144.

¹⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 220.

¹⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 100.

¹⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 172.

¹⁴⁹² *Ibid.*, p. 174.

¹⁴⁹³ *Ibid.*, p. 95.

¹⁴⁹⁴ *Ibid.*, p. 97.

¹⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 202.

¹⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 216.

nouveau en route, cette fois vers Epinal, les deux frères Verly passent de la bière au vin : « Nous devons boire du vin car c'est la seule boisson transportable ici ; aussi, nous dépensons assez d'argent. Je serais heureux que vous nous en envoyiez un peu car je n'aime pas attendre que je n'en aie plus du tout pour vous en demander. »¹⁴⁹⁷ Les frères Verly passent avec plaisir de la bière au vin et du vin à la bière ; leur adaptation à l'alcool, au lieu de l'eau, se fait selon un raisonnement imparable : « De l'eau, c'est pas frais. Dans le bidon d'une demi-heure, que l'on doit la jeter. Du vin et de la bière, on peut en boire un demi-litre de temps en temps. »¹⁴⁹⁸

Les réfugiés du canton ont également leurs plaisirs de la table, en dépit des restrictions et de la pénurie. Félicien en parle avec humour à son jeune frère Louis : « Je vois, d'après ce que tu me dis que tu deviens ivrogne et que tu sais boire une bistouille ; enfin, j'espère que tu n'étais pas encore trop saoul ! Tu me parles que Mr Cousin avait tué un poulet, de la salade et des frites. Depuis quand tue-t-on la salade et les frites pour les manger ? Je crois que ta bistouille fait encore de l'effet pour me raconter cela ! Enfin, je t'excuse ! »¹⁴⁹⁹ Les réfugiés prennent le temps de faire des pâtés ; c'est une façon pour eux, d'une part, de manger de la viande et, d'autre part, d'en envoyer aux soldats mobilisés. A voir comme le brigadier de Félicien et les sous-officiers de Saint-Amand-sur-Fion se sont précipités pour dévorer le pâté en l'absence du soldat¹⁵⁰⁰, la recette de Virginie Verly doit être intéressante. Ils font aussi de la confiture pour faire durer, durant l'hiver, les fruits frais récoltés pendant l'été et l'automne.¹⁵⁰¹ Pourtant, avec insistance, les parents Verly demandent aux deux soldats de leur ramener du sucre, voire du sel, car, du côté de Cohem-Wittes, les deux produits commencent à manquer : « Tu me dis que la crise du sucre continue et que celle du sel commence. Le sel, c'est pis ! Nous autres, nous avons toujours du sucre et du sel. » L'approvisionnement va mieux début 1918 puisque Virginie Verly confectionne du croquant¹⁵⁰², un gâteau qui réclame beaucoup de sucre. Les petits plaisirs sucrés, ce sont aussi les figues qu'on achète à la panierée, et qui restent moelleuses tout l'hiver.¹⁵⁰³

Chez les soldats allemands du canton de La Bassée, la consommation d'alcool fait également partie des plaisirs qu'ils s'accordent. Il y a de gros buveurs, comme ces trois soldats du 16^e RIR qui, à Santes, ont ingurgité six à sept litres de bière et vidé une bouteille de cognac.¹⁵⁰⁴ Mais, sans avoir ces excès, la plupart des soldats partent volontiers fréquenter les bars de Lille¹⁵⁰⁵ où ils aiment parler entre eux et trinquer. Ils passent aussi, dès la première occasion venue, leur temps libre dans les estaminets locaux où la convivialité leur plait bien.¹⁵⁰⁶ Rose Dufлот, tenancière d'un bistrot à Sainghin, dit d'ailleurs qu'elle sert principalement de la bière aux Allemands qui fréquentent son établissement.¹⁵⁰⁷ La tenue des soldats en cantonnement dans le secteur peut se ressentir de ces plaisirs, s'ils ont exagéré leur consommation d'alcool. Le pasteur Hermann Munderlein, en poste un temps dans le secteur de Lille-La Bassée, décrit la conduite des troupes qu'il a côtoyées de manière peu indulgente en évoquant des cas liés à des surcharges alcoolisées : « alcool, débauche, bagarres et critiques acérées, vols,

¹⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 218.

¹⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 219.

¹⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 346.

¹⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 357.

¹⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 415.

¹⁵⁰² *Ibid.*, p. 555.

¹⁵⁰³ *Ibid.*, p. 561.

¹⁵⁰⁴ BHStA/IV, MG/RD6/ Georg Weiner, Lettre.

¹⁵⁰⁵ BHStA/IV, MG/RD6/ Georg Ferchl, Lettre.

¹⁵⁰⁶ BHStA/IV, MG/RD6/ Georg Rutz, Lettre.

¹⁵⁰⁷ Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose, op. cit.*, p. 27.

matérialisme, indifférence croissante, apathie.» Il remarque que « les officiers consomment aussi de grandes quantités d'alcool. »¹⁵⁰⁸

2) S'accommoder : lire, voyager, visiter

« L'évasion par l'imagination était une autre façon de s'accommoder de la situation.¹⁵⁰⁹ » Le niveau scolaire des habitants du canton et des militaires des armées adverses, tel qu'il est acquis en ce début du XX^e siècle, permet en effet d'occuper l'esprit à la lecture. Le plaisir de lire fait partie des activités qui proposent l'évasion durant tout le conflit. Que ce soit chez les réfugiés ou bien chez les militaires alliés et allemands, nombreuses sont les allusions à des livres et à la lecture. On voit ainsi, à Fournes, Adolf Hitler régulièrement absorbé dans la lecture d'un ouvrage. Il fréquente la procure de son régiment et y achète des livres. Pas des traités politiques, mais par exemple « un guide touristique et artistique sur Berlin » qu'il consulte souvent et qui l'a préparé au séjour, au premier séjour de sa vie, qu'il a effectué dans la capitale allemande en 1916. Ou alors il dessine, installé sur un banc à Lille, un carnet de croquis à la main.¹⁵¹⁰

Car les soldats allemands écrivent, dessinent, lisent, s'absorbent dans la lecture. Si personne, parmi eux, ne s'intéresse à la littérature de propagande, en revanche « les romans d'évasion et les livres contenant une image positive du monde et de la nature avaient les faveurs des soldats.¹⁵¹¹ » La bibliothèque mobile de la division contient, par exemple, un livre sur les oiseaux d'eau, demandé spécialement par le soldat de la 1^{ère} compagnie Arthur Janzen, ou bien des ouvrages sur les libres penseurs réclamés spécialement par des soldats du rang. Comme c'est le ministère de la guerre qui donne son autorisation pour le contenu des bibliothèques des cantonnements, ce n'est un hasard si cette remarque concernant les « ouvrages sur les libres penseurs » s'y trouve. Elle montre une adaptation de la censure, désireuse de satisfaire les envies des soldats, et le niveau d'intérêt des troupes occupant le canton de La Bassée.¹⁵¹²

Léon Bocquet, dans *Le fardeau des jours*, montre pareille envie, voire pareille frénésie, de lire chez les soldats français, hommes du rang issus du canton. Ils fréquentent les bibliothèques de l'armée, ils fouillent dans les ouvrages des centres populaires, ils découvrent les grands auteurs.¹⁵¹³ « Je lis beaucoup pour tuer le temps » est également le credo des frères Verly.¹⁵¹⁴ Ils reçoivent des livres¹⁵¹⁵, et la lecture est le meilleur viatique pour trouver refuge en soi, ou ailleurs, ou pour évacuer l'environnement du cantonnement et de la caserne¹⁵¹⁶ : « Aujourd'hui, dimanche. Il fait un temps affreux. Le vent est déchainé en ouragan ; la Seine en furie se permet des vagues aussi fortes que celles de la mer en temps calme. Aussi, il fait bon se calfeutrer dans sa chambre, couché sur son lit, un bouquin entre les mains. Pendant que le vent fait 'hou hou', je me chauffe et je lis.¹⁵¹⁷ » Ils lisent la presse : « J'ai lu dans *Le petit journal* de ce matin que l'on se préoccupait

¹⁵⁰⁸ LAELKB, OKM 2340/Hermann Munderlein, 30 janvier 1916.

¹⁵⁰⁹ BHStA/IV, RD6/Bd. 110, 1, lettre du ministère de la guerre, Berlin, 27 mars 1916.

¹⁵¹⁰ IFZ, MA-732.

¹⁵¹¹ BHStA/IV, RD6/Bd. 110, 1, lettre datée de la mi-mars 1916.

¹⁵¹² BHStA/IV, RD6/Bd. 110, 1, lettre du ministère de la guerre, Berlin, 27 mars 1916.

¹⁵¹³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 103.

¹⁵¹⁴ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondances et souvenirs des années de guerre, 1914-1918*, op. cit., p. 349.

¹⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 356.

¹⁵¹⁶ Benjamin Gilles, *Lectures de poilus, 1914-1918, Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement, 2013.

¹⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 357.

d'améliorer l'ordinaire. Ce n'est vraiment pas trop tôt. »¹⁵¹⁸ Et ils s'interrogent sur la propagande gouvernementale qui ne fait pas bon ménage avec les mauvaises nouvelles ; s'agit-il de ne pas alarmer les populations ? « Est-ce que le coup de grisou aux mines de Nœux aurait fait tant de victimes que cela ? C'est invraisemblable puisque l'on n'en parle même pas sur les journaux ! »¹⁵¹⁹ Ils actualisent leur réseau grâce aux listes publiées dans *Le journal des réfugiés du Nord* ; ils apprennent ainsi que les familles Leduc et Boulogne, ainsi que Célestin Delaval viennent d'arriver sur le territoire de la France libre.¹⁵²⁰

Bien sûr, chez les frères Verly, il y a surtout, aussi, le plaisir de la découverte de Paris¹⁵²¹ qui constitue à elle seule un moment fort dans la vie des soldats en guerre car, en permission, en visite ou en transit, tous finissent par y passer quelque temps. Et le cinéma, parfois pour la première fois !¹⁵²² Et les jeux : le billard, les cartes et les dames.¹⁵²³ Il faut bien tous ces divertissements pour faire oublier « ces imbécilités militaires »¹⁵²⁴ car « le cafard, c'est quelque chose que je ne connais plus depuis que je suis blasé dans la vie militaire ». ¹⁵²⁵ Mais il n'est pas si aisé de s'étourdir, de tout oublier, de jouer le soldat revenu de tout. « Puisqu'il faut subir ce sort sans murmurer, subissons-le, mais avec quel regret de ne pouvoir crier sa façon de penser. »¹⁵²⁶ S'étourdir, se distraire, s'extraire ? Ce n'est guère facile, en dépit des apparences, de se fabriquer une carapace.

François Rucho décrit également par quels plaisirs il passe pour évacuer la guerre trop omniprésente. « Le 15 août, j'ai été autorisé à faire une petite sortie en ville, le temps d'aller dire bonjour à Jeanne d'Arc et de voir un photographe pour le souvenir. » Le soldat Rucho se permet même de plaisanter avec le médecin-chef qui a fait établir sa convalescence pour deux destinations, Cannes et Charenton-du-Cher : « C'est une plaisanterie ! Mais il faut que je vous dise, Monsieur le Médecin-chef, à la suite de ma dernière opération, j'ai marché avec un bâton, et je pense pouvoir m'en sortir sans cannes. » En fait, plutôt que de se rendre à Cannes, sur la côte d'Azur, une destination qui aurait paru plaisante pour beaucoup afin d'y passer deux mois de convalescence, François Rucho cherche à rejoindre sa fiancée qui se trouve évacuée à Charenton, dans le Cher, à proximité du canal du Berry. Et il est assez pressé d'aller la rejoindre, enfin. Cela fait trois années qu'il ne l'a pas revue. Il ajoute : « Pendant les deux mois de convalo, nous avons étudié beaucoup de projets, et surtout pourquoi pas le mariage... »¹⁵²⁷ Le fait de considérer que la guerre n'est, ne doit être, qu'une parenthèse est le meilleur moyen d'y survivre.

Le retour en permission des soldats dans leur famille est une autre manière, pour quelques jours, d'oublier la guerre et de profiter des joies de l'instant. « Le temps passe trop vite à notre gré, car tu comprends la joie que l'on éprouve de se retrouver ainsi quelques jours avec ceux qui nous sont chers. »¹⁵²⁸ Les formules qui reviennent le plus sont fréquemment dans ces lettres de rapatriés sont : « J'ai été très heureux (se) » et « J'ai eu un vif plaisir »¹⁵²⁹ Ces expressions s'appliquent à diverses situations comme, par exemple, la satisfaction de savoir qu'un parent mobilisé est loin des premières lignes où les

¹⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 222.

¹⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 459.

¹⁵²⁰ *Ibid.*, p. 483.

¹⁵²¹ *Ibid.*, p. 313.

¹⁵²² *Ibid.*, p. 302.

¹⁵²³ *Ibid.*, p. 385.

¹⁵²⁴ *Ibid.*, p. 452.

¹⁵²⁵ *Ibid.*, p. 457.

¹⁵²⁶ *Ibid.*, p. 492.

¹⁵²⁷ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 16.

¹⁵²⁸ Rosa Dhennin, Correspondance avec Yvonne Lecompte, *op. cit.*, lettre n° 1.

¹⁵²⁹ *Ibid.*, lettre n° 2.

dangers encourus sont importants.¹⁵³⁰ Ou bien encore les individus qui écrivent disent « être heureux de savoir (l'interlocuteur) en bonne santé » ou ressentir le bien-être immédiat « de se porter à merveille »¹⁵³¹. Petits plaisirs, certes, mais qui égrènent positivement les jours : « J'ai été heureuse de constater que ton voyage s'est effectué dans de bonnes conditions » ; « C'est avec plaisir que j'ai appris que tu avais une bonne occupation »¹⁵³² ; « J'ai reçu ta gentille lettre avec grand plaisir »¹⁵³³ ; « Je suis heureuse de les avoir là, près de moi, car ils ont trouvé une maison à cinq minutes d'ici »¹⁵³⁴. Globalement, près de la moitié du contenu des quatorze lettres échangées par les deux amies Rosa et Yvonne se situe dans un registre de réjouissance, de satisfaction et de contentement. C'est à ce constat, sans doute inattendu au départ, que l'on aboutit en observant le vocabulaire employé et le choix des sujets exploités dans les courriers. La tonalité est optimiste, en dépit des allusions au conflit qui dure trop.

Chez les Allemands du régiment List, également, l'humeur, malgré la proximité du front, est à la recherche du plaisir plutôt qu'à l'angoisse : « En fait, les hommes du régiment List menaient une vie plus proche de celle d'ouvriers du bâtiment que d'une armée en campagne. »¹⁵³⁵ A la même époque, le commandant de la police militaire de la 6^e DR, Georg Armeth, écrit : « Nos troupes rejoignent le front en défilant par les villes et les villages et en chantant ces refrains militaires qu'on entend dans nos rues et dans nos casernes. »¹⁵³⁶ Bien sûr, ces chants ne relèvent pas de la distraction mais de la discipline et de l'esprit de corps, pourtant, utiliser son corps pour chanter atténue les moments douloureux et rend la vie supportable : « Voici un endroit où l'on pourrait se sentir pleinement heureux »¹⁵³⁷, écrit le père Norbert pendant son séjour dans les environs de Fromelles et de Fournes. Albert Weisgerber, lui aussi, indique à son épouse que « les hommes prennent des bains de soleil »¹⁵³⁸. Les souffrances de l'assaut et la puanteur des corps en décomposition, à quelques centaines de mètres des villages de repos, sont alors effacées par les soldats au point que Fridolin Solleder peut s'estimer satisfait : « L'agréable soleil de l'été flamand et la brise rafraichissante [...] permettent de vite oublier les horreurs des tranchées. »¹⁵³⁹

Dans tous les groupes impliqués, la volonté de s'accommoder est une des composantes des quatre années de guerre. L'envie d'être en compagnie est le dernier volet de ce quotidien du plaisir de la vie, en dépit des circonstances, entre 1914 et 1918.

3) Etre en compagnie : les diverses formes de l'accompagnement en temps de guerre

Il est important de ne pas être seul(e). Les diverses formes de l'accompagnement en temps de guerre le prouvent.

1 – Le mariage en temps de guerre

¹⁵³⁰ *Ibid.*, lettre n° 3.

¹⁵³¹ *Ibid.*, lettre n° 4.

¹⁵³² *Ibid.*, lettre n° 6.

¹⁵³³ *Ibid.*, lettre n° 7.

¹⁵³⁴ *Ibid.*, lettre n° 8.

¹⁵³⁵ BHStA/IV, RIR 17/Bd.1/journal, 29 mars-8 mai 1915.

¹⁵³⁶ EPF, Georg Armeth à Karl Crämer, 23 avril 1915.

¹⁵³⁷ PBK, II/9/Facs.3m/Stumpf/journal, 9 mai 1915.

¹⁵³⁸ Gerhard Sauder (dir.), « Ich male wie ein Wilder », *op. cit.*, p. 216, Albert Weisgerber à son épouse, 17 avril 1915.

¹⁵³⁹ Fridolin Solleder, « Der Stellungskrieg bei Fromelles », *op. cit.*, p. 172.

Le sentiment amoureux est une composante importante des mentalités en temps de guerre. On évoquera la fréquentation d'une amie, d'une fiancée ou d'une compagne en vue du mariage. Henri Verly épouse Florentine, l'amie qu'il connaissait avant la guerre, dès qu'il est démobilisé pour blessure. Henri Ghestin se marie au milieu de l'année 1918 avec Rosa Dhennin qu'il a vue à chaque permission à Gaillon. François Rucho retrouve enfin Apolline, sa fiancée, à Charenton, pour quelques semaines de convalescence bien agréables. Voilà les femmes qui comptent pour ces trois soldats du canton de La Bassée. Ces trois cas sont signes de mariage et de foyers à fonder.

Le mariage d'Henri et de Florentine aurait dû être un événement-plaisir pour toute la famille Verly. Il n'en a rien été. Mutisme¹⁵⁴⁰, désapprobation¹⁵⁴¹, tergiversation¹⁵⁴² ; finalement, la cérémonie a lieu¹⁵⁴³ sans l'accord des parents et sans leur présence¹⁵⁴⁴. « Pour la première noce qui se fait dans la maison, je l'aurais crue beaucoup plus brillante que celle-là. »¹⁵⁴⁵ Les mariages durant la guerre ont cet aspect de fête sans réjouissances¹⁵⁴⁶ qui rappelle que les circonstances sont graves et que le plaisir est à extérioriser avec modération. Henri s'est donc marié contre l'avis de ses parents, avec la désapprobation de ses frères et sœurs, « sans fête qui aurait duré plusieurs jours ». Ce mariage durant la guerre interroge sur le degré de liberté que la guerre autorise. Le conflit ne change pas le poids des conventions en dépit de l'apparence d'émancipation que chacun semble avoir gagnée. En effet, chez un jeune homme comme Henri, la guerre a donné l'espoir de vivre autrement. Henri y a cru. On voit ici qu'il échoue à créer un climat convivial autour de son couple et que le quotidien de sa famille ne cherche pas trop de bouleversements de toute sorte. La réalité des pesanteurs sociales continue sa pression, même en temps de guerre.

Le mariage d'Henri Ghestin ne se présente pas sur le même fond d'opposition ; au contraire. C'est dans le cadre des permissions à Gaillon qu'Henri « fréquente » Rosa, avec l'assentiment de tous. Les choses se disent aussi en plusieurs étapes, sans drame.¹⁵⁴⁷ « Comme tu le vois, Henri vient souvent voir sa famille. Puis, je ne crois pas devoir t'apprendre qu'il est mon fiancé car tu le sais de longue date. [...] Durant les fêtes de Noël et du Nouvel An, Henri est venu aussi pour quinze jours. Pense donc les beaux jours que nous avons pu passer en famille. » Le mariage se précise, passant par l'approbation explicite des parents : « Je leur ai causé à propos de mon mariage. Ils m'ont répondu que j'avais bien raison puisque Henri est libre. Henri est toujours en excellente santé. Il travaille toujours au Roule, sur les bords de la Seine. » Il faut maintenant des papiers officiels pour que le livret de famille puisse être fait dans la mairie retenue : « Voilà plusieurs fois que j'écris à Mr Delerue (maire d'Illies) pour nos papiers. Et jusqu'à présent, je n'ai pas eu de réponse. » Finalement, tout se fait dans les temps et la cérémonie peut être prévue : « Nous allons sans doute être en affiche sous peu. Tu vois, ça approche. [...] Notre mariage est fixé pour le lundi 4 novembre. Nous partirons sans doute aussitôt notre union. Mais nous irons d'abord à Arpajon car Madame la baronne vient aux noces et nous invite à retourner avec elle passer quelques jours là-bas. »

¹⁵⁴⁰ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondances et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 485.

¹⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 486.

¹⁵⁴² *Ibid.*, p. 497.

¹⁵⁴³ *Ibid.*, p. 503.

¹⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 505.

¹⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 508.

¹⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 512.

¹⁵⁴⁷ Rosa Dhennin, Correspondance, *op. cit.*, lettres de 1 à 15.

Le mariage d'Henri et de Rosa, bien que célébré pendant la guerre et en région parisienne, s'est donc déroulé selon les normes habituelles du canton de La Bassée : d'abord l'union s'effectue avec une personne appartenant au cercle des relations familiales ; ensuite, cette union des deux conjoints se fait avec approbation des deux familles ; enfin le « parrainage » des patrons, propriétaires ou supérieurs hiérarchiques, montre la pérennité des structures d'encadrement, non remises en question. La guerre apporte cette seule différence que, cette fois, c'est la bénédiction de « Madame la baronne », marraine de guerre et employée d'Henri, qui est requise. Le mariage d'Henri et de Rosa est un mariage conforme.

Le troisième mariage est celui de François Rucho et d'Apolline Lézier¹⁵⁴⁸, décidé après la convalescence de François à Charenton-du-Cher où sa fiancée est réfugiée. Il est prévu pour la date du 31 décembre 1917. Il se fera en même temps que celui de Marthe et d'Emile. « J'ai donc entrepris de faire toutes les démarches nécessaires à la sous-préfecture de Saint Amand-Montrond. Et le sous-préfet, très gentiment, m'a pris par la main comme un écolier et m'a conduit directement à une dame qui s'occupait de l'état-civil car nous étions tous les quatre des pays envahis et nous deux des soldats en permission. » Mais les démarches administratives sont une chose, et les démarches familiales en sont une autre. Bien que François connaisse Apolline depuis plus de six ans, il faut qu'il fasse une demande en mariage auprès du père d'Apolline. « Je m'attendais à un refus. Mais il a répondu : 'Puisqu'il en est ainsi, je te la donne. A la grâce de Dieu' ».

Quelques proches peuvent, par chance, être présents. Pour François, toujours sans nouvelles de ses propres parents restés en territoire occupé, il n'a été possible que de bénéficier de la présence de sa sœur Julie ainsi que de ses trois enfants. « Il a été question d'un voyage de noces. Hélas, j'ai dû rejoindre le dépôt du 27^e RAC à Thiviers en Dordogne le 6 janvier 1918. Pensant que j'y resterais quelque temps, ma femme est venue me rejoindre. Et le lendemain de son arrivée, me voilà embarqué en renfort. Elle est repartie à Charenton. Je n'ai pu vivre avec elle qu'à partir de juin 1919. » Voilà bien des détours pour que la vie commune de François et de son épouse Apolline s'installe. Encore faut-il que la guerre soit finie de six mois. Le plaisir de la vie familiale autour du petit Bernard, né de cette union, doit attendre.

Ces trois mariages présentent trois facettes bien diverses : le mariage sans réjouissances, le mariage conforme, le mariage pour contrer le mauvais sort. Mais, au-delà des différences, c'est la recherche d'accompagnement qui compte dans ces trois cas assez significatifs des envies de partage et de retour au modèle traditionnel de la vie à deux, celui d'avant la guerre.

2 - Le marrainage de guerre

On vient d'évoquer le phénomène du marrainage à propos du mariage d'Henri Ghestin qui invite sa marraine de guerre à la cérémonie. On a vu que la marraine, à son tour, propose d'inviter les deux jeunes époux chez elle en guise de voyage de noces. On a compris que cette baronne fait partie du monde huppé qui se dévoue auprès des soldats en leur faisant profiter de moyens et de propriétés qui sont un réconfort pour les militaires de la guerre.

Le marrainage de guerre est un phénomène à modalités diverses. Parfois, il prend une forme institutionnalisée : la femme prodigue se dévoue auprès d'un soldat désigné à son attention, sans choix ni de la part du soldat ni de la dame de charité. D'autres fois, le hasard tient sa place : une femme charitable rencontrée, une invitation gracieuse à dîner,

¹⁵⁴⁸ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 16.

l'offre acceptée ; des relations soldat-marraine de guerre peuvent se créer ainsi sans qu'une entremise officielle ait eu lieu. Lorsqu'Henri Verly rencontre sa protectrice à Paris, il bénéficie d'un coup de la fortune. Il a la chance de se trouver au bon moment au bon endroit :

Vous ai-je dit que je suis allée dîner en ville chez une dame très riche. Un hasard m'a fait faire connaissance de cette dame. Ce fut une rencontre dans la rue, une conversation banale sur ma blessure et ce fut aussitôt une invitation à dîner pour le lendemain. Je n'y manquai pas. Le déjeuner fut épatant, un vrai festin. Cette dame est seule dans une villa splendide ; mariée, pas d'enfants, son mari ne vient que le dimanche. Son âge peut varier entre 45 et 50 ans. De ce qu'elle m'a conté, j'ai compris qu'elle soignait plusieurs filleuls. Néanmoins, elle veut me porter intérêt et, pour ce faire, elle veut me mettre en relation avec une sienne amie de Paris. Je dois y retourner dîner dimanche afin de faire connaissance avec son mari. Je ne refuse pas. On dîne bien ! Je compte bien que dimanche elle ne sera pas sans me gratifier d'une pièce de cent sous. [...]

Cette dame, Madame Vivarez, me donnera l'adresse d'une de ses amies, à Paris qui veut m'avoir à dîner chez elle dimanche prochain. J'irai donc à Paris, dimanche prochain, chez ma future marraine de guerre. Je n'ai pas pu recevoir les largesses de Madame Vivarez car elle a déjà 5 ou 6 filleuls à soigner. [...]

Je m'en vais vous expliquer comment cela est arrivé : il y a de ça une quinzaine nous revenions d'un concert qui avait été donné par les Dames de France. [...] Comment se fait-il, allez-vous penser, que ces dames se soient intéressées à moi ? Cela vient d'un copain d'hôpital, blagueur fini, qui, sans que je le sache, confia à ces dames que, en plus des Allemands chez moi, j'avais un frère tué à la guerre, un autre au front, et que pour ma part j'en étais à ma deuxième blessure. C'en a été assez pour que la dame s'intéresse à mon sort. Ce qui m'ennuie, en cette affaire, ce sont les mensonges du copain. J'ai été obligé de ratifier, et rien n'est vrai. Ma foi, tant pis.

Dimanche, je me présente chez ma future marraine de guerre : Madame Cailleret, 18, rue du Regard, chez qui je suis invité à déjeuner afin de faire connaissance.¹⁵⁴⁹

Finalement, les espoirs d'Henri Verly s'arrêtent là : sa marraine de guerre est indisponible : « elle a plutôt l'air de me délaisser »¹⁵⁵⁰, reconnaît le soldat.

Le cas d'Henri Ghestin et de sa marraine de guerre est très différent ; il ne s'agit pas d'une rencontre née du hasard de la rue, mais elle est plutôt le fruit de l'institution raisonnée « La marraine du soldat » qui prend en charge les hommes isolés. L'œuvre a pour but de secourir les blessés en leur rendant visite dans les hôpitaux ; elle s'adresse surtout à des militaires privés du soutien de leur famille, livrés à eux-mêmes, loin de leur parenté qui se trouve dispersée, par exemple du fait de l'occupation allemande dans les dix départements et du fait de l'exode de leurs relations proches.¹⁵⁵¹ « Depuis quinze jours, Henri Ghestin est aussi parmi nous. Il est, lui aussi, en excellente santé et je crois que je t'ai déjà dit qu'il était à Arpajon, près de Paris, chez une baronne qui l'a soigné lors de son séjour à l'hôpital pour la blessure qu'il a reçue dès le début de la guerre. »¹⁵⁵² La baronne fait donc des visites dans les hôpitaux à des soldats blessés et elle apporte le soutien moral d'une sorte de dame patronnesse qui recrée autour de ces hommes un embryon de famille reconfortante. L'engagement moral d'une telle femme tend à remplacer l'affection qui manquerait à ces soldats défavorisés. Henri Ghestin n'appartient pas à ces types de cas puisqu'on le voit se rendre chez sa mère et ses deux sœurs Marie-Louise et Léontine à

¹⁵⁴⁹ *Ibid.*, p. 339, 341, 345.

¹⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 355.

¹⁵⁵¹ Jean-Yves Le Naour, *Misères et tourments de la chair, Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier-Montaigne, 2002, réédité Aubier 2013.

¹⁵⁵² Rosa Dhennin, *Correspondance avec Yvonne Lecompte, op. cit.*, lettre n° 1.

Gaillon, dans l'Eure. Il y passe régulièrement ses permissions, ses moments de repos et ses semaines de convalescence après les opérations suite à ses blessures héritées de la guerre. Il y retrouve surtout, aussi, sa fiancée Rosa ainsi que la famille de Rosa. Ce n'est donc pas le type de l'homme isolé et sans soutien psychologique. Pourtant, il a su s'attirer les bonnes grâces d'une baronne d'Arpajon.

« Il est là très bien. Il fait ce qu'il veut, et si tu le voyais maintenant tu le trouverais changé. Car la guerre l'a changé, lui qui était si énervé dans le temps. »¹⁵⁵³ La baronne d'Arpajon permet donc à Henri Ghestin de passer la guerre dans des conditions confortables puisque, employé chez elle, « il fait ce qu'il veut », autrement dit il bûcheronne, il jardine, il entretient le grand parc du château. Cette situation favorisée est également une façon pour Henri de découvrir une autre vie que celle de l'estaminet « Aux bons buveurs de Laventure » où il partageait avec ses parents les petits revenus du café, de la ferme et de la plantation de tabac familiale. A présent, il fréquente quotidiennement un milieu qui n'est pas celui de ses origines dans le canton de La Bassée. Il est, par exemple, chargé de faire des courses pour la baronne dans Paris même, lui qui avait un horizon limité au triangle Lille-Lens-Armentières il y a juste quelques années : « Henri serait venu vous rendre visite avec plaisir, mais il n'en a guère eu la possibilité, ayant eu des courses à faire dans Paris lors de son retour à Arpajon. »¹⁵⁵⁴ Et ce travail favorisé de blessé de guerre, Henri peut l'effectuer comme une vraie profession avec des temps de repos octroyés durant lesquels il peut rendre visite à ses proches et à sa fiancée Rosa : « Henri est parmi nous en ce moment. Il est en excellente santé. Jusqu'à présent, il ne sait pas encore combien va durer son séjour à Gaillon, mais il espère venir vous voir à son retour à Arpajon. »¹⁵⁵⁵

Le fait de vivre la guerre dans une telle configuration d'exception permet à Henri Ghestin et aux siens d'avoir un regard circonstancié sur les événements : les mois passés au service de la baronne, les voyages entre Arpajon et Gaillon, le milieu social nouveau fréquenté, les informations glanées dans ces environnements divers changent ceux qui vivent de telles situations et on peut parler de « plaisir » dans cette approche spécifique de la guerre grâce au mécanisme heureux des mairaines de guerre. La lettre du 5 avril 1918, par exemple, montre des réfugiés et des soldats très au fait des évolutions des opérations militaires : « Voilà Paris bombardé maintenant ! [...] Avec tous ce qui se passe en ce moment dans la capitale, Henri a préféré retourner directement à Arpajon. »¹⁵⁵⁶ Et les nouvelles ne sont pas puisées dans une presse toujours suspectée d'améliorer la situation, mais bien dans le quotidien d'Henri Ghestin qui fait le vagemestre de la baronne et qui sillonne à souhait la région parisienne.

François Rucho connaît également ce privilège d'avoir été repéré par une mairaine de guerre aisée : « Après avoir vécu la vie de clochard, me voilà dans la vie de château. »¹⁵⁵⁷ Il est certain que, entre la maison d'ouvrier de la famille Rucho, rue d'en bas à Illies, où le sol en terre battue était bêché une fois l'an pour le rafraîchir, et le grand domaine des d'Illiers qui sont les hôtes du soldat blessé François Rucho, le décalage est important. Mais pas au point de parler de vie de château d'une part, et de vie de clochard d'autre part. Garçon intelligent qui s'est fait grâce aux contacts divers qu'il a eu l'intelligence de susciter et d'entretenir, François Rucho vit, ici encore, une expérience qui est une nouvelle étape positive de son insertion dans le monde. Il dit d'ailleurs, parlant de

¹⁵⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁵⁴ *Ibid.*, lettre n° 4.

¹⁵⁵⁵ *Ibid.*, lettre n° 6.

¹⁵⁵⁶ *Ibid.*, lettre n° 7.

¹⁵⁵⁷ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 15.

Mr et Mme d'Illiers, « Je leur en ai toujours témoigné beaucoup de reconnaissance jusqu'au jour où j'ai appris leur disparition. »

L'introduction de François Rucho auprès de Madame d'Illiers, sa marraine de guerre, s'est opérée grâce à l'entremise d'une infirmière religieuse irlandaise au service du Château de la Fontaine, situé à Olivet-sur-le-Loiret. Le comte d'Illiers¹⁵⁵⁸, Gaston-Marie Patas d'Illiers (1876-1932)¹⁵⁵⁹, a été incorporé au 8^e chasseurs dès la mobilisation d'août 1914 ; et c'est avec son régiment qu'il a participé à l'offensive de Champagne de septembre 1915. En 1917, quand François Rucho est amené au château d'Illiers, son propriétaire vient de rentrer de la guerre car son état de santé exige qu'il soit retiré des actifs, « déjà atteint d'apoplexie », comme l'écrit François Rucho à son propos. L'infirmière irlandaise à domicile fait partie de la panoplie des soins qui entoure le militaire très malade. Mais la chance financière de pouvoir ainsi bénéficier de la présence quotidienne d'un personnel médical compétent est partagée au profit d'autres soldats, malades, blessés, amoindris comme l'est François Rucho en cette année 1917. « Le lendemain de mon arrivée, j'ai été présenté à Mr et Mme d'Illiers. J'ai eu droit à quelques questions sur ma famille, mes conditions d'existence et mon service militaire. J'ai été soigné, presque dorloté. J'étais le sixième soldat soigné par eux. »

Gaston-Marie Patas, comte d'Illiers¹⁵⁶⁰, et Madeleine, son épouse, née de Montmarin, s'occupent personnellement des six soldats hébergés chez eux : « Tous les jeudis, ils nous emmenaient à une visite à l'hôpital et nous avions droit à la pesée. Le régime a été vraiment bienfaisant car, à ma sortie, en novembre 1917, j'étais à peu près revenu à mon poids normal. De 54 kg à mon arrivée chez eux, je suis passé à 68 kg à mon départ. » La reconnaissance de François Rucho envers ses bienfaiteurs s'agrémente du plaisir de vivre dans un cadre luxueux. « Il y avait dans leur propriété un parc immense et des moulins sur le Loiret actionnés par le courant. Au milieu du parc, très joli, était posé un joli cadran solaire. » Et, en effet, le parc de la Fontaine possède une architecture de jardin mêlant habilement le style classique et le style anglais : huit allées se répandent à travers une futaie de chênes tandis que des pelouses descendent en pente douce vers le Loiret et ses rives.¹⁵⁶¹ Si François Rucho apprécie un tel environnement, il le dit, il n'évoque pas, par contre, le travail de sculpteur du maître de maison. Sans doute que les deux cercles de vie, celui des propriétaires et celui des filleuls de guerre, ne se rencontrent pas beaucoup, le comte étant lui-même très handicapé par sa maladie. François Rucho n'en tire pas rigueur, profitant des instants qui se présentent pour se ragaillardir : « Aux visites du jeudi à l'hôpital, le médecin chef était heureux de constater l'effet bienfaisant des soins reçus et la bonne marche vers la guérison. Je suis donc sorti début novembre 1917, avec deux mois de convalescence en perspective ».

Les trois expériences de marraine de guerre, celles d'Henri Verly, d'Henri Ghestin et de François Rucho, présentent ainsi trois côtés extrêmement divers du même phénomène : une promesse de grande vie parisienne, avortée ; une qualité de vie au grand air, libre et apaisante ; un accueil époustoufflant et dévoué, qui permet de se revigorer. Et, dans les trois cas, on a affaire à des femmes à la fois proches et dévouées qui permettent aux soldats de retrouver des repères familiaux et des plaisirs roboratifs liés à l'alimentation et au repos de l'esprit. Les trois protégés ont vécu cette expérience en cherchant du confort en un temps où les conditions de l'existence sont parmi les plus difficiles qui soient. Mais il n'en a pas été de même pour tous les soldats.

¹⁵⁵⁸ « Gaston d'Illiers, un sculpteur au débotté », *Jours de Chasse*, n° 49, septembre-octobre-novembre 2012, p. 210-220.

¹⁵⁵⁹ « Les obsèques du comte d'Illiers », *Journal du Loiret*, 17 novembre 1932.

¹⁵⁶⁰ Louis d'Illiers, *Lorsque finissait le siècle*, Corsaire, 2009.

¹⁵⁶¹ Clément Borgal, *Histoire d'Olivet*, Ed. Publix, 1986.

3- Les prostituées et les rencontres de passage

Les jeux de la séduction et les bouleversements des barrières sociales sont dans l'air du temps¹⁵⁶² pourtant ils n'aboutissent pas toujours à des accompagnements ayant le mariage pour finalité, ni aux rencontres avec des « femmes de charité »¹⁵⁶³ comme les marraines de guerre. La fréquentation des prostituées est une autre réalité de la Grande Guerre.

La lettre de Jules Michaud, ami de Félicien, raconte cette diversion, salutaire pour lui, de trouver des femmes légères à proximité de son travail dans le parc automobile de Beauvais.

Me trouvant débarrassé de pas mal de soucis, je t'envoie, ainsi qu'aux camarades, une cordiale poignée de main. Vous avez dû l'apprendre, je suis au grand parc automobile de Beauvais. J'y travaille comme ajusteur.

Malgré que je ne sois pas payé, je trouve la vie très agréable. En un mot : « y'a bon ».

Bien nourri, bien couché à l'abri des marmites, que demander de plus ?

Une petite femme ? Je crois que ça ne doit pas être très difficile.

Dans l'espoir de te lire, reçois, mon cher Verly, une bonne poignée de main. J.¹⁵⁶⁴

Les Allemands stationnés dans le canton de La Bassée ont aussi recours aux « petites femmes » françaises pour satisfaire leurs envies sexuelles. Les autorités militaires leur permettant très facilement de se rendre à Haubourdin, et puis, de là, à Lille, ils se fréquentent les maisons closes qui abondent entre le nouvel Opéra et la gare.¹⁵⁶⁵ Les maladies vénériennes redoublent, à un tel point que des affiches sont apposées dans le canton de La Bassée, mettant en garde contre les périls des maladies sexuellement transmissibles : « Attention, soldats, protégez votre santé ! Prostituées, serveuses et femmes légères sont toutes infectées !¹⁵⁶⁶ ». Des préservatifs sont distribués, des listes secrètes sont dressées concernant des hommes ayant des rapports non protégés, des patrouilles circulent sur tout le front ouest afin de mettre en garde les soldats allemands contre les villageoises françaises et contre les femmes des maisons closes.¹⁵⁶⁷ Quelques viols sont commis. Le cas de Rose Dufлот de Sainghin, déjà évoqué¹⁵⁶⁸, rappelle combien, des années plus tard, on ne sort pas indemne d'un tel crime perpétré contre soi.

Pourtant, la rencontre, sans précédent dans le canton et dans l'histoire, de tant d'hommes jeunes et disponibles, venus d'horizons si divers, et de tant de femmes en pleine force de séduction et momentanément seules du fait de l'absence des parents, des fiancés et des maris, produit des phénomènes nouveaux et uniques de fascination-sortilège. Même non consommées, des relations d'un nouveau type et d'une audace insoupçonnée jusque là se mettent en place, souvent tues. Pourtant, des bribes ont pu arriver jusqu'à aujourd'hui. Deux lettres en sont les témoins. L'une est adressée à Yvonne Verly ; elle vient d'un Anglais qui dût stationner à Cohem en station de repos, comme des milliers d'autres Britanniques durant la guerre. Mais celui-là, Will, a plu à Yvonne. Il lui écrit de façon engageante : « J'attends une lettre de vous, Yvonne. » L'autre est une lettre écrite par une

¹⁵⁶² Gabriel Perreux, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966, p. 41.

¹⁵⁶³ Jean-Yves Le Naour, *Les chemins de la Mémoire*, n° 181, mars 2008.

¹⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 515.

¹⁵⁶⁵ LAELKB, OKM 2340/rapport d'Hermann Munderlein, 30 janvier 1916.

¹⁵⁶⁶ ADN, J/ 1362.2, mémoires de Georges Druelle.

¹⁵⁶⁷ BHStA/IV, RD6/Bd.147, 6, Sitzungsbericht, sans date.

¹⁵⁶⁸ Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose, op. cit.*

femme de Corrèze, prénommée Lilie, à Léon, le troisième fils Verly. Lilie est directe dans l'expression des sentiments : « Plus personne pour me tenir compagnie. » L'idylle se termine avec le départ de Léon du camp de la Courtine où son régiment a séjourné plusieurs semaines. Merlines est un hameau d'Eygurande, commune jouxtant la Courtine. A l'époque où Léon stationne dans ce camp, se passe une affaire intra-russe entre loyalistes à Kerenski et bolcheviks pacifistes. Les enjeux de pouvoir à Saint Petersburg ne sont pas évoqués¹⁵⁶⁹ tandis que les attirances réciproques de Léon et de Lilie prennent place dans les correspondances.

Voici les deux correspondances :

Lettre de Will à Yvonne, le 8 février 1918

Chère Mademoiselle Yvonne,

Je n'ai pas encore reçu de vous une réponse à une lettre que je vous ai écrit. Je pense peut-être que vous n'avez pas reçu ma lettre.

J'espère, Yvonne, que vous êtes très bien.

Je vais à Paris en permission pour six jours, par le 16 de ce mois.

Voulez-vous donner votre famille mes meilleurs souvenirs, et croire moi votre.

Ami sincère, Will

J'attends une lettre de vous, Yvonne.

Lettre de Lilie à Léon, le 7 septembre 1917, Merlines (commune d'Eygurande)

Cher monsieur, ma sœur et moi avons été charmées de votre gentille carte. Elle nous montre que vous ne nous oubliez pas.

Merlines est triste sans vous tous. Votre départ a fait ennuyer tout le monde. Et moi en particulier. Plus personne pour me tenir compagnie. Le 100^e a bien pris votre place, mais il ne comble le vide que médiocrement, à mon avis.

Je suis heureuse que vous ayez trouvé mon livre beau. Gardez-le en souvenir d'une Eygurandaïse !

Recevez le meilleur souvenir de nous tous. Lilie.¹⁵⁷⁰

Engagement, temps passé à parler, amours sincères, rencontres passagères, mariage, temps agréable pour se courtiser, plaisir de se sentir accompagné(e) en dépit de la guerre. Du conjointe (de la conjointe) à l'ami(e) de passage en passant par la marraine de guerre, on voit que les rencontres entre 1914 et 1918 ont été des moments qui permettent de conjuguer, chacun selon sa sensibilité, à la fois les envies personnelles et la pression des événements. Ces représentations anthropologiques sont des éléments importants, constitutifs de la mentalité des occupés, hommes et femmes, et des occupants du canton.

Un second objectif qui est son corolaire est 's'évader de la guerre'. Reste à savoir comment.

II. S'évader

Il existe quantité de mécanismes qui permettent l'évasion de l'esprit¹⁵⁷¹.

¹⁵⁶⁹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, correspondances et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 501-502. La remarque sur le décalage entre les événements du camp de la Courtine et la vie amoureuse de Léon est évoquée par les frères Verly eux-mêmes.

¹⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 501-502.

¹⁵⁷¹ Georges Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette littératures, 1999.

Le récit d'une religieuse de La Bassée en est un : confrontée au trop difficile quotidien de l'occupation allemande, elle s'évade mentalement en écrivant un journal qui contient des mécanismes psychologiques rendant l'ordinaire plus supportable.

Mais il est d'autres évasions. Héroïques ont été celles des camps, des geôles et des prisons allemandes. Ce sont des formes de refus de la guerre qui forcent l'admiration. Léon Bocquet, dans l'immédiat après-guerre, en 1921, consacre un ouvrage entier à ce phénomène, *Courages français, Récits d'évasions de la Grande Guerre*, édité chez Payot.

La troisième forme d'évasion qui sera évoquée est une fuite hors du conformisme ambiant que seules permettent les conditions exceptionnelles de la guerre. Cette échappée est décrite par Alcide Ramette dans un ouvrage édité chez Plon en 1917 dont le titre est *Au secours de la Serbie*. Il s'agit d'une évasion hors de la sécurité familiale.

Trois récits vont donc donner forme à trois mécanismes différents qui ont pour point commun de 's'évader'.

1) La dame de Saint Maur, de La Bassée : l'évasion par l'écriture

Une religieuse des dames de Saint-Maur, institutrice au pensionnat privé de La Bassée, a tenu un journal non publié à ce jour, gardé dans les archives communales de La Bassée. Son récit dure environ deux cents jours, depuis le début d'octobre 1914 jusqu'au 4 avril 1915, date à laquelle il se termine. Elle n'a pas signé. On ne connaît ni son nom en religion, ni son nom réel. On l'appelle « la dame de Saint-Maur ».

1 – Une histoire objectivée

Elle est enseignante quand la guerre commence. Les écoles chrétiennes, comme celle de La Bassée, sont des lieux d'apprentissage et d'instruction, mais, de plus, les sœurs y « donnent des leçons d'ordre, de propreté, d'économie et des autres vertus qui peuvent utiles à la condition des filles ». ¹⁵⁷² Surtout, elles inculquent aux jeunes enfants qui leur sont confiés le soin « de se contenter de leur condition » ¹⁵⁷³. Et voilà que les Allemands arrivent en octobre 1914. Le choc de l'occupation incite la dame de Saint-Maur à relater, pour sa supérieure résidant à Saint-Maur-des-fossés, en région parisienne, ce qui se passe dans son établissement. Elle va procéder sous la forme d'un journal puisqu'elle veut écrire les événements par dates : « Vous doutez-vous que, depuis vingt-quatre jours, nous sommes sous la foudre ? Combien de temps cette vie durera-t-elle ? Dieu seul le sait. Si les événements qui se déroulent autour de nous pouvaient vous intéresser, j'essaierai de vous les narrer en raffermissant ma main qui tremble au son effrayant du canon tudesque. » Ce récit, au jour le jour, est donc écrit à l'intention d'une mère supérieure absente. Cet objectif et cette destinataire influent dans le choix des incidents et des faits rapportés, et dans la manière dont ils sont relatés.

Mais il est un autre aspect dont on peut examiner le mécanisme, c'est l'inconscient social en œuvre dans l'écriture de ce journal. Pierre Bourdieu exprime que, face à une situation donnée, l'individu, non par cynisme mais par recherche de la maximisation du profit ¹⁵⁷⁴, met en place une stratégie cohérente d'actions orientées vers

¹⁵⁷² Robert Gildea, *Education in Provincial France, 1800-1914, A study of Three Departements*, Oxford, 1983, p. 224.

¹⁵⁷³ Michela de Giorgio, « La bonne catholique », in Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4, *Le XIX^e siècle*, Paris, 1991, p. 170.

¹⁵⁷⁴ Pierre Bourdieu, *La noblesse d'Etat*, Paris, Editions de Minuit, 1959, p. 386-387.

des fins insoupçonnées qui permettent de réagir devant l'imprévu¹⁵⁷⁵. Le 12 octobre 1914, cette religieuse qui n'a enseigné jusque-là qu'à des enfants et qui a surtout côtoyé des femmes, ses consœurs en religion, voit soudain débarquer dans son établissement aussi bien des soldats français à soigner que des soldats allemands à ménager. La dame de Saint-Maur, et quelques autres, « portent à nos soldats du café, de la bière, du linge ; le chef nous tend la main : « Mesdames, au nom de l'Armée française, je vous remercie. »

La situation nouvelle, vue selon la dame de Saint-Maur, incite à se poser « une série de questions : Est-ce que je sais que je suis stratège ? Est-ce que je sais quelle stratégie j'ai adoptée ? Est-ce que la stratégie que j'ai adoptée est conforme à l'idée consciente que j'ai de mes intérêts ? Est-ce que la stratégie que j'ai adoptée est conforme à mes intérêts objectifs ? Est-ce que la stratégie mise en œuvre a été efficace.¹⁵⁷⁶ ? » Pierre Bourdieu répond qu'une adaptation oriente les choix des personnes.¹⁵⁷⁷ Ce qui a opéré chez la dame de Saint-Maur est le principe de l'évasion par l'écriture : tantôt, si les événements se précipitent, elle peut exprimer ce bousculement dans un récit aux mots condensés : « Une nuée d'Allemands. Ici, lazaret. » (13 octobre 1914) ; tantôt, si les jours sont calmes, elle peut prendre du temps pour décrire son quotidien et développer des descriptions destinées à la mère supérieure de son ordre :

23 décembre. Aujourd'hui, tout est calme. C'est, dit-on, pour enterrer leurs morts que les Allemands ont obtenu un jour de repos.

Un certain nombre d'hindous se sont laissé prendre. Ils sont entrés en ville, entourés de soldats qui chantaient à gorge déployée. Les braves prisonniers ont été exposés sur la place, tout couverts de boue, fatigués, blessés pour la plupart ; et, là, on les a photographiés en ricanant. Ignoble !

Plusieurs stratégies d'évasion mentale sont en œuvre dans le discours de la dame de Saint-Maur. D'abord, elle voit plus loin, elle anticipe : et s' « ils » perdaient la guerre ? Elle remarque que les morts ennemis sont si nombreux qu'il leur faille une journée entière de repos pour parvenir à enterrer tous les soldats tués de leur camp ; c'est uniquement pour cette raison, pense-t-elle, que « tout est calme ». Ensuite, elle aime évoquer l'ailleurs : une fois, ce sont les « soldats hindous » ramenés sur la place de la ville ; une autre fois, c'est Reims avec sa cathédrale détruite. Enfin, troisième mécanisme d'écriture d'évasion, la religieuse aime aller jusqu'à la démesure : « Il pleut. Il pleut... La maison a le temps de s'effondrer. » Se mêlent, dans ce journal de la dame de Saint-Maur, l'histoire objective (les « soldats hindous » sont exposés sur la place) et l'histoire objectivée (les Allemands ricanent en les voyant). Ces deux histoires sont les siennes.

2 – Le jeu de l'esprit et la finalité de lecture

Ce journal d'une année est un jeu de l'esprit qui permet à cette dame de Saint-Maur, hier institutrice, aujourd'hui infirmière, psychologue, réparatrice de toiture, ménagère, cuisinière, de maîtriser le quotidien de la guerre. « Cette magie sociale, nous dit Bourdieu¹⁵⁷⁸, est conceptuellement nécessaire pour réconcilier les contraires, apaiser les tensions. Axiomatique, elle n'est jamais justifiée et explicitée. Mais elle existe. »

« Réconcilier les contraires » est justement l'objet du journal : alors qu'habituellement un journal est destiné à soi, présentant et ordonnant pour soi des réflexions et des sentiments, voilà qu'ici, alors que la forme semble être celle d'un journal

¹⁵⁷⁵ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 119.

¹⁵⁷⁶ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 180.

¹⁵⁷⁷ Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Editions de Minuit, 1987, p. 79.

¹⁵⁷⁸ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, op. cit., p. 111.

intime, le but est de le destiner à une destinataire extérieure, supérieure hiérarchique de surcroît. Autrement dit, il existe une double intention dans cette écriture peu commune puisque venant d'une femme du canton occupé en guerre : la première est d'exprimer, avec des entrées régulièrement datées, les problèmes quotidiens et les menues actions de l'institution religieuse, la seconde est de répondre à une finalité de lecture par autrui, ce qui est peu fréquent dans les pratiques littéraires non vouées à la publication partielle ou totale.

Ce double enjeu est présent dans maints passages où, visiblement, la dame de Saint-Maur écrit pour elle mais en même temps se regarde écrire à une supérieure qu'elle suppose très éloignée de ses propres soucis. La voici ici maniant l'ironie pour présenter ses vœux à sa mère directrice : « 1^{er} janvier 1915. Chère Madame, bonne année à vous et à ceux qui vous entourent. Nous avons prié pour vous ce matin, sûres que vous avez pensé aussi à nous. » Ou alors, elle se fait insistante afin de se faire bien comprendre : « 3 janvier 1915. Les petits valent mieux que les grands, surtout les derniers soldats qui, je le répète, sont bavarois. » Parfois, elle s'adresse à la supérieure elle-même : « 21 février 1915. Devinez ce qu'on vient de publier : 'Si les aéros laissent tomber des papiers, personne n'a le droit de les lire.' Nous prend-il pour des imbéciles, ce commandant ? ». Il est rare que l'on sente une parole libre ; le regard hiérarchique surplombe toujours en filigrane le texte du journal. La fin est sans équivoque, le texte est bien écrit afin d'être lu par la supérieure : « 6 avril 1915. Quelles fêtes de Pâques ! Alleluia ! Alleluia quand même, chère et vénérée Madame. »

3 – L'évasion par l'écriture et pour la survie

Sans qu'il y ait une stratégie intentionnelle d'évasion mentale, les personnes qui sont, comme la religieuse, prises dans une spirale de violences, ne peuvent continuer leur quotidien laborieux qu'en épuisant à la fois les tensions internes et les tensions externes de leur vie. Ce « ni-ni » évacue, d'une part, les Allemands qui sont montrés comme perdants : ils ont de nombreux tués, ils passent du temps à s'enivrer, ils sont sales dans les lieux qu'ils occupent ; le « ni-ni » supprime, d'autre part, le stress intérieur : les rouages des batailles sont montrés côté allemand avec leurs faiblesses afin d'inciter à croire qu'ils sont inopérants et peu efficaces face aux Anglais, aux alliés, du camp d'en face.

La notion d'évasion par l'écriture rend bien compte d'un type de mécanisme anthropologique qui évite, pendant le temps de la rédaction du journal, de trop s'investir dans l'action, qui permet de rentrer en soi et d'analyser les événements de la journée, globalement de prendre du recul. Mais l'écriture pour un(e) supérieur(e) change la perspective : en plus de s'abstraire du moment, le journal « pour quelqu'un » suppose un contrôle de soi qui n'a rien à voir avec la liberté que se donne le diariste. Cette contrainte est une auto-censure et en même temps elle crée l'envie d'écrire autrement, de décrire, de justifier, d'insister. Elle n'est plus une totale évasion mentale puisque l'esprit contrôle ce que la main écrit.

2) Jules Duchâtelet, d'Hantay : l'évasion des camps de prisonniers

Le récit qui suit, venant d'un ouvrage de Léon Bocquet intitulé *Courages français*, présente une évasion physique, réelle cette fois. C'est l'histoire de Jules Duchâtelet qui tente durant nombreuses fois de s'enfuir des camps où il est interné. Le contenu de ces dizaines de pages comprend des tentatives d'évasions, toutes ratées, jusqu'à la dernière qui réussit.

1 – Le récit des évasions des camps

Le récit de Léon Bocquet est une longue suite épique qui détaille les tenants et les aboutissants des diverses tentatives d'évasion qui ont fini par aboutir à la liberté.

Il raconte des histoires et celle-là surtout qu'il connaît le mieux : son histoire. C'est sa façon à lui de remonter le moral d'autrui.¹⁵⁷⁹

A la date du 9 septembre 1914, Jules Duchâtelet, d'Hantay, est mobilisé en tant que manutentionnaire. Il est fait prisonnier aussitôt à Maubeuge. « Il suivait le lamentable troupeau de captifs défilant, mornes, honteux, prostrés, par la porte de Mons. Bataillon après bataillon, escadron après escadron, les Allemands dénombrèrent près de 40 000 hommes. » Il a été boulanger, il fabriquera donc du pain pour ses compagnons sur les routes du départ vers les camps allemands. A force de pétrir et de cuire, il est exténué au moment du démarrage des hommes. « Et de longs convois de trains s'en allèrent à travers la Belgique, secourable à cette infortune. » L'arrivée en Allemagne est, par contre, un purgatoire : alors que les provisions sont épuisées, les wagons de prisonniers circulent sous les huées, les injures, les ricanements, les menaces et les poings tendus. Les hommes sont répartis dans les camps de Westphalie : Munster, Wesel, Senne. « Le garçon boulanger Duchâtelet connu à Senenlager (Senne I), pour ses débuts de captivité dans des camps en formation, comme tous ses compagnons d'ailleurs, quelques quinzaines d'une vie atroce et d'un cruel isolement. Impossible de correspondre. On ne savait rien d'eux, là-bas. Ils ne savaient rien de leur famille. »

Ils sont dépourvus de vêtements chauds et de linge ; ils sont dévorés d'ennui. « Accroupis, les coudes aux genoux, les paumes au front, à ruminer de vagues pensées, ils ankylosent leur corps et leur cerveau. » Alors, la perspective, enfin, de travailler à Everst est une délivrance : ces manœuvres, ces journaliers, ces artisans, ces ouvriers de la terre imaginent que retrouver des sensations d'utilité leur redonnera leur dignité. Et la réalité du travail est pire que l'inaction ; ils sont emmenés à la mine dans des galeries basses où l'on rampe à la lueur d'une lampe. « Moi, comme plus récalcitrant, je fus expédié à Stroken-Moor. » Le camp de représailles, par chance pour Jules Duchâtelet, possède un atelier de menuiserie. « La menuiserie, ça me connaît. J'ai cela dans le sang. J'ai habité quelque temps auprès d'un oncle, à Salomé, qui était menuisier comme mon père. » L'atelier, dans leur tête, devient joyeux comme un nid de pinsons : « On se serait cru là-bas, à Marquillies ou à Salomé. » L'évasion est tentée le 27 décembre. Il fait un froid terrible. « Jules Duchâtelet et René Gautier parviennent au canal de Hanovre. Ils en longent les berges jusqu'à l'Ems qu'ils atteignent le 3 janvier au matin. Ils ont été aperçus. Un '*Halt !*' impérieux trouble le silence. »

Les voilà conduits à la prison de Lingen, en Basse-Saxe, puis au camp voisin de Hameln, très disciplinaire, jusqu'en avril 1916, date à laquelle ils sont renvoyés à Stroken-Moor. Ils envisagent encore de s'évader. « On nous a à l'œil. Le jour, nous avons une sentinelle pour nous deux, et chaque nuit un *feldwebel* fait deux rondes dans la chambre. Pourtant, on a recommencé. » Ils recommencent, mais à leur arrestation en juillet 1916 ils sont envoyés à Godenau dans des mines de sel. Un troisième complice s'associe à leurs projets, il se nomme Louis Delattre. Une nuit, ils se sauvent. Ils parviennent à traverser la Weser près de Minden. Huit jours, huit nuits se succèdent sans problème quand, *in extremis*, ils sont rattrapés par deux fantassins allemands puis bientôt par une cohorte de villageois ameutés contre eux. « Jules Duchâtelet est expédié à Goslau où d'autres Français dans son cas et des Russes pouilleux et affamés construisent une voie ferrée. » Dès janvier 1917, il est encore changé de camp et c'est à Hameln qu'il retourne pour quelques mois.

¹⁵⁷⁹ Léon Bocquet, *Courages français, Récits d'évasion de la Grande Guerre*, Paris, Payot, 1921, p. 15-48.

Ensuite, il a droit aux mines de Claustal, véritable « cité des réprouvés ». Jules Duchâtelet s'ouvre alors d'un nouveau projet d'évasion à un petit fantassin belge nommé Omer Debrussenaert. La nuit du 14 août 1917, les voilà évadés par les toits. Un groupe de soldats permissionnaires les fait ramener à Claustal où ils sont battus. « L'un et l'autre, coincés dans un angle du baraquement, sentent tomber, drus comme grêle, coups de crosse de fusil et coups de matraque, appliqués aux bons endroits. L'un et l'autre s'effondrent et s'évanouissent. Et ils ne moururent point. »

Au matin, ils sont embarqués pour le front de l'Est au camp de Blockroon qui sert à déforester la frontière lithuanienne. Ce travail, encore très exténuant, se termine lors un nouveau changement de camp ; voilà Jules Duchâtelet envoyé à présent à Osteragen, en Hanovre, où il combine une nouvelle évasion en compagnie de Fernand Laffond et d'un camarade que tous appellent Maurice. Le 17 juin 1918, vers la minuit, le trio prend la fuite. Mais Maurice, les pieds en sang, abandonne, suivi de Laffond. Jules Duchâtelet continue seul. Il arrive, enfin, en Hollande ! « A la caserne d'Oldenzaal, on le fit se restaurer et dormir jusqu'au soir. » Il passe de Leschede à Rotterdam où il embarque pour l'Angleterre puis, de là, jusqu'à Boulogne-sur-Mer.

2 – Jules Duchâtelet : un évadé obscur qui a connu treize camps allemands

L'entêtement de Jules Duchâtelet, c'est sa volonté farouche de s'opposer voire de s'évader. Chaque rébellion ou nouvelle tentative ratée aboutissent à des conditions d'enfermement plus difficiles à supporter ce qui entraîne chez lui davantage encore de détermination opiniâtre à recommencer. Voici le tableau qui résume ses lieux d'enfermement :

Westphalie	Senenlager ou Sennelager (Senne I)	Isolement, impossibilité de correspondre, obligation de rester accroupi
	Everst	Camp de travail dans une mine : « c'est à crier »
	Stroken-Moor	Camp de représailles, EVASION ratée
Basse-Saxe	Lingen	Prison
	Hameln	Camp disciplinaire
Westphalie	Stroken-Moor	Camp de représailles, EVASION ratée
	Godenau	Mines de sel, conditions sanitaires très difficiles, EVASION ratée
	Goslau	Camp de travail franco-russe pour construire une voie ferrée
	Hameln	Camp disciplinaire
Basse-Saxe	Claustal	Mines : « cité des réprouvés », EVASION ratée
	Claustal	« Ils sont battus jusqu'à l'évanouissement ».
Front de l'est	Blockroon	Camp de travail : déforestation de la frontière lithuanienne
Hanovre	Osteragen	Camp de travail, EVASION réussie
4 états différents en Allemagne	13 internements 11 lieux différents	Du 9 septembre 1914 au 17 juin 1918 : 4 évasions ratées, plus une dernière réussie à la frontière hollandaise

Document 90 : Tableau - Les prisons, camps de travail, camps disciplinaires et camps de représailles du jeune homme d'Hantay Jules Duchâtelet, entre le 9 septembre 1914 et le 17 juin 1918.

Source : Léon Bocquet, *Courages français, Récits d'évasion de la Grande Guerre*, Paris, Payot, 1921, p. 15-48.

Jules Duchâtelet est un des 2 400 000 prisonniers de guerre détenus en Allemagne durant la Première Guerre mondiale¹⁵⁸⁰. Son cas n'est donc en rien un cas rare. Il a fréquenté onze lieux de détention différents sur les trois cents du système des camps mis en place dès 1915 ; il a connu des conditions de plus en plus difficiles, de la dénutrition aux punitions en passant par le harcèlement dû à la pénibilité du travail ; il a tenu. Il s'est évadé cinq fois : il fait partie des 313 000 tentatives recensées. Il a réussi à la cinquième : il est exactement dans la moyenne des évasions réussies rapportées aux évasions tentées durant la Grande Guerre dans les camps allemands.¹⁵⁸¹

3 – Un « héros-paysan », ni héros, ni paysan

Le titre du récit sur l'évadé « Jules Duchâtelet, un héros-paysan » trompe sur la réalité de l'homme : il voulait simplement s'évader. Il n'est pas héros : il n'a pas riposté, résisté, tenu et recommencé au nom d'un héroïsme qui le ferait combattre pour mener son pays à la victoire. Il n'est pas paysan : son moment le plus heureux durant tous les épisodes de ses détentions, c'est quand il a travaillé le bois dans l'atelier de menuiserie du camp de Stroken-Moor. Mais Léon Bocquet le décrit avec justesse lorsqu'il fait comprendre que, ce que voulait Jules Duchâtelet, c'était seulement la liberté. Etre un homme libre, voilà son moteur. Et rien d'autre. L'homme, après tant de mois et d'années passées dans les camps, reste modeste sur ses actions et il n'essaie en rien de les valoriser :

Jules Duchâtelet n'est pas éloquent. Ainsi que presque tous les hommes du Nord, c'est un concentré et un taciturne. Il éprouve même à dégager sa pensée une certaine gêne et s'exprime mal. On dit couramment, aux environs de Lille, que les habitants d'Hantay, son village natal, sont des *balochards* (lourdauds) et des simples dont le principal de la conversation se résume en des « oui » et des « non », pesamment prononcés. Cette opinion, pour exagérée, a du vrai. Quand il voit ses compagnons de chaîne en proie au cafard et au découragement, Duchâtelet se domine et surmonte sa timidité instinctive ; il refoule en lui le taciturne et, par petites phrases brèves et boitillantes, il essaie de faire diversion à la détresse ambiante.

Il parle du pays lointain.¹⁵⁸²

Une évasion, réussie ou non, est un état d'esprit, une tension continue, le signe d'un être qui ne renonce pas.

A la différence de Jules Duchâtelet, Victor Lefranc vit une autre évasion : son évasion à lui est de s'enfuir de son foyer pour partir à la guerre.

3) Victor Lefranc, de Marquillies, ou de Sainghin : une évasion loin du foyer familial

Victor Lefranc¹⁵⁸³ regarde une dernière fois la photographie de sa femme Eva et de son fils alors que le train file et l'emmène vers la guerre qu'il a choisi de faire.

Voici le récit d'un personnage fictif, un jeune père de famille domicilié dans une bourgade semi-industrielle du pays de Weppes, à proximité de Fourmes, à Sainghin ou à Marquillies. Il est le patron d'une usine de broderie comme il en existe dans le Nord au

¹⁵⁸⁰ Uta Hinz, *Gefangen im Grossen Krieg, Kriegsgefangenschaft in Deutschland*, op. cit., p. 238.

¹⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 77.

¹⁵⁸² Léon Bocquet, *Courages français, Récits d'évasion de la Grande Guerre*, op. cit., p. 15-48.

¹⁵⁸³ Alcide Ramette, *Au secours de la Serbie*, Paris, Plon, 1917, p. 22-147.

début du XX^e siècle. Ses ouvriers ont été mobilisés ; il va s'évader géographiquement du canton occupé, physiquement de sa famille et mentalement de ses problèmes de santé ; il va s'engager.

1 – S'évader pour partir à la guerre

Victor part pour une autre vie. Le récit ne dit pas comment il a pu être engagé dans l'armée française d'Orient, mais il est certain qu'il a réussi à entrer dans la vie militaire. Il est bientôt sur l'*Indiana* dans une petite cabine qu'il partage avec cinq autres adjudants. L'embarquement a eu lieu la veille. « Hommes, voitures, chevaux, mulets, matériel, tout avait pris place avec rapidité dans le paquebot italien. Les hommes avaient trouvé très amusant l'ascension des bêtes qui étaient enlevées à bout de câble, cherchant en vain à poser leurs sabots flottants. La plupart de ces hommes n'avaient jamais mis les pieds sur un bateau. » Victor est de cette sorte d'hommes-là : il n'avait jamais mis les pieds sur un bateau. Dans le canton de La Bassée de son enfance et de sa vie jusqu'alors, il avait travaillé avec ses parents dans l'usine de broderie familiale, il était allé jusqu'à Fournes, au pensionnat Gombert, pour apprendre un peu de gestion financière, et puis il était revenu dans la maison des siens. Il avait fait son service militaire à Lille, dans la région. Il avait épousé Eva qui plaisait aussi à ses parents. Il avait repris la fabrique, il avait acheté de nouveaux métiers, l'affaire prospérait.

Son rêve est celui de quantité de jeunes gens du pays de Weppes. La mobilisation avait arraché tous les jeunes gens de sa classe à leur famille. Ils étaient partis. Victor était resté. Ses ouvriers étaient partis. Pas lui, malade, trop pour être mobilisé. Puis il y eut les prisonniers civils du canton emmenés dans l'église de Fromelles, rassemblés à Fournes, traînés en troupeau le long de la RN 41, envoyés en longues files jusqu'à Douai. Son mauvais état de santé l'a encore sauvé. Il se met alors à concevoir un projet fou : fuir les siens et aller à la guerre. Il passe les lignes. Il a l'idée de partir en train pour la Méditerranée et de s'engager pour la Serbie.

Bientôt Victor Lefranc sera en route pour l'Orient.

2 – « Le départ fut beau ».

Son bateau est l'*Indiana*. A droite l'*Algérie* et le *Saint-Jean* et d'autres paquebots encore. Ils attendent côte à côte le grand voyage à venir. « La France, fidèle à sa tradition éternelle, devait à ce petit peuple de Serbie fait de héros menacés d'écrasement l'appui de ses armes généreuses. Là-bas, c'était la vraie guerre qu'on allait recommencer. La guerre où l'on marche, où l'on s'expose, où l'on ruse, où l'on voit son ennemi. » Là-bas... « J'aurais préféré être envoyé à Lille, ou à Arras. Là, on aurait eu plus de goût à leur rentrer dedans, à ces cochons de Boches. Vingt km, et j'étais chez moi. Il paraît que ces chameaux-là ont volé, tout pillé, tout brûlé. Il faudra bien que ça se paie, tout ça ! ».

Le récit d'Alcide Ramette est celui d'une évasion qui s'effectue au nom de principes peu exprimés par les soldats mobilisés du canton. Le premier, pour être beaucoup raconté, a été peu rencontré, c'est l'engagement d'un patriote qui se réfère à la « tradition éternelle » de la France et de ses « armes généreuses ». Le second est celui de la défense d'un petit peuple, celui de la Serbie. L'argument parle de « héros menacés d'écrasement ». Cette cause d'engagement est rarement mise en exergue par les hommes qui partent pour faire la guerre en Orient ; ces soldats, comme il est dit dans les correspondances des frères Verly, y voient plutôt un ailleurs qui pousse l'imagination vers l'inconnu lointain. La troisième motif compare la guerre d'Orient « où l'on voit l'ennemi » avec la guerre de proximité « à Lille ou à Arras » où « ces cochons de Boches », « ces chameaux-là » ont

« tout pillé, tout brûlé ». On distingue une hargne anti-allemande guère exprimée parmi le panel des soldats étudiés : « Il faudra bien que ça se paie, tout ça ! ».

Sa fuite au-delà des lignes allemandes est une évasion hors de la routine familiale : la succession du père, l'affaire qui prospère, les enfants qui suivent la voie tracée, tout cela semble bien insupportable dans un canton occupé et avec un environnement marqué par la guerre. L'échappée est belle, aussi bien pour le passé qui est quitté que pour l'avenir qui semble prometteur d'une autre vie. L'auteur met en avant l'envie de vivre autrement qui semble être la donnée importante de l'engagement de cet homme et une des clés de la mobilisation acceptée de nombreux soldats durant la Grande Guerre.

« Le départ fut beau. » L'orchestre, à l'avant, joue la *Marseillaise*, et tous écoutent, la tête nue, émus. Puis c'est *Fratelli d'Italia*, qui bouleverse l'équipage italien. Et enfin, surprise des surprises, retentit *Le P'tit Quinquin !* « La plupart des hommes, si placides, si mesurés d'ordinaire dans leur enthousiasme, se mirent à chanter, prêts à sauter comme des enfants, l'hymne de la petite patrie. » L'aventure de Victor prend pour nom le détroit de Bonifacio, la côte sauvage de la Sardaigne, la Sicile, Gozzo et Malte. Puis c'est la mer Egée et la Grèce. Athènes est au loin. Les troupes partent déjà pour Salonique.

3 – La guerre en Orient

Victor trouve le port de Salonique rempli de vaisseaux de guerre et de navires-hôpitaux peints en blanc avec leur longue bande verte et leurs croix rouges jumelles. Vite, il faut partir à Zeitenlik pour la marche que le bataillon entreprend afin d'atteindre le camp des Français. Il faut tout mettre en place, dresser les tentes et creuser des évacuations. Bientôt l'enthousiasme fait place à la perplexité : le train, qui les emmène vers le nord, suit les courbes et les méandres de la Crua ; ensuite, les Portes de Fer dépassées, le bataillon descend à Krivolak ; Victor découvre alors que les voitures sont inutilisables et que la progression se poursuit à l'aide de mulets qui seuls peuvent pratiquer ces sentes étroites et raides. Tout à coup, les Bulgares chargent. Un voisin d'attaque de Victor tombe sous les coups d'une mitrailleuse. Un matin, le matin du 26 novembre 1915, le camp s'éveille sous la neige, le sol autour des hommes est impraticable. La troupe reprend le chemin vers Krivolak par une température de 17° en dessous de zéro. Le 11 décembre, un ordre de mission arrive : « Résister coûte que coûte sur les positions actuelles ». Il n'y aura pas de renforts. Victor Lefranc est tué alors que les Bulgares avancent en ordre dispersé, profitant du terrain accidenté pour s'infiltrer.

La Grande Guerre de Victor Lefranc a duré un an, depuis sa fuite du canton de La Bassée durant l'automne 1914 jusqu'à son décès le 11 décembre 1915 à Krivolak, en Macédoine serbe.

Cet homme du canton de La Bassée, Victor Lefranc, est un des éléments malheureux du désastre allié de l'Armée d'Orient, à la fin de 1915. C'est de lui qu'on parle quand on dit que les hommes du camp de Zeitenlik vivent dans des conditions très précaires¹⁵⁸⁴ ; c'est lui que l'on évoque quand on rapporte que les soldats sont condamnés à boire l'eau polluée de Salonique¹⁵⁸⁵ ; c'est de lui qu'on discute quand le général Sarrail se plaint de ne disposer que de 20 000 hommes alors qu'il devait en commander 60 000, les manquants étant tués, disparus, blessés, malades du typhus, de la dysenterie ou du

¹⁵⁸⁴ François Cochet, *Survivre au front, 1914-1918, Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca/14-18 Ed., 2005.

¹⁵⁸⁵ Alain Larcen et Jean-Jacques Ferrandis, *Le service de santé pendant la première guerre mondiale*, Paris, Ed. LBM, 2008, p 314

paludisme.¹⁵⁸⁶ Victor Lefranc a beau être un personnage fictif, le récit de sa guerre est si documenté que l'approche anthropologique de son expérience combattante¹⁵⁸⁷ permet de rendre compte à la fois de la guerre considérée comme représentation d'un ailleurs et comme moyen d'évasion.

Evasion par l'écriture pour la dame de Saint-Maur.

Evasion renouvelée cinq fois depuis les camps de prisonniers allemands pour Jules Duchâtelet.

Evasion hors du milieu familial et pour vivre la guerre, pour Victor Lefranc.

Ces trois mécanismes d'évasion n'ont guère abouti. La dame de Saint-Maur ne se délivre pas vraiment de sa tension intérieure vu que son journal intime est destiné à être lu par sa supérieure hiérarchique. Jules Duchâtelet doit subir des camps de plus en plus rigoureux avant, enfin, de parvenir à s'enfuir mais la difficulté a été telle qu'il en sort muet, incapable d'exprimer sa joie, la liberté étant acquise. Victor Lefranc a réussi l'évasion de sa routine, mais l'exaltation des premiers jours a abouti à sa mort en terre étrangère.

Tenir pendant la guerre suppose d'autres satisfactions réelles et tangibles : on étudiera les compensations mises en place chez les occupés et les occupants du canton de La Bassée.

III. Compenser

Joseph Carle, durant la première décennie du XX^e siècle, entrevoit un futur facile. Pour pouvoir choisir son régiment durant son service militaire, il effectue une préparation qui lui permet d'incorporer le 27^e de Douai. Il y est affecté à la première batterie où il suit le peloton pour passer brigadier puis maréchal des logis. Il se fiance avec Louise Houssin, fille d'entrepreneurs de La Bassée, qu'il épouse le 12 octobre 1912, quelques semaines après sa libération du service militaire. Le couple s'installe à l'Ecuelle, à Illies.

« Mais la guerre de 1914 est arrivée. Elle a détruit et bouleversé toutes les prévisions. »¹⁵⁸⁸ Joseph est mobilisé et il part avec les autres soldats d'Illies dès le 2 août 1914. L'Ecuelle étant sur la seconde ligne du front, les tirs démolissent les bâtiments et ruinent les industries qui s'y trouvent. Les habitants de l'Ecuelle évacuent. « Louise est décédée à Aire en 1916. Je l'ai revue vivante deux fois pendant mes permissions. »¹⁵⁸⁹ Il est difficile de trouver un supplément d'âme dans ces circonstances.¹⁵⁹⁰ Joseph Carle confie ses deux enfants à Madeleine Houssin, la sœur de Louise, qui épousera Joseph à son retour, dès la guerre finie, en février 1919. Dans le cas de Joseph Carle, la mécanique compensatoire a permis à Joseph Carle de reconstituer son foyer et sa famille.

Cette forme de compensation n'est pas unique. D'autres variations ont opéré dans le cadre du canton occupé et de ses habitants. On verra comment l'école, les rencontres et

¹⁵⁸⁶ Robin Prior et Trevor Wilson, *La première guerre mondiale*, Paris, Ed. Autrement, 2001 (Ed. originale 1999), p. 87.

¹⁵⁸⁷ Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair, Trois objets de mort, 14-18*, Paris, Armand Colin, 2009.

¹⁵⁸⁸ Joseph Carle, Biographie, *op. cit.*, p. 29.

¹⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 31.

¹⁵⁹⁰ Marwan Mohammed, *La formation des bandes, Entre la famille, l'école et la rue*, Paris, PUF, coll. Le lien social, 2011.

les enfants ont été des formes de réassurance en réparation à la perte de confiance liée aux troubles de la guerre.

1) La compensation par l'école

L'école était un enjeu avant la guerre : il fallait avoir son certificat d'études. Le diplôme montrait aussi un passage probant entre le monde des enfants et celui des adultes. La réussite, enfin, signifiait un bagage et une compétence nécessaires et quasiment suffisantes comme viatique pour le parcours qui attendait le jeune homme et la jeune fille maintenant considérés comme responsables. Ne pas avoir son certificat, par contre, pouvait être un handicap sérieux.

1 - Le Certificat quand même durant la guerre

L'école est encore un enjeu pendant la guerre. Et cette visibilité de l'école passe aussi par le certificat d'études comme le montre François Rucho dans un extrait de sa biographie relative à la fin de son service armé. Voici comment école et situation personnelle sont imbriquées l'une dans l'autre à ce moment de sa vie : « J'ai été versé aux chemins de fer du Nord. Pour mon admission, il a fallu subir l'examen du certificat d'études primaires. C'est pourquoi il ne faut jamais désespérer de rien puisque je n'avais pas eu la chance de le passer à l'école que j'avais quittée à dix ans et demi. Je l'ai passé à vingt-six ans ; je l'ai réussi. Mais le diplôme, j'attends toujours après. Me voilà donc cheminot. »¹⁵⁹¹

Par rapport aux camarades d'Illies qui ont accompli leur scolarité jusqu'au certificat, François Rucho évoque l'éviction, exprimée par les mots « subir », « désespérer », « rien », « quitter ». A présent, il peut dire : « Je l'ai réussi » et chacun présume qu'il parle du certificat. Le Certificat est donc la marque et le signe du rôle de l'école, pendant la guerre aussi.

L'école, en effet, en dépit des événements militaires, continue. La guerre fait d'ailleurs un effet de seuil au niveau de la féminisation de la profession. Les hommes étant mobilisés, ce sont les femmes qui prennent la relève. Les religieuses, qui étaient écartées depuis la suppression des ordres enseignants en 1904, renouent d'ailleurs avec l'école au point qu'on voit revenir des congrégationnistes, institutrices ou adjointes, et que le service rendu est apprécié comme un appoint nécessaire à la scolarisation des enfants en besoin d'apprendre. Dans l'augmentation du nombre des femmes (+ 14, 1 % depuis 1911) il faut donc voir la conjonction d'un triple phénomène : mobilisation des instituteurs, retour du privé, volontariat pour prendre une place vacante au sein de la société en guerre.

Années	% d'institutrices
1881	53,4 %
1911	58,2 %
1917	72,3 %
1939	64,4 %

Document 91 : Tableau - La féminisation du corps enseignant durant la Grande Guerre ; l'effet de seuil est atteint durant la mobilisation des instituteurs pour le service armé ; les institutrices sont devenues des « intérimaires de guerre ».

¹⁵⁹¹ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 18.

Source : François Jacquet-Francillon, *La féminisation de l'enseignement, une histoire de femmes ?* Mélanges, Maison de Saint-Exupéry, tome 2, 2000, p. 141.

Quant aux pourcentages des institutrices dans le canton de La Bassée durant la Grande Guerre, les archives communales étant détruites et les archives départementales étant vides de renseignements sur ce sujet, on ne peut se prononcer sur leur nombre.

2 – La scolarisation des enfants occupés, une finalité, même durant la guerre

Le certificat d'études primaires, puisque des enseignants et des enseignantes ont assuré la pérennité de l'école durant la guerre, a continué à être la finalité de la scolarité des enfants des communes et l'examen reconnu comme la concrétisation d'un parcours d'instruction bien maîtrisé. Le canton de La Bassée, occupé par l'armée allemande d'octobre 1914 à octobre 1918, n'a pas pu organiser cet examen. Les archives départementales du Nord¹⁵⁹² donnent les résultats du CEP durant les quatorze premières années du XX^e siècle pour les onze localités ; les taux de réussite sont compris entre 95 et 100 % pour les garçons comme pour les filles. L'année 1914 est brillante pour les filles avec 100 % de réussite (1^{er} prix départemental à Augustine Dubois, de Sainghin) tandis que les garçons doivent se contenter de seulement 92 % (1^{er} prix départemental à Achille Delebecque, de Fromelles). Les données sont vides, par contre, pour 1915, 1916, 1917, 1918 et 1919. La guerre est donc un creux statistique au niveau du canton de La Bassée qu'il faut essayer de renseigner autrement.

De petites notifications bi-hebdomadaires¹⁵⁹³ peuvent pourtant éclairer la situation de l'école dans les communes occupées du canton.

14 juillet 1917	« L'école boche » La germanisation de l'enseignement en pays envahi
1 ^{er} août 1917	Les instituteurs du Nord, qui étaient blessés, sont revenus.
4 août 1917	L'école et le devoir de mémoire (titre donné dans le n° 87 du <i>Journal des Réfugiés</i>) A Seclin et Fénain, les écoles fonctionnent.
25 août 1917	Le CEP du petit réfugié, à Paris
29 août 1917	Les écoles détruites
12 septembre 1917	Une école provisoire professionnelle est créée à Paris pour les enfants du Nord.
22 septembre 1917	La vie à Lille : les écoles continuent. L'instruction des enfants réfugiés
29 septembre 1917	Au comité des réfugiés d'Anjou : les enfants à l'école
6 octobre 1917	Le ministre de l'Instruction publique Daniel Vincent s'occupe de l'école des régions occupées. Les instituteurs réfugiés voudraient retrouver leurs postes.
2 mars 1918	Les enfants de réfugiés sont traités de Boches dans une école de Nantes.
20 mars 1918	L'enseignement dans les régions envahies
9 octobre 1918	Illies et Herlies : où en sommes-nous ?
26 octobre 1918	La Bassée et Fournes : des ruines énormes

¹⁵⁹² ADN, 351 W 124, Résultats du CEP durant le début du XX^e siècle.

¹⁵⁹³ *Journal des Réfugiés*, n° 282-417, situation de l'école dans le canton de La Bassée, 1914-1918.

Document 92 : Tableau - Titres d'articles du *Journal des Réfugiés* sur la scolarisation des enfants en pays envahi et sur l'instruction des enfants réfugiés dans la France libre, durant la dernière année de la guerre (juillet 1917-novembre 1918)

Source : *Journal des Réfugiés*, n° 282-417.

Les renseignements ont beau être partiels, ils induisent une connaissance insuffisante mais significative sur la scolarisation des enfants du canton de La Bassée. Un gradient est visiblement installé entre ceux qui sont réfugiés dans la France libre, d'une part, où la scolarisation semble quasiment normalisée, jusqu'au canton occupé, d'autre part, où les données disponibles laissent envisager un enseignement difficile à mettre en place.

On constate trois strates : l'instruction presque habituelle dans la France libre, l'instruction possible dans les pays envahis, l'instruction aléatoire dans la zone rouge du front. 1) « L'instruction des enfants réfugiés » dans la France libre s'effectue dans les écoles des communes d'accueil grâce à l'action des « comités de réfugiés », comme cela existe en Anjou. Ils ne sont pas toujours perçus comme des ayant-droit normaux, ainsi que cela s'est passé dans une école de Nantes où « les enfants de réfugiés sont traités de Boches ». A Paris, ces enfants réfugiés ont droit, comme les autres enfants de France, à la préparation du CEP et à la formation professionnelle. L'enseignement se tourne, en 1917, vers une donnée nouvelle : « L'école et le devoir de mémoire ». 2) Certains enfants sont scolarisés dans les zones occupées. L'école continue puisqu'il y est question de « germanisation de l'enseignement » et d'« école boche » dans les pays envahis ; ces termes ne sont pourtant pas avérés dans le secteur. Des instituteurs français y sont au travail, ou, tout au moins, quand ils rentrent de mobilisation, ils « voudraient retrouver leurs postes ». 3) Si à Seclin, Fénain et Lille, « les écoles continuent », de grandes inconnues subsistent à propos du canton de La Bassée : « Illies et Herlies : où en sommes-nous ? », « La Bassée et Fourmes : des ruines énormes ». Ces notifications, largement positives sur l'enseignement des enfants, laissent donc voir de grands écarts où une zone du front, particulièrement défavorisée, se dessine.

3 – Le différentiel de scolarisation entre enfants évacués et enfants occupés

Les enfants du canton sont en effet peu scolarisés, d'après les rares les documents qui parlent nommément des enfants des onze communes et donnent leur âge et leur localité d'origine. Pourtant, il en est un assez exceptionnel¹⁵⁹⁴, il s'agit du compte-rendu du Comité de Secours aux rapatriés de la Croix Rouge qui permet d'approcher le parcours des enfants et leur devenir. On y découvre des listes avec, cette fois, uniquement des wagons d'enfants réfugiés.

Deux convois comprennent quelques jeunes originaires du canton. Le premier arrive dans les Alpes par la Suisse en février 1918 ; un seul enfant du canton s'y trouve. Le second, en juin 1918, contient trente-deux enfants, tous de La Bassée. Ces enfants, isolés ou par fratries, voyagent sans aucun de leurs parents. Leur déplacement en masse correspond à des moments devenus dangereux pour les jeunes occupants des communes du front et de l'arrière-front : les Allemands font évacuer ces populations plus fragiles car des attaques alliées se dessinent dans ce secteur.

20 II 1918	Marie-Thérèse Hoschedez	8 ½ ans	Fourmes
4 VI 1918	Julienne Beune	16 ½ ans	La Bassée

¹⁵⁹⁴ ADN, 9 R 1533, Comité de secours aux rapatriés de la Croix Rouge, juin 1918.

//	Louis Blondel Désiré	12 ans 9 ans	//
//	Edmond Boulinguez Ernest Pauline	15 ans 12 ans 10 ans	//
//	Floria Brou Irma Henri Madeleine Raymonde	17 ans 16 ans 14 ans 11 ½ ans 10 ans	//
//	Armande Cuignet Hortense	16 ans 13 ans	//
//	Blanche Delerue	12 ans	//
//	Eugène Delcroix	13 ans	//
//	Clémence Druit Eugène Laure Louise	17 ½ ans 15 ans 13 ans 10 ans	//
//	Henri Dufлот	14 ans	//
//	Noémie Huot Jeanne	18 ans 11 ½ ans	//
//	Joanna Lefebvre Judoca	17 ans 14 ans	//
//	Henri Leignel	12 ans	//
//	André Lohez	7 ans	//
//	Pierre Breget	10 ans	//
//	Marie-Louise Senis Pierre	14 ans 11 ans	//
//	Louisa Boet	15 ans	//
//	Emma Monneveux	18 ans	//

Document 93 : Tableau - Enfants du canton de La Bassée confiés par le ministère de l'Intérieur au Comité de Secours aux rapatriés de la Croix Rouge de Lyon, février et juin 1918.

NB 1 : 18 fratries, un seul enfant isolé

NB 2 : Age moyen 12 ans et demi

Source : ADN, 9 R 1533.

Il s'agit bien des seuls convois contenant uniquement des enfants. Tous les autres trains en amènent, en provenance du canton de La Bassée, mais les enfants y sont accompagnés d'un ou de deux adultes. Citons, en 1915, 1916 et 1918, Madame Anatole Barin, de La Bassée, accompagnée d'un enfant de 7 ans, partie en résidence à Saint-Pierre de Mons ; Madame Victoire Legros-Monvoisin, de Salomé, avec un fils de 8 ans et deux filles de 12 et 3 ans, arrivés tous les quatre à Bordeaux ; Florimont Theillier, sa femme et son fils de 11 ans, venant de La Bassée et installés à Saint-Pierre de Mons¹⁵⁹⁵. L'attention du Comité des réfugiés se porte sur les adultes dont les noms sont cités. L'enfant, quand il apparaît, est connu par le biais de son prénom et de son âge.

Ces enfants, arrivés seuls ou en famille, obéissent au Statut des réfugiés, promulgué dans sa version définitive au JO du 17 février 1918, qui dit leurs droits : droit aux vêtements, droit à l'assistance médicale gratuite, droit au logement, droit au changement de résidence, droit à enquête. Mais rien de spécifique sur leur droit à l'instruction publique. Pourtant la scolarisation de ces jeunes réfugiés va s'effectuer dans de bonnes conditions sur presque tout le territoire national, des sessions extraordinaires d'examens étant organisées exprès pour eux, comme le baccalauréat spécial le 7 décembre 1914 à Amiens, à destination des lycéens du Nord.¹⁵⁹⁶ Vingt-sept candidats originaires du canton passeront le baccalauréat durant la guerre. A titre de comparaison, pour la seule année scolaire 1912-1913, on avait vu que vingt-six candidats garçons et une candidate fille du canton avaient été reçus au baccalauréat première partie, ainsi que dix-huit garçons

¹⁵⁹⁵ ADN, 9 R 1548.

¹⁵⁹⁶ Florence Payelleville, *Etude sur le Journal des Réfugiés, op. cit.*, p. 65.

et une fille pour la deuxième partie. Ces données statistiques montrent donc que si une partie a pu continuer une scolarisation normale, pour d'autres cela n'a pas été le cas. Bien des jeunes sont privés de diplômes qui sont des consécration sociales et institutionnelles.

Les jeunes du canton occupé ont une vie difficile car ils sont rarement identifiés et reconnus. Les allusions, quand elles existent, sont collectives. Par exemple, dans Fourmes, où les Allemands vivent nombreux dans des cantonnements de l'arrière-front, les enfants y sont toujours en contact avec les occupants. Ils ne sont pas nommés. Ils vaquent à tel travail, voient passer des militaires, regardent arriver des tonneaux de bière, assistent à des entraînements ou à des moments de repos. Rares sont les écrits où ils sont présents.¹⁵⁹⁷ Cette transparence existe aussi bien de la part de leurs parents que des occupants bavarois ou prussiens qui les ignorent. Cette absence de l'enfance dans les récits du front est un aspect peu traité¹⁵⁹⁸.

Les enfants occupés ou réfugiés doivent éviter l'affrontement. Observer, mais de loin, participer, mais avec distance, voilà comment le processus peut à la fois occuper le mental et déplacer l'attention en évitant le conflit. La compensation, quand elle ne peut s'effectuer par la scolarisation, obligatoire malgré tout, s'opère en relativisant les normes.

2) La compensation par la rencontre

Quel est le parcours de cet homme Leon Arminius Weber, natif des Etats Unis, engagé volontaire canadien, venant habiter, lors de sa sortie de guerre, à Illies où il se marie, y devient père de famille et se fait naturaliser français¹⁵⁹⁹ ? Au milieu du XIX^e siècle, la famille Weber, de lointaine origine allemande, est installée aux Etats-Unis, dans un état du Nord-Est, la Pennsylvanie. La guerre lui aura permis de compenser la violence des événements grâce au mécanisme de la rencontre. C'est l'analyse de ce mode du « survivre » qui est perceptible dans le cas Weber.

1 – Leon Arminius Weber, en plein cœur de la guerre

La guerre en Europe mobilise des hommes de tous les continents. Leon Arminius Weber, Américain installé au Canada en 1914, demande à intégrer l'armée de son pays d'adoption.

Nom : Weber

Prénoms : Leon Arminius

Date de naissance : 19 octobre 1890

Lieu de naissance : Farmsville, Pennsylvanie, Etats Unis

Fils de : Michael-Maxwell Weber et Anne Meck

Nationalité : américaine, puis canadienne, puis française

Situation militaire : engagé volontaire (taille de 1,74 m, teint clair, yeux bruns, chevelure brun foncé, conduite et caractère très bons). A servi au Canada, en Angleterre, en France et en Belgique dans le 66^e puis dans le 31^e *Infantry Battalion*, 4^e Compagnie, en tout 4 ans et 23 jours. Démobilisé à Londres le 1^{er} août 1919, naturalisé français et résident de la

¹⁵⁹⁷ Fridolin Solleder, « Der Stellungskrieg bei Fromelles », *op. cit.*, p.172.

¹⁵⁹⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau, *La guerre des enfants, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2004.

Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie : Génération Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, col. Univers Historique, 2012.

Yves Congar, *L'enfant Yves Congar, Journal de guerre (1914-1918)*, Paris, Cerf, 1997.

¹⁵⁹⁹ Daniel Hayart, Entretiens avec l'auteur, 2007-2014. Toute cette partie, consacrée à Léon Weber et à Rosalie Planque, grands-parents de Daniel Hayart, repose sur des entretiens avec Daniel Hayart et sur une malle de documents conservés par la famille et provenant de Léon Weber.

commune d'Illies (Nord), exempté le 15 octobre 1929 de l'obligation de service militaire dans l'armée française.

Médaille de guerre : Médaille de France de 1916, Médaille de Guerre de Grande Bretagne, Médaille de la Victoire, Badge de service de guerre classe A, Certificat de service d'Ottawa n° 22 53 31 décerné le 28 avril 1918.¹⁶⁰⁰

Autour d'Harrisburg, le long de la côte atlantique, près de Philadelphie, et jusqu'aux rives du lac Erié, des groupes de protestants réformés sont arrivés, nombreux, d'Europe, faisant vivre l'économie locale. Le couple Weber-Thingstad est l'un d'eux, étant, suivant la tradition familiale, au service des habitants de la région. Le fils Weber, Michael-Maxwell, devenu pasteur réformé, épouse Anne Meck et réside avec elle en Pennsylvanie ; ils ont, à leur tour, en 1890, un fils qu'ils prénomment Leon Arminius. Les Weber-Meck quittent bientôt leur maison de Farmsville pour se rendre au Canada dans l'Etat d'Alberta, à Edmonton.

Le changement est radical puisque leur premier point d'attache était la côte Est et les voilà à présent en route pour l'Ouest. La ville d'Edmonton est importante, située dans la vallée de la North Saskatchewan. Elle est au cœur d'une grande et riche région agricole spécialisée dans l'élevage et le traitement de la viande. Carrefour ferroviaire récent, elle attire des populations en recherche de travail dans cet immense brassage que le continent américain est en train de vivre. Michael-Maxwell Weber continue à y exercer son activité de pasteur. C'est dans ce cadre que va grandir le jeune Leon Arminius.

La guerre éclate en Europe en août 1914. Des engagés volontaires de tous les pays prennent le chemin de la France et de la Belgique. Leon Arminius, puis son père, se portent volontaires au Canada pour combattre. Ils sont déclarés aptes au service. Leon Arminius reçoit son autorisation de départ au centre de recrutement d'Edmonton, dans l'Etat d'Alberta, au Canada. Sur ses papiers militaires, on lit cette formule : « Mobilisation autorisée le 21 juin 1915 ». Son ordre de mobilisation porte le matricule M D n° 13. Entre le 21 juin 1915 et le 6 mai 1916, s'écoulent près de dix mois pendant lesquels Léon Arminius Weber reste en territoire canadien pour sa préparation militaire. Un calepin, conservé par ses descendants français à Illies, les Hayart, contient les instructions crayonnées qu'il a reçues lors de cette longue période. L'essentiel de l'instruction vise à maîtriser le maniement de la *Lewis*. L'engagé Weber note très scrupuleusement les enseignements qu'on lui prodigue à propos de cette mitrailleuse : « Pour se défendre, il existe de deux armes essentielles : la mitrailleuse et la pelle. » Le voyage vers l'Europe se fait à partir du port d'Halifax, le 26 avril 1916, à bord du *SS Olympic*. La force quittant avec lui le Canada est composée de 36 officiers et de 1 075 soldats du rang. L'Angleterre est en vue. Le *CEF*, le *Canadian Expeditionary Force* de Weber se rapproche des 5 officiers et des 250 hommes déjà installés sur le sol britannique depuis le 11 novembre 1915 et d'une unité arrivée le 22 janvier 1916. Tous forment à présent un groupe de plus de 1500 Canadiens, équipés et prêts à combattre.

Lorsque Weber et les siens du 9^e *Reserve Battalion* arrivent pour renforcer les positions existantes du front français de la Somme, ils doivent encore marcher de nuit jusqu'à leur cantonnement, munis d'un barda de vingt-cinq kilogrammes. Leur rôle est de briser la ligne allemande à Courcelette. Le *CEF*, le 15 septembre 1916, à six heures de l'après-midi, se trouve au niveau de Pozières ; le 3 octobre, il a dépassé Courcelette et Martinpuich pour occuper désormais la Ferme Destremont. L'espace gagné est de quinze kilomètres. Gain qui fait la fierté de Leon Arminius puisqu'il écrit : « Ma position personnelle le 15 septembre 1916 au matin et suis parti du point O et suis arrivé au point X

¹⁶⁰⁰ Leon Arminius Weber, Carte d'Ancien Combattant, Document de la Fédération des Anciens Combattants du Nord. Papiers de la famille Hayart d'Illies.

le 25 septembre après deux attaques ». Cette bataille de Courcellette a mérité à Leon Arminius la Médaille de Guerre française. Cette bataille a été un enfer de tirs : « Les prisonniers allemands, de leur propre aveu, sont littéralement ahuris par la continuité de notre préparation d'artillerie. Sans trêve, nos obus sèment la terreur et la mort dans leurs rangs. Les plus braves éprouvent un tel ébranlement cérébral qu'ils perdent, ou à peu près, conscience des choses. »¹⁶⁰¹ C'est à cette éprouvante bataille de la Somme qu'a participé Leon Arminius Weber. Juste arrivé du Canada, fraîchement formé par la préparation militaire, le voilà projeté dans une des batailles parmi les plus âpres de la Grande Guerre. Le régiment de Leon Arminius Weber part alors en repos à la campagne. Un centre est prévu pour l'armée canadienne, il s'agit d'une propriété à Lières, près de Lillers, dans le Pas-de-Calais, à l'écart des bruits du front.

2 – Les centres de repos des soldats alliés, l'exemple du centre de Lières, dans le Pas-de-Calais

Les Canadiens, venus de la Somme, sont l'attraction de ce petit village. Déjà, il y a deux ans, Lières avait été bouleversé lors du grand exode des populations du Nord, fuyant devant l'avance des Allemands ; les évacués avaient traversé la commune, et certains, retenus par l'accueil des habitants, y étaient demeurés. Des femmes surtout et leurs enfants, des personnes âgées avec des souvenirs hétéroclites et des malles de photos et d'habits. Cohem-Wittes et Aire-sur-la-Lys, Fief et Roquetaire, également, ont hébergé ces évacués dans les environs de Lières. Cela fait deux ans déjà.

Là, justement, sont réfugiés les Planque, de la rue d'en Haut à Illies ; ils y avaient une ferme à cour fermée, en plein centre du village, dans le bourg. Et puis les Allemands sont venus. Les Planque ont, comme les autres, pris ce qui leur semblait le plus nécessaire et ils ont évacué. Leur chariot s'est arrêté à Lières. Ils s'y sont installés. Rosalie Planque a vu arriver des Canadiens, précédés de l'éclat de leurs actions tentées sur la Somme. Des héros occupent le centre de repos de Lières. Leon Arminius découvre, lui, pour la première fois la France pour laquelle il se bat. Ici, ce n'est plus une abstraction ni un champ de bataille. Leon Arminius Weber, peu à peu, devient Léon Weber : il est touché par la France : la France de Lières est un petit échantillon de ce pays pour lequel Léon Weber est venu se battre. Il y a les Liérois - les Liéroises surtout puisque les hommes valides sont au front - , et les réfugiées. Justement, parmi les évacuées, se trouve Rosalie Planque, d'Illies.

Les centres de repos, ceux de l'armée canadienne spécialement, se situent particulièrement dans les départements français du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme. Le cas des Canadiens est différent des autres contingents alliés qui ont pu avoir des lieux destinés à leurs soldats soit en Angleterre ou soit dans le sud-ouest français, vers Biarritz, par exemple, pour les Australiens. Les Canadiens sont réputés avoir laissé, dans leurs centres de repos, le souvenir de liens profonds tissés avec la population française. L'historien officiel du Canada écrit le 10 novembre 1918 : « Nous laissons derrière nous la France et un peuple que les soldats canadiens ont appris pendant quatre ans à aimer et à vénérer. »¹⁶⁰²

Les soldats ne passent guère plus d'une semaine par mois en première ligne. Le reste du temps, ils vivent dans des villages comme celui de Lières, occupant des maisons de particuliers, des fermes, des centres d'hébergements, des écoles. Leur quotidien se construit à base de moments d'entraînement, de repos et de travaux forestiers ou d'aménagement de leurs locaux. La population est proche de ces hommes et des contacts

¹⁶⁰¹ *Le Miroir*, dimanche 1^{er} octobre 1916.

¹⁶⁰² John Frederick Bligh-Livesay, *Canada's Hundred Days*, 1927, Bibliolife, 2010.

sont fréquents entre ces soldats et les résidents.¹⁶⁰³ Un brassage s'effectue entre Canadiens et habitants ou réfugiés du Pas-de-Calais.

3 – La rencontre, une forme de compensation au cœur de la guerre

La rencontre est une forme du mécanisme anthropologique de la compensation¹⁶⁰⁴. Elle est souvent provoquée, au départ, par des situations personnelles dégradées. Si les ambitions éthiques de Léon Weber sont intactes - se battre pour défendre une France et une Europe menacées - , il n'empêche qu'il vit un triple processus de basculement : désenchantement, fatigue à outrance due au vacarme des tirs, isolement du soldat en dépit de la communauté combattante de son unité. Rosalie Planque est également dans la métamorphose culturelle : venue d'une famille de fermiers propriétaires, là voilà en quête de logement, d'allocation et de revenus. Son identité est ébranlée par des lignes de segmentation liées à son sexe – il n'y a quasiment que des femmes, des vieillards et des enfants autour d'elle -, à son âge – l'âge des vingt ans devrait être celui des sorties et de l'insouciance -, et à son appartenance au pays de Weppes – les lieux de son enfance sont omniprésents en elle par les traditions qui s'y rattachent. Les raisons diffèrent, mais une dynamique d'émulation va banaliser la singularité de l'autre. Contrairement à des conceptions tranquilles de la rencontre, les injonctions paradoxales et les signaux contradictoires peuvent créer des comportements de rapprochement.¹⁶⁰⁵

Pour ne pas rester au cas individuel et voir si ces rencontres aboutissant à des couples mixtes sont représentatives d'un état d'esprit général¹⁶⁰⁶, il faudrait des statistiques régionales, ou nationales, qui permettraient de faire des comparaisons et d'ouvrir des perspectives. Cette étude reste à effectuer. Pour autant, ce qui est certain, c'est que, dans le canton de La Bassée, le cas est resté unique d'une femme évacuée épousant un soldat allié et revenant habiter avec lui dans sa propre ferme familiale. Pour preuve, Léon Weber, très bien intégré par la suite, mais gardant une réelle difficulté à concilier l'anglais, le français et le patois local, n'a toujours eu comme surnom que « ch'Canadien ». Sa singularité et son origine spécifique l'ont fait connaître dans tous les villages des environs. Le cas de Léon Weber, Américain devenu fermier à Illies, n'est donc, semble-t-il que représentatif de lui-même. Il illustre pourtant un phénomène d'adaptation à la guerre : la compensation par la rencontre.

Une autre forme d'adaptation sera vue à présent, celle qui passe par la présence des jeunes enfants.

3) La compensation par l'enfant

On a vu que les lettres échangées par les deux amies Rosa et Yvonne étaient, en dépit de la guerre, marquées par un vocabulaire de mots heureux ; ces expressions « bonnes nouvelles », « ces beaux jours passés en famille », « le plaisir que tu m'as causé » sont majoritaires au long des quatorze lettres de la correspondance qui a été préservée. Pourtant, chacune des deux jeunes femmes est fortement frappée par des deuils, des évacuations difficiles, des maladies, des séparations, des soldats proches blessés et des parents prisonniers dans des camps en Allemagne. Si un manque d'entrain apparaît parfois

¹⁶⁰³ G. W. L. Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919, Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963.

¹⁶⁰⁴ Marwan Mohammed, *La formation des bandes. Entre la famille, l'école et la rue*, op. cit., p. 67.

¹⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 163.

¹⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 241.

dans une formulation comme « Je t'avoue aussi que je commence à perdre espoir », ce n'est pas la tonalité essentielle des lettres qui montre un appétit de vivre surmontant les difficultés du quotidien. Une des raisons de cet enjouement est la présence d'enfants et en particulier du bébé qui vient de naître. « Marie-Louise a mis au monde une belle grosse fille qui nous est arrivée lundi dernier à 9 heures du matin. Elles vont toutes deux aussi bien que possible. »¹⁶⁰⁷

Combien d'enfants de familles du canton de La Bassée sont nés durant la guerre, à l'exemple du bébé, né à Gaillon dans l'Eure, en mars 1918 ? Aussi surprenant que cela paraisse, aucune statistique n'existe concernant l'état-civil des réfugiés depuis août 1914 jusqu'au début de 1919. D'abord, de nombreuses archives communales ont disparu dans la tourmente des incendies, des razzias et des déménagements successifs des papiers officiels. La commune d'Illies, par exemple, ne dispose d'aucun registre sur ces diverses années de guerre. Ensuite, les militaires occupants n'ont pas enregistré les naissances, les mariages ou les décès qui ont eu lieu dans les territoires qu'ils ont contrôlés d'octobre 1914 à octobre 1918. Il n'existe rien, par exemple, au *Bayerisches Hauptstaatsarchiv, Abteilung IV-Kriegsarchiv* de Munich sur les états-civils des populations occupées dans le canton de La Bassée. Enfin, les communes d'accueil des lieux d'exode ont bien enregistré les événements démographiques des habitants de leur localité, par conséquent les actes relatifs à leurs réfugiés ; mais le transfert des données n'a pas eu lieu systématiquement vers les communes d'origine durant la sortie de guerre ; les bourgades du canton de La Bassée ne disposent donc pas des comptes exacts des naissances, mariages et décès de leurs habitants dispersés dans les diverses régions d'accueil de France et de l'étranger, survenus durant l'évacuation de leurs habitants. L'annuaire *Ravet et Anceau*, qui recense de son côté les statistiques communales et en tire un inventaire cantonal et départemental pour le Nord, est par conséquent muet, lui aussi, sur la période de la guerre. Les chiffres ne sont établis qu'à partir de 1922. C'est dire combien il faut de temps pour que l'analyse démographique retrouve suffisamment de sources afin de procéder à des synthèses depuis le niveau communal jusqu'au niveau départemental puis national.

Des bébés, comme celui de Gaillon, ont donc pu naître durant la guerre, profiter des allocations des communes d'accueil et disposer de bons de retour sans que le nombre précis en soit connu dans le canton de La Bassée. C'est simplement grâce à des feuilles rajoutées aux registres et à des listes rectifiées bien des années après la guerre que ces noms sont peu à peu collectés pour faire un répertoire très partiel de ce que fut la démographie durant le Grande Guerre. Les allusions aux enfantements sont, de ce fait, à chercher au niveau des documents privés. Les lettres, les entretiens, les récits biographiques, ces représentations de soi par l'écrit, contemporaines à la guerre ou juste postérieures aux événements, fourmillent, en revanche, d'allusions à l'enfant qui paraît et qui illumine un univers bien noirci par les soucis du quotidien. Alors, la découverte de la naissance par ce biais de l'intime met en évidence un troisième mécanisme de compensation : la compensation par l'enfant. Mais comme la naissance touche à des sphères domestiques profondes et cachées – Marie-Louise a accouché dans son logement de réfugiée à Gaillon - on ne saura rien des circonstances du travail, de la présence ou non d'une sage-femme, de la santé du bébé ni de la condition de la maman sinon qu'ils vont « aussi bien que possible ». Le monde de la naissance, dans tous les textes personnels écrits durant la guerre autour des habitants du canton de La Bassée, reste fermé. Il l'était aussi avant le conflit.

« Marie-Louise et moi te remercions de l'amabilité que tu as eue en ayant la bonne pensée de confectionner une petite robe pour la chère petite fille. »¹⁶⁰⁸ Pour

¹⁶⁰⁷ Rosa Dhennin, Correspondance, *op. cit.*, lettre n° 6, le 14 mars 1918.

¹⁶⁰⁸ *Ibid.*, lettre n° 6, le 14 mars 1918.

l'instant, il est question d'« une belle grosse fille », d'un bébé qui va « aussi bien que possible », et d'une « chère petite fille ». L'enfant est considéré, aimé, mais non nommé, comme un peu en retrait physique et psychologique. Mais des standards normalisés se mettent en place autour de lui comme cette robe confectionnée à la main qu'on offre en cadeau. La guerre a beau être prégnante, elle ne peut effacer le rituel habituel des familles du Nord qui s'empressent autour du nouveau-né, qui intègrent socialement l'enfant par des cadeaux, des présents, des attentions manuelles, écrites ou verbales : « Nous te remercions de l'amabilité que tu as eue. » L'enfant est certes le cœur de la vie des familles de Gaillon, mais, dans le courrier, il semble n'introduire qu'un nouveau sujet stéréotypé de conversation : Yvonne a eu « une bonne pensée » en confectionnant une robe pour la petite fille. En intégrant les convenances habituelles des lettres, l'enfant entre pleinement dans la vie des réfugiés.

Un mois après, le nouveau courrier¹⁶⁰⁹ n'est guère plus éloquent : « Marie-Louise et sa petite fille vont aussi bien que possible » est la nouvelle redite épistolaire convenue sous la plume de Rosa. Mais des allusions à la vie comme elle va – le retour du père en permission - s'infiltrent, qui épaississent la connaissance de l'atmosphère familiale centrée autour de l'enfant : « Nous avons eu le plaisir d'avoir mon cher frère parmi nous pour quelques jours lors de la naissance de sa petite fille. On a profité de sa présence pour la faire baptiser. Elle a reçu le prénom de sa maman. C'est Henri qui a été le parrain et moi la marraine. » On apprend donc coup sur coup que le papa est venu, que le prénom Marie-Louise installe la filiation mère-fille, que le baptême a été fait très vite selon les usages paroissiaux d'avant guerre, inchangés, que le parrain et la marraine ont été choisis dans le cercle des oncles et tantes proches, que la petite Marie-Louise junior entre par conséquent dans la norme sociale des familles du canton, même en exil. Le courrier qui se conclut sur « Baisers de Marie-Louise et de sa petite fille » montre que les deux, la mère et la fille, sont des pôles qui permettent de concrétiser le mécanisme de la compensation par l'enfant.

Un mois s'est écoulé. Nous sommes le 16 mai 1918. « La chère petite fille est très gentille. Elle change à vue d'œil. Si tu voyais ! Quelle belle grosse fille ! J'espère que tu ne tarderas pas à la voir.¹⁶¹⁰ » Des règles informelles valorisent, surtout en temps de guerre, des enfants qui poussent bien. C'est un signe d'alimentation suffisante, de réussite des soins, de fabrication de vêtements chauds et de recherche aboutie de produits de santé. L'expression « belle grosse fille » signale le positif des sentiments accumulés depuis quatre-vingts jours par le clan. La redondance avec deux autres éléments « très gentille » et « change à vue d'œil » montre que rien ne parasite l'enfant (« la chère petite fille ») ni son entourage. « La permission fondamentale¹⁶¹¹ » de Marie-Louise à grossir permet à l'environnement familial d'être gai. L'enfant adapté aux circonstances de la guerre autorise l'entourage à se penser apprivoisé aux exigences de la vie de réfugié.

IV. Bilan : L'esbaudissement, un principe régulateur

L'esbaudissement ! Le concept de la panoplie des plaisirs de toute nature, mis en place pour se donner du réconfort en dépit de la guerre et de ses aléas, fonctionne. Les réfugiés du canton de La Bassée, les occupés des pays envahis, les soldats des deux côtés du front et les prisonniers, tous ceux qui ont survécu aux batailles et aux maladies ont aussi surmonté les mauvaises nouvelles et l'isolement. On découvre que trois mécanismes ont

¹⁶⁰⁹ *Ibid.*, lettre n° 7, le 5 avril 1918.

¹⁶¹⁰ *Ibid.*, lettre n° 8, le 16 mai 1918.

¹⁶¹¹ Eric Berne, *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1967, p. 197.

été en jeu. Le premier : prendre les bons côtés de l'existence. Le second : s'évader. Le troisième : compenser les aspects négatifs. L'objectif commun est de masquer la morosité des jours. Le clivage est net entre ce qui se passe - les offensives, la puanteur des lignes, les maisons incendiées et pillées, l'exode douloureux et la vie hors de chez soi - , et les mécanismes de régulation anthropologique qui expliquent le calme intérieur de nombre d'habitants occupés ou exilés et des occupants du canton. Peu d'affliction et de colère, quasiment pas de conduites déviantes. Il règne même, dans le canton occupé et dans les communes d'accueil de la France libre, dans les cantonnements militaires et dans les camps de prisonniers, en dehors des très durs moments de violence, une sorte de paix sociale qui s'ancre sur cet esbaudissement.

Les observations qui viennent d'être amenées pour qualifier ce climat assez apaisé ne portent que sur des situations particulières, celles qui ont été développées grâce à nos témoins qui ont laissé des traces écrites consultables. Ils ne sont que quelques exemples parmi dix mille personnes durant quatre années de guerre dans le canton de La Bassée. Il n'y a aucune prétention à les rendre représentatifs de la totalité des comportements et des ressentis. Des cas se révèlent exceptionnels, celui de la compensation par la rencontre entre Léon Weber et Rosalie Planque. D'autres sont minoritaires comme les naissances durant la guerre illustrant la place importante acquise par l'enfant qui devient, dans ces situations, un centre d'intérêt faisant oublier les difficultés du moment. Le cursus des études diplômantes est une autre facette du mécanisme de la compensation, par l'école cette fois ; il est un fait rare parmi les élèves de tout âge du canton qui ont été très défavorisés dans ce domaine.

Mais, s'évader et s'accommoder sont davantage des miroirs du temps identiques pour tous les habitants du canton et leurs occupants. Les individus se sont adaptés et ont tenté de s'abstraire mentalement et physiquement des situations les plus difficiles sans avoir conscience de le faire, comme le faisaient leurs parents, la génération avant eux. C'est dans cette matrice qu'ils ont puisé leur force. Dorénavant, c'est à l'occupant et/ou à la hiérarchie militaire qu'il convient d'obéir ; hier, c'était aux administrations et/ou aux notables. A l'origine des comportements de survie, on trouve des résurgences de conduites issues de l'enfance et qui se reproduisent à l'insu des individus eux-mêmes. Cette adaptation n'est bien sûr pas spécifique au canton. Pourtant, par le brassage civils et militaires que la guerre y a engendré, par les exils volontaires et forcés qui y ont été pratiqués, par les conditions de dureté particulière des destructions, des réquisitions et des obligations de travail qu'on y rencontre, il faut bien comprendre que tout le poids habituel hérité du passé a permis de supporter le temps présent. Le début du XX^e siècle a préparé l'acceptation intérieure de la période 1914-1918.

François Rucho, qui est fier d'avoir obtenu son certificat d'études, réagit ainsi avec le poids de la génération scolarisée sous les hussards noirs de la république pour qui le certificat était la porte de sortie glorieuse du cursus scolaire des villages. Félicien Verly visite Paris en demandant des conseils de lieux à son père qui naguère était allé dans la capitale. La petite Marie-Louise est prénommée de la sorte pour la sûreté du passage de témoin entre les générations. Les affects et les états d'esprit d'avant la guerre sont des remparts qui font, en cas de crise comme celle traversée durant ces quatre années, un système cohérent de comportements finalement communs à tout le « pays » des onze villages, et même au-delà. Cette reviviscence d'états anciens n'est pas en liaison avec l'âge de la personne.¹⁶¹² Elle réactive un idéal normatif pour que le moment, en dépit des circonstances, fasse sens.

¹⁶¹² Eric Berne, *Que dites vous après avoir dit bonjour ?*, Paris, Tchou, 1972-1983, p. 19.

Bilan de la seconde partie :

Survivre à la Grande Guerre dans le canton de La Bassée 1914-1918

La période où des soldats français se trouvent mobilisés sur place, dans le canton, pour défendre les communes autour de La Bassée, est courte : elle dure du début de la guerre jusqu'à l'installation des lignes avant l'hiver 1914-1915. Le front, longeant les localités d'Aubers, Fromelles, Herlies, Illies et La Bassée, est donc un front germano-britannique. Le canton en guerre est coupé en deux secteurs ; l'un, très vite incendié, longe le val de Lys et l'Alloeu ; l'autre, sur le versant Deûle du talus des Weppes, concentre une population soumise à l'armée allemande dont une partie évacuée peu à peu. Le petit canton, rural, commerçant et industriel, s'est en effet avéré intéressant pour les objectifs des armées dès les premiers mois de la guerre : d'une part, sa situation en ligne de crête et son axe vital Lille-Lens en font l'attrait géographique ; et, d'autre part, les particularités de son économie permettent aux occupants de vivre sur le territoire et même de profiter des industries performantes de ses communes.

En effet, tout le canton est occupé par les troupes essentiellement prussiennes puis bavaroises d'octobre 1914 à octobre 1918, ce qui fait exactement quatre années durant lesquelles les onze communes ont été des « pays envahis » ; la zone allemande fait face aux lignes alliées séparées du secteur adverse par un contrebas marécageux qui ne sera quasiment jamais franchi. La direction militaire britannique, de son côté, entend profiter de l'ouverture qui caractérise sa zone : les ports de la Mer du Nord et de la Manche sont essentiels pour ses transports de troupes et de matériels ainsi que pour sa logistique. On a donc affaire à deux types de lieux centraux militaires très différents : ceux des Allemands sont dirigés vers les deux grandes agglomérations de Lille et Lens et surtout vers le vaste hinterland que sont la Belgique et l'Allemagne mosellane et rhénane, relativement proches, par la route et le rail ; les pôles britanniques sont Etaples, Calais, Boulogne et Dunkerque sur le littoral, et Saint-Pol, Saint-Omer, Montreuil et Doullens pour le contrôle intérieur menant à la côte. Devant ces avantages comparatifs, les percées et assauts dans le canton de La Bassée sont restés vains. Le front, stable, n'a pas bougé, à la différence de tous les autres secteurs confrontés aux attaques alliées, au retrait tactique allemand de 1917, et aux évolutions stratégiques constatées en maints endroits pour tenir compte de l'adaptation au terrain. Les premières lignes anglaises n'ont avancé qu'en face de Neuve-Chapelle et du bois du Biez, dans le Pas-de-Calais, en un secteur limitrophe au village d'Illies, en dehors des communes du canton de La Bassée. Les batailles ont été britanniques et les ripostes allemandes : ce sont surtout celles de La Bassée, Neuve Chapelle et Fromelles. L'*Opération Georgette* aura été une tentative inverse d'attaque allemande en direction des territoires contrôlés par l'armée britannique.

L'histoire militaire s'y écrit de manière plus internationale que nationale, c'est ce qui explique que l'espace des premières lignes du canton soit moins connu en France qu'en Australie. Comme le dit, amer, A Deschamps : « Rien ne s'était donc passé dans le Nord¹⁶¹³ ». Le canton, « un coin de guerre peu connu » selon le même A Deschamps,

¹⁶¹³ A. Deschamps, *Septembre-Octobre 1914, Un coin de guerre peu connu, Bataille de Douai et défense de Lille*, Lille, Librairie centrale, 1936, p. 8-15.

intéresse pourtant aujourd'hui aussi bien les historiens que les touristes et les amateurs de culture. Le premier élément en est la découverte des corps des soldats océaniens à Pheasant Wood à Fromelles qui a permis d'extraire de l'oubli la bataille de Fromelles des 19 et 29 juillet 1916 ; les élèves-touristes australiens connaissent mieux ses tenants et ses aboutissants que la plupart des scolaires de France, voire du canton de La Bassée. Le second fait remarquable est la présence de l'estafette Adolf Hitler dans divers cantonnements de Fournes ou encore de Wicres ; le vaguemestre est rappelé à nos mémoires parce que la Seconde Guerre mondiale a amené une nouvelle épreuve sur la région, sur le pays et sur le monde. Enfin, troisième fait, la guerre a marqué les représentations de notre culture : des écrivains, des peintres, des poètes ont été à jamais marqués par la guerre dans le canton et sur ses marges ; en Grande Bretagne, par exemple, Yvor Gurney, un des auteurs les plus appréciés, a écrit ses pages les plus riches à cause de l'expérience douloureuse de sa guerre face aux Allemands des Weppes.

Concluant sur le « survivre » durant la Grande Guerre dans les onze communes du secteur de La Bassée, il faut voir d'une part que le canton, à l'image de tout le front, d'Ypres jusqu'à la Somme et l'Alsace, est marqué par l'internationalisation. Le monde en guerre y combat ; près de cinquante nationalités différentes endurent sur son sol la boue et le vacarme des tirs ; ces phénomènes sont propres à l'ensemble des lignes. D'autre part, si les populations connaissent une extrême dispersion - l'exil par la Belgique, l'Allemagne et la Suisse, le contact avec les centres de repos alliés, l'emprisonnement dans les camps allemands, le retour interdit dans la zone occupée, les mariages avec les étrangers, les relations entre ressortissants de tous pays, la présence de Chinois, de coloniaux d'Extrême-Orient et d'Africains, il faut convenir que ces caractéristiques sont aussi celles des autres portions du front occidental, voire de tous les fronts en guerre. Le monde est à la portée du canton de La Bassée, comme il l'a été dans tous les cantons français en guerre.

Une autre particularité, commune à tous les fronts, est que les codes et les savoirs, hérités d'avant-guerre, ont permis de survivre. Les militaires du canton, comme les civils occupés ou évacués, ont en effet affronté la guerre avec leur bagage culturel, antérieur à la guerre. Dispensé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le cursus scolaire européen, voire mondial, s'est avéré fiable et maîtrisé, ce qui est une spécificité des populations en présence parmi les diverses nationalités en guerre. Formés au niveau du certificat d'études pour la grande majorité d'entre eux, et porteurs d'une capacité à s'exprimer qui fait surface dans les correspondances entretenues durant les quatre années de la guerre, les acteurs du conflit ont manifesté une nette facilité à écrire et à se dire. La justesse des mots, l'organisation des lettres et la concision des récits évoquent une instruction et un savoir assimilés au niveau de la plupart des couches sociales en présence : il s'agit d'un phénomène majeur qui a permis de créer des liens en dépit des distances et des différences. L'ébranlement des structures sociales, liée à l'envahissement complet du canton et des dix départements occupés, a eu comme parade ce socle culturel inculqué dans les familles et les écoles. Le canton de La Bassée n'est donc pas un îlot. Il est néanmoins un cas qui illustre les divers territoires en guerre.

Dernière particularité commune à tous les acteurs de la guerre, l'adaptation. Les notions de langues étrangères, happées ça et là au début du XX^e siècle dans le canton, en France et dans tous les pays en conflit, ont créé un terrain favorable capable de s'intéresser à l'étranger. La guerre a affermi ce sens des contacts : conversations à entamer avec les occupés, les occupants et les troupes alliées, obligation de se loger et de s'adresser à des autorités, cet accommodement aux circonstances a été réalisé par tous les groupes hétérogènes en présence. Cette adaptation à l'étranger n'est pas spécifique au segment du front entre Armentières et Lens, mais bien à toute la zone courant de la Belgique à l'est ainsi qu'à tout l'immense front d'Orient qui s'est déployé sur les terres sud de l'Europe.

Ainsi, quand le conflit se termine – ce sont les textes de l'époque qui le montrent – on ne rencontre guère de récrimination anti-allemande, ou anti-anglaise, ou anti-française : les habitants se sont adaptés sans vouer aux gémonies ceux qui ont détruit.

Mais rien n'est uniforme, pourtant. C'est la singularité du canton de La Bassée, bien différent des bords de la Somme ou des rives du Danube, qu'il faut interroger.

La première distinction tient à la place du canton dans le pourcentage des territoires détruits ainsi que dans les conséquences physiologiques de la guerre sur les populations civiles des localités occupées. La distribution des croix de guerre et les études du docteur Calmette indiquent, entre autres indices, des dégâts et des souffrances bien difficiles à assumer. Ces écarts tiennent aux contextes divers d'occupation et d'exode, l'une et l'autre d'ailleurs emmêlés : l'occupation c'est « le drame de la barrière qui s'est refermée sur les régions envahies¹⁶¹⁴ », l'exode c'est être fustigé, souvent, étant en trop chez les autres. Ces aspects ont été particulièrement violents dans le canton.

La seconde concerne l'homme et la femme du canton. Les hommes n'ont pas pu revenir en permission, leur secteur étant totalement occupé ; les femmes ont dû gérer seules les besoins matériels et la vie familiale sous le regard des soldats étrangers qui réquisitionnaient ou des résidents des communes d'accueil dans les territoires restés libres. Chacun des éléments de différenciation se rencontre ailleurs assurément, mais ce cumul en fait une singularité qui peut se retrouver en Belgique ou dans le Pas de Calais voisin, quoique souvent avec moins d'acuité.

La troisième est liée à l'avenir incertain qui attend le canton de la Bassée, débarrassé de l'occupation et de la guerre, à partir de novembre 1918. Les habitants ne peuvent rentrer que lorsqu'ils sont autorisés à le faire ; et pour le canton de La Bassée, seul parmi tous les territoires en guerre du département du Nord, cette régularisation mettra jusqu'à plus d'un an à être accordée. Le redémarrage y prend donc un retard considérable.

Va ainsi commencer à s'écrire une autre histoire, celle du retour difficile à l'ancienne prospérité qui faisait de ces onze communes un territoire vert et florissant.

¹⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 12-16.

Tous se taisaient devant ce spectacle pathétique.
Ils avaient pénétré dans la zone maudite,
dans le domaine du chaos, du silence, de la mort
Jeunes et vieux se taisaient, angoissés,
ne trouvant plus de paroles en présence de cette flagellation.

Léon Bocquet¹⁶¹⁵

Troisième partie

Revivre après la Grande Guerre dans le canton de La Bassée

Tout concourt à montrer que le « revivre » sera difficile dès l'automne 1918.

Et pourtant les habitants qui n'ont pas évacué, donc encore présents dans le canton sinistré, ont déjà réorganisé leur vie autrement : les Allemands sont partis. Les réfugiés, avides de retour en dépit des interdictions de circuler et des laissez-passer difficiles à obtenir, tentent d'envoyer un des leurs en éclaireur pour vérifier que l'état des lieux est bien aussi noir qu'ils le pressentent. Mais certains font fi des autorisations et des nouvelles ; ils s'arrangent pour pouvoir rentrer. Le canton bruisse dès lors du travail des Chinois en train de désobuser, des *Sidi*¹⁶¹⁶ occupés à ramasser les ferrailles et les barbelés, des représentants militaires, britanniques et français, chargés de dresser le bilan des destructions et des éléments saufs après le départ de l'armée allemande.

Mais la réalité est bien différente si l'on est dans la zone rouge ou dans les villages préservés du côté est du canton. Car, dans la balance des ruines et des lieux intacts, la désolation l'emporte dans les villages du champ de bataille tandis que la reprise semble possible tout de suite dans ceux du versant Deûle du pays de Weppes. La dichotomie préalable à la guerre entre les deux flancs de la RN 41 se retrouve donc, mais fort accentuée : les Allemands occupants ont ménagé les lieux où ils ont habité ; ils n'ont pas épargné, ainsi que les Britanniques avec leurs tirs, les territoires des premières, secondes et troisièmes lignes, autrement dit les communes proches de l'Alloeu et de la Lys.

Chacun des revenants dans les cercles d'enfer sait, presque, à quoi s'attendre. Et pourtant il revient. C'est le constat de cette sortie de guerre : les réfugiés, dans leur majorité, reprennent la route du canton. Ils peuvent inscrire leur vie dans les lieux

¹⁶¹⁵ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 25.

¹⁶¹⁶ *Ibid.*, *Sidi* est un terme utilisé par Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours* pour désigner les populations colonisées qui prennent part à la remise en état du canton de La Bassée.

d'adoption du long périple qui les a amenés à s'installer dans le Sud-Ouest ou dans les Alpes. Ils peuvent continuer à travailler dans les fermes de la Somme ou de l'Oise, aux champs d'un seul tenant, plus vastes que dans le canton, et proches des débouchés parisiens. Ils peuvent poursuivre leur travail qui dans les mines d'Alès, qui sur une machine à coudre à Aire-sur-la-Lys, qui comme bûcheron dans une riche propriété de l'est parisien. Mais ils et elles reviennent pour plus de la moitié d'entre eux. Ils savent pourtant que les attendent la vie dans des baraquements, la souillure des points d'eau et le rationnement.

La première désillusion vient des retours qui s'étalent très durablement, pendant des mois voire des années, puisqu'en 1920 tous ceux qui souhaitent revenir ne sont pas encore rentrés dans le canton. L'autre désillusion réside dans l'existence trop malaisée des premiers habitants ayant retrouvé les communes du canton de La Bassée ; les problèmes administratifs et matériels empêchent de profiter de ces instants de joie que les réfugiés pensaient trouver en réinsérant leur localité La troisième désillusion tient à la prospérité qui tarde à revenir. Il faudra près d'une dizaine d'années pour que le canton ait à nouveau un regain de dynamisme comme durant la première décennie du siècle.

Par la guerre,
une déchirure s'est faite dans la croûte des banalités et des conventions »

Pierre Teilhard de Chardin¹⁶¹⁷

Revivre après la Grande Guerre dans le canton de La Bassée

Chapitre 13

Les chronologies de sortie de guerre à l'épreuve du canton

Il y a la sortie de guerre dans *Le fardeau des jours* de Léon Bocquet (1924), et la sortie de guerre réelle.

Le canton de La Bassée dispose, en effet, d'un miroir original¹⁶¹⁸, celui tendu par l'écrivain régionaliste originaire de Marquillies, Léon Bocquet, qui dresse le tableau des terres de son enfance en 1918-1919-1920 dans un roman réaliste. On s'attardera d'abord sur le fonds géographique, essentiellement le versant Deûle, pour voir en quoi ces lieux sont significatifs de la sortie de guerre. On prendra ensuite le fonds historique, les premières années après l'armistice, pour démêler ce qui est correspond aux documents d'archive et ce qui relève de la fiction. Enfin, on regardera le fonds sociologique, des villageois et une famille riche déclassée par la perte de ses biens ; ces populations qui se réinstallent représentent peu ou prou l'ensemble des individus d'un canton très éprouvé par la guerre. Les caractéristiques principales de la sortie de guerre, d'après Léon Bocquet, dans *Le fardeau des jours*¹⁶¹⁹, sont donc la rapidité - le retour des évacués se produit dès l'armistice - , le paroxysme - ruines, incendies et vols privent du nécessaire les individus retrouvant le canton de La Bassée - et, enfin, l'inhumanité tant le regard posé est pessimiste sur un monde relationnel presque impossible à reconstruire tant prime le chacun pour soi. Le romanesque permet, dans un premier temps introducteur, d'appréhender la brutalité de la (des) sortie(s) de guerre.

Les retours des populations, dans le roman, s'effectuent en effet très rapidement, dès que les réfugiés apprennent que la guerre se termine. Les habitants exilés se mettent en route sans autorisation, en empruntant des chemins non déblayés. Leur découverte des villages ressemble à un parcours d'explorateurs qui se fraieraient un passage en terre inconnue. Rien, ou presque, n'est reconnaissable tant les explosions ont tout bouleversé.

¹⁶¹⁷ Pierre Teilhard de Chardin, *Ecrits du temps de guerre, 1916-1919*, Paris, Grasset, Les carnets rouges, 1922, p. 229.

¹⁶¹⁸ Henri Beyle Stendhal, *Le rouge et le noir*, Paris, Ed. Le Divan, t. 2, ch. XIX, p. 232.

¹⁶¹⁹ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, *op. cit.*

Ce regard durant les premières semaines d'après l'armistice est celui d'une famille de Willy qui rentre d'évacuation et retrouve le canton de La Bassée en premier ; il est dit plusieurs fois que les acteurs de ce retour sont « les premiers » à se réinstaller dans les casinos et baraquements laissés par les Allemands. Le titre résume le ton du roman : la découverte des communes de la zone rouge crée un tel effroi et un abattement si grand que les jours qui promettaient d'être meilleurs dans un logis retrouvé sont, en réalité, devenus des fardeaux. Chacun traîne sa peine.

L'héritage de la guerre est montré, deuxièmement, comme suprêmement négatif. Il y a là, ramassés au fil des pages, les traumatisés de tous ordres. Le soldat fermé à la parole, abruti par trente-huit mois de canon sans répit. La femme accablée, endeuillée, à cause de ses trois fils morts sur le champ de bataille. La fille-mère qui tire après elle l'enfant du péché, fruit de ses amours avec un soldat allemand. Le veuf grattant ses poux. Les Tonkinois artificiers, trop nombreux, qui se gênent dans les secteurs où ils doivent déblayer les obus. Le rebouteux qui voit affluer les perclus, assoiffés de remèdes magiques. Les acharnés au travail, en dépit des résultats déplorables dus aux conditions mauvaises. La coquette, une indigne ! Les filles chétives, sous-nourries. Seules les petites *misses* de la *YMCA* parviennent à dérider le village pendant leurs randonnées automobiles et leur distribution de lots de volailles aux habitants.

Troisième point, le roman établit le constat d'un chacun pour soi, d'une société si choquée qu'elle ne peut se tourner ni vers l'aide, ni vers l'entraide. Dans l'esprit de l'auteur, partout, il n'y a que des vaincus isolés. Les combats de la guerre ont brisé des demeures et anéanti des vies. Chômage, désillusion, violences sont le lot d'un clan qui fut aisé et qui vient de tomber dans l'ordinaire des gens de peine et qui ne supporte pas ce déclassement. Les Bécu et les Vasseur, symboles du canton tout entier, voire de tous les mobilisés, de tous les évacués et de tous les occupés, ne sont pas victorieux. Ils ne sont pas dans la liesse du « On a gagné ». C'est une débâcle qu'ils ressentent, celle du vide laissé par les voisins absents, les cousins morts, les vieux qui ne sont plus. Eux qui, avant la guerre, étaient comblés et fortunés, ont sacrifié quatre années à rien. Leur communauté est en échec, réduite à des fidélités élémentaires, celles qui tourne autour de « l'Ancêtre », parce qu'il traîne la carriole, et de « Mairaine », parce qu'elle distribue les quignons du pain, tranché par ses soins. Et la blessure intérieure persiste tout au long du récit de la sortie de guerre, démultipliée par le sentiment d'inutilité des batailles. Le point le plus noir est bien celui-là : il a fallu lutter, s'opposer, combattre, pour finalement arriver à ce résultat pitoyable, ne plus avoir son chez soi, alors qu'on en a tant rêvé !

Le roman comporte un dernier chapitre plutôt optimiste : d'abord, la vie renaît ; ensuite, la démobilisation des esprits prend forme ; et enfin la guerre, en dépit de ses bouleversements, réinstalle les habitudes anciennes.

La vie renaît : le symbole, inattendu, de ce renouveau est un coq qui se met à chanter un matin. « Un cri répété de résurrection ».¹⁶²⁰ Ce coq, donné par les *misses* américaines du Comité, a mis du temps à trouver ses repères, certes, mais le voilà qui annonce un renouveau. L'église du village, déjà en 1920, est réédifiée. Partout, des toitures sont réparées. Dans le ciel, les hirondelles de muraille à col roussâtre reviennent voler sur le quartier¹⁶²¹. Il y a même, aux carreaux des fenêtres, un carré de mousseline blanche qui voile à nouveau les intimités : « Les cicatrices une à une se ferment ».¹⁶²²

La démobilisation des esprits met plus de temps à s'accomplir. Pourtant, peu à peu, elle s'effectue. Léon Bocquet montre que, en dépit des routes engorgées et de la

¹⁶²⁰ *Ibid.*, p. 107.

¹⁶²¹ *Ibid.*, p. 208.

¹⁶²² *Ibid.*, p. 209

multiplication des obstacles pour le retour dans le canton des familles, une réinsertion se fraie un chemin par le biais des baraquements et des tickets distribués à tous ceux qui se réinstallent. La lente reconstruction des individus se réalise : des époux s'engagent pour le reste de leur vie et « l'enfant accorde ses courtes enjambées au pas lourd et tangué du vieillard »¹⁶²³. Sur le plan collectif, le ré-accord de tous est complexe mais il finit par trouver des bribes d'accommodement. Dans la communauté villageoise et en famille, les habitudes finissent par trouver des connexions. La sortie de la guerre s'effectue plus lentement dans les têtes que sur le terrain, mais elle commence par de petits instants de partage.

Cette très lente reprise en main des destinées dans le hameau de Willy se caractérise, enfin, par des formes de reconductions sociétales. La suprématie des fermiers qui géraient et dirigeaient en grande partie le canton avant la guerre est en train de se réinstaller mais Léon Bocquet montre que les anciens mentors sont surpassés par les entrepreneurs qui prennent mieux le virage de l'après-guerre. La sortie de guerre de ces bâtisseurs de tout ordre est pourtant, elle aussi, entravée. Elle est pénalisée par le retard des aides de l'Etat qui engendre des culbutes liées à la concurrence qui fait rage partout dans l'arrondissement de Lille. Chacun veut reprendre sa part de marché et ses commandes dans le marché européen qui se réinstalle ; or le canton, privé de ses routes et de sa visibilité régionale, redémarre avec un délai de communication et de logistique pénalisant. *Le fardeau des jours* installe ce constat d'un ajournement de la reprise qui finit par sanctionner les bonnes volontés tant il s'éternise trop. Les deniers publics sont considérés comme un dû étant donné les sacrifices exorbitants exigés par la guerre, mais l'Etat distributeur semble bien incertain en ces temps de besoin. Le canton, de prospère qu'il était avant le conflit, devient assisté dès la sortie de guerre, mais il finit par se prendre en main et redémarrer.

La réalité de la sortie de guerre dans le canton, durant le début de la décennie 1920, correspond à ce contenu d'un pessimiste nuancé, tel qu'il vient d'être montré dans *Le fardeau des jours*. Voyons-en les aspects matériels, économiques et sociétaux.

Le canton de La Bassée est bien un monde largement couvert de ruines. Noir, en effet, est le constat des cercles d'enfer qui ceignent la zone rouge tandis, que, plus loin, des îlots propices permettent de se réinstaller dans des quartiers davantage préservés. Le retour des évacués, électeurs au vote resté conservateur durant les années de sortie de guerre, montre des glissements progressistes et une envie de ville qui préexistaient avant le conflit, mais qui sont maintenant accentués. La meurtrissure et la faiblesse physique de nombreux soldats revenus handicapés se vérifient également dans les communes du canton. Dans un tel état de chaos, les mairies et les églises se réédifient, mais il faut attendre la fin de la décennie 1930 pour que toutes les inaugurations aient eu lieu.

Autre réalité : le redémarrage économique tarde. Les dévastations, d'une part, et le rôle majeur des organismes humanitaires ainsi que des secours américains, d'autre part, sont deux éléments déterminants dans le sud des Weppes, et tous deux montrent le grand désarroi durant la sortie de guerre dans les onze communes. Les problématiques économiques qui se posent durant le début des années 1920, sont, par conséquent, en premier, celles de la lenteur de la reprise dans le canton, deuxièmement celles du doute envers l'efficacité de l'appareil de l'Etat, et enfin le problème de la régression de tout un territoire. D'autres interrogations élargissent encore le regard sur l'économie du canton ; il faut souligner en particulier que le monde ouvrier, faute d'avoir d'autres débouchés, retourne aux employeurs d'avant-guerre¹⁶²⁴ ; il est à remarquer, deuxièmement, que les

¹⁶²³ *Ibid.*, p. 345.

¹⁶²⁴ *Ibid.*, p. 110.

profiteurs d'hier s'enrichissent grâce à la reconstruction¹⁶²⁵ ; et il convient enfin de montrer que les bénéficiaires de l'après-guerre sont « les gros bonnets du canton »¹⁶²⁶.

Pour paraphraser Bruno Cabanes évoquant les soldats désabusés par la paix, on peut dire, à propos des habitants de ce canton envahi comme des dix départements occupés, que le basculement de la guerre vers l'armistice « a été une entreprise longue et chaotique où des milliers d'individus, déjà éprouvés par les combats, l'occupation et l'exode, endeuillés et inquiets de l'avenir, doivent faire preuve de patience avant de retrouver leur chez soi et leur environnement familial¹⁶²⁷ ». La sortie de guerre est en effet une entreprise sociétale installée dans la durée. Ce temps long n'est pas le fait uniquement des soldats, mais bien aussi de toute la population car on sait bien « les porosités manifestées entre la guerre et la paix d'où il ressort que le concept de 'sortie de guerre' suggère la durée et un processus fragmenté, compartimenté, dont les évolutions peuvent devenir contradictoires ». ¹⁶²⁸ La sortie de guerre ne se donne donc pas à voir comme un passage précis, nettement différencié entre la guerre et l'après-guerre, ni comme un monolithe facile à appréhender. Les démobilisations successives et différentes sont en effet les clés pour comprendre la (les) période(s) qu'on nommera 'sortie de guerre'.

Se pose par conséquent le problème de la chronologie des événements et des ressentis durant les années 1918 à 1920 – et après -, dans le canton de La Bassée. Quand les populations occupées ont-elles compris que la guerre était finie et que la vie reprendrait peu à peu ses droits ? A quel moment les réfugiés ont-ils perçu le retournement qui sonnait la fin des hostilités et la possibilité du retour chez soi ? Comment cette inversion des perspectives a-t-elle été vécue dans les divers cantonnements de mobilisation des soldats du canton ? L'objet de ce chapitre est bien celui-là : étudier, au plus proche des individus, les chronologies spécifiques, selon les lieux et les corps sociaux, qui ont permis d'appréhender les étapes de la paix qui s'installe.

I. Les chronologies de la sortie de guerre et la persistance des fronts intérieurs

La sortie de guerre est engendrée par l'armistice et l'arrêt des combats ; elle est donc liée à la date du 11 novembre 1918.

Nous nous repliâmes sur La Fère, à quelques kilomètres de la Ferté-Chevresis, où nous restâmes quelques jours dans les casernes d'artillerie. Puis nous descendîmes par étapes à travers les régions dévastées. C'est ainsi que, le 11 novembre 1918, la nouvelle de l'armistice nous trouva à Longueil-Annel, important port de la batellerie dans l'Oise, tout près de Rethondes. Bien que l'événement fût prévisible depuis quelques jours, il nous laissa presque incrédules. Nous pouvions à peine croire que c'en était fini de cette vie

¹⁶²⁵ *Ibid.*, p. 182.

¹⁶²⁶ *Ibid.*, p. 207.

¹⁶²⁷ Bruno Cabanes, *La Victoire endeuillée ou La sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, Paris, Le Seuil, L'Univers Historique, 2004, p. 10.

¹⁶²⁸ Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (dir.), *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008, p. 14.

d'enfer, que le lendemain nous verrait encore en vie et que nous allions devenir des êtres normaux.¹⁶²⁹

Plusieurs informations sortent de ce billet écrit par Léon Verly, juste après que la guerre s'est terminée. Premièrement, le mot « armistice » est mis en correspondance avec « c'en était fini ». Le 11 novembre 1918 est bien celui qui détermine la sortie de guerre. Pourtant, derrière cet événement tellement sensationnel qu'il laisse « presque incrédule », se profile une fin déjà amorcée depuis « quelques jours ». Combien de jours ? Ou combien de semaines ? Léon Verly ne précise pas. Cependant, nul doute pour lui que l'aboutissement s'annonçait puisque les soldats-artilleurs sont maintenus en caserne au lieu d'être sur le terrain et que les hommes descendent « par étapes à travers les régions dévastées ». Cela laisse supposer un délai d'environ un mois entre l'arrêt des combats et la fin officielle des hostilités. Les soldats français sentent le terme depuis le début d'octobre 1918, selon Léon Verly.

Deuxièmement, la sortie de guerre future n'est pas qu'un sentiment vague ; cette prémonition est soutenue par des éléments visuels qui étayaient l'intuition d'un débouché proche de ces années de combats. Les terres que Léon et ses camarades artilleurs foulent à présent sont des sols qui ont été occupés par les Allemands, quittés récemment par eux, et retrouvés « dévastés » par les soldats français. Ce regard amer sur les villages reconquis et laissés dévastés par les occupants correspond bien à ce que, de son côté, Léon Bocquet a décrit, « un chaos de bouleversement ».¹⁶³⁰ Les soldats, et Léon Verly en témoigne, ne sont pas portés par des événements qu'ils subissent sans les anticiper : ils voient bien où ils sont. Ils lisent les poteaux indicateurs des villages, les numéros des routes qu'ils empruntent et les directions qu'ils suivent ; ils savent où et comment ils évoluent sur le territoire que leur régiment parcourt ; ils comprennent l'anéantissement laissé par l'armée allemande.

Troisièmement, enfin, la guerre étant finie, le soldat s'autorise, aussitôt, à parler de « vie d'enfer », du constat d'être « encore en vie » et du moment où lui et les siens vont redevenir « des êtres normaux ». Ces trois pensées, relatives au temps de la guerre, apparaissent pour la première fois de manière spontanée alors que les frères Verly, durant les 529 lettres précédentes, ont toujours donné le change en trompant le lecteur récepteur du courrier, à l'autre bout de la chaîne de correspondance, en écrivant très régulièrement « que tout se passe bien »¹⁶³¹. La sortie de guerre permet, comme instantanément, de changer le regard sur les moments d'avant, devenus un « enfer » alors que la lettre du 14 octobre 1918¹⁶³² était consacrée à des sujets intellectuels de dispersion comme la lecture de *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* du « Maître Renan ».

Il y a donc l'armistice du 11 novembre 1918 qui est un point de non-retour à partir duquel les regards sur la guerre qui se clôt changent. Mais il a également quantité de sorties de guerre, certaines précédant l'armistice, et bien d'autres suivant de loin la fin des hostilités. Il y a en effet les sorties de guerre déjà inscrites dans les têtes auparavant : celle, colportée et lue dans les journaux, du recul des Allemands ; celle, vécue, du territoire national occupé qui, maintenant, est à nouveau foulé par les troupes françaises ; celle, imaginée, des civils qui reprennent la route vers leurs villages avant même que la guerre ne soit terminée, sur la foi d'un on-dit. Il y a surtout les sorties de guerre après la guerre. Ce

¹⁶²⁹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, Correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 587.

¹⁶³⁰ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours, op. cit.*, p. 15.

¹⁶³¹ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, Correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, lettre n° 529, le 7 novembre 1918.

¹⁶³² *Ibid.*, lettre n° 527, le 14 octobre 1918.

sont les retours d'évacuation qui mettront un temps très long avant que ne se réalise le vœu du chez soi retrouvé; ce sont les démobilisations des soldats qui sont organisées en fonction des classes et des régions d'accueil ; ce sont les réinstallations à domicile dans une maison et non un baraquement, avec une église réédifiée, des routes et des trottoirs remis en état et des écoles reconstruites.

La sortie de guerre apparaît donc, pour les dix départements occupés et pour le canton de La Bassée particulièrement, être un processus à la chronologie diversifiée plutôt qu'un couperet installant une fin des combats et un début de paix se produisant exactement à 11 heures le 11 novembre 1918.

1) La chronologie des sorties de guerre du canton

Le séquençage chronologique de la sortie de guerre conduit à considérer la fin de la Grande Guerre comme un processus.

1 - La sortie de guerre : la perception individuelle d'un phénomène collectif

« Le village était libéré. Un permissionnaire en avait donné l'assurance, qui revenait d'Herlies sur les pas de l'armée britannique, bousculant la retraite précipitée de l'adversaire. Aux premières lueurs, ils étaient partis. »¹⁶³³ Etant donné que les Allemands quittent le pays de Weppes le 9 octobre 1918, les Bécu-Vasseur considèrent que c'est à cette date que la guerre se termine, c'est alors qu'ils partent pour rejoindre Willy. La sortie de guerre est en effet plus une construction causale personnelle qu'un temps fixe reconnu de tous : rien ne peut plus arrêter « l'Ancêtre » et « Mairaine » maintenant qu'il savent que le village est libéré. « Depuis des semaines et des mois longs comme autant de siècles, ils étaient las d'être au loin, chez l'étranger, à l'étriqué dans deux pièces louées par charité, gênés et gênants. [...] On avait ficelé des paquets de hardes, empli quelques paniers et des sacs. [...] Puis la minable caravane s'était mise en marche. »¹⁶³⁴

Les liens téléologiques imprimant à la famille l'impérieux besoin intérieur de la « mise en marche » opèrent comme magiquement dès que la fenêtre du retour est entraperçue depuis le lieu d'exil. Les mécanismes du retour s'enclenchent : on ficèle des paquets, on emplit des sacs et des paniers ; mais de plus il faut un moyen de transport : le père se procure ce qu'il trouve, une charrette de marchand d'os. « On y avait entassé les épaves du mobilier toléré par la *Kommandantur* : une table au douteux équilibre, deux seilles, un fauteuil dépenaillé, le voltaire de la mère Bécu, divers ustensiles de cuisine, des paillasses aplaties, un ballot de couvertures. »¹⁶³⁵ La périodisation de la sortie de guerre est donc, pour les gens du canton, conforme à celle, tout aussi incertaine, de l'entrée en guerre : alors que la déclaration de guerre, ou la mobilisation, ou l'arrivée des Allemands, ou l'exode, sont des débuts de Grande Guerre correspondant au ressenti de chacun des habitants du canton de La Bassée, pareillement la fin de la guerre a son événement déclencheur sentimental ou mental ou officiel selon les sensibilités des individus qui reçoivent ces formulations de cessation des hostilités comme une délivrance.

Sans doute ne doit-on pas prendre le roman de Léon Bocquet comme le prisme par lequel voir toute la population des départements occupés et des onze communes du canton. Il faut élargir le champ. Les lettres des frères Verly et de leurs amis permettent de

¹⁶³³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 13.

¹⁶³⁴ *Ibid.*

¹⁶³⁵ *Ibid.*

constater, pareillement, qu'il ne convient pas d'isoler l'armistice comme seule séquence historique contribuant à donner l'idée de sortie de guerre. « Nous avons quitté le camp mardi ; nous voyageons d'étapes en étapes dans des autos. Ce n'est pas très intéressant. Nous avons encore deux étapes à faire car nous partons en Alsace. C'est nous qui allons signer la paix à Berlin. »¹⁶³⁶ Georges Carlier est conscient du recul de l'armée allemande qui s'effectue rapidement et en bon ordre tandis que, parallèlement, les troupes françaises réoccupent le terrain délaissé par les occupants. L'avance est rapide puisque c'est « dans des autos » que les soldats voyagent sur le territoire national. Dans l'esprit de ce militaire, la sortie de guerre est tellement engagée qu'il parle de traverser l'Allemagne jusqu'à sa capitale pour « signer la paix à Berlin ». Il confirme, quand on lit la suite de son courrier, que « Lille et Douai étaient débarrassés » : le départ des Allemands est achevé, les Bavaois ont quitté la place, la fin de la guerre est actée le 20 octobre 1918, selon cette correspondance particulière. L'homogénéisation autour du 11 novembre n'a donc pas lieu d'être dans son esprit. Les variations individuelles de réception de l'information sur la fin de la guerre sont autant des prises de conscience individuelles que collectives et progressives. En quelque sorte, chacun a sa date de sortie de guerre selon les contacts qui sont les siens et l'acuité avec laquelle il perçoit ce passage vers la paix.

2 - Les strates de la sortie de guerre : les étapes d'un processus

La sortie de guerre est donc un phénomène complexe à étudier. Elle dépend des représentations et des histoires personnelles de chacun ainsi que des expériences et des contextes sociaux des groupes qui reçoivent les faits permettant de penser que l'on se rapproche de la fin. Une logique interne est à déceler pour distinguer pourquoi certaines sorties de guerre sont ancrées dans les esprits à certaines dates plutôt qu'à d'autres. La naissance du séquençage précis du 9 octobre 1918 vient d'une double concomitance : les Allemands sont effectivement repartis du canton de La Bassée le 9, après leur recul consécutif à la bataille de la Lys, d'une part, et, d'autre part, symboliquement, il y a exactement quatre années qui séparent les deux marqueurs arrivée et départ. Le 9 octobre 1918 est la revanche du 9 octobre 1914 pour le canton de La Bassée.

Un second type de sortie de guerre est étalé durant tout le mois d'octobre 1918. Il comprend des strates indéfinies, correspondant à des impressions, témoin cette lettre datant du 7 octobre : « Cette maudite guerre finira bientôt car tout marche aussi bien que possible pour le moment. Si seulement cela finissait ! Que l'on serait heureux ! »¹⁶³⁷ Viennent donc peu à peu des certitudes tissées à la lecture des journaux et grâce aux rencontres avec les soldats permissionnaires : les uns indiquent que tout se précipite en faveur des alliés, mais les autres savent que l'on ne termine comme ça un service de mobilisation dû à l'Etat. Ces informations croisées précisent que la sortie de guerre arrive mais qu'elle n'est pas l'éden pour demain.

La troisième sortie de guerre se situe durant la fin de l'année 1918 ou pendant 1919 ; c'est une configuration non-guerrière, émergeant d'une problématique de retour d'évacuation imposé par l'administration. Selon les disponibilités des trains et l'arrivée des baraquements susceptibles d'accueillir les habitants de retour, les autorisations s'échelonnent afin de pouvoir revenir dans la zone rouge du canton de La Bassée. La plupart des habitants réfugiés du canton sont dans cette perception très retardée de sortie de guerre. Les soldats mobilisés qui doivent attendre la libération de leurs classes alimentent encore une temporalité différente de sortie de guerre, liée, celle-là, aux usages militaires.

¹⁶³⁶ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, Correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, lettre n° 528, le 20 octobre 1918.

¹⁶³⁷ Rosa Dhennin, correspondance, *op.cit.*, lettre n° 13, le 7 octobre 1918.

Une sociohistoire de la sortie de guerre trace ainsi des clivages entre les populations du canton, mêlant la contingence et ses aléas, dépendant des circonstances propres à chacun, liant la nécessité plus ou moins impérieuse ressentie par la plupart des habitants de revenir au moins voir l'état de leur maison, de leur quartier, de leur commune.

3 - Le pivot du 11 novembre : la sortie de guerre officielle

Le 11 novembre 1918 est, bien sûr, malgré tout, le pivot autour duquel tout s'articule et se confirme. Il y a « avant », lorsque des bruits laissent entendre que le pays est libéré. Il y a « après », lorsque la nouvelle de l'armistice a été sonnée au clairon dans les tranchées et au tocsin dans les églises. Le 11 novembre est bien une rupture. Ce n'est pas qu'une construction mentale commode. Le jour de l'armistice a été effectivement ressenti comme un surplomb couvrant toutes les autres sorties de guerre potentielles ou réelles. Ce jour marquant est d'ailleurs l'objet d'un grand regret quand il n'a pas été vécu à l'unisson, partagé avec les autres personnes de l'environnement. Joseph Carle, à la différence de ses camarades de régiment, n'entend pas « les cloches qui ont sonné la 11^e heure du 11^e jour du 11^e mois ». ¹⁶³⁸ Voici le récit qu'il fait de son armistice à lui : « A la fin de la guerre, le 27^e était en Alsace, et on commençait à poursuivre les Allemands. [...] Le 27^e est parti en avant, ailleurs que dans le bois où il se trouvait. Seulement, on a oublié de me réveiller avec ma coopérative. Quand nous nous sommes réveillés, plus personne pour nous renseigner. J'ai dû chercher toute la journée pour retrouver le 27^e, sans savoir que l'armistice était arrivé. » ¹⁶³⁹ Dans le cas de Joseph Carle, on est dans une sorte de discontinuité sans réelle rupture mentale puisqu'il n'a pas entendu, en même temps que les hommes qui l'accompagnent, la sonnerie de fin des hostilités. L'officier du 27^e, ainsi que sa coopérative, n'ont pas vécu la représentation symbolique de la sortie de guerre.

Si le champ historique de la Grande Guerre est global, car chacun s'accorde sur le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918 comme repères principaux, il n'en reste pas moins qu'il doit s'ouvrir à des spécificités à cause des écarts de dates d'entrée et surtout de sortie de guerre, l'armistice n'étant pas l'unique jalon, comme on vient de le voir. Le bloc 14-18 est par conséquent un concept véhiculé dans un contexte scientifique qui peut davantage s'inscrire dans des modalités plus souples. Il convient de répondre à la complexité des vécus, qui, pris isolément, alimentent des histoires de la Grande Guerre. Les limites de la Grande Guerre en Turquie, telle que l'ont vécue les deux familles Allienne, n'ont rien à voir, au niveau de la construction des séquences, avec la Grande Guerre des Etats-Unis, voire du Canada, selon les étapes de l'engagement de Leon Arminius Weber.

Comme l'homogénéisation du champ 1914-1918 est délicate si l'on s'intéresse aux complexités nationales, alors ce même processus est également incommode sous l'angle des représentations individuelles de ses participants. Il ne s'agit pas de masquer les diversités ni de les survaloriser ; il faut saisir tout à la fois les volontés nationales, les territoires impliqués et les rythmes personnels ; il importe de donner une place à tous les acteurs, institutionnels et particuliers. Dans ce cadre, le regard des habitants du canton est aussi divers sur le vécu des quatre années que peu solidaire à l'interne. Chacune des communes et chacun des individus veulent que leur sortie de guerre soit la moins pénalisante possible. Le député-maire de La Bassée tente ainsi d'attirer dans sa ville les subsides qui lui sont indispensables pour assurer le redressement d'une économie exsangue, travaillant pour le bien de ses administrés, laissant aux autres maires du canton ayant moins d'entregent le soin de chercher eux-mêmes des financements qui ne viendront que bien tardivement. L'image d'une sortie de guerre positive et solidarisante à l'échelle

¹⁶³⁸ Joseph Carle, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 39.

¹⁶³⁹ *Ibid.*

mondiale, nationale, cantonale et individuelle a donc vécu. On a vu, de même, que c'est la pensée du chacun pour soi qui domine dans *Le fardeau des jours* de Léon Bocquet. Il est plus question de « fardeau » que de partage durant la sortie de guerre.

Alors, faisant de la Grande Guerre une histoire mêlant collectif et singulier, on découvre que le disparate des sorties de guerre reflète le disparate des critiques, des débats, des conflits d'interprétation.

2) La sortie de guerre des populations du canton

Les populations du canton, ce sont les soldats mobilisés, les réfugiés qui rentrent, quand ils rentrent, et les habitants occupés.

1 - Le 11 novembre 1914 : la sortie de guerre des soldats

Les soldats du canton vivent la sortie de guerre chacun dans leur régiment. Léon Verly se trouve « tout près de Rethondes » lorsque l'armistice est sonné. « Comment définir cette mémorable journée ? Une bonne surprise. Les poilus sont abasourdis, ont du mal à croire que c'est vrai. Ils en oublient d'aller chercher la soupe. [...] L'incrédulité passée, l'annonce de la fin des hostilités provoque chez les soldats une explosion de joie d'autant plus folle qu'ils sont éloignés des premières lignes. »¹⁶⁴⁰ Léon Verly raconte avoir vu les « mémorables libations » qui ont accompagné l'annonce de l'armistice : « Pour certains, la joie d'être sûrs d'avoir échappé au carnage se traduisit par une monstrueuse beuverie. Qui aurait pu les en blâmer ? Ils avaient tellement souffert et voulaient noyer définitivement le cauchemar. »¹⁶⁴¹ Un autre soldat ajoute : « La guerre est finie et je suis point mort. »¹⁶⁴² François Sauvage, pour sa part, se trouve en première ligne sur les rives de la Seille, en Lorraine, à côté des positions américaines. Une offensive est prévue lorsqu'il est averti de l'armistice qui s'annonce ; il ressent qu'une alternative est possible, la fin des bombardements ou leur intensification « au cas où les Allemands ne signeraient pas. » Il observe aussi que la fête à l'arrière a été plus démonstrative que sur les lignes proches du front.

Le lendemain lundi 11 novembre, vers 5 heures, l'ordre était de nous mettre en tenue d'assaut. Je ne me souviens pas à cet instant pourtant critique avoir ressenti une grande émotion qui, d'ailleurs, n'aurait pas duré longtemps car, vers huit heures, le même agent de liaison reparut au moment où nous cassions la croûte pour nous crier : « Camouflez-vous, les gars, car l'armistice est signé à 11 heures. »

Nous avions du mal à réaliser tout de suite la situation et à donner à cet événement majeur sa véritable signification.

Le service continua comme si de rien n'était et je remontai dans mon observatoire au moment où les officiers et les hommes du génie, revenus sur place, s'apprêtèrent à faire sauter les vestiges du pont sur la Seille, qui sépare les tranchées ennemies, pour pouvoir en jeter un autre. L'explosion eut lieu à 11 heures tapant, provoquant la fuite de trois allemands qui tenaient un poste d'observation à 100 mètres du pont. C'était la fin de la guerre, et nous les laissâmes déguerpir sans intervenir. Ce fut la fête partout à l'arrière et ceux de l'avant furent un peu oubliés ce jour-là. Quant à nous, nous n'avons touché aucun

¹⁶⁴⁰ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, Correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918, op. cit.*, p. 587.

¹⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 588.

¹⁶⁴² *Ibid.*

ravitaillement et nous fûmes obligés de vivre sur nos réserves et de nous débrouiller en jetant quelques grenades dans la Seille pour récupérer du poisson.¹⁶⁴³

Les soldats ont un ressenti différent selon qu'ils sont sur les premières lignes (on ne pense même pas à leur donner leur ravitaillement ; les Allemands pourraient toujours attaquer ; on laisse l'ennemi déguerpir : pour lui aussi l'armistice a sonné) ou qu'ils se trouvent à l'arrière (immense fête).

2 – Le 11 novembre 1914 : la sortie de guerre des évacués

La France libre a ses approches de l'armistice. Elles diffèrent forcément de celles de la zone militaire française où on vient de voir les écarts entre les premières lignes et l'arrière. Le département qui concentre le plus de ressortissants originaires du canton de La Bassée est celui du Pas-de-Calais ; c'est dans cette direction qu'il est intéressant de se diriger pour voir quels sont les représentations qui dominent durant cette sortie de guerre du 11 novembre 1918. Le Pas-de-Calais intérieur regroupe en effet des centaines de réfugiés du canton de La Bassée mais aussi des quantités de camps d'entraînement et de repos des armées alliées. Le secteur de la Lys est, comme on l'a vu, un point stratégique de logistique, de cantonnement et de repli, qui concerne autant les militaires que les habitants des pays envahis. Le rôle joué par les centres urbains d'Aire-sur-la-Lys et de Saint-Omer, d'une part, et par les villages des campagnes accueillant aussi bien les soldats canadiens que les troupes portugaises, d'autre part, a été vital. On a vu à Lières l'Américano-Canadien Léon Arminius Weber et la jeune réfugiée Rosalie Planque ; à Cohem Wittes, résident les parents Verly avec leurs deux filles Yvonne et Palmyre. Il est intéressant de se demander si les éditorialistes de *L'Echo de la Lys*, pour ce jour d'enthousiasme du 11 novembre, ont montré à la fois les points de vue divers des autochtones, des militaires alliés et des évacués, dont on s'attend à avoir des réactions bien différentes. « La joie profonde » fait partie de « l'heureuse nouvelle » comme le rapporte le journal du jeudi 14 novembre 1918.

C'est avec une joie profonde que nos concitoyens ont appris lundi dans la matinée la signature de l'armistice et la cessation des hostilités.

Vers dix heures, des bureaux militaires, la bonne nouvelle commençait à transpirer, mais on hésitait à y ajouter complètement foi et on attendait avec anxiété que la nouvelle officielle fût affichée à la poste. Enfin, vers 11 heures, le fait était confirmé et, en quelques instants, toute la ville était renseignée.

Immédiatement, dans tous les quartiers, les drapeaux français et alliés jaillissaient littéralement des fenêtres et claquaient victorieusement au souffle de la victoire.

L'hôtel de ville, les édifices communaux, l'hôpital ont été pavoisés les premiers.

A midi, la sonnerie à l'église fut prolongée pour la circonstance.

Toutefois, la population est restée digne dans la joie comme elle l'a été dans la souffrance et chacun a compris que le triomphe a été trop chèrement payé pour qu'il donne lieu à des manifestations bruyantes.

Toutefois, dans l'après-midi, les soldats alliés, logés à Aire et dans les environs ont contribué à donner à la cité un peu d'animation. Les camions automobiles, tous les véhicules utilisés aux services étaient décorés et les occupants entonnaient des refrains tandis qu'au passage nos concitoyens les acclamaient. Il y eut repos pour la plupart des militaires et jusqu'à l'heure de la retraite les cafés n'ont pas désempli : des chants joyeux retentissaient partout. L'inévitable *Madelon* et les airs populaires anglais figuraient au programme.

¹⁶⁴³ *Ibid.*

Tout s'est passé joyeusement et sans incident.¹⁶⁴⁴

Il ressort de l'article que des sensibilités différentes sont en jeu, selon l'appartenance à tel ou tel autre groupe social ou national. La publication distingue en effet deux composantes majeures dans la population réceptrice de l'annonce de l'armistice : en premier, le journal évoque les habitants de la ville ; en second, il parle des militaires stationnés sur place. La tonalité du vécu des habitants d'Aire est une joie tranquille, non démonstrative. Il n'y a pas eu de fièvre quand la nouvelle a commencé à transpirer ; l'auteur de l'article parle même d'hésitation et d'anxiété : les individus attendent d'être sûrs du bien-fondé de la rumeur pour pavoiser. Et lorsque les drapeaux claquent « au souffle de la victoire », c'est chacun derrière sa fenêtre qui l'agite, abrité dans son quant-à-soi. Bien sûr, les bâtiments publics sont pavoisés et la sonnerie de l'église est « prolongée pour la circonstance », mais pas de débordements ni de liesse, « la population est restée digne dans la joie comme elle l'a été dans la souffrance ». Le second tableau montre une autre mentalité et d'autres représentations. Il concerne « les soldats alliés logés à Aire et dans les environs ». Tous descendent en camions décorés depuis leurs lieux de garnison et leurs centres de repos jusque dans le centre de la ville où ils se déversent dans les cafés. Là, le vocabulaire de l'article se pare d'un ton plus emphatique pour évoquer la foule massée sur le passage des Alliés, les chants anglais et français confondus dans la même joie, les acclamations des habitants qui, enfin, sont descendus dans la rue pour acclamer les soldats depuis le midi jusqu'au soir.

Mais l'éditorial reflète d'autres préoccupations qui sous-entendent qu'il existe une sorte de frein bloquant la spontanéité de cette manifestation. Trois remarques caractérisent l'état d'esprit perplexe du journaliste, de la ville et de ses édiles en ce 11 novembre. D'abord, le commentaire affirme que « tout s'est passé [...] sans incident » ; ensuite, une précision confirme cette crainte des débordements intempestifs : les militaires alliés ont apporté « un peu d'animation », pas trop ! ; enfin, il reste à gérer tant de souffrances au plan local que l'excès de joie serait une injure à ceux qui ont tant perdu : « chacun a compris que le triomphe a été trop chèrement payé ». Il y a, en effet, d'une part, quantité d'absents qui ne peuvent fêter la fin des hostilités, les disparus, les tués au combat, les grands blessés, les neurasthéniques, les prisonniers des camps. Il y a aussi, présentes probablement en nombre sur le parcours des militaires alliés sillonnant en camion les rues du centre d'Aire-sur-la-Lys, les populations des pays envahis qui sont massivement recueillies dans le secteur, mal logées en dépit de l'accueil des résidents, malheureuses de devoir être assistées et de vivre grâce aux subsides de l'administration. Ces réfugiés, de Roquetaire, de Lières, de Wittes ou d'Aire, sont encore privés de presque l'essentiel, leur chez eux, si près du canton de La Bassée, mais interdit d'accès du fait des interdictions des autorités et des pouvoirs en place. La gaieté de « l'inévitable *Madelon* » est un cautère symbolique, temporaire, qui demande maintenant à être complété pour aboutir à une remédiation complète, c'est-à-dire la délivrance, le retour des évacués dans leur commune d'origine.

D'autres réfugiés vivent plus durement le moment de la sortie de guerre : ceux qui sont en route vers un nouvel exil. Deux sœurs d'Illies, Madeleine et Anne-Marie Lefebvre, sont en exode¹⁶⁴⁵ au moment de l'armistice. « On a dû partir », disent-elles sobrement. La famille Lefebvre vivant encore dans le bourg d'Illies est démantelée car les parents ont été pris en otage et les deux filles emmenées de force à Roubaix. La Croix Rouge a cherché à obtenir la réunion des quatre Lefebvre à Douai où les parents sont déjà arrivés. Et c'est

¹⁶⁴⁴ *L'Echo de la Lys*, jeudi 14 novembre 1918.

¹⁶⁴⁵ Madeleine et Anne-Marie Lefebvre, Notes personnelles, Document retrouvé après le décès des deux sœurs en octobre 2003.

quand Madeleine et Anne-Marie sont en train de les rejoindre que les événements de la fin de la guerre piègent le groupe d'évacués de la Croix Rouge à Hérinnes, en Belgique. La sortie de guerre de Madeleine et d'Anne-Marie s'effectue dans la faim, le froid, les balles, loin des clairons qui ont, ailleurs, sonné la fin des combats, des batailles, des hostilités, de la guerre. La perception d'un tel terme est sans nul doute discriminante par rapport à ceux qui, plus tard, leur parleront d'allégresse, de bravos distribués aux Alliés et de la *Madelon* entonnée dans les estaminets des villes.

Nous avons eu faim et froid au point d'aller dans les champs cueillir les navets que l'on mangeait crus.

De nouveau, en novembre, départ sous les balles, chacun traînant son éclan, une brouette, une charrette. Nous couchions à la belle étoile, sur un sac. Nous avons tenu grâce au sucre que maman a épargné. On le mangeait par cuiller à soupe. Cela a duré trois jours.

Enfin, les troupes allemandes se disloquent.

L'état-major, qui nous tenait prisonniers, se sauve.

Enfin libres.

Coïncidence, cette liberté arrive avec l'arrivée des Alliés.

Bien que jeunes, nous ne pouvons pas oublier ce jour-là. Les Allemands qui se sauvaient partout comme des perdus qu'ils étaient, attaqués aussi bien par l'armée que par les civils. Effrayant !

Durant les jours entourant le 11 novembre, les deux sœurs Lefebvre ont mangé, en Belgique, à Hérinnes, des navets crus dans les champs pour se nourrir. Elles ont compris que l'armistice était venu quand les Allemands « se sauvaient partout comme des perdus » alors que, au même moment les Alliés arrivaient. Et au lieu de liesse, les deux jeunes femmes parlent du climat « effrayant » correspondant à la fuite éperdue des soldats vaincus.

3 – Le 11 novembre 1914 : la sortie de guerre des habitants occupés

Dans le canton de La Bassée lui-même, selon Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*, des permissionnaires viennent voir l'état des communes tel qu'il est observable depuis le départ des Allemands. Ce qu'ils rapportent n'est pas l'ambiance durant le jour de l'armistice ni le sentiment de chacun des habitants concernant la fin des hostilités ; la guerre est finie sur place ; les occupants allemands sont partis depuis un mois. Ce qu'ils racontent est déjà le constat de l'après-guerre : les ruines. Dans ces communes, c'est comme si on était passé du deuil de la liberté au deuil de l'optimisme, sans intermède pour souffler un peu. Car la fonction de la sonnerie et du tocsin est bien celle-là : la joie de l'instant de la délivrance sert à recharger l'entrain personnel afin de mieux repartir dans la lutte du « revivre » au quotidien. Chacun sait bien, sur le front de Lorraine près du pont de la Seille ou à Lières, à Aire ou à Hérinnes, que l'armistice est juste un moment creux pour reprendre sa respiration avant que d'affronter le sérieux de la dévastation de la zone rouge du front.

Hélas, Herlies et ses hameaux et son église aux cinq clochers n'est plus qu'un monceau de décombres inhabitables. Aussi bien qu'à Aubers, Aussi bien qu'à Fromelles.

Mais le Willy, en retrait de la grand'route, paraissait n'avoir point trop souffert. Endommagé, bien sûr ; quel lieu ne l'était pas, de Béthune à Lille ? Mais, à part quelques maison effondrées et d'autres rasées aux points stratégiques, il semblait sorti de la tourmente sans irréparables accros. Voire que les Allemands y avaient bâti des « casinos » et des réduits où ils avaient amené, pour se distraire, tous les pianos raflés chez les châtelains des environs.

Les Bécu avaient imité ceux d'Hantay qui avaient déménagé la veille en masse : ils étaient partis sans plus attendre.¹⁶⁴⁶

L'armistice est donc davantage qu'une invitation à pavoiser, à défiler, à chanter ; il permet, on l'a vu avec Madeleine et Anne-Marie Lefebvre, de renouer avec la famille maintenant que les contacts et les courriers peuvent reprendre ; il donne, on le voit à l'instant avec les Bécu, l'opportunité de rentrer chez soi. Les habitants de Fromelles et d'Aubers se mettent en route en dépit des mauvaises nouvelles sur l'état de délabrement des maisons ; ceux d'Hantay sont déjà partis « en masse » pour regagner leur domicile ; ceux de Willy, hameau d'Illies, rassurés sur leur quartier qui n'a « point trop souffert », se lancent aussi dans le grand retour qui hâtera leur délivrance.

Chacun, dans l'entre-soi de sa communauté, tente de reconstituer ce que fut la vie d'avant. La sortie de guerre est donc une interrogation plus ample que le simple jour du 11 novembre 1918 ; elle parle d'effondrement et de rebond, elle court depuis l'été 1918 jusqu'à la réinstallation des réfugiés chez eux, elle s'articule en pôles préservés et en séquences de rattrapage longues à réaliser, vue l'étendue des destructions. Elle confirme, de part le décalage accentué par la guerre entre les deux versants du talus des Weppes, que les fronts intérieurs existant avant le conflit se perpétuent et s'accroissent avec lui.

3) Les fronts intérieurs reconstitués

L'espérance est grande quand les réfugiés se mettent en route pour regagner leur domicile. « On avait avancé à bonne allure dans l'aube grise, ce jeudi, le vieux tirant la carriole, les autres s'accôtant aux essieux, poussant à l'arrière, se relayant avec cœur à porter cabas et besaces. »¹⁶⁴⁷ Bien que Léon Bocquet prenne des libertés avec la chronologie, avançant de quelques mois le retour effectif des populations, et avec la réalité administrative qui oblige à circuler avec des laissez-passer, le climat psychologique dans lequel s'est effectué le retour dans le canton de La Bassée correspond à celui dépeint l'auteur du *Fardeau des jours*. Cette œuvre est donc bien un produit culturel qui transcende le petit cercle imaginé par Léon Bocquet ; il est si ancré dans la vie quotidienne qu'il est « signification ».¹⁶⁴⁸

1 - La résurgence des fronts intérieurs internes à la région lilloise, préalables à la guerre

Soif de revenir. Communion familiale. Entraîn et entraide. « La communauté errante avait traversé des endroits dont on savait tout juste le nom : Avelin, Templemars, Noyelles-les-Seclin. [...] A Emmerin, on avait commencé à se reconnaître. [...] Au long de la rue principale intacte, des gens soulevaient les rideaux ou se mettaient sur le pas des portes, les mains en auvent au-dessus des yeux pour regarder ces passants : 'Une famille de Fromelles, ou de Fournes, ou d'Annœullin, disait-on'. »¹⁶⁴⁹ Des fronts intérieurs – c'est à dire des divisions communautaires à l'intérieur des territoires - sont donc installés bien avant le retour des réfugiés : il y a ceux qui ont dû partir et quitter leur maison, ils reviennent et ce sont eux les « passants » de maintenant ; et il y a ceux qui regardent depuis

¹⁶⁴⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 13-14.

¹⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹⁶⁴⁸ Gabriel Garcia Marquez, *Cien años de Soledad*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1967, *Cent ans de solitude*, Paris, Le Seuil, p. 94.

¹⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 15.

le pas de leur porte ou soulèvent leur rideau, ce sont les privilégiés de l'arrondissement de Lille qui ont pu rester à domicile durant la guerre, dans la privation et la souffrance d'un territoire occupé, certes, mais à domicile.

Des espaces aux temporalités différentes sont à l'origine des fronts intérieurs constatés au moment de la sortie de guerre. Les Bécu s'aperçoivent que si des communes comme Haubourdin sont sans âme qui vive lors de leur passage dans la localité, c'est que les habitants se sont simplement déportés en un endroit proche et sûr lors du retrait allemand. Ils voient en effet que « la population que les Boches n'avaient point refoulée avait émigré en direction de Loos, sans doute pour s'y abriter dans les vastes usines dépouillées de leur matériel de tissage. »¹⁶⁵⁰ Ces habitants se réinstalleront vite. La mémoire de l'exode a beau être, à présent, largement recouverte par les espoirs du retour chez soi, il n'en reste pas moins que l'écho des différences de traitement entre villages frères et localités voisines est flagrant.

L'enjeu, immédiat, du « revivre », est corrélé au territoire, à son pourcentage de destruction et à sa population présente ou non pour impulser la reprise économique. Ainsi, comme la focale est centrée sur le canton de La Bassée, il faut attendre que les Bécu aient passé Santes, les contours d'Erquinghem et les maisons de Beaucamps pour se trouver dans les onze communes entourant la RN 41.

2 - Les fronts intérieurs au canton de La Bassée : les écarts de destruction coïncident avec les différences préalables à la guerre

Des questions similaires se posent dans les dix départements ex-envahis ; elles sont pleines d'acuité dans tout le pays de Weppes ; elle sont particulièrement pressantes à résoudre dans le canton de Bassée : Qu'en sera-t-il des écarts entre les lieux plus ou moins démolis ? Comment compenser les différences constatées entre les individus évacués et ceux restés sur place ? Quel sera le mécanisme à mettre en place afin de ne pas accentuer les différences entre tous ?

Le canton de La Bassée est dans le constat : intensité des démolitions aussi bien économiques que relatives aux bâtiments publics, étendue des quartiers bombardés et amplitude des espaces dénaturés par l'implantation des blockhaus, des barbelés et des tranchées d'évacuation des eaux s'étalant en profondeur sur des kilomètres à l'arrière des premières lignes.

Buée et poussière semblaient raviver une lèpre de vert-de-gris étendue sur les champs en friche où cahotait le convoi de ces pauvres. [...] C'étaient d'abord des abris de béton, lourds cubes aveugles et sournois accroupis comme des sphynx mystérieux à la lisière d'une propriété. Ensuite, dans quelques rangées d'arbres sauvegardés au long des trottoirs, des postes d'observation juchés dans des coupets de fourche, et qui laissaient apercevoir leurs planchettes. Ou bien des abris de tôle ondulée bombant le dos à ras du sol et que les pluies de la saison et la rouille achevaient de démaquiller. Sous eux s'ouvrait la gueule obscure de cagnas herbeuses, ces terriers d'hommes.

Un moment, ils avancèrent entre deux parois légères de gingas brunâtres accrochés d'un orme à l'autre et qui ressemblaient à ces filets que les pêcheurs étendent au mur de leur cabane.

Tout un aspect insolite du pays quitté se révélait, une face insoupçonnée par les gens de l'arrière, des embuscades et des roueries de guerre.

¹⁶⁵⁰ *Ibid.*

Un pignon, par miracle debout, entre deux pommiers morts disait encore : ‘On loge à pied et à cheval’. Le reste du cabaret avait disparu, écrasé par une torpille, anéanti par la mitraille. Il gisait là, sous ce monticule jauni de marouettes.¹⁶⁵¹

En filigrane, une géographie du canton de La Bassée et de son chef-lieu à la sortie de guerre se dessine.

La géographie de son territoire : circulation impossible d’un espace à l’autre ; sol en friche qui a l’air couvert d’une lèpre vert-de-gris ; abris en béton ; arbres coupés ou transformés en observatoires ; abris en tôle ondulée dans les champs ; filets de camouflage ; ruines de maisons anéanties par la mitraille ; désolation et délabrement.

La géographie de sa société : un pays de victimes de tout ordre ; des soldats occupants qui ont vécu des cagnas, « ces terriers d’hommes » ; des commerçants et des industriels qui ne peuvent plus travailler faute de locaux adéquats ; des agriculteurs aux terres envahies de blockhaus ; des réfugiés devant affronter des difficultés inouïes, insoupçonnées par les gens de l’arrière.

La géographie de son contexte économique : petites communes et chef-lieu du canton sont touchés pareillement. Le signe de cette communauté de dévastation est le canal de La Bassée, aux bergers trouées, dont les eaux se répandent dans les communes alentour : « Reparurent, chemin faisant, d’autres bauges bétonnées, d’autres talus, d’autres éboulis, d’autres flaques d’eau étalées dans les champs et, vers la gauche, le miroitement terne du canal débordé par les brèches ouvertes dans les digues. »¹⁶⁵² Les paradigmes interprétatifs de cette dévastation tournent autour d’un retard économique du canton, alors que l’embuscade, d’une part, et la rouerie d’autre part, sont en train de créer des niches de bien-être et des catégories de profiteurs qui peuvent démarrer mieux et avant tous les autres « convois de pauvres » qui reviennent en cahotant.

Et puis encore la plaine excavée par les trous d’obus, bouleversée, retournée, blanche et crayeuse, le sous-sol couvrant l’humus, les entonnoirs géants, puits de l’abîme où semblaient s’être engloutis, après la pluie de fer et de feu, les bêtes d’apocalypse qui avaient ravagé et désolé la contrée.

Partout, la face de la terre défigurée et rongée par d’horribles chancres, la grande blessée au corps meurtri ou mutilé, croupissant dans son mal, avec ses plaies d’où coulait un pus empoisonné. Les tranchées et les sapes l’avaient fouillée jusqu’aux entrailles, étirant les boyaux sur des kilomètres et des lieues. Et c’était grande pitié.¹⁶⁵³

La ville de La Bassée est cette « grande blessée au corps meurtri ». En effet, elle cumule les tranchées, les sapes, les kilomètres de barbelés et les tonnes de déchets à débarrasser. Des terrains situés le long du sentier Saint-Maur sont réservés expressément, dès le début de 1919, à usage de déblaiement ; ils sont reliés aux divers quartiers de la ville par rail Decauville avec quinze kilomètres de voies ferrées coordonnées grâce à six plaques tournantes ; des camions effectuent des rotations sur les portions où la chaussée existe encore. Quand le travail commence, six locomotives sont en activité, tirant dix *lorries* (wagon plats) et cent wagonnets de mille litres. De plus, un contrat, signé en 1919 avec la Société Industrie Foncière de Paris et avec l’Entreprise du Nord et de l’Est réunies sous la raison sociale « Les chantiers de La Bassée », permet de récupérer, dans la masse des décombres de la rue Saint-Maur, les matériaux susceptibles de réemploi.¹⁶⁵⁴ Alors que La Bassée, sous l’impulsion d’Alexandre Crespel, son maire, est déjà dans le déblaiement

¹⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 21-22.

¹⁶⁵² *Ibid.*, p. 24.

¹⁶⁵³ *Ibid.*, p. 25.

¹⁶⁵⁴ ADN, Annexe 10 R 5557, Déblaiement de La Bassée (état en 1919).

complet du centre de la bourgade aussitôt les premiers habitants revenus, les autres communes sont encore dans les « cercles d'enfer ».

Ils ne souhaitent plus que dépasser au plus vite cette vision de cauchemar et de néant. Enfin, les cercles d'enfer se firent plus rares ; peu à peu, la confusion d'épouvante se transforma. Un bouleversement moins horrible succéda au cataclysme. [...] Mais des chemins empierrés, qui n'étaient point là naguère, coupaient les champs débordés, partageaient les patrimoines confondus, brouillant le souvenir des cadastres, mêlant le tien et le mien, effaçant les limites profondes et séculaires des biens ruraux, préparant, procès, disputes, querelles. Et malgré les routes sans méandres abrégeant les distances, comme ils étaient las du long voyage, les errants au pays d'aucun homme !¹⁶⁵⁵

L'effet « bloc » des réfugiés de retour dans le canton est déjà en train de s'effriter. D'abord, les différences de traitement entre lieux déjà quasiment propres au redémarrage et lieux toujours détériorés ne peuvent que soulever convoitise et intolérance ; ensuite, les routes nouvelles tracées au droit pas les Allemands dans leurs communes d'occupation - il en est une qui reste un témoin de cette époque à Illies, c'est le Chemin Vert – ne pourront, selon Léon Bocquet, que préparer « procès, disputes, querelles » ; enfin, la lassitude des uns, si elle se propage, peut décourager les autres à revenir vivre dans ce « pays d'aucun homme ». Il y a tant à faire.

Le cas de Joseph Carle est révélateur de ce qui peut être entrepris, en dépit des aléas d'une sortie de guerre difficile. La brutalisation¹⁶⁵⁶ dont ont été victimes durant la guerre cet entrepreneur et ses équipes d'ouvriers a engendré une telle rage de repartir que le résultat, impensable quelques mois plutôt, s'est produit : les premiers champs ont été ensemencés en 1919. « Cette année 1919, tout a été labouré et semé. C'était un record, ayant commencé en février avec des moyens de fortune et ayant tout semé à la main. »¹⁶⁵⁷ Les « moyens de fortune » existent en effet, c'est « la maison Houssin qui est là pour avancer céréales et argent » à Joseph Carle¹⁶⁵⁸.

La même chance et les mêmes relations ne s'offrent pas à tous. Certains attendront. François Rucho, par exemple, ne revient à Illies que dans le courant de l'année 1920 : « Arthur Poulain, comme il partait, m'a cédé sa chambre, toute petite, au 221, rue de Paris, à Lille. J'ai donc demandé à ma femme de me rejoindre. Mais, malheureusement, avec un enfant de un an, pas moyen de faire du feu ; et le plafond qui dégringole dans les plats sur la table et sur la tête de Bernard. C'est incroyable. »¹⁶⁵⁹ Deux sorties de guerre bien différentes entre Joseph Carle et François Rucho, du même régiment, du même village, du même quartier. Deux sorties de guerre bien différentes entre La Bassée qui profite de l'entregent et de l'efficacité de son maire et les autres communes du canton qui sont encore dans l'expectative un an, voire deux après l'armistice.

3 – La reconstitution des fronts intérieurs préalables à la guerre

Les divergences intérieures au canton, en place avant la guerre, sont donc reconstituées. Il y a d'abord celles des écarts sociaux entre monde ouvrier et patronal : si Joseph Carle peut dire « Aux Masures, on a semé de l'avoine noire de Beauce et du trèfle

¹⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 26.

¹⁶⁵⁶ Georges Mosse, *La brutalisation des sociétés européennes, De la grande guerre au totalitarisme*, op. cit., p. 9.

¹⁶⁵⁷ Joseph Carle, *Mémoires*, op. cit., p. 44.

¹⁶⁵⁸ *Ibid.*

¹⁶⁵⁹ François Rucho, *François Rucho*, op. cit., p. 19.

dedans, pensant en faire du foin »¹⁶⁶⁰, c'est bien que ses anciens ouvriers se sont dévoués à sa reprise économique et que des hommes de métier ont accepté de travailler pour lui, en priorité. Joseph Carle dispose déjà, dès son retour d'évacuation, de l'argent du redémarrage qui manque chez les autres, en attente des crédits de la reconstruction, dispensés par l'Etat. En second, arrivent celles des réseaux favorables à la puissance économique avec, en face, au contraire, des groupes d'individus assujettis à vivre au jour le jour. Voilà que les Houssin de La Bassée, associés aux Scalbert de Lille, disposent de fonds propices au négoce ; et ils savent faire fructifier leurs capitaux puisque, en utilisant seulement les dommages de guerre, la maison Houssin achète, en Allemagne, par l'entremise des frères Roquette, un bateau de seigle. L'affaire est réglée au téléphone grâce à l'intermédiaire du bureau Roquette de Lille. L'argent récupéré par la vente du seigle sert à acheter une ferme de 70 hectares payée 750 000 francs.¹⁶⁶¹ Certains redémarrages, appuyés par l'argent, sont facilités.

Il y a aussi le contraste intérieur au canton, celui des deux versants est et ouest du talus des Weppes, présent déjà lors de la première industrialisation avec les voies ferrées et navigables sillonnant ce secteur, et qui sont des atouts indéniables. Les communes de Sainghin, Marquillies et Salomé ont profité de ces avantages pour amorcer très vite leur essor d'après-guerre ; ici, ces mêmes appoints logistiques permettent de hâter le débarrasage. Le conflit n'a pas nivelé ces écarts : les localités considérées comme détruites à 100 %, supposent des aménagements importants tandis que les autres retrouvent assez rapidement leurs pleines capacités productives. Le cas de La Bassée est encore révélateur de ce redémarrage : bien qu'il soit rapide, il grippe pourtant en maints endroits : l'entrepreneur des « Chantiers de La Bassée » déclare qu'il ne peut désobstruer correctement puisque des évacués de retour s'installent un peu au hasard et que des réfugiés placent des baraquements et des constructions provisoires là où l'envie leur prend, entravant les travaux qui ne peuvent plus être exécutés en maints points de la ville. Il faut plus d'hommes - une centaine -, plus de logements pour ces personnels - des demi-lunes installées dans le centre -, plus de matériel de déblaiement - la Belgique ne parvient pas à fournir ce qui est nécessaire -. L'entrepreneur déclare, le 29 septembre 1919, qu'il ne peut assurer son contrat à moins d'embaucher davantage : des nouveaux personnels sont appelés, les plus jeunes ont quatorze ans. Grâce à ces recrutements, les briques complètes sont rattachées, les déblais sont expédiés, le rivage est rebouché, des bâtiments et des immeubles de rapport sont édifiés à l'aide de caissons en béton.¹⁶⁶²

Les écarts intérieurs au canton de La Bassée, faisant avant la Grande Guerre un espace d'adaptation différenciée, sont à présent non seulement reconstitués, mais accentués voire même aggravés par les traitements divers de la sortie de guerre. Si la guerre devient pour tous un objet dont il faut effacer les traces, elle reste une tâche noire dans les pensées. La démobilisation des esprits prendra encore davantage de temps que les déblaiements.

II. La « démobilisation culturelle » (John Horne)

La démobilisation des sensibilités en guerre est en effet un des éléments à éclaircir dans le canton de La Bassée durant les années 1918, 1919 et 1920. Quels en sont les

¹⁶⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 50.

¹⁶⁶² ADN, Annexe 10 R 5557, Déblaiement de La Bassée (état en 1920)

séquençages ? Quelles strates se sont désamorçées en premier et comment la représentation de la paix s'est elle imposée dans les esprits ? Quelles logiques sont à l'œuvre pour que la page de l'occupation du canton puisse être tournée ?

Les efforts conjoints de l'Etat et des administrations ont permis d'évacuer les ruines visibles et les débris très prégnants de la guerre sur le sol du canton, d'une part. Des enjeux mémoriels ont sacralisé ceux qui sont disparus pour la patrie et cela a pu créer un soulagement dans les familles, d'autre part. Enfin, seul le temps long a permis de passer de la réparation à l'oubli, mais ces enjeux débordent du cadre du début des années 1920 dans le canton. Seule l'amorce du phénomène est envisagée ici.

Pour comprendre cette démobilisation culturelle, selon la formule de John Horne¹⁶⁶³, l'attention sera focalisée d'abord sur les enfants et leur sortie de guerre durant ces années de reconstruction dans les onze communes. Puis seront vus des mécanismes de démobilisation physique et matérielle, psychique et mentale, qui peuvent, eux également, apaiser l'esprit confronté au difficile retour à la réalité d'un canton en grande partie démoli. Et, finalement, il sera montré comment les enjeux agricoles, industriels et tertiaires ont été importants pour que la machine de la démobilisation cérébrale soit relancée.

1) Les enfants et la sortie de guerre : des chronologies diverses selon les expériences

Si les enfants du canton n'ont guère raconté leur propre expérience de vie pendant la guerre, s'il existe peu de traces de leurs réactions face aux Allemands occupants, durant le voyage dans les trains de la Croix Rouge, ou encore dans les communes d'accueil de la France libre, si leur quotidien nous est parvenu durant la guerre surtout par le biais du regard des adultes¹⁶⁶⁴, le constat est identique pour la sortie de guerre.

Il est malgré tout important de voir ce qu'il en est de la démobilisation des enfants en 1918, 1919 et 1920.

Le fardeau des jours est, encore une fois, d'un grand secours ; il montre un cas très particulier, celui de Maria, l'enfant né de la faute. Puis il sera question des allusions aux enfants durant la sortie de guerre dans les correspondances relatives au canton. Et, enfin, on fera état du rapport du docteur Gorez sur la santé des enfants revenus dans le canton après la guerre.

1 – L'enfant-ennemi

La première enfant est la Maria du *Fardeau des jours*. Elle a quatre ans au début du roman, et cinq quand il se termine. Elle en est la vraie héroïne : elle apparaît dès les premières pages et c'est sur elle que l'ouvrage se termine. Mais la façon dont Maria est perçue, « une plaie supplémentaire qui se surajoute aux autres », incite à penser que tous les enfants de la Grande Guerre n'ont pas eu une vie facile. Ils ont pu aussi, à cause de circonstances familiales désastreuses, n'être pas assez aimés. Le temps était à la dureté du chacun pour soi. D'autres enfants, puisque le brassage des individus, des familles et des peuples était la règle, ont manqué d'attention et de respect. Maria est la fille de Mélanie

¹⁶⁶³ John Horne, « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre », *14-18, Aujourd'hui, Today, Heute*, Paris, Editions Noésis, mai 2002, p. 45-53.

¹⁶⁶⁴ Manon Pignot, *Allons enfants de la patrie, Génération Grande Guerre, op. cit.*

Vasseur et d'Otto Bauer, un soldat allemand en cantonnement à Illies. Elle est l'enfant du mal, le fruit de l'union d'une Française et d'un ennemi.

Voici la description de Maria, sans pitié : « C'était sa bâtarde, cette morveuse à tignasse d'étoupe et aux yeux de taupe éblouie près de qui l'effrontée se tenait assise. [...] Car il avait fallu, bon gré, mal gré, s'encombrer des deux, la coupable et l'intruse. »¹⁶⁶⁵ Pourtant, après les aléas de la sortie de guerre à Willy, le roman se clôt sur un apaisement : Maria, avec ses airs naturels et ses gestes amicaux, est parvenue à amadouer les plus désabusés des hommes et des femmes du récit. La dure Mélie, elle-même, est séduite par la gentillesse de l'enfant : « Parvient, à la porte charretière, une voix dont l'aigreur s'est muée en tendresse [...], la voix de Mélie, douce, contrite, pénitente : 'Vite, fille, pendant que j'installe ta maman Nini, va prévenir le Pépé que la soupe est chaude, va fille, conseille-t-elle.' »¹⁶⁶⁶ Du statut d'intruse, la voilà arrivée, après trois cent quarante pages, à celui de réconciliatrice du clan.

La reconversion des membres de la famille Bécu-Vasseur ne s'est pas opérée seulement du fait des manières gracieuses de l'enfant. L'intégration de Maria, mi-française mi-allemande, est le résultat d'un retournement intérieur qui prend des allures de démobilisation culturelle. Le fait que Maria soit réprouvée en 1918 parce qu'elle vient d'amours franco-allemandes, et que l'apaisement apparaisse si vite, en 1919, montre la volonté d'oubli de la guerre et de ce qui en dérive. La guerre contre les Allemands, et ici la guerre contre Maria, est en voie de se diluer dans une vague de démobilisation contre l'ennemi qui se veut à la fois symbolique et concrète. Le ralliement des anciens de la famille, les grands-parents de Maria, est le signe visible de l'atténuation de l'animosité contre « l'Allemand violeur ». La page de la guerre contre l'ennemi boche se tourne. Ce qui peut surprendre, c'est que cette réconciliation apparaisse si tôt après la guerre : ce pays qui a autant souffert, ruines des maisons et ruines des projets, veut rapidement passer à autre chose. C'est bien là la clé : inutile de s'appesantir sur des décombres d'habitations démolies ou d'honneur perdu, le temps est à l'efficacité pour repartir. Le roman, en ce sens, est bien dans l'esprit des gens du canton : il n'y a guère de sentiments anti-allemands exprimés ici ; seul compte, ou presque, la volonté de « revivre ».

Les artisans de cette intégration d'une enfant allemande sont intéressants à rechercher : ils signent une tentative, romanesque, certes, mais proposée à la réflexion, de renonciation au phénomène du bouc émissaire appliqué à l'enfant, c'est à dire à l'ennemi. « La grand-mère Bécu, vaguement, dans son âme croyante, établissait une relation directe entre les infortunes successives fondant sur la famille et le mal voué à Maria, l'intruse, la repoussée. »¹⁶⁶⁷ On est typiquement dans le processus victimaire d'un sujet qui porte en lui le Mal, lequel Mal détruit par contamination pernicieuse tout ce qu'il touche.¹⁶⁶⁸ Le châtement qui devait s'abattre sur le couple mère-enfant pour permettre la régénération du groupe n'a pas eu lieu sur l'enfant.¹⁶⁶⁹ Dans le roman, Maria est réconciliée avec les siens, et les siens se réconcilient avec elle. Elle, Maria, est la métaphore du sentiment anti-allemand. Ce qui domine donc, à la fin du roman, c'est la « déconstruction de l'ennemi »¹⁶⁷⁰. S'estompent peu à peu, en dépit de réticences difficiles à dépasser, les méfaits de l'occupation et de l'exode. Cette forme de détournement est une réponse : en

¹⁶⁶⁵ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 11.

¹⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 344.

¹⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 323.

¹⁶⁶⁸ René Girard, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset et Fasquelles, Biblio Essais, 1982, p. 62.

¹⁶⁶⁹ Rémi Casanova, *Pédagogie Alternative en formation d'adultes, Education pour tous et Justice sociale*, Esf Ed., 2010.

¹⁶⁷⁰ Pierre Conesa, *La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi*, op. cit., p. 28.

diverses étapes, les évacués de retour ont dérivé leur animosité contre les Allemands en une animosité contre la guerre. Leur « fabrication de l'ennemi »¹⁶⁷¹ est le pacifisme.

2 – L'enfant du deuil

D'autres enfants, la fille et le fils de Joseph Carle, sont eux aussi porteurs d'une histoire qui témoigne des représentations de la démobilisation mentale du canton. A la différence de Maria, Marie-Henriette et Jean Carle ont été épargnés, tant que faire se peut, des affres des batailles, des combats et des conflits. Leur environnement a été protecteur, même si la guerre est présente dans leur vie avec l'évacuation, les logements successifs, la séparation du père mobilisé. Ils sont à l'image des nombreux enfants du canton et des dix départements envahis. Leur cas, pour singulier qu'il soit, révèle que la mort ne concerne pas que les épouses, les mères, les adultes : les enfants de la guerre connaissent aussi le deuil.

L'entrepreneur d'Illies Joseph Carle a eu deux enfants, Marie-Henriette le 19 mars 1914 puis Jean le 2 avril 1915, nés de son mariage avec Louise Houssin.¹⁶⁷² Voilà qu'arrive la libération des pays envahis en octobre 1918. Les enfants ont alors quatre et trois ans ; ils sont orphelins puisque leur mère Louise est décédée en 1916 ; ils n'ont vu leur père durant la guerre qu'une seule fois, durant une permission ; ils n'ont jamais rencontré leurs grands-parents paternels Carle, évacués de leur côté ; ils vont bientôt avoir une belle-mère en la personne de Madeleine Houssin, la sœur de Louise, que Joseph envisage d'épouser, la réinstallation à Illies achevée. Ils sont ce que Olivier Faron appelle « les enfants du deuil »¹⁶⁷³. Non pas un deuil à cause du père qui serait décédé au combat, mais un deuil à cause de la mère qui est morte de maladie durant les désordres de l'évacuation.

Les enfants restent sous la garde des grands-parents Houssin en attendant que Joseph Carle, profitant de « la loi de démobilisation des cultivateurs en pays libérés »¹⁶⁷⁴, puisse reprendre la direction des opérations de déblayage à l'Ecuelle avec des personnels fidèles. La remise en état des bâtiments d'habitation et du site agro-industriel prend du temps : ni les tôles sur les restes en ruine ni le baraquement à vivre ne sont suffisants pour permettre l'installation de Madeleine, épousée en février 1919, ainsi que de Marie-Henriette et de Jean.

Pas de chance pour les deux enfants, leur belle-mère, Madeleine, s'épuise à taper à la machine le dossier de la reconstruction ; elle tombe malade durant le printemps 1920. Elle part prendre « l'air pur de la montagne » à Durtol dans le Puy de Dôme afin de guérir. Durant l'été 1920, après le décès de Madeleine, les deux enfants retrouvent la garde de leurs grands-parents Houssin en attendant qu'un nouveau foyer puisse les accueillir à l'Ecuelle. Ce sera bien après la guerre qu'Amélie Delattre, d'Herlies, sera la troisième épouse de Joseph Carle et la nouvelle belle-mère des enfants, signe d'une alliance à la fois matrimoniale et économique.

Ces deux enfants, privés de leur père mobilisé puis occupé à la reconstruction, et de leur mère puis de leur première belle-mère, mortes toutes deux, sont le signe du « malheur démographique »¹⁶⁷⁵ qui s'abat le canton. *Le fardeau des jours* évoquait les

¹⁶⁷¹ *Ibid.*, p.18

¹⁶⁷² Joseph Carle, *Mémoires, op. cit.*, p. 28-30.

¹⁶⁷³ Olivier Faron, *Les enfants du deuil, Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale, 1917-1941*, Paris, Le Seuil, Ed. La Découverte, 2002.

¹⁶⁷⁴ *Ibid.*, p. 41.

¹⁶⁷⁵ Expression utilisée par Laure Teulière, in *Immigrés d'Italie et paysans de France, 1920-1944*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002.

décès nombreux à Willy chez les habitants revenus d'évacuation ; l'histoire des deux enfants Carle montre deux décès dans des familles bourgeoises du canton. Le cercle de deuil¹⁶⁷⁶ (*Communities in Mourning*, selon Jay Winter) est présent de manière particulièrement prégnante.

Combien d'autres enfants, comme eux, ont été des enfants du deuil ? D'aucuns ont été privés d'un père mort au combat, d'un parent à la santé ébranlée par tant de troubles psychologiques, d'un ancien décédé de la grippe espagnole ; d'autres ont retrouvé un père gravement blessé et handicapé, ou celui-ci au corps trop affaibli par les privations ? Combien ont développé ce qu'on a appelé « le syndrome du survivant »¹⁶⁷⁷, éprouvant un intense sentiment de culpabilité associé à des phases de mélancolie ? Combien d'enfants se retrouvent seuls avec un parent souffrant ? La sortie de guerre achève le cycle des morts¹⁶⁷⁸, commencé avec la période très meurtrière de l'automne 1914, et terminé avec l'autre période dramatique de la pandémie de 1918-1920. Les enfants Carle, restés parfaitement entourés par des grands-parents attentifs, ont pu revivre durant leur sortie de guerre bien mieux que ceux décrits par Gustave Barrois-Brame sous le nom générique d'enfants martyrs.

3 – L'enfant martyr

Gustave Barrois-Brame, conseiller général, maire de Marquillies, agriculteur et fabricant de sucre, tente de défendre le cas des enfants des pays envahis auprès des membres du Conseil général du département du Nord. Durant la séance du 10 janvier 1919, il demande la parole afin de faire une communication. « On se sentait libre, enfin ; on voulait enfin revivre. [...] Au lieu de la sollicitude des pouvoirs publics, nous ne trouvons que délaissement et abandon. »¹⁶⁷⁹ Les témoignages se renforcent les uns les autres¹⁶⁸⁰, particulièrement dans le canton de La Bassée¹⁶⁸¹, pour aboutir à ce constat : « Le martyre des enfants du Nord ».¹⁶⁸² Ils sont martyrs, ces enfants ainsi décrits par le préfet du Nord : « Une partie de la population particulièrement éprouvée mérite une sollicitude spéciale. Je veux parler des (enfants des) habitants que les événements de la guerre ont chassés de leur logis, et qui avaient trouvé un asile provisoire soit en France, soit en Belgique, soit en Hollande. »¹⁶⁸³ Le préfet ajoute que leur état est pénible à constater, qu'ils sont dénués de tout, et que leur déchéance physique est accentuée.

Des documents d'archives montrent que les enfants sont les premiers à souffrir de ce dénuement. Quelques exceptions existent, tels Jeanne Leplus et Ovide Salomé, d'Illies, qui obtiennent, l'une en août 1919, l'autre en septembre 1919, des lits d'enfants ; il est précisé que le premier est un lit-cage et que le second est un lit avec sommier.¹⁶⁸⁴ Les autres sont souvent dans l'indigence. Un des médecins les plus attentifs aux cas douloureux des enfants du canton est le docteur Gorez, médecin des épidémies de

¹⁶⁷⁶ Jay Winter, « Communities in Mourning », in Frans Coetzee and Marilyn Shevin-Coetzee (dir.), *Authority, Identity and the Social History of the Great War*, Berghahn Books, Providence - USA, Oxford - UK, 1995, Ch. 14, p. 325-350.

¹⁶⁷⁷ W. G. Niederland, *International Journal of Psychoanalysis*, 1968, n° 49, p. 313-315.

¹⁶⁷⁸ Alan Kramer et John Horne, « German Atrocities », in Jean-Jacques Becker et al., *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Colin, 1994, p. 147-164.

¹⁶⁷⁹ ADN, 1 N 166, Conseil Général du Département du nord, session extraordinaire de janvier 1919 (10 et 11 janvier 1919), Rapport du préfet, Lille, Imprimerie Danel, 1919, p. 24.

¹⁶⁸⁰ *Ibid.*, n° 461, mercredi 12 avril 1919, « Les ventres creux ».

¹⁶⁸¹ *Ibid.*, n° 499, mercredi 13 août 1919, « La plainte douloureuse du canton de La Bassée ».

¹⁶⁸² *Ibid.*, n° 520, samedi 25 octobre 1919, « Le martyre des enfants du Nord ».

¹⁶⁸³ ADN, 9 R 1221, Lettre du Préfet du Nord à Monsieur le Ministre de l'Intérieur, 23 janvier 1919, p. 5.

¹⁶⁸⁴ ADN, 9 R 1529, 3 cahiers manuscrits avec rapport de Mr Tourtois, délégué au secours des réfugiés.

l'arrondissement de Lille. Il est installé à Ligny-le-Grand à Illies, à proximité du temple réformé, lui-même protestant et fréquentant la communauté du quartier. Voici ses observations relatives à la santé publique des enfants :

Morbidité des maladies épidémiques	1919 : non connu 1920 : non connu 1921 : 2616 cas 1922 : 2096 cas
Maladies épidémiques	15 décès/ 100 000 hts (Moyenne sur 4 ans)
Typhoïde	1919 : 325 décès 1920 : 299 décès 1921 : 199 décès 1922 : 142 décès
Diphtérie	1919 : 11 décès 1920 : 879 décès 1921 : 674 décès 1922 : 354 décès
Scarlatine	1919 : 417 décès 1920 : 1071 décès 1921 : 596 décès 1922 : 396 décès
Rougeole - Données publiées pour le canton de La Bassée : seuls les enfants scolarisés sont touchés.	1919 : 2, 75 décès/ 100 000 hts (acmé en juin-juillet) 1920 : 0, 65 décès/ 100 000 hts
Coqueluche	Epidémies communales
Mortalité infantile	9, 53 ‰ : Moyenne sur 4 ans

Document 94 : Tableau - Santé publique. Docteurs Gorez et Pottélet. Rapport concernant les enfants de l'arrondissement de Lille. 1919 à 1922.

Source : ADN, G 5 09, Annuaire Statistique du Département du Nord, 1924.

Le rapport du docteur Gorez étudie les décès d'enfants dans l'arrondissement de Lille et leurs causes. Ces statistiques ne peuvent s'intéresser qu'aux cas d'enfants présents sur place ; sont donc exclus des relevés les enfants qui ne sont pas encore revenus, c'est à dire, pour une bonne part, ceux qui sont originaires du versant ouest du canton de La Bassée pour lequel les autorisations de retour ne sont pas encore totalement délivrées. Cette mortalité, élevée, aurait probablement été plus importante avec la rentrée de ces familles éprouvées. Les maladies les plus mortifères sont la typhoïde, la diphtérie, la scarlatine et la rougeole qui globalement connaissent un pic en 1919 puis diminuent d'intensité de 1920 à 1922. Les enfants revenus, sous-nutris et fatigués, sont donc très vulnérables. Il ne faut pas douter que les enfants du canton de La Bassée subissent également, et avec acuité, ces maladies épidémiques et cette morbidité. En 1919, le docteur Gorez précise :

En 1919, nous avons éprouvé de grandes difficultés à remplir convenablement notre tâche. La raison en a été la pénurie des moyens de transport jointe à la désorganisation générale.

La lutte contre les épidémies s'en est ressentie.

Le défaut des médecins,

Le surmenage de ceux qui avaient rejoint leur poste,

La prophylaxie publique ne pouvant s'exercer partout,

La ténacité, le dévouement des personnels, mais le retard,

Pas d'examen à fond comme nous le faisons avant la guerre,

Tout cela a fait que nous avons réservé notre action dans les foyers les plus graves.

Le reste est difficile à exprimer sachant que les problèmes d'assainissement sont énormes :

- Puits comblés de matières suspectes,
- Fosses d'aisance défoncées,
- Cadavres jonchant le sol,
- Montagnes de détritrus,
- Caves inondées d'eau puante.

Ces causes d'insalubrité ont à peu près disparu fin 1919.¹⁶⁸⁵

La situation, étudiée également par le docteur Calmette, montre que l'état des enfants et des populations du Nord durant la sortie de guerre est très délicate.¹⁶⁸⁶ Le fait d'évoquer les détritrus, les caves inondées d'eau puante et les cadavres jonchant le sol suffit pour rendre compte d'un grave déficit de prophylaxie. A ces détails relatifs à l'assainissement, il faut ajouter le manque de médecins, la pénurie de moyens de transport, le surmenage des personnels soignants et l'impossibilité d'effectuer des examens approfondis étant donné le côté impératif des problèmes et la quantité des maux à gérer. Le tableau, évocateur de la médecine des enfants, montre que chaque instant est vécu comme un moment d'urgence.

Le *Journal des réfugiés du Nord* entreprend un voyage début 1919 « sur le champ de bataille de La Bassée » pour connaître les besoins des habitants et de leurs enfants. Il écrit : « La Bassée, ruine énorme. C'est l'image du désastre le plus complet que la guerre ait pu produire. » Pendant ce voyage, « les enfants se suspendent aux portières ; il devient difficile d'avancer. » De plus, la RN 41 est emplie de populations qui rentrent : « La population revient avec des charrettes chargées de lits, de tables, de linge, etc. C'est un long défilé sur la route de Lille. Les femmes tirent. Les enfants poussent. »¹⁶⁸⁷ La faim est la donnée majeure, en dépit de la *CRB*, continuée maintenant avec le concours de Comité hispano-néerlandais : « Nous ne cherchons pas à réclamer ni à exagérer la malnutrition : les habitants de notre district ont faim. » Aussi, pour sérier les problèmes et offrir aux enfants de meilleures conditions, est-il prescrit aux plus dénutris et aux plus alanguis d'entre eux de partir en Provence. Point de vue que conteste Mr Messier, « ingénieur en chef des poudres en retraite et ex-vice président du Comité départemental d'hygiène du Nord ». Il fustige de tels comportements et de tels voyages, mortels pour les enfants de Nord :

Les journaux annoncent qu'un premier train de rapatriés civils de diverses communes du département du Nord vient d'amener à Marseille trois cent six réfugiés dont une quarantaine d'enfants de trois à sept ans et une vingtaine de trois ans qui seront répartis en Provence. Vous remarquerez qu'il s'agit d'un premier train : les soixante enfants dont il est question seront donc probablement suivis de beaucoup d'autres.

J'espère que le *Journal des Réfugiés du Nord* protestera énergiquement contre l'envoi en Provence, au début de l'été, de ces malheureux petits.

Ayant longtemps habité Marseille, et m'étant toujours occupé des questions d'hygiène, je puis affirmer les dangers du Midi pour ces enfants en bas-âge transplantés du Nord. La région méditerranéenne en fait des victimes désignées pour l'entérite et la fièvre muqueuse. Si l'on ne se hâte pas d'envoyer ces enfants, déjà anémiés par de longues privations, dans un département de l'Ouest ou dans une région montagneuse jouissant d'une température estivale modérée, il est certain qu'avant la fin de l'été le tiers, la moitié peut-être d'entre eux, auront succombé.

¹⁶⁸⁵ ADN, G 5 08, Annuaire Statistique du Département du Nord, 1920-1921, p. 245.

¹⁶⁸⁶ *Journal des réfugiés*, n° 445, mercredi 5 février 1919, « L'état sanitaire de Lille pendant la guerre ».

¹⁶⁸⁷ *Journal des réfugiés*, *op. cit.*, « La vie à Lille, Le champ de bataille de La Bassée, Fournes, Haubourdin, Loos ».

[...] Et si votre voix n'était pas entendue, bien lourde serait la responsabilité des auteurs de la catastrophe.¹⁶⁸⁸

L'aide au quotidien est nécessaire auprès des enfants. Les uns préconisent un dépaysement dans le midi provençal tandis que d'autres craignent que la chaleur trop forte du sud méditerranéen n'affaiblissent encore davantage les jeunes ainsi déplacés. Le débat n'aide pas au rétablissement de cette frange bien déshéritée car les cruautés de la guerre ont confronté des enfants très jeunes à des souffrances inusitées à leur âge¹⁶⁸⁹. La démobilisation de Maria, quatre ans, a pu s'opérer du fait de la nécessité de l'oubli par sa famille, les autres problèmes à gérer étant plus urgents que l'entretien de la haine du Boche. La démobilisation de Marie-Henriette et de Jean a été rendue possible, en dépit des décès de leurs proches, grâce aux soins attentifs des grands-parents Houssin. La démobilisation des enfants du canton, en prenant cette fois appui sur les statistiques générales de santé, est, en réalité, bien délicate à percevoir : la maladie, les pénuries, les préjugés font que le retour à une vie facile prendra bien des années avant que leur guerre soit véritablement gommée et recouverte par des projets porteurs.

2) Réparer : la chronologie d'un retour chez soi.

« Quand on a quitté Béthune, vide d'habitants et, pour ainsi dire, morte, on s'engage sur la route de La Bassée. Nous sommes dans le domaine des armées britanniques et, de tous les côtés, on constate leur puissance d'organisation : c'est un peu à cela que nous devons le recul boche. » Le trajet des journalistes du *Journal des réfugiés* suit la RN 41 depuis Béthune jusqu'à Lille, en passant, bien sûr, par le canton de La Bassée. Ils entrent dans la zone des armées britanniques, maintenant que l'armée allemande est partie. Le compte-rendu, non daté avec précision, est un peu postérieur à l'armistice. Et ce qui marque les visiteurs, c'est l'extrême organisation des alliés : « Les ateliers de réparation, des campements sanitaires, des autobus londoniens de ravitaillement garnissent les côtés des routes où, sans fin, se succèdent les *lorries*, ces camions gigantesques qui emportent tout un monde. » Les facultés réparatrices des Britanniques sont déjà à l'œuvre : « Un lot de tanks abandonnés indique un champ de bataille proche. Les champs sont coupés de fils de fer barbelés ; des chevaux de frise gisent dans les fossés de la route. Celle-ci porte la trace de marmitages de plus en plus nombreux mais rapidement réparés par les Britanniques. »¹⁶⁹⁰ Les alliés ont donc entrepris, déjà, de réparer ; il restera deux autres tâches essentielles : réconcilier et oublier.

De réparation, en effet, il est question. Quand la description des villages prend une telle allure d'apocalypse, il faut bien remédier. « Puis la campagne devient mouvementée comme une mer de tempête immobilisée. Les cratères des trous d'obus se resserrent ; les tranchées semblent avoir été abandonnées d'hier. [...] La route elle-même semble tracée comme par miracle au milieu des bouleversements de terrain les plus chaotiques que l'on puisse rêver. »¹⁶⁹¹ Les traces de cet « immense traumatisme »¹⁶⁹²

¹⁶⁸⁸ *Journal des réfugiés, op. cit.*, « Pour nos enfants rapatriés : les dangers du Midi en été. Les mesures à prendre. »

¹⁶⁸⁹ Olivier Faron, *Les enfants du deuil, orphelins et pupilles de la nation de la Première guerre Mondiale (1914-1941)*, *op. cit.*, p. 11-12.

¹⁶⁹⁰ *Journal des réfugiés, op. cit.*, « La vie à Lille, Le champ de bataille de La Bassée, Fournes, Haubourdin, Loos ».

¹⁶⁹¹ *Ibid.*

¹⁶⁹² Yves Desfossés, Alain Jacques, Gilles Prilaux, *L'archéologie de la Grande Guerre*, INRAP coll. histoire, Ed. Ouest-France, 2008, p. 9.

existent encore cent plus tard, au début du XXI^e siècle, malgré les remises en culture de l'immédiat après-guerre, le siècle de labourage qui leur a succédé, et les travaux nombreux d'aménagement foncier et de réhabilitation urbanistique. Des cartes allemandes de la Grande Guerre¹⁶⁹³, confrontées avec les matrices cadastrales actuelles des communes du canton, révèlent, par exemple, les emplacements de quatre *Minenwerfers* insoupçonnés au centre d'Illies par les propriétaires des terrains eux-mêmes. Jusqu'au début du XXI^e siècle, n'étaient connus que ceux qui se trouvaient dans des pâtures ou des bosquets installés sur des terres trop hostiles au redémarrage des années 1920. Ces *Minenwerfers* placés en plein centre des bourgs disent la recomposition complète du talus ouest des Weppes par les troupes occupantes durant la guerre. Les habitations y ont été brûlées et arasées et les communes exploitées pour servir de base militaire pendant les quatre années où le front est installé. « Qui peut soupçonner les multiples réseaux de tranchées et les cratères des bombes sous la surface parfaitement travaillée d'un champ de blé [...] et les cinq lignes de défense allemandes, et autant de lignes britanniques sur Illies – Lorgies - Neuve-Chapelle ? Notre perception de ce système de défense parmi les plus complexes qui aient jamais existé est complètement occultée. »¹⁶⁹⁴ La guerre industrielle a laissé des stigmates encombrants lorsque les habitants reviennent durant la sortie de guerre. On se presse d'éliminer les vestiges militaires allemands pour remettre en état tout le territoire agressé.¹⁶⁹⁵

Des collines apparaissent : ce sont des fortins de sacs de terre éboulés en silhouettes fantastiques. Des vallées sont creusées : ce sont des vestiges de formidables explosions de mines. On dirait une terre d'enfer où pousse seulement la liane de fer aux épines d'acier ; il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des chargeurs, des bandes de mitrailleuses. Des tas d'obus sont encore là, près d'une pièce démolie ; des caissons attendent des servants qui ne reviendront plus. Mais voici La Bassée. Nous approchons d'une sorte de décor de théâtre ; avec des perlants, des découpures fantaisistes où l'on voit le ciel, et des bâtons déchiquetés en balais que l'on devine avoir été des arbres. [...] On passe sur un pont improvisé ; le canal embourbé, rempli de décombres et de débris du pont, n'a plus guère d'eau. La Bassée, ruine énorme où des équipes de *Tommys* mettent un peu d'ordre dans l'amoncellement inouï de briques et de pierres. Il n'y a rien à y retrouver. Tout doit être nettoyé, nivelé, et il faut rebâtir complètement la ville. [...]

La route de La Bassée à Fournes n'a pas été trop endommagée. Sur le côté gauche, tous les beaux arbres sont restés. Ils servaient d'observatoires aux Boches. Sur le côté droit, un grand nombre ont été abattus par l'ennemi.

Ici, nous entrons vraiment en terre libérée !¹⁶⁹⁶

Les lignes de tranchées, boyaux, blockhaus et barbelés du côté allemand sont démantelées de suite afin que la population puisse se réinstaller. Le désobusage et le déminage sont les préalables nécessaires. Ce sont les Chinois de la mission Truptil qui y travaillent. Ce sera la grande surprise des habitants revenant voir les lieux dès l'armistice. « Ils ne savaient pas parler français. Ils disaient *Madama, Madama* quand ils voyaient une femme. C'est tout ce qu'ils savaient dire. »¹⁶⁹⁷ Dans le secteur du canton de La Bassée, ce sont les travailleurs chinois de la mission britannique qui sont employés. Ils vivent dans des camps de fortune, des baraques américaines juste installées pour eux ou des apprentis en brique encore debout. Au hameau de Ligny-le-Grand, à Illies, ils logent dans une remise

¹⁶⁹³ BayHStA/Abt.IV 13 Infanterie Regiment Bund 15.

¹⁶⁹⁴ Yves Desfossés, Alain Jacques, Gilles Prilaux, *L'archéologie de la Grande Guerre, op. cit.*, p. 11.

¹⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹⁶⁹⁶ *Journal des réfugiés, op. cit.*, « La vie à Lille, Le champ de bataille de La Bassée, Fournes, Haubourdin, Loos ».

¹⁶⁹⁷ Céline Barbry, Entretiens avec l'auteur, années 1970.

proche de la chapelle catholique.¹⁶⁹⁸ Ils n'y ont ni eau ni électricité. Le petit bâtiment ne peut contenir que des lits pour dormir à l'abri. Leurs conditions de vie sont donc bien précaires. Ils s'occupent de manutention, de terrassement, de transport d'obus déterrés, de remise en état des routes et des voies ferrées. Ils exhument les corps qui sont enterrés dans divers petits cimetières et regroupent les restes dans des cimetières plus vastes.¹⁶⁹⁹ Ils nettoient le territoire pour le rendre propre au redémarrage agricole. Ils débarrassent les champs des souches d'arbres qui ont poussé de façon intempestive et non contrôlée.¹⁷⁰⁰ Albert Demangeon a parlé « d'un cataclysme qui a tout renversé, d'un cyclone qui est passé »¹⁷⁰¹ pour évoquer l'étendue du désastre matériel laissé par la guerre sur la zone rouge du front. Les Chinois y remédient pendant que les premiers habitants reviennent sur les lieux en ruine et que les résidents restés sur place dans les villages de l'arrière reprennent leurs activités.¹⁷⁰²

Les inscriptions allemandes se multiplient (sur les routes à mesure que nous approchons de la zone rouge des premières lignes du front). Mais les Britanniques ont déjà organisé un système de tableaux indicateurs qui dispense de consulter les flèches boches. En quelques jours, les Anglais ont fait des prodiges pour rendre méthodique la circulation. Et, dans tous les endroits difficiles, on trouve des postes et des signaleurs.

Voici Fournes, pas très endommagée. Une horrible peinture allemande de huit mètres de haut a été barbouillée sur un pignon afin d'amuser les soldats. L'école des filles était devenue un temple pour les messes militaires. Partout, logeaient des troupes. Il ne paraît plus rester aucun meuble dans les maisons, mais celles-ci sont intactes.

Au-delà, la campagne reprend son aspect normal ; les champs ont été délaissés, mais il suffit d'y revenir pour que la vie agricole reprenne. Je n'en dirais pas autant de La Bassée.¹⁷⁰³

Ce premier récit d'un retour dans les pays envahis témoigne de la germanisation passée du territoire : les panneaux indicateurs sont partout en langue *boche* avec des appellations locales modifiées par les occupants ; les Britanniques s'empressent de rétablir l'ancienne signalisation avec des poteaux nouvellement fichés en terre ; ils placent même des personnes chargées d'indiquer la route aux croisements délicats afin de pouvoir retrouver les directions malgré les bouleversements du terrain et l'état délabré des chaussées. Ce trajet, effectué par les journalistes du *Journal des réfugiés du Nord*, livre un tableau, on s'y attendait, double : le côté des combats est dévasté tandis que Fournes, lieu de cantonnement des troupes allemandes, « n'est pas très endommagé ». La relation propose trois remarques : 1) Les soldats bavarois se sont accaparé d'un pignon de mur de la ville en y faisant une sorte de grande fresque « horrible » et « barbouillée », selon le chroniqueur ; 2) L'école des filles est devenue lieu de culte protestant, ce qui signifie que la scolarisation des enfants restant dans la commune jusqu'aux évacuations du printemps 1918 n'a pas pu être effective ; 3) Les maisons de la commune, réquisitionnées pour la logement des soldats, sont intactes ; seul le mobilier a disparu, emmené dans les derniers camions et wagons allemands qui ont quitté le canton en octobre 1918. Le compte-rendu de visite ajoute que les champs au-delà de Fournes, vers Sainghin et Haubourdin,

¹⁶⁹⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹⁹ Xavier Boniface, « Camps militaires britanniques et travailleurs chinois dans le Pas de Calais pendant la Grande Guerre » in Li Ma (dir), *Les travailleurs chinois en France dans la Première Guerre Mondiale*, Paris, CNRS Éditions, 2012, p. 164-165.

¹⁷⁰⁰ P. Wou, *Les travailleurs chinois et la Grande Guerre*, Paris, Ed. Pédonne, 1939, p. 23-24.

¹⁷⁰¹ Albert Demangeon, *Le déclin de l'Europe*, Paris, Payot, 1920, p. 33-34.

¹⁷⁰² B. Nogaro, L. Weil, *La main d'œuvre étrangère et coloniale pendant la guerre*, Paris, PUF, 1926, p. 25.

¹⁷⁰³ *Journal des réfugiés*, op. cit., « La vie à Lille, Le champ de bataille de La Bassée, Fournes, Haubourdin, Loos ».

présentent « un aspect normal », suffisamment pour que « la vie agricole reprenne ». Ce texte est une vraie invitation pour se réinstaller. Les demandes d'autorisation de retour deviennent pressantes.

Après une journée passée à Aire, je suis parti en auto-stop pour Illies, en passant par La Bassée. Plus une maison debout ! A Illies, pareil ! De la maison (l'Ecuelle), il ne restait que la façade opposée au front, le reste dégradant presque jusqu'à terre. Pour protéger les caves et les salles restantes, les Allemands les avaient recouvertes du charbon qui était pour la distillerie en 14. En mettant des tôles dessus, c'était habitable en attendant mieux. [...] Plus un seul habitant ni à Illies, ni à La Bassée. Le lendemain, je suis parti, encore en auto-stop, jusqu'à la Maladrerie (hameau d'Herlies, sur la RN 41) pour me rendre à pied au Bois-Lasson (hameau rural de Fournes) à travers champ. Mais plus une maison pour me guider, plus un arbre au Bois-Lasson. J'ai tout de même aperçu la maison Billaud d'Herlies (hameau du Pilly à Herlies) où je me suis reconnu et qui était encore debout. Je ne me suis pas attardé au Bois-Lasson où tout était rasé. Même plus une brique pour voir où était la maison. Je suis parti au village de Fournes où j'ai trouvé quelqu'un qui m'a renseigné. [...] A Lille, j'ai été accosté par un architecte qui m'a donné un pas de conduite tout en m'offrant ses services pour reconstruire Illies. Je lui ai dit d'accord. Il s'appelait Rozé et a fait le devis d'estimation des dégâts. Sauf pour la ferme où Mr Delannoy a été désigné par les propriétaires, la famille Scalbert.¹⁷⁰⁴

Ces retours s'effectuent dans une douleur qui se tait : nulle récrimination dans les propos des journalistes qui, tout juste, emploient le mot de *boche* pour parler des panneaux allemands de signalisation restés sur le terrain après le départ organisé de l'armée bavaroise durant l'automne 1918 ; nulle acrimonie non plus dans la relation de Joseph Carle. Il s'agit, dans les deux cas, d'un constat sec, d'un contrôle visuel qui permet d'intérioriser pour soi les on-dit des destructions, d'une prise en compte de la réalité des lieux tels qu'ils sont. Le roman de Léon Bocquet n'avait pas affirmé autre chose : le temps de la sortie de guerre, que l'écrivain situe en 1918, est exempt de sentiments anti-allemands. La nécessité fait qu'il faut venir voir les ruines, mais l'objectif est bien celui d'un enjeu économique de reprise, prioritairement à toute autre considération. On s'enquiert des uns et des autres, on est dans la réparation possible. « Je ne sais comment les parents Papa et Maman Carle se sont fait des amis qui les ont assisté dans leur détresse car ils étaient arrivés les mains vides. »¹⁷⁰⁵ Aussi le redémarrage, dans de telles conditions de dénuement, prend des allures de conquête d'un territoire. La reprise des activités suppose dès lors une organisation exceptionnelle qui demande, en plus de l'aide des travailleurs étrangers et de l'armée britannique, un sens aigu du relationnel avec les personnels qui aident au rétablissement des structures du canton. Pour l'un, c'est un architecte, déjà qui est sollicité ; pour les autres, le soutien des militaires britanniques permet d'amorcer le processus du redémarrage agricole, industriel et tertiaire.

3) Enjeux agricoles, industriels et tertiaires

Le dossier agricole est important : nourrir les habitants qui reviennent grâce aux récoltes sur des champs réensemencés est un des éléments conditionnant le retour des populations. Etant donné la pénurie des biens de consommation à acheter dans des boutiques qui n'existent plus, il faut bien que des produits alimentaires soient fournis sur

¹⁷⁰⁴ Joseph Carle, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 42.

place par les fermiers ou par les jardins des particuliers¹⁷⁰⁶. Parallèlement, il faut des salaires pour se procurer les briques, les meubles, les vêtements nécessaires à tous : les entrepreneurs doivent donc offrir du travail et la remise en état des activités industrielles appartient également aux priorités liminaires¹⁷⁰⁷ dans la zone rouge du canton de La Bassée. Le volet tertiaire, en même temps, est en train de se réinstaller : il faut des préposés aux écritures pour délivrer des autorisations de circulation, des bons alimentaires, des bordereaux afin de se procurer des baraquements ; les commerçants ouvrent qui un estaminet où l'on se croise pour s'informer du sort des uns et des autres, qui une échoppe qui vend « de tout » afin de faire face aux besoins élémentaires du retour à la vie, qui un atelier de réparation dans lequel chacun apportera un vélo à arranger et l'autre un harnais à recoudre. Les enjeux agricoles, industriels et tertiaires sont nécessairement emmêlés si l'on souhaite un regain¹⁷⁰⁸, une reprise, une relance.

1 – Le dossier agricole durant 1919 et le début des années 1920

Le cas de l'agro-industriel Joseph Carle témoigne des difficultés à relancer l'agriculture, même pour un fermier qui dispose de personnels, d'entregent et d'argent.

A Illies, on a d'abord installé Omer Tibaut, sa femme et des enfants, et Angèle Tibaut dans ce qui restait du château, recouvert des tôles qui ont été trouvées sur place. Ils ont trouvé du pain en allant bien loin en chercher pour tout ce monde. [...] Les Tibaut mangeaient et couchaient dans deux pièces en bas. Une chambre était habitable au-dessus, que j'ai réservée pour moi. Il a fallu se procurer un chariot et des chevaux vendus par l'armée anglaise, des harnais, quatre charrues, de la nourriture pour ces chevaux, des lits.

Je suis parti d'Aire avec quatre chevaux attelés à un chariot, plus un cheval aveugle attaché derrière. Avec un homme, Ferdinand Delaval. Nous nous sommes arrêtés à Lillers pour annoncer notre passage à Monsieur Henri Delerue (maire de la commune d'Illies) qui préparait son retour à Illies avec une roulotte. C'était en hiver, en février 1919.¹⁷⁰⁹

Il apparaît bien, par ce texte montrant la situation en février 1919, où l'on voit la famille Tibaut travailler au redémarrage de la ferme Carle, que la reprise nécessite des retours simultanés pour optimiser les efforts. Un réfugié seul, dans une région aussi dévastée, ne peut aboutir au relèvement de son domicile, de son affaire, de son entreprise. Ce début de reprise est forcément collectif.

Deux exemples provenant de personnes originaires du versant Deûle du canton confirment aussi la nécessité de conjuguer rapidement la rentrée de ses forces vives, mais cette exigence de retour est bien plus précoce, datable de l'été 1918, quand l'échec de l'*Opération Georgette* est avéré. Une lettre de Mr Cavillon, facteur travaillant à Sainghin, demande l'application de la Conférence de Berne du 26 avril 1918 pour la libération et le rapatriement des civils, afin de rentrer dans sa commune. Le courrier est daté du 15 juin 1918.¹⁷¹⁰ Un autre réfugié de Sainghin, lui-même né à Fournes, demande à Georges Clémenceau en personne la démobilisation de son fils depuis Beynes, dans le Calvados, où il est évacué à la date du 10 juillet 1918.¹⁷¹¹ Ces deux cas, comparés à celui de Joseph

¹⁷⁰⁶ Bruno Cabanes et Guillaume Pickety, « Sortir de la guerre : jalons pour une histoire en chantier, Sorties de guerre au XX^e siècle », *Politique, culture, société*, revue électronique du Centre d'histoire de Sciences Po, n° 3, nov-déc 2007, p. 8.

¹⁷⁰⁷ François Cochet et Rémy Porte, *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, op.cit..

¹⁷⁰⁸ Jean Giono, *Regain*, Paris, Grasset, 1930.

¹⁷⁰⁹ Joseph Carle, *Mémoires*, op. cit., p. 42.

¹⁷¹⁰ ADN, 9 R 851, 15 juin 1918.

¹⁷¹¹ ADN, 9 R 1157, 10 juillet 1918.

Carle, témoignent à la fois du même besoin des retours combinés et du décalage de six mois entre les deux côtés du canton.

« L'expédition Carle », depuis Aire-sur-la-Lys jusqu'à Illies en février 1919, si l'on peut ainsi qualifier le déplacement du fermier, de ses ouvriers et de ses chevaux dans un territoire miné et boueux, est encore une vraie équipée à la fin du premier hiver de la sortie de guerre alors que les Allemands sont partis depuis près de six mois et que l'armistice est signé depuis trois mois. En effet, des réfugiés revenus, ou des habitants occupés, sont témoins oculaires du départ des Allemands du secteur qui commence à grande échelle en septembre 1918 (« Lors de leur retraite, les Boches brûlent et détruisent ce qu'ils laissent ».¹⁷¹²) et qui se finit début octobre un mois après (« Ils incendient partout ».¹⁷¹³) Ainsi, les troupes occupantes, au vu et au su des populations encore résidentes ou déjà revenues, mettent le feu au potentiel de reprise des communes du canton plutôt de laisser ces objets et ces matériels aux habitants qui cherchent à se réinstaller. Lorsque Joseph Carle rentre à Illies, à l'Ecuelle, c'est une ferme et une industrie sinistrées qu'il retrouve :

Le cheval aveugle s'est détaché (du convoi) sur le pont de La Bassée. Il n'a pas bougé. Heureusement car il aurait pu tomber dans le canal. J'étais à cheval sur un des chevaux de devant et Delaval était assis dans le chariot, avec un cordeau dans chaque main car ses chevaux ne connaissent ni à hue ni à dia, et il était chargé de veiller sur le cheval de derrière. Nous sommes arrivés en pleine nuit.

La rue d'en-bas tournant pour arriver à la ferme, j'étais passé au-delà de quelques mètres, mais impossible de faire reculer les chevaux. Je suis allé chercher Tibaut qui s'est amené avec une lanterne à bougie. Il n'avait pas fait dix mètres qu'elle s'est éteinte. Il a fallu atteler les chevaux de devant à l'arrière du chariot, après avoir retiré l'aveugle, et en pataugeant dans cinquante centimètres d'eau. Les bottes en caoutchouc n'existaient pas encore. Et cela au mois de février. Il a fallu, étant arrivés, mettre les chevaux à sec, leur donner à manger et à boire, et ensuite se mettre au chaud. Je n'ai eu ni bronchite ni rhume. Je me suis installé dans la chambre commune en attendant le lendemain matin, au petit jour.¹⁷¹⁴

La ferme est privée des outils permettant la reprise. Mais le sinistre des objets, des machines et des matériaux emportés par les occupants concerne aussi l'industrie.

2 – Le volet industriel

Le journal des réfugiés accompagne et souligne cette effervescence du retour. On y apprend en janvier 1919 que la Croix Rouge américaine distribue des pyjamas aux habitants réinstallés¹⁷¹⁵ ; en mars, un article vante les brasseurs qui « veulent revivre »¹⁷¹⁶ ; en avril, on signale que les déblais sont enlevés de La Bassée¹⁷¹⁷ et qu'un plan de reconstruction d'ensemble est en train d'être élaboré¹⁷¹⁸ ; à Marquillies, Gustave Barrois-Brame évoque la reconstruction de son industrie¹⁷¹⁹.

Parallèlement, des propos défaitistes ou simplement réalistes tempèrent ce bouillonnement : déblaiement et installation des baraquements sont à peine en cours à La

¹⁷¹² *Le journal des réfugiés du Nord*, n° 403, mercredi 11 septembre 1918.

¹⁷¹³ *Ibid.*, n° 411, mercredi 9 octobre 1918.

¹⁷¹⁴ Joseph Carle, *Mémoires*, op. cit., p. 43.

¹⁷¹⁵ ADN, 9 R 1552, *Le journal des réfugiés du Nord*, n° 441, mercredi 21 janvier 1919.

¹⁷¹⁶ *Ibid.*, n° 454, samedi 8 mars 1919.

¹⁷¹⁷ *Ibid.*, n° 469, mercredi 30 avril 1919.

¹⁷¹⁸ *Ibid.*, n° 470, samedi 3 mai 1919.

¹⁷¹⁹ *Ibid.*, n° 471, mercredi 7 mai 1919.

Bassée, à la mi-juin 1919¹⁷²⁰ ; le plan d'urbanisme n'y est aussi qu'à l'état de tentative à la fin du mois de juin ; des idées, saluées sur le papier comme le « beau projet d'un habitat en continu de Lille à La Bassée »¹⁷²¹, sont des utopies qui ne soulèvent aucun intérêt pratique. Autrement dit, rien n'avance vraiment. Il faut attendre juillet 1919 pour que le journal reconnaisse que « les villages et La Bassée sont encore dévastés complètement »¹⁷²² et que soit publiée à la mi-août « la plainte douloureuse du canton de La Bassée »¹⁷²³. Le témoignage de Joseph Carle confirme que la reprise dans le canton s'effectue dans la douleur :

On a d'abord installé ma chambre, mais je n'ai habité avec Madeleine qu'après mon mariage. La première nuit que nous y avons couché, j'ai été mordu à l'oreille par un rat ; on y voit encore la place. Madeleine a dit : « Heureusement que ce n'est pas moi qui ait été mordue. » Le rat n'est pas revenu car il a eu peur en recevant une tape. On s'est empressé d'arranger le bureau en y remettant un toit pour en faire une habitation plus convenable. Ensuite, on a reçu un baraquement qu'on a installé dans l'allée à côté de la maison. Il a été habitable avant le bureau. Un baraquement a été installé dans la cour de la ferme pour les Tibaut. [...]

Pour redémarrer la sècherie de chicorée, il a fallu d'abord reboucher les trous d'obus. Pour cela, on a embauché les habitants sans travail au fur et à mesure de leur rentrée. Ils étaient payés par l'Etat, à l'heure. Ils s'installaient tant bien que mal dans les ruines ou dans des baraquements qui arrivaient peu à peu.

On a commencé à labourer avec des chevaux et des charrues. Puis sont arrivés des tracteurs de la reconstruction avec des charrues appropriées, munies de rasettes, pour enfouir l'herbe qui avait poussé pendant quatre ans. Le travail était mieux fait qu'avec de simples charrues. [...] Grâce aux tracteurs qui labouraient, les chevaux arrangeaient la terre pour la semer. J'ai même semé du blé aux « 22 mesures », le champ en face de la ferme, et aux « 20 mesures », à la grand'route. Ces blés ont à peine rendu pour la semence car la terre était infectée de mulots qui mangeaient même le blé en herbe. On en a recueilli quelques voitures avec la paille qui est venue à point pour nourrir les chevaux.¹⁷²⁴

Les données tirées de la biographie de Joseph Carle permettent d'évoquer la très difficile reprise industrielle durant l'année 1919 : « Pour redémarrer la sècherie de chicorée, il a d'abord fallu reboucher les trous d'obus. » Mais, tout étant lié, le dossier tertiaire doit être réglé également pour que l'économie puisse être relancée dans sa globalité.

3 - L'enjeu tertiaire

D'une part, selon le cas-témoin de Joseph Carle, il y a des éléments favorisants : l'initiative personnelle, l'entourage familial, l'aide de la communauté de vie existant avant la guerre, l'apport de l'Etat. D'autre part, il y a les blocages et des lenteurs administratives qui empêchent le redémarrage d'être efficace et efficient :

Le cas de Joseph Carle	Les éléments favorisants	Les éléments de contrainte
Dossier personnel	- Les couples sont à nouveau réunis. - La vie en couple permet le partage et, sans	- Conditions de logements (rats, maisons en ruines.)

¹⁷²⁰ *Ibid.*, n° 482, samedi 14 juin 1919.

¹⁷²¹ *Ibid.*, n° 484, samedi 21 juin 1919.

¹⁷²² *Ibid.*, n° 489, mercredi 9 juillet 1919.

¹⁷²³ *Ibid.*, n° 499, mercredi 13 août 1919.

¹⁷²⁴ Joseph Carle, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 43-44.

	doute, l'initiative personnelle. - Les baraquements offrent de meilleures conditions de vie aux familles. - Un savoir-faire entrepreneurial	- Temporisation dans l'arrivée des baraquements.
Dossier tertiaire	- Rôle de l'Etat qui permet d'obtenir des avantages matériels - Aide de l'Etat qui paie les salaires à l'heure, pour les personnels de retour d'évacuation - Remise en route de l'administration et des aides dues au titre de la « reconstruction » des régions libérées. - Reprise économique possible des commerces et de l'artisanat grâce au paiement des ouvriers par l'Etat.	- Bâtiments très endommagés, troués, retardant la reprise économique - Lenteur de la gestion des dossiers de demande. - Manque flagrant de l'essentiel : pas de biens de consommation ; reprise interminable de la redistribution financière.

Document 95 : Tableau - Le volet tertiaire de la reprise économique dans le canton de La Bassée, selon le cas de l'agro-industriel d'Illies Joseph Carle, durant l'année 1919.

Source : Joseph Carle, *Mémoires*, p. 43-44.

La chronologie de la sortie de guerre vue du côté du tertiaire et surtout de l'administration, dans le canton de La Bassée, offre des perspectives positives : « Reprise économique possible des commerces et de l'artisanat grâce au paiement des ouvriers par l'Etat ». Cette vision enthousiaste est pourtant tempérée du fait des retards et des lenteurs de la bureaucratie qui exige des dossiers lourds et longs à mettre en place : « Temporisation dans l'arrivée des baraquements, reprise interminable de la distribution financière, lenteur de la gestion des dossiers de demande ». Pourtant, en dépit de ces contraintes réelles, le rôle très incitateur de l'Etat est valorisé par Joseph Carle qui montre que tous les points essentiels des plans de redémarrage institutionnels permettent de participer à la relance.

Alternent les moments d'optimisme quand s'effectue le retour des habitants et de pessimisme face à l'ampleur de la tâche à réaliser. Pourtant, dans les dossiers agricoles, industriels et tertiaires qui ont été observés, la tonalité est positive : quand l'initiative personnelle est complétée par la présence d'un groupe de redémarrage et qu'elle est soutenue par l'aide de l'Etat organisateur et distributeur, la bonne volonté individuelle et collective permet peu à peu d'effacer la guerre, voire de l'oublier. On est bien dans la « démobilisation culturelle » : l'idée de la guerre n'est plus présente que par ses conséquences qu'il faut effacer au plus vite.

III. Les miroirs de sortie de guerre des habitants du canton

Parmi les facteurs d'une sortie de guerre rendue humainement possible dans les dix départements occupés dont le canton de La Bassée est un sous-ensemble, il convient de citer, on vient de le voir, l'argent de l'Etat qui vient renflouer les caisses bien vides des particuliers, des entrepreneurs et des communes. C'est en effet l'argent qui est au cœur du redémarrage ; aussi le mécanisme des adoptions est-il le premier miroir qui renvoie aux habitants et aux collectivités l'image d'un retour à la considération et à la vie. Le second phénomène, signe de la reprise, est la capacité de reconstruction des communes sinistrées ; le transport rétabli, les baraquements peuvent arriver, les habitants rentrer et ainsi l'économie se rétablir. De même, il faut voir, à ce prisme, le redémarrage de l'école

communale qui est un symbole à elle toute seule de renouveau après tous les problèmes de décomposition du tissu social à cause de la mobilisation, de l'exode et de la séparation des familles. C'est en regardant ce glissement d'échelle des miroirs de la reprise que l'on verra comment le canton a négocié sa sortie de guerre.

1) L'échelle cantonale : l'adoption des communes du canton de La Bassée de 1918 à 1923

Le journal des réfugiés du Nord est diffusé dans tous les endroits où des abonnés venus du département du Nord ont trouvé à se loger durant leur exil, plus ou moins long, plus ou moins obligatoire. Ce journal bi-hebdomadaire est lu et connu partout dans l'hexagone, et au-delà. La sensibilisation des lecteurs, occasionnels ou réguliers, relativement aux événements du Nord, est liée au contenu des articles qui parlent d'eux et de leurs lieux de vie.

1 - La Bassée, adoptée par l'Eure et Loir

Pour ne parler que de la période 1918-1920, la commune du canton qui recueille le plus de récits et d'informations est sans conteste le chef-lieu, La Bassée. Vingt-six articles du *Journal des réfugiés* lui sont consacrés sur un total de trente-neuf allusions au canton, soit les deux tiers. La visibilité de La Bassée s'explique par sa position de chef-lieu : il est certain que c'est vers le personnel politique et administratif de la bourgade que se dirigent les regards concernant les territoires occupés et maintenant libérés du canton puisque La Bassée a l'opportunité d'avoir un maire à la fois charismatique et très actif, le député-maire Alexandre Crespel. Il sait intéresser aux problèmes de sa commune et mobiliser les bons interlocuteurs pouvant aider à la reconstruction. La Bassée, enfin, est un nom connu en France et chez les alliés dès octobre-novembre 1914, associé à la première grande bataille du front occidental de la guerre, « la bataille de La Bassée », synonyme de l'impuissance des Français et des Britanniques à contrôler les verrous stratégiques de Lille et de Lens. La Bassée cumule donc à la fois l'attention et l'émotion.

Commune	Date	Contenu de l'article
Aubers	9-4-1919	Dons pour la commune
Fourmes	18-1-1919	Commune détruite entre 40 et 90 %
	16-8-1919	Le pensionnat Gombert
Herlies	4-1-1919	Correspondance en souffrance
Illies	16-11-1918	Dans nos pays récupérés
	4-1-1919	Correspondance en souffrance
	18-1-1919	Commune détruite à plus de 90 %
La Bassée	16-11-1918	Le canal de La Bassée obstrué
	4-1-1919	La route de La Bassée
	//	La mairie de La Bassée, une cabane en planches
	8-1-1919	Renseignements administratifs pour nos sinistrés
	8-3-1919	La brasserie basséenne veut revivre
	12-3-1919	Incendie des listes électorales
	19-3-1919	Le chemin de halage du canal de La Bassée
	26-3-1919	Récit d'Alexandre Crespel, maire, sur l'évacuation de Pâques 1915
	15-4-1919	La mairie de La Bassée est à ... Haubourdin
	30-4-1919	Enlèvement des déblais
	3-5-1919	Plan de reconstruction d'ensemble
	14-5-1919	Subvention, pendant 30 ans, venant d'Eure-et-Loir
	31-5-1919	Une excursion de trois jours dans la ville
14-5-1919	Déblaiement et baraquements à La Bassée	

	21-6-1919 2-7-1919 9-7-1919 13-8-1919 18-10-1919 29-10-1919 10-12-1919 15-5-1920 5-6-1920 17-7-1920 14-8-1920 21-8-1920	Un beau projet d'urbanisme continu de Lille à La Bassée Une visite à La Bassée Les villages et La Bassée encore dévastés complètement La plainte douloureuse du canton de La Bassée Constitution d'une société pour la reconstruction Constitution d'une société civile pour la reconstruction Une station-magasin à La Bassée La ville anglaise de Preston adopte La Bassée Autorisation de reconstruction à La Bassée Alexandre Crespel, maire, avocat des villages de la région de La Bassée La reconstitution agricole constate le grand retard de la région de La Bassée La Bassée décorée de la Croix de Guerre
Marquillies	18-1-1919 22-3-1919 7-5-1919 21-8-1920	Commune détruite à 40 % La cloche de Marquillies sonnera pour la victoire Gustave Barrois, maire, plaide pour la reconstruction de son industrie Mort de Mr Barrois, maire de Marquillies
Sainghin	18-1-1919 3-9-1919	Commune détruite entre 40 et 90 % Pas d'allocations

Document 96 : Tableau - Recension des articles consacrés aux communes du canton de La Bassée dans le *Journal des réfugiés du Nord* durant la sortie de guerre.

NB : Les termes **gras** indiquent une « adoption » de commune.

Source : *Journal des réfugiés du Nord*, du 11-11-1918 au 25-12-1920 (n° 421-601)

Les articles relatifs à La Bassée sont à classer en trois catégories : le malheur de la guerre qui incite à la compassion envers la ville (déblais, canal obstrué, dévastation), la volonté de la reprise en dépit de ces ruines (la brasserie basséenne veut revivre), et l'impossibilité de la vie « comme avant » à cause d'un excès de malheurs accumulés (incendie des listes électorales, incapacité à placer le baraquement de la mairie dans la commune même). Cette mise en exergue est instrumentalisée par les élus locaux. Alexandre Crespel fait personnellement le récit dans la presse des moments les plus difficiles ; il se fait « l'avocat des villages de la région de La Bassée » ; et il organise, sur place, des excursions afin de faire voir l'étendue des désastres aux concitoyens français qui n'auraient pas eu, sinon, une idée juste des dégâts.

L'année 1919 est celle des deux visites de la ville encore en ruine, alors que les habitants rentrent. Ce que les touristes voient, ce sont les Basséens qui dégagent les déblais comme ils peuvent, qui s'entassent dans les baraquements qu'on leur concède et qui font la queue pour aller chercher ici un seau d'eau potable et là-bas des tickets. L'œil diligent des touristes qui déambulent sur le territoire basséen encore ravagé est censé voir que les ruines et le malheur ne sont pas mots de propagande anti-allemande. Forcément cette politique de visite va porter les fruits attendus en échange de l'inscription de la ville sous les projecteurs de l'actualité : deux « adoptions » arrivent à un an d'intervalle, l'une le 14 mai 1919, l'autre le 15 mai 1920. Il s'agit de sommes octroyées par des lieux qui s'estiment privilégiés. Dans le cas du département d'Eure-et-Loir, on peut lire le texte suivant : « Télégramme officiel. Préfet d'Eure-et-Loir à Préfet du Nord. Suis heureux de vous annoncer que Conseil Général Eure-et-Loir a adopté commune de La Bassée et a voté en sa faveur subvention trentenaire ½ centime additionnel soit pour 1919 18 632 f 44. »¹⁷²⁵ La ville anglaise de Preston, à son tour, se montre généreuse pour La Bassée ; d'autres dons arriveront encore pour secourir la ville, par exemple de Tours. La Bassée a donc su, dès la sortie de guerre, capitaliser l'émotion suscitée par le drame de sa dévastation.

¹⁷²⁵ ADN, M 149/110. La Bassée adoptée par l'Eure-et-Loir, 24-4-1919.

2 - Marquillies, « adopté » par Besson

La seconde série d'occurrences du *Journal des réfugiés du Nord* revient à Marquillies avec quatre citations contre vingt-six pour La Bassée. La vitalité économique de la commune avant-guerre, le prestige de son maire Gustave Barrois-Brame, et la qualité des harangues de celui-ci au Conseil général où il siège comme rapporteur sur la Reconstitution font que Marquillies est également une commune remarquable. Le *Rapport du Préfet du Nord*¹⁷²⁶ précise d'ailleurs le rôle du Conseiller général « agriculteur, fabricant de sucre, maire de Marquillies et représentant du canton de La Bassée », comme intermédiaire autorisé et compétent entre le canton sinistré et l'Etat représenté par le préfet.

Le libellé du texte du discours et des questions qui se rattachent à l'intervention de Gustave Barrois-Brame occupe d'ailleurs vingt-quatre pages sur un ensemble de cent vingt-quatre, soit un cinquième du compte-rendu de la session extraordinaire des 10 et 11 janvier 1919. C'est dire si l'état du canton de La Bassée est préoccupant pour les pouvoirs publics du département. Le texte commence par un constat : il est prématuré de faire un état des lieux « puisque nous n'avons aucun renseignement depuis six semaines que nous sommes ici » ; le discours sera donc surtout « une impression » destinée, comme sait le faire également Alexandre Crespel pour sa commune de La Bassée, à sensibiliser les auditeurs aux problèmes non encore résolus de la dévastation et du redémarrage - et ils sont légion -. La différence entre les deux hommes politiques tient surtout à l'angle choisi. Gustave Barrois-Brame décrit « les populations du Nord anémiées, affaiblies par les privations et les mauvais traitements d'un ennemi barbare » là où Alexandre Crespel parlait des lieux détruits de sa ville. Marquillies sera donc remarqué parmi les communes dans le besoin.

Le village bourbonnais de Besson (Allier) procède à l'« adoption » de la petite localité de Marquillies.¹⁷²⁷ Un extrait du registre des délibérations de la commune de Besson, en date du 3 août 1919, montre que les sept présents sur les onze conseillers municipaux en exercice, convoqués par Marie Dujon, maire, ont voté à l'unanimité en faveur de Marquillies. Il est à remarquer, d'abord, que le conseil municipal de Besson n'est pas au complet du fait de la guerre. Il faut noter, surtout, qu'il est particulier, alors que les femmes ne disposent pas du droit de vote et qu'elles ne sont donc pas éligibles dans les conseils municipaux, qu'on ait affaire à une femme qui exerce la fonction de maire dans la commune. La guerre a offert des opportunités aux femmes de siéger aux conseils municipaux et de prendre la place des maires absents, leur mari souvent, lorsque la situation l'exigeait. C'est le cas, spécifique, de Besson, dans l'Allier.

L'objet de la délibération était : « Les régions envahies ». Voici, sous la plume de Mr Michard, désigné pour remplir les fonctions de secrétaire de séance, le motif de la désignation de Marquillies comme commune « adoptée » : « Les conseillers municipaux de Besson se souviennent de l'agression sauvage dont la France fut victime il y a cinq ans et des douloureuses épreuves que nos belles contrées ont traversées. » Pour que le choix se soit porté sur le lieu précis de Marquillies, deux raisons apparaissent : 1- les conseillers municipaux se sont renseignés auprès des visiteurs qui traversent la commune, et ils sont nombreux puisque le vignoble de Saint-Pourçain, fameux et réputé, se trouve sur le terroir de la commune de Besson, 2- des réfugiés venant « du pays », autrement dit de Marquillies, ont évoqué « l'état lamentable où se trouve la population actuelle, demeurée si

¹⁷²⁶ ADN, 1 N 166, *Rapport du Préfet*, Conseil Général du Département du Nord, Session extraordinaire de janvier 1919 (10 et 11 janvier 1919), Lille, Imprimerie Danel, 1919.

¹⁷²⁷ Archives communales de Besson (Allier), Extrait du registre des délibérations, compte-rendu de séance du 3 août 1919. Remerciement à Eric Bocquet, maire de Marquillies.

vaillante au milieu de ses ruines. ». Un troisième facteur est sous-entendu : les deux communes sont de taille identique et elles sont habitées toutes deux par des agro-entrepreneurs. Il s'ensuit que les viticulteurs, qui font l'essentiel des acteurs économiques du village ont été sensibilisés au drame vécu par Marquillies : « Ils envoient à tous les habitants leur admiration pour le courage et la foi en l'avenir de la France qu'ils ont patriotiquement conservée. »

Les conseillers municipaux de Besson, désirant associer la commune de Besson à la réparation des désastres causés par les Allemands en offrant à nos frères malheureux pour lesquels nous ne pouvons apporter qu'une aide pécuniaire bien faible, mais auxquels vont toute notre reconnaissance et notre esprit de solidarité et de fraternité, décident de voter en faveur de la commune de Marquillies, près de La Bassée, Nord, une somme de deux cents francs, et aussi pour la commune de Foucaucourt (Somme) une pareille somme de deux cents francs, à prendre sur les ressources ordinaires du budget (chapitre 3, article 12) que nous prions Monsieur le Préfet de vouloir bien faire parvenir aux intéressés.

Les autres bourgades du canton ne sont pas parrainées en 1920.

3 - Les neuf autres bourgades du canton

Dans l'ordre du nombre d'occurrences dans le *Journal des réfugiés du Nord*, citons : 1) Illies (3 occurrences), 2) Sainghin et Fournes (2 occurrences), 3) Herlies et Aubers (1 occurrence). Le maire d'Illies, Henri Delerue, est un agro-industriel qui avait ajouté une usine chimique fabriquant du collodion à côté de ses traditionnels parfums. Ce collodion qui servait dans les douilles, les propulseurs à obus et la mise à feu des canons.¹⁷²⁸ a entraîné la confiscation des « Grandes Usines Delerue » dès l'installation des Allemands dans le canton et en même temps leur pilonnage par les Britanniques. Le collodion est une des causes de l'occupation d'Illies et du maintien de son contrôle durant les quatre années de la guerre. *Persona non grata*, Henri Delerue doit fuir à l'automne 1914 et ne peut revenir à Illies que l'occupation terminée. La commune est très dévastée, ce site chimique monopolisant les tirs des alliés autant que l'attention des soldats allemands qui se font photographier devant l'usine¹⁷²⁹. Elle est détruite à plus de 90 %, dit le *Journal des réfugiés du Nord* ; en fait, c'est 100 % selon les estimations de l'Etat. Cette situation de ruine entrainera l'« adoption » d'Illies par Saint-Nicolas de Bourgueil, dans le Val de Loire.¹⁷³⁰

Il est quatre localités qui ne sont pas citées du tout dans la recension des articles du *Journal des réfugiés du Nord* depuis l'armistice jusqu'à la fin 1920, sauf à être incluses dans des termes collectifs comme « les villages autour de La Bassée » ou « les communes du canton ». Ce sont Fromelles, Hantay, Salomé et Wicres. Pour ces quatre lieux non renseignés, on constate que les écarts en nombre d'habitants ne jouent pas en terme de visibilité. Salomé était avant la guerre un territoire dynamique ; sa situation en arrière-front l'a protégé ; son redémarrage, déjà, s'opère. Hantay et Wicres, les deux très petites communes du canton, connaissent une reprise lente, montrée par Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*. Les silences dans *Le journal des réfugiés du Nord* ont un côté plus paradoxal en ce qui concerne Fromelles, très détruit comme Illies, et qui n'a bénéficié d'aucun éclairage de la presse. La bataille de juillet 1916, connue aujourd'hui sous le nom

¹⁷²⁸ James E. Mark, *Physical Properties of Polymer Handbook*, Springer, 2007, 2^{de} édition, p. 294.

¹⁷²⁹ Cartes postales allemandes de la Grande Guerre à Illies, collection privée.

¹⁷³⁰ Archives communales d'Illies, Dossier Première guerre mondiale.

de « bataille de Fromelles », n'a pas attiré durant la sortie de guerre l'attention des journalistes ni de potentiels donateurs, généreux, bienfaiteurs et mécènes. L'« adoption » viendra, mais plus tard, en 1923.

L'Indre-et-Loire est le département qui déploie le plus de générosité en faveur du canton de La Bassée. Cette aide est encadrée par l'Etat puisqu'il est précisé que « ces sept communes (on en compte vingt-sept en tout, dont vingt, du Nord, qui n'ont pas subi les désastres du front) sont assignées au département d'Indre-et-Loire par le Ministère ».¹⁷³¹

Fournes	Communes du canton de Langeais
Hantay	Communes du canton de Sainte-Maure
Herlies	Communes du canton de Richelieu
Illies	Communes du canton de Bourgueil
La Bassée	Tours et les communes du canton de Chinon
Marquillies	Communes du canton de l'Ile-Bouchard
Salomé	Communes du canton de Langeais

Document 97 : Tableau - Liste des communes du canton de La Bassée « adoptées » par celles d'Indre-et-Loire en 1923.

Source : Archives d'Indre-et-Loire, M 284.

L'« adoption » - le terme est celui des années 1920-, c'est à dire la philanthropie exercée sur les territoires exsangues, a eu les limites de la mise sous lumière des localités du canton et de leurs problèmes. Ce sont les maires les plus connus qui ont attiré à eux la plus grande générosité publique et particulière. Les actions des voyageurs et des réfugiés ont été l'élément déclenchant mais l'ultime influence, faisant décider en faveur de telle commune, plutôt que telle autre, revient à la pression des regroupements d'évacués. Si l'on s'intéresse au cas de l'Indre-et-Loire, on constate que le rôle final revient à Mr Varlet, président des Gens du Nord en Touraine, demeurant temporairement n° 9 rue de la Scellerie à Tours. Son poids est tel que c'est à lui, et non au Préfet du Nord, que sont adressées les listes des bénéficiaires de l'adoption. Ailleurs, il s'agit d'adopter ici une commune de l'Oise, et là de la Somme. L'adoption devient durant les années 1920 un principe encadré après avoir été un acte spontané dès la sortie de guerre.

Pourtant, en dépit de ces efforts financiers supportés par de nombreuses communes françaises en faveur des territoires dévastés, et en particulier en faveur des onze communes du canton, il faut reconnaître que la reconstruction a été bien lente. Partout dans le canton de La Bassée, il a d'abord fallu passer par la phase de la reconstitution des biens qui a déployé un savoir-faire remarquable afin de retrouver les limites des propriétés, les plans des espaces bâtis, les évaluations des richesses pour pouvoir, ensuite et enfin, passer à la reconstruction qui a été le vrai début du redémarrage des onze localités.

¹⁷³¹ Archives d'Indre-et-Loire, M 284. Remerciements à Luc Forlivesi, Directeur des Archives de Touraine.

2) A l'échelle communale : la lente reconstruction des villages

Le long du versant Lys du talus des Weppes, la désolation est grande. Plus rien ne fonctionne. Sur l'autre versant, côté Deûle, la reprise est plus rapide, mais elle nécessite aussi de l'énergie pour repartir.

1 - La crise des transports freine la reconstruction

Les lieux de travail sont détruits : les fabriques, les fermes, les commerces. Les moyens de transport sont tout aussi démantelés. Les routes, utilisées durant toute la guerre par les occupants, donc entretenues et en bon état jusqu'à la fin de l'été 1918, sont trouées par les Allemands lors de leur recul ordonné d'octobre 1918 ; ils font éclater des mines aux croisements¹⁷³² afin de freiner l'avancée de leurs poursuivants. Les voies d'eau sont sciemment obstruées ; le canal de La Bassée est rempli des débris du pont que l'armée allemande a fait exploser lors de sa retraite ; les berges bétonnées sont minées au départ des occupants et l'eau s'écoule dans les zones basses¹⁷³³, inondant les champs et empêchant une reprise agricole rapide ; le cuivre et les moteurs des stations de pompage sont enlevés et emmenés vers l'Allemagne, laissant les fossés et les petits cours d'eau s'asphyxier avec les eaux stagnantes qui ne s'épanchent plus. Les voies ferrées de tout type sont privées de leurs métaux ; que ce soit les Decauvilles, comme celui de l'usine Delerue, les voies d'intérêt local, comme le train Michon, la voie de desserte régionale, comme l'axe Béthune-La Bassée-Lille, tous les tracés du canton se voient dépossédés de leurs traverses, boulons et autre matériel signalétique. Gustave Barrois l'affirme au Conseil général : il faut d'abord remettre en état les transports afin de ramener les matériaux de la reconstruction.

Un pays comme le nôtre où tout est à faire, parce que rien ou presque rien ne subsiste, réclame autre chose que du pain et de la viande. La question qui se pose, ce n'est pas seulement la question du ventre. Pour qu'un pays comme le nôtre renaisse de ses cendres et reprenne goût à la vie, il faut que l'agriculture puisse s'approvisionner de tout ce que réclament les moissons qu'elle doit faire pousser, le bétail qu'elle doit élever afin que l'alimentation de demain ne soit pas compromise ; il faut que l'industrie puisse recevoir rapidement les matières premières et l'outillage qui lui sont nécessaires pour remettre en marche ses usines ; il faut enfin que le commerce puisse se procurer rapidement les mille et les mille objets dont le public a besoin. [...]

Chaque fois qu'on réclame, chaque fois qu'on émet une revendication, si justifiée qu'elle soit, on vous répond d'un mot qui remplace tous les arguments : crise des transports ! Il faut en finir avec cette piteuse défaite. [...]

N'avons-nous pas vu, les uns et les autres, des voies nouvelles, des travaux d'art, des tunnels se faire quand il le fallait, en une centaine de jours, dans les terrains les plus difficiles ? Or, dans notre pays, quelles qu'aient été les dévastations de l'ennemi, les plates-formes des voies existent. La guerre est terminée et des travailleurs de toutes catégories, aussi bien que des centaines de mille de prisonniers, sont inoccupés ou employés dans des départements qui n'ont pas souffert. [...] Jetez un œil sur nos voies ferrées, sur nos voies navigables, sur nos routes. Tout est désert, ou à peu près. [...] Où sont nos prisonniers, nos pionniers, nos ingénieurs ? Tout ce monde là est parti dans l'Est, nous laissant nous autres, les occupés d'hier, dans le plus complet abandon.

Et pourtant, on s'occupe de nous, si paradoxal que cela puisse paraître ! Chaque jour voit naître un nouveau bureau, une nouvelle commission, un nouvel organisme, un service

¹⁷³² Joseph Carle, *Mémoires*, *op. cit.*

¹⁷³³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, *op. cit.*

compétent – vous pensez bien qu'ils le sont tous ! – pour la reconstitution des régions sinistrées.¹⁷³⁴

Lors du retour des habitants, afin que les produits alimentaires reviennent et que la vie quotidienne se réinstalle, il faut que les moyens de transport soient remis en place ; tel est le leitmotiv de Gustave Barrois-Brame. Le train Michon, si vital pour les Allemands puisqu'il partait de Don, à l'arrière-front, et arrivait à Herlies-Illies-Aubers-Fromelles, sur les premières lignes, est sujet à discussion pour sa réhabilitation : « La ligne de Don à Fromelles dessert un pays voisin de l'ancien front, complètement démoli. Cette ligne a subi des détériorations importantes et sa remise en service ne paraît pas possible avant quelque temps [...] et selon un tracé plus court. »¹⁷³⁵ Elle fait dix-huit kilomètres et bien que la longueur ne soit pas rédhibitoire, sa réfection est encore ajournée en mars 1919 pour des motifs comme le « refus de la compagnie de Mr Michon, 9 avenue de l'Observatoire à Paris » et le « marché gré à gré avec Mr Boulicault soumis à l'approbation du ministère ».¹⁷³⁶ Gustave Barrois-Brame, dans son plaidoyer en faveur du canton, demande « que les gares soient ouvertes au plus tôt, à la petite comme à la grande vitesse, sans que le public soit soumis à toutes les chinoïseries d'une administration assurément bien intentionnée, mais trop lente pour obtenir le moindre wagon ; et que les expéditions pour le Nord de la France puissent être faites de toutes les gares de France, aussi bien pour les matières premières, l'outillage et les produits commerciaux divers que pour le ravitaillement et l'habillement. »¹⁷³⁷ Le préfet répond « que l'effort a été puissant et qu'il ne fut pas vain » :

Nous nous trouvons en face d'un pays (le canton de La Bassée) dévasté où pas une ligne, pas une voie ferrée, pas un cheval, pas une voiture n'ont subsisté. Le problème était complexe et énorme.

Pour le chemin de fer, qu'a fait la Compagnie du Nord ? [...] Elle montre le nombre de lignes détruites et le nombre de lignes rétablies. Vous verrez par là le nombre de kilomètres reconstitués. [...] Vous dites qu'il faut mettre des wagons en plus grand nombre à votre disposition ; mais tout cela c'est la conséquence de la guerre.

En ce qui concerne les travaux sur nos routes, ceux qui voyagent savent dans quel état elles se trouvent. Les ennemis ont supprimé tous les ponts, créé des cratères à tous les carrefours, et vous devinez l'effort énorme pour les rétablir dans l'état où elles se trouvaient.¹⁷³⁸

Le problème des routes, des voies ferrées et de la circulation fluviale est en passe de se résoudre, les matériaux pour la reconstruction vont pouvoir arriver sur place. Car ce domaine de l'habitat des réfugiés est en train de devenir un des plus urgents à traiter.

2 - La nécessité de la reconstruction

Pour le département du Nord, l'estimation globale est de 49 000 maisons détruites totalement ou partiellement, et de 100 000 maisons pillées. Gustave Barrois-Brame

¹⁷³⁴ ADN, 1 N 166, *Rapport du Préfet*, Conseil Général du Département du Nord, Session extraordinaire de janvier 1919 (10 et 11 janvier 1919), op. cit., p 25.

¹⁷³⁵ ADN, 1 N 166, *Rapport du Préfet*, Conseil Général du Département du Nord, Session du 24 décembre 1918, op. cit., p. 57.

¹⁷³⁶ ADN, 1 N 166, *Rapport du Préfet*, Conseil Général du Département du Nord, Session du 18 février 1919, op. cit., p. 18.

¹⁷³⁷ ADN, 1 N 166, *Rapport du Préfet*, Conseil Général du Département du Nord, Session extraordinaire de janvier 1919 (10 et 11 janvier 1919), op. cit., p 28.

¹⁷³⁸ *Ibid.*, p. 29.

demande que les maisons qui peuvent encore servir d'abri au moyen de réparations sommaires soient rapidement pourvues de carton bitumé, de toiles huilées et de clous, que des hôtelleries soient installées où puissent loger des groupes d'habitants pendant quelques jours, en attendant qu'ils puissent rentrer chez eux « car ils le veulent et c'est notre devoir de les y aider. »¹⁷³⁹ « Faut-il laisser rentrer des gens, répond le préfet, qui, sans logement, sont obligés de loger dans des caves ? [...] Je m'empresse d'ajouter qu'il faut faciliter l'habitabilité des maisons. A cet égard, il faut 800 000 mètres de carton bitumé. Nous en avons reçu 150 000 mètres. Des communes en seront donc privées. »¹⁷⁴⁰ « Les baraquements sont nombreux dans le département des Landes et très insuffisants dans les départements libérés »¹⁷⁴¹, répond le conseiller général. Le dilemme est bien celui-là : faciliter les retours afin que le canton ait davantage de bras pour son redémarrage, ou alors ne permettre aux habitants de rentrer que lorsque des abris provisoires décentes seront prêts pour les accueillir. Le dialogue préfet-Barrois est une confrontation entre deux états d'esprit : la foi dans une administration efficace et qui a déjà produit des miracles d'organisation pour répondre à la crise multiforme de la sortie de guerre ; et le scepticisme qui amène à voir lenteurs et incohérences au détriment d'une gestion performante des dossiers.

Communes du canton de La Bassée	Population avant la guerre	Nombre de maisons complètement détruites	Nombre de maisons partiellement détruites	% de bâtiments ruraux détruits	Fourchette de destruction selon les statistiques
Catégorie de destruction de 5 à 40 %					
Sainghin	3281	276/804	45/804	5 %	34 à 40 %
Catégorie de destruction de plus de 90 %					
Aubers	1566	367		20 %	100 %
Fournes	1483	200/365	165/365	20 %	55 à 100%
Fromelles	955	280		20 %	100 %
Hantay	486	46/116	70/116	20 %	40 à 100 %
Herlies		209		20 %	100 %
Illies	1471	285/300	15/300	20 %	100 %
La Bassée	4819	1321		20 %	100 %
Marquillies	1296	31/306	275/306	20 %	40 à 100 %
Salomé	1860	223/426	203/426	26 %	52 à 100 %
Wicres	273	27/71	47/71	20 %	40 à 100 %

Document 98 : Tableau - Les destructions dans le canton de La Bassée, état le 9 mai 1919.

NB : Les 20 % de bâtiments ruraux détruits, communs à tout le canton (sauf à Salomé et à Sainghin), montrent le caractère conventionnel de ces estimations.

Source : ADN, 9 R 1220, Préfecture du Nord, 9 mai 1919.

Le relevé des destructions, établi par la préfecture du Nord en mai 1919, alors que les habitants ne sont revenus que pour moitié et que les baraquements ne font qu'arriver, est forcément partiel, voire peu conforme. Les enquêtes sur les destructions ne peuvent s'effectuer normalement auprès des édiles occupés à gérer l'immédiat. Se pose donc le problème de la cohérence de ce relevé où neuf communes sur onze ont le même

¹⁷³⁹ *Ibid.*, p. 27.

¹⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 30.

¹⁷⁴¹ ADN, 9 R 1516, 30 décembre 1919, p. 3.

pourcentage, exactement, de bâtiments ruraux détruits, 20%, alors que l'on sait bien que les dégâts ont été très différents d'une localité à l'autre. Il faut se tourner vers d'autres sources, les croiser, et malgré tout savoir que l'état des lieux est quasi impossible à effectuer en raison de l'accès encore difficile sur toutes les routes de ces villages longées de barbelés et d'obus en tas, non explosés, en dépit des efforts des militaires, des prisonniers de guerre et des travailleurs chinois.

3 - Les écarts dans le processus de la reconstruction du canton

A l'occasion d'une distribution exceptionnelle de secours aux familles nécessiteuses, une liste des prisonniers militaires et civils est demandée aux maires des communes de l'arrondissement de Lille ; elle est réalisée en mars 1920. Sur les onze municipalités, quatre n'ont pas répondu à l'enquête : ce sont Aubers, Herlies, Illies et Wicres.¹⁷⁴² Certes, en 1919, on comprenait que les maires ne puissent renseigner le préfet quand il demandait des comptes et des statistiques puisque les baraquements municipaux des villages détruits étaient installés dans une autre commune, voisine et épargnée. Mais, à présent que l'occupation du canton de La Bassée est terminée depuis un an et demi, on constate qu'il y a encore quatre localités en mars 1920 qui ne sont pourvues de personnel municipal ou de maire disponibles. Globalement, selon les procès-verbaux des rapports du Ministère des régions libérées, cette carence se prolonge longtemps puisqu'une enquête proposée le 9 juin 1921 donne encore quatre localités non renseignées dans le canton, ce sont Hantay, Herlies, Salomé et Wicres à propos des travaux de déblaiement.¹⁷⁴³ Il apparaît ainsi qu'un certain nombre de communes du canton, sans que ce soit toujours les mêmes, sont vides de renseignements sur l'un ou l'autre des recensements demandés, encore à la mi-1921, près de deux ans après le départ des occupants. C'est que les centres vitaux sont ébranlés.

La destruction a-t-elle atteint ? ...						
Commune	Bâtiments publics	Etat de dévastation	Bâtiments industriels	Personnel employé	Etat de dévastation	Maisons
Fournes	Mairie Poste Ecoles : 4 Eglise	Réparable Réparable 2 réparables Réparable	Distillerie Fabrique-chicorée Brasseries : 2 Minoterie Epicerie	100 ouvriers 12 27 3 6	Non Réparable 1 réparable Non Réparable	Maisons déjà réparées : Aucune
Hantay	Maire Ecoles : 3 Eglise	Non 1 réparable Non	Distillerie	250	Non	Aucune
Marquillies	Mairie Ecoles : 3 Hospice Eglise	Réparable 2 réparables Non Non	Distillerie Sucrerie	400 en tout	Réparable Réparable	Aucune
Sainghin	Ecoles : 2 Eglise	Non Non	Distillerie Sucrerie Moulin à vent Tannerie	150 en tout	Réparable Réparable Non Réparable	Aucune

¹⁷⁴² ADN, 9 R 1523, Etat des comptes pour le mois de mars 1920. Distribution exceptionnelle de secours aux familles nécessiteuses de prisonniers militaires et civils dans le département du Nord.

¹⁷⁴³ ADN, 9 R 1224, Procès verbal des travaux de déblaiement, Service technique de la Reconstitution, subdivision d'Haubourdin, le 9 juin 1921.

			Tourelle-chicorée		Réparable	
Salomé	Mairie Ecole Eglise	Réparable Réparable Réparable	Brasseries : 3 Magasin-liqueurs Distillerie Usine chimique Usine à gaz	12 6 100 Nouvelle usine 18	Réparables Non Non Non Non	Aucune
Wicres	Eglise Chapelles : 2	Non Réparables	Distillerie	80	Réparable	Aucune

Document 99 : Tableau - La destruction dans le canton de La Bassée en mai 1919 : état des bâtiments publics et privés, leur réparabilité, le nombre d'ouvriers au chômage ; état d'avancement dans la réparation des maisons individuelles.

Remarque : Seules six communes sur onze sont renseignées au 3 mai 1919.

Source : ADN, 9 R 1220, Préfecture du Nord.

« La remise en habitabilité »¹⁷⁴⁴ des maisons réparables et la construction d'édifices neufs ne peuvent se faire qu'après d'autres travaux, tous communs dans le territoire dévasté. 1- Signalisation des dépôts dangereux, 2- Enlèvement des réseaux de fil de fer barbelés et dépôt au bord des routes, 3- Nettoyage du sol des tôles, bois et tout autre matériau impropre, 4- Remblaiement des tranchées, 5- Mise hors d'eau des bâtiments avec papier bitumé ou huilé, 6- Ramassage des objets mobiliers à remettre en main propre aux propriétaires ou en mairie.¹⁷⁴⁵ On peut parler d'homogénéisation en ce qui concerne ces opérations de nettoyage, d'abord, ensuite à propos des étapes de la reconstitution menées par les municipalités et enfin des projets de reconstruction publics ou privés. Les attentes sont en effet identiques que ce soit à Fromelles ou à Wicres, ou encore à Lorgies ou Loos-en-Gohelle, dans le Pas-de-Calais voisin. Il s'agit de mutualiser les efforts entre espaces détruits. Pourtant ce désir qui remonte du terrain se heurte à l'individualisme des structures administratives locales qui sont centrées sur leur volonté spécifique de relance économique. Le tableau ci-dessous met en évidence que des enjeux différents animent les différents cantons de l'arrondissement de Lille.

Canton de Lille	2 ha 36
Pont à Marcq	0 ha 15
Lannoy	3 ha 02
Haubourdin	15 ha 13
La Bassée	33 ha 59
Seclin	3 ha 48
Total Arrondissement de Lille	57 ha 83
Total Département du Nord	99 ha 21

Document 100 : Tableau - Ce qui reste à remettre en état (en hectares) après plus de deux ans de sortie de guerre dans le département du Nord. Focus sur l'arrondissement de Lille.

NB 1 : A titre indicatif, le canton de La Bassée fait 7009 ha. Le pourcentage à remettre en état au 31 mars 1921 est donc d'un demi pour cent. Tout est presque réalisé, selon les chiffres de ce rapport.

¹⁷⁴⁴ Philippe Nivet, « Les travailleurs chinois et la reconstruction », in Li Ma (dir), *Les travailleurs chinois en France durant la Première Guerre Mondiale*, op. cit., p. 209.

¹⁷⁴⁵ Patrice Marcilloux, « Les travailleurs chinois et la reconstruction du Pas de Calais », in Li Ma (dir), *Les travailleurs chinois en France durant la Première Guerre Mondiale*, op. cit., p. 232.

NB 2 : Pourtant, en proportion par rapport à l'arrondissement de Lille, le canton cumule plus de la moitié des terrains à remettre en état ; et en regard du département du Nord, on est au tiers des superficies à réhabiliter. Source : ADN, 9 R 1224, Ministère des régions libérées, Service technique de la Reconstitution, Subdivision d'Haubourdin. Date de remise au Préfet : le 31 mars 1921.

Le canton de La Bassée est un cas bien à part parmi les autres zones dévastées dans l'arrondissement de Lille. Le tableau des hectares à remettre en état, après plus de deux ans de sortie de guerre, dresse une sorte de bilan malheureux pour les onze communes qui furent prospères et qui voient leur redémarrage entravé par cette lenteur du déblaiement lors des années 1918-1920. La sortie de guerre est plus longue que prévue ce qui provoque un écart avec les lieux moins dévastés, plus enclins à la reprise économique, de la région lilloise. Il faut pourtant relativiser ces données, si l'on considère que les chiffres sont fiables : les zones encore à réhabiliter entièrement ne sont que de 0,5 % du canton à la date du 31 mars 1921 : il y a certes du retard, mais il ne concerne plus qu'un territoire infime. Tout autre est la liste des besoins, non encore satisfaits, en matériaux de construction, commune par commune ; elle laisse deviner les attentes des entrepreneurs et des populations.

Besoins en matériaux de construction par commune du canton de La Bassée

	Brique à l'unité	Sable en t	Tuile à l'unité	Planche au m ²	Carre- lage au m ²	Fer au kg	Verre à vitre au m ²	Porte à l'unité	Fenêtre à l'unité
Aubers	46 500	30 900	120 580	3 400	61 950	2 000	30 500	8 426	8 426
Fourmes	24 000	15 000	56 200	4 290	13 200	2 800	28 000	15 324	7 662
Fromelles	33 300	22 650	77 700	5 970	45 000	3 500	23 500	9 543	4 580
Hantay	17 700	13 510	61 700	3 510	31 500	175	15 000	3126	1 608
Herlies	38 445	29 190	88 400	8 740	58 350	3 840	29 290	9 438	4 719
Illies	47 700	31 800	98 400	8 950	63 600	4 540	31 800	10 424	5 212
La Bassée	180 000	250 000	450 000	33 300	25 400	2 822	130 000	21 685	19 230
Marquillies	36 400	22 300	125 000	4 840	43 000	230	30 400	16 432	8 126
Sainghin	43 200	34 800	127 000	9 700	96 000	2 500	40 800	18 464	9 323
Salomé	39 900	26 400	98 000	6 180	53 100	1 800	20 100	10 242	14 100
Wicres	3 380	1 800	18 000	350	56 000	120	1 800	678	339

Document 101 : Tableau (partiel) des besoins en matériaux pour la reconstruction dans le canton de La Bassée, arrivé en préfecture de Lille le 1^{er} mars 1921.

Source : ADN, 9 R 1225, Canton de La Bassée.

A l'intérieur du canton de La Bassée, des écarts importants existent au vu du nombre des matériaux nécessaires à la reconstruction. Considérant d'une part le nombre d'habitants avant la Grande Guerre, et par conséquent le nombre de maisons, et d'autre part la séparation du canton en deux entités – zone rouge et cantonnement militaire -, il apparaît que les besoins sont conformes aux observations déjà exprimées sur les

pourcentages de destructions : La Bassée, le chef-lieu, dense, cumule à lui seul l'équivalent des besoins moyens de quatre communes ; les localités ont des nécessités en briques proportionnelles à leurs habitants ; les périodes de destruction, automne 1914 pour le versant ouest, été 1918 pour l'autre versant du talus de la RN 41, sont gommées : à l'heure de la reconstruction, le constat des ruines est devenu plus uniformisé.

3) A l'échelle de la collectivité des habitants : l'école et la recomposition du tissu social

L'école est une institution efficace avant la Grande Guerre : les bons résultats du CEP sont le signe de l'investissement collectif en faveur de la réussite des enfants. Evidemment, pendant les quatre années d'occupation allemande dans le canton de La Bassée, l'école s'est arrêtée en de nombreux lieux de la zone rouge tandis qu'elle a continué à fonctionner à l'arrière-front lorsque les conditions le permettaient. A partir de la rentrée scolaire de 1918, elle va reprendre normalement et progressivement partout dans les onze communes. Son redémarrage est un miroir de la sortie de guerre, au point de vue du retour des enfants et de leurs familles, comme témoin du passage de la reconstitution à la reconstruction et en tant que signe d'une société dévitalisée par la guerre.

1 - L'école et le retour des enfants du canton

Dans le canton de La Bassée, le sinistre des documents antérieurs, contemporains et postérieurs à la guerre implique une absence de sources importante en ce qui concerne les bâtiments scolaires, les registres d'écoles, les élèves, les diplômés, les maîtres. En effet, s'il est un domaine négligé dans la relecture historiographique de la région, c'est bien celui-là, celui de l'école dans la zone rouge du front, et surtout parce que les archives sont manquantes. Sur le plan départemental, les statistiques annuelles¹⁷⁴⁶ sont bien minces en renseignements pour 1919, 1920 et 1921, réunis en un seul volume dans le *Ravet et Anceau*. On y découvre quels instituteurs sont en place dans le canton sans savoir à quelle date ils ont été nommés. Les relevés méthodiques du *Guide des sources du Département du Nord sur la Grande Guerre*¹⁷⁴⁷ sont quasi muets sur le quotidien des écoles du canton. Abondent, en revanche, les plans de la reconstitution des bâtiments publics, des groupes scolaires, et les sommes réclamées dans les commissions de conciliation des dommages de guerre. Il faut voir ceux qui concernent les écoles. A l'échelle des localités, les archives des bourgades sont d'inégale conservation. Dans le cas d'Illies, dès le retour du maire et des habitants durant les années 1919 et surtout 1920, le souci majeur n'a pas été le récolement des archives. Pour apprécier si la sortie de guerre est propice à une reprise rapide de l'école dans le canton, il faut donc aussi se tourner vers les journaux de guerre et les correspondances. *Le Journal des Réfugiés*, qui se prolonge durant la sortie de guerre, énumère par exemple, au début de janvier 1919, les difficultés matérielles de l'arrondissement de Lille, sans évoquer aucunement l'école :

Le 23 janvier 1919 : Les difficultés matérielles se manifestaient de façon aiguë. Il n'y avait plus aucun moyen de transport ; on ne trouvait plus un attelage, plus un cheval ; les Allemands avaient tout enlevé. Les voies ferrées détruites ou rendues inutilisables, les ponts sautés, les écluses comblées, les canaux obstrués, les routes défoncées, tel était le tableau des dévastations causées par l'ennemi qui s'offrait tout d'abord au regard. Les services économiques étaient interrompus, les usines à gaz, à électricité, gravement

¹⁷⁴⁶ *Ravet et Anceau*, Statistiques annuelles, volume 1919-1920-1921.

¹⁷⁴⁷ ADN, *Guide des sources du Département du Nord sur la Grande Guerre*.

endommagées. L'eau potable menaçait de manquer en maints endroits. Les industriels privés de la plus grande partie de leur matériel, manquaient aussi de matières premières. Dans les campagnes, les chevaux, les instruments aratoires, les voitures, les harnachements, tout manquait.¹⁷⁴⁸

Si l'école n'est pas évoquée au début de 1919, c'est que les réfugiés sont encore en route pour le Nord. Les réalités du terrain sont à la logistique et au relogement plutôt qu'à la scolarisation :

Le 2 février 1919 : Les rapatriés arrivent tantôt isolément avec les divers trains de voyageurs, tantôt par convois complets avec des horaires très irréguliers. Ces trains, composés de wagons à marchandises, garnis de paille et parfois seulement de copeaux, viennent se ranger le long du quai militaire à la gare des marchandises.

Il faut expliquer aux malheureux arrivants qu'il n'y avait aucun moyen de les recevoir pour le moment et que, pour éviter les atteintes du froid, autant que cela était possible, il convenait de rester dans les wagons jusqu'au lendemain matin. Ces pauvres gens se sont résignés.

Des postes fixes barrent les routes et chemins ; des patrouilles mobiles effectuent des rondes vérifiant l'exact fonctionnement de l'ensemble du service. Le passage de la frontière belge est interdit dans les deux sens et la circulation n'est pas libre.

La mobilité est réduite, des informateurs et des *missi dominici* dirigent sur place circulation et liaisons¹⁷⁴⁹

Les conditions qui règlementent le retour des civils sont très draconiennes : Lorsque les militaires démobilisés, c'est le cas des instituteurs, se présentent aux portes du canton, ils doivent, « même isolés, à pied, à cheval, conducteurs de voitures automobiles ou hippomobiles, être munis d'ordres de route ou de mission, de papiers de permission ou de congé de convalescence ou d'ordre d'appel. Ces pièces doivent être revêtues du timbre rond du Corps ou Service qui les a délivrées et de la signature du Chef de Corps ou Service. »¹⁷⁵⁰ Ces consignes réduisant la circulation dans le canton concernent ceux qui, près ou loin, envisagent de rentrer :

Le 11 janvier 1919 : Les civils doivent avoir une photo sur leur document d'identité ; il leur est interdit de détenir du matériel appartenant à l'armée britannique et d'être porteurs de tracts ou de publications de propagande subversive ; il sera signalé au Commissaire Spécial toute personne qui aura des sommes importantes sous quelque forme que ce soit. De plus, les rapatriés seront porteurs d'un sauf-conduit délivré par l'autorité militaire sur lequel il est fait mention de leur situation de rapatrié.

Les enfants accompagnés n'ayant pas quinze ans révolus n'ont besoin ni de passeport ni de pièce d'identité si leur état-civil est mentionné sur le passeport ou sur la pièce d'identité de la personne avec laquelle ils voyagent.¹⁷⁵¹

Les enfants sont donc évoqués à propos des règles qui codifient la circulation des rapatriés de retour dans le canton : ils sont autorisés à voyager s'ils sont inscrits sur les documents d'état-civil de la personne qui les accompagne ; c'est le signe que les familles se reconstituent et retrouvent peu à peu leur localité d'avant la guerre. Il n'est pas encore question pourtant de l'obligation scolaire puisque s'ajoute un problème, inattendu par les réfugiés, et empêchant la réinstallation prompte des habitants, celui de la présence sur

¹⁷⁴⁸ *Journal des Réfugiés du Nord*, 23 janvier 1919.

¹⁷⁴⁹ ADN, J 1443 / 3, Plan d'organisation du contrôle des populations. 1918.

¹⁷⁵⁰ ADN, J 1443 / 3, Plan d'organisation du contrôle des populations. 1918.

¹⁷⁵¹ *Journal des Réfugiés du Nord*, 11 janvier 1919.

place des troupes britanniques qui occupent les logements et les bâtiments encore debout du canton :

Le 3 mars 1919 : Les réfugiés ne savent pas qu'un lourd problème se pose, celui des troupes britanniques encore sur place dont les besoins sont grands et complexes et dont l'installation dans les maisons particulières et les usines ne va pas sans causer une certaine gêne parmi les habitants chez lesquels se trahit le secret désir de voir s'éloigner les corps de troupe dont la venue fut si chaleureusement accueillie.¹⁷⁵²

Huit cents réfugiés retrouvent le chemin de la commune d'Illies entre le 28 février 1919, moment des premiers retours, et le 31 juillet 1920, date où des arrivants se présentent encore. Parmi eux, bien sûr, des enfants qu'il faudra scolariser. Ces élèves qui vont occuper la même école communale à la rentrée 1920 viennent, pour la seule et unique fois de l'histoire des populations du canton, d'horizons très divers. En voici quatre exemples :

- Marie-Antoinette et Gaston Cousin viennent d'Avesnes dans le Pas-de-Calais (départ le 28 février 1919)
- Les enfants de la famille Lefebvre-Raux viennent de Berrien dans le Finistère (départ le 31 mars 1919)
- Les enfants Fénart, Verdoucq et Baudet viennent de Lindois, en Charente (départ le 5 avril 1919)
- Les enfants d'Henri Masure viennent de Londinières en Seine Inférieure (départ le 19 août 1919)¹⁷⁵³.

Que ce soit au début de 1919 ou durant l'été 1920, les enfants sont de retour, mais les conditions de vie et de santé sont difficiles : « Beaucoup toussotent, des enfants sont fiévreux ».

Les habitants étaient complètement démunis des objets les plus essentiels, vêtements, chaussures, ustensiles de ménage. Ils nous arrivent par groupes de plusieurs centaines en d'inconfortables camions automobiles, vieillards, femmes, enfants, et, avant de regagner l'Artois, le Cambrésis, le Douaisis, font escale quelques jours dans quelque une de nos villes frontalières.

Dans un énorme et glacial magasin des Etablissements Vanoutryve, inimaginablement sale, je les ai trouvés, achevant leur voyage de misère croupissant dans l'ordure sur des paillasses de copeaux où les Boches fétides ont couché des années durant. Les vieux, les malingres, les tout petits qui se tiennent à peine sur leurs jambes débiles se pressent autour d'un misérable poêle de corps de garde qui vient seulement d'être installé, trois jours après leur arrivée. Beaucoup toussotent, des enfants sont fiévreux et un médecin vient de passer qui leur a fait envoyer du lait. Il n'y a qu'une chose qui ne laisse pas trop à désirer, c'est la nourriture. Après quatre ans, et plus, de privations, ce n'est plus aussi difficile.¹⁷⁵⁴

« Les tout petits qui se tiennent à peine sur leurs jambes débiles » : le tableau des enfants de retour en 1919 et 1920 est bien noir. Ils sont aussitôt pris en charge par les équipes de médecins qui s'occupent, on l'a vu, de leur santé et de leur état sanitaire. Les docteurs Calmette et Gorez ont en effet été très présents lors du retour des évacués. On voit ici qu'ils sont attentifs à leur faire distribuer du lait, à les placer dans des pièces chauffées et à leur proposer de la nourriture. Ces attentions de la part des autorités médicales et des organismes d'accueil sont bienvenues : il est précisé que la nourriture « ne laisse pas trop à

¹⁷⁵² *Journal des Réfugiés du Nord*, 3 mars 1919.

¹⁷⁵³ Archives communales d'Illies, dossier numéro 21 sur la Grande Guerre.

¹⁷⁵⁴ *Journal des Réfugiés du Nord*, n° 438, 11 janvier 1919.

désirer », et que les privations durant « quatre ans, et plus » ont appris à ne pas être « aussi difficile ».

2 - L'école du canton, miroir du passage de la reconstitution à la reconstruction

Ces conditions pénibles du retour s'ajoutent au contexte d'inconfort du logement dans le canton. L'aide aux réfugiés et à leurs enfants se heurte, de plus, au doute des institutions publiques sur la bonne volonté des rapatriés à s'intégrer vite. Le Préfet exprime un regard critique sur les évacués revenus dans la région : « Certaines appréhensions se manifestent aussi au sujet de la présence possible dans les décombres d'obus éclatés ou de bombes à retardement qui créeraient un danger permanent ; aussi la classe ouvrière ne montre-t-elle pas beaucoup d'empressement à s'attacher aux travaux de déblaiement pour lesquels le concours de prisonniers de guerre paraîtrait être tout désigné. » Le Préfet remarque les appréhensions de nombreux réfugiés devant les possibles bombes qui viendraient à se trouver encore dans le sol près de leurs baraquements : c'est là que les enfants jouent, c'est là que se trouve le danger. De plus, les besoins en charbon ne sont pas couverts et l'école, si elle refonctionnait dans les conditions de l'hiver et du printemps 1919, aurait besoin de combustible que les communes ne reçoivent pas.

De même, pour que les instructions arrivent correctement aux municipalités et aux services publics, il faut que les courriers postaux soient acheminés avec plus de rapidité, que la réinstallation du téléphone soit amélioré et que la Compagnie des Chemins de fer du Nord assure la formation et la marche des trains. Et il est nécessaire aussi que les municipalités refonctionnent. En effet, la première des institutions à mettre en place est celle de la mairie. Mais les ruines sont telles que, même revenus, les édiles ne peuvent ni s'installer ni s'organiser décemment sur place aussi, tout paradoxal que ce soit, les services municipaux se remettent en route mais en dehors des communes de la zone rouge pour pouvoir repartir plus vite. L'amélioration de ces services, qui dépend de la circulation routière et des déblaiements de voie ferrée n'est constatée « dans l'arrondissement de Lille, à la date du 22 septembre 1919, que pour un tiers des personnes, pour deux tiers des circuits interurbains et sur un petit nombre des trains postaux des lignes transversales »¹⁷⁵⁵. Le canton fait partie de ces territoires en grande difficulté, de ces « communes martyres du suprême assaut¹⁷⁵⁶ ».

Pour ramener dans les régions libérées une activité efficace, le préfet du Nord expose son plan qu'il qualifie de « fécond et réparateur » : « Il est nécessaire d'envisager un programme de grands travaux. [...] Je citerai tout d'abord la reconstruction des voies ferrées. En second lieu, la réfection des immeubles détruits ou endommagés. La réfection des canaux exigera aussi un personnel nombreux. » Le préfet envisage ensuite la réorganisation du marché du travail : « Dès que des organisations auront pu manifester leur vitalité en procurant de l'occupation à tout homme valide de bonne volonté, la suppression des secours aux chômeurs volontaires pourra être poursuivie avec une vigueur prudente et méthodique ». Aucune allusion explicite n'est faite concernant le secteur scolaire et la réorganisation de l'enseignement. Tout au plus est-il dit, que « si graduellement, le régime économique s'améliore, le travail et le commerce reprendront ». Sous le terme de « travail », on peut entendre la reprise des cours, mais rien n'est dit officiellement. Pourtant des instituteurs, premiers fers de lance dans la remise en place du système scolaire, sont nommés. Témoin ce tableau des maîtres en place en 1922. Aucun autre document plus proche de la sortie de la guerre ne permet de dire aussi complètement ce

¹⁷⁵⁵ ADN, 9 R 1221, Lettre du Directeur des Postes et Télégraphes du Nord au Directeur Général des Services Techniques de la Reconstitution, 2, rue Saint Bernard, à Lille, le 22 septembre 1919.

¹⁷⁵⁶ ADN, 9 R 1554, *Journal des Réfugiés du Nord*, n° 588, 25 septembre 1920.

qu'il en est de 1918 à 1921. Encore ce tableau-ci est-il incomplet, faute d'archives disponibles.

Commune	Ecole publique : Instituteur	Ecole publique : Instituteur adjoint	Ecole publique : Institutrice	Ecole publique : Institutrice adjointe	Ecole privée : Chef d'établissement	Ecole supérieure Professionnelle : Directeur
Aubers	M ^f Solasse		M ^{me} Storme	M ^{me} Solasse		
Fournes			M ^{me} Abraham	M ^{me} Rollin	M ^{elle} Salomé	M ^f Alphonse Vercoutre
Fromelles	M ^f Toulouse		M ^{elle} Dumortier			
Hantay	M ^f Dégardin		M ^{me} Dégardin			
Herlies	M ^f Georges Vercoutre		M ^{me} Vercoutre- Baudry			
Illies	M ^f Durieu		M ^{me} Varrez			
La Bassée	Mr G. Darroux		M ^{elle} Gambier	M ^{elle} Couvreur (Maternelles)		
Marquillies	M ^f Lenain		M ^{me} Deleforge	M ^{elle} Drouin et M ^{elle} Houte		
Sainghin	M ^f Lenice	M ^{rs} Bocquillon et Fichaux M ^{elles} Duthoit et Vaillant	M ^{elle} Legrand	M ^{elles} Legrand, R. Nuez et I. Nuez M ^{elle} Couvreur (Maternelles)	M ^{elle} Buchet	
Salomé	M ^f Fleury		M ^{me} Fleury			
Wicres			M ^{elle} Marat			
Situation des 11 communes en 1922	9 communes ont une école publique de garçons qui fonctionne. 2 communes ne sont pas pourvues en maître.	1 seule commune fonctionne avec une école de garçons à 5 maîtres.	Les 11 communes ont leur école publique de filles	2 communes ont des écoles maternelles	2 écoles privées sont en activité	1 école supérieure a repris son fonctionnement
Total	9/11	1/11	11/11	2/11	2/11	1/11

Document 102 : Tableau - Ecoles et instituteurs dans le canton de La Bassée en 1922

Source : *Ravet et Anceau 1922*, tome 1 (tableau élaboré à partir de la compilation des données fournies dans les 11 communes du canton de La Bassée)

Les écoles font partie des ruines à relever ; et le rythme de leur reconstruction suit celui des autres édifices du canton.¹⁷⁵⁷ Pour autant, il semble bien que l'école des garçons

¹⁷⁵⁷ *Journal des Réfugiés du Nord*, n° 470, le 3 mai 1919.

ait retenu plus vite l'attention des services municipaux que celle des filles puisque, sur un document de 1923, établi par la commune de La Bassée, il est dit que « le dossier de 3^e catégorie concernant les dommages de guerre causés à un groupe scolaire - école de filles et école maternelle – n'a pas encore été résolu. Ces trois classes, plus une, ayant été totalement détruites, l'expertise faite par Mr Corbeau, architecte, aboutit à la demande de la somme de remplacement de 510 970 francs selon le coefficient actuel de 4, 50¹⁷⁵⁸ ».

Quand ils sont debout, les bâtiments scolaires servent de locaux publics multi usages - témoin ce texte du rapporteur Louis Pérot, du 2 février 1919, qui évoque le cas de 1008 réfugiés de retour vers le Nord : « Des camions automobiles prennent les rapatriés pour les conduire de la gare à un centre de triage établi dans une école de la ville [...], c'est là que se font les formalités d'identification ». On voit bien que l'école, en ces mois d'hiver de l'année 1919, est un hall ouvert avec des arrivées de déshérités à qui on propose de décliner leur identité et de donner des matelas ou de la paille pour dormir. Dans ces conditions, les élèves ne peuvent prétendre suivre les cours normalement. Pourtant, des écoles ouvrent leurs portes aux enfants dès la rentrée d'octobre 1919 :

On annonce la réouverture, en octobre prochain, de l'Ecole Supérieure Professionnelle et Pensionnat Gombert de Fournes. Les sections préparatoires aux Arts et Métiers, aux Ponts et Chaussées, aux Examens administratifs seront réorganisées. Une division spéciale sera créée à l'intention des jeunes gens dont les études ont été retardées ou contrariées par la guerre. La Section enfantine sera confiée, comme avant la guerre, aux bons soins de Mme Vercouttre-Gombert. La Compagnie du Nord remettra prochainement en exploitation la ligne d'intérêt local de Don à Fournes et Fromelles.¹⁷⁵⁹

Démarrent donc en premier les écoles situées dans les zones un peu moins touchées, Fournes en fait partie ; mais il faut considérer également que les établissements aux enjeux professionnels majeurs pour le pays, et le Pensionnat Gombert en est un, attirant au-delà du Bassin Parisien, sont les éléments de cette reprise sélective. Mais le retour à l'école est corrélé, l'article concernant le Pensionnat Gombert l'évoque, au contexte des transports. La ligne d'intérêt local de Don à Fromelles, en passant par Fournes, dite aussi Train Michon, du nom de son propriétaire, est la desserte obligée pour qui veut venir étudier à l'Ecole Supérieure Professionnelle Gombert. Il y est dit que la voie sera « prochainement » remise en exploitation pour permettre aux élèves de se rendre dans la localité. A la même date de l'été 1919, pourtant, le rapport à l'Assemblée Nationale de M. Ragheboom est moins optimiste :

Concernant la pénurie des moyens de communications entre Armentières et La Bassée, c'est à dire sur tout le front de bataille aujourd'hui dévasté, la situation reste difficile. Beaucoup ne peuvent s'y rendre à cause du long parcours qu'ils ont à effectuer entre les villes et ces endroits sinistrés. Ne pourrait-on mettre des automobiles à disposition pour éviter ainsi un trajet de trois heures pour aller et d'autant pour revenir ? Il y a des ponts détruits, vous ne pouvez pas rétablir les chemins de fer, mais vous pouvez établir des services d'automobiles. Nous savons que les travaux sont prévus c'est pourquoi nous demandons des automobiles.¹⁷⁶⁰

Les archives des communes du canton de La Bassée ont conservé le descriptif des bâtiments scolaires d'avant-guerre « reconstitués » par les architectes à fin d'estimation pour les dommages de guerre. Les plans et le commentaire qui les accompagnent sont

¹⁷⁵⁸ ADN, 9 R 1232, Evaluation des dommages aux écoles, 1923.

¹⁷⁵⁹ *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 500, 16 août 1919.

¹⁷⁶⁰ *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 489, 9 juillet 1919.

basés soit sur les bâtiments existants à consolider ou à réparer, à agrandir ou à modifier selon les besoins, soit sur les déclarations du maire lorsque plus aucune élévation n'existe pour prouver le bien fondé de ce que l'édile rapporte. Les disparités sont en effet nombreuses face à la reconstruction des écoles. Il y a des communes qui disposent d'édifices suffisamment solides encore pour redémarrer la scolarisation en 1919 avec quelques aménagements temporaires et des réparations provisoires. C'est le cas de Wicres qui relance vite son école dans l'après-guerre. Il existe aussi des localités où, avec des frais importants, quelques salles de classes peuvent être relancées, permettant aux enfants déjà revenus de retrouver le chemin de l'école rapidement. C'est la situation de Fournes dont les bâtiments scolaires publics sont debout mais fortement dégradés ; des travaux immédiats et des annexes restaurées permettent de repartir. Les élèves du Pensionnat Gombert profitent de ce redémarrage efficace pour retrouver le rythme habituel de leurs cours. Il y a enfin des lieux où les ruines sont telles qu'on ne retrouve même pas les soubassements des édifices. Des trous de mines ont ôté tout repère et les travaux de réfection sont si énormes que la reconstruction mettra des mois, voire des années, pour que les élèves retrouvent sur place des édifices scolaires fréquentables. C'est le cas en particulier des communes de la zone rouge du front, côté Lys : La Bassée, Aubers, Fromelles, Herlies et Illies.

L'étude des écoles d'Illies est révélatrice des aléas de la reconstitution et de la reconstruction d'après-guerre dans un village sinistré à 100 %. Des plans et des descriptifs ont été réalisés par l'architecte officiel communal Joseph Jupin qui devait, à partir des ruines et des tracés de fondations, quand ils sont présents dans le sol bouleversé, ou par le biais des déclarations assermentées du maire, retrouver le plan des rues du village, l'implantation des maisons et des bâtiments publics, les limites des propriétés. La tâche est immense car, sans bases inscrites sur le papier ni sur le sol, il fallait redonner le dû de chacun. Et ce, dans le délai le plus rapide possible, puisque de ce constat de démolition allait dépendre la somme venant de l'Etat qui permettrait de rebâtir qui son domicile, qui un lieu de travail, qui les infrastructures municipales.

Il est intéressant de confronter les plans de Joseph Jupin avec les photographies du début du siècle qui ont été réalisées par des particuliers, peu, mais il en existe, ou par des professionnels qui venaient sillonner les communes afin d'imprimer des cartes postales dont c'était le début et la grande mode. Dans le cas des écoles d'Illies, une épreuve présente l'intérêt d'offrir une vue assez complète des lieux. Celle-ci représente l'école des filles. C'est une photographie qui a fait partie des bagages de Rosa Dhennin embarquée sur les routes de l'évacuation avec un maigre paquet d'effets personnels et quelques clichés, dont celui-là, sauvegardé.



Document 103 : Photographie représentant l'école des filles d'Illies avant la Grande Guerre, à comparer avec les plans de la reconstitution de l'architecte Joseph Jupin, durant la sortie de guerre, qui dessinent une maison à deux étages et une façade avec un mur aveugle.

Source : Photographie antérieure à la Grande Guerre, Document privé.

La photographie de l'école des filles d'avant-guerre, attestée à la main au verso, montre un bâtiment différent du relevé, avec des écarts importants pour l'estimation finale qui désavantagent la commune. Sur le cliché, l'école est une maison bourgeoise à trois étages ayant chacun trois ouvertures, plus un grenier inscrit dans un toit sans lucarne mais agrémenté d'un détail en maçonnerie qui lui crée une allure cossue. L'avant est formé d'un jardin entouré de murets par lequel un portillon central permet de pénétrer. Les élèves ont leurs propres passages, symétriques, surmontés d'un fronton triangulaire imposant, où est inscrit « Ecole communale des filles ». Les classes sont dans le prolongement de ces deux allées latérales et la partie centrale à trois étages est le logement de fonction de la directrice de l'école. Le bâtiment est longé d'un trottoir en matériaux durs, des briques sur chant, et la chaussée est pavée. Le plan de l'architecte Jupin donne un relevé autre puisque la maison d'école dispose de deux étages seulement et que sa façade côté rue présente un mur aveugle, percé d'une allée.

Pourquoi un tel écart ? D'une part, quand la guerre est déclarée durant l'été 1914, l'école des filles, ancienne, plus très fonctionnelle par rapport aux enfants à scolariser, a fini son existence et les élèves, en octobre, vont partir s'installer dans le bourg, rue de la Basse Boulogne, à côté de la mairie et de l'école des garçons. Le but étant de le remplacer, l'édifice n'était plus un objet d'attention. D'autre part, le bâtiment est en ruine dans l'après-guerre, pas une brique en place, aucun plan de construction ni de référence à consulter puisque murs et papiers cadastraux sont démolis ; les combats sur place, ensuite l'exode et enfin le retour ont oblitéré bien des détails sur la vie d'autrefois. Et il faut ajouter que le maire Henri Delerue est seul à être interrogé par l'architecte Joseph Jupin lors de ces « déclarations » : les habitants ne sont guère encore autorisés à revenir, les conseillers et les quelques uns présents sont affairés aux déblaiements ; il s'agit d'aller au plus vite pour obtenir rapidement l'argent de l'Etat. Le plan, finalisé le 24 juin 1920, repose sur des discussions antérieures sans doute d'un an, au moment où les demandes de secours et de baraquements arrivent de tous côtés. Il n'empêche : pour un bâtiment scolaire du centre bourg, à deux classes et avec un logement de fonction à trois chambres, le différentiel par rapport à la réalité est signe que l'avant-guerre est loin dans les têtes de chacun.

Considérons à présent le groupe scolaire « complètement détruit », lui aussi, de la rue de la Basse Boulogne. Le plan l'architecte Jupin montre un ensemble très alluré formé de trois façades alignées correspondant au domicile du directeur, à celui de la directrice et à la mairie. Le style coordonné - les fenêtres, les portes, les étages et les toits étant partout à la même hauteur - fait un jeu rythmé par « les briques blanches des impostes mitrées sur rue ». Le descriptif précise que « les nouveaux bâtiments, non terminés en 1914 pour faits de guerre, n'étant pas exécutés, ne sont pas compris dans l'estimation ». Le plan et le commentaire ne montrent donc que ce qui a été effectivement réalisé avant les destructions. Le grand groupe scolaire présente d'abord un nouveau logement de directrice, placé à présent dans le bourg au lieu d'être, on vient de le voir, à l'écart, disposant de quatre chambres (une de plus) et, à l'arrière, de trois salles de classe pour filles (une de plus) ; il dispose aussi d'une extension de l'école des garçons qui a une salle de classe supplémentaire ; il s'appuie sur une nouvelle mairie « avec grande salle de réunion d'une hauteur sous gîte de trois mètres et d'un dégagement avec cages d'escalier du bas, de l'étage et du grenier »¹⁷⁶¹.

Ces bâtiments « reconstitués » après la guerre correspondent-ils à ce qui existait en 1914 ? On constate d'abord, à voir les photos allemandes prises durant le conflit, que la réalité était moins ordonnancée que le texte et le plan ne le laissent supposer : les trois parties ont chacune leur hauteur d'élévation légèrement différente ce qui perturbe la ligne harmonieuse évoquée par l'architecte. Les « impostes mitrées » qui devaient donner de l'originalité et de la hauteur sont absentes. On est donc en présence de trois bâtiments imposants et remarquables pour une localité de taille modeste, mais qui n'offrent pas la perspective alignée suggérée par la reconstitution. Deux remarques peuvent expliquer ce décalage entre les bâtiments existants et le souvenir qu'ils ont laissé : d'une part, l'architecte Joseph Jupin a pu être tenté de mettre sur les plans, par souci d'esthétisme, des marqueurs caractéristiques des années 1920, à savoir les détails de fronton, les alignements et les perspectives qu'on retrouve partout dans l'après-guerre dans le pays de Weppes, et, d'autre part, le maire Henri Delerue a pu vouloir majorer les remboursements en gonflant l'importance des travaux communaux en cours, principalement autour de sa mairie.

La reconstruction du groupe scolaire filles et garçons s'opérera selon l'argent récupéré par les estimations, à savoir 114 529 francs, « somme de 1914 susceptible d'augmentation ou de diminution au cours de la réfection des travaux ». Il faudra pour cela réunir un matériel considérable en période de pénurie extrême, depuis le sable des fondations jusqu'à la fonte des pompes et des dauphins des descentes d'eaux en passant par la pierre de Tournai des bacs et des pavages. Et ces fournitures ne sont pas disponibles. Ni en totalité, ni immédiatement. Les baraquements pour les premiers enfants revenus feront encore l'affaire un bon moment en attendant que les travaux puissent être finalisés. Ils jouent le rôle de salles de classe pendant la journée et de salles de réunion le soir ou le jeudi, témoin cette invitation d'Alexandre Crespel, maire de La Bassée à l'adresse de ses concitoyens : « Une réunion est fixée le jeudi 23 octobre 1919, à 10 h, dans l'école provisoire. »¹⁷⁶² Et, finalement, l'affluence a été si importante que « la réunion s'est tenue en plein air sur la place Carnot en raison de l'exiguïté des locaux provisoires et du plein succès obtenu auprès des sinistrés¹⁷⁶³. » Les baraquements scolaires connaissent, par conséquent, diverses utilisations ; ils servent en particulier pour les réunions communales.

3 - L'école du canton, signe d'une société dévitalisée par la guerre

¹⁷⁶¹ Archives communales d'Illies, dossier 1914-1918, feuillet n° 20.

¹⁷⁶² *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 518, 18 octobre 1919.

¹⁷⁶³ *Ibid.*, n° 521, 29 octobre 1919.

Quand les parlementaires, les organisateurs des secours et les journalistes parlent du canton de La Bassée, voire des dix départements envahis, ils ne distinguent pas les temps d'évacuation des uns et des autres, ce qui change cependant tout à fait la donne. Ceux de Sainghin ou de Salomé, qui ont dû quitter le secteur d'occupation allemande durant l'*Opération Georgette* de l'été 1918, n'ont que peu de points communs avec les réfugiés de la première heure. Témoin le rapport sur le service des rapatriements de Nancy qui, le 2 février 1919, évoque des « rapatriés, c'est-à-dire des malheureux parmi les malheureux », des « gens dénués de tout » qui peuvent être, pour eux, indifféremment, des évacués de quatre mois ou de quatre ans. Il en est de même pour la reconstruction des écoles : vue de loin, elle se met en place dès la sortie de guerre. Pourtant, on découvre, à la lumière des archives municipales de l'après-guerre, que, bien avant de penser à réédifier les bâtiments, un premier obstacle se présente : celui des dettes des communes à épurer avant toute entreprise de relèvement des lieux publics. Dans le cas d'Illies, concernant le chantier du groupe scolaire en cours d'achèvement durant l'année 1914, rien n'a été alors réceptionné, peu a été payé. Le restant dû s'élève à 14 596 francs à régler à Arsène Vienne et à Victor Lefebvre, entrepreneurs à Aubers et à Fournes, à Jules Matthieu, couvreur à Haubourdin, et à Joseph Jupin, architecte et directeur des travaux. Le premier argent versé par l'Etat pour le redressement des régions sinistrées servira donc à régler des factures de bâtiments qui n'existent plus. Cet acquittement sera réalisé seulement en 1923¹⁷⁶⁴.

Louis Six, le nouvel architecte communal de la reconstruction dans l'après-guerre, propose, à partir de 1923, que, « vue la réduction du nombre des enfants comme conséquence des faits de guerre, on diminue la superficie des écoles ». Cette proposition à la baisse est acceptée en conseil municipal. Les terrains visés par le projet sont alors l'objet d'échanges qui s'échelonnent jusqu'en 1929 afin que la commune puisse disposer des espaces nécessaires à la réfection du groupe scolaire. L'« autorisation d'acquérir » 1 are 60 centiares pour la somme de 1080 francs auprès de Henri Delerue-Fontenier, maire, s'accompagne d'une « autorisation d'échanger » un terrain de 2 ares 27 centiares pour l'« aménagement de l'école des garçons ». Un autre échange-acquisition de 178 m² s'effectue entre la commune, Louis Barbry, planteur de tabac à Illies, et Léon Potier, brasseur à Haubourdin. Le but de ces permutations et de ces ventes est de donner au terrain futur du groupe scolaire une implantation rectangulaire propice à l'installation des deux cours centrales des filles et des garçons. Les tâches prévues sont confiées à Messieurs Lefebvre et Leroy, entrepreneurs à Illies et à Richebourg-L'Avoué, et à Messieurs Vandervinck et Béhin, peintre et vitrier de Lille¹⁷⁶⁵. Elles mettent du temps à se mettre en place : le plan de situation d'Illies de 1924 montre que les ruines existent encore dans le centre bourg à cette date¹⁷⁶⁶. Les travaux ne sont pas encore achevés en 1931-1932 puisque des titres de Mr Cockenpot évoquent encore l'agencement des préaux¹⁷⁶⁷.

Le cas de Marquillies, emblématique des localités situées à l'arrière de la zone rouge du front et évacuée principalement durant l'été 1918, est intéressant à observer pour déceler les écarts par rapport à l'exemple d'Illies, commune sinistrée à 100 %. Les documents emploient d'autres termes pour parler des besognes à effectuer : il y est question de « remise en état de l'école des filles », de « seuil en pierre de Soignies brisé », d'une « serrure de porte-grille à remplacer », du « ciment écaillé » au-dessus du mur « à cause des éclats d'obus ». Les travaux à réaliser consistent en réfection de maçonnerie, en parement, en rebouchement, en réfection d'enduit et en montage d'échafaudage¹⁷⁶⁸. Le

¹⁷⁶⁴ ADN, 0 314 / 114, Illies, Travaux collectifs de reconstruction du groupe scolaire, 1921-1928.

¹⁷⁶⁵ ADN, 0 314 / 110 et 111, Illies, Biens et Titres, 1923-1929.

¹⁷⁶⁶ ADN, 0 314 / 128, Illies, Voirie, 1924-1925.

¹⁷⁶⁷ ADN, 0 314 / 122, Illies, Travaux à l'école des filles et des garçons, 1931-1932.

¹⁷⁶⁸ ADN, 2 0 392 / 169, Marquillies, Réparations de 1920.

tout, selon devis du 12 mars 1920, s'élève à 380, 68 francs et nécessite un entrepreneur général, Arsène Vienne, d'Aubers. Deux classes et un préau s'ajoutent encore, pour finir, en 1922-1923¹⁷⁶⁹.

Les différences concernant les démolitions, la reconstruction, les coûts et le redémarrage sont donc très importantes : le versant Deûle connaît visiblement moins de ruines, une relance bien plus rapide avec une fin des travaux en 1923 au lieu de 1932, et un montant de 380 francs au lieu de 129 125 francs pour l'équivalent à Illies. Fromelles, commune très sinistrée également, a un redémarrage assez rapide, n'ayant pas de dettes communales en cours. La commune « acquiert un terrain en vue de la reconstruction des écoles en 1922¹⁷⁷⁰ » et, les fonds étant levés et l'architecte Van den Beusch ayant ses plans acceptés, la reconstruction se met en route juste un an après, en 1923.

La Bassée, le chef-lieu, lance aussi ses projets de réédification des bâtiments scolaires en 1922 et d'école maternelle en 1924 avec des idées hygiénistes nouvelles par rapport à la période précédente : bien sûr, tout d'abord, il faut que les édifices présentent un nouvel alignement face aux trottoirs et à la route où toutes les eaux stagnantes et les fossés sont supprimés ; deuxièmement, l'eau potable sera accessible aux enfants des écoles grâce à un forage qui leur sera spécialement destiné ; et enfin les cours de récréation obéiront à des normes d'espace qui sont d'au moins 5 m² par élève¹⁷⁷¹. Tout sera achevé en 1929.

Pour diminuer l'ajournement spécifique aux ex-pays envahis, des actions diverses ont lieu, menées par le *French Restoration Fund* et l'œuvre de « L'Ecole pour l'Ecole ». Le *French Restoration Fund*, constitué en Amérique, a créé une antenne en France pour aider à la reconstruction des villages détruits par le biais d'un comité placé sous la présidence de Paul Deschanel. « L'effort de nos amis américains s'est porté tout spécialement sur la reconstruction des bâtiments d'écoles. [...] Ils ont établi un premier programme qui comporte la reconstruction de onze écoles dont dix dans les pays libérés. »¹⁷⁷² Certes, les pays libérés ont des besoins aussi importants en Lorraine, dans la Somme ou le Pas-de-Calais que sur la ligne Armentières-Lens. Pourtant, en dépit de la dévastation et du retard de la reprise qu'on constate dans le canton de La Bassée, aucune action « de nos amis américains » ne s'est portée sur les écoles du secteur ouest et sud de Lille. Alexandre Crespel a beau multiplier l'organisation des visites dans sa zone déshéritée afin de sensibiliser les personnalités aux problèmes spécifiques de son canton, les redémarrages tardent :

Monsieur Crespel conduit ses visiteurs dans les ruines sinistres où nous pouvons constater successivement l'existence de divers établissements de première urgence dans une agglomération : maréchalerie, hôtellerie, salon de coiffure. Chemin faisant, Monsieur Crespel nous fait part de ses projets de reconstruction qui doivent rendre à La Bassée sa prospérité d'autrefois. La gare des voyageurs et la halte de Haisnes sont fondues en une seule gare qui sera construite dans le prolongement de la Grand-Place. Et, dans les environs, en plein centre de la ville, seront reconstruites les écoles, la poste, la mairie, sur l'emplacement du collège Saint-François, et l'église. Tout cela doit s'élever sur les ruines de La Bassée¹⁷⁷³.

La reconstruction démarre avec les petits entrepreneurs du canton et des environs. La maçonnerie, la menuiserie, la vitrerie, pour les maisons particulières comme pour les

¹⁷⁶⁹ ADN, 2 O 392 / 174, Marquillies, Ecole des garçons, 1922-1923.

¹⁷⁷⁰ ADN, 2 O 253 / 87 et 93, Fromelles, Ecoles, 1922-1923.

¹⁷⁷¹ ADN, 2 O 321 / 572 et 574, La Bassée, 1919, 1922, 1924, 1929.

¹⁷⁷² *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 588, 25 septembre 1920.

¹⁷⁷³ *Ibid.*, n° 489, 9 juillet 1919.

écoles et autres lieux publics et privés, sont confiées aux artisans des villages et l'économie locale peut se remettre en place. Quant aux baraquements nécessaires, ils sont livrés par la Croix Rouge américaine qui amène à La Bassée, à la demande du maire, plusieurs modèles pour la rentrée scolaire d'octobre 1919¹⁷⁷⁴ : « Des baraquements ont été dressés qui abritent un bureau municipal, une église, un bureau de poste, un dispensaire. Bientôt, une école sera ouverte¹⁷⁷⁵. ».

Le colonel Bicknell, chef du département du secours général de la Croix Rouge américaine, accompagné de membres de son état-major, fait l'inspection des dépôts établis dans les régions dévastées et situés à Amiens, Lille, etc. Cent wagons sont en route pour Lille. De grandes quantités de vêtements destinés à l'origine aux hôpitaux – pyjamas, robes de chambre, chemises, caleçons, chaussettes – pourront être mis à la disposition de la population civile. En plus de ces marchandises, il y aura bientôt, par suite de la diminution des hôpitaux militaires, beaucoup de lits, literies et couvertures disponibles. Toutes ces différentes ressources seront distribuées par la Croix Rouge américaine de façon à diminuer les besoins des personnes retournant dans les régions dévastées et libérées¹⁷⁷⁶.

Les enfants du canton sont décrits par Alexandre Crespel comme atteints « de maigreur et de langueur ». Il faut leur donner les soins nécessaires. Ainsi, à côté de sa remise en état matérielle, l'école du Nord, sous l'impulsion du professeur Calmette, se voit dotée d'un volet nouveau, acquis grâce à la guerre, celui de l'hygiène sociale, assurée à la fois par un corps d'infirmières volant et par des dispensaires fixes.

22 novembre 1919. Au lendemain de l'armistice, les œuvres françaises et étrangères improvisèrent d'un admirable élan des secours pour courir au plus pressé. Pour répondre à ce besoin, le Ministère des Régions libérées a créé les Inspectrices déléguées auprès des populations éprouvées par la guerre placées sous l'autorité du Préfet au point de vue de l'hygiène physique et morale. Les infirmières scolaires comptent parmi les agents les plus actifs dans ce grand travail d'hygiène sociale. Sous l'impulsion du professeur Calmette, cette institution s'est rapidement développée dans le Nord, et principalement à Lille. L'infirmière scolaire va dans la famille de l'enfant veiller à l'exécution des prescriptions du médecin ; là, il faut se faire accepter, gagner la confiance des parents. La création de postes de secours, servant de dispensaires et confiés à des infirmières constitue l'autre branche, non moins importante, de cette vaste organisation d'assistance et d'hygiène sociale. Tous les départements libérés en seront pourvus¹⁷⁷⁷.

A Illies, les baraquements ne sont pas arrivés en nombre suffisant pour que l'un d'eux soit destiné au dispensaire alors les infirmières scolaires installent leur centre de secours pour enfants dans le blockhaus de l'église. Ailleurs, dans les hameaux, selon Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*¹⁷⁷⁸, elles passent dans des voitures de la Croix rouge et apportent les soins à domicile. La détresse des enfants du secteur est telle qu'elle suscite, rapporte le Ministère des affaires étrangères, la commisération de nombreux pays. La Suède, souhaitant avoir de plus amples renseignements pour cibler son aide, demande à l'Académie de médecine un document circonstancié, dont la rédaction est confiée au Docteur Calmette. Le *Journal des Réfugiés du Nord*, s'en fait l'écho sous le titre : « Le martyr des Enfants du Nord ».

¹⁷⁷⁴ *Ibid.*, n° 489, 9 juillet 1919.

¹⁷⁷⁵ *Ibid.*, n° 487, 2 juillet 1919.

¹⁷⁷⁶ *Ibid.*, n° 441, 21 janvier 1919.

¹⁷⁷⁷ *Ibid.*, n° 528, 22 novembre 1919.

¹⁷⁷⁸ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, Albin Michel, Paris, 1924.

25 octobre 1919. Depuis la libération, tous les enfants des écoles publiques et privées ont été examinés : sur 18 036, 8 000 ont dû être hospitalisés ou admis dans des sanatoriums ou des établissements de convalescence. Des arrêts de croissance ont été constatés sur 60 % d'entre eux. Dans une école, sur 210 enfants, un seul a été reconnu normal. Et, bien que cette statistique soit terriblement éloquente, il faut ajouter qu'un chapitre n'a pu encore être écrit en raison de la disparition des registres de l'état-civil dans trop de communes. Lorsque leur nombre sera connu – et il est à désirer qu'il le soit – le monde civilisé tout entier en frissonnera d'horreur. Qu'on nous montre une ville d'Allemagne où le blocus de l'Entente ait produit des effets comparables, et nous la signalerons volontiers à la sollicitude de nos amis scandinaves¹⁷⁷⁹.

Il faut donc admettre que le retard du redémarrage scolaire du canton coïncide avec d'autres retards : celui de l'économie, on l'a vu, et celui que l'on vient de constater de la croissance physique des enfants. L'école est donc bien un révélateur des manques et de carences du canton. Pourtant, la scolarisation est bien en route, témoin le Certificat d'études primaires qui est préparé dans quelques écoles regroupant des élèves venus des localités voisines. A la date de 1920, Aubers ne peut offrir un service normal qu'aux garçons de la commune ; les filles doivent se rendre à Sainghin. Fournes n'a pas non plus rétabli la scolarisation des filles dans l'école primaire municipale. On remarque également que ni Herlies ni Illies sont réinstallés suffisamment pour que des cours soient donnés aux enfants des deux villages. Et, enfin, La Bassée, Marquillies, Salomé, Sainghin et Wicres ne peuvent, non plus, assurer le redémarrage concomitant des garçons et des filles. Quant à Hantay, les données concernant cette commune sont encore absentes. En dépit de ces handicaps, les instituteurs, quand ils le peuvent, présentent des enfants au CEP ; et les enfants réussissent dans une proportion de 86 à 89 %, retrouvant presque le niveau d'avant-guerre.

Communes du canton de La Bassée	Garçons présentés	Garçons reçus	Filles présentées	Filles reçues	Total des lauréats par commune
Aubers (G scolarisés à Aubers, F à Sainghin)	2	2	1	1	3 (2 G, 1 F)
Fournes	42	36			36 (36 G)
Herlies (G et F à Sainghin ou à Wicres)			3	2	2 (2 F)
Illies (G à Fournes, F à Wicres)	1	1	1	1	2 (1 G 1 F)
La Bassée	6	2			2 (2 G)
Marquillies			1	1	1 (1 F)
Sainghin			6	4	4 (4 F)
Salomé			10	7	
Wicres			3	2	2 (2 F)
Total /58 reçus au CEP dans les 11 communes du canton	Inscrits 50 Présents 45	Reçus 40 Soit 89% des présents	Inscrites 25 Présentes 21	Reçues 18 Soit 86% des présentées	Pas de candidats à Hantay et Fromelles

¹⁷⁷⁹ *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 520, 25 octobre 1919.

Document 104 : Tableau - Le Certificat d'études en 1920. Le lieu d'examen dans le canton de La Bassée est, à cette date, Fournes.

Source : ADN, 351 W 124 199.

L'école dans le canton de La Bassée, à la sortie de guerre, est le lieu du contraste entre le redémarrage rapide des communes du versant Deûle, plus dynamique, et l'atonie des autres ; mais elle est aussi le symptôme des difficultés d'un canton qui fut pôle de richesses avant les destructions, et qui est désormais un territoire en quête de croissance.

IV. Bilan : Une sortie de guerre diluée sur au moins deux années

La chronologie des événements de la sortie de guerre est diluée dans un espace-temps qui peut commencer dès que le sentiment que tout s'arrange est en train de s'installer. Il se poursuit dans le canton de La Bassée avec l'échec allemand de l'*Opération Georgette* jusqu'à, enfin, la réinstallation des évacués dans « leur » maison munie de ses éléments de confort. On voit bien que, sous cet angle, la sortie de guerre s'étale du printemps 1918 à la fin des années 1920, date à laquelle pourtant, si les écoles sont réédifiées, les églises ne sont pas encore toutes reconstruites. Il s'agit d'une chronologie du ressenti. La sortie de guerre se mesure à une quantité de petits signes au quotidien, non définis, selon les retours dans les villages, les baraquements accordés, la reprise de l'école pour les enfants. D'ailleurs les lieux n'étant pas uniformément touchés, la guerre est réellement finie d'un côté du canton quand l'autre voit encore des barbelés et des mines obstruer ses routes et occuper ses champs. La chronologie de la démobilisation effective des soldats qui peuvent rentrer chez eux est une autre donne, de même que celle, à géométrie différente, des habitants du canton qui, pour beaucoup, tournent la page anti-allemande très vite tant ce qui compte c'est le quotidien difficile à gérer.

Ce sont les visages des uns et des autres sortant de la guerre que nous verrons à présent face à ce challenge de la reconstruction et de la sortie de guerre.

Les règles d'exploitation des villages se transforment rarement.
 Pourtant, il ne faut pas en déduire une illusoire pérennité.
 Tantôt, une rupture brusque dans l'histoire d'un village,
 dévastation,
 repeuplement après une guerre,
 forçait à retracer les sillons selon un plan nouveau.
 Tantôt, on s'écartait insensiblement,
 et peut-être sans le vouloir,
 de l'ordre primitif.
 Dans chaque village,
 nous promenons nos pas parmi les ruines de la préhistoire (...),
 sur plus d'un terroir, en effet, le dessin des champs dépasse, et de beaucoup, en ancienneté,
 les plus vénérables pierres.
 Le vêtement du village est très vieux.
 Mais il a été bien souvent rapiécé.
 La vie même n'est que mouvement.

Marc Bloch¹⁷⁸⁰

Revivre après la Grande Guerre dans le canton de La Bassée

Chapitre 14

Les visages de la sortie de guerre du canton de La Bassée

Le *Journal des réfugiés du Nord* donne, bien sûr, des nouvelles des habitants évacués et indique leurs lieux d'exil : c'est sa fonction première. Mais, dès le n° 36 du 17 mars 1915, un autre type de rubrique apparaît, celle des bals, des fêtes, des manifestations qui sont proposées dans les villes d'accueil au motif de drainer des fonds en faveur des impécunieux : « Le comité franco-belge des réfugiés de Paris-Plage a donné, le 11 mars, dans la salle du Kursaal, une fête de bienfaisance au profit des réfugiés nécessiteux. »¹⁷⁸¹ Ce type de manifestation se poursuit durant toute la guerre : « Le samedi 23 mars 1918, un concert a été donné à Levallois-Perret au profit des nécessiteux du Nord »¹⁷⁸² Si l'après-

¹⁷⁸⁰ Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Université de Strasbourg, 1931, Edition revue et corrigée en 1952 par Lucien Febvre, p. XIV.

¹⁷⁸¹ *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 36, 17 mars 1915.

¹⁷⁸² *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 354, 23 mars 1918.

guerre parle moins de fêtes, il est pourtant un point particulier qui est relevé, c'est le nombre très important d'estaminets dans les baraquements de la reconstruction à la date du 6 décembre 1919.¹⁷⁸³ Ces articles, en particulier dans le cadre si difficile de la sortie de guerre du canton de La Bassée, sont-ils iconoclastes ? Cachent-ils une réalité plus protéiforme cernant un goût pour le plaisir en dépit de la désolation¹⁷⁸⁴ ? Et s'il s'agissait de canaliser et de contrôler les formes de la violence héritées de la culture de guerre¹⁷⁸⁵ ? L'émergence des bals et des estaminets, de même que, par ailleurs, celle des visites touristiques organisées par le maire de La Bassée Alexandre Crespel, participe de la codification des pratiques grégaires nées du front¹⁷⁸⁶, de l'occupation et de l'exode, et qui doivent être encadrées pour continuer à donner une cohésion sociale aux groupes qui repartent dans l'individualité de leurs problèmes et de leurs maisons. Il faut, d'une part, compenser les privations sévères de la guerre, et, d'autre part, attirer le regard de l'autre dans des rencontres qui cassent les marqueurs identitaires liés à la guerre.

Soldats de retour, occupés des pays envahis et exilés de la France libre, tous n'ont pas eu le même parcours, n'ont pas fait la même Grande Guerre¹⁷⁸⁷. Il faut des lieux matriciels communs pour refonder les communautés villageoises et urbaines des populations des dix départements envahis, en général, et du canton de La Bassée, en particulier, durant la sortie de guerre.¹⁷⁸⁸ Ce type d'échelle resserre les liens. Tous les nouveaux arrivants sur la scène de la reconstruction sont ainsi agglomérés, les acteurs héroïques et les autres, ceux qui ont subi la guerre sans être honorés par leur implication dans les combats du front. Ces retrouvailles dans des lieux autorisés et symboliques accroissent la légitimité sociale des uns et des autres par la même participation à des moments égalitaires. Se joue, dans les regards de ceux qui se retrouvent, la reconnaissance individuelle et collective d'actes différents mais attachés à une semblable souffrance liée à la guerre. Les populations du canton occupé, les soldats et les réfugiés modifient leur compréhension sur leur propre vécu ; les attitudes, les allures, les comportements de chacun sont disséqués ; ils questionnent le modèle intérieur véhiculé par chaque groupe pour avoir tenu pendant les quatre ou cinq ans de la guerre.

Les estaminets sont en nombre très important dans le canton : on en compte près de cinquante à Illies pendant l'Entre-deux-guerres.¹⁷⁸⁹ Ils révèlent la plasticité des valeurs héritées de la guerre, vaste voyage intérieur. Ces idées ne sont pas nouvelles, elles existaient avant le conflit dans un canton déjà industrialisé, déjà marqué par la proximité des centres urbains voisins, déjà ouvert au commerce et à l'Europe. L'éthique véhiculée dans les conversations des estaminets est une autre façon de mener une contre-offensive culturelle en se choisissant des adversaires à combattre par des mots qui créent des liens ; c'est l'administration trop lente, l'Etat qui ne verse pas les indemnités, la commission des réparations qui ne note pas l'entièreté des demandes de remboursement. Les estaminets sont des supports pour l'ancrage des identités¹⁷⁹⁰ car toutes les catégories sociales des deux sexes s'y retrouvent, ou presque. Les femmes d'abord : ce sont elles qui sont les

¹⁷⁸³ *Le journal des Réfugiés du Nord*, n° 532, 6 décembre 1919.

¹⁷⁸⁴ Julien Sorez, « Sports et guerres », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, 2/2012, p. 2.

¹⁷⁸⁵ Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, Un essai historiographique*, Paris, Le Seuil, 2004.

¹⁷⁸⁶ Arnaud Waquet, *Football en guerre, L'acculturation sportive de la population française pendant la Grande Guerre (1914-1919)*, Doctorat STAPS, Université Lyon 1, 2010.

¹⁷⁸⁷ Colin Weicht, « Play up ! Play up ! And War in the War », *Journal of Contemporary History*, n° 20, 1985, p. 363-378.

¹⁷⁸⁸ Pierre Arnaud, *Les athlètes et la république, Gymnastique, Sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse-Privat, 1987.

¹⁷⁸⁹ Bernard et Eliane Dupretz, Entretiens avec l'auteur, années 1990.

¹⁷⁹⁰ Julien Sorez, « Une fabrique de territoire », *Vingtième siècle, Revue d'Histoire*, n° 111, 2011/3, p. 59-72.

cabaretières, et des voisines, des amies, des parentes leur tiennent compagnie. Les différents corps sociaux ensuite : on y négocie l'arrivée d'une barrique de bière et le prix d'un cochon gras. Les âges de la vie enfin : les enfants accompagnent les parents, les anciens y ont leur chaise.¹⁷⁹¹

Ce qui se transmet, ou se retransmet, dans les conversations des estaminets, est un enjeu culturel majeur, celui de la réédification du socle commun du revivre ensemble. La capacité à reconvoquer les codes familiaux, les mythes collectifs, les stéréotypes du comportement à avoir quand on est sous le regard de l'autre. La production de discours antagonistes dans le respect de la pensée de celui qui a vécu différemment. L'affermissement d'une altérité endurcie par les privations, les blessures, l'isolement. La disposition à accepter d'autres appartenances identitaires. L'actualisation des particularismes. La pérennisation d'adversaires souvent symboliques et qui ressoudent. Un exemple : les deux voisins d'Illies, François Rucho et Joseph Carle, ont été mobilisés dans le même régiment, ils ont vécu les mêmes reculs avec les mêmes hommes, ils ont connu les mêmes cantonnements ; tout cela devrait les rapprocher, la sortie de guerre une fois survenue ; au lieu de cela, la différence entre l'ouvrier et l'industriel empêchera que des liens, nés de la guerre, puissent tisser une fraternité ; pourtant, en dépit de la hiérarchisation sociale des situations personnelles et professionnelles, une connivence nouvelle est avouée par François Rucho dans son récit biographique¹⁷⁹². Le lieu de leur rencontre est l'estaminet où Joseph Carle vient tâter l'humeur du temps et où François Rucho vient retrouver des contacts distendus par la séparation de la guerre.

L'estaminet peut-être aussi un exutoire aux ressentiments souvent violents contre des groupes qu'on estime plus favorisés. La prise en charge verbale des rancunes publiques, la remobilisation collective pour réussir ensemble la sortie de guerre, l'intégration croissante des voisins, des nouveaux arrivants, des démunis, pour partager les maigres éléments de confort des habitations et des baraquements : tout cela participe des variations dues aux contacts noués dans les estaminets, seuls véritables lieux de sociabilité de la sortie de guerre. Alors que le conflit avait divisé le canton en entités sociétales qui n'ont pu ni correspondre ni se retrouver durant au moins les quatre années de l'occupation, les estaminets jouent comme une pratique à front renversé. Il s'agit d'une inversion rhétorique facilitant les retrouvailles dans le contexte délabré des villages en ruines. On a ses préférences, soit « A mo Camille » ou bien « Aux bons buveurs de Laventure »¹⁷⁹³, mais en réalité, on va dans tous les cafés. Ce sont souvent les premières cellules organisées pour la vie collective, bien avant que la mairie ou l'école ou l'église aient remis sur pied un baraquement afin de repositionner le fonctionnement des institutions. Les cartes postales de l'après-guerre dans les villages du canton montrent des familles, des alignements de personnes, des groupes, posant devant un estaminet fait de tôles arrondies, de baraques ou de maisons en briques préservées des tirs et des obus. Ce contact retrouvé avec la sociabilité d'avant-guerre, voire avec les sensations éprouvées autrefois, est autorisé par le nombre, nombre d'estaminets, nombre de personnes qui les fréquentent. Le lieu devient l'interface privilégiée des rencontres et des échanges et contribue à combler le sentiment d'abandon et de décalage qui nourrit le ressentiment des habitants du canton à l'égard du reste de la communauté nationale où l'économie reprend avec entrain.

Le tableau du retour à la vie du canton de La Bassée est en effet très contrasté : il sera important de disséquer le regard sur les retours des soldats, des évacués et des femmes, ainsi que le contexte démographique ; la reconstitution et la reconstruction ; le regain économique et les choix politiques. Ces investigations feront comprendre comment

¹⁷⁹¹ Charline Vienne, Entretiens.

¹⁷⁹² François Rucho, *François Rucho, op. cit.*

¹⁷⁹³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours, op. cit.*

se sont exercés les mécanismes de la sortie de guerre dans les onze communes. Miroir d'une société éclatée et reconfigurée, ce tableau sera le signe d'une production spécifique qui va recoller entre eux les groupes dispersés du canton, recoller ce canton à la France, et recoller les habitants, particulièrement accablés par l'occupation allemande, à l'Europe et au monde qui ont occupé ou défendu leurs communes.

I. Les retours des soldats

Le retour des habitants est un concept qui n'existe pas. Il faut parler « des » retours, avec de multiples dates possibles. Le *Journal des Réfugiés du Nord*, à la date du 17 janvier 1920, évoque d'ailleurs « le retour le plus rapide possible des réfugiés », montrant ainsi qu'il faudra encore bien des mois avant que tous n'aient réintégré le département. On parle ici du cas des évacués, mais les soldats, également, doivent attendre leur démobilisation, ce qui n'est ni automatique, ni évident. Le retour des soldats, c'est l'idée d'un recommencement idéalisé, la réappropriation du lieu de départ lors de la grande mobilisation d'août 1914, lorsque les projets entrevus par tant d'hommes de 20 à 48 ans se sont arrêtés. La démobilisation apporte l'espoir d'une ré-identification dans le lieu anthropologique du vécu en commun, autrefois, avant la Grande Guerre. « Le lieu anthropologique est celui où l'homme se construit à travers les connivences du langage, les repères du paysage et les règles non formulées du savoir-vivre. »¹⁷⁹⁴

1) La démobilisation des soldats du canton de La Bassée

Un panel de huit soldats sera examiné. Cet aperçu se veut témoin de situations très contrastées et permet de comparer les cas. On suivra le retour dans le canton de La Bassée de quatre frères de Sainghin, les fils Théry, et de quatre jeunes gens d'Illies, trois mariés et un célibataire.

1 - La démobilisation des quatre fils Théry

La famille Théry de Sainghin a perdu trois fils à la guerre, quatre doivent encore rentrer.¹⁷⁹⁵ Léopold est l'aîné des garçons d'une famille de onze enfants ; de ce fait, il a été classé dans la seconde partie de la liste cantonale en tant que soutien familial. Il n'empêche qu'il participe aux grandes batailles du front occidental (1914 : Charleroi août, Marne septembre, Aisne octobre ; 1915 : Champagne février, Eparges avril ; 1916 : Somme octobre ; 1917 : Chemin des Dames avril). Durant le reste de la guerre, il est hospitalisé pour maladie puis convalescence, et il ne revient à Sainghin que le 9 mars 1919. Louis est deux ans plus jeune que son aîné. Lui aussi a participé aux grandes offensives de l'armée française. Il est démobilisé le 31 janvier 1919, date à laquelle il revient à Sainghin. Victor est le quatrième fils ; il combat en 1914 à Charleroi, sur la Marne et à Reims ; il embarque pour Salonique fin octobre 1915 et est amputé de deux orteils en décembre ; il est déclaré inapte en septembre 1917. Il rentre chez lui rejoindre son épouse à Wavrin le 29 mars

¹⁷⁹⁴ Alain Brossat, *L'épreuve du désastre, Le XX^e siècle et les camps*, Paris, Albin Michel, coll. Idées, 1996, p. 413.

¹⁷⁹⁵ Michel Boucq, *La guerre des Théry*, autoédition, 2013, p. 2, 3, 9, 11.

1919. Jules est le cinquième fils. Il effectuait son service militaire au fort de Maubeuge quand la guerre est déclarée ; il y est maintenu. La garnison, forte de 45 000 hommes, est attaquée par les Allemands en septembre 1914. Tous sont faits prisonniers, puis sont internés dans plusieurs camps en Allemagne jusqu'à un décembre 1918. Jules est en captivité au camp de Friedrichfeld, en Rhénanie-Westphalie. Il est démobilisé le 4 avril 1919, mais placé en sursis en temps que maçon à Sainghin où il travaille à la reconstruction pour l'Etat jusqu'au 31 août 1919. Les quatre fils Théry ont donc des dates de retour qui s'étirent du 31 janvier 1919 pour Louis jusqu'au 4 avril pour Jules.

2 - Les formes du retour après la démobilisation de quatre jeunes soldats d'Illies

Joseph Carle¹⁷⁹⁶ a « fait » aussi la Belgique, la Marne, la Somme, Verdun, les Flandres, l'Alsace. Il est d'ailleurs en Alsace le jour de l'armistice et rien ne change pour lui, la guerre continue : « Nous avons poursuivi les Allemands jusqu'au Rhin dont les ponts n'avaient pas sauté. Nous sommes arrivés dans une ville intacte, où on nous a logés dans un grand hôtel. Le premier soir, on a organisé un bal. Les Allemands de l'hôtel ne se sont pas fait prier pour danser. » Première constatation : l'outre-Rhin n'est pas démoli, les Allemands ont un pays intact : ni les maisons, ni les ponts ne sont réduits à néant. Seconde remarque : l'euphorie française de la victoire ne rencontre pas de réticence dans le grand hôtel frontalier où Joseph Carle est logé avec son régiment ; plus, les personnels ont dansé avec les militaires français, sans pour autant admettre que l'Allemagne était responsable de la guerre : « J'avais beau lui dire 'Deutschland wollen Krieg', elle m'a compris et répondu 'Nein, nein' ». Ce qui amène le lieutenant Joseph Carle à s'intéresser au pays qu'il découvre : « Le piano était tenu par une Allemande qui jouait très bien. C'est chez elle que j'avais ma chambre. Un lit sans couverture, comme tous les lits ailleurs, remplacée par un édredon. Il fallait se mettre en accordéon pour que les pieds ne dépassent pas de l'édredon. ». C'est là qu'il est amené à un troisième constat : la pénurie dont on parlait à propos de l'Allemagne existe bel et bien. « Elle m'a fait comprendre qu'elle aurait voulu une couverture de cheval pour faire un manteau. Je ne me suis pas laissé attendrir, et j'ai répondu comme elle 'Nein, nein'. Toutes les couvertures avaient été réquisitionnées pour faire des capotes militaires. » Joseph Carle est démobilisé comme « cultivateur des pays libérés ». Il rentre à Illies en février 1919.¹⁷⁹⁷

Charles Dhennin¹⁷⁹⁸ se trouve dans le secteur de Sarrebruck un mois après l'armistice. Sur sa carte-lettre datée du 5 décembre 1918, on peut lire : « Nous sommes revenus dans un faubourg de Sarrebruck et nous sommes logés dans un grand lycée, et pas trop mal couchés. [...] Ici où nous sommes, tous les habitants meurent de faim, et c'est pitoyable de voir ça. » Le 11, il peut faire le parallèle entre la coopérative de son régiment, fournie en savon et en beurre, et les habitants du pays, encore privés de tout. Surtout, ce qu'il répète à longueur de cartes, c'est qu'il n'en peut plus de la séparation d'avec son épouse et d'avec sa petite fille. Se revoir ! Tel est le leitmotiv qui revient encore et encore. Son épouse Marie-Louise se trouve à Gaillon, dans l'Eure. Charles, qui est démobilisé en mars 1919, part donc vivre d'abord un moment à Gaillon ; il y travaille dans la propriété Le Mont-Martin au service de Madame Carbonnier. Le couple Dhennin-Ghestin rentre à Illies durant l'été 1919. Impossible d'habiter à Lannoy dans la ferme nouvellement bâtie en 1913, mais réduite à néant par les bombardements. Le jeune ménage s'installe à Ligny-le-Grand dans un apenti qui avait abrité les Chinois : c'est là que va naître leur second enfant Henri, trois mois après leur retour au village. On comprend mieux la remarque de Madame

¹⁷⁹⁶ Joseph Carle, *Autobiographie*, op. cit. p. 39.

¹⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 42.

¹⁷⁹⁸ Charles Dhennin, correspondances, archives privées.

Carbonnier qui leur écrit le 17 novembre 1919 : « Je suis heureuse de savoir que vous êtes installés aussi bien que possible pour l'hiver. »

« Albert Caron, le mari de Célestine, est revenu il y a presque un mois. Pense donc s'il a été heureux d'être enfin libéré de sa pénible captivité et d'être enfin parmi les siens. Pense quelle joie pour lui de revoir sa chère femme et son petit garçon qu'il ne connaissait qu'en photo. »¹⁷⁹⁹ Voilà un prisonnier de guerre qui rentre rapidement puisque son retour à Illies s'effectue en décembre 1918.

François Rucho, dont nous avons suivi l'itinéraire, ne sera revenu, lui, qu'en novembre 1920 : « Nous sommes restés là jusqu'en novembre 1920, date de la démobilisation des chemins de fer qui m'a permis de me dégager des servitudes de l'armée. Ouf ! Depuis le 26 novembre 1913 jusqu'au 20 novembre 1920 : 7 ans de service, dont 5 ans au prix de 5 centimes par jour. »¹⁸⁰⁰

Dans ce retour du soldat chez lui, après de si difficiles conditions d'existence, les mois supplémentaires d'attente sont d'une grande importance psychologique : « L'une des questions les plus difficiles, pour la compréhension de l'Extrême, est celle du rapport entre l'élément quantitatif et l'élément qualitatif. L'impératif de compter, de donner un nom et un nombre, isole des figures. »¹⁸⁰¹ Compter les années de guerre, compter les jours avant de rentrer chez soi, compter l'argent de l'Etat pour ce temps volé sur les projets de la jeunesse, cela entraîne une notion de seuil mesurable ; la guerre vaut « autant » en terme de fardeau et de pesanteur à supporter.

3 - La réintégration dans le foyer familial

Ce retour, s'il s'effectue dans la famille des parents, ou dans le foyer construit avant la guerre, ou auprès d'une fiancée, ou enfin sans personne qui attende, n'a pas la même résonance. Dans le cas du panel des huit soldats démobilisés, on constate que ces soldats ont des approches diverses de la notion de foyer familial. Cinq étaient déjà mariés avant la guerre (1907, 1912, 1912, 1914, 1914) ; ces cinq soldats devraient donc retrouver une épouse et un logis ; mais seuls trois ont encore une conjointe à la sortie de guerre : la mortalité des civiles a créé du veuvage aussi chez les hommes de retour chez eux. Il y a donc deux veufs qui se remarient dès leur retour (1919 et 1921). Il est à remarquer que l'un de ces époux remariés, Joseph Carle, est veuf une seconde fois et qu'il va faire un troisième mariage juste un an après le second. Dans ces cas, le remariage, ou le re-remariage, sont expliqués – entre autre - par la présence d'enfants en bas-âge ; prendre une nouvelle épouse semble être une garantie pour que les enfants aient un foyer où grandir dans un cadre stabilisé.

L'un, parmi le panel des huit soldats, qui n'était pas marié lors de la mobilisation d'août 1914, se marie durant la guerre. C'est François Rucho. Il connaissait une jeune fille, Apolline Lézier, avec qui il était presque fiancé lorsqu'il est parti pour un service militaire qui s'est prolongé par la mobilisation et la guerre. Il a effectué toute la durée sous les drapeaux sans recevoir de courrier de sa propre famille : Illies était occupé, correspondre était interdit aux habitants des pays envahis, lui-même ne pouvait envoyer de lettres dans le territoire occupé. Alors il semble naturel que les liens se soient orientés vers les relations épistolaires qui étaient permises dans le cadre des correspondances et des permissions en France non occupée. Apolline Lézier, évacuée à Charenton, a été un lien et une attache, qui a compensé l'impossibilité des relations dans le cadre de la famille d'origine. La fiancée, alors, est à la fois le recours avec qui se livrer et se délivrer des malheurs de la guerre, le

¹⁷⁹⁹ Rosa Dhennin, *Correspondances*, *op. cit.*, lettre n° 15, le 8 janvier 1919.

¹⁸⁰⁰ François Rucho, *François Rucho*, *op. cit.*, p. 19.

¹⁸⁰¹ Alain Brossat, *L'épreuve du désastre*, *op. cit.* p. 333.

substitut du foyer et la promesse de la création d'une vie nouvelle, après. Le mariage est célébré en 1917. Apolline mettra au monde Bernard en 1918. Lorsque la guerre se terminera, François réintégrera la famille construite en dépit de la guerre.

Restent deux cas : ceux des soldats qui rentrent au domicile familial et qui vont se marier durant la sortie de guerre. Deux cas, deux mariages rapides après l'armistice, l'un en 1919 et l'autre en 1921. La pression pour former une union conjugale est autant personnelle que sociale : revivre au domicile familial et retrouver une place subordonnée vis à vis du couple des parents quand quatre années de guerre ont appris à vivre en soi est une épreuve à laquelle peu ont souscrit ; d'autre part, le nombre élevé de filles à marier, originaires du village ou du canton, incite le soldat démobilisé à passer vite par la phase mariage tant l'envie de « se placer » était importante aussi chez les jeunes filles.

Enfin, il reste à se demander si la période de la démobilisation influe sur les choix de date du mariage et de moment de la conception des enfants.

Soldat	Démobilisation	Mariage	Naissance d'enfant (s)
Léopold Théry	III 1919	1921	Non précisé
Louis Théry	I 1919	1907	Non précisé
Victor Théry	III 1919	1914 / 1921	Non précisé
Jules Théry	IV 1919	1919	Non précisé
Joseph Carle	II 1919	1912 / 1919 / 1920	1914, 1915
Charles Dhennin	III 1919	1914	1918, 1919
Albert Caron	XII 1918	1912	1914, 1919
François Rucho	XI 1920	1917	1918

Document 105 : Tableau - Panel de huit soldats démobilisés et rentrés dans le canton de La Bassée, leurs mariages, les naissances jusqu'à la fin 1920.

Sources : Archives privées des familles Théry, Carle, Dhennin, Caron et Rucho.

Il est des démobilisations en 1919 qui ont amené des mariages en 1919, en 1920 ou encore en 1921 : le mariage ne se fait donc pas forcément juste après le retour des hommes. Mais il faut remarquer que les naissances – dans le cadre de notre panel – ont lieu après le mariage : le côté traditionnel de la relation matrimoniale qui fait que l'union officielle précède la naissance de l'enfant est bien respecté et intégré par les jeunes gens du canton.

2) Les soldats démobilisés et les femmes du canton

La démobilisation n'arrive pas comme un événement isolé. Il y a « des porosités manifestes entre guerre et paix ». ¹⁸⁰² Et cette sortie de guerre intégrée dans la durée, et pourtant fragmentée par le moment précis du retour définitif des soldats dans leurs foyers, est particulièrement sensible dans le cas des huit militaires du panel précédent.

1 - Des relations nouvelles entre l'épouse et le démobilisé ?

L'instantané du moment précis des retrouvailles avec la femme aimée, qui se donne à voir comme un mythe, est préparé depuis bien longtemps par les permissions, par

¹⁸⁰² Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008, p. 14.

les mariages ayant eu lieu avant et durant la guerre, voire par les naissances d'enfants qui sont les fruits des permissions. Dans les huit cas présentés, en ce qui concerne les relations des hommes avec leurs compagnes, on est bien en présence d'un passage continu, sans guère de coupure majeure, entre l'avant-guerre, la guerre et la sortie de guerre. On voit que la guerre, certes, a perturbé les vies amoureuses ou conjugales des soldats du panel - décès, rencontres épisodiques lors des permissions, correspondances difficiles, mariages retardés - pourtant, sur le plan matrimonial, le continuum est patent depuis 1912 jusqu'à 1920 : les jeunes gens trouvent, par le biais traditionnel de l'institution du mariage, une stabilité qui semble être promise par le cadre convenu de la cellule familiale qui pérennise la société d'avant-guerre avec des fiançailles, un mariage, des naissances.

Les rencontres, avec l'épouse ou la fiancée ou les femmes de passage, ne se produisent donc pas, pour la première fois, à l'instant précis de la démobilisation. Rose Duflot avait évacué de Sainghin en 1917 avec ses quatre enfants pour retrouver sa famille dans le Pas-de-Calais où l'attend aussi son mari : « J'étais impatiente et inquiète d'arriver. Après un long voyage, nous arrivâmes enfin au but, en gare d'Allouagne. Là, m'attendait mon mari, mon cher Alexandre. Ce furent des retrouvailles heureuses et tristes à la fois. Lui, pendant ses permissions de n'avoir pu rejoindre sa famille ; et moi de n'avoir pu le reconforter, étant bien sûr sans nouvelles. »¹⁸⁰³ Il est question de « mon cher Alexandre » mais de « retrouvailles heureuses et tristes ». On ne se reconnaît plus tout à fait. Pudiquement, au lieu de parler d'eux, mari et femme, Rose Duflot parle de la méconnaissance des enfants : « L'émotion passée, Alexandre regarda ses enfants et dit : 'Comme ils sont changés ! Ma Clémence est grande, et mes deux fils aussi'. Puis, regardant Marie, il dit : 'Cette petite blanche tête n'est pas ma fille que j'ai quittée à six mois ?' ».¹⁸⁰⁴ A l'émotion de l'homme, correspond le choc de la femme : la découverte d'un homme très diminué par ses blessures de guerre.

Alexandre avait été blessé le premier août 1916 après avoir combattu en première ligne, comme fantassin depuis la déclaration de guerre. Il fut soigné pendant plusieurs mois à l'hôpital. Il ne pouvait plus marcher à la suite d'une commotion cérébrale par éclatement d'obus. Après une longue convalescence, il fut renvoyé dans son foyer. Ne pouvant rejoindre sa femme et ses enfants qui se trouvaient en zone occupée par les Allemands, il se rendit dans sa famille à Allouagne, afin de se refaire une santé.

Etant malade, il fut déclaré inapte au service armé ainsi qu'aux mines où il travaillait avant la guerre. Par la suite, n'ayant aucune ressource pour vivre, il se mit à travailler pour le fermier qui le logeait, ceci pour aider en même temps la famille.

Avec quelques économies, il avait acheté, pour notre arrivée, quelques chaises, une table, des lits de fer et du nécessaire de toilette. Ma famille nous réserva une pièce pour cuisine. Pour dormir, on se débrouilla, mais nous étions un peu serrés car nous étions treize à loger sous le même toit. Mais il fallait s'y faire, étant des évacués sans ressources. Avec quelques difficultés, j'obtins une allocation de réfugiés : c'était toujours ça.

Alexandre était occupé à la ferme, mais son état n'était pas brillant. Ayant de grands maux de tête, il fut obligé de retourner plusieurs fois à l'hôpital militaire où il fut soigné par des médecins anglais. On lui fit plusieurs ponctions lombaires. Cela le faisait souffrir. Quand je lui rendais visite, cela me faisait pitié de le voir si diminué, lui qui était si fort avant. Mais il fallait bien reprendre courage.¹⁸⁰⁵

L'exemple de Rose Duflot est symptomatique des sociétés européennes « brutalisées » par la guerre. Tourner la page, quand le mari qui revient n'est plus apte

¹⁸⁰³ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose, op.cit.*, p. 46.

¹⁸⁰⁴ *Ibid.*

¹⁸⁰⁵ *Ibid.*, p. 47-48.

physiquement à reprendre sa place, est difficile. Dans ce cas, au moins, la démobilisation est alourdie d'une douleur psychique non soupçonnée à l'extérieur des familles.

2 - Le « portail »¹⁸⁰⁶ de la sortie de guerre des femmes et des soldats démobilisés : l'acceptation des blessures.

Là est le vrai « portail » qui sert de passage entre la guerre et la sortie de guerre : la gestion de toutes les formes de deuil, l'acceptation des blessures physiques, mentales et sociétales, la profonde mélancolie engendrée par ce retour à un avant qui n'en est pas. La période qui s'ouvre est, par conséquent, marquée par des affects rentrés et douloureux, même si l'on doit se garder de tomber dans « l'empire du traumatisme »¹⁸⁰⁷. Le retour du mobilisé n'est pas le retour aux normes, trop ébranlées par les conséquences sociétales de la guerre, comme l'a montré John Horne¹⁸⁰⁸. Ces problèmes importants contrarient toute espèce de sentiment de joie. Décidément, la certitude s'installe que la société d'avant-guerre a cessé d'exister comme elle était. C'est ainsi que Rose Dufлот, devant les handicaps physiques de son mari revenu au foyer, décide de changer de vie et de travailler. Bien que la guerre ne soit pas finie, et qu'elle soit encore à Allouagne, dans le Pas-de-Calais, elle partira sur les routes pour faire du commerce tandis que son mari s'occupera des enfants à la maison :

Quand mon mari revint de l'hôpital, je pris la décision, pour gagner un peu d'argent, de collecter du beurre dans les fermes environnantes des villages voisins et de la vendre à des particuliers.

Alexandre fit une petite charrette à deux roues. Je partais le matin, pour toute la journée, avec mon aîné Alfred. Alexandre ne travaillait plus à la ferme. Il s'occupait de mes trois enfants et nous attendait le soir. C'est ainsi que j'ai débuté mon commerce de beurre.¹⁸⁰⁹

Les responsabilités sont bouleversées, dans le cas d'Alexandre et de Rose Dufлот. Si le nouveau partage des tâches semble accepté de part et d'autre, il n'empêche qu'Alexandre, combattant usé par la guerre, voit ses mutilations physiques devenir davantage que des blessures corporelles. Il lui faut réapprendre un autre quotidien, vivre une normalisation de la journée de travail différente d'avant, accepter que son identité virile, traditionnelle, de chef de famille soit atteinte, pour un moment, en attendant que la réadaptation fonctionne. Le couple est dans ce que Bruno Cabanes a appelé « la renégociation des rôles sexuels »¹⁸¹⁰. Ce que vit Rose Dufлот, est-ce ce qu'on peut qualifier d'« émancipation féminine » ? Y a-t-il brouillage des codes sociaux ? La revendication féministe et d'indépendance n'apparaît nullement chez Rose puisque, dès que la situation d'Alexandre s'améliore, c'est ensemble qu'ils continuent le commerce du beurre, à Ligny Saint-Flochel où ils ont fini par s'installer pour avoir davantage leurs aises. « Quant à moi, je continuais le commerce du beurre puisque j'avais une clientèle. Alexandre m'accompagnait et Alfred s'occupait de la maison et de ses frères et sœurs pendant que nous étions en tournée. Entre temps, il prenait des cours par correspondance à l'école

¹⁸⁰⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, op. cit., p. 19.

¹⁸⁰⁷ Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme : Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.

¹⁸⁰⁸ John Horne (dir.), *Vers la guerre totale, Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010, p. 326-329.

¹⁸⁰⁹ Marie Boucq-Dufлот, *Maman Rose*, op. cit., p. 46.

¹⁸¹⁰ Bruno Cabanes, « Les vivants et les morts, La France au sortir de la Grande Guerre », in Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, op. cit., p. 30.

Pigier. »¹⁸¹¹ Leur retour à Sainghin met du temps à se réaliser : leur maison n'est pas démolie, ils auraient pu retrouver leur domicile rapidement, mais voilà qu'une belle-sœur, plus dans le besoin qu'eux, profite de leur toit. L'habitation des Duflot n'est disponible qu'au printemps 1920.

L'hiver passé, nous avons beaucoup réfléchi à savoir comment organiser notre commerce de beurre chez nous, car c'était maintenant notre gagne-pain. Alexandre, blessé de guerre, ne pouvait plus travailler aux Mines. Il fallait une écurie pour le cheval et pouvoir stationner la voiture. Mais Alexandre, qui était débrouillard, avait déjà tout combiné : on rentrerait la voiture dans l'impasse de la maison de son père et on installerait Bichette dans une petite remise qui lui servirait d'écurie.

Elle était là, ma maison, droite, sans un dégât, et semblait me dire 'Viens, je t'attendais'. Cette maison qui, avec moi, garderait à jamais le lourd secret du drame que j'avais dû subir.

Puis, l'émotion passée, je rentrais.

Voilà. Nous étions chez nous. Il fallait refaire notre vie. Mais que de courage il faudrait pour tout remettre en état et continuer notre commerce qui était maintenant notre gagne-pain avec un mari malade d'une commotion cérébrale et deux jeunes gamins.¹⁸¹²

Le partage moral de l'activité professionnelle s'effectue entre Rose et son époux : il est débrouillard, il réfléchit aux meilleures solutions - et les trouve - . Mais les huit 'nous' et 'notre' du texte laissent aussi passer cinq 'je', 'me', 'moi' et 'ma'. Rose est la mère qui partage, qui rassure : elle dans l'emploi convenu que l'on attend d'elle ; mais elle est aussi la femme seule qui gagne financièrement l'argent du couple. Ce qui est particulier, dans le cas de Rose, c'est que cette habitante du canton ait pris la parole pour dire son vécu, sa responsabilité assumée, sa nouvelle distribution des activités nourricières dans le cadre d'une famille éprouvée par les blessures d'un mari démobilisé. Le journal de Rose Duflot parle au nom des femmes qui ont dû assumer, et souvent plus durement en cas de deuil, sans laisser de traces écrites. Ce récit raconte, pour le monde d'après, ce que fut cette prise en mains des choses de la vie, simple, efficace.

L'ombre portée par la guerre est alors très présente, individuellement et collectivement.¹⁸¹³ La sortie de guerre, dans le cas de blessures et de traumatismes, est une présence continue du conflit, contournée, certes, pour être vivable, mais avérée. Il ne s'agit ni de transgression ni d'inversion de la part de Rose ; d'ailleurs Alexandre ne ressent pas de sentiment d'imposture. Simplement, le modèle classique n'est plus possible à vivre. Il s'ensuit que l'un et l'autre se sont adaptés sans que l'on puisse épiloguer sur des notions de masculinité et de féminité, de genre et de morale, de traumatisme et de bonheur. Dans leur cas, la déprise de la guerre est chimérique : la blessure est plus forte que l'oubli. Le travail polisseur du temps qui adoucirait le souvenir est ici mis en doute.¹⁸¹⁴ Tout cela est rendu sensible par « l'écriture de soi »¹⁸¹⁵ de Rose Duflot qui fait pénétrer dans « le secret des maisons »¹⁸¹⁶ et montre à la fois sa présence attentive aux souffrances de l'époux et sa fierté d'avoir fait face.

3 - Le retour des soldats valides

¹⁸¹¹ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose, op.cit.*, p. 51.

¹⁸¹² *Ibid.*, p. 58-59.

¹⁸¹³ Alain Corbin, *Historien du sensible*, Paris, La Découverte, 2000.

¹⁸¹⁴ Bruno Cabanes et Guillaume Piketty (dir.), *Retour de l'intime au sortir de la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2009.

¹⁸¹⁵ Annette Becker, « Préface », in Dominique Fouchard, *Le poids de la Guerre, Les poilus et leur famille après 1918*, PU de Rennes, coll. Histoire, 2013, p. 11.

¹⁸¹⁶ Arlette Farge, « Séminaire Histoire, Critique, Théorie », Paris, Collège de France, 12 janvier 2010.

Le retour des combattants bien portants n'a pas eu son chantre féminin dans le canton de La Bassée, comme l'a été Rose Duflot pour le retour du blessé. Le « bruit des vies », dans les rapports entre les sexes, est tu.¹⁸¹⁷ Des bribes apparaissent au gré des confidences, mais discrètes : « Peut-être Henri viendra-t-il te voir, car il doit venir à Gaillon sous peu, dès que mon frère aura sa perm. Car, comme tu le vois, il vient souvent voir sa famille. Puis, je ne crois pas devoir t'apprendre qu'il est mon fiancé ; tu le sais de longue date. Il a une double attirance à venir nous voir. Et tu vois là les jours heureux que nous passons ensemble. »¹⁸¹⁸ Rosa Dhennin parle de « venir voir », de « fiancé » et de « double attirance ». Puis viennent « les jours heureux que nous passons ensemble ». Lorsque le mariage a eu lieu, Rosa évoque le « petit bonheur » qui est le sien : « Inutile de te parler de notre petit bonheur en ménage ; tu le devines, n'est-ce pas, chère amie. »¹⁸¹⁹ Ce sont les seules allusions – éventuelles – aux corps dans un ensemble de quinze lettres entre amies. Les mots de l'intime sont masqués par la pudeur.

Les retours vus par les hommes ne sont pas plus éloquents. « J'ai donc demandé à ma femme de me rejoindre » dit François Rucho.¹⁸²⁰ Qu'en est-il de la singularité de la voix d'Apolline Rucho-Lézier, son épouse ? Leur vie à deux, dans les conditions de la sortie de guerre, est passée sous silence. Pour ce couple, comme pour bien d'autres, le retour des combattants dans leur monde familial, affectif et amoureux, est resté dans l'ombre.¹⁸²¹ C'est pourquoi, pour les quelques textes qui l'évoquent, il est intéressant de montrer combien les hommes sont avides de retrouver leurs épouses et compagnes. L'imaginaire du retour est puissant : « Ma bien chère petite femme adorée, Tu n'imagines pas le supplice que c'est pour moi quand je suis une journée sans nouvelle de toi. [...] Ton bien aimé qui t'embrasse tendrement. » Une variante, à quelques jours de différence, montre une envie pressante de contacts charnels : « Reçois les plus doux baisers et les plus tendres caresses de ton bien aimé qui t'adore et qui ne cesse de penser à toi. »¹⁸²² Le retour sera, pour bien des hommes et des femmes, synonyme de retrouvaille des corps.

Mais le passage du retour rêvé au retour réel laisse filtrer bien des désenchantements. Les corps ont changé. La fatigue est récurrente : la séparation, les privations et les turbulences de la guerre ont épuisé les organismes. L'extrême sensibilité trouble les comportements : le moindre agacement met les couples dans un état soudain d'excitation, d'irritation et d'intolérance inconnu avant la guerre.¹⁸²³ Les dossiers des Orphelins-Apprentis d'Auteuil¹⁸²⁴ font également état de parents accablés de maux insoutenables et de souffrances indicibles, à tel point que Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker ont pu parler des blessures héritées de la guerre comme de « stigmates éternelles ». ¹⁸²⁵ Les thèses de médecine soutenues à Lille durant les années 1920 et 1930 décrivent souvent à la fois l'impuissance des hommes et les troubles psychiques que cela peut occasionner chez leurs compagnes.¹⁸²⁶ Maurice Boucher, dont on a déjà suivi le

¹⁸¹⁷ Françoise Thébaud, *Ecrire l'Histoire des Femmes*, Paris, Ophrys, 1998, p. 99.

¹⁸¹⁸ Rosa Dhennin, *Correspondance*, *op. cit.*, Lettre n° 3, 12 décembre 1917.

¹⁸¹⁹ *Ibid.*, Lettre n° 15, 8 janvier 1919.

¹⁸²⁰ François Rucho, *François Rucho*, *op. cit.*, p. 19.

¹⁸²¹ Dominique Fouchard, *Le poids de la Guerre, Les poilus et leur famille après 1918*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁸²² Charles Dhennin, *Correspondance*, Lettres du 11 décembre 1918, du 14 décembre 1918, Extraits.

¹⁸²³ Jean Sougniez, *La guerre et l'esprit humain, Les troubles mentaux dans le Nord avant et après la Guerre, Essai statistique*, Thèse de médecine, Lille, 1922, n° 32, p. 69.

¹⁸²⁴ Daniel Brottier, « Réorganisons ! Progressons ! Développons ! », *Courrier de l'œuvre d'Auteuil*, janvier-février 1919.

¹⁸²⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, *op. cit.*

¹⁸²⁶ Paul Boudin, *De la déficience physique, psychique et sociale chez les trépanés et les blessés crâniens de guerre*, Concours médical, 14 février 1932.

parcours, en particulier au moment de la mobilisation, en est un exemple. Sa thèse, soutenue en 1919 à la faculté de médecine lilloise et publiée en 1920, traite d'un sujet dont la propagande durant la guerre avait tué la réalité, celle des perturbations gynécologiques des femmes qui touchaient de 0,3 à 0,5 % d'entre elles avant la guerre, et qui en atteignent, en 1917, de 3 à 10 %.¹⁸²⁷ Gaston Cotte, un autre thésard de l'Entre-deux-guerres, confirme le propos en s'attachant aux causes de cette aménorrhée dite « de guerre ». Selon lui, les raisons peuvent être physiologiques, mais aussi psychologiques : l'attente anxieuse des lettres, le chagrin, le désenchantement des retrouvailles créent un état de surtension propice à la perte des règles de la femme.¹⁸²⁸

La jeune fille qui attend un ami qui ne reviendra pas, l'épousée qui se trouve veuve, ces femmes vivent ces pertes de repères comme des « échecs sexuels ». Trois manifestations sont analysées par les médecins de l'après-guerre : l'aménorrhée, on vient de la voir ; l'avance de la ménopause, chez les femmes hypovitaminées et amaigries¹⁸²⁹ ; le retard de la puberté parmi les fillettes qui ont expérimenté la faim, le froid, le manque, la peur¹⁸³⁰. On a parlé, durant l'Entre-deux-guerres, d'hypogénétisme à leur propos. La réalité, derrière ce mot, est le dégoût pour l'acte sexuel, la peur de l'homme et de son appétit sexuel, la répulsion pour tout ce qui concerne le corps et le sexe. Ces marquages charnels, corporels et sensuels, ont leur potentialité qui varie selon la proximité des zones de combats, la vie en ville ou à la campagne, les répercussions domestiques de la guerre et le retour ou non du père.¹⁸³¹ On pressent que les couples de la sortie de guerre dans le canton de La Bassée auront des difficultés à reconstruire une entente harmonieuse entre eux.

3) Les veuves et les célibataires du canton de La Bassée.

Le temps du bilan arrive quand les habitants, de retour, apprennent les décès des uns et les blessures des autres. Seuls les départements occupés, et par conséquent le canton de La Bassée, ont connu un chiffre aussi tardif, relativement à la mortalité de leurs militaires. L'absence de correspondance, l'interdiction de circulation, les permissions qui ne pouvaient s'y faire, la propagande allemande qui accentuait les défaites et les excès de satisfaction montrés par la France, tout cela a contribué à faire un voile sur la réalité des morts, principalement des mobilisés. La découverte des noms se faisait, parfois, par le biais des correspondances avec les prisonniers. Les maires, qui habituellement rapportaient l'information au domicile familial, n'ont pas rempli cet office dans les communes occupées. C'est selon les nouvelles glanées à la sortie de guerre que le nombre et le nom des soldats décédés et disparus sont découverts.

1 - Ceux qui ne sont pas revenus

L'épreuve du deuil, c'est aussi le veuvage et la solitude, eu égard au déséquilibre entre le nombre des femmes, peu diminué en dépit des morts civils, et le nombre des hommes fortement réduit du fait des morts et des pertes pendant la Grande Guerre.

¹⁸²⁷ Maurice Boucher, *L'aménorrhée de guerre dans les régions envahies*, Thèse de médecine, Lille, 1919-1920, n° 25, Introduction.

¹⁸²⁸ Gaston Cotte, *Les troubles fonctionnels de l'appareil génital de la femme*, Paris, Masson, 1^{ère} édition 1929, 2^{de} édition 1949, p. 325.

¹⁸²⁹ André Binet, *Souvenirs et propos d'un gynécologue*, Paris, Vigot, 1946, p. 60-62.

¹⁸³⁰ G. Heuyer, *Rapport sur l'état des retards de puberté*, Archives de la Médecine des enfants, 1920.

¹⁸³¹ Dominique Fouchard, *Le poids de la Guerre, Les poilus et leur famille après 1918*, op. cit., p. 81.

Communes du canton de La Bassée	Nombre de soldats décédés par commune
Aubers	35
Fournes	30
Fromelles	24
Hantay	12
Herlies	9
Illies	28
La Bassée	91
Marquillies	39
Sainghin	71
Salomé	69
Wicres	3
Total des décès	411

Document 106 : Tableau - Ceux qui ne sont pas revenus en 1918 : les pertes du canton de La Bassée par commune.

Source : ADN, 9 R 1124, 1125 et 1127.

Le tableau de « ceux qui ne sont pas revenus », montrant les décès de soldats ainsi que les disparus du canton de La Bassée, évoque 411 pertes de mobilisés à l'issue de la guerre. Ces disparitions entraînent le veuvage de plusieurs centaines de femmes, mais aussi des fiançailles rompues et le célibat de quantité d'autres. Il apparaît que les hommes et jeunes gens nés entre 1880 et 1895 sont ceux qui enregistrent la plus grande mortalité. Selon ces données, les pertes les plus nombreuses se situent à La Bassée (91/ 411), puis à Sainghin (71/411) et enfin à Salomé (69/411). Les trois communes les plus peuplées, comme on l'avait observé dans l'étude démographique précédant la Grande Guerre, ont eu aussi le plus de décès. Ces hommes auraient eu entre vingt-trois ans et trente-huit ans en 1918. Leur mort massive entraîne un déficit d'hommes adultes, et forcément un excédent féminin. La situation du canton correspond donc à celle de la France où l'on comptait, en 1913, 1017 femmes pour 1000 hommes, et où, en 1919, le nombre passe de 1230 femmes pour 1000 hommes.¹⁸³² Ce « massacre des hommes »¹⁸³³ entraîne l'« angoisse du manque d'hommes par rapport au nombre de femmes à marier ».¹⁸³⁴ La sortie de guerre est par conséquent caractérisée par un taux de célibat très différent selon les femmes (12,5 %) et les hommes (8,2 %), l'un parmi les plus élevés du siècle, et l'autre parmi les plus bas observés.¹⁸³⁵

Le tableau des décès sera maintenant précisé selon les armes d'origine des soldats décédés ou disparus. On y voit que le nombre des morts est fortement impacté du fait des pertes dans l'arme la plus importante du canton, l'infanterie. Les trois quarts de décès et des disparitions sont en effet dans l'infanterie, que ce soit chez les fantassins, les chasseurs

¹⁸³² Alex Guillaïn, « L'oiseau rare », *La voix des femmes*, 17 février 1921.

¹⁸³³ Henri Mignot, « Une controverse, L'émancipation de la jeune fille moderne est-elle un progrès réel ? », *Progrès civique*, 13 juin 1925.

¹⁸³⁴ Fernand Merlin, « La santé de la France », *Monde nouveau*, 15 septembre 1920.

¹⁸³⁵ Yvonne Khibicher, *De la pucelle à la minette, Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, Paris, Temps actuels, 1983, p. 125.

à pieds, les zouaves ou encore les coloniaux. Les statistiques ci-après récapitulent la situation des onze villages du canton de La Bassée.

Communes	Rappel du total des pertes	Infanterie : Fantassins	Infanterie : Chasseurs à pied	Infanterie : Zouaves	Infanterie : Coloniaux	Artillerie : Artilleurs	Artillerie : Artillerie lourde	Cavalerie : Chasseurs	Cavalerie : Cuirassiers	Cavalerie : Dragons	Génie	Infirmier militaire
Aubers	35	28		1		2		3	1			
Fournes	30	21				2	1	4			1	1
Fromelles	24	20				1	1		1		1	
Hantay	12	10				1		1				
Herlies	9	7						2				
Illies	28	24				1		2		1		
La Bassée	91	67		2	3	5		12			2	
Marquillies	39	23			2	2	1	9			2	
Sainghin	71	57		2		3		6	1		2	
Salomé	69	54	1	1		2	1	6			4	
Wicres	3	2		1								
Total par arme	411	313	1	7	5	19	4	45	3	1	12	1

Document 107 : Tableau - Ceux qui ne sont pas revenus en 1918, par arme et par commune du canton de La Bassée

Source : ADN, 9 R 1124, 1125 et 1127.

Les pertes par arme sont révélatrices de la grande hécatombe des hommes mobilisés dans l'infanterie. La Grande Guerre, surtout durant ses premières années, est en effet caractérisée par une confrontation entre la technologie du vingtième siècle et les tactiques du dix-neuvième siècle.¹⁸³⁶ Les formes des batailles où les hommes sont associés à un feu roulant provoquent un nombre considérable de morts parmi les soldats à pied. Le total des fantassins tués (313/411), augmenté des chasseurs à pied, ainsi que des zouaves et des coloniaux dans les régiments desquels des hommes du canton ont été placés, rend compte de 326 décès sur les 411 du canton, soit 79 % des pertes. Les technologies nouvelles de la fin de la guerre, en particulier le rôle nouveau attribué aux avions, vont amoindrir la quantité de pertes humaines dans l'infanterie. Mais le total des décès de fantassins est là pour signifier que les mobilisés de l'infanterie étaient nombreux dans le canton. L'artillerie a 23 pertes, soit 5 % ; la cavalerie a 49 décès, c'est à dire 12 % de ceux qui ne sont pas revenus. On voit bien que l'artillerie, avec ses hommes postés pour les tirs de barrage, et la cavalerie, avec le véritable compagnonnage entre le cheval et le combattant, ont été des armes moins meurtrières.

Il est opportun, également, de voir dans quelles localités les pertes en infanterie, comparativement aux décès des communes, ont été les plus nombreuses.

¹⁸³⁶ John Keegan, *The first World War, op. cit.*

Communes du canton de La Bassée	Pertes dans l'infanterie (% par rapport aux pertes totales de la commune)
Aubers	82
Fournes	70
Fromelles	83
Hantay	83
Herlies	77
Illies	85
La Bassée	79
Marquillies	64
Sainghin	83
Salomé	81
Wicres	100

Document 108 : Tableau - La proportion des pertes dans l'infanterie dans les onze communes du canton de La Bassée

Source : ADN, 9 R 1124, 1125 et 1127.

Les villages les plus ruraux ont des pertes dans l'infanterie importantes (Aubers 82 %, Fromelles 83 %, Hantay 83 %, Herlies 77 %, Illies 85 %, Wicres 100 %), légèrement plus que dans le reste des communes plus industrielles, commerçantes et urbanisées du canton (La Bassée 79 %, Sainghin 83 %, Salomé 81 %). Mais l'écart est peu sensible et le cas de Marquillies, mi-rural mi-industriel, avec 64 %, la moyenne la plus basse, incite à penser que c'est le hasard des expositions au feu qui est l'aspect le plus déterminant.

2 - La gestion du deuil du soldat mobilisé

Les dates connues des décès et des pertes de ces militaires sont peu nombreuses. Quand l'annonce est officialisée, la découverte du deuil a déjà eu lieu par les on-dits des proches. La gestion de la perte d'un soldat mobilisé est donc une installation progressive qui s'effectue dans le temps et dans les représentations de la famille du militaire décédé.

Communes	1871	1873	1874	1876	1877	1878	1879	1880	1881	1882	1883	1884	1885	1886	1887	1888	1889	1890	1891	1892	1893	1894	1895	1896	1897	1898	
Aubers	1	1		1	1		1	1	2			3	2	2	1	2	1				2	2	2				
Fournes			1	1			1			1			1		3	1	1			1	3	2	1				
Fromelles								3		2	1	1	1	1	1		1		1		2						
Hantay								1		1	2					1		2		1	1						
Herlies								1			1	1			1									1			
Illies						1			1		2	1	1			2	1		3	2		2	1				
La Bassée						1		3	3	2	2	3	5		1	5	1	1	3	3	9	2	6	4	1		
Marquillies							1	1	2	1	1			2	1	1	1		1	2	2	2	3				
Sainghin							1	1	2	3	2	2	1	2	7	3	3	4	2	1	3	1	2			1	
Salomé																											

Les décès hors de France, d'après les cas renseignés, sont de trois ordres : ceux qui ont eu lieu en Belgique, ceux sur le front d'Orient, et ceux dans les camps de prisonniers en Allemagne. Ces décès sur des lieux éloignés posent le problème du deuil. L'idée du deuil s'installe grâce à l'avis du décès, au récit des contingences de la mort, à l'annonce de la disparition ou à la localisation approximative du trépas. Et cette installation circonstanciée de la mort du défunt dans l'esprit des parents, de l'épouse, des enfants, est nécessaire pour que le deuil soit acté par tous. Les décès en Belgique, dans les champs de bataille d'Ypres ou des Ardennes belges, sont relativement semblables à ceux survenus en France : conditions de la mort au combat et conditions de la transmission de la nouvelle sont proches ; le deuil d'un parent, qu'il soit décédé en Belgique ou en France, se situe dans le même champ mental. Le cas n'est pas le même avec un décès en Orient. Il n'est guère possible que le corps revienne. S'il revient. La lecture du roman d'Alcide Ramette, *Le retour d'un blessé*¹⁸³⁷, paru en 1917, raconte l'agitation extrême, la joie du retour des hommes dont un du canton de La Bassée, les soldats qui sortent sur le pont pour revoir la France comme si ce retour depuis l'Orient n'était plus plausible après tant de souffrances endurées dans un cadre et un paysage qui ont déboussolé les hommes. Alors, si le retour des valides et des blessés semble être salué comme un exploit, encore plus doit-il paraître irréel pour les familles dont les corps des hommes tués sont, pour la plupart, enterrés là-bas en terre étrangère. Les décès dans les camps de prisonniers en Allemagne sont le dernier degré dans l'inconnu du deuil. Le système des camps, plus de trois cents en tout, a usé et abusé de la dénutrition et des punitions¹⁸³⁸ aussi, pour les familles qui apprennent ces méthodes de harcèlement physique et psychologique, l'idée du deuil de leur proche décédé là-bas est complexe à se mettre en place. Dix-neuf familles du canton sont dans cette configuration.

Relativement au deuil, trois faits vont marquer la sortie de guerre : le tourisme sur les champs de bataille d'abord, le voyage jusqu'à la tombe du défunt ensuite, et le rapatriement du corps dans la commune d'origine enfin. Le tourisme sur les champs de bataille ? Dans le cas des habitants du canton, on vient de le voir, ce type de sortie de deuil n'est pas possible pour la plupart des familles. Quand un parent est décédé sur le front d'Orient ou dans un camp de prisonniers en Allemagne, on ne peut visiter les lieux de souffrance de celui qui est parti ; et comme nombreux ont été les habitants emmenés, soit les *Vingt mille de Radinghem*¹⁸³⁹, soit les occupés récalcitrants, les réfugiés revenus dans le canton ne peuvent souscrire à cette façon de vivre leur deuil. La tombe du défunt ? Le canton est rempli de tombes. C'est ce qui frappe les réfugiés lors de leur retour. Tombes isolées de militaires allemands ou britanniques tombés au combat ; petits cimetières regroupant les hommes décédés d'une bataille ; vastes nécropoles rassemblant des centaines de morts des divers régiments bavarois ou prussiens qui se sont battus sur cette terre. La tombe du parent, là-bas, et la tombe du soldat ici, sont deux morts hors de « chez soi » qui font partie de l'environnement mental, désormais familial, des populations des onze communes. Le rapatriement du corps ? Il a été peu pratiqué au vu des inscriptions funéraires dans les cimetières du canton. La raison probable est que, lorsque ce rapatriement s'effectuait ailleurs, le canton, lui, en avait assez à gérer la sortie de guerre des vivants.

3 - La chronologie des décès des militaires du canton de La Bassée

¹⁸³⁷ Alcide Ramette, *Le retour d'un blessé*, Paris, Plon, 1917, p. 281.

¹⁸³⁸ Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre : humanitaire et culture de guerre, 1914-1918, Populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, op. cit.

¹⁸³⁹ Georges Motte, *Vingt mille de Radinghem*, op. cit.

Les décès du début de la guerre sont connus très rapidement par les habitants du Nord, et donc du canton de La Bassée. Les institutions sont en place jusqu'en octobre 1914, le maire reçoit l'avis du régiment auquel était rattaché le défunt, et il en informe les familles. De plus, avec les mouvements des troupes françaises ainsi qu'avec les allers et retours des territoriaux sur la RN 41 durant la grande débâcle de l'été 1914 autour de Lille, les informations circulent. Enfin, les évacués belges, très nombreux à emprunter l'axe Nord-Sud vers Lens et Béthune pour descendre loin des combats qui ont lieu chez eux, rapportent la défaite des alliés et l'avance allemande. Les habitants du canton savent que cette guerre à la fois tue les mobilisés et incendie les villages des civils. La découverte de l'hécatombe des mois d'août et de septembre 1914 est par conséquent corrélée à la connaissance des événements militaires.

Communes	Août 1914	Septembre 1914	Octobre 1914	Novembre 1914	Décembre 1914	1915	1916	1917	1918
Aubers		1	3	4	2	12	10	1	1
Fournes	4		3	1	2	7	8	2	3
Fromelles		3	1		3	8	4	3	1
Hantay	1	1	1			6	1		
Herlies	1		1	1		4	1	1	
Illies	4	2	4		2	3	9	1	3
La Bassée	7	8	4	2	4	33	29		
Marquillies	3	2		3	4	8	10	5	1
Sainghin	4	3	4	2	3	23	23	6	2
Salomé	1		1			1	1		
Wicres		1					2		
Totaux (parmi les décès renseignés)	25	21	22	13	20	105	98	19	11
Totaux annuels :	101					105	98	19	11

Document 111 : Tableau - Chronologie des disparitions et des décès connus, parmi les mobilisés du canton de La Bassée, durant la Grande Guerre.

NB 1 : Toutes les communes ne sont pas également renseignées.

NB 2 : L'année 1914, très meurtrière, est découpée en mois, d'août à décembre. Les autres années ne sont pas détaillées selon les mois de guerre.

Source : ADN, 9 R 1124, 1125 et 1127.

Après ces cinq mois très meurtriers de 1914, arrivent le moment des affrontements et des percées le long des fronts ainsi que celui des départs forcés des habitants situés sur les zones de tir. Les conditions de la guerre sont nouvelles. Parallèlement, pour les populations restées enfermées dans le « camp à l'air libre »¹⁸⁴⁰ du canton, voilà que les nouvelles n'arrivent pas à filtrer jusqu'aux villages occupés. Les décès des mobilisés ne parviennent plus aux familles des pays envahis. Ou alors le délai se compte en semaines après la mort du soldat, voire en mois. On a vu que François Rucho n'est pas informé de la mort de son frère, deux années après la survenue du décès. D'où l'importance du courrier échangé, qui est une preuve de vie, quand c'est possible. D'où

¹⁸⁴⁰ Hannah Arendt, « Projet de recherche sur les camps de concentration », *La nature du totalitarisme*, Paris, Bibliothèque philosophique Payot, 1951 et réédition 1990, p. 171.

l'impression de mise à l'écart des occupés du canton, privés de leurs permissionnaires, et surtout de leurs correspondances. D'où la saturation de l'espace privé par la présence symbolique des absents qui sont en portrait sur les cheminées, qui sont « visibles » dans une boîte devenue sacrée contenant les photos, les lettres envoyées, les menus souvenirs du quotidien du soldat parti.¹⁸⁴¹ La sphère familiale reconstruit l'itinéraire du mobilisé, ses cantonnements, les réseaux de camarades qui sont des liens précieux pour savoir ce que le père, le mari, le frère sont devenus. Puis la nouvelle du décès tombe. Les années de la guerre ont connu un decrescendo de mortalité dans le canton, depuis 1914 (101 morts en cinq mois, un tiers des victimes du canton) jusqu'à 1918 (11 pour les onze mois jusqu'à l'armistice). Ce dernier nombre est sans doute erroné (communes non renseignées) aussi le niveau des décès est-il probablement un peu plus élevé ; pourtant, les percées qui ont été le fait des Allemands durant le printemps 1918, et les formes nouvelles de combat qui se sont développées durant l'été – les raids de l'aviation en particulier – expliquent ce faible total. En conséquence, le decrescendo des pertes de 1914 à 1918 est-il une notion floue, mais globalement à retenir pour les victimes militaires du canton de La Bassée.

Si tous les soldats mobilisés ne sont pas revenus, il en est de même des évacués dont les retours ne sont pas tous avérés.

II. Les retours des évacués

L'inversion de l'ordre des générations est patent dans la réalité vécue par les habitants du canton : le père est encore là, le fils ne reviendra pas. On l'a vu avec les Théry, une famille nombreuse de Sainghin. Parmi leurs onze enfants vivants en 1914, trois jeunes gens décèdent à la guerre (2 en 1916, 1 en 1917) tandis les parents sont encore vivants.¹⁸⁴² Ce constat que chacun a pu faire pour sa propre famille, pour son clan élargi, tous peuvent l'effectuer à présent que le retour des évacués s'opère, les circonstances de la guerre n'ayant pas fait partir les plus âgés d'abord. Une population revient, se regarde, se jauge à l'aune des repères éthiques et psychologiques de chacun. Il s'agit là de la vraie sortie de guerre, celle non seulement de l'arrêt des combats militaires et de la victoire événementielle, mais surtout celle de la fin de la guerre des populations.

On a écrit sur le rituel du retour des soldats démobilisés qui défilent depuis la gare, symboliquement, dans un parcours inverse à celui de « ceux de 14 », jusqu'au centre-bourg.¹⁸⁴³ On a peu raconté les retours des évacués. Mais il en a été des soldats comme des réfugiés revenus : autant de personnes, autant d'appréhensions différentes de ce moment rêvé et redouté.

Mais, afin de donner un cadre clair et synthétique à ces retours échelonnés et disparates, des recensements et autres relevés statistiques permettront de situer les villages du canton les uns par rapport aux autres et surtout de situer le canton par rapport à la région lilloise et aux dix départements envahis qui vivent peu ou prou des histoires parallèles.

¹⁸⁴¹ Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, op. cit., p. 34.

¹⁸⁴² Michel Boucq, *La guerre des Théry*, op. cit., p. 1.

¹⁸⁴³ Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, op. cit., p. 14.

1) Les recensements : le cas d'Illies

Le recensement de la population du village d'Illies donne 819 personnes dans le village le 17 décembre 1919, soit un peu plus d'un an après l'armistice. Selon un autre comptage en date de février 1920, la localité est occupée par 812 habitants. En deux mois, quelques-uns, devant la désolation et les ruines, ont préféré repartir dans les communes d'accueil du temps de la guerre ou s'installer ailleurs.

1 - Les recensements de la commune d'Illies de décembre 1919 et de février 1920.

Des évacués étaient revenus à Illies, dans la zone rouge. Le recensement de décembre 1919 atteste cette volonté du retour un an et un mois après l'armistice, un an et deux mois après le départ des occupants. Mais sept personnes, l'hiver fini, sont reparties, plutôt que d'habiter dans les baraquements proposés par l'administration – quand il y en a – sans confort et sans eau, dans un village encore dangereux, infesté de rats et envahi de végétation désordonnée. Charles Dhennin est revenu voir l'état de sa ferme à Lannoy, et, devant le constat des ruines, il a préféré regagner Gaillon, dans l'Eure, où vivaient son épouse et leur jeune Marie-Louise, âgée d'un an. En revanche, Joseph Carle se réinstalle à l'Ecuelle dès 1919, aidé des personnels déjà revenus, comme lui, habiter à Illies. Ainsi, des habitants sont comptés temporairement, puis ils repartent, tandis que d'autres rentrent rapidement et relogent définitivement dans les communes du canton. Ce qui apparaît, c'est que la population d'Illies, forte avant la guerre, en 1911, de 1471 habitants, en compte à présent seulement 819. Le village a perdu 652 personnes avec la guerre. Il ne retrouvera sa population d'avant la mobilisation et l'occupation qu'en 2013. Il aura fallu un siècle entier pour que la vitalité démographique de la localité retrouve son niveau du temps de la Belle Epoque.

Une telle perte de 652 habitants est-elle une donnée fiable ? Le recensement d'Illies de février 1920 n'est un état précis de la situation démographique des habitants à la sortie de guerre car il n'a pas pu s'effectuer normalement : le maire n'est pas réinstallé, les locaux administratifs ne sont pas remis en place, le personnel communal est occupé aux tâches de la reconstitution. Le comptage des habitants par maison, par rue, par hameau, en indiquant âge, situation maritale et profession exercée n'a pas pu être finalisé à Illies. Il est inexistant également pour les autres communes de la zone rouge. Seules les localités moins touchées par la guerre, sur le versant est du talus des Weppes, sur le côté Deûle de la RN 41, voient leur population chiffrée et détaillée avec précision, bien que tous les habitants ne soient pas, non plus, revenus depuis l'évacuation forcée du printemps et de l'été 1918.

Le tableau de la sortie de guerre est donc difficile à ajuster quantitativement, étant donné l'absence de certitudes chiffrées pour certains villages du canton. Il apparaît ainsi que l'état démographique du canton de La Bassée sera complexe à établir. La non-fiabilité des nombres, d'une part, et la difficulté de tirer des conclusions de situations non établies avec sûreté, d'autre part, sont des handicaps. Pourtant, en raison de l'absence de données plus satisfaisantes, on se contentera de ces « recensements », surtout celui de 1920, pour établir une analyse des populations du canton de La Bassée un an et quatre mois après l'armistice.

2 - La situation en 1920

Le « recensement »¹⁸⁴⁴ dont disposent les archives communales d'Illies donne le nombre de foyers du village ainsi que deux autres renseignements complémentaires : l'évaluation des personnes résidant dans chaque foyer et le nom du chef de famille de ce foyer. Premier constat : la commune d'Illies, en dépit du faible nombre de personnes réinstallées, compte 264 foyers, contre 228 « existant à Illies en 1906 ». L'étude de 1906, très complète, avait même montré l'endogamie de proximité pour ces foyers du début du XX^e siècle puisque les communes d'origine des conjoints étaient soit Illies soit des localités voisines. Impossible en 1920 de dire statistiquement si le brassage né de la guerre a permis d'élargir le cercle relationnel présidant au choix du partenaire de vie. Il y a des cas de brassage : Marie Toupe a épousé un Anglais, Rosalie Planque un Canadien ; telle autre a eu un enfant avec un soldat allemand ; des Australiens et des Néo-Zélandais se sont installés dans le secteur ; des Portugais se sont fixés sur place. Mais le chiffrage de ces types d'union n'est pas quantifié. Le roman de Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, révélateur des représentations du canton, montre simplement que les tensions vis-à-vis des étrangers, et particulièrement des Allemands, s'apaisent très vite, dès 1919, laissant la place à l'envie de vivre autrement. L'oubli des différences fait rapidement son chemin, selon l'auteur.

Second constat : de nombreux foyers sont réduits à un seul membre. On en compte 65 sur un total de 264, ce qui représente près d'un quart des maisons en tôle ou des baraquements, puisque aucun lieu n'était habitable au retour d'évacuation, le village étant détruit à 100 %. Si la proportion de personnes seules est aussi forte, cela tient aux logements démontables bien étroits pour accueillir un aïeul en plus de la famille qui se réinstalle. Passé le temps où l'on se serre en attendant que des installations plus décentes soient attribuées, il apparaît bien que les évacués revenus ont choisi le principe du « mariage-ménage », autrement dit le chacun chez soi. La famille nucléaire, réduite au père, à la mère et aux enfants, choisit de se retrouver sans les ancêtres pour le redémarrage de l'après-guerre. C'est cette recherche d'autonomie, centrée sur une unique famille, qui entraîne l'augmentation des « foyers » que l'on a d'abord constatée. Il s'agit d'un changement dans les mentalités qui s'opère par le biais des logements peu vastes qui sont proposés aux populations. Léon Bocquet, encore lui, dans *Le fardeau des jours*, avait montré que les divers composantes du clan Bécu-Vasseur, rentré à Willy dans les décombres de leur ferme, avaient scindé le groupe revenu sur ses terres en entités ventilées, l'une dans le « tabernacle », l'autre dans un abri, et ceux-là dans un blockhaus. L'aspect grégaire des errances de la guerre a, semble-t-il, engendré le désir de vivre en cellules familiales réduites. Les neveux, nièces, grands-parents, oncles et tantes, qui s'aggloméraient avant la guerre autour du maître des lieux en rendant de menus services pour justifier leur place et leur nourriture sous le toit commun, sont à présent dans des baraquement séparés, d'où le passage de 228 à 264 foyers, sans que tous les habitants soient revenus, loin de là.

Troisième constat : ces personnes vivant seules sont 31 hommes et 34 femmes, dont 11 veuves. Si l'on prend le cas de la famille de Charles Coisne, par exemple, le n° 61 de la liste des foyers d'Illies, on observe d'une part qu'elle est composée de quatre personnes, et que d'autre part le n° 62 de ce décompte correspond à Madame veuve Coisne, probablement une belle-sœur du chef de famille, qui ne réside pas dans le même logement provisoire que ses proches parents, mais qui a trouvé un terrain voisin pour faire placer son baraquement. Le quant-à-soi se dédouble de la convivialité familiale qui préexistait dans le pays de Weppes au début du siècle.

¹⁸⁴⁴ Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre, Liasses n° 7-8.

Les veuves peuvent, par ailleurs, avoir aussi charge de famille, et être responsables d'un enfant en bas-âge ; dans ce cas, ce sont des foyers à deux personnes qui les identifient ; elles sont sept à vivre ainsi dans un baraquement avec leur enfant sur un ensemble de 62 foyers à deux personnes. On peut citer le cas, par exemple, de Veuve Wallart et fils, occupant le n° 256 de la liste. Les foyers à trois personnes sont au nombre de 27. Un dixième des logements provisoires du village est donc composé du père, de la mère et d'un enfant ou bien d'une veuve avec deux enfants ; c'est le cas des veuves Cadet, Demars, de Saint-Esteban et Lecompte-Cacan. Les familles à deux parents et deux enfants ou avec une veuve et trois enfants sont au nombre de 36.

Le reste des baraquements est occupé par des familles nombreuses. Pour les situations les plus extrêmes, on peut évoquer six foyers à neuf personnes, un à dix, un à douze et un à treize. Sans pouvoir faire un compte précis de la natalité et du nombre d'enfants dans la commune, il est possible de faire une synthèse qui renseigne possiblement sur le nombre d'enfants des foyers ayant retrouvé le chemin d'Illies à la sortie de guerre : la majorité des familles soit n'a pas d'enfants en 1920, soit en a un seul. Les familles à forte natalité sont en très petit nombre, et c'est une situation héritée d'avant la guerre.

3 - Le tableau des 264 foyers réinstallés à Illies en février 1920

Le tableau des foyers revenus s'installer à Illies en février 1920 montre qu'un quart d'entre eux n'est formé que d'une seule personne.

Nombre de personnes par foyer (total : 819)	Nombre de foyers observés par catégorie (total : 264)	Nombre de veuves dans cette catégorie (total : 28)
1	65	11
2	62	7
3	27	4
4	36	5
5	19	1
6	18	
7	9	
8	5	
9	6	
10	1	
11		
12	1	
13	1	
Indéterminé	4	

Document 112 : Tableau - Les foyers installés à Illies en février 1920, avec le nombre de personnes hébergées dans les baraquements.

NB : Parmi les veuves chefs de famille, au nombre de 28, la moitié - ou presque - n'a qu'un seul enfant.

Source : Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre, Liasses n° 7-8.

Ce tableau des foyers revenus s'installer à Illies, pourtant village sinistré à 100 %, appelle trois commentaires. Premièrement, il montre l'impatience de rentrer chez soi en dépit des conditions défavorables ; il est signe, également, du souci de normalisation du quotidien ; il caractérise le fait que, finalement, pour beaucoup, mieux vaut un

baraquement chez soi que des logements en brique ou pierre chez les autres. En second lieu, ce tableau évoque aussi la continuation d'un changement sociétal observé durant l'avant-guerre, à savoir la tendance à la famille nucléaire, 65 foyers sur 264. Le troisième aspect est l'accentuation, attestée déjà durant les années 1900-1910, du faible nombre d'enfants : il n'y a pas de baby-boom durant la sortie de guerre dans la population observée. Ces familles, ces hommes et ces femmes, sont le reflet d'un climat français voire européen peu nataliste ; on constate que les peuples du continent, durant la sortie de guerre, qui se sont frottés à quantité de milieux divers, auprès des alliés comme auprès des adversaires, ont un comportement démographique assez proche. La clé du comportement démographique que l'on observe au début des années vingt à Illies tient donc autant aux restrictions des lieux d'hébergement qu'au climat nouveau de l'Entre-deux-guerres, tous deux héritages de la guerre.

2) La pyramide des âges d'un village de la zone rouge : hypothèses.

Ni pour Illies, ni pour les villages de la zone rouge, ni pour l'ensemble du canton, par conséquent, il n'existe de relevé précis des personnes par sexe et par âge. La seule indication du repeuplement en cours provient du nombre des votants aux élections législatives du 16 novembre 1919. Un tableau succinct, celui du nombre d'hommes qui sont allés voter, donne une idée des retours des chefs de famille dans le canton. Il permettra d'offrir un élément de comparaison – succinct – avec les autres communes.

Communes du canton de La Bassée	Nombre d'électeurs en novembre 1919
Aubers	198
Fournes	293
Fromelles	133
Hantay	109
Herlies	217
Illies	393
La Bassée	557
Marquillies	463
Sainghin	759
Salomé	379
Wicres	97

Document 113 : Tableau des hommes du canton de La Bassée en novembre 1919, électeurs aux élections législatives

Source : ADN, M 37 / 74-75

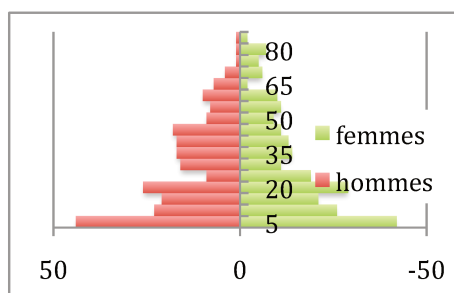
Il ressort de ce tableau, signifiant les retours masculins en novembre 1919, que Sainghin (759 électeurs) est la commune ayant retrouvé le plus précocement son dynamisme démographique. Elle devance le chef-lieu, La Bassée, qui n'a pas retrouvé ses habitants (557 électeurs). Globalement, les villages côté Lys ont un repeuplement lent, Fromelles et Aubers sont à la traîne ; les communes côté Deûle sont reparties, Salomé et Marquillies ont de bons niveaux ; les localités irriguées par la RN 41 profitent des facilités de transport avec la remise en état des axes de circulation, Fournes et Illies voient le retour des hommes s'amorcer.

Ces données, superficielles et incomplètes, ne permettent pas de donner un aperçu rigoureux sur la population du canton.

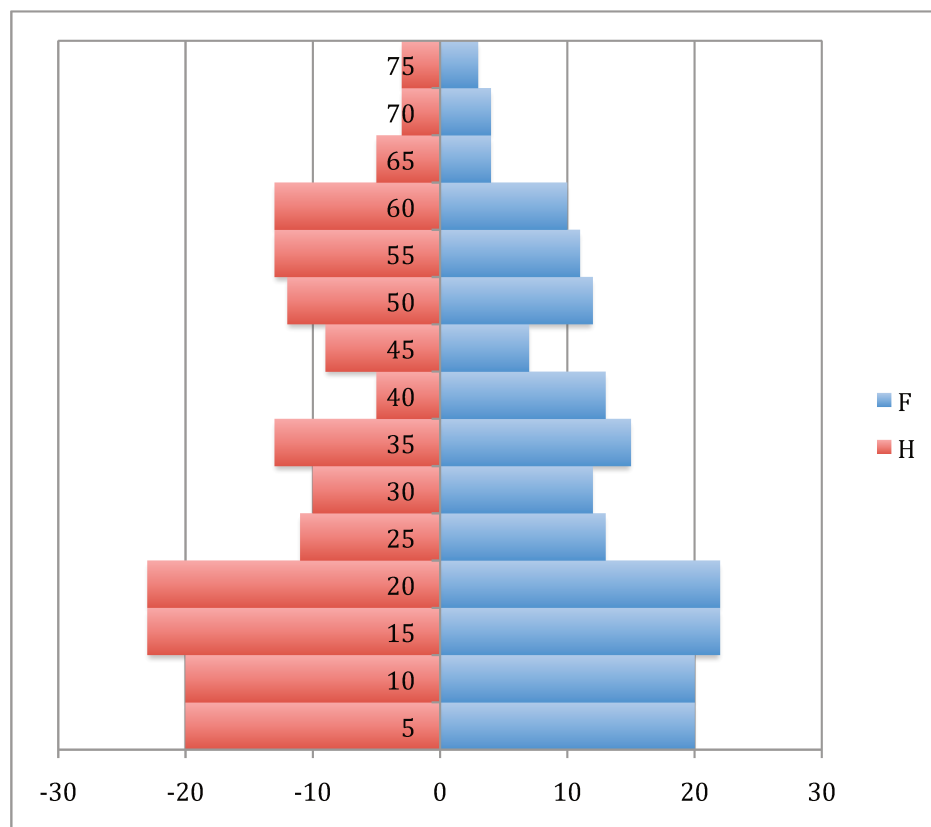
1 - Les hypothèses

Etablir une pyramide des âges suppose un nombre très précis de données par sexe et par âge. Rien de tout cela pour 1919 et 1920. Pourtant, à partir des nombres de ce qui a été baptisé « recensement », il paraît possible de reconstituer les classes d'âge et donc d'élaborer une pyramide des âges hypothétique. Les analyses précédentes ont montré que les années de naissance des hommes décédés ou disparus se répartissent assez équitablement depuis 1881 jusqu'à 1895, ce qui va entraîner un creux sur la pyramide au niveau des âges de 25 à 40 ans, côté masculin. Le nombre des évacués revenus à Illies permet de réduire de 55 % les relevés de 1906 puisque la diminution de population fait passer Illies de 1471 à 819 habitants, soit une diminution de 55 %. Cette représentation rendra compte, très approximativement et très imparfaitement, de la population d'Illies durant l'immédiate sortie de guerre.

2 - La pyramide des âges, bâtie en fonction des acquis connus sur la démographie du village d'Illies en 1920



Rappel : Pyramide des âges, Illies, 1906.



Document 114 : Pyramide des âges (Hypothèse), février 1920, Illies.

Arguments servant de base à cette hypothèse :

- 1 – Il n’y a pas de baby boom durant la sortie de guerre.
- 2 – Les naissances durant la Grande Guerre ont régressé.
- 3 – Les hommes âgés de vingt ans ont subi moins de décès et de pertes que les hommes de 25 à 45 ans.
- 4 – Les soldats ne sont pas encore tous démobilisés, même si la plupart sont revenus.
- 5 – Les classes masculines ayant 20-30 ans étaient déjà très peu fournies en 1906. Le creux devient donc patent pour cette génération du feu en 1920. Il s’agit d’une conjonction de la surmortalité d’avant-guerre, de la mortalité liée au front et du non-retour d’évacuation dans la commune d’origine pour certains pères de famille.
- 6 - La génération en âge d’avoir des enfants a tardé à revenir depuis le lieu d’évacuation. D’où l’absence significative de 650 habitants. Ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui sont hors des statistiques communales à la date du « recensement » de février 1920.

Source : Archives communales d’Illies, Dossier Grande Guerre, Liasses n° 7-8. ADN, Recensement d’Illies en 1906.

3 - Les enseignements de la démographie, appliqués au cas particulier d’Illies en 1920.

La pyramide des âges de février 1920 à Illies (hypothèse) souligne le poids des morts dans les classes d’âge des hommes jeunes ainsi que le déficit des naissances par rapport au début du siècle dans un village où aucun baby-boom n’a été constaté à la sortie de guerre. Elle montre également deux phénomènes nouveaux. Le premier est la place, plus importante quantitativement, des femmes dans le village ; elles vont devoir – ou pouvoir – assumer des tâches nouvelles en tant que chefs de famille et productrices de richesses. Le second est l’inversion de l’ordre des générations ; les hommes de plus de 45 ans sont plus nombreux que les plus jeunes qu’eux. La reconstitution et la reconstruction s’opéreront donc, majoritairement, sous l’injonction des anciens et des femmes chefs de

famille en attendant que la génération ayant fondé des familles soit revenue après les retours complets d'évacuation.

3) Les 733 évacués d'Illies de 1919-1920

Les archives communales d'Illies, dans des liasses dispersées, donnent le décompte des lieux de refuge des habitants encore absents un an, voire deux, après la Grande Guerre. Par rapport au recensement de 1906, il manquait 650 habitants. On en retrouve 733 d'après l'étude des bons d'alimentation dans les communes d'accueil. C'est que la population du village, entre la guerre et la sortie de guerre, avait gardé une certaine vitalité et s'était agrandie de conjoints nouveaux et d'enfants nés dans les familles d'Illies. Ce chiffre n'étant probablement pas exhaustif, c'est un nombre plus important encore de réfugiés originaires de la commune qui est susceptible de rentrer au village. Le manque en habitants, au lieu de se situer à 650 doit donc voisiner la centaine supplémentaire, au moins. On comprend les problèmes posés aux autorités municipales pour la gestion du retour des habitants, des baraquements à prévoir, des places de scolarisation et des bons d'alimentation.

1 - Les évacués dans le Nord : 102 habitants d'Illies ont trouvé refuge dans leur département.

Au début de 1920, une centaine habitants d'Illies sont encore disséminés dans d'autres communes du Nord, selon l'analyse des bons d'alimentation d'après-guerre, gardés dans les dossiers des archives communales du village.

Nord : 102 réfugiés (34 hommes, 32 femmes, 36 enfants) dans 21 communes Classement par ordre alphabétique :		
Cappelle : 4	La Bassée : 2	Noordpeene : 4
Fournes : 6	La Gorgue : 1	Provin : 1
Genech : 7	Lille : 16	Ronchin : 1
Gondecourt : 2	Marquillies : 6	Roubaix : 7
Hallennes : 3	Merville : 1	Sainghin/W : 14
Hardifort : 4	Morbecque : 6	Saméon : 3
Haubourdin : 11	Mouchin : 1	Goddewaersvelde : 2

Document 115 : Tableau - Les communes d'évacuation des habitants d'Illies durant la sortie de guerre dans le département du Nord.

NB 1 : En caractères **gras**, les communes du canton de La Bassée.

NB 2 : Le total des évacués d'Illies, installés dans d'autres communes du canton de La Bassée, s'élève à 28 personnes, soit plus d'un quart des réfugiés.

Source : Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre, Liasses sur les bons d'alimentation de la sortie de guerre.

Cent deux réfugiés de proximité sont installés dans le département du Nord, durant la sortie de guerre : le total est important, c'est un septième des habitants non encore revenus. Il est à remarquer chez eux le faible nombre d'enfants au début de 1920 : 36

enfants pour 32 femmes et 34 hommes. La moyenne voisine un enfant par ménage. Pour ces évacués, la solution des logements dans les parages d'Illies a semblé la meilleure des solutions. Une trentaine de foyers d'Illies a en effet passé la sortie de guerre près d'Illies, sans y habiter. Leur répartition est intéressante à observer : un quart se trouve dans le canton de La Bassée, soit 28 habitants. Ces réfugiés sont installés en partie dans les communes plus épargnées de Fournes, Marquillies et Sainghin qui se trouvent dans la zone peu démolie à cause du cantonnement des troupes allemandes. Ou alors les réfugiés ont choisi d'habiter dans le chef-lieu, à La Bassée même, dont on a vu qu'il a bénéficié de l'impulsion donnée par son député-maire Alexandre Crespel ; la reprise économique y a été plus rapide que dans le reste du canton ruiné ; ces deux considérations ont pu influencer le choix des évacués de passer les années 1919 et 1920 dans la bourgade.

Il est également d'autres voisinages recherchés par les évacués d'Illies, en particulier les communes urbanisées de l'arrondissement de Lille, comme Genech, Gondecourt, Hallennes, Haubourdin, Mouchin, Provin, Ronchin et Roubaix. En tout, 33 personnes y ont passé la sortie de guerre. Parents à retrouver ? Anciens patrons qui ont gardé des liens avec leurs personnels ? Villes plus propices pour trouver du travail ? Environ un quart des évacués d'Illies ayant choisi le Nord se donne donc un choix de redémarrage dans l'agglomération lilloise en 1919-1920. Lille intra-muros, de plus, recueille 16 personnes d'Illies. Ce qui fait pour Lille et ses environs une cinquantaine d'habitants du village. Il est certain que les représentations de ces franges de la population, après les brassages du moment de l'exode et les contacts divers sur les lieux du refuge durant la Grande Guerre, ne seront plus les mêmes. L'appréhension de la vie quotidienne, sociétale, politique ou économique, est forcément influencée par ces contacts nouveaux d'autant que l'ouverture internationale du canton était déjà très amorcée durant la Belle Epoque.

Le troisième espace choisi par les évacués d'Illies dans le département du Nord (à part Saméon à l'est de Lille) est l'ancien secteur britannique situé entre Armentières et Dunkerque, c'est à dire la Flandre. On y trouve sur le rebord et l'intérieur de la partie maritime Merville (1 réfugié), La Gorgue (1), Hardifort (4), Cappelle (4), Goddewaersvelde (2), Morbecque (6) et Noordpeene (4). En tout, vingt-deux habitants. Les Britanniques sont encore présents mais pour ôter les traces de la guerre. L'armée française les a rejoints ainsi que des bataillons civils de Chinois. Les démineurs s'activent aux côtés des deux armées pour rendre à l'espace et à ces communes une configuration acceptable : trous des routes rebouchés, déblaiement, approvisionnement en matériaux et en denrées alimentaires.

2 - Les réfugiés du Pas-de-Calais : 361 habitants d'Illies, répartis dans 46 communes.

Le département du Pas-de-Calais a été durant la Grande Guerre et reste encore durant la sortie de guerre le plus recherché des lieux. La moitié des réfugiés d'Illies non rentrés en 1919-1920 s'y trouvent encore, soit 361 habitants sur les 733 recensés.

Pas-de-Calais : 361 réfugiés (115 hommes, 120 femmes, 124 enfants) dans 46 communes Classement par ordre alphabétique :

Acquin : 7	Béthune : 1	Fruges : 59	Maisnil lez Ruitz : 4	Saint-Georges : 5
Aire/Lys : 67	Bourthes : 7	Gosnay : 1	Maisoncelles : 40	Saint-Omer : 6

Allouagne : 12	Bully : 2	Hénin-Liétard : 2	Mazingarbe : 2	Saint-Venant : 4
Annequin : 3	Busnes : 5	Hézacques : 3	Neuve-Chapelle : 2	<i>Touquet-ParisPlage : 3</i>
Annezin : 2	Carvin : 1	La Beuvrière : 3	Norrent-Fontes : 8	Vendin lez B : 3
Auchel : 1	Coupelle-V ^{le} : 4	Lapugnoy : 12	Richebourg St V : 2	<i>Wimereux : 6</i>
Auchy au bois : 6	Delettes : 3	Lambres : 9	Roquetoire : 16	
Avesnes : 4	Desvres : 12	Lespesses : 3	Ruitz : 2	
Azincourt : 2	Elnes : 1	Lieres : 4	Ruminghem : 4	
Béalancourt : 8	Enquin-les-mines : 8	Lillers : 1	Sains-en-G : 2	

Document 116 : Tableau - Les communes d'évacuation des habitants d'Illies durant la sortie de guerre dans le département du Pas-de-Calais

NB 1 : En caractères **gras**, les communes minières. Elles sont au nombre de 20. Les habitants d'Illies qui y habitent sont 65.

NB 2 : En *italique*, les communes littorales. Elles sont 2, Le Touquet-Paris Plage et Wimereux. Seuls 9 habitants d'Illies y résident en 1919-1920.

Total des évacués originaires d'Illies : 361 personnes, soit la moitié des non-retours à Illies

Source : Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre, Liasses sur les bons d'alimentation de la sortie de guerre.

Le dénuement du canton de La Bassée en général et de la zone rouge en particulier est connu des réfugiés du Pas-de-Calais. Certains n'hésitent pas à franchir les lignes dès l'armistice pour venir voir ce qu'il en est, en dépit de la dangerosité des lieux et des interdictions formelles sans laissez-passer. On a vu que Joseph Carle y est venu depuis Aire-sur-la-Lys pour se rendre compte des lieux : « Je suis parti en auto-stop pour Illies en passant par La Bassée. Plus une maison debout ! A Illies, pareil ! »¹⁸⁴⁵ Alors, ces pionniers repartent et informent les autres réfugiés de l'état du secteur. Ce qui incite de nombreux habitants à rester encore quelques temps - des mois, voire une et deux années - dans les territoires de l'accueil de la guerre. On observe, d'après la composition du groupe du Pas-de-Calais, que les personnes d'Illies qui y habitent sont constituées, globalement, en familles puisque le décompte donne 115 hommes, 120 femmes et 124 enfants. On est en présence, approximativement, d'une bonne centaine de foyers ayant chacun, comme on l'a vu pour le département du Nord, un enfant en moyenne. La très faible natalité de la sortie de guerre est donc bien une problématique de fond et non un épiphénomène centré autour du canton de La Bassée et de ses ruines.

Le travail, pour les familles, est une donnée essentielle tant les besoins sont importants. Privés de tout – et même de leurs objets mémoriels –, les évacués doivent reconstituer leurs finances pour envisager de reconstruire leur maison et de racheter le nécessaire. Le fait que de nombreux réfugiés soient installés dans le secteur des mines de Lens et de Béthune, soixante-cinq personnes réparties dans vingt communes, près de vingt pour cent des évacués, montre que l'offre minière pour remettre en état les installations envoyées par les Allemands a rencontré un écho parmi les habitants d'Illies. Anciens mineurs sans doute, habiles à retrouver les gestes d'avant la guerre, affectés spéciaux des mines du sud de la France, intéressés par des promesses de bons salaires, des hommes et des femmes d'Illies ont fait partie des équipes du redémarrage de la mine.

Les évacués du Pas-de-Calais, pourtant, sont employés essentiellement pour les travaux des champs ou pour les activités manufacturières agro-industrielles de l'Artois. Les villes qui attirent sont Aire-sur-la-Lys (67 personnes) et Fruges (59). Aucun autre lieu d'exil en France et en Europe ne cumule autant d'habitants en provenance d'Illies. « Ce

¹⁸⁴⁵ Joseph Carle, *Autobiographie, op. cit.*, p. 41.

sont de bonne gens ! »¹⁸⁴⁶ est la phrase commune à tous les évacués d'Illies de retour du Pas-de-Calais après les pérégrinations de l'exode. L'humanisation des relations semble y avoir été la règle, d'après les témoignages des réfugiés.¹⁸⁴⁷ Ce qui rend ces lieux de refuge attractifs, c'est que les communes sont des endroits à l'abri des tensions qui enflamment la vie ailleurs. Alors que la sortie de guerre oppose les partisans de la Révolution russe, fascinés par le partage de la richesse des grands propriétaires terriens et urbains, et ceux qui ont peur de la contagion du processus de rébellion, bien que la mine soit parcourue de fortes tensions sociales et que des scènes de violences soient colportées par les familles qui y ont de la parenté, le Pas-de-Calais de l'intérieur artésien fait vivre les habitants éprouvés de la zone du front dans une sorte d'abri social et politique. Les nouvelles y arrivent comme amorties par le climat favorable que les réfugiés d'Illies y rencontrent.

Le littoral ne retient plus guère les habitants d'Illies durant les années 1919-1920. La vie reprend son cours et les stations balnéaires leur clientèle fortunée. Il n'est plus question d'occuper à bas prix les locations mensuelles des villas du front de mer. La bonne société a repris l'habitude des promenades où l'on se montre. Le Touquet-Paris Plage et Wimereux en sont les exemples les plus probants. La discontinuité qu'a été la Grande Guerre en ce qui concerne le littoral est une parenthèse refermée en 1920.

Si la guerre se termine avec le retour des évacués dans leur localité, le ressenti des uns et des autres diffère selon le manque à gagner durant la guerre ; il est d'ailleurs très diversement vécu selon les territoires et les familles, les métiers et les enrichissements. Le cas des Delerue d'Illies est très révélateur des écarts qui caractériseront les populations à la sortie de guerre. Henri Delerue, le propriétaire des Grandes Usines du bourg, est le maire de la commune d'Illies. Il a quitté le village d'Illies pour rejoindre sa famille à Berck-sur-mer : « Bon Papa est resté des mois à tourner en rond à Berck car il n'avait rien à faire dans cette villa. Alors, il a repris une ferme à Maisoncelle, dans l'arrière-pays de Fruges. Henri Dubois s'est retrouvé là comme ouvrier agricole. Pendant ce temps, le beau-frère de Bon Papa, Henri Lemaire, a racheté la villa de Mac Mahon à Asnières et il a passé la guerre à fabriquer des obus. »¹⁸⁴⁸ Deux situations familiales et manufacturières comparables en 1914 : Henri Delerue et Henri Lemaire sont pareillement installés dans l'aisance. Deux résultats financiers opposés en 1918 : les deux beaux-frères ont d'un côté beaucoup perdu avec l'évacuation tandis que de l'autre côté l'usine à munitions d'Asnières a permis d'augmenter le capital industriel. Le ressenti et la réalité de la sortie de guerre ne sont pas identiques pour tous, y compris dans les milieux entrepreneuriaux.

3 - Les réfugiés d'Illies et leurs communes d'accueil en France, en 1919-1920 (hors Nord et Pas-de-Calais)

La démobilisation des individus ne peut s'effectuer de manière satisfaisante tant que « le » lieu détruit, qui fut autrefois la maison familiale, n'a pas été vu et reçu intellectuellement comme le message d'une page à tourner pour revivre autrement. Pourtant, des éléments aident à sortir de la guerre sans que les habitants sinistrés ne soient revenus dans la zone rouge. Les cartes postales d'après-guerre montrent les débris, les décombres et les ruines des églises, des fabriques et des châteaux du Nord. La ligne du front est disséquée et montrée sous des couleurs noires sur toutes les photos redessinées

¹⁸⁴⁶ Céline Barbry-Lefebvre, Entretiens. Céline avait trouvé refuge à Roquetoire dans le Pas-de-Calais.

¹⁸⁴⁷ Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie*, op. cit.

¹⁸⁴⁸ Edith Dubus-Delerue, Entretiens, 15 novembre 1988.

des journaux.¹⁸⁴⁹ Le *Miroir* fait de la ruine des pays envahis sa communication pour vendre du sensationnel, et L'*Illustré* sort un *Album spécial 1914-1919*, détaillant les lieux de souffrance des populations des dix départements occupés. Celui qui n'est pas retourné dans le canton de La Bassée sait ce qui s'y passe et comment les troupes dégagent les dévastations avec l'aide des prisonniers de guerre allemands et des travailleurs étrangers. Car il reste encore 270 habitants d'Illies disséminés sur des lieux d'accueil autres que ceux cités dans le Nord – Pas-de-Calais.

France (hors Nord et Pas-de-Calais) : 270 réfugiés (74 hommes, 96 femmes, 102 enfants) dans 55 communes et 34 départements Classement par ordre alphabétique de département :			
Alpes Maritimes (1 f) - Grasse	Eure (12 h, 16 f, 13 e) - Gaillon - Saint-Aubin sur G	Loire (4 h, 7 f, 14 e) - Chazelles sur Lyon - Izieux - Saint-Etienne	Seine (1 h, 3 f) - Paris - Pré St Gervais
Aude (2 h, 1 f) - Ventenan d'Aude - Laure	Eure et Loir (1 h, 1 f) - Cloyes sur le Loir	Loire Inf ^{ce} (1 h, 3 f) - Derval	Seine et Marne (2 h, 4 f) - Vernou sur Seine
B ^{ses} Pyrénées (1 f) - Monein	Finistère (1 h, 1 f, 5 e) - Berrien	Loiret (3 h, 3 f) - Outarville - Orléans	Seine et Oise (7 h, 8 f, 1 e) - Vernouillet - Ermont - Argenteuil - Pontoise - Verneuil sur Seine
Bouches du Rhône (1 h, 4 f, 4 e) - St Martin de Crau - Arles	Gard (3 h, 2 f) - Mages	Lot et Garonne (1 f, 2 e) - Moncaut	Seine Inf^{ce} (4 h, 4 f, 6 e) - Londinières - Petit Quevilly - Grandcamp
Charente (4 h, 5 f, 4 e) - Lindois - Soyaux	Gers (1 f, 2 e) - Polastron	Mayenne (6 h, 3 f, 4 e) - St Saturnin - Laval	Vienne (4 h, 4 f, 4 e) - Montreuil-Bonnin
Cher (3 h, 3 f, 6 e) - Charenton - Marmagne	Hautes Alpes (1 h) - Gap	Orne (1 h, 1 f, 5 e) - Mortagne	
Corrèze (1 h, 1 f) - Noailhac	H ^{te} Loire (1 h, 1 f, 7 e) - Retournac	Puy de Dôme (1 f, 5 e) - Billon	
Creuse (1 h, 1 f) - Bourgneuf	Haute Savoie (1 f) - Evian	Pyrénées Or ^{les} (1 f) - Olette	
Dordogne (4 h, 7 f, 7 e) - Lusignac - Ribérac - Echourgnac - Périgueux	Hérault (1 h, 1 f, 5 e) - Graissessac	Rhône (1 h, 1 f) - Caluire-et-Cuire	
Drome (1 f, 4 e) - Valence	Loir et Cher (1 h, 1 f) - Brévainville	Saône et Loire (3 h, 2 f, 4 e) - Saint Vallier - Perrecy les forges	

¹⁸⁴⁹ Emmanuelle Danchin, *Les ruines de guerre et la nation française (1914-1921)*, Thèse de doctorat sous la direction d'Annette Becker et Laurence Van Ypersele, Paris X Nanterre, soutenance le 17 décembre 2012, en cours de publication.

Document 117 : Tableau - Les communes d'évacuation des habitants d'Illies en France durant la sortie de guerre (sauf Nord et Pas-de-Calais)

NB 1 : h = homme, f = femme, e = enfant

NB 2 : En caractères **gras**, les départements où les habitants d'Illies sont les plus nombreux (>10). Ils sont au nombre de 9. Les habitants d'Illies qui y habitent sont 164.

NB 3 : Total des évacués originaires d'Illies : 270 personnes, soit le tiers des non-retours à Illies en 1920.

Source : Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre, Liasses sur les bons d'alimentation de la sortie de guerre.

Le conflit, quand il a été vécu depuis Polastron dans le Gers ou depuis Gaillon dans l'Eure, n'entraîne pas la même mémoire de la guerre. L'éloignement des lieux fait que la perception de la guerre n'est pas comparable. Il s'agit, en l'occurrence, à Polastron, de « Madame Clémence Dassonville, âgée de 53 ans, accompagnée de ses deux enfants, Gervais, 13 ans, et Germaine Dupretz, 11 ans. »¹⁸⁵⁰ Quant à Gaillon, dans l'Eure, les habitants d'Illies y sont si nombreux que, dit Rosa Dhennin dans son courrier, « on se croirait à Illies ». ¹⁸⁵¹ Nombreux, parmi les réfugiés, sont déjà repartis au village en 1919 et plus encore début 1920. Pourtant, il en reste encore 41. Ces habitants d'Illies sont 12 hommes, 16 femmes et 13 enfants, au moment du dénombrement des bons alimentaires. Il s'agit du plus important groupe de réfugiés d'Illies en dehors du Nord et du Pas-de-Calais encore en place à la sortie de guerre. Les raisons sont assez simples à avancer pour expliquer ce lieu, ce rassemblement, cette durée. Le lieu : les femmes d'Illies y ont évacué avec leurs enfants selon les hasards des décisions administratives ; rien au départ ne prédisposait cette ville à être le plus important foyer de réfugiés du canton. Le rassemblement : il tient à quantité d'opportunités qui se sont avérées positives pour refaire un petit canton-bis à Gaillon : les liens familiaux, la convivialité entre les femmes qui savent s'entraider, le travail pour les femmes dans une usine à balais, les trains qui permettent de voyager facilement ou de faire venir des relations, la proximité de Paris facilitant les allées et venues des permissionnaires, les châteaux et leurs besoins en personnels permettant de donner du travail à ceux qui sont âgés ou blessés. La durée : les habitants d'Aubers et d'Herlies, voyant l'attractivité de Gaillon, ont rejoint le groupe d'Illies jusqu'à l'armistice, et même au-delà, étant donné les conditions acceptables à Gaillon et la précarité des baraquements là-bas dans le canton.

La sortie de guerre va donc rassembler à nouveau dans le canton une population dispersée qui a perçu le conflit très diversement selon la solitude des uns et l'envie de partage des autres. La société du canton de La Bassée, fragmentée par des vécus différents à Polastron ou à Gaillon, se retrouvera bientôt. La chaîne des fidélités en place a pu créer une volonté de reprise chez les uns et amoindrir le goût de repartir chez les autres.¹⁸⁵² Il n'y a donc pas UN état de l'opinion pour les onze communes du secteur en 1920. Il est impossible de dire, de plus, ce qui a marqué les imaginaires de certains réfugiés, tandis que des habitants pourtant malheureux ont pu trouver du ressort. Devant des identités locales aussi multiples, il est difficile de définir des schémas mentaux prégnants et communs aux occupés sinistrés comme aux habitants épargnés. La crise du logement et de l'alimentation, la pénurie sans précédent dans un canton qui fut prospère et riche, l'inquiétude identitaire des soldats revenus, des femmes à nouveau dirigées et des enfants qui retrouvent une autre forme d'autorité familiale, tout cela diffère tellement qu'il faut prendre de la distance vis à vis d'opinions tranchées¹⁸⁵³ : on ne sait pas où s'est enfoui l'épicentre des violences subies,

¹⁸⁵⁰ Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre, Liasse allocations aux réfugiés du Gers, en date du 28 février 1919.

¹⁸⁵¹ Rosa Dhennin, Correspondance, *op. cit.*

¹⁸⁵² Jean-Jacques Becker, *Les Français dans la Grande Guerre*, *op. cit.*

¹⁸⁵³ Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'enfant de l'ennemi 1914-1918*, *op. cit.*

on ne mesure pas l'intensité du deuil des personnes, on ne présume pas l'évitement des problèmes qui préfigure le conservatisme social des individus.

A la date du 29 avril 1919, quelques-uns des habitants d'Illies, évacués en Belgique, ne sont pas non plus rentrés : ce sont Lucienne, Joseph et Jean Vienne, encore logés à Courtrai, en Flandre occidentale. Eux aussi retrouveront bientôt le chemin du village. Le temps du « regain » est revenu.

III. « Regain »¹⁸⁵⁴ dans le canton de La Bassée

L'économie est lente à reprendre, surtout que la grippe espagnole semble vouloir prolonger les désastres de la guerre.¹⁸⁵⁵ Le « regain » pourtant se profile. Il passe par le mécanisme complexe de la déclaration des dommages de guerre, par l'accroissement progressif des activités et par la remise en place des formes sociétales d'encadrement.

1) La conciliation sur les dommages de guerre dans le canton de La Bassée

Léon Bocquet montre le climat de ce moment paradoxal dans la reprise du canton qui est celui de l'inauguration dans les ruines. Le maire de la commune de Willy, dans le roman *Le fardeau des jours*, invite tous ses concitoyens, ceux qui sont revenus, pour la fête qu'il propose à l'occasion du dévoilement du Monument aux morts, installé sur la place du bourg, non encore débarrassée des scories de la guerre.

Martiale, une sonnerie éclata. Elle écartela le brouillard de ses notes brutales, s'émietta en une série de bruits assourdis, successifs et distants, enfin expira dans le lointain. Une rumeur aussitôt anima le village attentif, parce que Focqueux, ancien clairon aux gardes, proclamait, par la voix de sa trompette de cuivre, l'heure instante de l'inauguration du monument aux enfants de la commune, morts pour la Patrie. La cérémonie, la première depuis le retour, s'annonçait solennelle par un grand cri militaire. Ce serait fête, tout ce dimanche, dans les ruines.

Ainsi en avait décidé le maire, Touraille. Afin de raffermir son prestige en déclin, il avait estimé urgent d'arracher ses administrés à l'insupportable monotonie des jours sans imprévu, au démoralisant spectacle du pays dévasté, au dégoût de l'âpre existence étendue, uniforme, devant chacun, comme une route sans aboutissement. Mais quoi ! Alors que tant de plaies étaient à peine cicatrisées chez la plupart, il ne pouvait être question de rétablir la ducasse par arrêté municipal. Il eut été indécent de paraître inviter la jeunesse à se trémousser, oublieuse, sur le terre-plein où, voici moins de cinq ans, un lot de civils, aligné sous les fusils allemands, était tombé en représailles d'un méfait imaginaire.¹⁸⁵⁶

¹⁸⁵⁴ Jean Giono, *Regain*, op. cit. La renaissance d'un village mort et délaissé par ses habitants est un thème majeur de l'œuvre de Giono.

¹⁸⁵⁵ Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après 1918*, op. cit., p. 23-24.

¹⁸⁵⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 151-152.

La sortie de guerre dans le canton de La Bassée en 1920 se dessine dans cet extrait du *Fardeau des jours*. La reconstruction n'en est qu'à ses balbutiements puisque la Grand-Place de Willy n'est pas encore débarrassée de ses plaies, deux ans après l'armistice : « Ce serait fête, tout ce dimanche, dans les ruines ». La reprise économique tarde : elle est « comme une route sans aboutissement ». Le climat politique est incertain, des vents de critique s'élèvent contre l'inaction des uns et l'empressement à s'avantager eux-mêmes des autres : le maire cherche à « raffermir son prestige en déclin ».

1 - Le grand retard du canton de La Bassée

Un tableau de « La Renaissance de la France, situation en mai 1921 »¹⁸⁵⁷, établi par les préfets à l'intention du Ministère de l'Intérieur et de la Direction de la Sûreté Générale, dresse le bilan des pertes et des dévastations au niveau national ainsi que des redémarrages. Les indices de relance sont notés sous la forme des « municipalités rétablies, écoles rétablies, sols débarrassés, animaux réintégrés, modes de transport réparés ». Derrière ces signes évidents de reprise, se dessine, en creux, le retard de la région de Lille et du front occidental lors de la sortie de guerre. En effet, comment un document émanant des préfets peut-il proposer une synthèse alors que, dans le même temps, le préfet du Nord n'a pas encore établi de bilan pour l'arrondissement de Lille ? Prenons le cas de la mairie de La Bassée, déplacée d'abord dans une commune voisine, Haubourdin¹⁸⁵⁸, puis fonctionnant avec un petit baraquement installé au milieu des gravas de la Grand-Place : est-elle une « municipalité rétablie » ? Quant aux chevaux « réintégrés », le témoignage de Joseph Carle montre que les chevaux octroyés sont des chevaux de l'armée, usés, inaptes au travail demandé par la remise en état de ces territoires. Le bilan national doit donc être corrigé par son corollaire à l'échelle locale. Voici cette fois un tableau du canton de La Bassée, daté du 9 mai 1921, qui donne, localité par localité, le nombre d'hectares encore à déblayer dans le canton.

Restent à exécuter, (en ha) comme travaux de déblaiement, à la date du 9 mai 1921 :

Aubers	8 000
Fournes	12 000
Fromelles	6 000
Hantay	
Herlies	
Illies	20 750
La Bassée	39 000
Marquillies	1 000
Sainghin	1 000
Salomé	
Wicres	
Total :	87 750

¹⁸⁵⁷ ADN, 9 R 1227. Rapport des Préfets au Ministère de l'Intérieur et à la Direction de la Sûreté Générale : « Tableau des pertes et des destructions de la Grande Guerre et du processus de reprise en cours depuis l'armistice. Etat le 1^{er} mai 1921 ». Document en annexe.

¹⁸⁵⁸ *Journal des Réfugiés du Nord*, n° 462, samedi 15 avril 1919.

Document 118 : Tableau - Les travaux de déblaiement encore à exécuter, en hectares, à la date du 9 mai 1921 dans les onze communes du canton de La Bassée.

NB : Le nombre d'hectares encore à déblayer, sur le plan national, était estimé, le mois précédent, à 403 000. Le canton de La Bassée, avec 87 750 ha, occupe donc près du quart de ces territoires à déblayer.

Source : ADN, 9 R 1224, Procès-verbaux destinés au Ministère des régions libérées, Service Technique de la Reconstitution, Subdivision d'Haubourdin.

La Bassée possède encore, en mai 1921, la superficie à déblayer la plus importante du canton, presque la moitié du territoire cantonal. Et lorsque l'on compare les 39 000 hectares basséens avec les 337 000 hectares de sol encore dévasté sur le plan national¹⁸⁵⁹, on voit que le chef-lieu représente à lui seul un centième des terres à reconstituer de toute la France, le front allant de la Belgique aux Vosges, les autres espaces ayant reçu également projectiles et mines de toute sorte, ayant été encombrés aussi de réseaux de tranchées et de lacs de barbelés. Il faut donc admettre, d'une part, que la dévastation de la zone rouge y a été particulièrement exceptionnelle, et/ou que, d'autre part, le redémarrage y a été plus lent qu'ailleurs. La totalité des terres cantonales à débarrasser est presque incluse dans les quatre communes de La Bassée, Illies, Fournes et Aubers. C'est dire que les espaces occupés par les lignes allemandes sont ceux qui ont le plus souffert, et le plus longuement souffert.

Il faut rappeler que, en plus des faits de guerre, la région lilloise a été particulièrement éprouvée lors du départ des troupes allemandes en octobre 1918 : destructions de routes et de ponts, rupture des arrivées d'électricité, coupures des lignes téléphoniques, démolition de l'adduction d'eau.¹⁸⁶⁰ Il est aussi précisé, à la même date, que les occupants ont emmené avec eux les troupeaux et le bétail des zones agricoles pendant leur retraite.¹⁸⁶¹ Rien n'est dit, spécialement, sur l'arrondissement de Lille, et donc sur le canton de La Bassée. Pourtant, le côté déshérité se vérifie par le biais d'autres documents, comme celui qui indique onze membres du personnel de la police pour le canton en 1914 et zéro en 1919¹⁸⁶², cet autre qui déplore le manque de bois pour se chauffer et celui-ci qui constate que Fromelles a besoin de l'arrivée d'un bataillon de soldats pour les cultures et les récoltes de 1920.¹⁸⁶³

2 - Les Commissions de conciliation du canton de La Bassée (septembre 1919 - janvier 1920)

Pour saisir l'ampleur des sinistres du canton, il convient de partir des procès-verbaux de la Commission de conciliation, qui s'est tenue de septembre 1919 jusqu'à fin janvier 1920. Elle a pour objectif d'établir les dommages de guerre de chaque habitant du canton. Ces 73 volumineux dossiers¹⁸⁶⁴ sont le plus important révélateur des malheurs publics et privés des populations des onze communes. Ils sont aussi le point de départ de la reconstitution. Le principe en est le suivant : les particuliers viennent devant un groupe de notables locaux exposer le bilan de leurs destructions, leurs griefs et la somme réclamée auprès de l'Etat pour compenser la perte de leurs biens. Le bureau de la Commission peut accepter ou refuser la demande.

¹⁸⁵⁹ ADN, 9 R 1227. « La renaissance de la France, situation en mai 1921 », *op. cit.*

¹⁸⁶⁰ ADN, 9 R 1479. Etat de Lille au départ des Allemands.

¹⁸⁶¹ ADN, 9 R 1188, Pillages allemands, 18 XI 1918.

¹⁸⁶² ADN, M 208/9, Police du canton de La Bassée.

¹⁸⁶³ ADN, M 536/3, Police du canton de La Bassée.

¹⁸⁶⁴ ADN, 10 R 1790 à 10 R 1863.

Il est des cas où les sinistres sont de faible ampleur, ainsi celui d'une personne de Salomé, Madame veuve Aimable, née Irma Delattre, qui déclare avoir perdu vingt-et-un lapins pour 63 francs et du mobilier pour 12 francs, à la date du 11 octobre 1914. Elle est la première à se présenter devant la Commission de conciliation le 22 janvier 1920. Il y a des cas plus graves de pertes comme celui de Jean-Pierre Lettrez, au Petit Hantay, qui déclare 600 francs de dégâts divers (non précisés), 4000 francs de destruction de mobilier et 450 francs pour anéantissement de ses récoltes le 9 mars 1918 ; il souhaite, en outre, un dédommagement pour logement et cantonnement de troupes ennemies durant la guerre, pillage de ses biens et bombardement de son logis. Autre encore est la situation d'Augustin Bouquet, vendeur de cycles à La Bassée ; il demande réparation à hauteur de 3000 francs pour la réquisition par l'ennemi des bicyclettes de son magasin, le 16 octobre 1914 ; il réclame également 25 000 francs pour compensation à la destructions de ses biens par pillage et bombardement le 21 novembre 1914. Ces trois exemples de dommages de guerre donnent la tonalité générale des sinistres évoqués dans le canton de La Bassée : 1) vols et pillages divers par l'armée ennemie qui prélève les objets du quotidien des particuliers, sans remise de bons en échange de ces déprédations, 2) dévastations concernant les biens mobiliers et immobiliers par incendie, tirs et bombardements, 3) logement des soldats allemands, soit durant quelques semaines, soit durant tout le conflit.

Si l'on se concentre sur deux communes symboliques par leur emplacement-type durant la guerre, Marquillies du côté du versant Deûle du talus des Weppes, où les troupes ont cantonné, et Illies du côté du versant Lys, là où les lignes du front allemand ont amené de grandes dévastations, on voit que les réclamations sont équivalentes quantitativement. Le village de Marquillies expose 475 cas de préjudices pour une population de 1296 habitants en 1911 ; Illies fait état de 552 demandes pour 1471 habitants. Le ratio est identique.

Le nombre de requêtes est indépendant du degré d'exposition aux faits de guerre. En effet, si l'on considère maintenant les maisons complètement détruites,¹⁸⁶⁵ on en compte 31 sur 306 à Marquillies, et 285 sur 300 à Illies : la dévastation est donc très différente. Pourtant les réclamations exposées par les particuliers et acceptées par la commission offrent un panel de demandes très proches, voire quasiment identiques. La proximité du champ de bataille ne compte plus, deux ans après la fin de la guerre ; seules les plaies à cicatriser sont prises en compte.

Enfin, que la dévastation ait été ponctuelle ou durable, la somme réclamée est analogue ; comment d'ailleurs apprécier de façon monétaire la longueur dans le temps d'une exaction ? Victor Lévêque, habitant rue de l'église à Marquillies, cabaretier et tailleur, réclame 2000 francs pour perte de « marchandises et de mobiliers professionnels » ; il a sans doute pu continuer à travailler durant la guerre en se refournissant en matériel, mais aucun élément ne permet de le dire. Pierre-Noël Brunel, ingénieur chimiste habitant dans le bourg d'Illies, déclare un dommage de 11 500 francs ; en réalité, il a perdu à la fois sa maison et sa profession puisque l'usine chimique Delerue a été la première cible des Allemands qui ont occupé « les Grandes Usines » dès leur arrivée sur cette portion du front. Un métier qui se continue, un autre qui est suspendu : les impacts professionnels ne sont pas les mêmes.

Lieu dans le canton	Nom et prénom	Nature du dommage	Somme en fr
Illies, Ferme de Mailly	Scalbert André, banquier à Lille	Immeuble à usage de ferme	485 000

¹⁸⁶⁵ ADN, 9 R 1220, Rapport à la préfecture, le 3 mai 1919.

	(Succ ^f Bernard)		
Marquillies, rue du Moinsnil	Alexandre François, célibataire, né en 1853, cultivateur	Mobilier personnel, Récoltes, Immeuble à usage de petite ferme, Matériel de culture, Cheptel	72 200
Marquillies, rue de l'église	Succ ⁿ Delefosse Albert boucher, cultivateur, éleveur	Logement de troupes, Mobilier personnel, Marchandises de boucherie, Matières premières, Cheptel, Matériel de culture	37 800
Illies, à l'Aventure	Leroux Henri, époux Demars Adèle, cultivateur	Mobilier personnel, Semences et nourriture, Récoltes, Matériel de culture, Cheptel, Remise en état des sols bouleversés par obus et tranchées	134 100
Illies, à l'Aventure	Dhennin Charles, ép ^x Ghestin Marie- Louise et Ghestin Henri, ép ^x Dhennin Rosa, cultivateurs	Mobilier personnel, Semences et nourriture, Récoltes, Matériel de culture, Cheptel, Remise en état des terres	103 500
Marquillies, rue du Moinsnil	Firmin Justin, cultivateur	Logement de troupes, Amende, Mobilier personnel, Semences et nourriture, Récoltes, Immeuble à usage de petite ferme, Matériel de culture et cheptel, Remise en état des terres bouleversées après travaux militaires	41 225
Marquillies, près de la gare	Consorts Dubois	Maison d'habitation	45 000
Illies, Ligny-le-Grand	Lecompte Eugénie, commerçante, célibataire, née en 1849	Immeuble à usage d'habitation Immeuble à usage de commerce	191 500
Marquillies	Société Béghin	Immeubles à usage de maisons ouvrières	488 800
Illies, à l'Aventure	V ^{ve} Lesage Augustin, née Hue Célestine, cultivatrice	Mobilier personnel, Semences et nourriture, Récoltes, Immeuble à usage de ferme, Haies, Arbres, Matériel de culture, Cheptel, Remise en état	108 550
Marquillies, rue de la Place	Droubaix Adolphe, ouvrier forgeron	Maison ouvrière	16 500

Document 119 : Tableau - Onze cas de dommages de guerre, 5 à Illies, 6 à Marquillies. Extrait d'une page d'un des registres de déclaration des habitants du canton de La Bassée.

Source ADN, 10 R 1863

L'extrait présenté, onze cas à la suite pris dans les demandes de dommages de guerre de 1919-1920, évoque l'intensité des bouleversements qui ont atteint le canton : les sols sont encore traversés de tranchées et remplis d'obus ; le paysage et l'environnement sont saccagés puisque ponts, haies, clôtures, arbres ont été abattus ; maisons ouvrières, fermes, et tout type d'habitation ont des dégâts souvent irréparables ; les semences et toutes les provisions, le mobilier du quotidien et le matériel professionnel ont été emmenés par l'occupant ; les récoltes et le cheptel ont disparu. Le bilan global du canton n'a pu être proposé en 1920, il y avait encore trop d'éléments manquants. Il ne le sera qu'en 1922 lorsque les commissions cantonales se seront occupées des onze villages. Réunies l'une à Marquillies en mairie et l'autre à Fournes à l'Hôtel des Postes, elles ont fait défiler les habitants durant plus de deux ans, s'adaptant avec souplesse aux retours d'évacuation des réfugiés qui ont pu déposer leur demande devant l'une ou l'autre des commissions.

On annonce le résultat des enquêtes sur les dommages de guerre dans le *Ravet et Anceau* et dans *l'Annuaire statistique du Département du Nord de 1922*¹⁸⁶⁶ : « Dans les services de la Reconstitution, des commissions cantonales se sont constituées. Les conclusions sont données par commune. » Pourtant, en dépit de la notification, ce qui est proposé est une liste de professions, localité par localité, avec le nombre de personnes exerçant la dite profession ; on lit ainsi qu'Aubers dispose de « seize cabarets dont deux tenus par des veuves », que Illies est « une commune dévastée et qu'il n'y a aucun téléphone », que La Bassée, « commune totalement détruite, a un restaurant appelé 'Foyer franco-américain' », et que Marquillies a retrouvé « une fabrique de chaussures, une distillerie et une fabrique de sucre ». Les annuaires de 1923 et de 1924¹⁸⁶⁷, en ce qui concerne le canton de La Bassée, gardent curieusement exactement les mêmes rubriques et les mêmes chiffres. Le constat est donc celui d'une absence de fiabilité dans les données proposées.

3 - L'impulsion des habitants du canton de La Bassée

La Commission cantonale de conciliation doit gérer des situations diverses. Cinq cas seront étudiés : trois cas à Herlies, un à Wicres, un à Sainghin. Ils correspondent à cinq types de chiffrages très différents. Premier cas : l'évaluation du prix d'un château détruit, celui de 'l'Energie Electrique du Nord de la France'. Cet édifice, à l'instar de tant d'autres, représente un passé qui jamais ne reviendra : chaque commune avait ses gentilhommières, ses manoirs, ses résidences d'été. Le château, évoqué ici, est une des demeures en pierre blanche qu'on trouvait dans les bourgs et hameaux des onze communes ; ils appartiennent à des aristocrates, comme le comte d'Hespel à Fournes, ou à des familles parisiennes ou lilloises ; ils sont aussi des écrans verts pour des Sociétés. Ils ne seront pas reconstruits, ou bien les nouveaux édifices auront des allures de grosses propriétés plutôt que de châteaux. Le second cas, celui d'Avit Lalart qui exerce de multiples professions ; aucune ne représentant une valeur déclarée importante, voilà un habitant difficile à indemniser. Troisième cas : un boucher possède cinq maisons, des barèmes adaptés permettent d'évaluer son préjudice. Quatrième cas : la veuve du notable Brasme, fermier d'Oresmieux et fabricant de sucre de Wicres ; c'est à la Commission elle-même à veiller à défendre les intérêts de cette veuve. Le dernier cas est celui, complexe, d'une société de gymnastique qui se trouve dépourvue des matériels d'entraînement de ses adhérents. On voit bien qu'il est difficile, en dépit de cadres financiers adaptés aux demandes, de rendre compte des besoins des habitats sinistrés.

Herlies, Château d'Herlies	S ^{te} « Energie Electrique du Nord de la France »,	Mobilier et provisions, Immeuble à usage d'habitation, Ponts, Haies, Clôtures, Arbres	917 000
Herlies, Bourg	Lalart Avit, Marchand de tissu, Mercerie, Menuisier, Cabaretier, Petite ferme	Meubles meublants, Linge, Effets personnels, Marchandises, Récolte de blé et de foin	27 120
Herlies, Bourg	Dhennin Emile, Boucher	Cinq maisons dans Herlies, Remise en état, Dessouchage, Arbres détruits	111 300
Wicres, Ferme d'Oresmieux	Veuve Brasme, née Couture Domitille	Mobilier familial, Maison d'habitation	141 000
Sainghin, Bourg	Société de gymnastique et d'instruction militaire	Portiques, barres, clairons, tambours	3 500

¹⁸⁶⁶ *Ravet et Anceau*, année 1922.

¹⁸⁶⁷ *Ravet et Anceau*, années 1923 et 1924.

Document 120 : Tableau - Cinq cas représentatifs des demandes de dommages de guerre du canton : demeure bourgeoise, multiactivité ouvrière, propriété immobilière commerçante, industrie, société morale.

Source : ADN, 10 R 1863, 10 R 1839, 10 R 1844, 10 R 1863, 10 R 1850.

En dépit de ces remarques qui font état de la difficulté à évaluer avec justice les dommages de chacun, il n'y a quasiment pas eu de problèmes entre la Commission et les sinistrés. Voyons les situations. Augustin Delebarre, chef de culture à la Ferme du Faux à Marquillies, époux de Mathilde Hayart, demande à être indemnisé de 18 000 francs pour sa collection de bouteilles de vin : « La somme est exagérée, sans facture à l'appui, mais elle est acceptée ».¹⁸⁶⁸ Henri Carpentier, de l'Aventure, qui demande 1000 francs pour la chapelle funéraire familiale qui a été détruite au cimetière d'Illies, est aussi indemnisé après un premier refus.¹⁸⁶⁹ Par contre, quatre cas d'estimations gonflées se voient déboutés. D'autre part, la Commission se déclare incompétente vis à vis de François Delaval, briqueteur, pour la demande de dommages de guerre ayant eu lieu à La Gorgue, donc hors du canton de La Bassée (12 cas similaires).¹⁸⁷⁰ Elle refuse également d'accéder à la demande d'Henri Caron, épicier et planteur de tabac à Illies, qui veut des compensations pour logement de troupes ennemies alors qu'il a quitté le village en octobre 1914.¹⁸⁷¹ Enfin, un ressortissant belge, Florimond Vervaeke, briqueteur à Marquillies, est débouté « car de nationalité belge ».¹⁸⁷² Sur les 1027 dossiers de dommages de guerre d'Illies et de Marquillies, on ne rencontre que 19 refus, soit moins de 2 % des demandes d'indemnités. Le terme de 'conciliation' est justifié.

Parmi les 23 députés du Nord, un des plus influents, aux côtés de Jean-Baptiste Lebas, Jules Lemire et Louis Loucheur, est Alexandre Crespel, « industriel, conseiller général, maire de La Bassée »¹⁸⁷³. Et il lui en faut de l'entregent pour faire évoluer les choses : le canal de La Bassée est obstrué¹⁸⁷⁴, le chemin de halage est à refaire¹⁸⁷⁵, les ventres sont creux¹⁸⁷⁶, le plan de reconstruction d'ensemble de la bourgade nécessite la fin des travaux de la Commission de conciliation¹⁸⁷⁷. Finalement, est constituée une société pour la reconstruction en octobre 1919¹⁸⁷⁸. Marquillies avait aussi un avocat brillant pour défendre la cause du village en la personne de Gustave Barrois-Brasme ; c'est lui qui écrit les rapports au Ministre de l'Intérieur et à la Direction de la sûreté générale sur le canton de La Bassée, en insistant sur les besoins des populations pour faciliter le redémarrage.¹⁸⁷⁹ Son décès en l'été 1920¹⁸⁸⁰ ruine pour un temps les espoirs de reprise rapide de sa commune. Mais l'idée du recommencement occupe tous les esprits ; la remontée du canton est l'affaire de tous. Les femmes doivent être protégées quand elles sont enceintes, les enfants doivent être dépistés s'ils sont atteints de maladies invalidantes. C'est par leur biais

¹⁸⁶⁸ ADN, 10 R 1793.

¹⁸⁶⁹ ADN, 10 R 1809.

¹⁸⁷⁰ ADN, 10 R 1800.

¹⁸⁷¹ ADN, 10 R 1802.

¹⁸⁷² ADN, 10 R 1807.

¹⁸⁷³ *Ibid.*

¹⁸⁷⁴ *Journal des réfugiés du Nord*, n° 423, samedi 16 novembre 1918.

¹⁸⁷⁵ *Ibid.*, n° 457, mercredi 19 mars 1919.

¹⁸⁷⁶ *Ibid.*, n° 461, mercredi 12 avril 1919.

¹⁸⁷⁷ *Ibid.*, n° 470, samedi 3 mai 1919.

¹⁸⁷⁸ *Ibid.*, n° 518, samedi 18 octobre 1919. Et n° 521, mercredi 29 octobre 1919. Et n° 572, samedi 5 juin 1920.

¹⁸⁷⁹ ADN, 9 R 1221, Procès verbaux de janvier et de juillet 1919.

¹⁸⁸⁰ *Journal des réfugiés du Nord*, n° 583, samedi 21 août 1920.

– pression nataliste importante durant la sortie de guerre – que passe le redémarrage du canton.

Soins	Lieux	Organisation
Hôpitaux-hospices, asiles, maisons de santé	Herlies La Bassée	9 lits 26 lits
Consultation des nourrissons	Illies La Bassée Marquillies Sainghin	Mairie Mairie Mairie Mairie
Protection maternelle et infantile, consultation prénatale	La Bassée	Consultation organisée par « Maternités rurales en régions libérées » (œuvre privée) à la maternité de La Bassée, une fois par semaine, par le docteur Sacleux.
Maternité privée pour femmes originaires du Nord et du Pas-de-Calais	La Bassée	« Maternités rurales en régions libérées » Présidence Mme Despretz Durée du séjour : 10 à 15 jours

Document 121 : Tableau des soins proposés aux vieillards, mais surtout aux femmes et aux enfants dans le canton de La Bassée, depuis 1919 jusqu'aux années 1930.

Source : ADN, M 229 / 9.

Le renforcement de la protection maternelle et infantile a beau être évident, il n'empêche pas les maladies épidémiques de décimer les nouveaux arrivants dans le canton, très affaiblis par la sous-alimentation, le travail sous pression durant la guerre et les souffrances physiques et morales. La tuberculose, qu'on appelait « tuberculose pulmonaire », est la plus fréquente et la plus grave de ces maladies. Elle est responsable de 17 % des décès en 1919 dans l'arrondissement de Lille. On meurt à Illies de la tuberculose. Le roman de Léon Bocquet décrit les ravages du mal qui touche Angèle : « La toux était devenue moins rauque, ensuite moins fréquente. La poitrine délabrée ne rendait plus ce son sifflant de caverne dévastée où hoquetait un soufflet. Mais la cernure violette de chair meurtrie, apparue après chaque crise sous les yeux, creusait plus avant, de jour en jour, sa ravine sur le visage étréci. »¹⁸⁸¹ Le département est le premier à avoir un programme anti-tuberculeux, mais il n'empêche que ce sont les femmes qui restent les plus touchées, surtout celles qui se trouvent dans la proximité des fabriques et des régions minières.¹⁸⁸² Les docteurs Pottelet et Gorez – lui-même habitant Illies - , « médecins des épidémies dans l'arrondissement de Lille »¹⁸⁸³, ont étudié la morbidité de ces maladies. Leurs chiffres montrent la difficulté du canton en particulier et de l'arrondissement de Lille en général à s'en sortir dans la période du début des années vingt.

Santé publique. Rapport des docteurs Pottelet et Gorez, médecins des épidémies dans l'arrondissement de Lille.

1919 : Nous avons éprouvé de grandes difficultés à remplir convenablement notre tâche. La raison en a été la pénurie des moyens de transport jointe à la désorganisation générale.

¹⁸⁸¹ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op.cit., p. 280.

¹⁸⁸² Jacqueline Devouge, « Mortalité et société, Les causes des décès dans le Nord dans l'Entre-deux-guerres », in Jean-Marie Mayeur, *Les relations entre communisme et socialisme dans le Nord et le Pas de Calais de 1919 à 1934*, 1973, p. 398.

¹⁸⁸³ Ravet et Anceau, 1922, p. 245, 259.

La lutte contre les épidémies s'en est ressentie : défaut des médecins, surmenage de ceux qui avaient rejoint leur poste, prophylaxie publique qui n'a pas pu s'exercer partout, pas d'examens à fond comme nous le faisons avant la guerre.
 Nous avons réservé notre action dans les foyers les plus graves.
 Le reste est difficile à estimer.

Mortalité	1921 : 7,8 % 1922 : 9,2 %
Les épidémies débutent dans les écoles, où elles se cantonnent, épargnant les personnes plus âgées.	La crainte de l'eau de boisson a permis de faire reculer la maladie.
Cancers : Nombre très élevé.	1920 : 6, 56 % des décès 1921 : 7, 37 % des décès 1922 : 6, 82 % des décès

Document 122 : Tableau - Santé publique dans l'arrondissement de Lille, de 1919 à 1922, selon les médecins Pottelet et Gorez.

Source : Annuaire statistique du Département du Nord, *Ravet et Anceau*, p. 245 et 259.

Les maladies épidémiques, qui concernaient peu d'habitants avant la guerre¹⁸⁸⁴, se révèlent importantes à la sortie de guerre. « Désorganisation générale », disent les docteurs Pottelet et Gorez. On y voit, malgré ce constat alarmant (« nous avons éprouvé de grandes difficultés à remplir convenablement notre tâche »), une progression des soins. Cette prise en mains de la lutte contre les épidémies permet, selon les statistiques de 1920 à 1922, d'obtenir une régression rapide des maladies en cours. Quant aux cancers, leur nombre reste « très élevé », représentant 6, 82 % des décès en 1922. « La prophylaxie publique n'a pas pu s'exercer partout », constate le rapport. Cette étude évoque indistinctement tout l'arrondissement de Lille. Il faut rechercher dans le détail des rapports du docteur Pottelet ce qui touche plus spécialement le secteur du front :

Monsieur le préfet,

Aussitôt que des automobiles furent mises à notre disposition, nous parcourûmes le département dans son entier de manière à prendre une vue d'ensemble de la situation, et à connaître sur quels points nos devons surtout porter nos efforts.

On pouvait craindre que les nappes aquifères fussent contaminées, étant donné l'état dans le quel les Allemands avaient laissé le pays. Nous demandâmes à l'Institut Pasteur de procéder à quelques analyses. Les eaux souterraines montrèrent une parfaite pureté. Mais il était difficile de se procurer cette eau : dans les régions dévastées, la plupart des puits se trouvaient comblés par des matériaux provenant des maisons détruites.¹⁸⁸⁵

On découvre ainsi que, si l'eau est saine partout dans le département, la situation des « régions dévastées » reste délicate étant donné que l'accès aux puits et l'analyse de l'eau ne sont pas encore réalisables. Il faut attendre 1925 pour lire des détails sur l'état sanitaire des villages de l'ex-front (48 cas de rougeole à Illies, 104 cas d'oreillons à La Bassée, 23 cas de coqueluche à Sainghin)¹⁸⁸⁶. Globalement, l'état sanitaire s'améliore parallèlement avec la remise en état des sols, la reconstruction des logements ainsi que l'amélioration de l'administration, de l'intendance et de la logistique. Tout cela coïncide avec le regain économique espéré. Et il semble se faire attendre.

¹⁸⁸⁴ Annuaire statistique du Département du Nord, *Ravet et Anceau*, p. 245 et 259

¹⁸⁸⁵ ADN, M 149 / 91, René Pottelet, Rapport de Santé et d'Hygiène publiques, 19 juillet 1919.

¹⁸⁸⁶ *Ibid.*, 1^{er} février 1925.

2) Le regain économique dans le canton de La Bassée, lors de la sortie de guerre

François Rucho exprime le basculement de la guerre à la paix¹⁸⁸⁷ : à la fois la remobilisation mentale consécutive à l'armistice : « Joie immense vécue par tout le monde », et le désarroi des soldats revenus parmi la population : « A Illies, la vision m'a cloué sur place pendant un bon moment. Tout le village était disparu. »

Ce fut l'armistice, la libération. Joie immensément vécue par tout le monde. Momentanément. Car, par la suite, il a fallu faire les comptes des profits et pertes. Moi, personnellement, [...] comme on avait droit à un jour de congé par décade, j'ai demandé aux chefs de bien vouloir les totaliser pour me permettre de faire des recherches sur ma famille. Ca m'a donc permis de venir jusqu'à Illies. Mais la vision m'a cloué sur place pendant un bon moment. Tout le village était disparu. Même plus une brique par terre. Il ne restait que le bas très fortifié du clocher de l'église qui avait servi d'observatoire aux Allemands. Et quelques pans de murs, rue d'en bas, aux maisons Crespel, Cacan, Ida et Pennequin. Et un fortin dans la maison Capon, ainsi que dans deux maisons très anciennes de chez Carle que nous avons habitées en 1920 avec mes beaux-parents. Ils sont rentrés d'évacuation en juillet 1920.¹⁸⁸⁸

Très vite, les réfugiés revenus dans le canton se mettent à l'ouvrage. L'idée première est de vouloir redonner l'image d'autrefois aux villages détruits. Aussi, une des tâches liminaires consiste à déminer les champs, les pâtures et les jardins. Les Chinois et les *Sidi* enlèvent les barbelés et les piquets ; tous ces matériaux sont placés en tas au bord des routes et des chemins ; des camions de l'armée passent pour les emmener. Les tranchées sont déboisées et nivelées¹⁸⁸⁹ : Madeleine Delerue¹⁸⁹⁰ se souvient des planches en pitchpin qui couraient le long des lignes installées juste derrière de chez elle, dans le bourg d'Illies ; les gens ramassaient aussi le bois pour eux. Les blockhaus sont éclatés ou versés dans des trous creusés assez profondément pour les contenir. Les traces de la guerre sont ôtées relativement vite. A tel point que les guides Michelin de 1920 présentent bientôt des « lieux absents », entendons par là des lieux qui ne sont plus significatifs de la guerre telle qu'elle est montrée avec force émotivité dans les descriptions de la zone rouge. Non que la reconstruction ait commencé ou que les ruines soient déblayées, mais la disparition des vestiges change radicalement la signification des lieux.

Le panorama noir à intention de propagande pédagogique ne correspondrait pas, pour les visiteurs, aux descriptions volontiers sombres de la brochure. Les touristes présents, individuels ou en groupe, voient plutôt des populations en train de restaurer ce qui faisait l'organisation économique des onze communes. De plus, ces voyageurs ne peuvent être accueillis faute de lits d'hôtellerie suffisants et d'essence pour se déplacer en automobile. Les deux guides Michelin qui concernent la région (« Lille avant et pendant la guerre » et « Ypres et les batailles d'Ypres ») et qui se donnent pour objet de « constituer

¹⁸⁸⁷ Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée, La sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, op. cit., p. 10.

¹⁸⁸⁸ François Rucho, *François Rucho*, op. cit., p. 28-29.

¹⁸⁸⁹ Edmond Michel, *Les dommages de guerre de la France et leur réparation*, Paris, Berger-Levrault, 1932, p. 335.

¹⁸⁹⁰ Madeleine Delerue, *Entretiens*.

un spectacle dans son fauteuil »¹⁸⁹¹ ne ciblent d'ailleurs pas du tout le canton de La Bassée. L'itinéraire descend de Belgique vers Armentières, longe la ligne du front vers le sud, arrive jusqu'à Radinghem où se trouvait un camp de prisonniers français et allemands, puis bifurque sans entrer du tout dans le canton et finalement remonte vers Lille :

On entre dans ce qui fut Radinghem. Après l'église en ruines, on prendra à droite, le long d'un abri blindé qui défendait la route. Passer sous la voie ferrée et, au hameau de la Vallée, après une chapelle, tourner à droite pour entrer dans Ennetières. La route se poursuit au milieu des ruines d'Englos et d'Haubourdin.

Pour que La Bassée et sa vaste dévastation existent malgré tout dans le guide, sans que le circuit y fasse une incursion, la brochure présente deux photos du chef-lieu. Les deux illustrations occupent une page. Les légendes sont :

- La Bassée, les ruines de l'église
- La Bassée, observatoire en béton construit par les Allemands à l'intérieur d'une maison qui s'est écroulée autour de lui.¹⁸⁹²

Alors que le député Alexandre Crespel était prêt à montrer sa ville aux officiels en 1919 afin d'obtenir des subsides, on peut s'interroger sur l'absence de visite guidée dans le canton de La Bassée et dans la partie britannique de cette portion du front occidental de la Grande Guerre durant les années 1920-1925. Il y a pourtant des batailles qui ont marqué les lecteurs du *Journal des réfugiés*. Tous ont vu les dessins-photos des attaques de Neuve-Chapelle, ou bien de la déroute de l'armée française en octobre 1914 quand Lille fut déclarée ville ouverte, ou encore des réfugiés sur la RN 41 qui quittaient Lille pour descendre vers Lens, Béthune, Arras, espérant fuir les Allemands vers le sud. L'envie de « voir » ce secteur doit correspondre aux attentes des lecteurs du guide. Pourquoi alors occulter cet espace ? D'une part, l'élimination en cours des traces de la guerre occupe probablement les autorités qui ne souhaitent pas avoir, en plus des nombreux travailleurs, des visiteurs qui viendraient à retarder le déblaiement ou qui se trouveraient sur des territoires jugés trop dangereux car minés et souvent encore ennoyés. D'autre part, la volonté de redémarrage est probablement l'autre cause : il n'est plus possible, en 1920, 1921, 1922, de s'attarder encore à expliquer ici les blockhaus et là les combats ; il est de nouvelles urgences, celles d'une économie qu'il faut rétablir absolument pour faire revenir tous les habitants, pour leur donner du travail et des maisons, pour s'orienter vers l'avenir et non retrouver un passé qu'il faut mettre derrière soi. En effet, l'agriculture, l'industrie et le négoce sont les priorités qui doivent réinsuffler, assez vite, l'oxygène nécessaire au canton.

1 - L'agriculture pendant la sortie de guerre dans le canton de La Bassée

Au début de la sortie de guerre, c'est le *CRB* qui nourrit le Nord de la France. Puis les champs sont nettoyés des obus, mines, barbelés et autres scories de la guerre. Enfin, les agriculteurs se réinstallent.

1 La reconstitution foncière suivie de la reconstruction des entrepôts ainsi que des maisons d'habitation des cultivateurs

¹⁸⁹¹ Antoine Champeaux, « Les guides illustrés Michelin des champs de bataille 1914-1918, Mémoire de la Grande Guerre », in Hervé Couteau-Bégarie (dir), *Les médias et la guerre*, p. 530-531.

¹⁸⁹² *Guides illustrés Michelin des champs de bataille 1914-1918*, « Ypres et les batailles d'Ypres », 1920, p. 132.

L'annuaire statistique *Ravet et Anceau* de 1922 liste les cultivateurs qui ont recommencé à exploiter. Et on voit bien, par les professions annexes, que cette reprise n'est pas un vain mot. Aubers dispose, en plus de vingt-quatre agriculteurs, de quantité de métiers associés : un garde-chasse, un marchand de bestiaux, un bourrelier, un charron, un marchand d'engrais, un marchand de fourrages, un marchand de légumes en gros, un maréchal-ferrant, un marchand de porcs, deux marchands de volailles. Le regain a eu lieu.

Communes du canton de La Bassée	Nombres de cultivateurs réinstallés en 1922
	Remarque : le nombre de cultivateurs n'étant pas déclaré en 1913-1914, la comparaison avant-après la guerre est difficile. On peut estimer à un tiers le nombre de non-réinstallations en 1922.
Aubers	24
Fournes	39, dont une veuve
Fromelles	34
Hantay	20, dont une veuve
Herlies	38, dont deux veuves
Illies	16, dont deux veuves Remarque : 4 associations de 8 agriculteurs, soit la moitié des cultivateurs d'Illies
La Bassée	Pas d'indication
Marquillies	Pas d'indication
Sainghin	Pas d'indication
Salomé	Pas d'indication
Wicres	10

Document 123 : Tableau - Les cultivateurs réinstallés dans le canton de La Bassée en 1922.

Source : *Ravet et Anceau*, 1922, tome 1.

Si les données collectées permettent de voir la reprise agricole dans sept localités du canton, on peut s'interroger sur l'absence de précisions dans les quatre autres communes. A part Marquillies, les lieux non renseignés sont des communes « urbaines », portées par l'industrie et le négoce, davantage que par l'agriculture. Pourtant, des fermes ont continué à subsister durant tout le XX^e siècle dans ces localités, alors elles ont dû être remises en place également en 1922, bien qu'elles ne soient pas comptabilisées. Les fonctions de ces fermes installées au cœur des bourgs sont davantage de proposer à la vente de proximité des légumes et des produits d'élevage que de pratiquer des cultures traditionnelles. Ce mode cultural a permis, d'ailleurs, aux agriculteurs non évacués de vivre un peu plus confortablement durant la guerre¹⁸⁹³ ; elle s'accroît à la sortie de guerre avec les ventes de lapins, œufs, beurre, haricots secs et pommes de terre aux particuliers. Le stock de subsistance étant largement dépassé, c'est vers une complémentarité avec les magasins que s'orientent les maraîchers et les fermiers.¹⁸⁹⁴ L'heure est donc à une accentuation des contacts avec le monde urbain qui permettra, grâce à des bénéfices substantiels, d'acquiescer de l'aisance et des améliorations de confort dans l'habitation.¹⁸⁹⁵

¹⁸⁹³ Marie Boucq-Duflot, *Maman Rose*, Sainghin (Nord), avril 2000.

¹⁸⁹⁴ Joseph Carle, *Biographie*, *op. cit.*

¹⁸⁹⁵ Michel Servais, Marc Jollivet et Yves Tavernier, in Georges Duby, *Histoire de la France Rurale*, Tome 4, *Depuis 1914*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 101-115.

Les nouvelles fermes du canton sont des bâtisses en briques, grandes, avec une cour en carré regroupant des lieux de vie et des bâtiments d'élevage et de stockage autour du lieu de circulation centrale.¹⁸⁹⁶ Bien des fumiers sont déjà expulsés vers les prairies attenantes. Les détails d'architecture, dans le cas des fermes Rigaut, Brasme, Delerue et Carle, par exemple, montrent leur désir d'avoir des touches de modernité tout en affichant une certaine assurance financière. Ces fermes sont branchées à l'électricité ce qui oblige les municipalités à coordonner les projets d'aménagement avec les chantiers privés.¹⁸⁹⁷

Pourtant, si quelques-uns des agriculteurs « urbains » et aisés ont su tirer profit de la sortie de guerre, pour tous les autres, c'est une reprise difficile qui se met en route, un lent redémarrage. Passée l'aide ponctuelle des prisonniers de guerre allemands, des travailleurs coloniaux et des compagnies de civils étrangers,¹⁸⁹⁸ le travail se fait à la main pour les petits agriculteurs, avec pioche, pelle, fourche, à cause du manque de moyens et l'absence de gros engins de déblaiement adaptés.¹⁸⁹⁹ Mais le résultat est probant : en moins d'une décennie, l'agriculture est rétablie partout dans le canton. Le principe des réparations a fonctionné : il était annoncé en décembre 1914, il a été repris le 17 avril 1919, il est considéré comme la charte des sinistrés au nom de la solidarité nationale. Il exige la remise en état plus ou moins à l'identique et le réemploi pour des activités de même nature dans un rayon de cinquante kilomètres autour de la zone dévastée.¹⁹⁰⁰ La loi du 4 mars 1919 impose le retour aux limites du cadastre. Pourtant, dans le cas d'Illies, ce sont les recherches dans le sol, dans le tracé des fondations, qui seul permettra de redonner le dû de chacun ; ce travail gigantesque est l'œuvre de l'architecte Jupin qui parvient à redessiner le plan des parcelles à partir de ces maigres témoins « archéologiques ».¹⁹⁰¹ L'abornement général des propriétés, effectué conformément à la loi du 17 avril 1919, est sans doute plus facile à appliquer dans certaines communes que dans d'autres.

2 La relance agricole dans le canton de La Bassée

Le ministère de l'agriculture fait état des statistiques agricoles annuelles. Il dépouille ainsi les récoltes de chaque année pour toute la France, arrondissement par arrondissement, canton par canton, commune par commune. Il permet des comparaisons intra cantonales et des rapprochements dans le temps, en voyant ce qu'il en fut avant la Grande Guerre et ce qu'il en est après. Intéressons-nous à l'année 1919. Sur les onze communes du canton de La Bassée, dix sont renseignées ; la localité manquante est Illies dont a vu que la dévastation ne permettait pas encore le redémarrage. Même un jeune fermier dynamique comme Joseph Carle, pourtant revenu dès janvier 1919 et entouré de personnels dévoués, ne pourra prétendre à une relance durant la première année de la sortie de guerre qui sert surtout à la remise en état des territoires agricoles. Tel n'est pas le cas dans les autres communes qui ont un bilan de redémarrage à exhiber.

¹⁸⁹⁶ Philippe Carpentier, *La reconstruction agricole des champs de bataille de l'Artois*, Mémoire, Université d'Artois, Denis Varaschin (dir.), 2000, p. 104.

¹⁸⁹⁷ Photographies de la reconstruction des fermes d'Illies, archives privées.

¹⁸⁹⁸ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit.

¹⁸⁹⁹ Marie-Louise Dhennin, Entretien.

¹⁹⁰⁰ Gilbert Noël, « La restauration des structures agricoles, Priorité à l'exploitation du terroir et à l'équipement », in Eric Bussière, Patrice Marcilloux, Denis Varaschin, *La grande reconstruction, Reconstruire le Pas de Calais après la Grande Guerre*, op. cit., p. 159-177.

¹⁹⁰¹ Archives communales d'Illies, Dossier Grande Guerre.

Commune	Terres labourées, en ha	Evolution depuis 1912	Blé, en ha	P de terre, en ha	Tabac, en ha	Chevaux	Vaches	Porcs
Aubers	33	-		6		56	22	23
Fournes	730	=	65	12	1	75	50	56
Fromelles	81	-	3	4	0,5	27	18	4
Hantay	81	-	22	10		26	18	6
Herlies	598	=	26	10	4	44	15	9
Illies								
La Bassée	262	=		4		18	10	
Marquillies	504	=	112	8	2	68	70	30
Sainghin	590	=	117	59	1,5	79	68	44
Salomé	113	-	20	8		22	25	10
Wicres	236	=	36	7	1,5	16	9	3
	Total canton : 3147 ha soit 52 % par rapport à 1912	4 communes ont leur superficie labourée en baisse	400 ha soit 17 % par rapport à 1912	128 ha soit 53 % par rapport à 1912	10,5 ha soit 4 % par rapport à 1912	429 soit 39% par rapport à 1912	305 soit 14 % par rapport à 1912	178 soit 14 % par rapport à 1912

Document 124 : Tableau - Récoltes et bétail en 1919, première année de la sortie de guerre, dans le canton de La Bassée.

NB : Illies est absent des statistiques.

Source : ADN, M 650 / 97, 1919.

Le tableau statistique de 1919 exprime un fort gradient de redémarrage entre les communes qui ont retrouvé leur superficie labourée dès 1919, seulement un an après le départ des occupants, et celles qui en sont encore à rassembler les objets encombrant leur sol. Les villages d'Aubers, de Fromelles et d'Herlies, côté zone rouge voient leur reprise retardée avec une remise en état très ralentie à cause d'un territoire encore délabré. Jusque là, la logique est-ouest du canton, qui, séparant les premières lignes et l'arrière front, faisait apparaître un écart de démolition, reste conforme. Pourtant, versant Deûle, Hantay et Salomé accusent aussi un fort retard au redémarrage. Il faut probablement y voir le délaissement des localités proches de La Bassée au profit de l'accroissement rapide du chef-lieu qui retrouve, un an seulement après l'armistice, la surface emblavée que la bourgade avait en 1912. L'intensification, voulue par le député-maire Alexandre Crespel, porte promptement ses fruits. Fournes retrouve vite ses espaces en labours comme avant la Grande Guerre de même que Marquillies, Sainghin et Wicres. Une telle réussite dit la volonté de reconstitution qui anime la main d'œuvre mobilisée dans les villages éprouvés.¹⁹⁰² Ces statistiques confirment la reprise rapide agricole qu'avait décrite Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*.¹⁹⁰³

Commune	Terres labourées,	Progrès depuis	Blé, en ha	P de terre,	Tabac, en ha	Chevaux	Vaches	Porcs
---------	-------------------	----------------	------------	-------------	--------------	---------	--------	-------

¹⁹⁰² Département du Pas de Calais, Conseil Général, 2^{de} Session ordinaire de 1919, Rapports des chefs de service, 3^e partie, S^{te} typographique et lithographique, 1919, p. 131-161.

¹⁹⁰³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, ch. XII, p. 206-216.

	en ha	1912		en ha				
Aubers	781	-	350	30	9	170	160	271
Fourmes	730	=	380	18	17	118	210	118
Fromelles	646	+	261	60	8	88	158	127
Hantay	173	-	78	8	5	40	85	48
Herlies	598	-	169	11	27	113	145	94
Illies	675	-	219	43	57	117	158	156
La Bassée	274	+	82	13	9	49	105	29
Marquillies	559	+	218	11	37	79	188	88
Sainghin	590	+	251	20	12	150	150	185
Salomé	261	-	82	8	3	80	120	156
Wicres	260	+	100	33	37	32	41	28
	5547 ha	5	2190 ha	254 ha	220 ha	1033	1450	1300
	soit 97 % par rapport à 1912	communes en baisse, 5 communes en hausse	soit 98 % par rapport à 1912	soit 106 % par rapport à 1912	soit 90 % par rapport à 1912	soit 94 % par rapport à 1912	soit 70 % par rapport à 1912	soit 105 % par rapport à 1912

Document 125 : Tableau - Récoltes et bétail durant la sortie de guerre élargie. Etat en 1924. Canton de La Bassée.

Source : ADN, M 650 / 106, 1924.

Le tableau statistique de l'état agricole du canton de La Bassée en 1924 montre qu'après l'hyper activisme de l'immédiate sortie de guerre, la vraie reprise, celle des paysans des onze villages laissés à leurs propres ressources, à présent que l'aide ample accordée par l'Etat et les organismes internationaux se tarit, est réalisée. Bien que les moyens à leur disposition soient très aléatoires, les cultivateurs ont réussi leur sortie de guerre en 1924 ; il a fallu cinq années. Les communes en développement agricole sont celles qui avaient amorcé très vite leur reprise en 1919. Elles se situent des deux côtés de l'axe majeur de la RN 41. Le front et ses ruines ne sont plus un critère par lequel mesurer la relance. Les nouveaux facteurs tiennent à la dynamique des acteurs majeurs des trois localités emblématiques de La Bassée, Marquillies et Sainghin. Globalement, les références principales pour les emblavements du canton - blé, pommes de terre, tabac – ont retrouvé les valeurs d'avant-guerre ; les animaux de ferme, sauf les vaches, sont aussi dans des créneaux similaires.

Commune	Herbages en ha	Trèfle en ha	Maïs, en ha	Chicorée à café, en ha	Haricots, en ha	Betterave à sucre, en ha	Légumes, en ha	Lin, en ha
Aubers			182		47	80	10	4
Fourmes		9	115	40	7	56		18
Fromelles	133	14	106		59	59	7	30
Hantay	12	3	29	8	2	19		5
Herlies	79	16	161	20		175		10
Illies	50	15	112	71	1	110		4
La Bassée	15	9	50	1	4	34	25	1
Marquillies		23	94		2,50	145	1	4
Sainghin	49	7	138	21		108	4	3
Salomé	23	9	50	32	3	45		1
Wicres		5	35			25	1	

	347 ha	107 ha	1071 ha	192 ha	125,5 ha	850	48	120
	soit 75 % par rapport à 1912	soit 38 % par rapport à 1912	soit 1071 % par rapport à 1912	soit 34 % par rapport à 1912	soit 160 % par rapport à 1912	soit 66 % par rapport à 1912	soit 123 % par rapport à 1912	soit 230 % par rapport à 1912

Document 126 : Tableau - Les productions agricoles du canton de La Bassée durant la sortie de guerre élargie. Etat en 1924.

Source : ADN, M 650 / 106, 1924.

Les baisses remarquables des herbages naturels et du trèfle sont le signe d'une reconversion agricole en cours dans le canton de La Bassée : les bovins, associés aux prairies permanentes et aux fourrages gardés séchés dans les granges afin de nourrir les animaux durant les saisons froides, ne sont plus l'élément de la remontée en gamme des agriculteurs des villages ruraux. D'une part, la reconstruction n'a pas permis de retrouver les étables, appentis, greniers, fenils et autres hangars qui servaient à abriter les bêtes et à garder la paille ; d'autre part, les pâtures sont surtout, désormais, des territoires laissés en herbe faute de mieux, la présence des blockhaus et des fortins de tir non détruits fait qu'aucune autre utilisation n'est possible pour ces espaces. Pâturage, souvent, signifie trace de la guerre. L'heure nouvelle est à la spécialisation végétale. La hausse touche le maïs, les haricots, le maraîchage et le lin. Les fermiers urbanisés de la bourgade de La Bassée sont, mais on l'avait déjà pressenti, les plus orientés vers les légumes et les primeurs. Après un temps de reprise consacré aux cultures traditionnelles grâce aux graines à bas prix des sociétés de redémarrage agricole, les cultivateurs du canton s'adaptent maintenant, en 1924, grâce à des emblavements tournés vers plus de rentabilité¹⁹⁰⁴.

3 Un monde paysan désorienté

Les champs du pays de Weppes faisaient du secteur sud-ouest de Lille, avant la guerre, un territoire prospère : la terre y était fertile et l'eau maîtrisée depuis deux millénaires. Mais, voici qu'avec la guerre, les labours ancestraux sont réduits presque à néant. La vision du canton, en 1919, est celle d'une terre où la domestication entière des sols est à reprendre. L'œuvre est importante ; ce que tant de générations d'anciens avaient réalisé est, en quatre ans, annihilé. La guerre a été une guerre de pelletées de terre, de tuyaux d'évacuation, de pompes aspirantes, de fossés élargis et approfondis, de sacs d'argile pour tenir des parois. La guerre a été une guerre de l'eau.¹⁹⁰⁵ Cette guerre-là, celle des objets et des techniques, était d'une importance première. Lors de la sortie de guerre, l'eau maîtrisée reste un impératif de vie quotidienne.

L'anthropologie des techniques¹⁹⁰⁶ est un objet essentiel de recherche dans la compréhension de la reprise du canton de La Bassée en 1920, et bien après. En effet, les divers comités d'après-guerre ont beau venir au secours des agriculteurs, la grande reconquête des sols est d'autant plus complexe à entreprendre que les objets de leur longue culture matérielle sont perdus. Les outils des champs, les engins agricoles manuels ou tirés par un cheval, les fabrications ingénieuses qui étaient le fruit d'une expérience spécifique aux terres du secteur, tout ces artefacts familiers et devenus d'une grande banalité au début du siècle, sont détériorés, démolis, hors d'usage¹⁹⁰⁷. Leur absence n'est pas qu'une

¹⁹⁰⁴ Joseph Carle, *Biographie, op. cit.*

¹⁹⁰⁵ Cartes postales allemandes, Pump Stadion du secteur de La Bassée, collection privée.

¹⁹⁰⁶ Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

¹⁹⁰⁷ Louis Caillet, *Entretiens*.

question d'argent ou de pouvoir d'achat ; la relation à l'objet agricole disparu nécessite une compréhension fine des besoins d'une catégorie sociale dont les bureaux de la reconstitution enregistrent les dégâts aux biens, sans mesurer l'impossibilité de reconstituer les savoir-faire. Jean-Baptiste Vienne, cultivateur à Ligny-le-Grand, à Illies, fait état en janvier 1920, des dommages survenus à son exploitation en ces termes : « Mobilier personnel, approvisionnement de ferme, semence et nourriture, récoltes, immeuble à usage de ferme, remises en état des terres, arbres, haies et clôtures, matériel de culture, cheptel »¹⁹⁰⁸ Il est sans conteste, au cœur de cette énumération, des productions techniques originales, adaptées à tel besoin spécifique, perdues à jamais. Ces objets inintéressants¹⁹⁰⁹ sont cependant le résultat tangible de l'adaptation performante des agriculteurs aux contraintes des lieux et à l'organisation sociale des villages. La guerre, de ce point de vue, va obliger à se tourner vers de nouvelles techniques qui vont avoir pour conséquence de moderniser l'agriculture cantonale.

Jules Carette, du hameau du Transloy à Illies, déclare ne plus avoir son « matériel de planteur de tabac » et il réclame pour cette perte la somme de 2 100 francs. Jules Carette est d'abord journalier de profession ; accessoirement, il est planteur de tabac. Mais, justement, ce complément de travail et de bénéfice est sans doute le « fragment de monde »¹⁹¹⁰ le plus important pour lui. Or la sortie de guerre oblige chacun à se centrer sur ce qui est le plus adapté à la reprise ; sans les terres et l'aide du fermier qui s'oriente vers des productions légumières, la culture du tabac diminue de vingt-quatre hectares dans le canton, six ans après l'armistice. Ainsi, sans être la fin totale de cette culture spécifique, la diminution du nombre des planteurs de tabac accentue la cassure de l'édifice social d'un monde rural solidaire. Les déçus de la reconstruction agricole se tourneront vers l'industrie.

2 - Le développement industriel du canton : un retard inquiétant

Avant la Grande Guerre, une phase de modernisation était amorcée dans le canton. Le cas des frères Delerue d'Illies, par exemple, est représentatif des mutations en cours : leur site industriel n'étant pas situé sur un axe routier important, ni à proximité d'une gare ou d'une halte ferroviaire, encore moins sur une voie d'eau majeure, l'innovation première avait été de relier les Grandes Usines d'Illies-bourg à La Bassée par des rails Decauville longeant puis coupant la RN 41 afin d'acheminer plus rapidement et facilement les productions qui avaient ainsi accès au canal d'Aire et par là à la côte ; puis est arrivée une autre originalité : au lieu d'agrandir l'emplacement industriel d'Illies, les frères Delerue ont installé une seconde usine à Salomé, au lieu-dit la Gare d'eau, où un large espace de quai permettait à des bateaux d'attendre et de charger les produits finis de la distillerie et de l'usine chimique ; l'ouverture à une meilleure commercialisation était en marche. L'armée allemande a très vite, dès octobre 1914, fait main mise sur les deux sites Delerue ; elle les a fait fonctionner à son profit durant les quatre années de la guerre ; ce sont des bâtiments délabrés, avec machines, cuivres et matériels électriques ôtés, que le maire Henri Delerue retrouvera à son retour, début 1919¹⁹¹¹. Toute une industrie intégrée et prometteuse est à bas. Trois solutions sont possibles. Relancer Illies et Salomé ? Rebâtir ailleurs ? Fabriquer autre chose et autrement ?

¹⁹⁰⁸ ADN, 10 R 1816. Commission cantonale.

¹⁹⁰⁹ Pierre Lemonnier, *Mundane Objects, Materiality and Non-Verbal Communication*, Walnut Creek, Left Coast Press, 2012, coll. « Critical Cultural Heritage Series », 205 p, p. 13.

¹⁹¹⁰ Bruno Latour et Pierre Lemonnier, *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, « Recherches », 1994, p. 145.

¹⁹¹¹ Madeleine Delerue, Entretiens.

1 La loi du 17 avril 1919 et le retour en zone dévastée

La loi du 17 avril 1919 incite à revenir en zone dévastée puisque des frais très élevés pénalisent ceux qui encaisseraient les indemnités de guerre et quitteraient la région. La pénurie d'une part, et le climat inflationniste d'autre part, font que les industriels du canton sont revenus se réinstaller sur les sites dont ils étaient propriétaires avant 1914. « Le remploi à l'identique » a beau avoir souplesse et flexibilité, il s'avère contraignant pour les entrepreneurs qui s'estiment freinés.¹⁹¹²

Commune	Sucreries en 1919	Sucreries en 1924	Distilleries en 1919	Distilleries en 1924	Séchoir à chicorée en 1919	Séchoir à chicorée en 1924	1924 Minoterie à cylindre	1924 Brasserie
Fournes						2		2
Hantay			1					
Illies				1		2		
La Bassée							1	
Marquillies	1		1	1	1	3		
Wicres			2					
	1	0	4	2	1	7	1	2

Document 127 : Tableau - Parc industriel du canton de La Bassée en 1924, cinq ans après le début de la sortie de guerre.

NB : La distillerie d'Hantay est signalée en ruines

Source : ADN, M 650 / 97, 1919. ADN, M 650 / 106, 1924.

Si, avant la guerre, les entrepreneurs avaient des objectifs de rationalisation, de rentabilité et de meilleure insertion dans les réseaux de transport ferroviaires et fluviaux, à la sortie de guerre, ni les bâtiments ne sont en état, ni les machines ne sont suffisantes, ni les personnels ne sont rentrés. Aussi les rares fabriques du canton tournent mal. La seule sucrerie qui a rouvert en 1919, celle de Marquillies, est considérée en 1924 comme absente des relevés statistiques. Après une tentative de remise en route du matériel, il est avéré que des travaux plus importants doivent être engagés pour permettre la reprise. Les distilleries étaient au nombre de quatre en 1919 ; elle ne sont plus que deux cinq ans plus tard. Sans doute en phase d'agrandissement, comme les sucreries. Mais leur diminution, d'une part, et leur absence dans des communes où elle étaient bien implantées, d'autre part, sont le signe d'un changement dont le manque le crédit est un des premiers facteurs.

Ce *credit crunch* est commun à tout le canton et à tous les domaines de redémarrage du canton. La gendarmerie de La Bassée, par exemple, signale en 1926 (huit ans après l'armistice) que les travaux pour les six maisons « provisoires » ne peuvent aboutir à l'installation des personnels « par suite du manque de latrines ». Les demandes sont répétées avec insistance depuis 1920.¹⁹¹³ La gendarmerie de La Bassée doit trouver un hébergement temporaire ; ce sera à Marquillies où les conditions s'avèrent à peine plus satisfaisantes : « Il y a intérêt à ce que, au plus tôt, la brigade soit installée à La Bassée, et

¹⁹¹² Eric Buissière, « La reconstruction et l'évolution des structures d'entreprise », in Eric Buissière, Patrice Marcilloux et Denis Varaschin, *La Grande Guerre, Reconstruire le Pas de Calais après la Grande Guerre*, op. cit., p. 179-192.

¹⁹¹³ ADN, 4 N 420-423.

ce en prévision de l'installation possible d'un camp d'ouvriers étrangers dans cette localité ». Toutes les pénuries s'additionnent au retard industriel et fragilisent le canton.

Pourtant, il est des secteurs moins exigeants où le « regain » peut avoir lieu. Les sècheres de chicorée, par exemple, sont passées de une à sept. L'emblavement suit. Tout l'espace devant la propriété Carle d'Illies, à l'Ecuelle, est occupé par cette récolte. Les anciens rapportent même que les plantes à racines longue étaient privilégiées car elles aéraient la terre laissée inactive ou trop tassée par les travaux militaires.¹⁹¹⁴ Fournes, peu démolie, a retrouvé ses deux brasseries tandis que La Bassée est passée de la minoterie classique à la « minoterie à cylindre », prouvant que les destructions ont été l'occasion de moderniser. Le bilan industriel est, malgré tout, bien réduit. L'atonie industrielle que l'on observe dans les onze communes caractérise le début de la décennie 1920 en rupture avec la prospérité entrepreneuriale de la Belle Epoque, pour une bonne part liée à l'agro-industrie, mais aussi aux innovations chimiques. Les projets d'avant-guerre ne se prolongent que rarement.

2 Le redémarrage des industries du canton : un monde qui s'adapte à la reprise économique

Les entreprises qui retravaillent, micro industries ou grosses fabriques, appartiennent à deux types de propriétaires : des familles du secteur, d'une part, pour les petites affaires, et des groupes puissants, d'autre part, pour les entreprises qui connaissent une forte commercialisation de leur production. L'échelon local semble étroit pour obtenir du financement et redémarrer.

Localité	Entreprise	Propriétaire	
Illies	Briqueterie Delaval	Patron-propriétaire	
	Fabrication de toiles	Patron-propriétaire	
	Grandes Usines :	Patron-propriétaire	
	- Distillerie	(Illies et Salomé)	
Illies	- Fabrique de parfums	Patron-propriétaire	
	Fabrique de chaussures	Société Houssin et Carle	
	Et ^s Carle-Houssin :	(Illies et La Bassée)	
	- Distillerie		
Illies	- Fabrique de chicorée		
	Agro-industrie de Mailly	Banque A. Scalbert, Lille	
	Marquillies	Pantouflierie	Patron-propriétaire
		Brasserie	Patron-propriétaire
Briqueterie		Patron-propriétaire	
Fabrique de chicorée		Patron-Propriétaire	
Fabrique de chaussures		Patron-propriétaire	
Industrie sucrière		Société F. Béghin,	
Distillerie		(siège social à Thumeries)	

Document 128 : Micro industries et grosses fabriques dans deux communes du canton de La Bassée en 1920.

Source : ADN, 10 R 1790 à 1866. Procès-verbaux de conciliation des dommages de guerre du canton de La Bassée, septembre 1919 – janvier 1920.

¹⁹¹⁴ Pauline Rucho, Entretiens.

Les entreprises qui reprennent leurs activités en 1919-1920 sont surtout des entreprises familiales. Les propriétaires en sont les patrons. La famille - épouse, frères et sœurs, enfants, parentèle - fait l'essentiel du personnel. La briqueterie Delaval en est le modèle de fonctionnement : trois Delaval sont cités comme travaillant dans cette activité à la sortie de guerre, mais un apport extérieur vient compléter les ouvriers issus du village, ce sont des hommes qualifiés et compétents. Citons, par exemple, l'un qui est chef cuiseur et l'autre qui est fabricant. La structure est identique dans les autres briqueteries du canton comme celle de Marquillies et celle de Sainghin. Chaque localité avait sa, ou ses, briqueterie(s). La reconstruction a besoin de briques pour l'édification des bâtiments publics et privés ; l'industrie de la briqueterie est une des premières à recommencer ; elle ne nécessite pas de matériel trop important, sa reprise est adaptée à la pénurie du moment.

Les modèles architecturaux de la reconstruction régionale ont besoin de briques. Ils correspondent, d'un côté, aux types classiques des bâtiments de la grande agglomération lilloise, à savoir la brique et la tuile faites avec l'« argile à poterie » locale, prise dans certains sols à la glaise lourde et propice à la cuisson, et, d'un autre côté, ils donnent à la zone rouge du front, rebâtie entièrement durant la décennie 1920, sa particularité quasi uniforme. Les villages de l'ancien front ont donc pour points communs d'avoir été rebâties avec des briques rouges des briqueteries locales et des tuiles rouges plates issues de ces mêmes lieux de production. Les alignements des maisons aux détails identiques - pentes des toits à 45°, cheminées en briques, vambergues (raccord toit-mur en marches d'escalier), frise en brique sous les gouttières du toit, fenêtres cintrées, appuis de fenêtres en briques, façade à une porte et deux fenêtres, seuil en pierre bleue de Tournai, appentis et clapiers à l'arrière - sont désormais la marque spécifique des localités de la ligne ainsi qu'elles ont pu être réédifiées avec les matériaux locaux au début des années 1920.

La malterie et la brasserie redémarrent aussi car les champs du « regain » agricole peuvent recevoir des emblavements d'orge. Les communes de l'arrière-front, Marquillies et Wicres en particulier, ainsi que La Bassée, bourgade relancée par son maire Alexandre Crespel, reprennent ces productions. Les distilleries sont alimentées par la betterave à sucre qui, alternée avec l'orge, permet d'optimiser les assolements de sortie de guerre. Chaque commune du canton possède sa propre fabrication d'alcool blanc. Les lieux cités dans l'échantillon issu des procès-verbaux des dommages de guerre sont les deux sites d'Illies, Delerue et Carle, et le très gros lieu de production de Marquillies.

Pour en terminer avec les agro-industries, il faut encore évoquer les fabriques de chicorée avec leurs tourailles d'aération fichées dans les toits qui donnent un aspect très caractéristique à ces établissements. On en trouve, d'après le document statistique, principalement à Marquillies et à Illies. Enfin, d'autres ateliers agro-industriels sont déclarés à Fromelles et à Mailly à Illies, sans que les produits finis soient explicités. Ce qui est certain, par contre, c'est que, si le savoir-faire existe, le manque de machines et de matériaux est un lourd handicap pour la remise en état et le refonctionnement de ces industries. C'est là que l'on voit apparaître, et c'est le signe de la rentabilité de ces entreprises, des capitaux étrangers à la famille qui dirige sur place l'entreprise. La société Béghin, dont le siège est à Thumeries, et la banque Scalbert de Lille, par exemple, sont ces pourvoyeurs de fonds qui facilitent le redémarrage du canton.

Il est également une activité spécifique à l'agglomération lilloise depuis le milieu du XIX^e siècle, et qui revient à cause des besoins financiers des familles, c'est le travail du fil et du tissu, le tissage domestique, d'une part, et la confection en petites manufactures ou bien à domicile, d'autre part. Le textile a été un appoint dès les premiers temps de la révolution industrielle, il continue à apporter un complément de salaire grâce au travail de la femme ou de l'homme qui s'installent à l'*outil* dès que quelques heures se libèrent. Des

commanditaires apportent la matière brute qu'il faut tisser, ils viennent d'Estaires ou de Roubaix¹⁹¹⁵ ; un délai est accordé ; puis ces commanditaires reviennent afin de prendre livraison de la marchandise finie. De même pour le façonnage, des patrons de couture et des matériaux textiles sont distribués aux particuliers et aux petites fabriques qui doivent rendre les commandes exécutées dans un temps imparti. C'est le cas des fabricants de toile et de chaussures, ainsi que des tisseurs d'Illies ; c'est le cas des pantouffliers de Marquillies. Cette industrialisation en *cluster*¹⁹¹⁶ qui caractérisait le canton de La Bassée avant la Grande Guerre reprend avec force durant la sortie de guerre. Loin d'être un vrai district industriel, synonyme d'urbanité¹⁹¹⁷, c'est plutôt la notion d'entreprises complémentaires à la campagne¹⁹¹⁸ qu'il faut employer pour désigner les activités textiles du canton.

Enfin, il faut évoquer la remise en route de la parfumerie Delerue. La réquisition des machines par l'occupant au début de la guerre, le départ en Allemagne du cuivre et des appareils de production durant l'été 1918 et enfin la destruction du site lors du départ des unités allemandes en octobre 1918 ont nui considérablement au refonctionnement de ces installations durant la sortie de guerre. Et pourtant l'industrie repart au début des années 1920.¹⁹¹⁹ Le procédé, qui donnait de bons résultats avant-guerre, offre une performance tout à fait moindre : le chauffage inadapté provoque la cuisson des matières végétales ; l'évaporation de l'eau est trop rapide ; l'étanchéité est médiocre et la réfrigération mal assurée. Ce cumul de facteurs négatifs fera que l'industrie chimique sera vite abandonnée. Seule l'archéologie industrielle en garde des traces. Faute d'avoir pris une dimension régionale voire européenne, ce patrimoine original n'a pas trouvé sa dimension nouvelle à la sortie de guerre.¹⁹²⁰

3 Un bilan industriel très mitigé

L'espace du canton est donc un territoire industriel qui connaît une certaine reprise durant la sortie de guerre, au début des années 1920 tout au moins. Si l'on se place selon l'angle du *cluster* textile, le développement de ces activités est un appoint familial et entrepreneurial intéressant bien qu'il n'ait pas développé de structures modernisées et performantes. Si l'on se regarde le point de vue des industries développantes, utilisant une population en besoin financier, des voies de communication remises en état et la proximité des grands centres urbains de Lille et de Lens, il est à constater que le redémarrage a été peu compétitif. La sortie de guerre donne l'impression que les industries du canton passent du rang de relai de croissance par rapport à la campagne à la situation de secteur à la traîne. Désormais, et pour la décennie 1920, les industriels sont devenus davantage des suiveurs que des concepteurs.

3 - Le négoce, les services et l'artisanat dans le canton de La Bassée à la sortie de guerre

¹⁹¹⁵ Paul Caillet, Entretiens avec l'auteur, années 1970.

¹⁹¹⁶ Florent Le Bot et Cédric Perrin (dir.), *Les chemins de l'industrialisation en Espagne et en France, Les PME et le développement des territoires (XVIII^e – XXI^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

¹⁹¹⁷ Michel Lescure, *La mobilisation du territoire, Les districts industriels en Europe occidentale du XVII^e au XX^e siècles*, Paris, CHEFF, 2006.

¹⁹¹⁸ Christian Nace et Jean-René Nace, in Gracia Dorel-Ferré, « Le Patrimoine industriel », *Historiens et Géographes*, n° 401, février 2008, p. 277.

¹⁹¹⁹ Jean-Marc Ramette, Service régional de l'inventaire Nord-Pas de Calais, Hôtel Scrive-Lille, n° de notice IA59000253, 1997.

¹⁹²⁰ Madeleine Delerue, Entretiens.

Tous les habitants ne reviennent pas. Il en est des commerçants, des artisans comme des autres catégories de population. Ces non-retours ne seront pas sans conséquences sur la sortie de guerre d'un canton qui ne retrouve pas ses forces vives.

1 La déprise professionnelle dans un canton dévasté

Bien des habitants prennent le temps de réfléchir à une vie possible ailleurs avant de se décider à retrouver les lieux d'occupation et du front. Pour plus de la moitié, en dépit des difficultés de réinstallation dans un canton dévasté, ils reviendront. Henri Ghestin¹⁹²¹, jardinier chez une comtesse en région parisienne, pouvait continuer cette activité qui satisfaisait le soldat fatigué par la guerre ; mais retourner sur ses terres, son village, et y élever ses enfants au milieu de ses voisins et de ses parents, a séduit l'homme qui a préféré regagner Illies plutôt que de rester sans racines. Henri Ghestin reviendra. D'autres ne reviennent pas. Henri Verly ne fera pas sa vie à Illies.

Henri s'est lancé dans la photographie, à l'imitation de son épouse Florentine. Il semble que cette dernière possède un magasin, ou tout au moins un laboratoire, à Théroutan. Le couple envisage un moment de s'installer à Aire. Il décide finalement de s'établir à Strasbourg. Pourquoi Strasbourg ? Sans doute a-t-il entendu dire que les provinces reconquises, du fait du départ massif des commerçants allemands, offraient des opportunités aux nouveaux arrivants. Peut-être bénéficie-t-il de mesures incitatives de la part du gouvernement. Toujours est-il qu'il reprend début juillet 1919 le commerce d'un certain Mr Muller. Il compte beaucoup sur la clientèle des soldats de passage ou à demeure, très nombreux dans la capitale alsacienne.¹⁹²²

Ils sont nombreux à être dans la situation d'Henri Verly. Illies ne comptabilise qu'un peu plus de 800 habitants au début des années 1920. Ce ne sont pas seulement les retards d'évacuation qui justifient cet écart avec les 1400 habitants de 1914. La différence des 600 manquants s'explique par les décès de guerre et les décès civils, par le déclin de la nuptialité et de la natalité, et surtout par les non-retours. On peut considérer que près de 400 habitants ne reviendront plus s'installer dans la commune. Ils perçoivent leurs dommages de guerre pour leurs pertes matérielles, mais leurs maisons ne sont pas reconstruites. La situation est commune à toute la zone rouge. Le canton entier est concerné par cette déprise. Mariage ailleurs. Travail ailleurs. Vie ailleurs, maintenant que le monde est à portée de train, de route, de rencontre. Pour un Henri Ghestin qui revient, en dépit de son métier de jardinier et de la vie attrayante là-bas en région parisienne, il y a un Henri Verly qui ne revient pas. Le travail, justement, voilà ce qui peut motiver l'envie de revenir dans le canton. Il est des professions variées et adaptées à un territoire en reconstruction qui attirent les jeunes gens de retour dans les bourgades du sud des Weppes.

2 Des métiers adaptés à la reconstruction

Les commissions des dommages de guerre de 1920 dressent un inventaire exhaustif des métiers du tertiaire dans le canton. On s'attardera surtout sur les deux communes d'Illies et de Marquillies, l'une dévastée, l'autre préservée, pour interroger deux situations différentes : la zone rouge a-t-elle été un frein pour permettre de meilleures adaptations à la reconstruction dès l'immédiate sortie de guerre ?

¹⁹²¹ Rosa Dhennin, *Correspondances*, *op. cit.*

¹⁹²² Félicien, Henri et Léon Verly, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, Correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918*, *op. cit.*, p. 599-600.

Inventaire comparé des métiers du tertiaire à Marquillies et à Illies

NB : M pour Marquillies et I pour Illies

Services	Chef de construction	I : 2	Coiffeur	I : 1
	Mécanicien	M : 1	Secrétaire	I : 1
	Comptable	M : 2, I : 2	dactylographe	
	Jardinier	M : 1, I : 3	Docteur	I : 1
	Valet, Femme de chambre	M : 3, I : 7	Entrepreneur de battage	I : 1
	Préposé Contributions	M : 4, I : 1	Pompes funèbres	I : 2
	Cantonnier	I : 4	Repasseuse	M : 1
	Instituteur, Professeur	M : 4, I : 7	Organiste	I : 1
	Garde-chasse	M : 2, I : 2	Gendarme	M : 1
	Chauffeur	M : 1	Mètreur	I : 1
	Cuisinier (ère)	M : 1	Foreur de puits	M : 1
	Employé (e)	M : 1	Architecte	I : 1
	Receveur-buraliste	M : 2, I : 1	Gardien de prison	I : 1
	Chauffeur d'automobile	I : 1	Clerc de notaire	I : 1
	Employé chemins de fer	M : 6, I : 1	Camionneur	I : 1
	Garde-champêtre	M : 6, I : 2	Infirmier	I : 1
	Professeur de violon	I : 2		

Négoce	Cafetier, cabaretier (ère)	M : 27, I : 24
	Epicier (ère)	M : 7, I : 11
	Négociant, commerçant	M : 8, I : 13
	Marchand de charbon	M : 6, I : 3
	Commerçant en cycles	M : 4, I : 4
	Marchand de légumes	I : 2
	Colporteur	M : 1
	Marchand (e) d'armes	M : 1
	Aubergiste, hôtelier	M : 2, I : 1
	Mercerie	I : 2
	Négociant en vins	M : 1, I : 1
	Marchand de meubles	M : 1
	Représentant de commerce	M : 1

Artisanat	Bûcheron	M : 2, I : 1	Boulangier	M : 3, I : 6
	Couvreur	M : 5	Sellier-bourrelier	M : 1, I : 1
	Cordonnier	M : 4, I : 9	Maçon	M : 6, I : 6
	Menuisier	M : 16, I : 18	Chaudronnier en cuivre	I : 1
	Maréchal-ferrant, forgeron	M : 15, I : 3	Modiste	I : 2
	Boucher (ère)	M : 4, I : 5	Electricien	M : 1
	Bourrelier	M : 2	Plafonneur	M : 2
	Couturière	M : 7, I : 1	Charpentier	M : 2, I : 4
	Tailleur d'habits	M : 1, I : 2	Terrassier	M : 1
	Peintre	M : 5, I : 3	Tonnelier	M : 1
	Vitrier	M : 3		

Totaux :	Négoce :	Marquillies :	Illies :
- Marquillies : 177 personnes	13 métiers	- 59 personnes sont dans le négoce	- 61 personnes sont dans le négoce
- Illies : 161 personnes	Service : 32 métiers	- 37 dans les services	- 48 dans les services
	Artisanat : 21 métiers	- 81 dans l'artisanat	- 52 dans l'artisanat

Document 129 : Tableau - Les professions du secteur tertiaire déclarées par les habitants revenus d'évacuation en 1919-1920 dans deux communes-types du canton de La Bassée, Marquillies (assez préservée) et Illies (en ruines).

Source : ADN, 10 R 1790 à 1866. Procès-verbaux de conciliation des dommages de guerre du canton de La Bassée, septembre 1919 – janvier 1920.

Il apparaît d'abord que la guerre a peu modifié le profil professionnel des personnes travaillant dans le secteur tertiaire : on retrouve les mêmes métiers que durant l'avant-guerre ; seules quelques professions nouvelles (chauffeur d'automobile et camionneur) apparaissent ; sinon, on constate une continuité des parcours par rapport au début du siècle. Il apparaît également que les professions sont complémentaires entre elles, à l'intérieur d'un même foyer d'abord : l'épouse est tenancière d'estaminet et le mari est artisan le jour alors qu'il sert au café dès la soirée ; à l'intérieur d'un même village ensuite : les menuisiers sont associés aux charpentiers et les peintres aux vitriers ; à l'intérieur du canton enfin : l'une des communes dispose d'un tonnelier et l'autre d'un chaudronnier, l'une d'un mécanicien et l'autre d'un entrepreneur de battage. Ce concept d'interrelation des habitants entre eux¹⁹²³, lié à une nécessaire solidarité¹⁹²⁴, s'apparente à ce que Charles Gide avait théorisé à la fin du XIX^e siècle¹⁹²⁵ : « Si l'on cherche, en effet, à définir l'être vivant, l'individu, on ne saurait le faire que par la solidarité des fonctions qui lient les parties distinctes. » Cette solidarité est à la fois mécanique et organique¹⁹²⁶. Il apparaît finalement que les deux villages de Marquillies et d'Illies sont au même niveau de reprise économique en dépit des différences constatées entre les premières lignes et l'arrière front ; il faut pourtant considérer que les ateliers d'artisans et les locaux des entrepreneurs sont du côté de Marquillies, globalement, dans des bâtiments en briques, plus ou moins bien préservés, mais en cours de réhabilitation fonctionnelle, tandis que les affaires qui se remettent en route du côté d'Illies le sont dans des baraquements en bois, toile bitumée et toiture en tôle. La reconstruction et la solidarité ne connaissent pas les mêmes ampleurs d'un côté et de l'autre de la RN 41.

3 Le bilan du volet économique de la reprise économique du canton

Le bilan du volet de la reprise économique du canton est très mitigé. L'agriculture redémarre à la fois dans la reproduction du modèle d'avant-guerre et dans l'innovation des associations de fermes. D'une part, elle gagne du terrain sur les espaces en pâturage et, d'autre part, elle privilégie les cultures de bon rapport. Le monde agricole semble bien être le versant positif de l'économie cantonale.

L'industrie, en revanche, est en panne à cause du matériel pillé lors du départ des troupes étrangères et de la crise de liquidité. Elle ne peut, non plus, sans le secours des investisseurs, faire valoir son esprit d'initiative surtout que la concurrence des autres cantons de l'agglomération lilloise et des industriels du Pas-de-Calais freine une reprise à peine amorcée dans les communes de la zone rouge. Ce versant négatif du redémarrage cantonal n'est pas synonyme d'immobilisme mais de mutations nécessaires.

Le négoce, qui s'appuie sur la progression des affaires du monde français et européen, ainsi que sur les besoins des particuliers d'un canton épuisé par les démolitions et les réquisitions, est voué essentiellement à la reconstruction des onze communes. Pourtant, à cause du manque de locaux, le tertiaire éprouve, dans les communes les plus dévastées, des difficultés à repartir. Le temps de réparer les routes d'accès aux villages et de refaire la logistique fait trainer le « regain » économique : il faut ramener de quoi approvisionner les commerçants et les artisans, et l'axe de la RN 41, cordon ombilical qui

¹⁹²³ Bruno Karsenti, « Eléments pour une généalogie du concept de solidarité », in *Futur Antérieur*, n° 41/42, 1997.

¹⁹²⁴ Marie-Claude Blais, *La solidarité, Histoire d'une idée*, Paris, Gallimard, 2007.

¹⁹²⁵ Charles Gide, « L'idée de solidarité en tant que programme économique », *Revue internationale de Sociologie*, octobre 1893. Concept de solidarité déjà évoqué par Charles Gide en 1886 à l'Ecole des Mines.

¹⁹²⁶ Emile Durkheim, *De la division du travail social*, 1893.

irrigue, dès le départ des Allemands, toute la région de Lille jusqu'à Lens et Béthune, est de plus en plus synonyme d'axe nécessaire à la vie interne du canton.

La Bassée connaît un départ très volontariste lors de la sortie de guerre mais Lille, la capitale régionale, distance très avantageusement et rapidement les petites bourgades de sa périphérie pour se donner le rôle de tête de pont du redémarrage. La Bassée, encore plus que durant les années d'avant-guerre, n'est qu'un petit pôle dont le souffle ne dynamise plus le canton.

3) Les choix politiques et religieux

Le fardeau des jours de Léon Bocquet, s'il est centré sur le « regain » dans un petit village des Weppes, surtout sur sa reprise agricole, touche, par des incidences propres à chaque chapitre, un ensemble de thématiques sociopolitiques qui donnent à ce roman une vision complète sur la sortie de guerre, en particulier sur les évolutions électorales et les choix religieux. On y voit le maire Touraille et le député Camus interpellé ainsi les soldats démobilisés présents sur la place lors de l'inauguration du monument aux morts qui peut être considérée comme la clôture symbolique¹⁹²⁷ de la guerre :

« C'est la journée des poilus, cria-t-il ; les combattants doivent être à l'honneur. Approchez-vous, mes braves ». Tous écoutaient. Camus dépla un papier et commença à lire. Il exaltait l'âme guerrière d'un peuple éveillé de son apathie pacifique pour la défense du pays en danger. « Il a suffi du cri : Aux armes, citoyens ! Et tous, tous, couraient au devoir et au sacrifice ! » « Excepté Touraille », commenta Anthyme. Camus évoqua aux champs couverts de blessés, non les râles d'agonie, mais le sourire d'acceptation devant la mort, l'offrande sans réserve des plus belles années, le don de soi à la Patrie, l'holocauste spontané et joyeux. « On voit bien que tu n'y étais pas ! », hurla une voix puissante. « Embusqué ! Bourreur de crânes ! Assez de boniments à la flan ! », tempêta la même voix.¹⁹²⁸

Le « mentir-vrai »¹⁹²⁹ des hommes politiques choque les villageois du roman autant qu'il indispose : d'un côté, il est vrai que tous les mobilisés ont fait leur devoir dès que l'ordre de partir est arrivé au début d'août 1914 ; d'un autre point de vue, contester le patriotisme et le don de soi, c'est désacraliser l'hommage à rendre à tant de vies brisées. La voie est étroite entre l'utilisation habile de la guerre à fin de propagande en faveur des cadres d'un Etat victorieux qui veulent se proposer aux suffrages des électeurs et la dénonciation des embusqués et des metteurs en scène d'une émotion théâtralisée. Tous s'emparent du même sujet : la destruction matérielle du petit pays, l'anéantissement des lieux de sociabilité qui permettaient le bien-vivre ensemble et la mort des individus civils et militaires victimes de la barbarie du conflit. Mais les uns sont dans la réassurance à leur profit, pour engendrer une adhésion et un vote en leur faveur tandis que les autres sont dans la critique de ces représentations qui trompent sur le degré d'adhésion à la guerre. Léon Bocquet pousse sa critique des politiciens qui recherchent à nouveau un siège sans avoir été aux côtés des souffrants durant les quatre années de guerre en les traitant de farceurs : « Tas de farceurs et de verbieux qui se préparent une renommée aux dépens de nos misères ! »¹⁹³⁰

¹⁹²⁷ Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée, La sortie de guerre des soldats français 1918-1920*, op. cit., p. 21.

¹⁹²⁸ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 159, 162-163, 166.

¹⁹²⁹ Lucile Grand, « Les images de la destruction », in Eric Buisson, Patrice Marcilloux et Denis Varaschin, *La Grande Guerre, Reconstruire le Pas de Calais après la Grande Guerre*, op. cit., p. 379.

¹⁹³⁰ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 176.

L'Eglise n'est pas mieux appréciée : « Vous, les prêtres, vous êtes pour la conciliation et la patience et la résignation. C'est un système ! »¹⁹³¹ On voit bien que les faiblesses reprochées avant guerre aux hommes politiques et à l'Eglise par une petite frange de la société cantonale se retrouvent, non identiques mais exaltées, durant la sortie de guerre qui n'a pas fabriqué de nouvelles oppositions mais les a accentuées.

1 - La vie politique dans le canton de La Bassée durant la sortie de guerre

Elle est marquée par les élections municipales et législatives qui se déroulent durant 1919 : la sortie de guerre est aussi politique.

1 Le cas de Gustave Barrois-Brame, agriculteur, fabricant de sucre, maire de Marquillies et conseiller général de La Bassée.

Gustave Barrois-Brame déclare, durant la session extraordinaire du Conseil Général du 10 janvier 1919, qu'il convient d'écouter les élémentaires *desiderata* des populations. Et il lance une menace à peine voilée devant l'assemblée au cas où les attentes des occupés et des réfugiés ne seraient pas satisfaites, celle d'une possible révolte. Pour un élu, cela signifie aussi qu'il faut envisager la non-réélection ; l'argument porte devant les conseillers généraux qui doivent bientôt passer par le vote populaire pour retrouver leurs sièges.

Ou bien on donnera satisfaction dans le plus bref délai à nos populations, et nous aurons l'espoir d'une renaissance rapide par un labeur sans répit, sous l'égide tutélaire d'une administration qui facilitera leur rude tâche.

Ou bien on persistera dans les errements actuels et, après les malheurs sans nombre de cette guerre, notre région qui fut toujours un exemple d'activité tombera dans une léthargie mortelle, à moins qu'elle ne s'irrite davantage et ne se révolte.

Nos évacués en ont assez de l'exil dans le midi ou ailleurs. Ils veulent rentrer chez eux, vivre chez eux, travailler chez eux. Et alors, Messieurs, lequel d'entre nous osera prendre la responsabilité d'une telle situation, ou même paraître s'en désintéresser en continuant d'exercer un mandat inutile ?¹⁹³²

Les alternatives posées par Gustave Barrois-Brame sont claires : 1) Les occupés et évacués seront reconnaissants envers une « administration qui facilitera leur rude tâche » ; cela signifie que le climat politique serait alors favorable à une reconduction des conseillers généraux. 2) Les attermoissements des autorisations de retours et des opérations de déblaiement finiront par amener chez les plus volontaires des habitants une « léthargie mortelle » ; la force d'inertie ainsi manifestée parmi les villageois du secteur, ce peut être une abstention forte, ou bien également une envie de voter à contre-courant, rien que pour perturber le système en place et voir si, autrement, les choses iraient mieux. 3) L'ultime menace, c'est que la population « ne s'irrite davantage et ne se révolte » ; pour un département acquis au socialisme guesdiste, mais qui ne manifeste pas de velléité révolutionnaire, l'avertissement est évident, surtout de la part d'un élu modéré. Le concept développé dans le discours circonstancié de Gustave Barrois-Brame est que les officiels doivent accélérer la reprise au risque de voir s'élever des franges très contestatrices. Cette crainte de la déstabilisation de la région est un des leitmotifs qui pousse à engager vite la

¹⁹³¹ *Ibid.*, p. 178.

¹⁹³² ADN, 1 N 166, Compte-rendu des séances du Conseil Général du Nord, 1919, p. 28.

relance économique.¹⁹³³ Le Préfet, dans sa réponse, manie l'ironie là où le conseiller général avait attendu des actes ; il rappelle le redémarrage de Lille alors que la ville a été très préservée au regard des dévastations du front ; il répond bons alimentaires à des travailleurs qui réclament des moyens de produire.

L'honorable conseiller de La Bassée a tout de suite dit qu'il allait rapporter des impressions recueillies autour de lui. Mais des impressions doivent se corriger à la clarté de la raison. Il ne suffit pas de critiquer, c'est un art facile, a dit un certain écrivain, et la pratique est plus complexe.

Mais je dois montrer que l'effort a été puissant et qu'il ne fut pas vain. Vous êtes rentrés dans cette préfecture où il n'y avait plus un meuble en place, dont tous les services étaient dispersés, les uns à Dunkerque, les autres à Paris. Quelques uns se trouvaient à la Faculté des Lettres et des Sciences. Il n'y avait aucune cohésion. Vous rentrez aujourd'hui dans une préfecture qui a repris sa vie normale.

Qu'a-t-on fait ? Vous parlez du ravitaillement : il est fort amélioré et vous dites qu'il n'y a pas à s'occuper de cette question. Mais c'était la tâche la plus énorme !¹⁹³⁴

Les incompréhensions sont nettes entre le conseiller général de La Bassée et le Préfet : pour le premier, l'urgence couvre tous les secteurs primaires de la survie ; pour le second, il s'agit de dire sa fierté d'avoir reconstitué des services administratifs dispersés, d'avoir remis en place le mobilier d'un bâtiment non dégradé et d'avoir accompagné la reprise. Ces appréciations différentes à propos des urgences de l'instant caractérisent d'autre part les écarts entre la zone rouge et tous les arrière-fronts où le mot redémarrage ne porte pas le même contenu. Elles se compliquent encore si l'on considère les appartenances sociales différentes, faisant que si tous ont souffert, le retentissement financier durant la sortie de guerre n'est pas identique dans les mondes du salariat agricole et ouvrier, dans les classes moyennes du tertiaire, ni même dans la bourgeoisie selon qu'elle est rentière, diplômée ou partie prenante dans les affaires et l'industrie.

Il est important de se demander si ces assises sociétales seront marquées par une mobilité des votes lorsque l'occasion de voter arrivera, ou bien si la rigidité des opinions l'emportera sur l'énorme vécu de la Grande Guerre. Léon Bocquet fait parler un révolté, revenu des champs de bataille « scié au ras des fesses ». Cul-de-jatte. Voilà comment on l'appelle maintenant. Il n'en peut plus du monde qui, dès qu'il est rentré au village, redevient docile pour toucher des allocations, avoir un baraquement ou sa part de semence. « Et les niais qui avalent, les yeux au ciel, la purge amère ! Faute de pouvoir cogner, j'ai hurlé : Fous-nous la paix ! J'aurais aussi bien crié : Ta gueule ! »¹⁹³⁵ Alors, ce cri est-il individuel ? Ou bien un vent de fronde va-t-il se lever comme le craint Gustave Barrois-Brame ? De quoi les premiers suffrages organisés durant la sortie de guerre seront-ils le signe dans le canton ?

2 Les élections législatives de 1919

La Préfecture du Nord craint ce vent de contestation, tel que le rapporte Léon Bocquet. Des commissaires spéciaux assistent aux réunions électorales et le but de leur rapport est de montrer si, ou non, les tensions aboutiront à la déstabilisation pour le pouvoir socialiste en place. Ainsi, les diverses interventions qui ont émaillé la

¹⁹³³ Bernard Ménager, Jean-François Sirinelli, Jean Vavasseur-Desperriers, *Cent ans de socialisme septentrional*, coll. Histoire et Littérature régionale, Actes du Colloque de Lille, 3-4 XII 1993, Université Charles de Gaulle, Lille III, 1995, p. 402.

¹⁹³⁴ ADN, 1 N 166, Compte-rendu des séances du Conseil Général du Nord, 1919, p. 28.

¹⁹³⁵ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 177.

manifestation du 28 août 1919 sont-elles décrites avec soin afin que le climat de la salle soit rendu bien perceptible par les services politiques qui analyseront le billet. « Mr Inghels engagea les ouvriers à lire le journal *Le cri du Nord* qui, bien que n'étant pas l'organe officiel des syndicats, traitait cependant de l'organisation économique. »¹⁹³⁶ Une seule question est posée à la fin de la réunion politique : « Un ouvrier ayant demandé en flamand s'il n'était pas possible de mettre des véhicules à la disposition des ouvriers travaillant au dehors pour la reconstitution, Mr Inghels répondit qu'il était déjà intervenu auprès du Ministère des Régions libérées et qu'il ferait une nouvelle démarche auprès des services de la reconstitution en vue de leur donner satisfaction. » Le climat est finalement contrôlé.

Ces services préfectoraux émettent des prévisions au vu de l'opinion. En voici la synthèse à propos des deux cantons d'Armentières et de La Bassée, pour le prochain scrutin législatif du 16 novembre 1919 : le vote contre la gauche est très prévisible ; les forces qui vont l'emporter sont pour le ralliement à la République, la défense religieuse et les revendications sociales améliorant les classes populaires.¹⁹³⁷ Il est précisé que « Mr Dansette, réactionnaire, député sortant de la quatrième circonscription, a toutes les chances d'être réélu. Mr Crespel, nouveau, du parti de l'Entente, réactionnaire, pourrait être élu. »

La quatrième circonscription, qui était représentée par Mr Dansette, député réactionnaire, comprend les deux cantons d'Armentières et de La Bassée.

Elle est de beaucoup celle qui comptera le plus petit nombre d'électeurs, ceux-ci n'étant pas encore rentrés dans leur commune, faute de logements.

On assure que si Mr Chas, maire d'Armentières, acceptait la lutte et posait nettement sa candidature, le parti radical et radical-socialiste gagnerait sûrement un siège.

En tous cas, aucune candidature socialiste n'a de chance d'enlever cette circonscription.¹⁹³⁸

Ces élections législatives de 1919, dans les deux cantons d'Armentières et de La Bassée particulièrement, compteront, comme dit le rapport, « le plus petit nombre d'électeurs, ceux-ci n'étant pas encore rentrés dans leur commune, faute de logements » : le retour est juste amorcé. Les votes sont donc considérés uniquement comme révélateurs de tendances : « Les résultats obtenus sont des trompe l'œil dans le Nord – Pas-de-Calais à cause des radiations différées des disparus et du comptage des réfugiés », affirme Maurice Dewavrin en 1920.¹⁹³⁹ C'est ce qu'avait souligné également le rapport prédictif de la Préfecture. Ainsi, les élections vont amener des députés du Nord qui sont des signes de cohésion plutôt que des adhésions aux thèses politiques. Pour compléter l'information sur ces élections législatives de la sortie de guerre, il faut ajouter que le scrutin d'arrondissement a été supprimé. Cette perte de repère pour les votants engendre, dans le Nord, une relative indifférence pour le scrutin. Dans le canton de La Bassée, l'abstention se situe dans la moyenne départementale (26 %) tandis que, dans le canton voisin d'Armentières, elle est supérieure à 40 %. La droite a cinq représentants sur les quinze élus. Alexandre Crespel, de La Bassée, qualifié de « républicain », est un de ces élus du Nord.

Droite : 5 députés élus	Henri Grousseau	Droite catholique
--------------------------------	-----------------	-------------------

¹⁹³⁶ ADN, Préfecture du Nord, Etat-Major, Région, B. C. R. n° 706.

¹⁹³⁷ Jean-Pierre Florin, « Présentation des forces politiques dans le département du Nord en 1914 », in Bernard Ménager, *Revue du Nord*, tome 56, p. 165-185.

¹⁹³⁸ ADN, M 37 / 74. Comptes-rendus électoraux, 1919.

¹⁹³⁹ Maurice Dewavrin, Quelques chiffres à propos des élections législatives françaises de 1919, in *Journal de la société statistique de Paris*, tome 61, 1920, p. 209-216.

	Jean Plichon	Droite catholique
16,1 % des inscrits	Georges Vandame	Républicain
Perte de 12 % par rapport à 1914	Guillaume des Rotours	Républicain
Pas de « Bloc national » réalisé	Alexandre (Félix) Crespel	Républicain
Socialistes : 10 députés élus	Gustave Delory	SFIO
	Charles Gonniaux	SFIO
	Jean-Baptiste Lebas	SFIO
	Charles Saint-Venant	SFIO
	Albert Inghels	SFIO
	Léon Escoffier	SFIO
	François Lefebvre	SFIO
	Jules Guesde	SFIO
29,8 % des inscrits	Ernest Plet	SFIO
Retour de la bipolarisation	Ernest Couteaux	SFIO

Document 130 : Tableau - Election d'Alexandre Crespel, de La Bassée, comme député du Nord. Elections législatives du 16 novembre 1919.

Source : Bernard Ménager, *Atlas électoral Nord-Pas de Calais*, Elections législatives de 1919, pp. 177-192.

Dans le canton de La Bassée, c'est le candidat Alexandre Crespel, maire de La Bassée, qui obtient le plus haut score, récoltant presque autant que les deux autres réunis. L'analyse du vote montre la reconduction électorale d'avant-guerre : La Bassée a plébiscité la droite républicaine ; les deux communes Sainghin et Salomé qui votaient pour les socialistes avant 1914 ont reconduit leur choix. Mais, alors que Louis Loucheur a fait un résultat assez faible dans les autres communes, voici qu'il obtient le plus de suffrages à Illies. L'explication pourrait tenir d'abord à un rejet du député Crespel qui a surtout avantagé sa ville chef-lieu dans le redémarrage de la sortie de guerre, et à un choix raisonné en faveur de la gauche radicale. Il faut se souvenir du nombre important de mineurs et d'ouvriers à Illies qui forme une communauté villageoise très composite. Les votes du canton voisin sur la ligne du front, le canton d'Armentières, donnent une proportion moindre en faveur de la droite (Armentières : 15 à 24 % ; La Bassée : 45 à 54 %).

	Louis Loucheur	Alexandre Crespel	J-Baptiste Lebas
Aubers	35	133	30
Fournes	68	177	48
Fromelles	14	116	3
Hantay	26	41	42
Herlies	84	123	10
Illies	193	166	34
La Bassée	75	398	84
Marquillies	177	180	106
Sainghin	142	243	374
Salomé	52	87	240
Wicres	56	38	3
	922	1702	974

Document 131 : Tableau - Résultats des élections législatives du 16 novembre 1919 dans le canton de La Bassée

NB 1 : La gauche radicale (Louis Loucheur) est majoritaire à Illies et Wicres.

NB 2 : La droite républicaine (Alexandre Crespel) l'emporte dans six communes : Aubers, Fournes, Fromelles, Herlies, La Bassée et Marquillies.

NB 3 : La gauche socialiste (Jean-Baptiste Lebas) est désignée en premier à Hantay, Sainghin et Salomé.

Source : ADN, M 37 / 75.

La droite républicaine (Alexandre Crespel) l'emporte dans six communes sur onze. Pourtant, bien que cette tendance soit forte, des résistances à l'influence des notables locaux s'installent durablement, et « particulièrement dans l'arrondissement de Lille et dans le bassin houiller »¹⁹⁴⁰ ; et, comme le canton appartient à ces deux mondes, il n'est pas surprenant que la lutte se durcisse entre hommes de droite et socialistes. Le radicalisme, pourtant, se taille une belle part, représenté ici par le vote dans deux localités du canton, Illies et Wicres. Là où les forces de gauche obtiennent le plus de suffrages, proportionnellement aux inscrits, c'est dans les communes d'Hantay, Sainghin et Salomé, fiefs socialistes. La gauche socialiste a par conséquent gardé son potentiel dans les bastions ouvriers ainsi que parmi les classes moyennes du négoce ; sa place n'est pas entamée par la nouvelle orientation révolutionnaire rouge évoquée par Léon Bocquet dans *Le fardeau des jours*. L'auteur de Marquillies y fait tenir au curé de Willy des propos sur les soviets qu'il est intéressant de relever :

La confiance complaisante aux hommes chargés des destinées du pays a été dupée.

Doit-on souhaiter autre chose, et quoi ? L'odieuse lutte des classes, la guerre fratricide, la Révolution avec ses carmagnoles, ses torches brandies et ses excès ? J'ai peur de la gouge poissarde au bonnet phrygien, saouïle, ignoble, souillée jusqu'aux seins ; elle n'avance jamais que les pieds nus, au chaud dans le sang des citoyens.

Cependant, il y a si grande pitié et détresse, une telle misère physique et morale, qu'on se demande si un bouleversement ne va pas s'imposer pour reconstituer, avec les réserves saines de la nation, une France régénérée et forte, déterminée à vivre dans l'union et l'humanité, et dans la paix promise aux hommes de bon vouloir.

Je devrais être le dernier à tenir des soviets et à céder au pessimisme.¹⁹⁴¹

L'homme d'Eglise parle d'abord des hommes du pouvoir en France qui ont été « dupés ». Dupés par la révolution bolchevique ? Dupés par leur confiance aveugle dans les promesses des soviets ? Le curé de Willy évoque alors la guerre fratricide de 1789-1793 avec « ses torches brandies et ses excès » : ce sont les combats entre réfractaires et jureurs, les églises et les statues démolies, la lutte entre réactionnaires et révolutionnaires qui a laissé des séquelles graves dans les mentalités du canton de La Bassée.¹⁹⁴² L'abbé Pastureau a lui-même des propos outranciers pour dénoncer le combat entre fidèles à l'Eglise et opposants ; le vocabulaire « poissarde », « saouïle, ignoble, souillée jusqu'aux seins », « au chaud dans le sang des citoyens » dit bien le rejet complet des révolutions française et bolchevique assimilées comme étant toutes deux anticléricales.

Le prêtre pénètre ensuite dans un second domaine, celui d'une « France régénérée et forte ». Il justifie cet autre choix politique par la « misère physique et morale » qu'il rencontre tous les jours chez ses paroissiens : « Il y a si grande pitié et détresse », dit-il. Et lui aussi, à l'instar du pouvoir socialiste qui craint une contagion révolutionnaire venant de l'aile gauche du parti, parle de possibilité de soulèvement, d'émeute et de révolte, mais

¹⁹⁴⁰ Jean-Pierre Florin, « Présentation des forces politiques dans le département du Nord en 1914 », in Bernard Ménager, *Revue du Nord*, op. cit. p. 165-185.

¹⁹⁴¹ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 203-205.

¹⁹⁴² Augustin Gazier, *Etudes sur l'histoire religieuse de la Révolution française, d'après des documents originaux et inédits, depuis la réunion des états généraux jusqu'au Directoire*, Paris, Armand Colin, 1887.

cette fois sur l'aile droite des mouvements politiques. Il allègue la tentation des habitants qu'il rencontre de se tourner vers « un bouleversement » pour reconstituer une autre France avec « les réserves saines de la nation ». L'abbé Pastoureau voit dans la lenteur du redémarrage économique les prémises d'un front d'extrême droite et, cette fois, le vocabulaire à l'appui se fait mélioratif : « vivre dans l'union et l'humanité », « la paix », « les hommes de bon vouloir ».

L'abbé Pastoureau, et derrière lui se cache Léon Bocquet, envisage donc deux directions vers lesquelles ses paroissiens pourraient s'orienter durant les années 1920 : « l'odieuse lutte des classes » et le modèle bolchevik, ou bien la reconstitution d'un idéal national et le modèle des liges patriotes. Crainte révolutionnaire d'une part, menace populiste de l'autre. Tranche-t-il ? L'abbé Pastoureau termine sa harangue par une formule curieuse qui résume bien l'état d'esprit du canton, en dépit de ses différences dans ses choix politiques : « Je devrais être le dernier à tenir des soviets ». Il devrait rejeter le système socialo-communiste qui se met en place à Saint-Pétersbourg et à Moscou, qui s'étend en Allemagne et sur une bonne part de l'Europe ; il ne le fait point pourtant. Et c'est un message à tirer du discours de Léon Bocquet, lui qui représente, par son train de vie bourgeois et sa vie à l'écart des soucis des classes défavorisées, un monde soucieux de maintenir ses privilèges ; il laisse entendre que les idées de gauche, et même de la gauche extrême, restent une tentation qui appartient au domaine des possibles. Le canton, comme Léon Bocquet lui-même, oscille entre le maintien du conservatisme et l'audace de penser autrement. On verra aux élections législatives de 1919 les éléments qui l'emportent.

3 Les élections municipales de novembre 1919

Les élections municipales ont lieu le 30 novembre 1919. Les grandes villes du Nord restent acquises aux socialistes. Delory est élu à Lille et Lebas à Roubaix. Le canton, en revanche, est difficile à analyser dans le détail des votes tant les archives sont incomplètes sur ces élections. Les archives départementales présentent un dossier incomplet sur les données électorales du canton ; la presse régionale est lacunaire et n'offre que des éléments partiels ; les communes ne disposent plus des relevés relatifs à ce suffrage. Deux communes présentent des résultats complets, ce sont La Bassée et Illies. La Bassée a reconduit Alexandre Crespel et Illies Henri Delerue, tous deux symboles de la stabilité politique du canton. Globalement, en dépit des données non connues, il peut être acquis que le canton montre que les notables de souche, industriels ou propriétaires, sont bien enracinés. Les deux tableaux qui suivent donnent les résultats du vote des électeurs dans ces deux communes.

Crespel Alexandre	1867	522 suffrages
Cordier Jean	1870	522
Lerouge Edmond	1854	520
Sacleux Médéric	1870	520
Buisine Désiré	1845	519
Lefebvre Henri	1869	517
Vittu Eugène	1869	517
Houssin Jules	1858	516
Duchatel Edmond	1857	515
Lefort Jules	1869	515
Chavatte Fernand	1873	513
Chartiez Charles	1872	510
Hocedez Joseph	1867	509

Masure Albert	1850	505
Lefebvre Emile	1869	504
Courcol Charles	1871	502
Delos Charles	1886	502
Deloraine Louis	1880	499
Deleplanque Charles	1875	498
Flament Louis	1862	498
Cappe Léon	1869	487
Deswarte Henri	1859	480
Grégoire Georges	1873	471

Document 132 : Tableau - Elections municipales de La Bassée du 30 novembre 1919. Ordre décroissant des suffrages.

NB 1 : Sur les 576 électeurs, on compte 524 résidents et 52 réfugiés.

NB 2 : Le conseil précédent est quasiment reconduit à l'identique : le maire, les deux adjoints et 15 conseillers. Les nouveaux sont un médecin, deux propriétaires, un brasseur et un cultivateur.

NB 3 : La moyenne d'âge se situe à 51 ans, ce qui signifie que peu, parmi les élus, ont été mobilisés. Ce n'est pas un conseil municipal « bleu horizon ».

Source : ADN, M 89 / 203.

Dhalluin Omer	1864	251 suffrages
Leroy Eugène	1876	244
Leroux Henri	1885	243
Vienne Augustin	1869	241
Derache Charles	1883	241
Dambre Fortuné	1875	236
Masure Henri	1866	225
Delerue Henri	1868	222
Carle Joseph	1889	219
Masure-Caillet Henri	1864	207
Rigaut Désiré	1853	205
Bœuf Eugène	1868	149

Document 133 : Elections municipales d'Illies du 30 novembre 1919. Ordre décroissant des suffrages.

NB 1 : Sur les 286 électeurs, on compte 264 résidents et 22 réfugiés.

NB 2 : Le conseil précédent est reconduit de moitié : le maire, l'adjoint et 4 conseillers. Les nouveaux sont tous agriculteurs. Le conseil est formé uniquement d'agriculteurs.

NB 3 : La moyenne d'âge se situe à 48 ans, ce qui signifie qu'un peu plus d'élus, par rapport à La Bassée, ont été mobilisés.

Source : ADN, M 89/211.

Les deux communes de La Bassée et d'Illies sont dans la reconduction de leurs équipes municipales. L'une, au chef-lieu, est composée de professions tertiaires principalement ; l'autre, dans la petite commune, ne comprend que des cultivateurs. Ni La Bassée, ni Illies ne sont dans la représentation sociale de leur électorat constitué par des ouvriers agricoles et des mineurs, des employés de l'administration et des personnels des négoce. Ce sont des intermédiaires de rang culturel unilatéral qui exercent la responsabilité des affaires communales et à qui sont confiées les gestions municipales. Ces équipes dirigeantes sont dans la permanence électorale. La situation est identique dans les mairies socialistes ou radicales où les réseaux de sympathie et de connivences permettent de faire durer les municipalités d'un scrutin à l'autre.

Léon Bocquet montre que l'inauguration du monument aux morts à la sortie de guerre participe de cette mise en scène destinée à recréer du lien entre le maire et ses administrés. Il convient de se montrer attentif à tous, le vote n'est pas loin : « Voilà qui nous vaudra à tous deux un regain de popularité et la gratitude émue et louangeuse du peuple souverain. »¹⁹⁴³ Et il faut croire que le souhait du maire rencontre le vœu de ses concitoyens puisque les élections le reconduisent à la tête de sa commune. Il n'y a ni sursaut à l'extrême droite, ni sursaut à l'extrême gauche.

Les élections suivantes, en particulier les législatives de 1924, confirment que le canton de La Bassée reste un bastion globalement conservateur. Le régime électoral, inchangé, a produit les mêmes résultats. Ce qui émerge pourtant, c'est que les dénominations des listes avec les personnalités qui les composent, dans toutes les tendances, « ont des frontières assez mouvantes »¹⁹⁴⁴. Ce sont les hommes qui attirent sur eux les votes plus que leur parti.

2 - La vie religieuse dans le canton de La Bassée durant le sortie de guerre

Sur le plan religieux, les paroisses catholiques fonctionnent, comme avant la guerre, avec un ministre du culte affecté au presbytère de chaque commune. Pas tout-à-fait pourtant car les prêtres ne sont pas tous revenus en 1919 ni en 1920. *L'Annuaire statistique pour le département du Nord* énumère les écoles qui sont reparties, les institutrices et les instituteurs qui sont réinstallés, la santé publique qui se remet en route en dépit du petit nombre de médecins¹⁹⁴⁵. Mais, à ces dates, il n'est pas fait allusion aux prêtres ni aux pasteurs. Pourtant, le nombre de religieux séculiers des diverses religions, décédés durant la guerre, étant globalement de 13 %¹⁹⁴⁶, il apparaît que bien des paroisses manquent alors de prêtres et qu'elles devront attendre un certain temps pour retrouver un ministre du culte. Dans le canton, d'après l'annuaire statistique de 1922, les onze paroisses ont un prêtre réinstallé.

1 Les ministres du culte catholique dans les onze paroisses du canton

Les onze paroisses ont retrouvé un prêtre en 1922. Pas forcément dans un presbytère : il est souvent à rebâtir. Pas forcément avec une église à desservir : elle est bombardée, vétuste, ou à reconstruire. La liste ci-dessous témoigne de leur installation dans le canton, même si leurs lieux de culte manquent.

Communes	Population	Ministre du culte
Aubers	747	Briet
Fournes	1605	Duduve
Fromelles	418	Delevoye
Hantay	529	Bultel
Herlies	612	Huysentruyt
Illies	1205	Vercruyse
La Bassée	2120	Hespel
Marquillies	1311	Foubert

¹⁹⁴³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 154.

¹⁹⁴⁴ André Legrand, Elections législatives du 11 mai 1924, in *Atlas électoral Nord-Pas de Calais, 1876-1936, Troisième République*, Université de Lille III, 1977, p. 193-197.

¹⁹⁴⁵ ADN, G 5 / 08, *Annuaire statistique du département du Nord*, p. 111 et 245.

¹⁹⁴⁶ Xavier Boniface, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014.

Sainghin	2938	Leporcq
Salomé	1397	Levaast
Wicres	302	Courquin

Document 134 : Tableau - Les prêtres en place dans les onze communes du canton de La Bassée en 1922.

NB 1 : Toutes les paroisses du canton, même Wicres avec 302 habitants, possèdent un ministre du culte qui leur est attaché.

NB 2 : On compte, en moyenne, un prêtre pour 1200 habitants, dans le canton.

Source : *Annuaire statistique du département du Nord*, 1922, p. 32.

Le regain religieux est signifié par la reprise de la parution de la *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, nouvelle série, qui est hebdomadaire et qui débute fin juin 1919. Le sommaire est identique dans tous les numéros : la lettre de l'évêque – destinée à être lue en chaire –, les actes officiels de l'Eglise, la chronique diocésaine, des sujets divers appelés « variétés », des renseignements et documents, une bibliographie. L'engagement politique est à peine caché. Dans le numéro 3, trois textes sont présentés. Le premier : Mgr Alexis Armand, évêque de Lille, écrit : « La paix est enfin signée. Le canon tonne pour elle. Cependant, qui prendrait sur soi de dire que ce grand événement, si longtemps attendu, si chèrement acheté, a rempli toutes nos espérances ? Le traité stipule la restauration de notre France du Nord. Elle ne peut attendre. »¹⁹⁴⁷ Le ton est pacifique mais critique envers le pouvoir : comme les autres institutions sociales et politiques, le clergé regrette les lenteurs de la reconstruction. Le second : sous le titre « L'égalité dans la rue », H. Reverdy évoque le parcours d'un cortège socialiste défilant contre l'acquittement du meurtrier de Jean Jaurès ; et il demande l'égalité des droits pour circuler dans les rues : « Nos bannières religieuses valent bien les bannières socialistes ».¹⁹⁴⁸ Les nombreuses processions de l'après-guerre, effectuées dans toutes les paroisses du canton pour relier l'église provisoire à la nouvelle église lors de sa consécration par l'évêque, font partie des démonstrations que le clergé souhaite valoriser. Le troisième article « Les mariages avec les étrangers » concerne aussi le canton puisque des mariages ont eu lieu entre des Françaises et des soldats étrangers, venant des forces britanniques le plus souvent. L'auteur y affirme que « les mariages avec des étrangers soulèvent de graves difficultés au point de vue de l'avenir religieux des individus et des familles. Difficultés de moralité. Difficultés de stabilité. Difficultés de catholicité. »¹⁹⁴⁹ Et l'auteur cite l'exemple des Etats-Unis où on connaît « un effroyable accroissement des divorces ». La *Semaine religieuse*, c'est « La Voix de l'Eglise ».¹⁹⁵⁰

2 L'Eglise au chevet des paroisses du canton dévasté et le durcissement du message épiscopal

L'hebdomadaire *La semaine religieuse du diocèse de Lille*, pour général qu'il soit dans ses informations, n'en est pas moins proche des paroisses, et spécialement celles des ex-pays envahis. « Il est probable que plusieurs baraquements vont être mis, par un comité étranger, à la disposition des paroisses des régions dévastées. Se mettre en relation avec Mr le Vicaire général Descamps. »¹⁹⁵¹ Voici d'ailleurs les descriptions des villages du canton

¹⁹⁴⁷ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, nouvelle série, n° 3, 6 juillet 1919, p. 33.

¹⁹⁴⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁹⁴⁹ *Ibid.*, n° 5, 3 août 1919, p. 79.

¹⁹⁵⁰ *Ibid.*, p. 80.

¹⁹⁵¹ *Ibid.*, p. 67.

de La Bassée tels qu'ils apparaissent en juillet 1919, aux yeux des chroniqueurs catholiques. Les éléments de ces descriptions, notamment ceux relatifs au logement, montrent la proximité de l'Eglise catholique avec les sinistrés de retour dans leur commune :

A Illies, le village, complètement ravagé par les Allemands, se repeuple rapidement. Plus de six cents habitants sont déjà revenus. Et, ne trouvant plus ni fermes ni maison, ils se sont créés des abris de fortune où, tant bien que mal, ils ont installé les restes de leurs ménages. Il y a des réduits pittoresques et des demeures insoupçonnées. La jolie église de cette paroisse a beaucoup souffert des bombardements ; un mur reste debout, clôturant d'un côté une des nefs, ouverte de l'autre à toutes les intempéries. Le clocher a été décapité, mais pas entièrement renversé, et solide sur ses larges assises il a recueilli deux familles dont l'une loge sous le proche et l'autre au doxal. Si le logis est humide, du moins les habitants n'ont pas à craindre qu'un coup de vent leur enlève leur toit ou leur renverse leurs murs. Mr le curé a installé le bon Dieu dans un casino boche : joli chalet construit au hameau de Willy, entre Illies et Marquillies, au centre de tout un groupe de baraquements en ciment où l'on cantonnait autrefois 200 hommes. Les familles qui ont pu s'installer dans ces blockhaus sont des privilégiées.¹⁹⁵²

Le village d'Illies, vu depuis *La semaine religieuse du diocèse de Lille*, apparaît bien comme les autres documents l'ont montré, « complètement ravagé », à tel point qu'on ne trouve plus « ni fermes ni maisons ». Le chroniqueur, ensuite, évoque les modes d'adaptation de la population à la recherche d'un abri à habiter : logements dans l'église, baraquements allemands, blockhaus. Enfin il est question du culte qui ne peut s'effectuer dans l'église, trop ruinée, mais qui se fait par contre dans le « casino boche » (baraquement destiné aux loisirs des soldats allemands) du hameau de Willy. Pour enjoliver la situation passablement catastrophique, le commentateur utilise des expressions destinées à rendre le moment supportable : les misérables logements des habitants revenus sont qualifiés de « réduits pittoresques » et de « demeures insoupçonnées » tandis que le lieu des dévotions, installé dérisoirement dans une maison de plaisir, est qualifié de « joli chalet ».

A Aubers, environ trois cents habitants sont rentrés dans ce village autrefois si beau, aujourd'hui ruiné, démoli, sillonné de tranchées, tout percé d'entonnoirs et de cratères. Parmi les baraquements, il y en a un qui sert d'église provisoire. C'est là que le jour de la Pentecôte Mr le Chanoine d'Halluin est venu revoir ses anciens paroissiens. L'église improvisée fut vite remplie et laissa déborder la nombreuse assistance réunie pour assister à la messe. On se rappelait, non sans tristesse, les splendeurs de l'ancienne église dont il reste à peine le souvenir. Mais on était heureux de se retrouver unis dans la foi et dans la prière. C'est ce que dit, en un langage où passait tout son cœur, Mr le Chanoine d'Halluin en exhortant ses paroissiens d'avant-guerre au courage et à la confiance : Dieu n'abandonne jamais les siens. L'installation du nouveau curé, Mr l'abbé Briet, a eu lieu le 22 juin ; et la population a fait le meilleur accueil au prêtre qui a accepté de partager la détresse du pays et de faire revivre la bonne paroisse d'Aubers.

A Fromelles, ont été célébrées, au milieu des ruines, sous la présidence de Mr le Chanoine Dervaux, ancien curé de la paroisse, les fêtes traditionnelles en l'honneur de Saint-Jean Baptiste, le protecteur et l'ami si populaire des petits enfants.¹⁹⁵³

Ce texte évoque la façon dont s'opère le retour de l'Eglise dans les paroisses, et en particulier dans celles du canton. Les anciens curés ne sont pas « réinstallés » dans leurs anciennes communautés ; la coupure de la guerre permet d'opérer un mouvement du

¹⁹⁵² *Ibid.*, n° 3, 6 juillet 1919, p. 42.

¹⁹⁵³ *Ibid.*, n° 3, 6 juillet 1919, p. 43.

clergé, propice au renouvellement des contacts. Les prêtres en exercice en 1914, sont parfois restés sur place pendant la guerre comme le curé d'Illies qui est imposé d'autorité par les Allemands au sein la Commission municipale créée par les occupants en remplacement du conseil élu.¹⁹⁵⁴ Ces curés, qu'ils aient été présents ou non en zone occupée pendant le conflit, sont déplacés lors de la sortie de guerre. Des nouveaux venus les remplacent. Ici, à Aubers, l'abbé Briet est nommé en juin 1919 en remplacement de l'ancien, mis en service dans une autre paroisse. Pourtant, dit le texte, des relations se maintiennent avec les précédents, créant une continuité de croyance et d'encadrement.

Seconde idée : durant la sortie de guerre dans la zone rouge, les églises et les presbytères étant détruits, les messes ont lieu dans des églises provisoires. Tout le quotidien, celui des ecclésiastiques compris, est marqué par la précarité du logement et des édifices : le prêtre d'Aubers a placé les hosties consacrées dans un baraquement provisoire, présentement dévolu à la fonction d'église ; le curé lui-même loge, comme tous les habitants de retour, dans un abri fait de tôles ou de planches ou dans un des préfabriqués alloués temporairement à la population du village ; une présence religieuse est donc assurée au milieu des ruines et des paroissiens. Dès le retour du clergé, les cérémonies reprennent, avec des rituels retrouvés afin que l'action et le poids de l'Eglise soient réactivés.

Enfin, il est des paroisses « où l'on est uni dans la foi et la prière », ce sont de « bonnes paroisses », comme Aubers, par exemple. Fromelles, qui rassemble les enfants pour les offices religieux, a aussi la sympathie avérée du chroniqueur. On reconnaît d'ailleurs une bonne paroisse à la « nombreuse assistance » qui participe aux fêtes, renouvelant le lien avec les traditions d'avant-guerre.¹⁹⁵⁵ L'auteur du texte évoque ainsi à Fromelles « les fêtes traditionnelles en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste, le protecteur et l'ami si populaire des petits-enfants ». Ces cérémonies sont attirantes également à cause du décorum qui accompagne la majesté du culte retrouvé. Ou plutôt qui tente d'accompagner ... car les ornements sacerdotaux, les cloches, les bannières, les dais et autres éléments liturgiques ont été soit emportés par les Allemands soit détruits pendant le conflit.

M. le vicaire général Descamps nous transmet la note suivante :

1 Le Gouvernement a nommé un séquestre chargé de récupérer en Allemagne les objets et ornements religieux enlevés par les armées dans les églises françaises de l'ancien front de guerre. Le séquestre remettra ces objets au siège de l'œuvre de secours aux églises dévastées, à Paris.

2 Un stock important d'ornements sacerdotaux enlevés par les Allemands aux églises des décanats de Merville, Armentières, La Bassée et Seclin, et abandonnés par eux au moment de leur retraite, vient d'être recueilli par M. l'abbé Pruvost, aumônier de l'hospice de Seclin, et envoyé par ses soins à l'Évêché de Lille où ils resteront à la disposition de messieurs les curés jusqu'au 1^{er} octobre.¹⁹⁵⁶

Mr de Celles, séquestre général des biens restitués par les Allemands, transmet :

1 MM. les Maires des communes et MM. les curés des paroisses des départements libérés sont invités à faire parvenir, dans le plus bref délai, au séquestre, à Paris, une liste détaillée des cloches enlevées ou détruites par l'ennemi, accompagnée d'un court rapport sur les circonstances de ces enlèvements ou de ces destructions.

¹⁹⁵⁴ Archives municipales d'Illies, Dossier Grande Guerre.

¹⁹⁵⁵ Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, Un essai d'historiographie*, Paris, Le Seuil, Inédit Histoire coll. Points Histoire, 2004, p. 227-230.

¹⁹⁵⁶ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, nouvelle série., n° 6, 17 août 1919, p. 84.

2 A cette liste, sera jointe une description aussi complète que possible de chaque cloche disparue, mentionnant son style ou son époque, ses dimensions, poids, note, et les inscriptions qu'elle portait.¹⁹⁵⁷

Le cas du retour de la cloche de Marquillies fait partie de ces événements que les habitants du village concerné se racontent comme un des miracles de l'après-guerre.¹⁹⁵⁸ L'Eglise y est là associée à un moment heureux de la vie du canton. La cloche avait été emmenée en Allemagne à cause de son inscription en faveur de l'Alsace-Lorraine ; la sortie de guerre la voit revenir au grand soulagement de ses habitants.

Il est d'autres temps plus rébarbatifs en ce qui concerne les relations entre l'Eglise et ses fidèles. On sait que la lettre hebdomadaire de l'évêque, lue en chaire dans toutes les paroisses du diocèse, est un message important. Celles du 3 et du 31 janvier 1920 ont pour objet « les divertissements et les modes contraires aux bienséances et à la vertu chrétienne ». Elles condamnent, sans appel possible, « ceux qui s'entassaient dans le silence et la nuit des cinémas [...] car cette représentation toute matérielle, plus funeste aux âmes qu'aux bourses, est despiritualisation progressive et automatique de la faculté pensante. » Il faut rappeler à ce sujet que les évacués, dans les diverses villes où ils ont habité, et les mobilisés, dans leurs lieux de cantonnement ou durant leurs permissions, sont allés voir des films ; moments de détente, par exemple, pour les frères Verly, qui prenaient plaisir à raconter ce loisir à leurs parents et à leurs sœurs ; instants de divertissement pour les soldats allemands durant leurs virées à Lille. L'église locale du diocèse de Lille met en garde contre ces « représentations plus funestes aux âmes qu'aux bourses ».

La lettre de l'évêque rejette aussi « ces modes et ces toilettes qui offensent tout ensemble le sentiment esthétique et la vertu ». Elle repousse « les danses aux noms exotiques, nées au milieu de tribus primitives ; cette greffe barbare est le virus de la chair païenne. » Elle apprécie que « dans les classes sociales plus élevées, les modes blessant les convenances chrétiennes ont été frappées d'un certain discrédit. » Et sera, la présente lettre, lue en chaire, « dans toutes les églises et chapelles publiques de notre diocèse. Donnée à Lille, en la vigile de Noël. »¹⁹⁵⁹

Mais, puisqu'on a besoin des formules les plus frappantes, nous les édictons ici :

1° Il est nettement défendu d'exécuter les danses précitées.

2° Ce qu'on appelle l'interprétation convenable de ces danses inconvenantes n'est qu'un passeport qui leur est donné pour pénétrer dans la société chrétienne. La tendance native et perverse de cet exotisme de mauvais aloi n'est qu'un détour artificiel et irrecevable pour une conscience droite.

3° Si ces danses reprenaient sous un autre nom, il n'y aurait qu'un péché de plus ajouté à celui de la transgression, le péché d'hypocrisie.

4° Les prédicateurs des retraites et des missions, les directeurs d'âmes et les confesseurs ne peuvent donc qu'appliquer ces règles de théologie morale.¹⁹⁶⁰

Il est bien acquis, avec ces exemples, que l'Eglise, après un temps de reconquête « souriante » du peuple des croyants et après avoir exercé une action efficace auprès des particuliers sinistrés et des communes dévastées, est à présent dans la reconquête froide des ouailles dispersées en perte de repères traditionnels. Annoncer en chaire, qui plus est durant le premier dimanche de l'année, des préceptes comme le refus des modes et des danses actuelles est un acte que l'on peut qualifier de combattif. L'évêque utilise les

¹⁹⁵⁷ *Ibid.*, n° 17, 17 janvier 1920, p. 272.

¹⁹⁵⁸ *De la petite à la grande, Histoire de Marquillies*, n° 10, novembre 2008, p. 16.

¹⁹⁵⁹ *Ibid.*, n° 16, 3 janvier 1920, p. 241-254.

¹⁹⁶⁰ *Ibid.*, n° 18, 31 janvier 1920, p. 273-274.

« formules les plus frappantes » et, loin de les proposer à la réflexion, il les édicte (« nous les édictons ») un mois plus tard dans un autre texte lu en public et s'imposant à tous. Ce sont les prêtres des paroisses, à peine rétablies, qui lisent ces missives épiscopales visant la dénonciation des danses porteuses de « transgression » et de « péché d'hypocrisie ». C'est « l'Amérique » et les Américains qui sont dénoncés sous ces mots de remise en ordre moral de la société. A Illies, justement, Rosalie Planque, la fille des fermiers de la rue d'en-haut, épouse à la sortie de guerre Léon Weber. Il s'agit d'un soldat américain fils de pasteur qui s'est engagé pour combattre en Europe sous le drapeau canadien ; il a fait la connaissance de Rosalie à Lières, dans le Pas-de-Calais, où elle était évacuée et où lui se trouvait en repos après la bataille de la Somme. Il a été décoré pour cet engagement. Tout le village d'Illies sait que cet homme qui reprend la ferme Planque du bourg ne présente pas cet « exotisme de mauvais aloi, de détour artificiel et irrecevable pour une conscience droite » qui est dénoncé dans les lectures dominicales faites du haut de la chaire.

Enfin, à propos des modes nouvelles – c'est à dire les jupes raccourcies et les cheveux à la garçonne – les photos de la sortie de guerre montrent surtout des femmes cherchant à avoir chaud car le charbon manque et les baraquements sont ouverts aux vents coulis. Les familles sont dans la réinstallation du retour. Elle entendent, pour celles qui participent au culte, l'exigence de moralité formulée dans les deux lettres de l'évêque, certes, mais leurs préoccupations réelles, après les dures heures de la reconstruction, c'est aussi de tenter de trouver un moment un détente. Les communes du canton, en 1920, ont recommencé à installer des salles de bal à l'arrière des baraquements en planches des estaminets, et c'est également un signe évident du « revivre » qui est en route. Les tenues et les cheveux raccourcis sont davantage un signe d'appartenance à une classe d'âge qu'une opposition aux préceptes de l'évêque.

Un autre discours lu en chaire, quelques mois plus tard, sur recommandation de la *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, amène une nouvelle interrogation pour les habitants catholiques du canton : la guerre est « une éclatante intervention de la justice de Dieu pour venger ses droits méconnus » ; les habitants en souffrance connaîtraient donc, par leur misère présente, la réalité de la justice immanente qui se venge pour n'avoir pas été reconnue. Certes, il ne s'agit pas d'une obligation de foi, chacun le comprend bien ; ce regard n'est qu'une interprétation religieuse possible du conflit, proposée ici par Mgr Delassus qui représente un courant intransigeant au sein du catholicisme. Pourtant, parler de « châtement du péché » interroge les habitants quand on songe à la dévastation de cette zone, eu égard aux territoires épargnés ailleurs. Ce type de discours montre que, dans le cadre du religieux, « le centre de gravité s'est déplacé du clergé vers les fidèles¹⁹⁶¹ ».

Mgr Delassus vient de publier le premier des trois volumes qu'il a composés au sujet de la guerre. Livré à ses pensées dans les loisirs que lui laissait la suspension forcée de la *Semaine Religieuse*, il s'est demandé durant les dures années de l'occupation allemande : Pourquoi cette guerre, une guerre si longue, si cruelle, si universelle ? Il y a d'abord vu un châtement du péché de la nation et des fautes des individus ; il y a découvert en second lieu une suite naturelle de guerres antérieures et de questions internationales qu'elles avaient soulevées ; enfin il a cherché quel bien la Providence se proposait d'en tirer pour le salut des âmes et l'avenir du pays.

Ce livre nous porte au repentir de nos fautes et nous fait entrer dans les voies où la divine miséricorde veut nous ramener par de si rudes leçons. Les malheurs publics ont toujours été, dans les intentions de la Providence, un moyen de châtier, de purifier et d'instruire les nations. Le châtement ayant fait son œuvre de justice, et la libéralité divine ayant fait son œuvre de miséricorde, n'est-on pas en droit d'attendre l'œuvre de purification et

¹⁹⁶¹ Antoine Prost et Jay Winter, *Penser la Grande Guerre, Un essai d'historiographie*, op. cit., p. 227.

d'amendement qui fera reprendre à la France une vie nouvelle où elle se reconnaîtra comme l'enfant de Dieu et la fille aînée de l'Eglise.¹⁹⁶²

« Les rudes leçons » et « les malheurs publics » s'observent encore dans le délabrement matériel des églises. Les villages du versant est du canton sont seulement en train de remettre en état les toits, les flèches des clochers et le matériel du culte. Le temps de la reconstruction des édifices du culte ne fait que commencer dans cette partie du canton. Pour les édifices de la zone rouge, à l'ouest du canton, il faut encore attendre. Les églises détruites ne sont encore qu'au début du redémarrage de leurs travaux.

3 La reconstruction des églises détruites du canton de La Bassée

Si la reprise des offices religieux est en cours dès la sortie de guerre dans les édifices réhabilités du front et de l'arrière-front des dix départements occupés, le cas n'est pas généralisable partout. Dans les villages dévastés le long de la RN 41 et sur le versant ouest du talus des Weppes, le redémarrage tarde. La Bassée, le chef-lieu, localité détruite officiellement à 100 %¹⁹⁶³, nécessite l'élaboration d'un long dossier préparatoire pour permettre les chantiers de reconstruction de la ville ; celui-ci n'est qu'à peine entamé en 1920¹⁹⁶⁴. La ville de La Bassée passera pourtant, en à peine quinze ans, d'un vaste territoire détruit à une renaissance remarquable de son patrimoine communal. Le labeur a été rude pour les entreprises locales, la municipalité et son député maire Alexandre Crespel. Les particuliers, pareillement, ont déblayé, rebâti et réédifié leur part du potentiel urbain.

L'église représente, avec la mairie et les écoles, les voies d'eau et les voies ferrées, les routes et les annexes de la voirie, un des gros dossiers de la localité où tout est à refaire sur un lieu lui-même encombré de ruines à débarrasser dans un milieu dangereux et miné. Le projet de l'église se définit dans le cadre d'une coopérative de reconstruction en partenariat avec l'évêché (13 octobre 1921), avec la préfecture (18 février 1922), et avec trois architectes retenus par la municipalité : René Delannoy, Alain Corbeau et Léon Debate (août 1922). Le devis estimatif de 5 124 000 francs est présenté le 2 mars 1925 ; son acceptation définitive est arrêtée le 26 février 1926. C'est alors que commencent l'enlèvement des décombres et la fouille du sol. La première pierre est posée symboliquement le 7 novembre 1926 par Mgr Quilliet, nouvel évêque de Lille. La guerre est terminée depuis 8 ans ; la reconstruction de l'église basséenne ne débute qu'alors. Le choix artistique, quant au style de l'édifice, a été questionné à La Bassée comme dans tous les lieux à rebâtir le long des fronts occidental et oriental. Alexandre Crespel souhaite « le style gothique pur du XIII^e siècle en témoignage de sa ferveur religieuse et de l'orgueil des Basséens. »

Les architectes des régions dévastées ont à résoudre d'innombrables problèmes d'ordre artistique et technique. La société coopérative de reconstruction des églises exerce un judicieux contrôle et le choix se porte largement et sagement sur les formes romanes ou gothiques traditionnelles. La ville de La Bassée s'offre une manière de petite cathédrale gothique où rien ne manque : ni la tour en dentelles, ni les contreforts, ni les arcs boutants, ni les croisées d'ogives, ni les roses. Les proportions et la hauteur de l'édifice en sont une autre illustration. Au sommet de la tour et de la flèche, le coq va dominer fièrement la ville et les environs de ses quatre-vingts mètres. La nef et le chœur, d'une

¹⁹⁶² *Ibid.*, n° 24, 24 avril 1920, p. 369-370.

¹⁹⁶³ Archives municipales de La Bassée, dossier Grande Guerre, attestation officielle.

¹⁹⁶⁴ Christophe Deguffroy, *La Bassée, 1919-1933, Histoire d'une Reconstruction*, Mémoire de maîtrise, Lille III, 1995.

hauteur de vingt-et-un mètres sous voûte, sont coiffés d'une charpente en sapin rouge du nord couverte en ardoises de Fumay – Saint-Louis. En forme de croix latine régulière, la longueur totale de l'église est de 60, 90 mètres pour un transept de 34, 50 mètres.

Pour rester dans les limites des crédits, l'église est construite en pierre simili, appelée pierre reconstituée. Cette technique consiste à créer des parpaings avec les pierres broyées, et de les assembler avec des armatures en acier doux. Les parties de liaison avec les anciennes fondations sont en béton armé de cailloux et de briques. La maçonnerie va être jointoyée au mortier teinté.

Pour l'ornementation, les vastes portes sont en chêne verni. Les statues en béton fin de 1, 60 mètre prendront place dans les niches du transept et dans les niches extérieures de chaque côté du porche central, sur la façade principale. La vitrerie en verre-cathédrale teinté avec une bordure de couleur fermera les vastes baies ouvertes. Enfin, l'autel, de conception moderne, en grès émaillé rehaussé de détails dorés, dominera le chœur.¹⁹⁶⁵

Ce choix, « une manière de petite cathédrale gothique où rien ne manque », est révélateur du lien, souhaité par les édiles, entre La Bassée et son passé, notamment le passé religieux. Le néo-gothique, évoquant un âge d'or mythique de la chrétienté, semble signifier la volonté de la bourgade de rétablir une forme idéalisée de puissance locale qui passerait par une tour, une flèche et un coq qui vont « dominer fièrement la ville et ses environs » du haut de leurs quatre-vingts mètres. Le 2 juin 1929, Mgr Achille Liénart, nouvel évêque de Lille, procède à la bénédiction de cette église de La Bassée, dédiée à Saint Vaast, lors d'une cérémonie solennelle. Si l'édifice est désormais consacré, il n'est pourtant pas terminé. La flèche est en construction et les vitraux ne sont pas encore posés. C'est en 1930 que le bâtiment est considéré comme achevé.

« L'église ne fera pas l'unanimité de la ville » : voilà comment résumer les avis des Basséens. Trois reproches circulent dans la localité : premièrement, la plupart des habitants sont surpris de la compression des arcades, triforium et hautes fenêtres ; certes, cette allure ramassée a été rendue possible par le procédé du béton armé mais, justement, il semble qu'un déséquilibre apparaisse car ces formes sont habituellement plus largement réparties, ce qui est plus plaisant à l'œil que ce volume contracté. Seconde remarque, plus pragmatique : les énormes colonnes de l'intérieur gênent la visibilité pour les nombreux pratiquants qui se trouvent être placés derrière ces piliers. Enfin, les statues « en béton fin », avec leur ligne épurée, « étonnent dans cette église classique ». Pour les Basséens, la monumentalité de leur lieu de culte répond à deux facteurs qu'ils comprennent mais qu'ils critiquent tous les deux : la volonté conservatrice du maire Alexandre Crespel et de son conseil municipal qui veulent symboliser l'attachement du chef-lieu à l'Eglise ; l'utilisation de « la pierre simili » qui donne l'apparence du prestige en dépit des rigueurs budgétaires. « La Bassée est maintenant plus belle et plus moderne ; mais ce n'est que la partie visible car elle ne sort pas indemne de la guerre et la reconstruction ne fut pas d'une grande qualité. »¹⁹⁶⁶

Les autres communes détruites ont également le lourd problème de la reconstruction de leur église à gérer. L'état de l'édifice, à l'issue de la guerre, est déplorable, par exemple à Illies : « En bas du vieux clocher de l'église démolie en 1914-1918, il y avait des pierres de gros grès à une hauteur de un mètre cinquante, au moins, au dessus du sol de la place. Sur le côté du clocher, il y avait une plaque funéraire avec l'inscription '1415'. Les pierres du clocher ont été déblayées par mon père qui les a enterrées dans la terres Delerue pour faire du parking aux Auvillers ou bien au champ de la

¹⁹⁶⁵ Archives municipales de La Bassée, Dossier de la Reconstruction de la Grande Guerre, Plans et cahiers des charges dressés par les architectes Corbeau, Delannoy et Debatte. Préfecture du Nord, Service de la Reconstitution, 28 octobre 1921.

¹⁹⁶⁶ Christophe Deguffroy, *La Bassée, 1919-1933, Histoire d'une Reconstruction*, op.cit., p. 165-166.

Motte Leroy. »¹⁹⁶⁷ Tel est le témoignage de Madeleine Delerue, la fille du maire de la commune, Henri Delerue, l'un de ceux à avoir en charge le dossier de la reconstruction de l'église, dans l'immédiate sortie de guerre. Le bas du clocher est très ancien, c'est un vestige de la première église romane ; son arc en plein cintre encore conservé est une rareté dans le pays de Weppes. Au conseil municipal, s'affrontent les partisans du 'tout démolir' et ceux du 'garder les parties historiques anciennes', à savoir le porche du XII^e et la voûte de la nef centrale de 1864.

L'effondrement de l'édifice, soudainement, en 1921, met tout le monde d'accord : il faut rebâtir. La commune demande alors aux architectes Dumon et Six de proposer un plan de reconstruction. L'idée est de reprendre une particularité de l'église précédente : un édifice en briques avec des pierres pour rappeler l'ancienneté des lieux. L'originalité réside dans la façade : le tympan comporte une croix, une tête de Christ couronnée d'épines et des contreforts abritant les statues de saint Eloi et de sainte Barbe, patrons des agriculteurs et des mineurs. Madeleine et Anne-Marie Lefebvre se souviennent des premiers temps après la reconstruction : « Quand l'église a été refaite, les gens sont retournés sur la place. Mais il fallait des précautions pour aller et traverser le village. Les routes étaient pleines de boue, et le reste, c'étaient des chemins de terre. On s'y enfonçait quand il pleuvait. Il y avait un grès de temps en temps, de petits passages à sec. Quand on a refait les routes, on les a remontées de beaucoup. »¹⁹⁶⁸

La commune d'Illies a aussi en charge deux lieux de culte à Ligny-le-grand : le temple protestant et la chapelle cultuelle catholique. Le temple est reconstruit pour les nombreux habitants réformés des environs qui s'y rassemblent depuis plus de deux siècles : « Aubers, Fleurbaix, Fromelles, Herlyes, Illyes, Radinghem, Marquillies, Saint-Ghin et les villages de la châtellenie de Lille s'y retrouvent. »¹⁹⁶⁹ Pour le rétablissement du culte réformé, il est urgent de redonner ce lieu aux pratiquants protestants des villages et des bourgades du sud de Lille. L'édifice est donc reconstruit durant la sortie de guerre, au milieu des années 1920. Il comprend la salle de prière et une maison attenante, destinée au pasteur. Le culte reprend aussitôt. A nouveau les enfants sont catéchisés et les croyants des environs peuvent reprendre la route du temple d'Illies. La chapelle cultuelle de Notre-Dame de toutes grâces, installée à Ligny-le-grand à côté du temple protestant, fait figure de témoignage sur la possibilité de la coexistence exemplaire des deux religions dans le canton de La Bassée. Le relèvement de la chapelle cultuelle revient aussi à l'administration de la commune d'Illies.

Sept autres petits oratoires votifs, dispersés dans le bourg et les hameaux, sont également réédifiés sur la commune d'Illies, à l'image de ce qui se fait dans toutes les localités des dix départements occupés du front occidental. Ces constructions sont privées, et ce sont donc des particuliers qui les remettent en état. Elles sont contiguës à des fermes, souvent, et le jeu des briques de couleurs, les absidioles, les ambons soignés, ainsi que les toitures en zinc, en tuiles ou en ardoises soulignent le soin donné à la réédification de ces chapelles. Bien que les restrictions budgétaires des particuliers soient importantes, ces petits édifices religieux sont reconstruits rapidement. On remarque que la plupart, niches ou oratoires, sont intégrés dans les murs des maisons et des fermes reconstruites. Ces petits sanctuaires dispersés¹⁹⁷⁰ font renaître à la fois un culte ancien, la dévotion réactivée à un saint ou à la vierge et les haltes du chemin des rogations et des processions qui faisaient là des étapes au moment des grandes fêtes.

¹⁹⁶⁷ Madeleine Delerue, Entretiens, mai 1989.

¹⁹⁶⁸ Madeleine et Anne-Marie Lefebvre, Entretiens, années 1980-1990.

¹⁹⁶⁹ Louis et Narcisse Cavois, *Histoire du pays de l'Alleeu*, 1877. Texte cité : 27 février 1710.

¹⁹⁷⁰ Adrian Gregory, *The Last Great War, British Society and the First World War*, op. cit., ch. 5 : La rédemption par la religion, Religion et langages du sacrifice, p. 152-160.

Les Eglises ont tenté de reconquérir les esprits des habitants de la même façon que les églises, temple, chapelles et oratoires ont tenté de retrouver leur place dans le paysage du canton. C'est pourtant dans le cadre d'une vie sociale modifiée que vont commencer « les années folles ».

3 - La vie sociale dans le canton de La Bassée durant les années de la sortie de guerre

Assurément marqué par un contexte politique et religieux qui est plutôt dans la reconduction de l'avant-guerre, l'habitant du canton de La Bassée cherche aussi à se poser et à se singulariser durant le début des années 1920. Pour reprendre cette formule qu'écrivait Michelet « De quoi l'histoire est-elle faite, sinon de moi ? »¹⁹⁷¹, il faut voir comment la vie sociale du canton et les points de vue personnels sont très entremêlés afin de constituer ce qui sera une des marques des communes occupées et maintenant libérées, à savoir l'envie de vivre pour soi.

1 La vie quotidienne durant le début des années 1920 dans le canton de La Bassée : l'envie de vivre pour soi, enfin, comme dans le reste de la France



¹⁹⁷¹ Jules Michelet, *Journal*, 18 mars 1842, Tome 1, Ed. P. Viellanex et C. Digeon, Paris, Gallimard, 1959, p. 282.



Document 135 : Succession de trois photographies où l'on voit la même famille prenant la pose devant l'estaminet Lefrançois-Lebrun, rue Longue, à Illies.

NB : Trois photos, deux dates : 1) 1920, 2) et 3) 1922.

Source : Archives de la famille Lefrançois.

Un groupe pose devant l'estaminet Lefrançois-Lebrun, rue Longue, à Illies, ce qui permet de voir les étapes de la reconstitution-reconstruction à l'arrière. Trois photos immortalisent deux moments, 1920 et 1922. Le premier tirage, le plus ancien (année 1920), a pour cadre uniquement des baraquements : on y voit un abri fait de tôles en demi-lune posé sur dix rangs de briques et surmonté d'un conduit en fer en guise de cheminée, les tôles luisent, elles semblent enduites d'un vernis protecteur afin de rester solides et imperméables encore durant quelques mois, à moins que ce ne soit quelques années ; il y a aussi un baraquement Adrian servant d'estaminet, plus vaste, double en largeur et en hauteur, fait de murs extérieurs en papier bitumé. Le numéro 16 apposé sur la façade témoigne d'une reprise en main de l'ordonnancement du village et du retour de la distribution du courrier. Le sol devant les habitations est net, déblayé. On remarque même un souci esthétique devant l'abri en demi-lune (un rosier pousse à la gauche de la porte) et une volonté de propreté devant le baraquement-estaminet (un surélévement en briques bien jointes permet de se racler les chaussures afin de ne pas ramener de saletés en entrant dans le cabaret). Il n'y a pas de trottoir, mais il ne doit pas y avoir de voirie non plus. Aucun

travail de restauration des anciens fossés et des chaussées n'est visible sur la photo. Un vélo est posé contre le mur de l'estaminet : on se déplace, on fréquente les cafés, une sociabilité se remet en place.

Les deux autres tirages (année 1922) montrent, à côté du café, une maison en chantier, le gros œuvre seul étant terminé. La maison est imposante, en briques rouges avec deux éléments de décoration qui évoquent le désir de se singulariser, ce sont des rangées blanches espacées de cinquante centimètres et un alignement de voussures sous le chéneau en bois. Le rez-de-chaussée est surmonté d'un étage en partie mansardé et d'une autre sans soupente. Il est à remarquer que le baraquement Adrian, entre les deux époques de photographie, a reçu, sur ses feuilles bitumées, une couverture de planches encadrant fenêtres et portes, isolant les parois, permettant aux occupants d'avoir moins de perte de chaleur. Ces trois photos évoquent une reconstruction qui s'effectue à des rythmes différents selon les situations familiales : les uns rebâtissent déjà en brique, les autres sont encore dans des baraquements très solidifiés, d'aucuns vivront encore parfois des années sous des demi-lunes précaires.

Qu'en est-il des personnes photographiées devant ces logements ? Les groupes sont formés, en plus du chien domestique, de dix-huit personnes en tout : sept hommes, trois enfants, huit femmes. Les sept hommes sont en costume deux ou trois pièces, avec chemise blanche ou claire, nœud papillon en lacet ou cravate. Les deux, sur le cliché le plus ancien, ont la tête couverte d'un béret ou d'un chapeau melon ; un homme fume la pipe. Les cinq, sur les deux photos les plus récentes, sont tête nue, sauf un portant un feutre à larges bords. Les chaussures brillent ; les cheveux, rejetés en arrière, sont soignés : chacun a sa tenue endimanchée. Les enfants - un garçonnet d'une douzaine d'années, une fillette de probablement huit ans et un bébé apprenant à marcher - sont « bien tenus ». Le jeune garçon est en noir : vareuse noire, knickers noirs, chaussettes et bottines noires, béret noir. La petite fille possède des cheveux coupés au carré avec un nœud et une frange. Elle est en robe à manches courtes et à taille élastiquée. Elle porte des souliers noirs montants et des chaussettes mi-longues. Le bébé, garçon ou fille ?, est en robe et il a des bottines de marche.

Les femmes, de la façon dont elles sont placées, semblent être en ménage pour six d'entre elles sur huit présentes. Il y aurait donc deux célibataires, à moins qu'elles ne soient veuves. Une dame, l'ancêtre du groupe, on la voit sur les trois tirages, est en noir ; elle possède un chignon haut ; sa robe descend au dessus des chevilles ; elle porte des bas noirs épais. Les jeunes femmes sont longilignes. La minceur du corps, associée au vêtement à taille surbaissée, crée une allure très différente du monde d'avant la guerre. Les coiffures sont courtes pour cinq de ces jeunes femmes. Les cheveux, mèche souvent rejetée sur le côté, sont coupés au ras des oreilles devant et à la nuque à l'arrière, laissant le cou dégagé. Deux femmes portent de longues écharpes en fourrure, une est zébrée comme provenant d'un putois, l'autre est à long poil de loup. Les couleurs des vêtements occupent le spectre du plus foncé au plus clair avec deux touches blanches qui trompent l'uniformité des tenues de la génération d'avant la guerre, il s'agit du col tailleur d'une jeune dame et de la robe taille basse d'une autre de ses compagnes. Le plus remarquable, dans les changements qui ont affecté les tenues des femmes, est la longueur de la jupe.

Pour la première fois dans l'histoire du costume féminin, les jambes sont découvertes jusqu'au genou. En 1924, les jupes sont à environ 26 cm du sol ; en 1925, elles sont à 30 ou 35 cm ; en 1926, elles sont à 40 cm puis rallongent progressivement jusqu'en 1930 où elles se stabilisent à 30 ou 32 cm du sol.¹⁹⁷²

¹⁹⁷² Christine Bard, *Les garçonnes. Modes et fantasmes des années folles*, Paris, Flammarion, 1998.

Difficile de dire, d'après les photos, si le nombre de centimètres se rapproche de 26 ou de 30. Pourtant, ce qui est sûr, c'est que les robes sont courtes. Aucune des jeunes femmes ne cache ses mollets. Les jambes se donnent à voir, particulièrement dans les deux photos plus récentes avec des bas de couleur chair. Pareillement, quelques femmes sont montrent avec les bras nus. Cette intrusion du dénudé évoque l'envie de la population du canton de s'apparenter avec la mode de la capitale. Ce n'est pas un phénomène typique de la sortie de guerre. Déjà, depuis le début du siècle, le hameau de Ligny-le-Grand était surnommé « le petit Paris » car les jeunes filles y copiaient les chapeaux et les colifichets des coquettes de Paris. Elles s'évertuaient à ressembler aux figures de mode qui circulaient. Alors, le brassage lié à la guerre, les passages fréquents dans les grandes villes, le regard aiguisé qui remarque et l'habileté à copier une tendance en s'accaparant à bas prix d'un détail vestimentaire qui fait la différence, tout cela installe une culture populaire de mode, exactement comme l'avant-guerre avait installé dans le canton une mode Belle Epoque. Bien sûr, nulle femme, parmi les huit dames photographiées, ne prétend à l'émancipation du milieu parisien des « années folles », qui est finalement bien restreint. Pourtant, si de nouveaux modèles vestimentaires font leur apparition, s'ils sont reproduits et imités, même gauchement, ils signifient une intégration aux courants culturels du temps.

2 Une société libérée ou une société conservatrice ?

On l'a vu avec les lettres épiscopales, cette mode suivie de trop près par les femmes fait peur aux ecclésiastiques qui écrivent dans la *Semaine religieuse du Diocèse de Lille*. Ce qui est craint par dessus tout, c'est que la mode soit signe de libération. La femme « à la mode » voudra travailler, se distraire, vivre pour elle-même, comme c'était déjà le cas avant la guerre, mais que l'Eglise veut rectifier dorénavant. Mgr Charost donne des conférences incitant la femme à rester au foyer ; en voici le compte-rendu : « Les femmes ne sont pas seulement des éléments purifiants ; elles sont aussi des éléments conservateurs du foyer. Et Mgr Charost évoque délicieusement les femmes du Moyen Age qui gouvernaient les domaines pendant que les maris, partis à la croisade, luttèrent pour leur foi. [...] La péroraison de Mgr Charost fut saluée de longs applaudissements venus d'une foule où beaucoup d'épouses et de jeunes filles réalisent déjà ce bel idéal de la femme chrétienne au foyer domestique. »¹⁹⁷³

Cette volonté de replacer la femme au sein du foyer et au cœur de la famille ne caractérise pas seulement le discours de l'Eglise. Les Ligues sont populistes. Le gouvernement également. L'obsession nataliste est telle qu'elle fait dire à Michelle Perrot que « le bleu horizon vire au bleu layette »¹⁹⁷⁴. Pour remplacer « nos chers disparus », faire des enfants est une obligation patriotique et nationale, une préoccupation politique exprimée dès les derniers mois de la guerre : « Vous qui ne voulez pas d'enfants, ni même qu'on en parle, dites-le ! L'oserez-vous ? »¹⁹⁷⁵ La propagande conceptionnelle aboutit à la loi de 1920 adoptée par 521 députés (55 contre) qui retire tous les moyens contraceptifs des pharmacies.¹⁹⁷⁶ Mais, en dépit de ces réglementations contraignantes, la maîtrise de la fécondité est lancée ; elle se poursuivra simplement autrement ; des philtres clandestins et des lancettes abortives referont surface car le choix de la maternité devient vraiment un

¹⁹⁷³ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, n° 20, 28 février 1920, p. 305-307.

¹⁹⁷⁴ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. 206.

¹⁹⁷⁵ Henri Lavedan, *La famille française*, Paris, Perrin, 1917, p. 301.

¹⁹⁷⁶ A. Tarakdji, *L'avortement criminel, étude médico-légale, juridique et psycho-sociale*, Thèse de droit, Toulouse, 1937, p. 101.

enjeu majeur.¹⁹⁷⁷ On a vu que les femmes du canton ont eu peu d'enfants à la sortie de guerre. L'aménorrhée due aux privations a participé, à sa façon, à la baisse de la natalité.

Une autre façon de voir la libéralisation en cours dans la société du canton est de s'intéresser aux professions des jeunes femmes. Elles travaillaient avant la guerre : institutrices, cultivatrices, cabaretières, herscheuses, ménagères ; elles ont travaillé durant la guerre : ouvrières dans une usine à balai, cafetières, couturières ; et maintenant, la sortie de guerre venue, travaillent-elles encore ? Ce que montre Léon Bocquet, observateur des habitants du canton de La Bassée, est intéressant à analyser. *Le fardeau des jours* met en scène, en 1919, la famille Bécu-Vasseur et ses trois filles : Mélanie, qui a accouché d'une petite Maria, Allemande par son père Otto, est exclue de la reprise de la ferme, la fautive est rejetée ; Angèle, revenue souffreteuse d'évacuation, est évincée des ambitions familiales pour le redémarrage du domaine, elle est trop faible pour pouvoir faire face ; Zoé, gaie, vaillante, pourrait reprendre Oresmieux si elle épousait un beau parti, il faudrait que ce soit elle la fermière. Tous les espoirs se portent donc sur une femme, faute d'avoir des mâles pour faire repartir le domaine ancestral, les fils étant décédés à la guerre. Zoé est destinée par sa famille à un rôle qui lui est attribué, sans guère que son avis soit demandé. Justement, elle veut une vie différente avec Arthur, employé aux écritures aux Dommages de guerre.

- Fermière ? Non merci ! Est-ce une existence ? N'avoir jamais fini de trimer et de chamiller. Printemps, été, automne, n'importe l'époque, point de répit. [...]

Elle expliquait l'esclavage de la terre. [...]

Ils se marièrent six semaines plus tard. Pour de bon, devant la loi et devant Dieu, Arthur et Zoé étaient unis. L'avenir, ils l'entrevoyaient sous des couleurs agréables parce qu'ils étaient jeunes et heureux. Elle reprendrait la couture qu'elle avait apprise autrefois, la pratique viendrait, pourquoi pas ? Une machine à coudre, des patrons de bonne coupe, un journal de mode, avec du goût, on s'en tire. Ils riaient.

Arthur, retenu par une séance unique de travail journalier à son bureau des Dommages de guerre n'était pas là à l'heure du midi. Il ne rentrait que dans la soirée. Il rapportait des journaux illustrés. A chaque séance de la commission, un avocassier libertin glissait au secrétaire, entre deux dossiers, les magazines dont il s'était distrait dans le wagon qui l'amenait de Lille. Un vide fastidieux se creusait. Zoé entreprenait un ouvrage de couture, mais bientôt, à l'ourlet commencé, l'aiguille s'arrêtait. Arthur, le souper terminé, l'emmenait vers Marquillies, hanche contre hanche. Elle se laissait guider puis regagnait la maisonnette.¹⁹⁷⁸

Ici, Zoé s'oppose à sa mère quant à leurs conceptions de la recherche d'une vie maritale heureuse. Pour la mère, les traditions, la ferme à reprendre, le mariage arrangé, voilà les conditions d'un horizon dégagé pour la jeunesse. Le reste est vie intime. Pour Zoé, l'amour choisi, une maison à soi et un métier qui la fera vivre sont les prémices d'une existence selon ses goûts. André Comte-Sponville, Arlette Farge et Jean Delumeau¹⁹⁷⁹ ont donné une analyse des représentations du bonheur qui s'apparente aux images que propose Léon Bocquet dans le duel mère-fille. Le bonheur serait, à la façon de Zoé, ce sentiment d'affranchissement qu'on se construit personnellement. *Le fardeau des jours* laisse envisager que cette libération s'installerait à la sortie de la Grande Guerre en milieu urbain, et même en milieu rural dans le cas des Bécu-Vasseur. Bien sûr, le début du XX^e siècle, et

¹⁹⁷⁷ Christine Bard et Françoise Thébaud, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard 1999, p. 154.

¹⁹⁷⁸ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 256-278

¹⁹⁷⁹ André Comte-Sponville, Arlette Farge et Jean Delumeau, *La plus belle histoire du bonheur*, Paris, Le Seuil, 2004.

avant, avait vu des femmes se prendre en main et décider de leur vie mais le roman de Léon Bocquet montre nettement un choix de mariage d'amour.¹⁹⁸⁰

Les femmes de la vraie vie, celles des années 1919-1920 dans le canton de La Bassée, ont-elles pu se choisir une existence comme Zoé, et y réussir leur parcours ? Nombreuses parmi elles sont dans la prolongation des modes de vie d'avant la guerre : l'homme a un réel travail, reconnu, nommé, tandis la femme est une aide auprès de son mari dans la profession que, lui, exerce. Elle est un adjuvant. Ainsi, à Willy, hameau d'Illies où se déroule *Le fardeau des jours*, au début de 1920, Marie Carpentier est qualifiée de « cultivatrice » aux côtés de Samuel, son mari, qui est « cultivateur »¹⁹⁸¹. Elle reprend auprès d'un mari démobilisé, le métier qui était le sien avant la guerre. En revanche, le veuvage change les données. Les femmes chefs de famille doivent impérativement gagner l'argent qui permettra de faire vivre le clan. Alors, voilà que des noms de métiers sont accolés aux noms des femmes qui doivent assumer seules les ressources du foyer. Les documents relatifs aux dommages de guerre, s'ils ne donnent que très rarement des métiers aux épouses, sont plus diserts quand la femme est veuve.

Veuve Lézier François, née Laignel Alexandrine, ménagère. Illies, Ligny-le-Grand.

Veuve Bailleux Joseph (bourelrier-sellier), née Liénard Charlotte, rentière. Illies, Grand-route de La Bassée.

Veuve Flouquet Clovis, née Buriez Geneviève, journaliste. Marquillies, rue du Touquet.

Veuve Delebarre Augustin, née Charlet Euphémie, maraichère. Marquillies, Ferme du Faux.

Veuve Snykerque Victor, née Deroubaix Fidéline, commerçante. Illies, route nationale.¹⁹⁸²

Veuve Ouregard Antoine, née Courdain Euphrasie, tisseuse. Illies, au Bourg.¹⁹⁸³

Veuve Croisette Jules, née Sauly Suzanne, secrétaire dactylographe. Illies, Longue rue.

Veuve Bailleul Léandre, née Lerouge Rachel, menuisier. Marquillies, au Calvaire.¹⁹⁸⁴

Veuve Bailleul François, née Arens Laure, planteur de tabac. Illies, au Transloy.¹⁹⁸⁵

Veuve Dhaveloose Adolphe, née Deleval Julie, cabaretière et marchande d'armes et cycles. Marquillies, rue du Moisnil.¹⁹⁸⁶

Dix veuves, une rentière et neuf autres qui travaillent. Le fait de exercer un métier, pour ces neuf femmes représentatives des veuves du canton, est-il « une tragédie du hasard et du silence »¹⁹⁸⁷ ? Certaines travaillaient déjà avant la guerre ; elles n'ont fait que reprendre un métier déjà exercé (Veuve Croisette Jules, née Sauly Suzanne, secrétaire dactylographe). D'autres se frottent, à l'aide d'ouvriers, à des responsabilités nouvelles (Veuve Bailleul François, née Arens Laure, menuisier). Pour toutes, l'innovation est d'être pleinement responsables. Ou plutôt il s'agit d'une continuité, sous des formes différentes, des activités d'avant la guerre : elles étaient aide-planteuse de tabac, aide-maraichère et même aide-marchande d'armes et de cycles ; elles sont planteur(se) de tabac, maraichère et marchande à part entière. Le veuvage a davantage modifié les noms des métiers que leur réalité.

D'autres femmes, célibataires, sont également au travail, nécessité fait loi. Certes, comme pour les femmes mariées, elles peuvent avoir, durant la sortie de guerre, des

¹⁹⁸⁰ Pierre Houdion, *L'art de nuire*, Paris, Ed Thierry Marchaisse, 2013.

¹⁹⁸¹ ADN, 10 R 1796. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸² ADN, 10 R 1799. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸³ ADN, 10 R 1798. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸⁴ ADN, 10 R 1801. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸⁵ ADN, 10 R 1802. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸⁶ ADN, 10 R 1803. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸⁷ Clément Rosset, *Logique du pire*, Paris, PUF, Ed. Quadrige, 2013, parties II et III.

attributions professionnelles complémentaires à celles d'un parent ; mais il en est qui exercent une activité nommée et reconnue. En voici quelques-unes, parmi ces femmes célibataires du canton : Estelle Botte (Marquillies) est femme de chambre¹⁹⁸⁸ ; Angèle Gambier (Illies) est institutrice¹⁹⁸⁹ ; Léontine Tourbier (Marquillies) est fabricante de pantoufles¹⁹⁹⁰ ; Marguerite Boilly (La Bassée) est artiste peintre¹⁹⁹¹ ; Alice Leroux (Illies) est professeur de violon¹⁹⁹² ; Euphémie Danel (Illies) est modiste¹⁹⁹³ ; Estelle Duchâtelet (Marquillies) est couturière¹⁹⁹⁴ ; Augustine Crouzet (Illies) est épicière¹⁹⁹⁵.

3 Une société cantonale qui se révolutionne modestement mais durablement

« Un pays ne voue pas, pendant quatre années, ses forces vives à la destruction sans qu'il y paraisse. Et que l'on puisse, après, vivre comme avant. »¹⁹⁹⁶

Ainsi en est-il des femmes. Elles ont connu une adaptation, modérée ou radicale, durant la guerre. La sortie de guerre, selon les retours, les blessures ou les décès des parents proches, confirme les capacités d'adaptation des femmes aux nouvelles conditions de vie du canton. En premier lieu, le fait que des exploitations agricoles puissent être tenues par des veuves, que les métiers de force et d'utilisation de machines, comme la menuiserie, aient trouvé des femmes capables de les exercer, que des célibataires parviennent à bien vivre grâce à des professions de bon rapport, marque une cassure dans la sociabilité masculine. Ce bouleversement des champs traditionnels des métiers et des prises de responsabilités déstabilise des hommes habitués, depuis quatre ans, à vivre des relations d'autorité et de hiérarchie.

Les démobilisés découvrent que, s'ils sont les héros du champ de bataille, les femmes sont, à leur façon, les héroïnes du quotidien. « Le déplacement des frontières du sexe laisse des traces. »¹⁹⁹⁷ Comme l'a montré Michel Foucault, l'identité sexuelle étant à visée prescriptive, c'est à dire ayant pour objet principal de proposer des règles de conduite¹⁹⁹⁸, il est compliqué pour les soldats revenant en 1919 et 1920 de voir que les femmes, leurs femmes, leurs fiancées, leurs voisines, ont su, en leur absence, exercer un pouvoir en usant de leur liberté et en exploitant habilement leurs marges de manœuvre¹⁹⁹⁹. Les comportements individuels et sociétaux manifestent par conséquent des décalages d'abord par rapport à l'avant-guerre, puis surtout par rapport aux normes traditionnelles réinjectées par l'Etat et les Eglises lors de la sortie de guerre.

Deuxièmement, les sciences et les techniques ayant permis aux progrès enregistrés au niveau des armements de descendre rapidement dans les objets de tous les jours, on constate dans le canton une multiplicité de nouveautés qui bouleversent aussi, à leur façon, la sphère des habitudes. Les voitures automobiles se multiplient et des femmes les conduisent : les petites *misses* des Comités américains sillonnent les routes du canton – celles qui sont en bon état – en distribuant des volailles aux populations. Des métiers de la

¹⁹⁸⁸ ADN, 10 R 1797. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁸⁹ ADN, 10 R 1796. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹⁰ ADN, 10 R 1797. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹¹ ADN, 10 R 1805. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹² ADN, 10 R 1799. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹³ ADN, 10 R 1800. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹⁴ ADN, 10 R 1801. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹⁵ ADN, 10 R 1804. Commissions des dommages de guerre. 1920-1921.

¹⁹⁹⁶ « Le droit et le devoir des femmes », in *La Voix des Femmes*, 9 avril 1925.

¹⁹⁹⁷ Yannick Ripa, *Les femmes, actrices de l'histoire de France, 1789-1945*, Paris, Sedes Campus, 1999, p. 107.

¹⁹⁹⁸ Michel Foucault, « Usages des plaisirs et techniques de soi », *Dits et écrits*, tome IV, p. 546.

¹⁹⁹⁹ Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir », *Ibid.*, p. 238.

route apparaissent ou se développent ; il y a huit chauffeurs parmi les habitants des deux villages d'Illies et de Marquillies, ou encore plus précisément « chauffeurs d'automobile », ou également « chauffeurs personnels » ; et il faut ajouter un habitant du canton qui est camionneur. Avec les automobiles qui sillonnent les routes dès qu'elles sont remises en état, des métiers nouveaux se multiplient, comme celui de mécanicien. Un autre est même aviateur, il s'agit du capitaine Emile de Saint-Esteban ; il est né à Illies en 1891, il a appris à piloter durant la guerre, et, la paix revenue, il reste dans l'aviation.

Troisièmement, le canton est donc à nouveau parcouru de flux nord-sud et est-ouest. Routes. Voies navigables. Mais aussi voies ferrées. Les rails, remis progressivement en état, voient revenir les ouvriers des mines qui prennent la direction des puits des Grandes Compagnies de Lens et de Béthune. Les chevalements étant reconstruits, les personnels recommencent à descendre au fond ; les listes des déclarants des dommages de guerre de 1920 contiennent environ une trentaine de mineurs et houilleurs dans chaque commune ; les travailleurs des fosses se rendent à pied aux gares de Sainghin, Marquillies, Salomé et La Bassée afin de retrouver les trains qui mènent aux puits. Parallèlement, la voie d'intérêt local Michon reprend du service dès que les stations sont réédifiées ou réparées. Six hommes se déclarent employés des chemins de fer à Marquillies au début des années 1920 et un à Illies. Comme la ligne Michon dessert les communes de Don, Sainghin, Marquillies, Herlies, Illies, Aubers et Fromelles, il y a donc bien plus d'employés puisqu'il faut compter, en dehors des gares, les haltes – autre nom des dépôts de marchandises – qui sont rétablies aussi.

Mais un type nouveau de voyageurs emprunte les routes et les voies ferrées du canton, ce sont les touristes dits « de guerre »²⁰⁰⁰ qui viennent visiter les territoires dévastés en suivant les indications du guide Michelin. Des établissements accueillent les visiteurs qui sont peut-être d'anciens combattants et leur famille ; avant la guerre, ces lieux étaient appelés estaminets ou auberges ; quelques uns portent encore ce nom. Mais on voit apparaître dans le bourg d'Illies, un établissement portant un titre nouveau pour le secteur, un « hôtel-restaurant ». Celui d'Illies se nomme « chez Veuve Boulogne ».

Ainsi, tantôt d'anciennes réalisations se remettent en place, et tantôt des innovations montrent une belle faculté d'adaptation des habitants. Le canton est donc dans une reprise circonstanciée selon des aléas qui rendent délicat le retour rapide à la prospérité du début du siècle. Si tout reprend, c'est avec des restrictions qui empêchent que le trend connaisse une évolution très positive. Les distilleries redémarrent, mais le cuivre manque pour un rétablissement des circuits intérieurs de production des manufactures ; les brasseries sont réédifiées, pourtant les routes encore dépavées empêchent un bon approvisionnement ; les moulins sont devenus mécanisés mais l'agriculture n'a pas encore assez redémarré dans les villages de la zone rouge pour fournir les céréales nécessaires ; la distribution du charbon avec des chariots et des chevaux est lancée, cependant les bêtes, venues directement des livraisons des armées, sont bien fatiguées ; le ramassage et la vente du beurre a été réactivé, en dépit du peu de vaches laitières dans les prairies des Weppes. Toutes ces activités seraient le poumon du canton si l'argent frais était là, si les réfugiés étaient réinstallés dans des maisons en briques et si les instances publiques étaient occupées à la reconstruction plutôt qu'à la reconstitution et à ses lourds dossiers.

²⁰⁰⁰ Archives du monde du travail de Roubaix, 202 AQ 1638 et 1639, Les trains de pèlerinage sur les champs de bataille 1919-1921.

IV. Bilan : La lente reprise de la sortie de guerre

A l'image des dix départements occupés qui retrouvent le chemin du « revivre », le canton de La Bassée regagne un peu de son dynamisme en 1919-1921,

D'une part, un certain immobilisme est à constater, qui reflète les dévastations et le *credit crunch*. Ces handicaps sont tels que le plus sûr moyen de s'en sortir est de refaire ce qui existait. C'est le cas de l'architecture civile et religieuse qui, sauf dans l'église de La Bassée avec son béton armé, reprend les bases traditionnelles locales avec les briques et les tuiles fabriquées sur place et un savoir-faire ayant fait ses preuves. C'est le cas des entrepreneurs, des négociants et des maires qui retrouvent, quasiment intacts, les personnels qui étaient les leurs avant la mobilisation. C'est le cas des retours durant les années d'après-guerre dans le canton : environ deux tiers des habitants reviennent. Hiérarchie sociale et reproduction sociétale sont réactivées.

D'autre part, des changements montrent une adaptation aux nouvelles réalités. D'abord, les reconstructions permettent davantage de confort dans les intérieurs plus spacieux ainsi que dans les communes mieux équipées de trottoirs et de routes rectifiées et élargies. Ensuite, les mutations en cours avant la guerre s'accroissent. L'école est le meilleur indice de cette orientation positive : les enfants, en dépit des conditions difficiles de la reprise – peu de baraquements, peu de matériel, peu de maîtres –, en reprennent le chemin. Enfin, les indices d'internationalisation, en marche déjà au début du siècle, se retrouvent majorés de flux nouveaux : voyages touristiques d'anciens combattants et de veuves ; arrivée d'ouvriers du sud et de l'est de l'Europe venus contribuer à la réfection d'un secteur sinistré ; contacts avec les pays voisins.²⁰⁰¹ Ainsi, le passage entre la guerre et la sortie de guerre est-il un processus plus long que les seules années 1919-1921 ; il obéit à des périodisations différentes selon les communes et leur emplacement par rapport au front, selon les sexes et leur mobilisation dans les strates du conflit et selon les âges et leur implication dans les événements militaires et sociétaux.

En fin de compte, dans le canton, en 1921, les deux plus remarquables phénomènes observés²⁰⁰², antinomiques, sont donc le retour au conforme, en dépit des brassages, et la volonté de tourner la page.²⁰⁰³ Le canton de La Bassée, et Illies au centre de ce canton, reflètent ces deux mobilisations culturelles examinées dans leur diversité. Après l'heure de la reprise, ce sont les années et le siècle à venir qui vont établir dans l'esprit de chacun l'histoire du canton en guerre, ou plutôt les histoires d'un canton dont les souvenirs de la Première guerre mondiale affleurent et évoluent selon les périodes.

²⁰⁰¹ ADN, 10 R 1863. Dossiers des dommages de guerre du canton de La Bassée.

²⁰⁰² Colloque international et interdisciplinaire « Témoins et témoignages. Figures et objets du XX^e siècle », Fondation pour la mémoire de la déportation, FDM, Paris, Hôtel national des Invalides, 13-14-15 décembre 2012.

²⁰⁰³ Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*, op. cit..

« Nouvelles du soir »

A l'heure où la lumière enfouit son visage dans notre cou,
on crie les nouvelles du soir, on nous écorche.
L'air est doux.
Gens de passage dans cette ville, on pourra juste un peu s'asseoir au bord du fleuve
où bouge un arbre à peine vert, après avoir mangé en hâte.
Aurais-je même le temps de faire ce voyage avant l'hiver, de t'embrasser avant de partir ?
Si tu m'aimes, retiens-moi, le temps de reprendre souffle, au moins juste pour le printemps,
qu'on nous laisse tranquilles (...).
Mais pas moyen.
Et les villes qui sont encore debout brûleront.
Une chance (...) que nous nous soyons vite aimés avant l'absence,
regardés encore une fois, vite embrassés.
Tu partiras. (...)
C'est la fin
qui nous passe le goût de jouer au plus fin.

Philippe Jaccottet²⁰⁰⁴

Revivre après la Grande Guerre dans le canton de La Bassée

Chapitre 15

La Grande Guerre dans le canton, et après ?

-

Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée

Le poème de Philippe Jaccottet « Nouvelles du soir » est nourri du désarroi de l'après. Le temps a beau être passé, et le calme réinstallé, ce sont les moments douloureux qui forment la trame de sa poésie. « Retiens-moi », dit le poète. Pourtant, non, tout n'est que séparation, désolation et absence. Maintenant que Philippe Jaccottet a vu la fragilité de l'existence, il découvre partout des présages annonciateurs de catastrophes : « Les villes qui sont encore debout brûleront ». A ces signes matériels de futures dévastations, s'ajoutent d'autres avertissements : il va falloir s'asseoir une dernière fois à deux puis partir vite. Ainsi, l'auteur ressent-il encore l'angoisse de la disparition : « En moi, par ma

²⁰⁰⁴ Philippe Jaccottet, « Nouvelles du soir » est le 8^e poème du recueil *L'effraie, 1946-1950*, Paris, Gallimard, 1953.

bouche, n'a parlé que la mort ». Le réveil des mauvais souvenirs, dans ce texte de Philippe Jaccottet, n'est pas lié à la guerre ; il évoque un temps ancien et lourd, qu'il cherche à apaiser. Pourtant, à son souhait du « Qu'on nous laisse tranquilles », répond l'amertume du « Mais pas moyen ». Ce n'est pas de la Grande Guerre, dont il parle. Mais ce pourrait être de la Grande Guerre à laquelle a succédé la Seconde Guerre mondiale. Son constat prémonitoire « Mais pas moyen » parle en effet du retour des désastres : les Allemands reviennent combattre sur les mêmes lieux, seulement une vingtaine d'années après, entraînant le nouvel exode des populations de juin 1940.

Les habitants du canton de La Bassée, après le retour dans un territoire ruiné, ont rebâti les maisons, nettoyé les champs, relancé les commerces. Mais la nuit de la guerre, bien qu'aucune aménité anti-allemande ne se soit exprimée, ou si peu, réapparaît comme une obsession dont on ne parle pas. Léon Bocquet, évoquant la réadaptation difficile des réfugiés réinstallés dans les communes, a d'ailleurs intitulé son roman *Le fardeau des jours*. Un fardeau qui concerne le dur après-guerre : les ombres peuplent les songes des habitants rentrés tant il y a de cimetières dans les villages ; les vieillards n'ont pas vu revenir leurs fils ; les soucis du quotidien ne sont pas effacés par le labeur du redémarrage. Ah ! « Pouvoir juste s'asseoir encore un peu au bord du fleuve » ! Mais la vie presse, il faut aller de l'avant. Remise en état, regain, reprise. « Tu repartiras ».

Qu'en est-il de l'inscription de la Première Guerre mondiale, dans ce contexte à la fois lourd et volontariste, sur le territoire, dans l'histoire et dans la population du canton de La Bassée ? Le souvenir est d'abord estompé afin de ne plus garder en tête les fragilités des acteurs du conflit, puis il est réactivé durement avec l'arrivée des Allemands et d'Hitler en personne, dans le secteur, en juin 1940 ; telle a été la première approche de la Grande Guerre : atténuation durant les années 1920-1930 suivie d'un renforcement pendant la décennie 1940. Puis vient le temps du second vingtième siècle, celui du désépaulement du souvenir : les hommes résument les quatre ans de mobilisation de la Première guerre mondiale avec trois ou quatre moments qui marquent leur guerre²⁰⁰⁵. L'étape actuelle est la réactivation de la Grande Guerre par la création du concept du « Centenaire de la Première guerre mondiale ». Maintenant que plus personne n'est là pour témoigner des souffrances des soldats ni des restrictions dans le canton, et que la relation de l'évacuation ne repose que sur une répétition de seconde main, voilà que l'engouement pour la réécriture de la guerre atteint un apogée. Tout est devenu objet de célébration : le blockhaus, la croix mémorielle, le paquet de cartes postales sauvegardées.

Ainsi, on est bien dans une triple histoire de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée. 1) La période de l'Entre-deux-guerres où l'événement est encore frais, mais quasiment refusé pour cause de démobilisation culturelle. 2) La Seconde Guerre mondiale et le second vingtième siècle tout entier où la guerre des grands-parents présente moins d'intérêt que l'empreinte émotionnelle immédiate de la guerre de 1939 à 1945 et que celle des guerres de décolonisation. 3) La décennie récente du début du XXI^e siècle qui voit revenir en lice aussi bien les amateurs d'objets de guerre que les historiens locaux et les scientifiques chercheurs. Telles sont les trois phases de la mobilisation des imaginaires et des recherches sur la Grande Guerre dans le canton.

I. Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, durant l'Entre-deux-guerres

²⁰⁰⁵ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit.

Les villages du canton de La Bassée ont été occupés par les Allemands durant quatre ans, sans discontinuer. On sait à présent quelle fut leur histoire événementielle et anthropologique. Mais on a aussi évoqué les communes situées sur le front d'en face, dans les territoires tenus pas les Britanniques. La localité de Neuve-Chapelle, de laquelle sont parties de nombreuses tentatives alliées de percée des lignes allemandes, en particulier celle très meurtrière de mars 1915, connaît la même mort de masse que dans les zones rouges adverses. Les soldats de la *BEF* ont perdu de nombreux combattants qui sont inhumés aujourd'hui dans les cimetières de Port Arthur–La Bombe, du Touret, d'Illies, de Wicres, de Fournes. La mort des civils encore présents, que ce soit les civils des communes de Neuve-Chapelle et des localités alentour tués lors des opérations de guerre, a laissé trace dans les statistiques démographiques. Le tableau qui suit évoque, pour toute la durée du XX^e siècle, ce que furent la mortalité et la baisse de population engendrée par les combats et les exils sur cette portion britannique du front. Neuve-Chapelle, ou toute autre commune des lignes alliées, présente en 1921 un déficit démographique comparable aux villages de la zone allemande ; il est tel qu'il conjugue lui aussi, à la fois, comme dans le canton de La Bassée, les morts militaires et civils, la faible natalité et les non-retours des habitants. Cette triple corrélation dévitalise durablement les communes du champ de bataille, d'un versant ou de l'autre des parapets de la ligne du front. L'Entre-deux-guerres y commence, parallèlement à ce qui se passe ailleurs, un rattrapage démographique réel mais insuffisant pour retrouver la situation antérieure.

<u>1901</u>	<u>1906</u>	<u>1911</u>	<u>1921</u>	<u>1926</u>	<u>1931</u>	<u>1936</u>	<u>1946</u>	<u>1954</u>
639	660	661	319	382	430	419	419	447

<u>1962</u>	<u>1968</u>	<u>1975</u>	<u>1982</u>	<u>1990</u>	<u>1999</u>	<u>2006</u>	<u>2009</u>	-
484	462	471	548	864	958	1 358	1 368	-

Document 136 : Tableau - La population de Neuve-Chapelle marquée par la Grande Guerre (1901-2009).

Sources : Base Cassini de l'EHESS jusqu'en 1962. Base INSEE à partir de 1968

La Grande Guerre est donc bien une épreuve d'un côté et de l'autre des lignes durant le conflit. Des deux côtés, la population a beaucoup diminué entre l'avant-guerre et la sortie de guerre. Il n'est pas seulement question d'évacués non encore revenus puisque l'étiage se poursuit durant encore bien des décennies. Le creux démographique s'étire jusqu'au début des années 1980, voire au delà. Si Neuve-Chapelle retrouve sa population avant la fin du XX^e siècle, Illies ne récupèrera le nombre de ses habitants que cent ans plus tard. Alors, forcément, rien qu'à l'aune de la dépopulation, il apparaît bien que l'inscription de la Grande Guerre ne se réduit pas aux séquelles des paysages dévastés. Tout une réalité démographique, économique et sociétale a survécu aux quatre années qui ont fabriqué une mémoire sans cesse « réveillée »²⁰⁰⁶ d'hier à aujourd'hui.

²⁰⁰⁶ Maurice Crubelier, *La Mémoire des Français, Histoire culturelle, op. cit.*

1) Les représentations de l'héritage de la Grande Guerre dans la population du canton durant l'Entre-deux-guerres.

Les sources mobilisées sont essentiellement les recensements de 1926. Ces documents permettront des comparaisons entre le village-témoin de la zone rouge Illies et le reste du département du Nord, voire des dix départements occupés et même de toute la France. Il sera intéressant d'étudier en quoi la structure démographique d'un territoire occupé et évacué continue à enregistrer dans ses composantes les héritages de la Grande Guerre.

1 - Le mouvement de la population durant l'Entre-deux-guerres : le cas d'Illies

La population, en 1921, est de 1205 habitants pour le village d'Illies. Par rapport aux 812 habitants de février 1920, on constate que près de 400 personnes nouvelles résident dans la commune. D'une part, il est certain que le temps de l'évacuation et des bons d'alimentation dans les localités de l'exil est terminé ; il y a donc parmi ces entrants des réfugiés qui ont retrouvé le chemin de leur ancienne commune. D'autre part, il est intéressant de se demander si, parmi ces nouveaux arrivants, il n'existe pas des ouvriers et des cadres attirés par le travail de reconstruction dans une commune dévastée du front de la Grande Guerre. Il convient par conséquent de se pencher sur l'évolution du nombre et la composition de la population pour voir si la structure nouvelle de 1921 correspond au retour réel des habitants d'avant la guerre. Autrement dit, y a-t-il continuité ou rupture dans la composition démographique du village et, au-delà, du canton ?

Premier élément, l'augmentation du nombre des habitants de la commune d'Illies durant l'Entre-deux-guerres est nulle : la population passe de 1205 habitants en 1921 à 1205 habitants en 1936 ; le nombre est exactement le même. L'indice d'augmentation est de 0 % à Illies. Il contraste avec les 13,6 % du département du Nord et les 7,5 % de la France durant les périodes identiques.

Années	Commune d'Illies	Département du Nord	France
1921	1205	1 787 900	39 209 5000
1926	1203	1 969 200	40 743 900
1931	1202	2 029 400	41 834 900
1936	1205	2 022 100	41 907 100
Taux d'augmentation par rapport à 1921	0 %	13,6 %	7,5 %

Document 137 : Tableau - Recensements comparés de la commune d'Illies, du département du Nord et de la France en 1921, 1926, 1931 et 1936.

Source : Recensements. Tableau extrait de Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit.*, p. 56-78.

Le département du Nord, en rattrapage démographique du fait des aléas de l'exode et des destructions, retrouve durant les décennies 1920 et 1930 sa progression séculaire en terme de nombre d'habitants. La France, qui globalement a moins souffert que les dix départements occupés du nord et de l'est du pays, continue sa montée de population mais sur un trend moins élevé que celui des régions envahies. Comment alors expliquer la stagnation démographique d'Illies, et par là celle des localités de la ligne du front présentant le même arrêt de croissance ?

Considérant le taux de natalité, il faut remarquer qu'il se situe à 19,1 en 1920, 19,9 en 1921 et 26,5 en 1922, taux nettement supérieurs à ceux du Nord et de la France. Considérant le taux de mortalité, il est comparativement peu élevé pour l'époque et faible par rapport aux taux du Nord et de la France ; il passe en effet de 11,8 ‰ à 10,5 ‰ entre 1921 et 1936. Quant à l'excédent des naissances, il est supérieur aux moyennes départementale et nationale ; bien qu'il aille en s'amenuisant, il reste encore élevé en 1936 avec un taux de 4,4 ‰. Le paradoxe est fort entre une vivacité démographique constatée avec l'étude de ces taux et le nombre d'habitants absolument sans progression en près de vingt ans.

Il faut bien avancer l'hypothèse d'un mouvement très fort de population qui se concrétise par un grand exode de ses résidents. La recherche concernant le lieu de naissance des habitants d'Illies durant l'Entre-deux-guerres pourrait, par conséquent, être significative, à cet égard ; elle mettrait en évidence les mouvements éventuels de population des résidents de la commune concernée. Voyons la situation en 1926 : où sont nés les habitants de la commune d'Illies à cette date ?

	% d'hommes	% de femmes
Naissances pendant la guerre 1914-1918	Nés à Illies : 3,4 % Nés dans le Nord : 20,7 % Nés ailleurs : 75,9 %	Nées à Illies : 6,7 % Nées dans le Nord : 23,3 % Nées ailleurs : 70 %
Ensemble des naissances avant 1926	Nés à Illies : 68,4 % Nés dans le Nord : 11,1 % Nés en France : 14,4 % Nés à l'étranger : 6,1 %	Nées à Illies : 63,6 % Nées dans le Nord : 17,5 % Nées en France : 14,8 % Nées à l'étranger : 4,1 %

Document 138 : Tableau - Lieu de naissance des habitants de la commune d'Illies durant la Grande Guerre, et situation en 1926.

Source : 1- Archives municipales, Illies, Listes nominatives des habitants de la commune. 2- Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit.*, p. 56-78.

Le tableau sur les lieux de naissance des habitants d'Illies, outre qu'il rappelle l'ampleur de l'exode durant la Grande Guerre, prolonge la réflexion sur les brassages de population consécutifs au conflit, lesquels se poursuivent durant tout l'Entre-deux-guerres.

On se souvient d'une réelle endogamie communale en 1906 : l'alliance conjugale se faisait, pour un tiers, dans le cercle du village, et, en inventoriant encore au plus près les lieux d'origine, on pouvait voir que ces unions spécifiques se faisaient de bourg à hameau, ou de hameau à hameau, avec une tendance à trouver son conjoint dans sa propre catégorie sociale. Les paysan(ne)s épousaient des enfants de paysans ; les ouvriers et les mineurs choisissaient leur conjoint(e) dans leur milieu. Le reste des mariages restreignait le village de naissance du conjoint à l'échelle du Nord-Pas de Calais car seuls 4 % avaient pour point commun d'être des couples venant du reste de la France ou de Belgique.

Désormais, avec la guerre, les lieux d'origine font moins sens puisque seuls 3,4 % des garçons sont nés à Illies et 6,7 % des filles. L'endogamie précédemment rencontrée ne sera plus possible. Parmi les autres enfants nés durant la Grande Guerre, on constate qu'un cinquième vient des communes d'exil du Nord : on se souvient que nombre d'habitants du village sont partis les uns à Seclin, les autres à Lille, et d'autres encore dans le département, mais du côté britannique des lignes du front ; ce sont les naissances enregistrées dans ces lieux qui forment environ 20 % des enfants ayant 10 ans en 1926. Enfin, durant la Première Guerre mondiale, la très grande majorité des naissances s'est

faite « ailleurs » : 70 % des naissances ont eu lieu dans les départements d'accueil de la France libre ainsi que dans les pays voisins qui ont été des terres d'exil, à l'instar des Pays-Bas, de la Belgique ou de l'Angleterre. Les naissances, aussi dispersées géographiquement, sont une donnée tout à fait nouvelle et inconnue dans un village où les unions conjugales visaient la bonne connaissance des familles de proximité depuis tant d'années.

La situation, en 1926, reflète cet éclectisme des origines : les « nés en France et à l'étranger » (presque 20 %, un cinquième) rendent compte du relativisme du lieu de naissance qui, désormais, importe bien moins que durant les premières années du XX^e siècle. On est en train de passer du brassage familial à la mixité des origines. Moins attachés à un lieu de naissance qui fixe des fidélités et des resserrements autour des noyaux relationnels, les habitants du village d'Illies peuvent donc partir travailler ailleurs et épouser un(e) conjoint(e) d'une autre région sans violenter des habitudes ancestrales. Et des « étrangers » - en l'occurrence des Belges – peuvent venir s'installer quelques temps et repartir sans que les représentations sociales ne soient trop perturbées. L'héritage de la Grande Guerre, dans le domaine du mouvement des habitants est donc une plus grande souplesse, et tolérance, quant aux origines des habitants.

Quartiers d'habitation dans le village d'Illies	Nombre de Français y résidant	Nombre d' étrangers y résidant
Centre-Bourg	377	27
Le Transloy	133	3
La Mottelette	68	26
Les Auvillers	49	7
La Bouchaine	45	1
Halpegarbe	22	1
Autres hameaux	444	0
Total pour la commune d'Illies	1138	65

Document 139 : Tableau - Les étrangers résidant dans la commune d'Illies en 1926, répartition spatiale de ces étrangers dans les quartiers du village, centre-bourg et hameaux.

NB 1 : Le centre-bourg d'Illies comprend 7 % d'étrangers, de même que le hameau des Auvillers. C'est presque la même proportion que pour le village lui-même qui est à presque 6 %.

NB 2 : Le hameau de la Mottelette comprend un tiers d'étrangers (38 %). Il s'agit du hameau où la concentration d'étrangers est la plus importante ; elle correspond à l'agro-industrie qui se réinstalle à l'Ecuelle sous l'impulsion de la famille Carle ; la proximité du bourg explique aussi la forte présence de cette population résidant à la marge du centre.

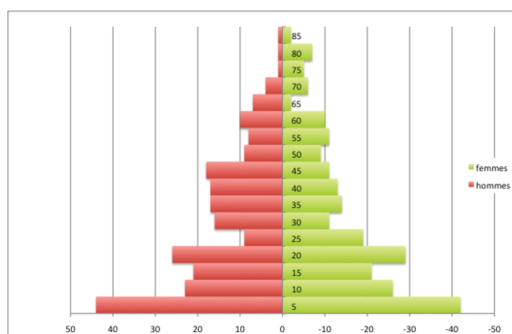
Source : Archives municipales d'Illies, Dénombrement de 1926, Liste nominative.

L'étude du tableau concernant la présence des ressortissants de nationalité étrangère résidant à Illies renseigne sur la mixité sociale et l'évolution des représentations qui est observable dans le village. Deux lieux recueillent le plus de ces étrangers résidents, ce sont le centre-bourg et le hameau de la Mottelette ; il faut aussi ajouter les Auvillers, proche de La Bassée. Les trois lieux sont ceux où la concentration manufacturière est la plus importante puisque c'est là que se trouvent les deux sites Delerue et le site Carle ; ce sont aussi ceux qui se caractérisent par la proximité des gares permettant de se rendre aux mines des Compagnies de Lens et de Béthune ; ce sont enfin les anciens lieux du *cluster* qui, ainsi que le montrent ces localisations, retrouvent leur vocation industrielle. Il faut en effet voir que les 6 % d'étrangers sont finalement un taux comparable à celui du début du XX^e où la présence étrangère à Illies, déjà, était équivalente, signe d'un brassage ouvrier et tertiaire qui était commun à toute l'Europe du Nord-Ouest

Le cas d'Illies est-il significatif d'un canton qui a, pareillement, connu l'exode et la mixité des origines ? Une partie est-elle le signe d'un tout ? L'anthropologue Tim Ingold distingue holisme et totalisation²⁰⁰⁷. Le holisme, d'ailleurs, terme forgé en 1926 date de référence de notre recensement de l'Entre-deux-guerres, signifie une tendance qui s'affirme durant les années 1920 à considérer que les parties rassemblées ne saurait définir un tout ; au contraire, une partie peut donner une image satisfaisante d'un tout. Edgar Morin lui aussi engage à considérer qu'« un aspect est une vue du tout²⁰⁰⁸ ». Bien qu'une étude reste à mener pour le vérifier sur tous les habitants du canton en 1926, il apparaît, par ces appuis anthropologiques et sociologiques, que l'on pourrait déduire une vue de tout le canton à partir des considérations sur un village, en l'occurrence la commune ex-sinistrée d'Illies. Ainsi, il semble bien que la stagnation globale du nombre d'habitants de l'ancienne zone rouge est, non pas le fruit d'un immobilisme démographique, mais bien le reflet d'une mentalité nouvelle issue de la guerre, celle du mouvement des populations et de l'acceptation de la différence des origines.

2 - La structure de la population durant l'Entre-deux-guerres : la pyramide des âges à Illies, les effets inattendus de la guerre.

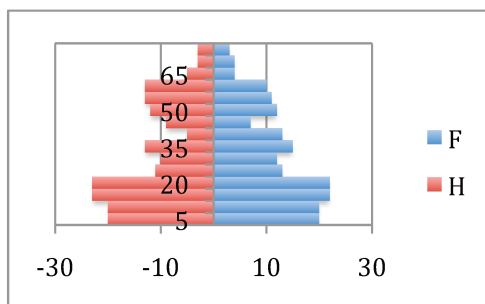
La pyramide des âges d'Illies de 1926 ne saurait être regardée sans référence aux deux autres structures de population de 1906 (dernier recensement complet disponible pour la commune d'Illies, avant la Grande Guerre) et de 1920 (premier état des lieux, après le début des retours d'évacuation). D'une part, on constate que les habitants sont beaucoup plus nombreux avant la guerre (1379 personnes en 1906, 1471 en 1911) qu'après le conflit (812 personnes en 1920, 1205 en 1921). D'autre part, le rapport de masculinité a changé : il montre, pour les tranches 15 à 30 ans, un résultat supérieur à 1, contrairement à ce qui se passe dans le Nord. On note, pour la tranche 15-20, un rapport de 1,30 ; pour la tranche 20-25 un rapport de 1,03 ; et pour la tranche 25-30 un rapport de 1,04. Le paradoxe est évident : c'est à l'intérieur de cette quinzaine d'années (25 ans - 40 ans) que devrait se trouver le creux des mobilisés morts au combat durant la Grande Guerre. Or, on assiste à la situation inverse, les hommes sont plus nombreux dans ces tranches d'âges. Le nombre de tués est de 75 jeunes hommes décédés sur les champs de bataille ou des suites de blessures, soit 5.1 % de la population du village, ce qui est une donnée importante, et on ne la retrouve pas dans la pyramide des âges. Le contraire, un gonflement de ces tranches d'âge, est avéré.



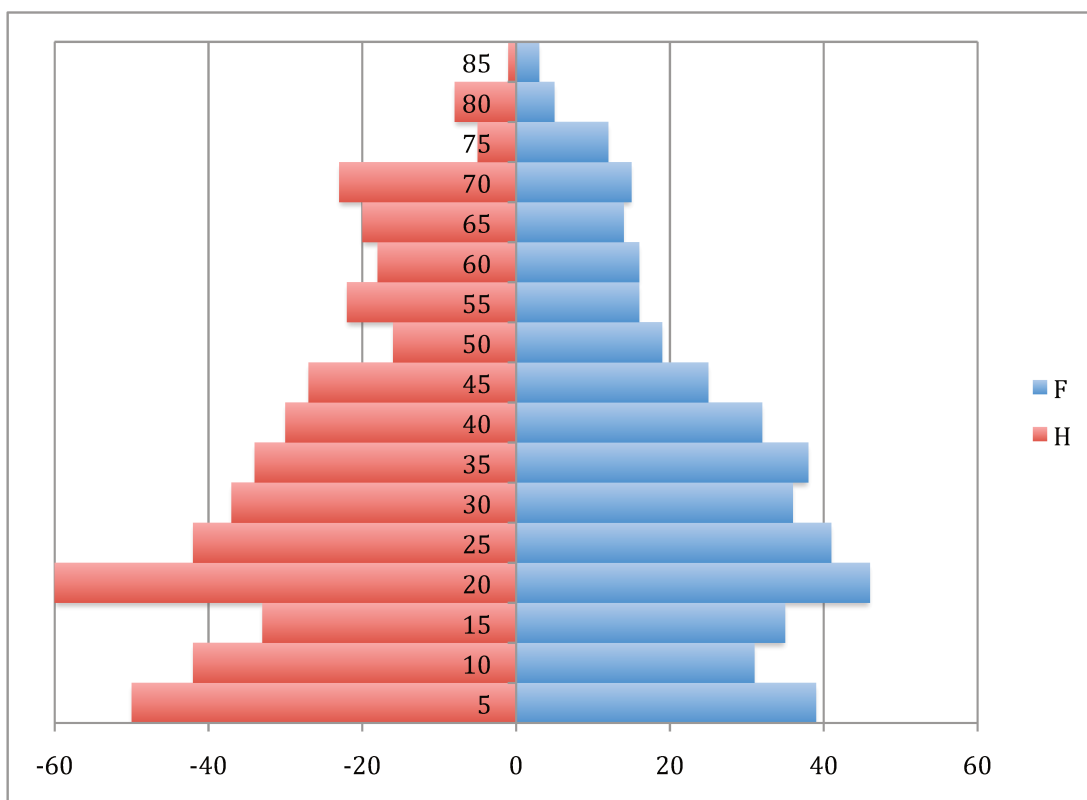
Rappel : Pyramide des âges, Illies, 1906

²⁰⁰⁷ Jan Smuts, *Holism and Evolution*, Londres, Macmillan and Co Ltd, 1926.

²⁰⁰⁸ Edgar Morin, « Le besoin d'une pensée complexe », Magazine littéraire *La passion des idées*, Hors-série de décembre 1996, p. 120-123.



Rappel : Pyramide des âges (Hypothèse), Illies, 1920



Document 140 : Pyramide des âges, Illies, 1926.

Source : Archives municipales, Illies, Recensement de la population, 1926.

La pyramide des âges d'Illies en 1926 présente donc une répartition par sexe qui est déséquilibrée : 633 hommes pour 575 femmes. L'anomalie est visible à deux niveaux, côté hommes. Le premier se situe, on l'a vu, dans les 15-30 ans. Il correspond à l'afflux de travailleurs qui sont venus pour la reconstruction, pour le regain agricole, pour la reprise industrielle, et enfin pour aider à la remise en état de l'administration, du négoce et de l'artisanat. Ces individus, d'origine française ou belge, peuvent s'installer durant quelque temps, ou se marier sur place, ou bien quitter le village et le canton dès qu'une autre opportunité plus prometteuse se présente à eux. Ils forment un appoint mouvant constitué de personnes qui compensent les effectifs réduits des classes d'âge décimées par la guerre. Les très jeunes gens, d'à peine quinze ans et plus, sont une constante des populations

ouvrières, ambulantes ou immigrées, de l'Entre-deux-guerres.²⁰⁰⁹ Les autres, ceux d'une vingtaine d'années, sont là pour gagner de l'argent et se constituer un pécule afin de se récréer une situation financière après la guerre. Le second niveau d'anomalie se situe dans les tranches de 50 à 70 ans : le coefficient des hommes par rapport aux femmes est de 1,37 (50-55 ans), de 1,12 (55-60 ans), de 1,42 (60-65 ans) et enfin de 1,53 (65-70 ans), ce qui fait deux dizaines où les hommes sont nettement plus nombreux que les femmes. Parmi ces hommes, beaucoup ont été des territoriaux durant le conflit ; on peut supposer qu'ils ont été plus épargnés que les femmes du même âge qui ont eu à souffrir autant des restrictions que de l'anxiété durant leur occupation ou leur évacuation, ce qui aurait amené chez elles une mortalité plus précoce.

Les tranches d'âge où les femmes sont majoritaires se situent en deux endroits de la pyramide. En premier, l'endroit des 30 à 50 ans. Mais avec un rapport excédentaire faible, voisinant les 1,1. Il s'agit de la période de la nuptialité et de la fécondité optimales. La moindre quantité d'hommes, correspondant à ce surplus de femmes à l'âge où l'institution du mariage réclame une égalité des nombres, entraîne le célibat d'une portion non négligeable de femmes dans la commune. Seules par déséquilibre des sexes, actives par obligation de ne pas être à charge, chastes ou maitresses par effet de l'absence d'hommes à marier, les célibataires deviennent plus nombreuses durant l'Entre-deux-guerres²⁰¹⁰. Elles sont 27 à être nées avant 1896 (30 ans est pris comme point de référence). En second, l'endroit des 70 ans et plus. Le rapport est de 2,5 en faveur des femmes de 70 à 75 ans ; et de 6 pour celles de 80 à 85 ans. La prime de la longévité revient par conséquent aux femmes dont 29 dépassent le cap des 70 ans contre 21 hommes à le faire. Enfin, il faut noter deux fléchissements dans le côté féminin : les filles en bas âge sont très peu nombreuses eu égard au nombre de garçons ; les jeunes filles de 15 à 25 ans sont en nombre inférieur dans la commune par rapport aux jeunes gens, elles ont sans doute à nouveau, comme avant la guerre, un temps de leur vie consacré au service chez des plus aisés, à l'extérieur du village, ce qui expliquerait cet intermède de faible nombre.

La pyramide des âges d'Illies n'est donc pas une pyramide française « classique » d'Entre-deux-guerres. Les indentations sont, en maints endroits, inversées par rapport au département du Nord et par rapport à la France. La Grande Guerre y a laissé des traces que l'étude approfondie des tranches d'âge, côté hommes et côté femmes, a permis de comprendre.

3 - De l'occupation du territoire à la composition des familles, en passant par les statistiques professionnelles : des répartitions liées à la Grande Guerre

La densité de population, avant la Grande Guerre, était de 322 h/km² pour le canton de La Bassée. Les onze communes se plaçaient par conséquent dans les zones européennes de forte concentration humaine, comme le reste de l'agglomération lilloise. Les écarts étaient pourtant importants, dépendant plutôt de la superficie des localités que de la différence d'occupation au sol. Ainsi La Bassée, le chef-lieu, avec un territoire réduit en surface, avait 1400 h/km² tandis que Wicres, un bourg situé au milieu des champs, avait seulement 98 h/km². Illies, le village témoin, avec ses hameaux dispersés, se situait en fourchette basse (186 h/km²).

La guerre a réduit les populations, et, bien qu'elle ait provoqué des arrivées de nouveaux habitants, il est avéré que, dans l'ensemble, le nombre des individus a

²⁰⁰⁹ Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit.*, p. 56-78.

²⁰¹⁰ Bruno Cabanes, « Les vivants et les morts », in Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (dir), *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après-1918, op. cit.*, p. 31.

globalement diminué du fait des morts civils et militaires et des réfugiés qui n'ont pas réintégré les communes du canton. Durant les vingt années de l'Entre-deux-guerres, la densité du canton parvient à gagner 100 h/km² en plus, passant de 200 en 1921 à 299 h/km² en 1936. On a vu, en revanche, que celle du village d'Illies reste stable, maintenue à 157 h/km² tout au long des vingt ans de l'Entre-deux-guerres, soit trente h/km² en moins par rapport au début du siècle.²⁰¹¹

La répartition professionnelle est elle aussi le fruit de la Grande Guerre. Les hommes ne sont pas tous rentrés, il a fallu faire venir des personnels étrangers au village et/ou au pays afin de satisfaire les besoins des fermes, des entreprises locales et de l'administration. Les femmes, en particulier les veuves et les célibataires, doivent travailler pour s'assumer financièrement. Les jeunes sont mis tôt dans le cursus professionnel. Illies totalise, selon le recensement de 1926, 507 actifs hommes et femmes, soit 42 % de la population totale. Ce chiffre, déjà considérable, ne tient pas compte des épouses de cultivateurs, de planteurs de tabacs et d'artisans qui ne figurent pas dans les statistiques comme « femmes au travail ». Il est donc remarquable que quasiment toute la population adulte soit insérée dans une activité professionnelle. On note la présence de douze chômeurs, tous anciennement notés comme ouvriers agricoles. La reconversion vers d'autres métiers est nécessaire, c'est la mine qui absorbera ce surplus de main d'œuvre.

Secteur	Nombre	Pourcentage
Primaire	258	57,2 %
Secondaire	102	22,6 %
Tertiaire	101	21,2 %

Document 141 : Tableau - Illies, 1926 : Classification professionnelle des 451 individus dont le métier est connu d'après le recensement de population.

Source : Archives municipales, Illies, Recensement de la population, 1926.

Tableau élaboré par Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit.*, p. 56-78.

Certes, le secteur primaire est prépondérant, mais les renseignements récoltés par les services du recensement sont incertains quant à la nomenclature précise des professions : chacun dispose d'un bout de terrain pour son autosubsistance, et, par ailleurs, il gagne sa vie avec une activité salariée qui permet de faire face aux achats engendrés par la perte des biens durant la Grande Guerre. Alors, si le curseur est placé plutôt du côté de l'activité agricole, on note l'individu dans la case cultivateur ; il aurait tout aussi bien être relevé comme cabaretier ou comme jardinier au service d'un tiers. On passe ainsi du secteur primaire au secteur tertiaire pour caractériser la multiactivité d'une même personne. Le nombre de mineurs, en revanche, est précis : 52 sont dénombrés, soit 10 % des actifs ; 17 sont employés par la Compagnie des mines de Béthune, ce sont les plus âgés ; les 35 autres sont embauchés par Lens. Ce nombre important reflète la nouvelle politique de transport héritée de la guerre : il fallait du nombre pour le redémarrage des puits, les « trains des fosses » qui drainent les houilleurs des villages font partie de la politique d'embauche des Compagnies minières ; de nombreux habitants du canton partent à pied jusqu'aux gares les plus proches²⁰¹², et de là ils prennent les lignes ferroviaires à destination des puits de Courrières, de Meurchin, de Oignies, entre autres. « La part des

²⁰¹¹ Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit.*, p. 56-78.

²⁰¹² Denise Dhennin, Entretien.

mineurs est importante et risque de jouer un rôle dans l'évolution des mentalités à Illies entre 1919 et 1939. »²⁰¹³ Ainsi, les trois caractéristiques de la répartition professionnelle de l'Entre-deux-guerres - la prépondérance de l'agriculture, la multi activité et la proportion importante des mineurs – sont à la fois la prolongation des structures de l'avant-guerre et l'exacerbation des effets du conflit sur la population. Ce double phénomène d'héritage et de mouvement est dans la continuité des autres effets de la Grande Guerre sur la vie du canton.

La composition des familles de l'Entre-deux-guerres appartient aussi à cette mouvance anthropologique héritage-mouvement. Première remarque : le nombre de ménages sans enfants est de 48 sur 281 familles, soit 17 %. Ce sont soit de jeunes foyers qui attendent avant de procréer, soit des couples âgés dont les enfants ont quitté le domicile familial. Il y avait déjà une proportion semblable de ménages sans enfants durant la Belle Epoque. Le canton de La Bassée, qui possédait une démographie ralentie avant le conflit, retrouve durant les années 1920 et 1930 ces mêmes remarques natalistes. Seconde observation : les familles à enfant unique, déjà importantes avant la Grande Guerre, se retrouvent accentuées en 1926, au point de faire un tiers des foyers (31 %). Les hommes et les femmes, de retour d'évacuation, viennent de se marier et le premier enfant semble suffire pendant la période du regain. L'âge plus tardif du mariage des femmes peut expliquer, en partie, cet aspect de la démographie de la commune. Les familles très nombreuses (au-delà de 7 enfants), qui appartenaient au début du siècle soit au monde ouvrier, soit au monde des cultivateurs, sont en nette régression (1 %) alors que, pour la France, la part de ces familles reste à 2,5 % à la même époque. La guerre a donc eu comme influence l'accentuation de la tendance à la famille restreinte.

Nombre d'enfants par famille	Nombre de familles	Pourcentage dans la commune d'Illies
Familles sans enfant	48	17 %
1 enfant	86	31 %
2 enfants	64	23 %
3 enfants	36	13 %
4 enfants	21	7 %
5 enfants	15	5 %
6 enfants	5	2 %
7 enfants	3	1 %
8 enfants	1	
9 enfants	1	
10 enfants	1	
Total :	281	

Document 142 : Tableau - Illies, 1926 : Classification des familles par leur nombre d'enfants.

Source : Archives municipales, Illies, Recensement de la population, 1926.

Il reste à conclure ce volet démographique en rappelant trois faits typiques de l'Entre-deux-guerres, et engendrés par la guerre, spécialement observables à Illies et dans le canton : le célibat, le veuvage et l'immigration.

Le célibat : on a vu que les femmes célibataires au-delà de 30 ans sont au nombre de 27 ; parmi les hommes, 42 d'entre eux le sont aussi, dont quatre étrangers. Le célibat

²⁰¹³ Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939, op. cit., p. 72.*

des hommes est donc important, il concerne surtout des habitants nouveaux venus sur place ; mais, si les étrangers sont célibataires, les travailleurs d'origine française le sont aussi, et dans une proportion supérieure.

Le veuvage : les veuves (51 en 1926) sont 8, 80 % de la population féminine totale et 13, 70 % de la population féminine de plus de 19 ans. Elles vivent dans un territoire où les hommes célibataires nombreux et pourtant il y a très peu de remariages ; il y a des questions d'âge, de rang social, de situations financières et de choix de vie qui expliquent cette situation.

L'immigration : la proportion d'étrangers dans la population du village est de 5, 1 % en 1926, ce qui est bien moindre que dans le Nord où le pourcentage est de 11, 8 %. Les Belges, venus comme briquetiers ou cimentiers à la sortie de guerre, forment encore 90 % des étrangers en 1926. En 1930, leur part est tombée à 66 %, la période de la reconstruction se termine. Les nouveaux venus sont des Polonais (23 %), des Portugais (6 %) et des Italiens (4 %) ; ils sont sans qualification et ils travaillent en tant que journaliers dans les deux grandes fermes de plus de cent hectares du village. Certains se marieront et se fixeront dans la commune et dans le canton.

Le tableau statistique qui vient d'être dressé à propos de la commune-témoin d'Illies durant l'Entre-deux-guerres vaut comme base d'interprétation potentielle des problèmes démographiques du canton de La Bassée tout entier. Le secteur est marqué, d'une part, par une renégociation des rôles sexuels²⁰¹⁴ du fait du célibat des jeunes femmes, du non-remariage des veuves et du faible nombre d'enfants dans les familles, au risque de manquer d'héritiers et en dépit des pressions sociétales pour repeupler la France. D'autre part, le poids des morts dans le canton y est contrebalancé par un afflux important d'hommes nécessaires à la reconstruction d'abord, et à la reprise économique ensuite ; ces nouveaux venus sont, pour une faible part, des étrangers au pays, et pour une grande part des Français venus d'autres régions et qui sont attirés par le travail abondant lié à la déprise et aux dévastations. Leur origine est difficile à définir puisque les habitants originaires du village n'existent quasiment plus du fait des naissances et des mariages loin du canton envahi durant la Grande Guerre. Cet afflux d'une main d'œuvre adulte empêche l'inversion de l'ordre des générations et les classes creuses que l'on peut voir ailleurs dans le pays : c'est le troisième élément, et le plus important en terme d'identité mémorielle. Le canton n'est donc pas dans le paradigme classique de l'Entre-deux-guerres où la reprise économique efface peu à peu, et parfois vite, les séquelles du conflit. Ici, l'impossibilité du retour à l'âge d'avant est un fait intégré ; la démographie « prudente » signe cet attentisme d'une prospérité qui met du temps à revenir.

2) La « structuration des mouvements »²⁰¹⁵ de l'Entre-deux-guerres : la reprise en main post-Grande Guerre

Les besoins personnels et familiaux minimaux sont assurés, les maisons se reconstruisent avec davantage de confort, du carrelage au sol, des espaces à vivre plus grands, et – pour beaucoup - de l'électricité. Il faut passer maintenant au regain collectif. Or, la dislocation d'une société cantonale qui a été fragmentée par des vécus différents

²⁰¹⁴ Bruno Cabanes, « Les vivants et les morts », in Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (dir.), *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après-1918*, op. cit., p. 30.

²⁰¹⁵ Danielle Tartakowsky et Michel Pigenet (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2012.

durant la Grande Guerre demande du temps pour que les groupes communaux nouveaux trouvent leurs marques du vivre ensemble. De plus, l'afflux de nombreux hommes, venus tout exprès des autres régions de France et de l'étranger pour les opportunités professionnelles d'une région en redémarrage, complique le sentiment d'unité sociale, quasiment impossible à établir. C'est pourtant cette « structuration des mouvements », selon l'expression de Danielle Tartakowsky, qui sera tentée à la fois par les Eglises et les organismes laïcs.

1 - La structuration sociale par des offres concurrentes durant la décennie 1920

Il n'est pas facile d'évaluer l'état de l'opinion en termes de sentiment de fragmentation ou de cohésion communale et cantonale. Une vision globale n'est guère possible, aussi il est compliqué de tirer des enseignements à partir des traces ténues de la reconstitution sociétale du canton durant l'Entre-deux-guerres.²⁰¹⁶ On peut seulement s'en tenir à des témoignages partiels sur des actions collectives tentées pour souder une communauté qui ne l'est plus, faute d'un vivre en commun absent durant la Grande Guerre. Les voyages en font partie.

Le pèlerinage annuel à Lourdes, organisé par la paroisse, attire toujours des fidèles. Pour beaucoup, ce voyage sera le seul important de leur vie. Aussi en ramène-t-on souvenirs et photographies qu'on gardera précieusement dans la famille. La paroisse organise aussi, pour ses œuvres, un voyage à Ypres et à la Panne en 1933. Voilà ce qu'en dit l'*Echo d'Illies* (août 1933) : 'Les chers jeunes gens et jeunes filles de nos œuvres se souviendront longtemps de leurs belles excursions à Ypres-La Panne. Favorisés, le 3 et le 17 juillet, par le plus beau des temps, ils furent, les uns et les autres, d'une tenue impeccable. Où irons-nous l'an prochain ?'²⁰¹⁷

Si, durant l'Entre-deux-guerres, on voyage peu²⁰¹⁸, les habitants ont des occasions d'excursions comme celles qui est proposée, nous indique le document précédent, par l'encadrement local. L'Eglise « offre », par exemple, la possibilité de se rendre durant une semaine à Lourdes ce qui permet à ces populations du canton de se déplacer. Grands croyants et pratiquants irréguliers sont confondus dans ces expéditions ferroviaires à l'autre bout de la France. Pour bien des pèlerins de Lourdes, qui ne se déplacent plus depuis leur exode de la Grande Guerre, la semaine permet de trouver à moindre coût l'opportunité d'un périple dépaysant. « La musique », c'est à dire la fédération des harmonies municipales, présente également des sorties qui soulèvent de l'intérêt, comme le voyage annuel à Malo-les-Bains, faisant une concurrence d'attractivité avec les suggestions des paroisses.

Danielle Tartakowsky²⁰¹⁹ rappelle que les voyages et les manifestations publiques font partie de la culture religieuse inculquée par les clergés locaux d'Europe occidentale ; ces voyages sont des formes de mobilisations des esprits qui s'inscrivent dans la droite ligne du poids par lequel l'Eglise souhaite encadrer ses ouailles. Le vocabulaire employé par le journal paroissial d'Illies, « chers jeunes gens et jeunes filles », pour parler des participants aux virées en autocar, marque un encadrement de la jeunesse, un contrôle qui

²⁰¹⁶ Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson (dir), *Sortir de la Grande Guerre, Le monde et l'après-1918*, op. cit., Introduction Partie III « Sortir de la guerre, ou Sortir de l'occupation », p. 212.

²⁰¹⁷ Chantal Dhennin-François, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités à Illies, 1919-1939*, op. cit., p. 95.

²⁰¹⁸ « Penser l'ouverture des frontières : Les défis éthiques », *Ethique publique*, juin 2014. (Les mouvements migratoires qui se sont intensifiés entre 1840 et 1914 ont ralenti après 1914.)

²⁰¹⁹ Danielle Tartakowsky, *Les droites et la rue*, Paris, Editions de La Découverte, 2014.

est typique du pouvoir que les autorités catholiques entendent exercer sur cette catégorie. La cible est clairement l'édification de cette population dans le principe des mœurs souhaitées par le clergé : « Ils furent, les uns et les autres, d'une tenue impeccable. » Il s'agit d'une pression contournée sur le style de vie des habitants, et le résultat est concluant puisque le compte-rendu se félicite de la qualité des relations des jeunes gens et des jeunes filles entre eux. Et, lorsque l'on parle des voyages, concurrents, de « la musique », il est bien entendu qu'on se trouve dans le cadre d'une confrontation toute particulière avec l'autre clan d'en face.

Pourquoi l'Eglise occupe-t-elle une place si décisive dans la structuration de ces voyages et de ces manifestations, se demande encore Danielle Tartakowsky ? « Il y a chez les catholiques une tradition d'occupation de l'espace et un goût des mouvements de masse organiquement initiés et organisés par eux »²⁰²⁰, dit-elle. Avançons quelques hypothèses à propos de l'influence de l'Eglise dans le Nord. D'abord, cette tradition et ce goût étaient déjà existants avant la guerre ; ils ne sont que réactivés avec la sortie de guerre et durant l'Entre-deux-guerres afin de faire revenir vers les autels des pratiquants tiédés par les contacts divers de la Grande Guerre²⁰²¹. En second lieu, le jeune diocèse de Lille, divisé durant la guerre entre territoire occupé et territoire non-occupé, s'efforce de réassurer son unité. En outre, enfin, l'Eglise, catholique surtout, cherche à profiter du retour à la foi de certains habitants, déboussolés par la violence physique et mentale du conflit. Sa méthode, reconduite comme avant la guerre, est la mobilisation populaire. La *Semaine religieuse du diocèse de Lille* du 12 mars 1921, par exemple, inventorie les haltes de l' « Itinéraire de Sa Grandeur Monseigneur Quilliet, évêque de Lille, pour l'administration du Sacrement de Confirmation en 1921 » ; et il s'agit d'un vrai marathon à la rencontre des foules rassemblées partout dans le diocèse au rythme de deux étapes par jour, tous les jours. Indiquons ici quelques unes des étapes de l'évêque dans le canton de La Bassée :

Avis à MM. les curés,

1° Sa Grandeur administrera le Sacrement de Confirmation.

2° Monseigneur sera reçu à l'entrée de l'église avec le cérémonial habituel (Ordo 1921, page 134).

3° Monsieur l'Archidiacre interrogera les enfants.

4° Monsieur le Curé de la paroisse où se donne la Confirmation fera le rapport accoutumé.

5° A l'issue de la cérémonie, Monseigneur recevra les représentants des œuvres paroissiales.

Mardi 10 mai 1921

10 h : Loos (N.-D. de Grâce), Ennequin (Sainte-Anne),

3 h : Fournes, Beaucamps, Fromelles, Aubers, Le Maisnil.

Mercredi 11 mai

10 h : Marais de Lomme, Lomme (Sacré Cœur), Englos,

2 h 30 : Ennetières, Radinghem, Bois-Grenier, Prêmesques, Sequedin.

Jeudi 12 mai

10 h : La Bassée, Illies, Salomé, Hantay,

3 h : Sainghin, Wicres, Marquillies.

Signé : Hector Raphaël, Evêque de Lille.²⁰²²

²⁰²⁰ *Ibid.*

²⁰²¹ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit.

²⁰²² *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, n° 47, 12 mars 1921, p. 747-748.

Le résultat est au rendez-vous de cette pérégrination de l'évêque à la rencontre des paroissiens de son diocèse ; le succès populaire escompté a bien été rencontré par Hector Raphaël, évêque de Lille : « (Monseigneur) remercie ses prêtres et ses diocésains de résultats si consolants et si rassurants pour l'avenir religieux de notre région du Nord. »²⁰²³ Et non content de tels déplacements en masse des fidèles des paroisses, le diocèse propose aussitôt, dans le même numéro, une nouvelle 'Tournée de Confirmation' cette fois avec Monseigneur Herscher, archevêque de Laodicée. Ce scénario d'une rencontre entre le haut clergé et les paroissiens, prévue à présent dans le canton de La Bassée selon le calendrier du parcours paroissial pour juin et juillet 1921, est très caractéristique. D'une part, ainsi que le dit Annette Becker à propos de l'appel à des ecclésiastiques venus de loin, on peut parler du « débordement » (géographique)²⁰²⁴ des autorités catholiques qui font venir des personnalités venues, comme ici, de Laodicée, en Phrygie, un territoire turc. D'autre part, des faits expliquent cette présence étrangère : le manque de prêtres à cause des décès de la guerre, les vocations suffisantes pour couvrir tous les besoins ecclésiastiques, et surtout le sentiment de l'imminence de la reprise en main de la jeunesse du Nord. Il faut rappeler à cet égard que la confirmation est un sacrement considéré comme important puisqu'il s'adresse aux jeunes gens sortis du catéchisme des enfants. L'évêque de Lille, d'ailleurs, concrétise ouvertement ce souhait de rester proche des adolescents par un communiqué dont les termes démontrent bien ce souci :

Monseigneur l'Evêque est heureux de constater que, même dans les régions dévastées, grâce au zèle de MM. les curés et à la bonne volonté, à l'esprit de foi des paroissiens, écoles, patronages, œuvres multiples d'avant-guerre renaissent de toutes parts.

Il insiste aujourd'hui pour que soient reconstituées partout les œuvres d'action religieuse intense qui organiseront, développeront et fortifieront encore notre vie diocésaine et paroissiale :

1° Les Comités catholiques qui regroupent l'élite de nos hommes,

2° La Ligue patriotique des Françaises qui atteint et associe entre elles l'élite de nos femmes chrétiennes,

3° La Jeunesse catholique qui forme l'élite de nos jeunes gens.

Trois congrès spéciaux réuniront, à des dates différentes qui seront indiquées ultérieurement, ces divers groupements. Chaque paroisse tiendra à y être représentée.

Pour unir le diocèse au Congrès Eucharistique National qui s'ouvre à Paray-le-Monial le dimanche 5 juin, Nous engageons Messieurs les Curés à faire chanter, soit au cours de la procession, soit au salut du soir, l'hymne *Auctor beate sæculi*, et à lire, devant le Saint Sacrement exposé, l'acte d'hommage au Sacré-Cœur de Jésus qui se trouve dans l'ordo page 141, sous le n° 15.²⁰²⁵

L'offre de l'évêque, dictée par la volonté de « reconstituer partout les œuvres d'action religieuse intense », est dirigée vers tous les âges : l'école privée et le patronage pour les enfants ; la Jeunesse catholique pour les jeunes gens ; les Comités, Ligues et Congrès pour les adultes. L'intermédiaire entre ces cibles et l'évêque prescripteur est le curé de paroisse cité deux fois dans le communiqué. Le rôle du prêtre est donc primordial : faire chanter les foules, lire un « acte d'hommage » au Sacré-Cœur, et obtenir des volontaires pour les congrès spéciaux car « chaque paroisse tiendra à y être représentée ». On remarque également l'insistance pour organiser des processions et faire venir du monde au « salut du soir ». L'occupation de l'espace public, déjà tradition évidente avant la

²⁰²³ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, n° 53, 4 juin 1921, p. 842.

²⁰²⁴ Annette Becker, *La Guerre et la foi, De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 119-123.

²⁰²⁵ *Ibid.*

guerre, revient avec force durant l'Entre-deux-guerres comme l'a analysé Danielle Tartakowsky.²⁰²⁶ Les prétextes sont multiples : « les fêtes commémoratives qui glorifient l'héroïque résistance des alliés », les messes célébrées dans les ruines²⁰²⁷ avec, ensemble, les autorités civiles, militaires et religieuses, la remise des croix de guerre aux villes, les Assemblées Générales des étudiants de l'Université Catholique de Lille, les Congrès de la CFTC, la semaine des écrivains catholiques, les Semaines Sociales,²⁰²⁸ la réunion de la Coopérative diocésaine des églises dévastées²⁰²⁹. Grâce à cette présence – ou à cause de -, la pratique religieuse « se réchauffe ».

La foi, qui s'attéduit dans les champs, se réchauffe dans les agglomérations urbaines [...] comme dans le Nord où l'autorité religieuse est unanime à constater un mouvement, d'ailleurs antérieur à la guerre de 1914, par suite duquel le nombre d'hommes pratiquants est sensiblement plus élevé qu'avant la Séparation.

On peut donc estimer que, pour l'ensemble du territoire, Paris et les trois départements d'Alsace et de Lorraine mis à part, sur les 34 millions d'individus qui peuplent notre République, 10 millions environ sont des catholiques pratiquants, 16 à 17 millions s'acquittent plus ou moins des devoirs imposés par l'Eglise, et 6 à 7 millions ne sont chrétiens que de nom.²⁰³⁰

On ne dispose pas, au niveau local, de l'estimation sur le nombre de pascalisants ou de pratiquants entre 1919 et 1939 à l'exception de l'année 1933 où le journal paroissial d'Illies dit que « la mission de l'an dernier et, cette année, le 'retour de mission' en mars, laissent espérer que les Pâques, l'an prochain, l'emporteront sur 1931 », ce qui fait supposer une pratique assez modérée, dans l'ensemble. Dans les paroisses du canton de La Bassée et dans le diocèse, il doit en être de même si l'on en juge par l'insistance de l'évêque à vouloir enrôler les « élites » : rien n'est gagné auprès des hommes, des femmes et des jeunes gens des paroisses du secteur.

En outre, en dépit de la concurrence entre les mairies et l'Etat, d'une part, et les paroisses d'autre part, pour la reconstruction des édifices religieux ainsi que pour le remplacement des baraquements de culte ou des églises provisoires, on voit qu'un phénomène se dessine : l'Eglise reconnaît officiellement la République comme interlocuteur valide, mais, en échange, elle demande l'application plus rapide de la loi des dommages de guerre en ce qui concerne les lieux à caractère ecclésiastique. Les édifices cultuels sont les derniers bâtiments à être reconstruits ; c'est d'ailleurs selon leur date de reconstruction que l'on juge du moment de la fin de la sortie de guerre. Le cas de La Bassée est typique : la première pierre de l'hôtel de ville monumental est posée en 1924 tandis que celle de l'église l'est en 1926 ; l'inauguration de cet hôtel de ville s'effectue en 1927 et la consécration de l'église non achevée a lieu en 1930.²⁰³¹

2 - La faible prise en compte des spécificités du canton, nées de la Grande Guerre

²⁰²⁶ Danielle Tartakowsky, *Le pouvoir est dans la rue*, Paris, Aubier, 1998.

²⁰²⁷ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, n° 53, 4 juin 1921, p. 845. « La messe a été célébrée dans les ruines de l'église Saint Vaast d'Armentières. De cet autel, le tabernacle est arraché, les colonnettes sont brisées ; les marches sont dégradées, les personnages qui décoraient les bas-reliefs sont décapités. A travers toute une partie de l'abside, les obus ont fait des plaies béantes. [...] Près du trône où siège Mgr l'Evêque de Lille, une colonne brisée presque à ras du parvis, sert de base à une tribune improvisée. »

²⁰²⁸ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, *Ibid*, p. 842-850.

²⁰²⁹ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, Nouvelle série, n° 73, 26 novembre 1921, p. 1104.

²⁰³⁰ *Semaine religieuse du diocèse de Lille*, Nouvelle série, n° 71, 12 novembre 1921, p. 1075-1077.

²⁰³¹ Christophe Deguffroy, *La Bassée, 1919-1933, Histoire d'une Reconstruction*, *op. cit.* p. 154.

Si l'on constate la tonalité à la fois volontariste et traditionnelle du discours de l'Eglise dans le canton de La Bassée, il n'y a pas, durant ces années 1920 et 1930, de manifestation des paroisses qui aurait été associée à la droite parlementaire. Les prêtres du secteur sont dans la maîtrise anthropologique de l'action²⁰³² ; aussi les autorités de tout bord n'ont rien à craindre des onze curés qui sont consensuels avec les autorités politiques. Léon Bocquet le montre bien dans *Le fardeau des jours* quand il fait dire au prêtre de Willy des paroles proches des thèses communistes, tout en les réfutant : « Je devrais être le dernier à tenir des soviets ». Le quidam auquel il s'adresse, nommé Berlou, est interloqué mais intéressé par de tels propos. L'abbé Pastoureau vitupère en effet contre « la déprimante constatation des égoïsmes féroces et des vénalités », et, alors qu'il évoque « le sursaut libérateur » qui serait peut-être « salutaire », il est pessimiste sur le constat de la misère sociale qui s'insinue dans un milieu autrefois protégé de telles perspectives de vie mauvaise : « Il y a si grande pitié et détresse, une telle misère physique et morale qu'on se demande si un bouleversement ne va pas s'imposer. »²⁰³³ Il est pourtant bien seul à sentir et à dire ce sentiment de déconsidération et de déclassement. Personne d'autre dans le roman n'accompagne la communauté qui reste un groupe en souffrance et incompris. Le malaise de chacun s'extériorise mal. Ainsi, en dépit de la reconstruction, des maisons plus belles et des fêtes obligées où chacun retrouve des voisins qu'il connaît peu, le canton a l'impression de vivre une réalité insoupçonnée par les personnalités qui se déplacent à tour de bras pour les inaugurations qui se succèdent.

Il faut en effet remarquer que ni le clergé diocésain ni le clergé local n'ont vraiment pris la mesure de la réalité de la population nouvelle qui habite à présent, depuis l'armistice, dans les communes de La Bassée et des environs. Elle est différente, à bien des égards, de la population d'avant-guerre. Les adultes hommes ne sont pas repérés comme appartenant à une catégorie très nombreuse, bien plus importante que celle des femmes ; il n'existe pas non plus d'observations sur le paradoxe des deux groupes de célibataires hommes et femmes ; les étrangers isolés ou mariés semblent bien invisibles ; les jeunes qui reviennent d'évacuation, qui ne sont pas soudés entre eux puisqu'ils ne se connaissent pas depuis l'enfance, qui découvrent l'environnement déstabilisant des ruines, des baraquements et de la promiscuité, ne reçoivent pas le regard approprié à leur type de besoin. L'adéquation entre la société nouvelle issue de la guerre dans le canton et les méthodes d'encadrement de l'Eglise n'a pas eu lieu.

La gauche va s'engouffrer dans ces interstices. Même divisée entre partisans de la révolution et réformistes, elle reste le mouvement populaire qui donne l'espoir d'une vie meilleure pour un tiers des habitants du canton. Cependant, à cause de ces tendances politiques qui se critiquent très ouvertement, plus d'un électeur sympathisant est désarçonné. On constate peu de votes dans les onze communes en faveur des communistes et de la « grande lueur à l'Est »²⁰³⁴ qui illumine leur parcours durant la décennie 1920 : les intellectuels de la révolte absolue sont mal compris des populations absorbées par leurs dommages de guerre. Un de nos témoins de la période qui ne cache pas ses sympathies à gauche, François Rucho, pourtant acteur des manifestations politiques qui ont alimenté la vie sociale de l'Entre-deux-guerres, vit à cette époque des jours trop compliqués au niveau santé et argent pour pouvoir se consacrer comme il le voudrait au développement de ses idées. La preuve, son journal personnel n'évoque ni les élections de 1924, ni la victoire du Cartel. Il ne parle pas non plus de la crise de 1929-1932 et encore moins des ligues qui ont eu pour effet d'engager le processus du Front populaire. Plus surprenant encore, il n'y a aucune trace dans son récit des grèves de 1936, auxquelles, pourtant, il a participé. Tout le

²⁰³² Danielle Tartakowsky et Michel Pigenet (dir.), *Histoire des mouvements sociaux*, op. cit.

²⁰³³ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit. p. 203-205.

²⁰³⁴ Jules Romains, *Les hommes de bonne volonté*, XIX, *Cette grande lueur à l'Est*, Paris, Flammarion, 1946.

village s'en souvient : il est au devant d'une manifestation qui a emmené les ouvriers depuis le bourg jusqu'à la maison des Carle, à l'Ecuelle. Marche symbolique. Opposition symbolique. Mais sans allusion dans l'autobiographie de François Rucho. C'est peut-être comme si l'enfouissement intérieur de la Grande Guerre avait empêché l'expression (écrite) postérieure des grands choix de vie des habitants :

Depuis notre retour à Illies, nous avons eu l'occasion d'acheter du terrain et d'y faire bâtir d'abord une buanderie. Et ensuite la maison. Après un court retour aux mines, j'ai travaillé à la reconstruction dans la charpente et la menuiserie à Aubers et Fromelles, chez Laurent Castel. Puis, en 1924, les Allemands ayant réoccupé la Ruhr et supprimé les paiements des dégâts de guerre, me voilà obligé de retourner aux mines. Et le métier a vite fait de me réduire à néant.

Mon état de santé, des suites de mes blessures de guerre, était plutôt lamentable.²⁰³⁵

Léon Bocquet traduit ce choix délicat par quatre options possibles : la France régénérée et forte, la lutte des classes, la confiance complaisante envers les hommes chargés des destinées du pays, et les malins qui ont commercé pendant que « les naïfs se faisaient casser la figure ». Quatre options, quatre rejets politiques car, selon lui, « la déception, après les promesses fallacieuses, est forte. »²⁰³⁶ En 1924, année de publication du *Fardeau des jours*, la situation est difficile pour de nombreux habitants du canton, comme le laisse supposer Léon Bocquet. Le journal de Joseph Carle ne parle pas non plus des joutes politiques. Ce que l'industriel retient, c'est, à nouveau, les états de santé déficients dans sa famille ; lui qui a perdu déjà deux épouses, décédées de maladie, craint pour Amélie Delattre, sa troisième femme ; aussi l'emmène-t-il en cure au Mont-Dore en Auvergne, afin que l'air de la montagne répare l'asthme qui commence à atteindre la jeune dame²⁰³⁷.

Les habitants du village et du canton, ici évoqués par l'intermédiaire de François Rucho et Joseph Carle, sont deux cas assez opposés au niveau des parcours et des idées. Ils sont témoins et acteurs. A ce titre, ils sont des reflets du temps. Ce que l'on constate, à leur propos, c'est que, s'ils ont la Grande Guerre en mémoire corporelle et sociétale, ils n'en parlent pas. Ils n'expriment ni la douleur des traces intimes ni le désenchantement de leur vie parfois devenue un pointillé par rapport aux projets précédents.

3 - Les élections de l'Entre-deux-guerres et l'empreinte de la Grande Guerre

Le journal *Le télégramme du Nord*, daté du mercredi 14 mai 1924, titre « Triomphe des gauches » pour parler du résultat des élections législatives du 11 mai 1924 dans le Nord. Si, en effet, pour le département, la victoire de la gauche régionale est incontestable, dans le tableau politique du canton de La Bassée, c'est l'Entente républicaine qui l'emporte avec les candidats suivants : MM. des Rotours, Plichon, Crespel, Grousseau et Nicolle. Voici le détail des votes obtenus par les diverses listes qui se proposaient au suffrage des hommes du canton :

Groupe indépendant	Bloc ouvrier paysan	Entente républicaine et démocratique	Fédération républicaine du Nord	Parti socialiste SFIO
--------------------	---------------------	---------------------------------------------	---------------------------------	-----------------------

²⁰³⁵ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 20.

²⁰³⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours, op. cit.*, p. 202-203.

²⁰³⁷ Joseph Carle, *Autobiographie, op. cit.*, p. 56.

33	135	2154	649	1324
----	-----	------	-----	------

Document 143 : Tableau - Elections législatives de 1924. Canton de La Bassée. Total des listes proposées au suffrage des hommes du canton.

Source : ADN, M 37 76 a.

C'est la droite modérée qui fait le meilleur score : l'Entente républicaine obtient 50,1 % des voix. Pourtant, elle est peu à peu rattrapée par la gauche. De faible avant la Grande Guerre et limitée à un impact visible sur seulement deux communes, Salomé et Sainghin, la gauche a gagné en 1919 une marge plus confortable en imposant davantage ses idées à Hantay et Marquillies ; la voilà à présent, avec la SFIO de l'Entre-deux-guerres, qui fait 30,8 % des électeurs pour tout le canton, ce qui est une progression remarquable en terme de voix et de choix politique. On voit ainsi coexister les stratégies électorales contradictoires qui préexistaient au conflit et qui se voient ici accentuées en dépit de la modification du corps électoral. D'une part, Alexandre Crespel, le maire-patron philanthrope, n'est pas réduit au rang d'ennemi de la classe populaire ; il est reconnu comme un élément essentiel de la vie publique et une moitié des électeurs lui (re)fait confiance. D'autre part, les chefs socialistes parviennent à capter un électorat capable de refuser d'opiner devant les personnalités en place.²⁰³⁸

Il faut entendre, certes, les éléments conservateurs représentés par les journaux comme *La Dépêche*, *La Croix du Nord*, *Le Télégramme du Nord*, qui insinuent que les chefs de la Fédération républicaine du Nord veulent réaliser une alliance avec les Révolutionnaires ; il faut ensuite souligner que *Le Grand Echo du Nord*, le plus grand tirage de la région (150 000 exemplaires), est très favorable au gouvernement ; il convient enfin de voir l'impact prégnant en milieu ouvrier²⁰³⁹ du *Réveil du Nord*, le quotidien local favorable à la SFIO²⁰⁴⁰ qui insère les convocations pour les réunions syndicales dans ses colonnes, et de *La Bataille*, l'organe officiel de la Fédération du Nord de la SFIO-Parti Socialiste. Mais ces divers périodiques, conservateurs ou progressistes²⁰⁴¹, ne font qu'« inventer les formidables *mentiries* (mensonges, en picard)²⁰⁴² » du « tout va bien »²⁰⁴³ alors que « maîtres et ouvriers expérimentaient à leur insu l'idéal communiste²⁰⁴⁴ : mal lotis, mal nippés, mal nourris ; sur le riche et le pauvre, le sort avait passé son rouleau égalitaire²⁰⁴⁵ ».

On voit bien qu'il n'y a pas de bouleversement des rôles durant l'Entre-deux-guerres. Mais il y a des altérations.²⁰⁴⁶ Une de ces modifications est le glissement politique des notables vers la gauche, de ceux et celles qui ont un pouvoir à divers échelons de la société ; les instituteurs, par exemple, sont tentés par le socialisme. Mais il est d'autres

²⁰³⁸ Michèle Cuvelier-Loth, *Le Parti communiste dans l'agglomération de Lille-Roubaix-Tourcoing de 1921 à 1934*, Lille, Faculté des lettres de Lille, 1969.

²⁰³⁹ Francine Beth, « La vie quotidienne à Lille vue à travers un grand quotidien régional (1925-1929) *L'Echo du Nord* », in Maurice Gillet, *La qualité de vie dans la région Nord-Pas de Calais au XX^e siècle*, op. cit.

²⁰⁴⁰ Yves Boulinguez, « La condition ouvrière à Lille, (1925-1929) », in Maurice Gillet, *La qualité de vie dans la région Nord-Pas de Calais au XX^e siècle*, op. cit.

²⁰⁴¹ Jean Michel, « Le Nord sous la métropole (1919-1939) », in Maurice Gillet, *La qualité de vie dans la région Nord-Pas de Calais au XX^e siècle*, op. cit.

²⁰⁴² Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 89.

²⁰⁴³ Maurice Gillet, *La qualité de vie dans la région Nord-Pas de Calais au XX^e siècle*, Paris, Ed. Univ., Université de Lille III, 1975, p. 581-583.

²⁰⁴⁴ André Labourie, *Le Parti communiste dans l'agglomération de Boulogne-sur-Mer de 1921 à 1939*, Lille, Ed. de Lille III, 1972.

²⁰⁴⁵ *Ibid.*, p. 91.

²⁰⁴⁶ Pierre Guillaume, *Histoire sociale de la France au XX^e*, op. cit., p. 141-142.

glissements ; chez les agriculteurs : la JAC, Jeunesse Agricole Catholique, forme des cadres de plus en plus autonomes²⁰⁴⁷ ; chez les petites élites locales : les groupes de pouvoir potentiels lisent davantage qu'avant la guerre, ils écoutent la radio appelée TSF, ils vont au cinéma, ils s'urbanisent de plus en plus ; chez les ouvriers : les antagonismes cléricaux et anticléricaux, estompés, renaissent²⁰⁴⁸. Ces évolutions sont révélées par les choix politiques de l'Entre-deux-guerres dans le canton. Ils sont à la fois dans la prolongation de l'avant-guerre mais également dans des variantes qui font opérer de légers glissements électoraux vers la gauche socialiste. Le canton reste pourtant bien majoritairement conservateur en dépit de ces évolutions. Ce constat des altérations dues au brassage des populations, au renouvellement des habitants du canton et au vécu de la guerre par les civils et les mobilisés du canton ne doit donc pas faire oublier l'essentiel : la relative permanence du vote électoral républicain et démocratique. Cette quasi-stabilité n'est pas que le fait du politique. Elle concerne bien d'autres domaines de la vie. Pour reprendre la formule de Jay Winter, « la Grande Guerre n'a pas provoqué de rupture culturelle ».²⁰⁴⁹

3) La représentation du sacrifice des vies durant l'Entre-deux-guerres

La Grande Guerre, comme le démontre Jay Winter, n'a pas provoqué de rupture décisive avec le siècle précédent dans les représentations, les langages, les codes du sacré et de la foi. Les appels au patriotisme ont été ceux du XIX^e siècle ; le deuil s'est exprimé par des images et des métaphores qui préexistaient depuis des années ; les thèmes anciens du sacrifice et de la résurrection ont été réactivés comme ils étaient auparavant. Pourtant « des artefacts physiques, émotionnels et artistiques portent témoignage de la grande catastrophe ; ils ne sont ni exhaustifs ni représentatifs, mais ils sont conçus pour donner un sens »²⁰⁵⁰. Quelles sont ces représentations qui évoquent la guerre durant l'Entre-deux-guerres, quelles sont leurs déclinaisons et comment se sont-elles imposées ?

1 - La Grande Guerre en héritage d'après l'*Echo d'Illies*

L'abbé Henri Pouillet (curé d'Illies de 1931 à 1939) officie depuis une année dans la paroisse que, déjà, il impulse la renaissance du mensuel paroissial l'*Echo d'Illies*. Le premier numéro d'après-guerre paraît en mars 1932 ; ce journal précis est donc la reprise en main liminaire de la publication. Le journal atteint son rythme de diffusion en juin 1932. C'est un relevé des sujets de ce mensuel qui est présenté ci-après. Sont évoqués les passages faisant allusion à la guerre et aux conséquences de la guerre (pacifisme, angoisses, pression nataliste). L'*Echo d'Illies* de juin 1932²⁰⁵¹ permettra de focaliser sur l'héritage de la Grande Guerre dans les préoccupations des populations du village, et, au-delà, du canton et de la région.

Juin 1932	- 'En Allemagne : Voilà comment s'annoncent au-delà du Rhin les naissances : « Nous sommes heureux de vous faire part de la naissance d'un fils, futur vengeur de la
-----------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

²⁰⁴⁷ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

²⁰⁴⁸ Christophe Prochasson, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, Seuil, 1993, p. 211-229.

²⁰⁴⁹ Jay Winter, *Entre deuil et mémoire, La Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, op. cit., Introduction d'Antoine Prost, p. 7-10.

²⁰⁵⁰ *Ibid.*, p. 18.

²⁰⁵¹ *Echo d'Illies*, juin 1932.

	<p>patrie. » Sans commentaires.’ (p. 2)</p> <p>- La Fête du Sacré-Cœur, 3 juin : « Tant d’angoisses, de soucis pèsent sur le monde entier ... qu’il faut absolument faire tous nos efforts pour donner à cette fête le plus d’éclat possible à Illies ! » (p. 3)</p> <p>- ‘Nous voulons la Paix. La paix entre les nations ; la paix entre les classes sociales ; la paix dans les familles ; la paix entre les individus !’ (p. 4)</p> <p>- La famille. ‘Pour que la France soit aux Français, donnons des Français à la France !’ p. 5)</p> <p>- « Ils étaient huit ». ‘Ils étaient huit qui avaient trouvé un matin, dans une église du front, au commencement de la guerre, un tabernacle forcé, un ciboire renversé avec toutes les hosties hélas ! éparées. Après s’être concertés, ils avaient écrit sur la porte du tabernacle : « En réparation du sacrilège commis, les soussignés offrent le sacrifice de leur vie » et ils avaient signé. Quelques jours après, ils allaient à une attaque terrible et leur sacrifice était accepté. Pas un ne revint. Les braves cœurs !’ (p. 6)</p> <p>- Les grands faits du mois. ‘L’assassinat du Président de la République Paul Doumer termine de façon poignante la vie toute de droiture d’un homme qui donna quatre de ses fils à la patrie. Mr Albert Lebrun, président du Sénat, fut porté à la Présidence de la République. Tel est l’homme qui va présider au destin de la nation. Le pays en effet a voté. Et il a voté à gauche, pour employer une expression regrettable, mais que tout le monde comprend. Qu’en adviendra-t-il ? Personne ne peut le dire.’ (p. 14-15)</p>
--	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Document 144 : Tableau - Les sujets traités dans l’Echo d’Illies de juin 1932 montrant des allusions à l’héritage de la Grande guerre.

NB : Sont mis en caractères gras les passages concernés.

Source : *Echo d’Illies*, juin 1932.

L’*Echo d’Illies* de juin 1932 est un numéro-type. Son nombre de pages est étoffé, les articles ne sont pas seulement une reconduction de chroniques suggérées par le diocèse. Il y a à la fois des rubriques qui sont des écrits importés depuis la Centrale des Œuvres de Lille, mais choisis par le prêtre, et des textes originaux qui sont de son style. On constate une concomitance des idées entre ces deux styles de chroniques. 1) La Grande Guerre est évoquée deux fois directement : par le sacrifice des quatre fils du président Doumer, et par l’histoire nommée « Ils étaient huit » montrant la mort de huit soldats sur le front. Cependant rien ne vient rappeler ni le village et le canton eux-mêmes ni les populations du village et du canton ; les allusions à la Guerre 1914-1918 sont vides de références locales précises ; la Grande Guerre est comme expurgée de son statut territorial pour atteindre à l’expression d’une idée. 2) Le futur du pays s’annonce comme potentiellement porteur de guerre : en Allemagne, on pense à la vengeance ; en France, il faut favoriser la natalité pour donner « des Français à la France » ; dans le monde, pèsent angoisses et soucis. 3) Dans ce climat oppressant au niveau politique (le pays a voté à gauche, qu’en adviendra-t-il ?) et au niveau social (assassinat d’un président de la République), le prêtre d’Illies parle de paix : « Nous voulons la Paix ! ». Un regard plus rapide sur les autres numéros de l’année 1932 permettra de voir si ces thèmes sont occasionnels ou pérennes.

Juillet	<p>- La Fête de l’Adoration est réactivée à Illies comme avant la guerre, mais la date est modifiée.</p> <p>- La municipalité d’Illies commande pour le 14 juillet une messe pour les soldats d’Illies morts pendant la guerre. Immédiatement après la messe, réunion autour du Monument et chant du De Profundis par nos deux chorales.</p> <p>- Paroles chrétiennes dans la dernière lettre d’un soldat (28 juillet 1918)</p> <p>- Citation : ‘Contre le péril de la dépopulation aussi redoutable que celui de la guerre, l’union doit rester sacrée.’ (du journal <i>L’œuvre</i>)</p>
---------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Septembre	<ul style="list-style-type: none"> - Un paralysé (un grand blessé de la guerre) demande à mourir à sa religieuse garde-malade. - La Chapelle de Ligny-le-grand est maintenant restaurée. - La façon économe de vivre : rapiécer, recoudre des vêtements, utiliser des restes.
Octobre	<ul style="list-style-type: none"> - Compte-rendu d'une démonstration de gymnastique des enfants d'Illies : 'Ces chers enfants seront demain d'autant meilleurs soldats ... « de la Paix » qu'ils auront été très fidèles à toutes les répétitions, tous les dimanches, après le Catéchisme de Persévérance.' - Poème (extrait) : En parlant, maintenant, un peu d'Illies/ C'était hier encore la cité morose/Aujourd'hui, grâce à Dieu, tout se métamorphose. (évocation du passage des ruines à la reconstruction en train de s'achever) - Annonce d'une causerie sur 'La Terre'. 'Que de cadavres en moins dans les cimetières de nos grandes villes s'ils avaient été fidèles à leur terre.' (près d'un tiers des habitants des communes du canton ne sont pas revenus se réinstaller durant la sortie de guerre dans ces petites bourgades du sud-ouest de Lille ; à cela s'ajoute l'exode rural de l'Entre-deux-guerres.)
Novembre	<ul style="list-style-type: none"> - Editorial : 'Le souvenir de nos morts est sain et salutaire.' - Annonces : Vêpres des morts ; obit pour parents, amis et bienfaiteurs décédés. - 11 novembre : Anniversaire de l'armistice, messe pour les soldats d'Illies morts pendant la guerre et les victimes civiles. Visite au cimetière et au monument aux morts. - Humour : Avant de t'embarquer, prie une fois ; avant de partir à la guerre, prie deux fois ; avant de te marier, prie trois fois ! (La guerre entre à présent dans la catégorie humour.)
Décembre	<ul style="list-style-type: none"> - Article 'La Toussaint à Illies' : Que d'hommes et de grands jeunes gens à la messe, aux vêpres et à la communion. Tout le cher village d'Illies est passé pour dire une prière pour ses morts.' - Invocation : 'Notre minute de silence pour nos morts, le 11 novembre, serait vaine si elle n'était occupée par une prière ardente pour leurs âmes !' - Cette splendide armée ... pacifique : la Fédération Nationale Catholique ! - Annonce d'une pièce de théâtre donnée par les jeunes gens d'Illies : Les Barbares, drame de guerre en trois actes. - Annonce d'une conférence : « Louise de Bettignies et Gabrielle Petit : deux héroïnes de guerre ». - Rappel : L'<i>Echo d'Illies</i>, un an de vie, ou mieux de revie, car, jadis, c'est à dire avant-guerre, il existait.

Document 145 : Tableau - Les sujets traités dans l'*Echo d'Illies* de juillet à décembre 1932 montrant des allusions à la Grande Guerre, à ses représentations et à son héritage.

NB : Sont mis en caractères gras les passages concernés.

Source : *Echo d'Illies*, juillet-décembre 1932.

Les thèmes véhiculés dans le numéro de juin 1932 se retrouvent dans le listing des sujets relatifs à la Grande Guerre comme ils viennent d'être relevés durant une demi-année, de juillet à décembre 1932. Ce sont encore 1) le sacrifice des vies – 9 incidences ; 2) le pacifisme – 2 incidences ; 3) l'angoisse devant la perspective d'une guerre future – 1 incidence. Plus intéressant est l'emploi de l'expression utilisée par le prêtre pour qualifier le temps depuis la guerre de 1914-1918 : « Jadis, c'est-à-dire avant-guerre » : la guerre est renvoyée à un moment lointain. Plus éprouvant est le récit concernant ce paralysé, un grand blessé de la guerre, qui demande à mourir pour que ses souffrances soient abrégées. Plus nouveau est l'allusion aux difficultés du revivre au quotidien (vêtements réemployés). Plus originales sont les réactivations de la guerre dans des poésies, des historiettes humoristiques, des pièces de théâtre jouées par des jeunes gens qui l'ont à peine connue, et

des conférences sur des femmes-héroïnes de guerre. Ces divers regards sur la guerre se complètent encore avec des allusions à la reconstruction qui se termine : la chapelle de Ligny-le-grand est finie d'être restaurée.

En 1932, la Grande Guerre est terminée depuis quatorze ans. Les articles du journal sont donc révélateurs de ce qui reste dans les esprits une demi-génération après. La guerre a été une guerre de soldats : les allusions aux mobilisés morts au combat sont légion ; cependant, une fois, on évoque les femmes (des héroïnes), et une autre fois encore les civils : le prêtre rappelle donc que le conflit n'a pas été qu'un conflit d'hommes. Pourtant, d'évacuation, d'exil, de refuge, de logement de troupes, de restrictions, de privations, nulle trace. C'est comme si la Grande Guerre spécifique au canton de La Bassée qui a connu à la fois l'exode et une occupation continue durant quatre années n'existait pas pour le prêtre. Certes, arrivé seulement en 1931, il n'est sans doute pas au diapason des souffrances endurées par ses paroissiens, mais la guerre, de ce fait, devient une idée abstraite plus qu'un vécu concret et tangible. De même, des Allemands présents sur le territoire des onze communes, et qui ont noué parfois des liens avec les populations occupées, aucune évocation non plus ; il est bien question de « Barbares » et de l'Allemagne en général, mais pas de ces hommes avec qui il a fallu vivre et survivre durant les années de la guerre. Les autres préoccupations du clergé local sont la « dépopulation » et l'exode rural qui étaient des questions déjà récurrentes sur place avant 1914.

Au début de l'année 1939, l'*Echo d'Illies* parle encore de la Grande Guerre, mais d'une manière devenue détournée. Le mensuel de janvier 1939, sous le titre « Nos poilus », écrit : « Nous avons reçu de très bonnes nouvelles de nos chers jeunes gens qui, en ce moment, sont sous les drapeaux. Il paraît, nous a-t-on dit, qu'Hitler craint beaucoup les nouvelles recrues, et plus particulièrement celles d'Illies. De fait ..., il ne parle plus de guerre depuis leur départ au régiment. »²⁰⁵² Les soldats de 1939 ont hérité du vocable de « poilus » datant de vingt-cinq ans : la Grande Guerre, en dépit de l'éloignement d'une génération, déjà, est encore dans les têtes quand il s'agit de service militaire.

Qu'Hitler ait été estafette dans le canton de La Bassée de 1915 à 1917 est un fait connu dans les villages occupés durant la Grande Guerre ; on évoque même à Wavrin un fils potentiel qu'il aurait laissé²⁰⁵³. Et pour les populations du canton qui n'ont pas évacué, surtout à Fournes, Fromelles et Wicres²⁰⁵⁴, et qui savent dans quelles fermes et maisons le *führer* a logé, le soldat et son régiment semblent presque familiers. Ainsi l'*Echo d'Illies* de mars 1939 présente un petit entrefilet pour ridiculiser Hitler qui ne trouve comme remède aux défaillances de l'économie allemande que d'ordonner aux poules de pondre 147 œufs par an. Le ton de la plaisanterie s'estompe avec la remarque suivante : « Nous avons perdu apparemment la guerre en 1918, disait orgueilleusement Hindenburg, mais les femmes allemandes effaceront bientôt ce honteux traité de Versailles. » Certes, ridiculiser Hitler n'est pas l'apanage de l'*Echo d'Illies*. La presse satirique nationale fait de même. Pourtant, la présence de ces facéties relativement à Hitler dans le journal paroissial de la petite commune d'Illies laisse croire que c'est un personnage certes important mais si fantasque qu'on peut en sourire. Quand le bruit des bottes allemandes refait surface quelques mois plus tard, la Grande Guerre est convoquée pour réanimer les souvenirs communs, et en particuliers ceux-là.

2 - La Grande Guerre en héritage dans les corps en souffrance

²⁰⁵² *Echo d'Illies*, janvier 1939.

²⁰⁵³ Madeleine Delerue, Entretiens.

²⁰⁵⁴ Théodore Brasme, Entretiens.

Les malades sont nombreux durant la sortie de guerre. Pour guérir, chacun est prêt à des concessions. Ainsi, René Duflos raconte que les *pinseux d'secret* ont refait fortune durant l'Entre-deux-guerres. Ces pratiques étaient bien entendu répandues avant-guerre, mais, le nombre de médecins étant insuffisant, elles reviennent en force à cause de la difficulté à se soigner :

Monsieur Ballin a laissé son nom à la postérité grâce à la graisse qu'il fabriquait secrètement et qui se révélait être un remède efficace contre le « feu de Saint-Antoine », mais également efficace contre d'autres maladies inflammatoires : clous, furoncles, piqûres, à l'exception des plaies. Et, naturellement, à l'époque, on venait de partout chercher de la « Graisse Ballin ».

Monsieur Ballin aurait vendu ensuite son secret à Constant Banderet, boucher. Longtemps encore, on trouva de la « Graisse Ballin ». Jusqu'à ces dernières années (années 1990).²⁰⁵⁵

Cet exercice parallèle de la médecine pour soulager des maladies graves ou du grand inconfort fait penser à un épisode du *Fardeau des jours*. Léon Bocquet y montre la confiance aveugle d'une mère envers un rebouteux pour soigner la langueur dont sa fille est atteinte durant les années 1920. Le Bon Dieu de Willy, comme on l'appelle, « est l'attendu des agonisants, l'espérance désespérée des mères, l'homme aux secrets formidables et de la vie et du trépas ».²⁰⁵⁶ Il y a tant de détresses physiques dues à la guerre. Léon Bocquet les montre, sans s'attarder sur le détail de leurs infirmités, tous les éclopés de la Grande Guerre qui sont là lors de l'inauguration du monument aux morts de Willy. Il y a « ceux qui possédaient encore leurs deux bras », l'auteur laissant à penser qu'il leur manque pied ou jambe ; il y a « Nénesse, l'artilleur, au tympan crevé, qui ne pouvait ouïr plus » ; il y a, « bloc de chair soudé à une pierre tumulaire, Berlou, le sans jambes, Berlou, l'homme-tronc, que Cadie avait brouetté à la cérémonie. »²⁰⁵⁷ Quatre, cinq, davantage ? Les gueules cassées sont là. Les uns, parmi les invalides et les estropiés, ne sont pas dans l'opposition au système, on les voit applaudir au discours patriotique du député ; d'autres enragent. « Berlou, l'homme-tronc, de colère, arracha de sa vareuse le ruban jaune de la médaille militaire, le ruban rouge et vert de sa croix de guerre, et les lança vers le député. » Et ce remue-ménage pendant l'inauguration en exaspéra certains. D'autres le traitaient « de mal-disant ». Et lui de poursuivre : « Des héros, qu'ils disent aujourd'hui. Des héros ! Des impotents, des inutiles, des crève-la-faim, oui ! Des héros ! Misère. »²⁰⁵⁸ « On les nommait : un tel, un tel. Des revenants. Des ressuscités, comme Lazare. »²⁰⁵⁹

- C'est la journée des poilus, approchez-vous, mes braves !

Alors, on vit Colleau sautiller entre ses béquilles, une jambe de son pantalon repliée sous son moignon de cuisse par une épingle de nourrice.

Puis Cauvet pilonna, la manche gauche de son vêtement vide et flasque au long du grand corps robuste, désossé d'un côté, l'extrémité posée dans la poche du veston.

Mouille suivit, une emplâtre large comme une œillère de mulet effaçant son visage regreffé.

Capoen aussi, balaféré et mâchuré, était là.

Ils se reculèrent devant les gradés : l'adjudant Pluvinage, le trépané, un bandeau de fer lui cerclant les tempes ; Planque, jaune comme un coing mûr. Il avait rapporté, celui-là, de sa

²⁰⁵⁵ René Duflos, *Autrefois*, n° 25, mars 1992, p. 2-3.

²⁰⁵⁶ Léon Bocquet, *Le fardeau des jours*, op. cit., p. 220.

²⁰⁵⁷ *Ibid.*, p. 167.

²⁰⁵⁸ *Ibid.*, p. 180.

²⁰⁵⁹ *Ibid.*, p. 160.

campagne d'Orient, la croix de guerre, les galons de sergent et la fièvre paludéenne. Près de lui, le caporal Fiévet dont une mentonnière engainait la mâchoire ; et Tintin, le gazé, suffoquant d'asthme sous les cache-nez où s'étouffaient ses quintes de toux.

Enfin, le plus triste de tous, Rollez, vint compléter cette atroce exposition. Aveugle, tâtonnant du bâton, au bras de la vieille Mandine qui le guidait, il passa, heurtant les gens, levant au ciel des yeux brûlés par les liquides enflammés et les chimies maudites.²⁰⁶⁰

Comment partager « avec les évadés de la géhenne ? La souffrance du mari de retour entraîne la non communication dans le couple : les mutilés sont si encombrants ! Le constat est que des femmes divorcent. Elles divorcent ! »²⁰⁶¹ Le nombre des divorces passe, en France, de 30 490 en 1921, l'année la plus haute, à 25 159 l'année qui suit, pour se stabiliser à 22 000 durant les deux décennies 1920 et 1930. Les années 1921 et 1922 sont par conséquent des années de rattrapage. C'est ce qui semble se dessiner aussi au travers du roman de Léon Bocquet. Les archives locales ne permettent pas de le confirmer statistiquement. Il apparaît donc, en dépit des insuffisances chiffrées sur le canton, que l'Entre-deux-guerres n'apporte pas de bouleversements importants au niveau du divorce. La guerre de 1914-1918 aura été, ici comme en beaucoup de points, une continuité et non une rupture, en dépit de l'apparence du trop-plein en 1921-1922 à cause du réaligement face à la réalité.

3 - La Grande Guerre en héritage dans les monuments aux morts et les cimetières militaires du canton

Le principal héritage visible de la Grande Guerre est le monument aux morts. De petits édifices apparaissent en effet dans toutes les communes ; ils se montrent tous si différents, si singuliers d'une localité à l'autre qu'ils semblent être le fruit des choix locaux et des décisions municipales. On en est très loin. D'une part, il existe des modèles industriels proposés aux mairies ; d'autre part, un arsenal de règlements entoure l'érection de ces constructions. En effet, un siècle avant la Première Guerre mondiale, une ordonnance royale du 10 juillet 1816 régula déjà le principe « du don, hommage, récompense aux corps des civils ou des militaires ». La loi de Séparation de l'Eglise et de l'Etat avait aussi stipulé, de plus, le 9 décembre 1905 dans son article 28, qu'« il est interdit d'élever ou d'apposer aucun signe ou emblème religieux sur des monuments publics ». La loi du 25 décembre 1915 règlemente quant à elle les types de monuments qui peuvent être érigés dans les cimetières. Relativement au financement, la loi du 30 mai 1916 n'autorise le lancement des souscriptions uniquement qu'à des comités publics ; et, pour les subventions de l'Etat, il est précisé qu'elles ne seront accordées que pour « la glorification des Morts pour la France ». Enfin, il faut encore deux textes : la loi du 25 décembre 1919 (subventions accordées aux communes en proportion de l'effort de guerre consenti) et la circulaire du 10 mai 1920 (les subventions dépendent du nombre de combattants tués par commune par rapport au nombre des habitants de la dite commune). Pourtant, là ne s'arrête pas l'intrusion du législatif. Outre le financement et le caractère religieux ou non du monument, une circulaire datée du 5 septembre 1922 crée une commission d'experts chargée de donner un avis artistique et des codes pour les trophées de guerre qui orneront les monuments.²⁰⁶²

²⁰⁶⁰ *Ibid.*, p. 159-160.

²⁰⁶¹ *Ibid.*, p. 172.

²⁰⁶² Philippe Rive (dir.), *Monuments de mémoire, Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale*, Paris, Mission permanente aux commémorations et à l'information historique (MPCIH), Secrétariat d'Etat aux anciens combattants et aux victimes de guerre, 1991, Annexes.

Moyennant ce cadre institutionnel, la décision revient finalement au maire, témoin le problème provoqué à Hantay par le changement de parti politique au pouvoir durant la période d'érection de monument aux morts de la commune. Les deux maires successifs sont d'opinions divergentes quant à la forme et à l'emplacement du monument. En effet, Jules Parent, maire d'Hantay de 1911 à 1925 et marqué à « droite » voulait que le monument ait une connotation religieuse ; son opposant Louis Maillard, d'appartenance socialiste, maire de 1925 à 1945, à la différence de son prédécesseur, a poussé pour que l'édifice soit sans intrusions cléricales.²⁰⁶³ C'est donc un monument aux morts laïc et installé sur la place publique qui va voir le jour à Hantay.

Annette Becker²⁰⁶⁴ évoque dans la figure du poilu le « nouveau héros de la France ». Cela se vérifie dans le canton : quatre monuments aux morts - ou plutôt six si l'on compte le second érigé à Fournes et le second implanté à Wicres – représentent ainsi le poilu afin de lui rendre hommage. Comme les décideurs des commissions communales des onze communes font partie, majoritairement, de ceux qui se sont battus durant la Grande Guerre, ils tiennent à la visibilité pérenne de l'investissement des soldats durant le conflit. Alors, que ce soit un grenadier lauréat (Aubers), un soldat victorieux (Fournes), un combattant mourant (Fournes) ou un soldat guidant l'Alsace et la Lorraine (La Bassée), les représentations sont destinées à exprimer à la fois le respect et le chagrin.

Comme redondante avec cette thématique de l'héroïsme cantonal, voici venir Jeanne d'Arc à La Bassée ; béatifiée en 1909, canonisée en 1920, elle est à la fois sens patriotique et connotation religieuse. Sa place en haut du groupe « Retour au foyer » entraîne d'ailleurs la réprobation de la commission artistique et surtout de la Section des mutilés de La Bassée. Celle-ci refuse de prendre part à l'inauguration du monument. Son président Sylla Duriez estime que « le poilu ne doit pas être un figurant aux pieds de Jeanne d'Arc »²⁰⁶⁵. Le dilemme est d'ailleurs évoqué dans la presse : « Le monument aux morts de La Bassée est donc un cas particulier de par sa composition. Le symbole, au lieu d'unir les héros de la guerre vers un même sentiment de recueillement et de souvenir, divise tant les hommes de l'art que les anciens combattants. »²⁰⁶⁶ En dépit des différences, évidentes au niveau budget, esthétique et sentiment communautaire, le point commun aux monuments du canton est l'art néo-classique qui caractérise l'ensemble des représentations symboliques qui y sont gravées. Palme et couronne de laurier dominant, mais avec retenue, sans excès.

Commune	Maire durant la période d'érection du monument	Coût, en francs, du (ou des) monument(s)	Sculpteur	Emplacement	Symboles
Aubers	G. Cordonnier	1- Monument commémoratif de 1870-1871 détruit 2- 32 000	Alexandre Descatoire	Place publique, sur le côté de l'église, proche du monument disparu	Statue en bronze de poilu-grenadier
Fournes	Comte Octave d'Hespel	1- Somme non connue 2- Monument aux	1- Dechin 2- Dechin	1- Place proche de l'église et de la mairie	1- Poilu victorieux 2- Poilu

²⁰⁶³ Benoît Varez, *Les monuments aux morts et les cimetières commémoratifs de la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée*, op. cit., p. 64.

²⁰⁶⁴ Annette Becker, *Les monuments aux morts, patrimoine et mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Editions Errance, 1988.

²⁰⁶⁵ Archives municipales de La Bassée, Réunion de la section des mutilés de La Bassée du 1^{er} mai 1927, Lettre.

²⁰⁶⁶ *La Croix du Nord*, 8 août 1927.

		morts dû à une initiative du clergé local		2- Sortie de l'église	mourant
Fromelles	Léon Dambrine	9040		Cimetière entourant l'église	Stèle antiquisante
Hantay	Jules Parent puis Louis Maillard	4115		Projet : dans le cimetière Réalisation : place publique, près de l'église	Stèle
Herlies	G. Delattre	21 500		Square public, proche de l'église	Stèle et socle en volée de canon, Statue
Illies	Henri Delerue	14 400		Place publique, entre école et église	Stèle avec poilu de profil
La Bassée	Alexandre Crespel	1- Monument commémoratif de 1870-1871 rénové 2- 66 000	2- Maurice Ringot Copie de Paray-le-Monial Ateliers St-J ^{ph} de Buxy (Saône et Loire) dirigés par Vachet	1- Cimetière 2- Place publique proche de l'église	1- Stèle 2- Groupe intitulé « Retour au foyer » : un poilu , surmonté de Jeanne d'Arc, guide l'Alsace-Lorraine vers la France.
Marquillies	Henri Delemer	25 000		Entre mairie, église et cimetière	
Sainghin	Désiré Grave	Monument commémoratif de 1870-1871 rénové : 2176	Adolphe Deffrennes	Cimetière	Stèle
Salomé	Henri Lecocq	5489		Projet : sur la place publique Réalisation : dans le cimetière	Stèle
Wicres	Théo Brasme	2 monuments nouveaux: 1-1481 2- coût inconnu		1- Cimetière entourant l'église 2- Place publique	1- Stèle et croix chrétienne 2- Stèle-pyramide avec tête de poilu

Document 146 : Tableau - Les monuments aux morts du canton de La Bassée érigés durant l'Entre-deux-guerres

NB : En **gras**, est mise en valeur la représentation du poilu.

Source : Tableau effectué à partir des archives municipales des onze communes du canton de La Bassée, période Entre-deux-guerres, citées par Benoît Varez, *Les monuments aux morts et les cimetières commémoratifs de la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée, op. cit.*, p. 91-103.

Les matériaux des monuments s'affirment comme des supports de force et de pérennité. Ce sont le granit (Aubers, Herlies, Sainghin, Illies, Hantay), la pierre de savonnière (Fromelles), le grès (La Bassée), le marbre de Carrare (Herlies) et le bronze

(Aubers). Sur certains monuments, en outre, des inscriptions sont gravées allant des « enfants » donnant leur vie pour la patrie (La Bassée) aux « glorieux soldats » sans référence au caractère funéraire du monument (Fournes), en passant par tous les autres « Morts pour la France ». On remarque aussi « Honneur et Patrie » (Sainghin) et « Liberté, Egalité, Fraternité » (Wicres-2).

Des communes choisissent également d'apposer, de plus, la croix de guerre qui leur a été attribuée pour célébrer la bravoure de toute la localité. Ainsi, on peut citer la commune d'Illies qui a reçu du ministère de la Guerre cet honneur selon le *Journal Officiel* du 18 septembre 1920 : « Le ministère de la guerre certifie que la commune d'Illies (Nord) a obtenu la croix de guerre pour citation à l'ordre de l'armée au cours de la Campagne 1914-1918 contre l'Allemagne et ses alliés. »²⁰⁶⁷ Ces communes qui ont honorée de la Croix de guerre et qui ont placé cette croix sur leur monument aux morts sont au nombre de neuf : Aubers, Hantay, Herlies, Illies, Marquillies, Fromelles, Salomé, Fournes et La Bassée.

Les monuments, moyennant donc des discussions politiques majeures (Hantay), des compromis éthiques complexes (La Bassée) et des choix financiers difficiles (Sainghin), vont finir par réunir entrepreneurs, sculpteurs et concepteurs autour d'une même idée qui est validée par les commissions communales de chaque localité.²⁰⁶⁸ Dans le canton, ils sont tous inaugurés moins de dix années après l'armistice, ce qui montre le caractère volontaire à la fois des habitants et des décideurs onze municipalités du secteur.

Commune	Date	Mise en scène de l'inauguration
Aubers	1925	Arcs de verdure aux entrées du village. Messe solennelle dans l'église provisoire en présence du sculpteur et de l'architecte. Cortège civil et religieux jusqu'au cimetière civil puis jusqu'au cimetière britannique. Inauguration en présence de 28 sociétés d'Aubers et des environs avec feu d'artifice. Concert et démonstration de gymnastique.
Fournes	1926	Messe (chorale et fanfare) suivie d'un salut solennel durant l'après-midi. Deux jours festifs pendant lesquels les deux monuments sont bénis par le clergé. Défilé de la musique du 43 ^e RI sous les arcs de triomphe des rues où les maisons sont décorées. Dévoilement du monument à la population. Lâcher de pigeons. Concours de ballonnets pour les enfants.
Fromelles	1923	Messe solennelle puis bénédiction du monument par le clergé. Défilé des sociétés locales dans le centre bourg. Appel aux morts et minute de silence. <i>La Marseillaise</i> entonnée par la foule.
Hantay	1926	Appel aux morts : à chaque nom cité est répondu « mort pour la France »
Herlies	1926	Messe puis cortège le long des maisons décorées de banderoles et drapeaux jusqu'au cimetière avec jeunes filles habillées en tricolore ou en Alsaciennes et en Lorraines. « Cérémonie grandiose » : cortège historique avec soldats français à différentes époques (300 personnes costumées pour 600 habitants). Bénédiction du monument par le clergé. Tirage au sort de primes pour les sociétés donatrices. Défilé de 46 sociétés depuis le Petit Riez jusqu'au bourg. Appel aux morts précédé et conclu par un roulement de

²⁰⁶⁷ Archives municipales d'Illies. Certificat d'obtention de la croix de guerre et de la citation à l'ordre de l'armée.

²⁰⁶⁸ Jean-Claude Poinsignon, « Lucien Basseur, l'honneur des monuments aux morts », communication devant la CHN Commission Historique du Nord, Lille, rue Saint Bernard, le 24 mars 2014.

		tambours. Concert. Pyramides exécutées par les gymnastes. Séance de cinéma avec films sur la guerre.
Illies	1927	Messe solennelle, visite des tombes, bénédiction du monument par le chanoine Rigaut, chorale et fanfare, distribution de gâteaux aux enfants. Char de la Victoire et vélos fleuris. Cortège de 29 sociétés dont les commissaires sont reçus dans les estaminets du village pour un vin d'honneur. Appel aux morts suivi d'une lecture de poésie par une élève des écoles. Concert, pyramides des gymnastes, feu d'artifice.
La Bassée	La Bassée 1 : 1921 La Bassée 2 : 1927	Présence du ministre des pensions, Louis Marin, et de l'adjoint au maire de Tours, co-financier de la reconstruction de la mairie. Messe en plein air sur la place de l'hôtel de ville, inauguré le même jour. Cortège jusqu'au cimetière pour honorer les morts rendus aux familles. Tirage au sort des primes pour les sociétés donatrices. Défilé de 3100 personnes venant de 60 sociétés locales. Banquet. Concerts.
Marquillies	1923	Réveil en fanfare le matin de l'inauguration du monument. Inauguration puis illumination du monument. Tirage au sort pour les sociétés donatrices. Maisons pavoisées et illuminées.
Sainghin	1922	Inauguration du monument de 1870 dont la réfection est terminée.
Salomé	1924	Pas de renseignements dans les archives communales.
Wicres	Wicres 1 : 1921	Première commune à inaugurer son monument. Il s'agit d'un monument installé dans le cimetière communal.

Document 147 : Tableau - Inauguration des monuments aux morts des onze communes du canton de La Bassée

Source : Tableau effectué à partir des archives municipales des onze communes du canton de La Bassée, période Entre-deux-guerres, citées par Benoît Varez, *Les monuments aux morts et les cimetières commémoratifs de la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée*, op. cit., p. 114-135.

L'inauguration des monuments aux morts du canton de La Bassée présente un caractère de double reconnaissance : la reconnaissance de l'ensemble de la commune à ses morts – les foules sont nombreuses lors des cérémonies - et la reconnaissance de la Nation aux communes – les délégations officielles le prouvent - . A ce titre, les inaugurations sont des moments de grande importance l'Entre deux guerres.²⁰⁶⁹ La population est sensible au spectacle qui se déroule sous ses yeux. On voit que, d'une part, elle participe : Herlies a la moitié de ses habitants qui sont figurants dans les huit tableaux du cortège historique qui traverse le village ; les résidents de Fournes ont confectionné des arcs de triomphe et ont décoré la façade de leur maison ; les enfants d'Illies ont préparé des chants et des poèmes ; les fanfares de Marquillies ont répété leurs morceaux des journées durant ; les sociétés de gymnastique d'Aubers ont réalisé des démonstrations et des pyramides humaines. D'autre part, la population est étonnée par les festivités qui lui sont proposées, les unes plus inventives que les autres, dans les diverses communes : Marquillies, par exemple, a imaginé un réveil en fanfare de tout le village. Il y a d'abord une messe solennelle qui signifie l'intégration de l'Eglise dans les cérémonies républicaines ; puis on trouve une foule d'événements : un feu d'artifice, un lâcher de pigeons, un envol de ballons, un banquet, une tournée d'estaminets, un dévoilement de monument, une séance de cinéma.

²⁰⁶⁹ Odile Pelletier, « Déroulement des cérémonies d'inauguration », in Philippe Rive (dir.), *Monuments de mémoire, Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale*, op. cit.

Une lettre envoyée au maire de Fournes et à Mr Vercoutre, directeur du Pensionnat Gombert, témoigne de la reconnaissance des habitants et des spectateurs devant un tel spectacle offert à tous :

Le Comité a tenu à vous unir dans la reconnaissance, Mr le Maire et Mr Vercoutre, en considérant que c'est grâce à l'union de vos efforts que cette manifestation du Souvenir a été si grandiose et si attrayante. Plus de 8000 personnes ont assisté à l'inauguration du Monument aux Morts et ont circulé dans nos rues, admirant leur décor ainsi que celui des maisons. A notre exemple, et sous notre impulsion, chacun a fourni sa part.

Vous nous avez donné une belle preuve que, par l'union des bonnes volontés, dans l'amour de notre commune, on peut faire de grandes choses dans un petit village.

Fournes conservera sa réputation de n'être pas un village comme les autres. Et on dira toujours avec notre petit journal *Le Trait d'Union* : *Ch'est l'plus biau Villache !*²⁰⁷⁰

Si la majorité des communes entourent, ensuite, leurs monuments aux morts d'une grille pour en faire un espace protégé et une sorte de jardin du souvenir, les organismes chargés des cimetières militaires vont également faire de ces lieux de repos pour les morts des parcs paysagers. Pour Annette Becker, « c'est une mort transfigurée devenue jardin »²⁰⁷¹. Les tombes individuelles pour les soldats tués étant une innovation assez récente – avant la guerre de 1870, les sépultures militaires étaient collectives -, les organismes chargés des cimetières *VDK*²⁰⁷² pour les Allemands et *CGWC*²⁰⁷³ pour les Britanniques ont tout à inventer. Le roi Georges V le rappelle lors de sa venue en France en 1922 : « Jamais auparavant dans l'histoire un peuple n'a élevé et entretenu des mémoriaux individuels aux soldats. »²⁰⁷⁴ Le premier principe retenu est une uniformisation des tombes. Ce sera presque réalisé car tous les cimetières des champs de bataille de la Grande Guerre connaissent ces longs alignements quasi semblables qui montrent l'égalité devant la mort.

Le second principe est l'intégration du cimetière dans le paysage naturel des communes où il se situe. Mais là, les conceptions diffèrent entre le *VDK* et la *CGWC*. Comme le canton de La Bassée a été un canton occupé, les cimetières y sont presque tous allemands ; aussi peut-on y découvrir la philosophie des cimetières du *Volksbund* : les cadres paysagers y sont inspirés par l'envie de décor fondu dans la nature ; les aménagements se limitent à des haies, des arbres et des portails en fer forgé ; les cimetières sont à peine signalés et le but est de les faire oublier dans le paysage de la région. Le cimetière allemand de Wicres-RN 41 et celui du bourg d'Illies sont visibles du fait de leur proximité de l'axe Lille-Lens mais tous les autres sont dissimulés et on ne les découvre qu'après avoir emprunté de petits chemins creux : celui de Salomé a trouvé refuge à l'arrière du cimetière civil ; Wicres-village est caché au fond d'une voie vicinale ; à Fournes, on ne l'aperçoit qu'après avoir emprunté une venelle bordée de haies. Ces cimetières sont des regroupements effectués dès la signature de la convention franco-allemande datant de 1922 et de 1926.²⁰⁷⁵ Il ne s'agit plus de garder les corps sur le lieu précis de la bataille, ainsi qu'ils avaient été enterrés pendant la Grande Guerre. Désormais, des nécropoles plus grandes et moins nombreuses vont être les lieux du recueillement après

²⁰⁷⁰ *L'Echo de Fournes-en-Weppes*, n° 13, mai 1999.

²⁰⁷¹ Annette Becker, *Les monuments aux morts, patrimoine et mémoire de la Grande Guerre*, op. cit.

²⁰⁷² *VDK : Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge*, fondé en décembre 1919, appelé aussi *Volksbund*

²⁰⁷³ *CGWC : Commonwealth War Graves Commission*, créée en 1869 par Sir Fabian Ware.

²⁰⁷⁴ Georges Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés européennes*, op. cit., p. 95.

²⁰⁷⁵ Benoît Varez, *Les monuments aux morts et les cimetières commémoratifs de la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée*, op. cit., p. 144.

le grand trouble de la guerre. Les communes de Fournes, Illies, Salomé et Wicres contiennent les dépouilles de 11 762 soldats allemands, 5 soldats austro-hongrois et 5 soldats français-alsaciens engagés dans l'armée allemande.

Les corps des Britanniques tombés au combat dans le canton sont inhumés sur place pendant le conflit. Dès la fin de la Grande Guerre, les cimetières sont gérés par le *CGWC*. A la différence des Allemands qui ont dû acheter les terrains d'inhumation, les Britanniques ont bénéficié de terrains offerts par la population ou les collectivités locales. Ainsi est-il stipulé sur le mur d'*Aubers Ridge British Cemetery* : « Le terrain de ce cimetière a été offert en don par le peuple français pour que puissent y reposer à jamais les restes des marins, des soldats et des aviateurs à la mémoire desquels honneur est ici rendu. » A Fromelles, le terrain du *VC Corner* est donné à l'Australie par Achille Descamps. Ces cimetières sont très différents des équivalents allemands, plus sobres. Les cimetières pour les Britanniques et les Australiens sont en effet des œuvres paysagères : des équipes d'horticulteurs très formés coupent, élaguent, cisailent, binent, sèment, fleurissent, sarclent afin que la vie domine l'impression mortifère qui peut s'inviter dans ces lieux du silence.²⁰⁷⁶ Et le même effort est fourni par les familles britanniques qui souhaitent honorer un des leurs, spécialement, dans des mémoriaux particuliers comme ceux de James Boyle à Illies et des frères Kennedy à Fromelles.

Quant aux corps des soldats français originaires du canton, tués sur tous les fronts du conflit, certains sont rapatriés dans les caveaux familiaux, quelques-uns ont leur tombe personnelle dans les cimetières des onze communes, d'autres sont restés dans les nécropoles ou ossuaires du lieu de leur décès. Mais tous (sauf quelques erreurs de transcription) ont leur nom gravé sur le monument aux morts de leur commune : c'est là que la grande uniformité devant la mort est la plus visible. C'est là qu'ont lieu les cérémonies du souvenir, le 14 juillet d'abord puis, jusqu'à présent, le 11 novembre, cérémonies appelées « culte laïque des défunts de la Grande Guerre »²⁰⁷⁷ On y retrouve quatre pôles importants : la messe, les cérémonies au monument, les discours, la minute du silence. Mais ce moment pour la paix n'a pas toujours l'impact populaire souhaité, même durant l'Entre-deux-guerres, un temps si proche encore de la guerre.

II. Les représentations de la Grande Guerre dans le canton durant la Seconde Guerre mondiale et le second XX^e siècle

Considérons la période qui s'étend depuis 1939 jusqu'au début du XXI^e siècle : pour le monde entier, les événements liés au fascisme, au communisme et à tous les totalitarismes de la planète sont d'une importance telle que la Grande Guerre a perdu son poids.²⁰⁷⁸ Durant la Seconde Guerre mondiale, le nombre de morts est multiplié par cinq par rapport à 1914-1918, les méthodes d'extermination ont atteint un plus grand paroxysme, la quantité de pays impliqués a été majorée, les destructions ont connu une technicité plus grande. Et les guerres coloniales, puis postcoloniales, puis internes aux pays

²⁰⁷⁶ *Ibid.*, p. 80-89.

²⁰⁷⁷ Rémi Dalisson, « La célébration du 11 novembre ou l'enjeu de la mémoire combattante dans l'Entre-deux-guerres (1918-1939) », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, n° 192, décembre 1998, p. 5-23.

²⁰⁷⁸ Gerd Krumeich, « Regards croisés sur la Grande Guerre », Colloque franco-allemand, Berlin, mars 2014.

ex-colonisés ont apporté également des cohortes de réfugiés telles que le monde semble n'en avoir jamais connu de pareilles. Enfin, le monde de la Guerre froide au bord de l'implosion avec un équilibre de terreur angoissant a encore parachevé l'idée d'un second vingtième siècle de tous les dangers.²⁰⁷⁹

Dans ce contexte, que reste-t-il de la Grande Guerre ? Et, qui plus est, de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée ?

L'internationalisation des regards et des problèmes, au lieu de rendre bien caduques de telles interrogations, bien désuète cette réflexion sur la temporalité et anachronique l'enjeu des connaissances, permet de faire progresser la recherche historique²⁰⁸⁰ sur la Première Guerre mondiale.

1) Le souvenir de la Grande Guerre dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans le canton de La Bassée

A quoi ressemble le souvenir d'un habitant du canton de La Bassée confronté au retour des Allemands dans le même secteur ? La distance entre la réalité et le passé s'abolit à l'heure du nouvel exode des populations.

1 – Se souvenir de la Grande Guerre

En 1939, les souvenirs de « ceux qui ont connu 14 » sont peuplés des traces de la Grande Guerre. La mise à distance n'a pas toujours été possible durant les deux décennies de l'Entre-deux-guerres car les paysages – blockhaus, monuments aux morts, cimetières militaires et stèles – conservent tant de marques qu'il est difficile de s'en extraire.²⁰⁸¹ Les cérémonies durant les années 1930 sont là pour rappeler la guerre : le 14 juillet, le 11 novembre, les inaugurations solennelles des églises, des édifices reconstruits et autres salles communales.²⁰⁸² L'histoire de l'attaque allemande d'octobre 1914 remémorée dans l'invasion de la Pologne, le rappel des réquisitions imposées et des évacuations dans les tristes cortèges des personnes déplacées d'Europe de l'Est, la permanence des allusions à l'Allemagne dans les actualités du cinéma, voilà qui empêche d'oublier la Grande Guerre.²⁰⁸³ La séparation entre présent et passé ne s'est pas encore effectuée²⁰⁸⁴ que déjà d'autres menaces se profilent. Marqué autant que les autres régions des dix départements occupés par la guerre 1914-1918 du fait de ses marques dans la population et dans le territoire²⁰⁸⁵, le canton n'est pas encore totalement sorti de la guerre. Le principal signe est sa faible remontée économique²⁰⁸⁶ : les communes ne parviennent à intégrer les nouveaux habitants venus du fait de la reconstruction. La Première Guerre mondiale n'est pas finie

²⁰⁷⁹ Eric J. Hobsbawm, *L'âge des extrêmes, 1914-1991*, op. cit., p. 50.

²⁰⁸⁰ Maurice Crubellier, *La mémoire des Français, Recherches d'Histoire culturelle*, op. cit., p. 8.

²⁰⁸¹ Jay Winter, *Sites of Memory, Sites of Mourning, Entre deuil et mémoire, La guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 18-19.

²⁰⁸² Olivier Faron, *Les enfants du deuil, Orphelins et pupilles de la nation de la Première guerre mondiale (1914-1941)*, op. cit., p. 45-46.

²⁰⁸³ Robert Bonnaud, *Les tournants du XX^e siècle, Progrès et régressions*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2012, p. 96-141.

²⁰⁸⁴ Michel Servais, Marc Jolivet et Yves Tavernier, in Georges Duby (dir.) *Histoire de la France rurale*, Tome 4 : *Depuis 1914*, op. cit., p. 234-236.

²⁰⁸⁵ Julien Sorez, « Sports et guerres », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 111, 2011/3, p. 59-72.

²⁰⁸⁶ Ravet et Anceau, Statistiques annuelles 1929 et 1939 comparées.

que déjà une autre guerre est déclarée, que les mêmes adversaires commencent à envahir l'Europe et que les armées sont en déroute face à l'avancée allemande.

Les habitants des localités proches de la Belgique et de la voie de passage Lille-Lens et tous ceux des cantons d'Armentières et de La Bassée ressentent ce trouble²⁰⁸⁷ qui étreint lors de la « drôle de guerre » de 1939-1940 et du nouvel exil vers le sud de mai-juin 1940. Écoutons le témoignage de Michel Valquenart, fils de Léon, qui rapporte l'évacuation de 1940 telle qu'il l'a vécue avec d'autres Aubersois :

Comme la majorité des Aubersois, Léon décida de fuir devant les Allemands et tint à emmener avec lui ses petits-enfants. A l'époque, il était propriétaire d'une Delahaye. Le 19 mai, vers midi, un dimanche, ce fut le départ avec pour but la Bretagne où une sœur aurait pu les héberger.

La famille passa d'abord par Neuf-Berquin pour un « au revoir » à un frère et deux sœurs habitant le village, puis gagna Busnes pour une visite chez un cousin le dimanche soir.

Lundi matin, en route pour Hesdin. Mais l'exode a pris une ampleur considérable et, malchance, en plein bouchon entre Béthune et Bruay, panne d'essence !

Toute la famille continua à pied, se mêlant à la foule des évacués : des Belges, des gens du Nord, de Béthune, de Lens, des environs, des soldats, etc. La circulation était impossible pour les véhicules. On parqua dans les prairies pour la nuit et les repos.²⁰⁸⁸

Les souvenirs de la Grande Guerre, enfouis, tus, gardés dans l'intime, qui ne s'écrivaient pas non plus (« la stabilité accélérée²⁰⁸⁹ »), sont alors, devant de telles similitudes de situations entre octobre 1914 et mai 1940, comme propulsés avec soudaineté dans tous les esprits. Tants de point communs ! L'exil vers le sud, l'ouest, pour ailleurs ; les destinations approximatives ; la longue cohorte des foules à pied ; les civils mélangés aux soldats ; la nuit dans les fermes ou les prairies. Et, de même que les événements d'il y a vingt-six ans reviennent se confronter avec un présent douloureux, les impressions profondes de la sortie de guerre ressurgissent ; et chacun de mesurer le mesquin de son quotidien durant la Grande Guerre²⁰⁹⁰ et de songer aux petites de d'aujourd'hui. Les discours intérieurs sur soi n'avaient pas été clairement formulés que déjà des expériences nouvelles viennent se bousculer dans la tête des habitants du canton. Représentations de 1914-1918 et actualités de mai 1940 se confrontent.

Car les récits personnels sur la Grande Guerre dans les onze communes ne sont pas encore écrits, ou connus. Seul un écrivain, Léon Bocquet dans *Le Fardeau des jours*, a su exprimer les petites justaposées de la Première Guerre mondiale. Peu de témoins de la période 1914-1920 se sont risqués à écrire leurs souvenirs. En 1939, François Rucho a gardé ses notes pour lui. Ce n'est que durant les années 2000 que ses textes de jeunesse seront montrés dans un cercle étroit et local. Joseph Carle a mis sur le papier ses souvenirs d'enfance, ses expériences de combattant et les aléas de sa vie personnelle ; pourtant il faudra attendre 1970 pour qu'un de ses petits-fils Bernard Croin s'intéresse à cette autobiographie. Les frères Verly, qui avaient si régulièrement correspondu durant la Grande Guerre, ne sont plus producteurs de courriers depuis que leurs familles ont été reconstituées. Leurs lettres ? Elles sont dans une boîte à chaussures, là-haut, dans le grenier de Palmyre Verly, leur sœur, à Illies.²⁰⁹¹ Personne n'y prête attention. Le journal personnel

²⁰⁸⁷ Prasenjit Duara, « Histoire et concurrence des temps », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 117, 2013/1, p. 27-43.

²⁰⁸⁸ Michel Valquenart, « Récit de l'évacuation des Aubersois en 1940 », *Autrefois*, n° 16, décembre 1989.

²⁰⁸⁹ Thomas H. Eriksen, *Tyranny of the Moment : Fast and Slow Time in the Information Age*, Londres/Sterling, Virginia-Pluto Press, 2001, p. 31.

²⁰⁹⁰ Ansgar Weyman, in Martin Kohli et Marc Szydlak (dir.), *Generationen in Familie und Gesellschaft*, Opladen, Leske et Budrick, 2010, p. 36-58.

²⁰⁹¹ Madeleine Delerue, Entretiens.

d'Yvonne Gille-Lecompte est lui aussi oublié, de même que les lettres, cartes postales et courriers de presque tous les autres habitants du canton qui gardent, malgré tout, ces traces du temps d'avant, sans bien savoir qu'en faire.²⁰⁹²

« Quand vient le souvenir », écrit Saul Friedländer²⁰⁹³. Pour oser le parallèle avec la Seconde Guerre mondiale,²⁰⁹⁴ de même que l'historisation du Troisième Reich n'a pas pu être tentée avant les années 1980, pareillement l'entrée dans l'histoire des évacués, des occupés et des soldats interdits de permission à leur domicile, c'est à dire l'histoire des dix départements occupés et de la zone rouge du canton de La Bassée, restés totalement allemand durant quatre ans, ne parvient pas à être exorcisée avant 1939. Là, la répétition des mêmes items, ou presque, qui se produit durant mai-juin 1940, – invasion, fuite devant l'ennemi, occupation – va encore alourdir la lecture de la Grande Guerre dans les territoires ex-occupés de 1914-1918.²⁰⁹⁵

Le premier handicap qui explique cette historisation tardive est la transparence économique du canton jusqu'aux Trente Glorieuses. Pas d'entreprises novatrices, une vie périurbaine endormie, une image de campagne verte repoussoir d'attractivité.²⁰⁹⁶ Le second problème est celui de l'assimilation de l'histoire du canton à l'histoire de tous les secteurs occupés : par cette « normalité », est niée la pertinence différentielle des souffrances d'une population nombreuse confinée dans un « camp à ciel ouvert », les séparations familiales de quatre voire cinq années, moins connues ailleurs, et les déceptions face au traitement financier identique des destructions, quelle que soit la période où elles se sont produites.²⁰⁹⁷ Le troisième argument discriminant est le fait que les habitants ont un sentiment d'incompréhension face à la Grande Guerre qui a semé chez eux, et moins ailleurs, ses dégâts et sa désolation.²⁰⁹⁸

On comprend mieux alors la crainte irraisonnée des habitants de l'agglomération lilloise et du canton quand les troupes allemandes envahissent, le 10 mai 1940 au matin, les Pays-Bas et la Belgique.²⁰⁹⁹ Le front belge de la Lys est finalement percé au milieu de la journée du 27 mai, après bien des jours de bataille ; les Anglais rapatrient leurs hommes par Dunkerque ; l'armée de Léopold III cesse le combat le 28 mai. La « poche de Lille » va résister. Six divisions y sont encerclées, dont trois nord-africaines, qui ont si vaillamment tenu qu'elles obtiennent les honneurs militaires allemands. Mais les habitants voient se répéter les épisodes de 1914 : munitions épuisées, foule de prisonniers sur les routes, massacres de civils et de militaires, troupes nord-africaines, perte de la capitale régionale. Ils fuient.²¹⁰⁰ « Comme en 14 » ! entend-on.²¹⁰¹ L'impression de répétition est identique chez les Allemands qui envahissent et occupent la région ouest de Lille. Voici le texte d'une chanson composée dans une ferme non identifiée des Weppes, le 29 mai 1940 au soir, par Karl Rohner, musicien-brancardier du 61^e RI de Bavière :

Nous avons été obligés de marcher longtemps
A travers la Belgique et la Flandre.

²⁰⁹² Félix Ponteil, *Histoire de l'enseignement en France, Les grandes étapes, 1789-1964*, Paris, Sirey, 1966, p. 332-333.

²⁰⁹³ Saul Friedländer, *Quand la mémoire vient*, New York, Strauss and Giroux, 1979, p. 93-110.

²⁰⁹⁴ John Keegan, *La Première Guerre mondiale, op. cit.*, p. 11-12.

²⁰⁹⁵ Annette Becker, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées, op. cit.*, p. 295-302.

²⁰⁹⁶ Ravet et Anceau, *Statistiques annuelles 1929 et 1939 comparées, op. cit.*

²⁰⁹⁷ Raphaël Lemkin, *Axis Rule in Occupied Europe : Laws of Occupation, Analysis of Government, Proposals for Redress*, Washington D.C., Carnegie Endowment for International Peace, 1944, p. 79-95.

²⁰⁹⁸ Joseph Carle, *Biographie, op. cit.*

²⁰⁹⁹ Roy Gutman et David Rieff, *Crimes de guerre, Ce que nous devons savoir*, article « M, Mémoire », Paris, Ed. Autrement, 2002, p. 291.

²¹⁰⁰ Eric Alary, *L'exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.

²¹⁰¹ Marie-Louise Dhennin, *Entretiens*.

Ce que nos pères ne sont pas arrivés à faire,
C'est la jeunesse qui l'a réussi aujourd'hui.
Nous avons trouvé derrière une porte de cave de vieux vins,
Bordeaux, Châteaux, Champagnes.
Pour cette raison, frère, remplis nos verres.

Les Belges, les Marocains, les Français, les Insulaires,
Nous avons combattu contre eux dans différentes batailles
Et nous avons souvent risqué la mort.
Pour cette raison, dans cette cave,
Ce fut un combat chevaleresque.
Bordeaux, Châteaux, Champagnes.
Pour cette raison, frère, remplis nos verres.²¹⁰²

A la satisfaction des Allemands qui avancent vite à travers la Belgique et le nord de la France, ce que leurs pères « ne sont pas arrivés à faire », répond l'angoisse, comme en octobre 1914, des populations du canton qui sont parties sur les routes à pied, en voiture à cheval, avec des brouettes remplies de leurs effets personnels, tenant un vélo à la main pour soulager leurs bras des lourds sacs de ceux qui quittent tout. Vers où ? Vers le Pas-de-Calais, vers Hesdin, Fruges, Saint-Pol, Théroüanne. Vers le midi de la France, vers Toulouse, vers le Val de Loire, vers la Bretagne, vers Paris.²¹⁰³ On a vu le témoignage de Michel Valquenart mêlé aux autres « exodiens », selon le néologisme de Jean-Pierre Azéma²¹⁰⁴. Ils forment une masse compacte qui suit la RN 41, qui bifurque vers la côte, ou qui continue tout droit sur Ham, Péronne, l'Oise et la Somme, mais qui s'exile de façon massive, mélangée comme durant la Grande Guerre à des colonnes de soldats battant en retraite. Et s'ils partent, chacun avec un but précis en tête, c'est pour retrouver le petit endroit tranquille qui était le leur durant la Grande Guerre, loin des troubles et de fureurs des fusils. Voici comment Joseph Carle a raconté cette évacuation de mai 1940, revenant, lui aussi, sur la comparaison entre 1940 et 1914 :

J'en reviens au début de la guerre, avant que les Allemands n'arrivent à Illies. Un espion, sans doute, a dit aux habitants : « Qu'attendez-vous pour partir, les Allemands arrivent. » Cela a jeté la panique car on se rappelait la 'guerre 14'. La bataille et le front s'étaient stabilisés à La Bassée, Illies et environs, pendant quatre ans. Tout avait été détruit, les habitants dispersés en pays envahi coupés du reste de la France.

C'était un dimanche.

Tous ceux qui avaient auto ou chariot partaient. Moi-même, j'avais l'intention de rester. Mais, voulant mettre Amélie et Marie-Josèphe en sûreté, nous sommes partis à Recques, comme en 14.

Le dimanche soir, tout le personnel était parti, avec les chevaux et les chariots. Tous dans la direction de Lillers, vers la mer. Les rues étaient encombrées. On nous a faits dévier par une autre route de sorte que nous n'avons rencontré aucun de nos fuyards. Ils n'ont pas pu arriver bien loin. Les Allemands les ont rattrapés et dépassés. Le lendemain, ils ont dû abandonner chevaux, chariots et tracteur dans la région d'Aire. Auguste n'est pas allé au-delà de Lillers, son auto a été mitraillée sans grand dégât. Il est revenu à Fournes le même jour.²¹⁰⁵

²¹⁰² Karl Rohner, Chanson traduite par Jean Caniot, in *Autrefois*, n° 60, décembre 2000.

²¹⁰³ Jean-Yves Le Naour, « La Première Guerre mondiale, le baptême du siècle (1914-1918) : La France à l'âge de la guerre mondiale », in Emmanuel Hecht et Pierre Servent (dir.), *Le siècle de sang, 1914-2014, Les vingt guerres qui ont changé le monde*, Paris, Perrin-L'Express, 2014.

²¹⁰⁴ Jean-Pierre Azéma, *1940, l'année noire*, Paris, Fayard Points Histoire, 2012.

²¹⁰⁵ Joseph Carle, *Biographie, op. cit.*, p. 60-61.

Ce convoi interminable²¹⁰⁶ est sans cesse survolé par l'aviation allemande qui passe bas et survole la longue bande d'hommes, de femmes et d'enfants qui défilent. Car, ici, à la différence de l'automne 1914,²¹⁰⁷ beaucoup d'hommes sont là.²¹⁰⁸ Et voilà qu'un bruit circule : « Garez-vous ». Comment se garer ? Tout est plein, la route est un monde plein.²¹⁰⁹ Les regards sont consternés. Et si les Allemands étaient déjà là où ces foules veulent se rendre ? En effet, voici que les Allemands arrivent plus vite que les premiers évacués. Les habitants du canton n'ont plus qu'à rentrer. Ils rentrent. Et après quatre ou cinq ou dix jours de route du retour, ils n'ont devant les yeux que des militaires allemands. Les Allemands sont en pays conquis. « Quand je suis revenu d'évacuation, tout avait disparu ; plus un meuble, plus de bêtes, plus de vin, plus rien. Il n'est resté qu'une poterie chinoise rouge et noire, représentant un dragon, qui restait sur le poêle au fond de la salle. »²¹¹⁰

François Rucho montre que cette évacuation, qui s'abat sur une population à peine remise de la Grande Guerre qui a accablé le canton, tourne à la répétition de 1914 :

A Charenton-du-Cher, nous avons été accueillis chaleureusement par nos amis depuis 1914. Nous étions chez « Chaumas-Glin, Modes et coiffures ». Ma femme a retrouvé sa maison de réfugiée de 1914. Nous voilà installés à Charenton avec Arthur Liénart, aveugle de guerre, et sa sœur Marie et sa fille Bernadette que nous avons emmenés avec nous.²¹¹¹

Eric Alary²¹¹², dans sa recherche sur l'exode de 1940, fournit une comparaison frappante entre ce qu'était 1914 et ce que devait être, dans l'esprit des gouvernants, la situation en 1940. 1914, l'impréparation a régné ; 1940, les vagues seront contrôlées. En effet, tout est prévu par les autorités civiles et militaires : les populations frontalières évacueront dans vingt-et-un départements d'accueil avec un balisage spécial des routes préparé à cet effet. Les plans d'évacuation sont conçus en intégrant d'éventuels afflux belges et luxembourgeois, des centres d'accueil sont organisés, des services de réfugiés composés de nombreux bénévoles sont installés dans toute la France, chaque département d'exil se voit attribuer une zone de repli qu'il faudra suivre et tout se déroulera dans un bon ordre. Les frontaliers du Nord et du Pas-de-Calais, par exemple, savent qu'en cas d'invasion ils doivent se replier vers la Bretagne et la Normandie. Les Mosellans quant à eux se voient donner comme consigne de se rendre en Charente et dans la Vienne.

Rien ne se fera comme prévu. Tout commence le 12 mai 1940 : des avions stukas passent à l'offensive sur la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg. Les Belges fuient. La panique est considérable dans le Nord de la France : « L'avalanche des rumeurs brise tout effort de réflexion personnelle », rappelle Eric Alary. Certes, mais les habitants du Nord, on l'a compris, n'ont guère envie de se rendre en des endroits ignorés d'eux alors que des refuges sont possibles ailleurs, connus d'eux seuls. Les trains, les parcs automobiles, les bicyclettes sont pris d'assaut dans le plus grand embouteillage jamais vu en France. « Le calvaire des vulnérables »²¹¹³ est à son maximum.

²¹⁰⁶ Marie-Louise Dhennin, Entretiens.

²¹⁰⁷ François Cochet, « Expériences combattantes et mondes des fronts », in François cochet et Rémy Porte (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, op. cit., p. XIX-XXXIV.

²¹⁰⁸ *Cambrésis, Terre d'histoire*, n° 64, octobre 2012, « Les combats de la cavalerie von der Marwitz, le 25 août 1914, en Cambrésis », p. 23.

²¹⁰⁹ Pierre Chaunu, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, Paris, Sevpen, 1955-1960.

²¹¹⁰ Marcel Lalart, Entretiens.

²¹¹¹ François Rucho, *François Rucho*, op. cit., p. 20-21.

²¹¹² Eric Alary, *L'exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.

²¹¹³ *Ibid*, op. cit.

On a revu quelques soldats démobilisés de retour. Par exemple Georges Labouret, le mari de Suzanne Chaumas, la marraine de notre fils Bernard. De temps à autre, nous avions des nouvelles d'Illies et de Bernard. Un jour, il nous arrive une lettre de Clermont-Ferrand disant qu'il est arrivé là depuis quelques jours. L'après-midi, ma femme est allée chez Madame Chaumas. Elle a vu Monsieur Burnier, représentant de la maison Maury, avenue des Etats-Unis à Clermont-Ferrand, que ma femme avait connu en 1914. Quelle aubaine ! Je suis donc parti le lendemain au train jusqu'à Montluçon. J'ai reçu un appel des mines de Saint Bonnet pour aller y travailler. Etant réformé n° 1, je n'y suis pas allé. J'y ai fait de la livraison de bois et de vins. [...] Notre retour vers le Nord nous a été annoncé pour le 17 juillet 1941.²¹¹⁴

François Rucho montre que, plus que la recherche d'un lieu et d'un abri, ce qu'ont recherché les « exodiens », c'est une sympathie et une réassurance auprès d'une famille sur laquelle ils savent pouvoir compter. Là, dans son cas, c'est à Charenton-du-Cher que l'évacuation a conduit les siens. Ils y ont retrouvé leur logement de la Grande Guerre ; mieux, ils y ont réactivé leurs liens et leurs réseaux. Des amis de connaissance font passer François et son épouse d'un endroit à un autre – ici de la campagne à la ville ouvrière de Montluçon où il est plus facile de trouver du travail – et permettent d'obtenir facilement un emploi salarié. La Première Guerre mondiale, si elle a été un frein à la réussite du canton, a permis à toute cette population à nouveau dispersée sur les routes, de trouver, non pas le lieu d'exode imposé par l'Etat, mais bien une famille d'adoption choisie, celle parfois décriée durant la Grande Guerre, mais qui, maintenant, signe les retrouvailles en territoire connu.

2 - Se souvenir de la mort violente

1944. La mort violente. Voilà en effet que la Seconde Guerre mondiale oblige à se souvenir de la mort violente²¹¹⁵. L'épisode s'est passé à Lorgies, le village voisin de La Bassée et d'Illies, dans le Pas-de-Calais limitrophe. « A Lorgies, le dimanche 3 septembre 1944, quatorze personnes ont payé de leur vie la mort d'un sous-officier allemand tué à Laventie par des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur). L'une d'elles, Mr Marcel Poiraud, a été abattue dans son jardin. Les treize autres, après avoir été arrêtées, puis torturées, ont été abattues d'une balle dans la nuque, dans le bois Fréteur. Les funérailles ont eu lieu le jeudi 7 septembre 1944.²¹¹⁶ » Le mécanisme 'découverte d'un fait délictueux vis à vis de l'autorité allemande – arrestation - camp de prisonniers – exécution'²¹¹⁷ rappelle aussi la période 1914-1918.

Il rappelle les camps de prisonniers de la Grande Guerre : celui de Radinghem, celui de Don, celui des brassards rouges. Autant de souvenirs que chacun croyait évincé tant il était douloureux. Les arrestations d'aujourd'hui remémorent celles, en octobre 1914, des centaines de personnes qui ont été retenues dans l'église de Fromelles alors que d'autres étaient séquestrées dans l'église de Fournes, faisant le convoi des « 20 000 de Radinghem » qui est allé à pied jusqu'à Douai et de là est parti dans les camps de prisonniers d'Allemagne ; on n'a revu ces habitants à qui on reprochait tout et qui n'avaient rien commis que durant la fin de 1915, voire en 1916 ; il rappelle le dévouement des familles qui ont donné l'une de la soupe, l'autre des pommes de terre cuites et chaudes. Les méthodes de 1939-1945 sont similaires à celles de la Grande Guerre quand des

²¹¹⁴ François Rucho, *François Rucho, op. cit.*, p. 21-22.

²¹¹⁵ Otto Doy Kulka, *Paysages de la métropole de la mort*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2013.

²¹¹⁶ *Autrefois*, « Souvenez-vous », n° 111, septembre 2013, p. 6.

²¹¹⁷ *Ibid.*, p. 4.

habitants ont dû assister, sans qu'on leur demande leur avis, les soldats de l'armée allemande qui considéraient que les populations étaient à leur service.

La mort violente ? Peu de témoignages existent à ce sujet, aussi bien en 1914-1918 (il a été question de civils exécutés dans *Le fardeau des jours*) qu'en 1939-1940 (avis de recherche 'mort ou vif' des résistants d'Herlies, de La Bassée et de Sainghin). Pourtant, la présence des Allemands, en dépit de ces non-dits, signifie la menace du trépas et l'obligation de l'obéissance.

3 - « L'attitude de distance »

On voit bien que les souvenirs affleurent, mêlant plus que distinguant la Grande Guerre et la Seconde Guerre mondiale. Erich Kulka prône « l'attitude de distance stricte et impersonnelle » envers ce type de comportement : « Connaissance et souvenir ne font pas bon ménage. »²¹¹⁸ Il ajoute qu'« il convient de laisser une distance entre la recherche historique et le domaine noyé d'ombres de la mémoire tout en donnant une dimension éminemment singulière et intime à l'écriture et à la littérature qui ouvrent la brèche du temps »²¹¹⁹. Le souvenir de la Grande Guerre qui s'instille dans le reste du siècle, c'est ce que Georges Duby appelle « un déplacement du regard historique » : l'importance d'un événement ne se limite pas à ce qui s'est réellement passé ; cette importance provient surtout de l'importance de ses traces.²¹²⁰

Dans le cas de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, certes, il y eut, sur le plan événementiel, les batailles de Neuve-Chapelle, de Fromelles et l'*Opération Georgette*, et, sur le plan du quotidien, les contraintes anthropologiques qui ont modifié les représentations de la population²¹²¹ et son économie. Mais, bien plus que cela, il y a eu le resurgissement de la Grande Guerre dans les événements postérieurs, spécifiquement dans la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, chacun des habitants s'était bien ingénié à tenter l'oubli comme solution intime satisfaisante : n'en point parler pour moins souffrir. Cependant le retour des Allemands, la nouvelle fuite des populations sur la RN 41, l'occupation-cohabitation durant encore quatre ans, et voilà que la prise de distance s'annihile.

La propagation du fait vécu vingt-six années plus tôt « se propage à nouveau en ondes successives ».²¹²² Le souvenir des événements de la Grande Guerre et les représentations qui s'y joignent n'ont pu être conservés qu'à partir du moment où ils ont été entretenus, encadrés dans la conscience collective. Les traces que la mémoire retient, entre 1939 et 1945, tournent autour de l'ambiance de mort qui accompagne l'occupation allemande et le jeu d'éviction des habitants du canton qui, pour un peu, seraient tous des résistants.²¹²³ Pierre Nora, également, se dit moins intéressé par les commémorations et les actions mémorisées que par leurs traces. Et lui d'ajouter : « Pas les événements pour eux-mêmes, mais leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations ».²¹²⁴

²¹¹⁸ Erich Kulka et Ota Kraus, *My mrtvi zalujeme !*, Vsetín, Prulom, 1945 ; Traduction anglaise *The Death Factory*, Oxford, Pergamon Press, 1966.

²¹¹⁹ Ruth Klüger, *Refus de témoigner. Une jeunesse*, traduit de l'allemand par Jeanne Etoré, Paris, Viviane Hamy, 1997, p. 93.

²¹²⁰ Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, Coll. « Les trente journées qui ont fait la France », 1973.

²¹²¹ Jean-François Bert et Jérôme Lamy (dir.), *Michel Foucault, un héritage critique*, Paris, CNRS Ed., 2014.

²¹²² Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines*, op. cit.

²¹²³ Pierre Descamps, Entretiens.

²¹²⁴ Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, I, La République, « Comment écrire l'histoire de France ? », Paris, Gallimard, 1984, p. 24.

A cet égard, il faut tenter de faire différentes ponctions dans les journaux locaux pour voir, selon les mots de Pierre Nora, l'effacement ou la résurgence des événements de la Grande Guerre dans le canton, ses usages et ses mésusages, sa constitution et sa transmission.

2) Les représentations de la Grande Guerre durant le second vingtième siècle

Comment la Grande Guerre s'est-elle transmise durant le second XX^e siècle ? Quelques pistes sont présentées ici, d'après les observations éditoriales et journalistiques que l'on a pu faire dans le canton de La Bassée.

Trois référents seront exploités, ceux qui sont connus et lus de la population de l'époque, pour couvrir trois moments spécifiques du second vingtième siècle. Le premier est *L'Echo d'Illies*, le bulletin paroissial local avec deux types d'articles : les articles spécifiques au village et ceux qui sont communs à tout le diocèse de Lille. Le second est *La Voix du Nord*, le journal de référence de la grande majorité des familles de la région ; on s'attardera sur les articles qui évoquent l'histoire locale et le patrimoine. Le troisième est *Autrefois*, un trimestriel historique fondé par l'écrivain régionaliste Pierre Descamps et qui s'assigne la fonction de représenter le pays de Weppes et d'y présenter son passé. Ces référents seront utilisés à partir de sondages temporels qui contribueront chacun à donner un coup de projecteur sur trois périodes : les années 1945-1955 pour présenter l'approche de la mémoire de la Grande Guerre durant la première décennie après la Seconde Guerre mondiale ; les années 1970-1990 qui permettront d'observer l'évolution des représentations de la Grande Guerre dans le paysage culturel des Weppes de la prospérité jusqu'à la crise ; les années de la fin du vingtième siècle afin de considérer, presque cent après la Grande Guerre, l'évolution de ses traces.

1- Les marques de la Grande Guerre au début des Trente Glorieuses dans le canton de La Bassée, d'après *L'Echo d'Illies*

L'Echo d'Illies avait eu une première période de publication au début du XX^e siècle. Il s'agissait d'une production spécifique, catholique, du diocèse de Cambrai qui proposait un corpus central (éditorial, articles de réflexion religieuse, notes de lectures) et des pages locales différentes selon les paroisses. Herlies, par exemple, avait la photo de son clocher en couverture et ses rubriques propres au village à l'intérieur de la revue. Illies, de même, disposait de son laps d'appropriation avec quatre slogans qui servaient d'accroche interpellante : 1) Aimez-vous les uns les autres, 2) Lisez et faites lire, 3) Vous êtes tous frères, 4) Conservez ce numéro. Le bulletin a continué sa diffusion quand les paroisses du canton sont passées dans le nouveau diocèse de Lille en 1913 ; elles ont gardé un bulletin mensuel identique. La brochure paroissiale est suspendue pendant la Grande Guerre. Elle reprend sa parution lors de la sortie de guerre toujours sous forme mensuelle mais avec l'église reconstruite en photo et cinq slogans nouveaux inscrits sur la page couverture : 1) Aimons Dieu, 2) Credo, 3) Aimons-nous, 4) Passer en faisant le bien, 5) Aimez-vous les uns les autres. Tout semble indiquer que la Grande Guerre a accentué, du point de vue de l'Eglise, deux nécessités : la diffusion de la foi et le besoin de fraternité. A nouveau, arrêt du bulletin durant la Seconde Guerre mondiale et, à nouveau, parution d'un *Echo d'Illies* modifié en août 1946. Ce sont ces bulletins mensuels que nous analysons ici

(période 1946 - 1955) du point de vue des traces de la Grande Guerre qu'ils contiennent – ou non.

Dates retenues	Traces de la Grande Guerre (1946-1955)	Absence remarquée de traces
Août 1946	Numéro 1 de l'après-guerre	Aucun rappel historique
Novembre 1946	11-11 : Obit solennel pour les morts des deux guerres	
Novembre 1948	Poème de Louis Mercier, intitulé « 11 Novembre, Honorons les morts de la guerre » (GG ? Non précisé)	La seule allusion à la GG serait : « Le sang de vos martyrs baptisa son enfance ».
Janvier 1949	« Le fait d'aller à la messe, pour un officier, était une tare. La guerre de 1914-1918, en remettant les valeurs à leur place, le fit disparaître. »	
Mars 1949	En 1914, la statue de Notre-Dame de Grâces est amputée d'un bras. Adélaïde Lemaire a offert la statue du Sacré-Cœur en actions de grâce pour le retour de son fils de la guerre.	Les effets de la GG : statue abîmée, retour d'un fils.
Août 1949	Après la GG, l'église provisoire est à Willy puis sur le terrain des pauvres de la rue de la Bosse d'Or.	La sortie de GG est un « souvenir » qu'on cherche à localiser.
Octobre 1949	1) Après la GG, filles et garçons partagent de nouveaux locaux scolaires actuels. 2) Après la GG, la chapelle ND de Toutes Grâces était presque intacte.	Il y est question encore, non pas de la GG, mais de la sortie de la GG.
Décembre 1949	Le bénitier de la chapelle ND de Toutes Grâces a été enlevé aux Chinois venus dans le canton. L'autel principal est celui qui a servi après 1914 dans l'église provisoire.	Il y est question encore, non pas de la GG, mais de la sortie de la GG.
Février 1950	Durant la GG, les bannières ont été mises en sûreté à Douai.	Effets de la GG : préservation des objets de culte.
Avril 1953	1) Légion d'honneur à Joseph Cariou, rescapé d'un drame de la mer en 1916. 2) Gustave Langeois, mort pour la paix à Paris.	1) Un marin du front d'Orient. 2) Une victime parisienne.
Mars 1954	Décès de la doyenne de population dont un. des fils est mort à la Ferté-Milon en 1918. »	Décès GG
Juillet 1954	14 juillet, 10 h 30 : Obit demandé par la municipalité pour les morts des guerres récentes	Anniversaire des 40 ans de la GG
Bilan sur 10 ans : 1946-1955	13 allusions en 110 numéros (11 numéros/an) Aucun article complet sur la GG	La GG est évincée du souvenir populaire et pastoral.

Document 148 : Tableau - Etude sur la récurrence du thème de la Grande Guerre dans 110 numéros du mensuel *l'Echo d'Illies* durant 10 ans (1946-1955)

Source : *L'Echo d'Illies*, mensuel paroissial, 1946-1955.

Le constat est celui d'une Grande Guerre évincée du souvenir populaire et pastoral. Les autorités ecclésiastiques de la paroisse et du diocèse durant la période 1946-1955 ne parlent pas (ou peu) de la Première Guerre mondiale et de ses effets. En effet, si des pages sont écrites par le curé de la paroisse, la page 3 et souvent la page 4, le reste du bulletin vient des cadres préétablis par le clergé diocésain de Lille qui impose ainsi un type de pensée à la fois religieuse et sociétale à un lectorat captif puisque le journal est distribué dans toutes les maisons et que c'est un des seuls périodiques gratuits à entrer dans les familles du canton. Le témoignage des anciens du village (Berthe Delespaul, Madeleine Delerue, Palmyre Verly, André Leroux) confirme que nombreuses étaient les familles à garder (c'est le conseil du prêtre) ces feuillets de huit pages, voire à les lire et à les relire. On peut déduire, du fait la place faible de la Grande Guerre dans ce journal, que le

souvenir de la « guerre de 14 » tombe dans l'éviction après la Seconde Guerre mondiale. Bien que ce ne soit pas le but du bulletin, cette récurrence minime de l'objet Grande Guerre interroge

Considérons, par conséquent, les allusions à la Première Guerre mondiale qui sont contenues dans l'*Echo d'Illies*. Premièrement, elles sont dérisoires : douze passages sur cent dix numéros. De plus, il faut distinguer les éléments apportés par le prêtre du lieu et les éléments constitutifs du modèle diocésain, plus généraux. Neuf extraits concernent la Grande Guerre sur le plan local ; encore est-il une seule fois fait allusion à un mobilisé décédé pendant le conflit. Ces extraits présentent surtout des détériorations patrimoniales qu'il a fallu réparer lors de la sortie de guerre : toit de chapelle et statue, par exemple. Quatre extraits viennent des injonctions du diocèse. Le clergé de Lille cherche encore moins à évoquer la Grande Guerre que le curé de paroisse. Les passages incriminés sont généraux (le sang de vos martyrs), moralisateurs (la Grande Guerre a remis les valeurs à leur place) et pacifiques (les morts de la guerre ont fait avancer la paix). Il faut donc considérer que les clergés local et diocésain présentent cette particularité de ne pas faire apparaître la guerre dans leur adresse aux populations, et, quand elle apparaît, en quelques lignes hors du sujet principal d'un texte plus long consacré à un autre thème, c'est pour montrer soit une fonction de destruction (réparations de la sortie de guerre) soit une fonction rédemptrice (valeurs nouvelles). Pourtant, le contexte des années 1946-1955 est bien un contexte de guerre : ces années en effet sont celles où des jeunes gens sont envoyés sur les théâtres d'opération de la décolonisation avec la guerre d'Indochine, les mouvements insurrectionnels du Maroc et de Tunisie et les débuts de la guerre d'Algérie.

2 - Les traces de la Grande Guerre durant les décennies 1970-1990 dans le canton de La Bassée, d'après *La Voix du Nord*

La Voix du Nord présente diverses éditions selon les regroupements géographiques de son lectorat. Le canton de La Bassée se situe dans la zone Lomme - Les Weppes dont le champ de regard est plus large que le point de vue cantonal. On retiendra, des journaux de cette édition, uniquement les reportages sur la Première Guerre mondiale dont le contenu sur la Grande Guerre est centré sur les onze communes. Le relevé de ces articles, d'autre part, n'est pas exhaustif : ne sont retenues que les rubriques importantes dont la surface occupée n'est pas inférieure à un quart de page.

Une première remarque s'impose : la Grande Guerre est la portion congrue des pages historiques ou patrimoniales de l'édition Lomme - Les Weppes. Une seconde remarque vient tempérer ce propos : les pleines pages ou les articles d'importance sont majoritaires à l'intérieur de ce corpus. Enfin, durant la période concernée, qui comprend le dernier quart du XX^e siècle, le quotidien régional ne mobilise des journalistes que lors de la période de l'anniversaire des 70 ans de l'armistice ; les autres articles en sont des dérivés.

Communes	Rubriques sur la Grande Guerre	Correspondant ou journaliste auteur des articles	Date
Aubers	Ravages de la GG, choc de la modernisation (1)	J.-P. Biolluz, pp	2 IX 1988
Fournes	Aucune rubrique GG		
Fromelles	La mémoire enfouie des Australiens de Fromelles (2)	S. Doolaege, pp	26 I 1991
Hantay	Aucune rubrique GG		
Herlies	Aucune rubrique GG		
Illies	Le blockhaus a pris un coup sur le chapeau (3)	Odette Lavallez, ½ p	24 I 1990

La Bassée	La mairie de La Bassée en fond de place (4) De destructions en reconstructions, l'église de La Bassée perd de sa hauteur. (5) En passant par le canal d'Aire à La Bassée (6) Découverte de 86 obus de la guerre 14-18 (7)	Norbert Bommart, pp Norbert Bommart, pp Norbert Bommart, pp Non cité, ¼ p	10 VIII 1988 31 VIII 1988 24 VIII 1988 1986
Marquillies	D'une époque à l'autre : la sucrerie distillerie de Marquillies au cœur du pays betteravier (8)	Non cité, pp	12 VIII 1988
Sainghin	Première arme chimique, l'ypérite, fut utilisée en avril 1915 près de chez nous. (9) La reconstruction de l'église (10) La mairie-école de Sainghin (11)	J.F. Bironneau, pp Non cité, pp Non cité, pp	4 II 1991 1988 8 VIII 1988
Salomé	Passion et nostalgie, « Salomé Autrefois » (12) De Salomé à Verdun, le cheminement d'un homme attaché à sa patrie, Maurice Sarazin (13)	Non cité, ½ p Non cité, ¼ p	3 III 1993 11 XI 1994
Wicres	Aucune rubrique GG		
Bilan	13 rubriques sur la GG 4 communes n'ont aucun article GG. Plus la commune est habitée, plus elle a d'articles.	La plupart des articles sont en pleine page. La visibilité est importante.	7 rubriques sur 13 datent de 1988, les 70 ans de la GG.

Document 149 : Tableau - Les traces de la Grande Guerre dans les onze communes du canton, d'après *La Voix du Nord* (décennies 1970 - 1990)

Remarque 1 : Aucun article d'au moins un quart de page n'a trait à la Grande Guerre dans le canton durant les années non relevées.

Remarque 2 : Non cité = pas de nom de journaliste ou de correspondant ; pp = pleine page, ½ p = demi page, ¼ p = quart de page.

Remarque 3 : Les numéros (1), (2), etc., correspondent aux extraits ci-dessous.

Source : *La Voix du Nord*, décennies 1970-1990.

Extraits des articles sur la Grande Guerre, relevés dans *La Voix du Nord* :

(1) **Aubers** : Les usines et ateliers n'ont pas été rebâti. Ce fut le cas de la brasserie et des deux distilleries. La guerre mettait ainsi un terme aux activités industrielles qui, au début du siècle, représentaient une part notable de la vie économique locale. Avec l'apparition du tracteur, puis de machines de plus en plus performantes, les mutations allaient être rapides et radicales, touchant jusqu'à la structure même de l'agriculture locale. Le travail des femmes a changé aussi : avant 1914, les couturières, tricoteuses ou bien confectionneuses se comptaient par dizaines. Elles fabriquaient des musettes et des treillis pour l'armée. A la sortie de guerre, elles ont fait, à domicile, pour le compte de maisons d'Haubourdin et d'Annœullin, des chemises et des pantalons. C'est bel et bien du passé maintenant.

(2) **Fromelles** : La mémoire collective n'oublie pas ces pénibles années fratricides. Et les cimetières militaires implantés ici et là nous le rappellent à chaque instant. Ils ont fleuri comme les marques d'un témoignage indélébile. Les deux jours de combat, un véritable carnage, ont laissé, comme unique témoignage, un unique cimetière sis rue Delval. L'ASBF (Association Souvenir de la bataille de Fromelles) a conservé ce haut fait et un square « des 19 et 20 juillet 1916 », signe que l'on n'a pas oublié. « Pour ne jamais oublier » : 75 ans après, la mémoire reste en éveil. Les parents et grands-parents des habitants de Fromelles ont connu cette période, aussi MM. Delebarre, Delattre et Delepierre ont-ils décidé de créer une salle d'exposition sise à la mairie, dans le grenier.

(3) **Illies** : Les blockhaus, témoins d'un passé douloureux, font partie d'un secteur fort marqué par la Première et la Seconde Guerres mondiales. Le blockhaus qui vient d'être détruit était un des plus grands du secteur, un « monstre de béton ». Les puristes et protecteurs de l'histoire iront, eux, jusqu'à dire : Attention, ce peut-être un blockhaus classé, ou tout au moins un blockhaus répertorié ! Après renseignements pris auprès de la Société des monuments historiques, nous apprîmes qu'en fait celui d'Illies, comme ceux des Weppes, n'avaient laissé aucune empreinte dans les fichiers de l'association. Le blockhaus d'Illies est-il « le géant des Weppes » ? La façade est

longue de 27,40 m sur 6,30 m, avec un retour de 10 m sur 5 m (nombres certifiés par Mr Lehembre, géomètre à La Bassée). Il est constitué de béton et de briques.

(4) **La Bassée** : L'histoire ne fit pas de cadeau à La Bassée. Pour le plus grand malheur de la localité et de ses habitants, dès le début de la guerre 14-18, la ligne de front s'établit au cœur même de la cité. L'ensemble de ses habitants durent être évacués. Durant quatre ans, la ville fut livrée aux soldats et aux bombardements. Et si, à Sainghin, ce furent les dynamitages organisés en 1918 par les soldats allemands en retraite qui furent à l'origine de la destruction de la cité, ici, ce fut l'œuvre des combats qui y firent rage, des mois durant. En 1918, La Bassée n'était donc plus qu'un amas de ruines. Certains de ses habitants, ayant trouvé refuge ailleurs, ne revinrent pas dans la cité. La nouvelle mairie a été inaugurée en grande pompe le 7 août 1927.

(5) **La Bassée** : La ligne du front passa à La Bassée toute une partie des hostilités. De l'église il ne restait plus alors qu'un amas de pierres. Sa reconstruction, commencée en 1927 fut achevée en 1929. Elle fut inaugurée le 2 juin de la même année par Monseigneur Liénart. Sa flèche, qui était la fierté des Basséens, s'élevait alors à 70 mètres avec sa tour.

(6) **La Bassée** : Le pont-levis, sur le canal, resta en activité près d'un siècle. Il devait disparaître dans la tourmente de la guerre de 14-18 qui ne laissa que ruines à La Bassée. Il reprenait sa place dans les années 1920. Mais ce n'était plus alors un pont-levis.

(7) **La Bassée** : Effectuant des travaux sur la RN 41, des ouvriers découvrirent trois obus. Les démineurs d'Arras ont, en fait, exhumé non pas trois mais quatre-vingt six obus d'origine allemande qui sommeillaient sous un mètre de terre depuis plus de 68 ans. C'est ainsi que quarante obus de 106 et quarante-six de 77 ont été finalement découverts et emportés jusqu'au Crotoy où on les fera exploser.

(8) **Marquillies** : La ferme Barrois-Brame devient une ferme modèle avec 190 ouvriers qui travaillent dans la sucrerie. Trois équipes se relaient toutes les huit heures. A la distillerie, on obtenait deux sortes d'alcool, l'alcool dénaturé et l'alcool brut.

(9) **Sainghin** : Oui, on se souvient encore dans le Nord. Les anciens qui avaient vécu cette guerre atroce sont restés gazés jusqu'à leur mort. Leurs familles ont écouté leurs récits. Mme Alfréda Templement, vice-présidente de la Société Historique de Sainghin, elle aussi se souvient. Son oncle Paul Templement, sculpteur sur bois à Sainghin, a été gazé en 1915.

(10) **Sainghin** : Bien évidemment, l'église de Sainghin n'échappa pas, au terme de la guerre 1914-1918, au sort commun de la plupart des villages, bâtiments publics et églises des Weppes, c'est à dire la destruction totale. Elle était dynamitée le 30 septembre 1918. Ce jour-là, battant en retraite, les soldats allemands faisaient sauter à l'explosif la moitié du village, mairie et église comprises. La nouvelle église allait être bénie le 12 février 1928.

(11) **Sainghin** : La mairie disparaît dans les fracas et la fumée le 30 septembre 1918. Les Allemands ont détruit systématiquement la majeure partie de la commune, tout ce qui était entre la place et le canal de Don. Sainghin n'était plus qu'une ville dévastée, dynamitée.

(12) **Salomé** : La mémoire d'un village avant 1914 où il fait bon vivre.

(13) **Salomé** : Le onze novembre reste le moment important du souvenir de ceux qui laissèrent leur vie pour que vive la France. Maurice Sarazin (1888 – 1942) fut de cette trempe d'hommes. Parti comme sous-officier, ce Saloméen était bientôt lieutenant. Il est fait prisonnier en 1918. Dès son retour, il crée un syndicat professionnel agricole dont il devient le vice-président fédéral.

Les textes des treize rubriques ne sont pas la partie essentielle des articles de *La Voix du Nord*. Le contenu de la page est surtout fait de photos. Les illustrations, anciennes souvent, sont là pour donner à voir. Les reproductions correspondent surtout à des cartes postales éditées localement et elles sont regroupables en trois catégories : avant (nostalgie d'une époque industrielle modèle et moderne) ; pendant la guerre (canton dévasté et dynamité) ; après (la reconstruction qui redonne la fierté, en dépit du non-retour d'une bonne partie des anciens habitants). Les textes sont assez informatifs : on apprend des dates pour le départ des Allemands lors de leur retrait qui s'est effectué à Sainghin le 30 septembre 1918 alors que l'autre versant du talus des Weppes n'a vu partir les occupants que le 9 octobre ; on sait qu'Illies était une base majeure allemande car c'est là qu'ils avaient édifié leur plus grand blockhaus, « le géant des Weppes », « un monstre de

béton » ; on apprend que les dévastations ont été faites dès l'automne 1914 à La Bassée et que celles de Sainghin ne sont intervenues, par un dynamitage systématique, qu'à la toute fin de la guerre. Les dates des articles montrent que le choix éditorial de *La Voix du Nord* est lié à un contexte commémoratif puisque l'essentiel des chroniques se situe autour des 70 ans de l'armistice.

3 – Les récurrences de la Grande Guerre durant la fin du XX^e siècle dans le canton de La Bassée, d'après *Autrefois*

Une autre étude est menée maintenant sur les récurrences de la Grande Guerre dans un bulletin historique à échelle cantonale, durant les années 1985 à 2000, le trimestriel *Autrefois*. Le mot « historique » concerne le temps long, de la préhistoire au monde de la fin du XX^e siècle ; il s'intéresse à un secteur large, le sud du pays de Weppes, composé d'une vingtaine de communes ; et il est autant événementiel qu'anthropologique : les résultats de première élections à Aubers sont rapportés aussi bien la vie du dernier garde-champêtre. Ce panel de journaux d'histoire locale commence en 1985 car c'est la date de création du périodique, il est étudié jusqu'en 2000 car le tournant du XX^e siècle a souvent permis de retrouver et de rappeler les grands événements du siècle écoulé.

Aubers, avec Pierre Descamps, est le premier village du secteur à se lancer dans l'aventure des sociétés historiques communales. D'autres suivront rapidement, suivant le principe d'émulation voulu par Pierre Descamps lui-même, l'instigateur de ce mouvement. Comment la Grande Guerre y est-elle perçue ? Quelles sont les traces que les rédacteurs ont choisi de retenir et de présenter durant les quinze premières années de parution de ce bulletin ?

Dates retenues	Traces de la Grande Guerre (1985-2000)	Absence remarquée de traces
Mai 1987	Evacuation en 1914	La revue, créée en 1985, s'appelle Aubers-en-Weppes.
Septembre 1987	Evacuation en 1914 (suite)	
Mars 1988	Evacuation en 1914 (suite)	
Juin 1988	Evacuation en 1914 (fin)	
Décembre 1988	Commentaire de la photo de couverture : Les ruines de l'église dès 1914	.
Mars 1989	Les Aubersois et la grippe espagnole	Les articles concernent essentiellement Aubers.
Décembre 1990	Les Portugais dans le GG	La revue s'appelle Autrefois. Premier article sur la GG dépassant le cadre d'Aubers.
Mars 1992	Franck Frémaut découvre un corps de soldat allemand à Fromelles.	
Juin 1992	Peintures et aquarelles allemandes à Aubers	
Septembre 1992	1) Destruction des blockhaus dans les Weppes 2) Le champ de bataille ouest, durant la GG	
Décembre 1992	Peintures et aquarelles allemandes en Weppes	1992 : 5 articles sur la GG.
Décembre 1994	1) Evacuation du front ouest en octobre 14 2) La GG d'un soldat de Fromelles	
Septembre 1995	Célestine Leroy, écrivain originaire de Marquillies, durant la GG	
Décembre 1995	1) Invasion 14 à Fromelles 2) 80 ^e anniversaire de la bataille d'Aubers : jumelage avec Wadhurst (25 soldats britanniques tués à Aubers)	
Mars 1996	1) Invasion 14 à Fromelles (suite) 2) A propos d'Adolf Hitler dans les Weppes	

	3) Le lieutenant Kennedy tué à Fromelles le 9 mai 1915 : contexte familial	
Juin 1996	1) Invasion 14 à Fromelles (suite) 2) La bataille de Neuve-Chapelle : la ferme blockhaus	
Septembre 1996	Invasion 14 à Fromelles (suite)	
Décembre 1996	1) Invasion 14 à Fromelles (fin) 2) Les Portugais à Laire (Pas-de-Calais)	1996 : 8 articles sur la GG.
Bilan 1985-2000	25 articles sur la GG sur un total de 600 en 15 ans Soit 4 % par rapport aux parutions totales	L'ensemble est soit factuel soit socioculturel.

Document 150 : Tableau - Etude sur la récurrence du thème de la Grande Guerre dans 60 numéros du périodique trimestriel *Aubers-en-Weppes* puis *Autrefois*, durant 15 ans (1985-2000)

Source : *Aubers-en-Weppes*, *Autrefois*, Périodique trimestriel, 1985-2000.

Il apparaît, d'une part, une accélération de la présence du thème de la Grande Guerre dans le périodique édité par le Cercle Historique d'Aubers et la commune d'Aubers, et, d'autre part, un changement de la ligne éditoriale du bulletin de Pierre Descamps, fondateur. Lorsque le périodique trimestriel *Aubers-en-Weppes* avait, comme son nom l'indiquait, vocation de parler de la commune d'Aubers, il était resté sur la Grande Guerre à Aubers. Lorsque le journal a changé de titre pour devenir *Autrefois* et s'ouvrir à l'échelle du pays des Weppes, le contenu des articles a changé. On constate ainsi une mobilisation sur le sujet de la Grande Guerre durant deux années spécifiques 1992 et 1996. Ainsi, après une longue période de latence dans le canton de La Bassée, on voit naître une augmentation de l'intérêt culturel pour cette période de l'histoire. Ce phénomène nouveau s'installe donc durant les années de la fin du siècle. Les problématiques sur la Première Guerre mondiale sont à l'ordre du jour et deviennent des prétextes d'articles.

On constate que les premiers articles concernent « L'évacuation de 1914 ». C'est là, en effet, que tout se cristallise. Le moment est majeur avec le malheur qu'il traîne derrière lui. Il s'agit, dans ces articles, de la première prise de parole à propos du traumatisme lié au départ des femmes et de leurs enfants. On voit bien que l'exode de 1914 n'est pas encore évacué des esprits.

A partir de l'expression de ce désarroi, viennent d'autres sujets sur la Première Guerre mondiale. Un article est relatif à l'église en ruine. Là également il s'agit d'une incompréhension qui trouve enfin à s'extérioriser : d'une part, la chronique relate l'attachement à un monument symbolique de l'identité communale ; d'autre part, l'acte de détruire l'église paroissiale fait partie des impérities non acceptées. Vient ensuite une série d'articles présentant des regards empreints de curiosité vis à vis de l'occupant allemand : des peintres suivaient les troupes et ont laissé des œuvres de qualité dont certaines sont reproduites ; d'autres, comme l'estafette Adolf Hitler, ont produit des aquarelles représentées dans le journal ; l'équipement des soldats bavarois, exhumé hors des terres agricoles du territoire, suscite aussi de l'intérêt. Un troisième groupe de rubriques se rapporte aux alliés britanniques ; ce champ d'interrogation est intéressant : un décès au nom symbolique Kennedy, la façon de vivre des Portugais (deux articles), et les vingt-cinq militaires tués originaires de Wadhurst (RU). Enfin, deux sujets alimentent encore les problématiques sur la Première Guerre mondiale : la grippe espagnole et le parcours pendant la guerre d'une femme écrivain originaire du canton.

Reste à s'interroger sur les deux années durant lesquelles le thème de la Grande Guerre a été majoritairement traité : 1992 et 1996. Si 1996 correspond à la période des anniversaires des batailles de Neuve-Chapelle (10-12 mars 1915), de la crête d'Aubers (9 mai 1915) et de Fromelles (19 juillet 1916), on peut remarquer, à propos des événements

militaires, que la bataille de La Bassée (octobre 1914) n'a pas soulevé d'intérêt et que la tentative de percées britanniques à Loos, par exemple, qui concerne l'éventuelle libération du canton, n'a pas suscité d'articles dans le bulletin. Par contre la recrudescence de chroniques en 1992, qui évoque uniquement les occupants allemands, semble correspondre au début de l'intérêt soulevé par la problématique de la Grande Guerre sans que l'on comprenne pourquoi c'est cet angle-là et cette année-là qui arrivent en premier.

Le constat, à propos du bulletin trimestriel *Autrefois*, est que les historiens amateurs du canton de La Bassée accompagnent le mouvement général de commémoration de la Première Guerre mondiale qui n'en est qu'à ses débuts, eu égard à la nouvelle volonté mémorielle impulsée à la fin du XX^e siècle.

3) Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, à la fin du XX^e siècle

Le village de Fromelles reflète le changement des représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée. Tout passe par *Pheasant Wood*. Ce lieu de découverte des corps des soldats australiens n'était que « le bois au fond du village » comme disaient les habitants de Fromelles. Deux circonstances ont changé la donne : d'une part, la découverte des objets militaires et des corps australiens par la FWTM présidée par Martial Delebarre, et, d'autre part, les travaux de Lambis Englezos et de l'*Oxford Archeology*. L'endroit était un petit bosquet à l'écart du bourg, sans attractivité particulière, comme il en existe partout dans le pays de Weppes. Désormais, c'est la référence touristique, un but pour randonneurs, un nom connu aux antipodes. Tout a été métamorphosé à la fin du XX^e siècle quand, du dehors, des réécritures de la Grande Guerre ont fait entrer le canton dans une histoire qu'il avait occultée – ou qu'il avait tenté d'oublier. Le témoignage de la journaliste australienne Bridie Smith, visitant Fromelles pour *The Age*, montre ce changement.

Il y a un boomerang derrière le comptoir du magasin de coin, à Fromelles. Au premier coup d'œil, il ne semble pas être à sa place, appuyé sur une étagère dans ce minuscule magasin d'un village du nord de la France. Mais portez votre regard sur le reste et vous remarquerez qu'il accompagne la pièce de vingt cents australiens qui est également exposée.

Ce sont des hommages qui montrent à l'évidence que les habitants de ce village agricole qui n'a qu'une seule église tiennent leur promesse. Ils n'ont jamais oublié « les soldats » (en français dans le texte) qui combattirent et moururent il y a plus de 90 ans sur leurs champs de glaise.²¹²⁵

Bridie Smith observe Fromelles depuis que la découverte des corps des soldats australiens, tués les 19 et 20 juillet 1916, et inhumés dans les fosses funéraires allemandes du Bois du Faisan, a soulevé une grande vague touristique mémorielle en Australie. Nombreux viennent à Fromelles pour découvrir le lieu de la bataille, aussi les magasins et estaminets de Fromelles se mettent à l'heure australienne dans leur décoration. Mais cet impact est récent. Il était plus confidentiel à la fin du XX^e siècle. Il faut donc contredire le propos de la journaliste : « Ils n'ont 'jamais' oublié ». La Grande Guerre ne revient, en effet, que tardivement dans l'actualité des représentations collectives. Bien plus tardivement aussi que semblent le suggérer les regards rétrospectifs des Fromellois

²¹²⁵ Bridie Smith, « 2013 - Un village se souvient », in *The Age*, Melbourne, Australie.

interrogés pour l'inauguration de Pheasant Wood Cemetery : « Comment pourrions-nous oublier ? Personne ne peut oublier ceux qui moururent pour notre pays ». ²¹²⁶

1- Les initiateurs locaux du mouvement historique et mémoriel relatif à la Grande Guerre dans le canton de La Bassée

Pierre Descamps (1930-2013) est le précurseur local pour raconter l'histoire du canton de La Bassée. Poète, auteur prolifique, il a rédigé de nombreux livres, articles et essais sur l'histoire du pays de Weppes. La Grande Guerre n'était pas sa priorité mais il a donné l'impulsion. ²¹²⁷ Son dernier ouvrage, publié en 2009, et intitulé *Aubers Visions du passé* ²¹²⁸ est essentiellement un recueil de photos et de cartes postales sur le thème de la Grande Guerre et de la sortie de guerre.

Henri Delpierre (1930-2013) a davantage œuvré sur le plan du village de Fromelles. Il a intégré, dès sa création, l'association historique de Fromelles, nommée à cette époque « Souvenir de la Bataille de Fromelles – 19 et 20 juillet 1916 ». Le déclenchement de sa passion pour l'histoire de la Grande Guerre est sa visite en 1990 du site de Bullecourt (Pas-de-Calais) où 10 771 Australiens sont tombés lors de la bataille d'Arras d'avril - mai 1917. Le contact avec les Australiens est le point de départ, pour Henri Delpierre, de la recherche des traces de la guerre à Fromelles ; il voudrait aussi, à l'image du musée de Jean et Denise Letaille à Bullecourt, mettre en place à Fromelles un musée du champ de bataille. A partir de là, tout s'enchaîne : « Cette première visite fut à l'origine l'année suivante de la célébration du 75^e anniversaire de la bataille de Fromelles (1991), orchestrée sous la conduite de Francis Delattre, maire de l'époque. Commémoration qui a enclenché toutes nos relations avec la Grande Bretagne et l'Australie. » ²¹²⁹

L'autre façon de s'intéresser à la Grande Guerre dans le canton est de fouiller les sites de batailles pour y trouver des douilles d'obus, des morceaux d'uniforme, des éclats de shrapnels, des gourdes, des poutres de bois des tranchées, des fils de fer barbelés, des assiettes et des gobelets à usage militaire, des ossements, des fusils, des munitions. C'est à cette tâche que s'est attaché, durant les années 1990, l'association FWTM - Fromelles Weppes Terre de Mémoire - . Y participent Henri Delpierre, l'instigateur, et Martial Delebarre, le président, mais aussi André Charlet, Jean-Marie Bailleul et Franck Frémaut. L'équipe entreprend d'exposer ses trouvailles dans un musée modestement situé au second étage de la mairie de Fromelles. Ce lieu, consacré à la Grande Guerre, le seul du canton de La Bassée, met en situation les pièces ramassées. Il y a des visiteurs français et étrangers. Fromelles et son histoire de la bataille de Fromelles commencent à être connus.

2 - Les travaux des chercheurs sur la Grande Guerre

Si un frémissement existe dans le milieu de l'histoire locale, relativement à la Grande Guerre dans la portion du front Ypres-Lens, le mouvement universitaire, à la même époque, ne consacre que 1,4 % de ses sujets de maîtrise à la Première Guerre mondiale ²¹³⁰.

²¹²⁶ Gérard Delannoy, in *Autrefois*, n° 110, juin 2013, p. 3.

²¹²⁷ C. Furling, « Aubers, décès de Pierre Descamps, le maire-écrivain », *La Voix du Nord*, 20-08-2013.

²¹²⁸ Pierre Descamps, *Aubers, Visions du passé*, Publication du Cercle Historique d'Aubers, Bouvignies, Ed. Nord Avril, 2009.

²¹²⁹ Martial Delebarre, « Hommage à Henri Delpierre », *Autrefois*, n° 110, juin 2013.

²¹³⁰ Alain Faure, « Trente-six ans de mémoire de maîtrise en histoire contemporaine à l'université de Paris X-Nanterre, *Recherches contemporaines*, n° 6, 2000-2001.

Les travaux équivalents en milieu universitaire britannique (Londres est autant éloigné du front occidental en général, et du canton de La Bassée en particulier, que Paris) on peut noter que « la Première Guerre mondiale n'a jamais complètement disparu de la mémoire collective britannique ; mais elle a de nouveau gagné en importance à la fin des années 80 et pendant les années 90, dans, et au-delà, du monde universitaire. »²¹³¹ Ce *War Books Boom* fait prendre conscience que la Première Guerre mondiale est entrée dans la mythologie britannique et qu'elle occupe une place dans la pensée humaine en tant qu'histoire fondatrice avec un quadruple scénario : l'horreur, la mort, l'absurdité et l'incompétence des généraux.²¹³²

La Belgique est traversée pareillement, durant le second vingtième siècle, par les problématiques sur l'écriture et la Grande Guerre, mais plus rapidement encore, semble-t-il, qu'au Royaume Uni. Dès la sortie en 1966 de *La Déchirure*, le premier roman d'Henry Bauchau²¹³³ – le souvenir d'épisodes épars de la guerre 1914-1918 – les critiques débattent du bien-fondé de représenter la violence des Allemands, l'incendie volontaire de nombreux bâtiments et l'exécution d'une dizaine de civils innocents en laissant supposer qu'il s'agit d'une remémoration alors que l'auteur n'avait qu'un an en 1914.²¹³⁴ L'œuvre, à la croisée de l'histoire individuelle et de l'histoire collective, n'est pas sans rappeler la thématique du *Fardeau des jours* de Léon Bocquet.

3 - La synergie française entre historiens mondiaux de la Grande Guerre

La recherche historique hexagonale est en synergie avec des chercheurs originaires des pays impliqués dans la Grande Guerre. C'est cette symbiose interactive qui place le canton de La Bassée dans un cursus de recherche historique qui porte ses fruits au début du XXI^e siècle. Les historiens australiens vont s'emparer de ce consensus.

III. Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée au début du XXI^e siècle

Le début du XXI^e siècle est le moment où débute la vague des commémorations de la Grande Guerre. La période est consacrée à une double recherche : celle concernant les événements et celle qui investigate le quotidien des populations et des soldats 'avant, pendant, après'.

1) La Grande Guerre dans le canton, d'après *Autrefois* (2000-2013)

Reprenons le dépouillement d'*Autrefois*, le journal historique majeur du canton de La Bassée. Quelle Grande Guerre est-elle montrée au début du XXI^e siècle ?

1 - Les représentations de la Grande Guerre par les historiens locaux

²¹³¹ Virginie Renard, *The Great War and post-modern Memory : The First World War and the british Fiction (1985-2000)*, DIAL Dépôt institutionnel de l'Académie de Louvain, 2009.

²¹³² *Ibid.*

²¹³³ Henry Bauchau, *La Déchirure*, Bruxelles, Labor, coll. Espaces Nord, 1966, 2000.

²¹³⁴ Guy Zelis (dir.), *Les intellectuels catholiques en Belgique francophone aux XIX^e et XX^e siècles*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2009.

L'étude porte sur les n° 59 à 112 (2000 – 2013).

Dates retenues	Traces de la Grande Guerre (2000-2013)	Absence remarquée de traces
Décembre 2000	1) La mode à la sortie de guerre dans le canton 2) Aubers, village martyr de la GG	
Décembre 2001	Incendie des baraquements durant la sortie de guerre à Aubers	
Décembre 2002	Décès d'une victime civile à Herlies	
Septembre 2003	Un camp de prisonniers civils à Le Maisnil	
Décembre 2003	Les compagnies moutonnières	
Mars 2004	Les compagnies moutonnières (suite)	La période anniversaire des 90 ans suscite des articles.
Juin 2004	Les compagnies moutonnières (suite)	
Septembre 2004	Les compagnies moutonnières (fin)	Rien sur l'évacuation de 1914
Mars 2005	Chronique de la bataille d'Aubers (9 V 1915)	Premier article sur la bataille d'Aubers.
Juin 2005	1) La bataille d'Aubers (suite) 2) L'évacuation d'Illies 3) Une petite victime de la GG au bagne de Radinghem	
Décembre 2005	1) Noël à Gravelin avec les Allemands 2) Evacuation de La Bassée 3) Les compagnies moutonnières	
Juin 2006	Courrier adressé par un officier allemand à des habitants d'Illies à la sortie de guerre	
Mars 2008	1) Les vingt mille de Radinghem, oct. 1914 2) Aubers occupé, en 1915	Les 90 ans de la fin de la guerre suscitent des articles.
Juin 2008	1) La misère des réfugiés au cours de la GG 2) Les évacués de la GG	
Septembre 2008	1) Aubers occupé, en 1915 (suite) 2) Liste de prisonniers de la GG 3) Liste d'évacués de la GG 4) Liste de réfugiés de la GG 5) Liste de réfugiés de la GG (suite)	
Juin 2009	Liste d'évacués de la GG (suite)	
Juin 2010	Liste de réfugiés du canton de La Bassée décédés dans le Nord (1914-1921)	
Mars 2011	La guerre à Fournes (1914-1916)	
Septembre 2013	Le Corps Expéditionnaire portugais	
Bilan sur 13 ans 2000 - 2013	31 articles GG sur un total de 520 en 13 ans, soit 6 % par rapport aux parutions totales	L'ensemble est resté très factuel .

Document 151 : Tableau - Etude sur la récurrence du thème de la Grande Guerre dans 52 numéros du périodique trimestriel *Autrefois*, durant 13 ans (2000-2013)

Source : *Autrefois*, Périodique trimestriel, 2000-2013.

L'étude sur la récurrence du thème de la Grande Guerre dans le journal *Autrefois* au début du XXI^e siècle montre une accentuation du sujet dans divers domaines. Premièrement, considérons les localisations proposées. Le cercle géographique du bulletin trimestriel continue à s'élargir par rapport à la fin du XX^e siècle. Bien qu'Aubers soit encore majoritaire avec six articles, en particulier deux sur la bataille de la Crête d'Aubers du 9 mai 1915, d'autres villages des environs font aussi l'objet de rubriques ; citons Illies (3), Herlies (2), Fromelles (2), Radinghem (2), Fournes (1), La Bassée (1). Six listes

d'évacués, de réfugiés ou de prisonniers, de plus, concernent tout le canton. La Grande Guerre est donc vue selon un angle comparatif qui s'ouvre aux communes voisines.

Deuxièmement, observons le nombre d'incidences sur la Grande Guerre dans le bulletin durant les premières années du XXI^e siècle. La Première Guerre mondiale apparaît dans 6 % des articles, contre 4 % à la fin du XX^e siècle. Certes, l'augmentation est faible, cependant la part de la Grande Guerre augmente. On constate aussi que l'intérêt se fait plus intense à des moments spécifiques comme l'anniversaire de la bataille de la crête d'Aubers et les quatre-vingt-dix ans de l'entrée en guerre.

Troisièmement, il est intéressant de se pencher sur l'ouverture thématique du journal, relativement à la Grande Guerre. Des points sont soulevés : les victimes civiles, les camps de prisonniers dans le secteur Lille-Armentières-La Bassée, la trêve de Noël à Gravelin sur la commune d'Illies, les rapports entre les occupés et les occupants, mais le contenu est informatif, il n'y a pas de questionnement sur ces sujets. Des approches originales éclairent pourtant d'un angle nouveau ce qui est lié aux étrangers, surtout les Allemands, Néerlandais et Portugais ; les thèmes sont renouvelés. Il faut noter enfin l'absence d'articles sur l'évacuation de 1914 comme si le traumatisme, enfin, s'était estompé avec le renouvellement des générations. Désormais, plus personne n'a connu la Première Guerre mondiale.

2 – Des récits d'évènements très localisés et des listes de noms

Le bulletin *Autrefois*, tel qu'il a été édité de janvier 2000 jusqu'à décembre 2013, présente donc bien un élargissement des points de vue géographiques, événementiels et sociologiques relatifs à la Grande Guerre. Cette évidence est intéressante à formuler en termes d'intérêt vis-à-vis d'un sujet historique qui a touché viscéralement le secteur couvert par la diffusion du périodique. En 2005 par exemple, pour les quatre-vingt-dix ans de l'anniversaire de la bataille de la crête d'Aubers, une longue chronique relate le déroulement des événements militaires. Mais de la bataille de Fromelles, point de récit. A tel point qu'on peut entendre en 2014 une formulation comme : « La bataille de Fromelles ? On n'en parlait pas avant qu'on ait découvert les corps des Australiens à *Pheasant Wood* ! Personne ne parlait de Fromelles ! »²¹³⁵. La même remarque vaut pour la bataille de La Bassée d'octobre 1914, pourtant centrale dans l'implantation allemande le long de l'axe de la RN 41. Plus encore, l'intérêt est absent pour les combats autour de Neuve-Chapelle, de Loos-en-Gohelle, ou d'Armentières, éloignés d'une dizaine de kilomètres seulement.

La place de la Grande Guerre dans un canton si frappé il y a cent ans n'est pas la donnée majeure du journal : le sujet, on l'a vu, ne concerne que 6 % des articles. Les thèmes principaux restent la Seconde Guerre mondiale ou bien les fiefs moyen-âgeux. Et si l'on regarde la Première Guerre, l'attention reste surtout centrée sur trois modes d'expression : le récit, les listes, la restitution des témoignages. C'est dire que le journal *Autrefois* est le reflet d'un canton qui ne cherche pas à connaître davantage sa propre histoire de la Grande Guerre.

L'interprétation de cette faible attention aux thèmes relatifs à la Première Guerre mondiale, même si elle est en progression, peut avoir des significations diverses. Comment, en particulier, comprendre le nombre important de pages consacrées aux listes de personnes (évacués, réfugiés, prisonniers) ? Il semble que les habitants du canton souhaitent retrouver leur nom dans les représentations de la Grande Guerre véhiculées par

²¹³⁵ Jonathan Wajerowski, Entretiens.

le bulletin. Cette supposition pourrait être le signe que cette période éloignée de cent ans est surtout une histoire personnelle et familiale.

3 – La Grande Guerre dans le canton de La Bassée au début du XXI^e siècle : plus une ‘couture’ entre les habitants qu’une ‘frontière’ avec les occupants

La faible part consacrée aux batailles si sanglantes du front entre Armentières et Lens est aussi à interpréter. Il apparaît que le journal ne présente ni les grands combats qui pourtant se sont déroulés sur place, ni les dates de ces batailles. Le bulletin répond à l’intérêt des lecteurs qui s’orientent vers les conditions de vie et de survie durant la guerre. Il faut d’ailleurs ajouter que les occupants allemands sont presque absents des articles du périodique. Prenons l’exemple d’un extrait de journal du curé de Fournes durant la première année de la guerre. *Autrefois* ne cite rien, comme à l’époque, déjà, sur les allées et venues des soldats allemands.

L’heure n’est pas au retour en arrière qui pourrait diviser. Eluder les événements et leur chronologie, éviter de parler de l’armée d’occupation, c’est sans doute supprimer ce qui peut faire ‘frontière’ avec les troupes qui ont envahi le canton. Par contre, se trouver sur les mêmes listes d’évacués ou de réfugiés, c’est probablement favoriser ce qui peut faire ‘couture’ entre les habitants.

Le journal *Autrefois* est donc l’acteur et le vecteur des représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée. Son relatif silence sur la Première Guerre mondiale est le reflet de la même aphasie des populations locales sur l’objet 1914-1918.

2) La Grande Guerre dans le canton, vue sous l’angle de « la bataille de Fromelles »

Alors qu’à la fin du XX^e siècle « personne ne parlait de Fromelles », à part les quelques historiens amateurs du village qui recherchaient les preuves dans le sol de la grande tentative de percée des Britanniques (on disait les Britanniques, pas les Australiens) des 19 et 20 juillet 1916, désormais le mot Fromelles est dans la bouche du moindre *tour operator* de la région, de tous les prestataires de services – restaurateurs, fermes-auberges, libraires -, et des grands institutionnels de France et du *Commonwealth* qui viennent y déposer régulièrement des gerbes et des *poppies* à tel point que le mot coquelicot est presque oublié du vocabulaire local.

1 – La découverte des corps de *Pheasant Wood* : un bouleversement

Les habitants du canton avaient l’habitude de vivre avec les morts de la Grande Guerre ; retrouver un corps, plusieurs, n’était un événement en soi. Témoin la relation faite par Joseph Carle qui rapporte que cette découverte est une routine pour les fermiers du secteur, depuis l’Entre-deux-guerres jusqu’à aujourd’hui :

De temps en temps, on retrouvait un cadavre enfoui sous quelques pelletées de terre. C’étaient des cadavres anglais reconnaissables à leurs vêtements et à leurs bottes bien conservées, avec leurs lanières. Des civils s’emparaient de ces bottes et, surtout, des lanières. Un service spécial venait chercher les cadavres pour les conduire au nouveau cimetière d’Illies, tout nouveau, car le cimetière autour de l’église était plein et on venait

d'en inaugurer un autre, en remplacement. Ce service devait prendre le nom et le matricule de ces soldats d'après la plaque qu'ils avaient au poignet.²¹³⁶

Tout a changé avec la volonté manifestée par Lambis Englezos²¹³⁷ en 2000 de transformer ce rituel de découvertes à l'improviste en un événement majeur pour son pays l'Australie : les corps du « bois au bout du village » deviennent alors un enjeu d'archéologie scientifique et les soldats exhumés et identifiés atteignent au statut de symboles et de mythes. Désormais, le village de Fromelles, à peine identifié auparavant parmi les communes du département du Nord à cause de sa ruralité et de son enclavement (il n'était traversé par aucune route à grande circulation), devient maintenant un objet de schéma touristique de développement régional. L'Australie et le Royaume Uni montrant un intérêt pour ce site du champ de bataille, les habitants du secteur de Fromelles, voire de l'agglomération lilloise et du Nord – Pas-de-Calais prennent aussi goût pour le village vert et son passé mouvementé.

2 – Fromelles, une étape incontournable de l'axe touristique Ypres-Arras

La commune de Fromelles est signe de développement porteur. Son attractivité est liée à l'événement « bataille de Fromelles » qui a créé une mise en tourisme, une mise en image et une mise en valeur(s).²¹³⁸

La mise en tourisme, c'est la création d'emplois nouveaux, l'arrivée des promoteurs venant visiter les lieux et tester des itinéraires dans la commune de Fromelles et dans les environs, le développement des hébergeurs et des restaurateurs qui proposent désormais nuitées et repas à tous les prix.

La mise en image consiste en une recherche de notoriété accrue, le but étant de pérenniser le tourisme qui est intéressé par le centenaire de la Grande Guerre, mais qu'il faut retenir et faire revenir. Pour cela, le village de Fromelles et ses environs font partie des réseaux d'« accueillants » de l'UDOTSI, l'Union départementale des offices du tourisme et des syndicats d'Initiative, capables de converser en anglais avec les visiteurs.

La mise en valeur(s) est la sélection des outils de développement économique qui vont promouvoir le territoire. Il faut créer des parkings à proximité des sites à visiter, le « Musée de la bataille de Fromelles », le nouveau cimetière militaire du *Pheasant Wood* et de l'*Australian Memorial Park* ; des aires de pique-nique sont à installer ainsi que des locations de vélos ; des circuits pédagogiques avec des guides officiels et des dépliants doivent permettre de canaliser et de satisfaire les différents publics scolaires francophones et anglophones qui se déplacent sur les sites. Fromelles est devenu un moteur tertiaire dynamique.

3 – « Le calme avant la tempête ... touristique ? » (*La Voix du Nord*, 6 avril 2014)

Quelques-uns visitent en avant-première le « Musée de la Bataille de Fromelles » inauguré à la date anniversaire de la tentative de percée malheureuse des Australiens, le 19 juillet 2014. Le journaliste Warren Deshorties en fait partie. Voici le récit de sa visite :

La première pièce, très sombre, couleur de boue, est celle des tranchées. [...] Un peu plus loin, le cœur de la bataille. Les installations sont factices mais abritent des éléments

²¹³⁶ Joseph Carle, Biographie, *op. cit.*, p. 43-44.

²¹³⁷ Tim Lycett, *The final Chapters*, Penguin UK, 2013.

²¹³⁸ Maryse Marrant, Conseil d'administration de l'Office du tourisme du Pays de Weppes, 4 juin 2014, Escobecques.

authentiques. Nous voici dans les tranchées surélevées à cause d'un terrain argileux et très humide. Les soldats utilisaient des pompes pour évacuer l'eau. En bronze côté britannique, précise le médiateur Thomas Boucknooghe. En fonte côté allemand, qui subissait le blocus des alliés. [...] Vient ensuite le coin dédié à la correspondance avec des cartes postales allemandes et des extraits de journaux australiens numérisés, que l'on pourra feuilleter. Puis la *War Room*, la salle des opérations retraçant l'aspect militaire et stratégique du conflit. [...] Autour, des uniformes, des objets ; au sol, des vitrines. [...] Enfin, les deux dernières séquences de la visite sont davantage centrées sur l'humain avec portraits de soldats.²¹³⁹

Les salles du musée rendent compte des trois objectifs définis par Claire Fillassiez, directrice : suggérer l'atmosphère de boue et d'eau durant la Grande Guerre, installer l'idée d'équilibre des forces sur le terrain durant quatre ans entre Allemands et alliés, et suivre le parcours des Australiens tombés à Fromelles durant les deux jours de bataille de juillet 1916. Atmosphère, équilibre des troupes, objets australiens : ces tâches de conception intellectuelle étant annoncées, il reste à découvrir un parcours en boucle qui, comme le note le journaliste Warren Deshorties, fait passer « de l'ombre à la lumière ». Des mannequins, des reconstitutions de tranchées, des portraits donnent au musée davantage un air de scénographie que d'exposition figée de documents conservés à l'abri des vitrines.

Les cibles de publics étant les scolaires du canton autant que les touristes britanniques et australiens, le musée se doit de faire le lien et la coordination entre des interlocuteurs et visiteurs très différents. Une « tempête touristique » est attendue selon les muséographes ; « c'est un projet phare pour le développement économique et touristique des Weppes » selon Michel Borrewater et la collectivité locale qui finance le nouvel ensemble ; c'est « surtout le moyen de raconter une histoire encore très vivante » d'après Martial Delebarre et la FWTM qui s'occupent des objets et du scénario de l'exposition.

Une bataille perdue et un désastre humain se meuvent donc peu à peu en agents économiques de revivification d'un secteur géographique en recherche de croissance depuis la fin de l'atout industriel du canton.

3) La mémoire prend le pas sur l'histoire

Une conséquence de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, inattendue au premier abord, est, on vient de le voir, que le brassage des soldats durant le conflit a fait aujourd'hui de ce canton un espace de brassage de touristes dont les visites sont une chance de développement. Mais cette évolution, sur place, passe par un changement intellectuel : l'histoire est occultée pour devenir « Mémoire de la paix ».²¹⁴⁰

1 – Weppes, terre de mémoire

Tout est devenu « terre de mémoire ». Pourquoi pas « Weppes, terre de mémoire » ? La Mission du centenaire, qui propose depuis 2012-2013 le slogan

²¹³⁹ Warren Deshorties, « De l'Ombre à la lumière, quand l'archéologie raconte l'histoire de la bataille de Fromelles », *La Voix du Nord*, Edition Lomme – les Weppes, 6 avril 2014, p. 19.

²¹⁴⁰ UDOTSI : « Chaîne de la mémoire et de la paix » sur les trois territoires communaux d'Illies, Aubers et Fromelles le 18 octobre 2014, à la date anniversaire de la bataille de La Bassée qui a vu s'installer les deux armées face à face, allemande et britannique, sur le front du canton de La Bassée en octobre 1914. Initiative de l'Office du Tourisme du Pays de Weppes, installé à Fourmes.

« Centenaire 14-18 : Expositions, rencontres, événements, cinq saisons pour se souvenir », est une aubaine de stratégie managériale pour le canton de La Bassée. L'argument « cinq saisons » est le plus attractif puisqu'il permet d'installer durablement des plans de marketing vis à vis des agences, des autocaristes et des développeurs. En 2008, le Conseil Général du Nord avait déjà lancé des appels à projets autour de la commémoration des quatre-vingt ans de l'armistice, mais le canton n'était pas prêt. Lambis Englezos en était encore à chercher l'identification ADN des soldats australiens avec l'*Oxford Archeology* ; l'idée d'un nouveau cimetière n'était qu'envisagée ; il n'était pas question de musée.

L'offensive touristique locale de 2014 correspond exactement avec les accroches officielles de la Mission du centenaire. C'est la concomitance des deux qui explique que les mots « expositions, rencontres, événements » soient des éléments porteurs. Des partenariats se développent autour de Fromelles, nouveaux pour le canton qui semble effacer la centralité de son chef-lieu La Bassée au profit d'une centralité inédite autour d'un lieu mémorial, Fromelles, bien plus ouvert à l'international que les autres onze localités.

La Grande Guerre revient donc en force dans le canton, non pas par le biais de la redécouverte des événements militaires et des dommages aux populations, mais à grâce à des phénomènes extérieurs à l'histoire du territoire : le besoin d'un pays jeune, l'Australie, de se trouver un passé ; la volonté culturelle de l'Etat français de célébrer le centenaire de la Grande Guerre « pour se souvenir » et créer du lien ; la nécessité pour les décideurs du canton de trouver des relais de croissance économique.

2 – Mémoire et histoire dans le canton de La Bassée

Pierre Nora, dès 1978, note que « l'histoire s'écrit désormais sous la pression des mémoires collectives » qui cherchent à compenser le déracinement historique du social et l'angoisse de l'avenir par la valorisation d'un passé qui n'était pas jusque là vécu comme tel ». ²¹⁴¹ Le diagnostic se révèle approprié au cas du canton de La Bassée où la pression de Lambis Englezos et des institutionnels australiens aboutit à la résurgence de la Première Guerre mondiale sur la ligne du front Armentières-Lens.

Pierre Nora ajoute, en 1997, que « la disparition rapide de notre mémoire nationale appelle aujourd'hui un inventaire des lieux où elle s'est électivement incarnée ». ²¹⁴² La Grande Guerre, dans le canton de La Bassée particulièrement, a été incarnée dans des territoires et des communes qui ont cherché durant la sortie de guerre à déblayer, déminer et désobuser le plus rapidement et le plus complètement possible. Pourtant, des traces – les blockhaus, par exemple - , délaissées durant des décennies, redeviennent attractives car supports de « lieux de mémoire ». Ne restent, visibles sur la ligne d'horizon et dans les pâtures basses, que les blockhaus n'ayant pas été pulvérisés ou versés dans la terre des champs. Ces derniers blockhaus (plus de cent à Illies, plus de cent à Aubers) interrogent et servent à l'exploration d'un sujet redevenu attractif : « la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée ». Témoin ce dialogue sur des forums de discussion à propos des abris bétonnés, visités et photographiés par les uns, et commentés par les autres :

- Cet abri se trouve rue de Leval à Aubers. Il mesure à peu près quatre mètres sur quatre mètres. Quelle est l'utilisation de cet abri ? [...] Au sol, on peut voir un petit rectangle à gauche, pavé de tomates en terre cuite. A quoi pouvait bien servir ce rectangle et ces barres métalliques verticales ?

²¹⁴¹ Pierre Nora, « La mémoire collective », in Encyclopédie *La Nouvelle Histoire*, 1978.

²¹⁴² Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, 4^{ème} de couverture.

- A mon sens, je pense à un bloc officiers-transmissions. Il a un peu les caractéristiques extérieures d'un abri de piquet de 10-14 hommes. [...] La fenêtre peut permettre la mise en œuvre d'un signaleur optique. L'idée d'un local radio est aussi envisageable, les tommettes au sol auraient été un bon isolant pour l'humidité du sol car il semble que le reste de l'abri est en terre battue.²¹⁴³

Ainsi, la Grande Guerre se trouve appropriée de façon sélective et segmentée au gré de types de recherches nouvelles et d'approches très variées. Cet héritage collectif intéresse désormais à la fois les « techniciens de la guerre » - appelons ainsi ceux qui sont passionnés par l'événementiel, les matériels militaires, les aménagements physiques de l'espace du conflit - , les agents du tourisme mémoriel – rentrent dans cette catégorie les offices du tourisme et leur maillage d'hébergeurs-restaurateurs - , et les divers historiens locaux et/ou scientifiques qui se réapproprient chacun le sujet.

3 – La Grande Guerre : un objet historique source d'innovation pour le canton

« La mémoire est un vécu en perpétuelle évolution tandis que l'histoire est une reconstruction savante et abstraite, plus encline à délimiter un savoir constitutif et durable. »²¹⁴⁴ La Grande Guerre, telle qu'elle est perçue aujourd'hui, est un objet émanant aussi bien des Eglises (le diocèse de Lille et les communautés protestantes ont proposé des plaquettes et des expositions sur le Centenaire dans la région lilloise²¹⁴⁵) que des groupes régionaux et linguistiques (les « petits pays » racontent chacun leur guerre) ou que des pays belligérants qui analysent également les événements et le quotidien des soldats (cercles d'histoire dans chacun des Etats australiens). Il faut remettre en perspective ces diverses approches et surtout distinguer la mémoire de l'histoire, spécialement dans le canton de La Bassée.

Dans le cadre de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, il est important de rappeler que l'histoire de ce territoire de 1900 à nos jours, eu égard à la problématique de la Première Guerre mondiale, est un enjeu dans un espace aujourd'hui marqué par tant de gardiens de la mémoire intéressés par un sujet au bon rapport financier. Cet enjeu est transdisciplinaire (géographie, science politique, économie, anthropologie, histoire écrivent concurremment sur la Grande Guerre), transfrontalier (Belgique, Allemagne, Royaume-Uni voire Pays-Bas apportent leurs recherches) et marqué de dynamiques contradictoires (Turquie, Serbie, Chine, par exemple, ont à voir avec la Grande Guerre dans le canton).

Cet enjeu est une confrontation internationale : « Vivre, Survivre, revivre sur la ligne du front, Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre » ouvre des horizons vers des rapprochements entre les divers protagonistes du conflit qui peuvent maintenant, au vu de ce territoire ainsi décortiqué, apporter leurs propres réponses.

IV. Bilan : La Grande Guerre dans le canton de La Bassée depuis un siècle, un objet de connaissance aujourd'hui accaparé par les acteurs mémoriels.

²¹⁴³ Forum de discussion Internet le 17 décembre 2010, sujet « Les blockhaus d'Aubers ». Anonyme. Site de Pierre Grande Guerre.

²¹⁴⁴ Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1987, p. 10.

²¹⁴⁵ Gérard Serien (dir), *Routes d'hommes, chemins de Dieu, Récits de prêtres aînés*, Paris, Bayard, 2013.

Les confrontations, les affrontements et les tensions qui ont présidé à la Grande Guerre dans le canton de La Bassée sont aujourd'hui l'objet d'une concurrence histoire-mémoire. Trois phénomènes l'expliquent. Le premier est une impulsion extérieure au canton, celle de Lambis Englezos à la recherche des fosses des soldats australiens de la bataille de Fromelles. Le second phénomène est l'impulsion gouvernementale pour le centenaire de la Grande Guerre qui incite à mobiliser des connaissances historiques à l'appui des demandes de labellisation. Le troisième est la patrimonialisation des traces de la Grande Guerre qui aboutit à la recension des blockhaus, des lieux des tranchées, des correspondances des soldats et des objets significatifs de la vie du début du XX^e siècle.

Cette histoire cantonale est portée par l'intégration européenne qui est à la fois régionalisation et mondialisation. En effet, des synergies infranationales, celles des départements et des représentations locales, obligent à des allées et venues depuis les archives départementales du Nord à celles du Pas-de-Calais, depuis celles de Vincennes, de Pierrefitte et du site de la porte des Lilas jusqu'à celles, municipales, de Marquillies, depuis les archives du Gers à celles du pays de l'Alloeu. Mais, parallèlement, l'internationalisation du conflit incite à regarder les écrits des poètes anglais de la Grande Guerre, les œuvres des peintres de guerre allemands, les lettres des soldats canadiens et les correspondances de ceux qui ont été mêlés au front d'Orient. Les communes du sud des Weppes, en outre, sont un territoire déconstruit. Il n'y a plus de pouvoir central : La Bassée n'exerce pas, actuellement, de force attractive. La recherche historique qui veut s'ajuster sur l'objet « canton de La Bassée » est donc un cas au sein des sujets basés sur des territoires ayant une centralité plus affirmée.

Le modèle des onze communes, celui du départ de notre recherche, est donc un cadre devenu aujourd'hui artificiel et recomposé, surtout au regard des dynamiques frontalières contemporaines. On a bien vu que la valorisation patrimoniale et mémorielle du canton se centre surtout sur Fromelles et accessoirement sur l'ancienne zone rouge du front de 1914-1918. Les interdépendances d'il y a un siècle faisaient de La Bassée et du versant Deûle les pôles décisionnels. De nouveaux acteurs sont en train de voir le jour depuis le début du XXI^e siècle, qui créent des gouvernances inédites transcendant les limites précédentes. Au sujet des représentations de la Grande Guerre, il est évident que le tracé des frontières est estompé quand il s'agit de pérenniser la ligne d'Ypres à Arras ou d'interroger les producteurs d'itinéraires du souvenir. Pour l'historien, de même, Ypres, Londres, Munich ou Melbourne entrent dans les possibilités de recherche garantissant une légitimité transversale des sources exploitées.

Pour faire le bilan final de ce chapitre, et se limiter aux représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée durant le XX^e et le début du XXI^e siècles, il faut considérer que cet objet historique reste un cadre symptomatique et original pour mesurer ce que fut la Première Guerre mondiale dans un territoire témoin de l'internationalisation des batailles et du traumatisme des populations.

Bilan de la troisième partie :

Revivre dans le canton de La Bassée (1918-2014)

Nous avons vu que la géographie physique, sociale et économique du territoire du canton de La Bassée a conditionné, en partie, l'installation des armées alliée et allemande, en marge du canton et dans le canton, durant la Grande Guerre. Le talus des Weppes, axe des fronts intérieurs au début du XX^e siècle, s'est révélé encore déterminant durant la sortie de guerre : les écoles et autres lieux publics et privés, moins dévastés sur le côté est de la RN 41 que sur le versant-Lys, ont accompagné une reprise et un essor plus rapides sur cette partie des onze communes. Ce n'est pas le cas des villages de l'autre côté du talus qui, zone rouge du front, ont connu un redémarrage qui a mis des dizaines d'années pour reconstituer le dynamisme et la prospérité qui caractérisait la Belle Epoque. Le poids des absents, des ruines et de la reconstruction est lourd à gérer. Le « revivre » des années 1920 et 1930 dans le canton de La Bassée a accentué les écarts sociaux préexistants à la guerre, les différences entre les communes intégrées et les espaces ruraux laissés pour compte, ainsi que les capacités d'adaptation qui se révèlent plus favorables quand l'argent, les réseaux et la logistique participent à l'essor.

Le paradoxe des contrastes intérieurs du canton de La Bassée, qui s'est accentué durant la sortie de guerre, va se conserver tout en évoluant : les sites dynamiques, basés sur des micro-industries disséminées faisant du canton un *cluster* au début du XX^e siècle, sont tenus, au milieu du siècle, par des commerçants, des négociants et des fournisseurs qui transforment les onze communes en un ensemble qui se tertiarise. Pourtant le négoce et les services du canton restent trop modestes et ils peinent à trouver leur place parmi les grosses agglomérations de l'aire urbaine Lens-Lille-Tournai. On voit bien que le pouvoir économique ne correspond plus à cette échelle.

Le canton, malgré tout, dispose de niches singulières. Sa situation périphérique lui permet de proposer, durant les années de prospérité des Trente Glorieuses, le « revivre » à la campagne : la périurbanisation est alors à l'ordre du jour. Les axes RN 41 et voie ferrée régionale sont des opportunités pour les emplois urbains dans les villes voisines. Surtout, des agents imprévus, intérieurs et extérieurs au territoire – Henri Delepierre et Lambis Englezos, par exemple –, vont contribuer bientôt à transformer cet espace qui fut ruiné par la Grande Guerre en un lieu du tourisme de mémoire prisé en ces temps d'anniversaire des 80 ans de la Première Guerre mondiale. Désormais les affres des combats, blockhaus allemands et cimetières australiens, deviennent des points de fixation dans le canton.

Alors que l'internationalisation, entamée par des industriels audacieux durant les années 1900, a culbuté avec le conflit de 1914-1918, la mondialisation refait donc surface par le biais de la Grande Guerre. Cette analyse des nouvelles forces démographiques et économiques fait du canton une figure adaptative devant les problématiques du tournant du millénaire. Et, le plus curieux, c'est que les villages détruits il y a cent ans sont à présent ceux qui disposent du plus d'attractivité eu égard aux visiteurs étrangers avides de lieux de mémoire.

La décennie récente valorise encore davantage l'angle de la Grande Guerre et de ses héritages. Pourtant, il faut bien admettre que cette façon de voir le canton de La Bassée ne permet pas de le connaître réellement ni de le représenter entièrement, même s'il faut regretter que ces onze communes, si blessées il y a cent ans, soient aujourd'hui peu reconnues dans le panel des champs de bataille qui comptent dans l'optique des célébrations actuelles.

Objet représentatif de lui-même seulement, le canton de La Bassée est à présent traversé par les visions du monde d'aujourd'hui. Sa périurbanité pénalisée par de longs temps de transport pour regagner Lille et sa déprise industrielle sont compensées, comme en de maints endroits, par un ciblage touristique qui reste pourtant la chasse gardée des élites sociales mondiales : venir d'Australie, séjourner en Europe, voyager dans la campagne en dehors des axes majeurs, ces données suggèrent que le touriste international qui investit périodiquement Fromelles et les Weppes est la revanche des communes souvent délaissées par les urbains lillois.

Matrices du renouveau, les batailles qui avaient ensanglanté les armées allemandes et alliées et qui avaient été oubliées jusque dans leurs dates, leurs noms et leurs lieux sont maintenant le sujet d'ouvrages scientifiques qui occupent autant les historiens états-uniens que ceux d'Ecosse ou d'Irlande. Les historiens locaux, parfois décriés, ont aussi leur mot à dire sur la scène de la Grande Guerre car leurs compétences sont à présent exploitées pour découvrir, en dehors des archives, mais sur le terrain, ce que fut la Première Guerre des combattants et des civils.

Pour conclure cette partie « Revivre dans le canton de La Bassée depuis 1918 jusqu'à aujourd'hui », il convient de voir que, les générations contemporaines de la Grande Guerre étant éteintes, seuls les documents archivistiques de toute sorte, dûment conservés et exploités, sont les traces pérennes du conflit. Ces marques, paysagères, muséales ou livresques, sont le signes de la mue lente mais réelle d'un canton qui est passé aujourd'hui, nettement, à une réalité tertiaire internationale.

Ou bien les inégalités sociales entre les hommes sont codifiées
et entretenues par les rites, les coutumes et les lois,
et alors les guerres sont en général limitées, courtoises, peu sanglantes,
des sortes de jeux et des cérémonies ;
ou bien les hommes sont égaux en droits, ils participent également aux affaires publiques
et, dans ce cas, les guerres ont tendance à se transformer
en chocs illimités, meurtriers et implacables.
L'homme ne paraît pas avoir jusqu'à présent
réussi à gagner sur les deux tableaux à la fois.

Roger Caillois²¹⁴⁶

Conclusion

Malgré leur difficulté, il est des questions que nous ne saurions éluder au terme de ce travail sur « Vivre, survivre, revivre sur la ligne du front, Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre ».

Un bilan est nécessaire qui va s'articuler sur cinq questionnements :

- Les limites de cette histoire du canton de La Bassée durant la Grande Guerre, une histoire singulière, rendent-elles compte d'un espace plus vaste que celui qui est circonscrit dans les onze communes entre Deûle, Lys et Artois ?

- La problématique du départ - vivre, survivre et revivre dans le canton de La Bassée durant la Grande Guerre - s'inscrit-elle dans celle de la France durant la Première Guerre mondiale et au delà dans celle de l'Europe et du monde en guerre et durant la sortie de guerre ?

- Les débats rencontrés durant l'étude du canton de La Bassée en guerre permettent-ils de lier cette recherche à l'histoire de la Grande Guerre ?

- Les thèmes transversaux, étudiés dans le territoire du sud du pays de Weppes durant les années de la Première Guerre mondiale, ont-ils aussi vocation à montrer des aspects temporels plus larges, le XX^e siècle et le début du XXI^e siècle, des espaces géographiques plus vastes et des communautés plus variées que ceux et celles du canton ?

- Les réflexions qui se sont imposées à propos de la Grande Guerre dans les onze localités du front et de l'arrière-front allemand ont-elles une signification de portée globale et parlent-elles de l'internationalisation du conflit ?

La réponse s'impose avec évidence : l'histoire du canton de La Bassée durant la Grande Guerre n'est pas une histoire séparée, indépendante, autonome.

- D'abord, nous reviendrons sur les limites du sujet que nous nous étions proposé de travailler.

²¹⁴⁶ Roger Caillois, *Bellone ou la Pente de la guerre*, Paris, Flammarion, 1962, introduction.

- Ensuite, nous reprendrons les problématiques du départ afin de voir comment elles ont été validées.

- Troisièmement, nous verrons les débats soulevés ainsi que les perspectives et les ouvertures lient cette étude spécifique au canton de La Bassée à l'histoire de la Grande Guerre.

- En quatrième point, nous interrogerons des sujets transversaux afin de montrer que l'angle de vue du canton intègre les thématiques de la Grande Guerre.

- Le cinquième et dernier volet conclusif sera consacré à des réflexions sur la Grande Guerre sur la portion du front entre Armentières et Lens ; il apparaîtra que les items étudiés ont une signification de portée générale qui l'intègre étroitement dans l'histoire de la Première Guerre mondiale en dépit des singularités qu'elle entend valoriser.

Premièrement, il faut se poser la question des limites qui étaient fixées au départ de cette recherche et voir comment elles ont évolué au long de cette étude.

L'objet s'était donné pour limites chronologiques les quatorze années de l'avant-guerre, le temps du conflit jusqu'à l'armistice et l'immédiate sortie de guerre. Il a d'abord fallu installer davantage le canton de La Bassée dans le temps long afin de voir durant la Belle Epoque comment la société cantonale s'était établie dans un apparent conservatisme. La guerre a été vue, ensuite, durant toute la durée de la mobilisation des hommes, autrement dit elle a excédé le temps de l'armistice pour s'arrêter en 1919 quand la démobilisation des soldats originaires du canton a été effective. La sortie de guerre, enfin, s'est étendue car il a fallu d'abord s'intéresser au retour des habitants et des combattants, puis à la reconstruction des lieux détruits et enfin couvrir tout le XX^e siècle afin de comprendre comment les représentations de la Première Guerre mondiale ont évolué dans un territoire aussi marqué par les dévastations, les batailles et la souffrance.

Les limites spatiales du sujet étaient nettes, un cadre administratif, celui des onze communes du canton de La Bassée, un canton du Nord de la France. Il a fallu constater d'abord que le chef-lieu, La Bassée, était excentré par rapport aux villages de sa circonscription et donc de moindre attractivité eu égard aux villes commerçantes de Lille, Lens et Béthune. Il est apparu également que l'identité du canton, si elle ne s'opérait pas autour de la petite bourgade-centre, trouvait sa cohérence grâce à deux particularités à la fois internes et externes qui faisaient sa singularité : premièrement une configuration en *cluster* avec des villages qui comprenaient des manufactures, de petits ateliers, des productions agricoles et industrielles tournées vers le commerce nord-européen, et deuxièmement une attirance vers les bassins miniers du Pas-de-Calais voisin, à la fois aire de chalandise pour les populations et territoire de travail pour les enfants et adultes des familles nombreuses du canton. Le canton a donc maintes fois été outrepassé dans ses limites territoriales.

Trois cercles de plus ou moins grande proximité se sont dégagés. Le premier : étant donné qu'il a souvent été nécessaire de comparer l'ensemble des onze communes avec leur cadre environnant, il est apparu, afin de donner du sens aux observations tirées des archives mais qui ne sont parlantes que confrontées avec leur homologues dans les régions voisines, qu'il fallait montrer les similitudes et les différences avec les situations vécues dans l'agglomération lilloise dans le Nord, d'une part, et dans le pays de l'Alloeu dans le Pas-de-Calais limitrophe, d'autre part. Le second : pour indiquer que la zone rouge du canton n'était pas un cas unique mais bien un territoire subissant les mêmes contraintes que tout le reste du front, il a été nécessaire de souligner que la Belgique et les dix départements français occupés subissaient des affres comparables selon leur plus ou moins grand contact avec les lignes de combat. Le troisième : il s'agit de celui, très vaste, des

espaces d'évacuation des réfugiés du canton, des champs de bataille d'Occident et d'Orient, et enfin des pays d'origine des soldats qui se sont affrontés sur les lignes d'un canton mondialisé de l'intérieur et de l'extérieur. Ce gradient invite à voir combien la vie du canton s'est externalisée dans des proportions très importantes durant la Grande Guerre.

Les limites sociétales proposées par le titre « Vivre, survivre, revivre » invitaient à s'intéresser aux habitants du canton et spécialement à ceux de la commune d'Illies, située au centre de ce canton, au croisement de l'axe nord-sud (la RN 41) et est-ouest (la ligne ferroviaire Michon). Certes, le canton occupé, véritable « prison à ciel ouvert » (Hannah Arendt), a été valorisé en tant que cœur de cible de cette étude ; aussi de nombreux témoignages ont rendu compte des aspects militaires, administratifs et culturels de l'occupation d'un territoire quasiment coupé du reste de la France en guerre. En réalité, il a très souvent fallu élargir le sujet car les évacués dispersés en France et en Europe et les soldats cantonnés et mobilisés sur tous les arrières et les fronts ont obligé à déplacer le regard vers les groupes sociaux qui ont côtoyé les habitants du canton mais qui ont également influencé leur vie et leur comportement durant le conflit.

Les limites thématiques étant nettes, toutes consacrées aux habitants du canton de La Bassée : la vie avant la guerre, la survie durant la guerre et la reprise après la guerre, il a paru nécessaire, néanmoins, de compléter ce schéma avec des incidences extérieures afin d'instruire le propos. Présenter le canton comme un espace de terre et d'eau maîtrisées est une chose ; mais montrer comment les Britanniques et les Allemands expérimentent à leurs dépens, à cause des tirs, la destruction des équilibres ancestraux enrichit la thèse et permet de comparer le canton aux autres portions du front en guerre. Apprendre par les affiches placardées dans les onze communes que les réquisitions ont été un des drames du survivre au quotidien et découvrir, à l'inverse, que des privilégiés du canton ont connu une vie confortable ailleurs durant la guerre, c'est atteindre à l'universalité des vaincus et des vainqueurs de toute guerre. Percevoir que la reprise a été rapide et facile dans les espaces peu détruits et savoir que le canton ne retrouvera pas avant un siècle l'aisance qui fut la sienne fait comprendre la variété des contextes de sortie de guerre. Les thèmes proposés au départ ont donc été enrichis du contexte plus large des autres territoires occupés.

Le premier questionnement qui concernait les limites de cette recherche incite à conclure que, certes, le canton est resté la base géographique et sociétale de la réflexion, mais que maintes fois il a fallu élargir le propos, simplement pour avoir des points de comparaison au départ, et surtout, finalement, pour ouvrir ce travail à une étude orientée sur le monde en guerre.

Deuxièmement, des problématiques avaient guidé notre étude. Cinq grands domaines étaient au cœur de cette interrogation : la géographie du canton, comme aide à la compréhension historique de la Grande Guerre ; la polyphonie des acteurs de la guerre en un si petit ensemble territorial ; les facettes anthropologiques du comportement des soldats et des civils impliqués ; la guerre comme facteur de rupture ou de continuité ; et enfin « la guerre après la guerre », c'est à dire la perception et les traces de la Première Guerre mondiale durant le siècle qui a suivi jusqu'à aujourd'hui.

En premier, l'étude menée sur la Grande Guerre dans le canton de La Bassée se proposait d'interroger la géographie du territoire pour voir en quoi ses caractéristiques ont pu entraîner une invasion aussi rapide et une occupation si longue. Cette géographie est en effet un élément déterminant pour le choix du canton comme support de fixation de l'armée allemande en ce lieu du front et comme objectif de reconquête pour les alliés. D'abord, le problème du relief est apparu comme essentiel à maîtriser pour une armée en guerre, fût-il de faible dénivelé par rapport au territoire environnant : le talus des Weppes,

sur lequel est situé l'axe de la RN 41, s'est avéré essentiel à dominer et à conserver. La géographie économique est le second aspect qui a été envisagé : le terroir agricole du canton, formé de limons fertiles, porte une agriculture qui rend ses habitants prospères ; elle fera vivre opportunément les soldats occupants et leurs chevaux ; le volet industriel s'est révélé important : les Grandes Usines Delerue, par exemple, fabriquant du collodion, un produit servant à confectionner les matières explosives des obus, ont été au cœur de l'emprise allemande du secteur ; enfin, le réseau de communication performant (voie fluviale, route Lille-Lens, nœud ferroviaire) est un argument de logistique qui a incité les occupants à verrouiller le canton et ses axes de passage. La géographie a amené une vision complémentaire et nécessaire à l'histoire des lieux

La seconde problématique invitait à comprendre pourquoi tant de nations se sont opposées sur la ligne Ypres-Lens. D'abord, on a vu que la guerre de masse et ses différentes expérimentations successives (course le fusil en avant, tranchées, mitrailleuses, gaz asphyxiants, guerre aérienne) ont entraîné de nombreux morts et l'expérience de la perte aussi bien chez les camarades des deux fronts du canton que dans les familles des soldats mobilisés. Ensuite, il a été montré que les besoins toujours croissants en hommes et en matériel ont nécessité l'appoint des territoires coloniaux et de tous les volontaires venant de zones proches (l'Afrique du Nord, l'Irlande, la Turquie) et très éloignées comme l'Océanie, les Indes, le Canada et les Etats-Unis. L'insuffisance économique des Allemands, enfin, perceptible aussi par les habitants occupés (« s'ils en sont réduits à avoir besoin des orties pour leur industrie textile, ils sont mal partis ») a été rendue sensible grâce aux témoignages des habitants du canton et aux archives allemandes. Ainsi, la mobilisation technologique globale et locale a pu être montrée grâce à la lecture circonstanciée des combats qui se sont déroulés sur le territoire du canton et sur ses franges.

Le troisième questionnement concernait les ouvertures anthropologiques qui devaient être prises en compte afin de déterminer quelles fonctions d'affirmation de soi allaient s'afficher, depuis la revendication manifestée jusqu'au registre symbolique. Un des points soulevés a été la souffrance des corps en guerre. Maladies, blessures, neurasthénie : tout le cortège des problèmes physiques et psychiques a été détaillé par le biais de cas venant des divers bords de la guerre : les soldats souffrant du *shell shock* ; les mobilisés heureux d'être blessés pour passer un mois, deux, plus, dans les hôpitaux où la vie pouvait reprendre doucement ; les jeunes des Brassards Rouges envahis de poux ; les femmes devant tenir leur place face aux soldats occupants ; les enfants travailleurs ; les vieillards emmenés durant le long exode vers la France du sud. Chez ces habitants du canton - mais c'est le sentiment commun - l'impression de vulnérabilité se meut peu à peu en indifférence aux soucis des autres n'appartenant au clan liminaire ; cette forme de préservation personnelle est un des éléments découverts dans les comportements observés durant la guerre.

Le quatrième point, spécifique à la sortie de guerre, devait interroger sur les modifications héritées de la guerre et sur la pérennité des divers registres observés durant l'avant-guerre : la Première Guerre serait-elle source d'innovation ou un prétexte pour le retour à l'ordre ancien ? Y eut-il rupture ou continuité ? D'une part, de nombreux changements sont à constater ; le premier est démographique car les habitants ne sont revenus en 1922 que dans la proportion des deux tiers ; or, si les autochtones manquent à l'appel du canton, de nouveaux venus s'y installent, souvent des ouvriers intéressés par la reconstruction, donnant l'illusion d'un territoire presque revenu à ses standards d'avant la guerre. La seconde modification est économique : les fabriques, pour l'essentiel, n'ont pas été reconstruites. La troisième est géographique et environnementale : les alignements de blockhaus rappellent continûment la Grande Guerre dans les paysages du canton. Ces trois

transformations invitent à parler de rupture. Mais, d'autre part, regardant les résultats électoraux durant la sortie de guerre, on constate que les anciens dirigeants réussissent à retrouver leur pouvoir et leurs places. Le clientélisme, à l'origine du vote conservateur, prime sur les thèses nouvelles rencontrées dans les villes d'évacuation et au contact des camarades de chambrée. La problématique sur l'héritage de la guerre trouve comme double réponse la porosité et la mutation : porosité d'abord entre l'avant-guerre, la guerre et la sortie de guerre faisant que tout reste inscrit des habitudes ancestrales mais, deuxièmement - longue mutation des esprits - des voies différentes ouvrent leur chemin, dont le développement du vote radical puis socialiste est une des manifestations.

Enfin, le dernier élément problématique du canton réside dans les représentations de la Grande Guerre durant le siècle qui a suivi. Un élément remarquable est que le sujet de la Première Guerre mondiale a été peu traité à l'intérieur d'un échantillon de journaux spécifiques, qu'ils soient religieux, de politique régionale ou à caractère historique local durant presque tout le vingtième siècle. Ce phénomène montre que la sortie de guerre s'est effectuée, apparemment, très rapidement dans les esprits, après le conflit. Certes, les effets sur le paysage, la société et l'économie sont durables, mais les habitants semblent ne s'intéresser qu'au présent, devenu moins prospère, ou, aussi, à un lointain passé, lieu des rêves de la puissance régionale. En réalité, l'idée d'une guerre très destructrice des mentalités, des bâtiments et de l'environnement est restée très prégnante dans tous les esprits, et durant très longtemps ; mais on n'en parlait pas. L'appropriation et l'externalisation de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, curieusement, ont été peu engendrées par la population elle-même ; il a fallu que des personnes extérieures (des chercheurs australiens en particulier) suscitent des développements historiographiques particuliers pour que cette Première Guerre soit propulsée tout à coup au rang de développeur économique, environnemental et touristique ouvrant sur l'intégration du canton dans une forme de mondialisation.

A l'issue de ce rappel des cinq problématiques qui avaient présidé à cette étude, il apparaît que les réponses sont mitigées, non tranchées, tempérées par des nuances qui font dire qu'il n'y a eu ni nette rupture ni réelle continuité entre le début du XX^e siècle et la sortie de guerre ; la Première Guerre mondiale a installé une coupure événementielle qui est devenue une couture entre les habitants le temps du conflit, lesquels ont retrouvé vite les représentations du quant à soi quand la reconstruction a pu, enfin, se terminer.

Le troisième volet de notre conclusion concerne des débats qui ont à voir avec les limites et les problématiques proposées au départ et qui ouvrent cinq objets liés au canton mais aussi à l'histoire de la Grande Guerre. Ces thèmes sont celui de la frontière, frontière du front, barrière des hommes ; le principe de la guerre, accélérateur de modernité ; le monde des réfugiés, miroir d'une communauté éclatée ; le modèle de masculinité hérité de la mobilisation ; les approches comparatives et transnationales de la guerre vécue dans le canton.

Le premier objet est celui de la frontière. Le mot front, déjà, est la réalité incontournable du canton en guerre. Sa circulation interne et les passages vers l'extérieur, interdits, ou contrôlés, ou encadrés, suscitent autant d'envies que de conversations. Les militaires des deux camps sont eux-mêmes installés dans des frontières très conceptualisées : le territoire attribué aux Portugais, ou aux Indiens, ou aux Bavarois, est strictement codifié et il revient à chaque nation de défendre son espace assigné. Ce type de frontière militaire est source de stratégies d'appropriation et de transformation : gestion de l'écoulement de l'eau ; organisation des limites côté premières lignes et côté arrière ; gradient de contrôle des communes et des populations ; redistribution des axes routiers et ferroviaires en fonction du lieu central, la côte pour les alliés et Berlin pour les troupes

allemandes ; marques identitaires grâce aux surnoms qui sont donnés aux tranchées, au baptême des estaminets et à la mise en place de nouvelles routes. L'impact de ces cadres frontaliers élaborés par les armées (zone alliée et zone allemande d'une part ; front et arrière d'autre part) semble avoir persisté longtemps durant le XX^e siècle, sinon dans les esprits du moins au plan économique et quant aux mobilités infrarégionales. Cet objet frontière n'est pas nouveau pour des habitants qui ont toujours été ballotés entre Artois et Flandre, entre France et Pays-Bas espagnols, entre terres d'imposition et nombreux alleux. Les stratégies de détournement et de contestation de ces limites territoriales, préexistant à la Grande Guerre, ont été renouvelées durant les quatre ans du conflit : les habitants du canton, habitués à frauder pour leur vente de tabac par exemple, ont semble-t-il réactivé ces capacités en s'adaptant assez bien aux conditions imposées par l'occupation. L'asymétrie inhérente à la guerre entre occupants et occupés a permis de développer des commerces et des déplacements illicites qui ont fait de la frontière d'invasion un révélateur des audaces des femmes, des enfants et des vieillards obligés à l'obéissance à l'intérieur de leur petit pays envahi.

Le second objet est le principe de la guerre comme accélérateur, ou non, de la modernité sociale. Le canton a connu une occupation longue de quatre années, sans aucun retrait de l'armée allemande ni changement de la ligne du front lié à l'échec des tentatives de percée. Ce temps stabilisé aurait pu engendrer, après la guerre, une envie d'émancipation des acteurs qui ont dû assimiler les mécanismes de cette occupation, en particulier les femmes ; elles ont assumé seules des responsabilités familiales, financières et professionnelles qui en font fait des personnes rendues très autonomes. Pareillement, les jeunes gens mobilisés, qui ont su affronter les aléas d'une guerre très difficile et sa prise en charge mentale, sont désormais à même de s'affirmer. Or, après la guerre, la femme et le jeune ex-mobilisé, nouvel ancien combattant, retournent à leurs rôles secondaires tandis que les anciens cadres dirigeants animent à nouveau le canton. Une typologie des habitants durant l'Entre-deux-guerres donne en effet un trio classique reconduit depuis l'avant-guerre : l'ouvrier, la mère de famille, le dirigeant. Cet aspect sociétal, frein plutôt qu'accélérateur de modernité, est une des représentations née de la guerre. Quelques points particuliers soulèvent débats : la fonction rassurante des anciens dirigeants qui s'occupent de la reconstitution et de la reconstruction ; la perspective genrée traditionnelle qui est renouvelée ; l'intériorisation souvent douloureuse de la guerre.

Un troisième objet a été montré, celui du monde des réfugiés, miroir d'une communauté éclatée. Les divers lieux de l'exode sont les signes géographiques de cette dispersion qui distribue les civils au loin, tout comme les mobilisés ont été eux aussi disséminés sur les fronts en guerre. Assurément les dix départements envahis montrent comment la guerre reconfigure le champ social. Le sentiment d'abandon, en effet, ravive le décalage avec les autres Français qui peuvent se retrouver en famille durant les permissions alors que les personnes originaires des territoires occupés ne peuvent satisfaire à ce besoin de réconfort. Les instances des Etats en guerre, les services de la Croix Rouge et les principes de la conférence de La Haye ont beau autoriser une certaine sociabilité (correspondances, rapprochement des familles, droit des gens), il n'empêche que la guerre induit un phénomène d'identité locale renforcée et un clivage accentué entre les groupes et les individus issus des départements occupés et ceux du reste des territoires en guerre. Il s'agit d'une inversion rhétorique du concept d'ouverture et de découverte : les exilés sont comme des expatriés d'un petit pays devenu 'refuge intérieur'. Se créent ainsi une multitude de mini-clans qu'il faudra ressouder dans l'après-guerre afin que les communautés dispersées se rapprochent. Cet aspect infra-cantonal est symptomatique du monde plus large des réfugiés.

Le quatrième objet est le modèle de masculinité hérité de la mobilisation. L'identification de ce groupe combattant, honoré pour son héroïsme dès l'armistice du 11 novembre 1918, est plus complexe qu'il n'y paraît. Diverses formes du soldat durant la Grande Guerre ont été montrées dans cette recherche sur le canton de La Bassée : le héros mort au combat, appartenant à une famille aristocratique qui valorise son parcours (James Boyle) ; l'anti-héros qui a refusé de combattre (Edward Tanner) ou celui qui a été secoué d'idées noires et marqué par la neurasthénie (Yvor Gurney) ; le soldat qui, revenu, est retourné à l'anonymat englobant du concept d'« ancien combattant » (la cohorte des hommes blessés, fatigués, meurtris) ; les morts des monuments aux morts. Dans la reconnaissance affichée des autorités qui louent le service rendu à la petite patrie et à la nation, certains, voués mentalement au néant vu leur action de faible poids ou leur peur durant les attaques ou leur position favorisée en troisième ligne, sont tout à coup nommés, célébrés, individualisés sur un mode dithyrambique avec des récits héroïsans qui mettent à égalité tous ceux qui ont été mobilisés. L'Etat et la nation leur attribuent un modèle de masculinité fait d'exaltation du sacrifice, de sang-froid, de courage et d'habileté généreuse ; cet archétype unifie des hommes – morts et vivants - qui au moment de la guerre ont eu des expériences très diverses du front. Les métaphores employées, qui disent que les corps étaient prodigieux et les comportements valeureux, sont, à rebours, un nivellement qui gêne les combattants eux-mêmes. Certes, ils finissent par s'identifier au héros proposé, mais c'est au prix du silence à propos de leur propre parcours combattant sur lequel beaucoup se taisent. La recherche sur le canton de La Bassée a montré l'identification d'un groupe social en quête de reconnaissance et parallèlement le refuge en soi à cause de l'indicible du vécu de la guerre.

Il est enfin un dernier objet, celui d'une approche non hexagonale de la Grande Guerre vécue dans le canton ou par les acteurs de la guerre originaires du canton. On a vu l'engagement de Leon Weber, « ch'Canadien » ; le parcours de Gabbar Singh Negi a été valorisé depuis ses montagnes himalayennes jusqu'à sa mort sur le flanc sud de l'attaque de Neuve-Chapelle en mars 1915 ; la vaillance des soldats portugais a été exposée lorsqu'ils ont tenté de contenir la poussée allemande lors de l'Opération Georgette durant le printemps 1918 ; les travailleurs chinois ont été présentés comme les premiers réparateurs des blessures territoriales du canton ; les civils ont été montrés dans la variété de leurs parcours hors de France, aussi bien vers les Pays-Bas, vers l'Angleterre ou vers la Turquie ; on a évoqué aussi les soldats d'Afrique du Nord et les coloniaux d'Afrique noire qui ont essuyé les premières salves d'artillerie allemande du versant Lys lors de la bataille de La Bassée ; dans l'armée allemande, on a distingué les Prussiens des Bavaois et les Alsaciens-Mosellans du reste de l'armée allemande ; on a vu les Ottomans contre les Russes et les Australiens contre les Ottomans ; le sort des Français envoyés sur le front d'Orient a été détaillé dans ses trois phases successives : l'exaltation des départs, le désenchantement du débarquement ensuite et enfin la dureté des combats dans un cadre trop inconnu.

Ces approches amènent un regard comparatif et transnational, une sorte de polyphonie d'expériences guerrières et civiles afin que la Grande Guerre dans le canton de La Bassée soit celle de toutes les sociétés engagées dans le conflit avec les lignes de rupture et les enjeux qui en découlent.

S'ouvre maintenant le quatrième volet de la conclusion ; il concerne cinq sujets transversaux qui ont permis de découvrir les représentations du canton pendant le conflit, sa population et les soldats qui y sont impliqués durant la guerre ainsi que les territoires extérieurs mais liés au canton depuis le début du XX^e siècle. Citons 1- le problème éthique du recours à la force, 2- la conversation mémorielle dans et entre les divers pays concernés

par la lecture présentiste de la Grande Guerre, vue dans le cadre du canton, 3- l'arbre en guerre dans les onze communes, une thématique largement tangible à l'intérieur de cette portion des lignes occidentales, 4- le cheval au front, et à travers lui le vaste champ des animaux durant la guerre, 5- la fin de la préséance bourgeoise dans le canton. Cet échantillon de thématiques anime autrement la recherche sur la Grande Guerre à la fois dans le secteur de cette étude, dans les dix départements occupés et également à l'intérieur des zones en guerre durant ce conflit mondial.

Le premier sujet, le problème éthique du recours à la force, est celui de l'épreuve ultime, c'est à dire le fait d'être autorisé à tuer en ayant sa conscience pour soi. Il a en effet été indispensable de se construire un ennemi, sinon comment en venir à l'assaut contre un autre semblable ? Pierre Conesa²¹⁴⁷ jette les bases de ce concept : une stratégie de communication a été mise en place auprès des soldats afin que des arguments moralement irrespectables soient pourtant acceptés. Ainsi, dans un canton foncièrement européen, une altérité type « ennemi » s'est forgée dans la tête des planteurs de tabacs, des ouvriers des mines, des distillateurs des fabriques et de tous les jeunes hommes qui n'étaient ni des bourreaux avérés ni des patriotes pur teint. Le premier moyen de satisfaire à ce concept est d'éviter l'émotion, c'est la condition première pour devenir un combattant, voire un oppresseur. Le second procédé est de refuser l'éthique du « même au même » : le soldat allemand (ou le soldat allié dans l'autre camp) est un ennemi caché de longue tradition, c'est l'incarnation du Mal, il représente un idéal et une nation dont il faut extirper les marqueurs démonisés. La troisième parade est de faire monter peu à peu la violence afin de rendre insupportable l'attente du combat et de déclencher l'envie de massacrer légalement. On a vu les rapports d'hostilité et leurs résultats : le pacifisme ; l'envie de s'éloigner des zones de la bataille et de profiter des permissions, des hôpitaux et des familles ; la quasi indifférence, enfin, à la mort des ennemis comme aux décès des voisins.

Il est un autre sujet qui a soulevé une attention soutenue, c'est la conversation mémorielle dans et entre les divers pays concernés par la guerre dans le canton, liée à la lecture présentiste de la Grande Guerre. A été travaillée, par exemple, la mémoire australienne de la Première Guerre mondiale qui, par son impact à la fois en Australie et à Fromelles, a créé des synergies touristiques et développementales qui entraînent une forme nouvelle de mondialisation, inconnue jusque là dans le canton. La Grande-Bretagne et le canton ont également leurs histoires liées par les morts nombreux des champs de bataille (cimetières installés sur le versant Lys), par l'interrogation sur le tribut payé par les marges celtiques des îles britanniques (Ecosse et Irlandais ont laissé beaucoup d'hommes dans le front entre La Bassée et Herlies) et par l'implication des soldats alliés et des territoires du Commonwealth dans les combats de cette portion des lignes occidentales. Enfin, a été évoquée la présence de prisonniers de guerre allemands ou russes, employés au déblaiement durant la guerre et lors de la sortie de guerre. Ces diverses expériences de guerre, parfois objets de polémiques, sont des points de vue qui rendent compte des facettes de l'internationalisation du conflit, des regards différents sur l'histoire de la Grande Guerre et des comportements mémoriels distincts entre pays impliqués.

L'arbre en guerre est également un choix thématique qui concerne à la fois la Grande Guerre et le canton : dans cette recherche, nombreuses ont été les allusions aux arbres. Dès avant l'invasion et pendant que s'installait l'occupation, on a vu que des observateurs britanniques, venus inspecter la région lilloise pendant l'été 1914, l'ont décrite comme un territoire feuillu avec des arbres considérés comme points hauts propices à l'observation. Pendant les quatre ans de la guerre, on a observé que trois sorts bien distincts étaient réservés aux arbres : les uns ont été maintenus en place par les

²¹⁴⁷ Pierre Conesa, *La fabrication de l'ennemi ou comment tuer avec sa conscience pour soi*, op. cit.

Allemands, faisant une sorte de rideau de camouflage, ce sont ceux de la RN 41, il fallait les laisser en place afin que les Britanniques ne puissent voir et pilonner au delà du talus des Weppes ; les autres ont été sciés par les occupants qui ont utilisé les troncs dans la confection des blockhaus et des parapets des tranchées, et qui ont brûlé le reste du bois à usage de chauffage des blockhaus, des habitations et des générateurs des fabriques ; les derniers qui auraient pu subsister ont été abattus par les alliés lors des tris intenses qui ont dévasté tout le secteur. Il faut enfin remarquer qu'il n'y a pas d'arbres, pas de vergers, pas de haies sur les aquarelles des peintres ou sur les photos prises durant la guerre ou sur les vues des ruines de la sortie de guerre. On voit bien que ce thème transversal raconte à sa façon le front du secteur, ses contraintes, les réquisitions et les ruines. Voir la Grande Guerre dans le canton de La Bassée par le biais de l'arbre en guerre est un angle d'approche qui offre l'opportunité de saisir le quotidien des civils, les impératifs de l'armée des occupants et les ripostes des soldats du camp opposé. Révélateur du vivre et du survivre, l'arbre absent est aussi l'indice du difficile revivre de la sortie de guerre dans les onze communes.

Le cheval au front est une autre thématique qui soulève de l'intérêt en ce qui concerne le canton : dès le début de la mobilisation, comme cela s'est effectué pareillement dans toute l'Europe en guerre, ainsi qu'en Algérie, le bouleversement de l'univers chevalin a été très fort. Les chevaux, nombreux dans les villages ruraux du secteur de la recherche – citons les 17 chevaux de trait de la ferme Delerue dans le bourg d'Illies, plus les chevaux de monte -, ont été réquisitionnés par les armées. Leur utilisation a été primordiale pour la conduite des opérations durant toute la guerre : on a vu que les charges des cavaliers français ont été déterminantes pendant l'automne 1914 quand la ligne du front se constituait, que les chevaux mourraient autant les hommes qui les montaient durant les tentatives de percées, et que les déplacements des armées et du matériel nécessitaient des animaux de trait nombreux. Les chevaux, c'est aussi une question d'entretien et de préparation ; elle a nécessité quantité d'hommes à leur service ; les frères Verly, par exemple, artilleurs, étaient chargés de l'entretien des chevaux de leur régiment. On a évoqué également la présence massive de l'animal sur les premières lignes pour le transport sur rail Decauville ; on a évoqué le compagnonnage des chevaux et des combattants ; on a vu que les nécessités de l'approvisionnement ont obligé les troupes et les habitants occupés à manger la chair des chevaux tant la viande manquait ; on a constaté que des cimetières spéciaux ont été créés pour les enterrer. Là, également, cette thématique transversale permet de dire ce que fut le combat des soldats des deux camps et le quotidien des civils. Révélateur, de plus, d'un monde rural de l'avant-guerre marqué par la traction des chevaux et d'un monde urbain où les chevaux étaient omniprésents pour la circulation hippomobile, le cheval est un exemple de la porosité entre l'univers de la guerre, le monde qui l'a précédé et le traumatisme de la sortie de guerre quand fut constatée, aussi, l'extrême morbidité chevaline.

Un dernier thème a été traité en filigrane, celui de « la fin des châteaux ». Fin des châteaux, fin des aristocraties à la campagne dans les pays occupés, fin de la présence bourgeoise. La fin des châteaux est une réalité liée aux destructions de la Grande Guerre : tous les lieux de prestige situés sur le front et sur les secondes lignes ont été détruits (on a vu le cas de celui d'Herlies), bétonnés d'abord par les Allemands pour servir d'abris, puis pilonnés par les Britanniques car servant à leurs adversaires, et enfin explosés par les occupants après avoir été vidés lors de la retraite ennemie de septembre-octobre 1918. Ces châteaux, plusieurs par commune du canton, ne seront pas reconstruits, mais, de plus, bien des familles dirigeantes ne reviendront plus habiter dans le canton. La fin des aristocraties à la campagne est visible dans le cas d'Hantay où le château du bourg, abîmé, est quitté par ses propriétaires avant d'être transformé en mairie ; le passage est symbolique entre un

lieu privé de résidence et un lieu public de démocratie. La fin du pouvoir bourgeois n'est pas aussi immédiate ; elle mettra une vingtaine d'années à se concrétiser. Les familles dirigeantes réinvestissent en effet les demeures cossues et les places puissantes durant la sortie de guerre ; leur désaveu se manifeste plus tard ; ce n'est qu'en 1936 que l'édifice vacille. En mai, les ouvriers de La Bassée et des sites miniers viennent depuis le chef-lieu et le long de la RN 41 pour conspuer successivement tous les patrons des villages du canton ; leur groupe se gonfle des opposants rencontrés dans chaque localité ; les confrontations sont violentes. Ces journées explosives sont le signe de la contestation de la préséance bourgeoise qui avait pourtant réussi sa sortie de guerre en réinvestissant les postes du pouvoir.

Ces cinq thèmes transversaux spécifiques au canton parlent de la Belle Epoque, de la Grande Guerre et de leurs attendus qui courent parfois jusqu'au début du XXI^e siècle. Ce ne sont pas les seuls modèles sur le temps long puisque certains de ces aspects horizontaux de la recherche ont recueilli, à l'intérieur de notre étude, d'autres développements conséquents ; rappelons quelques objets de ce type de réflexion qui ont valu des recherches travaillées : le corps en guerre, croire, se distraire, la guerre des enfants, les femmes et la guerre. Ce sont des exemples de ce type de dynamiques internes favorables à des perspectives originales.

Il apparaît, dans le cinquième et dernier volet de cette conclusion, que le cadre du « Vivre, survivre, revivre sur la ligne du front, Illies et le canton de La Bassée durant la Grande Guerre » est riche de significations ouvrant sur un contexte de portée globale.

La première est que l'histoire locale du canton ruralo-industriel du sud-ouest le Lille est étroitement solidaire de l'histoire internationale tant le cas précis reflète et résume la situation du Nord, de la Belgique (travaux d'Annette Becker), de l'univers des dix départements français occupés (étude de Philippe Nivet) ainsi que de l'ensemble des pays en guerre (ouvrages de John Keegan). Si l'on compare l'histoire que nous venons de parcourir dans le territoire cantonal et l'histoire générale de la Grande Guerre, on remarque combien la courbe des événements locaux et le rythme des inflexions du conflit sont en exact parallélisme avec la guerre sur le front d'Orient (l'épopée du soldat Victor Lefranc), avec les événements donnant naissance à la république turque (le cas des deux familles Allienne), avec l'histoire du Canada (le récit de Leon Arminius Weber). L'invasion de l'automne 1914 (recherches de Jean-Jacques Becker), les expériences combattantes (analyse de François Cochet) et la mémoire de la guerre (réflexion de Carlo Ginzburg), tout concourt à rapprocher et presque à confondre les problématiques cantonales et les questionnements européens, voire mondiaux.

Le second enseignement concerne l'universalité de la violence : incendies, tirs, affrontements, réquisition du nécessaire, blessures, mortalité, pression psychologique, abus de pouvoir, dégâts, ruines, tout concourt à donner une uniformité au désastre humain de la Grande Guerre dont le canton n'est qu'un avatar. Violence universelle, aussi, étant donné que ce sont des Français, mais surtout des Britanniques et leurs alliés venant de la planète entière, et des Allemands avec leurs prisonniers venant de l'Europe centrale et de l'est qui s'y opposent, faisant entrer de plain pied les habitants du canton et les soldats belligérants là rassemblés, dans un combat acharné qui dépasse la seule domination d'une ligne de crête, d'un *cluster* industriel et d'un nœud logistique. Le canton est un minime élément d'une stratégie globale de conquête et d'offensive qui prend en compte aussi bien la Russie que les Etats-Unis, le Portugal que les dominions britanniques, les colonies françaises que la zone des Balkans. Les combats et les attaques, les crises régulières de confiscation de biens, de capture et d'emprisonnement des habitants occupés, les vagues d'envoi en évacuation, ces diverses tentatives souvent avortées d'appropriation et

d'exclusion du territoire et des populations du canton correspondent, en arrière-plan, à des troubles sociaux, politiques et économiques qui affectent l'Allemagne et ses alliés, le monde britannique et ses besoins d'approvisionnement, la France et ses problèmes d'Etat-Major. Les populations envahies, ballotées au gré de ces soubresauts, n'étaient pas à même, sur le moment, de décoder ces formes de l'universelle violence de la guerre ; elles deviennent évidentes avec le recul de l'histoire générale de la Première Guerre mondiale.

Troisième aspect de la globalisation du canton en guerre, on assiste là comme ailleurs sur les anciens fronts, d'octobre 1918 à la fin des années 1920, à la liquidation progressive mais longue des séquelles du conflit. Il faut convenir en effet que plusieurs phénomènes concourent à mettre du temps pour que la tension soit tombée. Les espaces en déprise guerrière sont peu à peu désobusés ; la fin de la peur venant du sol miné s'installe très lentement ; les bâtiments privés et publics se reconstruisent selon les apports, longs à obtenir, venant des réparations ; les habitudes de vie se reconstituent graduellement. Cette « démobilisation culturelle » (John Horne) a été étudiée aussi bien chez les évacués et les occupés des onze communes du canton de La Bassée que parmi les Français du reste du territoire et dans l'espace plus vaste concerné par la Grande Guerre. On y a constaté la difficulté de ces moments du retour et l'embarras de se retrouver entre soi, les uns et les autres disséminés durant quatre ans, tous tenus désormais à partager *Le fardeau des jours* (Léon Bocquet). Cette appréhension de la fin de la guerre et la reprise difficile de la vie commune durant la sortie de guerre (Rose Duflot) a également été montrée chez les réfugiés du Pas-de-Calais (les frères Verly), chez les évacués de la France libre (les deux amies Marie-Louise et Rosa), chez les soldats pas encore démobilisés (François Rucho), chez ceux qui sont chargés de poursuivre l'armée allemande (Joseph Carle) et dans les mines de Zonguldak en Turquie (les Lemaire et Herbez). D'un bord du front occidental à l'autre, sur les lignes du front d'Orient et dans les terres colonisées, des jalons identiques uniformisent, souvent dans la lenteur, les sorties de guerre et les années d'après-guerre, que ce soit dans le canton de La Bassée (mémoire de maîtrise de Benoît Varez) ou en Serbie (roman d'Alcide Ramette).

Cette synchronisation des évolutions à l'échelle internationale met en évidence un quatrième aspect global, à savoir que les habitants du canton et les soldats qui ont combattu sur les lignes du front ne sont pas, dans l'ensemble, des acteurs importants de l'histoire de la Grande Guerre. Leur place et leur trace sont minimes, tout au plus apparaissent-ils dans les longues cohortes de réfugiés partant à pied vers le sud ou arrivant dans les trains de la Croix Rouge à Annemasse et dans les trois grandes batailles de La Bassée, de Neuve-Chapelle et de Fromelles. De façon personnelle, seuls quelques individus ont eu une voix qui a compté, encore cela est-il à la marge pour la plupart ; ce sont le député Alexandre Crespel et le conseiller général Gustave Barrois-Brame ; c'est l'auteur Léon Bocquet et ses écrits régionalistes ; c'est le poète Yvor Gurney et ses accents déchirants de souffrance. D'autres ont eu un impact plus déterminant ; ils sont australiens, irlandais, britanniques, américains, bavarois ; mais leur histoire s'inscrit dans l'événementiel de la Grande Guerre où les soldats n'ont pas joué individuellement un rôle moteur de façon délibérée ; leur bravoure et leurs actions sont normatives par rapport à ce qu'on attend d'un mobilisé durant une guerre. Seul, un cas interroge, celui d'Adolf Hitler qui s'est forgé son ressentiment et ses convictions durant la Première Guerre mondiale lorsqu'il était en pause à Fournes, en faction à Fromelles, en estafette sur les terres du canton, quand il observait les percées très meurtrières et les audaces des hommes de son régiment, allant jusqu'à la désobéissance et l'évasion, pendant qu'il prenait, assis seul sur un banc, à l'écart des autres, des notes et des croquis qui allaient alimenter sa réflexion sur le pouvoir et sur la guerre. A coup sûr, dans cette optique, l'histoire cantonale et l'histoire globale sont très intriquées.

Le dernier élément montrant la globalisation du canton en guerre concerne son contenu anthropologique : des chemins se sont croisés ; une richesse relationnelle s'est révélée ; une organisation humaine dense, complexe et diversifiée s'est ostensiblement mise en place. Le canton a donc montré un mouvement infracommunautaire qui a permis de tenir en dépit de l'adversité. Cette empathie dans l'épreuve est constitutive des réseaux (protestants ou catholiques, politiques ou associatifs, amicaux ou familiaux) qui ont permis de partir et de voyager ensemble (les Dupretz), de composer des groupes dans les villes de l'exode (Gaillon) ou de former de petits collectifs de partage entre soldats (Henry et Félicien Verly, Joseph Lefebvre). Ces ensembles divers et ces communautés occasionnelles se rencontrent aussi chez les Australiens (les *cobbers* à Fromelles), les Indiens (Gabbar Singh Negi et les Garhwalis) et les Portugais (groupe lusitanien de l'Alloeu du printemps 1918). Pourtant, si la Première Guerre mondiale a tissé (ou renoué) des liens, ces dynamiques s'estompent vite une fois le conflit terminé : chacun retrouve son quant à soi quand il faut rentrer parmi les ruines (Vasseur, dans *Le fardeau des jours*) ou rebâtir une vie professionnelle prometteuse (Rose Dufлот).

Ces divers éléments de globalisation de la Grande Guerre à partir de l'expérience du canton de La Bassée montrent que ces comportements avérés et communs aux peuples en guerre sont révélateurs d'un ensemble d'attitudes et de positions qui caractérisent autant la société française que les sociétés étrangères impliquées dans le conflit. Ainsi, par-delà les circonstances qui ont présidé au désastre de Neuve-Chapelle, à l'hécatombe de Fromelles et aux raids de l'aviation de l'été 1918, on peut considérer que le « vivre, survivre et revivre » des combattants et des habitants d'un canton du front occidental introduit la connaissance d'attitudes globales révélatrices de la violence, de la paix, de la foi, de la patrie, de l'armée, de l'Etat ou de la politique, lesquelles déterminent les comportements des nations toutes entières.

L'étude de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, dans cette perspective, apporte une contribution à l'histoire de l'opinion collective. Non point pour dire que ces hommes et ces femmes de tout pays et de tout âge aient cherché à façonner cette opinion, mais pour confirmer que ces populations combattantes, occupées, exilées sont le reflet de sentiments communs.

SOURCES
ET
BIBLIOGRAPHIE

SOURCES D'ARCHIVES

I ARCHIVES PUBLIQUES

1) Archives nationales françaises

a) Archives nationales (Pierrefitte)

SERIE AJ Fonds remis aux Archives nationales

AJ 4 / 37, 41, 49 Déportation des habitants des régions envahies (non daté)

AJ 28 / Pas-de-Calais 08 (cote provisoire) La reconstruction ouvrière et « la fin des châteaux » : l'image négative véhiculée par la construction résidentielle (1928)

AJ 28 / Pas-de-Calais 14 (cote provisoire) La cession des dommages de guerre : règlement financier immédiat (1919)

SERIE F ADMINISTRATION GENERALE : RAPPORTS DES PREFETS ET DES COMMISSAIRES SPECIAUX CONCERNANT L'ETAT D'ESPRIT DE LA POPULATION. ACCUEIL DES REFUGIES VENUS DES DIX DEPARTEMENTS ENVAHIS – GRANDE GUERRE

Sous-série F 2

F 2 / 2102-2103, 2124-2127 Régions libérées et fin de l'occupation allemande

Sous-série F 7 (Police générale)

F 7 / 12 935 Exode des populations en 1914, mobilisation, mouvement des troupes en 1914, Lettres des prisonniers français en Allemagne en 1916-1917, état d'esprit de la population, incidents locaux 1914-1918

F 7 / 12 936 Classement des rapports d'évacuation par département : Calvados, Cantal, Corrèze, Côte d'Or, Drôme, Eure, Gard, Gironde, Loire, Nord, Pas-de-Calais, Seine, Somme, Tarn, Tarn-et-Garonne, Vaucluse, Vienne,

F 7 / 12 937 Classement des rapports d'évacuation par département : Ain à Côtes-du-Nord.

F 7 / 12 938 Classement des rapports d'évacuation par département : Creuse à Orne.

F 7 / 12 939 Classement des rapports d'évacuation par département : Puy-de-Dôme à Yonne.

F 7 / 12 985 La reprise de l'action syndicale dans le Gard, commune d'Alais, siège de la Compagnie des mines, fonderies et forges (1916-1917)

F 7 / 12 992 Bilan des études des Renseignements Généraux sur la dérive révolutionnaire des mouvements ouvriers (« beaucoup de ces militants et de ces révolutionnaires sont venus du Nord et de Belgique », 2 septembre 1917)

F 7 / 13 004-13 009 Fonds du ministère de l'Intérieur : situation du département du Nord

F 7 / 13 179 A.R.A.C : Association Régionale d'Anciens Combattants, 1926

F 7 / 13 272 Grèves à Paris et en région parisienne en janvier et mai 1917 (flambée des prix, revendications corporatistes)

Sous-série F 9

F 9 / 3889-3900 Les cimetières militaires allemands (Annœullin, Assevent, Bauvin, Beaucamps, Bouchain, Bousbecque, Cambrai, Caudry, Comines, Férin, Fournes, Haubourdin, Illies, Lambersart, Le Cateau, Lille, Pont-de-Nieppe, Quesnoy-sur-Deûle, Salomé, Seclin, Selvigny, Steenwerck, Verlinghem, Wambrechies, Wavrin, Wervicq-sud, Wicres)

Sous-série F 14

F 14 11 331 Le Service d'Organisation des Travailleurs coloniaux (SOTC) dans les ports les 13 août 1917, 29 septembre 1917, 4 avril 1918 et 15 mai 1918

Sous-série F 23

F 23 / 18 Service de correspondance avec régions envahies (à partir d'avril 1916) : cartes réglementaires, 20 mots

F 23 / 347-378 Service des décorations. Dossiers 1920

Archives Marcel Sembat

637 AP / 22 Rapport confidentiel de Louis de Brouckère, Londres, 16 décembre 1916
« Les régiments de la réserve de la territoriale ont passé au front tout l'hiver dernier. Ils résistent. Et cela est presque incroyable ».

b) Archives nationales du Monde du Travail (Roubaix)

Consultation pour les dépôts relatifs aux entreprises du canton: pas de dossiers sur les manufactures et les industries des onze communes avant, pendant et durant la sortie de guerre.

c) Archives du Centre Historique minier de Lewarde

D 447 Société des Mines de Lens : recrutement des travailleurs étrangers en 1922-1923 (Tchèques, Italiens, Serbes, Hongrois)

D 2694 Société des Mines de Lens (1920) : recherche d'ouvriers étrangers, polonais notamment. Construction des maisons ouvrières familiales pour stabiliser le personnel logé

d) Archives de la Préfecture de police de Paris (APPP)

B a 889 Observations sur le comportement des Parisiens lors des bombardements aériens (1^{er} bombardement le 30 août 1914)

e) Archives du Service Historique de la Défense – Département de l'Armée de Terre (SHAT) à Vincennes

SERIE K Documents photographiques

1 K 655 Clichés 1914-1918 (1200)

SERIE N Administration et comptabilité départementales

Sous-série 5 N

5 N 279 Ravitaillement de la Belgique et du Nord de la France en 1914-1915 (Ministère de la guerre, cabinet du ministre, section presse)

5 N 375-376 Censure sur soldats blessés et amputés, douleur des veuves, visite des cimetières, pacifistes, pays neutres attaqués (du 5 août 1914 au 13 octobre 1919)

5 N 378-382 Sanctions aux journaux et saisies

5 N 431-443 Demandes d'échoppage (limitées à 850 durant 1914-1918)

5 N 446-543 Coupures de journaux censurés

Sous-série 6 N Fonds Clémenceau

6 N 22 Les épreuves des prisonniers de guerre : pas de viande, de tabac, de bière, pain insuffisant en quantité et en qualité (9 janvier-2 février 1915)

6 N 114 Le Nord occupé

6 N 149 Réclamation des travailleurs chinois concernant leur consommation de viande de bœuf

6 N 149 bis Circulaire 7.939.5/8 contre les représentations négatives des travailleurs étrangers en France

Sous-série 7 N

- 7 N 161 Circulaire n° 26. 913 du 16 octobre 1917 relative aux formes de négligence ou de maltraitance relatives aux travailleurs étrangers ; 1^{er} mars 1918 : les « coolies chinois »
- 7 N sup. 697 Les zones arrières de l'armée : les comités de cantonniers et le génie d'étape
- 7 N 985 Contrôle postal, Rapport de mars 1917
- 7 N 1297 Les travailleurs « exotiques » dans les régions libérées ; tentatives d'évasion des travailleurs chinois lors de leur embarquement pour leur retour
- 7 N 2121 Circulaire n° 32. 096 du 27 juillet 1917 relative à l'instauration d'une carte d'identité pour les étrangers
- 7 N 2288 18 octobre 1919, conférence franco-britannique au ministère des régions libérées « en vue de mettre fin aux méfaits commis par les travailleurs chinois »
- 7 N 2289 16 septembre 1919, Tensions de la population à l'encontre des Chinois ; 25 septembre 1919, insécurité ; 7 octobre 1919 : Pas-de-Calais terrorisé par les vols, les actes de brigandages et les crimes commis par les travailleurs chinois ; 18 octobre 1919, Situation intolérable en raison des actes de brigandage commis par les travailleurs chinois

Sous-série 16 N

- 16 N 1380-1381 Instructions pour l'organisation du contrôle postal – 1914 - (bloquer les informations, empêcher le pessimisme)
- 16 N 1391 Rapport de la Commission mobile de contrôle postal de la correspondance. 1916 : 3 juin « critique des Anglais », 10 juin « c'est bien au tour des Anglais, les Russes font du bon boulot », 7 juillet « reproche aux alliés », 14 juillet « Admiration envers les Russes, 22 juillet « moral satisfaisant », 28 juillet « la guerre touche à sa fin ». 28 novembre « animosité envers l'arrière » (2^e armée, Etat-major, 2^e bureau, SR 117-143-577).
- 16 N 1392 Rapport de la Commission mobile de contrôle postal de la correspondance. 1917 : 9 février « pauvres ballots que nous sommes » (19^e compagnie 25^e RI)
- 16 N 1536 Rapport de la Commission mobile de contrôle postal de la correspondance. 1918 : 9 octobre « imposer nos conditions et la loi du talion », 16 octobre « pacifisme : que c'est joli, l'hécatombe ! », 4 novembre « la victoire empêche la propagation du pessimisme » (2^e RIC, 15^e DIC, sp 173 ; 120^e DI sp 215 ; IX^e région nord)
- 16 N 1538 / 1 Service spécial « Moral » : Enquête auprès des populations afin d'estimer l'état de lassitude l'opinion (GQG-EM-2^e bureau), fin juin 1917
- 16 N 1543 Grèves dans les usines de guerre en mai 1918

16 N 1966-1967 Economie dans le Nord occupé

16 N 2536 Agriculture en 1915-1917 (Fonds allemand)

Sous-série 17 N

17 N 156 Circulaire condamnant le refus de servir du tabac à fumer aux travailleurs étrangers

17 N 385-386, 433-443 Etat général (Ruines) des zones envahies

17 N 446 Ruines, secteur de La Bassée

Sous-série 19 N

19 N 1397 Préoccupations hygiénistes concernant les travailleurs chinois, le 29 juin 1918

Sous-série 20 N

20 N 202-203 Le Nord occupé

Sous-série 22 N

22 N 570-577 Secteur de La Bassée de mai 1915 à janvier 1916

22 N 1384-1386, 1470-1471 Occupation du secteur de La Bassée

22 N 1470-1471 Secteur de La Bassée

22 N 2497-2513 Fromelles, activités de défense

Sous-série 24 N

24 N 3133-3134 Fonds de la première division de cavalerie

f) Archives médicales hospitalières des armées ou SAMHA (Limoges-Armées)

FONDS 1914-1918

Sous-série des ambulances

H.O.E. Postes de secours, ambulances autochirurgicales, hôpitaux d'opérations et d'évacuations et trains sanitaires.

2) Archives départementales françaises

Ces archives départementales, sauf celles du Nord, du Pas-de-Calais et de Paris-Seine, ont été consultées pour l'auteur, par des tiers.

a) Archives départementales de Charente-Maritime (La Rochelle)

SERIE J Documents divers

J 76 Enquête auprès des instituteurs « écho vivant de la conscience publique ». Rubriques : mobilisation, vie économique, administration des villages (demande d'Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique, le 18 septembre 1914)

SERIE M Administration générale et économie

M 41 ETP 941 Le camp chinois de La Rochelle - Pallice (1919-1921)

b) Archives départementales du Cher (Bourges)

SERIE R Affaires militaires

R 15 / 16 Les grèves du printemps 1917: le cas de Vierzon

c) Archives départementales des Deux-Sèvres (Niort)

SERIE M Administration générale et économie

4 M 6 / 29 Etat de confiance de la population et des soldats des dépôts en avril 1918

d) Archives départementales du Gard (Nîmes)

SERIE R Affaires militaires

8 R Répertoire des comptes-rendus des instituteurs sur l'état de l'opinion en septembre 1914

e) Archives départementales de Haute-Garonne (Toulouse)

SERIE Z Sous-préfectures

15 Z 520 Fort mouvement de grève en mai et juin 1917 dans les entreprises travaillant pour l'industrie de guerre (armement, poudrerie, cartoucherie)

f) Archives départementales de Haute-Savoie (Annecy)

SERIE M Administration générale et économie

4 M 342 Interrogatoire des personnes évacuées passant par Annecy (décembre 1916, février 1917, août 1917, décembre 1917)

Rapport du commissaire spécial d'Annemasse, n° 356, 19 décembre 1916 :
Accommodement entre françaises occupées et soldats occupants dans les zones
envahies du Nord

4 M 513 Rapport du commissaire spécial d'Evian, n° 581, 23 janvier 1917 : Maladies
d'estomac des évacués venant de la Somme ; n° 666, 3 février 1917 :
Développement de maladies à carences chez les évacués de l'Aisne ; n° 670, 7
février 1917 : Santé déficiente du convoi d'évacués de la Somme ; n° 1211, 27
avril 1917 : Situation alimentaire très précaire des évacués de Roubaix

4 M 517 Témoignage de Paul Thiery, n° 1668, 8 juin 1917 : « L'Allemagne démonte des
usines entières sous contrôle d'ingénieurs spécialisés. »

4 M 519 Rapport du commissaire spécial d'Evian, n° 2957, 12 novembre 1917 : « Les
Allemands ont impitoyablement jeté bas tous les arbres sauf un rideau qui servait
à dissimuler leurs troupes. »

SERIE T Enseignement général, affaires culturelles et sportives

1 T Enquête auprès des ecclésiastiques pour connaître l'état de l'opinion (fin 1914)

g) Archives départementales d'Ille-et-Vilaine (Rennes)

SERIE Z Sous-préfectures

10 Z 33. Lettres de Charles Oberthür, (1914-1916)

h) Archives départementales de Moselle (Metz)

SERIE M Administration générale et économie

304 M 102 L'association des Anciens Combattants des « Malgré-nous » de Metz, 20 mai
1920

i) Archives départementales du Nord (Lille)

SERIE F Administration générale

Sous-série 15 F i (Fonds iconographique et cinématographique)

15 F i 25-30 Cimetières militaires allemands (1914-1918)

15 F i 94-108, 1204, 1762-1818 Vie quotidienne des soldats (1914-1918)

15 F i 188-268, 1316-1418, 1566 Camp de concentration des déportés du Nord
d'Holzminden (1914-1918)

- 15 F i 302-503 Cartes postales de la Grande Guerre : Aubers, La Bassée, Fromelles, Herlies, Illies, secteur Lille-Armentières, camp d'Holzminden
- 15 F i 554, 556, 558, 558 bis, 1447, 1853-1856, 1982-1985 La Bassée : tank, église Saint-Vaast, église en ruine, gare, Grand-Place, rue de Lens, ruines, panoramas (1914-1918)
- 15 F i 677-679, 1860-1864 Fromelles : maisons, église, panorama, monument aux morts (1914-1918)
- 15 F i 711-712, 1858 Herlies : église, panorama, ruines (1914-1918)
- 15 F i 717-722, 1458-1479, 1979 Illies : église, panorama, cimetière allemand, ruines (1914-1918)
- 15 F i 1207 Soldats allemands (1914-1918)
- 15 F i 1748, 1755 Tranchées allemandes (1914-1918)
- 15 F i 1824 Réfugiés (1914-1918)
- 15 F i 1827 Réquisitions allemandes (1914-1918)
- 15 F i 1852 Bataille d'Aubers de mai 1915
- 15 F i 1912 Fournes : avions et officiers britanniques en 1919

Sous-série 30 F i

30 F i 342-346 Guerre de 1914-1918, bataille de Fromelles

Sous-série 59 F i

59 F i 279 Carte des régions ravitaillées, sortie de guerre (1919-1921)

SERIE G Clergé séculier

G 5 / 05 Situation du canton de La Bassée de 1912 : administration, culte, chiffres de population, électeurs, principal des quatre contributions directes pour 2011

G 5 / 08-09 Annuaire statistique du département du Nord : 1914, 1920, 1921, 1922, 1924

SERIE J Archives d'origine privée

Sous-série J

J 3 / 3, 5 Fonds Emile Théodore : les cloches de Lille et sa région, la guerre à Lille (1914-1916)

J 477 / 118 Grande Guerre (1914-1918)

J 1035 / 37 Discours du cardinal Mercier (Belgique) en 1919 : Appui de l'Eglise à l'acceptation du sacrifice de la guerre comme celui du Christ souffrant

J 1443 / 1-11 Mission militaire auprès de l'armée britannique, circulation dans la zone des armées, évacuation de la zone des armées, relevé des 'étrangers' (Turcs, Russes, Britanniques, Alsaciens-Lorrains), réfugiés, suspects, contre-espionnage anglais, propagande bolchevique, port d'armes, débits de boissons (1914-1919), circulation des rapatriés (3 mars 1919), propagande bolchevique supposée « à contrôler » (1919)

J 1814 Traitement des instituteurs et des institutrices (1914-1919)

Sous-série 3 J

3 J 719 Etude sur *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée de 1888 à 1914*, par Dorothee Huette

3 J 824 Etude sur le *Journal des Réfugiés*

Sous-série 15 J

15 J 73 Enquête sur les destructions d'église classées - canton de La Bassée absent - (1919-1921)

Sous-série 66 J

66 J 1911-1920, 1922-1927 Cimetières militaires français, alliés et allemands dans le Nord et le Pas-de-Calais (1919-1921)

66 J 1921 Fromelles : le cimetière britannique « le chemin de la Ventie » (1920) et le cimetière militaire de la Cardonnerie (1922). Fournes : le cimetière allemand de Fournes (1914) et le cimetière du chemin vert (1924)

Sous-série 73 J

73 J 2 *L'industrie en France occupée* (exemplaire confidentiel n° 916, imprimerie R. Oldenburg, Munich, 1916)

Sous-série 74 J

74 J 1-205 Collection factice de documents de provenance allemande (La Bassée, 1914-1918)

74 J 85-86 Journaux alliés traduits par les Allemands pour septembre-octobre 1915 et pour 1916

74 J 132-134 *Le bulletin de Lille* (1915-1918), le roman de Paul-Oscar Hoecker sur octobre 1914

74 J 143-149 Cartes allemandes du front

74 J 181 *Bulletin de guerre des facultés catholiques de Lille* (à partir du n°1 d'août 1915)

74 J 182 *Semaine religieuse du diocèse de Lille* (à partir de septembre-octobre 1914)

74 J 187 *Revue fiscale des régions libérées* (à partir du n° 1 d'août 1920)

74 J 206-240 Atrocités allemandes au Douliou (1914-1918)

74 J 231-236 *Le Matin* (1918 et années suivantes)

74 J 248 Liste d'ouvrages régionaux écrits pendant et sur l'occupation allemande

74 J 260 Affiches Grande Guerre

Sous-série 76 J

76 J 63 / 5 Production agricole à destination de l'Allemagne (1914-1918)

76 J 63 / 10 Faits de guerre et bombardements dans le Nord occupé (1914-1918)

76 J 64 / 17-19 Production industrielle à destination de l'Allemagne (1914-1918)

76 J 64 / 20 Questionnaire, dit « questionnaire rouge », imposé par l'Allemagne afin de connaître au 1^{er} février 1915 le parc industriel des territoires occupés, adressé à la commandature de Fournes

76 J 65 / 34 Cérémonies religieuses en souvenir des victimes de guerre (1914-1918)

76 J 85 / 57, 197 Statut fiscal des régions libérées (1917-1921)

76 J 91 / 76 Service des charbons durant la sortie de guerre (1918-1921)

76 J 1291 Hôpitaux de Lille, fonctionnement (1914-1918)

Sous-série 81 J

81 J 15 Papiers Taffin-Lefort - Illies : photographies Première Guerre mondiale - (1914-1918)

Sous-série 87 J

87 J 1-6 Ouvrages se rapportant à la Première Guerre mondiale (1914-1918)

Sous-série 90 J

90 J 1 Cartes historiques (pas de rapport avec la région durant la Grande Guerre)

Sous-série 93 J

93 J 337-345 Cartes autour de Lille - canton de La Bassée exclu - (1914-1918)

Sous-série 102 J Fonds Decroix

102 J 57 / 7 Novembre 1916. Envoi de 200 otages au camp de prisonniers d'Holzminden

Sous-série J Fonds Rozendaal

J 1865 Ravitaillement de La Bassée et du Nord de la France selon les injonctions du comité national de secours et d'alimentation - 'Commission for Relief in Belgium' puis 'Comité hispano-néerlandais' après l'entrée en guerre des Etats-Unis - (1914-1918)

SERIE K Lois, ordonnances, arrêtés

5 K 35 Enregistrement des comptes des communes (1914-1918) : le canton de La Bassée est absent des relevés

SERIE M Administration générale et économie

Sous-série Mi

1 Mi 197 R2 Journal de guerre du lieutenant Dumez (1914-1919)

Sous-série M 37 Elections générales législatives

M 37 / 70-72 Lille 4^e et 5^e circonscriptions, 1910

M 37 / 73 *Le Temps*, 26 avril, 10 mai, 12 mai 1914

M 37 / 74-75 Circonscription C, élections de 1919

M 37 / 76 a *Télégramme du Nord*, 14 mai 1924 : « Triomphe des gauches »

Sous-série M 59 Elections cantonales

M 59 / 16-185 Elections cantonales, renouvellement partiel du Conseil Général le 31 juillet 1904 (canton de la Bassée)

M 59 / 200 Lettre du préfet du Nord au ministre de l'Intérieur, le 4 juin 1907 sur les causes qui peuvent influencer les résultats des élections (agitation religieuse, le manque d'autorité du parti radical, l'opposition des réactionnaires - Mrs Crespel de La Bassée et Lambin de Quesnoy-sur-Deûle)

M 59 / 202-203 Elections au Conseil d'arrondissement du 28 juillet 1907 (canton de La Bassée)

M 59 / 208 Rapport du préfet sur l' « Etat du personnel du Conseil d'arrondissement de Lille ». Tableau dressé le 10 janvier 1908 (Canton de La Bassée)

M 59 / 216 Elections au Conseil Général, renouvellement de 1910, le 24 juillet (canton de La Bassée)

M 59 / 228 Elections au Conseil d'arrondissement des 21 et 28 juillet 1913 (canton de La Bassée)

M 59 / 229, 233 *La dépêche*. 31 juillet 1913 : Profession de foi d'Alexandre Crespel, maire de La Bassée. 24 juillet 1910 : Profession de foi de Gustave Barrois-Brame, maire de Marquillies

Sous-série M

M 89 / 159, 168, 185, 192, 200, 203, 211 Elections municipales de 1908, de 1912 et de 1919 (canton de La Bassée)

M 127 / 92-106 Dossiers nominatifs et distinctions honorifiques dues à la guerre (1914-1918)

M 127 / 124 Villes décorées pour faits de guerre (1918-1921)

M 149 / 5 Rapports généraux sur les travailleurs étrangers (1918-1921)

M 149 / 91 Santé et hygiène publique. Rapport de l'inspecteur sur le canton de La Bassée (1918-1929)

M 149 / 110 Parrainage des communes éprouvées par la guerre (1918-1921) : le cas de La Bassée

M 208 / 9 Réorganisation de la police dans les régions libérées (1918-1921) : le cas de La Bassée

M 208 / 133-139 Affaires diverses avec les étrangers (1918-1921)

M 229 / 9-23 Rapport sur l'état sanitaire du canton de La Bassée, assainissement des régions libérées (1928-1930)

M 500 / 33 Etat de l'agriculture dans le Nord occupé (1914-1918)

M 536 / 3 Vides causés par la guerre parmi les agriculteurs, animaux récupérés par l'Allemagne, animaux abattus sans autorisation, moisson de 1920. Le cas de Fromelles où un bataillon de militaires est arrivé pour les cultures et les céréales

M 571 / 9 Statistiques industrielles, période 1893-1911

M 572 / 22 1) Situation politique (grèves, observation des jours de ducasse, arrestation de socialistes) et industrielle à Armentières en 1900 2) Situation générale en 1894

M 650 / 38 Situation agricole annuelle en 1900, statistiques agricoles pour le canton de La Bassée

M 650 / 89 Situation agricole annuelle en 1911, statistiques agricoles pour le canton de La Bassée

M 650 / 92 Situation agricole annuelle en 1913, statistiques agricoles pour le canton de La Bassée

M 650 / 97 Situation agricole annuelle en 1919, statistiques agricoles pour le canton de La Bassée

M 650 / 106 Situation agricole annuelle en 1924, statistiques agricoles pour le canton de La Bassée

SERIE N Administration et comptabilité départementales

Sous-série 1 N

1 N 166 Conseil Général du Département du Nord, session extraordinaire des 10-11 janvier 1919, rapport du préfet, 124 p. L'intervention principale est celle de Gustave Barrois-Brame, « agriculteur, fabricant de sucre, maire de Marquillies ».

1 N 169 Rapport du préfet au Conseil Général, 2^{de} session ordinaire de 1920 : les dépenses de santé dans le canton de La Bassée (par individu soigné et par localité)

Sous-série 4 N

4 N 235 Les justices de paix, la justice de paix de La Bassée (1918-1921)

4 N 420-423 Gendarmerie et dommages de guerre, la gendarmerie de La Bassée (1918-1921)

SERIE O Sources intéressant plus spécialement les communes

Sous-série O Extraits des registres de délibération des communes

O 314 / 109-137 Illies : Réception définitive des travaux de reconstruction du temple protestant le 20 juillet 1934. Reconstruction du groupe scolaire (1923-1929). Cimetière allemand et cimetière communal (1921-1928). Reconstruction de l'église et du presbytère (1923-1928). Reconstruction de la chapelle de Ligny-le-grand (1922-1928). Achat d'un corbillard (1924). Monuments aux morts pour la patrie (1927-1928). Cabine téléphonique publique (1926). Jardin public (1931). Maison pour vieillards indigents (1929-1933). Voirie vicinale et municipale (1924-1937). Electrification de la commune (1926).

O 392 / 169-172 Marquillies : Réparations (1920). Monument aux morts (1923-1926).

Sous-série 2 O

2 O 25/ 27-28, 44-47, 50, 53-75 Le cas d'Aubers de 1900 à 1934

- 2 O 246 / 135-136 Le cas de Fournes de 1922 à 1927
- 2 O 253 / 87, 93-96, 98 Le cas de Fromelles de 1921 à 1926
- 2 O 275 / 85 Le cas d'Hantay de 1921 à 1926
- 2 O 297 / 92-94, 97 Le cas d'Herlies durant la sortie de guerre (1918-1936)
- 2 O 314 / 110-137 Les écoles du canton de La Bassée après 1919. Le cas d'Illies durant la sortie de guerre (1918-1921)
- 2 O 321 / 562, 566-568, 570-572, 574, 576-577, 586, 589-590, 674 Le cas de La Bassée durant la sortie de guerre (1918-1921)
- 2 O 392 / 169, 172, 174 Le cas de Marquillies durant la sortie de guerre (1918-1921)
- 2 O 523 / 197, 201-206 Le cas de Sainghin-en-Weppes durant la sortie de guerre (1918-1921)
- 2 O 549 / 138-140 Le cas de Salomé durant la sortie de guerre (1918-1921)
- 2 O 656 / 48 Le cas de Wicres durant la sortie de guerre : le monument aux morts érigé en 1921

SERIE R Affaires communales sous l'occupation allemande

Sous-série 9 R

- 9 R 30-66 Administration générale : gardes civils, destruction des affiches de publicité suspectes d'être « pro-allemandes », cabarets, censure, réquisition des voitures automobiles, des camions de toute force et des voitures de tourisme d'une force supérieure à 12 HP (août - décembre 1914)
- 9 R 71-80, 90-112 Administration générale : pigeons, enfants assistés, chemin de fer (1914-1918)
- 9 R 81 Passeurs clandestins contre rétribution (17 août 1914)
- 9 R 112-124 Administration générale : battage des blés en août 1914
- 9 R 129 Fournes : Relation des événements d'octobre 1914 par Mr Gombert, directeur d'école
- 9 R 134-145 La guerre vue par les civils, les gardes des voies de communication, un jésuite. Rapport Potelet sur les réfugiés (septembre-octobre 1914)
- 9 R 146-149 Réquisition des chevaux (1914-1918)
- 9 R 150 La Bassée, Grande Guerre (1914-1918)

- 9 R 151-169 Période du 9 au 18 octobre 1914 à l'ouest de Lille
- 9 R 170-176 Réquisition des voitures (1914-1918)
- 9 R 177-192 Exode des civils (1914-1918)
- 9 R 245-247 Cultes, suspects, gardes-champêtres dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 250-262 Enfants assistés dans le Nord occupé ; rôle de Gustave Barrois-Brame, conseiller général du département du Nord (1914-1918)
- 9 R 267-278 Hygiène et santé publique dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 279-286, 307-310 Evacuation, déportés, travail forcé, personnel des chemins de fer dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 328-344 Comité de ravitaillement, secours aux évacués (1914-1918). Le cas des femmes de Lille et du Nord qui réclament avec véhémence contre les abus de l'administration : ni pain, ni feu, ni asile
- 9 R 354-369 Camp de travail forcé de Wavrin et Prison de Loos : emprisonnement de femmes ; internement de Portugais, le cas de messieurs Thirion et Ferron, gardiens de prison arrêtés par les occupants (1914-1918)
- 9 R 370- 377 Les locaux de la colonie St Bernard réquisitionnés par les troupes allemandes (1915-1916)
- 9 R 378-379 Récoltes dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 380-387 Séquestre des entreprises du Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 388-398 Budget du département et des communes du Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 426, 430, 485- 498 Economie, monnaie, ravitaillement dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 502-509 Administration municipale (Haubourdin, Loos, Illies, La Bassée), nomination et suspension des maires dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 510 Récit d'un soldat allemand en 1915 (La Bassée, Beaucamps)
- 9 R 511-516 Ordonnances sur la sécurité publique de Lille et des localités environnantes occupées (1914)
- 9 R 737 Habitants obligés à des travaux de défense et à de la confection de sacs (juin 1915)
- 9 R 788-793 Armée d'occupation allemande, information, presse, correspondance (1914-1918)

- 9 R 794-796 Prêtres du diocèse de Lille condamnés à la déportation : liste (1914-1918)
- 9 R 814 Départ d'évacués de Santes, de Wavrin, de Ligny, de Beaucamps et de Sequedin le 19 mars 1918. Arrivée d'évacués à Lille venant de Wicres le 11 mars 1918.
- 9 R 797-808 Liste des communes dont la population est totalement évacuée au 31 août 1917
- 9 R 830-845 Préfecture du Nord : réquisition des cloches, des vêtements, etc. (1914-1918)
- 9 R 851 Sainghin : Mr Cavillon, facteur, demande l'application de la conférence de Berne du 26 avril 1918.
- 9 R 902-905 Préfecture de police, journaux d'Armentières et de Dunkerque (années 1916 et 1917)
- 9 R 984-1002 Service des enfants assistés, état sanitaire du département du Nord, rapport du préfet sur le loyalisme de la classe ouvrière (1914-1918)
- 9 R 1044-1053 Les travailleurs étrangers : besoins de main d'œuvre par département (1914-1918). Contrôle des travailleurs chinois qui relève de leur chef de groupement. Main d'œuvre chinoise de l'usine de Firminy (Dunkerque-Dunes). Bataille « entre travailleurs chinois et nègres » dans le port de Dunkerque. Grèves et mutineries en 1916-1917 dans le Nord non occupé
- 9 R 1054 Economie dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 1058-1060 Rapport sur les travailleurs étrangers. Comité hollandais d'aide aux régions envahies et listes de stocks alimentaires (1914-1918)
- 9 R 1085-1089 Ravitaillement dans le Nord occupé (1914-1918)
- 9 R 1090-1093 Administration communale, liste des maires et des adjoints (1914-1918)
- 9 R 1121-1127 Rapport sur les destructions du canton de La Bassée en janvier 1919. Liste des militaires tués et disparus (1914-1918)
- 9 R 1139-1149 Bombardements au gaz asphyxiant à Armentières et Bailleul (1917)
- 9 R 1143-1153 Faits de guerre dans le Nord libre : les bombardements d'Armentières (1914-1918)
- 9 R 1157 Fournes : lettres de réfugiés - évocation des malheurs de la guerre (1916-1918)
- 9 R 1169-1195 Comité de secours américain, Croix-Rouge américaine, rapport sur le moral des populations de Lille (1914-1918)
- 9 R 1190-1205 Etats d'esprit, pillage, collaboration avec les Allemands, culte, fêtes, visites officielles, circulation, retour des réfugiés, rapatriés, passeports et sauf-conduits, collaboration, femmes prostituées (1918-1919)

- 9 R 1206-1208 Rapatriement des aliénés, matériel et installation électrique abandonnés par les Allemands (1918-1919)
- 9 R 1209-1212 Ravitaillement en charbon du district de Lille (1918-1929)
- 9 R 1213-1224 Visites des régions dévastées par le comité américain (sortie de guerre). Rapport de janvier 1919 et de mai 1919 (les destructions dans le Nord en général et dans le canton de La Bassée en particulier).
- 9 R 1225 Statistiques sur les besoins en matériaux pour la reconstruction (1^{er} mars 1921)
- 9 R 1226-1227 « La renaissance de la France » : état le 1^{er} avril 1921
- 9 R 1228-1238 Fonds de l'administration générale de la préfecture du Nord : attitude des municipalités pendant l'occupation (1914-1918)
- 9 R 1240-1248 Affaires militaires. Contributions de guerre en nature prélevées par les Allemands, bons communaux, distribution de coquilles de Noël (1918-1921)
- 9 R 1249-1254 Fonds des affaires militaires de la préfecture du Nord : sépultures militaires britanniques et voies ferrées (1914-1918)
- 9 R 1255-1257 Fonds de la Mission militaire française attachée à l'armée britannique en décembre 1918 : fiche de renseignements, localité par localité (canton de La Bassée)
- 9 R 1268 Fournes (1919): affaire des cimetières militaires allemands dégradés par la population ; camps de prisonniers allemands sous le commandement de l'armée anglaise
- 9 R 1276, 1278-1281, 1283 Pillages allemands dans le Nord occupé (état durant la sortie de guerre)
- 9 R 1311-1449 Ravitaillement du district de Lille de 1918 à 1929. Problèmes liés à l'occupation dans les communes du canton de La Bassée durant l'année 1916.
- 9 R 1479 Fonds de l'administration générale de la préfecture du Nord : état des communes et de la population en 1918 (pas de renseignements sur le canton de La Bassée)
- 9 R 1483 Cuisines roulantes et baraquements provisoires durant la sortie de guerre
- 9 R 1513-1549 Internés, otages, déportés, évacués et réfugiés dans les dix départements envahis (1914-1921)
- 9 R 1532 1) Discours Descamps à la Sorbonne (1919) : L'aide aux réfugiés logés dans des baraquements 2) Monument érigé par les réfugiés du Nord – Pas-de-Calais à Lourdes

- 9 R 1533-1534 Enfants du Nord libéré confiés par le ministère de l'Intérieur au Comité de secours aux rapatriés Croix-Rouge de Lyon
- 9 R 1535 Rapport de Louis Petiot sur le service de rapatriement de Nancy : très mauvaises conditions d'accueil, d'hygiène et de propreté (2 février 1919)
- 9 R 1536-1537 Dossier sur l'Agence Internationale des Prisonniers de Guerre (mars et avril 1918)
- 9 R 1538 Listes alphabétiques des réfugiés franco-belges en résidence dans le département des Alpes maritimes et la Principauté de Monaco (mai-juin 1915)
- 9 R 1539 Exemplaire de *La famille seclinoise*, journal de réfugiés du Nord imprimé à Paris, décembre 1916
- 9 R 1540 Exemplaire de *L'Eclair*, journal quotidien imprimé à Paris, 22 août 1918
- 9 R 1541-1543 Exemplaire de la *Dépêche algérienne*, du comité algérien et français de bienfaisance « La Betterave » (30 juillet 1931) Dons à Fournes, Fromelles et Illies
- 9 R 1544-1547 Distribution de secours en nature au Comité Central des réfugiés français des départements envahis en Gironde (15 mai 1917)
- 9 R 1548-1549 Comité des réfugiés du département du Nord. Répertoire des secours en argent, avril 1915 à octobre 1917
- 9 R 1550-1554 *Journal des réfugiés* (octobre 1914-février 1916) et *Bulletin des réfugiés du Nord* (1916-1921)

Sous-série 10 R

- 10 R 1399-3054 Les cantons de l'arrondissement de Lille, dont canton de La Bassée (1918-1921). Dossiers des dommages de guerre : procès-verbaux de conciliation
- 10 R 4329-5549 Reconstruction industrielle du Nord (1918-1921)
- 10 R 5554-5559 Déblaiement à La Bassée, Fromelles et Beaucamps-Ligny (1918-1921)
- 10 R 5661-5669 Reconstruction industrielle du Nord, suite (1918-1921)
- 10 R 5670-5673 Reconstitution et dommages de guerre (1918-1921)
- 10 R 5674-5679 Coopérative et société de reconstruction de l'église de Marquillies (1918-1921)

Sous-série 10 R a

- 10 R a 1-1572 Dossiers d'embellissement des communes sinistrées par ordre alphabétique (1918-1921)

SERIE T Enseignement, affaires culturelles, sports

Sous-série 1 T

1 T 53 Collège communal de La Bassée 1830-1849

1 T 82 / 15 Entretien des écoles primaires communales du canton de La Bassée (1837)

1 T 89 Enseignement primaire, situation par localité du canton de La Bassée :

1 T 89 / 4 Aubers 1865

1 T 89 / 36 Fromelles 1853-1860

1 T 89 / 36 Fournes 1847-1853

1 T 89 / 39 Hantay 1868

1 T 89 / 41 Herlies 1849

1 T 89 / 44 Illies 1864-1868

1 T 89 / 45 La Bassée 1824-1868

1 T 89 / 57 Marquillies 1839-1862

1 T 89 / 73 Sainghin XIX^e

1 T 89 / 76 Salomé 1860

1 T 89 / 87 Wicres 1861-1896

1 T 107 / 19 Situation des écoles de l'arrondissement de Lille, canton de La Bassée (1836-1848)

1 T 107 / 4 Rapports d'inspection primaire : fréquentation de l'école primaire

1 T 311 / 49 Absence des dossiers d'instituteurs du canton de La Bassée

1 T 311 / 66-67 Illies : dossiers des instituteurs Ledru 1913-1936

Sous-série 2 T

2 T 190-191 Absence de dossier sur les instituteurs Carlier (Illies)

2 T 240 Collège libre de La Bassée tenu par les frères des écoles chrétiennes (1850)

2 T 603-608 Organisation de l'enseignement en temps de guerre dans le Nord occupé (1914-1918)

2 T 1372 – 1 Pensionnat Gombert – Ecole primaire supérieure - Fournes (1882)

2 T 1372 – 2 Pensionnat de Beaucamps (1865)

2 T 2431 – 1 Pensionnat communal de La Bassée (1842)

2 T 2715 Inspection de l'école supérieure de Fournes au 1^{er} février 1914

2 T 2762 Inspection de l'école libre d'instruction secondaire de Sainghin (1895-1902)

2 T 2868-2903 Les résultats du baccalauréat de 1900 à 1913 dans le canton de La Bassée

2 T 2907-2915 Rectorat, reçus à l'examen du baccalauréat (1914-1918)

SERIE W Documents administratifs et judiciaires

1 W 755 Fonds de la préfecture du Nord, intelligence avec l'ennemi (1914-1918)

351 W 124 / 189-197 Le certificat d'études dans le canton de La Bassée, à La Bassée, en 1901, 1904-1914

351 W 124 / 198 Pas de certificat d'études dans le canton de La Bassée en 1915-1919

351 W 124 / 199 Le certificat d'études dans le canton de La Bassée, à Fournes en 1920

351 W 124 / 200-202 CEP supérieur et Certificat d'aptitude pédagogique dans le canton de La Bassée

SERIE Z Sous-préfectures

Sous-série 1 Z

1 Z 7000 / 21 Legs Buhl aux régions dévastées (1918-1925)

1 Z 7250 / 1 Reconstitution et dommages de guerre à Fournes (1918-1925) : le cas de la donation Cardon pour une maison de vieillards et indigents

1 Z 7388 Reconstitution et dommages de guerre à Marquillies (1918-1925) : le cas de la donation de veuve Boulanger-Garin pour les pauvres

Sous-série 5 Z

5 Z 312 Rapports adressés au sous-préfet de Dunkerque de 1915 à 1927. Surveillance des communistes

5 Z 351 Etat nominatif des sujets anglais en 1918 à la sous-préfecture de Dunkerque

5 Z 1062-1066, 1075 Administration sous-préfecture de Cassel (1918-1925)

5 Z 1081-1082, 1087-1088 Sous-préfecture de Dunkerque 1917-1918 : rapatriement et retours dans les régions libérées

5 Z 1102 R ressortissants russes (1915) et ottomans (1916)

5 Z 1103-1104 Rapports d'enquêtes sur les étrangers et les évacués, 1917 et 1918.

1) Vérification des permis de circulation des Grecs, Belges, Italiens, Américains, Britanniques, Alsaciens-Lorrains et Ottomans.

2) 28 janvier 1918 : « Les sujets brésiliens, chinois, hellènes, libériens et siamois doivent être rayés de la liste des neutres et être intercalés dans la liste des alliés. »

k) Archives départementales de Paris-Seine

SERIE D Assistance

D 1 X¹ n° 0036 Conseil de surveillance, Sessions de 1914-1915. Procès-verbaux des séances.

Séance du 5 novembre 1914 : Visite de l'hôpital de Berck-sur-mer.

Séances de novembre 1914 : Les gares de triage des blessés à Paris

Séance du 24 décembre 1914 : Les tuberculeux, le corps malade

Séances de janvier 1915 : Achats impossibles à Lens et La Bassée

Séances de janvier 1915 : Blessés amenés à Paris par train

Séance du 21 janvier 1915 : Générosité des femmes visitant les hôpitaux

Séances de février 1915 : Triage des blessés, maternités surchargées, travaux pour la défense contre la mer à l'hôpital de Berck-sur-mer, les 408 lits de l'hôpital de Berck-sur-mer réquisitionnés pour blessés et pour enfants, pas de congés durant la guerre

Séances d'avril 1915 : Les femmes enceintes des Allemands, les frais d'hospitalisation des blessés évacués à Paris, les enfants à Berck-sur-mer

D 1 X¹ n° 0037 Conseil de surveillance, Sessions de 1915-1916. Procès-verbaux des séances.

Séances d'avril 1916 : Problème des tuberculeux à placer dans des baraquements plutôt que dans les hôpitaux, hôpital de Berck-sur-mer, les cas de syphilis, le problème des baraquements pour tuberculeux : sol en bois ? sol en ciment ? sol en linoléum ?

D V 17-1 Assistance aux réfugiés du Nord – Pas-de-Calais durant la Grande Guerre à Paris (1914-1918)

D X⁶ n° 6 Aide et protection (1916-1919)

D X⁶ n° 15 Aide et protection – diverses œuvres philanthropiques (1916-1920)

SERIE I Affaires militaires

I 6. 1 D1R1 847 Recherche sur les réfugiés du Nord – Pas-de-Calais

SERIE V Délibérations du Conseil Municipal de Paris

V. 1D1 n° 488-508 (1914-1918) Affaires des réfugiés

V. 3D1 n° 282-291 (1914-1918) Affaires des réfugiés

SERIE W Affaires médicales - Suivi des cas de troubles mentaux liés à la guerre

3302 W 19-20-21 : Clinique des maladies mentales et de l'encéphalie Centre de psychiatrie Sainte Anne. Dossiers médicaux classés par date d'entrée.

l) Archives départementales du Pas-de-Calais (Arras-Dainville)

SERIE J Fonds divers

Sous-série 1 J Fichier bibliothèque

- 1 J 131 Journal de guerre polycopié (5 novembre 1914 - 30 janvier 1916), carnet de guerre
manuscrit (25 août 1915 – 4 octobre 1916)
- 1 J 200 Journal d'enquête de Mademoiselle Guyot dans les régions libérées (1919)
- 1 J 532 Dossier 34 : La guerre en Artois - coupures de presse réunies par l'abbé Chapeau
(1914-1918)
- 1 J 851 Cartes de secteurs du front pendant la guerre 1914-1918 : région d'Arras (9 avril -
15 mai 1917) Cartes du bassin houiller du Nord – Pas-de-Calais montrant les
limites de l'occupation allemande entre 1914 et 1918
- 1 J 1699 Papiers de la famille Carlier de Laventie : correspondance d'Henri Carlier –
infirmier militaire – avec sa famille, de septembre 1914 à fin 1917
- 1 J 1934 Tirage papier d'un cahier de punition de travailleur chinois (1918-1921) ;
description : rouleau de deux mètres

Sous-série 26 J

- 26 J 20 « L'invasion » des fonctionnaires dans les dix départements libérés durant la sortie
de guerre

Sous-série 80 J

- 80 J 5 Rapports entre la population civile et l'armée britannique, 21 mai 1915

SERIE M Administration générale et économie

Sous-série 1 M i

- I M i 856 / R 1 Correspondance reçue par Augustin Hannicotte et ayant trait aux
événements de la guerre 1914-1918 à Béthune
- I M i 1007 / R 1 *British and Indian Troops in Northern France. 70 War Sketches by Paul
Sarrut* (dessins, album 30 x 39 de 50 planches imprimées – photocopies reliées en
3 F i) 1914-1915
- 1 M i R 1285 / 1 Reconstruction, Travailleurs chinois de la 11^e compagnie, groupe n° 3 de
la Marne, cahier de punition (1918-1921)

Sous-série M

- M 249 / 4596 Police des réfugiés, 1915-1916

M 250 / 2272 Police dans la zone des armées, 1918

M 274 / 6857 Ressortissants chinois, 1938

M 975 Informations sur les travailleurs chinois (1918-1919)

M 5569 Comptes des sous-préfets, aisance de la population (février - mars 1916)

M 5575 Ouvriers étrangers (1918-1919)

M 5569 Situation des réfugiés et des troupes selon le préfet L. Briens (1915)

M 5669 / 1 Travailleurs étrangers dans le Pas-de-Calais (1918-1919)

SERIE R Affaires militaires

Sous-série R

R 2097 Etats faisant connaître la résidence actuelle des rapatriés civils originaires du département du Nord (janvier - juin 1917)

R 2134 Etats faisant connaître la résidence actuelle des Belges évacués de la Belgique et des départements français (1914-1915)

Sous-série R 2

R 2 / 420 Claims Commission : litiges entre civils et armée britannique (1914)

R 2 / 487 Le pain des réfugiés, les maladies liées à la consommation de ce pain, mai 1918

R 2 / 554 Recensement par l'intermédiaire des mairies des populations disponibles pour travailler en entreprise (janvier 1916)

R 2 / 609 Instauration de cartes de ravitaillement (1916-1917)

R 2 / 705 Pigeons voyageurs provenant des territoires envahis, 4 mai 1915

R 2 / 859 Autorité militaire : correspondance avec partie occupée du département (1914-1918)

R 2 / 1095 Droit d'opérer des réquisitions, Indemnités pour logement des troupes, 22 août 1914

R 2 / 2138 Perquisitions agricoles, octobre 1914

R 2 / 2155 Secours attribués aux réfugiés, 30 mars 1916

Sous-série 10 R

- 10 R non coté Instructions Loucheur, ministre des Régions libérées, pour la conservation des édifices et vestiges de guerre classés ou en instance de classement, 26 mars 1921
- 10 R 1 / 8 Institution d'une commission de démolition dans chaque commune dévastée le 27 août 1917
- 10 R 1 / 16 Déblaiement et remise en état des sols (liste de communes concernées) ; marché de remise en état des sols ; décompte des travaux ; certificats de paiement ; réception définitive des travaux ; chemins à combler ; travaux de déblaiement des églises (1918-1919)
- 10 R 1 / 53-55 Statut fiscal des sinistrés et principe de réparation intégrale des dommages de guerre : loi du 17 avril 1919
- 10 R 1 / 56-57 Rôle de l'Etat : Attribution des prisonniers de guerre et des travailleurs nord-africains, polonais ou chinois
- 10 R 1 / 70 Code pratique des dommages de guerre
- 10 R 1 / 4024 (125-128) Les travailleurs coloniaux. Ministère des régions libérées
 3 février 1919 : 10 000 travailleurs chinois à diriger tous sur la gare d'Arras
 7 février 1919 : 30 000 hommes disponibles
 3 avril 1919 : Constat d'agissements « regrettables »
 4 avril 1919 : Contrat de travail des travailleurs chinois
 4 avril 1919 : Affectation pour travaux de déblaiement de première urgence
 21 avril 1919 : Demande de paille de couchage
 29 avril 1919 : Assassinat d'un travailleur chinois Tcheng Yong Té
 2 mai 1919 : Rébellion à la ferme Evrard
 5 mai 1919 : Demande de combustible pour cuire et chauffer
 7 mai 1919 : Demande d'eau potable
 8 mai 1919 : Primes aux travailleurs chinois et à leur encadrement
 8 mai 1919 : Interdiction de l'accès aux cafés, estaminets, cabarets et bars
 14 Juin 1919 : Correspondance de l' YMCA American Expeditionary Force
 28 juillet : Constat de la vétusté et du moisi des tentes de la main d'oeuvre chinoise
 15 août 1919 : Constat de l'insuffisance de la main d'oeuvre coloniale
 29 août 1919 : Compte-rendu sur les effectifs de travailleurs chinois
 31 août 1919 : Compte-rendu du travail effectué pour reboucher les tranchées
 17 septembre 1919 : Compte-rendu sur les déplacements des travailleurs chinois
 29 septembre 1919 : Demande de papier bitumé, de toile huilée, de poêles et de lampes pour les tentes
 1er octobre : Demande d'isolateurs (sommiers de lit) pour travailleurs chinois
 5 octobre 1919 : Interdiction du port d'armes pour les travailleurs chinois
 21 octobre 1919 : Demande de seaux en cas de sinistre
 23 octobre 1919 : Demande de vêtements imperméabilisés des travailleurs chinois
 29 octobre 1919 : Demande de vêtements chauds pour travailleurs chinois
 5 novembre 1919 : Instructions pour le départ des travailleurs chinois
 7 novembre 1919 : Retrait de tous les travailleurs chinois

27 novembre 1919 : Retrait et suppression du poste de commandement des travailleurs chinois

10 R 3 Rapport du préfet, 1^{er} janvier 1927 : La lente reconstruction des régions libérées

10 R 6 / 128-129 Les travailleurs chinois dans le Pas-de-Calais

10 R 10 / 53, 62 La situation de l'électrification du département en 1913 : 188 communes sur 905, essentiellement le bassin minier et la côte. La remise en place du réseau après la guerre.

Sous-série 11 R

11 R 100 Rapport du capitaine Richart, 16 septembre 1919 (Tensions entre habitants du Pas-de-Calais et travailleurs chinois)

11 R 847 Service des réfugiés. Rapport venant d'Allemagne et des pays envahis, atrocités, 1914-1917

11 R 859 Evacuation, convois, hospitalisation des réfugiés, 1917-1919

11 R 1100 Attitude des populations locales hostiles aux travailleurs chinois, 22 octobre 1919

11 R 1135 1) Instituteurs mobilisés, 1917 5) Secours d'extrême urgence, 1916-1917 6) Permis de séjour dans la zone anglaise, 1916 9) Contrôle des réfugiés, 1914-1915 10) Réclamation des conducteurs d'automobile de Lille et de Saint-Omer, 1915 12) Contrôle des réfugiés, 1915 13) Paiement des allocations, 1915 14) Récompenses aux réfugiés, 1920

11 R 1137 Tableau des communes de l'arrondissement de Béthune (1914-1918)

11 R 1144-1149 Rapatriés de 1916-1918 dans l'arrondissement de Saint-Omer

11 R 1409 Cantonnement des troupes dans les locaux scolaires (1914-1918)

11 R 2094-2095 Statistiques par commune (mai-juin 1918, juin 1919)

Sous-série 120 R

120 R 1-3 Service des réfugiés, par commune, 1915-1916

120 R 4-29 Etat statistique des réfugiés de 1916 à 1919

Série S Travaux publics et transports

Sous-série 2 S

2 S 195 Rapport sur la politique des houillères en ce qui concerne l'électricité et l'industrie chimique

Série T Enseignement général, affaires culturelles et sportives

Sous-série T

T 3470 / 1-221 Archives communales Grande Guerre (1914-1918)

Sous-série T 1

T 1 540 Campagne du clergé contre les livres scolaires

T 1 1594-1600 Résultats au Certificat d'Etudes Primaires de 1915 à 1921

Sous-série 10 T

10 T 6 Correspondance, censure des cartes postales, 1914-1918

Série V Cultes

6 V / 101 Témoignage du prêtre de Villers-au-Flot (septembre-octobre 1914) : conditions de vie très difficiles pour les travailleurs forcés placés près du front

Série Z Sous-préfectures

Sous-série 1 Z Sous-préfecture de Béthune

1 Z 121 Affaires communales de Laventie (1898-1935)

1 Z 239 Victimes civiles parmi les réfugiés (1914-1918)

1 Z 248 Evacuation (1914-1917)

1 Z 287 Instructions spéciales confidentielles (1914)

1 Z 290 Les mouvements ouvriers (1914-1918)

1 Z 309 Laventie (1914-1918)

1 Z 812 Caisse de secours des ouvriers mineurs (1914-1918)

1 Z 860 Ruines de Béthune (1914-1919)

Sous-série 3 Z Sous-préfecture de Montreuil

3 Z 220-221 Service aux réfugiés, 1918-1920

3 Z 231 Réfugiés - travailleurs militaires : 1916-1928

3 Z 233-234 Correspondance en temps de guerre : 1914-1918

3 Z 235-236 Service aux réfugiés (1914-1919)

Sous-série 4 Z Sous-préfecture de Saint-Omer

4 Z 430 Wittes : affaires communales de 1906 à 1951, Bureau de bienfaisance de 1916 à 1940

Sous-série 5 Z Sous-préfecture de Saint-Pol

5 Z 328 Recensement des réfugiés : listes, correspondance (1918)

5 Z 329 Aide aux réfugiés : listes, notes, correspondance (1917)

5 Z 330 Secours aux réfugiés : états, listes, correspondance (1915)

m) Archives départementales du Puy de Dôme (Clermont-Ferrand)

SERIE M Administration générale

M 1639 La préfecture de police constate un moral assez satisfaisant au début de 1918 : « lassitude résignée »

n) Archives départementales de Savoie

SERIE R Affaires militaires

244 R 1 Etats mensuels, mutations mensuelles, mouvements, demandes de rapatriement, listes diverses, état général en 1916 (1914-1921)

245 R 1 Etats nominatifs par départements d'origine (1915-1919)

246 R 1 et 2 Listes nominatives par communes (listes par arrondissements) (1915-1920)

247 R 1 Listes nominatives par communes (1920-1921)

248 R 1 Convois (1915-1919)

249 R 1 Logement, allocations (1914-1920)

250 R 1 Hospitalisations, décès (1914-1923)

252 R 1 Réfugiés serbes (1916-1919)

3) Archives municipales françaises

a) Archives municipales de Lille

Série H

Sous-série 4 H

- 4 H 2 Communiqué de la préfecture de Lille pour le départ des hommes mobilisables (20 septembre 1914)
- 4 H 4 Lettre de monseigneur l'évêque de Lille demandant à tous les fidèles de concourir au paiement de la contribution de guerre (15 novembre 1914)
- 4 H 5 Proclamation municipale sur les cas de fièvre typhoïde (9 octobre 1914)
- 4 H 60 Ouvrages imprimés en langue allemande : Hauptmann Hoecker d. L. , *Lille in deutscher Hand*, Lille, Ed. du journal de guerre, 1915. Hauptmann Hoecker d. L., *Liller Kriegzeitung*, Lille, Ed. du journal de guerre, 1916. Höcker Paul-Oskar, *Ein Liller Roman*, Berlin, Ed. Ullstein, 1917. Hauptmann Hoecker d. L., *Drei Jahre Liller Kriegzeitung*, Lille, Ed. du journal de guerre, 1917.
- 4 H 79 Otages envoyés à Holzminden, novembre 1916. Otages hommes envoyés en Russie et otages femmes envoyés à Holzminden, janvier 1918.
- 4 H 80 Journal *L'Intermède*, camp de Würzburg n° 7, 30 juillet 1916
- 4 H 82-88 Evacuation volontaire en France non occupée, 1915-1918
- 4 H 88 bis Liste des évacués français décédés en Belgique, 1914-1919
- 4 H 89-90 Evacuation forcée d'indigents pour la France non occupée (avril 1915, avril 1916)
- 4 H 90 bis Brassards rouges (1914-1919)
- 4 H 91-92 Evacuation sur Lille des habitants de la ligne de feu (avril 1916 à mai 1918)
- 4 H 93 Listes nominatives des populations du sud-ouest de Lille (mars 1918)
- 4 H 94 Départ des trains d'évacuation de Lomme et de Santes en mars 1918
- 4 H 95-95 bis Evacués de la ligne de feu vers Bailleul, Estaires, Merville, La Gorgue – Correspondances - , (1914-1919)
- 4 H 100 Le Comité d'Alimentation du Nord de la France ou CANF (1914-1919)
- 4 H 108 *Aux maires, aux institutrices, aux mères de famille, recettes de guerre* (croquettes, rissoles à la céréaline, sauce mayonnaise, pâté de poisson) Lille, imprimerie Danel, 1915.
- 4 H 121 Confection de sacs de sable (1915-1921)

- 4 H 132-133-133 bis Paiement par la ville de Lille des contributions de guerre des communes du front, 88 dossiers dont La Bassée, Illies et Wicres (1914-1919)
- 4 H 149 Réquisitions opérées par l'autorité allemande : bois, caoutchouc, appareils photographiques, appareils stéréoscopiques, appareils téléphoniques, machines à écrire, enclumes (1914-1919)
- 4 H 150-157 Réquisitions (suite) : bestiaux, volaille, fumier, tabac, machines agricoles, papier, matières premières, lampes électriques, laine à matelas, linge et literies, automobiles et vélos (1914-1919)
- 4 H 158-162 Réquisitions (suite) : voitures et harnais, chevaux, fourrage et litière, étain dans les estaminets et magasins, cuivres, matériaux divers (1914-1919)
- 4 H 187 Autorisation de circuler en voiture, permis de circuler (1914-1919)
- 4 H 222-223 Enseignement primaire : fréquentation scolaire, vagabondage d'enfants, réquisition d'écoles, fermeture des établissements par manque de chauffage (1914-1919)
- 4 H 239 Enseignement, section ménagère (1914-1919)
- 4 H 253 Colonies d'enfants. Hospitalisation au château de Klarenbeek (Arnhem) en Hollande d'enfants français de la zone occupée (1914-1919)
- 4 H 427 *La conquête de Lille en octobre 1914*, journal manuscrit

Série M

3 M 27-31 Commémorations de sortie de guerre. Revendications d'hommages sectoriels, par groupe, par profession, pour un mort en particulier. 1920

b) Archives municipales des communes du canton de La Bassée

Archives municipales des communes d'Illies, de Salomé, de La Bassée et de Marquillies
Dossiers Grande Guerre

4) Archives publiques étrangères

Ces archives, sauf celles de Munich, de Melbourne et de Belgique, ont été consultées pour l'auteur par des tiers.

a) Allemagne

- Archives militaires fédérales à Berlin : *Geheime Staatsarchiv Preussischer Kulturbesitz* (Archives fédérales secrètes)

Plans originaux de construction des Bunkers de la ligne occidentale du front conservés (probablement, selon les recherches d'Angelika Nawroth, de la MGFA, en 2010)) dans ces Archives. Ils n'ont pas été consultés.

- Archives militaires de Prusse à Berlin : Bundesarchiv-Militärarchiv (BAM)

Les archives des régiments prussiens positionnés dans le canton de La Bassée durant la Grande Guerre ont été détruites avec l'incendie du bâtiment des BAM des Berlin en 1945. (Recherche du lieutenant Marcus Klauer en 2010)

- Archives militaires de Bade-Wurtemberg à Fribourg : *Bundesarchiv-Militärarchiv* (BAM)

PH 3 / 392-395 : Informations récoltées par l'armée allemande sur l'armée française, de 1914 à 1918

PH 11 II / 172 : Carte routière de la région frontalière, 1914

Il ne semble pas que des documents archivistiques militaires concernant le canton de La Bassée soient conservés.

Seul le *Journal* tenu par Gustav Riebensahm a été étudié (25 décembre 1914 : Noël à Illies)

- Archives militaires de Bavière à Ingolstadt : Ingolstadt Museum

Verzeichnis der Aufnahmen n° 273-368 aus dem Bereich der 6.Bayer.Reserve.Division vom Stellvertreten den General Stats freigegebene Aufnahmen : 30 photos sur le secteur Neuve-Chapelle, Herlies, Fromelles, Aubers, Wavrin

- Archives militaires de Bavière à Munich : *Bayerisches Hauptstaatsarchiv Kriegarchiv Abt. I - IV* Traduction assurée par Marcus Klauer et Pierre Coester

Sous-série 1 BRD (Bayer Reserve Division)

1 BRD Bund 9 *Der Wettlauf um die Flanke, 1914*, La course à la mer en 1914

1 BRD Bund 28 Opérations militaires sur le front Armentières-Arras (septembre 1914 : Douai-Arras ; mai 1915 : La Bassée, Neuville Saint-Vaast ; juillet 1915 : La Bassée ; octobre 1915 : La Bassée ; août-septembre 1916 : Cambrai ; février 1917 : Neuville Saint-Vaast ; avril-octobre 1917 : La Bassée ; mars 1918 : Seclin, Douai ; septembre 1918 : La Bassée, Carvin, Seclin

1 BRD Bund 51 / 16 Kommandantur ; commandement allemand sur le front occidental du secteur Armentières-Arras

Sous-série 3 BRD (Bayer Reserve Division)

3 BID (Bayer Infanterie Division) Hiver 1916-1917 dans l'Armentierois

Sous-série 6 BRD (Bayer Reserve Division)

- 6 BRD Bund 1 Août-novembre 1914 : Invasion Belgique et Nord de la France
- 6 BRD Bund 7 La bataille de Neuve-Chapelle : la bataille au Bois du Biez et à l'Halpegarbe: croquis de situation le 12-3 puis le 22-3 1915 ; les positions anglaises en face des Allemands à Illies (reprise d'un croquis du *Daily Mail* du 15 avril 1915) ; photographie aérienne du Bois du Biez le 27 avril 1915
- 6 BRD Bund 8 Plan anglais du 10 mai 1915 (Herlies et Lannoy, Illies et Lorgies)
- 6 BRD Bund 9 Voies ferrées sur Fromelles et Aubers le 20 juillet 1916
- 6 BRD Bund 10 Du 30 mars au 30 avril 1915 (Dessins sur Illies, Aubers, Herlies, Fromelles et Fournes, pour le canton de La Bassée ; sur Erquinghem, Bois-Grenier, Le Maisnil-en-Vespres, Radinghem, Pont-de-Pierre, Armentières)
- 6 BRD Bund 11 Etude de la pluviométrie (juillet 1916)
- 6 BRD Bund 13-14 Opérations militaires, Herlies avec le 12^e RI, Aubers, Fromelles
- 6 BRD Bund 15-16 Dessins : Trivelet, Fauquissart, Rue d'Enfer
- 6 BRD Bund 17 En juin 1916 : patrouille anglaise durant la nuit. En septembre 1916 : opérations militaires à Piètre, Pommereau, La Cliqueterie, Ligny-le-grand, Herlies ; patrouille vers La Folie
- 6 BRD Bund 18 Etude des conditions climatiques (températures, pluviométrie) en janvier 1916 dans le secteur Fromelles-La Bassée. La bataille de Verdun en avril 1916. Le front australien sur Tommystrasse en septembre 1916. La zone de repos de Marquillies en avril 1915.
- 6 BRD Bund 19-20 Du 6-5 1915 au 16-7 1915 : Fromelles et le Vert Touquet, le Tommy Brücke à Fromelles, la Cardonnerie et la rue Pétillon, *Das III Batln Gezeiht, Ruhequartiere in Le Willy (Illies)*. 29-7 1915 : Croquis pour emplacement du signal optique. Février 1916 : instructions pour les premières et secondes lignes. Croquis du pont consolidé de Tommybrücke, le 25-6 1916. Septembre 1915 : travail sur les lignes au niveau de Fournes, Le Maisnil, Fromelles et la Rivière des Laies (Flügel des Werkes). Installation des signaux dans le secteur Fromelles-Aubers-Herlies : carte d'ensemble du dispositif. L'évacuation des eaux vers la Lys en avril 1916. Les transports sur route et sur voies ferrées depuis Haubourdin jusqu'au front : croquis des complémentarités entre moyens de communication.
- 6 BRD Bund 21-23, 25 Traduction de journaux britanniques (Western Daily Press de mars 1916) à propos des Gloucester's, Emplacement des signaux lumineux d'Illies et d'Herlies (carte) et d'Aubers, Fromelles et Le Maisnil (croquis). Illies, en seconde ligne : le traitement des signaux lumineux dans le secteur
- 6 BRD Bund 27 Les signaux lumineux : mise au pint par circulaire du 24-5 1916 (nécessité d'une grosse lampe, direction des signaux)

- 1) texte – incomplet – dont le sujet est *Lichtsignal Verbindungen*
- 2) croquis

- 6 BRD Bund 28-31 : Carte de Neuve-Chapelle – Illies le 27 juillet 1916 ; la troisième ligne du front au-delà de la RN 41. Le PC de la division est à Fournes le 27 mars 1915; il demande à être soutenu. Photographie du moteur et d'une hélice d'avion britanniques abattu à Fournes en mai 1915. Mars 1917 Observation sur le front anglais. 19-20 juillet 1916 : la bataille de Fromelles. Le front à Fromelles et Aubers (croquis sans date)
- 6 BRD Bund 39 Opérations militaires sur le front Armentières-La Bassée-Somme. Septembre 1914 : environs de Lille ; 1914-1915 : Ypres, Messines, Neuve-Chapelle ; mars 1915 : Roubaix ; septembre 1916 : Aubers, Somme ; février-mars 1917 : Douai ; mars 1917 : nord de La Bassée ; juin 1917 : Douai, Ypres.
- 6 BRD Bund 56, 74, 87, 104 Opérations militaires : Groupe d'Aubers, 26 avril 1917, 4 mai 1917
- 6 BRD Abt I a, Bund 11 / 17 Attaques au gaz (sans date)
- 6 BRD Abt 4, Bund 4 / 6 Les zones des Étapes. Etappen gebeit der 6. Armee (sans date)
- 6 BRD Abt 4, Bund 5 / 6 Strassenbau der 'Gruppe Loos' (Les voies de communication depuis le front jusqu'à Cysoing et Nomain), 8 novembre 1917
- 6 BRD Starkstrom Abt 6, Bund 5 L'écoulement de l'eau au Transloy, à Illies. PumpStation le long du front entre Armentières et La Bassée, mars 1917
- 6 BRD Abschiebung von Landeseinwohnen (déportation de population) Etappen-Inspektion der 6.ArmeAbt:IC, 1) 4-8 1915 – 5-8 1915 : Déportation à Saint-Saulve de Dupuis Augustin, Delbarre Alfred, Albaut Désiré et Dutoit Auguste de Fournes ; de Delbecq Maurice et Dussard Thélesphor d'Aubers ; de Barrois Henri et de Louis-Désiré Novel de Fromelles
2) April 1915 - April 1916 Déportations

Sous-série General der Pioniere 6

General der Pioniere 6, 2 Journal de marche du 23 au 16 octobre 1914. Occupation du secteur de Vimy à Erquinghem. Localités et lieux-dits signalés : Douai, Les Mottes, Salomé, Le Marais, Festubert, Givenchy, Arras, Don, Halpegarbe, Neuve-Chapelle, Arleux-en-Gohelle.

General der Pioniere 6, 2 / T 70 Du 13-10 1914 au 8-5 1915 : Neuve-Chapelle, *Stellungskämpfe in Flandern und Artois*

General der Pioniere 6, 78, Tagebuch, 12 juin - 14 août 1915 : Les travaux dans la zone des combats (Illies, Piètre, Bas-Pommereau, Laventure) en première et seconde ligne

General der Pioniere 6, 87 / T 70, 73 Du 15 au 28-10 1914 : La Bassée, *Schlacht bei Lille*

General der Pioniere 6, 118-125 / T 70 : Ensemble de documents non datés
Opérations d'ingénierie dans le secteur entre Lille et La Bassée. Localités et lieux-dits signalés dans le cadre du "Groupe d'Aubers": Fromelles, Le Maisnil, La Rivière des Laies, Escobecques, Hellemmes, Haubourdin, Beaucamps, La Russie, Violaines-Roch, Don
Croquis des stations de pompage avec mécanisme permettant la remontée des eaux vers la Deûle
Carte du secteur de maîtrise des eaux par le "Groupe d'Aubers" (de Quesnoy-sur-Deûle à La Bassée)
Carte hydraulique des Flandres incluant le secteur de maîtrise des eaux par le "Groupe d'Aubers"
Coupes géologiques étudiant les profils d'épandage des eaux: 1) Fournes-Aubers 2) Salomé-Lorgies 3) Meurchin-Salomé 4) Lens-La Bassée
Cartes (*Lageplan II*) montrant le système d'évacuation des eaux partant des stations de pompage le long du front (Violaines, La Bassée – Trois maisons, Lorgies et Halpegarbe) et aboutissant aux marais de la Deûle entre Bauvin et Sainghin

General der Pioniere 6, 125 / 1, 2, 16 : Carte de l'eau dans le secteur de Lorgies et environs au début de 1916

Sous série Bayer Minen Werfer Komp 6

Bayer Minen Werfer Komp 6, 49 / 70 : Installation des minenwerfers sur la ligne du front Fromelles-La Bassée

Bayer Minen Werfer Komp 6, 201 / 82 : XXX^c Res Korps de 1-5 1918 à 31-8 1918 : Positionnement des minenwerfers sur la ligne du front Fromelles-La Bassée

Bayer Minen Werfer Komp 6, Bund 49, Akt 6 (avril-septembre 1918) : ligne du front Fromelles-La Bassée. Groupe d'Aubers en avril 1917 et en mars 1918. Croquis d'un minenwerfer (3 angles différents). Liste des minenwerfers dans la zone arrière du front (Fournes, Haubourdin, Sainghin, La Vallée, Wavrin). Le point fortifié de la ferme de La Mottelette au 23-2 1918.

Bayer Minen Werfer Komp 6, Bund 78, octobre 1917: installation d'un minenwerfers à Illies (12 photographies) ; carte du Groupe d'Illies avec minenwerfers installés le long de la route de l'Halpegarbe ;

Bayer Minen Werfer Komp 6, Batt. IX, n° 3 : ligne du front Fromelles-La Bassée

Sous-série 13-14 BID (13^e et 14^e division d'infanterie bavaroise)

BHStA/Abt.IV Bund 1 Jäger (chasseurs à pied, troupes légères formées spécialement pour les combats dans les bois)

BHStA/Abt.IV Bund 1 Tagebuch für die Zeit 1-31 oktober 1916 : La guerre des mines du premier bataillon (composé de 4 compagnies) à Marquillies, Ferme d'Oresmieux sur la commune de Wicres, Willy et Halpegarbe sur la commune d'Illies, bois du Biez sur la commune de Lorgies

BHStA/Abt.IV Bund 10 Tagebuch mars 1917

BHStA/Abt.IV Bund 14 Positions defensives sur le secteur d'Illies-Fromelles-Aubers en février 1917 (lettre et croquis, carte)

BHStA/Abt.IV Bund 15 PumpStation de Halpegarbe et Ligny-le-grand (photo aérienne). Croquis des postes de commandement dans la zone Illies-Marquillies-Sainghin

BHStA/Abt.IV Bund 19 Tagebuch Infanterie-regiment : L'officier des mitrailleuses indique les positions derrière et dans les premières lignes (croquis et cartes) dans le secteur Illies-Halpegarbe-Biez

BHStA/Abt.IV n° 3257 (avril 1917) Système de tranchées sur Illies et Lorgies avec angles de tirs et d'observation depuis les blockhaus et bunkers (lettre, carte) Emplacement des reserves sur Herlies, Le Transloy, La Bouchaine, Ligny-le-grand, Aubers (Texte, tableau et carte)

Sous-série Fuss-Artillerie-Batterie 428

BHStA/Abt.IV Fuss-Artillerie-Batterie 428 Bund 1 Croquis des lieux (canton de La Bassée et environs) executés par Gelän de Thizze: Lorgies, Béthune, La Bouchaine, Beuvry, Essars, Locon, Richebourg l'Avoué, Lacouture, Ferme du Biez, Richebourg Saint-Vaast, Le Hus (non daté)

BHStA/Abt.IV Fuss-Artillerie-Batterie 428 Bund 1 /145 Emplacement des canons de 120 sur Lorgies (photo), au Transloy (croquis), au bois du Biez (carte) – sans date

Sous-série Bildersammlung

BHStA/Abt.IV Bildersammlung Rundblicke / 49 Illies en avril 1915 : 10 photographies. Illies en mars 1916 : 8 photographies

BHStA/Abt.IV Bildersammlung / Service photographique de l'armée - Illies en 1917 : 24 photographies (centre-bourg, grand-route avec voie ferrée, une compagnie devant un bâtiment, un parapet de tranchée, la tranchée principale ou Komp. Führer, le bunker n° 119, une station de pompage enfouie, le bunker n° U 31 (deux fois), le champ de bataille, un blockhaus sous la neige, protections défensives en espace boisé, tranchées sous la neige, champ de bataille sous la neige, construction d'un blockhaus, terrain bouleversé par les obus, camouflage à l'entrée d'un blockhaus, blockhaus en partie enterré, blockhaus en partie détruit par les tirs, ligne d'horizon avec des rangées d'arbres (4 photos), les usines Delerue.

BHStA/Abt.IV Bildersammlung / Service cartographique de l'armée - Illies en 1917 : les voies ferrées, les lignes britanniques et allemandes, Alimentation en électricité à partir de l'Ecuelle, les lignes jusqu'à La Bassée, le front divisé en secteurs A-B-C, le champ de bataille Illies – La Bassée - Festubert

Sous-série 16-17 BIRD (16^e et 17^e division d'infanterie de réserve bavaroise)

BHStA/Abt.IV 16-17 BIRD Tagebuch, 10-11 mars 1915, operations militaires

BHStA/Abt.IV 16-17 BIRD Lettres :

DAUMILLER Oscar (janvier 1915),
HITLER Adolf (Lettres à Joseph Popp, janvier 1915, 5 février 1915),
KORNACHER Hermann (janvier, décembre 1916)
PFAFFMANN Franz (août 1917)
SCANZONI VON LICHTENFELS Gustav (février 1915, juin 1916),
SCHNELLDORFER Aloïs (juillet 1915),
STUMPF Norbert (20 mars, avril, 9 mai 1915),
WEISGERBER Albert (Lettres à son épouse, mi-décembre 1914),

BHStA/Abt.IV 16 BIRD 12 / 1 : Tagebuch, 26 décembre 1914 (Noël 1914 vu par les soldats britanniques qui critiquent la dureté de leurs propres officiers)
8 / 35 : Rapport sur la condition physique et psychologique des combattants considérée comme « consternante », 24 juillet 1917.

- Archives militaires de Saxe à Dresde

11 351 Haut-Commandement saxon à Berlin : Combats dans le secteur d'Armentières, rapports, cartes

11 372 Voyage du roi Frederic-August III de Saxe sur le front, et visite de Lille

- Institut de Recherches sur l'Histoire Militaire (MFGA) de Potsdam : *Militärgeschichtliches Forschungsamt*

Aucun document relatif au canton de La Bassée, à ses positions fortes et à ses bunkers ne s'y trouve. (Recherche effectuée par Angelica Nawoth et Horst Howe en 2010)
La MFGA ne dispose pas de documents originaux. Son support de recherche sur la Grande Guerre se base sur une bibliothèque interne regroupant des publications relatives à la période.

b) Belgique : Archives belges de la SHCWR (Société Historique Comines-Warneton et sa région) à Comines

Listes de réfugiés belges et français (Nom, prénoms, lieu de départ, lieu d'arrivée et département) établies à deux périodes : entre octobre 1914 et janvier 1915; mai 1917

1) Belges réfugiés en France

2) Français du Nord réfugiés dans les autres départements en 14-18

c) Canada : Archives publiques canadiennes (Ontario)

Fonds Mould John F., 1914-1936

d) Grande-Bretagne

- Archives de l'*Imperial War Museum* (IWM) de Londres

Journal P. Mortimer, 7th Division, 26 décembre 1915

Journal P.-H. Jones, 23 décembre 1914

Lettre O. Tilley, 27 décembre 1914

Mémoires R. G. Garrod, 1914

Journal Herbert Read, 10 janvier 1918 : *Contrary Experience*

Lettre F. H. T. Tatham, 2 août 1916

Lettre Paul Nash, 16 novembre 1917

Journal Charles Delvert, 8 décembre 1915 : *Carnet*

Mémoires Guy Buckeridge : *Memoirs of my Army Service of the Great War*

- *Public Record Office* (PRO) de Londres

W 095 / 154 Journal 1st Army, janvier 1915

W 095 / 1482 Journal 1st Royal Irish Fusiliers, 18 décembre 1914

W 095 / 1486 Journal 11th Brigade, 19 décembre 1914

W 095 / 1616 Journal 2^d Nott's and Derby, 8 janvier 1915

W 095 / 1627 Journal 7th Division P. Mortimer, 25 décembre 1914

W 095 / 1650 Journal 20th Infantry Brigade, 26 décembre 1914

e) Archives australiennes du *Shrine of Remembrance* de Melbourne

Photographies de l'ANZAC (Gallipoli, Fromelles) 1914-1918

II ARCHIVES PRIVÉES

1) Archives diocésaines de Lille

1 D 1101 (Fonds personnel) Evêque Alexis-Armand Charost 1914-1930

3 Z 13 Fonds cardinal Liénard (1914-1919)

6 L 1-410 Les coopératives de reconstruction de toutes les paroisses du diocèse de Lille numérotées de 1 à 410 (dossier incomplet)

7 M 1914-1918 Dossier des prêtres anciens combattants (1914)1919)

Monographies des prêtres du diocèse de Lille établies au début du XX^e siècle (Etude de celles de Salomé, Marquillies, Illies)

2) Archives de “for privé”

Archives privées de la famille Hayart d’Illies (lettres, carnets, ouvrages, photos)
Ces documents sont appuyés par des recherches de personnes privées aux Archives d’Edmonton (Alberta, Canada).

Archives de la communauté portugaise du Nord (ensemble iconographique)

Archives de la famille Carle d’Illies (fonds de photos et de plans de reconstruction de la sortie de guerre)

Archives privées de Bernard Rucho (manuscrit autobiographique de François Rucho)

Archives privées du docteur Boucher (Lille)

3) Archives d’assemblées

Archives de la communauté protestante du temple de Ligny-le-grand d’Illies (pas d’archives concernant la Grande Guerre)

4) Archives d’entreprises

Pas de traces des archives industrielles des entreprises du canton de La Bassée
Les descendants des manufacturiers du canton expliquent l’absence de ces documents entrepreneuriaux par les incendies d’octobre 1914 et d’octobre 1918.

Archives du Crédit Lyonnais

DEEF 53 625 / 1 Société des Mines de Lens, rapport de juillet 1920 et d'août 1921 : Etat d'anéantissement et de dévastation du fait des Allemands en septembre et novembre 1915 et en octobre 1918

5) Archives de sociétés historiques locales

Archives de la société historique de Port-Fairy (Victoria, Australie), présidée par Maria Cameron : archives des familles australiennes concernant la bataille de Fromelles et le front occidental durant la Grande Guerre)

Cercle historique de Marquillies, présidée par Michel Flouquet

Société Historique d'Illies: *Inventaire des blockhaus et abris d'Illies*, par Antoine Bavière

6) Correspondances et témoignages oraux (archives personnelles)

a) Correspondances (non publiées) d'habitants du canton

b) Témoignages oraux d'habitants du canton (recueil de 70 entretiens réalisés entre 1970 et 2000)

III SOURCES IMPRIMÉES

1) Journaux et revues (publications jusqu'en 1939)

a) Presse militaire

Nouvelles de l'Agence Internationale des Prisonniers de Guerre (sondages sur l'année 1918)

b) Presse générale nationale et régionale (sondages sur journaux de la période 1900-1924)

Le Temps
La Croix
Le Réveil du Nord
Echo du Nord
Le Grand Echo du Nord
Le Matin
La Dépêche
Le Temps
Le Télégramme du Nord
La Croix du Nord
La dépêche algérienne
La Betterave
L'Eclair
Politique

c) Revues généralistes et spécialisées (sondages)

Annuaire de l'enseignement primaire du Nord, 1914-1926, 6^e volume.
Rapport du préfet, Lille, Imp. Danel (un volume par an)
Statistique industrielle, 1893-1911, Lille, 1912.
Statistique agricole annuelle, Ministère de l'Agriculture
Ravet et Anceau, Annuaire statistique du Nord
Le Pays de France, n° 20, 4 mars 1915.
L'Illustration
Le Miroir
France du Nord, Guide Baedeker, édition d'avant 1914.
Le Flambeau
L'abeille, revue médicale et scientifique, Bruxelles, Pelcot et Boissaud.
Revue internationale de Sociologie
Journal de la société statistique de Paris
La Voix des Femmes
La Forge
The London Gazette (Supplement)

La voix des femmes

La revue fiscaliste des régions libérées

- n° 3 de septembre 1920 : Les impôts de 1914 annulés en 1920,
- n° 4 d'octobre 1920 : Les impôts de 1919 annulés en 1920,
- n° 6 de décembre 1920 : Loi favorable à la réintégration des mobilisés dans leurs anciens emplois.

d) Presse régionale et locale à caractère confessionnel (sondages)

Bulletin de guerre des facultés catholiques de Lille

- première série : n°1 août 1915 - L'entrée en guerre
- n° 24 juillet 1917 - L'avortement, les matrons, les faiseuses d'anges
- seconde série : n° 1 Le clergé et les congregations au service de la France dans les armées

Semaine religieuse du diocèse de Lille

- première série : septembre-octobre 1914 à fin 1914
- seconde série à partir de juin 1919 - n° 3 : Etat des ravages et ruines des bâtiments religieux du diocèse, n° 5 : Le mariage avec les étrangers, la protection de la jeune fille, n° 18 : Contre les danses inconvenantes, n° 20 : La femme doit rester au foyer, n° 27 : Jeanne d'Arc, la sainte, n° 27 : Appel aux grands magasins contre l'inconvenance des modes actuelles, n° 32 : Liste des prêtres morts en 1914-1918, n° 42 : Les progrès du catholicisme aux Etats-Unis, n° 44 : Le bolchevisme, n° 54 : La Bassée et sa nouvelle église provisoire, n° 72 : Assemblée de jeunesse à Saint-Joseph à Lille.

Courrier de l'œuvre d'Auteuil

L'Echo d'Illies

La flèche, bulletin mensuel et paroissial d'Herlies

e) Publications du monde combattant (sondages)

La Bataille

f) Périodiques du monde des réfugiés

Journal des réfugiés (octobre 1914 à février 1916)

Journal des réfugiés du Nord (de février 1916 à avril 1921)

Répertoire des secours en argent, Comité des Réfugiés du Département du Nord, 1915-1918.

Revue fiscale des régions libérées, 1919 et 1920.

g) Presse à caractère régional et local (sondages)

La famille seclinoise
Sur le vif
Le populaire du Centre

2) Ecrits à valeur de sources (publications jusqu'en 1939)

a) Mémoires, souvenirs, carnets, correspondances, témoignages, récits (de militaires, de politiques, d'acteurs sociaux)

BARROIS-BRAME Gustave, *Journal*, 1914-1918.

BARTHAS Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, dernière édition: Paris, La Découverte, 1997, 564 p.

BLIGH-LIVESAY John Frederick, *Canada's Hundred Days*, 1927, Bibliolife, 2010.

BRUNO, « Le tour d'Europe », in *Le Progrès civique*, n° 193, 28 avril 1923.

CATTOIRE (Capitaine), *La défense de Lille en 1914*, Préface du général Petin, Lille, Ed. Les Amis de Lille, 1934, 168 p.

CELINE Louis-Ferdinand, *Le cuirassier blessé*, 1914-1916.

CONNEAU Louis (général), *Historique des corps de cavalerie commandés par le général Conneau*, 1924.

CONGAR Dominique et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant Yves Congar, Journal de la guerre 1914-1918*, Paris, Le Cerf, 1997.

Das Bayerische 6 Infanterie Regiment im Weltkrieg, Munchen, Bayerischen Kriegsarchiv, années 1920.

DESCHAMPS A., *Septembre-Octobre 1914, Un coin de guerre peu connu, Bataille de Douai et Défense de Lille*, Lille, Librairie centrale Béziat et C^{ie}, 1936, 367 p.

DESCHAMPS Marcel, *L'abandon de Lille en 1914 et le général Percin*, Paris, Ed. Saint Bécour, (années 1920), 286 p.

DEURINGEN Karl von, *Der Wettlauf um die Flanke, 1914*, Tome 2, Munchen, Berfasst auf Grund der Kriegstatten, 1936.

Die Bayern im Grossen Kriege 1914-1918, Herausgegeben vom Bayerischen Kriegsarchiv, Munchen, 1923.

DUNN Robert, *Galic Soul and German Sword*, New York, Five Fronts, 1915.

- ENGELHARD Julius Ussy, *Nein ! Niemals !*, Munich, Ed. C. Wolf et fils, 1917.
- FEESER Friedrichfranz, *Das Bayernbuch vom Weltkrieg, 1914-1918*, Stuttgart, 1930.
- FOCH Ferdinand (Maréchal), *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1918*, Tomes 1 et 2, Paris, Plon, 1931.
- FOUCHE (Lieutenant) et GENSOLLEN (médecin-major), *Episode de la guerre de 1914 : Odysée du 20^e chasseurs à cheval (Défense de Lille), Mort de son colonel, le colonel Clémenson*, Lille, 1915, 5 p.
- GRAVES Robert, *Good bye to All That*, Londres, Penguin Books, 1929.
- HOECKER Paul-Oscar, *Octobre 1914*, 1914.
- ISAAC Jules, *Un historien dans la Grande Guerre, Lettres et carnets, 1914-1917*.
- JOFFRE Joseph (Maréchal), *Mémoires (1914-1917)*, Paris, Plon, 1932.
- Journal d'un bourgeois de Maubeuge*, Jouvivier Ed., 1923.
- JUIN Alphonse, *Historique du 1^{er} Régiment de Tirailleurs Marocains, 1914-1918*, Comité de l'Afrique française, 1918.
- KRAFFT VON DELLMEUFINGEN Konrad und FEEFER Friedrich-Franz (General major a. D.), *Das Bayernbuch vom Weltkriege 1914-1918*, Stuttgart, CHR Belser. A .G. Verlagsbuch Handlung, 1930.
- LABY (Aspirant), *Les carnets de l'aspirant Laby, Médecin dans les tranchées*, [présenté par AUDOIN-ROUZEAU Stéphane], Paris, Fayard, 2001.
- LAKLEBEN Michael (Regensburg), *Oberpfälzische Landbuchhandlung in Kallmünz*, Munchen, Abteilung Berlag, années 1920.
- LANG George (Hauptmann), *Ein Erinnerungs wert*, Munchen, Kriegsteilnehmer, années 1920.
- LEROUGE Marcelle, *Journal d'une adolescente dans la guerre 1914-1918*, in Paris, Hachette, 2004.
- LLOYD George David, *War memoirs of David Lloyd George*, Londres, Ed. Ivor Nicholson and Watson, 1933.
- LONDRES Albert, *La bataille des Flandres, Six mois de guerre*, 1915.
- LUDENDORFF Erich, *Souvenirs de guerre*, Paris, Payot, 1920.
- MICHEL E., *Les dommages de guerre de la France et leur réparation*, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1932, 656 p.

- MITLER L. S. und SOHN, *Der Weltkrieg 1914 bis 1918, Bearbeitet im Reicharchiv, Die Militarischen Operationen zu Lande* (trois tomes), Berlin, 1929.
- MOTTE Georges, *Les vingt mille de Radinghem*, ouvrage couronné par l'Académie française, préface de Péricaud Jacques, Paris, Librairie de la Revue française, Ed. Alexis Redier, 1929, 338 p.
- MUNSTERBERG Margarete, *Kriegs-Rundschau, Observations quotidiennes, compilation d'événements importants pour comprendre la Première guerre mondiale*, Volume 2 : « 1915, Du début de l'année à l'automne », Berlin, Zeitgenössische, 1915.
- PAWLOWSKI Auguste, « A travers les stations électriques des pays envahies. Les installations de la CEN (Compagnie électrique du Nord) et l'occupation allemande », *Revue Générale de l'électricité*, 24 avril 1920.
- PERCIN (Général), *1914, Les erreurs du Haut-Commandement*, Paris, Albin Michel, 1919, 285 p.
- REED John, *German France*, New York, Metropolitan Magazine, 1915.
- RELIGIEUSE ANONYME DE LA BASSEE, *La vie à La Bassée d'octobre 1914 à avril 1915*, ni édition ni date, 32 p.
- SOLLEDER Fridolin (dir), *Vier Jahre Westfront : Geschichte des Regiments List, RIR 16*, Munich, 1932.
- TEILHARD DE CHARDIN Pierre, *Ecrits du temps de guerre, 1916-1919*, Paris, Grasset, Les carnets rouges, 1922.
- TROCHON P., *Lille avant et pendant l'occupation allemande, La Grande Guerre 1914-1918*, Tourcoing, Ed. Duvivier, 1922, 245 p.
- VALDELIEVRE Pierre, *Une 'récappée', madame d'Hoest-Dentant, héroïne lilloise*, préface de Motte Georges, Lille, Mercure de Flandre, 1930, 149 p.
- VAN EMDEN Richard, *Tickled to Death to go : The Memoirs of a Cavalryman in World War I*, transcription in Stapelhurst, Casemate Pub Edition, 1996.
- VERLY Félicien, Henri et Léon, *C'est là que j'ai vu la guerre vraie, Correspondance et souvenirs des années de guerre, 1914-1918*, Parçay-sur-Vienne, Anovi, 2006, 654 p.
- VERSCHAVE Paul (sergent), « Carnet de campagne, 1^{er} août - 24 octobre 1914 », transcription in *Annales du Comité Flamand de France*, tome 51, 1993.
- VON BAYERN Rupprecht, *Mein Kriegstagebuch*, Berlin, 1929, I.
- WARTHON Edith, « Fighting France : From Dunkerque to Belfort », *Scribner's Magazine*, à partir de 1915. Regroupés, les articles font l'objet d'un livre *The War on All Frontsseries*, 1918.

WERTH Léon, *Clavel soldat*, rédigé en 1916-1917, publié en 1919, republié en 2006, préface
AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, Ed. Viviane Hamy.

b) Romans à valeur de source

BOCQUET Léon et HOSTEN Ernest, *Un fragment de l'Epopée sénégalaise, Les Tirailleurs noirs sur l'Yser*, Douze croquis inédits de Lucien Jonas, Bruxelles (1917) et Paris (1918), Librairie nationale d'Art et d'Histoire, G Van Oest et Cie Editeurs.

BOCQUET Léon, *Courages français*, Paris, Payot, 1921, 254 p.

BOCQUET Léon, *Le fardeau des jours*, Paris, Albin Michel, 1924, 345 p.

BOCQUET Léon, *Heurtebise*, Paris, Albin Michel, 1926.

GIONO Jean, *Regain*, Paris, Grasset, 1930.

JÜNGER Ernst, *Orages d'acier* (1920), Livre de poche.

RAMETTE Alcide, *Au secours de la Serbie*, préface de Léon Bocquet, Paris, Plon, 1917.

REMARQUE Erich-Maria , *Im Westen nichts Neues (A l'Ouest rien de nouveau)*, Berlin, Ullstein, 1929.

c) Poésie à valeur de source

APOLLINAIRE Guillaume, « Si je mourais là-bas », *Poèmes à Lou*, Nîmes, 1915.

BOCQUET Léon, *Les Branches lourdes*, Lille, Editions du Beffroi, 1910.

GURNEY Yvor, *First Book of Poems*, 1917.

LINGENS Paul, *Sonnet*, 1914.

d) Ouvrages à valeur de source

- Ouvrages d'histoire

BAUMONT Maurice, *L'abdication de Guillaume II*, Paris, Plon, 1930, 250 p.

BECKER Annette, *Journaux de combattants et civils de la France du Nord dans la Grande Guerre*, Lille, Presses Universitaires de Septentrion, 1998, 301 p.

BUCHAN J., *Histoire des Royal Scots Fusiliers*, Londres, Nelson, 1925.

CARNEGIE David, *The History of Munitions Supply in Canada, 1914-1918*, Londres, Ed. Longsmans Green and Co, 1925.

DEMANGEON Albert, *Le déclin de l'Europe*, Paris, Payot, 1920.

EDMONDS James Edward, *Military Operations, France and Belgium 1914, Official History of the War*. Londres, Imperial War Museum, 1925.

GIRAUD Victor, *Histoire de la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1920.

HAIG Douglas, *Les carnets secrets du Maréchal Douglas Haig, 1914-1919*, Paris, Presse de la Cité, 1964.

NICOT Jean, *Les poilus ont la parole, Lettres du front, 1917-1918*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1998.

- Ouvrages de critique, de géographie et de réflexion historique et sociale

BLANCHARD Raoul, *La Flandre, Etude de géographie de la plaine flamande, en France, Belgique et Hollande*, Paris, Armand Colin, 1906.

BLOCH Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Paris, Armand Colin, 1931.

BOUDET Lucien, *Léon Bocquet, curieux homme*, Paris, Albert Messein Ed., 1931.

CALONNE A. de, *La vie agricole sous l'Ancien Régime dans le nord de la France*, Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, 4^e série, Tome IX, 1920.

CAPY Marcelle, *Une voix de femme dans la mêlée*, préface de Romain Rolland, Paris, P. Ollendorff, 1918.

CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, 1812. Traduction de Jean-Baptiste Neuens, Paris, Astrée, 2014.

DAUZAT Albert et ESNULT Gaston, *L'argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Colin, 1918.

DAUZAT Albert et ESNULT Gaston, « Le poilu tel qu'il se parle », *Dictionnaire des termes populaires récents et neufs employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage*, Paris, Bossart, 1919.

DURKHEIM Emile, *De la division du travail social*, 1893.

FREUD Sigmund, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, mars-avril 1915, réédition Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1988.

HOWELLS Herbert, *Yvor Gurney : The Musician, Music and Letters*, vol. 19, n° 1, 1938.

La reconstruction des régions libérées du Pas-de-Calais, 1918-1927. La guerre 14-18 sur les champs de bataille de l'Artois. Situation au 1er janvier 1927, Hénin-Liétard et Carvin, Imprimerie Plouvier et Chartreux, septembre 1917, 1003 p.

LAUDE V., *Les classes rurales en Artois à la fin de l'Ancien Régime*, 1914.

LAVEDAN Henri, *La famille française*, Paris, Perrin, 1917.

LE BON Gustave, *Premières conséquences de la guerre*, Paris, Flammarion, 1917, 336 p.

LEFEBVRE Georges, *Les paysans du Nord pendant la Révolution française*, 1924.

LEUILLER Robert, *La vie administrative, les oeuvres de solidarité, d'assistance, d'hygiène et d'enseignement, et la vie économique du département pendant la guerre*, Boulogne-sur-Mer, Conseil général du Pas-de-Calais, 1918.

MIGNOT Henri, « Une controverse, L'émancipation de la jeune fille moderne est-elle un progrès réel ? », *Progrès civique*, 13 juin 1925.

NOGARO B., WEIL L., *La main d'œuvre étrangère et coloniale pendant la guerre*, Paris, PUF, 1926.

NORMAND Robert (général), *Destructions et devastations au cours des guerres. Réparations*, Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault, 1927.

RINGELMANN Max, *Habitations rurales et bâtiments de la ferme des régions libérées*, Paris, Maison rustique, 1920.

ROLLAND Romain, *A la civilisation*, sans nom d'éditeur ni d'imprimeur, 1917.

SMUTS Jan, *Holism and Evolution*, Londres, Macmillan and Co Ltd, 1926.

TARAKDJI A., *L'avortement criminel, étude médico-légale, juridique et psycho-sociale*, Thèse de droit, Toulouse, 1937.

VERRIEST L., *Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut du XI^e à la Révolution*, 1916-1917.

WOU P., *Les travailleurs chinois et la Grande Guerre*, Paris, Ed. Pédonne, 1939.

- Thèses de médecine, ouvrages hygiénistes

ASSOIGNON Paul, *Etat mental et psychologiques morbide en pays occupé, à Lille en particulier*, Thèse de médecine, 21 juillet 1919, 83 p.

BOUCHER Maurice, *L'aménorrhée de guerre dans les régions envahies*, Thèse de médecine, Lille, 1920, 52 p.

BOUDIN Paul, *De la déficience physique, psychique et sociale chez les trépanés et les blessés crâniens de guerre*, Concours médical, 14 février 1932.

COTTE Gaston, *Les troubles fonctionnels de l'appareil génital de la femme*, Paris, Masson, 1^{ère} édition 1929.

GILLES André, « Etude sur certains cas de neurasthénie et, à leur propos, sur certains états psychologiques observés sur la ligne de feu », *Annales médico-psychologiques*, 10^e série, n° 7, 1916.

GILLES André, « Commotionnés et hystériques chez nos ennemis et quelques observations sur la psychologie allemande », *Annales médico-psychologiques*, 10^e série, n° 11, 1919.

HEUYER G., *Rapport sur l'état des retards de puberté*, Archives de la Médecine des enfants, 1920.

LEGRAIN, « Folie, crime et alcool », *Annales medico-psychologiques*, décembre 1921.

MERLIN Fernand, « La santé de la France », *Monde nouveau*, 15 septembre 1920.

PEACOCK A. D., *The Louse Problem at the Western Front (Le problème des poux sur le Front occidental)*, London, Hartland and sons, 1916.

REGIS Louis-Joseph-André, *Les amnésies de guerre, Contribution à l'étude clinique et pathologique de l'amnésie*, Thèse de médecine, Bordeaux, 1920, 207 p.

ROCKWELL-PAYNE Charles and SMITH Ely-Jelliffe, « War Nevroses and Psychonevroses, Critical Digest and Review », in *The Journal of Nervous and Mental Diseases*, n° 19, 1920.

SOUGNIEZ Jean, *La guerre et l'esprit humain, Les troubles mentaux dans le Nord avant et après la Guerre, Essai statistique*, Thèse de médecine, Lille, 1922, n° 32.

TARAKDJI A., *L'avortement criminel, Etude medico-légale, juridique et psycho-sociale*, Thèse de droit, Toulouse, 1937.

- Guides

BLANCHARD, *La Flandre*, 1907.

Guides illustrés Michelin des champs de bataille 1914-1918, « Ypres et les batailles d'Ypres », 1920.

2) Ouvrages contenant des sources (Publications depuis 1939)

- AGT Jean van, « Une petite victime de la Grande Guerre », in *Autrefois*, bulletin du Cercle Historique d'Aubers, n° 78, juin 2005.
- BERTHE Léon, « In memoriam, Célestine Leroy (1884-1966) », in *Mémoires de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras*, 6^e série, Tome II, 1980-1990.
- BOMMART Norbert, *La Bassée, jadis et naguère*, La Bassée, 1981.
- BOUCHER Maurice, *1914-1918, Maurice Boucher, médecin dans la guerre* (présenté par sa fille Paule Huart-Boucher), non publié, période 2010.
- BOUCHER Marie-Thérèse, *1914-1918, Une famille dans Lille occupée, Journal de Marie-Thérèse*, Lille, Les Editions familiales, 2012.
- BOUCQ-DUFLOT Marie, *Maman Rose*, Sainghin (Nord), avril 2000.
- BOUCQ Michel, *La guerre des Théry*, autoédition, 2013.
- Cambrésis, Terre d'Histoire*, n° 64, octobre 2012.
- CARLE Joseph, *Autobiographie*, non publié.
- DELEBARRE Martial, « Hommage à Henri Delepierre », *Autrefois*, n° 110, juin 2013.
- DESCAMPS Pierre, *Promenades au Pays de Weppes*, Illies, Ed. Ph. Thibaut, 1977.
- DESCAMPS Pierre, *Aubers, Visions du passé*, Publication du Cercle Historique d'Aubers, Bouvignies, Ed. Nord Avril, 2009.
- FLOUQUET Michel, *Histoire de Marquillies*, Edition du Cercle Historique de Marquillies, n° 10, novembre 2008.
- GHIENNE Bernard, « Réfugiés du Pas-de-Calais », in *Gauhéria*, n° 79, décembre 2011.
- GUEUGNIER Charles, *Les carnets de captivité de Charles Gueugnier*, présentés par Nicole Dabernat-Poitevin, Accord édition, 1998.
- Les combattants des Mille et une nuits 1914-1918* (Recueil d'articles), Laventie, ATB 1914-1918, 2005.
- Louise, Paul, Clemens, Drabble, Des femmes, des hommes et la guerre, 1914-1918*, Laventie, ATB 1914-1918, 2009.
- MALLEVAY R. et DOISNE J., *250 ans d'histoire à Neuve-Chapelle*, trois tomes, autoédition, 1991, tome 1.
- OMISSI David, *Indian Voices of the Great War, Soldiers' Letters, 1914-1918*, London, Palsgrave Macmillan, 1999.
- RAMON Philippe, *La guerre dans les Weppes en octobre 1914*, Ronchin, Grimbert, 2005.

The Victoria Cross Society, mars 2013. Journal de l'Union Indienne relatif aux morts pour la nation.

Bibliographie

I Instruments de travail et de méthode

1) Atlas

BANKS Arthur, *A Military Atlas of the First World War*, Commentary by Alan Palmer, Barnsley, Leo Cooper, 1998.

2) Dictionnaires

COCHET François et PORTE Rémy, *Dictionnaire de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Laffont – Bouquins, 2008, 1120 p.

CORVISIER André (dir.), *Dictionnaire d'art et d'histoire militaire*, Paris, PUF, 1988, 884 p.

GUISLIN Jean-Marc, *Biographie des parlementaires du Nord sous la Troisième République*.

HILAIRE Yves-Marie et MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Paris, Beauchesne (depuis 1985) (vol. sur Les Jésuites, L'Alsace, La Bretagne, Lille-Flandres, Lyon-Lyonnais-Beaujolais, Limousin, Savoie).

HOLMES Richard (ed.), *The Oxford Companion to military History*, Oxford, Oxford university press, 2001, xxi-1048 p.

JOLLY Jean (dir.), *Dictionnaire des parlementaires français*, Paris, PUF, 1960.

LE NAOUR Jean-Yves, *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008.

3) Guides des sources, de bibliographie et de recherche

Annuaire statistique régional, INSEE Dir. régionale de Lille, Lille, 1951.

CEHD, *Minerve. Histoire militaire et histoire de la défense. Recueil des travaux universitaires soutenus ou déposés entre 1985 et 1995*, édition 1996, Paris, ADDIM, 1997, 155 p.

CLEYET-MICHAUD Rosine, *Ephéméride du Service des Archives pendant l'occupation, 1914-1920, par Max Buchet*, Lille, Commission Historique du Nord, Bulletin LIX 2008-2009.

DECELLE Jean-Michel, GRAILLES Bénédicte, MARCILLOUX Patrice et SCHOONHEERE Frédéric, *1914-1918, Le Pas-de-Calais en guerre, Les gammes de l'extrême*, Archives départementales du Pas de Calais, Service éducatif, 1998, 247 p.

DEVOS Jean-Claude, CORVISIER - DE VILLELE Marie-Anne, *Guide des archives et de la bibliothèque du service historique*, 2^e éd. (SARMANT Thierry et GIBIAT Samuel dir.), Château de Vincennes, 2001, 541 p.

MINISTERE DES ARMEES, EMAT, SERVICE HISTORIQUE, *Guide bibliographique sommaire d'histoire militaire et coloniale française*, Paris, Imprimerie nationale, 1969, 522 p.

FAURE Alain, « Trente-six ans de mémoire de maîtrise en histoire contemporaine à l'université de Paris X-Nanterre », *Recherches contemporaines*, n° 6, 2000-2001

4) Historiographie

AGULHON Maurice, *Histoire et politique à gauche. Réflexions et témoignages*, Paris, Perrin, 2005, 163 p.

DUPAQUIER Jacques (dir.), *Histoire de la population française*, Paris, PUF, 1988. Volume 3 : « De 1789 à 1914 », 554 p.. Volume 4 : « De 1914 à nos jours », 590 p.

HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003, 262 p.

KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contributions à la sémantique des temps historiques*, Paris, éd. ÉHESS, 1990 [éd. allemande 1979], 334 p.

MAURIN Jules et JAUFFRET Jean-Charles (Ed.), *La Grande Guerre de 1914-1918, 80 ans d'historiographie et de représentations*, Montpellier, Université de Montpellier III, 2002.

MAYEUR Jean-Marie (dir.), *L'histoire religieuse de la France 19^e-20^e siècle. Problèmes et méthodes*, Paris, Beauchesne, 1975, 290 p.

REMOND René (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, éd. du Seuil, 1988, 330 p.

WINTER Jay et PROST Antoine, *Penser la Grande Guerre, un essai d'historiographie*. Paris, Le Seuil, collection Points Histoire, 2004, 286 p.

II Histoire Générale

1) Généralités

« Apports nouveaux sur les conflits du XX^e siècle, de la Grande Guerre à la guerre du Vietnam », *Revue Guerres mondiales et conflits contemporains*, PUF, n° 247, juillet 2012. METZGER Chantal, « Analyse des Pratiques quotidiennes de la guerre ».

GILLES Benjamin, « Lire en guerre, La lecture de presse chez les combattants français entre 1914 et 1918 ». LAVAUD Charles, « Les chansons dans les tranchées, une forme musicale originale? », MEDARD Frédéric, « Les Haut Commandement allemand et les chars d'assaut en 1916-1918 : incompréhension ou impasse délibérée ? ».

ARMENGAUD André, *La population française au XIX^e*, Paris, PUF, 1977, 128 p.

AYDIN Sultan, « Le réveil des peuples colonisés sous l'égide de la Turquie, 1919-1923 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 250, avril-juin 2013.

AZEMA Jean-Pierre, *1940, l'année noire*, Paris, Fayard Points Histoire, 2012.

BARD Christine et THEBAUD Françoise, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard 1999.

BELHOSTE BRUNO (DIR.), « L'examen. Évaluer, sélectionner, certifier. XVI^e-XX^e », « Anatomie d'un concours : L'organisation de l'examen d'admission à l'École Polytechnique de la Révolution à nos jours », *Histoire de l'éducation* -numéro spécial 94 – INRP, 2002.

BERNARD M., *Histoire de l'Australie (de 1770 à nos jours), naissance d'une Nation du Pacifique*, Paris, L'Harmattan, 1995.

BOULANGER Philippe, *La géographie militaire française (1871-1939)*, Paris, Bibliothèque stratégique des éditions Economica, 2002, 619 p.

BRAUDEL Fernand, « Positions de l'histoire en 1950, Leçon inaugurale au Collège de France », 1^{er} décembre 1950, in *Ecrits pour l'histoire*, p 15-38.

BRAUDEL Fernand, « Histoire et sciences sociales : la longue durée » in *Annales*, 4, 1958, p. 725-753.

BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France*. Tome 1 : Les cadres chronologiques majeurs. Les cycles d'ensemble. Tome 2 : « Les hommes et les choses ». Le nombre et les fluctuations longues. La population de la préhistoire à l'an mille. La population du X^e siècle à nos jours. Tome 3 : « Une économie paysanne jusqu'au XX^e siècle ». Les infrastructures rurales. Les superstructures. Paris, Arthaud-Flammarion, 1985.

CHARTIER Roger, *Au bord de la falaise, L'histoire entre certitudes et inquietude*, Paris, Albin Michel, 1998.

CHASSAIGNE Philippe, *La Grande-Bretagne et le monde, de 1815 à nos jours*, Paris, A. C., 2003.

CHAUNU Pierre, *Mélanges Fernand Braudel*, Toulouse, Privat, 1972, 2 volumes, tome II.

CHERVEL André, « Le baccalauréat et les débuts de la dissertation littéraire », *Histoire de l'éducation*, INRP / CNRS, 2002.

- CHESNAIS Jean-Claude, *La transition démographique*, Paris, Cahier INED/PUF, n° 113, 1986, 580 p.
- CLAYTON Anthony, *Histoire de l'Armée française en Afrique, 1830-1962*, Paris, Albin Michel, 1994.
- DUBY Georges et WALLON Armand (dir.), *Histoire de la France rurale*, tome 3 : « De 1789 à 1914 », Paris, Seuil, 1976.
- DUMONT Gérard-François, *Le monde et les hommes, Les grandes évolutions démographiques*, Paris, Litec, 1995, 206 p.
- DUPONT Paul, *Mustafa Kemal invente la Turquie moderne*, Bruxelles, Complexe, 2006.
- DROUX Joëlle et HERRMANN Irène, « Organisations internationales et ONG: Coopérations, rivalité et complémentarité de 1919 à nos jours », *Relations internationales*, n° 151, PUF, Juillet-septembre 2012.
- FARGE Arlette, *Histoire, Critique, Théorie*, Paris, Séminaire au Collège de France, 12 janvier 2010.
- FIGEAC Michel (dir.), *L'ancienne France au quotidien*, Paris, Armand Colin, 2008, 569 p.
- FREMAUX Jacques, *Les peuples en guerre, 1911-1946*, Paris, Ellipses, 2004, 206 p.
- GASPARD Pierre, « Examen de soi-même, examen public, examen d'Etat. De l'admission à la Sainte-Cène aux certificats de fin d'études. XVI^e-XIX^e », *Histoire de l'éducation*, INRP / CNRS, 2002.
- GINZBURG Carlo, « Représentation : le mot, l'idée, la chose », in *Annales. Economies Sociétés Civilisations*, 46-6, 1991.
- GUILLEMAIN Hervé et TISON Stéphane (dir.), Colloque « Du front à l'asile : expérience de la folie de la Grande Guerre aux années 1920 », Université du Maine, 8 décembre 2010.
- HECHT Emmanuel et SERVENT Pierre (dir.), *Le siècle de sang, 1914-2014, Les vingt guerres qui ont changé le monde*, Paris, Perrin-L'Express, 2014.
- HORNE John, RACHAMIMOV Iris, Colloque « Captivité de guerre au XX^e siècle. Des archives, des histoires, des mémoires », Paris, Ecole militaire, 17-18 novembre 2011.
- HUBERT Michel, *L'Allemagne en mutation, Histoire de la population allemande depuis 1815*, Paris, Presses de Sciences Po, 1995, 520 p.
- KASPI André, *Les Américains*, tome I, Paris, Le Seuil, 1986.
- KRIEGEL Anne, *Histoire générale du Socialisme*, tome II : « La II^e Internationale », Paris, PUF, 1974.

- LAGADEC Yann, LE BIHAN Jean et TANGUY Jean-François (dir.), *Le canton, un territoire du quotidien ?* Rennes, PU de Rennes collection Histoire, 2006.
- LESAFFRE Odile, *Théâtre et Architecture, Louis-Marie Cordonnier, architecte (1854-1940)*, Lille, Ecole d'architecture de Lille, 1985.
- MARTIN Jérôme, « Aux origines de la science des examens, 1920-1940 », *Histoire de l'éducation*, INRP / CNRS, 2002.
- MAYEUR Jean-Marie (dir.), *Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, tome XII de *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, Paris, Desclée-Fayard, 1990, 1149 p.
- NORA Pierre, *Faire l'histoire* (trois volumes), Paris, Gallimard, 1974.
- ÖZGE Artik et MONGREMER Jean-Sylvestre, « Géopolitique de la Turquie », in *Hérodote, revue de géographie et de géopolitique*, n° 148, 1^{er} trimestre 2013, 222 p.
- POIRRIER Philippe, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004.
- PONTEIL Félix, *Histoire de l'enseignement en France. Les grandes étapes : 1789-1964*, Paris, Sirey, 1966, 454 p.
- REINHART Marcel, ARMENGAUD André et DUPAQUIER Jacques, *Histoire générale de la population mondiale*, Paris, Montchrestien, 1968, 708 p.
- RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.
- ROCHE Christian, *Histoire de la Casamance, Conquête et résistance : 1850-1920*, Paris, Karthala.
- ROCHE Daniel, « Histoire des idées, Histoire sociale : L'exemple français », in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° spécial « Regards sur l'histoire intellectuelle, tome 59-4 bis, Belin, 2012.
- SAUVY Alfred, *Théorie générale de la population*, tome 2 : « La vie des populations », Paris, PUF, 1966, 401 p.
- SOUTOU Georges-Henri, Paris, *Revue historique des armées*, juin 2008.
- SULLEROT Evelyne, *La presse féminine*, Paris, Colin, 1963.
- THIVEND Marianne, *L'école républicaine en ville, Lyon, 1870-1914*, Paris, Belin, 2006, 251 p.
- TOUSSAINT Daniel, « Un examen pour les instituteurs: Le brevet de capacité de l'Instruction primaire dans le département de la Somme. 1833-1880 », *Histoire de l'éducation*, INRP / CRNS, 2002.

TREVISI Marion et NIVET Philippe, *Les femmes et la Guerre de l'antiquité à 1918*, Paris, Bibliothèque stratégique Economica, 2010, 409 p.

VOVELLE Michel, « Histoire et représentations », in RUANO-BORBOLAN Jean-Claude (dir.), *L'histoire aujourd'hui, Nouveaux objets de recherche. Courants et débats. Le métier d'historien*, Auxerre, Sciences humaines éd., 1999.

WEBER Eugen, *La fin des terroirs, la modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 1983, 839 p.

WINOCK Michel, *La Belle Epoque, la France de 1900 à 1914*, Paris, Perrin, 2002, 430 p.

2) Histoire du Nord

BECKER Annette, *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010, 373 p.

BENKHERIF Nail, *Les jugements correctionnels durant la Première Guerre mondiale à Valenciennes, 1914-1918*, Master I d'histoire contemporaine, CHANET Jean-François (dir.), Lille III, 10 avril 2012, 91 p.

BONIFACE Xavier, *Revue du Nord*, tome LXXXV, avril-juin 2013.

BUSSIERE Eric, MARCILLOUX Patrice et VARASCHIN Denis, *La grande reconstruction, Reconstruire le Pas-de-Calais après la Grande Guerre*, Actes du colloque d'Arras des 8_10 novembre 2000, Archives départementales du Pas-de-Calais, 2002, 477 p.

CARTON Fernand, *Aux origins du "chtimi", Mélanges d'onosmatique, de linguistique et de philologie offerts à Raymond Sindou*, vol. 1, Millau, Maury éd., 1986.

DEPOTTER Jean, *Le Pays de Lalloeu, histoire, mœurs et institutions*, Ed. des Beffrois, 1983.

NIVET Philippe et DUMESNIL Anne (dir.), *Picardie, terre de frontière*, Actes du colloque du 26 avril 1997, Amiens, Encrage, 1998.

3) Histoire générale et spécialisée de la Grande Guerre

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18 : retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, 1343 p.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et PROCHASSON Christophe (dir.), *Sortir de la guerre, le monde et l'après 1918*, Paris, Tallandier, 2008, 511 p.

- BECKER Annette, *La guerre et la foi, De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, 141 p.
- BECKER Annette, *Oubliés de la Grande Guerre, Humanitaire et Culture de guerre*, Paris, Noésis, 1998, 387 p.
- BECKER Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980.
- BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre, 1914-1918*, Paris, Ed. Complexe, 1988, 221 p.
- BECKER Jean-Jacques, *L'Europe dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 1996.
- BECKER Jean-Jacques, *L'année 1914*, Paris, Armand Colin, 2004, 319 p.
- BECKER Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences Politiques, 1977.
- BECKER Jean-Jacques, « 1917, L'année terrible », in *L'Histoire*, n° 61, novembre 1983.
- BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre, La grande mutation*, Bruxelles, Complexe, 1988.
- BECKER Jean-Jacques, *1917 en Europe, L'année impossible*, Bruxelles, Complexe, 1997.
- BECKER Jean-Jacques, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Belin, 2003, 2^{de} édition.
- BECKER Jean-Jacques (coll.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Paris, 1990.
- BECKER Jean-Jacques et Berstein Serge, *Victoire et Frustrations (1914-1929)*, Paris, Le Seuil, 1990.
- BECKER Jean-Jacques et AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004.
- BECKER Jean-Jacques et KRUMEICH Gerd, *La Grande Guerre, une histoire franco-allemande*, Paris, Tallandier, 2008, 379 p.
- CHICKERING Roger, *Imperial Germany and the Great War (1914-1918)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 227 p.
- CLARK Christopher, *Les somnanbules, Été 1914, Comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013, 664 p.
- DANIEL-WIESER Florence, *Otages dans la Grande Guerre, Destins de prisonniers et civils lorrains*, Nancy, Editions de l'Est, 2005.
- DESFOSSÉS Yves, JACQUES Alain et PRILAUX Gilles, *L'archéologie de la Grande Guerre*, Collection Histoire de l'INRAP, Ed. Ouest-France, 2008, 128 p.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les Français, 1914-1920*, Paris, Richelieu, 1972, 394 p.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918, L'incompréhensible*, Paris, Perrin, 1994, 517 p.

FERRO Marc, *La Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1969.

JULIEN Elise, *Paris-Berlin, La mémoire de la Grande Guerre, 1914-1933*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

KEEGAN John, « 14-18, La Très Grande Guerre », Paris, *Le Monde*, 1994.

KEIGER John, *Raymond Poincaré*, Cambridge University Press, 1997.

KRUMEICH Gerd, « Histoire locale et régionale de la Grande Guerre, Etat de la recherche allemande », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 183, 1996.

PRIOR Robin et WILSON Trevor, *Atlas des guerres, La Première Guerre mondiale, 1914-1918*, Paris, Autrement, 2001, 224 p.

III Histoire des combats et des combattants

AÏSSA Karim, *La spécificité du soldat du Nord durant la guerre 1914-1918*, mémoire de maîtrise, Université de Lille III, 1999.

ANDREWS Eric, *The ANZAC Illusion, Anglo-Australian Relations during World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

ANTIER-RENAUD Chantal, *Les soldats des colonies dans la première guerre mondiale*, Editions Ouest-France, 2008.

APPARU J .P., « Des soldats indiens venus mourir pour la France », *L'Informateur*, 25 septembre 2003.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Le temps des soldats couchés », in *Les collections de l'Histoire*, n° 61 : « 14-18, La catastrophe », octobre – décembre 2013.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre, Une anthropologie de la guerre moderne (XIX^e - XXI^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2008.

BACH André (général), *Fusillés pour l'exemple, 1914-1915*, Tallandier, Paris, 2003, 609 p.

BARSCHE Russel, « American Indians in the Great War », in *Ethnohistory*, 38/3, 1991.

BARTON Peter, *The Lost Legions of Fromelles*, Australia, Allen and Unwin, 2014.

- BEAN C.E.W., *The Official History of Australia in the War of 1914-1918 : The Australian Imperial Force in France*, Sydney, Angus and Robertson, 1943.
- BLEVINS Pamela, « New Perspectives on Ivor Gurney's Mental Illness », *The Ivor Gurney Society Journal*, volume 6, 2000.
- BOMMART Norbert, *La Bassée, jadis et naguère*, La Bassée, 1981.
- BONIFACE Xavier, *L'aumônerie militaire française, 1914-1962*, Paris, Ed. du Cerf, coll. Histoire religieuse de la France, 2001.
- BOULANGER Jean-Claude, *La Grande Guerre dans notre région, 1914, de la Guerre de mouvement à celle de Position*, Liévin, L'Artésienne, 2005.
- BRANDMAYER Balthazar, *Mit Hitler : Meldegänger 1914-1918*, Munich, Ueberlingen, 1940, 9^e édition.
- BRIDGER Geoff, *The Battle of Neuve Chapelle*, London, Barnsley, 2000.
- BRISTOW Adrian, *A Serious Disappointment, The Battle of Aubers Ridge 1915 and the Munitions Scandal*, London, Leo Cooper, 1995.
- BUFFETAUT Yves, *Batailles de Flandres et d'Artois, 1914-1918*, Paris, Tallandier, 1992.
- CAZALS Rémy, *Deux fantassins de la Grande Guerre : Louis Barthas et Dominik Richert*, Colloque de Montpellier, 1998.
- CHANET Jean-François et MATHIOT Pierre, *La décision stratégique et politique, Le programme des occupations militaires en Europe La mise à l'épreuve de Clausewitz*, Lille, MESHS, 7 avril 2011.
- CHIELENS Piet, *Ivor Gurney, compositeur, poète, soldat de la 61^e D*, ATB 14-18, Laventie (Pas-de-Calais), 21 novembre 2012.
- COBB Paul, *Fromelles 1916*, UK, Stroud, History Press, 2007.
- COCHET François, *Survivre au front, 1914-1918, Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca/14-18 éditions, 2005.
- COCHET François, *Etre soldat, de la révolution à nos jours*, Paris, Tallandier, 2013.
- COLLIER Frederick, in BUTLER A. G. , *The Western Front, The Australian Army Medical Services in the War of 1914-1918*, tome II, Canberra, 1940.
- CORFIELD Robin, *Don't forget me, cobber : The Battle of Fromelles, 19/20 July 1916, an inquiry*, 2000.
Don't forget me cobber : The Battle of Fromelles, Melbourne, The Miegunyah Press, 2009.

- COULTHARD-CLARK Chris, *Where Australians Fought : The Encyclopedia of Australian's Battles*, New South Wales, St Leonards : Alen and Unwin, 1998.
- CUTLACK F.M., *The Australian Flying corps in the Western and Eastern Theatres of War, 1914-1918 (Service in House of Commons, 1919)*, Sydney, Angus and Robertson, 1923.
- DAVIES Frank et MADDOOKS Graham, *Bloody Red Tabs*, London, Leo Cooper, 1995.
- DEIST Wilhelm, « Verdeckter Militärstreik im Kriegsjahr 1918 ? », in Wolfram Wette (dir.), *Der Krieg des kleinen Mannes : Eine Militärgeschichte von unten*, Munich, 1992.
- DIET Vincent , « Droit des blessés et intérêt de la nation : une casuistique de guerre (1914-1918) », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 59, n° 2, avril 2012.
- EDMONDS James, *Official History of the Great War. Military Operations France and Belgium 1914-1918*, (14 volumes), London, Macmillan and HMSO, 1922-1948.
- ENGLEZOS Lambis, *My quest to find 'the missing'*, *Wartime* 44, 2008.
- FAIVRE Dominique, *Les Indiens 1914-1915, ou Le sacrifice d'un peuple dans la boue de l'Artois (sept-déc 1914)*, ARHAM Lys-Artois-Flandre, 2005, 169 p.
- FARNDAL M., *History of the Royal Regiment of Artillery : Western Front 1914-1918*, London, Royal Artillery Institution, 1986.
- FRASER Peter, « The British 'Shells Scandal' of 1915 », *Canadian Journal of History*, 1983.
- FREMAUX Jacques, « Les contingents impériaux au cœur de la guerre », in *Histoire, Economie et Société*, Editions CDU et SEDES, 2004, Volume 23, N° 1-4.
- FREMAUX Jacques, *Les colonies dans la Grande Guerre*, Paris, 14-18 Editions, 2006.
- FRENCH David, « The Military Background to the 'Shell Crisis' of May 1915 », *Journal of Strategic Studies*, 1979.
- GERE François, « La manœuvre de sortie de guerre », Paris, in *Revue historique des Armées*, n° 245, 2006.
- GHIENNE Bernard (dir.), "1917: La *Gazette des Ardennes* raconte à sa façon la destruction de Lens", *Gauhéria, Le passé de la Gohelle*, n° 83, décembre 2012.
- GREGORY Adrian , *The last Great War, British Society and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, 354 p.
- Guerre et Trauma, Soldats et ambulances, soldats et psychiatres, 1914-1918*, Exposition In Flanders Fields Museum, Ieper, Belgique, 1^{er} novembre 2013-30 juin 2014.
- GUTMAN Roy et RIEFF David, *Crimes de guerre, Ce que nous devons savoir*, article « M, Mémoire », Paris, Ed. Autrement, 2002.

- HANCOCK Edward, *The Battle of Aubers Ridge*, London, Pen and Sword Books, 2005.
- HARDIER Thierry, JAGIELSKI Jean-François et PEDRONCINI Guy, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Paris, Imago, 2001.
- HARRIS John-Paul, *Douglas Haig and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, 652 p.
- HART Peter, *1918 : A Very British Victory*, London, Weidenfeld and Nicolson, 2008.
- HILTON D. C., « La formation d'une identité militaire : Les Forces armées du Canada », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 250, avril-juin 2013.
- HINZ Uta, *Gefangen im Grossen Krieg. Kriegsgefangenschaft in Deutschland 1914-1921*, Essen, Klartext Verlag, 2006.
- HOCHEDÉZ Daniel, « Un Historien au front : Marc Bloch en Argonne (1914-1916) », in *Horizons d'Argonne*, n° 89, juin 2012.
- HOLMES Richard, *The Little Field Marshal : A Life of Sir John*, London, Weidenfeld et Nicolson, 2004.
- HOLMES Richard, *Tommy*, London, Harper Collins, 2004.
- HORNE John (dir.), *Vers la guerre totale, Le tournant de 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2010.
- INDERWILDI Hilda, *Naissance et constitution d'une conscience pacifiste chez Dominique Richert*, Colloque, Montpellier, 1998.
- INDERWILDI Hilda, *Dominique Richert, Les cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Colloque, Toulouse 2.
- JEFFEREY Keith, *Field Marshal Sir Henry Wilson : A Political Soldier*, Oxford, Oxford University Press, 2006.
- KEEGAN John, *Purnell's II*, Londres, 1970.
- KEEGAN John, *The Face of Battle*, 1976. Traduction française : *Anatomie de la bataille, Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993.
- KEEGAN John, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Perrin - Agnès Vienot, 2003.
- KERSHAW Ian, *Hitler, 1889-1936*, Stuttgart, 1998.
- LAPARRA Jean-Claude, *Le commandement de l'armée allemande, 1914-1918*, 14-18 Ed., 2011.
- Le Corps portugais, 1917-1918*, « Le temps des soldats couchés », in ATB 14-18, La Gorgue (Nord), 13 novembre 2012.

- LEED E., *No Man's Land : Combat and Identity in World War I*, Cambridge 1979.
- LEPICK Olivier, *La grande guerre chimique, 1914-1918*, Paris, PUF - Histoire, 1998.
- LES Carlyon, *The Great War*, Australia, Pan Mac Millan, 2006.
- LIENART Achille, *Journal de guerre 1914-1918, Abbé Achille Liénart, aumônier du 201^e RI, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, 2008, 129 p.*
- LOEZ André et MARIOT Nicolas (dir.), *Obéir, désobéir, Les mutineries de 1917 en perspective*, Paris, La Découverte, 2008.
- LOEZ André, *La Grande Guerre*, La Découverte, Ed. Repères, 2010.
- LOEZ André, *14-18, Les refus de la guerre, une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.
- MAURICE Frederick, *The life of General Lord Rawlinson of Trent, from His Journals and Letters*, London, Cassell and Company Ltd, 1928.
- MOYER Laurence V., Introduction by Keegan John, *Victory must be ours*, London, Hippocrene books, 1995, 399 p.
- MICHEL Marc, *Les Africains et la Grande Guerre, L'appel à l'Afrique (1914-1918)*, Paris, Karthala, 1997-2003.
- MIDDLEBROOK Martin, *The Kaiser's Battle, 21 March 1918 : The First Day of the German Spring Offensive*, London, 1978.
- MIQUEL Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1983.
- MIQUEL Pierre, *La liberté guidait leurs pas, tome 1 : « Les Bleuets de Picardie »*, Paris, Livre de poche, 2007.
- MILES W., *Military Operations France and Belgium, 1916, 2nd July 1916 to the end of the battles of the Somme*, London, IWM and Battery Press, 1992.
- MONE Thierry et Mary, *Du burnous rouge au burnous bleu, les spahis du 1^{er} Marocains dans la Grande Guerre*, 2004.
- NASCIMENTO Manuel do, *La bataille de la Lys*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- NEILLANDS Robin, *The Death of Glory : the Western Front 1915*, London, John Murray, 2006.
- NICHOLSON G. W. L., *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919, Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963.
- OLTMER Jochen, *Kriegsgefangene im Europa des Ersten Weltkriegs*, Paderborn, Schöningh, 2006.

- PEDERSEN Peter, *Fromelles*, Barnsley, 2004.
- PEDERSEN Peter, *Reflections on a Battlefield*, Wartime 44, 2008.
- PEDRONCINI Guy, *Les mutineries de 1917*, Paris, PUF, 1967, 328 p.
- PEDRONCINI Guy, *Pétain, général en chef, 1917-1918*, Paris, PUF, 1997.
- POURCHER Yves, *Les jours de guerre, La vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, Paris, Pluriel Plon, 1995, 543 p.
- PRIOR Robin et WILSON Trevor, *Passchendaele, The Untold Story*, New Haven and London, Yale University Press, 2002 [édition originale 1996], 237 p.
- PRIOR Robin et WILSON Trevor, *Defining Victory*, Canberra, Army History Unit, 1999.
- PRIOR Robin et WILSON Trevor, *La première guerre mondiale*, Paris, Ed. Autrement, 2001 [édition originale 1999].
- PRIOR Robin, *Command on the Western Front : The Military Career of Sir Henry Rawlinson, 1914-1918*, London, Leon Cooper Ltd, 2004.
- PURSEIGLE Pierre, *Warfare and Belligerence, Perspectives in First World War Studies*, Leyde, 2005.
- PUTKOWSKI Julian and SYKES Julian, *Shot at dawn*, London, Pen and Sword, 1996.
- PUTKOWSKI Julian et CHIELENS Piet, *Unquiet Graves / Rusteloze Graven guide : Execution Sites of the First World War in Flanders*, UK, Francis Boute Publishers, 2000.
- PUTKOWSKI Julian, *Les cours martiales britanniques et la campagne de réhabilitation des fusillés en Angleterre*.
- RAJSFUS Maurice, *La censure militaire et policière, 1914-1918*, Paris, Le cherche midi, 1999, 260 p.
- RAMALHO DE MIRA J. A., « Le Portugal dans la Grande Guerre, 1914-1918 », *Historama* n° 335, octobre 1979.
- RAWLING B., *Survivre aux tranchées : L'armée canadienne et la technologie 1914-1918*, 2004.
- ROLLAND Denis, « Les expériences combattantes », CAZALS Rémy, PICARD Emmanuelle et ROLLAND Denis, *La Grande Guerre, Pratiques et expériences*, Colloque de Craonne-Soissons, 12-13 novembre 2004, Toulouse-Privat, 2005.
- ROUSSEAU Frédéric, *La guerre censurée, une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999, 412 p.

- ROUSSEAU Frédéric, « Vivre et mourir au front », *L'Histoire*, n° 249, décembre 2000.
- ROUVEIROL Patrick, « La Lys, 9 avril 1918 : La bataille perdue des soldats inconnus portugais », in *Champs de bataille*, n° 19, décembre-janvier 2007.
- SAINT-FUSCIEN Emmanuel, *Obéissance et autorité militaire dans l'armée française, discours et pratiques*, dir. AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, EHESS, 22 mai 2008.
- SAINT-FUSCIEN Emmanuel, BECKER Jean-Jacques et LOEZ André, Table ronde *L'Expérience combattante*, Festival du film de Compiègne 2011.
- SAINT-RAMOND Roussanne, « L'armée d'Orient dans la grande Guerre : Une mémoire occultée », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 192, décembre 1998.
- SHEFFIELD Gary, *The Chief*, London, Aurum, 2011.
- SIMKINS Peter, « Co-stars or Supporting Cast ? British Divisions in the "Hundred Days", 1918 », in GRIFFITH Paddy (dir.), *British Fighting Methods in the Great War*, London, Franck Case ed., 2005.
- STRACHAN Hew, *The First World War*, Volume 1 : « To Arms », Londres, 2001.
- SUMMER Ian, *L'armée indienne de 1914 - 1947*, Londres, Osprey Publishing, 2001.
- Témoins et témoignages. Figures et objets du XX^e siècle*, Colloque international et interdisciplinaire de la Fondation pour la mémoire de la déportation (FDM), Paris, Hôtel national des Invalides, 13-14-15 décembre 2012.
- THEBAUD Françoise, *Ecrire l'histoire des femmes*, Paris, Ophrys, 1998.
- TRAVERS Tim, *How the War was won*, London, Routledge, 1992 ; London, Pen and Sword, 2005.
- WEBER Thomas, *La première guerre d'Hitler*, Paris, Perrin, 2012.
- WIEDEMANN Friedrich, *Der Mann, der Felherr werden wollte : Erlebnisse und Erfahrungendes Vorgesetzten Hitlers im Ersten Weltkrieg und seines späteren persönlichen Adjutanten*, Velbert, 1964.
- WILLMOTT H.P., *First World War*, Dorling Kindersley, 2003.
- WILSON Trevor, *The Myriades faces of War, Britain and the Great War (1914-1918)*, Cambridge, Polity Press, 1986.
- WINTER Jay (dir.), *La Première Guerre mondiale*, t. 1 « Combats », Paris, Fayard, 2013.
- WOODWARD David R., *Field Marshal Sir William Robertson*, London, Praeger, 1998.
- WYNNE Graeme-Chamley, *If Germany attacks, The Battle in Depth in the West*, London, The West Point Military Library, 1940.

ZABECKI David, *The German 1918 Offensives : A Case Study in the Operational Level of War*, London, Routledge, 2006.

ZIEMANN Benjamin, *Front und Heimat : Ländliche Kriegserfahrungen im Südlichen Bayern, 1914-1923*, Essen, 1997.

WATSON Alexander, « Culture and Combat in the Western Front, 1900-1945 », in *Historical Journal*, 51/2, 2008.

WEICHT Colin, « Play up ! Play up ! And War in the War », *Journal of Contemporary History*, n° 20, 1985.

WINOCK Michel, « Au nom de la patrie », in *L'Histoire* : « 14-18 Mourir pour la patrie », Paris, Le Seuil, coll. Points, 1992, p. 26.

IV Histoire politique et diplomatique

CARON François, *La France des patriotes, 1851-1918*, Tome 3 : *Le sacrifice, 1899-1918*, Paris, Fayard, 1985, 460 p.

CHAMBARLHAC Vincent et DUCOULOMBIER Romain (dir.), *Les socialistes français et la Grande Guerre, Ministres, militants, combattants de la majorité, 1914-1918*, Dijon, Editions Universitaires de Dijon, 2008, 95 p.

CUVELIER-LOTH Michèle, *Le Parti communiste dans l'agglomération de Lille-Roubaix-Tourcoing de 1921 à 1934*, Lille, Faculté des lettres de Lille, 1969.

DUCOULOMBIER Romain, *Camarades ! ou la naissance du Parti Communiste en France*, Paris, Perrin, 2010, 368 p.

DUCOULOMBIER Romain (dir.), *Les socialistes dans l'Europe en guerre, Réseaux, parcours, expériences, 1914-1918*, Jean Jaurès Fondation, l'Harmattan, Paris, 2010, 232 p.

FISCHER Fritz, *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale, 1914-1918*, Paris, Ed. de Trévise, 1970.

FLORIN Jean-Pierre, « Présentation des forces politiques dans le département du Nord en 1914 », in *Revue du Nord*, tome 56, 1974.

HILAIRE Yves-Marie, « Religion et politique dans le Pas-de-Calais, 1902-1914 », *Revue du Nord*, tome 56, 1974.

JARDIN Pierre, *Aux racines du mal. 1918 : le déni de défaite*, Paris, Tallandier, 2005.

LABOURIE André, *Le Parti communiste dans l'agglomération de Boulogne-sur-Mer de 1921 à 1939*, Lille, Ed. de Lille III, 1972.

- LEGRAND André, « Elections législatives du 11 mai 1924 », in *Atlas électoral Nord-Pas de Calais, 1876-1936, Troisième République*, Université de Lille III, 1977.
- LEGRAND André, GILLET Marcel, CODACCIONI M., HILAIRE Yves-Marie, FLORIN Jean-Pierre, VANDENBUSSCHE M., MAYEUR Jean-Marie, Journées d'études *La vie politique dans le Nord – Pas-de-Calais de 1902 à 1914*, mai 1973, in *Revue du Nord*, 1973
- LEMKIN Raphaël, *Axis Rule in Occupied Europe : Laws of Occupation, Analysis of Government, Proposals for Redress*, Washington D.C., Carnegie Endowment for International Peace, 1944.
- LE ROUGE Gustave et CHASSEREAU Louis, *La 'Gazette des Ardennes', Son histoire, son organization, ses collaborateurs*, Paris, Tallandier, 1919, 231 p.
- LINDEMANN Thomas, *Les doctrines darwiniennes, La guerre de 1914*, Paris, Economica, 2001.
- MACHTAN Lothar, *The Hidden Hitler*, New York, 2001.
- MAYEUR Jean-Marie, *Les débuts de la IIIe République, 1871-1898*, Paris, Le Seuil, coll. Nouvelle histoire de la France contemporaine, 1973.
- MAYEUR Jean-Marie, *Les relations entre communisme et socialisme dans le Nord et le Pas de Calais de 1919 à 1934*. DEMOUVEAU Maurice « La scission du parti socialiste à Lille-Roubaix-Tourcoing de 1918 à 1921 », SIMLER Bernard, « Un socialiste : Gustave Delory (1857-1925), maire de Lille (1896-1904, 1919-1925), député du Nord (1902-1925) », GILLET Marcel « L'évolution du parti communiste de 1921 à 1934 dans le Nord – Pas-de-Calais », YANNAKAKIS I. « Le PCF dans la région du Nord, 1920-1936 ». Congrès de Lille du 18 mai 1973.
- MENAGER Bernard, « La droite dans le Nord, 1902-1914 », *Revue du Nord*, tome 56, 1974.
- MENAGER Bernard, SIRINELLI Jean-François, VAVASSEUR-DESPERRIERS Jean, *Cent ans de socialisme septentrional*, les 3 et 4 décembre 1993, Lille III, 1995, 425 p.
- METAYER Bernard, FLORIN Jean-Pierre et GUISLIN Jean-Marc, *Les parlementaires du Nord – Pas-de-Calais sous la 3^{ème} République*, Lille III, 2000, 352 p.
- MENAGER Bernard, *La vie politique dans le département du Nord de 1851 à 1877*, Thèse de doctorat, Lille III, 1980.
- MICHEL Joël, « Les débuts de la SFIO dans le bassin houiller du Pas-de-Calais, 1905-1914 », *Revue du Nord*, tome 56, 1954.
- OVERY Richard, *The Dictators : Hitler's Germany and Stalin's Russia*, London, 2004.
- PROCHASSON Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre, 1900-1938*, Paris, Seuil, 1993.

- ROBERT Jean-Louis, « Les ouvriers, la patrie et la révolution, Paris, 1914-1919 », Besançon, *Annales littéraires de l'université*, n° 592, 1995, 484 p.
- SIEGFRIED André, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*, Armand Colin, 1913, présenté par Pierre Milza, Imprimerie nationale, 1995, 636 p.
- SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*. Tome 1 « Politique », Paris, NRF Essais Gallimard, 1992, 794 p.
- TARTAKOWSKY Danielle, *Le pouvoir est dans la rue*, Paris, Aubier, 1998.
- TARTAKOWSKY Danielle, *Les droites et la rue*, Paris, Editions de La Découverte, 2014.
- TIPTON Frank B., *Une histoire de l'Allemagne moderne*, University of California Press, 2003.
- VANDENBUSSCHE Robert, « Une élection de combat dans le Nord : 27 avril et 11 mai 1902 », *Revue du Nord*, tome 56, 1974.
- VAVASSEUR-DESPERRIERS Jean, *Culture, structures, stratégies de la droite parlementaire entre les deux guerres : la fédération républicaine de 1919 à 1940*, Université de Lille III, Thèse d'Etat, sous la direction d'Yves-Marie Hilaire, 1999.
- VINCENT Marie-Bénédicte, « Le délitement de l'administration allemande pendant la Première Guerre mondiale », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 59, n° 2, avril 2012.

V Histoire de la société

- AGATHON (MASSIS Henri et TARDE Alfred de), *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris 1913. Réédition avec présentation de Becker Jean-Jacques. Paris, Imprimerie nationale, « Acteurs de l'Histoire », 1995 puis 2003.
- AGT J. van, *Le village de Fromelles*, Fontenay-le Comte, P. et O. Lussaud frères, 1943.
- ALARY Eric, *L'exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.
- AMARA Michaël, *Des Belges à l'épreuve de l'exil, Les réfugiés de la Première Guerre mondiale, France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2008.
- ANTIER Chantal, *Les femmes dans la Grande Guerre*, Soteca, coll. « Vivre dans la guerre », 2011, 187 p.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La guerre des enfants (1914-1918), Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, 187 p.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La guerre des enfants*, Paris, Armand Colin, 2004.

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Aubier, coll. Historique, 1995, 222 p.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Quelle histoire : un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, Seuil, 2013.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (dir.), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*, Université de Paris X-Nanterre, 1990.
- BEAUPRE Nicolas, *Le Traumatisme de la Grande Guerre 1918-1932/33*, (Histoire franco-allemande vol. 8), Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, 304 p. (Prix parlementaire franco-allemand 2013).
- BEAUPRE Nicolas, *La France en guerre, 1914-1918*, Paris, Belin, 2013, 320 p.
- BINET André, *Souvenirs et propos d'un gynécologue*, Paris, Vigot, 1946.
- BONIFACE Xavier, "L'armée et les inventaires dans le Nord de la France, 1906", Villeneuve d'Ascq, *Revue du Nord*, 2003.
- BOULANGER Philippe, « Les embusqués de la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 192, décembre 1998.
- BOURDELAIS Patrice, *L'âge de la vieillesse, Histoire du vieillissement de la population*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- BOURDIEU Pierre, *La noblesse d'Etat*, Paris, Editions de Minuit, 1959.
- BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, 1980.
- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 1980.
- BOURDIEU Pierre, *Choses dites*, Paris, Editions de Minuit, 1987.
- BOURLET Michaël, LAGADEC Yann et LE GALL Erwan (dir), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, collection Histoire, 2013, 250 p.
- BOYER - BEN KEMOUN Joëlle, *Populations et sociétés de 1880 à 1945*, Ellipses, Paris, 1996, 157 p.
- BRIDGER Geoff, *See Stand to !*, n° 22, 1988.
- BUISSIERE Eric, MARCILLOUX Patrice et VARASCHIN Denis, *La Grande Guerre, Reconstruire le Pas de Calais après la Grande Guerre*.
- BYLEDBAL Anthony, *Les soldats fantômes de la Grande Guerre souterraine, 1915-1919. De l'immigrant pâkehâ au vétéran oublié : les hommes de la New Zealand Engineers Tunnelling Company*, Thèse de doctorat, sous la direction de Sophie-Anne Leterrier (Université d'Artois, France) et en collaboration avec Nathalie Philippe (Université du Waikato, Nouvelle-Zélande), Université d'Artois, 2012.

- CABANES Bruno, *La victoire endeuillée ou la sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Paris, Le Seuil, Univers Historique, 2004, 499 p.
- CARPENTIER Philippe, *La reconstruction agricole des champs de bataille de l'Artois*, Mémoire, Université d'Artois, Denis Varaschin (dir.), 2000.
- CASANOVA Rémi, *Pédagogie Alternative en formation d'adultes, Education pour tous et Justice sociale*, Esf Ed., 2010.
- CHARLE Christophe, *La Crise des sociétés impériales, Allemagne – France – Grande-Bretagne, 1900-1940*, Paris, Le Seuil, 2001.
- COBB Richard, *Vivre avec l'ennemi, La France sous deux occupations : 1914-1918, 1939-1945*, Paris, Ed. du Sorbier, 1985, 205 p.
- CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs*, Paris, Aubier, 1995.
- CORRIGAN Gordon, *Mud Blood and Poppycock*, London, Cassell, 2003.
- CROCQ Louis, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- DANCHIN Emmanuelle, *Les ruines de guerre et la nation française (1914-1921)*, Thèse de doctorat sous la direction d'Annette Becker et Laurence Van Ypersele, Paris X Nanterre, soutenance le 17 décembre 2012, en cours de publication.
- DANIELS Henry et COLLE-BAK Nathalie (dir.), *1916, La Grande-Bretagne en guerre*, Collection Regards croisés sur le monde anglophone, Nancy, PUF Nancy, 2007, 412 p.
- DEBRUYNE Emmanuel, « Combattre l'occupant en Belgique et dans les départements français occupés en 1914-1918: Une résistance avant la lettre ? », in *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 115, juillet-septembre 2012.
- DEGUFFROY Christophe, *La Bassée, 1919-1933, Histoire d'une Reconstruction*, Mémoire de Maîtrise, Lille Université, 1995.
- DEMM Eberhard, « Deutschland's Kinder im Erstem Weltkrieg : Zwischen Propaganda und Socialfürsorge », *Militärgeschichtliches Zeitschrift*, n° 60, vol. 1, 2001.
- DERIX Jan, *Limbourg*, Eisma Publishers, Leeuwarden/Malines.
- DEVOUGE Jacqueline, « Mortalité et société : les causes de décès dans le Nord dans l'Entre-deux-guerres », *Revue du Nord*, Tome 56, 1974.
- DHENNIN Chantal, « Les Nordistes expatriés : Le cas des Allienne, partis en Turquie au début du XX^e siècle », Commission Historique du Nord, bulletin de septembre 2014.
- D'ILLIERS Louis, *Lorsque finissait le siècle*, Corsaire, 2009.

- DHENNIN-FRANÇOIS Chantal, *Une commune rurale du Nord entre les deux guerres : vie quotidienne et mentalités, 1919-1939*, Mémoire de maîtrise, Lille Université, 1979.
- DOUVILLE Olivier, « Enfants et adolescents sous la guerre et rapport à l'ancestralité », in *Journal des anthropologues*, n° 116-117, 2009.
- DROUX Joëlle, « La tectonique des causes humanitaires : concurrence et collaborations autour du Comité de protection de l'enfance de la Société des Nations, 1880-1940 », in *Relations internationales*, n° 151, PUF, juillet-septembre 2012.
- DUBY Georges, *Histoire de la France Rurale*, Tome 4, *Depuis 1914*, Paris, Le Seuil, 1977.
- DUFLOS René, « Autrefois, moutons et bergers en Weppes », in *Autrefois*, n° 72, décembre 2003.
- DUMENIL Alain, *Parfum d'Empire, la vie extraordinaire de François Coty*, Paris, Plon, 2009.
- DUPAQUIER Jacques (dir.), *Histoire de la population française*, tome IV : « De 1914 à nos jours », Paris, PUF, 1988, 590 p.
- DUPAQUIER Jacques et KESSLER Denis (dir.), *La société française au XIXe siècle, Tradition, transition, transformations*, Paris, Fayard, 1992.
- DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918, l'incompréhensible*, Paris, Perrin-Tempus, 1994, 1998, 2002, 517 p.
- EVRRARD Raoul, « La terrible grève perdue de 1893 », Gauhéria, mars 2012.
- FAIVRE Dominique, *Les Indiens 1914-1915 ou le sacrifice d'un peuple dans la boue de l'Artois (septembre – décembre 1914)*, ARHAM Lys-Artois-Flandre, 2005.
- FARON Olivier, *Les enfants du deuil, Orphelins et pupilles de la nation de la Première Guerre mondiale, 1917-1941*, Paris, Le Seuil, Ed. La Découverte, 2001, 336 p.
- FAST Peter, *Stand to !*, Londres, 2002.
- FELLER Elise, *Histoire de la vieillesse en France, 1900-1960, Du vieillard au retraité*, Paris, Seli Arslan, 2005.
- FICHELE Alfred, « Monographie, Etudes de géographie humaine sur quelques communes de la Haute Vallée de la Deûle », Lille, *Bulletin de la Société de Géographie*, Avril 1912, tome 57.
- FOUCHARD Dominique, *Le poids de la Guerre, Les poilus et leur famille après 1918*, PU de Rennes, coll. Histoire, 2013, 287 p.
- FRAISSE Geneviève et PERROT Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, vol. 4, *Le XIX^e siècle*, Paris, 1991.
- GAMMAGE Bill, *The Broken Years*, Penguin Books, 1990.

- GARCIA MARQUEZ Gabriel, *Cien años de Soledad*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1967. *Cent ans de solitude*, Paris, Le Seuil.
- GILDEA Robert, *Education in Provincial France, 1800-1914, A study of Three Departements*, Oxford, 1983.
- GILLES Benjamin, *Lectures de poilus, 1914-1918, Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement, 2013.
- GUILLAUME Pierre, *Histoire Sociale de la France au XX^e siècle*, Paris, Masson, 1992, Paris, 242 p.
- GREGORY Adrian, *The Last Great War, British Society and The First World War*, Cambridge University Press, 2008.
- GREEN André, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983, 280 p.
- HEALY Orla, *Coty, la marque d'un visionnaire*, Paris, Assouline, 2004.
- HERMENT Laurent, *Revue Histoire et Sociétés rurales*, n° 36, 2^d semestre 2011.
- HERITIER Françoise, PERROT Michelle, AGACINSKI Sylviane, BACHARAN Nicole, *La plus belle Histoire des femmes*, Paris, Le Seuil, 2011.
- HERY Evelyne, *Un siècle de leçons d'histoire, L'histoire enseignée au lycée, 1870-1970*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999.
- HILAIRE Marie-Magdeleine, « Démographie et qualité de vie dans la région du Nord au XX^e siècle », in *Revue du Nord*, Tome 56, 1974.
- HILAIRE Yves-Marie, *La vie religieuse des populations du diocèse d'Arras 1840-1914*, tomes 1, 2 et 3, Lille, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1976, 1525 p.
- HORNE John et KRAMER Alan, *German Atrocities, A History of Denial*, Yale University Press, 2001, 379 p. *1914, Les atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2008, 640 p.
- HUDDLESTONE Lucien, *Les enfants de la zone rouge et interdite*, Balinghem, ed. du Camp du drap d'or, 2011.
- HUETTE Dorothée, *Les résultats du Certificat d'Etudes Primaires dans le canton de La Bassée*, Mémoire de maitrise, MENAGER Bernard dir., Lille III, 1996.
- JACQUET-FRANCILLON François « La figure de l'institutrice », MARCHAND Philippe « L'enseignement secondaire féminin au XIX^e, Du pensionnat au Lycée de jeunes filles », CHANET Jean-François « L'enseignement primaire au XIX^e, un métier féminin ? », TISON Guillemette « La représentation des petites filles dans les manuels scolaires », HECQUET Michèle « Louise Michel, institutrice », in *La féminisation de*

l'enseignement, une histoire de femmes ; Les femmes à l'école, l'école des femmes ?
Lille, Mélanges 2, 2000.

KHIBICHER Yvonne, *De la pucelle à la minette, Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, Paris, Temps actuels, 1983.

KOK-ESCALLE Christine, « Instaurer une culture par l'enseignement de l'histoire, France, 1876-1912 », *Contributions à la sémiotique de la culture*, Berlin-Paris, Presses Universitaires Européennes, 1988.

KUKULA Freddy, *La reconstruction de l'espace agricole dans le canton de Cambrai, au lendemain de la Première guerre mondiale*, Maitrise, Université d'Artois, BUSSIÈRE Eric et NOËL Gilbert (dir.), 1999.

LALOUETTE Jacqueline, BONIFACE Xavier, CHANET Jean-François, "Les religions à l'école: Europe et Amérique du Nord, XIX^e – XXI^e siècles, Colloque *Dieu à l'école: Education et religion en Europe du Nord-Ouest et en Amérique du Nord de 1800 à nos jours*, Boulogne-sur-Mer, ULCO, décembre 2007.

LARCAN Alain et FERRANDIS Jean-Jacques, *Le service de santé pendant la première guerre mondiale*, Paris, Ed. LBM, 2008.

LECOMPTE Bertrand, *Civils dans la guerre, la population du front au Pays de l'Alloeu, 1914-1918*, Lille, master d'histoire Lille III, 2005.

LEGOUVE Ernest, « De la famille moderne et de la morale des femmes », in DENIS Charles, BONNETTY Augustin, LABERTHONNIÈRE Robert, *Annales de philosophie chrétienne*.

MA Li (dir.), *Les travailleurs chinois en France dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Ed. du CNRS, 2012, 560 p. [actes du colloque de Boulogne et Ypres, 26-30 mai 2010].

MAC MULLIN Ross, *The Forgotten Fallen*, AU, 2002.

MARCHAND Philippe, *L'interrogation d'histoire au baccalauréat, 1880-1914*, Lille, INRP, 2005.

MARCHAND Philippe, « Un chantier à ouvrir: L'histoire du baccalauréat. 1808-1940 », *Histoire de l'éducation*, INRP / CNRS, 2002.

MASER Werner, *Hitler's Letters and Notes*, New York, 1974.

MAYO Virginia, *Harry's War*, London, Conway, 2008.

MENDRAS Henri, *La fin des paysans, Innovations et changements dans l'agriculture française*, Paris, SEDEIS, 1967.

MICHEL Edmond, *Les dommages de guerre de la France et leur réparation*, Paris, Berger-Levrault, 1932.

- MOHAMMED Marwan, *La formation des bandes, Entre la famille, l'école et la rue*, Paris, PUF, coll. Le lien social, 2011.
- MORIN Edgar, « Le besoin d'une pensée complexe », Magazine littéraire *La passion des idées*, Hors-série de décembre 1996.
- MORIN-ROTUREAU Evelyne, *1914-1918, Combats de femmes, Les femmes pilier de l'effort de guerre*, Paris, Ed. Autrement, 2004, 246 p.
- MOSSE Georges, *Fallen Soldiers, Reshaping the Memory of the World Wars*, New York, Oxford University Press, 1990. Traduit en français : *De la Grande Guerre au totalitarisme, La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 1999.
- NIVET Philippe, *Les réfugiés français de la Grande Guerre, les boches du Nord, 1914-1920*, Paris, Economica, 2004.
- NIVET Philippe, « Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946) », *Histoire, Economie et Société*, Armand Colin, 2004/2.
- NIVET Philippe, *La France occupée, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 2011, 479 p.
- NORMAND B., *L'aide étrangère au ravitaillement et à la reconstruction dans le Pas-de-Calais, 1915-1924*, Mémoire de maîtrise, Université d'Artois, 1998.
- PAYELLEVILLE Florence, *La question des réfugiés du Nord de la Première Guerre mondiale, vue par la presse et la population, 1914-1921*, Mémoire de maîtrise, dir. Annette Becker, Lille III, 1999.
- PERREUX Gabriel, *La vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966.
- PERROT Michelle, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.
- PIGNOT Manon, *Allons enfants de la patrie : Génération Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, col. Univers Historique, 2012.
- PITTARD H. (pseudo de ROGER N.), *Le passage des évacuées à travers la Suisse*, tome 1 : "Genève", tome 2 : "Schaffhouse, Zurich, Neufchâtel, Paris", sans date [1916]
- POLLAK Michaël, *Une identité blessée, Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993.
- PONTEIL Félix, *Histoire de l'enseignement en France, Les grandes étapes, 1789-1964*, Paris, Sirey, 1966.
- PONTY Janine, *Les Polonais méconnus, Histoire des travailleurs immigrés en France dans l'Entre-deux-guerres*, Paris, Sorbonne, 1990.

- POURCHER Yves, *Les jours de guerre, La vie des Français au jour le jour, 1914-1918*, Paris, Pluriel Plon, 1995, 566 p.
- PROCHASSON Christophe, *14-18, Retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 2008.
- PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Au nom de la patrie, Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, 1996.
- PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Vrai et faux de la Grande Guerre*, Paris, La découverte, l'espace de l'histoire, 2004, 360 p.
- PROST Antoine, *Les Anciens Combattants et la société française, 1914-1939*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977.
- RABAUT Jean, *Jaurès et son assassin*, Paris, Ed. du Centurion, 1964.
- RENZ Irina (dir.), *Enzyklopädie Erster Weltkrieg*, Schöningh, 2003.
- RICHERT Dominique, *Les cahiers d'un survivant, un soldat dans l'Europe en guerre, 1914-1918*, Strasbourg, Ed. La nuée bleue, 1998.
- RICHERT Ulrich, *Retour au Sundgau*, Strasbourg, Ed. La nuée bleue, 2003.
- RIDEL Charles, *Les embusqués*, Thèse EHESS, Paris, Armand Colin, 2007, 340 p.
- RIGOLE Murielle, *Les « Brassards Rouges », travailleurs forcés de la Grande Guerre*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction d'Annette Becker, Lille III, septembre 1995.
- RONCAYOLO Marcel, *Marseille : les territoires du temps*, Ed. locales de France, 1996.
- ROUCHE Michel, *Histoire de l'enseignement et de l'éducation*, 4 tomes, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2003.
- ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre : en tant qu'expériences sociales*, Paris, Ellipses, 2006.
- SANJING Chen, *Huagong yu Ouzhan (Ouzhan = guerre européenne)*, Taipei, Zhongyang yanjiuyuan jindaishi yanjiusuo, 1986.
- SAUDER Gerhard (dir.), *« Ich male wie ein Wilder » : Albert Weisgerber in Briefen und Dokumenten*, Blieskastel, 2006.
- SAYYAD Abdelmalek, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 1999.
- SAYYAD Abdelmalek, « Avant-propos », *Revue du Monde Musulman de la Méditerranée*, 1999, vol 85.

- SERIEN Gérard (dir.), *Routes d'hommes, chemins de Dieu, récits de prêtres aînés*, Paris, Bayard, 2013, 104 p.
- TARTAKOWSKY Danielle et PIGENET Michel (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2012.
- THEBAUD Françoise, *Ecrire l'Histoire des Femmes*, Paris, Ophrys, 1998.
- TRENARD Louis, HILAIRE Yves-Marie (dir.), *Histoire de Lille du XIX^e au seuil du XXI^e*, Paris, Perrin, 1999, 541 p.
- TREVISAN Carine, *Les Fables du deuil*, Paris, Perspectives littéraires, PUF, 2001.
- VAREZ Benoît , *Les monuments aux morts et cimetières militaires commémoratifs de la Première Guerre mondiale du canton de La Bassée*, Mémoire de Maîtrise, Lille Université, 2003.
- VERLINDEN G. J. M. , *Die al wil koopen wat hy ziet (Histoire des compagnies moutonnières de Venray)* tome 1.
- WAQUET Arnaud, *Football en guerre, L'acculturation sportive de la population française pendant la Grande Guerre (1914-1919)*, Doctorat STAPS, Université Lyon 1, 2010.
- WEYMAN Ansgar, in KOHLI Martin et SZYDLIK Marc (dir.), *Generationen in Familie und Gesellschaft*, Opladen, Leske et Budrick, 2010.
- WHALEN R., *Bitter Wounds : German Victims of the Great War*, Ithaca, 1984.
- WINOCK Michel, *La Belle Époque, La France de 1900 à 1914*, Paris, Perrin, 2002, 430 p.
- WINTER Jay, *The Upheaval of War : Family, Work and Welfare in Europe, 1914-1918*, Cambridge, 1988.
- SMITH Bridie, « Un village se souvient », *Autrefois*, n° 110, juin 2013. Article paru dans *The Age*, Melbourne, Australie.
- SOREZ Julien, « Une fabrique de territoire », *Vingtième siècle, Revue d'Histoire*, n° 111, 2011/3.
- SOREZ Julien, « Sports et guerres », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, 2/2012.
- VARASCHIN Denis, « 1906, Catastrophe dans les mines de Courrières », in *L'Histoire*, n° 306, février 2006.

VI Histoire des idées et des représentations

- ALEXANDRE-BIDON Danièle et TREFFORT C. (dir.), *A réveiller les morts, La mort au quotidien dans l'Occident médiéval*, Presses universitaires de Lyon, 1993.

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Les armes et la chair, Trois objets de mort, 14-18*, Paris, Armand Colin, 2009.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et DUMENIL Anne, *La guerre au XX^e siècle* (Collectif), Paris, Documentation française, mars 2014.
- BARD Christine, *Histoire des féminismes, 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, 528 p.
- BARD Christine, *Les garçonnnes. Modes et fantasmes des années folles*, Paris, Flammarion, 1998.
- BATCHELOR Peter F. et MATSON Christopher, *Victoria Cross of the First World War, The Western Front 1915*, London, 1999.
- BAUCHAU Henry, *La Déchirure*, Bruxelles, Labor, coll. Espaces Nord, 1966, 2000.
- BAUCHAU Henri, *Jour après jour, 1983-1989*, Bruxelles, Les Eperonniers, 1992.
- BEAUPRE Nicolas, *Ecrire en guerre, écrire la guerre, France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS éditions, 2006.
- BECKER Jean-Jacques, *La France dans la Grande Guerre, La grande mutation*, Bruxelles, Ed. Complexe. 1988.
- BECKER-HO Alice et DEBORD Guy, *Le Jeu de la Guerre*, Paris, Gallimard, 2006.
- BECKER Annette, *Les monuments aux morts, patrimoine et mémoire de la Grande Guerre*, Paris, Editions Errance, 1988.
- BERNANOS Georges, « La France contre les Robots », Paris, Laffont, 1947, in « Contre les robots ! », *Les cahiers de psychologie politique*, n° 10, janvier 2007.
- BERT Jean-François et LAMY Jérôme (dir.), *Michel Foucault, un héritage critique*, Paris, CNRS Ed., 2014.
- BIRNSTIEL Eckart et CAZALS Rémy (Ed.), *Ennemis fraternels, 1914-1915*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2002, 190 p.
- BLAIS Marie-Claude, *La solidarité, Histoire d'une idée*, Paris, Gallimard, 2007.
- BOCK Fabienne, *Les sociétés, la guerre, la paix, 1911-1948*, Paris, Armand Colin, 2003, 121 p.
- BONIFACE Xavier, *Histoire religieuse de la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2014.
- BONIFACE Xavier et BETHOUART Bruno (dir.), *Les Chrétiens, la guerre et la paix, De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, 372 p.

- BONNAUD Philippe, *Les tournants du XX^e siècle, Progrès et régressions*, Paris, Ed. L'harmattan, 2012, 253 p.
- BOSSUAT Gérard et GUIEU Jean-Michel (dir.), « L'Europe et la paix (XIX^e – XX^e) » in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, BDIC, n° 108, 4^e trimestre 2012.
- BUISSET Jean-Marie, *Vie et pratique religieuse dans les quatre arrondissements orientaux du diocèse de Cambrai d'après les chroniques de missions de 1850 à 1914*, Lille, TER, 1969, 170 p.
- BULST N., « Objet et méthode de la prosopographie », in *L'Etat moderne et les élites, XIII^e - XVIII^e siècles*.
- CABANES Bruno et PIKETTY Guillaume, « Sortir de la guerre : jalons pour une histoire en chantier, Sorties de guerre au XX^e siècle », *Politique, culture, société*, revue électronique du Centre d'histoire de Sciences Po, n° 3, nov-déc 2007.
- CAILLOIS Roger, *Bellone ou la Pente de la guerre*, Paris, Flammarion, 1962.
- CARMICHAEL Jane, « Le contrôle officiel. La photographie britanniques sur le front ouest », *Voir, ne pas voir la guerre, Histoire des représentations photographiques de la guerre*, Paris BDIC, 2001, 351 p.
- CHAMPEAUX Antoine, « Les guides illustrés Michelin des champs de bataille 1914-1918, Mémoire de la Grande Guerre », in COUTEAU-BEGARIE Hervé (dir.), *Les médias et la guerre*.
- COBB Richard, *French and Germans, Germans and French, A personal Interpretation of France Under two Occupations*, Hanover, N.H., 1983.
- COMTE-SPONVILLE André, FARGE Arlette et DELUMEAU Jean, *La plus belle histoire du bonheur*, Paris, Le Seuil, 2004.
- CONESA Pierre, *La fabrication de l'ennemi, ou comment tuer avec sa conscience pour soi*, Paris, Robert Laffont, 2011.
- COUTEAU-BEGARIE Hervé (dir.), *Les médias et la guerre*, Paris, Economica, 2005, 1032 p..
- CROOK M. J. , *The Evolution of the Victoria Cross*, Londres, Ed. Midas Books, 1975.
- DALISSON Rémi, « La célébration du 11 novembre ou l'enjeu de la mémoire combattante dans l'Entre-deux-guerres (1918-1939) », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, Paris, PUF, n° 192, décembre 1998.
- DELUERMOZ Quentin, « Les Futurs possibles du passé, ou L'histoire contrefactuelle. La 'What If History' des Forums anglophones », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, Belin, tome 59/3, juillet-septembre 2012.
- DELUERMOZ Quentin et BANTIGNY Ludivine, « Historicités du XX^e siècle, Coexistence », in *XX^e siècle, Revue d'histoire*, n° 117, janvier-mars 2013.

- DERRIDA Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Ed. Galilée, 1993.
- DIGEON Claude, *La crise allemande de la pensée française*, Paris, PUF, 1959.
- DOSSE François, *Entre histoire et mémoire, une histoire sociale de la mémoire*, Paris, Raison présente, 1998.
- DUARA Prasenjit, « Histoire et concurrence des temps », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 117, 2013/1.
- EKSTEINS Modris, *Le sacre du printemps, la Grande Guerre et la naissance de la modernité*, Paris, Plon, 1989, 422 p.
- ERIKSEN Thomas H., *Tyranny of the Moment : Fast and Slow Time in the Information Age*, Londres/Sterling, Virginia-Pluto Press, 2001.
- FEBVRE Lucien, *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN, 1962, 860 p.
- FERRO Marc, *Le ressentiment dans l'histoire, Comprendre notre temps*, Paris, Odile Jacob, 2007, 225 p.
- FERRY Luc, *La Révolution de l'Amour*, Paris, Plon, 2010.
- FOUCAULT Michel, *Moi Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur, mon frère, un cas de parricide au XIX^e*, Paris, Gallimard, Julliard, 1973.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- FOUCAULT Michel, *L'ordre du discours, Leçon inaugurale (2 décembre 1970)*, Paris, Gallimard, 2010.
- FRANCK Robert, « Les contretemps de l'aventure européenne », in *Vingtième siècle*, n° 60, 1998.
- FRANCK Robert (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*, Paris, PUF, 2012.
- FRIEDLÄNDER Saul, *Quand la mémoire vient*, New York, Strauss and Giroux, 1979.
- FUSSELL Paul, *The Great War and Modern Memory*, Oxford, 1975.
- GINZBURG Carlo, *Le fromage et les vers, l'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Bologne, première édition, Paris, Flammarion, 1980, 178 p.
- GINZBURG Carlo, *A distance, Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Editions Gallimard, NRF, collection Bibliothèque des Histoires, 1998, 248 p.
- GINZBURG Carlo, *Rapports de force, Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Ed. Gallimard Le Seuil, 2000, 125 p.

- GINZBURG Carlo, *Mythes, emblèmes, traces, Morphologie et histoire*, première édition 1989, réédité Paris, Verdier, 2010.
- GODARD Henri, *Céline*, Paris, Gallimard, coll. « Collections Biographies », 2011.
- GORZ André, *Métamorphoses de Travail*, Paris, Folio, 1988.
- GOUHIER Jean, *Au-delà du déchet, le territoire de qualité, Manuel de rudologie*, Rouen et le Havre, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2000.
- GREEN Andrew, *Writing the Great War : sir James Edmonds and the Official Histories 1915-1948*, London, Frank Cass, 2003.
- GUELTON Frédéric, « L'image de l'ennemi », in *Revue historique des armées*, Service historique de la Défense, n° 269, 2012.
- GUILLOT Hélène (Capitaine), « La section photographique de l'armée pendant la Grande Guerre, de la création à la non-dissolution », *Revue historique des armées*, n° 258, 2010.
- GUTMAN Roy et RIEFF David, *Crimes de guerre, Ce que nous devons savoir*, Paris, Ed. Autrement, 2002, 437 p.
- GUYOT Alain, *Comment l'analyse littéraire a contribué à l'étude des représentations*, Séminaire Etudes Européennes, Lille III, sous la direction d'Odile Parsis-Barubé, 5 janvier 2012.
- HADDAD Galit, *1914-1919, ceux qui protestaient*, Paris, Les belles lettres, 2012, 429 p.
- HARTOG François, *Régimes d'historicité, présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003, 2012.
- HORNE John, « Guerres et réconciliations européennes au XX^e siècle », in *Vingtième siècle, Revue d'Histoire*, n° 104, 2009/4.
- HURD M., *The Ordeal of Ivor Gurney*, Oxford, Gurney's Medical records, 1970.
- JUDT Tony, *Après-guerre, Une histoire de l'Europe depuis 1945*, Paris, Colin, 2007.
- KARSENTI Bruno, « Eléments pour une généalogie du concept de solidarité », in *Futur Antérieur*, n° 41/42, 1997.
- KHAVIN Serge, *La peinture de la Grande Guerre (1914-1918)*, Les routes de l'Histoire, 2008.
- KLÜGER Ruth, *Refus de témoigner. Une jeunesse*, traduit de l'allemand par Jeanne Etoré, Paris, Viviane Hamy, 1997.
- KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, traduit de l'allemand par J. Hoock et M.-C. Hoock, Paris, Ed. de l'EHESS, 1990.

- KOTT Christina, *Préserver l'art de l'ennemi ? Le patrimoine artistique en Belgique et en France occupée, 1914-1918*, Bruxelles, Ed. Sciences internationales P.I.E. Peter Lang, 2006, 441 p.
- KULKA Otto-Doy, *Paysages de la métropole de la mort*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Albin Michel, 2013.
- LALOUILLE Jacqueline, *La libre-pensée en France 1848-1940*, Paris, Albin Michel, 1997, 636 p.
- LANDRECIES Jacques, « Numéro spécial Léon Bocquet », in *Nord, Revue de critique et de création littéraires du Nord-Pas de Calais*, Lille, n° 41, juin 2003.
- LANDI Sandro, « 'La loi de l'opinion' en débat : Habermas, Locke et le consentement tacite », in *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, n° 59-4, octobre-décembre 2012.
- LASKA A., *Presse et propagande allemandes en France occupée : Des moniteurs officiels (1870-1871) à la "Gazette des Ardennes" (1914-1918) et à la "Parizer Zeitung"*, Munich, Herbert Utz Verlag, 2003.
- LEDUC Robert, *La vie religieuse dans les arrondissements de Lille, Dunkerque et Hazebrouck pendant la seconde moitié du XIXe d'après les chroniques des missions*, Lille, TER, 1969.
- LE GOFF Jacques, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988.
- LEMONNIER Pierre, *Mundane Objects, Materiality and Non-Verbal Communication*, Walnut Creek, Left Coast Press, 2012, coll. « Critical Cultural Heritage Series », 205 p.
- LEROY-LADURIE Emmanuel, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, 1975, Folio Histoire, 625 p.
- LEVINAS Emmanuel, *Ethique et Infini (dialogues avec Philippe Nemo)*, Paris, Fayard, coll. L'Espace intérieur, 1982.
- LIAUDET Jean-Claude, *La névrose française*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- LINDEMANN Thomas, *Les doctrines darwiniennes et la guerre de 1914*, préface de Becker Jean-Jacques, Paris, EPHE IV Sorbonne, 2001, 363 p.
- LYCETT Tim, *The final Chapters*, Penguin UK, 2013.. Mac Kernan Michael, *Here is Their Spirit : A History of the Australian War Memorial 1917-1990*, University of Queensland Press, 1991.
- MASER Werner, *Adolf Hitler : Legende, Mythos, Wirklichkeit*, Munich, 1971.
- NATTER Wolfgang, *Literature at War, 1914-1940 : Representing « The Time of Greatness » in Germany*, New Haven, 1999.
- NIETZSCHE Friedrich, *Aurores*, Livre III, 1881 - Paris, Gallimard (traduction J. Hervier), 1970.

- NOELLE-NEUMANN Elisabeth, *Die Schweigespirale : Öffentliche Meinung. Unsere Soziale Haut*, 1980 ; traduction aux Etats-Unis : *The Spiral of Silence, Public Opinion our Social Skin*, Chicago, University of Chicago Press, 1984.
- NORA Pierre, « La mémoire collective », in Encyclopédie *La Nouvelle Histoire*, 1978.
- NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, I, La République, « Comment écrire l'histoire de France ? », Paris, Gallimard, 1984.
- OFFENSTADT Nicolas, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Paris, Odile Jacob, 1999.
- OFFER Avner, *The First World War : An Agrarian Interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1989. [Part 1 : « How was Germany Defeated ? »]
- PATOCKA Jan, « Sortir du siècle de la guerre », *Esprit*, n° 49, janvier 1981.
- PATOCKA Jan, « Equilibre et amplitude dans la vie », *Liberté et sacrifice*, Bernin, Millon, coll. Krisis, 1990.
- PATOCKA Jan , « Les guerres du XX^e siècle, et le XX^e siècle en tant que guerre », *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 1999.
- PATOCKA Jan, *L'amour des ennemis et autres méditations sur la guerre et la politique*, Paris, Albin Michel, 2002.
- PEILLON Antoine, *Céline, un antisémite exceptionnel*, Paris, Ed. Le Bord de l'eau, 2011.
- PERROT Michelle, « La leçon des ténèbres, Michel Foucault et la prison », in *Les Ombres de l'histoire, Crime et châtement au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2001.
- PIRNIE Bruce et SIMON William, *Soldiers for Peace*, Rand, 1996.
- POLLACK Michel, *Une identité blessée, Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, A. M. Métailié, 1993, 415 p.
- POLLACK Michel et HEINICH Nathalie, « Le Témoignage », Actes de la *Recherche en Sciences Sociales*, juin 1986.
- PROCHASSON Christophe, *Les années électriques, 1880-1910*, Paris, La découverte, 1991, 499 p.
- PROCHASSON Christophe, « Sur les atrocités allemandes : La guerre comme représentation », *Annales HSS*, n° 58, juillet-août 2003.
- PROCHASSON Christophe et RASMUSSEN Anne, *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, 300 p.
- PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996.

- RENARD Virginie, *The Great War and post-modern Memory : The First World War and the british Fiction (1985-2000)*, DIAL Dépôt institutionnel de l'Académie de Louvain, 2009.
- RICŒUR Paul, *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, tome I « L'intrigue et le récit historique », 1983 ; tome III « Le Temps raconté », 1991.
- RIDDER-SYMOENS Hilde de , « Prosopografie en middeleeuwse geschiedenis : een onmogelijke mogelijkheid ? » in *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis of Oudheidkunde te Gent*, Nieuwe reeks, deel XLV, Gent.
- RIVE Philippe(dir.), *Monuments de mémoire, Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale*, Paris, Mission permanente aux commémorations et à l'information historique (MPCIH), Secrétariat d'Etat aux anciens combattants et aux victimes de guerre, 1991, Annexes.
- ROSSET Clément, *Logique du pire*, Paris, PUF, Ed. Quadrige, 2013.
- ROUSSO Henry, *Le syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1987.
- SAINT-FUSCIEN Emmanuel, *A vos ordres ?* Paris, Coll. En temps et lieux, Ed. Ehes, 2011.
- SHEENHAM James J., *Where have all the soldiers gone? The Transformation of Modern Europe*, Boston and New York, Houghton Mifflin, 2008.
- Shellshock and cultural History of the Great War*, Colloque international, Historial de la Grande Guerre de Péronne, juillet 1998. Actes in *14-18, Aujourd'hui / Today / Heute*, Paris Noésis, n° 3, 2000.
- SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*. Tome 3 « Sensibilités », Paris, NRF Essais Gallimard, 1992, 956 p.
- TARTAKOWSKY Danielle, *Le pouvoir est dans la rue*, Paris, Aubier, 1998.
- TAYLOR Lou, *Mourning Dress*, Londres, George Allen and Unwin, 1983.
- VAREZ Benoit, *Les monuments aux morts et cimetières militaires commémoratifs de la Première Guerre mondiale dans le canton de La Bassée*, Mémoire de maîtrise, Lille III, 2003.
- WIEVIORKA Annette (dir.), *Justin Godart, un homme de son siècle (1871-1956)*, Paris, CNRS Ed., 2004.
- WINTER Jay, *Dreams of Peace and Freedom Utopian Moments in the Twentieth Century*, New Haven and London, Yale University Press, 2006.
- ZELIS Guy (dir.), *Les intellectuels catholiques en Belgique francophone aux XIX^e et XX^e siècles*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2009.

VII Histoire culturelle et anthropologique

- ARNAUD Pierre, *Les athlètes et la république, Gymnastique, Sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse-Privat, 1987.
- ARTHUR Max, *Symbol of Courage, Men behind the Medal*, Londres, Ed. Pan Books, 2005.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre, Une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e - XXI^e)*, Paris, Le Seuil, 2008.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, HORNE John, SMITH Leonard V. et BECKER Annette (dir.), « Le corps dans la Première Guerre mondiale », *Annales*, 55/1, éd. EHESS, janvier-février 2000, 245 p.
- BACQUE Marie-Frédérique, *Le deuil à vivre*, Paris, Odile Jacob, 1992, 262 p.
- BECKER Jean-Jacques, WINTER Jay, KRUMEICH Gerd, BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane (dir.), *Guerre et cultures, 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, 445 p.
- BECKER Annette, *Journaux de combattants et civils de la France du Nord dans la Grande Guerre*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1998.
- BECKER Annette, « Dadaïsme, surréalisme, guerre, choc traumatique », in *14-18, Aujourd'hui / Today / Heute*, n° 3, 2000.
- BERNE Eric, *Des jeux et des hommes*, Paris, Stock, 1967.
- BERNE Eric, *Que dites vous après avoir dit bonjour ?*, Paris, Tchou, 1972-1983.
- BETHOUART Bruno, *Religion et culture en Europe occidentale de 1800 à 1914*, Paris, Ed. du temps, 2001, 187 p.
- BODEN Anthony, *Stars in a Dark Night : The Letters from Ivor Gurney to the Chapman Family*, London, The History Press, 2004.
- BOUILLE Michel, *L'école, histoire d'une utopie ? XVII^e - début XX^e*, Paris - Marseille, Editions Rivages, « Histoire », 1989.
- BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, coll. Points essais, 2007 (1^e éd. 1993).
- BROSSAT Alain, *L'épreuve du désastre, Le XX^e siècle et les camps*, Paris, Albin Michel, coll. Idées, 1996.
- CABANES Bruno et PIKETTY Guillaume (dir.), *Retour de l'intime au sortir de la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2009.

- CAUCANAS Sylvie et CAZALS Rémy, *Traces de 14-18*, Colloque international de Carcassonne des 24-27 avril 1996, Carcassonne, Les Audois, 1997, 240 p.
- CHIFFOTEAU Jacques et PARAVICINI-BAGLIANI A., *Le cadavre, Anthropologie, Imaginaire social*, Actes du colloque de Lyon, 1996.
- CONDETTE Jean-François, in *Définir, classer, compter : L'approche prosopographique en histoire des sciences*, Colloque Maison des Sciences de l'Homme de Lorraine, 26-27-28 novembre 2009.
- CORBIN Alain, *Historien du sensible*, Paris, La Découverte, 2000.
- CRUBELLIER Maurice, *La mémoire des Français, Recherches d'histoire culturelle*, Paris, Ed. Henri Veyrier, 1991, 352 p.
- DAGEN Philippe, *Le silence des peintres, Les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996.
- DAGOINET François, *Philosophie du travail*, Paris, Encre marine, 2013.
- DELAPORTE Sophie, *Les gueules cassées, les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Noésis, 1996, 230 p.
- DELAPORTE Sophie, *Les médecins dans la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2003.
- DELEUZE Gilles, *Critique et Clinique*, Paris, Minuit, 1993.
- FARCY Jean-Claude, *Les camps de concentration français de la Première Guerre mondiale (1914-1920)*, Paris, Anthropologies historiques, 1995, 373 p.
- FASSIN Didier et RECHTMANN Richard, *L'Empire du traumatisme : Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.
- FATHI Romain, *Représentations muséales du corps combattant de 14-18*, Paris, Ed. L'Harmattan, 2013.
- GIRARD René, *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset et Fasquelles, Biblio Essais, 1982.
- GORER Geoffrey, *Ni pleurs, ni couronnes*, précédé de « Pornographie de la mort », préface de Michel Vorelle, Paris, EPEL, 1995, 204 p.
- HANNA Martha, *The Mobilization of Intellect, French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, 292 p.
- HORNE John, *State, Society and Mobilization in Europe during the First War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, 292 p.
- HORNE John, « Démobilisations culturelles après la Grande Guerre », *14-18, Aujourd'hui / Today / Heute*, Paris, Editions Noésis, mai 2002.

- INGOLD Tim, *Walking with Dragons*, Londres, Bloomsbury, 2013. *Marcher avec les dragons : Excursion anthropologique sur le Wild Side*, Traduit de l'anglais par Pierre Madelin, Bruxelles, Zones sensibles, 2013.
- KRAMER Alan, *Dynamic of Destruction : Culture and Mass Killings in the First World War*, Oxford, 2007.
- KRUMEICH Gerd, « Où va l'histoire culturelle de la Grande Guerre ? », *14-18, Aujourd'hui / Today / Heute*, n° 5, mai 2002.
- KULKA Erich et KRAUS Ota, *My mrtvi zalujeme !*, Vsetín, Prulom, 1945 ; Traduction anglaise *The Death Factory*, Oxford, Pergamon Press, 1966.
- LAMY Jérôme, « Le corps, territoire politique : Une historiographie sélective des héritages foucauldien, Le corps dans les travaux de Michel Foucault », in *Cahiers de l'Histoire*, n° 118, janvier – mars 2012.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- LAUWERS M., *La mémoire des ancêtres, la souci des morts, Mort, rites et société au Moyen-Age, diocèse de Lège, XIII^e - XVI^e*, Beauchesne, 1997.
- LE NAOUR Jean-Yves, « Une fraternité imaginaire, L'entrée des troupes françaises en Alsace et en Lorraine », *Revue du Nord*, tome LXXX n° 325, avril-juin 1998.
- LE NAOUR Jean-Yves, Coquio Catherine, Bailleterie Frédéric, Capdevila Luc, Voldman Danièle, « Corps en guerre. Imaginaires, idéologies, destructions », *Quasimodo*, n° 8 et n° 9, printemps 2005.
- LE NAOUR Jean-Yves, *Les chemins de la Mémoire*, n° 181, mars 2008.
- LE NAOUR Jean-Yves, *Misères et tourments de la chair, Les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier-Montaigne, 2002, réédité Aubier 2013.
- MARCHAND Philippe, « La maison d'école à Cobrieux au XIX^e », in *Pays de Pévèle*, n° 18, 1984.
- MARCHAND Philippe, *Lycées, lycéens, lycéennes, deux siècles d'histoire*, INRP, 2005.
- RIOUX Jean-Pierre et SIRINELLI Jean-François (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, le Seuil, 1997.
- ROACH Mary, *Stiffs : The curious Lives of Human Cadavers*, New York, 2004.
- ROSHWALD Ariel and STITES Richard, *European Culture in the Great War. The Arts, Entertainment and Propaganda, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 430 p.

SCHMITT Jean-Claude, « Anthropologie historique », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre / Hors série n° 2/ 2008*.

SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*. Tome 2 « Cultures », Paris, NRF Essais Gallimard, 1992, 771 p.

SOREZ Julien et ZUNINO Bérénice, « Sports et guerre », « L'enfant-héros de la Grande Guerre: un modèle pour les petits Allemands ? », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, 2/ 2012.

TATU Laurent et BOGOUSLAVSKY Julien, *La folie au front, La Grande bataille des névroses de guerre 1914-1918*, Paris, Imago, 2012.

WAJEROWSKI Jonathan, « La Grande Guerre des pigeons voyageurs », , in *La Guerre des animaux 1914-1918*, Historial de la Grande Guerre, Péronne, 2007.

WALTER George, *80 Poems or So*, Thornton, Carcanet Press, 1997.

WATSON Alexander, *Enduring the Great War : Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies, 1914-1918*, Cambridge, 2008.

WINTER Jay, *Sites of Memory, sites of Mourning, Entre deuil et mémoire, La Grande Guerre dans l'histoire culturelle de l'Europe*, Préface Prost Antoine, Paris, Armand Colin, 1995, 309 p.

VIII Histoire économique et technologique

BRIAN Arthur W., *Increasing Returns and Path Dependence in the Economy*, Chicago, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994.

CLOUT H., *After the Ruins. Restoring the Countryside of Northern France after the Great War*, Exeter, University of Exeter Press, 1996.

DAVIS Belinda, « L'Etat contre la société : nourrir Berlin, 1914-1918 », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 183, 1996.

DOREL-FERRE Gracia, « Le patrimoine industriel », in *Historiens et Géographes*, n° 401, février 2008.

FOLLMER Moritz, *Die Verteidigung der bürgerlichen Nation, Industrielle und hohe Beamte in Deutschland und Frankreich, 1900-1930*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2001.

FOURASTIE Jean, *La réalité économique. Vers la révision des idées dominantes en France*, avec la collaboration de Jacqueline Fourastié, Paris, Hachette, coll. Pluriel, n° 8488.

FRIDENSON Patrick, « L'incertitude technologique au XX^e siècle : enjeu de société », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Belin, tome 59-3, juillet-septembre 2012.

GILLET Maurice, *La qualité de vie dans la région Nord-Pas de Calais au XX^e siècle*, Paris, Ed. Univ., Université de Lille III, 1975.

LATOUR Bruno et LEMONNIER Pierre, *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, « Recherches », 1994.

LE BOT Florent et PERRIN Cédric (dir.), *Les chemins de l'industrialisation en Espagne et en France, Les PME et le développement des territoires (XVIII^e – XXI^e siècles)*, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

LESCURE Michel, *La mobilisation du territoire, Les districts industriels en Europe occidentale du XVII^e au XX^e siècles*, Paris, CHEFF, 2006.

NACE Christian et NACE Jean-René, in DOREL-FERRE Gracia, « Le Patrimoine industriel », *Historiens et Géographes*, n° 401, février 2008.

RONCAYOLO Marcel, « L'urbanisme, la guerre, la crise », *Histoire de la France urbaine*, tome 4: *La ville à l'âge industriel*, Paris, Seuil, 1983.

SOUTOU Georges-Henri, *L'or et le sang, Les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1989, 960 p.

Outils informatiques :

Base des monuments aux morts du Nord : <http://monumentsmorts.univ-lille3.fr/>

Centre d'Archives du Monde du Travail : www.archivesnationales.culture.gouv.fr/camt

TABLE

Introduction

5

Première partie - L'espace d'un canton du Nord à la Belle Epoque : Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

15

Chapitre 1 : Le milieu géographique et humain

19

- I. Un emboîtement d'échelles prospères où La Bassée tente de maintenir sa centralité 22
 - 1) L'échelle des deux cantons : La Bassée et Armentières 22
 - 2) L'échelle du canton de La Bassée 23
 - 3) Les échelles communales dans le canton de La Bassée 24
- II. Des statistiques économiques qui disent une vie agricole et industrielle aisée 26
 - 1) L'aisance économique du canton de La Bassée 26
 - 2) La vie agricole dans le canton de La Bassée, avant la Grande Guerre : prospérité et internationalisation 27
 - 1 - Evolution vers les plantes industrielles et les productions légumières 27
 - 2 - La culture d'excellence spécifique : la plantation de tabac 29
 - 3 - Les deux élevages du canton : celui des fermes industrielles et celui des petits exploitants 30
 - 4 - Un cas particulier spécifique au canton : l'élevage entrepreneurial des moutons par des compagnies hollandaises internationalisées 32
 - 5 - Un monde rural porté par l'industrialisation et l'internationalisation de ses productions 34
 - 3) La vie industrielle dans le canton de La Bassée avant la Grande Guerre : un canton industriel et ouvrier 35
 - 1 - Les lacunes dans les sources 35
 - 2 - Un canton tourné essentiellement vers l'agro-industrie 35
 - 3 - Un *cluster* qui, de façon combinée, permet une production à grande échelle 36
 - 4 - Un cas particulier unique au sud de Lille : une industrie chimique tournée vers la fabrication du collodion 37
 - 5 - Une industrie en *cluster* avec des innovations dans le domaine de la chimie, susceptibles d'intéresser les deux camps durant la Grande Guerre 40
- III. Un pays de négoce et d'artisanat 41
 - 1) Le tableau d'un canton diversifié dans ses négoce et son artisanat 41
 - 2) Les métiers du négoce dans le canton de La Bassée, durant le début du XX^e siècle 42
 - 3) Les artisans dans le canton 43
 - 4) Un bilan de prospérité et d'originalité, détruit dès les premiers jours de l'occupation 45
- IV. Bilan : Un canton prospère, tourné vers Lille et Lens 45

Chapitre 2 : Population et société

47

- I. Une population à nouveau en phase d'accroissement 48
 - 1) Une population dense : 322 h/km² pour le canton de La Bassée en 1911 49
 - 2) La structure d'une population dense 53
 - 3) La pyramide des âges de 1906 : depuis les nombreux jeunes enfants jusqu'aux femmes âgées de 85 ans 55
- II. Les âges de la vie 58
 - 1) Naître 58
 - 1 - Les facteurs de la fécondité forte du canton de La Bassée 58
 - 2 - Les familles à enfant unique 60
 - 3 - Les familles nombreuses 62
 - 2) Se marier 65
 - 3) Mourir 69
- III. Les représentations d'un pays d'eau et de clans 79
 - 1) La représentation d'un pays d'eau 80
 - 2) Un monde de clans, entre le rural, l'ouvrier et l'indépendant 81
 - 3) L'observateur du dehors et du dedans : Léon Bocquet 82
- IV. Bilan : Un canton partagé entre vitalité démographique et représentations traditionnelles 84

Chapitre 3 : L'instituteur, le curé et le maire dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle

87

- I. L'instituteur et la vie scolaire du canton 88
 - 1) Les élèves et leurs lieux d'apprentissage dans le canton 89
 - 2) Les enseignants du canton de La Bassée 93
 - 3) Les diplômes obtenus dans le canton : du certificat au baccalauréat 98

II. Le curé et la vie religieuse dans le canton	104
1) Une religiosité associée à un fonds de paganisme	104
1 - Des survivances traditionnelles exploitées pour combler le déficit de guérison de la médecine	105
2 - Des prêtres « érudits » mais peu prolixes	106
3 - Des prêtres appréciés pour leurs actions « intègres »	106
2) Une pratique tiède à l'échelle du canton	107
1 - « On désirerait un peu plus de ferveur. »	107
2 - « Les habitudes de vie large et peu chrétienne »	108
3 - « C'est une bonne population. »	108
3) Un entrisme clérical relativement fort	109
1 - Une omniprésence à l'échelle locale dans toutes les classes d'âge et dans tous les milieux	109
2 - Un entrisme militant et redondant	110
3 - Un cas de pression religieuse et pastorale : la communion solennelle de François Rucho	111
III. Le maire et la vie politique du canton	113
1) Les idées politiques dans le canton à la veille de la guerre	114
2) Les concurrences politiques qui s'offrent aux électeurs du canton	115
3) L'entrée des idées libérales et socialistes dans le canton	116
IV. Bilan : Liberté et encadrement	121
<i>Bilan de la première partie : Vivre dans le canton de La Bassée au début du XX^e siècle</i>	122
Seconde partie - La Grande Guerre sur la zone rouge du front occidental : Survivre dans et hors du canton de La Bassée de l'été 1914 à novembre 1918	125
I Les aspects militaires	125
<i>Chapitre 4 : L'entrée en guerre des militaires</i>	131
I. L'entrée en guerre dans le canton : la mobilisation	132
1) Le jour de l'ordre de la mobilisation, le 1 ^{er} août 1914	132
2) Les préparatifs, le dimanche 2 août 1914	133
3) Les 3 et 4 août, les villages du canton sont vidés des hommes valides.	134
II. Les entrées en guerre des soldats qui s'affronteront	136
1) Du côté de Félicien Verly, de Paul Barbry et de François Rucho, originaires du canton de La Bassée	136
2) Du côté d'Edward Tanner, de James Boyle et d'Yvor Gurney, engagés britanniques	143
3) Du côté d'Albert Weisgerber, d'Adolf Hitler et de Norbert Stumpf, soldats allemands	148
III. Se battre : regards croisés autour de la bataille de La Bassée (automne et hiver 1914-1915)	156
1) Du côté de Louis Verly, de Louis-Ferdinand Céline et de François Rucho, soldats français	158
2) Du côté de James Boyle, de Hubert Hamilton et d'Edward Tanner, militaires britanniques	165
3) Du côté de Heinrich Metzger, d'Otto Bauer et de Dominique Richert, militaires allemands	176
IV. Bilan : Un front fixé après la bataille de La Bassée (18-19 octobre 1914)	190
<i>Chapitre 5 : La première tentative de percée : Neuve-Chapelle, Mars 1915</i>	193
I. Le front du canton de La Bassée en mars 1915 : les points de vue britannique et allemand	194
1) La fin de l'hiver 1914-1915, du côté britannique	194
2) Le côté allemand	196
3) L'espace de la bataille de Neuve-Chapelle	197
II. La bataille de Neuve-Chapelle (10, 11 et 12 mars 1915)	201
1) Les préparatifs de la bataille, côté britannique	201
2) La bataille de Neuve-Chapelle : la « mère des batailles »	204
3) Neuve-Chapelle, côté allemand	207
4) Le temps d'après, dans le canton	214
III. Analyse de la bataille de Neuve-Chapelle	215
1) L'analyse locale de l'échec britannique	215
2) L'analyse locale de la défaite allemande	218
3) Ce que la bataille de Neuve-Chapelle a changé	221
IV. Bilan : Neuve-Chapelle et la bataille de Neuve-Chapelle	225
<i>Chapitre 6 : Les combats de haute intensité dans le canton depuis mai 1915 jusqu'à l'automne 1918 - La bataille de la côte d'Aubers, La bataille de Fromelles, L'opération Georgette</i>	227
I. La bataille de la côte d'Aubers (9 et 10 mai 1915)	231
1) Les combats de la côte d'Aubers	231

2) Les combattants de la côte d'Aubers	234
3) Un canton à deux vitesses : un territoire rouge sur la première ligne, et un espace plus tranquille à l'arrière	236
II. La bataille de Fromelles (19 et 20 juillet 1916)	243
1) Le contexte d'affrontement dans le canton de La Bassée	243
1 - Un climat peu propice aux combats, côté allemand	244
2 - L'arrivée des <i>ANZACS</i> , sur le front britannique, face aux hommes de la 6 ^e DR	245
3 - La mort au quotidien sur le front des Weppes, réputé calme, pourtant.	246
2) La bataille de Fromelles, les 19 et 20 juillet 1916	247
1 - Pourquoi Fromelles ?	247
2 - Pourquoi tant de pertes de l' <i>ANZAC</i> ?	248
3 - Pourquoi Fromelles est-elle une victoire allemande ?	254
3) Une bataille et des hommes	256
1 - Simon Fraser, un Australien dans la mêlée	256
2 - Simon Fraser, un homme de compassion	257
3 - Simon Fraser, un héros national	258
III. Les dernières batailles (août 1916 - automne 1918)	259
1) Un tournant favorable ?	259
1 - L'accalmie des combats après la bataille de Fromelles	260
2 - La nervosité des hommes durant les périodes de l'accalmie (été 1916 - printemps 1918)	261
3 - L'état d'esprit britannique durant la période été 1916 – printemps 1918	265
2) L'opération <i>Georgette</i> , le 9 avril 1918	269
1 - La stratégie allemande du printemps 1918	269
2 - La riposte alliée : la résistance des Portugais et des Britanniques	272
3 - La guerre de 1918 : une guerre nouvelle	274
3) La vague déferlante alliée et le retrait ordonné des troupes allemandes.	274
1 - La lutte aérienne pour le canton de La Bassée et toute l'agglomération lilloise	275
2 - La fin de la guerre : l'état d'esprit des soldats allemands du canton de La Bassée	279
3 - « Sortir de la guerre »	280
IV. Bilan : Des offensives encore marquantes pour les hommes et les territoires	281

La Grande Guerre sur la zone rouge du front occidental : Survivre dans et hors du canton de La Bassée de l'été 1914 à novembre 1918 **283**

II Les aspects quotidiens **283**

Chapitre 7 : Les fronts intérieurs d'août 1914 à novembre 1918 : les civils occupés, évacués et réfugiés 289

I. Les civils occupés sous autorité allemande sur le front du canton de La Bassée	291
1) Le front intérieur : une partie du canton occupé	291
2) La vie des occupés du canton	299
1 – « La vie à Marquillies est toujours supportable ».	299
2 – La Convention internationale de La Haye dans le canton.	301
3 – Un <i>modus vivendi</i> convenable entre les populations occupées et les occupants	304
3) Les représentations des habitants occupés du front intérieur du canton	307
1 – Les occupés ne sont pas des héros.	307
2 – Travailler, obéir	309
3 – Une capacité à vivre des moments très difficiles grâce à l'expérience sociale précédente	312
II. De l'autre côté du front intérieur du canton : les civils évacués dans la zone britannique des armées	313
1) Le quotidien des évacués de l'arrière du front britannique : survivre en bordure du front	316
1 - Avoir des nouvelles des siens	316
2 – Le pouvoir des militaires est pesant, également, du côté britannique.	317
3 – La guerre : un « champ d'expérience » et un « horizon d'attente »	319
2) Les évacués installés dans l'Artois intérieur	321
1 – Les populations évacuées dans l'Artois intérieur	321
2 – Les allocations aux réfugiés : une quête lourde pour chacun	322
3 – Composition sociétale du groupe des réfugiés en Artois intérieur	325
3) Les évacués du canton de La Bassée hébergés sur le littoral du Pas-de-Calais	329
1 – La reconduction du modèle hiérarchique d'avant la guerre	330
2 – Des liens vivaces entre réfugiés de même origine	330

3 – Désagréments et avantages de l'exil dans les communes du littoral	332
III. Les civils du canton réfugiés en France libre et dans les pays alliés	336
1) Déplacements et territoires du refuge	337
1 – L'observation des réfugiés originaires du canton de La Bassée	337
2 – Le dénuement	340
3 – Les zones d'accueil en France	342
2) L'interculturalité, la rencontre avec les autres communautés, le survivre en dépit du déracinement.	347
1 – Le changement de la donne culturelle chez les réfugiés du canton d'après <i>Le fardeau des jours</i>	348
2 – La nouvelle donne politico-culturelle découverte par les réfugiés du canton	349
3 – La majeure partie des réfugiés a connu des foyers d'hébergement calmes	353
3) Constructions identitaires qui forment (ou créent) un esprit nordiste	354
1 – Les thèmes identificateurs	354
2 – Les territoires d'affinité	356
3 – Les divers modes d'identification	357
IV. Bilan : Un quotidien difficile	359
<i>Chapitre 8 : Les aspects quotidiens de la vie des soldats en guerre - Allemands, Français et alliés</i>	361
I. Le canton de La Bassée et le cas des soldats français	364
1) Etre un Français mobilisé dans le canton de La Bassée	364
1 - L'homme du canton qui part à la guerre.	364
2 - L'homme mobilisé pour faire la guerre dans le canton de La Bassée	366
3 - Le mobilisé du canton parti sur des fronts autres que ceux du nord de la France	370
2) Tenir dans la durée : le cas des frères Verly	372
1 - La correspondance familiale	373
2 - Parler de la guerre	373
3 - Parler de soi	374
3) Aspirer à la paix !	376
1 - L'aspiration à la paix, côté allemand	376
2 - L'aspiration à la paix, côté français	377
3 - L'aspiration à la paix, côté allié	379
II. La guerre et ses gradients d'exposition	380
1) Des hommes dans l'extrême	380
1 - Les hommes durant les offensives	380
2 - Le temps de l'expérience combattante	383
2) Les soldats à la guerre : de l'intégration à l'endurcissement, en passant par le refus.	389
1 - L'intégration	390
2 - Le refus	393
3 - L'endurcissement	396
III. Les hommes loin du feu	397
1) Les troisièmes lignes, d'abord	398
1 - « Qu'on soit tranquille ! » (le point de vue d'un militaire français, fin 1916)	398
2 - « Les délices de l'été flamand » (le point de vue d'un militaire allemand, fin juillet 1915)	399
3 - « Que le Bon Dieu nous épargne » (le point de vue d'une hôte de passage, janvier 1918)	400
2) Les militaires au repos, ensuite	401
1 - Les villages-haltes très en retrait des lignes	401
2 - Les permissions spéciales de convalescence à domicile	402
3 - L'hôpital-refuge	403
3) Les sortis de la mêlée, troisième catégorie	405
1 - Les blessés lourds	405
2 - Les affectés spéciaux	405
3 - Les prisonniers de guerre	407
IV. Bilan : « Des » expériences de guerre	410
<i>Chapitre 9 : Etre en guerre, L'expérience du corps en guerre</i>	411
I. Le corps des soldats en guerre	413
1) Le corps en souffrance	413
1 - Habiller le corps du civil en soldat combattant	413
2 - Alimenter son corps	414

3 - Soigner son corps	417
2) Le corps blessé	421
1 - L'évacuation sanitaire	422
2 - L'hospitalisation	423
3) Le corps et la mort	428
1 - Les visages de la mort	428
2 - Les facteurs de la mort	430
3 - La préservation émotionnelle face à la mort	432
II. Le corps des femmes en guerre	436
1) Dire non	436
1 - <i>Niemals</i> (jamais)	436
2 - Un non patriotique ?	437
3 - Non à l'inconduite	438
2) Dire oui	440
1 - Le oui du consentement	440
2 - Le oui de l'audace	442
3 - Le oui de l'émancipation	442
3) Dire avec son corps	443
1 - Regard sur la femme en guerre du canton de La Bassée, d'après le récit de la religieuse anonyme de La Bassée	444
2 - Regard sur la femme en guerre du canton de La Bassée, d'après le <i>Journal des Réfugiés</i>	446
3 - Regard sur la femme en guerre du canton de La Bassée, d'après des archives privées	448
III. Des personnes en marge de la guerre : les vieillards et les enfants	449
1) L'objet complexe du vieillard en guerre dans le canton de La Bassée	449
1 - Le vieillard en guerre, un corps « d'appoint »	449
2 - Le vieillard remisé, un corps « en trop »	451
3 - Le vieillard absent, un corps « non visible »	452
2) L'enfant en guerre : le cas de Marie-Thérèse Boucher	454
1 - Le corps physique de l'enfant en guerre	454
2 - Le corps résistant de l'enfant en guerre	456
3 - Le corps préservé de l'enfant en guerre	457
3) Un canton révélateur des sociétés en guerre des dix départements occupés	458
1 - Des corps domptés pareillement dans les dix départements occupés	458
2 - Les spécificités communes aux dix départements occupés	459
3 - « Charles en a eu les bras cassés ».	459
IV. Bilan : L'accablement au retour d'évacuation	460

La Grande Guerre sur la zone rouge du front occidental : Survivre dans et hors du canton de La Bassée de l'été 1914 à novembre 1918 461

III Les aspects anthropologiques 461

Chapitre 10 : Croire 463

I. Croire en Dieu	464
1) Les pratiques religieuses des civils et des soldats du canton de La Bassée durant la Grande Guerre	465
2) Croire en un Dieu protecteur	468
3) Le cadre habituel de la religion	469
II. Croire en la famille	475
1) Aux armes, soldats, pour défendre nos fils et nos compagnes	475
2) La famille et la gestion du deuil	478
3) Le rôle des femmes : retisser les liens familiaux distendus par l'absence et l'éloignement	481
III. Croire en soi	484
1) Se prendre en main	484
2) Entreprendre	487
3) Extérioriser et/ou intérioriser pour parvenir à croire en soi	493
IV. Bilan : Du doute à l'assurance, les formes sensibles du « croire »	495

Chapitre 11 : Travailler 497

I. Travailler sur ordre : les obligations en territoire occupé	498
1) La pression psychologique, contraire au droit des gens	499
2) Le travail obligé, une méthode d'occupation	502

3) Les contraintes, un des dommages de guerre parmi les plus violents	503
II. Travailler en France libre : des cas de vie professionnelle perturbée par la guerre et l'exode	507
1) Le cas d'Henri Verly, père : la nécessité vitale de trouver un travail rémunéré	508
2) Le cas de Maurice Boucher : un médecin durant la guerre	511
3) Le cas de Célestine Leroy : une enseignante au parcours perturbé	514
III. Travailler dans les camps : le poids totalitaire sur les prisonniers originaires du canton	517
1) De la prison aux brassards rouges : le travail forcé	518
2) Des camps temporaires aux camps d'internement : le travail coercitif	522
3) Des camps d'internement des civils aux camps d'emprisonnement des militaires : le travail de grande pénibilité	525
IV. Bilan : Le travail, un concept au service de l'asservissement	529
<i>Chapitre 12 : Se distraire de la guerre</i>	531
I. Prendre plaisir	533
1) Chercher à vivre mieux : manger, fumer, boire	534
2) S'accommoder : lire, voyager, visiter	536
3) Etre en compagnie : les diverses formes de l'accompagnement en temps de guerre	538
1 - Le mariage en temps de guerre	538
2 - Le marrainage de guerre	540
3 - Les prostituées et les rencontres de passage	544
II. S'évader	545
1) La dame de Saint Maur, de La Bassée : l'évasion par l'écriture	546
1 - Une histoire objectivée	546
2 - Le jeu de l'esprit et la finalité de lecture	547
3 - L'évasion par l'écriture et pour la survie	548
2) Jules Duchâtelet, d'Hantay : l'évasion des camps de prisonniers	548
1 - Le récit des évasions des camps	548
2 - Jules Duchâtelet : un évadé obscur qui a connu treize camps allemands	550
3 - Un « héros-paysan », ni héros, ni paysan	551
3) Victor Lefranc, de Marquillies, ou de Sainghin : une évasion loin du foyer familial	551
1 - S'évader pour partir à la guerre	552
2 - « Le départ fut beau ».	552
3 - La guerre en Orient	553
III. Compenser	554
1) La compensation par l'école	555
1 - Le Certificat quand même durant la guerre	555
2 - La scolarisation des enfants occupés, une finalité, même durant la guerre	556
3 - Le différentiel de scolarisation entre enfants évacués et enfants occupés	557
2) La compensation par la rencontre	559
1 - Leon Arminius Weber, en plein cœur de la guerre	559
2 - Les centres de repos des soldats alliés, l'exemple du centre de Lières, dans le Pas-de-Calais	561
3 - La rencontre, une forme de compensation au cœur de la guerre	562
3) La compensation par l'enfant	562
IV. Bilan : L'esbaudissement, un principe régulateur	564
<i>Bilan de la seconde partie : Survivre à la Grande Guerre dans le canton de La Bassée 1914-1918</i>	567
Troisième partie - Revivre après la Grande Guerre dans le canton de La Bassée	571
<i>Chapitre 13 : Les chronologies de sortie de guerre à l'épreuve du canton</i>	573
I. Les chronologies de la sortie de guerre et la persistance des fronts intérieurs	576
1) La chronologie des sorties de guerre du canton	578
1 - La sortie de guerre : la perception individuelle d'un phénomène collectif	578
2 - Les strates de la sortie de guerre : les étapes d'un processus	579
3 - Le pivot du 11 novembre : la sortie de guerre officielle	580
2) La sortie de guerre des populations du canton	581
1 - Le 11 novembre 1914 : la sortie de guerre des soldats	581
2 - Le 11 novembre 1914 : la sortie de guerre des évacués	582
3 - Le 11 novembre 1914 : la sortie de guerre des habitants occupés	584
3) Les fronts intérieurs reconstitués	585

1 - La résurgence des fronts intérieurs internes à la région lilloise, préalables à la guerre	585
2 - Les fronts intérieurs au canton de La Bassée : les écarts de destruction coïncident avec les différences préalables à la guerre	586
3 - La reconstitution des fronts intérieurs préalables à la guerre	588
II. La « démobilisation culturelle » (John Horne)	589
1) Les enfants et la sortie de guerre : des chronologies diverses selon les expériences	590
1 - L'enfant-ennemi	590
2 - L'enfant du deuil	592
3 - L'enfant martyr	593
2) Réparer : la chronologie d'un retour chez soi.	596
3) Enjeux agricoles, industriels et tertiaires	599
1 - Le dossier agricole durant 1919 et le début des années 1920	600
2 - Le volet industriel	601
3 - L'enjeu tertiaire	602
III. Les miroirs de sortie de guerre des habitants du canton	603
1) L'échelle cantonale : l'adoption des communes du canton de La Bassée de 1918 à 1923	604
1 - La Bassée, adoptée par l'Eure et Loir	604
2 - Marquillies, « adopté » par Besson	606
3 - Les neuf autres bourgades du canton	607
2) A l'échelle communale : la lente reconstruction des villages	609
1 - La crise des transports freine la reconstruction	609
2 - La nécessité de la reconstruction	610
3 - Les écarts dans le processus de la reconstruction du canton	612
3) A l'échelle de la collectivité des habitants : l'école et la recomposition du tissu social	615
1 - L'école et le retour des enfants du canton	615
2 - L'école du canton, miroir du passage de la reconstitution à la reconstruction	618
3 - L'école du canton, signe d'une société dévitalisée par la guerre	623
IV. Bilan : Une sortie de guerre diluée sur au moins deux années	628
<i>Chapitre 14 : Les visages de la sortie de guerre du canton de La Bassée</i>	629
I. Les retours des soldats	632
1) La démobilisation des soldats du canton de La Bassée	632
1 - La démobilisation des quatre fils Théry	632
2 - Les formes du retour après la démobilisation de quatre jeunes soldats d'Illies	633
3 - La réintégration dans le foyer familial	634
2) Les soldats démobilisés et les femmes du canton	635
1 - Des relations nouvelles entre l'épouse et le démobilisé ?	635
2 - Le « portail » de la sortie de guerre des femmes et des soldats démobilisés : l'acceptation des blessures.	637
3 - Le retour des soldats valides	638
3) Les veuves et les célibataires du canton de La Bassée.	640
1 - Ceux qui ne sont pas revenus	640
2 - La gestion du deuil du soldat mobilisé	643
3 - La chronologie des décès des militaires du canton de La Bassée	645
II. Les retours des évacués	647
1) Les recensements : le cas d'Illies	648
1 - Les recensements de la commune d'Illies de décembre 1919 et de février 1920.	648
2 - La situation en 1920	648
3 - Le tableau des 264 foyers réinstallés à Illies en février 1920	650
2) La pyramide des âges d'un village de la zone rouge : hypothèses.	651
1 - Les hypothèses	652
2 - La pyramide des âges, bâtie en fonction des acquis connus sur la démographie du village d'Illies en 1920	652
3 - Les enseignements de la démographie, appliqués au cas particulier d'Illies en 1920.	653
3) Les 733 évacués d'Illies de 1919-1920	654
1 - Les évacués dans le Nord : 102 habitants d'Illies ont trouvé refuge dans leur département.	654
2 - Les réfugiés du Pas-de-Calais : 361 habitants d'Illies, répartis dans 46 communes.	655
3 - Les réfugiés d'Illies et leurs communes d'accueil en France, en 1919-1920 (hors Nord et Pas-de-Calais)	657
III. « Regain » dans le canton de La Bassée	660
1) La conciliation sur les dommages de guerre dans le canton de La Bassée	660

1 - Le grand retard du canton de La Bassée	661
2 - Les Commissions de conciliation du canton de La Bassée (septembre 1919 - janvier 1920)	662
3 - L'impulsion des habitants du canton de La Bassée	665
2) Le regain économique dans le canton de La Bassée, lors de la sortie de guerre	669
1 - L'agriculture pendant la sortie de guerre dans le canton de La Bassée	670
2 - Le développement industriel du canton : un retard inquiétant	676
3 - Le négoce, les services et l'artisanat dans le canton de La Bassée à la sortie de guerre	680
3) Les choix politiques et religieux	684
1 - La vie politique dans le canton de La Bassée durant la sortie de guerre	685
2 - La vie religieuse dans le canton de La Bassée durant le sortie de guerre	692
3 - La vie sociale dans le canton de La Bassée durant les années de la sortie de guerre	701
IV. Bilan : La lente reprise de la sortie de guerre	709
<i>Chapitre 15 : La Grande Guerre dans le canton, et après ? Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée</i>	711
I. Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, durant l'Entre-deux-guerres	712
1) Les représentations de l'héritage de la Grande Guerre dans la population du canton durant l'Entre-deux-guerres.	714
1 - Le mouvement de la population durant l'Entre-deux-guerres : le cas d'Illies	714
2 - La structure de la population durant l'Entre-deux-guerres : la pyramide des âges à Illies, les effets inattendus de la guerre.	717
3 - De l'occupation du territoire à la composition des familles, en passant par les statistiques professionnelles : des répartitions liées à la Grande Guerre	719
2) La « structuration des mouvements » de l'Entre-deux-guerres : la reprise en main post-Grande Guerre	722
1 - La structuration sociale par des offres concurrentes durant la décennie 1920	723
2 - La faible prise en compte des spécificités du canton, nées de la Grande Guerre	726
3 - Les élections de l'Entre-deux-guerres et l'empreinte de la Grande Guerre	728
3) La représentation du sacrifice des vies durant l'Entre-deux-guerres	730
1 - La Grande Guerre en héritage d'après l' <i>Echo d'Illies</i>	730
2 - La Grande Guerre en héritage dans les corps en souffrance	733
3 - La Grande Guerre en héritage dans les monuments aux morts et les cimetières militaires du canton	735
II. Les représentations de la Grande Guerre dans le canton durant la Seconde Guerre mondiale et le second XX ^e siècle	741
1) Le souvenir de la Grande Guerre dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans le canton de La Bassée	742
1 - Se souvenir de la Grande Guerre	742
2 - Se souvenir de la mort violente	747
3 - « L'attitude de distance »	748
2) Les représentations de la Grande Guerre durant le second vingtième siècle	749
1- Les marques de la Grande Guerre au début des Trente Glorieuses dans le canton de La Bassée, d'après <i>L'Echo d'Illies</i>	749
2 - Les traces de la Grande Guerre durant les décennies 1970-1990 dans le canton de La Bassée, d'après <i>La Voix du Nord</i>	751
3 - Les récurrences de la Grande Guerre durant la fin du XX ^e siècle dans le canton de La Bassée, d'après <i>Autrefois</i>	754
3) Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée, à la fin du XX ^e siècle	756
1- Les initiateurs locaux du mouvement historique et mémoriel relatif à la Grande Guerre dans le canton de La Bassée	757
2 - Les travaux des chercheurs sur la Grande Guerre	757
3 - La synergie française entre historiens mondiaux de la Grande Guerre	758
III. Les représentations de la Grande Guerre dans le canton de La Bassée au début du XXI ^e siècle	758
1) La Grande Guerre dans le canton, d'après <i>Autrefois</i> (2000-2013)	758
1 - Les représentations de la Grande Guerre par les historiens locaux	758
2 - Des récits d'événements très localisés et des listes de noms	760
3 - La Grande Guerre dans le canton de La Bassée au début du XXI ^e siècle : plus une 'couture' entre les habitants qu'une 'frontière' avec les occupants	761
2) La Grande Guerre dans le canton, vue sous l'angle de « la bataille de Fromelles »	761

1 – La découverte des corps de <i>Pheasant Wood</i> : un bouleversement	761
2 – Fromelles, une étape incontournable de l'axe touristique Ypres-Arras	762
3 – « Le calme avant la tempête ... touristique ? » (<i>La Voix du Nord</i> , 6 avril 2014)	762
3) La mémoire prend le pas sur l'histoire	763
1 – Weppes, terre de mémoire	763
2 – Mémoire et histoire dans le canton de La Bassée	764
3 – La Grande Guerre : un objet historique source d'innovation pour le canton	765
IV. Bilan : La Grande Guerre dans le canton de La Bassée depuis un siècle, un objet de connaissance aujourd'hui accaparé par les acteurs mémoriels.	765
<i>Bilan de la troisième partie : Revivre dans le canton de La Bassée (1918-2014)</i>	767
Conclusion	769
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	781
TABLE	869

